

WU CHENG'EN

*La Pérégrination
vers l'Ouest*

(Xiyou ji)

II

西
游
记

TEXTE TRADUIT, PRÉSENTÉ ET ANNOTÉ
PAR ANDRÉ LÉVY

nrf

GALLIMARD

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
— y compris pour les illustrations —
réservés pour tous les pays.

© Éditions Gallimard, 1991.

CE VOLUME CONTIENT :

XIYOU JI

[*Livres XI-XX*]

Appendices

CHANTEFABLE DE LA QUÊTE DES SOUTRAS

LE CHAPITRE IX INTERPOLÉ

LA DESCENTE AUX ENFERS DE TAIZONG

TABLES DE CORRESPONDANCES

Notes

Index

LA PÉRÉGRINATION
VERS L'OUEST

(Xiyou ji)

[Livres XI à XX]

Livre onzième

VERS LE ROYAUME DES FEMMES

(chapitres LI à LV)

CHAPITRE LI

OÙ LE SINGE DE L'ESPRIT
RECOURT EN VAIN À MILLE EXPÉDIENTS,
NI L'EAU NI LE FEU NE PARVIENNENT
À METTRE À MAL LE DÉMON.

Les mains vides, vaincu, le Grand Saint égal au Ciel, nous dit le récit, vint s'asseoir derrière le mont du Capuchon-d'Or. Il s'écria, de grosses larmes roulant de ses deux yeux : « Ô maître, j'avais espéré avec vous

*« Par la grâce du Bouddha partager
La même vie, la même vocation,
Même demeure et libération,
Même commisération et pensée.
Le même destin lie nos volontés,
Nos vues conduisent à même tournant.
Qui l'aurait cru ? Me voilà sans battant !
Mains vides, pieds nus, comment l'emporter ? »*

Longtemps Singet se lamenta, puis lui vint à l'esprit cette pensée : « Le monstre me connaît. Je m'en souviens : n'a-t-il pas vanté mon talent au combat en disant que j'étais resté digne de celui qui avait jeté le trouble au palais céleste ? Ce ne peut donc pas être quelque créature maléfique ordinaire, mais certainement quelque mauvaise étoile tombée du ciel à la suite, je présume, de pensées mondaines. Mais je ne sais d'où ce démon est descendu. Il faut que je monte là-haut me renseigner. »

C'est ainsi que, par le retour sur lui-même de l'esprit qui se questionne, Singet retrouva de l'assurance, reprit l'initiative, et d'un bond dans les nuages fut à la porte méridionale du ciel. Le temps de lever la tête, venait à sa

rencontre le roi céleste Vaste-Regard¹, qui lui demanda en s'inclinant :

«Où donc allez-vous, grand saint?

— Je souhaiterais voir l'empereur de Jade à propos d'une affaire dont j'aimerais l'entretenir. Que fais-tu ici?

— C'est mon tour de garde au portail sud.»

Il n'avait pas fini sa phrase, que les quatre maréchaux Ma, Zhao, Wen et Guan paraissaient et le saluaient : «Excusez-nous de n'être venus vous accueillir, grand saint. Veuillez attendre le thé.

— Je suis pressé», répliqua Singet en prenant congé de Vaste-Regard et des quatre maréchaux. Il franchit le portail et gagna d'une traite la salle des Nuées-Mystérieuses, où il tomba sur les quatre précepteurs célestes Zhang Daoling², Ge Xianweng³, Xu Jingyang⁴ et Qiu Hongji⁵; il y avait aussi les six officiers de la constellation du Sud⁶ et les sept de la Grande Ourse; tous étaient sortis l'accueillir et le saluer, mains levées : «Qu'est-ce qui vous amène ici, grand saint? Auriez-vous accompli votre tâche de protection du moine chinois?

— Trop tôt, bien trop tôt! La route est longue et les démons partout : nous ne sommes qu'à la moitié de notre tâche et, dans l'immédiat, retenus à la caverne du Capuchon-d'Or de la montagne du même nom. Comme un rhinocéros maléfique y avait emporté mon maître, j'y suis allé le provoquer au combat, mais ses pouvoirs sont si vastes qu'il m'a enlevé la trique cerclée d'or, de sorte que je me trouve bien en peine de le capturer. Je le suspecte d'être quelque mauvaise étoile descendue en ce bas monde, mais je ne sais laquelle; c'est pourquoi je souhaiterais trouver l'empereur de Jade et lui demander raison de cet intolérable laxisme.

— Le sacré singe!» se mit à rire Xu Jingyang, «toujours aussi insolent.

— Je ne suis pas insolent; tel est mon franc-parler, et il me permet d'aller au bout des choses.

— Inutile de discuter plus longtemps», coupa Zhang Daoling, «allons l'annoncer.

— Merci beaucoup, grand merci!».

Les quatre précepteurs célestes l'annoncèrent sur-le-champ à la salle d'audience et le conduisirent au pied du trône de Jade.

«Je vous dérange, mon vieil ami, je vous dérange», s'excusa le Novice en lui tirant une grande révérence, «je suis chargé de la protection du moine chinois dans sa quête des Écritures au paradis de l'Ouest. On a eu beaucoup d'ennuis, mais je ne m'y étendrai pas : nous avons présentement atteint le mont du Capuchon-d'Or où un rhinocéros maléfique a emporté dans son repaire le moine chinois pour le dévorer, séché, bouilli ou cuit à la vapeur, je ne sais. J'ai été le chercher à sa porte pour lui livrer combat, mais l'animal, qui me connaît et qui est vraiment très fort, a réussi à me désarmer, de sorte que je serais bien en peine de le capturer. Comme je suspecte une mauvaise étoile d'être descendue du ciel, je me suis permis de vous en faire part. Je supplie humblement Votre Céleste Honneur de condescendre dans sa grande commisération à examiner le cas, décréter une enquête pour identifier la mauvaise étoile et dépêcher des troupes afin d'éliminer le démon. Je vous en conjure avec crainte et tremblement.»

Puis, s'inclinant à nouveau bien bas : «C'est ce que je me permets de soumettre à votre attention.»

Ge Xianweng, qui se tenait auprès de l'empereur de Jade, se mit à rire :

«Singe, que signifient ces façons? Hautain pour commencer, respectueux pour finir!

— Je m'en garderais, je m'en garderais!» répondit Singet, «il ne s'agit point de cela; c'est que je ne puis présentement jouer de ma trique.»

Quand il eut fini de l'entendre, l'empereur de Jade fit transmettre ces instructions urgentes au service de surveillance² : «Menez, conformément à la supplique de Conscient-de-la-Vacuité, une enquête auprès de toutes les constellations ainsi qu'auprès des dieux souverains de chaque "maison" afin de savoir si l'un d'eux ne serait point descendu sur terre, poussé par quelque pensée mondaine. Revenez vous faire entendre, sitôt la mission accomplie.»

Le seigneur responsable du service obtempéra et partit sur-le-champ effectuer l'inspection en compagnie du grand saint. Il commença par les officiers sous les ordres des dieux-rois des quatre portes du ciel; ensuite il inspecta les divinités de diverses catégories de la constellation des Trois Enclos mineurs³; puis il examina les mandarins en charge de la cour du Tonnerre, Tao, Zhang, Xin, Deng,

Gou, Bi, Pang et Liu¹. En dernier lieu, ils parcoururent les trente-trois cieux : tout y était calme. Ils passèrent alors successivement dans les vingt-huit « maisons » : les sept de l'est², les sept de l'ouest³, les sept du sud et les sept du nord. Pas une qui ne fût en paix. Ils poussèrent leurs investigations jusqu'au soleil, à la lune et aux cinq planètes⁴, et même aux quatre astres en trop⁵. Pas la moindre pensée mondaine dans le ciel entier!

«Puisqu'il en est ainsi», conclut Singet, «ma visite en la précieuse salle des Nuées-Mystérieuses est sans objet et je suis profondément embarrassé d'avoir dérangé le grand empereur de Jade. Retourne donc faire ton rapport. J'attends la réponse ici.»

Le seigneur du service de surveillance s'exécuta tandis que Singet meublait une longue attente en composant un poème qui témoignait de son euphorie :

*Sous la brise monte le bonheur étale
Dans le calme de brillantes étoiles.
La joie règne sur la terre entière :
Partout sont enterrées les haches de guerre.*

«Il ne manque aucune constellation au ciel; les gardes divins sont partout à leur poste; nul ne songe à descendre chez les mortels», rapporta le chef de service à l'empereur de Jade à l'issue de cette enquête exhaustive.

— Propose à Conscient-de-la-Vacuité de choisir quelques capitaines célestes afin de capturer ce monstre du monde inférieur», décida le souverain des dieux après l'avoir entendu.

Les quatre précepteurs célestes sortirent aussitôt de la salle d'audience porter à la connaissance de Singet le décret impérial : «Ô grand saint, aucune des divinités des palais célestes n'étant en cause, Sa Majesté, par une faveur insigne, t'invite à choisir parmi les capitaines célestes afin de capturer le démon.»

Tête baissée, le Novice se disait : «La plupart de ces guerriers du ciel sont loin de me valoir; bien peu sont de mon niveau. Quand je pense que l'empereur de Jade avait envoyé contre moi cent mille hommes des troupes célestes lorsque j'avais provoqué du raffut au paradis, qu'il avait fait déployer filets célestes et nasses terrestres sans qu'un seul de ces capitaines osât se mesurer à moi! Il a fallu qu'il fasse appel au petit saint Erlang⁶ pour trouver adversaire

de ma taille. Comment l'emporter sur un démon plus fort que moi?»

«Les temps ont changé», lui dit Xu Jingyang qui devenait ses pensées, «ils sont tout différents. Ainsi va le dicton : *Une chose chasse l'autre*. Pourrais-tu désobéir à l'ordre impérial? Il te suffit de te fier à ton jugement pour choisir les meilleurs, sans tergiverser au risque de compromettre l'affaire qui t'amène.

— Puisqu'il en est ainsi, assure Sa Majesté de ma profonde reconnaissance. Il serait en effet embarrassant de contrevenir à sa directive. Je ne souhaite pas non plus avoir effectué ce périple en vain : puis-je me permettre de te demander de faire savoir à l'empereur de Jade que je me contenterai du roi céleste Li Porte-Pagode¹ et du prince Nata². Eux, au moins, ont encore des armes pour terrasser les monstres. Nous verrons bien quelle sera l'issue du combat. S'ils le capturent effectivement, ce sera ma chance. Sinon, nous aviserons à ce moment-là.»

Le précepteur céleste fit son rapport en conséquence à l'empereur de Jade, qui donna immédiatement l'ordre à Li père et fils de se porter au secours de Singet à la tête d'une armée céleste. Les deux rois vinrent aussitôt à sa rencontre; Singet s'adressa de nouveau au précepteur céleste :

«Je suis infiniment reconnaissant à l'empereur de Jade de l'aide qu'il m'envoie, mais j'ai encore une requête à transmettre : avoir à notre disposition ne serait-ce que deux ducs du Tonnerre; quand le combat sera engagé, ils pourraient foudroyer le monstre du haut des nuages en le frappant mortellement à la tempe. Ne serait-ce pas un plan excellent?»

— Parfait! Entendu!» répondit en riant le précepteur, lequel fit rapport à l'empereur de Jade, qui donna aux bureaux du neuvième ciel l'ordre d'avoir à dépêcher les deux ducs du Tonnerre Deng Hua et Zhang Fan³ afin qu'ils assistassent les rois célestes dans la capture du monstre.

Ils descendirent donc du ciel par le portail sud, en compagnie des rois célestes et de Singet, et arrivèrent à destination dans l'instant.

«Voici le mont du Capuchon-d'Or, où se trouve la grotte du même nom», précisa Singet, «veuillez décider entre vous de celui qui engagera le premier la bataille.»

Le roi céleste Li abaissa son nuage, disposa ses troupes

sur le flanc sud de la montagne et répondit : « Comme vous le savez, grand saint, mon fils Nata, qui a déjà terrassé les démons de quatre-vingt-seize cavernes, est fort habile à se transformer et ne se sépare jamais de ses armes démoni-fuges. Il convient de l'inviter à le provoquer au combat le premier.

— Dans ce cas», répliqua Singet, « permettez-moi de conduire le prince. »

Rassemblant ses puissantes énergies, celui-ci sauta au sommet de la haute montagne avec le grand saint et se rendit droit à l'entrée de la grotte, qui était déserte et hermétiquement fermée.

« Ouvre, maudit démon ! » cria en s'avançant Singet, « rends-nous le Maître ! »

Le petit monstre de faction à la porte alla aussitôt annoncer :

« Votre Majesté, Singet le Novice vient d'amener un jeune garçon et vous provoque au combat. »

« Je lui ai soustrait sa trique de fer, à ce singe : il lui serait difficile de combattre les mains vides », se dit le démon, « je suppose qu'il a fait appel à des renforts. » Et d'ordonner : « Apportez mes armes ! »

Lance en main, il sortit voir : c'était un petit garçon d'une extraordinaire beauté, plein de vigueur. Assurément :

*Charmant visage lisse comme le jade,
Entre les lèvres dents à l'éclat d'argent.
Ses yeux au regard fier lancent des éclairs,
Vaporeux chignons défaits sur son large front.
Flottent les flammes de la ceinture,
Brille la robe aux reflets d'or pur.
Un miroir sur le cœur tenu par des anneaux,
Les bottes de combat unies à l'armure,
Petit de corps, mais puissant par la voix,
Protecteur des trois cieux, c'est Nata,
Le terrible.*

À sa vue, le démon éclata de rire : « Tu es le troisième gosse du roi Li, appelé prince Nata; pourquoi viens-tu crier à ma porte ? »

— Parce que, maudit démon, tu sèmes le désordre », répliqua le prince, « parce que tu t'es emparé du saint



Deng et Zhang allaient entrer en action.

moine des terres de l'Est, j'ai reçu de l'empereur de Jade l'ordre exprès de t'arrêter.

— Je suis persuadé que c'est Singet qui t'a fait venir», rétorqua le monstre, emporté par une violente colère, «oui, c'est moi qui le détiens, ce moine. Mais, mon petit, de quelle force te crois-tu donc dans les arts martiaux pour oser proférer d'aussi arrogantes paroles? Ne t'enfuis pas, tâte un peu de ma lance!»

Brandissant son sabre à décapiter les êtres maléfiques, le prince fit face. Comme ils en venaient aux mains et engageaient le combat, le grand saint se tourna vers le flanc de la montagne en criant : «Holà! où êtes-vous, les ducs du Tonnerre? Venez vite, lancez la foudre sur le démon, aidez-le à le terrasser!»

Deng et Zhang s'embarquèrent en toute hâte sur un rayon lumineux. Ils allaient entrer en action lorsque le prince, recourant à la magie, se transforma en combattant à trois têtes et six bras, une arme différente dans chaque main. Il allait les abattre sur le démon, quand celui-ci, à son tour, apparut avec trois têtes et six bras, lui opposant trois longues lances. Usant à nouveau de ses pouvoirs d'exterminateur des monstres, le prince jeta en l'air les six sortes d'armes. Lesquelles? Le sabre à décapiter, l'épée à abattre, le lacet à lier, le pilon à assommer, la boule brodée et la roue de feu. D'un cri puissant, il les multiplia par dix, de dix en cent, de cent en mille et en dix mille, de ces six sortes qui s'abattaient comme grêle sur le démon. Celui-ci gardait le plus grand calme : sortant d'une main le cercle d'une blancheur étincelante, il le lança dans les airs en criant : «Attrape!» Il redescendit en sifflant, aspirant les six sortes d'armes. Désarmé, Nata ne dut le salut qu'à la fuite. Le roi-démon triomphait.

Dans les airs, les deux ducs du Tonnerre riaient sous cape : «Heureusement que nous avons perçu à temps la situation et n'avons pas lâché la foudre. S'il nous l'avait emportée, comment aurions-nous pu retourner voir Sa Céleste Majesté?»

Tous deux descendirent de leur nuage et se rendirent avec le prince auprès du roi Li, sur la pente sud : «Le démon dispose d'énormes pouvoirs!

— Pas plus que ça», intervint Singet en riant, «si ce n'était ce redoutable anneau. Je me demande ce que peut

être ce trésor capable de tout aspirer dès qu'il est jeté en l'air.

— Le grand saint est d'une inconscience incroyable», s'indigna Naṭa, qui ne pouvait contenir son ressentiment, «nous avons perdu nos armes et sommes mis en déroute, tout cela à cause de toi. Nous sommes terriblement ennuyés, et tu ris !

— Crois-tu que je ne le suis pas aussi, après tout? Puisque pleurer n'est point une solution, mieux vaut en rire.»

Le roi céleste intervint : «S'il en est ainsi, comment en finir?

— À vous d'y réfléchir encore une fois», répondit Singet, «nous ne pourrions le capturer qu'au moyen de ce qui ne saurait être aspiré par l'anneau.

— L'eau et le feu doivent être ce qu'il y a de mieux», suggéra le roi, «comme le dit l'adage : *Eau et feu sont sans pitié.*

— Vous avez raison!» s'exclama à ces mots Singet, «restez assis tranquillement ici pendant que je pars faire un tour là-haut.

— Y retourner pour quoi faire? demandèrent les ducs du Tonnerre.

— Inutile, cette fois, de s'en ouvrir auprès de l'empereur de Jade. Je me contenterai de franchir le portail méridional et de monter au palais de Splendeur-Rouge¹ prier le seigneur de la planète de la Vertu du feu² de descendre lâcher un feu qui brûlerait le monstre ou bien réduirait en cendres l'anneau et nous permettrait de le capturer : un moyen d'une part de récupérer les armes pour que vous retourniez au ciel, d'autre part de délivrer de cette épreuve notre maître.»

— N'hésitons plus», répondit le prince, rempli d'aise à cette proposition, «prions le grand saint de partir pour revenir au plus vite. Nous t'attendons ici.»

Singet repartit donc et fut à nouveau devant la porte sud du ciel. Vaſte-Regard et les quatre chefs des gardes l'accueillirent avec cette question : «Pourquoi revenez-vous, grand saint?

— Le roi céleste Li avait envoyé son fils au combat, mais le démon lui a enlevé ses six armes. Je voudrais aller au palais de Splendeur-Rouge solliciter l'aide du seigneur de l'astre de la Vertu du feu.»

Les quatre généraux n'osèrent le retenir plus longtemps et le laissèrent entrer.

Au palais de Splendeur-Rouge, il aperçut les divinités du département du feu, qui entrèrent l'annoncer : « Singet Conscient-de-la-Vacuité souhaiterait être reçu par Votre Seigneurie. »

Le seigneur de la Vertu du feu, Trois-Souffles du Sud¹, rectifia sa tenue et sortit l'accueillir : « Le service de surveillance est venu m'inspecter hier; personne ici n'a eu de pensée mondaine.

— Je sais. Mais le roi Li et son fils, vaincus, ont perdu leurs armes. Je suis venu vous prier de nous apporter quelque secours.

— Nata est la divinité qui préside à la grande assemblée des Trois dons²; immenses sont ses pouvoirs; il a déjà terrassé les démons de quatre-vingt-seize grottes. S'il n'y parvient pas, comment l'humble dieu que je suis pourrait-il oser y prétendre?

— C'est que nous en avons discuté avec le roi céleste Li : entre le ciel et la terre, il n'est de force comparable à l'eau et au feu. Le monstre dispose d'un anneau capable d'arracher aux gens ce qu'ils ont en main. Je ne sais ce que c'est, mais puisque l'on dit que le feu détruit tout, je me suis permis de venir vous prier de donner au département du feu l'ordre de brûler ce monstre pour tirer notre maître de cette épreuve. »

À ces mots, le seigneur de la planète de la Vertu du feu fit l'appel des troupes de son département et se rendit avec Singet sur le versant sud du mont du Capuchon-d'Or où ils rejoignirent le roi céleste Li et les autres.

« Grand saint », proposa le roi Li, « retournez le pousser à sortir et attendez que j'aie engagé le combat. Au moment où il se saisira de l'anneau, je me retirerai pour laisser les troupes commandées par la Vertu du feu le brûler.

— Parfait, je vais avec toi », répondit en riant Singet.

Vertu-du-Feu se tenait donc au sommet d'un pic en compagnie du prince et des ducs du Tonnerre, prêt à engager le combat.

Quant à Singet, arrivé à l'entrée de la grotte au Capuchon-d'Or, il se mit à crier : « Ouvre! Rends-moi le Maître sans tarder! »

On eut tôt fait de prévenir le maître de la caverne : « Singet est revenu! »

Le démon sortit à la tête de ses troupes et, à la vue du Novice, l'apostropha : «Maudit singe, qui donc as-tu encore fait venir?»

On en informa le roi Li Porte-Pagode qui gronda : «Tu me reconnais, maudite créature?»

Le roi-démon se mit à rire : «Je présume que tu veux venger ton fils, mon bon roi Li, et reprendre ses armes.

— En effet, et par ailleurs te capturer pour délivrer le moine chinois. Point d'esquive, en garde! Tâte de mon sabre!»

La créature évita le coup d'un bond sur le côté et plongeait sa lance. Quel magnifique duel à l'entrée de la caverne! Quel spectacle!

Le roi céleste abattait son sabre, accueilli par la lance du monstre, l'un divinité dépêchée par le souverain des dieux, l'autre horrible créature formée au mont du Capuchon-d'Or. L'un déploie son prestige militaire pour opprimer la Loi du Bouddha, l'autre étend ses efforts pour tirer le Maître du malheur. Le roi céleste fait voler sable et pierres, les démons soulèvent terre et poussière. La terre soulevée plonge l'univers dans les ténèbres, le sable trouble mers et rivières. C'est pour le moine chinois qui veut sauver le Vénéré du monde¹ que les deux combattent avec tant d'énergie.

Les voyant engagés dans ce combat, Singet ne fit qu'un bond jusqu'au sommet du pic pour dire au seigneur de la planète de la Vertu du feu :

«Attention! Ils en arrivent au moment crucial de la mêlée, où le monstre va sortir encore une fois l'anneau...»

Le roi céleste s'en aperçut, rompit le combat et s'enfuit sur une luminosité de bon augure. Du haut de son poste d'observation, le seigneur de la Vertu du feu fit aussitôt transmettre aux dieux de son département l'ordre d'entrer en action tous ensemble. Une scène vraiment terrible. Quel feu!

«Le Sud est l'essence même du feu», dit un classique. Une étincelle qui pourrait incendier dix mille arpents de rizières! Car, par sa puissance, Trois-Souffles peut faire partir le feu de mille endroits. Il existe lances de feu, sabres de feu, arcs de feu, flèches de feu : à chaque service son arme. Dans les airs croassent en volant les corbeaux de feu. Dans la montagne galopent des chevaux de feu. Rats rougeoyants et dragons flamboyants vont par paires. Les uns crachent d'ardentes flammes qui embrasent mille lieues, les autres soufflent une épaisse fumée

qui obscurcit tous les horizons. Les chars à feu sont renversés, les gourdes à feu déversées. Les bannières de feu agitent le ciel entier de nuées irisées, des bâtons de feu embrasent la terre entière.

Ne parlez point de Ning Qi qui fouetta ses bœufs¹ : c'est autre chose que l'incendie de la falaise Rouge², car c'est là feu du ciel, bien plus terrible que feu ordinaire, brasier à faire rougir le vent!

Mais c'est sans la moindre crainte que le démon vit venir l'incendie. Il lança en l'air l'anneau, qui redescendit en aspirant tout avec un bruit de suction : dragons, chevaux, rats, corbeaux, lances, sabres, arcs et flèches. Tout cela fut emporté par le cercle magique! Le monstre rassembla ses troupes et retourna triomphant à son repaire.

Une bannière inutile en main, le seigneur de la Vertu du feu réunit ses officiers et, assis en compagnie du roi céleste sur le flanc sud de la montagne, se tourna vers Singet : «Grand saint! Cette créature maléfique est vraiment unique en son genre! Maintenant que j'ai perdu mon équipement d'incendiaire, que faire?

— Ne vous désolez pas», répliqua en riant le Novice, «restez donc tranquillement assis, messieurs. Je vais faire un tour et je reviens.

— Où vas-tu encore? demanda le roi céleste.

— Si la créature ne craint pas le feu, c'est sûrement qu'elle a peur de l'eau. *L'eau est capable de vaincre le feu*, dit l'adage. Attendez que je sois passé au portail nord du ciel solliciter du seigneur de la planète de la Vertu de l'eau³ qu'il use de son pouvoir pour inonder la caverne et noyer le monstre. Je vous rapporterai alors vos objets.

— Le plan est excellent, mais je crains que votre maître ne soit noyé lui aussi.

— Ce n'est rien. Je connais le moyen de le ranimer, s'il est noyé. Je m'en voudrais de vous retarder plus longtemps.

— Dans ce cas, allez-y, je vous en prie, allez-y!» conclut Vertu-du-Feu.

Sacré grand saint! D'une culbute dans les nuages, il fut rendu à la porte septentrionale du ciel. Le roi céleste Sait-Tout⁴ s'avança pour le saluer : «Où vas-tu, grand saint Singet?

— Je voudrais aller au palais de Sombre-Étendue voir le seigneur de la Vertu de l'eau pour lui parler d'une certaine affaire. Que fais-tu ici?

— C'est mon tour de garde.»

Ils échangeaient ces propos quand parurent les quatre maréchaux célestes Pang, Liu, Gou et Bi qui saluèrent le Novice et l'invitèrent à prendre le thé.

«Ne vous dérangez pas!» répondit-il, «j'ai une affaire pressante à régler.»

Prenant congé des dieux, il se rendit donc d'une traite au palais de Sombre-Étendue et pria les divinités du département des eaux de l'annoncer de toute urgence.

«Le Grand Saint égal au Ciel, Singet Conscient-de-la-Vacuité, est là!»

À ces mots, le seigneur de la Vertu de l'eau demanda à tous les rois-dragons de se retirer et de procéder à l'inspection des quatre mers, cinq lacs, huit fleuves, quatre cours d'eau, trois rivières, neuf affluents, sans rien négliger ailleurs. Il ajusta son bonnet, fixa sa ceinture et sortit l'accueillir à la porte du palais. Il lui dit, tandis qu'il l'invitait à entrer : «Le service de surveillance est venu hier nous inspecter de peur que ce ne soit quelque dieu de notre département qui aurait été entraîné par une pensée mondaine à provoquer des maléfices. Les vérifications sont en cours.

— Le démon n'est pas une divinité aquatique, ses pouvoirs sont trop vastes. J'ai d'abord obtenu de l'empereur de Jade la grâce de l'envoi du roi céleste Li et de son fils, pour le saisir, assistés de deux ducs du Tonnerre, mais ils ont été désarmés par un cercle magique. Faute de mieux, je suis allé au palais de Splendeur-Rouge inviter le seigneur de la Vertu du feu à le brûler à la tête de ses troupes, mais l'anneau lui a enlevé à lui aussi ses chevaux et dragons de feu. Puisque cette créature ne craint pas les flammes, elle doit redouter l'eau, je présume. Voilà pourquoi je viens vous prier d'user de votre pouvoir pour me le capturer et me permettre de leur rendre leurs armes. Nous pourrions également sauver notre maître, qui est à l'épreuve.»

À ce discours, Vertu-de-l'Eau donna aussitôt l'ordre au comte du fleuve Jaune de suivre le grand saint et de lui porter secours. Il sortit de sa manche un bol de jade blanc : «Voilà ce que j'ai à remplir d'eau.

— Qu'est-ce que cette tasse peut bien contenir?» objecta le Novice, «comment noyer le démon avec ça?

— Pour ne rien cacher à Votre Éminente Sainteté, ce



L'eau refluxait à gros bouillons vers l'extérieur!

bol contient l'eau du fleuve Jaune, le fleuve entier, quand il est plein à ras bord.

— La moitié suffira», répliqua Singet joyeusement.

Sur ce, il prit congé de Vertu-de-l'Eau et quitta en hâte le portail des cieus en compagnie du dieu du fleuve Jaune.

Le comte puisa dans le fleuve de quoi remplir à moitié le bol et suivit le grand saint jusqu'au mont du Capuchon-d'Or, où ils retrouvèrent, sur la pente sud, le roi céleste, le prince, les ducs du Tonnerre et Vertu-du-Feu. Ils se mirent tous à parler des récents événements.

«Inutile d'entrer dans tous ces détails», coupa Singet, «laissez plutôt le comte repartir avec moi. Quand je crierai d'ouvrir, inutile d'attendre que le monstre soit sorti pour verser l'eau contre la porte : toute la nichée sera noyée. J'irai alors repêcher le cadavre du Maître et le ferai revivre sans tarder.»

Le comte obéit et, suivant de près le Novice, contourna la montagne jusqu'à l'entrée de la grotte. Dès que le petit monstre de faction reconnut la voix de Singet, il se hâta de prévenir son maître : «Conscient-de-la-Vacuité est revenu!»

Le démon sortit aussitôt, lance en avant, après s'être muni de l'anneau. Au moment où grinçait le portail de pierre, le comte jeta le contenu du bol. À la vue de l'eau qui surgissait, le monstre lâcha sa lance, tira en hâte son anneau et ferma la porte intérieure. L'eau reflua à gros bouillons vers l'extérieur! Singet, effaré, n'eut que le temps de faire une culbute et de se retrouver avec le comte du fleuve au sommet du pic. Les autres dieux, montés sur des nuages, en avaient fait autant et, de la hauteur, contemplaient le spectacle des flots qui montaient dans un affolant débordement liquide. Quelle inondation!

Une louche, mais en vérité insondable¹; car, par une divine mobilité, l'eau à toutes choses profite, coule et enfile les mille et une rivières. Écoutez le grondement qui fait trembler la vallée, voyez ce surgissement qui monte au ciel. Un bruit plus imposant que roulements de tonnerre, une avalanche de rouleaux rugissants!

Un flot de mille toises s'engouffre par les routes, dix mille étages de vagues se lancent à l'assaut de la falaise, dans un cliquetis de jade déversé², dans un claquement de cordes cassées.

L'eau se brise contre les rochers en crachant toutes ses dents, reflue

en tourbillons infinis. Elle s'insinue dans tous les creux, confondant torrents et ravins.

«Catastrophe!» s'exclamait Singet, alarmé, «l'eau inonde la campagne et noie les champs sans même atteindre la grotte. Que pouvons-nous faire?»

Comme il demandait au comte de ramasser l'eau au plus vite, celui-ci répondit : «L'humble dieu que je suis ne sait que la répandre, non point la reprendre. Comme dit l'adage : *Eau répandue ne se ramasse.*»

Eh! Mais les montagnes étaient hautes, alors que l'eau se précipite vers le bas : en un instant, elle avait rejoint torrents et fossés.

Puis on vit réapparaître plusieurs petits monstres devant la grotte : ils criaient et gambadaient, tendant le poing et agitant lances ou bâtons. Ils reprenaient leurs jeux avec entrain et bonne humeur.

«Nous avons perdu notre temps», fit remarquer le roi céleste, «l'eau n'a pas même pénétré dans le repaire.»

Incapable de retenir la colère qui agitait son cœur, Singet se mit à faire des moulinets de ses poings et, se précipitant vers la porte, cria : «Où vas-tu? En garde!»

Les petits monstres, affolés, lâchèrent leurs armes et coururent se réfugier à l'intérieur, tout tremblants : «Votre Majesté, il veut nous battre!»

Lance dressée, le roi-démon sortit l'accueillir à l'entrée :

«Maudit singe, quelle impudence! Toi qui as échoué plusieurs fois contre moi, que ni le feu ni l'eau n'ont pu approcher, que viens-tu faire sinon me remettre ta vie?»

— Mon fiston, tu t'embrouilles : c'est toi qui vas me remettre ta vie, pas moi! Approche, viens prendre une beigne!

— Tu trafiques tes comptes, mon singe!» ricana le monstre, «opposer ton poing à ma lance! Et un poing pas plus gros qu'une noix, la peau sur les os, prétendre s'en servir comme d'un marteau! C'est bon, je dépose ma lance et je t'offre un tournoi de boxe. Tu vas voir!

— Voilà qui est bien dit», fit Singet en riant, «approche!»

Le démon retroussa ses vêtements et se mit en posture de combat, les deux poings levés, de la grosseur de ces

masses de fer qui servent à presser l'huile. Singet, jambes écartées, se penchait en avant. Là, devant l'entrée, il commença par lui décocher plusieurs coups. Quel combat!

Ouvrant large le quadrilatère, ils lancent au vol double pied. Ils visent la poitrine et les côtes, arrachent la cœur et la rate. C'est la position de l'immortel qui montre du doigt le chemin, puis celle de Laozi chevauchant une grue. La plus pénible est celle du tigre affamé se jetant sur sa proie, la plus vicieuse celle du dragon jouant dans l'eau.

Le démon fit le caïman qui se retourne, le grand saint le cerf qui détache ses cornes¹ [...]. Au coup de paume de Guanyin, le Novice répond par le coup de pied de l'arhat. Le direct long ne saurait avoir la force du crochet serré. Ils engagent plusieurs dizaines de combats avec égale compétence, sans qu'aucun ne faiblisse.

Ils combattaient avec une telle virtuosité devant la grotte que le roi céleste Li, ravi, criait son admiration tandis que Vertu-du-Feu applaudissait. Les ducs du Tonnerre et le prince Nata, à la tête des troupes divines, avaient bondi en avant, prêts à s'élancer à la rescousse de Singet. De l'autre côté, la foule des monstres agitaient leurs bannières et frappaient les tambours, sur le point de se porter au secours de leur roi en brandissant épées et lances.

Se rendant compte du danger de la situation, Singet s'arracha une touffe de poils et, les éparpillant en l'air, cria : « Transformation! »

Aussitôt, une quarantaine de petits singes surgirent, s'efforçant d'immobiliser le monstre, lui tenant les jambes, le prenant à la taille, lui griffant les yeux et lui tirant les cheveux. Prise de panique, la créature sortit l'anneau; ce que voyant, Singet et le roi céleste remontèrent sur leur nuage et s'enfuirent au sommet du pic. Le démon jeta en l'air le cercle qui redescendit en happant la quarantaine de petits singes qui reprenaient leur forme originelle de poil. À la tête de sa troupe, il ramena le butin dans la grotte, dont il fit clore l'entrée avant de célébrer joyeusement son triomphe.

« Singet le grand saint est toujours un brave! » se récria le prince, « cette partie de boxe s'est déroulée comme un vrai travail de broderie, des fleurs sur le brocart! Quant à ta

méthode de démultiplication du corps, la démonstration était éblouissante.

— Messieurs, vous qui observiez à bonne distance», demanda en souriant Singet, «que pensez-vous de la performance de la créature comparée à la mienne?

— Trop lâche son poing, trop lent le pied», répondit le roi céleste Li, «il n'a pas ta vivacité. Quand il nous a vus partir, il s'est affolé; et quand tu as usé de la démultiplication, il a paniqué; voilà pourquoi il a eu recours aux grands moyens que lui offre son anneau magique.

— Lui-même serait facile à maîtriser, si ce n'était cet anneau, fit remarquer Singet.

— Il faut s'en emparer pour obtenir la victoire. Ensuite nous pourrions le capturer, observèrent Vertu-de-l'Eau et le comte du fleuve.

— Mais comment?» objecta Singet, «À moins de le voler.

— Pour ce qui est du rituel du vol», ajoutèrent en riant les ducs Deng et Zhang, «il n'y a pas plus habile que notre grand saint. Pensez aux temps où il a fait sensation au palais du ciel, lorsqu'il a dérobé le vin impérial, chapardé des pêches, subtilisé du foie de dragon et de la moelle de phénix, et jusqu'à l'élixir de seigneur Laozi! Quel incomparable talent! C'est lui et nul autre qu'il faut embaucher pour ce travail.

— Bien dit, et facile à dire», répliqua Singet, «puisque'il en est ainsi, restez donc assis pendant que je vais aux nouvelles.»

Sacré grand saint! Il sauta au bas du pic, se pointa discrètement à l'entrée de la grotte et, d'une secousse, se transforma en mouche fine d'une rare élégance :

*Ailes plus minces que membranes de bambou,
Corps plus petit que le cœur de la fleur,
Les pattes guère plus grosses qu'un poil,
Les yeux tels des étoiles scintillantes,
Habile à repérer parfums et odeurs,
Rapide à se laisser porter par le vent,
Il ne saurait faire pencher la balance,
Mais a un côté aimable et utile.*

D'un vol léger il atteignit la porte, grimpa jusqu'à la fente, s'y glissa : qui de danser, qui de chanter parmi la foule des monstres, grands et petits, rangée de chaque

côté. Le vieux roi trônait sur une haute estrade. Devant lui s'étalaient du serpent, de la venaison, des pattes d'ours, de la bosse de chameau, des légumes de montagne et des fruits. D'un pot à vin vert céladon, l'on versait force rasades de koumis de chèvre et de vin de palme odorant.

Se perdant dans la foule des petits monstres, Singet se changea cette fois en esprit à tête de blaireau et se rapprocha imperceptiblement du trône : il eut beau scruter longuement les alentours, impossible de voir où le roi-démon avait déposé l'anneau. D'un mouvement brusque, il passa derrière l'estrade et aperçut dans la salle arrière, suspendus très haut, les dragons de feu qui geignaient et les chevaux de feu qui hennissaient. Contre le mur de gauche était appuyée sa trique cerclée d'or. Oubliant de changer d'aspect dans sa joie et sa hâte de la reprendre, il s'avança, la saisit et, reprenant sa forme originelle, il exécuta quelques moulinets avant de se frayer une voie de sortie à coups de bâton. La foule des monstres tremblants et alarmés était prise de panique. Le roi-démon réagit trop tard : repoussant les uns, renversant les autres, Singet s'ouvrit un passage sanglant jusqu'à la sortie du repaire.

*Trop sûr de lui, le démon, pris par surprise,
Le laisse reprendre trique et initiative¹.*

Si vous ne savez, en fin de compte, comment les choses tournèrent, écoutez la séance qui vient.

CHAPITRE LII

OÙ CONSCIENT-DE-LA-VACUITÉ
RAVAGE LA CAVERNE DU CAPUCHON-D'OR,
ET LE BOUDDHA AINSI-venu²
INDIQUE OBSCURÉMENT QUEL EN EST LE MAÎTRE.

Le récit nous a conté comment Singet récupéra sa trique cerclée d'or et se fraya une voie jusqu'à la sortie : d'un bond, il fut sur le pic élevé et se tourna vers les dieux, le cœur empli de satisfaction.

«Comment cela s'est-il passé cette fois-ci? demanda le roi céleste Li.

— Quand je suis entré, transformé, dans la grotte, les monstres chantaient, dansaient et trinquaient à la victoire : aucun moyen d'apprendre où était caché le précieux anneau. En faisant le tour derrière le démon, j'ai entendu hennir les chevaux et geindre les dragons : j'ai compris que c'étaient les créatures du département du feu. Contre le mur de gauche était appuyée ma trique cerclée d'or : je l'ai prise et me suis frayé une voie vers la sortie.

— Tu as récupéré ton trésor, mais les nôtres», s'inquiétaient les dieux, «quand mettras-tu la main dessus?

— Rien de plus facile! Maintenant que j'ai cette barre de fer, de façon ou d'autre, je l'abattrai et vous les rendrai, vos trésors.»

Ils échangeaient ces propos lorsqu'ils entendirent, venant du pied de la montagne, dans le vacarme des gongs et des tambours, des cris à faire trembler la terre. C'était le Grand roi rhinocéros qui se lançait à la poursuite de Singet à la tête de sa troupe de démons.

«Parfait, parfait!» s'écria le Novice, «exactement ce que je voulais. Restez assis, chers amis, pendant que je retourne le capturer.»

Sacré grand saint! Brandissant la trique, il lui fit face en criant : «Maudite créature, où vas-tu? En garde!»

Le démon para le coup de sa lance en l'investivant : «Brigand de singe! Vraiment, quelle impudence! Me voler en plein jour!

— Tu vas voir, bête immonde! Tu ne sais pas encore ce qu'est mourir. C'est toi qui as dérobé nos biens en plein jour avec cet anneau de malheur. Aucun de ces objets n'est à toi. Ne t'enfuis pas, tâte un peu de la trique de ton seigneur et maître!»

Le monstre para d'un moulinet de la lance. Quel combat!

Devant la puissante férocité du grand saint, le monstre n'offre point sa soumission. Ils rivalisent de vaillance sans vouloir lâcher prise. L'un manœuvre la trique de fer avec la vigueur d'une queue de dragon, l'autre la longue lance avec la force d'une tête de pyïbon. Le vent siffle à chaque coup de bâton, la lance s'impose avec la souplesse de l'eau courante.

Une obscure brume colorée estompe les montagnes, la forêt frissonne d'inquiétude sous de lourds nuages. L'espace se vide d'oiseaux, les bêtes

sauvages rentrent leur tête. Tandis que les petits monstres poussent des cris d'encouragement, Singet rassemble ses énergies. L'invincible trique de fer qui fraya mille lieues de route vers l'Ouest trouve véritable adversaire en cette lance qui règne sans partage sur le mont du Capuchon-d'Or, une rencontre qui ne saurait s'achever sans vainqueur ni vaincu.

Ils combattirent six heures durant sans emporter la décision. Comme la nuit tombait, le démon proposa, lance dressée : « Arrête, Conscient-de-la-Vacuité ! Le ciel s'assombrit, la terre s'obscurcit : ce n'est plus le moment de se battre. Revenons donc chacun chez soi, nous reposer un peu. Je reviendrai me mesurer à toi demain matin.

— La ferme, sale bête ! Je commence à peine à m'échauffer. Qu'importe le soir ! Finissons-en ! »

La créature poussa un cri, fit une feinte de sa lance et chercha le salut dans la fuite, ramenant sa troupe en armes dans la grotte, dont les portes furent solidement barricadées.

Quand Singet retourna sur le sommet en traînant la trique, les dieux, unanimes, le félicitèrent : « Force et pouvoir sont l'apanage du Grand Saint égal au Ciel, vraiment, une capacité sans mesure ni limite !

— N'exagérez rien, répliqua en souriant le Novice.

— Non, ce ne sont pas simples paroles de louanges », insista le roi céleste Li en s'approchant, « vraiment, quelle vaillance ! Ce combat ne le cédait en rien à celui mené au temps où tu défilais les filets du ciel et de la terre.

— Ne parle plus de cette vieille histoire. Après la raclée qu'il a prise, le démon doit être épuisé. Je ne saurais en dire autant, quant à moi. Restez donc assis tranquillement, pendant que je retourne à la grotte m'informer au sujet de cet anneau : il faut le lui dérober avant de le capturer et de récupérer les armes pour vous les rendre et vous permettre de retourner au ciel.

— Il se fait tard », objecta le prince Naça, « vous feriez mieux de passer une bonne nuit et d'y aller demain matin.

— Ce garçon ne connaît pas les choses de la vie », répliqua en riant Singet, « quand a-t-on vu cambrioleur se mettre à l'œuvre en plein jour ? Dans ce genre de farfouille, on ne fait d'affaires que la nuit, ni vu ni connu.

— Prince, ne vous en mêlez pas », intervinrent Vertu-du-Feu et les ducs du Tonnerre, « nous ne connaissons rien

à ces choses, nous autres. Le grand saint est un expert, un vieil habitué; il faut le laisser profiter du moment : le démon est fatigué et la nuit noire le laisse sans défense. Nous vous en prions, partez au plus vite!»

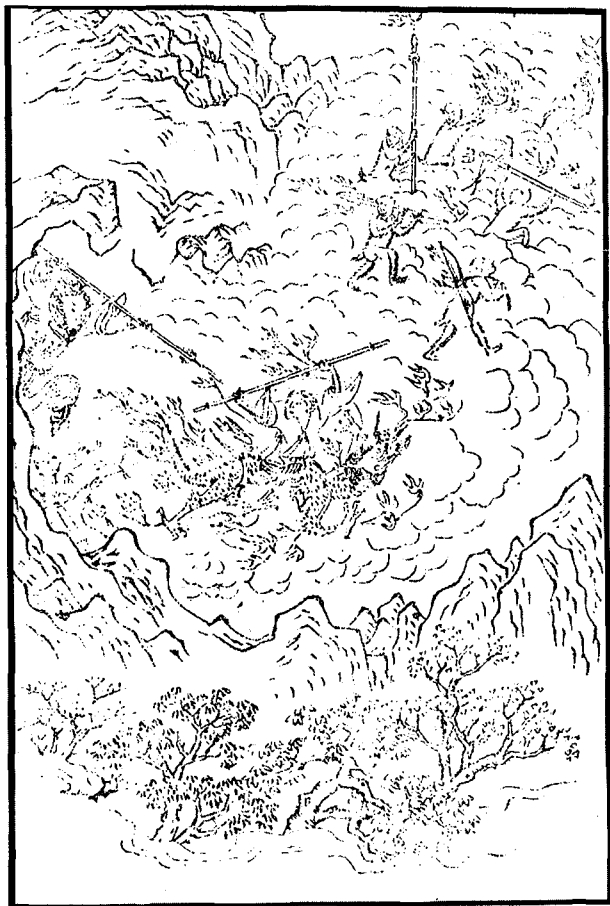
Sacré grand saint! Avec un petit rire de satisfaction, il dissimula la trique, sauta au bas de la montagne et arriva devant l'entrée de la grotte. D'une secousse, il se changea en grillon. Eh oui!

Bouche aux dures moustaches, longues antennes noires, les yeux brillants et les pattes fourchues, il chante au coin du mur lorsque la lune brille sous la brise légère. Dans le calme de la nuit l'on dirait voix humaine... Voix entrecoupée comme s'il pleurait dans la froide rosée d'un paysage désolé.

Le voyageur pensif à sa fenêtre redoute de l'entendre¹, le grillon qui aime à se glisser sous les lits.

D'une détente des cuisses, il parvint en trois ou quatre bonds au portail et se glissa à l'intérieur par la fente. Accroupi au pied du mur face à la lumière qui venait des lampes, il observait attentivement : la foule des monstres, grands et petits, occupés par le repas, dévoraient avec un appétit de tigre et de loup. Singet produisit pendant un bon moment le cri-cri du grillon. Peu après, la vaisselle était rangée et chacun parti faire son lit et se coucher. Le Novice attendit l'approche de la première veille pour passer dans la chambre de derrière, où le démon donnait précisément ces instructions : «Mes petits, restez bien éveillés à chaque porte! Il est à craindre que Singet ne pénètre secrètement chez nous pour nous cambrioler sous une quelconque transformation.»

Ceux qui prenaient leur tour de garde de nuit se mirent à frapper cliquettes et sonner clochettes tous ensemble, ce qui ne faisait que faciliter les opérations de Singet. Celui-ci se glissa dans la chambre où il découvrit un lit en pierre. De part et d'autre se tenaient des goules des arbres et de la montagne, poudrées et maquillées; elles bordaient les couvertures et s'affairaient autour du vieux démon, les unes lui ôtant ses bottes, les autres dénouant ses vêtements. Au moment où il s'en débarrassait, apparut autour de son bras gauche l'anneau d'une blancheur étincelante : en fait, il ressemblait à un bracelet de perles enfilées. Mais, voyez-vous, au lieu de l'enlever, le démon le fit rouler plus haut



Montés sur les dragons de feu, ils déclenchèrent un incendie.

pour le coincer solidement autour de son bras avant de s'endormir. Ce que voyant, Singet se transforma à nouveau, cette fois en puce jaune, sauta sur le lit de pierre, se glissa sous les couvertures, rampa sur son bras et le piqua si fort que le monstre se retourna en grommelant : « Les sales esclaves ! On ne les bat pas assez souvent. Elles n'ont même pas secoué les couvertures et dépoussiéré le lit. Je me demande ce qui a bien pu me mordre de cette façon ! »

Il fit encore rouler un peu plus haut l'anneau avant de se rendormir. Singet monta sur le bracelet pour le piquer encore une fois. Ne pouvant plus dormir, le démon grogna : « Ça me gratte à mort ! »

À le voir constamment sur ses gardes, portant le trésor sur lui sans vouloir l'ôter, le Novice désespérait de jamais pouvoir le lui dérober. Sautant au bas du lit, il se retransforma en grillon, sortit de la chambre et, passant par derrière, entendit à nouveau la plainte des dragons et le hennissement des chevaux. Dragons et chevaux de feu étaient en effet enfermés derrière des portes solidement cadenassées. Singet réapparut sous sa forme originelle, s'approcha et recourut à une façon d'ouvrir les serrures qui lui était particulière : il marmonna une incantation et il lui suffit dès lors de palper le cadenas pour que tombassent les deux languettes. Il poussa la porte et entra : il y faisait aussi clair qu'en plein jour, tant il y avait d'instruments incendiaires entassés. Soudain il se rendit compte que parmi les armes, contre le mur, se trouvaient justement le sabre à pourfendre les démons du prince, ainsi que les arcs et flèches de feu du seigneur astral. Furetant partout à la faveur de la lumière, Singet aperçut derrière la porte une table de pierre sur laquelle était posée une corbeille de bambou tressé où il y avait une poignée de poils. Ravi, le grand saint les saisit, souffla dessus de sa chaude haleine et, au cri « transformation ! » surgirent une quarantaine de petits singes. Il leur demanda de s'emparer des sabre, épée, pilon, corde, boule, roue, ainsi que de l'arc, des flèches, de la lance, des voitures, outre la gourde, les corbeaux, rats et chevaux de feu, bref tout ce qui avait été naguère aspiré. Montés sur les dragons de feu, ils déclenchèrent un incendie qui, de l'intérieur à l'extérieur, brûlait tout sur son passage. On n'entendait plus que hululements et craquements dans une succession d'explosions qui semblaient autant de coups de tonnerre.

Pris de panique, éperdus, les monstres, grands ou petits, s'enveloppaient dans leur couverture et se couvraient la tête, criant et pleurant à qui mieux mieux. Comme ils ne trouvaient aucune issue dans leur fuite, la plupart moururent brûlés. Il était à peine minuit lorsque le Beau Singe-Roi rentra triomphalement.

Quand, du haut du pic, le roi céleste et ses compagnons virent les flammes éclatantes de l'incendie, ils se précipitèrent et virent le Novice chevauchant un dragon, suivi des petits singes. Il se dirigeait droit vers le sommet, criant : « Venez ramasser vos armes ! Venez ! »

Comme Vertu-du-Feu et Naïa lui répondaient, il reprit d'une secousse ses poils, qui se réimplantèrent sur son corps. Le prince récupéra ses six armes, tandis que le seigneur de la planète de la Vertu du feu faisait ramasser l'équipement par son département. Tous félicitaient Singet dans la joie et les rires, il va de soi.

Bref, revenons à l'incendie qui faisait rage dans la grotte du Capuchon-d'Or : effaré au point de n'en avoir plus l'âme chevillée au corps, le Grand roi rhinocéros se leva en hâte, ouvrit la porte de sa chambre et, tenant des deux mains l'anneau, éteignit le feu à l'est en le tendant vers l'est, puis en fit autant du côté de l'ouest. Il courut ensuite partout avec le trésor, réduisant de tous côtés les flammes et la fumée qui emplissaient l'espace. Il eut beau se précipiter au secours de sa troupe de monstres, la plupart avaient déjà péri dans l'incendie. Il n'en restait guère plus d'une centaine, garçons et filles. Il s'aperçut enfin que toutes les armes avaient disparu de l'endroit où elles étaient entreposées. Il retourna au fond de la grotte et put constater que Porcet, Sablet et le Vénérable étaient restés ligotés ; le cheval blanc était toujours près de l'auge et les bagages dans la pièce.

« Je me demande quel petit monstre a mis le feu par inattention et provoqué cette catastrophe ! s'écriait le démon, plein de ressentiment.

— Votre Majesté », fit valoir l'un de ses gardes du corps, « cet incendie ne vient pas de nous. C'est très probablement le pillard qui a sorti l'équipement du département du feu et volé les armes divines. »

Le démon comprit enfin : « Ce n'est autre que ce brigand de Singet ; c'est sûrement lui ! Pas étonnant que j'aie eu tant de mal à trouver le sommeil. Je parie que c'est lui

qui m'a piqué deux fois après être entré sous quelque transformation. Il voulait dérober mon trésor, pour sûr, mais faute d'y parvenir, comme je le tenais serré sur moi, il s'est emparé des armes et a lâché les dragons de feu. Quelle cruelle intention! Vouloir me brûler jusqu'à ce que mort s'ensuive. Maudit brigand de singe, tu auras tendu ton piège en vain. Tu ne sais pas tout ce dont je suis capable. Il me suffit de porter sur moi l'anneau pour entrer dans l'océan sans me noyer, pour plonger dans un lac de flammes sans me brûler. Cette fois, si j'attrape ce bandit, je l'écorche vif et n'aurai contentement qu'après l'avoir transformé en torche humaine.»

En proie à ces réflexions, le démon se tourmentait sans se rendre compte que les coqs chantaient et que l'aube allait se lever.

Sur le pic, le prince Nata, qui avait récupéré ses six armes, suggéra à Singet : «Grand saint, ne perdons pas de temps; l'aurore éclaire le ciel! Profitons de l'abattement du monstre; nous te soutiendrons avec le détachement du feu; repartons l'attaquer avec nos forces réunies; cette fois, nous avons toute chance de le capturer.

— Tu as raison», répliqua en riant le Novice, «mettons-nous-y tous de bon cœur, on va s'en payer!»

Ils se rendirent d'une traite à l'entrée de la grotte, chacun se donnant un air martial et imposant.

«Sors, maudit démon», cria Singet, «viens te battre!»

Comme les deux vantaux de pierre du portail avaient été calcinés par l'incendie, de petits monstres étaient occupés à balayer et ramasser la cendre. Dès qu'ils virent les dieux approcher, ils lâchèrent, affolés, leur balai, abandonnèrent les pelles et coururent vers le fond annoncer à nouveau : «Singet Conscient-de-la-Vacuité, à la tête d'un grand nombre de divinités, est revenu à l'entrée vous invectiver et vous défier.»

À cette nouvelle, le rhinocéros fut grandement alarmé; il grinçait des dents et roulait les yeux de fureur. Il sortit lance dressée, sans oublier l'anneau, qu'il portait sur lui, et s'employa à déverser les invectives : «Brigand de singe, pillard, incendiaire, tu vas voir! De quel pouvoirs peux-tu donc te targuer pour oser me traiter de pareille façon?

— Maudite créature!» rétorqua le Novice sans quitter le sourire, «si tu veux savoir de quels pouvoirs je dispose, approche, je vais te l'apprendre :

*« D'immenses pouvoirs dès mon plus jeune âge
 M'ont rendu fameux sur tous les rivages.
 En pratiquant la Voie de l'immortalité,
 J'obtins l'éternelle jeunesse, déjà sage.
 Car j'ai parcouru le pays de sainteté,
 En terre du cœur plongé avec courage.
 Des transformations j'ai appris l'avantage,
 Dans l'espace je peux errer sans ambages.
 Je capture le tigre dans la montagne,
 Le dragon dans l'océan quand je m'ennuie.
 Je fus déclaré roi au mont de Fleurs et Fruits,
 Maître de la grotte du Rideau-Torrentiel.
 J'ai eu maintes fois envie de monter au ciel,
 D'y remplir un poste à mon avantage.
 J'obtins le titre de Grand Saint égal au Ciel
 Et Beau Singe-Roi, séduit par ce mirage.
 De n'être invité pour moi fut un outrage,
 À ce banquet des Pêches d'immortalité.
 Jusqu'à l'étang de Jaspe, afin de voler,
 Je me glusai : je bus du liquide de jade.
 J'ai mangé foie de dragon, mille salades,
 Je me suis gavé de pêches de mille ans,
 D'élixir ai rempli ma panse, insouciant.
 Rien n'était épargné dans mon grappillage,
 Toute chose rare me venait en partage!
 L'empereur de Jade, connaissant ma rage,
 Lança toutes ses troupes à l'abordage.
 J'envoyais les neuf luminaires² au naufrage
 Et mettais à mal les cinq mauvais présages³.
 Pas un commandant n'était à mon étage,
 La grande armée ne tenait le pesage!
 Ma force contraignit l'empereur de Jade
 À convoquer le Petit saint⁴ sans bravade.
 Au cours de soixante et douze apparences
 Nous nous combattîmes avec vaillance.
 Guanyin des mers du Sud vint à la rescousse,
 Armée du vase pur et de ce branchage.
 Seigneur Laozi usa du bracelet de diamant
 Pour me capturer et me traîner en avant,
 Enchaîné, devant le grand empereur de Jade.
 Je fus condamné à la décapitation,
 Mais le bourreau ne put donner l'estocade :
 Au cou le sabre ne faisait qu'étincelles!
 Cent façons de mise à mort restant vaines,
 Je fus mené chez seigneur Laozi, le sage.
 Dans son fourneau je passai au raffinage :
 Corps plus dur qu'acier, je sortis du chauffage.
 Au bout de sept fois sept jours, ils voulurent voir :*

*Hors du fourneau je bondis terrible et noir.
 Les dieux s'enfermèrent, faute de barrage,
 Et de Bouddha demandèrent l'arbitrage.
 En vérité ses pouvoirs sont sans partage,
 Sans limites sa sagesse sans rivage.
 Moi qui avais parié de sauter de sa main,
 Écrasé sous la montagne je rongais mon frein.
 La pacification du ciel fut célébrée,
 L'Ouest devint terre de béatitude.
 Cinq cents ans je demurai en servitude,
 Sans la moindre poignée de riz ou goutte de thé.
 Lorsque Cigale-d'Or descendit sur terre,
 On l'envoya rendre hommages au Bouddha.
 Il voulait rapporter d'authentiques soutras.
 Guanyin m'engagea à me convertir au bien,
 À m'en tenir à la doctrine sans folie.
 Affranchi à l'épreuve qui me rendit soumis,
 Je vais à l'Ouest en quête de vrais soutras.
 Maudit démon, renonce aux ruses de renard,
 Rends-moi le moine chinois et salue Bouddha!»*

À ce discours, le monstre montra du doigt Singet :
 «C'est donc toi, le grand voleur qui pillà le ciel ! Ne t'enfuis pas ! Déguste un coup de ma lance !»

Le Novice s'élança à sa rencontre en jouant de sa trique. Ils avaient engagé le combat, quand le prince Naṭa et le seigneur de la Vertu du feu, perdant patience, jetèrent à la tête du monstre les six armes et divers instruments du département de feu. Le grand saint devenait plus terrible encore, tandis que le duc du Tonnerre lançant la foudre et le roi céleste brandissant son sabre, sans faire de quartier, se précipitaient ensemble sur l'ennemi.

Avec un rire majestueux et sarcastique, le démon sortit de sa manche l'anneau et le lança en l'air en criant : «Attrape!»

Avec un sifflement sinistre, il aspira tout : les six armes divines, les instruments incendiaires, la foudre, le sabre et la trique du Novice. Les dieux se retrouvaient les mains nues et Singet désarmé. Le monstre, triomphant, se retourna pour prier : «Mes petits, transportez des pierres pour fermer l'entrée, transportez de la terre pour réparer et remettez en état les chambres et galeries. J'attends que vous ayez terminé avant de tuer le moine chinois, et ses deux compagnons, en action de grâces à la terre. Nous les partagerons après la bénédiction.»

La foule des monstres acquiesça et se mit au travail. Nous n'en dirons pas plus à ce sujet.

Le roi céleste Li retourna au sommet du pic à la tête de sa troupe. Vertu-du-Feu en voulait à Naṭa de son impatience; le duc du Tonnerre reprochait au roi céleste une initiative inconsidérée. Seul le comte du fleuve gardait le silence. À les voir honteux et accablés au point de ne pouvoir se regarder en face, Singet ne pouvait que se forcer à paraître joyeux et cacher son désappointement sous un large sourire : « Mes amis, ne vous tourmentez point. Comme le disent les anciens : *Défaite et victoire sont le lot des armes*. Il n'est pas si extraordinaire que ça dans les arts martiaux, comparé à nous, mais c'est qu'il a en plus ce fameux anneau qui le rend si redoutable et lui a permis de nous désarmer une seconde fois. Ne vous inquiétez donc pas et laissez-moi m'enquérir à nouveau de sa provenance.

— Mais on n'en a pas trouvé la moindre trace à l'issue de l'enquête menée dans le monde céleste tout entier, sur le rapport que tu avais présenté à l'empereur de Jade », objecta le prince Naṭa, « où vas-tu aller te renseigner maintenant ?

— J'y pense : la Loi du Bouddha ne connaît point de limite. Autant monter au paradis de l'Ouest demander à notre Bouddha Ainsi-venu de parcourir de ses yeux de sagesse les quatre continents de la vaste terre¹ pour savoir où est né le monstre, où il a grandi et où il séjourne habituellement, quel genre de trésor est cet anneau. Peu importe comment, il faut l'arrêter et vous donner cette satisfaction, mes amis, pour que vous rentriez joyeux au ciel.

— Si telle est ton intention, inutile de tarder plus longtemps », s'écrièrent en chœur les dieux, « vas-y au plus vite ! »

Le brave Novice ! Sur ces mots, d'une culbute dans les nuages, il fut rendu au mont des Vautours². Descendant sur la luminosité de bon augure, il contemplait le magnifique panorama³. Il en détaillait les beautés lorsqu'il s'entendit appeler : « Singet Conscient-de-la-Vacuité, d'où viens-tu ? Où vas-tu ? »

Il se retourna brusquement : c'était une vénérée *bbik-sumi*⁴. La saluant : « J'aimerais voir l'Ainsi-venu, au sujet, justement, d'une affaire...

— Sacré garnement, si c'est lui que tu veux voir,

qu'est-ce que tu attends pour monter à l'ermitage au lieu de rester ici à regarder la montagne?

— Comme c'est la première fois que je visite cette noble terre, je me suis permis cette grande audace...

— Viens vite, suis-moi!»

Singet la suivit de près jusqu'à l'entrée du monastère du Coup-de-Tonnerre. De part et d'autre se tenaient huit imposants gardiens porteurs de foudre¹.

«Conscient-de-la-Vacuité», lui dit la *bbiksuni*, «attends ici un moment pendant que j'entre t'annoncer.»

Singet dut rester à la porte tandis qu'elle se présentait devant le Bouddha, mains jointes : «Singet Conscient-de-la-Vacuité voudrait vous voir pour une affaire qui le préoccupe.»

L'Ainsi-venu donna l'ordre de l'introduire. Les porteurs de foudre le laissèrent enfin passer.

Quand le Novice se fut incliné, tête basse, le Bouddha lui demanda :

«Conscient-de-la-Vacuité, j'ai appris que la vénérée Guanyin t'avait délivré et converti à notre doctrine, que tu protégeais le moine chinois dans sa quête des Écritures. Comment se fait-il que tu viennes seul? Qu'est-ce qui se passe?

— Permettez-moi de vous l'exposer, ô Bouddha qui êtes nôtre», dit le Novice en se prosternant, «votre disciple n'a point cessé de suivre son maître, de la Cour des Tang vers l'Ouest, depuis sa conversion. Au mont du Capuchon-d'Or nous avons rencontré un horrible démon qui se dénomme Grand roi rhinocéros; il dispose d'immenses pouvoirs magiques et a emporté dans sa grotte mon maître et mes condisciples. Je lui en avais demandé restitution, mais comme il ne manifestait aucune bonne intention, nous nous sommes mesurés l'un à l'autre. Il m'a arraché ma trique de fer au moyen d'un anneau d'une blancheur étincelante. Craignant que ce ne soit quelque guerrier divin descendu sur terre, j'ai provoqué une enquête dans le monde d'En-haut, qui n'a apporté aucun résultat. L'empereur de Jade a eu la bonté de dépêcher à mon secours Li père et fils, mais eux aussi ont été désarmés. Et quand j'ai prié le seigneur de la planète de la Vertu du feu de le brûler, il a été à son tour dépouillé de ses instruments incendiaires.

«J'ai ensuite demandé au seigneur de la Vertu de l'eau



À ces mots, de son œil de sagesse, le Bouddha sut aussitôt ce qu'il en était.

de le noyer, mais sans le moindre succès. Après bien des efforts, votre disciple avait réussi à récupérer la trique et les autres armes, qu'il a reperdues en le provoquant à nouveau au combat. Impossible de le réduire! Voilà pourquoi je suis venu vous solliciter, ô Bouddha nôtre : j'espère que vous aurez la compassion de consentir à jeter un coup d'œil pour votre disciple, afin de savoir d'où le monstre peut bien sortir. Je pourrai ainsi me saisir de ses parents et voisins, le capturer et délivrer mon maître. Nous pourrons alors tous ensemble vous manifester notre sincère dévotion et chercher juste fruit!.»

À ces mots, de son œil de sagesse, le Bouddha sut aussitôt ce qu'il en était. «Je sais qui est ce monstre, mais je ne peux pas te le dire. Tu ne saurais pas tenir ta langue, mon cher singe. Si jamais il apprenait que c'est moi qui te l'ai dit, il viendrait tempêter au mont des Vautours et j'aurais tout sur le dos. Je préfère t'aider à le capturer par la puissance de la Loi.

— Quelle aide allez-vous me donner par la puissance de la Loi?» demanda Singet en s'inclinant à nouveau en témoignage de reconnaissance.

L'Ainsi-venu fit ouvrir le magasin aux trésors par dix-huit *arhat*^s pour y prendre autant de grains de cinabre d'or^s afin de soutenir Conscient-de-la-Vacuité.

«À quoi sert ce sable de cinabre d'or?» s'étonna Singet.

— Va devant le repaire et défie le démon. Attire-le dehors et demande aux *arhat* de jeter le sable, qui le paralysera au point de ne pouvoir bouger ni lever le pied. Tu pourras le battre à ta guise.

— Parfait, merveilleux!» s'exclama le Novice en riant, «allons-y sans perdre de temps!»

Les *arhat* cherchèrent aussitôt le cinabre d'or et sortirent sans oser tarder plus longtemps. Singet remercia encore une fois le Bouddha, puis, en chemin, s'aperçut qu'il n'avait que seize vénérables dans sa suite. Il se mit à tempêter : «Où sommes-nous donc? On s'achète des dispenses ici aussi!

— Comment ça, s'acheter des dispenses; qui? répliquèrent les *arhat*.

— On m'en avait envoyé dix-huit; comment se fait-il que vous ne soyez plus que seize?»

Il n'avait pas fini sa phrase que Terrasseur-de-Dragons et Dompteur-de-Tigres sortaient du monastère et s'avan-

çaient : «Que signifie cette insinuation, Conscient-de-la-Vacuité? Nous étions restés en arrière pour recevoir les instructions du Bouddha.

— On ne me la fait pas! Si j'avais tardé à rouspéter, vous ne seriez jamais venus nous rejoindre.»

Les *arhat* montèrent sur leur nuage en poussant de grands éclats de rire. Ils atteignirent bientôt le territoire du mont du Capuchon-d'Or. Dès que le roi céleste Li les vit, il conduisit ses compagnons en avant pour les accueillir. L'un des *arhat* interrompit Singet dans son récit des événements : «Inutile d'entrer dans les détails. Dépêche-toi de le faire sortir!»

Le grand saint fit une passe qui l'amena à l'entrée de la grotte.

«Gros tas de soupe, maudite créature! Sors un peu plus vite que ça! Viens te mesurer à ton grand-père maternel!»

Les petits monstres volèrent l'annoncer à nouveau. Le démon-roi s'emporta : «Je me demande qui ce maudit singe a pu inviter à l'aider dans ses manigances!

— Il n'y a que lui, pas d'autres capitaines, précisèrent les petits monstres.

— Son bâton, je le lui ai enlevé. Comment peut-il revenir seul? Serait-ce qu'il veut reprendre la partie de boxe?»

Là-dessus, l'anneau sur lui, la lance en main, il fit dégager les pierres de l'entrée, sauta dehors et gronda : «Tu ferais mieux de te tirer, maudit singe, après avoir eu tant de fois le dessous. Qu'est-ce qui te prend de revenir faire du tapage?

— Le maudit démon ne distingue pas le bien du mal! Si tu ne souhaites plus avoir la visite de ton bon oncle, je t'épargnerai à condition que tu te soumettes, que tu t'excuses et que tu nous rendes notre maître avec ses disciples.

— Les trois moines? Je les ai déjà fait nettoyer et me prépare à les abattre. Tu n'as pas encore compris? Déguerpis!»

Au mot d'«abattre», Singet sentit le feu lui monter aux joues, trépigna et, ne pouvant contenir la colère qui l'embrasait, lâcha sa garde, fit un pas de côté, et lui décocha son poing en pleine figure. Le démon répliqua en allongeant un coup de lance. Le Novice sautait de droite et de gauche pour égarer le monstre qui ne se rendait pas compte que c'était une ruse. Il s'éloignait de l'entrée en le poursuivant

vers le sud. Singet fit alors signe aux *arhat* de jeter tous ensemble le sable de cinabre d'or sur le démon. Un sable d'une merveilleuse efficacité. En vérité :

Tel brume ou brouillard, il se répand d'abord jusqu'aux extrémités du ciel, d'une blancheur qui aveugle, d'une obscurité qui égare. Le bûcheron surpris dans les bois perd son compagnon, le cueilleur de simples ne retrouve plus sa maison. Le plus fin flotte comme farine de froment, le plus gros roule comme graines de sésame. Le monde devient flou, le sommet des montagnes disparaît, l'espace s'estompe, le soleil se couvre. Ce n'est pas la poussière que soulève le destrier, ni la douceur de la voiture parfumée qui passe. Ce sable est chose impitoyable : il couvre la terre, cache le ciel et s'empare des êtres maléfiques.

C'est parce que le démon s'était attaqué à la juste Voie que les arhat reçurent mission d'en manifester la splendeur. Ils tiennent en main la perle brillante qui vous aveugle au moment opportun.

Devant l'aveuglant vent de sable, le démon baissa la tête et se rendit compte qu'il s'enfonçait déjà dans une couche de trois pieds. Affolé, il se dégagea d'une vigoureuse secousse, mais il n'avait pas encore retrouvé son équilibre que le sable atteignait une épaisseur de deux pieds supplémentaires. Aux abois, le monstre s'efforça d'extraire ses jambes, tira précipitamment l'anneau et le lança en l'air en criant : « Attrape ! »

En un bref sifflement, la chose aspira tous les dix-huit grains de cinabre d'or ! Le démon regagna la grotte à grandes enjambées.

Les mains vides, les *arhat* arrêtaient leurs nuages les uns après les autres. Singet s'approcha pour leur demander : « Pourquoi ne jetez-vous plus de sable ? »

— Il s'est produit un bruit bizarre il y a un instant : notre cinabre d'or a disparu.

— C'est encore ce truc qui a tout aspiré, conclut Singet avec un rire nerveux.

— S'il est à ce point invincible», s'inquiétaient le roi céleste et ses compagnons, « comment le capturer ? Quand pourrions-nous retourner au ciel et regarder en face l'empereur de Jade ? »

— Conscient-de-la-Vacuité», dirent les deux *arhat* Terrasseur-de-Dragons et Dompteur-de-Tigres, « sais-tu pourquoi nous avons tardé à sortir ? »

— Je vous avais reproché de chercher à vous esquiver : je n'en ai pas la moindre idée.

— L'Ainsi-venu nous avait prévenu que le démon disposait d'immenses pouvoirs magiques et que si nous perdions nos grains de cinabre d'or, il fallait vous dire d'avoir à vous rendre au paradis Sans-Chagrin voir seigneur Laozi en son palais des *Tusita*¹ pour retrouver sa trace : il pourrait vous le capturer en une chiquenaude.

— Exaspérant! Le Bouddha se moque de son vieux Singet : il aurait pu me le dire en temps utile, ce qui vous aurait épargné un déplacement inutile.

— Si l'Ainsi-venu a laissé une directive aussi claire», fit remarquer le roi céleste Li, «il convient que le grand saint parte au plus tôt.»

Le brave Singet! La parole n'était pas plus tôt prononcée que, d'une culbute dans les nuages, il atteignait et franchissait le portail sud du ciel. Les quatre maréchaux de garde le saluèrent, poings réunis, et lui demandèrent :

« Où en est l'affaire de la capture du monstre?

— Ce n'est pas réglé, pas encore! Je sais où remonter à ses racines.»

Les quatre maréchaux n'osèrent le retenir plus longtemps et le laissèrent entrer. Il ne se rendit ni à la salle des Nuées-Mystérieuses, ni au palais de la Grande Ourse, mais au-delà du trente-troisième ciel, au palais des Bienheureux du paradis Sans-Chagrin. Deux garçons se tenaient à l'entrée. Comme il entraît carrément sans même donner son nom, les deux immortels, affolés, le retinrent : «Qui êtes-vous? Où allez-vous?

— Je suis le Grand Saint égal au Ciel et cherche le vieux seigneur Li².

— Comment pouvez-vous vous conduire aussi grossièrement? Restez où vous êtes! Attendez d'être annoncé.»

Singet n'avait pas la patience de s'expliquer : d'un grognement, il fila à l'intérieur, au moment même où seigneur Laozi en sortait, et faillit le heurter de front. Singet lui tira la révérence : «On ne vous voit plus, mon vieil ami.

— Que vient faire ce singe chez moi au lieu de se mettre en quête des Écritures? rétorqua en riant seigneur Laozi.

— Je n'arrête pas de les chercher, les Écritures, jour et nuit! Comme nous avons de petits ennuis, je passe par ici.

— En quoi me concernent les obstacles sur la route qui mène au paradis de l'Ouest?

— Le paradis de l'Ouest, le paradis de l'Ouest? N'en parlons point. Je cherche la trace de ce qui devrait être chez toi à sa place.

— Ici, chez moi, c'est le palais suprême des immortels : point de trace à chercher.»

Singet entra et regarda à droite et à gauche avec la plus grande attention. Après avoir franchi une succession de cours et galeries, il remarqua un jeune garçon endormi près d'un enclos à buffle vide.

«La bête s'est échappée, mon vieil ami», s'écria le Novice, «elle s'est échappée!

— Depuis quand ce maudit animal s'est-il échappé?» s'exclama Laozi, grandement alarmé.

Le garçon s'éveilla enfin au bruit de ces exclamations, s'agenouilla et répondit :

«Monseigneur, je m'étais endormi. Je ne sais quand il a pu partir.

— Comment as-tu pu t'endormir, malappris! grommela Laozi.

— J'ai ramassé un grain de cinabre qui était tombé dans la chambre aux élixirs», expliqua le garçon en se prosternant, «à peine l'avais-je mangé que je me suis endormi.

— Ce doit être de ce cinabre sept fois retourné¹ que nous avons élaboré l'autre jour. Un seul grain endort pendant sept jours. Le maudit animal a profité de ton sommeil, comme personne d'autre ne le surveillait, pour s'enfuir dans le monde d'En-bas. C'est le septième jour aujourd'hui. Voyons s'il n'aurait pas volé quelque trésor.

— Rien, si ce n'est un anneau vraiment redoutable», précisa le Novice.

Seigneur Laozi vérifia aussitôt : rien ne manquait sauf un bracelet de «diamant²». «C'est ce maudit animal qui me l'a volé!

— C'était donc ce trésor!» s'exclama le Novice, «c'est avec ça que vous aviez vaincu votre vieux Singet³. Maintenant qu'il est lâché dans le monde d'ici-bas, je ne sais combien d'objets il nous a subtilisés!

— Où se trouve cette bête immonde?

— Elle habite présentement la caverne du mont du Capuchon-d'Or, où elle détient notre maître, qu'elle a capturé, et ma trique cerclée d'or, qu'elle m'a arrachée. Les armes divines du prince Nata aussi, enlevées lorsque

nous avons sollicité l'aide des armées célestes. Elle a pris également les instruments incendiaires du seigneur de la Vertu du feu quand on lui a demandé secours. Seul le comte du fleuve ne lui a rien abandonné, bien qu'il n'ait pas réussi à la noyer. Même les *arbat* envoyés jeter du sable par le Bouddha se sont fait enlever leurs grains de cinabre d'or. Quelle criminelle responsabilité ne portes-tu pas, mon vieil ami, d'avoir lâché la bride à cet être maléfique qui vole et tue?

— Ce bracelet de diamant est un trésor que j'avais forgé dans ma jeunesse, lorsque j'ai franchi la passe de Hangu pour aller convertir les barbares¹. Aucune de vos armes, ni même l'eau ou le feu, ne saurait s'en approcher. Même moi, je ne pourrais rien contre lui, s'il m'avait volé l'éventail en feuilles de bananier.»

Le grand saint suivit alors, tout joyeux, seigneur Laozi qui tenait l'éventail à la main. Montés sur un nuage, ils quittèrent le palais des immortels et firent route ensemble. Du portail sud du ciel, ils descendirent d'une traite sur le mont du Capuchon-d'Or où les dix-huit *arbat*, les ducs du Tonnerre, le comte du fleuve, le père et le fils Li exposèrent en détails ce qui s'était passé.

«Il faut que Conscient-de-la-Vacuité retourne l'attirer dehors pour que je le capture», conclut seigneur Laozi.

Singet sauta au bas du pic et se remit à investir d'une voix tonitruante : «Maudite bête immonde! Gros tas de soupe! Sors sans tarder, la mort t'attend!»

Les petits monstres le firent savoir encore une fois au monstre, qui se demandait qui le maudit singe avait fait venir. Il sortit à sa rencontre en toute hâte, muni de la lance et du bracelet.

«Maudit démon!» lui cria Singet, «cette fois ton compte est bon! Ne te sauve pas, prends une beigne!»

Il lui sauta en pleine gueule et lui flanqua une gifle avant de faire demi-tour et s'enfuir. Le monstre se lançait à sa poursuite en brandissant son arme, quand il s'entendit appeler du haut du sommet :

«Holà, le buffle, qu'est-ce que tu attends pour rentrer chez toi?»

Levant la tête, le démon aperçut seigneur Laozi et, terrifié, se mit à trembler : «Ce brigand de singe est un vrai diable! Comment a-t-il fait pour retrouver mon maître?»

Laozi récita une incantation et agita l'éventail : le

monstre lâcha le bracelet, dont seigneur Laozi reprit possession. Un second coup d'éventail : toute force abandonna l'animal, comme paralysé. Il reprit sa forme originelle : c'était en réalité un buffle noir. Seigneur Laozi souffla de son haleine magique sur le bracelet avant de le passer dans le museau de la bête. Il défit la ceinture qui serrait sa tunique, l'enfila dans l'anneau et la garda en main.

C'est un usage encore pratiqué aujourd'hui, que l'on appelle aussi «passer la noix de coco!».

Seigneur Laozi prit congé des dieux, s'assit à califourchon sur le buffle et retourna à la Cour des bienheureux, monté sur un nuage coloré. Il y attacha la créature avant de s'élever jusqu'au paradis Sans-Chagrin.

C'est alors que Singet et les divinités forcèrent l'entrée de la grotte et massacrèrent jusqu'au dernier la centaine de petits monstres. Chacun récupéra ses armes. Le grand saint remercia le roi céleste et son fils, qui retournèrent au ciel, les ducs du Tonnerre qui regagnèrent leur résidence, Vertu-du-Feu qui rentra dans son palais, le comte du fleuve qui replongea dans l'eau et les *arbat* qui repartirent à l'Ouest. Ce n'est qu'ensuite qu'il délivra Tripitaka, Porcet, Sablet et reprit sa trique de fer.

Quand tous trois eurent encore une fois exprimé leur gratitude au Novice, on rassembla le cheval et les bagages, puis maître et disciples quittèrent la grotte en direction de la grand-route.

Ils marchaient, lorsqu'ils entendirent appeler au bord du chemin : «Saint moine des Tang, veuillez accepter un repas maigre!»

Le Vénérable sursauta.

Si vous ne savez qui l'avait interpellé, écoutez donc la séance qui vient.

CHAPITRE LIII

OÙ, SON REPAS AVALÉ, LE MAÎTRE DE MÉDITATION
FAIT UNE GROSSESSE DÉMONIAQUE,
ET FEMME-JAUNE¹ APPORTE L'EAU
QUI DISSOUT LA CONCEPTION PERVERSE.

*Accomplis huit cents bonnes actions sans regret,
Accumule trois mille mérites secrets,
Traite en égaux soi, les choses ou autrui :
Avec ton vœu premier² tu seras en harmonie.
Le rhinocéros ne redoute pas les armes,
L'eau et le feu ne lui arrachent de larmes.
Seigneur Laozi l'a dompté, tourné vers le ciel
Où il emmène en riant un buffle noir.*

Qui donc avait appelé Singet au bord de la route? C'étaient le dieu de la montagne du Capuchon-d'Or et la divinité locale. Elle s'écriait, en présentant des deux mains le bol à aumônes en or :

«Ô saint moine! Singet a mendié ce bol de riz d'une bonne maison. C'est parce que vous n'aviez pas écouté ses excellents conseils que vous êtes tombé entre les mains d'un démon et avez donné mille peines à votre disciple qui vous a enfin délivré, maintenant. Prenez de ce riz avant de repartir, ne trahissez point la respectueuse affection que vous porte le grand saint!

— Mon cher disciple», dit alors Tripitaka, «je te dois tout et ne sais comment te remercier. Si j'avais su, jamais je n'aurais quitté le cercle et nous ne serions point tombés en mortel danger.

— À vous parler franchement, maître», répondit Singet, «c'est parce que vous n'aviez pas accordé foi au mien que vous avez subi le cercle d'autrui et tant souffert, hélas, hélas!

— Quel autre cercle? s'étonna Porcet.

— Gros ballot, c'est toi qui as poussé notre maître dans ces terribles épreuves par les propositions perverses de ta méchante langue! Tu m'as fait remuer ciel et terre! Tout a été aspiré par son cercle d'une blan-

cheur étincelante, les armes célestes, l'eau, le feu, le sable de cinabre du Bouddha, tous les secours que j'avais sollicités. L'Ainsi-venu avait laissé entendre à ses *arbat* d'où venait le monstre : ce n'est que lorsqu'ils me l'ont dit que j'ai pu prier seigneur Laozi de venir le soumettre, un buffle noir descendu provoquer des maléfices.

— Sage disciple», se récria Tripitaka, éperdu de gratitude à ce récit, «la prochaine fois je suivrai tes instructions, tu peux en être sûr, après ce par quoi je suis passé.»

Là-dessus, les quatre pèlerins partagèrent le repas. Le riz fumait encore.

«Comment se fait-il que ce soit encore chaud, depuis tout ce temps? demanda le Novice.

— C'est moi qui l'ai chauffé avant de le servir, quand j'ai su que le grand saint avait accompli ces exploits», expliqua la divinité locale en s'agenouillant.

Un moment plus tard, ils avaient fini le repas, rangeaient le bol et prenaient congé des deux génies du lieu.

Le maître se remit en selle et franchit la haute montagne. Le cas de le dire :

*L'esprit lavé de tous soucis retrouve juste conscience¹,
Ils vont vers l'Ouest se nourrissant de vent et d'espérance.*

Longtemps ils marchèrent, jusqu'à ce que revînt le temps du printemps précoce. On entendait

Pépier l'hirondelle violacée, chanter le loriot jaune, le bec odorant de l'une encombré, les trilles de l'autre enlacés.

Le sol se couvre du tapis de brocart des pétales tombés, la montagne éclatante de couleurs semble coussins empilés. Des fruits gros comme des pois se forment sur le prunier verdissant; le vieux cèdre retient les nuages au bord de la falaise.

L'éclat d'une brume légère s'étend sur la plaine, le sable chauffe sous les rayons du soleil. Les vergers sont en fleurs ici et là; le retour du soleil renouvelle les bourgeons de saules sur la vaste terre.

Ils allaient quand, soudain, ils tombèrent sur une petite rivière à l'eau claire et fraîche. Le Vénérable tira sur les rênes pour contempler à loisir : on apercevait au loin, sur l'autre berge, des toits de chaume qui dépassaient légèrement le vert ombrage de saules pleureurs.

«Il y a des gens là-bas», fit remarquer le Novice en montrant l'endroit du doigt, «il y a sûrement un bac.

— Cela en a tout l'air, mais comme je ne vois aucun bateau, je n'oserais me prononcer», répliqua Tripitaka.

Porcet laissa glisser les bagages à terre et se mit à crier à tue-tête : «Passeur! Par ici, l'embarcation!»

Après plusieurs appels, sortit de la frondaison agitée des saules un bateau qui s'approcha bientôt de la rive, dans le clapotis de l'eau. Les pèlerins pouvaient l'examiner en détail. Vraiment :

La courte godille fend les flots, tandis que les rames légères soulèvent des vagues. La coque est laquée de couleurs brillantes et le pont de planches pourvu d'une cabine à toit plat. À la proue s'enroulent les chaînes; à la poupe se dresse, brillante, la tour du gouvernail.

Si légère soit-elle, l'embarcation ne craindrait de flotter sur les lacs et courir les mers. Ses cordages ne sont de soie, ni sa mâture d'ivoire, mais l'étrave est de pin et les avirons en bois de cannelle. Certes, elle ne vaut le bateau des dieux qui franchirait mille lieues, mais avec aisance traverse la largeur d'une rivière : elle va et vient entre deux rivages, entre et sort sans quitter ses vieux points d'attache.

L'embarcation toucha la rive en un court moment. «Par ici, les passagers!» cria le batelier. Sur son cheval, Tripitaka se rapprocha pour voir. À quoi ressemblait la personne qui tenait la godille?

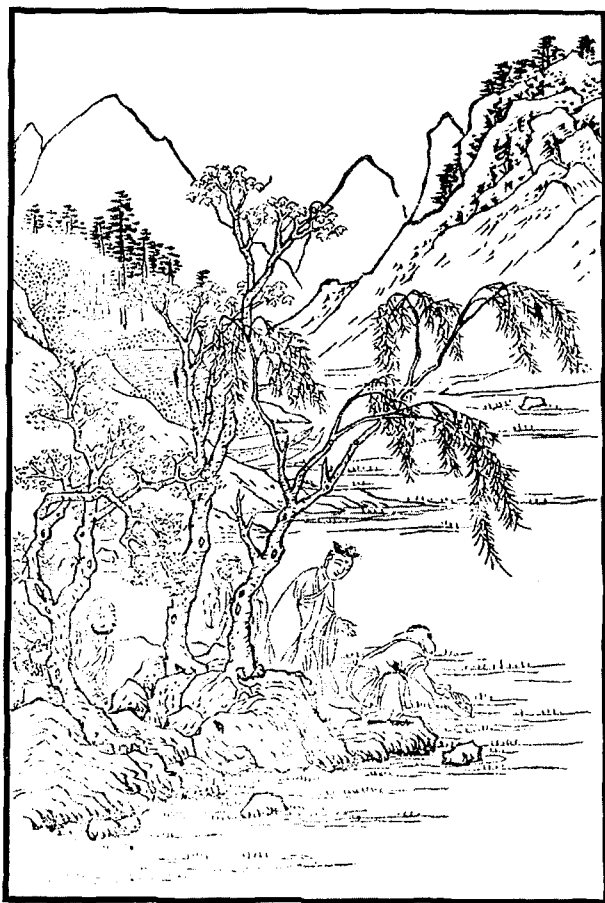
La tête enveloppée d'un turban de velours de soie, les pieds dans des chaussures de soie noire, en pantalons et veste de coton cent fois rapiécés, la taille serrée dans la toile d'une jupe mille fois recousue, elle avait la peau des mains et poignets rude, les muscles durs, les yeux troubles, le front plissé et le visage ridé, mais sa voix gardait la douceur et le charme du chant des loriois : à y regarder de plus près, point de doute, c'était personne à porter jupe et bijoux de tête.

«C'est toi le passeur? demanda Singet, arrivé près du bateau.

— Oui.

— Comment se fait-il que le batelier ne soit pas là et qu'il confie la manœuvre à sa batelière?»

La femme sourit sans répondre et tira de ses propres mains la planche à escalader pour monter à bord. Sablet portait les bagages, tandis que le Novice aidait le Maître à sauter. Le bateau accosta ensuite pour que Porcet pût



*À voir l'eau si claire, Tripitaka eut soudain si soif, qu'il dit à Porcet :
« Prends le bol et puise-moi un peu d'eau. »*

hisser le cheval. La planche rangée, la batelière poussa le bateau à l'écart de la rive, prit les avirons et, en un moment, effectua la traversée.

Comme il descendait sur la rive à l'ouest, le Vénérable demanda à Sablet de dénouer le ballot et d'en tirer quelques sapèques de gratification pour la femme. Elle les prit sans autre discussion, fixa l'amarre à un poteau près de l'eau et disparut dans l'une des maisons en pouffant de rire.

À voir l'eau si claire, Tripitaka eut soudain si soif, qu'il dit à Porcet : «Prends le bol et puise-moi un peu d'eau.

— J'avais justement envie d'en boire, moi aussi!»

Il le remplit et le tendit au Maître qui en avala quelques gorgées, laissant la plus grande partie à Porcet, qui vida le reste d'un trait. Puis il aida Tripitaka à remonter sur le cheval.

Maître et disciples marchaient à la recherche de la route de l'Ouest depuis moins d'une heure, lorsque, du haut de son cheval, le Vénérable se mit à geindre : «J'ai mal au ventre!

— Moi aussi, répéta aussitôt après Porcet.

— Je pense que c'est l'eau froide que vous avez bue», suggéra Sablet.

Il n'avait pas fini sa phrase que le Maître se mettait à crier : «J'ai terriblement mal!

— Affreusement mal!» fit écho Porcet.

Tandis qu'ils avaient peine à contenir la douleur, leurs ventres grossissaient à vue d'œil. Quand on tâtait, sous la main on sentait une masse de chair irriguée de sang qui s'agitait avec d'incessantes pulsations. Tripitaka se sentait vraiment mal lorsque, tout à coup, apparut sur le bord de la route une chaumière; à l'extrémité d'une branche d'arbre pendaient deux bottes de paille.

«Maître!» s'exclama Singet, «parfait! On vend du vin, là-bas. Allons leur demander l'aumône d'un peu d'eau chaude et voir si l'on peut trouver un endroit où acheter des médicaments qui pourraient guérir votre mal au ventre.»

La suggestion remplit d'aise Tripitaka, qui se mit à cravacher le cheval blanc. Ils furent bientôt rendus à la porte, où le Vénérable descendit de sa monture. Il n'y avait qu'une vieille femme occupée à filer du chanvre sur un

tabouret de paille. Le Novice s'avança et, saluant mains jointes, expliqua :

«La mère, je suis un pauvre moine venu des terres de l'Est. Mon maître est le petit frère de l'empereur en personne. Comme il a bu de l'eau de la rivière au moment de la traversée, il ressent des douleurs au ventre.»

La vieille femme s'esclaffa bruyamment : «Vous avez bu l'eau de cette rivière!

— Mais oui, de ce côté elle si limpide que nous en avons bue, répondit Singet.

— Elle est bien bonne, bien bonne!» s'exclama la femme, hilare, entre des gloussements de rire, «entrez donc tous, je vais vous expliquer...»

Singet donnait la main au moine chinois, tandis que Sablet soutenait Porcet. L'un et l'autre ne cessaient de gémir, le ventre protubérant, le visage cireux et les sourcils froncés tant ils souffraient. Comme ils étaient entrés dans la chaumière et s'asseyaient, le Novice répéta : «La mère, c'est qu'il faut chauffer un peu d'eau pour mon maître. Nous vous en serions reconnaissants.»

Mais au lieu de s'en occuper, la femme courut derrière appeler, en étouffant de petits rires : «Venez voir, venez donc voir!»

De l'intérieur sortirent clopin-clopant trois ou quatre femmes d'âge mûr, qui vinrent contempler le moine chinois avec un sourire béat.

Exaspéré, le Novice poussa un grognement et grinça des dents si violemment qu'il mit en fuite la compagnie effarouchée, trébuchant et se bousculant dans sa retraite précipitée. Singet s'avança pour rattraper la vieille femme et lui répéter encore une fois : «Dépêche-toi de chauffer de l'eau, si tu veux avoir la vie sauve!

— Votre Seigneurie», répondit la femme toute tremblante, «ça ne servirait à rien que je chauffe de l'eau, et ne saurait guérir leurs maux de ventre, à ces deux-là. Lâchez-moi, que je vous explique!»

Quand Singet se fut exécuté, elle parla : «Nous sommes ici au royaume des femmes des Liang de l'Ouest¹. Il n'y a que des femmes dans ce pays, pas un seul homme; c'est pourquoi nous sommes si contentes de vous voir. Votre maître aurait mieux fait de ne pas boire de cette eau. La rivière, on l'appelle rivière de la

Maternité. Au-delà de notre cité royale se trouve le relais de poste de réception du *Yang*¹; là-bas, près de l'entrée coule la source qui reflète la conception. Chez nous, on n'ose boire l'eau de cette rivière qu'à partir de sa vingtième année. On sent alors les douleurs de la conception. Trois jours après, on va se mirer à la source du relais de réception du *Yang*. Si le reflet est double, c'est que l'on va avoir un bébé. Puisque votre maître a bu l'eau de la rivière de la Maternité, il a conçu et va incessamment donner naissance à un enfant. Ce n'est pas de l'eau chaude qui pourrait l'en guérir.»

À ces mots, Tripitaka devint livide d'effroi : «Mes disciples, que faire dans ces conditions?»

Porcet gémit en se tordant et écartant les cuisses : «Mes aïeux! Accoucher? Mais nous sommes des hommes, par où le faire sortir? Comment s'en débarrasser?»

Singet se mit à rire : «*Melon mûr tombe de lui-même*, disent les anciens. Le moment venu, une fente va s'ouvrir sous l'aisselle, pour sûr; le gosse se glissera par là²...»

À cette perspective, Porcet ne fit que trembler de plus belle et crier, tant les douleurs lui paraissaient intolérables : «Finissons-en! Je me meurs! Je suis mort!

— Ne te tords donc pas comme ça, frérot!» lui dit en riant Sablet, «tu vas faire des nœuds avec le cordon ombilical et tomber malade avant la naissance!» Plus affolé que jamais, l'idiot s'agrippait au Novice, les yeux gonflés de larmes : «Frangin, demande à la vieille s'il n'y aurait pas de sages-femmes à la main légère par ici. Fais-en venir quelques-unes avant! Je sens maintenant des lancées de plus en plus aiguës, ce doit être les douleurs de l'enfantement. Vite! Dépêche-toi!

— Si ce sont les douleurs de l'enfantement, cesse de te tortiller, tu risques de déchirer la poche des eaux», ajouta Sablet en recommençant à rire.

«La mère», grogna Tripitaka, «n'y a-t-il pas de médecin chez vous? Envoyez-lui l'un des mes disciples lui acheter quelque chose pour avorter!

— Un abortif, à supposer qu'il y en ait, ne servirait à rien», répliqua la bonne femme, «mais sur l'avenue plein sud se trouve le mont de la Délivrance du *Yang* où, dans la caverne de Destruction des enfants, sourd la source des Avortements. C'est une gorgée de cette eau qu'il faut boire pour être délivré de la conception. Mais

on ne peut plus en avoir maintenant. L'année passée, un taoïste qui se dénomme véritable immortel Comme-il-vous-plaira a changé la caverne en ermitage des Immortels-Réunis et accapare l'eau de la source des Avortements, qu'il refuse de distribuer par pure bonté d'âme. Qui en désire doit s'engager dans de grandes dépenses et ne peut en solliciter un malheureux bol qu'en lui présentant des offrandes de mouton, vin, fruits et en lui témoignant la plus sincère dévotion. Vous autres moines mendiants, où pourriez-vous trouver tout cet argent? Résignez-vous à votre destin et attendez le moment de la naissance, voilà tout.»

Tout heureux de ce qu'il venait d'apprendre, Singet demanda : «La mère, quelle est la distance d'ici au mont de la Délivrance du *Yang*?

— Une trentaine de lis, répondit la femme.

— Parfait! Maître, rassurez-vous : attendez que je vous rapporte de cette eau.»

Sacré grand saint! Il recommanda à Sablet : «Prends bien soin du Maître. Si elles se conduisent mal et le maltraitent, recours au moyen d'antan, fais-leur la grimace pour les effrayer, en attendant que je revienne.»

Sablet acquiesça. La femme réapparut avec un grand bol en faïence et le tendit au Novice : «Prenez-le pour en puiser un peu plus; laissez-nous-en pour parer aux urgences.»

Singet le prit tout de bon, sortit de la chaumière et partit sur un nuage.

«Mes aïeux!» s'écria la bonne femme en priant en direction de l'espace, «le moine sait monter sur les nuages!»

Elle entra chercher les autres pour qu'elles viennent se prosterner devant le moine chinois, qu'elles traitaient d'*arhat* et de *bodhisattva*. Par ailleurs elles mirent de l'eau à chauffer et préparèrent un repas qu'elles offrirent à Tripitaka, repas sur lequel nous ne nous étendrons pas.

Revenons à Singet qui, d'une culbute dans les nuages, arriva en vue d'une montagne qui bloquait le passage. Il abaissa la nuée lumineuse pour contempler à loisir le magnifique spectacle :

Sous le brocart des fleurs sauvages, l'herbe folle déroule un tapis blenté. Lianes et broussailles envahissent vals et combes, la forêt couvre les cimes lointaines. L'oiseau chante, l'oie passe, le cerf boit, le gibbon grimpe¹ [...].

Le grand saint était perdu dans la contemplation du paysage, quand il distingua sur le versant nord une cour de ferme d'où venaient des aboiements de chiens. Il dévala la montagne vers l'endroit aperçu, assurément d'un grand charme :

*Sous le petit pont passe l'eau vive,
La chaumière s'appuie à la colline;
Le chien jappe sous la baie qui s'incline :
L'ermite va et vient à sa guise.*

Du portail où il fut bientôt rendu, Singet vit un vieux prêtre taoïste assis en tailleur sur un coussin vert. Il posa le bol en faïence et s'approcha pour le saluer les mains jointes. S'inclinant pour lui rendre la politesse, l'homme du Tao demanda : «D'où venez-vous? Quelle affaire vous amène à notre humble ermitage?

— Je suis un pauvre moine envoyé en mission par les grands Tang des terres de l'Est pour chercher les Écritures au paradis de l'Ouest. Mon maître souffre présentement d'intolérables douleurs et de dilatation du ventre, pour avoir bu par mégarde de l'eau dans la rivière de la Maternité. J'ai appris, en interrogeant les gens du pays, qu'il aurait conçu, et que ces maux sont inguérissables à moins de dissoudre le "souffle" de la conception en se rendant à la source des Avortements dans la grotte de Destruction des enfants au mont de la Délivrance du Yang. Auriez-vous l'amabilité de m'y conduire?»

Le taoïste se mit à rire : «Mais vous y êtes, dans cette grotte, devenue aujourd'hui l'ermitage des Immortels-Réunis. Je ne suis d'ailleurs nul autre que le principal disciple du véritable immortel Comme-il-vous-plaira. Comment vous appelez-vous? de façon à me permettre de vous annoncer.

— Je suis le premier disciple du Maître de la Loi Tripitaka Tang. Je porte l'humble nom de Singet Conscient-de-la-Vacuité.

— Où sont vos présents et cadeaux de banquet et célébrations¹?

— Nous ne pouvons arranger cela, nous sommes des moines mendiants de passage!

— Vous êtes des naïfs!» ricana le taoïste, «mon vénéré maître n'a pas accaparé cette source de montagne pour laisser tout un chacun en profiter à l'œil! Retourne réunir des cadeaux si tu veux que je t'annonce. Sinon, ne reviens plus. Faut pas y songer!

— *Bonnes relations font plus que décrets impériaux!* Quand tu lui auras communiqué mon nom, je suis sûr qu'il m'accordera cette faveur, peut-être même qu'il me fera présent du puits entier.»

À ces mots, le taoïste se résigna à entrer l'annoncer. Comme le véritable immortel pinçait les cordes d'un luth², il attendit qu'il eût fini pour lui dire : «Maître, il y a dehors un bonze qui déclare être Conscient-de-la-Vacuité, le premier disciple de Tripitaka Tang; il voudrait obtenir de l'eau de la source des Avortements pour secourir son maître.»

Les choses en seraient restées là si le véritable immortel n'avait rien entendu. Mais, au nom de Conscient-de-la-Vacuité, la colère lui monta du cœur à la tête, la haine lui pinça la rate. Il se leva brutalement, posa le luth, ôta ses vêtements ordinaires pour se mettre en robe taoïste, prit un sceptre recourbé et bondit hors de la porte de l'ermitage en criant : «Où est-il, ce Conscient-de-la-Vacuité?»

Tournant la tête, Singet put contempler à loisir le véritable immortel :

*Sur son bonnet étoilé chatoient les couleurs,
Sa robe rouge à fils d'or est une splendeur,
Ses bottes accumulent les broderies,
Sa taille est constellée de pierreries.
Sa jupe à bordure de fine soie brodée
Découvre des chaussettes de velours broché.
Il tient en main sceptre à crochet d'or
À long manche de dragon sans décor.
Ses yeux de phénix brillent sous la barre des sourcils,
Ses dents d'acier acérées percent des lèvres rouges.
La barbe de feu s'agite sous le menton,
Les courts cheveux roux s'enroulent en mamelons.
Il a l'air plus méchant que le maréchal Wen³,
Si différent que soit son accoutrement.*

À sa vue, le Novice joignit les mains et s'inclina : « Le pauvre moine que je suis est Conscient-de-la-Vacuité.

— Est-ce vraiment toi? Tu n'usurpes pas ce nom? demanda le maître en riant.

— Que dites-vous là! *Gentilhomme ne change de nom en voyage ni de prénom assis chez lui*, ainsi que le dit l'adage. Je suis bien Conscient-de-la-Vacuité. Moi, un imposteur?

— Crois-tu pouvoir me reconnaître?

— Comme j'ai suivi la juste Voie du Bouddha, que j'observe avec sincérité sa doctrine, depuis si longtemps que je gravis les montagnes et franchis les cours d'eau, j'ai perdu de vue bien des amis de ma jeunesse; comme je n'ai eu le loisir de leur rendre visite, je crains ne pouvoir en reconnaître que bien peu. Je n'ai appris votre nom qu'en interrogeant les villageoises qui demeurent sur la rive ouest de la rivière de la Maternité.

— Va ton chemin, et laisse-moi pratiquer ma Voie. À quoi bon venir me déranger?

— C'est que mon maître a bu par mégarde l'eau de cette rivière, qu'il a des douleurs au ventre parce qu'il est enceint. Je suis venu en votre demeure solliciter un bol de cette eau de la source des Avortements pour délivrer mon maître de l'épreuve.

— Est-ce que ton maître ne serait pas Tripitaka des Tang? demanda le taoïste en roulant des yeux furieux.

— Oui, c'est exact.

— Auriez-vous jamais rencontré un saint enfant-roi? insista-t-il rageusement en grinçant des dents.

— Ne serait-ce pas le sobriquet de Bébé-Rouge, de la grotte des Nuées-de-Feu, à la gorge du Pin-Mort, sous le mont du Sanglot? Pourquoi cette question?

— C'est mon neveu. Je suis le frère du démon-taureau². J'ai naguère reçu de lui une lettre m'informant que Singet, le principal disciple de Tripitaka des Tang, s'était conduit de façon odieuse et l'avait occis. Je n'avais ici aucune possibilité de te trouver pour le venger. Voilà que c'est toi-même qui viens me chercher; et tu as le front de me demander de l'eau!

— Vous vous trompez, maître. Nous étions amis, votre noble frère et moi. Dans notre jeunesse, nous étions frères

jurés de la confrérie des Sept¹. Si je ne vous ai pas présenté mes respects plus tôt, c'est que j'ignorais votre adresse. Votre estimé neveu a trouvé une excellente situation au service de Guanyin, dont il est l'enfant de Bonne-Fortune. Il a plus de chance que nous. Et vous me le reprochez!»

Le taoïste explosa : «Le maudit singe! Et ça discute! Mon neveu serait plus heureux esclave en servitude que roi en liberté! Trêve d'insolence! Tâte de mon crochet!»

Singet para le coup de sa trique de fer : «Ne parlez pas de combat, maître, donnez-moi donc un peu d'eau de cette source.

— Maudit macaque! Tu n'as pas l'air de savoir que ta vie est en balance! Si tu soutiens trois assauts, je te la donnerai, cette eau. Sinon, je n'estimerai mon neveu vengé que lorsque je t'aurai réduit en hachis à sauce.

— Je vais t'apprendre les bonnes manières, créature immonde», s'écria le grand saint, «ah! tu veux te battre : viens donc tâter de ma trique!»

Le taoïste lui opposa aussitôt le sceptre recourbé. Ce fut un terrible duel devant l'ermitage des Immortels-Réunis.

Le saint moine avait par mégarde bu de l'eau de conception. Le Novice était donc venu solliciter l'immortel Comme-il-vous-plaira. Comment pouvait-il savoir que c'était en fait un être maléfique qui s'était emparé de vive force de la source aux Avortements? A la première rencontre, ils parlèrent de vieux ressentiments, se querellèrent sans céder l'un à l'autre. S'échauffant dans l'échange d'aigres propos, ils en vinrent aux menaces et à la volonté de vengeance.

L'un voulait l'eau pour sauver la vie de son maître, l'autre la refusait parce que son neveu l'avait perdue. Le crochet du sceptre se montrait plus vicieux que scorpion, la trique cerclée d'or plus brutale que dragon. Celle-ci déploie sa puissance par des bottes sauvages en pleine poitrine, tandis que celui-là développe ses subtilités en cherchant à crocheter les jambes. Coups bas de la trique infligeraient grave blessures aux parties, crochet qui passe l'épaule fouette dangereusement la tête.

Touché à la taille : la trique est faucon qui saisit moineau. Trois fois le crâne : le crochet est mante se jetant sur la cigale. Ils vont, viennent, disputant la victoire, virevoltent dans une ronde impitoyable : l'un accroche l'autre sans vainqueur ni vaincu.

Ils combattirent à plus de dix reprises. Le maître taoïste n'était pas à la hauteur du grand saint, qui frappait à la tête avec une férocité plus grande que jamais. La trique s'abattait comme une pluie d'étoiles filantes. Se sentant

faiblir, le taoïste s'enfuit vers la montagne, le sceptre crochu pendouillant.

Renonçant à le poursuivre, Singet entra dans l'ermitage en quête de l'eau. On avait pris la précaution de fermer les portes bien avant. Le bol de faïence en main, il donna un coup de pied, de toutes ses forces, dans le portail qui se brisa, puis s'engouffra à l'intérieur, aperçut le disciple penché sur la margelle du puits et, poussant un hurlement, lui aurait fracassé le crâne, s'il n'avait eu le temps de courir se réfugier derrière. Singet venait de trouver un seau et s'apprêtait à puiser de l'eau, lorsque le maître taoïste réapparut devant lui et, lui crochetant une jambe de son sceptre, l'envoya baiser les dalles. Singet se releva et se mit à frapper de la trique. L'autre avait fait un bond sur le côté et, le crochet solidement en main, le narguait :

« Nous allons voir si tu parviens à prendre de mon eau !
— Viens donc ! Approche ! » criait le grand saint, « je t'aurai, bête immonde, j'aurai ta peau ! »

Le prêtre se gardait bien d'avancer pour l'affronter, se contentant de lui interdire l'accès au puits. Voyant qu'il ne bougeait pas, Singet fit tourner la trique de la main gauche, tandis que, de la droite, il prenait le seau et le laissait glisser à grand bruit au bout de la corde. Mais le voilà qui se remet à jouer du crochet. Ne pouvant se défendre d'une seule main, Singet se fit à nouveau crocheter par le pied, trébucha et alla s'étaler en laissant corde et seau tomber au fond du puits.

« On va lui apprendre la politesse, au gars », marmonna le grand saint en se relevant. Maniant des deux mains la trique, il se mit à frapper à la volée. L'adversaire prit la fuite de la même façon, sans oser faire face. Singet aurait voulu puiser de l'eau, mais il n'avait plus de seau et redoutait que le crochet ne revînt à l'attaque. Il réfléchit et se dit : « Mieux vaut chercher de l'aide. »

Sacré grand saint ! Il fit faire demi-tour à son nuage et, rendu d'une traite à l'entrée de la chaumière, appela : « Sablet ! »

À l'intérieur, Tripitaka supportait la douleur en geignant tandis que Porcet grognait sans arrêt. Dès qu'ils entendirent appeler, ils s'écrièrent joyeusement : « Sablet, Conscient-de-la-Vacuité est revenu ! »

Sablet sortit précipitamment l'accueillir : «Tu rapportes l'eau, frangin?»

Singet entra et fit en détail le récit ce qui s'était passé à Tripitaka.

«Disciple», gémit ce dernier, les larmes aux yeux, «que faire?»

— Je suis venu chercher Sablet pour qu'il reparte avec moi. Une fois là-bas, pendant que je combattrai la créature, je le ferai profiter de ce moment favorable pour vous tirer de l'eau.

— Si vous nous abandonnez tous les deux, nous qui sommes malades, vous qui êtes en bonne santé, qui s'occupera de nous?»

La vieille femme intervint : «Rassurez-vous, vénérable *arhat*. Vous n'avez pas besoin de vos disciples : nous saurons veiller sur vous, bien sûr. Dès votre arrivée, on vous aimait bien. Nous ne saurions vous nuire maintenant que nous savons, à voir celui-là aller et venir sur des nuages, que vous êtes des *arhat* ou des *bodhisattva*.

— Nuire à qui, je me le demande, vous autres qui n'êtes que des femmes», rétorqua Singet avec un «bah!» méprisant.

«Messeigneurs», répliqua la vieille en riant, «vous avez eu bien de la chance de tomber sur nous. Si vous aviez été ailleurs, vous n'en sortiez pas entiers!

— Pas entiers, qu'est-ce que ça veut dire? bougonna Porcet.

— Nous avons toutes les quatre un certain âge et en avons tout à fait fini avec les jeux du vent et de la lune¹ : c'est pourquoi nous ne sommes guère portées à vous occire. Ailleurs, vous en trouveriez des jeunes et des vieilles : croyez-vous que les jeunes consentiraient à vous lâcher? Elles exigeraient de s'unir à vous. Si vous ne vous soumettiez, elles vous tueraient et couperaient votre chair en tranches pour en faire des sachets parfumés.

— Dans ce cas, je ne risque rien», ironisa Porcet, «eux qui sentent si bon, oui; mais moi qui pue le cochon, même en lamelles, l'odeur resterait. Je ne risque rien.

— Ne la ramène pas!» rétorqua en riant Singet, «tu ferais mieux de ménager tes forces pour l'accouchement.

— Inutile de tergiverser», coupa la vieille, «allez vite chercher cette eau.

— Auriez-vous un seau à nous prêter?» demanda Singet.

La femme alla en chercher au fond de la maison et roula une longueur de corde qu'elle tendit à Sablet. « Prenons-en deux longueurs », insista celui-ci, « on en aura l'usage si jamais le puits est profond. »

Ainsi équipé, Sablet sortit de la chaumière à la suite de Singet et tous deux partirent, montés sur des nuages. Il ne leur fallut pas même une heure pour atteindre le mont de la Délivrance du *Yang*. Abaissant leur véhicule, ils furent d'une traite devant l'ermitage.

« Prends le seau et les cordes », recommanda le grand saint à Sablet, « reste caché jusqu'à ce que je me sois manifesté et l'aie provoqué au combat. Attends que nous soyons au plus fort de la mêlée pour entrer, tirer de l'eau et t'enfuir aussitôt. »

Sablet assura qu'il observerait scrupuleusement ces consignes.

Singet brandit la trique de fer, s'approcha de l'entrée et cria :

« Ouvrez, ouvrez ! »

Ce que voyant, le portier courut annoncer : « Maître, Conscient-de-la-Vacuité est revenu ! »

— Ce maudit singe est d'une rare impudence ! » s'exclama le taoïste, mu par une violente colère, « il y a longtemps que j'ai entendu parler de ses pouvoirs et je m'en suis rendu compte aujourd'hui à mes dépens. Il est vraiment difficile de s'opposer à sa trique. »

— Maître », fit valoir son disciple, « si fort qu'il soit, vous ne lui êtes point inférieur. Vous êtes exactement l'adversaire qui lui convient. »

— J'ai été battu les deux dernières fois.

— Il est vrai, mais ce n'était que dans la fièvre momentanée du combat ; par la suite, quand il a voulu puiser de l'eau, vous l'avez culbuté par deux fois : n'êtes-vous pas à égalité ? S'il est revenu, alors qu'il ne lui restait plus qu'à déguerpir, c'est certainement parce que Tripitaka est engrossé à tel point que ses plaintes l'y ont obligé. Il doit en vouloir à son maître et je suis persuadé que vous l'emporterez, sans l'ombre d'un doute. »

Le discours remplit le véritable immortel de joie et d'euphorie. Le visage débordant de sourires, il sortit d'un air important et cria, le sceptre crochu dressé : « Maudit macaque ! Que reviens-tu faire par ici ? »

— Je ne viens que pour prendre de l'eau.

— Cette eau appartient à notre puits. Même les princes et ministres ne sauraient en obtenir un peu qu'en offrant l'hommage de présents et cadeaux. À plus forte raison toi qui es mon ennemi : et tu as l'audace d'y prétendre gratuitement?

— Tu ne veux vraiment pas m'en donner?

— Non, et non!

— Maudite créature! Dans ce cas, prends garde à ma trique!»

Singet se fendit face à son adversaire et, il va sans dire, visa la tête. L'immortel esquiva le coup d'un saut sur le côté et répliqua avec le crochet. Ce fut combat plus acharné encore que les précédents.

Trique contre crochet : colère et rancune animent les deux hommes. Vole sable, roulent pierres entre ciel et terre assombris : terre et poussière soulevées accablent le soleil et la lune de soucis. Le grand saint vient chercher pour son maître l'eau que le monstre lui refuse à cause de son neveu. Les deux parties se livrent à d'égaux efforts, sans trêve ni repos. Dans leur volonté de l'emporter, ils serrent les dents et les font grincer. Leurs énergies plus tendues que jamais, ils crachent et fument, plongeant dieux et diables dans l'inquiétude.

Bing, bang! s'entrechoquent les armes : leurs rugissements font trembler montagnes et collines. C'est une tornade qui abattrait une forêt entière, un vent de fureur pire que celle de taureaux combattants. La lutte excite leur joie et leur rage : ils combattent de tout cœur et pleine volonté, résolus à ne s'arrêter que leur trépas ou vie fixée.

Ils en étaient venus aux mains à l'entrée de l'ermitage, mais, sautant et bondissant, ils poursuivaient le combat au pied de la montagne : un combat âpre et acharné, sur lequel nous ne dirons pas plus.

Reparlons de Sablet, qui s'était précipité à l'intérieur, seau en main. Il y trouva le servent et disciple qui lui interdit le puits en l'apostrophant :

«Qui es-tu pour oser venir puiser de cette eau?»

Sablet posa le seau, sortit son bâton à terrasser les démons et, sans se donner la peine de répondre, frappa en visant la tête. Le taoïste ne put esquiver le coup à temps. L'épaule gauche brisée, il s'effondra, s'efforçant de s'échapper en rampant.

«J'allais te tuer, bête immonde, mais puisque tu as forme humaine, j'ai pitié de toi. Je t'épargne, va-t'en! Laisse-moi tirer de l'eau», gronda Sablet.

Prenant le ciel et la terre à témoin, le taoïste disparut en rampant dans une pièce du fond. Sablet tira un seau d'eau du puits en prenant tout son temps, ressortit de l'ermitage et, monté sur une nuée, cria à Singet : «Frangin, j'ai l'eau! Laisse-lui donc la vie sauve, laisse-le!»

À ces mots, bloquant le sceptre de sa trique, Singet tint à son adversaire ce discours : «Écoute-moi bien : je m'apprêtais à vous exterminer jusqu'au dernier, mais après tout tu n'as commis aucun crime et, par ailleurs, je me dois de tenir compte de mes liens d'affection pour ton frère, le démon-taureau. Tu m'avais d'abord empêché par deux fois de puiser de l'eau en me crochetant. C'est alors que je suis revenu et que je t'ai fait le coup du tigre attiré loin de son repaire : mon condisciple est reparti avec de l'eau, pendant que je t'amenais à sortir combattre. Si je voulais y mettre toutes mes capacités, ne parlons pas de toi, prétendu immortel véritable, mais vous tous, tant que vous êtes, seriez battus à mort. Mais, comme l'on dit, *mieux vaut laisser une vie que la prendre*. Je t'épargne et t'accorde quelques années de plus à vivre, à condition de ne plus pratiquer désormais d'extorsion sur ceux qui viendront chercher de l'eau.»

Dans son inconscience, le monstre crut pouvoir rejouer la même scène en lui crochetant la jambe, mais le grand saint sut l'esquiver et, s'élançant en avant en criant : «Ne bouge pas!» il bouscula le faux immortel pris de court, et, patatras! l'envoya s'étaler par terre où il gigotait, incapable de se relever.

Singet lui arracha le sceptre, le brisa en deux, puis, reprenant chaque moitié, en fit quatre morceaux qu'il jeta à terre, menaçant : «Créature immonde! Ose encore te mal conduire!»

Tremblant de tous ses membres, le monstre avala son humiliation en silence.

Le grand saint éclata de rire, remonta sur son nuage et s'en fut.

En témoigne le poème :

*Vrai plomb demande eau véritable,
Eau vraie sèche mercure véritable.
Ce mercure et plomb n'a souffle-mère :
Sable et drogue subtils font élixir.
Lorsque l'enfançon est conçu follement,*



« Vénéralble maître, buvez lentement : une gorgée suffira à rompre la conception. »

*Terre-mère acquiert mérite aisément.
C'est le renversement de l'hétérodoxie,
L'heureux retour du maître de l'esprit!*

Porté par la lumière faîte, Singet rattrapa Sablet et, tout joyeux de s'être procuré l'eau véritable, ils s'en retournèrent ensemble. Abaisant leur nuage, ils descendirent d'un trait à la chaumière où Porcet, ventre saillant, gémissait, appuyé contre le chambranle.

Singet s'approcha de lui à pas feutrés : « Idiot, depuis quand es-tu entré dans la chambre réservée à l'accouchement² ? »

— Cesse de plaisanter, frangin», répliqua Porcet aux abois, « as-tu rapporté de l'eau ? »

Le Novice allait le taquiner un peu plus longtemps, lorsque Sablet arriva derrière lui en riant : « L'eau est arrivée, l'eau est là ! »

Malgré les douleurs, Tripitaka s'inclina : « Vous vous êtes donné bien du mal, mes disciples. »

La vieille femme aussi s'en réjouissait. Toutes les autres sortirent saluer :

« Ô nobles *bodhisattva*, une chance inouïe, inouïe ! »

Elle se hâta de chercher une coupe de porcelaine décorée, la remplit à moitié et la tendit à Tripitaka : « Vénérable maître, buvez lentement : une gorgée suffira à rompre la conception.

— Je n'ai pas besoin de coupe», grommela Porcet, « laissez-moi boire à même le seau.

— Vous allez nous faire mourir de peur, monseigneur ! » s'exclama la vieille, « si vous buvez toute l'eau du seau, c'est le ventre entier, les intestins avec, qui serait dissous ! »

Ce qui eut pour effet de donner à l'idiot une telle frayeur qu'il n'osa agir inconsidérément et se contenta, lui aussi, d'une demi-coupe.

En moins de temps qu'il n'en faut pour avaler un repas, l'un et l'autre sentirent leurs entrailles étranglées de douleur : le ventre faisait entendre comme un grincement de treuil que l'on aurait déroulé quatre ou cinq fois. Ensuite l'idiot ne put se retenir : grand et petit besoins se mêlaient aux déjections de la fausse couche. En proie aux mêmes coliques, le moine chinois cherchait un endroit écarté où se soulager³.

«Maître, s'inquiéta Singet, «ne vous exposez pas aux courants d'air! Si jamais vous attrapez froid, vous risquez des accidents puerpéraux.»

La vieille alla chercher aussitôt deux seaux hygiéniques pour qu'ils se soulageassent. Un moment plus tard, quand ils en eurent fait usage plusieurs fois, la douleur se calma, tandis que l'enflure diminuait au fur et à mesure que se dissolvait l'amas de chair et de sang.

Les femmes leur préparèrent de la bouillie de riz blanc pour «comblér le vide».

«Je suis solide, la mère», déclara Porcet, «je n'ai aucun besoin de fortifiant. Chauffez-moi plutôt de l'eau pour un bon bain. Je mangerai la bouillie après.

— Frérot», objecta Sablet, «pas question de bain : tout contact avec un liquide aqueux peut provoquer des accidents le premier mois.

— Mais il ne s'agit pas d'une naissance, ce n'est qu'une fausse couche. Il n'y a rien à craindre! J'ai besoin d'être propre.»

La vieille chauffa de l'eau pour qu'ils se lavent les pieds et les mains. À peine Tripitaka avait-il fini deux bols de bouillie que Porcet en avait vidé dix et en réclamait d'autres.

«Gros tas de son!» lui dit le Novice en riant, «restreins-toi! De quoi auras-tu l'air avec un ventre en forme de sac de sable?

— Mais non, aucune importance! Je ne suis pas une truie, je ne risque rien.»

On alla tout de bon lui cuire un peu plus de riz.

La vieille se tourna vers le moine chinois : «Vénérable maître, donnez-moi donc l'eau qui reste.»

«Tu n'en bois plus, l'idiot? demanda le Novice à Porcet.

— Je n'ai plus mal au ventre. La grossesse doit être entièrement dissipée. Pourquoi prendre encore de l'eau, puisque je me sens tout à fait bien?

— Puisque tous deux sont remis, on vous la donne, cette eau», répondit Singet.

La femme le remercia, versa ce qui restait dans une jarre de faïence et l'enterra derrière le bâtiment, déclarant à qui voulait l'entendre : «Il y a là de quoi payer mon cercueil.»

Tous de s'en réjouir. Quand le repas maigre fut prêt, on sortit tables et tabourets. Les moines dînèrent tranquillement, puis se retirèrent pour la nuit.

Le lendemain, à l'aube, ils remercièrent la maisonnée de la vieille avant de quitter la chaumière. Tripitaka remonta à cheval en s'agrippant à la selle; tandis que Sablet portait les bagages, Singet marchait en avant et Porcet tenait les rênes. Ainsi soit-il :

*Rincez-vous la bouche et gardez-vous pur,
Corps débarrassé redevient nature!*

Si vous ne savez, en fin de compte, quelles autres rencontres ils firent en ce royaume, écoutez la séance qui vient.

CHAPITRE LIV

OU LES INCARNATIONS DE LA LOI
PÉNÈTRENT AU PAYS DES FEMMES
ET LE SINGE DE L'ESPRIT
TROUVE UN STRATAGÈME POUR LEUR ÉCHAPPER.

Après avoir pris congé des gens de la chaumière, comme nous l'a dit le récit, Tripitaka et ses disciples poussèrent vers l'Ouest le long de la route. Moins de trente ou quarante lis plus loin, ils atteignaient les frontières du pays des Liang d'Occident.

«Conscient-de-la-Vacuité», déclara le moine chinois du haut de son cheval, montrant la direction du doigt, «les murailles et fossés de la ville, là-bas, se rapprochent; on entend la rumeur du marché : ce doit être la cité du royaume des femmes des Liang de l'Ouest. Il vous faut faire attention, observer strictement les convenances et ne pas lâcher bride à vos instincts au risque de violer les enseignements de notre doctrine de la Loi.»

À ce discours, les trois disciples prirent la résolution de respecter scrupuleusement les recommandations qui leur étaient faites.

Le Maître n'avait pas fini de parler, qu'ils s'engageaient dans l'avenue partant de l'entrée est. Ce n'étaient que gens à longues jupes, courtes jaquettes, visages poudrés et cheveux huilés : jeunes ou vieilles, il n'y avait que des femmes. Elles s'affairaient à vendre ou acheter de chaque côté de

l'avenue, quand, soudain, les voyant passer tous les quatre, elles se mirent à battre bruyamment des mains, à rire et à s'exclamer, la mine réjouie : «Des hommes, de la semence d'hommes!»

Effarouché, Tripitaka tira sur les rênes du cheval, qui avançait difficilement. En un instant, résonnant de joyeux propos, la rue fut bloquée par la foule.

«Je suis un porc castré!» clamait à tout bout de champ Porcet, «je suis un cochon et châtré!

— Raconte pas d'histoires!» coupa Singet, «suffit de leur montrer ta gueule.»

Porcet se mit tout de bon à secouer la tête, dresser ses larges oreilles en éventail, tordre ses lèvres en forme de nénuphars pendillants et pousser des grognements qui envoyèrent culbuter les femmes effrayées.

En témoin le poème :

*Le saint moine passait par le pays des Liang :
Rues abandonnées aux femmes, monde sans Yang.
Paysannes, lettrées, artisanes, marchandes,
Pêcheuses, laboureurs : rien que filles galantes.
Elles appellent, coquettes et charmantes,
Le mâle conjoint qui comblerait l'attente.
Si Porcet n'avait point révélé sa laideur,
Aurait-il résisté à leur piège charmeur?*

Sous le choc de la frayeur, elles n'osaient plus s'approcher. Elles courbaient l'échine en se tordant les mains, secouaient la tête et se mordaient les doigts, mais n'en restaient pas moins en travers du chemin à contempler le moine chinois, tremblantes et frissonnantes. Singet fit, à son tour, des grimaces pour frayer la voie, soutenu par Sablet qui prenait des airs menaçants. Porcet tirait le cheval, le groin levé et les oreilles écartées. Comme ils avançaient de conserve, ils voyaient la belle ordonnance des bâtiments de la ville, les boutiques bien achalandées qui offraient partout sel et riz, les tavernes et les maisons de thé. Les marchandises s'amoncelaient sur la terrasse de la tour au tambour; les pavillons et entrepôts avaient stores tirés. Comme ils tournaient au bout de la rue, ils aperçurent une femme-officier qui se tenait au bas du chemin et leur cria : «Étrangers qui venez de loin, il n'est pas permis d'entrer en ville sans autorisation. Veuillez vous faire enregistrer au poste de relais et attendre que je



Elle leur montra le chemin, les pria d'entrer et de s'asseoir dans la salle principale.

soumette vos papiers à l'examen de Sa Majesté la reine. Vous ne pourrez repartir que lorsqu'ils auront été visés.»

À ces mots, Tripitaka descendit de cheval et lut sur le panneau au-dessus de l'entrée du bâtiment officiel les trois caractères :

RELAIS DE RÉCEPTION DU YANG.

«Conscient-de-la-Vacuité, les villageoises ont dit la vérité», fit remarquer le Vénérable, «il y a bien un relais de Réception du *Yang*.

— Frérot», ajouta en riant Sablet, «tu ferais bien d'aller te mirer à la source qui détecte la conception, si jamais le reflet était double...

— Ne te moque pas de moi! À quoi bon, puisque j'ai bu une coupe d'eau de la source des Avortements?

— Conscient-de-ses-Capacités, de la discrétion!» recommanda Tripitaka en se tournant vers lui.

Ils s'avancèrent pour saluer la femme-officier. Elle leur montra le chemin, les pria d'entrer et de s'asseoir dans la salle principale, puis leur fit apporter le thé. Ils constatèrent encore une fois que le service n'était assuré que par des filles, qui se coiffaient en faisant trois chignons et portaient des vêtements de deux pièces¹. Même celles qui servaient le thé leur souriaient, voyez-vous. Un moment plus tard, le thé bu, l'officier s'inclina pour leur demander d'où ils venaient.

«Nous avons mission de saluer le Bouddha et chercher les Écritures au paradis de l'Ouest, sur l'ordre de Sa Majesté le souverain des grands Tang des terres de l'Est. Notre maître, qui se nomme Tripitaka, est le jeune frère de Sa Majesté. Je suis son premier disciple, Conscient-de-la-Vacuité. Les deux autres sont mes condisciples, Conscient-de-ses-Capacités et Conscient-de-la-Pureté. Nous sommes cinq, avec le cheval, et avons sur nous les certificats, que nous vous prions de vérifier avant de nous laisser repartir.»

Quand la femme-officier eut fini d'en prendre dûment note, elle s'abaissa jusqu'à se prosterner : «Veuillez nous pardonner, monseigneur. Je ne suis que chef du relais de Réception du *Yang* et, dans cette humble position, je ne pouvais vraiment pas savoir qui vous étiez. Si je l'avais su, je serais venue vous accueillir au loin.»

Les salutations échangées, elle se releva et donna aussitôt à l'intendante l'ordre de disposer à boire et à manger.

«Messeigneurs, mettez-vous à l'aise pendant que je vais en ville présenter mon rapport à notre reine. Dès que les documents auront été visés, des donations vous seront fournies, et nous vous raccompagnerons vers l'Ouest.»

Enchanté, Tripitaka s'assit.

Bref, revenons à la responsable du relais : après avoir rectifié sa tenue, elle entra dans la cité et, devant la tour aux Cinq-Phénix, déclina son identité et demanda à voir la reine. La femme chambellan de la porte Jaune l'annonça aussitôt et reçut l'ordre de l'introduire sans délai.

«Quelle affaire as-tu à me présenter, maître du relais?»

— Je viens d'avoir l'honneur de recevoir le frère du souverain des grands Tang des terres de l'Est, accompagné de trois disciples. Avec le cheval, ils sont cinq en quête des Écritures au paradis de l'Ouest. Je suis venue demander à Votre Majesté s'il convient de viser leurs documents de voyage et de les laisser repartir.»

Remplie de joie à ces mots, la reine se tourna vers ses fonctionnaires civils et militaires : «J'ai rêvé la nuit dernière que les paravents d'or se couvraient de chaudes couleurs et que les miroirs de jade diffusaient une lumière éclatante : c'est l'heureux présage de ce qui nous arrive aujourd'hui.

— Comment cela, la bonne nouvelle qui vient aujourd'hui?» s'étonnaient les dames de la cour qui se pressaient en s'inclinant devant les marches du trône.

«L'homme de l'Est est un frère impérial. Depuis le commencement du monde, nos reines n'ont jamais vu de mâle parvenir jusqu'ici. N'est-ce pas un don du Ciel, cette arrivée du frère du souverain des Tang? Je suis prête à lui céder toutes les richesses du royaume pour qu'il soit mon roi, que je devienne sa reine. Nous nous unirons et aurons fils et petit-fils afin de perpétuer la royale lignée. N'est-ce pas un jour de joie?»

Les dames se confondirent en révérences et autres expressions de contentement.

«Votre Majesté tient un excellent discours quant à la succession au trône», fit valoir le maître de relais, «mais les trois disciples du frère impérial sont d'une horrible laideur, d'un aspect repoussant...

— Comment est l'un, comment sont les autres?»

— Le frère impérial est grand, beau, élégant, en tous points digne du pays suzerain de la Cour céleste, vrai fils de l'empire fleuri du milieu du continent du Sud¹. Les trois disciples, par contre, ont l'air si méchant que l'on croirait des créatures maléfiques.

— Dans ce cas», conclut la reine, «donnons des provisions aux disciples, rendons-leur les documents et envoyons-les au paradis de l'Ouest. Ne retenons que le frère impérial : pourquoi pas ?

— Les paroles de Votre Majesté sont parfaitement justes. Nous nous y conformerons très respectueusement. Mais il n'est d'union sans entremetteuse. Comme le disent les anciens : *Unis par l'échange de feuilles rouges², liés par le fil rouge du vieux sous la lune³.*

— Comme vous le proposez, que la grande préceptrice exerce donc la fonction d'entremetteuse. L'officier du relais de Réception du Yang dirigera la cérémonie de mariage, mais commençons par le proposer au frère impérial au relais. S'il accepte, je sortirai l'accueillir en grand équipage.»

La préceptrice et le maître de relais quittèrent la cour pour exécuter les ordres reçus.

Revenons à Tripitaka et ses compagnons : ils partageaient agréablement un repas maigre dans la grande salle du relais, quand on vint annoncer l'arrivée des deux femmes : «La grande préceptrice auprès de Sa Majesté, accompagnée de la maîtresse de céans.

— Que vient faire ici la grande préceptrice ? demanda Tripitaka.

— C'est probablement pour nous porter une invitation de la reine, suggéra Porcet.

— Ce n'est pas une invitation, mais une proposition, trancha Singet.

— Conscient-de-la-Vacuité», reprit Tripitaka, «que faire si l'on ne nous lâche plus et si l'on nous contraint au mariage ?

— Maître, dites oui et ne vous occupez pas du reste ; j'y veillerai», répondit Singet.

Leur conversation fut interrompue par l'arrivée des deux femmes-mandarins, qui s'inclinèrent devant le Vénérable. Celui-ci rendit à chacune leurs saluts :

«De quelle vertu ou capacité dispose donc l'humble moine que je suis pour oser prétendre être salué de la sorte ?»

La préceptrice royale se réjouit en son for intérieur de constater la noblesse et la dignité du Vénéral. «Vraiment une chance pour notre pays», se disait-elle, «voilà un homme tout à fait digne de devenir l'époux de notre reine.»

Les salutations achevées, les deux officielles se tinrent debout de part et d'autre : «Tout nos vœux de bonheur, Votre Seigneurie!

— J'ai quitté ma famille : d'où me viendrait ce bonheur?

— Vous êtes ici au royaume des femmes des Liang de l'Ouest, où jamais encore n'était venu d'homme. Comme vous nous avez honorées de votre visite, j'ai mission, par ordre de la reine, de solliciter votre alliance.

— Parfait, parfait! Mais l'humble moine que je suis est venu seul en votre noble pays, et sans avoir d'enfants susceptibles de l'accompagner. Je ne dispose que de ces trois disciples entêtés et ne sais lequel vous souhaiteriez demander en mariage.

— Quand je suis allée à la cour vous annoncer», expliqua l'officier en charge du relais, «notre reine m'a répondu, ravie, qu'elle avait fait dans la nuit un rêve de bon augure, les paravents d'or se couvrant de chaudes couleurs et les miroirs de jade diffusant une éclatante luminosité. Lorsqu'elle a appris que vous étiez un homme de ce pays supérieur qu'est l'empire du milieu fleuri, notre reine s'est déclarée prête à vous céder toutes les richesses du royaume si vous consentiez à devenir son époux et monter sur le trône : vous seriez déclaré l'Unique, elle-même se contentant de devenir la reine, votre épouse. Elle a décrété que la grande préceptrice agirait à titre d'entremetteuse et que moi-même présiderais les cérémonies du mariage. Telle est la raison de notre venue.»

À ces mots, Tripitaka baissa la tête et resta sans paroles.

«L'homme de valeur ne laisse échapper l'occasion qui se présente», souligna la grande préceptrice, «certes il n'est pas rare qu'un homme reçoive proposition de vivre dans la famille de la future. Mais il n'est pas commun de mettre dans la balance le patrimoine d'un pays entier. Veuillez nous donner sans délai votre assentiment, de façon à nous permettre de rapporter la réponse.»

Le Vénéral semblait frappé de mutisme.

À ses côtés, Porcet leva un groin impérieux pour déclarer : « Grande préceptrice, allez répondre ceci à votre reine : mon maître est un *arbat* qui, depuis longtemps, cultive la Voie : il ne désire pas plus les richesses, même d'un royaume, que la beauté, même la plus renversante. Rendez-nous sans tarder les documents de voyage, laissez-le aller à l'Ouest et gardez-moi comme gendre ! Que vous en semble ? »

Atterrée par la proposition, la grande préceptrice n'osait articuler de réponse. L'officier du relais prit la parole : « Vous êtes mâle, certes, mais trop laid pour plaire à notre reine.

— Tu n'y comprends rien », rétorqua en riant Porcet, « comme dit le proverbe, *il n'est de branches de saule inutiles, les grosses font des vans, les fines des ustensiles* : la laideur n'existe pas !

— Assez déblaté, l'idiot ! » coupa Singet, « laisse le Maître agir à sa guise : si ça lui va, qu'il le dise, sinon qu'il y mette un terme. Inutile de lui faire perdre son temps, à l'entremetteuse.

— Conscient-de-la-Vacuité », répondit Tripitaka, « j'agirai comme tu l'entends.

— À mons avis, vous feriez aussi bien de rester ici. Comme disent les anciens, c'est un fil invisible qui mène aux rencontres matrimoniales à mille lieues de distance. Jamais pareille occasion ne se retrouverait.

— Mon disciple », objecta Tripitaka, « si nous restons ici par convoitise de la richesse et des honneurs, qui donc ira chercher les Écritures au paradis de l'Ouest ? N'est-ce pas ruiner l'espoir que notre souverain, l'empereur des Tang, a mis en nous ?

— Je ne saurais le taire en présence de Votre Altesse. La volonté de la reine est claire : elle m'a chargée de vous demander en mariage, vous seul », précisa la préceptrice royale, « elle souhaite que vos trois disciples poursuivent leur quête à l'Ouest après avoir participé au banquet des noces, reçu des provisions et récupéré leurs passeports.

— Elle a raison, la grande préceptrice », approuva Singet, « nous n'avons pas à faire de difficultés, nous autres : nous vous laissons bien volontiers notre maître pour qu'il devienne le mari de votre souveraine. Rendez-nous sans tarder les documents et envoyez-nous à l'Ouest : nous

repasserons saluer «père et mère» et obtenir un viatique pour retourner au pays des grands Tang, quand nous aurons obtenu les Écritures.

— Merci beaucoup de nous faire la grâce de hâter la conclusion du mariage, dirent les deux officielles en s'inclinant.

— Préceptrice, ne vous contentez pas de présenter les plats en paroles», protesta Porcet, «puisque nous sommes d'accord, demandez à votre maîtresse de commencer par servir le banquet de sorte que nous puissions vider avec elle la coupe du consentement!. Que vous en semble?

— Bien sûr, certainement : je vais sur-le-champ faire disposer le festin.»

Aux anges, les deux femmes repartirent porter la réponse à la reine.

Laissons-les pour revenir à Tripitaka : il tirait Singet par les vêtements en maugréant : «Sacrée caboche de singe! Tu veux ma mort! Comment peux-tu dire des choses pareilles! Me laisser dans ce mariage pendant que vous irez voir le Bouddha au paradis de l'Ouest : jamais je ne l'accepterai, dussé-je en mourir!

— Rassurez-vous, maître», répliqua Singet, «je sais bien ce que vous en pensez, mais au point où nous sommes, avec ces gens, nous n'avons d'autre choix que d'opposer à leur plan notre stratagème.

— Quel stratagème?

— Si vous aviez refusé en restant sur vos positions, elle n'aurait pas consenti à l'échange des documents et ne nous aurait pas laissés poursuivre notre route vers l'Ouest. Devenant mauvaise, elle aurait pu donner l'ordre de découper des tranches de votre chair pour confectionner des sachets parfumés. Croyez-vous que nous resterions passifs? J'aurais inévitablement recours aux grands moyens, ceux dont j'use pour terrasser les démons et autres créatures maléfiques. Vous savez que j'ai la main lourde et des armes redoutables : pour peu que je m'y mette pour de bon, toute la population du royaume serait massacrée. Et il ne s'agit pas de monstres, mais d'êtres humains, même s'ils nous gênent. Comment pourriez-vous le tolérer, vous qui êtes toujours plein de compassion et de bonté, qui, tout au long de la route, n'avez détruit âme qui vive? Ce serait vraiment faire le mal.

— Conscient-de-la-Vacuité», s'inquiétait Tripitaka,

«l'on ne saurait mieux dire; le raisonnement est excellent, mais quand la reine m'invitera à entrer dans sa chambre, elle exigera, je le crains, l'exécution des rites que pratiquent les époux. Comment pourrais-je me résigner à perdre mon Yang primordial, à ruiner la vertu acquise dans la maison du Bouddha? En laissant échapper le sperme de la vérité, je perdrai le corps d'adepte de notre doctrine.

— Puisque vous avez consenti, elle suivra certainement l'étiquette de la Cour et sortira de la cité pour vous accueillir : il ne faudra pas la repousser, mais prendre place dans le char aux phénix et dragons, monter dans la salle d'audience et vous asseoir face au sud. Vous demanderez alors à la reine de produire le sceau royal, vous nous ferez convoquer et après avoir apposé le sceau sur les documents, vous inviterez la reine à les signer avant de nous les remettre dûment visés. Par ailleurs, faites servir le banquet qui célébrera la joie de votre union avec la reine, mais sera aussi notre festin d'adieux. Vous en attendrez la fin avant de commander les chars : dites simplement que vous tenez à nous accompagner hors de la ville et que vous vous unirez à elle au retour. Dans la joie que vous lui aurez inspirée, elle ne songera pas à vous en empêcher et n'en concevra aucune pensée mauvaise. Hors des murs, vous descendrez du char royal; Sablet s'occupera du reste et vous aidera à remonter sur le cheval blanc, tandis que j'userai de la magie qui immobilise et paralysera votre suite. Nous n'aurons plus qu'à nous soucier d'avancer vers l'Ouest, le long de la route. Quand nous aurons marché un jour et une nuit, je réciterai l'incantation qui les libérera de l'effet magique et leur permettra de se réveiller pour retourner en ville. Ainsi nous n'aurons porté atteinte ni à leur vie ni à votre intégrité. *S'échapper du filet par un pseudo-mariage*, tel est le terme par lequel nous pouvons désigner ce stratagème. N'est-ce pas faire d'une pierre deux coups?»

Ce fut pour Tripitaka comme s'il s'éveillait brusquement de la torpeur de l'ivresse, comme s'il émergeait d'un rêve. Il en ressentit une joie qui lui fit oublier ses inquiétudes et se confondit en remerciements : «Je suis profondément reconnaissant à mon sage disciple de m'avoir fait part de ses vues élevées.»

Les quatre en tombaient d'accord : nous les laisserons à leurs discussions.

Revenons aux deux femmes-officiers : elles franchirent le portail de la cour sans attendre d'être convoquées et annoncèrent au pied des marches de jade blanc :

«Le songe de Votre Majesté était parfaitement juste : vous allez connaître incessamment la joie du poisson dans l'eau.»

À cette nouvelle, la reine roula le rideau de perles, descendit de sa couche et demanda d'une voix charmante, avec une petit rire qui dégageait ses dents d'argent sous la cerise de ses lèvres: «Que dit le frère de l'empereur de Chine, sage conseillère?

— Nous nous sommes rendues au relais et l'avons rencontré pour lui exposer en détail l'affaire. Il semblait plutôt réticent, mais fort heureusement son premier disciple l'a libéralement poussé au consentement; il veut bien vous laisser son maître comme époux et roi, à condition de lui rendre d'abord le passeport et de renvoyer les trois autres à l'Ouest. Quand ils auront obtenu les Écritures, ils reviendront saluer leurs «parents» et solliciter un viatique pour rentrer en Chine.

— Qu'a dit de plus le frère impérial? insista en souriant la reine.

— Il n'a rien dit et veut bien s'unir à vous. Il n'y a que ses deux autres disciples qui ont réclamé de commencer par boire avec vous le vin du consentement.»

À ces mots, la reine fit donner au service compétent l'ordre de préparer le banquet. Par ailleurs elle fit sortir le grand char pour aller recevoir hors de la cité son futur époux. Les dames de la cour, conformément aux ordres reçus, balayaient les salles et mettaient les chambres en état. Les unes disposaient le banquet à la vitesse du feu, les autres préparaient le char avec la rapidité d'étoiles filantes. Le royaume des Liang de l'Ouest, voyez-vous, bien que pays de femmes, déployait un faste qui ne le cédait en rien à celui de la Chine.

Six dragons crachant splendides couleurs, double phénix répandant le bonheur soutiennent le char enveloppé de parfums capiteux et d'effluves merveilleux. La foule des femmes-officiers se pressent autour dans le cliquetis des jades, leurs chignons couverts de bijoux.

Des éventails de plumes de canards mandarins couvrent le char protégé de rideaux de perles et de jade. Fifres et violons harmonisent de mélodieuses chansons. La vague de bonheur monte jusqu'au ciel, une joie sans bornes émane de la terrasse sacrée. Le triple baldaquin de gaze est

voûte céleste qui balance, les bannières multicolores illuminent les marches royales. Ici où jamais ne fut échangée la coupe nuptiale, la reine va s'unir aujourd'hui à l'homme.

Bientôt le grand char franchit les murs et se présenta devant le relais de réception du Yang. On vint soudain annoncer aux pèlerins :

«Sa Majesté est arrivée!»

À ces mots, Tripitaka rectifia sa tenue et sortit de la salle avec ses trois disciples pour se porter au-devant du char royal. La reine releva les rideaux, descendit et demanda lequel était le frère de l'empereur de Chine.

«Celui qui se tient devant la table à encens à la porte du relais et porte une longue robe», précisa la grande préceptrice.

Plissant ses yeux de phénix et levant ses sourcils de phalène, la reine l'observait attentivement. Ce n'était assurément point figure commune. Voyez plutôt :

La prestance de son allure, la dignité de son visage, ses dents blanches tel argent ciselé, la bouche bien découpée et les lèvres rouges, le sommet du crâne plat, le front large et les tempes pleines, les yeux clairs sous le pur tracé des sourcils, le menton long.

Le lobe de ses oreilles porte le signe de véritable éminence; de la tête aux pieds, rien de vulgaire; une élégance qui respire l'intelligence, digne en tous points de la grâce charmante de la première dame du royaume de Liang.

À le contempler avec délice et ravissement, la reine se sentit gagnée par une vague d'impudiques désirs. Entrouvrant ses mignonnes lèvres de cerise, elle l'interpella : «Noble frère de l'empereur des Tang, qu'attendez-vous pour monter sur le phénix et chevaucher le dragon?»

À cette proposition, Tripitaka rougit jusqu'aux lobes des oreilles, trop embarrassé pour lever les yeux. À ses côtés, Porcet redressait le groin et la dévorait du regard. Elle était d'une frêle et délicate beauté :

Sourcils de plumes de martin-pêcheur, peau plus douce que jade «graisse-de-mouton», joues de pétale de fleur de pêcher, la chevelure s'enroulant en phénix d'or. La vague automnale de son regard vous enveloppe de son charme, les pousses printanières que sont ses doigts s'agitent avec grâce. Sur la ceinture qui pend flottent les mille couleurs de la séduction, sur la haute coiffure scintillent perles et émeraudes. Ne me parlez pas de Wang Zhaojun¹, alors qu'elle surpasse la Xi Shi²!

d'antan. À chaque mouvement de sa taille de saule sonnent les colifichets d'or, l'on devine ses jambes de jade à chacun de ses pas légers, qui laissent le souvenir d'un lotus. Ni la déesse de la lune, ni les fées du neuvième ciel n'oseraient descendre se comparer à elle qui n'a pas les atours d'une mortelle : c'est assurément la Mère-Reine de l'Ouest descendue auprès de l'étang de Jaspe¹.

À la détailler jusqu'aux endroits les plus intéressants, l'idiot ne pouvait s'empêcher d'en avoir l'eau à la bouche; son cœur battait comme un faon affolé; il en avait les jambes molles et les muscles roides, se sentait fondre comme lion de neige devant le feu. C'est alors que la reine s'avança et, tirant Tripitaka par ses vêtements, lui susurra : «Gentil frère, monte dans ma voiture et rendons-nous à la salle des Clochettes-d'Or nous unir.»

Le Vénérable tremblait si fort qu'il tenait à peine sur ses jambes; il était comme hébété ou ivre mort.

«Maître», lui soufflait Singet à ses côtés, «pas trop de réserve, montez avec elle! Précipitez l'échange des lettres de créance pour que nous poursuivions la quête!»

Incapable de répondre, le Vénérable passa et repassa sa main sur le Novice sans pouvoir retenir ses larmes.

«Ne vous inquiétez donc pas, maître, ne reculez pas le moment de jouir des honneurs et des richesses qui vous échoient!»

Tripitaka n'avait d'autre solution que de s'exécuter. Il essuya ses larmes, se força à une certaine contenance et rejoignit la reine à pas comptés.

Main dans la main, ils prirent place dans la voiture royale. La reine, remplie de joie, ne désirait qu'union et mariage, le Vénérable, plus inquiet que jamais, ne songeait qu'à prier Bouddha. L'une ne pensait qu'à s'ébattre sous les chandelles fleuries de la chambre nuptiale, l'autre n'aspirait qu'à la rencontre du mont des Vautours². L'une était sincère, l'autre devait feindre. Elle espérait vieillir avec lui dans l'harmonie partagée, lui gardait la volonté de nourrir son âme³. L'une se réjouissait tant de voir ce corps d'homme qu'elle l'aurait enlacé en plein jour; lui redoutait tant toute beauté féminine qu'il lui tardait de s'échapper du filet pour se rendre au monastère du Coup-de-Tonnerre⁴. Comme ils montaient en char, qui devinait que le cœur du moine chinois était à l'écart?

À voir le couple assis côte à côte, épaule contre épaule, les officiers civils et militaires étaient tout sourire. Le cortège fit demi-tour et rentra en ville. Singet fit alors

porter les bagages par Sablet et, tirant le cheval blanc, suivit la procession. Porcet se mit à courir en avant comme un fou afin de les devancer à l'entrée de la tour des Cinq-Phénix.

«À votre aise! Voilà qui est bien beau, mais rien ne se fera! Rien ne se fera tant que ne sera vidée la coupe de consentement», criait-il, «les mariés n'entreront pas avant d'avoir trinqué!»

Les femmes-officiers qui portaient des insignes en tête du cortège revenaient les unes après les autres, effrayées, auprès du char : «Votre Majesté, celui qui a les grandes oreilles réclame de quoi trinquer, posté devant la tour aux Cinq-Phénix.»

À ces mots, la reine pencha son odorante épaule sur celle du Vénéral et, pressant sa joue de pêche contre la sienne, ouvrit sa bouche de santal pour lui dire d'une voix tendre : «Doux frère, est-ce ton éminent disciple, celui qui a ce long groin et ces larges oreilles?»

— C'est mon second disciple. Il est né avec un ventre énorme et ne pense qu'à manger : mieux vaut mettre à sa disposition ce qu'il demande avant de mener notre affaire à bien.

— Est-ce que le service des banquets a pris toutes les dispositions nécessaires, oui ou non? demanda la reine, impatiente.

— Tout est prêt et disposé dans le pavillon de l'Est. Il y a deux sortes de service, maigre ou non végétarien.

— Pourquoi deux sortes?

— Nous craignons que le frère de l'empereur de Chine et ses éminents disciples ne fussent habitués à manger maigre, aussi avons-nous prévu deux sortes de plats.»

La reine se pressa à nouveau contre le Vénéral avec de petits rires et lui demanda s'il mangeait maigre.

«Oui», répondit Tripitaka, «mais votre humble moine ne pratique pas encore l'abstention du vin "maigre" : il nous faut vider quelques coupes en compagnie de mon second disciple.»

Il n'avait pas fini sa phrase que la préceptrice royale annonçait :

«Veuillez vous rendre au banquet du pavillon de l'Est. C'est la nuit d'un jour faste et vous pouvez donc épouser Sa Seigneurie à l'heure favorable. Demain s'ouvre la "Voie jaune" de l'écliptique¹ qui convient à l'ascension sur le

trône de Sa Seigneurie et à l'établissement d'une ère nouvelle.»

La reine s'en réjouit grandement et prit aussitôt le Vénéral par la main. Ils descendirent du char royal et franchirent les portes du palais.

*Une divine musique flottait des tours
Tandis que le char passait de portes en cours.
Les portails grand ouverts étaient illuminés,
Le palais de la reine n'était pas fermé.
De la salle montent les volutes d'encens,
L'ombre tourne autour du paravent des paons.
Ce sont splendeurs dignes d'un pays suzerain,
Plus beaux encore, les pavillons aériens.*

Arrivés à la salle du banquet, ils entendirent les sons mélodieux de chants et pipeaux et virent double rangée de gracieuses filles richement parées. Au milieu étaient disposés deux somptueux festins : à gauche les plats végétariens, à droite les autres; puis venait double chemin de tables individuelles. La reine releva les manches de sa robe, dégageant dix doigts fins, prit des deux mains une coupe de jade et se disposa à placer les invités. Singet s'avança pour faire valoir : « Nous sommes tous végétariens, maître et disciples : il convient d'inviter d'abord notre maître à prendre place à gauche et, comme nous sommes ses disciples, de nous répartir trois tables plus bas.

— Très juste! » approuva la grande préceptrice, fort aise, « la relation de maître à disciple étant celle de père à fils, ils ne sauraient s'asseoir côte à côte. » Les dames se hâtèrent de redistribuer les sièges comme il convenait. La reine leur fit passer des gobelets un par un tandis qu'elle les plaçait. Singet fit signe des yeux à Tripitaka qu'il avait à rendre la politesse. Ce dernier quitta donc sa table, une coupe de jade en main pour placer à son tour la reine. Les officiers civils et militaires remercièrent la souveraine de la grâce qu'elle leur accordait avant de s'asseoir à leur tour selon leur rang. C'est alors que la musique s'interrompt et que l'on se mit à trinquer.

Quant à Porcet, il ne songeait plus qu'à se remplir la panse sans plus se soucier du tiers que du quart. Peu importait, riz grains-de-jade¹, galettes cuites à la vapeur, gâteaux sucrés, champignons noirs, bolets², pousses de bambou, auriculaires³, choux-fleurs, agar-agar, navets,

taros, patates ou spermicées¹ : il engouffrait tout à grand bruit. Après avoir vidé six ou sept coupes pour se rincer le gosier, il se mit à crier : « Encore ! Servez-moi ! Apportez-moi un grand gobelet, que je le vide deux ou trois fois avant que chacun se mette à son affaire ! »

— Tu délaisserais ce superbe festin pour vaquer à ton affaire ? demanda Sablet.

— Comme disent les anciens », répliqua en riant l'idiot, « *l'arc au fabricant d'arc, les flèches au fabricant de flèches*. À ceux qui épousent de se marier, à ceux qui cherchent les Écritures de se mettre en route sans compromettre leur mission pour quelques coupes de plus. Que l'on nous délivre nos documents de voyage sans plus tarder. Le cas de le dire : *Tant que le général reste en selle, nul ne lâchera la passerelle.* »

La reine les entendit et donna aussitôt l'ordre d'apporter de grosses coupes. Les officiers du service intime se hâtèrent de chercher plusieurs hanaps en forme de perroquet, des louches-cormorans, des chopes² en or, des tasses³ d'argent, des coupes de verre⁴, des gobelets d'ambre, de grands bols de cristal et de plus petits dits de Penglai⁵. On les remplit d'onctueux liquides et chacun eut droit à sa tournée.

Puis Tripitaka se leva en s'inclinant et, mains jointes, dit à la reine :

« Grand merci, Votre Majesté, pour ce somptueux festin. Nous avons assez bu. Veuillez monter dans la salle viser leurs documents de voyage de façon à me permettre de les accompagner tous les trois hors de la cité à la première heure. »

La reine acquiesça, prit par la main le Vénérable et, lorsque les convives se furent retirés, monta vers la salle d'audience. Elle voulut aussitôt céder le trône à Tripitaka qui protesta : « Non, ce n'est pas convenable ! Comme l'avait dit la grande préceptrice, nous entrons demain dans la Voie jaune : l'humble moine que je suis ne saurait se permettre de monter prématurément sur le trône et de se déclarer l'Unique. Pour aujourd'hui mettez votre sceau sur les passeports et renvoyons-les. »

La reine acquiesça et reprit sa place sur la « couche du dragon⁶ », non sans faire installer tout contre, à gauche, un fauteuil doré. Elle invita le moine chinois à s'y asseoir et convoqua ses disciples pour qu'ils procédassent à

l'échange des documents. Le grand saint demanda à Sablet d'ouvrir le sac pour les sortir et les présenta des deux mains. La reine les examina attentivement : en haut figuraient les neuf sceaux précieux de l'empereur des grands Tang, en dessous ceux du pays des Éléphants-Sacrés, du royaume de Coq-Corbeau et de celui de Char-Tard.

« Vous vous appelez donc aussi Chen, mon très cher frère », s'exclama la reine avec un petit rire charmant quand elle eut fini de lire le document.

« Chen est mon nom de famille laïque. En religion, je me nomme Xuanzang. On me donne aussi celui de Tang parce que le souverain des Tang m'a accordé l'insigne faveur de me considérer comme son frère cadet.

— Comment se fait-il que les noms de vos éminents disciples ne figurent pas sur le document ?

— Mes trois stupides disciples ne sont pas de la cour des Tang.

— Pourquoi ont-ils consenti à vous suivre, s'ils ne lui appartiennent pas ?

— L'aîné est du pays de Aolai dans le continent oriental ; le cadet est d'un village tibétain du continent de l'Ouest, et le dernier du fleuve des Sables-Mouvants. Comme tous les trois ont commis des crimes et transgressé les règlements célestes, il a fallu que la *bodhisattva* Guanyin des mers du Sud les libère de leurs souffrances, les mène au bien et à la conversion. Pour acquérir des mérites de nature à racheter leurs fautes, ils ont bien voulu assurer ma protection dans cette quête des Écritures au paradis de l'Ouest. Leurs noms ne figurent pas sur le certificat parce que c'est en cours de route que je les ai reçus tous les trois comme disciples.

— J'ajouté leurs noms, le voulez-vous ?

— Que la volonté de Votre Majesté soit faite ! »

La reine fit aussitôt chercher écritoire et pinceau, frotta sur la pierre une épaisse et odorante couche d'encre, trempa les poils jusqu'à ce qu'ils fussent bien humectés et inscrivit au bas du texte les noms de Singet Conscient-de-la-Vacuité, Porcet Conscient-de-ses-Capacités et Sablet Conscient-de-la-Pureté, avant de prendre le sceau royal et de l'apposer avec application. Elle y ajouta sa signature et fit remettre le document à Singet qui le prit et demanda à Sablet de le remballer soigneusement.

La reine remplit un plateau de copeaux d'or et d'argent,

descendit du trône et le tendit à Singet : «Prenez toujours cela pour vos frais de voyage à tous trois et gagnez le paradis de l'Ouest au plus tôt; à votre retour de la quête, je saurai vous témoigner ma gratitude plus généreusement.

— Nous sommes des moines», protesta le Novice, «nous n'acceptons ni or ni argent; nous saurons mendier notre nourriture le long de la route.»

Les voyant décidés à refuser, la reine produisit dix rouleaux de brocart : «Vous me semblez si pressés», dit-elle au Novice, «que le temps manque pour les tailler; prenez-les pour en faire des habits qui vous protégeront du froid en chemin.

— Un moine ne saurait porter de brocart; nous avons des vêtements de toile pour nous couvrir.»

Voyant qu'ils ne prendraient pas non plus les soieries, la reine fit chercher trois litrons de riz : «Cela vous fera toujours un repas en route.»

Au mot de «riz», Porcet se précipita et fourra les provisions dans son sac.

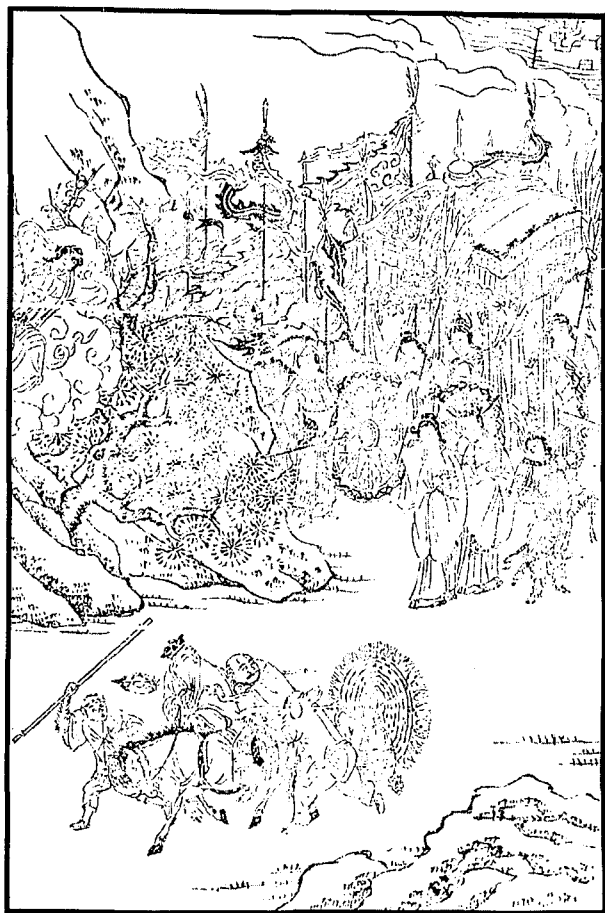
«Frérot, toi qui trouves les bagages déjà si lourds, auras-tu la force de les porter? lui demanda Singet, narquois.

— Tu n'y connais rien», répondit en riant Porcet, «le riz est meilleur consommé le jour même : on lui réglera son compte en un seul repas.» Puis il joignit les mains en remerciement.

«Puis-je me permettre d'importuner Votre Majesté en La priant de bien vouloir venir avec moi les accompagner hors de la cité», proposa Tripitaka, «le temps de leur faire quelques recommandations pour le voyage à l'Ouest et je serai de retour afin de partager à jamais votre gloire. Nous ne saurions jouir du bonheur des phénix enlacés que débarrassés de ces soucis.»

Sans se douter qu'il s'agissait d'une ruse, la reine donna l'ordre de préparer le char royal et, appuyée contre l'épaule de Tripitaka, y monta. Ils se dirigèrent vers l'ouest de la ville. Partout on remplissait les coupes d'eau pure et les brûle-parfums d'encens véritable, le long des rues, tant pour le passage de la voiture de la reine que pour la jouissance de cette présence masculine. Jeunes ou vieilles s'étaient poudrées, maquillées et coiffées. Le cortège franchit bientôt les murs et dépassa la barrière occidentale.

Singet, Porcet et Sablet, d'un commun accord, recti-



*Sablét arracha Tripitaka à la foule et l'aïda à monter en selle.
C'est alors que, du bord de la route, surgit une femme.*

fièrent alors leur tenue et, allant à la rencontre du char, crièrent d'une voix forte :

«Que la reine ne se donne point la peine de nous accompagner plus loin. Nous prenons congé ici.»

Le Vénérable descendit lentement du véhicule et, levant ses mains jointes, se tourna vers la souveraine : «Veuillez vous en retourner, madame, et laisser l'humble moine que je suis partir en quête des Écritures.»

À ces mots, la reine pâlit, comme foudroyée, et s'accrochant aux vêtements du moine Tang : «Mon cher frère, j'ai consenti à vous donner tout mon royaume pour vous avoir comme époux. Demain vous monterez sur le trône et serez proclamé roi. J'ai accepté d'être votre épouse, vous avez partagé le festin des noces : comment se peut-il que vous changiez d'avis?»

Ces reproches firent sortir Porcet de ses gonds ; tordant son groin en tous sens et battant furieusement des oreilles, il se jeta au-devant du char en criant : «Nous autres moines, épouser un squelette poudré dans ton genre ? Laisse mon maître aller!»

Sous le choc de ce brutal accès d'humeur, la reine sentit ses âmes la quitter¹ et s'effondra au beau milieu du char. Sablet arracha Tripitaka à la foule et l'aida à monter en selle. C'est alors que, du bord de la route, surgit une femme qui se mit à crier : «Où vas-tu, frère de l'empereur des Tang ? Viens avec moi t'amuser aux jeux du vent et de la lune² !

— Maraude, ignorante» gronda Sablet en brandissant son bâton et le lui assénant sur le crâne. Mais la fille avait eu le temps de soulever une tornade et d'emporter le moine chinois dans le mugissement du vent, sans laisser la moindre trace, ni le moindre indice de leur point de chute.

Hélas ! Le cas de dire :

*Échapper au filet de ces beaux atours
Pour tomber victime de l'ogresse d'amour !*

Si vous ne savez, en fin de compte, si la fille était humaine ou maléfique, ni si le maître y laissa ou non la vie, écoutez donc le chapitre qui vient.

CHAPITRE LV

PERVERSE DÉBAUCHE CHARNELLE
 CHERCHE À SE JOUER DE TRIPITAKA,
 MAIS SA JUSTE ET SÈREINE NATURE
 PRÉSERVE L'INTÉGRITÉ DE SON CORPS.

Or, comme nous l'a dit le récit, Singet et Porcet s'apprêtaient à user de magie pour immobiliser ces dames lorsqu'ils entendirent soudain le mugissement du vent et les cris de Sablet : le temps de tourner la tête, le moine chinois avait disparu.

«Qui est venu enlever le Maître?» demanda le Novice.

— C'est une femme qui a soulevé la tornade et emporté notre maître», répondit Sablet.

À ces mots, Singet ne fit qu'un bond au bord d'un nuage et, mettant sa main en visière, scruta les quatre directions. Il ne vit qu'un tourbillon de poussière qui montait vers le nord-ouest.

«Mes frères», cria-t-il en tournant vivement la tête, «sautez sur des nuages et rattrapons-le!»

Porcet et Sablet mirent précipitamment les bagages sur le dos du cheval et s'élancèrent à travers l'espace dans un crissement de l'air.

Effarées, les dames du royaume des Liang de l'Occident tombèrent à genoux dans la poussière : «Ce sont des *arhat* qui montent au ciel en plein jour : Votre Majesté ne saurait plus en douter. Le frère impérial est aussi un moine de la Méditation qui a réalisé la Voie : nos yeux de chair n'ont su le voir et l'ont pris pour un garçon du pays du Milieu. Nous avons nourri de faux espoirs. Veuillez remonter en char et rentrer au palais.»

La reine, qui se sentait honteuse, retourna avec l'escorte à la cité, où nous la laisserons.

Revenons à Singet et ses deux compagnons bondissant dans l'espace en direction du tourbillon, qu'ils rattrapaient au moment où, atteignant une haute montagne, la poussière retomba et le vent cessa. Ils ne savaient plus du tout de quel côté était passé l'être maléfique, mais, abaissant leur nuage, s'étaient mis à sa recherche, quand ils

aperçurent sur le côté un rocher de granit brillant qui avait la forme d'un paravent. Ils le contournèrent, tenant le cheval par la bride et découvrirent de l'autre côté un portail à deux vantaux au-dessus duquel s'alignaient ces six gros caractères :

MONTAGNE DE L'ENNEMI-MORTEL,
GROTTE DE L'INSTRUMENT-PIPA¹.

Inconscient du risque, Porcet s'avança dans l'intention de défoncer les vantaux à coups de râteau, mais Singet le retint à temps : « Pas de hâte, frèreot ! Nous sommes arrivés ici en suivant le tourbillon et n'avons trouvé ce portail qu'après quelques recherches. Nous n'avons aucune idée de ce qui nous attend. Si c'est la mauvaise porte, on nous en fera le reproche. Avant de vous mettre à l'œuvre, reprenez donc le cheval, refaites le tour de l'écran de pierre et attendez que je sois entré m'informer et voir ce qu'il en est.

— Entendu ! Parfait ! » s'écria Sablet, « c'est trouver finesse dans la grossièreté, savoir en prendre à son aise dans une situation tendue ! »

Tous deux firent demi-tour avec le cheval.

Singet manifesta ses pouvoirs magiques : il fit une passe, récita une incantation et, d'une secousse, se transforma en abeille d'une merveilleuse légèreté. Voyez

*Ces ailes minces qui plient sous le vent,
La taille fine au soleil brillant,
Trompe fouineuse, pollen sur le dos,
À la queue dard à vaincre les crapauds.
Que de travail pour fabriquer le miel !
Elle s'en revient, modeste et frêle.
Il a un plan habile maintenant,
Tandis qu'il danse, voletant, sous l'auvent.*

Singet se glissa par la fente du portail et, franchissant en volant la porte intérieure, aperçut le monstre femelle assis sous un kiosque fleuri et entouré de petites servantes en habits brodés aux couleurs vives, la coiffure en doubles chignons. Toutes papotaient joyeusement au sujet d'on ne savait quoi. Singet s'envola et se posa discrètement sur le cadre, où il pouvait prêter l'oreille à son aise : il vit approcher deux filles, la chevelure en désordre ramassée hâtivement en chignons. Chacune apportait un plat tout



Tripitaka restait plongé dans de profondes réflexions.

chaud de petits pains cuits à la vapeur¹ : «Madame, l'un est à la farce de chair humaine, l'autre fourré de pâte de soja².

— Mes petites, amenez-moi le frère impérial», dit en souriant l'ogresse.

Plusieurs servantes en vêtements brodés se dirigèrent vers le fond et ressortirent en soutenant le moine chinois. Le Maître avait le visage cireux, les lèvres décolorées et les yeux rouges embués de larmes. «Elle l'a empoisonné», se dit Singet en soupirant.

L'ogresse descendit du pavillon et, découvrant ses dix doigts aussi fins qu'oignons de printemps, retint le Vénérable : «Remettez-vous! Nous ne pouvons vous offrir ici le luxe et la richesse du palais de la reine des Liang de l'Ouest, mais vous y trouverez le calme et la disponibilité nécessaires pour prier Bouddha et lire les soutras. Avec moi comme compagne, c'est la promesse de cent ans d'une vie harmonieuse; vraiment!»

Tripitaka ne disait mot.

«Né vous tourmentez donc pas», reprit l'ogresse, «je sais que vous n'avez rien bu ni mangé au banquet du royaume des femmes. Choisissez ce qui vous plaît de ces deux plats, l'un végétarien, l'autre non, pour vous remettre de votre frayeur.»

Tripitaka restait plongé dans de profondes réflexions : «Faut-il se taire et refuser de manger? C'est que l'ogresse n'est pas la reine, qui était humaine et avait de bonnes manières. C'est un monstre qui risque de m'occire. Que faire? Mes trois disciples ignorent dans quel malheur je suis tombé. Si elle me tue, n'aurai-je pas en vain perdu la vie?...» Il avait beau se creuser l'esprit, il ne voyait d'autre solution que rassembler tout son courage pour ouvrir la bouche : «Comment sont les uns et les autres?

— Le non végétarien est farci à la chair humaine, l'autre au soja.

— Votre pauvre moine préfère le végétarien.

— Mes filles», dit l'ogresse, souriante, «apportez du thé chaud et servez des petits pains maigres à Monseigneur.»

L'une des servantes posa respectueusement une tasse de thé parfumé devant le Vénérable. L'ogresse rompit un petit pain et le tendit à Tripitaka. Celui-ci en présenta un non végétarien entier à son hôtesse, qui se mit à rire :

«Pourquoi ne me le brisez-vous pas, frère impérial?

— En tant que moine, je n'ose briser ce qui contient de la viande.

— Comment peux-tu avoir tel scrupule alors que l'autre jour tu as bu l'eau¹ de la rivière de la Maternité et que maintenant tu te disposes à manger de la farce de soja?

— *Quand l'eau monte le bateau part rapidement*», répliqua Tripitaka, «*sur le soja² le cheval trotte lentement.*»

À les voir et à entendre la tournure que prenait leur conversation, Singet craignit que le maître ne se mît dans une situation où sa vraie nature serait en danger. N'y tenant plus, il apparut sous sa forme première et, brandissant sa trique de fer, gronda : «Bête immonde, de la tenue!»

À sa vue, l'ogresse cracha un jet de fumée qui recouvrit le kiosque, tandis qu'elle ordonnait aux petites d'emporter Tripitaka. Elle se saisit d'un trident d'acier et sortit du kiosque en vociférant : «Le maudit singe! Quelle impudence! Oser se glisser chez moi pour me regarder à la dérobée! Ne bouge pas! Prends un coup de fourchette de bonne-maman!»

Le grand saint para le coup de sa trique et battit en retraite tout en combattant. Tous deux sortirent de la grotte.

Porcet et Sablet attendaient devant l'écran de pierre. À les voir aux prises tous les deux, Porcet, alarmé, passa la bride à son compagnon en lui disant :

«Sablet, surveille les bagages et le cheval, pendant que je vais lui donner un coup de main!»

Le brave idiot : levant des deux mains le râteau, il se précipita en avant, criant : «Arrière, frangin, laisse-moi taper sur la salope!»

Voyant venir Porcet, celle-ci recourut à un nouveau stratagème : poussant un cri, elle soufflait le feu par les narines, crachait la fumée par la bouche et, rassemblant toutes ses énergies, s'élança à sa rencontre, son trident volant et dansant à un tel rythme qu'on ne savait plus combien de mains elle avait, tandis qu'elle roulait en avant, frappant d'estoc et de taille. Les assauts de Singet comme de Porcet étaient bloqués.

«Tu ne sais vraiment pas manœuvrer, Conscient-de-la-Vacuité», lui lança l'ogresse, «je te connais, mais tu ne sais pas qui je suis. Même ton Bouddha, du monastère du Coup-de-Tonnerre, aurait peur de moi. Pauvres minables,

jusqu'où croyez-vous pouvoir aller? Approchez que je vous flanque à chacun une raclée soignée!»

Ce fut une bataille mémorable :

La puissance de l'ogresse monte à la hauteur de la colère de Singet. Avidé de gloire, l'amiral des Roseaux-Célestes¹ fait montre de ses capacités en brandissant son râteau. L'une, entourée d'un halo de feu et de fumée, les serre de son trident aux multiples mains, les deux autres bondissent dans les nuées, rapides et puissants.

Tout cela parce que l'ogresse cherche un partenaire, mais jamais le moine ne consentira à perdre de son essence primaire. C'est la lutte sans merci du Yin et du Yang mal assortis. Nourri de calme, aspirant à la gloire, le Yin s'agite; voué au repos, se gardant du désir, le Yang reste pur. Point d'harmonie de l'un à l'autre : le trident joue à perd ou gagne contre le râteau et la trique. Puissante est la trique, plus capable encore le râteau, mais le trident d'acier de la femme rend dent pour dent. Devant le mont de l'Ennemi-Mortel nul ne veut céder, pas de quartier à la grotte du Pipa! L'une se réjouit d'avoir obtenu un compagnon en la personne du moine chinois, mais les deux autres ont pris la résolution de suivre le Vénéral dans la quête des Écritures authentiques. Un combat qui remue ciel et terre, obscurcit les astres du jour et de la nuit, déplace les étoiles!

La bataille à trois se poursuivit longtemps sans vainqueur ni vaincu, jusqu'à ce que la créature, d'une secousse, recourût au coup du dard à renverser un cheval, piquant Singet sous la peau du crâne sans qu'il s'en rendit compte.

«Aïe!» hurla-t-il et, sous l'effet de l'insupportable douleur, il rompit le combat et s'enfuit. Voyant que les choses tournaient mal, Porcet, à son tour, battit en retraite, traînant son râteau. L'ogresse, triomphante, rangea le trident.

Singet se tenait la tête, le front barré et le visage tordu de douleur, gémissant : «Affreux, horrible!»

Porcet s'approcha et lui demanda : «Frangin, qu'est-ce qu'il t'arrive, de te tirer en poussant des hurlements de douleur au meilleur de la bagarre?»

— J'ai mal, terriblement mal! répétait Singet en se tenant la tête.

— C'est la migraine, sans doute?

— Non, non!

— Mais je ne t'ai pas vu recevoir de blessure. D'où viendrait ton mal de tête?

— C'est intenable, intenable», gémit Singet, «quand elle s'est rendu compte que je surclassais son trident, elle a fait un bond et m'a piqué à la tête avec je ne sais quelle

arme. Ça m'a donné de tels maux de tête que j'ai dû rompre le combat.

— En d'autres circonstances tu te vantais constamment de ta tête qui aurait été transmutée», lui fit remarquer Porcet en riant, «comment se fait-il qu'elle ne résiste même pas à une piqûre?

— En effet, depuis qu'elle a été transmutée, ma tête, j'ai dérobé des pêches, de l'ambroisie et de l'élixir à Laozi. Et ce n'est pas tout : au temps où j'avais provoqué de graves troubles au ciel, l'empereur de Jade m'avait fait arrêter et traîner au palais de la Grande Ourse pour y être décapité : les divinités avaient tout essayé, sabre, hache, massue, épée : il a fallu que Laozi me mette dans son fourneau aux huit trigrammes où j'ai été forgé quarante-neuf jours. Je m'en suis tiré sans le moindre bobo. Je me demande de quoi cette femme a pu se servir pour me blesser à la tête.

— Enlève tes mains; laisse-moi regarder... Aucune fracture?

— Non, rien!

— Je vais au royaume des Liang de l'Ouest quérir de la pommade.

— Ce n'est ni enflé ni fracturé : à quoi bon de la pommade?

— Frangin», répliqua Porcet en pouffant, «je n'ai été malade ni avant ni après mon accouchement, et c'est toi qui a une grosseur au front, «la porte du cerveau»!

— Ce n'est pas le moment de plaisanter», coupa Sablet, «ton frangin est blessé à la tête, l'on ne sait même pas si le Maître est en vie et le soir tombe. Qu'allons-nous faire?

— Le Maître n'a rien», grogna Singet, «quand je suis entré, transformé en abeille, j'ai vu la femme qui était assise dans le kiosque fleuri. Peu après deux servantes ont apporté des plateaux de petits pains, les uns végétariens, les autres non, farcis à la chair humaine. Ensuite elle a fait amener le Maître pour qu'il prenne de quoi calmer sa frayeur. Elle voulait aussi lui faire une déclaration. Le Maître n'a d'abord voulu ni lui répondre, ni toucher aux plats. Ensuite, est-ce grâce à ses douces et tendres paroles, je ne sais, il a ouvert la bouche pour dire qu'il mangerait de ce qui était végétarien. La femme a brisé un petit pain au soja avant de le lui tendre, tandis que le Maître lui en a offert un à la viande, entier. «Pourquoi ne l'as-tu pas rompu?» lui a alors demandé

la femme. Il a répondu qu'en tant que moine il n'osait rompre ce qui n'était pas végétarien. "Dans ce cas", lui a-t-elle rétorqué, "comment as-tu pu boire l'eau de la rivière de la Maternité et maintenant manger de la farce au soja?" Le Maître n'en a pas compris le sens caché et lui a répondu par les deux vers :

*« Quand l'eau monte le bateau part lentement,
Sur le soja le cheval trotte lentement. »*

« De peur que le Maître ne se laisse troubler, j'ai alors repris ma forme originelle et l'ai attaquée à la trique. Elle aussi savait user de magie. Elle a fait emporter le Maître, tandis qu'elle crachait de la fumée, puis, faisant tourner son trident, elle m'a entraîné hors de la grotte. »

À ce discours, Sablet se mordit les doigts et fit observer : « Je ne sais trop comment, mais la salope a dû nous suivre, puisqu'elle sait tout ce qui nous est arrivé. »

— Dans ce cas», ajouta Porcet, « ce n'est pas le moment d'aller se reposer. Que ce soit le crépuscule ou le milieu de la nuit, peu importe, il faut aller à sa porte la provoquer au combat, hurler et tempêter pour l'empêcher de dormir et de se faire notre maître. »

— J'ai trop mal à la tête», répondit Singet, « je ne peux pas y aller. »

— Il n'est pas nécessaire de la défier», assura Sablet, « d'une part notre frère souffre de maux de tête, d'autre part notre maître est un moine authentique qui ne saurait se laisser troubler par les vanités du sexe. Nous ferions mieux de passer la nuit assis dans un coin à l'abri du vent sur la pente de la montagne, de façon à récupérer et aviser quand le jour se lèvera. »

Sur ce, les trois condisciples, après avoir solidement attaché le cheval blanc et pris soin des bagages, se reposèrent sur le flanc de la montagne, où nous les laisserons pour reparler de l'ogresse.

Abandonnant ses intentions meurtrières, elle reprit un air joyeux pour dire : « Mes petites, fermez soigneusement toutes les portes, devant comme derrière. » Elle dépêcha de plus deux sentinelles pour veiller sur Singet : elles devaient donner l'alarme au moindre bruit à la porte.

« Mes filles », ordonna-t-elle alors, « arrangez la chambre à coucher. Quand vous aurez allumé les chandelles et

l'encens, invitez le moine chinois à venir : je vais me donner du plaisir avec lui.»

Elles allèrent chercher le Vénérable et le ramenèrent par la main. L'ogresse affecta un air des plus charmants, lui prit les mains et lui dit :

«L'or ne vaut pas un radis, auprès d'un plaisir sans prix : tu connais le dicton. Amusons-nous donc un moment comme font mari et femme!»

Le Vénérable ne desserrait pas les dents. Il aurait voulu se dérober, mais de peur de la pousser au meurtre, il se résigna à la suivre en tremblant dans la chambre. Il était comme hébété et muet, incapable de lever les yeux, aveugle aux tentures du lit, aux paniers, malles et toilettes. Il n'entendait pas non plus les propositions impudiques de la créature. Le brave moine!

*Ses yeux ne voyaient pas la beauté du mal,
Ses oreilles n'entendaient pas les paroles lascives.
Broderies, brocards, visage enjôleur lui sont fumier,
Or, perles et joli minois ne lui sont que cendres :
La seule passion de sa vie est la méditation;
Il ne s'est jamais écarté de la terre du Bouddha, serait-ce d'un*

[demi-pas.

Comment pourrait-il s'attacher au jade de la peau et à l'odeur de la

[femme,

*Lui qui ne sait que cultiver la vérité et nourrir sa nature de bouddha?
L'ogresse, pleine de vie, est animée d'un désir sans borne,
Le Vénérable, raide et morne, reste absorbé dans la méditation.
L'une n'est que tendresse et douceur, l'autre cendres et bois mort.
L'une tire la couverture nuptiale, submergée de désirs lascifs,
L'autre serre sa tunique, l'esprit vigilant.*

Celle-là voudrait presser sa poitrine contre la sienne, enlacer ses cuisses dans l'extase de phénix culbutés,

Celui-ci aimerait rester face au mur, rentré au monastère, immobile comme Bodhidharma¹.

La femme enlève ses vêtements pour mettre en valeur sa peau douce et parfumée; le moine chinois se couvre pour cacher sa chair rude et grossière.

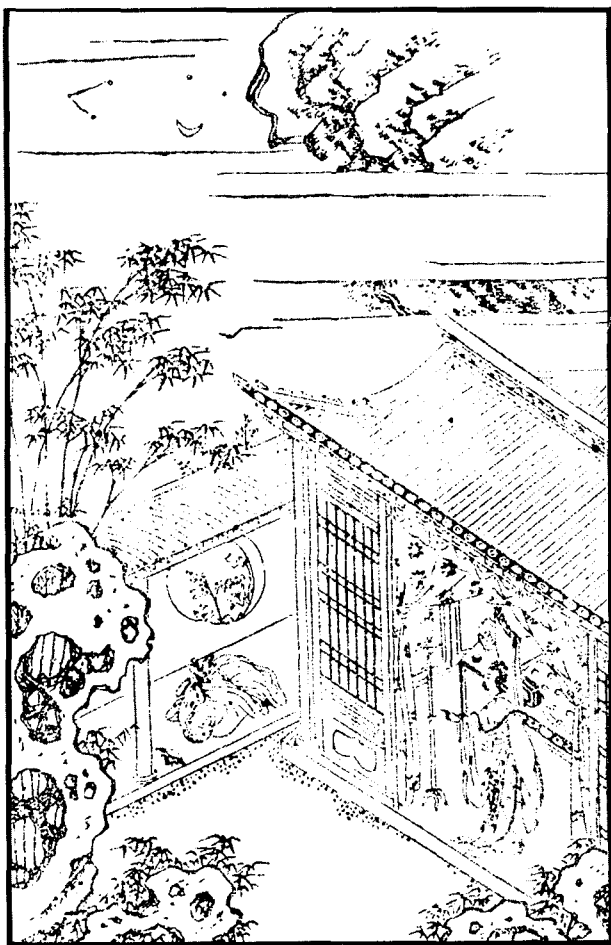
«Il y a place près de l'oreiller et loisir sous la couverture, pourquoi ne viens-tu pas te coucher?» lui demande l'ogresse.

— Mon crâne est rasé, et ma robe monastique : je ne saurais vous tenir compagnie, répond le moine chinois.

— Je suis prête à faire comme Liu Cuicui d'antan², dit-elle.

— Le pauvre moine que je suis n'est pas l'acârya Clair-de-Lune³, répond-il.

— Je suis d'une beauté plus ensorcelante que Xi Shì⁴, rétorqua l'ogresse.



Force lui fut de ligoter comme un chien l'homme qu'elle chérissait et de le faire jeter sous la galerie.

- *À la suite de quoi notre roi de Yue est mort et enterré depuis longtemps, répliqua le moine chinois.*
- *Te rappelles-tu», lui dit-elle,*
«Plutôt mourir sous les fleurs qu'ailleurs
Et, fantôme, rester bon vivant!
- *Mon Yang véritable est suprême trésor que je ne saurais galvauder pour toi, misérable squelette poudré.»*

Ils se livrèrent à cette joute de réparties jusqu'à la nuit avancée sans que Tripitaka fût le moins du monde ébranlé. L'ogresse avait beau le tirer et secouer, sans le lâcher un instant, le Vénérable restait calme et ferme dans son refus. La lutte se poursuivit jusqu'à minuit, lorsqu'elle perdit patience et s'écria : «Les petites, apportez des cordes!»

Force lui fut de ligoter comme un chien l'homme qu'elle chérissait et de le faire jeter sous la galerie. On éteignit les lampes et chacun rentra se coucher. La nuit s'écoula sans incident.

Le coq avait chanté trois fois sans qu'ils s'en rendissent compte. Au bas de la montagne, Singet s'étirait en disant : «La tête m'a fait mal un bon moment, mais je ne sens plus rien maintenant, ni douleur ni ankylose; ça me démange un peu, c'est tout.

— Le mieux pour faire passer la démangeaison serait une seconde piqûre», ricana Porcet, «qu'en penses-tu?

— Lâche, lâche! grommela Singet en crachant.

— Lâche?» pouffa Porcet, «c'est plutôt le Maître qui a dû en lâcher!

— Cessez de vous chamailler!» intervint Sablet, «il fait jour : ne perdons pas de temps et allons capturer la créature maléfique.

— Ne bouge pas, mon frère», lui dit Singet, «occupe-toi du cheval. Porcet m'accompagne.»

L'idiot rassembla toutes ses énergies, resserra sa tunique de coton noir et suivit le Novice. Chacun, avec son arme, sauta sur la fàlaise et fut d'une traite au pied de l'écran de pierre.

«Reste ici», dit Singet, «je crains que l'ogresse n'ait porté atteinte au Maître dans la nuit. Attends que je sois allé aux nouvelles. Si elle l'a eu, s'il a perdu son Yang primordial et vraiment détruit sa vertu, il ne nous restera plus qu'à nous disperser. S'il est demeuré impassible et inébranlable, il faudra s'efforcer de tenir jusqu'à ce que

nous parvenions à tuer l'être maléfique et sauver le Maître pour reprendre la route vers l'Ouest.

— Tu nous en bailles de belles», ricana Porcet, «comme dit le proverbe : *Est-ce que poisson sec peut servir d'oreiller au chat?* Même s'il ne s'est rien passé, elle a dû en griffer quelques morceaux.

— Cesse de dégoïser! Attends donc que j'aïlle voir!»

Sacré grand saint! Il tourna autour de l'écran, faisant ses adieux à Porcet. D'une secousse, il se retransforma en abeille, se glissa, en volant, par la porte et aperçut les deux servantes, endormies sur leurs crécelles de veilleur! : elles leur servaient d'oreillers. Puis il partit observer ce qui se passait sous le kiosque fleuri : après s'être dépensées jusqu'à minuit, les goules, épuisées, s'étaient toutes endormies, les unes après les autres, et ne se rendaient pas compte que le jour se levait. Singet s'envola derrière et entendit confusément la voix de Tripitaka. Levant la tête, il l'aperçut ligoté les quatre fers en l'air sous la galerie. Il se posa doucement sur sa tête et appela : «Maître!

— C'est toi, Conscient-de-la-Vacuité», répondit le moine qui avait reconnu la voix, «vite, sauve-moi la vie!

— C'était bien, cette nuit?

— Plutôt mourir que consentir à commettre pareille chose! répondit Tripitaka en serrant les dents.

— Elle m'avait l'air pleine de tendresse et d'affection pour vous, hier. Comment se fait-il qu'elle vous inflige ces tourments aujourd'hui?

— Elle m'a persécuté la moitié de la nuit sans que je dénoue ma ceinture ni m'approche de la couche. Quand elle a vu que je ne me soumettrais pas, elle m'a ligoté ici. Je te supplie de me délivrer pour que nous repartions vers notre quête.»

Le bruit de leur conversation eut tôt fait de réveiller l'ogresse qui, si cruelle qu'elle fût, ne pouvait se résoudre à renoncer. En se retournant, tirée de son sommeil, elle n'avait entendu que «vers notre quête». Elle se jeta aussitôt au bas du lit et se mit à vociférer : «Ça refuse le bonheur de l'union conjugale pour aller vers quelle quête?»

Alarmé, Singet quitta le Maître et, déployant précipitamment ses ailes, s'envola dehors où il reprit son propre aspect et appela Porcet.

L'idiot fit le tour de l'écran rocheux et demanda : «Il l'a faite, la chose, oui ou non?»

— Pas encore, pas encore!» répéta en riant Singet, «le Maître s'est fait lutiner par elle, mais, comme il ne voulait rien savoir, elle s'est fâchée et l'a gardé ligoté là-bas. Juste au moment où il me racontait ce qui s'était passé, elle s'est réveillée et je suis ressorti en hâte.

— Qu'est-ce qu'il a dit, le Maître?

— Il a dit qu'il n'a pas dénoué sa ceinture ni touché à son lit.

— Bon, parfait! C'est toujours un vrai bonze : allons à son secours!»

L'idiot, en rustaud qu'il était, n'attendit pas d'autres explications pour lever le râteau et l'abattre de toutes ses forces sur la porte, qui vola en éclats dans un épouvantable vacarme. Réveillées en sursaut, les filles qui dormaient sur leurs crécelles coururent vers la porte intérieure en criant : «Ouvrez! les deux affreux ont défoncé le portail!»

L'ogresse sortait de sa chambre, quand quatre ou cinq servantes accoururent lui annoncer : «Madame, les deux horribles hommes d'hier sont revenus à l'entrée, qu'ils ont démolie.

— Mes petites!» répondit aussitôt à ces mots la créature, «allez vite me faire chauffer de l'eau pour ma toilette et emportez le frère impérial, ligoté comme il est, dans la pièce à l'arrière. Attendez que j'aie les écraser.»

La brave ogresse! Elle sortit, brandissant le trident et vociférant :

«Maudit singe! Brute sauvage de cochon! Aucune considération! Oser venir défoncer ma porte!

— Salope de putain!» répliqua Porcet, «tu oses la ramener après avoir traité de cette façon notre maître? Toi qui as piégé notre maître dans l'intention d'en faire ton vieux! Rends-le-nous avant qu'il ne soit trop tard! Ose dire ne serait-ce qu'un demi-“non” et je te ratisse avec la montagne tout entière.»

Sans demander d'autre explication, l'ogresse rassembla toutes ses énergies, et, recourant aux mêmes procédés, se mit à souffler le feu et la fumée par le nez et la bouche. Elle leva le trident, visant Porcet qui l'esquiva et lui balança un coup de râteau. Singet le secondait avec sa trique de fer. Revenant à sa magie, la créature paraît en tous sens; elle semblait dotée d'un nombre incroyable de mains. Au bout de quatre ou cinq engagements, ce fut au tour de Porcet d'être piqué à la lèvre. Par quelle arme? Mystère. L'idiot

chercha le salut dans la fuite, se mordant la lèvre et traînant le râteau, en proie à une vive douleur. Singet, quelque peu effrayé, fit une feinte de son bâton et rompit le combat à son tour. L'ogresse s'en retourna triomphalement et ordonna aux filles de charrier des pierres pour bloquer l'entrée.

Bref, revenons à Sablet qui laissait le cheval brouter sur la pente : à peine avait-il entendu des couinements que, levant la tête, il vit venir à lui Porcet, qui faisait la moue en geignant.

«Qu'est-ce qui t'arrive?

— Affreux, horrible! Mal, terriblement mal!»

Il n'avait pas fini sa phrase que Singet surgissait devant eux : « Mon brave idiot! » ricana-t-il, « hier tu me voyais avec une tumeur au front, mais aujourd'hui, c'est ton tour d'être affligé d'une inflammation aphteuse!

— C'est intenable, intenable!»! grogna Porcet, «la douleur est insupportable.»

Les trois se trouvaient ainsi en peine, quand apparut une vieille femme, un panier de bambou vert à la main, ramenant le produit de sa cueillette de la route du Sud.

«Frangin», suggéra Sablet, «la mère approche : profitons-en pour lui demander des renseignements, de quelle créature il peut s'agir et quelle arme a pu causer semblable blessure.

— Reste là, je vais l'interroger», répondit Singet. Comme il ouvrait l'œil pour la regarder plus attentivement, il remarqua qu'une auréole de nuées lui surmontait la tête et qu'une brume odorante lui enveloppait le corps.

«Mes frères!» s'écria le Novice qui la reconnaissait, «qu'attendez-vous? Venez vous prosterner! la mère est notre *bodhisattva*!»

Porcet se jeta précipitamment à genoux, malgré sa douleur, Sablet s'inclina, tenant le cheval par la bride, et Singet s'agenouilla, mains jointes :

— Salut, très efficiente *bodhisattva* Guanyin, notre salvatrice très miséricordieuse et compatissante!»

Voyant qu'ils l'avait reconnue à son éclat primordial, Guanyin remonta dans les nuages et, à mi-hauteur dans l'espace, reprit sa vraie forme, celle au panier de poissons. Le Novice la rejoignit dans les airs pour lui déclarer respectueusement : «Pardonnez à vos disciples de ne vous

avoir accueillie. Absorbés par nos efforts pour sauver notre maître, nous ne savions pas que nous recevions l'honneur de votre visite. Nous espérons ardemment en votre aide dans l'épreuve que nous fait subir cette démonsse difficile à vaincre.

— Ce monstre est des plus redoutables», répondit Guanyin, «son trident est constitué des deux pinces que forment depuis sa naissance ses pattes de devant. C'est un dard recourbé à sa queue qui inflige des piqûres douloureuses et que l'on appelle "poison à renverser un cheval". Elle-même est un esprit-scorpion qui avait écouté le Bouddha prêcher sur les soutras au monastère du Coup-de-Tonnerre. En la voyant, l'Ainsi-venu l'avait repoussée de la main, ce qu'il n'aurait pas dû faire, car elle retourna son dard pour le piquer au pouce. Lui aussi en avait ressenti une douleur intenable et l'avait fait aussitôt saisir par ses gardes porteurs de foudre. C'est elle qui est ici. Pour sauver votre maître, vous feriez mieux de faire appel à quelqu'un d'autre. Moi non plus, je ne saurais m'en approcher.

— Je vous supplie de bien vouloir m'indiquer à qui je dois m'adresser», demanda Singet en saluant à nouveau, «de sorte que je puisse le prier de venir.

— Va au portail est du ciel et sollicite au palais de Clarté le préposé de la constellation de la Pléiade² : vous pourrez alors la terrasser.»

Sur ces mots, elle se transforma en rayon lumineux et retourna d'une traite aux mers du Sud.

Singet redescendit annoncer à Porcet et Sablet : «Rassurez-vous, mes frères, le Maître a son étoile salvatrice.

— Laquelle? demanda Sablet.

— La *bodhisattva* vient à l'instant de m'inviter à solliciter la Pléiade. J'y vais et reviens.

— Frangin! ajouta Porcet, la lèvres torses, «demande-lui une pommade pour calmer la douleur.

— Pas besoin d'onguent, ça passera avec la nuit, comme hier.

— Trêve de bavardage. Pars au plus vite!» insista Sablet.

Le brave Novice! Il ne fit qu'un bond dans les nuages et fut rendu dans l'instant au portail oriental du ciel. Il trouva tout à coup devant lui le gardien du ciel Croissance³ qui le salua : «Où allez-vous, grand saint?

— Comme je suis chargé de la protection du moine chinois dans sa quête des Écritures à l'Ouest et que nous avons rencontré en route une démonsse qui le persécute, je voudrais passer au palais de Clarté voir l'officier de la Pléiade.»

Soudain apparurent les grands maréchaux Tao, Zhang, Xin et Deng qui lui demandèrent aussi où il allait.

«Je suis à la recherche de l'officier de la Pléiade, pour qu'il terrasse la créature et sauve le Maître, répondit Singet.

— L'officier de la Pléiade a reçu ce matin de l'empereur de Jade la consigne d'inspecter la terrasse de Contemplation-des-Étoiles.

— Est-ce vrai?

— Nous avons quitté ensemble le palais de la Grande Ourse», répliqua le maréchal Xin, «comment aurions-nous l'audace de dire des mensonges!

— Il y a longtemps qu'il est parti et il ne saurait tarder à revenir», ajouta le maréchal Tao, «allez toujours au palais de Clarté; s'il n'est pas encore de retour, vous pouvez vous rendre à la terrasse, grand saint.»

Singet prit congé, ravi d'avoir obtenu ces renseignements. Il n'y avait en effet personne au palais de Clarté. Il était sur le point de s'en retourner, quand il aperçut au loin une troupe de soldats en rang. Derrière venait l'officier de la Pléiade. Il portait encore l'habit de cérémonie de l'audience impériale, tout de fils d'or. Voyez plutôt :

*Les cinq pics du bonnet éclatants d'or,
En main l'insigne de jade précieux,
Sur sa robe sept étoiles du Nord,
La ceinture, octogone curieuse.
Les pendentifs s'entrechoquent, bing, bang,
Et font clochettes au souffle du vent.
L'éventail de plumes turquoise s'ouvre :
Paraît Pléiade dans la cour emplie d'encens...*

À la vue de Singet debout devant le palais de Clarté, les soldats de l'avant-garde s'en retournèrent prestement annoncer : «Seigneur, le grand saint est ici.»

L'officier stellaire résorba la nuée qui lui servait de véhicule, ajusta son costume de cérémonie et s'avança, écartant sa suite, pour saluer et demander : «Qu'est-ce qui vous amène, grand saint?

— Je suis passé vous saluer et vous importuner pour sauver notre maître en difficulté.

— Quelle sorte de difficulté? Où?

— À la grotte du Pipa de la montagne de l'Ennemi-Mortel au royaume des Liang de l'Ouest.

— Quel est donc le monstre qui hante cette caverne pour venir faire appel à l'humble divinité que je suis?

— La *bodhisattva* Guanyin vient de nous apparaître et de nous apprendre que ce serait un scorpion. Elle vous a recommandé comme seul capable d'y porter remède. Voilà pourquoi je suis venu vous solliciter.

— J'aurais préféré en référer à l'empereur de Jade, mais puisque vous êtes ici et que je suis sensible à la recommandation de Guanyin, j'ai trop peur d'un fatal retard pour vous proposer une tasse de thé : partons terrasser la créature! Je me contenterai d'un rapport à mon retour.»

Sur cette réponse, Singet sortit avec lui du portail est du ciel et regagna d'une traite le pays des Liang de l'Ouest. «C'est la montagne que voici», dit le Novice en montrant du doigt. L'officier stellaire abaissa son nuage et atterrit avec Singet au bas de la pente devant l'écran rocheux.

Ce que voyant, Sablet dit à Porcet : «Lève-toi, le frangin est là avec celui qu'il a invité.

— Pardon, mes excuses!» marmonna l'idiot, la lèvre encore tordue, «je suis malade et incapable de vous saluer convenablement.

— Vous qui êtes un moine pratiquant», s'étonna l'officier stellaire, «quelle maladie avez-vous contractée?

— Elle m'a piqué à la lèvre ce matin, à la suite du combat que j'avais engagé contre elle. J'ai encore mal.

— Approche! Je vais te soigner.»

L'idiot retira enfin sa main et balbutia péniblement : «Guérissez-moi, je vous en supplie! Je saurai vous remercier quand j'irai mieux.»

L'officier stellaire palpa la lèvre, souffla dessus et la douleur disparut. Porcet s'inclina bien bas, tout heureux : «Quelle merveille!

— Puis-je vous demander de me palper aussi la tête? fit Singet en riant.

— Pour quoi faire? Vous n'avez pas été empoisonné.

— Si, hier j'y ai eu droit aussi; la douleur n'a passé qu'avec la nuit; ça me démange et je crains que ça ne

recommence le soir : j'aimerais que vous me guériissiez à mon tour.»

L'officier stellaire procéda aux mêmes opérations sur la tête de Singet, ce qui dissipa les derniers effets du poison, l'ankylose et la démangeaison.

«Écrasons cette maudite salope! s'exclama Porcet, plein de ressentiment.

— Parfait, parfait!» approuva l'officier stellaire, «faites-la sortir tous les deux, je me charge de la terrasser.»

Singet et Porcet sautèrent sur le versant de la montagne et passèrent de l'autre côté de l'écran. Tout en lâchant des insultes, l'idiot, avec ses mains en guise de pelles, et le travail du râteau, eut tôt fait de dégager l'entrée de la grotte de l'amas de pierres; la première porte franchie, ils s'attaquèrent à la seconde qui vola en éclats d'un coup de râteau. les petites goules, affolées, avaient trouvé des ailes pour annoncer :

«Madame, les deux affreux ont à nouveau défoncé la porte intérieure!»

L'ogresse venait de faire libérer le moine chinois de ses liens dans l'intention de lui servir un petit déjeuner végétarien, quand, à cette nouvelle, ne faisant qu'un bond hors du kiosque, elle se lança contre Porcet en faisant tourner le trident. Celui-ci l'accueillit avec le râteau, tandis qu'à ses côtés, Singet maniait la trique de fer. Comme elle les serrait de près et allait user de son tour empoisonné, les deux compagnons, qui savaient à quoi s'en tenir, lui tournèrent le dos et s'enfuirent.

Lorsque la créature fut passée de l'autre côté de l'écran, le Novice cria : «Pléiade, où êtes-vous?»

L'officier stellaire se tenait sur le haut de la pente, sous son aspect propre, qui était celui d'un énorme coq à double crête; dressé sur ses pattes, il atteignait une taille de six à sept pieds. Il poussa un cocorico en direction du monstre, qui reprit sa forme originelle : c'était un énorme scorpion, de la dimension d'un *pîpa*¹. Au second cocorico, la créature fut saisie de spasmes et mourut à même le versant de la montagne.

En témoigne le poème :

*Crête fleurie, le cou comme orné de glands,
Griffes acérées, l'ergot dur, les yeux furieux,
De vaillance sans faille, bondit en avant,*

*Admirable en ses trois cris majestueux
Car ce n'est point vulgaire coq de basse-cour,
Mais saint nom de constellation au firmament.
En vain le scorpion s'est drapé d'humains atours :
Il lui a fallu reprendre forme d'antan.*

Porcet s'avança et lui posa le pied sur le thorax : « Bête immonde, cette fois tu ne pourras plus user de ton venin à renverser un cheval ! »

La créature, qui ne bougeait plus, fut écrabouillée à coups de râteau par l'idiot. L'officier stellaire reconcentra un rayon lumineux et s'en fut sur son nuage. Singet, Porcet et Sablet exprimèrent leur gratitude, tournés vers le ciel : « Nous vous avons donné bien du mal ! Nous passerons au palais un jour prochain vous témoigner notre reconnaissance. »

Ceci fait, tous trois préparèrent les bagages et le cheval, puis pénétrèrent dans la grotte. Les servantes, grandes ou petites, s'étaient agenouillées de chaque côté, et se prosternaient en disant : « Seigneurs, nous ne sommes pas des créatures maléfiques, mais des femmes du royaume des Liang qui avaient été enlevées par l'ogresse. Votre maître est en train de pleurer, assis dans le boudoir derrière. »

À ces mots, Singet observa soigneusement l'atmosphère qui était, en effet, dépourvue de tout miasme maléfique. Il pénétra donc plus loin en appelant :

« Maître ! »

À les voir tous surgir, le moine chinois, qui ne se tenait plus de joie, leur demanda : « Mes sages disciples, où ne vous ai-je pas entraînés ! Mais qu'en est-il de cette femme ? »

— Celle-là ? C'était en réalité un gros scorpion femelle », expliqua Porcet, « grâce aux indications de la *bodhisattva* Guanyin, frère aîné a pu obtenir de la Pléiade qu'elle descende la terrasser. C'est alors que je l'ai mise en bouillie. C'est pourquoi nous avons osé entrer sans crainte si avant, afin de revoir votre visage. »

Le moine chinois se confondit en remerciements. Puis on trouva du riz et des nouilles, de quoi préparer un repas végétarien qu'ils mangèrent de bon appétit. Ils convoyèrent les filles qui avaient été enlevées jusqu'au bas de la montagne, où ils leur montrèrent le chemin du retour à la maison.

Ensuite, ils enflammèrent une torche et mirent le feu aux bâtiments, qui furent entièrement détruits. Ils invitèrent Tripitaka à remonter à cheval et retrouvèrent la grand-route de l'Ouest.

Le cas de dire :

*Liens mondains rompus, loin des tentations,
Mer d'or repoussée : illumination!*

Si vous ne savez, en fin de compte, au bout de combien d'années ils finirent par atteindre et réaliser la Vérité, écoutez donc le chapitre qui vient.

Livre douzième

LE FAUX SINGET DÉMASQUÉ

(chapitres LVI à LX)

CHAPITRE LVI

OÙ LE SINGE DE L'ESPRIT, DANS SA FUREUR,
CHÂTIE LES BRIGANDS
ET LA VOIE, ENTÉNÉBRÉE,
EN LA PERSONNE DU MAÎTRE, LE CHASSE.

Ainsi va le poème :

*Pur nous disons de l'âme le socle vide,
Aucune pensée ne trouble sa quiétude.
Tiens singe et cheval¹, ne les laisse aller,
Garde-toi et ne cherche à te glorifier.
Chasse les six brigands², éveille-toi aux trois voies³,
Tout obstacle⁴ cessant, vient l'illumination.
Toute sensualité à jamais vaincue,
À l'Ouest tu jouiras du bonheur absolu.*

Le récit a conté comment Tripitaka avait gardé son corps intact avec une détermination qui lui aurait fait arracher des clous avec les dents⁵, comment il fut libéré grâce à Singet et ses compagnons, qui avaient tué le scorpion. L'étape suivante se passa sans incident mémorable et bientôt ce fut à nouveau l'été. C'était quand

*La brise se parfume d'orchidées naines,
Le bambou se rafraîchit sous l'ondée soudaine.
L'armoise couvre les collines sans hôte,
Fleurs et roseaux se disputent les ruisseaux.
Le grenadier charme l'abeille vagabonde,
À l'ombre des saules s'affolent les oisillons.
Comment lui offrir des gâteaux triangulaires
Et des bateaux-dragons loin de la rivière⁶?*

Maître et disciples jouissaient tout en marchant de ce paysage du Yang à son apogée⁷, laissant ainsi passer la fête

du soleil à son zénith, lorsque tout à coup ils aperçurent une haute montagne qui leur barrait la route.

Le Vénérable tira sur les rênes et tourna la tête pour appeler : « Conscient-de-la-Vacuité, avec pareille montagne devant nous, il faut se tenir sur nos gardes : je crains que ne surgissent à nouveau des créatures maléfiques.

— Rassurez-vous, maître. Nous n'avons rien à redouter, nous autres qui remettons notre destin à une doctrine que nous avons embrassée avec sincérité. »

Réconforté par ces paroles, le Vénérable cravacha son palefroi et lâcha la bride au dragon qui lui servait de monture. En un instant, ils furent au bord d'une falaise et, levant les yeux, quel spectacle!! [...]

Tous quatre grimpèrent longuement la montagne à pas lents avant de passer le sommet. Redescendant par le versant occidental, ils trouvèrent une étendue plane et ensoleillée. Porcet voulut alors faire étalage d'énergie : il confia les bagages à Sablet et, brandissant des deux mains le râteau, alla de l'avant presser le cheval, qui ne s'émut pas pour autant. Indifférent aux cris et menaces de l'idiot, il poursuivait son chemin du même amble.

« Pourquoi le bousculer, frerot? » intervint Singet, « laisse-le marcher tranquillement! »

— Il se fait tard. J'ai faim, après avoir grimpé la montagne toute la journée. Il faut se remuer un peu et trouver des habitations où mendier.

— Dans ce cas, je me charge de lui faire presser le pas. »

À peine eut-il agité sa trique et poussé un cri que le cheval s'échappait et filait comme la flèche sur la route plate.

Pourquoi craignait-il le Novice et non Porcet, me direz-vous? C'est que cinq cents ans auparavant Singet s'était vu confier le soin des chevaux, aux haras célestes, par l'empereur de Jade, qui lui avait conféré le titre d'épizoologue². La tradition s'en est conservée jusqu'à nos jours : les chevaux ont peur des singes. Le Vénérable perdit le contrôle des rênes; restant agrippé à la selle, il lui avait lâché la bride : le cheval blanc ne retrouva l'amble qu'après un galop d'une vingtaine de lis en terrain découvert.

Ainsi allaient-ils, quand soudain se fit entendre un coup de gong et, de chaque côté de la route, surgirent une

trentaine d'hommes, chacun armé de lances, sabres, triques ou bâtons. Ils barraient la route en criant :

«Bonze, où vas-tu?»

Surpris, Tripitaka tremblait si fort qu'il tomba du cheval et se mit à balbutier, accroupi dans l'herbe au bord du chemin : «Grâce, épargnez-moi, *Mahârâja*!

— On ne te touchera pas», lui annoncèrent deux grands gaillards qui devaient être leurs chefs, «à condition de nous laisser ton viatique.»

Le Vénérable comprit alors qu'il avait affaire à des bandits de grand chemin. Il se redressa et, levant les yeux :

L'un, au visage violacé et aux dents protubérantes, éclipse l'étoile du malheur², l'autre, avec ses yeux globuleux qui saillent, vaut funérailles. Leurs tempes rougissent de leur chevelure comme si elles étaient en flammes; au menton, leurs poils jaunâtres semblent autant d'épines. Ils portent sur la tête des bonnets de peau de tigre, des jupes de bataille en martre serrées autour de la taille. L'un tient en main un bâton armé de dents de loup, l'autre porte à l'épaule une raquette de jonc noué. Ils ne le cèdent en rien, assurément, au tigre de la montagne ni au dragon qui surgit de l'eau.

À voir leur mine patibulaire, Tripitaka ne put que se lever et joindre les paumes devant sa poitrine en implorant : «*Mahârâja*, le pauvre moine que je suis est envoyé par le souverain des Tang des terres de l'Est en quête des Écritures au paradis de l'Ouest. Il y a si longtemps que j'ai quitté Chang'an, des années et tant de jours : notre viatique est entièrement épuisé. Nous vivons d'aumônes, nous qui avons quitté la famille. D'où nous viendrait l'argent? Je mets tout mon espoir en votre miséricorde : laissez passer l'humble moine que je suis!

— C'est avec la férocité du tigre que nous avons pris cette résolution», rétorquèrent les deux chefs en se rapprochant de lui avec le reste de la bande, «si nous bloquons cette voie importante, c'est pour soutirer du pognon; qu'est-ce que tu nous chantes avec ta miséricorde? Si tu es sans le sou, ôte tes vêtements, abandonne-nous le cheval blanc : on te laissera passer.

— *Emituo fo!*» supplia Tripitaka, «cette robe, je l'ai mendiée morceau par morceau, les uns me donnant la toile, les autres quelques coups d'aiguille. M'en dépouiller, n'est-ce pas me condamner à mort? Vous n'avez que cette

vie pour agir en braves, la prochaine vous trouvera changés en bêtes sauvages.»

La remarque eut le don d'exacerber l'un des brigands, qui leva sa grosse trique et s'avança pour l'assener sur le Vénérable qui se dit en son for intérieur : «Malheureux! Tu crois posséder une bonne trique, mais tu ne connais pas encore celle de mon disciple.»

Le brigand, trique dressée, s'apprêtait à frapper à toute volée, sans autre forme de procès. Le Vénérable n'avait jamais menti de sa vie; devant l'urgence qu'exigeait la situation, il se résigna à la tromperie : «Ne me touchez pas! J'ai de jeunes disciples qui me suivent et vont arriver. Ils ont sur eux plusieurs taëls d'argent qu'ils vous donneront, voilà tout.

— Ce n'est pas ce bonze-là qui pourrait encaisser grand-chose. Attachez-le-moi!»

Les hommes se jetèrent sur lui, le ligotèrent et le suspendirent à la plus haute branche d'un arbre.

Revenons à ces trois mauvais esprits de malheur! qui s'efforçaient de rattraper le cheval qu'ils avaient fait détalé.

«Le Maître est parti à toute allure, je me demande s'il nous attend quelque part», disait Porcet en riant aux éclats. Puis, apercevant le Vénérable suspendu à l'arbre, il se reprit : «Voyez donc le Maître! Il lui suffisait d'attendre. Quelle humeur l'a donc poussé à grimper à l'arbre et à jouer à la balançoire, en se retenant aux lianes?

— Ne dis pas de bêtises, idiot!» répliqua Singet à ce spectacle, «le Maître a été pendu là-haut, non? Ralentissez, pendant que je vais un peu plus loin observer la situation.»

Sacré grand saint! À peine était-il monté sur une haute pente qu'il reconnut une bande de brigands. Il s'en réjouit intimement : «Quelle chance! La bonne affaire se présente à la porte!»

Faisant demi-tour, d'une secousse il se changea en un jeune et coquet petit bonze de seize ans à peine, tout de noir vêtu, un ballot de toile bleue à l'épaule. Il arrivait à grandes enjambées et, devant l'arbre, interpella le Maître : «Qu'est-ce que cela signifie? Qui sont ces mauvaises gens?

— Ô mon disciple, tire-moi de là au lieu de me poser toutes ces questions.

— Qu'est-ce qu'ils trafiquent?

— Ce sont des brigands de grand chemin qui m'ont arrêté en exigeant l'argent du passage. Comme je n'avais rien à leur donner, ils m'ont suspendu là-haut en attendant d'aviser avec vous. Sinon, il aurait fallu que je leur abandonne le cheval.

— Maître», se mit à rire Singet à ces explications, «vous n'êtes vraiment pas à la hauteur. Des bonzes aussi peu coriaces que vous, il n'y en pas beaucoup de par le monde! C'est l'empereur des Tang Taizong¹ qui vous a envoyé en mission : nul ne saurait vous contraindre à donner le cheval-dragon!

— Mais, disciple, que pouvais-je faire? Vois de quelle façon ils m'ont pendu; et s'ils s'étaient amusés à me battre?

— Qu'est-ce que vous leur avez dit?

— Ils m'ont fait perdre mon sang-froid : je ne pouvais faire autrement que leur parler de toi.

— Maître, vous auriez pu tourner autour du pot! Pourquoi me dénoncer?

— J'ai prétendu que tu avais de l'argent sur toi pour les empêcher de me taper dessus, un subterfuge de la dernière extrémité...

— Bon, n'en parlons plus! Merci de votre recommandation auprès de ces gens-là! La dénonciation vient à point. Recommencez quatre-vingts fois par mois, votre vieux Singet n'en ferait que de meilleures affaires.»

Voyant le Novice en conversation avec le Maître, les bandits firent mouvement et l'entourèrent : «Holà! p'tit bonze, t'as des sous à la ceinture, ton maître nous l'a dit; aboule avant qu'il ne soit trop tard, si vous voulez avoir la vie sauve; crachote un demi-refus et l'on vous expédie tous les deux!

— Messieurs les officiers», répondit Singet en posant le sac, «inutile de hurler. J'ai en effet quelques fonds là-dedans, pas grand-chose, une vingtaine de sabots² d'or, au plus, et vingt ou trente lingots d'argent d'une pure blancheur³, sans compter les menus fragments. Si vous les voulez, prenez donc le sac avec, mais ne frappez pas mon maître. Comme le disent nos livres anciens, *la vertu est fondamentale; les richesses sont secondaires*⁴ : cela est sans importance. Nous autres moines avons toujours la ressource de mendier. Chaque fois que nous rencontrons un respecté donateur, nous recevons vêtements et donations : nous

n'avons besoin de rien. Pourvu que vous détachiez mon maître, je vous offre le tout.»

La bande était ravie d'entendre ce discours. Chacun se disait : «Le vieux est pingre, mais le jeune a les idées plutôt larges.»

Et de donner l'ordre de descendre Tripitaka.

Le Vénérable, qui recouvrait la vie, sauta sur le cheval et, cravachant sa monture sans se soucier de Singet, partit au galop dans la direction d'où il était venu.

«Vous vous trompez de route!» lui cria précipitamment le Novice, qui reprit le sac dans l'intention de le rattraper. Les brigands l'en empêchèrent :

«Où vas-tu? Laisse ton viatique ici, si tu ne veux pas qu'on te travaille à notre façon!

— Puisque vous parlez clair», répliqua en riant Singet, «partageons les fonds en trois.

— Notre jeune bonze est un petit malin», répondit l'un des chefs, «on veut se garder un petit quelque chose à l'insu du Maître. C'est bon : aboule, qu'on voie un peu. S'il y en a vraiment beaucoup, on te laissera en douce de quoi t'acheter des gâteaux ou des fruits.

— Ce n'est pas ce que je veux dire, mes frères», rétorqua Singet, «qu'est-ce que vous croyez? Je n'ai pas d'argent. Je veux dire qu'il vous faut partager avec moi le butin que vous avez accumulé tous les deux en pillant les gens.»

La proposition remplit les brigands d'une immense colère. Ils se mirent à vitupérer : «L'effronté! Innocent, ce bonze! Il se refuse à en lâcher et c'est à nous qu'il en réclame! Bouge pas, regarde ce que tu vas prendre!»

L'un des deux chefs leva sa canne de jonc et frappa sept ou huit fois le crâne tondu de Singet qui fit comme s'il ne s'était aperçu de rien. Il leur dit avec un large sourire : «Mes amis, à taper de cette façon, vous pouvez continuer jusqu'au printemps prochain. Ce n'est pas sérieux!

— Il a vraiment la tête dure, ce bonze, s'exclamait le brigand, immensément surpris.

— Je suis confus», fit Singet en riant, «je ne mérite pas tant de compliments, mais, je l'avoue, je m'en tire assez bien.»

Sans attendre d'autres explications, les brigands se mirent à deux ou trois pour frapper à la volée.

« Calmez-vous, messieurs », leur dit Singet, « j'ai quelque chose à vous montrer. »

Sacré grand saint ! Il se tâta l'oreille et en tira une aiguille à broder : « Messieurs, nous n'avons, bien sûr, pas d'argent sur nous, nous autres moines ; je n'ai que cette aiguille à vous offrir. »

— C'est la débîne ! Avoir laissé filer le bonze riche pour mettre la main sur ce pouilleux d'âne tondu. C'est-il que tu saurais coudre ? Nous, qu'est-ce tu veux qu'on en fasse, de ton aiguille ? »

Comme ils n'en voulaient pas, Singet la manipula et, en une semi-rotation, la transforma en trique de la grosseur d'un bol.

« Le bonze m'a l'air tout jeune, mais il s'y connaît en magie », s'exclama le brigand, effrayé.

Singet planta la trique dans le sol et déclara : « Je la donne à qui la prendra ! »

Les deux bandits s'avancèrent pour l'arracher, mais les pauvres ! Pas plus que libellule n'ébranlerait une colonne de marbre, ils ne parvinrent à la remuer d'un quart de poil. Comment auraient-ils pu se douter que la trique était cette barre cerclée d'or qui faisait trente-trois mille livres sur les balances du ciel ? Singet s'approcha, la souleva sans effort et, dansant la figure du python qui se retourne et se tord, la pointa sur les malfaiteurs :

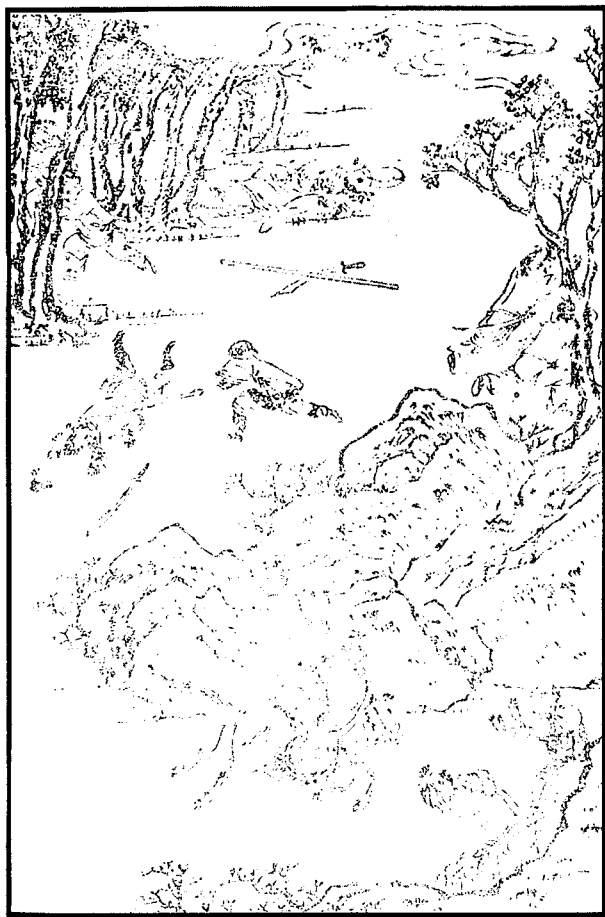
« Pas de chance de tomber sur le vieux Singet ! Votre étoile est en baisse, à vous tous... »

Le bandit revint lui flanquer une bonne soixantaine de coups dont le Novice ne fit que rire : « Tu dois commencer à te fatiguer les mains ; laisse-moi t'en refiler un, en échange, avec mon bâton, et ne t'imagines pas que c'en est un vrai. »

Ne voilà-t-il pas que d'un large mouvement, il donne à la trique la grosseur d'une margelle de puits et quelque soixante-dix à quatre-vingts pieds de longs. Un petit coup en envoie un valser à terre et mordre la poussière, où il reste silencieux et sans mouvement. L'autre chef se met à vociférer :

« Ce voyou de tondu exagère ! Au lieu de lâcher ses sous, il nous tue un homme ! »

— Attendez, patience ! un par un » répliqua en souriant Singet, « vous y trouverez chacun votre compte, jusqu'à ce que soit extirpée ton engeance ! »



Un autre balancement de la barre tua net le second : le reste de la bande, terrorisé, s'enfuit dans tous les sens en abandonnant les armes.

Un autre balancement de la barre tua net le second : le reste de la bande, terrorisée, s'enfuit dans tous les sens en abandonnant les armes.

Reparlons de Tripitaka, qui galopait sur son cheval en direction de l'est, lorsque Porcet et Sablet l'arrêtèrent pour lui dire : « Où allez-vous donc, maître? Vous vous êtes trompé de chemin!

— Disciples!» répondit le Vénérable en retenant sa monture, « prévenez votre condisciple avant qu'il ne soit trop tard, dites-lui de ménager la trique et de ne pas tuer les brigands.

— Restez ici, maître, le temps que j'y aille et revienne.»

L'idiot courut tout au long du chemin et, près du but, se mit à crier à tue-tête : « Frangin, le Maître t'ordonne de ne pas tuer.

« Je n'ai tué personne! répliqua Singet.

— Où sont alors passé les brigands?

— Les autres se sont dispersés, sauf ces deux-là, les chefs, qui dorment.»

Porcet se mit à rire : « Que la peste les prenne, ces deux-là! Ils ont dû être à la fête toute la nuit pour tomber de sommeil sur place sans même chercher quelque autre endroit pour dormir! » L'idiot s'avança pour les regarder de plus près : « Tiens ils font comme moi, ils dorment la bouche ouverte et bavent.

— Je leur ai fait sortir leur fromage de soja, ajouta Singet.

— Du fromage de soja sur la tête des gens?

— Je leur ai fait sauter la cervelle!»

Dès que Porcet l'eut entendu dire qu'il leur avait défoncé le crâne, il courut en hâte auprès de Tripitaka annoncer : « Les brigands se sont débandés!

— Parfait, parfait! De quel côté sont-ils partis?

— Il leur a donné une telle raclée qu'ils sont raides. Où auraient-ils pu aller?

— Pourquoi dire qu'ils se sont débandés?

— Il les a tués : n'est-ce pas une façon de se débarrer?

— Il les a tués comment?

— Il leur a fait deux gros trous dans la tête.

— Ouvre le sac, prends quelques sous et va vite acheter un peu de pommade.

— Vous plaisantez, maître! La pommade est faite pour

les bosses et blessures des vivants. À quoi bon la passer sur des trous de cadavres?

— Ils les a vraiment battus à mort?» grommela Tripitaka, fort contrarié; il se mit à marmonner toutes sortes de remarques désobligeantes sur les singes, et, tirant sur les rênes pour faire revenir le cheval sur ses pas, il se rendit avec Sablet et Porcet auprès des morts qui gisaient, couverts de sang, au bas de la pente. Spectacle insoutenable pour le Vénérable, qui donna aussitôt à Porcet l'ordre de s'armer du râteau : «Creuse-leur une fosse et enterre-les pendant je récite un rouleau du soutra des Morts!»

— Vous vous trompez d'adresse, maître», protesta Porcet, «c'est Singet qui les a tués, c'est à lui qu'il faut demander de les brûler et enterrer, pourquoi serait-ce au vieux Porcet de faire le terrassier?»

Le Novice, que les reproches du Maître avaient mis de méchante humeur, cria :

«Maudit paresseux de lourdaud! Enterre-les, au trot! Si tu traînes, tu vas tâter de mon bâton!»

L'idiot prit peur : il creusa au pied de la pente jusqu'à trois pieds de profondeur avec son râteau et atteignit une couche de rocs sur lesquels son outil ne mordait pas. Il l'abandonna et se mit à fouiner avec son groin. Il finit par trouver un coin meuble où, d'un coup de gueule, il creusait deux pieds et demi, cinq en deux coups de groin. Il y fit descendre les deux corps, les recouvrit et construisit par-dessus un tumulus.

«Conscient-de-la-Vacuité», demanda alors Tripitaka, «va me chercher de l'encens et des cierges pour la cérémonie et la récitation du soutra.

— Vous ne vous rendez pas compte», s'exclama Singet en faisant la moue, «en plein milieu de la montagne! Ni village devant, ni boutique par-derrière! Où se procurer cierges et encens? Même si l'on avait l'argent...

— Décampe, caboche de singe!» grommela Tripitaka avec rogne, «laisse-moi répandre une pincée de terre en guise d'encens pendant la prière!»

*Ainsi le saint moine endeuillé,
Auprès de la tombe désolée,
Récita, par l'effet de sa bonté,
L'invocation pour les consoler :*

«Je vous salue, les braves, et vous prie d'écouter ma prière et d'en entendre les raisons : souvenez-vous que je suis un Chinois qui a reçu mission de l'empereur Taizong de me mettre en quête des textes de soutras au paradis de l'Ouest. Passant par ce territoire, j'ai rencontré votre bande qui s'était formée dans ces montagnes, sans savoir de quel canton et préfecture vous étiez. Je vous avais instamment suppliés avec de douces et bonnes paroles, mais vous ne m'avez pas écouté et avez répondu au bien par la colère. C'est alors que vous êtes tombés sur le Novice et sous les coups de sa trique. Par pitié pour vos cadavres exposés aux intempéries, je les ai recouverts de terre et d'un tumulus. J'ai brisé des bambous verts en guise de bâtonnets d'encens : j'ai mis tout mon cœur dans cette cérémonie sans éclat. Pour offrandes, j'ai pris des pierres insensibles et insipides, mais je vous les apporte avec sincérité.

«Quand vous passerez devant le tribunal infernal et que l'arbre sera déraciné pour fouiller les racines, rappelez-vous qu'il s'appelle Singet et que je me nomme Chen : chacun son nom, qui est différent. Tout tort a son auteur, toute dette son créancier : ne portez pas plainte contre moi, le moine en quête des Écritures!»

«Maître», dit Porcet en riant, «vous vous êtes disculpé parfaitement bien, mais nous n'y étions pas non plus tous les deux quand il les a frappés.»

Tripitaka reprit tout de bon la prière et ramassa une nouvelle pincée de terre : «Si vous portez plainte, les braves, ne dénoncez que Singet. Porcet et Sablet n'y sont pour rien.»

À ces mots, le grand saint ne put s'empêcher de ricaner amèrement : «Je vous remercie de vos bonnes intentions, maître! Alors que je me suis tant dépensé, que je me suis donné tant de peines pour vous dans cette quête, vous invitez ces deux canailles de bandits à porter plainte contre moi? Si je les ai tués, c'est pour vous! Serais-je venu ici, aurais-je été amené à cette extrémité si vous n'étiez pas allé chercher les Écritures et si je n'étais pas devenu votre disciple? Pour sûr que je leur dois aussi une invocation à ma façon!»

La trique bien en main, il l'abattit par trois fois sur le tumulus et déclara :

«Peste soit sur vous, les brigands! Écoutez-moi : vous

m'avez donné sept ou huit coups de bâtons par-devant, autant par-derrière. Je n'en ai eu ni bobo ni gratouille, mais vous m'avez fait perdre patience, un faux pas suit l'autre : les coups que je porte vous ont été fatals. Vous pouvez aller raconter tout ce que vous voulez : ce n'est pas au vieux Singet que vous ferez peur!

«L'empereur de Jade me connaît, les rois¹ célestes m'obéissent, les vingt-huit "maisons"² me craignent, les neuf luminaires³ me redoutent. Les dieux des murs et fossés de préfectures ou sous-préfectures s'agenouillent devant moi. Égal-au-Ciel, du pic de l'Est⁴, tremble devant moi. Les dix juges⁵ des Enfers ont été à mon service. Les dieux des cinq chemins de fortune⁶ me traitent en aîné. Les cinq directeurs des trois mondes⁷, les ministres des dix orientés⁸, tous sont de vieilles connaissances et de bons amis : vous pouvez toujours aller porter plainte!»

Ces brutales imprécations furent un nouveau choc pour Tripitaka, qui crut bon d'ajouter : «Disciple, ma prière n'était destinée qu'à t'inculquer la vertu du respect de la vie pour que tu deviennes bon et charitable. Allons, il ne fallait pas me prendre au sérieux!

— Ce n'était pas matière à plaisanterie, maître», répliqua Singet, «mais cherchons sans tarder un abri pour la nuit!»

Le Vénérable ne put que contenir son ressentiment et remonter à cheval.

Singet se sentait froissé; Porcet et Sablet, de leur côté, étaient travaillés par la jalousie : sous l'apparente harmonie, une sourde hostilité opposait maître et disciples. Ils marchaient le long de la grand-route lorsqu'ils aperçurent au nord une ferme. À la regarder, c'était un beau domaine,

Les sentiers envahis de fleurs sauvages, le portail ombragé d'arbres variés. Une cascade tombe de la falaise lointaine, blés et tournesols⁹ poussent dans les champs plats. Les roseaux humectés de rosée servent d'abri à la mouette légère, saules et peupliers sous la brise de perchoir à l'oiseau fatigué. La turquoise des cyprès rivalise avec l'émeraude des sapins. La vergerette rouge se mire sur la renouée dans une compétition parfumée. Les chiens du village aboient, les coqs du soir chantent tandis que vaches et moutons repus sont ramenés par le garçon de ferme. La fumée du millet qui cuit se confond avec la brume : c'est le moment où la maison alpestre s'enfonce dans le crépuscule.

Comme il s'avavançait, le Vénérable vit tout à coup un vieil homme sortir de la chaumière. Il le salua aussitôt les mains jointes.

«D'où venez-vous, moine?»

— Je suis envoyé à la recherche des Écritures au paradis de l'Ouest par l'empereur des grands Tang des terres de l'Est. Notre chemin passant de votre côté, je me suis permis, comme le soir tombe, de venir vous demander si je pourrais passer la nuit dans votre résidence.

— Votre noble pays est à une telle distance d'ici, s'étonna le vieil homme en souriant, «comment avez-vous pu franchir seul tant de montagnes et rivières?»

— Je suis accompagné de trois disciples.

— Où sont vos éminents disciples?»

— Ce sont eux, au bord de la grand-route», répondit Tripitaka en les montrant du doigt.

Le vieux leva les yeux et, à la vue de leur horrible physionomie, fit précipitamment demi-tour et se serait réfugié à l'intérieur si Tripitaka ne l'avait retenu en lui disant : «Respecté donateur, ayez l'immense compassion de nous offrir un gîte pour la nuit!»

Tremblant, la gorge serrée au point de ne pouvoir articuler, le vieux fit un signe de dénégation de la tête et, agitant les mains, finit par dire :

«I... ils n'ont pas l'air humain! Ce... ce sont des monstres!

— N'ayez crainte, cher donateur», insista en souriant Tripitaka, «ils sont nés comme ça, mes disciples. Ce ne sont pas des monstres.

— Mais, mon père, l'un est un *yakṣa*¹, l'autre une face-de-cheval² et le troisième le duc du Tonnerre!»

Cette dernière remarque fit sortir de ses gonds le Novice qui lui cria à tue-tête : «C'est moi, Singet, le duc du Tonnerre. Le *yakṣa* est mon arrière-petit-fils et la face-de-cheval mon arrière-arrière-petit-fils!»

À ces mots, le vieillard sentit ses âmes le quitter³, et, livide, ne songeait plus qu'à rentrer chez lui. Tripitaka l'accompagna à la chaumière en le soutenant et lui dit en souriant : «Cher donateur, il ne faut pas avoir peur d'eux, bien que ce soient de grossiers personnages qui ne savent parler.»

Il le réconfortait ainsi quand parut une femme qui tenait par la main un enfant de cinq ou six ans.

«Pourquoi pareille frayeur, le père? dit-elle.

— Occupe-toi du thé, la mère», put enfin articuler le vieux.

La femme planta là le gosse et entra chercher deux tasses de thé. Le thé bu, Tripitaka descendit de son siège pour se tourner vers la femme et la saluer :

«L'humble moine que je suis est envoyé en quête des soutras par les grands Tang des terres de l'Est. En arrivant dans votre noble pays, j'ai sollicité l'avantage de passer la nuit dans votre respectée résidence; c'est la laideur de mes trois disciples qui a provoqué cette frayeur sans fondement du vénéré chef de famille.

— Une peur pareille, parce qu'ils sont laids?» s'étonna la femme, «qu'en serait-il s'il voyait des tigres ou des panthères?

— La mère, ce n'est pas tant leurs visages que leur façon de parler qui est terrifiante. Quand j'ai dit qu'ils ressemblaient à un *yakṣa*, une face-de-cheval et un duc du Tonnerre, ce dernier m'a répondu qu'il était Singet et que les autres étaient ses descendants. À ces mots, j'ai évidemment pris peur.

— Mais non», corrigea Tripitaka, «Singet est l'aîné de mes disciples, Porcet, le deuxième, celui qui ressemble à une face-de-cheval, et Sablet, le troisième, celui qui a l'air d'un *yakṣa*. Si laids qu'ils soient, ce sont des moines qui observent la doctrine et s'attachent aux fruits des bonnes actions. Ce ne sont en rien des créatures maléfiques : il n'y a pas lieu d'en avoir peur.»

En apprenant leurs noms et leur qualité de moines pratiquants, le vieux couple se sentit enfin rassuré. «Entrez, entrez donc, je vous prie!» dirent-ils.

Le Vénérable sortit appeler ses disciples et leur faire ces recommandations :

«À l'instant, le vieux vous a trouvés particulièrement repoussants. Quand vous entrerez le voir, tenez-vous bien et montrez-lui chacun un peu plus de respect que vous ne le faites d'habitude.

— Je suis beau et courtois», répondit Porcet, «et non impulsif et grossier comme mon condisciple aîné.

— Oui, tu serais un beau garçon», rétorqua Singet en riant, «sans ton long groin, tes larges oreilles et ta tête hideuse.

— Ne commencez pas à vous quereller», coupa Sablet,

«ce n'est ni le lieu ni le moment de faire de l'esprit. Entrons, entrons!»

Là-dessus, prenant bagages et cheval, ils entrèrent tous dans la salle commune de la chaumière, où ils s'assirent après avoir fait la révérence avec un bel ensemble. La sage et bonne épouse prit l'enfant et retourna ordonner que l'on mît du riz à cuire et qu'on leur servît un repas maigre. Quand maître et disciples eurent mangé, la nuit tombait et l'on apporta des lampes afin de continuer à bavarder dans la salle.

«Quel est votre estimé nom, cher donateur? demanda le Vénéral.

— Yang.» Et comme il voulait savoir son âge :

«Soixante-quatorze ans.

— Combien de fils avez-vous?

— Un seul. C'est mon petit-fils que la mère vient d'em-mener.

— Priez donc votre fils de venir. J'aimerais le saluer.

— Il ne le mérite pas. J'ai le malheur de n'avoir su l'éduquer. Il n'est pas à la maison.

— Où vit-il?»

Le vieil homme hocha la tête en soupirant : «Hélas! Si seulement il consentait à vivre honnêtement quelque part, il ferait mon bonheur! Mais il ne pense qu'au mal au lieu de se consacrer à son métier de laboureur, ne sait que piller les maisons, dépouiller les voyageurs, tuer et incendier. Il ne s'acoquine qu'avec les chiens et les renards. Il est parti il y a cinq jours et n'est toujours pas revenu.»

À ce discours, Tripitaka pensa, sans oser en souffler mot : «C'est peut-être l'un de ceux que Conscient-de-la-Vacuité a tués...» Fort mal à l'aise, il s'inclina pour répondre : «Bonté divine! D'aussi sages parents, avoir un fils pareil!»

Singet s'approcha : «Mon vieux monsieur, un fils pareil, un voyou, voleur et violeur, qui risque d'impliquer ses père et mère, à quoi bon vouloir le garder? Laissez-moi vous le retrouver et le supprimer, voilà tout!

— J'ai été moi-même sur le point de le faire», répondit le vieillard, «mais je n'en ai pas d'autre : si mauvais qu'il soit, j'en aurai besoin à mon enterrement.»

Sablet et Porcet se mirent à rire : «Frangin, ne te mêle pas de ce qui ne te concerne pas. On n'est pas au gouvernement, ni toi, ni moi. S'il se conduit mal, est-ce notre

affaire? Demande plutôt à notre donateur une botte de paille et un coin pour dormir. Nous repartons à l'aube.»

Le vieil homme se leva, envoya Sablet chercher derrière la cour deux bottes de paille et les invita à passer la nuit dans une cabane de chaume. Singet attacha le cheval, Porcet y porta les bagages et tous s'y rendirent avec le Vénéral pour prendre du repos.

Bref, le fils du vieux Yang faisait bel et bien partie de la bande de brigands qui s'était dispersée le matin précédent, lorsque Singet avait tué ses deux chefs. Aux alentours de la quatrième veille, vers 2 heures du matin, ils s'étaient regroupés et frappaient à la porte. Entendant cogner, le vieux s'enveloppa dans un vêtement et dit à sa femme : «Maman, les gars sont là.

— Puisqu'ils sont là, ouvre et laisse-les entrer!»

À peine avait-il ouvert que la bande s'engouffrait en vociférant :

«Nous avons faim, à manger!» Le fils du vieux Yang se précipita à l'intérieur, réveilla sa femme et lui commanda de cuire du riz et servir un repas. Comme il n'y avait plus de fagots dans la cuisine et qu'il était allé en chercher dans l'arrière-cour, il demanda à son épouse : «D'où vient le cheval blanc dans la cour?

— C'est au bonze des terres de l'Est en quête des Écritures. Il est venu hier soir ici passer la nuit. Beau-papa et belle-maman lui ont offert un repas maigre et l'ont invité à dormir dans la cabane de chaume.»

À ces mots, le gaillard sortit de la chaumière et, battant des mains, s'exclama en riant : «Quelle chance, les collègues! Quelle veine : notre ennemi est chez moi!

— Quel ennemi?

— Le bonze qui a tué nos chefs est venu loger chez moi; il dort dans la cabane!

— Parfait! On va les attraper, ces ânes tondus, les dépecer et les mettre en saumuré! On s'empare ensuite des bagages et du cheval et du même coup nos chefs sont vengés.

— Pas de précipitation! Aiguiser vos couteaux et attendez que le riz soit cuit. On s'y mettra tous ensemble quand on n'aura plus le ventre vide.»

Ils se mirent tout de bon au travail, les uns aiguisant leurs sabres, les autres leurs lances.

Le vieil homme avait tout entendu; il se glissa dans

l'arrière-cour et réveilla les quatre pèlerins : «Le garçon est venu avec la bande. Ils ont appris que vous étiez ici et ont l'intention de vous occire, ce que je ne saurais tolérer; quand je pense que vous venez de si loin! Ramassez au plus vite vos bagages, je vais vous conduire dehors par la porte de derrière.»

À ces mots, Tripitaka se prosterna tout tremblant pour remercier le vieillard et ordonna aussitôt à Porcet de prendre le cheval, à Sablet de porter les bagages et à Singet de lui tenir sa crosse. Le vieil homme ouvrit la sortie de derrière, les laissa s'échapper et, à pas feutrés, revint dormir.

La cinquième veille¹ était passée quand ils eurent fini d'aiguiser leurs armes et de manger. Tous se précipitèrent alors dans la cour pour découvrir que leur proie avait disparu. Ils cherchèrent longtemps avec des lampes et des torches : de traces, nulle part, sauf la porte de derrière ouverte.

«C'est par là qu'ils se sont enfuis!» s'écrièrent les brigands d'une même voix, «rattrapons-les!»

Chacun de filer comme la flèche : ils n'aperçurent le moine chinois au loin qu'au moment où le soleil se levait. Entendant crier et vociférer derrière lui, celui-ci se retourna brusquement et vit vingt à trente individus qui accouraient, agitant sabres et lances.

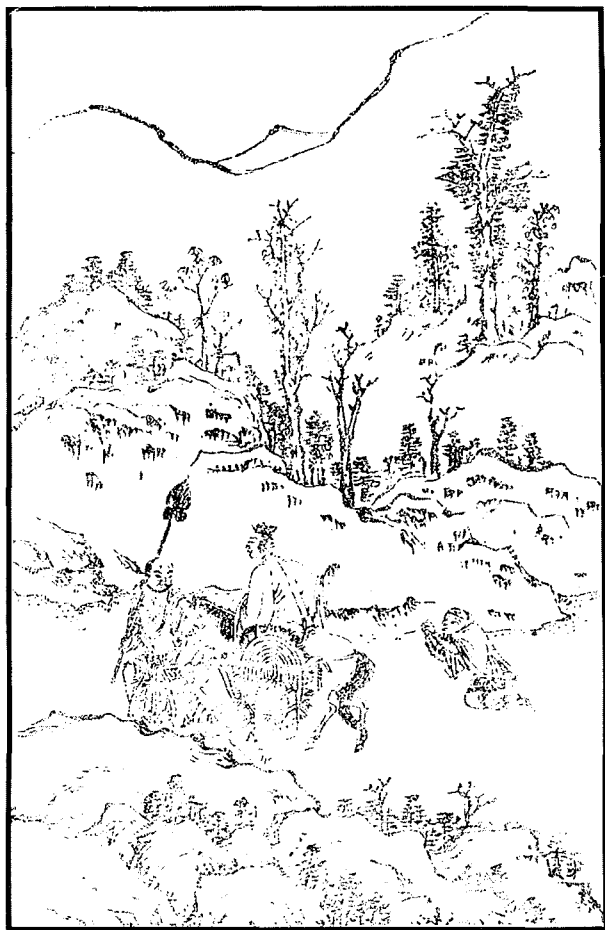
«Mes disciples, les brigands nous ont rattrapés : que faire?»

— Rassurez-vous!» répondit Singet, «tranquillisez-vous : je vais vous en débarrasser.

— Conscient-de-la-Vacuité, tu leur fais peur, rien de plus. Il ne faut pas les tuer!»

Le Novice n'était évidemment pas d'humeur à obéir à cette injonction. Il brandit sa trique et se retourna pour les accueillir : «Où allez-vous, messieurs?»

— Canaille de tondu, tu vas payer pour la vie de nos chefs!» vociféraient les brigands. Ils encerclèrent Singet et bientôt les coups de sabre et de lance se mirent à pleuvoir. D'une semi-rotation de la barre cerclée d'or, le grand saint lui donna le diamètre d'un bol : quelques coups suffirent à éparpiller la bande tels nuages ou étoiles aux quatre coins du ciel. Ceux qui recevaient la trique sur la tête ou sur les côtés mouraient sur le coup; d'autres, qui n'en avaient été qu'effleurés, s'en tiraient avec des fractures ou la peau



« Maîtres, pourquoi me chassez-vous ? »

arrachée; les plus malins s'étaient enfuis à temps, quelques-uns seulement: les autres étaient déjà partis rendre visite au juge des Enfers.

Tripitaka était à cheval : la vue de tous ces hommes qui tombaient le remplit d'une telle frayeur qu'il partit au galop vers l'Ouest, Porcet et Sablet à ses trousses.

«Où est le fils du vieux Yang?» demanda Singet à l'un des brigands blessés qui n'étaient pas encore morts.

«Monseigneur, c'est celui en jaune», gémit le bandit.

Singet s'approcha, lui arracha son sabre, trancha la tête de l'individu en jaune et, la tenant à bout de bras, dégoulinante de sang, rattrapa Tripitaka à grandes enjambées dans les nuages.

«Maître, voici le fils rebelle du vieux Yang : je vous apporte sa tête!»

D'effroi, Tripitaka, livide, tomba de cheval et grommela : «Maudit macaque, tu me feras mourir de peur! Emporte ça, vite; ramène ça!»

Porcet s'avança et, d'un coup de pied, envoya la tête rouler au bord de la route, où il la recouvrit de terre avec son râteau. Sablet posa sa charge et prit le moine chinois par la main : «Relevez-vous, maître.»

Retrouvant ses esprits, le Vénérable, assis par terre, se mit à réciter l'incantation de Constriction du cercle; les oreilles rouges et la face écarlate, le malheureux Novice se roulait par terre, les yeux exorbités, répétant :

«Assez, arrêtez!»

Mais le Vénérable recommença une bonne dizaine de fois la récitation et il ne s'en tenait pas là. Singet faisait des culbutes et contorsions tant la douleur était intolérable, hurlant : «Maître, pardonnez-moi! Dites-moi ce que vous avez à me dire, mais cessez de réciter, cessez donc!»

Tripitaka se tut enfin pour répondre : «Je n'ai rien à te dire. Je ne veux plus de toi. Retourne là d'où tu viens!

— Maître», demanda le Novice en se prosternant malgré la douleur, «pourquoi me chassez-vous?

— Maudit singe, ta violence dépasse les bornes; elle est indigne d'un pèlerin en quête des Écritures. Je t'avais reproché ta cruauté hier quand tu as tué ces deux chefs de bande au pied de la pente. Nous devons gîte et repas à ce vieil homme. Et il nous a sauvé la vie en nous ouvrant la porte de derrière. Que son fils soit un vaurien n'est pas notre affaire : tu n'avais pas à le décapiter. Et moins

encore à détruire tant de vies et porter atteinte tant de fois à l'harmonie de l'univers. Mes multiples exhortations n'ont servi de rien, tu n'as pas une once de bonté en toi! À quoi bon te garder? Va-t'en au plus vite, si tu ne veux pas que je recommence à réciter l'incantation.

— N'en faites rien, je m'en vais!» répéta Singet, effrayé. Il ne l'eut pas plus tôt dit que, d'un bond dans les nuages, il disparut sans laisser de trace.

Hélas! Le cas de le dire :

*Cœur violent ne saurait le cinabre mûrir,
Non plus esprit instable la Voie accomplir.*

Si, en fin de compte, vous ne savez de quel côté se jeta le grand saint, écoutez donc la séance qui vient.

CHAPITRE LVII

OÙ SINGET EXPOSE SES DOLÉANCES
AU POTALAKA,
ET LE FAUX ROI DES SINGES
LIT LA COPIE DU RESCRIT IMPÉRIAL.

L'on a dit à la suite de quelles circonstances Singet le grand saint s'était élevé dans l'espace, accablé et contrarié : où aller? Retourner à la grotte du Rideau-Torrentiel de la montagne de Fleurs et Fruits? Il craignait de se rendre ridicule auprès des petits monstres qui se moqueraient de ces allers et retours indignes d'un preux authentique. Chercher refuge au palais du Ciel? Il risquait de se voir refuser un séjour prolongé. Aller dans les îles de la mer? Il aurait honte devant les immortels des trois îles. Gagner la résidence des dragons? Il ne pouvait se résigner à solliciter le roi. Il ne savait vraiment plus où aller et se dit amèrement : «Tant pis, tant pis! C'est encore retourner voir mon maître qui serait accomplir le juste fruit.»

Il abaissa donc son nuage et apparut debout devant le cheval de Tripitaka : «Maître, pardonnez pour cette fois à votre disciple. Je ne recommencerai plus; désormais je ne commettrai plus de violence et j'accepterai chacune de vos

admonestations. Je vous en supplie, laissez-moi de nouveau vous protéger dans votre voyage à l'Ouest.»

Ce que voyant, au lieu de répondre, le moine chinois se mit à réciter l'incantation de Constriction du cercle. Il la répéta d'un bout à l'autre une bonne vingtaine de fois, jusqu'à ce que le grand saint s'effondrât à terre et que le cercle s'enfonçât dans sa chair d'un pouce, avant de s'arrêter pour dire : «À quoi bon venir m'importuner au lieu de t'en aller?»

— Ne récitez plus! Je vous en prie! Je peux vivre ailleurs, mais je crains que sans moi vous ne puissiez atteindre le paradis de l'Ouest.

— Combien de fois ne m'as-tu pas impliqué dans ces meurtres et destruction de la vie, macaque!» répondit Tripitaka, emporté par la colère, «c'est fini maintenant, je ne veux vraiment plus de toi. Que je réussisse ou non n'est pas ton affaire. Va-t'en, et au plus vite! Si tu traînes, je recommence à réciter l'authentique formule. Et cette fois je ne m'arrêterai pas avant de t'avoir pressé la cervelle hors de la tête!»

En proie à d'intolérables douleurs, Singet voyait que son maître ne changerait pas d'avis : force lui fut de remonter sur son nuage, d'une culbute dans les airs. Soudain lui vint une illumination : «Puisque le bonze se détourne de moi, allons au Potalaka en parler à la *bodhisattva* Guanyin!»

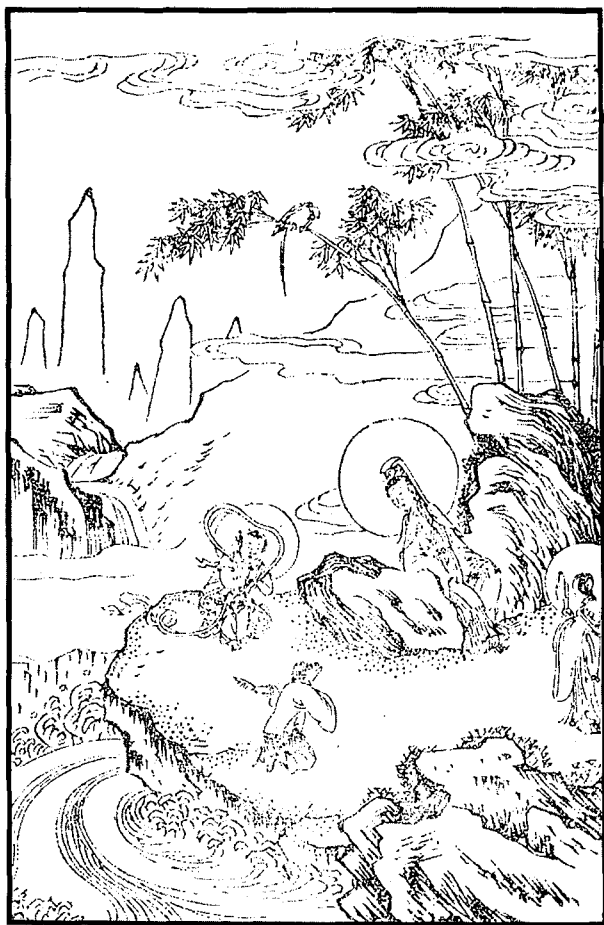
Sacré grand saint! D'une culbute il atteignit, en moins de deux heures, l'océan des mers du Sud, et atterrit droit sur le mont Potalaka. Comme il s'enfonçait dans le bosquet de Bambous-Pourpres, il aperçut le novice Mokṣa¹ qui venait à se rencontrer et le saluait en lui demandant : «Où allez-vous, grand saint?»

— Je voudrais voir la *bodhisattva*.»

Mokṣa conduisit aussitôt Singet à l'entrée de la grotte du Bruit-de-la-Marée, où il fut reçu par le garçon de Bonne-Fortune qui le salua : «Qu'est-ce qui vous amène, grand saint?»

— Il y a une affaire que j'aimerais porter à la connaissance de la *bodhisattva*.»

Au mot de «porter²» le garçon éclata de rire. «Toujours aussi futé, mon singe! Comme du temps où tu m'avais bien eu lorsque je m'étais emparé du moine chinois³. Notre *bodhisattva*, la très miséricordieuse et très compatissante, a



Singet leva respectueusement les yeux sur Guanyin.

fait le vœu de porter secours à toute peine et douleur au moyen du Grand Véhicule, dans sa sainte bonté qui est sans bornes ni limites; qu'est-ce qui ne va donc pas pour que tu veuilles porter plainte contre elle?»

Singet était déjà de fort méchante humeur; à ce discours, il prit la mouche, explosant avec une telle violence que le garçon de Bonne-Fortune faillit tomber à la renverse : «Quelle grossièreté de ta part, petite créature ingrate et stupide! Du temps où tu faisais le monstre, c'est moi qui ai prié la *bodhisattva* de te prendre à son service, de te remettre dans le bon chemin; si tu as obtenu le bonheur éternel, l'aisance de la liberté, une longévité égale au ciel, n'est-ce pas à ton vieux Singet que tu le dois? Et, tout au contraire, tu te permets de l'insulter de cette façon! Alors que j'ai une affaire à porter à la connaissance de la *bodhisattva*, comment peux-tu dire que je porte plainte contre elle?»

— Toujours aussi impulsif, notre singe», répliqua en souriant le garçon, «je plaisantais! Ne le prends pas ainsi!»

Ils étaient en pleine discussion lorsqu'apparut un perroquet blanc qui allait et venait en voletant : ils comprirent que c'était la *bodhisattva* qui les convoquait. Moksa et Bonne-Fortune le conduisirent donc au pied du trône de lotus. Singet leva respectueusement les yeux sur Guanyin, puis s'inclina jusqu'à terre et, sans pouvoir retenir les larmes qui coulaient comme d'une fontaine, il éclata en sanglots. La *bodhisattva* demanda à Moksa et Bonne-Fortune de le relever : «Conscient-de-la-Vacuité, parle-moi clairement; qu'est-ce qui te fait tant de peine? Allons, ne pleure pas, je te sortirai de cette douleur et la supprimerai.

— Ai-je jamais subi pareille avanie?» dit Singet en pleurs et en s'inclinant à nouveau, «depuis que vous m'avez délivré de ce malheur infligé par le Ciel, je me suis comporté en *śramaṇa*¹ fidèle à l'enseignement du Bouddha, j'ai protégé le moine chinois dans sa quête des soutras, j'ai risqué ma vie pour le sauver des obstacles démoniaques. C'était comme arracher un débris d'os de la gueule du tigre, soulever une écaille vivante du dos d'un dragon. J'avais placé tout mon espoir dans le retour à la vérité et l'accomplissement du juste fruit, j'ai tout fait pour me laver des péchés et me débarrasser des mauvaises pensées. Jamais je n'aurais cru que le Vénérable se montrerait si ingrat, qu'il compromettrait toutes ces chances d'un bon

destin et m'infligerait la douleur de n'avoir pu distinguer le blanc du noir.

— Allons, explique-toi, je t'écoute.»

Singet lui exposa en détail comment il avait été amené à tuer les brigands de grand chemin et ce qui s'en était suivi. Il expliqua que tant de gens morts avait excité la hargne du moine chinois au point que, ne distinguant plus le blanc du noir, il s'était mis à réciter l'incantation de Constriction du cercle et l'avait chassé à plusieurs reprises. Faute d'accès au ciel ou d'entrée sous terre, il était venu tout exprès le porter à la connaissance de la *bodhisattva*.

«Tripitaka s'est lancé vers l'Ouest par rescrit impérial. C'est un moine qui cultive le bien de tout son cœur et ne saurait tolérer que soit porté inconsidérément atteinte à la vie. Toi qui possèdes d'immenses pouvoirs, pourquoi, malheureux, battre à mort tant de brigands? Ce sont de mauvaises gens, mais malgré tout des êtres humains que l'on ne doit pas tuer, non pas de ces monstres, goules ou autres créatures maléfiques. De massacrer ceux-ci ajoute à tes mérites, mais tuer des hommes, c'est faire preuve d'inhumanité. Il suffisait de leur faire peur pour sauver ton maître. À mon impartial avis, c'est toi qui a mal agi.»

Le Novice se prosterna en retenant ses larmes : «Même si j'ai mal agi, je pouvais me racheter par mes exploits; je ne méritais pas d'être chassé ainsi. Je vous supplie, dans votre grande miséricorde, de bien vouloir réciter l'incantation de Relâchement du cercle de sorte que je puisse l'ôter et vous le rendre. Laissez-moi retourner vivre à la grotte du Rideau-Torrentiel!

— Je tiens l'incantation de Constriction du cercle de l'Ainsi-venu¹», répliqua en souriant Guanyin; «l'année où il m'avait envoyée sur les terres de l'Est à la recherche de quelqu'un qui fût capable de cette quête, il m'avait remis trois trésors : le *kasāya*² de brocart, la crosse aux neuf anneaux et ce cercle "Or, tords, sors"³. Il m'a enseigné trois versets d'une incantation secrète, mais rien sur le relâchement du cercle.

— Dans ce cas, permettez-moi de prendre congé.

— Tu me quittes pour aller où?

— Je vais au paradis de l'Ouest en parler à l'Ainsi-venu et le prier de réciter l'incantation du Relâchement.

— Attends un instant que j'examine si les sorts sont fastes ou non.

— Inutile, mon sort me suffit tel qu'il est.

— Il ne s'agit pas du tien, mais de celui du moine chinois.»

La brave Guanyin! Assise droite sur son trône de lotus, elle laissait son esprit parcourir les trois mondes tandis que ses yeux de sagesse promenaient leur regard lointain sur l'univers entier. L'instant d'après, elle ouvrait la bouche :

«Conscient-de-la-Vacuité, ton maître va se trouver incessamment aux prises avec une épreuve qui mettra en péril sa vie : il ne tardera pas à te chercher. Reste ici pendant que je vais lui parler pour qu'il te reprenne et réalise avec toi le juste fruit de sa quête.»

Singet ne put qu'acquiescer et rester debout au bas du trône sans oser faire des siennes.

Nous l'y laisserons pour revenir au Vénérable : après avoir renvoyé Singet, il avait chargé Porcet de conduire le cheval et Sablet de porter les bagages. Ils avaient fait tous les quatre, en comptant la monture, quelque cinquante lis à vive allure, lorsque Tripitaka tira sur les rênes : «Disciples, nous avons quitté le village avant l'aube et, avec la contrariété que m'a causée l'épizoologue¹, j'ai de plus en plus soif et de plus en plus faim. Lequel de vous deux veut bien mendier de quoi me nourrir?

— Veuillez descendre du cheval, maître. Je vais voir s'il y a quelque village où demander l'aumône aux alentours.»

À ces mots, Tripitaka se laissa glisser de son cheval tandis que Porcet s'élevait dans l'espace sur un nuage. Il eut beau regarder attentivement, il n'y avait que pics et montagnes à l'horizon, pas la moindre trace humaine imaginable en pareils lieux. Porcet redescendit et dit à Tripitaka : «Aucun endroit où solliciter des aumônes. Pas la plus petite chaumière à l'horizon.

— Puisqu'il n'y a pas moyen d'obtenir d'aumônes, va me chercher de l'eau pour calmer ma soif.

— Je vais vous en quêrir au ruisseau des montagnes du sud.»

Sablet tendit aussitôt le bol à aumônes. Porcet le prit et partit sur un nuage. Assis au bord de la route, le Vénérable attendait, mais l'idiot ne revenait pas. Langue et gorge sèches, le malheureux était tenaillé par la soif.

Ainsi qu'en témoigne le poème :

*Protéger l'âme, nourrir le souffle, c'est l'essence ;
Des sentiments à la nature¹ nulle différence.
La maladie vient des troubles du cœur et de l'esprit ;
La Voie périt quand déclinent le corps et l'énergie.
Sans les trois Fleurs² réunies, en vain travaillerez ;
Les quatre Grandes Choses³ pourries, à quoi bon lutter ?
Sans terre ni bois, métal et eau sont en détresse :
Le corps de la Loi⁴ ne s'accomplit dans la paresse.*

Sablet voyait que Tripitaka souffrait de la soif, alors que Porcet, parti chercher de l'eau, n'était toujours pas de retour. Il n'y tint plus, mit les bagages en sécurité, attacha solidement le cheval et proposa :

«Maître, restez ici à l'aise pendant que je vais le presser un peu.»

Retenant ses larmes, le Vénérable répondit par un hochement de tête. Sablet sauta sur un nuage et fila à son tour vers les montagnes du Sud.

Laissé seul à se morfondre, brûlant de soif, le maître était en proie aux pires souffrances. Il était au désespoir, quand, tout à coup, se fit entendre un claquement sonore qui le fit sursauter et se relever : Singet était agenouillé au bord de la route, tenant des deux mains un bol de faïence!

«Maître», dit-il, «sans votre vieux Singet, vous ne pouvez même pas obtenir de l'eau. Buvez donc ce bol de bonne eau fraîche pour soulager votre soif en attendant que je reparte vous mendier quelque nourriture.

— Je ne veux pas de ton eau! Plutôt mourir de soif et assumer son destin! Je ne veux plus de toi, va-t'en!

— Sans moi vous ne pourrez atteindre le paradis de l'Ouest.

— Que j'y parvienne ou non, n'est pas ton affaire. Maudit macaque, à quoi bon me harceler!»

Le Novice changea de visage; la colère lui monta au nez.

«Ce tondu de malheur n'a pas de pitié et m'a gravement insulté», hurla-t-il aux oreilles du Vénérable, faisant tourner la trique de fer et jetant le bol de faïence. Il lui en rabota le dos. Tandis que Tripitaka tombait inanimé, incapable de répondre, il s'empara des deux sacs de feutre noir et, les tenant à bout de bras, disparut on ne sait où, d'une culbute dans les nuages.

Revenons à Porcet qui, le bol à aumônes en main, dévalait la pente sud de la montagne. Il découvrit soudain

une chaumière dissimulée dans une combe. La hauteur de la montagne l'avait empêché de la repérer jusque-là. Cette fois, en s'approchant, il se rendit compte que c'était bien une habitation humaine. L'idiot se disait : «Je vais sûrement leur faire peur avec ma tête; j'aurai perdu ma peine et n'obtiendrai aucune aumône. Le mieux serait de se transformer, le mieux est de se transformer!...»

Le brave idiot! Il fit une passe, récita une incantation et, au bout de sept à huit secousses, se transforma en un gros moine, au visage jaune et soufrefreux, marmonnant on ne sait quoi. Il s'approcha de la porte et attendit, criant :

«Donateur, s'il reste du riz dans les cuisines, il y a des gens affamés sur la route. Le pauvre moine que je suis vient des terres de l'Est et va au paradis de l'Ouest chercher les Écritures. Mon maître a faim et soif : si vous avez une poignée de riz froid au fond de la marmite, veuillez nous en donner un peu, il y va de notre vie.»

En fait, les hommes de la maison étaient tous partis transplanter et semer, ne laissant que deux femmes qui venaient de cuire le riz et de remplir deux bols qu'elles s'apprêtaient à porter aux champs. Il restait un peu de riz et de croûtes dans la marmite. À voir son air maladif et à l'entendre dire qu'il venait des terres de l'Est et allait au paradis de l'Ouest, elles pensèrent qu'il délirait et craignirent qu'il ne tombât mort à tout moment devant leur porte. Aussi s'empressèrent-elles de gratter tout ce qui restait au fond et d'en remplir le bol à aumônes. L'idiot le ramassa, reprit son aspect originel et retourna d'une traite d'où il était venu.

Il marchait sur la vieille route quand il s'entendit appeler : «Porcet!» Il leva les yeux : c'était Sablet qui criait du haut de la falaise : «Par ici, par ici!» Il descendit et l'accueillit avec ces mots : «Où étais-tu passé, au lieu de puiser de cette belle eau claire du ruisseau, ici?

— En arrivant ici», répondit en riant Porcet, «j'ai vu du monde dans la combe et suis allé leur mendier un bol de riz.

— Nous en avons aussi besoin, mais le Maître meurt de soif, comment chercher de l'eau maintenant?

— C'est bien facile : prends le pan de ton vêtement pour envelopper le riz pendant que je puis de l'eau avec le bol.»

Revenant tout heureux sur la route, ils retrouvèrent Tripitaka gisant dans la poussière, face contre terre; le cheval blanc hennissait et piaffait au bord du chemin, son harnais défait. Les bagages avaient disparu.

Affolé, Porcet trépignait et se frappait la poitrine, hurlant et gémissant :

«Pas besoin d'en dire plus! C'est encore cette bande que Singet avait chassée : ce qui en restait est revenu tuer le Maître et voler les affaires!

— Va plutôt attacher le cheval», lui dit Sablet, qui ne cessait de se lamenter : «Que faire, que faire! C'est le désastre à mi-chemin, l'abandon à mi-course.» Et de pousser un cri : «Maître!» dans des sanglots à fendre l'âme, les yeux pleins de grosses larmes.

«Ne pleure pas, mon frère», lui disait Porcet, «au point où en sont les choses, plus question de poursuivre la quête des Écritures. Veille sur le corps du Maître pendant que je monte le cheval jusqu'à une boutique ou un marché, où je le vendrai quelques taëls, de quoi acheter un cercueil pour enterrer le Maître. Ensuite, il ne nous restera plus qu'à partir chacun de notre côté.»

Ne pouvant se résigner à l'abandonner, Sablet retourna le corps du malheureux moine chinois pour lui réchauffer son visage contre le sien; il sanglotait : «Quel amer destin, maître!»

Il s'aperçut alors qu'une haleine chaude sortait des narines du Vénérable et qu'une certaine tiédeur demeurait sur sa poitrine. Et de clamer aussitôt :

«Porcet, viens! Le Maître est encore en vie!»

Porcet, enfin, s'approcha et le soutint. Le Vénérable reprenait connaissance. Après avoir geint un moment, il se mit à vitupérer contre ce «maudit macaque» qui l'avait battu à mort.

«Quel macaque?» demandèrent Sablet et Porcet.

Le Vénérable restait muet, ne faisant que soupirex. Son gosier humecté de quelques gorgées d'eau, il parla enfin : «Mes disciples, à peine étiez-vous partis que Conscient-de-la-Vacuité est revenu m'importuner. Comme je refusais fermement de le reprendre, il m'a frappé d'un coup de bâton et a emporté les deux sacs de feutre noir.»

À ce récit, Porcet grinça des dents, le cœur enflammé d'indignation :

«Maudit soit le singe, comment a-t-il osé se comporter

ainsi?» Et s'adressant à Sablet : «Occupe-toi du Maître pendant que je file chez lui réclamer les sacs.

— Ne perds pas ton sang-froid! Soutenons le Maître jusque chez ces gens de la combe et demandons-leur un peu d'eau bouillante pour chauffer le riz que tu viens de mendier. Soignons le Maître avant de partir à sa recherche.»

Porcet suivit le conseil : il aida Tripitaka à monter sur le cheval, et, l'un tenant le bol, l'autre gardant le riz froid enveloppé, ils arrivèrent à l'entrée de la chaumière. Il n'y avait plus que la vieille : à leur apparition, elle voulut s'éclipser.

«Ma bonne dame», dit Sablet en joignant les paumes, «nous sommes des envoyés de la cour des Tang des terres de l'Est en route vers le paradis de l'Ouest. Notre maître ne se sent pas bien : nous venons mendier une gorgée d'eau à thé pour lui faire avaler le riz.

— À l'instant est passé un moine phtisique qui se disait des terres de l'Est; il a emporté une aumône de nourriture maigre. Vous en êtes aussi? Il n'y a personne à la maison. Je vous en prie, allez faire votre tournée ailleurs!»

À cette réponse de la vieille femme, le Vénérable, soutenu par Porcet, descendit de cheval et s'inclina : «Ma chère dame, j'ai trois disciples qui ont pris la commune résolution de me protéger dans ma quête des Écritures auprès du Bouddha du grand monastère du Coup-de-Tonnerre dans le divin pays des Indes. J'ai dû me séparer de mon premier disciple parce qu'il passe sa vie à commettre des violences et ne suit pas la voie du bien. Je ne m'attendais pas à ce qu'il revienne subrepticement me frapper dans le dos d'un coup de bâton et vole nos sacs de voyage, ainsi que nos bols et vêtements. Il faut maintenant que j'envoie l'un des mes disciples les réclamer, mais comme une route ouverte n'est pas un endroit où s'asseoir, nous nous sommes permis de monter à votre résidence solliciter un repos momentané. Nous repartirons dès que nos bagages seront récupérés; nous ne saurions demeurer plus longtemps.

— Mais à l'instant, ce gros moine maladif qui est parti avec notre aumône, lui aussi se disait des terres de l'Est. Est-il possible qu'il y ait une autre équipe?

— C'était moi», répliqua Porcet sans pouvoir se retenir de pouffer, «comme j'ai de grandes oreilles et la bouche en avant, j'avais peur de vous effrayer et de ne pas obtenir

d'aumône. C'est pourquoi je me suis déguisé de cette façon. Si vous ne me croyez pas, voyez le riz que mon disciple porte noué dans le pan de son habit.»

La mère reconnut en effet le riz qu'elle avait donné et n'opposa plus de refus. Elles les pria d'entrer s'asseoir, puis mit un pot à chauffer et tendit le thé chaud à Sablet pour y tremper le riz. Ceci fait, celui-ci le présenta au Maître qui se sentit beaucoup mieux après quelques gorgées.

«Lequel de vous va chercher les bagages?» demanda-t-il.

— L'année où le Maître l'avait chassé, j'avais été le chercher là-bas; je la connais, la grotte au Rideau-Torrentiel», fit valoir Porcet, «laissez-moi donc y aller!

— Tu ne saurais y aller. Le macaque ne s'est jamais bien entendu avec toi, et, avec ta façon brusque et grossière de parler, il suffirait d'un mot ou deux pour que les choses dégénèrent et qu'il veuille te frapper. Envoyons Conscient-de-la-Pureté.

— J'y vais, j'y vais! acquiesça aussitôt Sablet.

— Arrivé là-bas», lui recommanda le Vénérable, «prends la mesure de la situation. S'il consent à rendre les sacs, ramasse-les en feignant la reconnaissance. Sinon, ne discute pas, va droit auprès de la *bodhisattva* des mers du Sud, raconte-lui ce qui s'est passé et prie-la de les réclamer pour nous.»

Sablet écouta et acquiesça sur tous les points, puis dit à Porcet : «Je vais le chercher. Ne grogne pas et occupe-toi bien du Maître. Il ne faut pas non plus rudoyer les gens, sinon il est à craindre qu'ils ne te donnent plus de riz. Je reviens sans tarder.

— Entendu!» répliqua Porcet en hochant la tête, «vas-y, mais sois de retour au plus vite, que tu les aies obtenus ou non, sinon nous perdrons sur tous les tableaux : *Avec une palanche pointue, les fagots tombent de chaque côté.*»

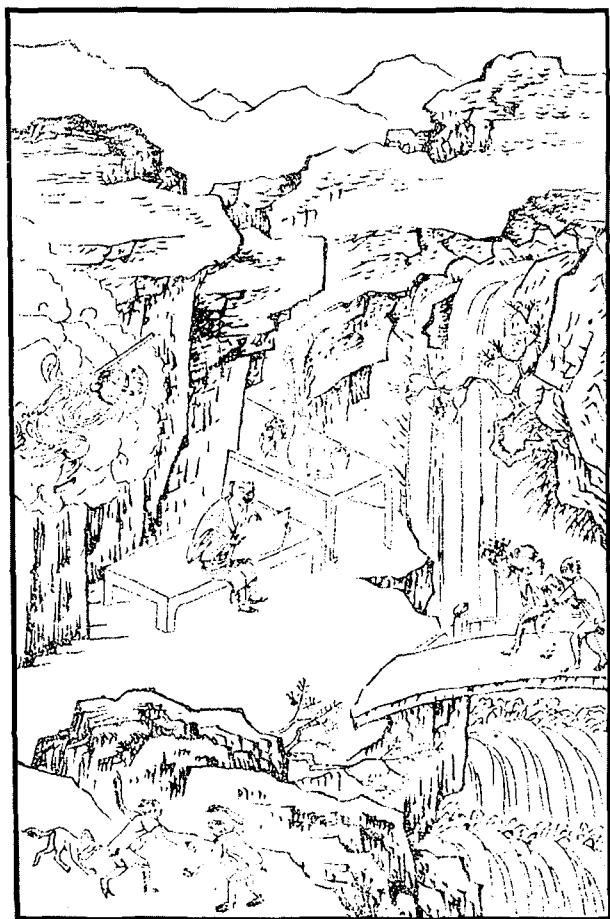
Sablet fit la passe, monta sur un nuage et s'élança vers le continent de l'Est¹. C'était vraiment le cas de dire :

*Quand l'âme quitte le corps, plus rien ne tient la maison,
Fourneau sans feu ne saurait transmuter le cinabre.*

*La Femme jaunie², pour vieux Métal³, a quitté le patron,
Mère du bois⁴ se penche sur le visage glabre.*

*Qui sait quel jour il sera de retour après ce départ?
Cette fois il sera difficile de l'estimer.*

*Les cinq «dynamies» se créent et se détruisent⁵ sans égards,
Tant que le singe de l'esprit ne repasse l'entrée⁶.*



Sablet reconnut Singet, assis sur une haute terrasse rocheuse, qui tenait des deux mains une feuille de papier et lisait sur le ton de la psalmodie [...].

Il fallut à Sablet trois jours et trois nuits dans les airs pour atteindre le grand océan oriental. Au bruit des vagues, il pencha la tête et vit *la brume noire couvrir le ciel de sombres vapeurs, l'écume serrer le soleil dans le froid de l'aube*. Mais il n'était pas d'humeur à jouir du paysage, tandis qu'il passait les îles des immortels et atteignait à l'est le territoire de la montagne de Fleurs et Fruits. Porté par la brise marine et la force de la marée, il lui fallut encore longtemps avant d'apercevoir au loin les hauts sommets, tels une rangée de halberdards au-dessus de paravents suspendus. Il abaissa son nuage en haut du pic et chercha le sentier qui descendait vers la grotte du Rideau-Torrentiel. Comme ses pas l'en rapprochaient, il entendit une vaste rumeur et se rendit compte qu'elle venait d'innombrables singes criant de tous côtés.

Sablet s'avança encore un peu et, regardant attentivement, reconnut Singet, assis sur une haute terrasse rocheuse, qui tenait des deux mains une feuille de papier et lisait sur le ton de psalmodie :

« Nous, Li, empereur des grands Tang des terres de l'Est, avons convoqué en notre présence notre jeune frère, le saint moine maître de la Loi, Chen Xuanzang¹, et lui avons commandé de se rendre en Inde saluer le Bouddha au grand monastère du Coup-de-Tonnerre sur le mont des Vautours, *sabâ*²! et solliciter de l'Ainsi-venu les Écritures.

« Frappé d'une soudaine maladie³, notre âme errait déjà dans l'inférieure demeure, quand Nous avons eu le bonheur de voir le nombre de nos années prolongé, et d'être renvoyé dans le monde des vivants par le juge des ténèbres.

« En reconnaissance de cette chance, Nous avons multiplié les réunions charitables et les cérémonies pour la rédemption des trépassés.

« La salvatrice et miséricordieuse Guanyin Nous ayant accordé la grâce extrême d'apparaître en son corps doré et de Nous indiquer que l'Ouest recelait Bouddha et sutras susceptibles d'assurer la délivrance des âmes enténébrées, nous envoyons le Maître de la Loi Xuanzang franchir mille montagnes avec mission expresse de chercher et solliciter ces Écritures.

« Puissent les royaumes des pays de l'Ouest par où il passera ne point anéantir cette pieuse intention et agir conformément à ce rescrit, promulgué en la treizième

année de l'ère de Contemplation-de-la-Vertu¹ des grands Tang.

«Depuis qu'il a quitté le grand empire, il est passé par maints pays et s'est adjoint en route trois disciples : le premier est Singet Conscient-de-la-Vacuité, le second Porcet Conscient-de-ses-Capacités et le troisième Sablet Conscient-de-la-Pureté².»

Après l'avoir lu à haute voix depuis le début, il recommença, si bien que Sablet, qui avait reconnu le document, ne put s'empêcher de l'interpeller avec vivacité : «Qu'est-ce que ça signifie? Pourquoi lire le passeport du Maître, frangin?»

À ces mots, le Novice leva vivement les yeux et, comme s'il ne reconnaissait pas Sablet, cria : «Saisissez-le, saisissez-le!»

La foule des singes l'encercla et, le poussant, le tirant bon gré, mal gré, l'amena devant Singet qui hurla : «Qui es-tu pour oser t'introduire si près de notre grotte?»

Devant ce changement d'attitude et ce refus de le reconnaître, Sablet se résigna à le saluer comme à la cour : «Permetts-moi de te le dire, frère aîné : il est vrai que notre maître s'est montré irascible et t'a fait d'injustes reproches, allant jusqu'à te maudire à maintes reprises et te renvoyer. Nous ne l'avions pas encore engagé à revenir sur sa décision et nous nous étions absentés à la recherche d'eau et de nourriture, car le Maître avait faim et soif, quand tu as eu la bonté de revenir inopinément et de reprocher au Maître son obstination à refuser de te garder; à la suite de quoi tu l'as frappé, il est tombé évanoui et tu as emporté les bagages. Après l'avoir réanimé, je viens te saluer, frère aîné. Si tu ne détestes pas vraiment notre maître, si tu n'as pas oublié qu'il t'a jadis délivré, reviens le voir avec moi en prenant les bagages et montons ensemble au paradis de l'Ouest obtenir le juste fruit de ce pèlerinage. Au cas où ta rancune serait si profonde que tu ne veuilles plus aller avec nous, rends-moi les sacs, je t'en supplie! Cela ne saurait t'empêcher de jouir au soir de ta vie d'agrestes joies au fond des montagnes, non sans avoir réalisé un double accomplissement.»

À ce récit, Singet répondit par un ricanement sonore : «Sage frère, ton discours ne cadre aucunement avec mes intentions. Si j'ai frappé le moine chinois et lui ai volé ses bagages, ce n'est pas que j'aie renoncé à l'Ouest, ni que

j'aime habiter ici. J'apprends le texte par cœur pour aller moi-même à l'Ouest saluer le Bouddha et solliciter les Écritures afin de les rapporter aux terres de l'Est, en recueillir seul la gloire que les gens du continent du Sud perpétueront à jamais en m'honorant comme leur grand ancêtre.

— Ce que tu dis n'est guère approprié, respecté frère», répliqua Sablet avec le sourire, «il n'a jamais été question de la "quête des Écritures par Singet le Novice"! Notre Bouddha, l'Ainsi-venu, a créé trois corbeilles d'écritures authentiques et avait chargé la *bodhisattva* Guanyin d'aller dans les terres de l'Est trouver quelqu'un qui viendrait les chercher. Ce que l'on veut de nous, c'est que nous protégeons ce pèlerin de toutes nos forces, à travers mille montagnes et tous ces pays. La *bodhisattva* nous l'a dit : le pèlerin était un disciple de l'Ainsi-venu, appelé Cigale-d'Or¹. Banni du mont des Vautours pour manque d'attention aux prêches du Bouddha, rené dans les terres de l'Est, il retrouvera la grande Voie en accomplissant cette mission à l'Ouest. Il devait rencontrer sur son chemin les obstacles qui ont conduit à notre délivrance, à tous trois, pour que nous lui assurions protection. Sans le moine chinois, jamais notre patriarche le Bouddha ne consentirait à te transmettre les soutras : ce serait peine perdue, un rêve insensé!

— Sage petit frère», lui répondit le Novice, «tu n'as jamais eu la tête bien claire. Tu ne saisis qu'un côté des choses, pas l'autre. Tu peux toujours me parler de ce moine chinois à protéger de conserve, mais crois-tu que je n'en trouverai pas d'autre? J'en choisis un d'ici, moine véritable accompli dans la Voie, que je serai seul à soutenir. Qu'est-ce qui m'en empêche? Et dès demain je prends le grand départ. Tu ne me crois pas? Attends, je vais te le montrer.»

«Mes petits, allez vite inviter le Maître à paraître!»

Ils coururent à l'intérieur et ressortirent en tirant un cheval blanc avec un autre Tripitaka, accompagné d'un autre Porcet qui portait les bagages, et d'un autre Sablet qui tenait la crosse!

C'en fut trop pour Sablet qui s'écria, saisi de fureur : «Je n'ai changé d'identité ni en rêve ni en réalité. Il ne saurait y avoir d'autre Sablet. Trêve d'impudence! Tâte de ma cannel!»

Le brave Sablet assena des deux mains un coup de son bâton à terrasser les démons sur la tête du faux Sablet, qui tomba mort : c'était l'un de ces singes maléfiques. Furieux, le Novice fit tourner sa trique cerclée d'or, tandis que la foule des singes cernait Sablet qui se fraya une sortie, frappant à droite et à gauche, et s'échappa, monté sur un nuage, en se disant : «Ce maudit singe est d'une telle insolence qu'il me faut le dénoncer auprès de Guanyin.»

Comme Sablet avait tué un singe et se voyait contraint de prendre la fuite, le Novice ne chercha pas à le poursuivre. De retour à la grotte, il fit tirer de côté le cadavre de la créature assommée à mort, et après l'avoir fait écorcher, le fit cuire¹ et en partagea la chair, accompagnée de vin de palme et de vin de raisin, avec les autres singes. Il choisit un autre compagnon habile en transformation pour obtenir un nouveau Sablet et reprendre l'instruction en vue du pèlerinage à l'Ouest, dont nous ne dirons rien de plus.

Quant à Sablet, après avoir quitté sur son nuage la mer orientale, il atteignit les mers du Sud au bout d'un jour et une nuit. Il fut bientôt en vue du mont Potalaka et précipita sa course pour atterrir et contempler le paysage. Quelle beauté! Assurément,

Territoire qui comprend tous les mystères de l'univers : ici confluent toutes les rivières, se baignent le soleil et les étoiles, ici se rejoignent toutes les créatures, naît le vent et tremblote la lune. À la marée montante se transforme le léviathan², sous les vagues déferlantes nage la tortue géante : des eaux qui unissent la mer du Nord à celle de l'Ouest, des vagues qui rassemblent les océans du Centre et de l'Est. Les quatre mers sont reliées par les artères de la terre, chaque île a ses palais d'immortels.

Cessez de parler des îles des Bienheureux, contemplez la nuageuse grotte du Potalaka. Quel magnifique paysage! Magnificence de l'énergie primordiale qui plane dans les nuées irisées du sommet, cristaux lunaires qui flottent dans la brise sous la falaise. Dans le bosquet de bambous pourpres volent les paons, sur les branches de saules verts parlent les perroquets. Chaque année fleurissent le jade et le jaspe, essences rares et lotus d'or. Que de fois la grue blanche vient percher au sommet et le phénix s'abriter sous le kiosque de montagne! Il n'est pas jusqu'aux poissons qui ne cultivent leur vraie nature, écoutant le prêche des soutras, en sautant et fendant les flots.

Sablet marchait lentement dans la montagne, captivé par le paysage enchanteur, quand il vit venir à sa rencontre Mokṣa, qui lui demanda : «Conscient-de-la-Pureté,

que viens-tu faire ici au lieu de protéger le moine chinois dans sa quête des Écritures?

— Je viens voir la *bodhisattva* au sujet d'une certaine affaire», répliqua Sablet quand il eut fini de le saluer, «auriez-vous l'obligeance de me conduire auprès d'elle?»

Mokṣa comprit qu'il cherchait Singet, mais n'en souffla mot et partit annoncer à Guanyin : «Il y a dehors le plus jeune des disciples du moine chinois, Conscient-de-la-Pureté, qui voudrait vous saluer.»

À ces mots, Singet, au bas du trône, sourit : «Si Sablet vient solliciter la *bodhisattva*, pour sûr que le moine chinois est en difficulté.»

Guanyin donna l'ordre de le faire entrer immédiatement. Sablet salua jusqu'à terre, puis levant les yeux, allait exposer ce qui l'amenait quand il aperçut Singet debout à ses côtés : sans demander d'explications, il brandit son bâton à terrasser les démons et l'abattit en pleine gueule; le Novice eut le temps d'esquiver le coup, mais ne chercha pas à le rendre.

«Tu vas voir, maudit singe coupable des dix crimes! » se mit à tempêter Sablet, «de nouveau ici à leurrer la *bodhisattva*!

— Conscient-de-la-Pureté, ne lève pas la main sur lui!» s'écrie Guanyin, «commence par me dire ce qui t'amène.»

Sablet rangea sa canne, s'inclina à nouveau devant le trône et, haletant d'indignation, déclara à Guanyin : «Ce singe a commis d'innombrables actes de violence tout au long du chemin. L'autre jour, comme il avait tué deux brigands qui lui barraient le chemin au pied de la montagne, le Maître lui en a fait le reproche. Ne voilà-t-il pas que le soir, alors que nous passions la nuit dans le repaire principal des bandits, il a exterminé toute la bande et a montré une tête humaine dégoulinante de sang au Maître qui, de saisissement, est tombé de son cheval; il l'a vertement tancé et renvoyé. Après la séparation, tourmenté par la soif, le Maître a envoyé Porcet chercher de l'eau. Comme il ne revenait pas, j'y suis allé à mon tour. Profitant de notre double absence, Singet est inopinément revenu donner un coup de barre de fer au Maître et emporter les deux sacs de feutre noir. À notre retour, nous l'avons ranimé. Je suis allé à la grotte du Rideau-Torrentiel réclamer les sacs sans penser qu'il changerait d'atti-

tude et refuserait de me reconnaître. Il lisait et relisait la lettre de créance du Maître. Comme je lui demandais pourquoi, il m'a répondu qu'il renonçait à protéger le Maître et voulait aller lui-même au paradis de l'Ouest chercher les Écritures et les rapporter aux terres de l'Est, s'en attribuer le mérite, être déclaré patriarche et acquérir une gloire éternelle. "Comment pourrais-tu obtenir les soutas sans le moine chinois?" lui ai-je objecté. Il m'a répondu qu'il en avait trouvé un autre et lorsqu'il l'a invité à paraître, il y en avait, en effet, un autre, avec le cheval blanc, Porcet et Sablet. "Sablet, c'est moi!" que je lui ai dit, "il ne saurait y en avoir d'autre!" Je lui ai couru après, l'ai assommé : c'était en fait un singe maléfique. Il a voulu alors, à la tête de sa troupe, s'emparer de moi. Telle est la situation que je suis venu tout exprès porter à votre connaissance. Je n'avais pas pensé que son art de la culbute lui aurait permis de me devancer auprès de vous. Je ne sais pas non plus par quelles paroles artificieuses il est parvenu à vous leurrer.

— N'accuse pas autrui à tort, Conscient-de-la-Pureté. Conscient-de-la-Vacuité est ici depuis quatre jours. Je ne l'ai pas laissé repartir : comment aurait-il pu recruter un autre moine chinois dans l'intention d'aller lui-même chercher les Écritures?

— Mais j'ai bel et bien vu un Singet à la grotte du Rideau-Torrentiel. Comment aurais-je pu oser vous mentir?

— Dans ce cas, ne t'emporte pas. Je demande à Conscient-de-la-Vacuité d'aller avec toi à la montagne de Fleurs et Fruits voir ce qui en est. La vérité est indestructible et l'erreur aisément dissipée : une fois là-bas, vous y verrez clair.»

À ces mots, le grand saint et Sablet prirent congé de Guanyin. Il allait résulter de cette randonnée

*Qu'au mont de Fleurs et Fruits blanc et noir deviendraient clairs,
Qu'à la grotte le vrai se distinguerait du pervers.*

Si vous ne savez, en fin de compte, comment, écoutez donc la séance qui vient.

CHAPITRE LVIII

OÙ L'ESPRIT DÉDOUBLÉ
 JETTE LE DÉSORDRE DANS L'UNIVERS ENTIER,
 ET LE CORPS UNIQUE
 A PEINE À RÉALISER L'EXTINCTION VÉRITABLE.

Après avoir pris congé de Guanyin, Singet et Sablet s'élevèrent sur un rayon lumineux et quittèrent les mers du Sud. Au fait, comme l'un allait bien plus vite que l'autre grâce à ses culbutes dans les nuages, Singet serait allé de l'avant, si Sablet ne l'avait retenu en disant : «Frangin, tu n'as pas besoin de foncer tête baissée en me montrant ta queue pour arriver avant moi mettre ordre à la racine des choses! Attends donc que j'y aille avec toi!»

Singet était mu par de bonnes intentions, mais Sablet restait soupçonneux. Les deux naviguèrent donc de conserve et furent bientôt en vue de la montagne de Fleurs et Fruits. Ils atterrirent. Observant attentivement de loin, tous deux aperçurent, en effet, un autre Singet qui trônait au-dessus de la foule des singes, et s'en donnant à cœur joie.

Il ne différait en rien du grand saint : cheveux blonds pris dans un cercle d'or, pupilles foudroyantes dans des yeux de feu; il portait aussi une longue tunique de brocart, la taille serrée dans une jupe de peau de tigre; il tenait à la main, lui aussi, une barre de fer cerclée d'or. Il avait aux pieds les mêmes bottes de daim : même face velue, même bouche de duc du Tonnerre, poches aux joues, oreilles pointues et large front, crocs pointant vers le dehors.

Soulevé d'indignation à ce spectacle, le grand saint laissa Sablet pour s'élancer en avant en brandissant la trique. Il vitupérait : «Quelle sorte d'être pervers es-tu donc pour oser usurper mon aspect et accaparer mes enfants et petits-enfants, t'introduire dans ma grotte et te targuer de mon prestige?»

À cette algarade, l'autre Novice répondit par le silence et se porta à sa rencontre trique en main. Dans cette mêlée, il était assurément impossible de distinguer le vrai du faux.

Quelle bagarre!

*Deux triques, deux singes : des adversaires de taille!
Chacun prétend protéger le frère impérial, faire valoir ses mérites,
établir sa gloire. Le vrai a vraiment prononcé les vœux monastiques, le
faux n'est pas l'authentique fils du Bouddha. Mais en pouvoirs de magie
et transformations, il n'y a ni vrai ni faux : ils se valent. L'un est le
souffle des origines du chaos, le Grand Saint égal au Ciel, l'autre est
l'esprit Réducteur de terres, affiné par une longue ascèse. Ici la trique
cerclée d'or, A-mon-Bon-Plaisir, là le bâton en fer Selon-ton-Cœur. Ils
parent, fendent, feignent, sans vainqueur ni vaincu, sans perdant ni
gagnant.*

*Ils en étaient venus aux mains devant la grotte : les voilà bientôt qui
bataillent dans les airs.*

Grimpant dans les nuages, ils se battirent jusque dans les nuées du neuvième ciel. Sablet se tenait non loin, mais n'osait intervenir car, dans cette mêlée, il était vraiment impossible de distinguer le vrai du faux. Il aurait voulu dégainer pour se porter au secours de son condisciple, mais craignait de blesser le vrai. Après avoir longtemps patienté, il sauta au bas de la falaise et, maniant sa canne à terrasser les démons, mit en déroute les monstres à l'entrée de la grotte, renversa les bancs de pierre, brisa la vaisselle, qui fut réduite en miettes; mais il eut beau chercher partout, les sacs restaient introuvables.

Or, la grotte au Rideau-Torrentiel devait son nom à une fontaine jaillissante qui formait une chute d'eau. Elle cachait l'entrée, ressemblant de loin à un rideau de toile blanche; il fallait s'approcher pour se rendre compte que c'était un voile d'eau. Comme Sablet ne savait pas comment entrer, il ne lui était pas facile de trouver ce qu'il cherchait. Il remonta au neuvième ciel et fit tourner sa canne, mais il lui était difficile de l'abattre : sur lequel?

«Sablet», lui dit le grand saint, «tu ne saurais m'être d'un grand secours ici. Retourne auprès du Maître, dis-lui ce qui se passe pendant que j'entraîne la créature maléfique au mont Potalaka dans les mers du Sud afin de distinguer le vrai du faux devant la *bodhisattva*.»

Là-dessus, l'autre Singet répéta la même chose. Ils ne différaient en rien par l'aspect ou la voix; impossible de distinguer le blanc du noir : Sablet ne put que suivre le conseil et faire demi-tour sur son nuage pour rejoindre le moine chinois, auprès duquel nous le laisserons.

Les deux Singet, voyez-vous, avançaient tout en combattant : ils se rendirent d'une traite aux mers du Sud, non sans cris et vociférations, et, arrivés sur le mont Potalaka, continuèrent à se battre et s'insulter. L'incessante clameur eut tôt fait d'alerter les gardiens célestes, protecteurs de la Loi, qui entrèrent dans la grotte du Bruit-de-la-Marée annoncer sans tarder :

«*Bodhisattva*, il y a bien deux Conscient-de-la-Vacuité qui arrivent en se battant.»

Guanyin descendit de son trône et sortit avec Mokṣa, le garçon de Bonne-Fortune et la Fille-du-Dragon, crier : «Où vas-tu, animal pervers!

— *Bodhisattva*, ce gaillard assurément ressemble à votre disciple», répondirent-ils tous deux, chacun agrippant l'autre, «nous n'avons pas cessé de nous battre depuis que nous avons quitté la grotte au Rideau-Torrentiel, sans parvenir à séparer le vainqueur du vaincu. Les yeux de chair de Sablet ne sont pas assez perçants : sa force ne nous étant d'aucune utilité, votre disciple l'a renvoyé sur la route de l'Ouest auprès du Maître et j'ai entraîné le gaillard sur votre montagne sacrée afin que votre œil de sagesse opère la distinction du vrai et du faux et sépare clairement le juste du pervers.»

L'un n'eut pas plus tôt terminé que l'autre répéta la même chose.

Les divinités et Guanyin eurent beau observer longuement, pas moyen de reconnaître le bon.

«Lâchez prise et tenez-vous chacun d'un côté, que je vous examine à nouveau!» proposa Guanyin.

Ce qu'ils firent, mais l'un disait : «Je suis le vrai», tandis que l'autre répliquait : «C'est le faux!»

Guanyin appela Mokṣa et Bonne-Fortune auprès d'elle et leur murmura :

«Tenez-en un chacun fermement pendant que je réciterai en cachette l'incantation de Constriction du cercle, et nous verrons lequel des deux souffre : ce sera le vrai. Celui qui n'a pas mal sera le faux.»

Tous deux s'exécutèrent, mais quand la *bodhisattva* récita secrètement l'authentique formule, les deux Singet se mirent ensemble à hurler de douleur, à se tenir la tête et à rouler par terre en ne répétant que : «Arrêtez, arrêtez!»

Lorsque la *bodhisattva* s'arrêta, les deux recommencèrent à s'agripper, crier et se battre. Guanyin ne savait plus que



Se poussant et se tirant, l'un et l'autre arrivèrent devant le portail sud du ciel.

faire. Elle dépêcha les gardiens célestes et Mokṣa chercher du secours. Les dieux aussi craignaient de blesser le vrai et n'osaient passer à l'attaque.

— Conscient-de-la-Vacuité! appela Guanyin. Tous deux répondirent en même temps.

«Puisque tu avais été nommé épizootologue», suggéra la *bodhisattva*, «et que tu as fait pareil esclandre au paradis, tous les dieux doivent te connaître; va donc au monde d'En-haut te faire reconnaître et rapporte-moi le résultat.»

Le grand saint la remercia de ses bontés, et l'autre aussi!

Se poussant et se tirant, l'un et l'autre arrivèrent devant le portail sud du ciel sans cesser de se donner des coups et de vitupérer, au point de se voir barrer le passage par Vaste-Regard, à la tête des quatre maréchaux célestes Ma, Zhao, Wen, Guan, et la cohorte des divinités majeures et mineures de la porte, chacune en armes : «Où donc allez-vous? Est-ce ici l'endroit de se battre?»

— Comme j'ai été renvoyé par Tripitaka, que je suis chargé de protéger dans sa quête, pour avoir tué des brigands en route, je suis allé au Potalaka voir la *bodhisattva* et m'en plaindre, sans imaginer que ce monstre avait usurpé mon aspect, battu mon maître et volé les sacs. Quand Sablet est parti les réclamer à la grotte de Fleurs et Fruits, il a constaté que cette créature occupait mon repaire. Lorsque Sablet m'a vu ensuite au Potalaka, il a effrontément affirmé que je l'avais devancé grâce à ma culbute dans les nuages. La *bodhisattva* s'est portée garante pour moi, a refusé d'écouter Sablet et lui a commandé d'aller vérifier au mont de Fleurs et Fruits. Le monstre me ressemble en effet. Nous nous sommes battus tout au long de la route, de la grotte au Potalaka, et avons vu la *bodhisattva*, qui n'a pas non plus su faire la différence. C'est pourquoi je l'ai entraîné ici en combattant afin que vous m'apportiez le secours de la puissance de vos regards et sépariez le vrai du faux.»

Quand il eut fini ce discours, l'autre le reprit. La foule des dieux observait attentivement, mais sans parvenir à distinguer l'un de l'autre.

«Si vous n'êtes pas capables de savoir lequel est le bon», se mirent à hurler l'un comme l'autre, «cédez le passage! Nous allons voir l'empereur de Jade.»

Ne pouvant s'y opposer, les dieux ouvrirent le portail et

les accompagnèrent jusqu'à la salle d'audience des Nuées-Mystérieuses. Le maréchal Ma se précipita à l'intérieur avec les quatre précepteurs célestes Zhang, Ge, Xu et Qiu pour présenter son rapport : « Il y a deux Singet identiques du monde d'En-bas qui ont forcé l'entrée et exigent de voir Votre Majesté. »

Il n'avait pas fini sa phrase que les deux entraient en vociférant, au point que l'Empereur alarmé descendit de son trône les apostropher : « Pour quelle raison, cette scandaleuse conduite ? Crier en ma présence ! Vous courtisez la mort !

— Votre Majesté, Votre Majesté ! » répéta le grand saint, « votre serviteur s'est converti et observe la discipline monastique. Jamais plus je n'oserais ainsi humilier mes supérieurs. C'est que ce monstre a pris mon aspect... »

Il exposa la situation en long et en large : « ... J'espère que vous m'accorderez la grâce de distinguer le vrai du faux. »

L'autre Novice tint, lui aussi, le même discours. L'empereur de Jade donna l'ordre au roi céleste Li Porte-Pagode d'apporter le miroir de détection des monstres afin de savoir lequel était le faux pour l'anéantir, le vrai devant être préservé. Le roi Li s'exécuta et invita l'Empereur ainsi que tous les dieux à observer l'opération. Le reflet des deux Singet apparut dans le miroir, au complet, trique, vêtements, sans un poil de différence !

Comme l'Empereur ne réussissait pas non plus à les distinguer, il les fit mettre dehors.

Au ricanement sonore de l'un, répondit l'éclat de rire de l'autre : ils se prirent à la gorge, recommençant à se battre jusqu'au-delà du portail du ciel. Tombés sur la route de l'Ouest, ils se répétaient l'un à l'autre :

« Allons voir le Maître ! Allons voir le Maître ! »

Reparlons de Sablet, qui avait voyagé trois jours et trois nuits, depuis qu'il avait quitté les deux Singet au mont de Fleurs et Fruits, avant de revenir à la ferme où il fit au moine chinois le récit des derniers événements. Tripitaka en éprouvait un vif regret : « J'ai cru sur le moment que c'était Conscient-de-la-Vacuité qui m'avait frappé et qui avait volé les sacs, sans du tout me douter que c'était la transformation d'un être maléfique.

— La créature perverse a de plus produit un Vénérable, un cheval blanc, et un autre Porcet qui portait nos

bagages, le dernier c'était un autre moi-même! Ça, je n'ai pas pu le supporter et je l'ai étendu mort d'un coup de canne : c'était l'un de ces singes maléfiques. Ils ont alors pris peur et se sont dispersés. Je suis ensuite allé auprès de la *bodhisattva* le lui raconter. Elle m'a envoyé avec le condisciple aîné reconnaître l'imposeur, en effet, exactement identique, si bien qu'il m'était difficile d'aider le vrai. Voilà pourquoi je suis revenu avant lui vous l'apprendre, maître.»

Sous le choc de ce récit, Tripitaka devint livide, tandis que Porcet éclatait de rire : «Parfait! Merveilleux! C'est bien ce que disait notre chère donatrice quand elle se demandait combien d'équipes il pouvait y avoir en quête des Écritures : en voilà une autre!»

Jeunes et vieux de la maison vinrent demander à Sablet : «Où avez-vous été ces derniers jours? À la recherche de fonds pour le voyage?»

— J'ai d'abord été chercher les bagages chez notre condisciple aîné au mont de Fleurs et Fruits du continent oriental», répondit en souriant Sablet, «ensuite j'ai été saluer la *bodhisattva* Guanyin au mont Potalaka des mers du Sud, puis je suis revenu au mont de Fleurs et Fruits et, enfin, je suis ici.

— Quelle distance couvrent ces allers et retours? demanda le vieil homme.

— Environ deux cent mille lis.

— Monseigneur! Une telle distance en quelques jours! Cela ne peut se faire qu'en circulant en nuage!

— Comment aurait-il traversé les mers s'il n'était pas monté sur un nuage? intervint Porcet.

— Ce n'est rien», ajouta Sablet, «notre condisciple aîné aurait fait l'aller-retour en moins d'un ou deux jours.»

À les écouter, les gens étaient persuadés qu'ils étaient des immortels.

«Nous n'en sommes pas», insista Porcet, «mais les immortels, comparés à nous, ne sont que des jeunets!»

Ils échangeaient ces propos quand ils entendirent dans les airs les clameurs d'une querelle. Tous se précipitèrent dehors, alarmés : c'étaient les deux Singet qui se battaient. À leur vue, Porcet sentit la main lui démanier : «Laissez-moi faire; je vais essayer de le reconnaître!»

Là-dessus, l'idiot se ramassa pour bondir en appelant vers le ciel : «Ne crie pas, frangin! J'arrive.

— Frérot, viens, tape sur le monstre!» répondirent d'une même voix les deux Singet.

Partagés entre la peur et la joie, les gens de la ferme se disaient : «C'est chez nous que ces *arbat* qui chevauchent les nuées et s'élèvent sur les nuages ont choisi de venir se reposer. Même si nous avions fait le vœu de nourrir les moines, nous n'aurions reçu gens de telle qualité.» Ils ne ménageaient ni le thé ni le riz et multipliaient les prévenances. Ils se disaient aussi : «Il est à craindre que rien de bon ne sorte de cette bataille des deux Singet, que l'univers n'en soit bouleversé et que quelque malheur ne se produise.»

Tripitaka voyait que la joie du vieil homme masquait son anxiété. Il lui adressa sans tarder la parole : «Rassurez-vous, cher donateur, ne vous tourmentez pas. Quand j'aurai récupéré mon disciple, ramené le mauvais au bien, nous saurons vous témoigner notre gratitude.

— Je n'ose y prétendre, je n'ose...» répondit avec effusion le vieillard.

Sablet l'interrompit : «N'en parlons plus! Maître, asseyez-vous donc ici pendant que nous irons en chercher chacun un pour les amener devant vous. Vous récitez alors un moment la chose que vous savez : celui qui aura mal sera le vrai, l'autre sera le faux.

— Très juste», répliqua Tripitaka.

Sablet monta dans les airs et leur proposa en effet : «Lâchez prise tous les deux : je vous accompagne devant le Maître qui distinguera le vrai du faux.»

Le grand saint baissa les bras et l'autre novice en fit autant.

Sablet en empoigna un, en criant : «Là, frérot, assure-toi de l'autre!»

Ils redescendirent droit devant l'entrée de la chaumière. Tripitaka ne les avait pas plus tôt vus qu'il récitait l'incantation de Constriction du cercle. Les deux éclatèrent en lamentations avec un bel ensemble : «Pourquoi réciter l'incantation alors que nous nous sommes déjà battus si durement? Arrêtez, arrêtez, je vous en supplie!»

Le Vénérable était d'un naturel miséricordieux : il mit un terme à la récitation, mais restait incapable de distinguer le vrai du faux. L'un et l'autre se dégagèrent et reprirent le combat.

«Condisciples, protégez le Maître pendant que je l'en-

traîne devant le roi Yama¹ qui saura faire la distinction», annonça le grand saint, ce que l'autre Novice répéta. Se poussant et se tirant, ils disparurent dans l'instant.

«Sablet, quand tu es arrivé à la grotte du Rideau-Torrentiel et que tu as vu le faux Porcet qui portait les bagages, pourquoi ne les lui as-tu pas arrachés? demanda Porcet.

— Lorsque le monstre a vu que je frappais de ma canne le faux Sablet, il a cherché à me faire encercler pour me capturer et je n'ai dû le salut qu'à la fuite. Puis je l'ai dit à la *bodhisattva* et suis revenu avec le Novice à la grotte, où j'ai renversé les bancs de pierre et dispersé les petits monstres pendant qu'ils se battaient tous les deux dans les airs; mais je n'ai vu que la chute d'eau sans découvrir l'entrée, si bien que je n'ai pas trouvé les sacs et suis retourné les mains vides.

— Tu ne le savais donc pas. L'année où j'étais allé le prier de revenir², nous nous étions d'abord rencontrés devant la grotte; j'avais par la suite réussi à le convaincre et, quand il est rentré se changer, j'ai bien vu qu'il se glissait à travers le rideau : c'est la chute d'eau elle-même qui constitue la porte d'entrée. Je suppose que la créature a entroposé nos sacs dans la grotte.

— Puisque tu la connais, cette entrée», intervint Tripitaka, «profite de ce que personne n'est là pour les reprendre, ces sacs, et poursuivons notre route vers l'Ouest. Même s'il venait, nous n'aurions plus besoin de lui.

— J'y vais», répondit Porcet.

— Frérot, il y plus d'un millier de petits singes devant la grotte : je crains qu'à toi tout seul tu ne parviennes pas à déjouer leur vigilance; le résultat pourrait être désastreux.

— Ils ne me font pas peur, pas peur du tout!» rétorqua en riant Porcet, qui sortit précipitamment et, prenant son élan sur un nuage, fila droit vers le mont de Fleurs et Fruits à la recherche des bagages.

Bref, revenons aux deux Singet qui avaient repris l'échange de coups et de cris derrière le mont des Ténèbres, remplissant d'épouvante les fantômes de la montagne entière, qui, tremblants, se cachaient où ils pouvaient. Ceux qui avaient réussi à fuir s'étaient précipités aux tribunaux infernaux pour annoncer au palais du

Filet de la forêt des apparences¹ : « Votre Majesté, il y a deux Grands Saints égaux au Ciel qui sont arrivés sur le mont des Ténèbres ! »

Alarmé, le roi de la première cour transmet la nouvelle à celui de la deuxième, troisième et successivement jusqu'à la dixième et dernière², un palais passant le mot au suivant. En un instant, les dix rois étaient réunis et envoyaient prévenir d'urgence leur collègue Kṣitigarbha³. Tous étaient rassemblés au palais du Filet de la forêt, mobilisant leurs troupes en vue de la capture du vrai et du faux. On entendit mugir un vent violent et, dans un épais brouillard, l'un et l'autre Singet pénétrèrent dans le palais, roulant et se culbutant.

Les souverains des ténèbres s'avancèrent pour leur barrer le passage :

« Pour quelle raison venez-vous troubler notre sombre séjour, grands saints ? »

— Comme j'étais chargé de la protection du moine chinois dans la quête des Écritures au paradis de l'Ouest et que des brigands avaient pillé mon maître dans une montagne au passage du pays des Liang de l'Ouest, j'en ai tué quelques-uns. Le Maître me l'a reproché et m'a chassé. Je suis allé en conséquence me plaindre auprès de la *bodhisattva* des mers du Sud. Je ne sais comment le monstre en a eu vent : il a pris mon aspect, s'est attaqué au Maître et lui a dérobé les bagages. Quand Sablet est allé les lui réclamer dans la montagne, il a prétendu se mettre lui-même en quête des Écritures au nom de notre maître. Lorsque Sablet s'est enfui aux mers du Sud voir la *bodhisattva*, j'étais précisément à ses côtés. Lorsqu'il s'est plus complètement expliqué sur les raisons de sa venue, la *bodhisattva* l'a envoyé avec moi voir ce qui en était au mont de Fleurs et Fruits : il avait effectivement occupé mon repaire. Nous avons porté notre querelle d'identité auprès de la *bodhisattva*, mais en vérité notre aspect et notre voix étaient si parfaitement semblables qu'elle non plus n'a su en juger. Je l'ai ensuite entraîné au paradis, où les dieux ont éprouvé la même difficulté. En conséquence, je suis retourné devant mon maître, qui a récité l'incantation, mais l'autre a crié de douleur tout comme moi. Voilà pourquoi nous sommes venus troubler votre sombre séjour, dans l'espoir qu'en examinant le registre des vivants et des morts, vous pourriez

découvrir l'origine du faux Singet, poursuivre sans tarder ses âmes et nous épargner les désordres de l'esprit dédoublé.»

L'être maléfique répéta la même chose.

À ce discours, les souverains des Enfers convoquèrent le juge responsable du registre pour en scruter les noms un à un : celui de «faux Singet» n'y figurait pas. Celui-ci examina ensuite le registre des créatures poilues : les cent trente rubriques concernant les singes avaient été rayées d'un coup de pinceau par Singet le grand saint en l'année où il avait atteint la Voie et fait un terrible raffut aux tribunaux infernaux. Aucun nom d'espèces simiesques n'y avait dès lors figuré¹. Examen et vérification faits, le juge revint présenter son rapport.

«Grands saints», répondirent solennellement les souverains infernaux, sceptres en main, «il n'y a plus d'inscriptions à examiner chez nous : il ne vous reste plus qu'à retourner dans le monde des vivants pour trancher.»

À peine avaient-ils prononcé la phrase que le *bodhisattva* Kṣitigarbha se fit entendre : «Attendez, attendez donc ! Je charge Ouïe-Fine de vous distinguer le vrai du faux.»

Au fait, Ouïe-Fine était le nom d'un animal qui avait l'habitude de se tenir sous la table à soutras du *bodhisattva* ; en se couchant contre le sol, il pouvait distinguer les bons des mauvais, les sages des fols parmi les bêtes sans poil, celles à écailles, celles à longs poils, celles à plumes, celles à carapace, parmi les immortels terrestres, célestes, divins, humains et fantomatiques. Sur l'ordre de Kṣitigarbha, l'animal alla donc se tapir au milieu de la cour du Filet de la forêt. L'instant d'après, il relevait la tête et disait à son maître : «Je connais le nom de la créature, mais je ne peux le dire en face, ni participer à sa capture.

— Et si tu le révèles devant lui, qu'arriverait-il ?

— Le découvrir face à face rendrait la créature méchante, je le crains ; elle jetterait le trouble dans le palais sacré et plongerait la résidence des Ténèbres dans le malaise.

— Et pourquoi ne pourrais-tu aider à sa capture ?

— Les pouvoirs du monstre ne sont en rien inférieurs à ceux de Singet le grand saint. Si grande que soit la force de la Loi dont disposent les dieux des Enfers, ils ne pourraient le saisir.

— Dans ces conditions, comment s'en débarrasser ?

— La Loi du Bouddha ne connaît pas de limite.»

Kṣitigarbha comprit aussitôt, et dit au deux novices : «Vous qui avez même visage et pouvoirs égaux, il vous faut aller au monastère du Coup-de-Tonnerre chez l'Ainsi-venu des Śākya¹, seule façon de savoir qui est l'un, qui est l'autre.

— Vous avez raison!» s'écrièrent les deux ensemble, «allons, toi et moi, au paradis de l'Ouest demander au Bouddha de trancher!»

Les dix juges infernaux les raccompagnèrent, remercièrent Kṣitigarbha et retournèrent au palais des Nuées-Turquoise, où ils firent fermer toutes les passes menant au sombre séjour.

Il suffit : voyez les deux Singet se battre sur les nuages flottants qui les entraînaient vers le paradis de l'Ouest. En témoigne le poème :

Avoir le cœur double mène au désastre :
Le doute envahit l'univers tout entier.
On désire riche équipage, piastras,
Des rangs de la cour, l'on ne pense qu'au premier.
Expéditions au sud, puis campagne au nord,
Point de repos : à l'est il faut les arrêter.
De la méditation au vide de l'esprit
Se forme l'enfançon² de sainte conception.

Se tirant et se poussant, s'agrippant et se bousculant, tous deux progressaient dans les airs sans cesser de se combattre, et de vociférer, cela jusqu'à l'entrée du monastère du Coup-de-Tonnerre sur le mont des Vautours au paradis de l'Ouest.

Les quatre éminents *bodhisattva*³, les huit grands porteurs de foudre⁴, les cinq cents *arhat*, les trois mille révélateurs de la vérité⁵, les nonnes et moines mendiants, *bhikṣuṇī* et *bhikṣu*, les *upāsaka*⁶ et *upāsikā*⁷, la foule entière des grands saints s'étaient rassemblés au pied du trône de lotus au sept trésors⁸ pour écouter le Bouddha exposer la Loi. Il expliquait précisément ce passage :

«L'être est dans le non-être, le néant dans le non-néant⁹.
La forme dans l'informe¹⁰, la vacuité dans le non-vide.
L'être est ce qui n'est pas l'être, le néant ce qui n'est pas le néant.
La forme est ce qui n'est pas forme, le vide ce qui n'est pas vide.
Le vide n'est autre que le vide, la forme que la forme.

*La forme n'a pas de forme déterminée, la forme est vide.
Le vide n'est pas un vide déterminé, le vide est une forme.
Sachez que le vide n'est pas vide, que la forme est sans forme.
Ce n'est que lorsque les mots éclairent que l'on atteint le son indicible.»*

La foule entière baissait la tête en signe d'obéissance et, tandis qu'elle chantait en chœur, l'Ainsi-venu faisait pleuvoir du ciel des fleurs à profusion. Soudain, il quitta son trône pour s'adresser à la multitude : « Vous qui êtes tous unis par le cœur et l'esprit, regardez donc arriver l'esprit double¹ en lutte. »

La foule leva les yeux en effet, les deux Singet, dans des vociférations à remuer ciel et terre, pénétraient dans le territoire superbe du monastère. Alarmés, les huit porteurs de foudre s'avancèrent pour leur barrer le passage : « Où voulez-vous aller ? »

— Le monstre a pris mon aspect : je voudrais me rendre au pied du trône importuner le Bouddha pour qu'il me distingue le vrai du faux. »

Impossible de les retenir : tous deux se chamaillant, ils s'agenouillèrent devant le Bouddha pour lui déclarer respectueusement : « Votre disciple, chargé de la protection du moine chinois en quête des Écritures authentiques vers votre monastère sacré, s'est dépensé je ne sais combien de fois pour surmonter les obstacles tendus par les monstres et démons sur la route. Dernièrement, quand nous sommes tombés sur des brigands pillards, il est exact qu'à deux reprises j'ai tué quelques personnes. Le Maître m'en a fait le reproche et m'a chassé : il n'admet plus que nous saluions ensemble le corps doré de l'Ainsi-venu. Que pouvais-je faire, sinon me précipiter aux mers du Sud voir Guanyin et m'en plaindre. Ce monstre a inopinément usurpé ma voix et mon visage pour abattre le Maître et emporter les bagages. Mon condisciple Conscient-de-la-Pureté l'avait poursuivi jusque dans la montagne, où la créature perverse a voulu lui faire accroire qu'il y avait un autre vrai moine en quête des Écritures. Sablet s'est dégagé afin de rejoindre les mers du Sud et porter la situation, en détail, à la connaissance de Guanyin. Elle m'a, en conséquence, intimé l'ordre de retourner sur ma montagne avec Sablet. À la suite de ces circonstances, nous n'avons cessé de nous battre dans cette lutte entre le vrai et le faux, mais, des palais du ciel

aux séjours infernaux, nul n'a su distinguer l'un de l'autre. Voilà pourquoi j'ai l'extrême audace de vous supplier d'ouvrir largement la porte de vos bontés, de m'accorder une pensée pleine de commisération et, par l'éclatante distinction du juste et du pervers, de me permettre d'accompagner le moine chinois jusqu'à vous et d'assurer gloire éternelle à notre éminente doctrine en rapportant les soutras dans les terres de l'Est.»

À les entendre tenir le même discours de la même voix, personne dans la foule, n'aurait été capable de les distinguer. Seul l'Ainsi-venu savait. Il était sur le point de le révéler quand apparut du sud une nuée colorée : c'était Guanyin qui venait saluer notre Bouddha, lequel, joignant les paumes, lui demanda : « Tu vois ces deux Singet, chère Guanyin, qui est le vrai, qui est le faux ? »

— J'ai été bien incapable de les distinguer l'autre jour lorsqu'ils sont passés par ma misérable région. Il en a été de même au paradis comme en enfer. Je suis précisément venue vous prier instamment de nous éclairer.

— Vous autres, si vaste que soit la puissance de la Loi», répliqua en souriant le Bouddha, «vous ne savez que passer en revue les événements de l'univers, vous ne pouvez connaître tout ce qu'il contient, ni avoir connaissance de toutes les espèces qui existent au monde.»

Guanyin le pria d'en exposer la classification.

« Il y a cinq sortes d'immortels », expliqua l'Ainsi-venu, « à savoir ceux du ciel, ceux de la terre, les dieux, les hommes et les fantômes ou démons. Il y a cinq catégories de bêtes : glabres, à écailles, velues, à plumes et à carapace. Le faux Singet n'est ni du ciel, ni de la terre, ni dieu, ni homme, ni démon; non plus glabre, à écailles, velu, à plumes ou à carapace. Il y a toutefois quatre sortes confuses de singes qui n'entrent dans aucune de ces dix espèces.

— Puis-je vous demander quelles sont ces quatre sortes ? reprit Guanyin.

— La première est le singe de pierre surdoué qui connaît à fond les transformations, les saisons du ciel et avantages de la terre; il sait déplacer les étoiles et convoquer les constellations. La seconde sorte est celle du macaque¹ à croupe rouge : il comprend le jeu du *Yin* et du *Yang* aussi bien que les affaires humaines; il est habile à entrer et sortir, à éviter la mort et prolonger la vie. La



Singet ne put se retenir : il fit tourner sa trique et la lui assena sur la tête, le tuant du premier coup.

troisième espèce de singe est le gibbon à longs bras, capable d'attraper la lune et le soleil, raccourcir les montagnes, distinguer le faîte du néfaîte et jongler avec le ciel et la terre. La quatrième et dernière sorte est le simien "à six oreilles", à l'ouïe merveilleuse, capable de pénétrer les lois de la nature, le passé et l'avenir; il sait tout. Les quatre sortes de singes ne font pas partie des dix espèces animales et ne figurent pas sur la liste des noms de créatures des domaines célestes et terrestres. À mon avis, le faux Singet est ce macaque "à six oreilles". De l'endroit où il se trouve, ce singe peut savoir ce qui se passe à mille lis de distance; il peut aussi entendre tout ce qui se dit. Voilà pourquoi l'on peut dire de lui qu'il a l'ouïe merveilleuse, qu'il est capable de pénétrer l'ordre de la nature, le passé, l'avenir et toutes choses. Bref, celui qui a même aspect et même voix que le véritable Conscient-de-la-Vacuité est le macaque "à six oreilles".»

Le singe n'eut pas plus tôt entendu l'Ainsi-venu révéler son aspect originel que, tremblant de peur, il prit son élan pour bondir et s'échapper; mais, le voyant sur le point de s'enfuir, le Bouddha donna l'ordre à la foule de se jeter sur lui. Il fut aussitôt entouré des quatre *bodhisattva*, des huit porteurs de foudre, des cinq cents *arhat*, des trois mille révélateurs, des *bhikṣu* et *bhikṣuṇī*, des *upāsaka* et *upāsikā*, de Guanyin et de Mokṣa. Singet voulut aussi se porter en avant.

«Ne le touche pas, Conscient-de-la-Vacuité», dit le Bouddha, «je vais te le capturer.»

Le poil hérissé, le macaque comprit qu'il ne leur échapperait pas ainsi : d'une secousse, il se transforma en abeille qui s'envola. L'Ainsi-venu leva son bol à aumônes en or et le rabattit. La foule ne s'en était pas rendu compte et croyait qu'il s'était enfui.

«Silence», leur dit en souriant le Bouddha, «le monstre n'est point parti : il est sous mon bol. Devant la foule qui, d'un même mouvement, s'était rapprochée, il le souleva : on y voyait en effet le macaque «à six oreilles», qui avait repris sa forme originelle. Singet ne put se retenir : il fit tourner sa trique et la lui assena sur la tête, le tuant du premier coup. C'est ainsi que l'espèce s'est éteinte et n'existe plus de nos jours.

«Bonté divine! ne put s'empêcher de s'exclamer l'Ainsi-venu.

— Vous ne devriez pas avoir pitié de lui! Il a blessé

mon maître, volé nos sacs : de toute façon, selon les lois, il méritait la décapitation pour vol en plein jour assorti de coups et blessures.

— Retourne vite protéger le moine chinois et reviens chercher les Écritures!

— Il me faut vous l'apprendre», objecta le grand saint en se prosternant, «le Maître ne veut plus de moi. S'il ne me garde pas, la démarche sera peine perdue. Si ce n'est pas trop vous demander, veuillez réciter l'incantation de Relâchement du cercle, de sorte que je puisse l'enlever et vous le rendre. Laissez-moi donc retourner à la vie laïque.

— Ne te laisse pas égarer par le désordre de la pensée et cesse ces caprices. Je te fais raccompagner par Guanyin : pas de danger qu'il refuse de te reprendre. Protège-le, vaille que vaille! Le temps viendra où, l'exploit accompli, tu retrouveras la joie suprême et une place, pour toi aussi, sur le trône de lotus.»

À ces mots du Bouddha, Guanyin, qui se tenait à ses côtés, joignit les mains pour le remercier de la grâce qu'il lui accordait et emmena aussitôt Singet sur un nuage, suivie de Mokşa et du perroquet blanc. Ils furent bientôt en vue de la chaumière près de la route. Dès qu'il les aperçut, Sablet invita le Maître à sortir les recevoir.

«Moine chinois», lui dit Guanyin, «celui qui t'a frappé est le faux Singet, un macaque "à six oreilles". Heureusement que le Bouddha l'a reconnu. Conscient-de-la-Vacuité l'a tué. Il faut maintenant le reprendre. Les obstacles démoniaques du chemin ne sont pas encore éliminés : tu as besoin de sa protection pour atteindre le mont des Vautours, voir le Bouddha et obtenir les soutras. Ne lui en veuille plus!

— J'obéirai respectueusement à vos instructions», répondit Tripitaka en se prosternant.

Ils s'inclinaient et remerciaient quand le bruit d'une tornade se fit entendre à l'est. Tous les yeux se tournèrent dans cette direction : c'était Porcet, les deux sacs sur le dos, qui arrivait, porté par le vent. À la vue du Bouddha, l'idiot se jeta à terre pour saluer : «Lorsque votre disciple a pris congé du Maître et s'est rendu à la grotte du Rideau-Torrentiel chercher les sacs, il a en effet trouvé un faux moine chinois et un faux Porcet. Je les ai tués l'un et l'autre : c'étaient des corps de singes. J'ai trouvé les bagages quand je suis entré dans la grotte : rien ne man-

quait, j'ai vérifié. Mais je ne sais où sont passés les deux Singet.»

Guanyin lui raconta comment le Bouddha avait reconnu la créature maléfique.

L'idiot s'en réjouit immensément et la remercia profusément. Maître et disciples exprimèrent leur reconnaissance en s'inclinant, Guanyin s'en retourna et ils retrouvèrent la volonté commune d'antan, leurs griefs et rancune entièrement dissipés.

Ils exprimèrent encore une fois leur gratitude aux gens du village, mirent ordre au chargement, préparèrent le cheval, et repartirent vers l'Ouest à la recherche de la grand-route.

Le cas de dire :

*Séparation à mi-chemin perturbe les cinq dynamies,
Réunion à terrasser les démons rétablit l'unité,
Par le retour de l'âme la concentration établie,
Les six sens vaincus, l'élixir de vie peut se réaliser.*

Si vous ne savez, en fin de compte, quand Tripitaka obtiendra le privilège de voir le Bouddha face à face et d'obtenir les Écritures, écoutez donc la séance qui vient.

CHAPITRE LIX

OÙ LA ROUTE DE TRIPITAKA
EST BARRÉE PAR LES MONTS DE FEU,
ET SINGET AGITE UN MOMENT
L'ÉVENTAIL EN FEUILLES DE BANANIER.

*Une, la nature des diverses espèces,
Sans limite, l'océan qui les accueille.
Vains soucis, vaines pensées qui vous assaillent :
Au jour de l'accomplissement des mérites,
La Loi, plénitude, brillera au zénith.
Ne te laisse aller à l'est ou à l'ouest,
Contre toute différenciation, tiens-toi ferme!
Concentre ce que tu mets dans le four du sort,
Forge-le aussi rouge que le corbeau d'or.
Éclatant de beauté, charme et séduction,
Tu pourras aller et venir sur un dragon.*

Respectant les instructions de Guanyin, ainsi que nous l'a exposé le récit, Tripitaka reprit Singet et pressa sa marche vers l'Ouest en compagnie de Porcet et Sablet, après avoir mit fin à tout dédoublement mental, tenant ferme singe et cheval de l'esprit, leurs forces à tous unies par une volonté commune¹.

Parler de la lumière et des ténèbres qui passaient comme la flèche, du soleil et de la lune qui se succédaient à la vitesse de la navette, serait sans fin. Après le ciel torride des mois d'été, ils retrouvèrent le givre de l'automne finissant. Voyez

*Les rares nuages déchirés par le vent d'ouest,
Sous le brocart de givre le cri lointain des grues.
Paysage de froidure interminable :
Vols d'oies sur les passes du nord,
Retour aux sentes du sud des oiseaux noirs.
Le voyageur frissonne de solitude
Sous la robe de bure.*

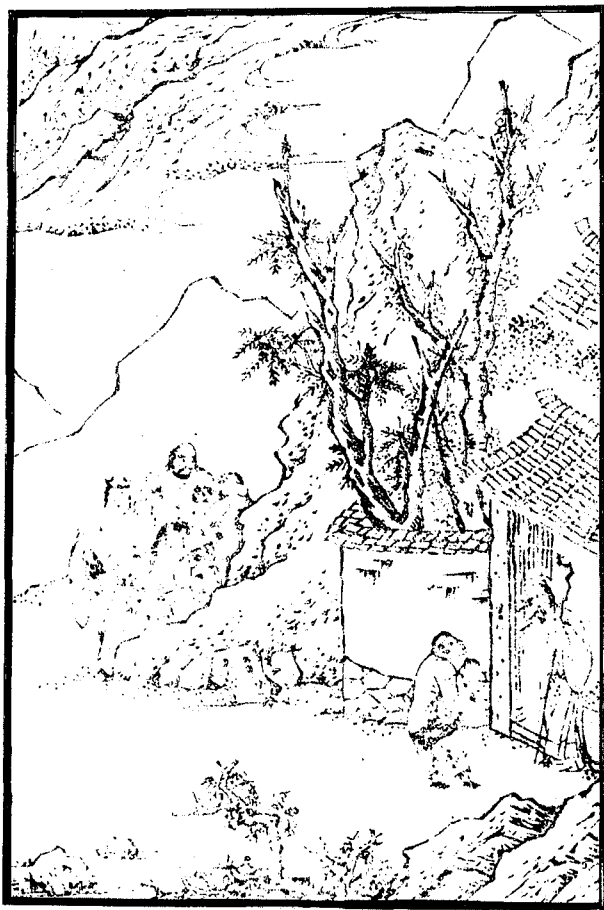
Toutefois, à mesure qu'ils avançaient, les quatre pèlerins trouvaient l'air de plus en plus chaud, voire étouffant.

«D'où vient cette chaleur, alors que nous sommes en automne? s'étonnait Tripitaka en tirant sur les rênes.

— Vous ne saviez donc pas?» répliqua Porcet, «il y a sur la route de l'Ouest le pays de Sihali², populairement appelé "Extrémité du ciel", car c'est là que se couche le soleil. En fin d'après-midi³, le roi fait battre tambour et sonner de la trompe sur les murailles pour couvrir le bruit de la mer qui bout. Le soleil, étant feu véritable du grand Yang, produit en plongeant dans l'océan de l'Ouest le même effet que flammes au contact de l'eau, laquelle bouillonne à grand bruit. Sans la musique assourdissante des tambours et des trompes, les petits enfants de la cité mourraient de convulsions. Je présume que cette chaleur étouffante vient de ce que nous arrivons au pays où le soleil se couche.»

Devant ce raisonnement, le grand saint ne put s'empêcher d'éclater de rire :

«Idiot, tu dis n'importe quoi! Au sujet du pays de Sihali, tu anticipes! À la vitesse où va le Maître, il n'y serait pas encore au bout de trois vies, en s'y mettant de ses premières à ses dernières années.



«D'où viens-tu et que viens-tu faire à ma porte, étrange créature!»

— Si, à t'en croire, frangin, ce n'est pas ici que se couche le soleil, pourquoi fait-il une chaleur aussi torride?

— Je suppose qu'il y a quelque chose de détraqué dans les saisons», intervint Sablet, «l'été domine l'automne.»

Tous trois disputaient de la question lorsqu'ils aperçurent au bord de la route une ferme aux murs de briques rouges, couverte de tuiles rouges, aux vantaux peints en rouge et aux volets laqués de rouge : du rouge partout!

Tripitaka descendit de cheval : «Conscient-de-la-Vacuité, va aux nouvelles et tâche de savoir la raison de cette chaleur intense.»

Le grand saint rangea sa trique cerclée d'or, rectifia sa tenue, et se donna un air distingué pour descendre de la grand-route jusqu'à la porte, qu'il observait, lorsque, soudain, en sortit un vieil homme.

Il portait un ample vêtement de toile de pûeraire¹, entre jaune et rouge, et un chapeau en lanières de bambou entre le bleu et le noir. Il s'appuyait sur une canne de bambou nouveau ni droit ni courbe et chaussait des bottes à longue tige, ni neuves ni vieilles. Il avait un visage de cuivre rouge, une barbe de fils blancs. Ses sourcils broussailleux cachaient des yeux bleus et son sourire découvrait des dents d'or.

Comme le vieillard levait la tête, il aperçut Singet et, sous le choc de la surprise, s'écria, appuyé sur la canne : «D'où viens-tu et que viens-tu faire à ma porte, étrange créature?

— Cher vieux donateur», répondit poliment Singet, «n'ayez pas peur de moi qui ne suis point une créature étrange. Le pauvre moine que je suis est envoyé en mission impériale, depuis les terres de l'Est, chercher à l'Ouest les Écritures. Nous sommes quatre pèlerins qui passons par votre noble région et, constatant une chaleur que nous ne nous expliquons pas, ne connaissant pas non plus le nom du pays, nous vous serions reconnaissants de nous en instruire. Voilà pourquoi je viens vous saluer.

— Ne m'en voulez pas, Vénérable», répondit en souriant le vieil homme, enfin rassuré, «à mon âge j'ai la vue trouble et n'ai point reconnu qui vous étiez.

— Je vous en prie.

— Où se trouve votre respecté maître?

— C'est lui qui se tient à l'entrée sud de la grand-route.

— Priez-le donc de venir!»

Singet fit joyeusement signe de la main : Tripitaka

approcha aussitôt avec Porcet et Sablet, l'un conduisant le cheval blanc, l'autre portant les bagages. Tous saluèrent le vieil homme. À voir l'élégante dignité de Tripitaka et les mines étranges de Porcet et Sablet, celui-ci était partagé entre la crainte et la joie. Il ne put faire autrement que de les inviter à entrer, tandis qu'il envoyait ses gens s'occuper du thé et préparer un repas. Tripitaka se leva pour remercier et demander : «Puis-je me permettre de vous poser une question¹, grand-père? Comment se fait-il qu'à l'automne la chaleur redevient torride chez vous?

— Notre pays s'appelle Monts-de-Feu et ne connaît ni printemps ni automne. Les quatre saisons sont chaudes.

— Où se trouvent ces monts de Feu? Est-ce qu'ils barrent la route de l'Ouest?

— À l'Ouest? Vous ne pouvez y aller. Ces montagnes sont à soixante lis d'ici, précisément là où passe la route de l'Ouest. Ce sont huit cents lis de feu et de flammes, où ne pousse le moindre brin d'herbe. Quand bien même vous auriez tête de bronze et corps d'acier², vous seriez liquéfiés avant d'avoir franchi ces montagnes.»

Pâle d'effroi à ces mots, Tripitaka n'osa poser d'autres questions. C'est alors qu'ils virent un jeune homme qui poussait une carriole rouge; il s'arrêta devant la porte en criant : «Gâteaux! Gâteaux à vendre!»

Singet s'arracha un poil qu'il transforma en pièce de bronze et en demanda un au garçon. Celui-ci prit la monnaie sans l'examiner, dénoua un ballot fumant de vapeur chaude et en tira un gâteau qu'il tendit à Singet. Le Novice le prit : il eut l'impression de tenir dans la main un morceau de charbon tiré d'un brasero enflammé ou un clou encore rouge sortant de la forge. Le voilà qui fait valser le gâteau de la main droite à la gauche, de la gauche à la droite en répétant : «Chaud, Chaud! Chaud! Ce n'est pas mangeable!»

Le jeune homme riait : «Faut pas venir par ici, si vous avez peur du chaud. C'est la chaleur qu'il fait ici.

— Mon garçon, ce que tu dis là n'a pas de sens. Comme le dit l'adage, *sans froid ni chaud, point de céréales*. Avec une chaleur pareille, d'où vient la farine des gâteaux?

— Qui veut savoir d'où vient la farine, ferait mieux de le demander à l'immortelle Éventail-de-Fer.

— Qu'est-ce que l'immortelle Éventail-de-Fer a donc à y voir?

— Elle possède un éventail en feuilles de bananier. Si vous obtenez qu'elle vous le prête, un coup éteint le feu, le deuxième provoque la brise et le troisième coup d'éventail fait tomber la pluie; c'est alors que nous semons pour récolter le moment venu; c'est ainsi que nous obtenons les cinq céréales¹ qui nous font vivre. Sinon, pas un brin d'herbe ne pousserait.»

Sur ces explications, Singet lui tourna le dos et rentra présenter le gâteau à Tripitaka : «Maître, rassurez-vous. Inutile de vous tourmenter au sujet de ce qui pourrait arriver dans deux ans! J'aurai quelque chose à vous raconter quand vous aurez mangé le gâteau.»

Le Vénérable tenait le gâteau en main, quand il se tourna vers son hôte : «Prenez-le, cher vieux monsieur.

— Je me permettrais de manger votre gâteau alors qu'on ne vous a pas encore servi le thé?

— Ne vous mettez donc pas en peine de nous servir thé ou repas», répliqua Singet, «j'ai une question à vous poser : où habite l'immortelle Éventail-de-Fer?

— À quel sujet?

— Le vendeur de gâteaux vient de m'apprendre qu'elle posséderait un éventail en feuilles de bananier. Si on le lui demande, le premier coup d'éventail éteint le feu, le second soulève le vent et le dernier provoque la pluie. C'est ainsi que vous pouvez semer et moissonner dans votre pays pour obtenir les céréales nécessaires à la vie. Je souhaiterais la trouver pour me procurer l'éventail, qui nous permettrait de franchir les monts de Feu et qui vous assurerait la sécurité de récoltes régulières.

— Cela est vrai, mais si vous n'avez pas de cadeau, il est à craindre que Sa Sainteté ne consente à venir.

— Quels cadeaux lui faut-il? demanda Tripitaka.

— Les gens d'ici vont la solliciter tous les dix ans. Après un bain rituel, nous allons la prier avec dévotion et sincérité, à sa montagne, pour l'inviter à sortir de sa grotte et à venir ici exercer son pouvoir; nous lui offrons quatre porcs, quatre moutons, des fleurs, de la monnaie de papier, des encens rares, des fruits de saison, des oies, du poulet et du bon vin.

— Où est située cette montagne?» demanda Singet, «comment l'appelle-t-on? À combien de lis d'ici se trouve-t-elle? Laissez-moi le lui réclamer, cet éventail.

— La montagne est au sud-ouest et se nomme mont des

Nuées-Turquoise. On y trouve une caverne appelée grotte du Bananier. Il faut un mois aux croyants de chez nous pour faire l'aller-retour, car il y a mille quatre cent cinquante à mille quatre cent soixante lis à parcourir pour aller prier à la montagne de l'immortelle.

— Aucune importance», répondit en riant Singet, «je serai aussi vite revenu que parti.

— Attendez donc ! Prenez du thé, mangez d'abord pendant que l'on prépare des provisions sèches. Il vous faut emmener deux compagnons. Il n'y a personne sur cette route infestée de tigres et de loups. Ce n'est pas en un jour que vous pourriez y arriver ! Ce ne sera pas une plaisanterie.

— Inutile, je n'ai besoin de rien», répliqua en riant Singet, «je m'en vais !»

Il ne l'avait pas plus tôt dit qu'il disparaissait.

«Mes aïeux !» s'exclamait le vieillard, alarmé, «mais c'est une personne divine qui monte les nuages et chevauche les nuées !»

Ne parlons pas des attentions redoublées dont ces gens entourèrent le moine chinois, et revenons à Singet, qui atteignit en un clin d'œil le mont des Nuées-Turquoise. Il arrêta son lumineux véhicule et cherchait l'entrée de la grotte quand, soudain, se fit entendre le bruit régulier de la cognée : c'était un bûcheron qui coupait du bois dans la forêt. Comme le Novice précipitait ses pas dans cette direction, il l'entendit chanter :

*« Aux nuages je reconnais la vieille forêt,
Sous les herbes folles le chemin disparaît.
Aux collines de l'ouest, loin, pluie du matin :
Le gué du sud, au retour, sera trop profond. »*

Le Novice s'avança et joignit les mains : « Mes salutations, frère bûcheron ! »

Celui-ci lâcha sa hache pour rendre la politesse et demanda : « Où allez-vous, vénérable ? »

— Puis-je te demander, frère bûcheron, si c'est bien le mont aux Nuées-Turquoise ?

— Cela même.

— Où se trouve la grotte au Bananier de l'immortelle Éventail-de-Fer ?

— Il existe bien une grotte au Bananier», répondit en

riant le bûcheron, «mais pas d'immortelle, seulement une princesse Éventail-de-Fer, que l'on appelle aussi Râksasi¹.

— On dit qu'elle possède un éventail en feuilles de bananier qui éteint les flammes des monts de Feu. Est-ce bien elle?

— Exactement, tout à fait! La possession de ce trésor permet à la sage et sainte personne d'éteindre le feu et d'étendre sa protection aux gens de là-bas, qui l'appellent en conséquence immortelle Éventail-de-Fer. Les gens de par ici n'ont nul besoin d'elle et ne la connaissent que sous le nom de Râksasi, laquelle est d'ailleurs la femme du roi-démon-taureau Grosbalès².»

À ces mots, Singet blêmit sous le choc de la surprise. «Encore une ennemie!» se disait-il, «Bébé-Rouge³, que nous avions naguère vaincu, il paraît que c'est elle qui l'avait élevé. C'est son oncle que j'avais précédemment rencontré à la caverne de Destruction-des-Enfants du mont de la Délivrance-du-Yang⁴, et il avait refusé de donner de l'eau dans l'intention de le venger. Maintenant que je tombe sur les parents, comment leur emprunter l'éventail?»

À voir le Novice plongé dans les réflexions et à l'entendre soupirer sans fin, le bûcheron se mit à rire : «Vénérable, vous qui avez quitté votre famille, quel souci vous accable? Suivez ce sentier vers l'est et vous serez à la grotte en moins de cinq ou six lis. Ne vous tourmentez pas!

— Je ne te le cacherai pas, frère bûcheron. Je suis le premier disciple du moine chinois envoyé par la cour des Tang des terres de l'Est en quête des Écritures au paradis de l'Ouest. J'ai eu des mots avec Bébé-Rouge, le fils de la Râksasi, il y deux ans, à la grotte des Nuées-de-Feu. Je crains qu'elle ne m'en veuille encore et refuse de me le donner. C'est pourquoi je m'inquiète.

— L'homme de valeur sait lire sur les visages⁵ : n'invoquez pas d'autre raison que l'emprunt de l'éventail, ne vous préoccupez point des rancœurs passées. Je vous garantis que vous l'obtiendrez.»

Singet s'inclina très bas : «Merci de tes conseils, frère bûcheron. J'y vais!»

Là-dessus, il prit congé du bûcheron et se rendit d'une traite à l'entrée de la grotte au Bananier. Les vantaux étaient clos et fermés solidement. Quel magnifique paysage autour!

La montagne a pour ossature les rochers qui sont l'essence de la terre. La brume garde l'humidité de la nuit, les mousses contribuent à la fraîcheur de la verdure [...]. C'est assurément site antique et millénaire qui porte la trace de l'immortel¹[...].

Le Novice s'avança pour appeler : « Grand frère taureau, ouvre-moi, ouvre ! » La porte grinça et s'ouvrit. Une jeune fille en sortit, un panier de fleurs à la main, une houe à l'épaule, en toile bleue et sans maquillage ni bijoux, il est vrai, mais le visage respirant la vivacité et l'esprit de la Voie. Le Novice s'avança à sa rencontre et lui dit, les mains jointes :

« Ma fille, puis-je te prier de m'annoncer auprès de la princesse. Je suis un moine en quête des Écritures, en route vers l'Ouest. Comme il est difficile de franchir les monts de Feu, je viens respectueusement solliciter le prêt momentané de l'éventail en feuilles de bananier.

— De quel monastère êtes-vous ? Comment vous appelez-vous ? De façon à pouvoir vous annoncer...

— Je viens des terres de l'Est et je m'appelle Singet Conscient-de-la-Vacuité. »

La jeune fille fit aussitôt demi-tour, rentra dans la grotte et s'agenouilla aux pieds de la Râkṣasî : « Madame, il y a un moine des terres de l'Est à la porte, Singet Conscient-de-la-Vacuité, qui veut voir Madame pour lui demander respectueusement l'éventail ; il en aurait usage pour franchir les monts de Feu. »

Les mots de Singet Conscient-de-la-Vacuité eurent sur la Râkṣasî l'effet d'une pincée de sel dans les flammes, de l'huile jetée sur le feu. Son visage devint écarlate et une fureur dévastratrice lui enflamma le cœur.

« Le maudit singe ! Le voilà aujourd'hui ! Servantes, allez me chercher la cuirasse et apportez-moi les armes ! »

Elle endossa aussitôt l'armure et, une épée à lame bleue à chaque main, elle sortit en tenue complète. Le Novice se glissa de côté pour l'observer à la dérobée :

La tête enveloppée d'un mouchoir à fleurs, elle portait une longue robe de brocart à décor de nuages, serrée à la taille par une double ceinture de nerfs de tigre et laissant apparaître la bordure d'une jupe brodée. Ses chaussures recourbées en bec de phénix ne dépassaient pas trois pouces ; ses jambières² se terminaient en barbes de dragon brochées d'or. Tenant les épées à bout de bras, elle poussait de hauts cris de colère, avec une mine aussi féroce que celle de la bonne femme de la Lune³.

«Où es-tu, Conscient-de-la-Vacuité?» cria la Râkṣasī dès qu'elle fut dehors. Singet s'avança et répondit avec une courbette respectueuse :

«Chère belle-sœur, je vous présente mes hommages.

— Ta belle-sœur!» éruçta la Râkṣasī, «qui voudrait l'être et recevoir tes hommages?

— Votre respecté mari, le roi-démon-taureau, m'avait juré fraternité; nous étions sept¹ ainsi liés. Votre Altesse étant son épouse légitime et principale, comment vous traiter, sinon de "belle-sœur"?

— Maudit singe! Comment peux-tu te réclamer de ces liens de fraternité et avoir précipité mon fils dans cet horrible piège?

— Qui est votre fils?

— Mon enfant est Bébé-Rouge, le grand roi et saint enfançon de la grotte des Nuées-de-Feu à la gorge du Pin-Mort du mont du Sanglot, celui que tu as démoli. Nous ne savions comment te retrouver pour le venger. Maintenant que tu viens à ma porte tenter le destin, crois-tu que je vais te pardonner?

— Belle-sœur», reprit Singet en arborant un large sourire, «vous me faites à tort des reproches sans avoir examiné le fond de l'affaire. C'est que votre bien-aimé fils s'était emparé de mon maître et voulait le cuire, bouilli ou à la vapeur, je ne sais plus. Fort heureusement la *bodhisattva* Guanyin a sauvé mon maître en prenant votre fils à son service, où il exerce présentement les fonctions de garçon de Bonne-Fortune; il jouit désormais du juste fruit de *bodhisattva*, au-delà de la vie et de la mort, de la pureté et de l'impureté; il partage la longévité du ciel et de la terre, du soleil et de la lune. Au lieu de me remercier de lui avoir assuré cet exceptionnel destin, vous me faites des reproches. C'est insensé!

— Maudit singe à la langue artificieuse! Mon fils n'a sans doute pas perdu vie, mais comment se présenterait-il devant moi? Quand le reverrai-je?

— Quelle difficulté y aurait-il à ce que ma belle-sœur revoie son fils chéri?» répliqua Singet, toujours avec le sourire, «prêtez-moi donc l'éventail : quand il aura éteint les flammes et permis à mon maître de passer, j'irai auprès de la *bodhisattva* des mers du Sud la prier de vous l'envoyer rapporter l'éventail. Rien ne s'y oppose. Vous pourrez alors constater qu'il n'a pas reçu la moindre blessure; dans

le cas contraire, vous auriez quelque raison de me faire des reproches. Mais s'il est resté aussi beau qu'autrefois, vous devez me remercier.

— Maudit singe! Cesse d'agiter ta langue et tends la tête que je t'assène quelques coups d'épée! Si tu supportes la douleur, je te prêterai l'éventail; sinon, je t'enverrai prématurément chez Yama, le juge des Enfers.

— Belle-sœur, n'en dites pas plus!» répondit Singet, souriant, en avançant les mains croisées, «je vous tends mon crâne dégarni et vous prie de frapper autant qu'il vous plaira; arrêtez-vous quand la force vous manquera. Mais il faudra me prêter un moment l'éventail.»

Sans autre forme d'explication, la Râkṣasî fit tournoyer l'épée et l'abattit une bonne dizaine de fois sur la tête de Singet, ping, pang! Le Novice semblait trouver la chose fort amusante. La Râkṣasî prit peur : elle lui tourna le dos dans l'intention de fuir.

«Où donc allez-vous, belle-sœur? Ayez la bonté de me le prêter sans tarder.

— Mon trésor ne se prête si légèrement.

— Si vous refusez, prenez un bon coup de bâton de votre jeune beau-frère.»

Le brave singe-roi! La retenant d'une main, il tira de l'autre la trique du creux de son oreille et, d'un léger mouvement, lui donna la grosseur d'un bol. La Râkṣasî, qui avait réussi à se dégager, venait à sa rencontre, l'épée levée. Le Novice fit tournoyer sa trique et l'abattit. Ce fut un combat acharné devant le mont des Nuées-Turquoise, où tout souvenir de parenté était aboli pour ne laisser place qu'aux haines accumulées. Quelle bataille!

La dame était un monstre achevé qui haïssait le singe maudit à cause de son fils. Le Novice, malgré sa colère, était prêt aux concessions pour débloquer la route en faveur de son maître. Il avait d'abord demandé à l'emprunter avec douceur et patience, sans morgue ni hauteur. La Râkṣasî ne voulait rien savoir et faisait tournoyer ses épées, alors que Singet parlait de leur parenté. La femme ne devrait jamais se battre contre un homme, car l'homme, plus dur, finit par l'écraser. Quelle brutalité dans la trique cerclée d'or, quelle finesse dans le tranchant givré de la lame bleue! Mêlée acharnée que nul ne veut abandonner : avec un art consommé, feinte à droite, parade à gauche! L'un fonce en avant en se couvrant à l'arrière, l'autre manœuvre merveilleusement. Déjà le soleil se couche à l'ouest alors qu'ils n'en sont qu'au moment le plus captivant de

ce duel. La Râksasî s'arme hâtivement de son éventail véritable et lui imprime un mouvement qui va remplir de soucis dieux et diables!

La Râksasî soutint la lutte contre Singet jusqu'au soir, mais lorsqu'elle vit combien son arme était lourde et comme ses coups devenaient serrés, elle comprit qu'elle ne le surclasserait pas au combat, sortit l'éventail en feuilles de bananier, lui imprima une légère rotation et d'un simple mouvement provoqua un coup de vent magique qui fit disparaître Singet, sans laisser la moindre trace, impuissant qu'il était à tenir le terrain. La Râksasî s'en retourna triomphalement.

Singet flottait à la dérive, telle une feuille morte emportée par la tornade, tel un pétale roulé dans le torrent, tantôt sombrant en vertigineuses plongées sans toucher terre, tantôt dégringolant dans le vide sans pouvoir retrouver l'équilibre. Toute la nuit, jusqu'à l'aube, il fut roulé et culbuté avant de toucher une montagne. Il en embrassa des deux mains la pointe rocheuse.

Il lui fallut un long moment avant de calmer ses esprits, de pouvoir observer attentivement les lieux et de reconnaître enfin le petit Sumeru¹. Le grand saint poussa un profond soupir : «Quelle terrible femme! Comment a-t-elle fait pour m'expédier jusqu'ici? Je me souviens que c'est ici que j'avais sollicité l'aide du *bodhisattva* Lingji² pour terrasser le monstre Vent-Jaune et sauver mon maître. La cordillère du Vent-Jaune est à plus de trois mille lis au sud : j'ai donc été rejeté en arrière, sur la route de l'Ouest, à je ne sais combien de dizaines de milliers de lis vers un coin au sud-est. Descendons prendre des nouvelles auprès du *bodhisattva* Lingji, de façon à retrouver la vieille route!»

Il hésitait, quand éclata un coup de gong qui le décida à dévaler la montagne droit jusqu'au monastère. Le servant à la porte reconnut le Novice et entra aussitôt l'annoncer : «Le grand saint au visage velu qui vous avait prié il y a quelques années de soumettre le monstre Vent-Jaune est revenu.»

Le *bodhisattva* comprit que c'était Singet et s'empressa de descendre de son trône pour l'accueillir. Comme il le faisait entrer et le saluait : «Mes félicitations! Vous rapportez les Écritures?»

— On n'est pas encore arrivés. C'est trop tôt, bien trop tôt!

— Pourquoi revenez-vous dans nos montagnes désolées sans avoir été au monastère du Coup-de-Tonnerre?

— Depuis que vous nous avez fait la grâce de terrasser Vent-Jaune, nous sommes passés par je ne sais combien de dures épreuves au long de la route. Arrivés aux monts de Feu, impossible d'aller plus loin! J'ai interrogé les gens du pays, qui m'ont parlé d'un éventail capable d'éteindre les flammes, en la possession de l'immortelle Éventail-de-Fer. Je suis allé la trouver. C'est la femme du roi-démon-taureau et la mère de Bébé-Rouge. Elle m'a traité en ennemi, a refusé de me prêter l'éventail et m'a attaqué parce qu'elle ne voyait plus son fils depuis que j'en avais fait le page de la *bodhisattva* Guanyin, m'a-t-elle dit. Quand elle s'est rendu compte que ma trique était une arme trop lourde pour elle, elle m'a balayé dans l'espace d'un coup d'éventail et je n'ai fini par retomber qu'ici. Voilà pourquoi je me suis cavalièrement présenté chez vous pour demander le chemin du retour. Combien peut-il y avoir de lis d'ici aux monts de Feu?

— La femme s'appelle Rākṣasī ou encore princesse Éventail-de-Fer», répondit Lingji en souriant, «son éventail en feuilles de bananier est un trésor merveilleux formé par le ciel et la terre au début de la séparation du chaos derrière les monts Kunlun¹; les feuilles sont l'essence du *Yin* suprême, ce qui leur donne le pouvoir d'éteindre tout souffle igné. Un coup de cet éventail balayerait un homme à quatre-vingt-quatre mille lis avant que se calme le vent *yin* ainsi soulevé. Il y a plus de cinquante mille lis de notre monastère à ces monts de Feu : c'est grâce à votre pouvoir de retenir les nuages que vous n'êtes pas allé plus loin, grand saint. Il n'en aurait pas été ainsi d'un humain ordinaire.

— Elle est terrible, terrible! Comment notre maître pourrait-il franchir cette région?

— Rassurez-vous, grand saint. Votre arrivée ici est aussi le fait de la Loi qui assure bonne destinée au moine chinois et vous donne la certitude de réussir.

— Comment cela?

— À l'époque où l'Ainsi-venu m'avait fait connaître ses directives, il m'avait donné une pilule à calmer le vent et la canne Dragon-Volant. Je me suis servi de la canne pour soumettre Vent-Jaune. Quant à la pilule, je n'en ai pas eu l'usage et je vous l'offre : l'éventail ne vous fera pas

bouger, garanti! Vous le réclamerez, soufflerez les flammes, et l'exploit ne sera-t-il pas accompli?»

Le Novice s'inclina en signe d'infinie gratitude. Le *bodhisattva* tira de sa manche une pochette de brocart et en sortit une pilule, que Singet cousit solidement avec du fil et une aiguille sous le col de son vêtement.

«Je ne vous retiens pas plus longtemps», lui dit-il en le raccompagnant jusqu'à la sortie, «vous retrouverez la montagne de la Râkṣasî droit au nord-ouest.»

Le Novice prit congé du *bodhisattva* et, d'une culbute dans les nuages, fut dans l'instant de retour au mont des Nuées-Turquoise. Il cria en tapant de sa trique de fer sur la porte de la grotte : «Ouvrez, ouvrez! Le vieux Singet vient emprunter l'éventail!»

Alarmée, la fille de faction à l'intérieur de l'entrée vint annoncer en toute hâte : «Madame, il est revenu, celui qui réclame le prêt de l'éventail.»

À cette nouvelle, la Râkṣasî se sentit gagner par la peur : «Ce maudit singe a vraiment des capacités! Mon trésor envoie son homme à quatre-vingt-quatre mille lis. Il ne saurait s'arrêter avant. Comment peut-il être de retour alors qu'il vient d'être soufflé si loin? Cette fois, je vais lui en administrer deux ou trois coups d'affilée pour qu'il ne retrouve plus le chemin du retour!»

Elle sauta sur ses pieds, fixa son armure et, tenant une épée dans chaque main, sortit apostropher Singet : «Tu n'as donc pas peur de moi pour revenir chercher la mort?

— Belle-sœur!» répliqua le Novice en riant, «ne soyez donc pas si pingre. Il faut me le prêter. Je vous garantis de vous le retourner quand le moine chinois aura franchi la montagne. Je ne suis pas de ces gens de peu qui ne rendent pas ce qu'ils empruntent, mais un honnête homme, et des plus sérieux.

— Maudit macaque!» se remit à pester la Râkṣasî, «pas un grain de bon sens et de discernement! Tu m'as enlevé mon fils et je ne te l'ai pas encore fait payer. Le moment de satisfaire ta demande, vraiment! Il ne faut pas t'enfuir, j'ai à te faire tâter l'épée de vieille maman!»

Le Novice lui opposa avec le plus grand calme la trique de fer. Ils croisèrent les armes à six ou sept reprises. La Râkṣasî se sentait faiblir, les mains molles, tandis que Singet combattait avec une vigueur et une habileté accrues. Voyant que la situation lui devenait défavorable,

elle s'empara de l'éventail et l'agita en direction du Novice, qui ne bougeait pas, comme s'il était inébranlable. Il rangea sa trique et, avec un rire narquois : « Cette fois-ci, ce n'est pas comme la dernière; vous pouvez l'agiter tant et plus. Si votre vieux Singet bouge ne serait-ce que d'un pouce, ce n'est pas un homme! »

La Râkşasî recommença une ou deux fois : effectivement, il restait immobile. Perdant son sang-froid, elle rangea précipitamment le trésor, lui tourna le dos et rentra dans la grotte qu'elle fit solidement fermer.

Trouvant porte close, Singet eut recours à un autre tour de magie : il déchira le col de son vêtement pour en extraire la pilule à fixer le vent qu'il mit dans la bouche, tandis que d'une secousse il se changeait en insecte *jiaoliao*¹ et se glissait dans la fente de la porte. Il aperçut la Râkşasî qui s'écriait : « J'ai soif, très soif! Apportez-moi du thé. »

La fille de service prit aussitôt un pot de thé parfumé et lui remplit à grands jets un bol, si bien que le liquide agité faisait de l'écume, ce dont se réjouit Singet : voletant en bourdonnant il s'y dissimula. La Râkşasî était si assoiffée qu'elle vida le contenu en deux ou trois lampées.

Descendu dans son ventre, Singet reprit sa forme originelle et se mit à crier à tue-tête : « Belle-sœur, prête-moi l'éventail! »

Blême d'effroi, elle s'écria : « Mes petites, avez-vous fermé la porte d'entrée? »

— Oui, répondirent-elles en chœur.

— Mais alors comment se fait-il que Singet m'appelle de l'intérieur?

— Il est sur vous, Madame.

— Où me joues-tu ce tour, Conscient-de-la-Vacuité?

— Les tours de passe-passe, je n'ai jamais su en faire», rétorqua Singet, « ce que j'accomplis est du vrai qui vient de capacités réelles : je suis déjà dans tes nobles entrailles à m'amuser, respectée belle-sœur; j'ai l'avantage de contempler tes poumons et ton foie. Je sais que tu as faim et soif : je te décoche un bol² pour commencer. »

Il donna un grand coup de pied au plancher de l'organe, provoquant une douleur insupportable au creux de l'estomac de la Râkşasî, forcée de s'asseoir par terre en gémissant de douleur.

« Belle-sœur, tu ne me refuseras pas cette touche-au-



« Je suis ici ! » répondit le Novice, qui tenait en main l'éventail, « merci de me le prêter, merci ! »

cœur¹ pour calmer ta faim!» Et de lui donner un bon coup de tête qui provoqua un mal au cœur si pénible qu'elle se roula par terre, les lèvres décolorées et le teint cireux, répétant : «Pitié, petit beau-frère!

— Tu me traites enfin de petit frère», répliqua Singet en cessant de jouer des poings et des pieds. «Pour l'amour de grand frère taureau, je te pardonne, si tu veux bien me laisser essayer l'éventail.

— Oui, bien sûr, petit frère! Si tu veux bien sortir le prendre.

— Va le chercher; je sortirai quand je l'aurai vu.»

La Râkṣasî donna l'ordre à la servante d'aller le prendre et de le poser près d'elle. Étant remonté au gosier pour vérifier s'il était là, Singet déclara : «Je te laisse donc la vie, belle-sœur, et ressortirai par la bouche au lieu de percer une ouverture sous les côtes. Ouvre grand les mâchoires trois fois!»

La Râkṣasî s'exécuta. Singet s'échappa d'elle sous forme d'insecte qui alla se poser sur l'éventail sans qu'elle s'en aperçût. «Sors, petit beau-frère», dit-elle, sur le point d'ouvrir la bouche pour la troisième fois.

«Je suis ici!» répondit le Novice, qui avait repris son aspect originel et tenait en main l'éventail, «merci de me le prêter, merci!»

Il partit à grandes enjambées, tandis que les petites se hâtaient de lui ouvrir la porte et de le laisser sortir.

Le grand saint fit faire demi-tour à son nuage et reprit la direction de l'est. Dans l'instant, il atterrissait et se trouvait devant le mur de briques rouges. «Maître, il est revenu!» s'exclama joyeusement Porcet dès qu'il le vit.

Tripitaka sortit aussitôt l'accueillir avec l'ancien de la ferme et Sablet. Ils rentrèrent dans la chaumière. «Est-ce cet éventail? demanda Singet en le posant près du vieil homme.

— Exactement! répondit l'ancien.

— Mon sage disciple», ajouta Tripitaka, tout heureux, «tes mérites sont sans commune mesure. Tu as dû te donner beaucoup de mal pour obtenir ce trésor?

— N'en parlons pas! Saviez-vous qui est l'immortelle Éventail-de-Fer? La femme du roi-démon-taureau, la mère de Bébé-Rouge...» Et Singet lui raconta par le menu comment il s'était procuré l'éventail, qu'il restituerait après la traversée des monts de Feu². [...]

À ce récit, Tripitaka se sentit empli d'une infinie gratitude. Maître et disciples prirent congé du vieil homme.

Ils avaient parcouru environ quarante lis vers l'Ouest. La chaleur, de plus en plus torride, devenait étouffante. «J'ai les plantes des pieds grillées!» gémissait Sablet, quand ce n'était pas Porcet qui répétait : «Mes pattes me brûlent!» Le cheval trotait beaucoup plus vite que d'habitude : c'est que le sol était si chaud qu'il devenait difficile d'y poser le pied. La marche était affreusement pénible.

«Descendez donc de cheval, maître», proposa Singet, «arrêtez, mes frères, attendez que j'aie éteint les flammes et provoqué la pluie : nous passerons quand le terrain se sera un peu refroidi.»

Le Novice s'approcha du feu l'éventail levé et le rabattit de toutes ses forces : le flanc de la montagne fut illuminé de flammes plus hautes que jamais. Nouveau coup d'éventail : ce fut cent fois pire. À la troisième reprise, le feu atteignit mille toises de hauteur et faillit le réduire en cendres. Singet recula précipitamment, les poils de ses cuisses déjà roussis. Il courut prévenir le moine chinois : «Vite, demi-tour! Dépêchez-vous, le feu vient sur nous!»

Le Maître remonta à cheval et refit avec Sablet et Porcet une vingtaine de lis avant de s'arrêter et de s'exclamer : «Que se passe-t-il, Conscient-de-la-Vacuité?

— Ce n'est pas le bon!» grommela Singet en jetant l'éventail, «ce n'est pas le bon, elle m'a roulé!»

À ces mots, Tripitaka fronça les sourcils et, le cœur lourd, ne put retenir ses larmes, ne trouvant rien à dire d'autre que : «Qu'allons-nous faire?»

«Frangin, qu'est-ce qui t'a pris de nous faire rebrousser chemin en catastrophe?» demanda Porcet.

— À mon premier coup d'éventail, le feu s'est mis à ronfler; au second c'était pire; au troisième les flammes sont montées à mille toises. Si je n'avais pas couru assez vite, j'aurais eu le pelage entièrement roussi.

— N'aimes-tu pas répéter que la foudre ne peut t'atteindre ni le feu te brûler», rétorqua Porcet avec un rire sarcastique, «le feu te fait peur maintenant?»

— Idiot qui ne comprends rien à rien! Dans ces moments-là, je suis sur mes gardes et je fais attention; c'est pourquoi rien ne peut m'arriver. Puisqu'il s'agissait aujourd'hui d'éteindre des flammes, je n'avais pas fait la

passé qui écarte le feu, ni usé d'un moyen de protection, si bien que j'ai le poil roussi sur les cuisses.

— Comment faire? dit Sablet, «avec un feu aussi intense, nous ne passerons pas à l'Ouest.

— On n'a qu'à passer là où il n'y a pas de feu, suggéra Porcet.

— De quel côté? demanda Tripitaka.

— Que ce soit à l'est, au nord ou au sud, il n'y a pas de feu, répondit Porcet.

— De quel côté sont les Écritures?

— À l'ouest, concéda Porcet.

— Mon seul désir est d'aller là où se trouvent les Écritures! souligna Tripitaka.

— Du côté des Écritures, le feu nous barre le chemin; là où il n'y a pas de feu, il n'y a pas non plus d'Écritures: la situation est sans issue!» conclut Sablet.

Maître et disciples discutaient à tort et à travers quand ils s'entendirent appeler: «Grand saint, ne vous tourmentez pas! Venez partager un repas maigre et l'on en reparlera.»

Tous quatre se retournèrent: c'était un vieil homme enveloppé d'une cape qui flottait au vent, coiffé d'un bonnet en forme de demi-lune, une canne à tête de dragon à la main, les pieds dans des bottes à armature de fer. Il amenait derrière lui un diable à bec de faucon et joues de poisson, portant sur la tête un bol de cuivre rempli de galettes, gâteaux, millet et riz.

«Je suis la divinité locale des monts du Feu», expliqua le vieux en s'inclinant en contrebas de la route de l'Ouest; «apprenant que le grand saint protège le saint moine, et qu'ils se trouvent dans l'impossibilité d'avancer, je suis venu offrir un repas maigre.

— Manger est d'importance secondaire dans les circonstances présentes», répliqua Singet, «quand donc ce feu pourrait-il s'éteindre et nous laisser passer?

— Pour éteindre les flammes, il faut demander à la Râkṣasî de prêter son éventail en feuilles de bananier.»

Singet alla ramasser l'éventail qu'il avait jeté au bord de la route:

«N'est-ce pas celui-là? Mais plus on les évente, plus le feu grossit; pourquoi?»

La divinité locale regarda et se mit à rire: «Ce n'est pas le vrai. Elle vous a trompé.

— Comment obtenir enfin le bon?»

La divinité courba l'échine à nouveau et répondit avec un petit sourire : «Si vous voulez toujours emprunter le véritable éventail, c'est le roi Grosbalès qu'il faut solliciter.»

Si vous n'en savez, en fin de compte, la raison, écoutez donc la séance qui vient.

CHAPITRE LX

OU LE DÉMON-TAUREAU ABANDONNE LE COMBAT
POUR SE RENDRE AU FESTIN,
ET SINGET SE PROCURE UNE SECONDE FOIS
L'ÉVENTAIL EN FEUILLES DE BANANIER.

«Le roi Grosbalès n'est autre que le roi-démon-taureau, expliqua la divinité locale.

— Est-ce lui qui a mis le feu aux montagnes, ainsi nommées à tort? demanda Singet.

— Non, pas du tout. Je vous parlerai franchement si vous consentez, grand saint, à pardonner cette audace à l'humble dieu que je suis.

— Tu es tout excusé. Parle sans ambages!

— C'est vous qui aviez mis le feu, grand saint.

— Je n'y étais pas! Comment peux-tu débiter de pareilles sornettes?» rétorqua le Novice, gagné par la colère, «peut-on se laisser traiter d'incendiaire?

— Vous ne me reconnaissez plus. À l'origine, il n'y avait pas de montagnes par ici. À la suite des graves troubles que vous aviez provoqués aux palais du ciel il y a cinq cents ans, vous aviez été capturé par l'illustre saint¹ et remis à seigneur Laozi qui vous avait placé dans son fourneau aux huit trigrammes. Au moment de l'ouverture, à l'issue de la transmutation, vous l'aviez renversé en sautant dehors : quelques briques encore enflammées étaient tombées, ici précisément, où elles se sont transformées en monts de Feu. J'étais le servent chargé de la surveillance du fourneau au palais des Bienheureux². Seigneur Laozi m'a reproché ma négligence et m'a banni ici, où j'exerce les fonctions de dieu de ces monts de Feu.

— Pas étonnant que tu sois attifé de cette façon», grommela Porcet non sans ressentiment, «un dieu qui n'est que transformation de taoïste!

— Mais, dis-moi», reprit Singet qui n'était qu'à moitié convaincu, «pourquoi faut-il aller trouver sans tarder le roi Grosbalès?

— C'est le mari de la Râkçasî. Il l'a abandonnée depuis un bout de temps et s'est installé dans la grotte Toucheaux-Nuages du mont des Tonnerres-Accumulés. Il y avait là un roi-renard, vieux de dix mille ans, qui avait laissé en mourant une fille nommée princesse Face-de-Jade, riche à millions, sans personne pour s'occuper de sa fortune. Il y a deux ans, après s'être renseigné sur les pouvoirs immenses du roi-démon-taureau, elle s'est déclarée prête à lui abandonner ses biens, s'il consentait à venir habiter avec elle comme époux. Le taureau a donc abandonné la Râkçasî et ne l'a plus revue depuis fort longtemps. Si vous le trouvez, grand saint, et si vous le persuadez de revenir ici, vous pourrez emprunter l'éventail véritable. Nous y gagnerons trois avantages : d'abord, vous assurerez la marche en avant du Maître en éteignant les flammes; ensuite, par leur élimination définitive, vous protégerez la vie du pays; enfin, je serai pardonné et je pourrai retourner au ciel me remettre au service de seigneur Laozi.

— Où se trouve le mont des Tonnerres-Accumulés? À quelle distance?

— En plein sud, à trois mille et quelques lis d'ici.»

À ces mots, Singet recommanda à Sablet et Porcet de prendre soin du Maître et demanda à la divinité locale de leur tenir compagnie au lieu de s'en retourner. Puis, dans un grand bruit de vent, il disparut.

En moins d'une heure, il fut en vue d'une haute montagne qui s'élevait jusqu'au ciel. Il abaissa son nuage et se tint debout sur le sommet pour contempler le panorama. Quelle magnifique montagne!

Vraiment haute? À toucher l'azur! Vraiment grosse? Ses ravins descendent jusqu'aux sources Jaunes¹. Le soleil tiédit le devant, mais derrière la crête souffle un vent glacé. Du côté ensoleillé les plantes et les arbres ne connaissent pas les mois d'hiver, mais derrière les crêtes venteuses, la glace et le givre ne fondent pas au cœur de l'été. Du lac des dragons coule une cascade perpétuelle; près du repaire du tigre sous la falaise, les fleurs s'ouvrent tôt. La cascade éclate en mille ruisselets tels jades volants. Les fleurs épanouies font tapis de brocart. Sur les crêtes

torturées poussent des arbres torturés, et des pins tordus contre les rochers tordus.

Assurément une haute montagne, des crêtes escarpées, des falaises abruptes, des ravins profonds, des fleurs odorantes, de beaux fruits, des lianes rouges, des bambous violets, des pins bleus, des saules verts : un visage immuable en toutes saisons, des couleurs inchangées de toute antiquité, comme chez le dragon.

Après s'être rassasié du spectacle, le grand saint descendit pas à pas le pic escarpé, puis s'enfonça dans la montagne à la recherche d'un sentier. Il était désorienté, quand, de l'ombre d'un pin, sortit une gracieuse jeune femme qui tenait une tige d'orchidée odorante. Le grand saint se glissa derrière un rocher contourné pour l'observer à loisir :

C'était une beauté à renverser les empires, marchant à petits pas de lotus. Elle avait le visage de Wang Zhaojun¹, la grâce d'une fille de Chu² : une fleur douée de parole, un jade au parfum enivrant. Les chignons de sa coiffure s'étagent en corbeaux bleutés; de ses yeux soulignés de vert coulent des ondes automnales. La jupe plissée découvre de mignonnes chausures recourbées, les manches turquoises laissent apparaître de longs et menus poignets d'une blancheur de farine. Ne parlez pas de pluies du soir et de nuages du matin³ devant ces dents éclatantes entre des lèvres rouges! Elle a la peau aussi douce que la belle de la rivière de Brocart⁴, elle éclipsa Zhuo Wenjun⁵ et Xue Tao⁶!

Comme elle s'approchait du rocher, Singet s'inclina et la salua, lui disant très doucement : «Où allez-vous, chère bodhisattva?»

La jeune femme ne l'avait pas remarqué : quand elle s'entendit appeler, elle leva les yeux et resta pétrifiée d'effroi devant un visage aussi laid. Elle demeurait là toute tremblante, incapable d'avancer ou de reculer, et se força enfin à répondre : «D'où venez-vous? Qui demandez-vous?»

Singet réfléchit : «Il se pourrait qu'elle soit une parente du roi-taureau : mieux vaut ne pas lui parler de l'affaire qui m'amène, la quête des Écritures et l'éventail. Faisons-nous passer pour le messenger d'un parent venu chercher la réponse du roi...»

Comme il restait muet, la femme changea de visage et lui cria d'une voix irritée : «Qui es-tu pour te permettre de m'adresser la parole?»

— Je viens du mont des Nuées-Turquoise», répondit

Singet en souriant et s'inclinant, «comme c'est la première fois que je suis en ces nobles lieux, je ne connais pas le chemin. Puis-je savoir si nous sommes au mont des Tonnerres-Accumulés?

— Très exactement.

— La grotte Touche-aux-Nuages, de quel côté se trouve-t-elle?

— Pourquoi cherches-tu cette grotte?

— Je suis venu inviter le roi-démon-taureau de la part de la princesse Éventail-de-Fer de la grotte au Bananier du mont des Nuées-Turquoise.»

À la mention de la princesse Éventail-de-Fer, la femme sentit la rage lui monter au cœur et, rouge jusqu'à la racine des oreilles, elle éclata en vitupérations : «La salope, elle ne veut vraiment rien savoir! Il n'y a pas deux ans que le rbi-taureau s'est installé chez moi et je lui ai donné je ne sais combien d'or et d'argent, de perles et bijoux, de rouleaux de satin et damas. Chaque année je lui fais envoyer du bois, chaque mois du riz. Elle a tout ce qu'il lui faut, mais cela ne suffit pas à Madame, qui a l'impudeur de l'inviter : je vous demande pourquoi!»

À cette sortie, Singet comprit qu'il avait affaire à la princesse Face-de-Jade. Il prit délibérément un air menaçant, brandit la trique de fer et cria : «C'est toi, la belle salope qui s'est acheté le roi-taureau, ça paye carrément son homme. Tu devrais avoir honte! Sais-tu qui tu as le front d'insulter?»

Ce que voyant, la femme sentit ses âmes la quitter¹; se prenant les pieds, écrasant ses «lotus d'or²», elle lui tourna le dos et s'enfuit toute tremblante. Singet la talonnait en hurlant et vociférant. Juste après le bois de pins, ils étaient à l'entrée de la grotte. La femme courut à l'intérieur et claqua la porte. Le grand saint rangea sa trique et s'arrêta comme pour souffler. Un bel endroit!

Une forêt dense, des falaises abruptes : dans l'entremêlement des lianes, le parfum pénétrant des orchidées. La source jaillit du jade tendre, à travers les bambous, parmi les rochers coquets qui profitent des pétales tombés. La brume enveloppe les sommets lointains, écran de nuages éclairé par la lune et le soleil.

Aux hennissements du dragon répondent les rugissements du tigre. Cris de grue, chant des loriots : calme total de ces lieux charmants où brillent sans cesse l'herbe de jaspé et les fleurs précieuses. Une grotte qui

ne le cède à celle de la Terrasse-du-Ciel, plus belle que les îles des Immortels².

Laissons Singet à la contemplation des perfections du paysage pour revenir à la jeune femme, en nage d'avoir couru; le cœur battant d'effroi, elle se précipita dans la bibliothèque où le roi-démon-taureau se livrait tranquillement au plaisir de lire des ouvrages d'alchimie. Elle se jeta, effondrée, dans ses bras et, se tirant les oreilles, se labourant les joues, éclata en sanglots.

«Ma belle, ne te tourmente pas», lui dit le roi-taureau, tout sourire, «qu'y a-t-il?»

Prise d'une agitation fébrile, elle grogna : «Tu me tues, maudit démon!

— Pourquoi t'en prends-tu à moi? répliqua le roi-taureau, toujours avec le sourire.

— Je t'avais invité à me protéger et à t'occuper de moi parce que je n'ai plus mes parents. Tu avais la réputation d'un dur et d'un brave, mais je découvre que tu n'es qu'un lamentable mari terrorisé par sa femme.

— Ma beauté», lui dit alors le roi-taureau en la prenant dans ses bras, «si je t'ai fait le moindre tort, explique-toi, prends ton temps : je suis prêt à réparer.

— À l'instant, je me promenais parmi les fleurs aux abords de la grotte, occupée à cueillir des orchidées, quand a surgi un moine à la face velue et à la gueule de duc du Tonnerre. Il m'a saluée. J'en étais clouée de peur. Quand j'ai repris mes esprits et lui ai demandé qui il était, il m'a répondu qu'il venait t'inviter de la part de la princesse Éventail-de-Fer. Je ne lui ai dit que deux mots pour le remettre à sa place, mais c'est lui qui s'est mis à m'investiver et à me poursuivre en me menaçant de son bâton. Il m'aurait tuée, si je n'avais couru assez vite. N'est-ce pas un malheur de t'avoir pris auprès de moi? Tu me tues!»

À ces mots, le roi-taureau fit de solennelles excuses et lui manifesta longuement de tendres attentions avant qu'elle ne se calme. Le roi-démon ajouta avec indignation : «Ma beauté que je place si haut, jamais je n'aurais osé te cacher quoi que ce soit. La grotte au Bananier est un lieu retiré, mais de libre pureté. Ma femme, qui pratique depuis sa tendre jeunesse, est, elle aussi, une immortelle qui a obtenu la Voie; elle tient sa maison avec une stricte vigilance et ne saurait y tolérer le

moindre garçon. Comment aurait-elle pu se servir d'un homme avec une gueule pareille? Je pense que c'est quelque monstre de là-bas qui a dû abuser de son nom et de sa réputation pour chercher à me voir. Attends que je sorte tirer la chose au clair.»

Le brave roi-démon! Il quitta la bibliothèque à grandes enjambées, passa dans la salle ajuster son armure et prendre une trique de fer travaillé¹. «Qui est l'insolent qui se conduit de cette façon chez moi?» cria-t-il comme il franchissait la porte.

Singet, qui se tenait sur le côté, lui trouva une allure bien différente de celle qu'il avait cinq cents ans plus tôt. Voyez :

Sur la tête un heaume de fer forgé poli à l'éclat de l'argent, son armure d'or ornée de brocards et de broderies, aux pieds une paire de bottes de daim à semelle blanche et pointe retournée, à la taille une ceinture à triple torsade et décor de barbare à tête de lion².

Ses yeux brillaient comme des miroirs et ses sourcils captivaient comme de rouges arcs-en-ciel. Sa bouche était un bol de sang, ses dents des palettes de bronze. Son rugissement faisait trembler la montagne et ses divinités, sa fière démarche remplissait de crainte les diables. Fameux entre les quatre mers dans l'univers sorti du chaos, c'était Grosbalès, le roi-démon de l'Ouest.

Singet rectifia sa tenue, lui tira une profonde révérence et dit :

«Reconnais-tu encore ton petit frère, cher aîné?

— Serais-tu Singet Conscient-de-la-Vacuité, le Grand Saint égal au Ciel? répondit le roi-taureau en lui rendant son salut.

— Eh oui! Il y a longtemps que nous nous sommes quittés. J'ai enfin le plaisir de te revoir grâce aux renseignements que je viens d'obtenir d'une jeune femme. Toutes mes félicitations, tu n'as jamais eu l'air aussi prospère!

— Ferme ton caquet!» gronda le roi-taureau, «j'ai entendu dire qu'après le raffut que tu as causé aux palais du ciel, le Bouddha t'avait emmuré sous la montagne aux Cinq-Dynamies et que, récemment délivré de ce château céleste, tu assurais la protection du moine chinois dans sa quête des Écritures à l'Ouest. Pourquoi as-tu porté atteinte à mon fils, le saint enfant, à la grotte des Nuées-de-Feu de la gorge du Pin-Mort au mont du San-

glot? Je t'en veux bougrement! Et tu viens me chercher, pourquoi donc?

— Mon cher aîné», répondit avec une nouvelle salutation Singet, «ne blâme pas à tort ton petit frère. Ton bien-aimé fils s'était emparé de mon maître dans l'intention de manger sa chair. Je n'avais pu m'en approcher, mais, fort heureusement, dans le souci de sauver mon maître, la *bodhisattva* Guanyin l'a convaincu de revenir dans le juste chemin. Il est maintenant son garçon de Bonne-Fortune, dans une position plus élevée que la tienne. Il jouit du bonheur absolu et d'une longévité immense. Que lui manque-t-il pour que tu m'en fasses tout au contraire le reproche?

— Macaque retors! Passons sur le cas de mon fils. Mais à l'instant, tu as maltraité ma concubine bien-aimée; pourquoi l'avoir poursuivie jusqu'à ma porte?

— Comme je ne trouvais pas, je lui avais respectueusement demandé ton adresse sans savoir qu'elle était ma seconde belle-sœur», répliqua le grand saint en souriant, «il est vrai que j'ai été grossier sur le moment, quand elle m'a insulté, et que je l'ai un peu bousculée. Je sollicite ton indulgent pardon.

— Puisque tu présentes les choses ainsi, je te pardonne en considération de notre vieille amitié.

— Je te suis infiniment reconnaissant de ta magnanimité, mais j'ose encore espérer ton aide pour une affaire que je me permets de te soumettre.

— Sacré macaque qui ne sait pas se conduire! Au lieu de disparaître, maintenant que je t'ai pardonné, tu recommences à m'importuner : de quoi as-tu besoin?

— Je ne te cacherais rien, mon frère : c'est que le moine chinois, dont la protection m'incombe, ne peut progresser vers l'Ouest, dont la route est bloquée par les monts de Feu. J'ai appris par les habitants de l'endroit que ma respectée belle-sœur possédait un éventail en feuilles de bananier que je souhaiterais lui emprunter pour un usage momentané. Je suis allé hier à ton ancienne résidence la saluer, mais elle me l'a obstinément refusé. Tel est l'objet de ma sollicitation. J'espère qu'avec l'immense générosité qui te caractérise, tu sauras m'accompagner chez ta femme et lui emprunter pour moi l'éventail qui éteindra les flammes et assurera le passage de la montagne au moine chinois. Il lui sera restitué aussitôt après.»

À ce discours, le roi-taureau se sentit le cœur enflammé de colère; grinçant des dents, il l'invectiva : « Tu prétends t'être conduit poliment, mais ce n'est que pour obtenir l'éventail! Je suis sûr que tu as commencé par maltraiter mon épouse et que tu es venu me chercher parce qu'elle te l'avait refusé. Et tu as couru après ma concubine bien-aimée! Comme dit l'adage : *Femme de l'ami, ne l'humilie, sa concubine, ne la lutine!* Tu as humilié l'une, lutiné l'autre : y a-t-il conduite plus malhonnête? Viens tâter de ma trique!

— Frappe-moi si tu veux, frère, je n'ai pas peur. Mais c'est en toute sincérité que je te supplie de me prêter le trésor!

— Si tu soutiens trois de mes assauts, je te fais prêter l'éventail par ma femme. Sinon, je te tue pour laver cet affront.

— Voilà qui est bien dit, frère! J'ai été si négligent tous ces temps-ci que je n'ai pas eu l'occasion de te revoir : j'ignore où en est ton art de combat comparé aux jours d'autrefois. Voyons un peu ce que nous savons faire dans l'escrime au bâton!»

Le roi-taureau n'était pas d'humeur à discuter plus longtemps : il leva sa trique de fer travaillé et l'abattit. Le grand saint prévint le coup de sa barre cerclée d'or. Ce fut un beau combat :

Ils avaient changé de visage et ne se parlaient plus en amis. « Je t'en veux pour le mal que tu as fait à mon fils, macaque! » À quoi l'autre répondait : « Ton garçon a trouvé la Voie, pas de quoi s'indigner! — Comment oses-tu avec une telle inconscience frapper à ma porte? — C'est que j'ai quelque chose de particulier à te demander. » L'un voulait l'éventail afin de protéger le moine chinois, mais l'autre ne prête pas de feuilles de bananier, tant il en est avare. L'amitié s'envole dans cet échange de paroles, la fraternité fait place à la colère¹ [...].

Le grand saint et le roi-taureau se livrèrent plus d'une centaine d'engagements sans parvenir à décider de la victoire. Ils se trouvaient dans cette situation indécise lorsqu'ils entendirent appeler du haut de la montagne :

« Messire taureau, notre grand roi vous envoie ses hommages et vous prie de l'honorer de votre présence au banquet. »

À ces mots, le roi-taureau bloqua de sa trique la barre de Singet et lui lança : « Arrête, macaque! Attends que je



Il se laissa couler droit au fond, où se présenta soudain à sa vue un portique finement sculpté, au bas duquel était attachée la bête-aux-pupilles d'or.

revienne de cette réunion chez l'un de mes amis.» Ceci dit, il abaissa son nuage et regagna la grotte.

Il mit au courant la princesse Face-de-Jade : «Ma beauté, l'homme à la gueule de duc du Tonnerre est le macaque Singet, que j'ai mis en fuite en lui flanquant une bonne raclée. Il ne reviendra plus. Tu peux t'amuser en toute tranquillité. Je vais boire un pot chez un ami.»

Il ôta son heaume et son armure, enfila une jaquette de velours vert canard, sortit et enfourcha la bête-aux-pupilles-d'or-qui-écarter-les-eaux. Il fila entre brumes et nuées droit vers le nord-ouest, laissant à ses gens le soin de garder les portes et les cours.

Observant du haut du sommet, le grand saint se disait en son for intérieur : «Je me demande quel ami s'est fait le vieux taureau, où il se rend. Suivons-le!»

Le brave Singet! D'une légère secousse, il se changea en pur courant d'air et l'accompagna. Ils atteignirent bientôt une montagne où le roi-taureau disparut silencieusement. Singet reprit sa forme originelle et pénétra dans la montagne, à sa recherche. Il découvrit un profond lac d'eau pure, au bord duquel était dressée une stèle qui portait en six grands caractères cette inscription :

LAC DES FLOTS-ÉMERAUDE DU MONT DES CHAOS-DE-ROCHERS.

«Il est sûrement entré dans ces eaux», pensa Singet, «l'ami est un monstre aquatique, caïman, dragon, poisson ou tortue. Descendons voir!»

Sacré grand saint! Il fit une passe, récita une incantation et, d'une secousse, se changea en crabe ni gros ni petit : il faisait trente-six livres! Il sauta dans le lac avec un grand plouf! et se laissa couler droit au fond, où se présenta soudain à sa vue un portique¹ finement sculpté, au bas duquel était attachée la bête-aux-pupilles-d'or : au-delà, il n'y avait plus d'eau. Singet s'y glissa et, tendant l'oreille, entendit un bruit de musique venant de l'autre côté des murs. On voyait

Palais de perles, arches de coquillages, différents de ce qu'on voit en ce monde. Les tuiles sont d'or, les chambranles de jade blanc. Les paravents sont en écaille de tortue, les balustrades faites de coraux. Des nuées de bon augure scintillent autour du trône de lotus, unissant les trois luminaires d'En-haut aux huit avenues d'En-bas. Ce n'est ni le palais du ciel ni trésor marin, mais lieu rival des plus beaux séjours. Dans la

vaste salle sont réunis les hôtes, mandarins, grands et petits, en bonnet de cérémonie. On presse les filles d'une beauté de jade d'apporter les plateaux d'ivoire, et l'on engage les divines à jouer de leurs instruments. De longues baleines chantent tandis que d'énormes crabes dansent. Les tortues jouent de la flûte et battent tambour. Les perles illuminent les tables et les cratères. Des caractères sigillaires en forme d'oiseaux s'alignent sur les écrans de plumes de martin-pêcheur, des stores de barbes de crevettes pendent le long des galeries.

Les huit sons¹ se mêlent en une divine harmonie, égrenant des notes qui résonnent jusqu'à l'empyrée. Des filles de compagnie, perches à tête verte, pincent des luths de jaspe tandis que les garçons aux yeux rouges jouent de la flûte de jade. Des femmes-poissons apportent sur leur tête une odorante venaison, les coiffures des filles-dragons agitent des ailes de phénix en or. Ce qu'ils y ont à manger : les mets les plus rares des huit trésors² des cuisines célestes. Ce qu'ils ont à boire : breuvage de jade liquide des résidences pourpres³.

À la place d'honneur était assis le roi-démon-taureau, à ses côtés, à droite et à gauche, trois ou quatre caïmans. Devant lui se trouvait un dragon âgé, entouré de ses fils, petits-fils, femmes et filles. Ils trinquaient quand Singet fit son entrée. Dès qu'il l'aperçut, le vieux dragon ordonna : «Saisissez-moi ce malotru de crabe!»

Fils et petits-fils se jetèrent sur le grand saint et l'immobilisèrent. Usant tout à trac de la parole humaine, Singet s'écria : «Pitié, pitié!

— D'où viens-tu, malotru de crabe?» gronda le vieux dragon, «comment oses-tu traverser la salle d'honneur devant les nobles invités réunis? Si tu veux éviter la peine de mort, avoue sans tarder!»

Le brave Singet! Il inventa de toutes pièces une confession entièrement fausse :

«Depuis ma naissance, je vis dans ce lac et trouve abri dans les anfractuosités des parois rocheuses. L'ancienneté aidant, j'ai obtenu le titre de Carapate-sur-le-Côté. Je n'ai jamais appris à marcher correctement, traînant dans la boue ou piétinant l'herbe. Dans l'ignorance des lois, j'ai porté atteinte à votre royale dignité : je vous prie très humblement d'avoir la bonté de me pardonner.»

À cette plaidoirie, tous les esprits-animaux présents au banquet s'inclinèrent devant leur hôte : «C'est la première fois que le crabe Carapate est entré au palais de jaspe. Il ignore l'étiquette de la cour. Puisse Votre Altesse lui pardonner et le laisser aller!»

Le vieux dragon les remercia et ordonna : « Relâchez le gars. Notez une peine de bastonnade; qu'il reste à disposition dehors! »

Singet acquiesça et s'enfuit d'une traite vers le portique en se disant : « Quand donc quittera-t-il le banquet? Tant aime boire le roi-taureau... D'ailleurs, consentirait-il à me prêter l'éventail? Mieux vaut lui dérober la bête-aux-pupilles-d'or, prendre son aspect, induire la Râkṣasî à me le donner et faire passer les montagnes à mon maître... »

Sacré grand saint! Reprenant sa forme originelle, il dénoua les rênes de la bête, sauta sur la selle travaillée et chevaucha d'une traite hors de l'eau. Sorti du lac, il prit l'aspect du roi-taureau. Cravachant la bête montée sur un nuage, il fut bientôt rendu devant l'entrée de la grotte au Bananier. « Ouvrez! » Les deux filles à la porte, à ce cri, entrouvrirent et, voyant que c'était le visage du roi-taureau, se précipitèrent à l'intérieur pour annoncer : « Madame, Monsieur est revenu! »

À ces mots, la Râkṣasî arrangea hâtivement sa coiffure et sortit l'accueillir à pas précipités. Singet descendit de la monture et la conduisit à l'intérieur; jouant d'audace, il trompait la belle. De ses yeux de chair, elle ne pouvait deviner sa véritable identité : ils entrèrent la main dans la main. Elle fit disposer des sièges et préparer le thé par les servantes. Toute la maisonnée le tenait pour le maître de céans et lui témoignait le plus grand respect.

L'instant d'après, ils engageaient la conversation.

« Il y a longtemps, madame.

— Votre Majesté est la bienvenue », dit-elle, ajoutant : « Vous avez négligé votre esclave, tant vous plaît la nouvelle épousée. Quel bon vent vous amène aujourd'hui? »

— Je ne me permettrais de vous négliger, mais depuis que la princesse Face-de-Jade m'a invité chez elle, j'ai été retenu par la presse des affaires domestiques et par le nombre des amis à voir; c'est que cela me fait une seconde maison à gérer... » Puis, le faux roi-taureau ajouta : « J'ai appris que le gars dénommé Conscient-de-la-Vacuité, chargé de la protection du moine chinois, approchait des monts de Feu : il est à craindre qu'il ne vienne vous demander à emprunter l'éventail. Je ne lui pardonne pas d'avoir mis à mal notre fils. Si jamais il survenait, faites-le-moi savoir pour que je le capture et le mette en pièces afin de vider notre commune rancune. »

À ces mots, la Râksasî déclara en versant des larmes : « Comme dit l'adage, Votre Majesté, *un homme sans femme, ce sont ses biens à l'abandon; une femme sans homme, c'est elle-même à l'abandon.* J'ai failli perdre la vie par la faute de ce macaque.

— Quand donc est passé ce maudit singe? répliqua Singet, feignant l'indignation.

— Il n'est pas encore reparti. Il était venu hier emprunter l'éventail. Comme il a nui à notre fils, j'ai endossé mon armure et l'ai reçu à coups d'épée, ce sale macaque. Malgré la douleur, il m'a traitée de "belle-sœur" en prétendant que vous aviez juré fraternité avec lui.

— Il est vrai qu'il y a cinq cents ans nous étions d'une confrérie de sept.

— Il n'a pas osé répliquer à mes invectives, ni se défendre quand je lui ai asséné des coups. Je l'ai finalement balayé d'un coup d'éventail. Je ne sais d'où il a tiré le moyen de fixer le vent : il est revenu ce matin, mais impossible de le faire décoller. Quand je l'ai attaqué à l'épée, finie sa complaisance : craignant que sa barre ne soit trop lourde pour moi, je me suis enfuie et claquemurée dans la grotte. Je ne sais comment il y est parvenu, mais il a réussi à se glisser dans mon ventre et a failli m'enlever la vie. Il a fallu que je le traite de petit beau-frère et que je lui donne l'éventail.

— Quel dommage, quel dommage! » s'écria Singet avec une désolation feinte, au point de se frapper la poitrine, « comment avez-vous pu abandonner le trésor à ce macaque? Vous me faites mourir de contrariété!

— Calmez-vous », répondit en souriant la Râksasî, « je lui en ai donné un faux, pour m'en débarrasser.

— Où se trouve le vrai?

— Je l'ai mis de côté, rassurez-vous! »

Elle donna aux servantes l'ordre de préparer le vin pour célébrer dans la joie sa venue. Lui présentant alors des deux mains une coupe, elle lui tint ce discours : « N'oubliez pas les liens qui nous unissent dans les plaisirs de votre nouveau mariage. Acceptez ce fade breuvage du village natal! »

Singet n'osait refuser. Il lui fallut élever le hanap avec un petit rire :

« Buvez la première, madame. Ce sera en remerciement du soin que vous avez pris de notre maison pendant ma

longue absence, due à la nécessité de gérer ma fortune extérieure.»

La Râksasî prit la coupe, la vida et la remplit à nouveau avant de la tendre au roi :

«N'a-t-on toujours dit : *Épouse à la maison, bonne gestion*? Le mari est le père qui la nourrit. Il n'y a pas lieu de me remercier.»

Après ces assauts de modestie, tous deux s'assirent et se mirent à boire. N'osant enfreindre les interdits alimentaires, Singet se contentait de quelques fruits tout en poursuivant la conversation.

Au bout de plusieurs tournées, la Râksasî, à moitié soûle, se sentit remuée de désirs charnels. Elle ne cessait de se frotter à Singet, de le caresser et tripoter. Elle lui prenait les mains et lui glissait des mots doux. Épaule contre épaule, elle lui murmurait sa tendresse, penchée contre lui. Ils buvaient dans la même coupe, une gorgée l'un, une gorgée l'autre, puis se passaient des fruits bouche à bouche. Le grand saint jouait la comédie, tout sourire. Force lui était de la presser aussi contre lui. Assurément :

Rien ne vaut le vin pour ôter tous soucis, hameçon à pêcher les poèmes, balai à balayer le chagrin². Le garçon réservé se déboutonne, la fille s'oublie et sourit. Son visage rougit comme la pêche, son corps plie comme le tendre saule. Elle devient volubile et dans sa passion a la main de plus en plus agile. Tantôt elle tire sur ses boucles, tantôt agite ses doigts délicats. Elle lève le pied plus d'une fois et secoue les manches de l'habit. Son cou poudré s'abaisse et sa taille de guêpe se tord. Sans perdre une parole, elle relâche les boutons dorés, ce qui révèle à moitié sa douce poitrine. C'est montagne de jade qui sombre dans l'ivresse, des yeux d'étaim qui ne gagnent pas à être frottés...

Quand il la vit en pareil état d'ébriété, Singet, discrètement aux aguets, se hasarda à la provoquer : «Madame, où avez-vous mis l'éventail authentique? Ne relâchez pas votre attention. Craignez que Singet, si habile à se transformer, ne revienne vous le subtiliser.»

Laissant fuser un petit rire, la Râksasî cracha un quelque chose de pas plus gros qu'une feuille d'abricot et le tendit à son compagnon : «Voilà notre trésor!»

Quand Singet l'eut en main, il se dit, ayant peine à y croire : «Comment cet objet minuscule pourrait-il éteindre les flammes? Ce doit être encore un faux.»



*L'éventail était effectivement différent du fauc. Faute de mieux, il le mit à l'épaule
et s'en retourna à la recherche de la route.*

À le voir plongé dans les réflexions devant le trésor, la Râkçasî ne put se retenir de s'approcher et de frotter son visage poudré contre le sien en l'interpellant : « Mon chéri, range-le, buvons ! À quoi penses-tu ? »

Singet saisit au vol l'occasion offerte de lui poser la question : « Comment une chose si petite pourrait-elle agir sur huit cents lis de flammes ? »

Trop souûle pour se méfier, la Râkçasî lui révéla le secret : « Tu as dû t'adonner au plaisir jour et nuit depuis ces deux ans que tu m'a quittée, et laisser la princesse Face-de-Jade porter atteinte à tes facultés mentales. Tu as donc tout oublié, même ce qui concerne ton propre trésor ! Tu presses sous ton pouce gauche le septième fil de soie rouge du manche en récitant *hasusisasonfle* : il grandira aussitôt de douze pieds. Les transformations de ce trésor ne connaissent pas de limites. Huit cents lis de flammes ne lui font pas peur : il te les éteint d'un seul coup ! »

Singet mémorisa soigneusement ce qu'elle lui avait dit, mit l'éventail dans sa bouche et se passa la main sur le visage pour reprendre son aspect originel.

« Râkçasî ! » aboya-t-il alors, « regarde-moi donc ! Suis-je ton cher mari ? Et j'ai dû subir tes sales avances pendant si longtemps ! Tu n'as pas honte ? »

La femme en tomba de saisissement, renversant tables et sièges, mordant la poussière et terrassée par une humiliation telle qu'elle hurlait : « J'en mourrai de dépit, j'en mourrai ! »

Sans se soucier si elle était morte ou vive, le grand saint brisa net et sortit d'une traite de la grotte, à grandes enjambées. Le cas de rappeler :

*Le cœur libre de tous désirs charnels,
Il s'en retourne heureux et souriant.*

Il prit son élan, monta sur un nuage et, d'un bond, atteignit le sommet de la montagne, où il recracha l'éventail, histoire d'essayer le procédé magique. Le pouce gauche sur le septième fil rouge du manche, il récita *hasusisasonfle* : l'objet grandit en effet de douze pieds. Il le prit en main et l'examina attentivement. Il était effectivement différent du faux, lumineux, rayonnant de fastes vapeurs et quadrillé de trente-six fils de soie rouge formant chaîne et trame recto verso.

Au fait, Singet s'était procuré le secret de l'agrandissement et non pas celui de la miniaturisation : il eut beau le pencher à gauche ou à droite, l'éventail restait de la même taille. Faute de mieux, il le mit à l'épaule et s'en retourna à la recherche de la route que les pèlerins avaient empruntée.

Bref, revenons au roi-démon-taureau qui, sortant à la fin du banquet, ne retrouva plus sa bête-aux-pupilles-d'or-qui-écarte-les-eaux. Le vieux dragon rassembla ses hôtes pour leur demander qui l'avait volé.

«Qui aurait osé le dérober?» répondirent les esprits-animaux agenouillés, «nous étions tous au banquet à boire et nous passer les plats, à chanter et jouer de la musique; il ne restait personne à l'entrée.

— De la part de mes musiciens, c'est exclu. Est-ce qu'un étranger se serait mêlé à nous?

— Il y a ce crabe qui est survenu au moment où nous prenions place», rappelèrent les dragons, fils et petits-fils, «c'est lui, l'étranger.»

Ce fut une soudaine illumination pour le roi-taureau : «N'en dites pas plus! Mon cher ami, ce matin, quand vous m'avez fait inviter, j'avais sur le dos Singet Conscient-de-la-Vacuité, venu me demander l'éventail de feuilles de bananier parce que la route du moine chinois qu'il est chargé de protéger passe par les monts de Feu. Je le lui ai refusé et ai rompu la bataille indécise que j'avais engagée contre lui pour me joindre au festin. Ce singe est malin comme pas un, plein de ressources : sûr que c'est lui qui s'est changé en crabe pour nous espionner et qui m'a volé la bête dans l'intention de subtiliser l'éventail à ma femme.»

À ces mots, tous de trembler d'effroi et de demander : «Est-ce le Singet qui avait provoqué de graves troubles aux palais du ciel?

— Oui. Vous feriez mieux de l'éviter, messieurs, si vous fréquentez la route de l'Ouest.

— S'il en est ainsi», objecta le vieux dragon, «comment récupérer votre monture?

— Ce n'est rien», répliqua en souriant le roi-taureau, «retirez-vous, messieurs, je vais le rattraper.»

Il s'ouvrit un chemin en écartant l'eau, sauta hors du lac et, monté sur un nuage jaune, gagna d'une traite la grotte au Bananier du mont des Nuées-Turquoise. Il entendait la

Râkçasî qui se frappait la poitrine, trépignait, hurlait et gémissait. Poussant la porte, il aperçut sa monture attachée en contrebas. «Où est parti Singet, madame?» cria le roi-taureau.

À sa vue, les servantes s'agenouillèrent : «Vous êtes de retour, maître?»

La Râkçasî s'accrocha à son mari et, se cognant la tête dans des prosternations répétées, le maudit : «Misérable pendard! Comment as-tu pu pousser la négligence jusqu'à te laisser voler ta bête-aux-pupilles-d'or par ce macaque qui a pris ton aspect pour venir ici me duper!

— De quel côté est-il parti, ce macaque? répéta le roi-taureau en grinçant des dents.

— Après m'avoir dérobé le trésor, le maudit singe a repris son aspect originel et s'est enfui», répliqua la femme en se frappant la poitrine, «j'en mourrai!

— Ne vous tourmentez plus et prenez soin de vous, madame. Attendez que je le rattrape, reprenne le trésor, l'écorche, broie ses os et lui arrache les entrailles pour vider votre bile. Qu'on m'apporte mes armes!

— Vos armes ne sont pas ici, maître», lui rappelèrent les servantes.

— Apportez-moi celles de votre maîtresse!»

Les filles lui présentèrent les deux épées précieuses à tranchant bleuté.

Le roi-taureau ôta la jaquette de velours vert canard qu'il portait au banquet, resserra son gilet et, une épée à chaque main, sortit de la grotte au Bananier pour se précipiter du côté des monts de Feu.

Ainsi,

*L'ingrat trompera la femme folle d'amour,
L'impulsif démon qui approchera du Novice.*

Si vous ne savez, en fin de compte, le bien ou le mal que promet ce départ, écoutez la séance qui vient.

Livre treizième

JOUTE POÉTIQUE
CHEZ LES SYLVAINS

(chapitres LXI à LXV)

CHAPITRE LXI

OÙ PORCET CONTRIBUE
À LA DÉFAITE DU ROI-DÉMON
ET SINGET SE PROCURE
UNE TROISIÈME FOIS L'ÉVENTAIL.

Ainsi que l'expose le récit, le roi-démon rattrapa Singet. À le voir avancer, la mine réjouie et satisfaite, l'éventail sur l'épaule, le roi-taureau se dit, fort alarmé : «Le macaque a donc aussi réussi à extorquer le mode d'emploi ! Il ne me le rendra sûrement pas si je le lui réclame face à face. Et si jamais il me balaie d'un coup d'éventail, il m'enverra à cent huit mille lis d'ici, ce qui l'arrangerait bien. J'ai appris que son maître, le moine chinois, attendait sur la grand-route; son second disciple, un esprit-porc et son troisième disciple, esprit des sables-mouvants, je les ai rencontrés au temps où nous étions tous des monstres. À mon tour de le berner en prenant l'aspect de Porcet. Il doit être si content de son succès qu'il n'y prêtera pas attention.»

Ce brave roi-démon était, lui aussi, capable de soixante-douze transformations, et dans les arts du combat l'égal de Singet, sauf qu'il était plus lourd, moins agile et moins vif. Il cacha ses épées, récita une incantation et, d'une secousse de son corps, prit le visage de Porcet; dévalant la route, il accueillit le grand saint au cri de «Frangin, me voilà!»

Singet était en effet fort content de lui. Comme disent les anciens : *Chat triomphant se prend pour un tigre*. Il ne songeait pas à examiner de plus près la personne qui venait, tant était grande l'assurance que lui donnaient sa force et ses capacités. «Où vas-tu, frerot? cria-t-il à la vue du faux Porcet.

— Comme le Maître voyait que tu ne revenais pas», répondit le roi-démon, tirant sur le fil qui se présentait, «il s'est inquiété et m'a envoyé te rejoindre pensant que tu n'étais pas de force contre le roi-taureau et ne parvenais pas à obtenir son trésor.

— Plus de souci à se faire», répliqua en riant Singet, «j'ai mis la main dessus!

— Comment as-tu fait?

— Le taureau m'a livré une centaine d'assauts : comme il n'emportait pas la décision, il m'a planté là pour se rendre à un banquet chez les dragons au fond du lac des Flots-Émeraude du mont des Chaos-de-Rochers. Je l'ai secrètement suivi, me suis transformé en crabe, lui ai volé sa bête-aux-pupilles-d'or, ai pris son aspect et suis allé à la grotte au Bananier donner le change à la Râkṣasî, qui m'a traité en époux, ce qui m'a procuré le moyen de le lui subtiliser.

— Tu as beaucoup payé de ta personne! Tu dois être épuisé. Laisse-moi porter l'éventail pour toi.»

Singet, qui ne se rendait compte de rien, le lui donna sans penser plus loin.

Or, le roi-taureau connaissait à fond tout ce qui concernait l'éventail : il ne l'eut pas plus tôt en main qu'il fit on ne sait trop quelle passe, le réduisit à la taille d'une feuille d'abricotier, celle que l'éventail avait naguère, et reprit son aspect propre. Il déclara sur un ton insultant :

«Maudit macaque! Tu me reconnais?»

Ce que voyant, Singet ne put que s'en prendre à lui-même, admettre sa faute et laisser échapper un violent grognement de dépit : «Hélas! Moi qui chasse l'oie sauvage depuis tant d'années, je me suis laissé becqueter l'œil par un oisillon!» Avec la fureur du tonnerre déchaîné, il brandit sa trique de fer et l'abattit, tandis que le roi-démon cherchait à le balayer d'un coup d'éventail. Ce dernier ignorait que le grand saint avait, sans s'en rendre compte, avalé la pilule à fixer le vent qu'il avait gardée dans la bouche lorsqu'il était entré dans le ventre de la Râkṣasî, transformé en insecte. C'est pourquoi ses entrailles, sa peau et ses os étaient devenus si fermes que le taureau avait beau multiplier les coups d'éventail, il ne bougeait pas. Alarmé, le roi-démon remit dans sa bouche le trésor, fit tourner ses épées et les abattit. Ce fut un duel à mort au milieu des airs :

Le Grand Saint égal au Ciel et le roi-taureau qui sème la confusion dans le monde, pour un éventail de feuilles de bananier, s'affrontent dans une démonstration de force. Ce que le négligeant Singet a obtenu par ruse, l'audacieux roi-démon l'a repris avec astuce. La trique cerclée d'or que l'un brandit ne connaît pas la pitié; l'autre manie avec adresse et mesure les deux épées au tranchant bleuté. Le grand saint déploie son prestige en crachant des nuées colorées, le roi-taureau lâche sa véhémence en soufflant de brillants traits de lumière. D'égale vaillance et morgue, ils exhalent leur fureur, grinçant des dents. La terre et la poussière qu'ils soulèvent assombrissent l'univers; dieux et diables se cachent devant sable qui vole et pierres qui roulent. «Par quelle inconsciente audace as-tu osé me retourner la ruse?» Ce à quoi répond l'autre : «A mort, qui se permet de tromper la femme d'autrui! Au tribunal tu serais condamné à la peine capitale.»

Le malin Singet, le brutal roi Grosbalès ne pensent qu'à tuer et n'en sont plus à négocier. L'épée se porte au-devant de la trique qui s'abat : le moindre relâchement dans leurs efforts les enverrait voir le juge des Enfers!

Laissons-les à ce combat où il est si difficile de les départager pour revenir au moine chinois, assis au bord de la route : étouffant de chaleur, brûlant d'anxiété et tourmenté par la soif, il se tourna vers le dieu des monts de Feu :

«Puis-je vous demander, respectée divinité, quelle est la force de ce roi-démon-taureau?

— Ses pouvoirs magiques sont considérables et sa puissance illimitée en fait un adversaire de la taille de Singet le grand saint.

— Conscient-de-la-Vacuité est un bon marcheur : un aller-retour de deux mille lis ne lui demande habituellement qu'un instant. Comment se fait-il qu'il soit parti toute la journée? C'est sûrement qu'il livre combat au roi-taureau», conclut Tripitaka qui appela ses deux disciples : «Conscient-de-ses-Capacités, Conscient-de-la-Pureté! Lequel de vous deux est prêt à rejoindre votre frère aîné? S'il a rencontré l'ennemi, il faut lui porter secours, obtenir l'éventail et nous délivrer de nos tourments en passant au plus tôt la montagne afin de rattraper le temps perdu.

— Je pensais aller le retrouver», répondit Porcet, «mais il se fait tard aujourd'hui et je ne connais pas le chemin du mont des Tonnerres-Accumulés.

— Je le connais», intervint la divinité locale, «demande au capitaine des Rideaux-Levés¹ de tenir compagnie à ton maître. J'irai avec toi.

— Nous vous donnons beaucoup de peine, respectée divinité», répliqua Tripitaka, fort aise, «j'aurai encore à vous remercier du succès de l'expédition.»

Porcet rassembla toutes ses énergies, serra sa tunique de brocart noir, prit en main le râteau et, montant sur les nuées avec le dieu local, repartit droit vers l'Est. Ils allaient, quand tout à coup leur parvinrent les hauts cris d'une bataille à mort et le mugissement d'une violente tornade. Porcet arrêta son nuage pour observer la situation : c'était Singet et le roi-taureau qui s'entretuaient.

«Holà, amiral des Roseaux-Célestes¹, qu'attends-tu pour te porter en avant? lui cria le dieu.

— Frangin, me voilà! hurla Porcet en brandissant son râteau.

— Gros ballot, tu m'as fait rater mon opération!

— Le Maître m'avait demandé de te rejoindre, mais comme je ne connaissais pas le chemin, on a perdu du temps à discuter et c'est le *tudi*² qui m'a conduit ici : telle est la raison de mon retard; en quoi ai-je ruiné ta vaste opération?

— Je ne te reproche pas d'être en retard. Ce maudit taureau est infect! Je le lui avait soutiré, cet éventail, à la Râkçasî, mais le gaillard a pris ton aspect et j'étais si content de te revoir que je lui ai confié l'objet. Il a aussitôt repris sa forme originelle et depuis se mesure à ton vieux Singet. Voilà pourquoi je dis que tu as démoli l'opération que j'avais montée.»

Emporté à ces mots par une violente colère, Porcet leva son râteau et vociféra : «Peste soit de toi, sac à sang pourri! Tu vas voir! Comment as-tu osé usurper l'aspect de ton ancêtre pour bernier mon condisciple et semer la zizanie entre frères?»

Le voilà qui abat le râteau à toute volée. Le corps et l'esprit fatigués d'avoir soutenu une journée entière les assauts de Singet, le roi-taureau se rendit compte qu'il ne pourrait contenir l'arme terrifiante de Porcet et chercha le salut dans la fuite. Mais le dieu des monts de Feu lui barra le chemin à la tête de ses troupes infernales et l'apostropha : «Ô roi Grosbalès, baisse les bras! Il n'est de dieu qui ne protège, il n'est de dieux qui ne bénissent Tripitaka dans sa quête des Écritures à l'Ouest. Les trois mondes³ le savent, les dix orient⁴ le soutiennent. Va sans tarder éteindre les flammes avec l'éventail pour qu'il passe

sans mal et sans encombre ces montagnes au plus tôt. Sinon le Ciel d'En-haut t'en tiendra coupable et te châtierra sans rémission.

— Ce que tu exiges, *tudi*, est parfaitement déraisonnable! Ce maudit singe m'a pris mon fils, a humilié ma concubine, a trompé ma femme et s'est en toute occasion conduit de façon infâme. Je voudrais l'avalier tout cru, tant je le hais, pour le réduire en merde à donner à manger aux chiens! Jamais je ne consentirai à lui prêter notre trésor!»

Il n'avait pas achevé la réplique que Porcet était sur lui, l'investivant : «Ruminant de malheur à bézoard! Sors l'éventail au plus vite si tu veux avoir la vie sauve!»

Pour toute réponse, le roi-taureau se retourna et attaqua Porcet à l'épée. Singet accourait à la rescousse avec sa trique. Ce fut bataille d'une rare violence :

Un porc devenu esprit, un taureau fait monstre et là-dessus un singe qui a volé le Ciel et obtenu la Voie : il est dans la nature du dhyâna² de pouvoir se raffiner dans les combats, mais il faut unir la terre à la cause primordiale.

Les neuf dents du râteau sont aussi aiguës que pointues, le double tranchant du glaive précieux est lisse et coupant; la trique de fer étend sa domination³, le dieu local contribue à la formation de la «tête de cinabre⁴». Les trois se combattent, déployant leurs talents afin de prévaloir. Attelez le bouvidé aux labours et la monnaie d'or poussera, appelez le cochon dans le four et vous contiendrez le souffle du bois. Comment réaliser la Voie si l'esprit n'y demeure? Pour garder son âme, il faut attacher le singe.

Les trois sortes d'armes s'entrechoquent dans les cris et les appels à la rescousse. L'un râtisse, l'autre coupe sans bonnes intentions; la trique cerclée d'or ne se dresse pas sans raison. Ils luttent jusqu'à priver d'éclat les étoiles et faire pâlir la lune. Le ciel entier est assombri de nuées glacées.

Avec un courage indompté, le roi-démon combattait tout en marchant. Il lutta la nuit entière sans emporter la décision. Déjà l'aube se levait : ils étaient devant l'entrée de la grotte Gratte-Nuages du mont des Tonnerres-Accumulés. Tous trois, avec le *tudi* et les troupes infernales, faisaient un tel vacarme qu'ils réveillèrent la princesse Face-de-Jade. Elle ordonna à ses servantes de sortir voir qui criait. C'est alors qu'un petit monstre vint lui annoncer : «Notre seigneur et maître se bat à mort contre le gars à la gueule de duc du Tonnerre, celui d'hier; il est

avec un moine aux long groin et larges oreilles, le *tudi* des monts de Feu et un tas d'autres gens.»

À ces mots, la princesse ordonna aux officiers de tous rangs de la garde extérieure de prendre les armes et de se porter au secours de son mari. On parvint à rassembler une centaine d'hommes, chacun résolu à montrer sa vaillance. Agitant lances et bâtons, ils s'écrièrent en chœur : « Votre Majesté, nous venons en renfort sur l'ordre exprès de Madame!

— Vous venez à point, bienvenus! » répondit le roi-taureau, fort aise.

Les monstres s'élançèrent tous ensemble à l'attaque. Submergé par le nombre, Porcet s'enfuit en traînant son râteau. Le grand saint échappa à l'encerclement d'une culbute dans les nuages. Les troupes infernales se dispersèrent à leur tour. Victorieux, le taureau rassembla la foule des monstres pour regagner la grotte où il se barricada, portes solidement closes.

Bref, revenons à Singet qui pestait : « Incroyable, les gars! Depuis hier après-midi, aux alentours de 4 heures¹, il a engagé contre moi la bataille qui a duré toute la nuit, sans décision, jusqu'à ce que vous deux veniez me prêter main-forte. Et il n'avait pas l'air fatigué au bout d'une nuit et une demi-journée de durs combats! Sa bande de petits monstres n'est pas commode non plus. Maintenant qu'il s'est enfermé dans son repaire, que faire?

— Mais, frangin, tu avais quitté le Maître vers 10 heures² hier : comment se fait-il que tu n'aies engagé le combat que dans l'après-midi? Où étais-tu pendant ces cinq ou six heures?

— Après t'avoir dit adieu, je suis arrivé sur la montagne en question dans l'instant et j'y ai rencontré une femme que j'ai saluée : c'était sa concubine bien-aimée, la princesse Face-de-Jade. Comme je l'avais quelque peu intimidée avec ma trique de fer, elle a couru se réfugier dans la grotte et fait appel au roi-taureau. On a échangé quelques amabilités et, après avoir beuglé un moment, il en est venu aux mains. On se battait depuis deux bonnes heures lorsqu'on est venu l'inviter à un banquet. Je l'ai suivi au fond du lac des Flots-Émeraude du mont des Chaos-de-Rochers. Après l'avoir espionné, transformé en crabe, je lui ai dérobé sa monture et, prenant son aspect, je suis retourné à la grotte au Bananier où j'ai berné la

Râkṣasî et lui ai soutiré l'éventail. Une fois sorti, je l'ai agrandi en essayant sa méthode, mais je ne savais pas comment le rapetisser. Je portais, l'objet sur l'épaule, quand il me l'a repris en prenant ton aspect. Voilà comment j'ai passé ces six heures.

— Comme l'on dit, *c'est le bateau chargé de fromage de soja qui fait naufrage dans l'océan, en soupe il est venu, en eau il est parti*¹! Comment faire passer la montagne au Maître? On aurait du mal à se procurer son éventail! Rentrons et repartons en faisant un putain de détour²! conclut Porcet.

— Ne vous impatientez pas, grand saint, et n'abandonnez pas, Roseaux-Célestes. Faire un détour, c'est passer par la petite porte³ et ne pas atteindre le but de ses efforts⁴», objecta le *tudi*, «comme dit la vieille maxime : *On n'avance pas en empruntant les sentiers*. Un détour? Ce n'est pas possible! Votre maître vous attend sur la juste et bonne route, espérant anxieusement en votre succès.

— Exactement! Ne dis plus de bêtises, idiot!» s'exclama Singet avec véhémence, «le *tudi* a raison. Il nous faut contre lui combattre, à qui perd gagne, user de tous nos moyens. Laissez-moi déployer mes pouvoirs universels de transformation. Depuis que je parcours l'Ouest, je n'ai trouvé adversaire à ma taille : le roi-taureau n'est au fond que transformation du singe de l'esprit⁵. C'est le moment de remonter à la source : il faut absolument s'emparer du précieux éventail. Par la fraîcheur de la pureté, nous éteindrions les flammes, briserons le vide obstiné et verrons la face du Bouddha. L'action accomplie, nous monterons au paradis du bonheur absolu et serons tous au banquet du prochain Bouddha⁶!»

À ce discours, Porcet reprit courage et déclara avec force :

«Oui, oui et oui! Allons, allons, allons! Qu'importe ce que sait ou ne sait pas faire le roi-taureau : le bois, né sous le signe *hai*⁷, s'allie au porc qui ramènera le taureau à la terre. Du signe *shen* naît le métal qui est le singe, inoffensif et plein de douceur. Il nous faut utiliser les feuilles de bananier dans l'idée de l'eau, car avec l'extinction du feu des flammes sera accompli l'Achèvement⁸. Si nous ne ménageons notre peine jour et nuit, nos succès nous mèneront à la fête d'*Ullambana*⁹!»

Tous deux s'élancèrent, suivis du *tudi* et de ses troupes : à coups de râteau et de barre de fer, ping, bang, ils eurent

tôt fait de mettre en miettes la porte de la grotte Gratte-Nuages. Le chef de la garde extérieure, tout tremblant, se précipita à l'intérieur pour annoncer : « Votre Majesté, Singet a forcé la porte extérieure à la tête d'une troupe nombreuse! »

Le roi-taureau était précisément occupé à raconter à la princesse Face-de-Jade le détail des derniers événements en lui exprimant toute la haine qui l'animait contre Singet. À la nouvelle qu'il avait abattu le portail, sa fureur ne connut plus de borne : il endossa en hâte son armure, saisit sa trique et sortit, l'invective à la bouche : « Maudit macaque! Pour qui te prends-tu? Oser faire pareil raffut à ma porte et en briser les vantaux!

— Maudite carcasse d'écorché!» vociféra Porcet en s'approchant, « qui crois-tu être pour prétendre te mesurer à nous? En garde, tête de mon râteau!

— Balourd de sac à son», hurla le roi-taureau, « tu n'es que quantité négligeable, fais plutôt venir le singe au plus vite!

— Abruti de ruminant», lui lança Singet, « dire que j'étais naguère ton frère juré! Mais aujourd'hui nous sommes devenus des ennemis. Attention à mon bâton!»

Le roi-taureau les accueillit avec vaillance. Ce fut entre les trois héros une mêlée plus violente encore que la précédente. Quelle bataille!

Râteau et trique de fer s'allient à la puissance du dieu qui conduit ses troupes infernales à l'assaut de la vieille bête à sacrifice, laquelle déploie seule sa nefaste puissance égale au Ciel. Les trois armes font merveille, s'entrechoquent, sans que personne veuille céder : l'un se proclame en tête, l'autre se déclare le premier.

Les troupes du tуди ont bien du mal à distinguer le bois et la terre dans leur brûlante poursuite.

« Pourquoi ne nous prêtes-tu pas l'éventail? » disent-ils. L'autre répond : « Comment avez-vous eu l'audace de vous jouer de ma femme? De frapper à ma porte alors que je n'ai pas encore vengé ma concubine et mon fils? »

Celui-ci réplique : « Attention à ma trique qui t'arracherait la peau d'un simple effleurement! » Celui-là ajoute : « Écarte-toi des dents de mon râteau qui te ferait neuf trous dégoulinant de sang! » Le démon-taureau, la trique haut levée, attend le moment de frapper, sans peur devant le déploiement de force brutale. Les nuages sont culbutés en pluie dans l'allée et venue où chacun souffle à sa guise brouillards et bourrasques. Dans cette dure bataille à mort, chacun lutte joyeusement, la haine au cœur. Trop bas, trop haut : leurs parades sont sans faille.



« Est-ce qu'il ne se serait pas envolé? » suggéra Singet.

Les deux frères unissent leurs efforts contre la menace d'une seule arme. Ils combattirent de l'aube à la fin de la matinée, jusqu'à l'abandon du démon-taureau, les mains liées.

La mort au mors, tous trois luttèrent encore à plus de cent reprises. Avec l'obstination de son tempérament stupide, Porcet profitait des pouvoirs de Singet pour abattre son râteau à toute volée. Incapable de parer cette pluie de coups, le roi-taureau rompit l'engagement et fit demi-tour en direction de la grotte. Mais le *tudi* et ses troupes lui barraient le passage.

«Où vas-tu, Grosbalès?» lui cria ce dernier, «nous sommes ici!»

Dans l'impossibilité où il était de rentrer dans son repaire, le taureau battit précipitamment en retraite, mais, à la vue de Porcet et Singet qui arrivaient, il ôta, pris de panique, heaume et armure, jeta sa trique de fer et, d'une secousse, se transforma en cygne. Il s'enfuit à tire-d'aile vers le ciel.

Singet, qui s'en était aperçu, dit en riant : «Porcet, Vieux-Taureau a disparu!»

L'idiot ne s'était rendu compte de rien, et le *tudi* n'en savait pas davantage. Chacun tendait le cou à droite et à gauche. C'est en vain qu'ils fouillèrent des yeux tous les angles du mont des Tonnerres-Accumulés.

«Est-ce qu'il ne se serait pas envolé? suggéra Singet en montrant le ciel.

— Ce n'est qu'un cygne, répliqua Porcet.

— Précisément une transformation de Vieux-Taureau!

— Dans ce cas, que faire? s'inquiéta le *tudi*.

— Forcez l'entrée, vous deux, exterminiez les monstres et détruisez son repaire de fond en comble afin de lui couper toute retraite, pendant que je lui livre une lutte de transformations», proposa Singet.

Porcet et le *tudi* suivirent le conseil, et nous les laisserons à l'attaque de la grotte.

Le grand saint rangea sa trique cerclée d'or, fit une passe, récita une incantation et, d'une secousse, se transforma en un vautour² qui, d'un grand coup d'ailes, traversa les nuées pour retomber sur le cygne, les serres plantées dans son cou et le bec dans ses yeux. Le roi-taureau comprit que c'était une transformation de Singet

et, d'un battement d'ailes, se changea en autour¹ qui devint l'attaquant. Le Novice se fit alors phénix noir, chasseur d'atours, ce que voyant, le taureau devint grue blanche : elle s'envola vers le sud avec un long craquettement.

Singet s'immobilisa, secoua ses plumes et se transforma en un phénix cinabre qui poussa un cri aigu. À la vue du phénix, qui est le roi des oiseaux, auquel aucun volatile n'oserait manquer de respect, la grue blanche se laissa glisser au bas de la falaise dans un bruissement d'ailes et se changea en daim musqué, broutant timidement de l'herbe. Singet le reconnut et, descendant à son tour, se transforma en tigre affamé, queue en cisaille et pattes rapides, prêt à se jeter sur la proie qui le nourrirait. Le roi-démon n'eut que le temps de se changer en gros léopard tacheté de pièces d'or. Il allait attaquer le tigre, quand Singet, secouant la tête face au vent, prit l'aspect d'un lion² aux yeux d'or, au rugissement de tonnerre, tête de bronze et front de fer, prêt à son tour à dévorer le léopard. Pris de court, le roi-taureau se changea en ours géant qui écarta les pattes pour saisir le lion. D'une culbute, le Novice se transforma en éléphant à la trompe longue comme un python, aux défenses saillantes comme des pousses de bambou. Il leva sa trompe pour l'enrouler autour de l'ours géant.

Laissant fuser un rire sarcastique, le taureau revint à sa forme originelle : celle d'un grand buffle blanc, la tête bosselée comme une chaîne de montagnes, les yeux lançant des éclairs. Ses deux cornes étaient comme des pagodes de fer; ses dents avaient le tranchant de poignards. De la tête à la queue, il mesurait plus de mille toises et une hauteur de huit cents toises des sabots au dos.

«Que peux-tu me faire maintenant, maudit macaque?» lança-t-il à l'adresse de Singet, qui reprit, lui aussi, son aspect primitif. Il sortit sa trique cerclée d'or, plia l'échine et cria : «Grandis!» Son corps atteignit une hauteur de dix mille toises : sa tête ressemblait au Taishan³, ses yeux au soleil et à la lune, sa bouche à un lac de sang et ses dents à des vantaux de porte. La trique toujours en main, il l'abat-tit sur la tête du taureau qui cherchait à l'encorner. Ce fut une bataille à faire trembler les cimes et secouer les montagnes, à effrayer le ciel et remuer la terre! En témoigne le poème :

*La Voie grandit d'un pied, le démon de mille toises;
L'astucieux singe de l'esprit l'apprivoise.
Pour éteindre les flammes des monts de Feu,
Il faut la pure fraîcheur de l'éventail précieux.
La femme jaune¹ est résolue à le soutenir,
La mère du bois² à faire place nette.
Les cinq dynamies reviennent au juste fruit,
Purifiées du démon retrouvent l'harmonie.*

Ce grand déploiement de pouvoirs magiques, tandis qu'ils se battaient dans la montagne, alarmait tout ce qui traverse l'espace : les diverses divinités ainsi que le révélateur Tête-d'Or³, les six dieux des ténèbres et les six du jour, outre les dix-huit défenseurs de la Loi⁵. Ils encerclèrent le roi-démon qui ne s'en montra nullement ému : voyez-le qui donne de la tête tantôt à droite, tantôt à gauche, dressant ses deux cornes de fer étincelantes; il charge au sud, puis au nord, sa queue raide et touffue frappant de tous côtés. Singet fait front tandis que les dieux attaquent la bête de toutes parts. Aux abois, le taureau reprend d'une culbute son aspect primitif et se réfugie dans la grotte au Bananier. Le Novice en fait autant et le poursuit, suivi des dieux, mais le démon s'est enfermé et refuse de sortir. Un blocus hermétique est établi autour du mont des Nuées-Turquoise.

Ils s'apprêtaient à forcer l'entrée quand ils entendirent les vociférations de Porcet et du *tudi* qui arrivaient avec leurs troupes.

«Comment se sont passées les opérations à la caverne Gratte-Nuages? demanda Singet.

— La femme à Vieux-Taureau», répondit en riant Porcet, «je l'ai tuée d'un coup de râteau, et j'ai découvert que c'était une civette à face de jade⁶ lorsque je l'ai dépouillée de ses vêtements. Quant à la bande de monstres, c'étaient des ânes, mulets, taureaux, veaux, blaireaux, renards, rats, daïms, chèvres, tigres, antilopes, cerfs et autres esprits-animaux de ce genre. Nous les avons entièrement exterminés, puis avons incendié la résidence. Comme le *tudi* m'a dit qu'il avait une autre petite par ici, nous sommes revenus dans l'intention de l'éliminer.

— Félicitations pour ces succès, mon sage frère, félicitations!» s'exclama Singet, «quant à moi je n'ai pas encore remporté la victoire dans la lutte de transformations contre Vieux-Taureau. Quand il s'est changé en buffle

blanc au-delà de toute dimension, j'ai pris la taille qui imite le ciel et la terre. Les dieux ont eu la bonté de descendre pendant notre affrontement et de l'encercler. Pressé de toutes parts, il a fini par reprendre son aspect originel et se réfugier dans son repaire.

— La grotte au Bananier, sans doute ?

— Exactement; là où habite la Râksasî.

— Dans ce cas», répliqua véhémentement Porcet, «qu'attendons-nous pour forcer le repaire, éliminer la garce, exiger l'éventail, au lieu de laisser l'animal grandir en sagesse et le couple se susurrer des mots doux!»

Le brave idiot! Gonflé d'énergie, il leva le râteau et l'abattit sur le portail : dans un bruit assourdissant, la façade entière de la falaise s'effondra avec la porte. Affolée, la fille de service vint précipitamment annoncer : «Père! Je ne sais qui a tout démoli devant!»

Le roi-taureau, encore haletant, était justement occupé à raconter à la Râksasî la reconquête de l'éventail et ses combats contre Singet. La nouvelle lui mit la rage au cœur. Il recracha le trésor et le tendit à la femme, qui le prit et lui dit, les larmes aux yeux : «Votre Majesté, donnons l'éventail à ce macaque pour qu'il retire ses troupes.

— Qu'à cela ne tienne, madame, mais notre rancune est trop lourde. Restez donc assise ici pendant que je vais encore une fois me mesurer à lui.»

Le démon endossa à nouveau son armure et sortit après avoir choisi deux épées précieuses. Il tomba sur Porcet qui ratissait l'entrée et, sans perdre de temps en paroles, lui assena des coups en pleine gueule. Levant le râteau pour se protéger, ce dernier recula de quelques pas. À la sortie, le démon-taureau fut confronté à Singet qui faisait tourner sa trique et s'éloigna aussitôt de la grotte, monté sur une bourrasque : ils se retrouvèrent aux prises au-dessus du mont des Nuées-Turquoise; il était encerclé par les divinités et attaqué de toutes parts par les troupes du *tudi*. Quelle bataille!

Le monde se couvre de nuages, le brouillard enveloppe l'univers. La bise mauvaise siffle, roule sables et pierres; le vent de la colère gronde et soulève les vagues de l'océan. Les deux glaives fraîchement effilés, le corps entier couvert d'une double armure, le taureau nourri de son ressentiment plus profond que la mer une fureur plus violente que jamais. Le Grand Saint égal au Ciel, voyez-vous, dans la poursuite de la gloire, n'a plus d'égard pour l'amitié d'autrefois.

Porcet déploie sa puissance en quête de l'éventail, les dieux se jettent sur seigneur Taureau afin de protéger la Loi. Les deux mains sans cesse occupées, il se protège à droite, pare à gauche, jouant de sa vigueur. La bataille fait rage au point que les oiseaux de passage replient leurs ailes et que les poissons cessent de sauter et submergent leurs écailles. Les fantômes pleurent et les dieux sanglotent dans l'univers obscurci; le soleil assombri inquiète les dragons et terrifie les tigres.

Après avoir désespérément combattu à plus de cinquante reprises, le roi-taureau, se voyant submergé, rompit l'engagement et s'enfuit vers le nord. Il fut aussitôt intercepté par le porteur de foudre Diffusion-de-la-Loi, aux vastes pouvoirs, celui de la falaise du Secret-Démon au mont Wutai¹.

«Où vas-tu, taureau?» lui dit-il, «nous sommes chargés par le Bouddha Śākyamuni de te capturer ici en étendant des nasses célestes et des filets terrestres.»

Il n'avait pas fini sa phrase que Singet, Porcet et la foule des dieux accouraient. Pris de panique, le roi-taureau se tourna vers le sud. Sa fuite fut cette fois arrêtée par le porteur de foudre Perfection-de-la-Victoire, qui disposait de l'immense pouvoir de la Loi, celui de la grotte de Pure-Fraîcheur du mont Emei². Il lui cria : «J'ai ici l'ordre du Bouddha de me saisir de ta personne!»

Le cœur battant et les jambes molles, le roi-taureau se dirigea précipitamment vers l'est. Il fut accueilli par le porteur de foudre Grande-Force de Vaisramaṇa³, celui de la falaise Gratte-Oreille du mont Sumeru⁴. «Où vas-tu, Vieux-Taureau?» lui cria-t-il, «j'ai mission de t'arrêter sur ordonnance secrète de l'Ainsi-venu.»

Apeuré, le roi-taureau battit en retraite pour fuir en direction de l'ouest. Il se heurta au porteur de foudre Éternelle-Demeure, le respecté et impérissable roi des cîmes dorées des monts Kunlun⁵. «Où vas-tu encore, mon gaillard?» lui lança-t-il, «je monte ici la garde sur l'ordre personnel du Bouddha du grand monastère du Coup-de-Tonnerre. Tu ne passeras pas!»

Les regrets venaient trop tard : tremblant de peur, le taureau se voyait encerclé de toutes parts et dans l'impossibilité de s'échapper, si haut étaient tendus les filets. Dans cette situation sans issue, il entendit ensuite Singet s'approcher avec sa troupe : montant sur un nuage, il s'enfuit vers le haut.

Le roi céleste Porte-Pagode et le prince héritier Nata¹, conduisant le *yaksa* Ventre-de-Poisson et le général divin Âme-Géante, avaient planté leur tente dans l'espace : « Doucement ! Ralentis ! Nous avons l'ordre de l'empereur de Jade de t'éliminer ! »

Aux abois, le roi-taureau reprit l'aspect du grand buffle blanc et chercha à éperonner de ses cornes de fer le roi céleste, qui dégaina son sabre. Singet arriva aussitôt après. Le prince Nata lui cria :

« Grand saint, excuse-moi de ne pouvoir m'incliner pour te saluer avec cette armure sur le dos. Nous avons vu hier, moi et mon père, le Bouddha Ainsi-venu qui a fait savoir à l'empereur de Jade que Tripitaka était bloqué aux monts de Feu et que tu éprouvais des difficultés à soumettre le roi-démon-taureau. L'empereur de Jade nous envoie à la rescousse.

— Le gars dispose de pouvoirs magiques qui ne sont pas négligeables », objecta Singet, « maintenant qu'il a pris pareille dimension, que faire ? »

— N'en doute pas, grand saint », répliqua en souriant le prince, « je saurai le capturer ; tu vas voir ! »

« Transformation ! » cria le prince, qui se changea en créature à trois têtes et six bras et bondit sur le dos de la bête ; d'un coup du glaive à décapiter les monstres, il lui trancha la tête, mais à peine avait-il rengainé son arme et regardé Singet qu'une nouvelle tête avait poussé sur le cou sectionné du taureau ; les yeux flamboyants, elle crachait une épaisse vapeur noire. Un nouveau coup d'épée de Nata la fit tomber, mais elle repoussa aussitôt au même endroit, et ainsi de suite dix fois. Nata sortit alors sa roue de feu et l'accrocha à la corne du taureau où elle répandit son feu authentique avec une telle violence que la bête mugissait, affolée, secouant la tête et agitant la queue. Elle cherchait à s'échapper par quelque transformation, mais le roi céleste Porte-Pagode le maintenait sous sa propre forme par le reflet du miroir à détecter les monstres. Il ne lui restait plus qu'à chercher le salut en criant : « Ne me tuez pas ! Je suis prêt à me soumettre au Bouddha.

— Si tu tiens à la vie », répondit Nata, « sors l'éventail avant qu'il ne soit trop tard ! »

— C'est ma femme qui le garde », répliqua le roi-taureau.

À ces mots, Nata déroula la corde à lier les monstres et,

à califourchon sur le cou de la bête, la lui passa dans le museau. Il la tirait ainsi la corde à la main. Singet, de son côté, avait rassemblé les quatre grands porteurs de foudre, les six dieux du jour et les six de la nuit, les gardiens protecteurs de la foi, le roi céleste Porte-Pagode, le général Âme-Géante, ainsi que Porcet, le *tudi* et ses troupes; pressant le buffle blanc, ils retournèrent à la grotte au Bananier.

«Madame!» cria le taureau, «donnez l'éventail et sauvez-moi la vie!»

À ces mots, la Râkṣasî ôta précipitamment ses bijoux et ses vêtements aux couleurs vives pour se coiffer à la manière d'une nonne taoïste et s'habiller à la façon d'une *bbiksunî*¹; elle sortit, offrant des deux mains l'éventail en feuilles de bananier de douze pieds. À la vue des divinités rassemblées, elle s'agenouilla en hâte pour se prosterner et déclarer :

«J'espère que vous épargnerez nos vies et j'offre volontiers cet éventail à mon jeune beau-frère Singet, en lui souhaitant plein succès.»

Le Novice s'avança pour le prendre et, avec la foule des dieux, monta sur un nuage pour retourner à l'Est.

Revenons à Tripitaka et Sablet, tantôt debout, tantôt assis, tant ils étaient impatients de revoir Singet et tant ils se tourmentaient de son absence prolongée. Tout à coup, le ciel se couvrit de nuages de bon augure, remplissant l'espace de flottements et le sol de couleurs chatoyantes : c'était le cortège des dieux qui approchait.

«Conscient-de-la-Pureté!» appela le Vénérable, effrayé, «qu'est-ce que cette troupe divine, là-bas?»

— Maître», répondit Sablet, «ce sont les quatre grands porteurs de foudre, le révélateur Tête-d'Or, les six dieux des ténèbres et les six du jour, les gardiens protecteurs de la doctrine et une foule de dieux de passage. C'est le troisième prince, Naṭa, qui tire le buffle. Le roi céleste Li Porte-Pagode tient le miroir. Mon condisciple aîné a l'éventail en main, suivi de Porcet et du *tudi*. Les autres sont des soldats célestes qui assurent leur protection.»

À ces mots, Tripitaka se changea pour mettre sur la tête un bonnet à la Vairocana² et enfiler un *kaśāya*, avant d'accueillir en compagnie de Sablet Leurs Saintetés et leur exprimer sa gratitude : «De quel mérite puis-je me targuer pour avoir l'audace de provoquer votre descente ici-bas?»



Au troisième coup d'éventail, le ciel se couvrit de nuages et une pluie fine se mit à tomber.

— Réjouissez-vous, saint moine!» répliqua l'un des porteurs de foudre, «votre éminente tâche est en voie d'achèvement. Nous sommes venus à votre aide sur l'ordre du Bouddha. Il vous appartient de ne pas relâcher vos efforts et de vous y appliquer de toutes vos forces.»

Tripitaka se confondit en prosternations et obéissances.

Singet, l'éventail à la main, s'approcha des montagnes et, l'agitant avec la dernière énergie, éteignit les flammes; les dernières lueurs de braises disparurent bientôt. Tout joyeux, le Novice donna un nouveau coup d'éventail : le bruissement d'une brise fraîche se fit entendre. Au troisième coup d'éventail, le ciel se couvrit de nuages et une pluie fine se mit à tomber. En témoigne le poème :

*Les monts de Feu s'étendent sur huit cents lieues,
Flammes célèbres sur la terre entière.
Cinabre ne mûrit quand brûlent les cinq passions¹,
La Voie est trouble quand s'enflamment les trois passes².
L'éventail apporte parfois pluie et fraîcheur,
Lorsque le Ciel ajoute son heureux concours.
Buffle ramené à Bouddha ne fait plus le mal.
L'union du feu et de l'eau signifie la paix.*

Cette fois, Tripitaka se sentit délivré de la chaleur et des soucis, le cœur léger et l'esprit clair. Les quatre pèlerins remercièrent les porteurs de foudre, qui regagnèrent chacun leur montagne sacrée. Les six dieux du jour et les six de la nuit remontèrent assurer la garde. Les divinités de passage se dispersèrent. Le roi céleste et son fils ramenèrent le buffle sur la terre du Bouddha. Seul restait le *tudi* qui détenait la Râkṣasî.

«Qu'est-ce que tu attends pour déguerpir, la Râkṣasî! lui dit Singet.

— J'espère que vous aurez la bonté de me rendre l'éventail, répondit-elle en s'agenouillant.

— Misérable catin!» hurla Porcet, «tu ne sais à qui tu parles! On t'a laissé la vie, n'est-ce pas assez? Il te faut encore l'éventail! Quand nous aurons traversé la montagne, on pourra le vendre pour obtenir quelques gâteries à manger. Après toute la peine que l'on s'est donnée pour l'avoir, te le rendre! Il commence à pleuvoir, déguerpis!

— Grand saint, vous aviez bien voulu promettre de me le rendre après l'extinction des flammes», rappela la Râkṣasî en se mettant à nouveau à genoux, «je suis vraiment

désolée de tout ce qui est arrivé. C'est que je me sentais indisposée, ce qui a entraîné cette mobilisation générale. Nous aussi, nous cultivions la Voie de l'humanité, seulement nous n'étions pas encore revenus au juste fruit. Maintenant que j'ai été témoin du retour du corps véritable à l'Ouest, je ne saurais plus agir inconsidérément. Si vous voulez bien m'accorder cet éventail, je commencerai une vie nouvelle de pieuses pratiques afin de nourrir un nouveau destin.

— Grand saint! intervint la divinité locale, « puisque cette femme est experte en l'art d'éteindre les flammes, à extirper les racines du feu, rendez-lui l'éventail. L'humble divinité que je suis pourra ainsi vivre ici en paix, porter secours à la population et solliciter ses offrandes. Ce serait de votre part un véritable acte de grâce.

— Quand j'avais interrogé les villageois», rappela Singet, «ils m'avaient expliqué que l'éventail, en éteignant les flammes, ne permettait que la récolte d'une année et qu'ensuite le feu reprenait. Comment le supprimer définitivement?

— Il suffit d'agiter l'éventail quarante-neuf fois de suite», répondit la Rākṣasī, «le feu ne reprendra plus jamais.»

À ces mots, Singet prit l'éventail en main et l'agita de toutes ses forces quarante-neuf fois en direction des sommets, où se déclina une pluie torrentielle. C'était assurément un trésor, car la pluie ne tombait que là où il y avait du feu. Ailleurs, le ciel était clair. Maître et disciples ne furent pas mouillés, car c'est là qu'ils se tenaient. Ils y passèrent la nuit, assis, et ne chargèrent les bagages que le lendemain matin, puis rendirent l'éventail à la Rākṣasī.

«Sinon», lui dit Singet, «les gens penseraient que je n'ai pas de parole, je le crains. Remporte l'éventail dans ta montagne et ne provoque plus d'incidents. Je te laisse repartir en considération du fait que tu as acquis forme humaine.»

La Rākṣasī prit l'objet, récita l'incantation pour le réduire à la dimension d'une feuille d'abricotier et le mit dans sa bouche. Elle remercia Leurs Saintetés et se retira pour pratiquer la vie d'une recluse. Elle aussi obtiendra par la suite le juste fruit et sera célébrée à tout jamais dans la corbeille des soutras.

Tandis que la Rākṣasī et le *tudi* leur exprimaient leur

gratitude et les raccompagnaient, Singet, Porcet et Sablet protégeaient Tripitaka dans sa marche en avant, leurs corps rafraîchis et le sol, sous leurs pieds, agréablement humide. Le cas de dire :

*Kan et Li¹ accomplis assurent l'union primordiale,
Eau et feu en équilibre font l'accomplissement de la grande Voie.*

Si, en fin de compte, vous ne savez au bout de combien d'années ils purent retourner aux terres de l'Est, écoutez la séance qui vient.

CHAPITRE LXII

POUR SE LAVÉ L'ESPRIT DE TOUTE POUSSIÈRE
IL N'EST QUÉ DE BALAYER UN STOUA²
ET DE SE CULTIVER POUR ENCHAÎNER LES DÉMONS
ET RETROUVER LA JUSTE VOIE.

*Douze heures sur douze il ne faut oublier
De pratiquer, jour et nuit³, et tout récolter,
Au cours de cinq ans, et cent huit mille tournées⁴,
Ne pas laisser l'eau divine se tarir,
Ne pas laisser l'éclat des flammes faiblir.
Quand l'eau et le feu sont en pleine harmonie⁵,
S'enchaînent sans lacune les cinq dynamies⁶.
Lorsque le Yin et le Yang s'équilibrent,
Il convient de gravir la tour des Nuées⁷,
De monter sur un phénix aux palais Pourpres⁸,
Et d'enfourcher la grue pour l'île de Yingzou⁹.*

Ce poème est composé sur la mélodie de *L'Immortel au bord du fleuve*. Il nous rappelle que les quatre pèlerins, Tripitaka et ses disciples, dans la perfection de l'équilibre de l'eau et du feu¹⁰, sentaient leur nature purifiée et rafraîchie. L'éventail précieux purement *yin* leur avait permis d'éteindre le feu desséchant de la vaste montagne. Il leur fallut plus d'un jour pour franchir l'étape des huit cents lis, mais c'est libérés de tout souci qu'ils avançaient vers l'Ouest.

On passait de la fin de l'automne au début de l'hiver :

Les derniers pétales du chrysanthème sauvage tombent, tandis que se forment les tendres bourgeons nouveaux du prunier. Tous les villages ont rentré la récolte, partout se mange la bouillie odorante.

La forêt dénudée révèle la montagne lointaine et le gel épais du ruisseau tortueux, la pure profondeur du ravin.

La magnanerie a cessé ses activités. La lune de pur Yin règne, la vertu de l'eau est à son apogée, le soleil brille pitoyablement. Les souffles de la terre s'enfoncent, ceux des cieux montent, l'arc-en-ciel cache son éclat, étangs et lacs sont peu à peu pris par les glaces. Les fleurs flétries de la falaise rendent plus verts le pin et le bambou figés par le froid.

Ils avaient tous quatre voyagé depuis pas mal de temps lorsqu'ils approchèrent à nouveau d'une cité entourée de murs et fossés. Le moine chinois tira sur les rênes et appela son disciple : « Conscient-de-la-Vacuité, vois-tu là-bas les tours et pavillons qui se dressent ? Quelle sorte d'endroit est-ce ? »

Singet leva les yeux et vit que c'était une ville murée. En vérité :

Ville d'or en forme de dragon lové, de tigre tapi. De toutes parts s'approchent les chars à baldaquin magnifique : mille roues ont aplani les chemins empourprés. Les balustrades des ponts de jade alignent les chimères sculptées, sur des piédestaux d'or brillent les statues des sages. Vraiment, la capitale d'un continent divin¹, la métropole de jaspé de céleste résidence, un vaste et stable domaine, mille ans de règne prospère !

Les barbares rendent hommages à la lointaine grâce souveraine, les monts et les mers se tournent vers sa sainte splendeur. Calme et pureté règnent sur les marches et avenues royales. Joie, chansons animent les tavernes et les tours fleuries. Au-delà des palais² les arbres d'éternel printemps devraient accueillir le chant du phénix chamarré tourné vers le soleil.

« Maître », répondit Singet, « cette cité est la résidence du souverain d'un pays entier.

— Sous le ciel », fit observer Porcet en riant, « il est des villes murées qui sont préfectures, d'autres qui sont sous-préfectures. À quoi vois-tu que c'est la capitale ? »

— Ne sais-tu pas qu'une résidence royale diffère des préfectures et sous-préfectures ? Ne vois-tu pas que les quatre côtés de la muraille ont plus de dix portes et font plus de cent lis ? Les tours et terrasses sont si hautes

qu'elles se perdent dans les nuages! Comment s'expliquer de telles splendeurs, si ce n'était une capitale royale?

— Tu vois clair, frangin», approuva Sablet, «c'est la résidence du roi, nous le savons, mais comment s'appelle-t-elle?

— Comment veux-tu que je le sache sans indication de stèle, plaque ou enseigne?» rétorqua Singet, «nous ne le saurons qu'en entrant en ville le demander.»

Le Vénérable cravacha sa monture et fut en un instant aux portes de la ville. Il descendit de cheval, franchit le pont et entra voir : dans les avenues et sur les marchés régnaient abondance et richesse; la prospérité se voyait à la magnificence des vêtements. Ils marchaient, lorsqu'ils aperçurent une dizaine de bonzes qui mendiaient porte à porte, chacun cangue au cou, dans d'indescriptibles guenilles.

«*Le renard s'attriste de la mort du lièvre*, car ces créatures sont solidaires», soupira Tripitaka. Il appela : «Conscient-de-la-Vacuité, va leur demander pourquoi ils sont ainsi punis!»

Aussitôt Singet les interpella comme on l'y invitait : «Hé! les bonzes, de quel monastère êtes-vous? Pourquoi êtes-vous condamnés à porter la cangue?

— Monseigneur», dirent les moines en tombant à genoux, «on nous a fait tort; nous sommes du monastère de l'Éclat-de-l'Or.

— Où se trouve ce monastère?

— Au coin de la rue.

— Expliquez-nous comment on vous a fait tort, leur dit Singet en les emmenant devant Tripitaka.

— Messeigneurs, nous ne savons d'où vous venez, bien que vous ne nous soyez pas étrangers. Nous n'osons répondre ici à votre question. Veuillez nous suivre jusqu'à notre humble demeure où nous pourrons vous parler plus librement de nos souffrances.

— Ils ont raison», répliqua Tripitaka, «allons à leur monastère les interroger de façon plus approfondie sur les raisons de leurs malheurs.»

Ils arrivèrent ensemble devant l'entrée au-dessus de laquelle s'alignaient sept signes en lettres d'or :

MONASTÈRE DE L'ÉCLAT-DE-L'OR, PROTECTION DU PAYS,
FONDÉ SUR ORDRE DU ROI.

Maître et disciples franchirent le portail. Tel était le spectacle qui s'offrait à leurs yeux :

Dans l'antique salle les lampes à encens sont froides; les feuilles des galeries désertes ne sont balayées que par le vent. La pagode de mille pieds touche aux nuages, rassérée par quelques pins. Dans la cour jonchée de fleurs ne passe plus aucun hôte. Sous les auvents, les araignées tissent leur toile sans être dérangées. En vain est le tambour monté, la cloche suspendue. La poussière a recouvert les fresques aux couleurs indistinctes. Les moines ont déserté la chaire. La salle de méditation est si calme que l'on n'y rencontre que les oiseaux. Désolation à vous arracher des soupirs, silence d'une infinie tristesse. Le brûle-parfum devant le Bouddha ne contient que cendres froides et fleurs fanées : tout est vide.

Tripitaka sentit un pincement au cœur et ne put retenir ses larmes. Cangues au cou, les moines poussèrent la porte de la salle principale afin de permettre au vénérable de prier Bouddha. Tripitaka entra, offrit l'encens de son cœur et se prosterna trois fois. Comme ils s'en retournaient, ils aperçurent six à sept jeunes moines enchaînés aux piliers de la cellule du supérieur, spectacle intolérable aux yeux de Tripitaka. Quand les pèlerins s'y furent installés, les moines vinrent se prosterner. Ils demandaient : « Vous avez des visages différents des nôtres, pères : venez-vous de chez les grands Tang dans les terres de l'Est ? »

— Ces bonzes sont doués de voyance sans avoir à tirer l'achillée», répliqua en riant Singet, « en effet. Comment nous avez-vous reconnus ? »

— Nous n'avons aucun don de voyance, mais la douleur d'avoir subi l'injustice, sans savoir où nous tourner pour nous disculper. Cela jour après jour : il ne nous reste plus qu'à invoquer le ciel et la terre. Aurions-nous ému les dieux d'En-haut ? Hier soir chacun a fait dans la nuit un rêve qui nous promettait qu'un saint moine chinois viendrait des terres de l'Est sauver nos vies et redresser les torts qui nous sont faits. C'est ainsi que nous vous avons reconnu à votre aspect étrange, vénérable.

— Quel est le nom de votre pays ? » demanda Tripitaka, fort aise de cette déclaration, « quels sont vos griefs ? »

— Père», répondirent les moines agenouillés, « ce pays et la cité se nomment Jisai, qui signifie "Compétition-en-Offrandes", l'une des contrées les plus importantes de l'Ouest. Naguère les barbares des quatre orientes appor-

taient le tribut : au sud, le royaume de Yuetuo, “Bosse-de-la-Lune”; au nord, Gaochang¹; à l’est, le royaume de Liang de l’Ouest²; le pays de Benbo, à l’ouest. Chaque année ils apportaient de beaux jades et de brillantes perles, de belles filles et de splendides chevaux. Ils nous reconnaissaient spontanément comme pays suzerain, sans recours aux armes ni expéditions militaires.

— Sans doute est-ce parce que votre souverain possède la Voie et que vos officiers civils et militaires sont sages et bons, suggéra Tripitaka.

— Ce n’est point que nos fonctionnaires civils soient sages, ni que nos militaires soient bons. Notre souverain n’a pas non plus obtenu la Voie. C’était la pagode sacrée de notre monastère de l’Éclat-de-l’Or. Elle était constamment enveloppée de nuées de bon augure qui s’élevaient à une grande hauteur; la nuit, elle diffusait une lumière irisée visible à dix mille lis; le jour, tous les pays percevaient le souffle coloré qu’elle répandait. C’est pourquoi les barbares apportaient tribut à cette cité qu’ils considéraient divine et bénie du Ciel. Toutefois, il y a trois ans, au premier jour de l’automne est tombée à minuit une pluie de sang. Le lendemain à l’aube, la crainte et l’acablement avaient transi chaque famille, chaque foyer. Dans leur rapport au trône les ministres avouaient ne pas comprendre ce que le seigneur du Ciel pouvait nous reprocher. On invita des prêtres taoïstes à célébrer leur service, des moines bouddhistes à réciter les soutras en réponse au Ciel et en excuses à la Terre. Qui l’eût cru? Comme notre pagode avait été souillée, dans les deux années qui suivirent aucun pays étranger n’offrit le tribut. Notre souverain aurait voulu entrer en campagne, mais les courtisans l’en dissuadèrent en lui affirmant que nous, les moines du monastère, avions dérobé le trésor de la pagode, que c’était pour cela qu’elle avait perdu son auréole et que l’étranger ne venait plus à la cour. Notre roi obtus ne chercha pas plus loin, nous fit arrêter par ces mandarins concussionnaires et nous fit soumettre à mille sortes d’interrogatoires et tortures. Il y avait alors trois générations de moines; les deux premières n’ont pas résisté à ce traitement : tous sont morts. C’est maintenant notre tour de répondre du crime, en cangues et chaînes. Je vous le demande, monseigneur, comment aurions-nous eu l’audace de le commettre? Nous espérons que par votre commisération pour vos

semblables, exerçant votre immense compassion et la puissance de la Loi, vous saurez sauver nos misérables vies!»

À ce discours, Tripitaka hocha la tête en soupirant : «L'affaire est obscure; il sera difficile de la tirer au clair : il y a eu d'une part quelque manquement dans le gouvernement de la cour; d'autre part, vous avez été victime d'une calamité. Puisque le Ciel avait envoyé une pluie de sang qui a souillé votre pagode, pourquoi n'avez-vous pas alors présenté à votre souverain le rapport qui vous aurait épargné ces ennuis?»

— Père, nous qui ne sommes que de communs mortels, comment aurions-nous pu comprendre les intentions du Ciel? Nous en sommes d'autant moins capables que nos aînés n'ont pas su s'en occuper.

— Conscient-de-la-Vacuité, quelle heure est-il?» demanda Tripitaka.

— Autour de 4 heures de l'après-midi¹.

— J'aurais voulu rencontrer votre souverain pour l'échange des lettres de créance, mais tant que ce qui est arrivé à ces moines ne sera pas tiré au clair, il me serait difficile de lui en parler. À l'époque où je quittai Chang'an j'ai formulé au monastère de la Porte-de-la-Loi² le vœu de brûler de l'encens en tout temple que je rencontrerais sur ma route vers l'Ouest, de prier Bouddha dans chaque monastère et de balayer tout stoupa³ que je verrais. Vous que je rencontre ici aujourd'hui, c'est à cause d'un stoupa que vous avez subi ces torts. Trouvez-moi un balai, attendez que je fasse mes ablutions avant de monter balayer et nous verrons ce qui en est des circonstances et raisons de la souillure et de l'extinction de la luminosité. Quand nous en saurons la cause, je pourrai plaider en votre faveur auprès du roi et vous délivrer de vos épreuves.»

À ces mots, les bonzes en cangue s'empressèrent d'aller aux cuisines chercher un couteau, qu'ils tendirent à Porcet : «Monseigneur, prenez-le pour briser les chaînes des jeunes moines attachés aux colonnes, de sorte qu'ils puissent vaquer au repas et s'occuper de l'eau chaude pour le bain du Vénérable. Nous irons pendant ce temps dans la rue mendier un balai neuf pour lui.

— Briser des chaînes? Rien de plus facile : nous n'avons pas plus besoin de couteau que de hache», répli-

qua Porcet en riant, « adressez-vous à mon condisciple à la face velue : c'est un expert chevronné en la matière. »

Singet s'approcha tout de bon : usant de la magie de délivrance des chaînes, il lui suffit de les effleurer pour qu'elles tombassent. Les jeunes moines se précipitèrent dans les cuisines, s'affairèrent à nettoyer et frotter chaudrons et fourneau, puis s'activèrent à la préparation du repas maigre.

Tandis que Tripitaka et ses disciples mangeaient, le ciel s'assombrissait. C'est avec une vive satisfaction que le Vénérable vit les bonzes en cangue entrer en rapportant deux balais.

Ils bavardaient, quand un moinillon vint avec une lanterne inviter Tripitaka à prendre son bain. Le ciel scintillait alors d'étoiles, tandis que des tours de garde partaient les coups simultanés du tambour qui annonçaient la première veille. Le moment où

*Un vent froid se lève aux quatre murs,
Les lampes brillent dans mille maisons,
Volets fermés le long des avenues.
Les cours des marchés ont fermé leurs portes.
La barque de pêcheur s'abrite sous l'arbre.
Les labours ont cessé, corde coupée;
La hache du bûcheron repose.
Bruit d'élèves récitant leur leçon.*

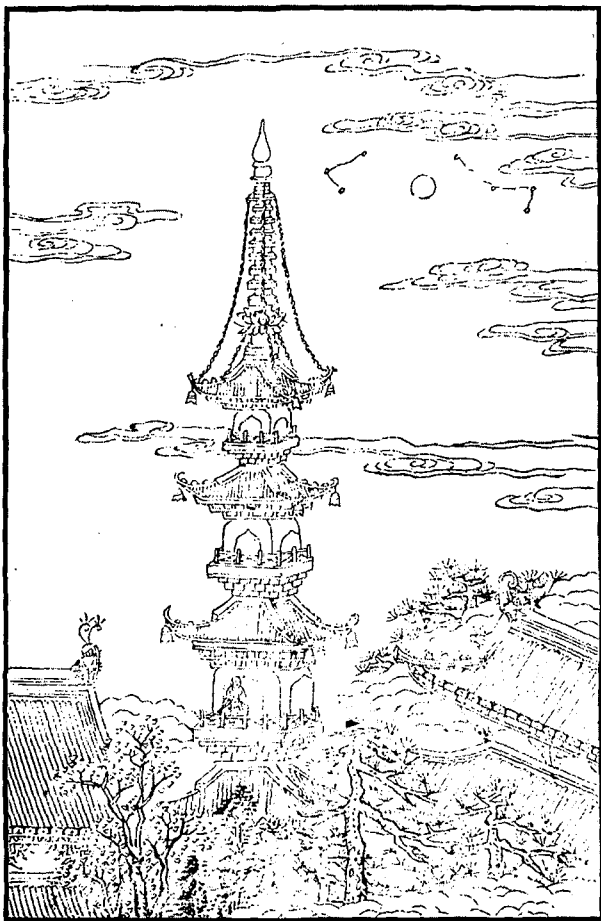
Quand Tripitaka eut terminé ses ablutions, il enfila une tunique à manches courtes, chaussa une paire de bottes souples et, le balai neuf en main, se tourna vers les moines : « Dormez tranquillement pendant que je vais balayer le stoupa; je reviens !

— La pagode a été contaminée par la pluie de sang et ne donne plus de lumière depuis longtemps, circonstances propices aux créatures maléfiques, je le crains », objecta Singet; « sans autre compagnon dans la bise de cette nuit solitaire, quelque accident est à redouter. Ne pourrais-je vous accompagner ?

— Excellente idée, parfait ! »

Chacun prit un balai. Ils se rendirent d'abord dans la salle principale, où ils allumèrent les lampes de verre, brûlèrent de l'encens et s'inclinèrent devant Bouddha. Tripitaka lui adressa la prière suivante :

« Votre disciple Chen Xuanzang, qui a reçu mission des



Après avoir balayé un étage, Triptaka montait au suivant.

grands Tang des terres de l'Est de se rendre au mont des Vautours solliciter de notre Bouddha l'Ainsi-venu les Écritures, se trouve présentement au monastère de l'Éclat-de-l'Or, du pays de Jisai, où les moines lui ont appris qu'ils avaient eu leur précieux stoupa souillé et que le roi du pays les soupçonnait d'avoir volé le trésor. Ils ont été injustement condamnés pour cette affaire si difficile à tirer au clair. Votre disciple va balayer le stoupa avec toute la sincérité de son cœur, dans l'espoir que le Bouddha, dans son omniscience, lui révélera sans tarder les causes de la souillure afin d'épargner d'injustes souffrances à d'innocents mortels.»

La prière achevée, il ouvrit la porte de la pagode et, en compagnie du Novice, se mit à balayer à partir des premiers étages. Cette pagode, vraiment,

Se dressait à toucher le firmament, justement appelée stoupa de verre à cinq couleurs, pic aux reliques de mille pièces d'or. L'escalier y tourne comme dans une cavité et l'on en sort comme d'une cage. Le globe du sommet remplace la lune à l'autre bout du ciel; le son des clochettes d'or signale la brise marine. Les encorbellements font signe aux étoiles, la pointe au toit retient les nuages. Les uns semblent rochers torturés entre fleurs et phénix; l'autre s'enroule de dragons de brumes.

Du haut qui semble toucher au neuvième ciel, la vue porte au-delà de mille lis. Les lampes de verre à la porte de chaque étage sont pleines de poussière, éteintes; les balustrades de jade blanc sont couvertes des déjections accumulées par les insectes volants. Au centre du stoupa, l'encens est consumé devant le trône du Bouddha. Aux fenêtres, face aux divinités, les toiles d'araignées s'étendent. Il y a plus de crottes de rats dans les brûle-parfums que d'huile dans les calices. Que de malheureux moines ont perdu la vie pour cette mystérieuse disparition du précieux trésor! Tripitaka balait avec la résolution de lui rendre sa splendeur d'antan.

Après avoir balayé un étage, Tripitaka montait au suivant. Il atteignit ainsi le septième à la deuxième veille, commençant à sentir la fatigue.

— «Asseyez-vous», lui dit Singet, «vous êtes épuisé: laissez-moi vous remplacer.

— Cette pagode comporte combien d'étages?

— Treize, je le crains.

— Pour accomplir mon vœu, je dois les balayer», répliqua Tripitaka en s'efforçant de surmonter la fatigue. Quand il eut nettoyé trois étages de plus, ses reins et ses

jambes lui faisaient si mal qu'au dixième, il s'effondra : «Conscient-de-la-Vacuité, balaie pour moi les trois étages qui restent.»

Rassemblant toutes ses énergies, Singet monta au onzième et fut un instant plus tard au douzième. Il était en plein travail lorsqu'il entendit un bruit de conversation venant du toit.

«Bizarre, bizarre!» se dit-il, «à pareille heure, les alentours de la troisième veille¹, est-ce un lieu de palabres? Ce sont sûrement des créatures maléfiques! Allons jeter un coup d'œil!»

Le brave singe-roi! Il serra tout doucement le balai sous son bras, releva les basques de son vêtement et, se glissant dehors par la porte du devant, monta sur un nuage pour observer ce qui se passait : deux monstres étaient assis au centre du treizième étage, un plat, un bol et un pot devant eux. Ils buvaient en jouant à la mourre².

Usant de ses facultés magiques, Singet abandonna le balai, brandit la trique cerclée d'or et, bloquant la porte, cria : «Mes braves monstres, c'était donc vous qui aviez volé le trésor!»

Affolées, les deux créatures se levèrent précipitamment et jetèrent bols et pot à la tête de Singet, qui leur barrait le passage, la trique tenue en travers. «Si je vous tue, je n'aurai plus vos aveux», dit-il en les coinçant sous la barre de fer, tandis qu'ils suppliaient : «Pitié! Épargnez nos vies! Nous n'y sommes pour rien. Le voleur n'est pas ici!»

Usant d'une méthode magique, Singet les empoigna d'une seule main et les descendit au dixième étage. «Maître, je tiens les voleurs du trésor!» annonça-t-il. Tripitaka venait de s'endormir. Il accueillit la nouvelle inattendue avec joie et surprise : «Où les as-tu capturés?»

— Ils s'amusaient à boire en jouant à la mourre au sommet de la pagode», expliqua Singet en poussant devant lui les monstres agenouillés, «comme j'avais entendu du bruit, j'ai sauté tout en haut, suis monté sur un nuage, et leur ai barré la route sans faire usage de la force. Ma seule crainte était de les tuer et de perdre le bénéfice de leurs aveux. Voilà pourquoi je les ai capturés en douceur. Maître, vous pouvez recueillir leurs dépositions, apprendre d'où ils sont et où se trouve le trésor dérobé.»

Les monstres ne faisaient que répéter en tremblant de tous leurs membres : «Pitié, laissez-nous la vie sauve!»

Puis ils passèrent aux aveux : « Nous avons été tous les deux envoyés inspecter la pagode par le roi-dragon Toussaint du lac des Flots-Émeraude du mont Chaos-de-Rochers. Lui, mon compagnon, s'appelle Benborba et moi Baborben¹; c'est un esprit-silure; je suis un poisson noir². Notre dragon Toussaint a engendré une fille qui s'appelle princesse Toussaint, plus belle que la lune ou les fleurs, et comblée de tous les talents. Il a pris pour gendre le prince consort Neuf-Têtes, lequel dispose d'immenses pouvoirs magiques. Il est venu ici il y a quelques années avec le roi-dragon et a donné une démonstration de sa puissance en faisant tomber une pluie de sang, qui a souillé le stoupa et lui a permis d'en dérober les reliques. La princesse est allée ensuite au ciel du Grand-Filet³ et a volé devant la salle des Nuées-Mystérieuses l'angélique magique à neuf feuilles de la Mère-Reine de l'Occident⁴. Nous en prenons soin au fond du lac, où ils brillent jour et nuit d'un éclat merveilleux. Nous avons appris ces jours-ci qu'un certain Singet Conscient-de-la-Vacuité allait passer, en quête des Écritures à l'Ouest, qu'il disposait d'immenses pouvoirs magiques et qu'il se consacrait au long de la route à redresser les torts. C'est pourquoi l'on nous envoie si souvent patrouiller ici en vue de l'intercepter, et d'être prêts, si jamais il arrivait. »

À ces mots, Singet laissa échapper un ricanement : « Infâme, cette infecte créature ! Pas étonnant qu'elle ait invité l'autre jour le roi-démon-taureau ! Elle s'est liée à tous ces maudits démons pour ne commettre que méfait sur méfait. »

Il n'avait pas fini sa phrase que, venant des étages en dessous et accompagné de deux ou trois moines portant des lanternes, parut Porcet qui demanda :

« Maître, de quoi parliez-vous donc au lieu d'aller vous coucher, maintenant que la pagode est balayée ? »

— Tu viens à point », lui répondit Singet, « le trésor, c'est le dragon Toussaint qui l'a volé. Je le tiens de ces deux petits monstres, que je viens de capturer alors qu'ils étaient venus patrouiller ici à la nouvelle de notre prochaine arrivée. »

— Comment s'appellent-ils ? De quel genre de monstres s'agit-il ?

— Ils l'ont avoué à l'instant ; l'un se nomme Benborba,

l'autre Baborben; l'un est un silure, l'autre un poisson noir.

— Puisque ce sont des créatures maléfiques et que tu as pris leurs dépositions, qu'attends-tu pour les assommer? dit Porcet en brandissant son râteau.

— Tu n'y comprends rien! Il vaut mieux les garder vivants pour en parler au roi; ils pourront aussi nous servir d'informateurs quand nous irons chercher les voleurs pour récupérer le trésor.»

Le brave idiot! Il rangea tout de bon son râteau et, chacun en empoignant un, ils descendirent de la pagode. Les créatures ne cessaient de crier : «Grâce!

— On voulait justement du silure et du poisson noir pour une bonne soupe fraîche qui aurait remis d'aplomb les moines qui ont tant souffert par votre faute», leur répondit Porcet.

Remplis de joie, les jeunes bonzes, lanternes à la main, conduisaient le Vénérable au bas de la pagode. Le premier arrivé courut annoncer la bonne nouvelle aux autres moines : «Tout va bien, tout va bien! Nous allons revoir le ciel azuré! Il les a capturées, les créatures maléfiques qui ont volé nos reliques!»

«Apportez des fers» ordonna Singet, «percez-leur l'omoplate et enchaînez-les ici. Surveillez-les : nous allons nous coucher. On avisera demain.»

Les bonzes montèrent une garde serrée, qui permit à Tripitaka et ses compagnons de se reposer.

L'aube parut. «Je vais à la cour échanger les lettres de créance, avec Conscient-de-la-Vacuité», déclara Tripitaka. Il enfila son *kasâya* à bordures de brocart et, mitre à la Vairocana¹ sur la tête, partit à grandes enjambées, sanglé dans la dignité de ce costume de cérémonie. Singet, qui avait serré sa jupette de peau de tigre et ajusté sa robe de toile, l'accompagnait avec les documents de voyage.

«Pourquoi n'emmènes-tu pas ces deux bandits de monstres? lui demanda Porcet.

— Quand nous aurons présenté notre rapport, Sa Majesté les fera évidemment citer à comparaître.»

Ils arrivèrent à l'entrée du palais, où l'on voyait une infinité de phénix rouges et de dragons jaunes autour des arches vermillon de la pure capitale. Tripitaka se présenta devant la porte de la Splendeur-de-l'Est et salua le grand officier de la loge : «Puis-je importuner Votre Grandeur

en La priant de bien vouloir annoncer l'humble moine envoyé par les grands Tang des terres de l'Est quérir les Écritures au paradis de l'Ouest, lequel souhaiterait être reçu en audience afin d'échanger ses lettres de créance?»

L'officier s'exécuta et en fit rapport au pied du trône : «Il y a dehors deux moines aux mines et aux vêtements étranges qui se déclarent chargés par la cour des Tang des terres de l'Est du continent du Sud¹ d'aller à l'Ouest solliciter du Bouddha les Écritures; ils désirent voir Votre Majesté pour faire viser leurs documents de voyage.»

À ces mots, le souverain ordonna de les faire entrer. Tandis que le Vénérable conduisait Singet, pas un seul des officiers civils et militaires qui ne sursautât d'effroi à la vue de ce dernier. Certains affirmaient que le moine était un singe, d'autres qu'il avait la gueule d'un dieu du Tonnerre. Apeuré, nul n'osait le dévisager longtemps. Tandis que le Vénérable se livrait au ballet de révérences en usage devant le trône, le grand saint, mains croisées, restait debout à ses côtés, impassible.

«Votre serviteur est un moine envoyé par le pays des grands Tang des terres de l'Est du continent du Sud afin de saluer le Bouddha du monastère du Coup-de-Tonnerre au pays de l'Inde et solliciter les Écritures authentiques. Comme notre route passe par votre noble contrée, nous ne saurions la traverser sans autorisation. J'ai sur moi des documents de voyage que je vous prie de viser avant que nous poursuivions notre chemin.»

À cette nouvelle, le roi du pays se réjouit grandement. Il ordonna de faire entrer le saint moine de la cour des Tang dans la salle aux Clochettes-d'Or, de placer un coussin brodé sur le tabouret, et l'invita à s'y asseoir. Tripitaka monta seul dans la salle et présenta les documents avant de remercier de la grâce qui lui était faite et d'oser s'asseoir.

Après en avoir pris connaissance, le roi déclara, fort aise : «Heureux est ton souverain d'avoir pu, dans sa maladie, choisir un moine éminent qui n'a pas craint la distance pour aller prier Bouddha et chercher les Écritures. Les bonzes dont je dispose ici ne songent qu'à commettre le vol, ruiner le pays et renverser leur souverain.

— Comment cela, ruiner le pays et renverser le souverain? demanda à ces mots Tripitaka en joignant les paumes.

— Notre pays est la contrée suzeraine des territoires de l'Ouest; les barbares des quatre orient venaient sans cesse Nous porter tribut, tout cela parce que dans le monastère de l'Éclat-de-l'Or Nous disposions d'une pagode d'or dont le sommet émettait une lumière qui monte au ciel. Récemment, les bandits de moines du monastère en ont dérobé le trésor, si bien que depuis trois ans le stoupa ne brille plus et que depuis deux ans les pays étrangers ne viennent plus à Notre Cour. J'en suis outré!

— Votre Majesté», répliqua en souriant Tripitaka, qui gardait les mains jointes, *«l'écart d'un quart de poil entraîne une erreur de mille lieux»*! Hier soir, en arrivant en votre céleste résidence, à peine la porte de l'enceinte franchie, j'ai rencontré une dizaine de moines portant la cangue. Quand je leur ai demandé quel crime ils avaient commis, ils m'ont répondu qu'ils avaient été injustement condamnés à la suite de cette affaire. Je me suis donc rendu au monastère afin de procéder à une investigation détaillée et en ai conclu que les moines n'y étaient pour rien : en effet, nous avons saisi les créatures maléfiques coupables du vol, lorsque je suis monté balayer la pagode dans la nuit.

— Où sont-elles? s'exclama le roi ravi.

— Mes humbles disciples les tiennent présentement enchaînées dans le monastère de l'Éclat-de-l'Or.»

Le roi produisit aussitôt la tablette d'or¹ qui ordonnait à la garde en habits de brocart² de se rendre sans délai au monastère de l'Éclat-de-l'Or afin de s'emparer de la personne des bandits et de les soumettre à l'interrogatoire du souverain en personne.

«Votre Majesté», objecta Tripitaka, «vous avez beau disposer de la garde en habits de brocart, cela ne saurait se faire que si mon humble disciple s'en charge.

— Où donc se trouve votre éminent disciple?

— Lui, qui se tient aux pieds des marches de jade», répondit Tripitaka en le montrant du doigt.

Grandement choqué à sa vue, le roi s'écria : «Alors que vous êtes si beau, comment votre disciple peut-il avoir une gueule pareille!»

À cette remarque, Singet répliqua d'une voix forte : «Votre Majesté, *on ne peut pas juger d'un homme à son visage que de la profondeur de la mer*. Si vous n'aimez que les gens de belle allure, comment pourrez-vous capturer les monstres qui se sont rendus coupables du vol?»

La réplique tourna l'effroi du roi en joie : « Vous avez raison, saint moine. Mon affaire n'est pas de sélectionner des hommes comme il faut, ce qui importe n'est que de s'emparer des bandits pour obtenir la restitution du trésor à la pagode. »

Il envoya l'officier de service veiller à ce que soit préparée une voiture couverte et ordonna aux gardes de se tenir à la disposition du saint moine quand il irait chercher les monstres voleurs.

L'officier fit aussitôt amener un large palanquin et un parasol jaune, tandis que la garde fournissait huit porteurs et quatre crieurs pour dégager la route menant directement au monastère. La population de la ville entière dès lors alertée, nul n'aurait voulu manquer le spectacle qu'offraient Singet et les monstres prisonniers.

Lorsqu'ils entendirent des cris de « faire place », Porcet et Sablet pensèrent que le roi avait envoyé de ses officiers et, se hâtant d'aller au-devant d'eux, découvrirent Singet trônant dans le palanquin.

« Tu as retrouvé la position qui t'est due, frangin », lui dit en riant Porcet.

Singet descendit et l'agrippa : « Que veux-tu dire ? »

— À parader sous un parasol jaune en chaise à huit porteurs, ne retrouves-tu pas tes fonctions de roi-singe ? C'est tout ce que je veux dire.

— Ne te moque pas de moi ! » rétorqua Singet. Il détacha les deux monstres pour les emmener voir le roi.

« Emmène-moi donc moi aussi, frangin, lui dit Sablet.

— Reste ici à surveiller les bagages et le cheval. »

Les moines en cangue intervinrent : « Messesseurs, allez donc tous recevoir les faveurs du roi, pendant que nous nous occuperons de la surveillance.

— Dans ce cas », répliqua Singet, « allons présenter notre rapport. Nous reviendrons ensuite vous libérer. »

Porcet saisit un monstre et Sablet l'autre, tandis que Singet remontait en palanquin. Les deux créatures furent ainsi ramenées sous bonne escorte.

Un moment plus tard, ils étaient devant les marches de jade : « Les monstres voleurs sont là ! » Le roi descendit de son trône¹ pour les regarder en compagnie de Tripitaka et des officiers civils et militaires. L'un avait les joues gonflées, des écailles noires, le museau pointu et les dents acérées ; l'autre avait un gros ventre à peau lisse, une large

bouche à longues barbes. Bien qu'ils eussent des jambes et la faculté de marcher, ils avaient à peine l'air humain.

«D'où êtes-vous, bandits», demanda le roi, «d'où venez-vous, monstres, en quelle année avez-vous violé notre territoire et dérobé notre trésor? Combien êtes-vous, quels sont vos noms, passez aux aveux complets!»

Le cou dégoulinant de sang, les deux créatures semblaient ne sentir aucune douleur; elles s'agenouillèrent face au trône et confessèrent :

«Il y a plus de trois ans, le premier jour de la septième lune, un certain roi-dragon Toussaint conduisit nombre des siens à s'établir au sud-est du présent pays, à une centaine de lis d'ici. Le lac se nomme Flots-d'Émeraude, la montagne Chaos-de-Rochers. Il avait engendré une fille pleine de charme, beauté et séduction. Pour gendre il accueillit Neuf-Têtes, au pouvoir sans rival. Ayant eu connaissance de la merveille de votre pagode, il a pratiqué le vol de connivence avec le dragon, faisant tomber une pluie de sang avant de dérober les reliques. Maintenant elles illuminent le palais du dragon où il fait aussi clair qu'en plein jour, même la nuit. Quant à la princesse, elle avait exercé ses capacités en dérobant avec une parfaite discrétion l'angélique magique de la Mère-Reine de l'Occident, laquelle entretient le trésor du lac. Nous ne sommes pas les responsables, mais de simples soldats dépêchés par le roi-dragon. Capturés cette nuit, nous avons avoué la vérité, toute la vérité.

— Si vous avez tout avoué, comment se fait-il que vous n'ayez pas révélé vos noms?

— Je m'appelle Benborba et lui, Baborben, qui est un esprit-poisson noir; moi, Benborba, suis un esprit-silure.»

Le roi ordonna à sa garde de les tenir en prison et décréta :

«Que les moines du monastère de l'Éclat-de-l'Or soient amnistiés et libérés de leurs cangues et chaînes. Que le service compétent¹ prépare au plus vite un banquet dans la salle de l'Unicorne pour remercier le saint moine de la capture des voleurs. Nous invitons les saints moines à procéder à l'arrestation du chef de bande.»

La cour des banquets fit bientôt servir deux sortes de repas, maigre et non végétarien. Le roi invita les quatre pèlerins à s'asseoir dans la salle de l'Unicorne et leur demanda : «Quelles sont vos honorables appellations?

— L'humble moine qui est votre serviteur», répondit Tripitaka mains jointes, «a pour nom de famille laïque Chen et s'appelle en religion Xuanzang. Notre souverain m'a accordé le nom de Tang et mon humble appellation est Tripitaka.

— Et vos éminents disciples?

— Ils n'ont point d'appellation», répondit le moine chinois, «le premier se nomme Singet Conscient-de-la-Vacuité, le second Porcet Conscient-de-ses-Capacités et le dernier Sablet Conscient-de-la-Pureté : ce sont les noms que leur a donnés la *bodhisattva* Guanyin des mers du Sud. Comme ils m'honorent du titre de "Maître", je les appelle aussi respectivement le Novice, Huit-Défenses et le Bonze.»

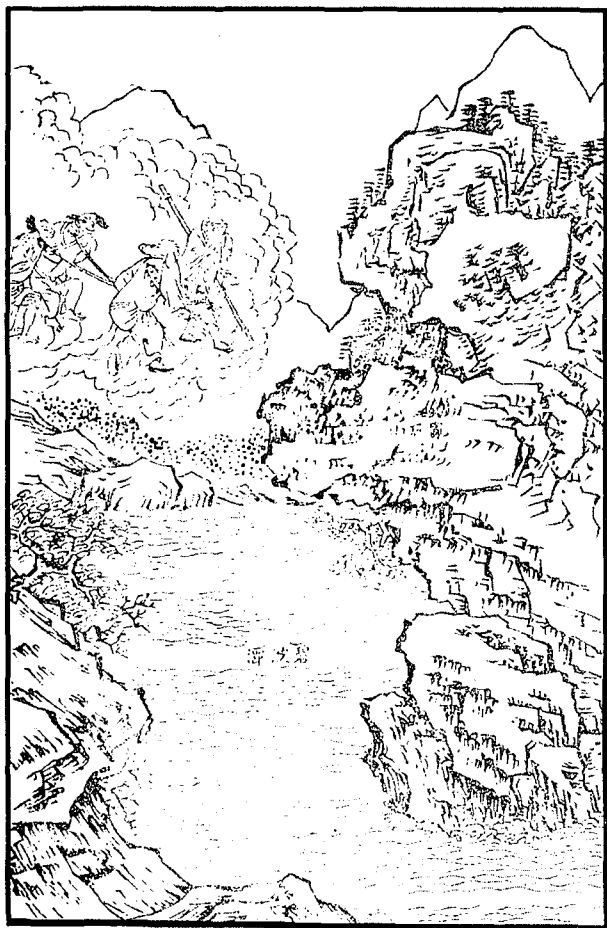
Ainsi renseigné, le roi invita Tripitaka à prendre la place d'honneur, Singet à s'asseoir à la gauche, Porcet et Sablet à la droite de celui-ci. Ce n'étaient que fruits, légumes, thé et riz convenant à un menu maigre. En face, où prit place le roi, était servi le repas non végétarien; une centaine d'officiers civils et militaires s'assirent plus bas, après avoir remercié leur souverain de la grâce qu'il leur accordait. Les disciples s'excusèrent auprès de leur maître avant d'occuper leur place. Comme Tripitaka ne buvait pas, ce furent eux qui trinquèrent avec le roi. En contrebas, les instruments à vent et à cordes jouaient harmonieusement sous l'égide du bureau de musique¹.

Gosier grand ouvert, Porcet, voyez-vous, dévorait avec un appétit de tigre et une voracité de loup : il eut tôt fait de nettoyer la table de tout ce qui était fruits et légumes. Quand, un moment plus tard, on apporta un supplément de soupe et de riz, il n'en laissa pas une miette. À chaque coupe offerte, ce n'était jamais de refus. Le festin se poursuivit joyeusement jusqu'à la dispersion des convives à midi passé.

Comme Tripitaka le remerciait de sa munificence, le roi chercha à le retenir à nouveau : «Ceci n'est que l'expression de Notre gratitude pour la capture des créatures maléfiques.» Et d'ordonner à la cour des banquets :

«Transportez le banquet au palais Jianzhang² où nous prierons les saints moines d'arrêter un plan pour capturer le chef des bandits et récupérer le trésor.

— Puisqu'il ne s'agit que de cela, ne vous mettez point



Tous deux, tenant serrées les deux créatures, montèrent sur le vent et, usant de magie, s'envolèrent droit vers le sud-est.

en peine d'un autre festin», répliqua Tripitaka, «permettez-nous de prendre congé et de partir de ce pas capturer les monstres.»

Le roi n'y consentit point et insista pour qu'ils se rendissent au palais Jianzhang, où ils mangèrent une seconde fois.

«Lequel d'entre vous conduira les troupes qui soumettront les monstres et arrêteront les bandits? demanda le roi en levant une coupe.

— Nous en chargerons notre premier disciple Singet Conscient-de-la-Vacuité», répondit Tripitaka. Le grand saint joignit les mains en signe d'acquiescement.

«Vénérable Singet», demanda le roi, «combien d'hommes et de chevaux vous faut-il? Quand quitterez-vous la ville?»

Porcet ne put s'empêcher de rétorquer d'une voix bourrue : «Quel besoin avons-nous d'hommes et de chevaux? Qu'importe l'heure! Nous partirons quand nous aurons bu notre souï et serons rassasiés. On vous les ramène prisonniers dès qu'on aura mis la main dessus.

— Te voilà plein de zèle, Porcet! lui dit Tripitaka, fort aise.

— Dans ce cas», conclut Singet, «laissons Sablet protéger le Maître, et allons-y tous les deux!

— Si vous n'avez pas l'usage d'hommes et de chevaux», insista le roi, «peut-être auriez-vous besoin d'armes, vénérables?»

— Nous n'avons pas l'emploi des armes dont vous disposez», répliqua en riant Porcet, «mais nous avons tous les deux ce qu'il faut sur nous!»

À cette réponse, le roi prit un grand hanap pour le vider en l'honneur de leur départ.

«Je ne bois plus», déclara Singet, «faites plutôt amener par les gardes les deux monstres : nous les prenons avec nous comme informateurs.»

Le roi en donna aussitôt l'ordre. Tous deux, tenant serrées les deux créatures, montèrent sur le vent et, usant de magie, s'envolèrent droit vers le sud-est. Eh oui!

*Quand le roi, sa cour les virent monter les nuées,
Ils comprirent enfin qui étaient les pèlerins.*

Si vous ne savez en fin de compte comment, à la suite de

ce départ, s'effectua la capture, écoutez donc la séance qui vient.

CHAPITRE LXIII

OUÛ LES DEUX MOINES EXTERMINENT LES MONSTRES
DANS LEUR DESCENTE AU PALAIS DU DRAGON,
ET LES SAINTS, EN ÉLIMINANT LA PERVERSITÉ,
RÉCUPÈRENT LE TRÉSOR CONVOITÉ.

Or, disions-nous, quand le roi du pays de Jisai et ses ministres, du plus humble au plus éminent, virent Singet et Porcet rattraper le vent, montés sur des nuées, les deux petits monstres tenus à bout de bras, tout un chacun fit le geste de la prière, tourné vers le ciel, en s'exclamant : « Ce n'est pas une légende ! Il nous est donné aujourd'hui de savoir que de tels immortels et bouddhas vivants existent bel et bien ! »

Comme ils les voyaient s'éloigner sans laisser de trace, le roi se tourna respectueusement vers Tripitaka et Sablet pour les remercier : « Avec mes yeux de chair et mon corps de commun mortel, je me disais que vos éminents disciples avaient eu la puissance de capturer les monstres et rien de plus. J'étais loin d'imaginer qu'ils étaient des immortels capables de chevaucher dans l'espace.

— L'humble moine que je suis ne dispose d'aucun des pouvoirs que donne la Loi », répondit Tripitaka, « heureusement que ces trois jeunes disciples m'ont accompagné tout au long du voyage.

— Pour ne rien celer à Votre Majesté », ajouta Sablet, « mon condisciple aîné est le Grand Saint égal au Ciel, qui s'est converti : lorsqu'il a fait ce terrible raffut au palais du ciel et maniait la trique cerclée d'or, pas un des cent mille hommes de l'armée céleste n'était adversaire à sa taille, au point que seigneur Laozi avait pris peur et que l'empereur de Jade s'alarmait ! Mon second condisciple était amiral des Roseaux-Célestes : lui aussi cultive le juste fruit. Il a eu sous son commandement la foule immense des quatre-vingt mille marins de la Voie lactée, la Rivière céleste. Je suis le seul des disciples sans pouvoir d'armique ; j'étais capitaine des Rideaux-Roulés, mais j'ai reçu

les commandements bouddhiques. En d'autres domaines nous sommes aussi stupides qu'incapables, mais s'il s'agit de capturer des monstres, ligoter des goules, arrêter des bandits, saisir des fugitifs, envoyer le ciel à coups de pied dans un puits, soulever la mer ou retourner des fleuves, dans ce genre d'activités, nous nous débrouillons assez bien. Quant à monter les nuées et dépasser les nuages, amener la pluie et convoquer le vent, faire valser les étoiles, porter les montagnes et décrocher la lune, cela ne vaut pas la peine d'en parler!»

À ce discours, le roi redoubla de respect à leur égard : il invita Tripitaka à s'asseoir à la place d'honneur, en lui donnant à tout bout de champ du «Bouddha très vénéré! Il appelait Sablet et les autres «*bodhisattva*». La cour entière, civils et militaires, était en extase. Toute la population leur rendait hommage.

Bref, montés sur une tornade, Singet et Porcet n'arrêtaient leur nuage que lorsqu'ils eurent amené les deux petits monstres devant le lac des Flots-Émeraude du mont Chaos-de-Rochers. D'un souffle magique sur la trique cerclée d'or, le Novice la transforma en couteau de moine, coupa les oreilles au poisson noir, la lèvre inférieure au silure et, les lâchant dans l'eau, leur cria : «Faites savoir au plus vite à ce roi-dragon Toussaint que je suis ici, moi, monseigneur Singet, le Grand Saint égal au Ciel; qu'il nous rapporte le trésor de la pagode de l'Éclat-de-l'Or du pays de Jisai, s'il veut sauver sa famille entière de l'extermination! Au moindre refus, je ravagerai le lac et ferai subir le châtement dernier à toute sa maisonnée, jeunes ou vieux!»

Trop heureuses d'avoir la vie sauve, les deux créatures se jetèrent à l'eau en traînant leurs chaînes, car, malgré la douleur, elles cherchaient instinctivement le salut dans la fuite. «Pourquoi portez-vous cordes et chaînes, tous les deux?» leur demandaient les tortues inquiètes et les crabes alarmés. L'un, se cachant les oreilles, secouait la tête et agitait la queue; l'autre, la main devant la bouche, trébuchait et se frappait la poitrine. C'est au milieu des cris de la foule ameutée qu'ils vinrent annoncer au palais du dragon : «Votre Majesté, malheur!»

Les voyant survenir alors qu'il buvait en compagnie de son gendre Neuf-Têtes, le roi posa sa tasse et leur demanda de quel malheur il s'agissait.

«On patrouillait hier, dans la nuit, quand le moine chinois et Singet, qui balayaient la pagode, nous ont capturés et enchaînés. Ce matin, après l'audience devant le roi du pays, le Novice et Porcet nous ont agrippés et coupé, à l'un les oreilles, à l'autre la lèvre, avant de nous jeter à l'eau et de nous charger de vous faire savoir qu'ils exigent la restitution du trésor de la pagode.» Ils racontèrent en détail la suite des événements.

Dès qu'il apprit qu'il avait affaire à Singet, le Grand Saint égal au Ciel, le vieux dragon ne se sentit plus l'âme chevillée au corps¹. Tremblant de tous ses membres, il dit au gendre royal : «N'importe qui d'autre nous laisserait une marge de manœuvre, mais si c'est bien lui, ça va mal, très mal!

— Rassurez-vous, cher beau-père», répliqua en souriant le gendre, «je pratique les arts martiaux depuis mon enfance; je peux dire que j'en connais un bout. Entre les quatre mers, j'ai rencontré plus d'un vaillant preux : il ne me fait pas peur. Attendez que je sorte : en trois engagements, le gars sera reparti tête basse et sans oser lever les yeux, je vous le garantis!»

Le brave monstre! Aussitôt sur pied, il endossa son armure et, maniant son arme préférée, un épieu² emmanché d'un racloir en forme de croissant de lune, il quitta le palais à grandes enjambées, écarta les eaux et cria, arrivé à la surface : «Qu'est-ce que ce Grand Saint égal au Ciel? Viens sans retard remettre ton sort entre mes mains!»

Debout au bord du lac, Singet et Porcet observaient le monstre et son équipement :

Sur la tête un heaume d'argent scintillant, plus blanc que neige, il a enfilé une cuirasse doumou³, plus brillante que givre en automne. Par-dessus il porte une robe de combat en brocart, nuées multicolores enveloppant le jade de son corps. La taille serrée dans une ceinture ornée de cornes de rhinocéros, il a vraiment l'air d'un python dans une chrysalide d'or. Il tient à la main, dans un chatolement d'éclairs, le racloir en forme de croissant de lune. Aux pieds, il a enfilé des bottes de cuir de porc qui fendent les flots.

De loin il semble n'avoir qu'une tête, mais de près l'on constate qu'il vous fait face de tous côtés. Il a les yeux devant et derrière, voit dans les huit directions. Des bouches, il en possède à droite et à gauche, neuf pour tout dire : leur cri unique fait trembler l'espace et monte, comme le vol de la grue, jusqu'à la neuvième sphère!

Comme personne ne répondait, il répéta : « Lequel est le Grand Saint égal au Ciel ? »

— C'est moi, répliqua Singet, pressant la main sur le cercle d'or et ajustant la trique de fer.

— Où habite ta famille ? D'où es-tu donc pour venir en ce pays de Jisai t'arroger le soin de protéger le stoupa au profit du roi, pour avoir l'impudence de te saisir de nos capitaines et oser pousser la violence jusqu'à me défier sur notre montagne sacrée ?

— Tu ne connais donc pas monseigneur Singet, espèce de brigand ! Approche, écoute-moi bien !

*« Au mont de Fleurs et Fruits ton vieux Singet habitait,
En la grotte du Rideau-Torrentiel c'était.
Dès sa jeunesse devenu immortel,
Il fut annobli Grand Saint égal au Ciel.
Les dieux des cieux n'ont su remporter la victoire,
Lorsqu'il a troublé grandement leur territoire.
Il fallut du Bouddha l'ultime puissance,
Le prier d'user d'une immense sagesse.
Lorsque contre lui je voulus rivaliser,
Ses mains devinrent montagne pour m'écraser.
Là, je restai cinq cents ans, jusques aujourd'hui :
Je n'en sortis que lorsque Guanyin m'instruisit.
Comme Tripitaka se rendait à l'Ouest,
Au mont des Vautours dans une lointaine quête,
Elle me délivra pour que je le protège
Et m'applique à briser les sortilèges.
La route passait par la cité de Jisai
Où trois générations de moines souffraient.
Comme, par compassion, nous le leur demandions :
C'était que le stoupa n'émettait plus de rayons.
Notre maître, balayant, cherchait à voir clair.
Or, à minuit, dans le silence austère,
Nous vîmes des poisons qui passèrent aux aveux,
Te dénonçant pour le vol du trésor précieux,
Avec la complicité du vieux roi-dragon
Et de la princesse qui ont Toussaint pour nom.
Par une pluie de sang sur la lumière sans âge,
Tu l'as accaparé à ton usage.
Devant le trône fut confirmé ce témoignage :
Sur l'ordre du roi nous sommes venus en ces parages
Te chercher pour que tu nous en rendes raison.
Inutile de me redemander mon nom !
Avant qu'il ne soit trop tard, rends le trésor
Si tu tiens à sauver tes gens de la mort.*

*Ose opposer la moindre résistance :
J'assécherai le lac de votre résidence!»*

À ce discours, le gendre royal répliqua avec un sourire dédaigneux : « Tu es donc un moine en quête de soutras : est-ce ton affaire de tendre des filets? Va chercher les Écritures du Bouddha : que j'aie volé le trésor ne te concerne en rien. Et tu viens me provoquer au combat!

— Ce brigand de monstre est singulièrement borné! Certes, je n'ai pas à me dépenser pour le roi dont je ne reçois pas les faveurs et dont je ne mange pas le riz, mais en déroband le trésor et souillant la pagode, tu as pendant des années fait injustement souffrir les bonzes du monastère de l'Éclat-de-l'Or, ils sont des nôtres : pourrais-je ne pas m'efforcer de les disculper?

— Dans ce cas, je suppose que tu veux miser sur la lutte. Comme dit l'adage, *la guerre n'est point charitable* : quand j'aurai levé la main sur toi, je le crains, je ne ferai pas de quartier; si tu y laisses la vie, finie ta quête!

— Maudite créature!» rétorqua Singet, gagné par une violente colère, «de quelle puissante capacité peux-tu te targuer pour oser ouvrir ta grande gueule? Approche, tâte du bâton de ton seigneur et maître!»

Avec un parfait sang-froid, le gendre royal para le coup de son racloir en forme de lune. Ce fut au sommet du mont Chaos-de-Rochers une belle bataille, vraiment!

La pagode privée de lumière par le vol que perpétra le démon, Singet a promis au roi de le capturer. Au retour des petits monstres qui ont la vie sauve, le vieux dragon, apeuré, tient conseil. Le gendre royal, Neuf-Têtes, tient à une démonstration de force : il a revêtu son armure et déploie sa puissance. Le Grand Saint égal au Ciel, mu par la colère, lève sa trique cerclée d'or, en dureté sans pareille. Les dix-huit yeux des neuf têtes lancent des éclairs, devant, derrière. Les bras d'acier du Novice soulèvent mille livres dans une aura de vapeurs de bon augure. Tel le croissant de la lune nouvelle, le racloir s'oppose à la trique qui semble un vol de givre sur une distance de mille lieues. «Cesse de te mêler de redresser les torts!» dit l'un. L'autre répond : «Ce vol délibéré est une honte! Maudit brigand, un peu de bon sens, rends-leur le trésor si tu veux vivre en paix!» La trique et l'épieu au racloir cherchent à prévaloir l'un sur l'autre en une suite de combats sans vainqueur ni vaincu.

Les deux allaient et venaient, mais au bout d'une trentaine d'engagements, ils n'avaient toujours pas emporté la



Au moment où Porcet arrivait derrière lui, il dévia le râteau d'une extrémité de l'épieu, tandis que de l'autre il affrontait la trique.

décision. Porcet se tenait debout devant la montagne : comme il les voyait en arriver au moment le plus captivant de la bataille, il leva son râteau et l'abattit dans le dos du monstre.

Or, celui-ci disposait de neuf têtes et d'autant de paires d'yeux qui roulaient dans toutes les directions et voyaient parfaitement : au moment où Porcet arrivait derrière lui, il dévia le râteau d'une extrémité de l'épieu, tandis que de l'autre il affrontait la trique. Il soutint encore cinq ou six assauts, puis, ne pouvant tenir plus longtemps contre cette double attaque, il s'échappa d'une culbute dans l'espace, où il reprit sa forme primitive, celle d'une bête à neuf têtes, d'une laideur parfaitement répulsive, à mourir d'horreur rien qu'à la voir!

Un corps couvert de plumes et de duvet, de la taille d'une tortue géante, une envergure de quelque douze pieds, les deux pattes en forme de crochets acérés, les neuf têtes formant cercle autour d'un point unique. En déployant ses ailes, elle vole avec la plus grande facilité, car, le grand roc mis à part, nul oiseau ne développe une telle puissance. Son cri fait trembler le ciel jusqu'à ses extrémités les plus lointaines et porte plus haut que celui de la grue des immortels. Ses yeux scintillent d'éclats dorés et son air fier le distingue des oiseaux ordinaires.

À sa vue, Porcet frissonna d'effroi : «Frangin, depuis que je suis homme, je n'ai jamais vu créature aussi laide. Quelle combinaison de sang et de souffle a pu donner naissance à cette bête?

— Un animal rare, vraiment rare! Laisse-moi le rattraper et l'écraser!» répondit Singet.

Sacré grand saint! Il bondit dans l'espace sur un nuage et visa de sa trique de fer la bête à la tête. Dans un grand déploiement de ses stupéfiantes capacités, celle-ci se mit à voler en biais, ailes étendues, et, comme en un coup de vent, se présenta devant la montagne : une nouvelle tête lui sortit à hauteur de ceinture, bouche grande ouverte, telle un bol de sang; elle se referma sur une touffe de poils à Porcet; tirant et traînant, le monstre l'emporta dans le lac des Flots-Émeraude. Arrivé au palais du dragon, il reprit son aspect antérieur, jeta Porcet à terre et cria : «Où êtes-vous, mes petits?»

Maquereaux, truites, carpes, perches d'accourir en

compagnie de tortues et divers crustacés. «On l'a eul!» criaient-ils en se pressant autour.

«Attachez-moi le bonze là-bas», ordonna le gendre royal, «nous allons venger nos sous-officiers de la patrouille!»

Tandis que la foule hurlante des monstres emportait Porcet à l'intérieur, le roi-dragon vint, fort aise, l'accueillir : «Mes félicitations, sage gendre! Comment as-tu fait pour le capturer?» Celui-ci lui exposa longuement les circonstances de la capture. Le vieux dragon donna aussitôt après des instructions en vue de disposer un banquet pour célébrer la victoire.

Bref, revenons à Singet qui se disait, alarmé par l'enlèvement de Porcet : «Redoutable, le gaillard! Si je retourne à la cour voir le Maître, je serai la risée du roi, je le crains. Le défier au combat? À quoi bon, maintenant que je suis seul? De plus, je ne suis pas entraîné aux opérations dans l'eau. Mieux vaut me transformer pour y entrer et observer le traitement que lui réserve le démon. Si l'occasion s'y prête, je favoriserai sa fuite et nous reprendrons le combat.»

Le brave Singet! Il fit une passe et, d'une secousse, reprit l'aspect d'un crabe, plongea dans l'eau et gagna d'une traite l'arche d'entrée. C'est que le chemin lui était connu pour l'avoir précédemment emprunté quand il avait volé la bête-aux-pupilles-d'or du roi-démon-taureau. Il franchit donc l'entrée du palais en rampant en travers. Il retrouva le vieux roi-dragon et la bête à neuf têtes, qui buvaient joyeusement avec la maisonnée entière. N'osant trop s'approcher, Singet se glissa sous la galerie de gauche et aperçut une bande de crabes et crevettes qui s'amusaient comme des fous. Après avoir écouté un moment leurs conversations, il imita leur manière de parler pour demander : «Le bonze au long groin que Son Altesse a capturé, serait-il déjà mort?»

— Pas encore. Il est ligoté sous la galerie, en face. Tu ne l'entends donc pas gémir?»

À ces mots, Singet rampa discrètement jusqu'à la galerie ouest. L'idiot grognait en effet, attaché à une colonne. Le Novice s'approcha : «Huit-Défenses, tu me reconnais?»

— Qu'est-ce qui nous est arrivé, frangin!» Au son de la voix, il avait compris que c'était le Novice : «Comme tu vois, c'est moi tout au contraire qui me suis fait capturer!»

Singet regarda tout autour : comme il n'y avait personne, il sectionna les cordes avec ses pinces et lui cria de s'enfuir. Mais, libéré, l'idiot objecta : «Frangin, ils m'ont enlevé mon arme, que faire?

— Sais-tu où ils l'auraient rangée?

— Le monstre a dû l'emporter au palais.

— Va m'attendre sous l'arche de l'entrée!»

Prenant la fuite, Porcet se glissa dehors, tandis que Singet, toujours sous la forme du crabe, retournait en rampant dans la salle du palais : à main gauche, il aperçut quelque chose qui répandait un lumière chatoyante. C'était le râteau de Porcet qui brillait! Se rendant invisible, le Novice le saisit et sortit subrepticement. Arrivé sous l'arche, il appela : «Huit-Défenses, prends ton arme!»

Comme il avait retrouvé son râteau, l'idiot proposa : «Pars d'abord, frangin, pendant que je ferai irruption dans le palais. Si je suis vainqueur je fais prisonnier la famille entière; sinon, je battraï en retraite et tu viendras à mon secours au bord du lac.»

Fort aise, Singet lui recommanda la plus grande vigilance.

«Il ne me fait pas peur», répondit Porcet, «dans l'eau, j'en connais un bout!»

Singet l'abandonna et remonta à la surface, où nous le laisserons.

Porcet serra sa longue tunique noire, prit le râteau des deux mains et, poussant un cri de guerre, se précipita à l'intérieur. La gent aquatique, affolée, déferla dans la salle principale en hurlant : «Catastrophe! Le bonze au long groin a rompu ses liens, il entre nous attaquer!»

Le vieux dragon, la bête à neuf têtes et les autres membres de la maisonnée, pris au dépourvu, sautèrent sur leurs pieds et se cachèrent où ils pouvaient.

L'idiot, sans égard pour sa vie, fonçait, brisant tout sur son passage, vantaux, tables, chaises; la vaisselle était réduite en miettes. En témoigne le poème :

*La mère du bois prise par le monstre de l'eau,
Le singe de l'esprit parti à sa recherche presto.
Il trouva le secret moyen de rompre ses liens.
Dans l'allant de la fureur, il surgit soudain.
Le gendre se cachait avec la princesse,*

*Le vieux dragon tremblait, muet de détresse.
Fils et petits-fils du dragon voyaient, atterrés,
Les portes et fenêtres du palais fracassées.*

Cette fois, Porcet brisa en mille morceaux le paravent d'écaille de tortue et cassa les arbres de coraux en les jetant par terre. Après avoir mis à l'abri la princesse, Neuf-Têtes se précipita sur le raclor en forme de croissant de lune et le rejoignit à l'avant du palais : «Maudit balourd de cochon! Comment oses-tu pousser l'insolence jusqu'à mettre en émoi le clan de mon épouse?

— Brigand de monstre qui as eu l'audace de me capturer : cette fois je n'y suis pour rien. C'est toi qui m'as invité à venir ici te combattre! Rends-moi sans tarder le trésor pour que je retourne voir le roi et mette un terme à l'affaire. Sinon, je ne ferai pas de quartier!»

Le monstre ne voulait évidemment rien entendre : grinçant des dents, il croisa le fer. Le vieux dragon, qui avait repris ses esprits, fit prendre les armes à ses fils et petits-fils. Comme ils se lançaient tous ensemble à l'attaque, Porcet se rendit compte que la situation lui était défavorable et, sur une feinte du râteau, se dégagea pour fuir. Le vieux dragon le poursuivait à la tête de sa troupe. L'instant d'après, il surgissait hors de l'eau, tandis que tous les autres bondissaient et se culbutaient à la surface du lac.

Or, Singet attendait, debout sur la rive. Dès qu'il les vit sortir de l'onde aux troussees de Porcet, il s'éleva sur un nuage au milieu des airs, brandit la trique de fer et cria : «Ne bougez plus!» Du premier coup, il réduisit en bouillie le crâne du vieux dragon. Le malheureux! Son sang gonflait d'une nappe rouge les eaux du lac, son corps flottait sur les flots, les écailles défaites. Fils et petit-fils, terrorisés, cherchaient le salut dans la fuite. Le gendre Neuf-Têtes recueillit le cadavre et se retira au palais.

Au lieu de le poursuivre, Singet et Porcet retournèrent sur la rive discuter des derniers événements.

«Le gars en a pris pour son grade! Mon râteau leur en a fait voir de toutes les couleurs; ils n'en avaient plus l'âme chevillée au corps», assura Porcet, «mais au moment où je m'attaquais au gendre, le vieux dragon s'est ramené. Heureusement que tu l'as eu. Les gaillards doivent être occupés aux funérailles et ne ressortiront sûrement pas de sitôt. Et puis, il se fait tard maintenant. Comment agir?

— Que nous importe l'heure! Profite de l'occasion pour retourner l'attaquer. Nous ne saurions revenir à la cour sans leur avoir arraché le trésor.»

Poussé par l'indolence et la paresse, l'idiot cherchait toutes sortes de prétextes, mais Singet insistait : «Foin de tergiversations! Agis de la même façon que tout à l'heure, attire-le dehors, et je cogne!»

Tous deux étaient en pleine discussion quand, tout à coup, ils entendirent le bruit d'une tornade et virent un tourbillon de sombre brouillard passer de l'est au sud. Une observation plus attentive révéla à Singet que c'était l'illustre saint Erlang, à la tête de ses six frères du mont des Pruniers¹. Ils tenaient chiens et faucons, portaient lièvres, renards, daims et cerfs. Ils s'approchaient, chacun un arc pendu à la ceinture et une dague à la main, sautillant dans le vent et la brume.

«Porcet, ce sont mes sept frères jurés! Voilà qui tombe bien! Retenons-les et invitons-les à nous aider. Si nous y parvenons, ce sera l'occasion ou jamais!

— Des frères? Bien sûr qu'il faut les retenir.

— Mais parmi eux l'illustre saint, mon aîné, est celui qui m'avait vaincu : cela me gêne d'aller le voir. Va, toi, retenir son nuage en l'appelant : «Véritable seigneur, arrêtez-vous donc un instant. Le Grand Saint égal au Ciel, qui est ici, vous salue.» S'il apprend que c'est moi, il s'arrêtera certainement. Il me sera plus facile de le rencontrer quand il sera descendu.»

L'idiot monta aussitôt sur un nuage et, du sommet de la montagne, les arrêta en criant : «Véritable seigneur, ralentissez, le Grand Saint égal au Ciel vous prie de venir le voir!»

À ces mots, Erlang fit passer l'ordre de s'arrêter aux six frères, puis, après avoir rencontré Porcet, lui demanda : «Où se trouve le Grand Saint égal au Ciel?»

— Il attend présentement vos ordres au pied de la montagne.

— Mes frères», dit Erlang, «allez vite le prier de venir ici.»

Kang, Zhang, Yao, Li, Guo et Zhi sortirent chacun l'appeler : «Frère Conscient-de-la-Vacuité, notre aîné t'invite!»

Singet s'avança, les salua et monta avec eux au sommet. Erlang l'accueillit, le prit dans ses bras et, après l'échange

de salutations, lui dit : «Te voilà délivré de la grande épreuve, entré dans les ordres monastiques, sur le point d'accomplir ta mission et de monter sur le trône de Iotus, mes félicitations; félicitations!

— Je n'ose m'en prétendre digne», répliqua Singet, «je ne me suis encore en rien acquitté de la grâce sans commune mesure que je vous dois. Certes, je suis sorti de l'épreuve et marche vers l'Ouest, mais je ne sais si nous réussirons. Présentement, comme notre route passait par le royaume de Jisai, nous nous sommes portés au secours de moines dans le malheur en cherchant à capturer un démon et récupérer leur trésor. Puisque le hasard vous fait passer par ici, j'ai l'extrême audace de vous prier de rester pour nous donner un coup de main. Nous ignorons d'où vous venez et si vous pourriez nous accorder cette marque d'affection.

— Comme je n'avais rien d'autre à faire», répondit en souriant Erlang, «j'étais allé à une partie de chasse avec mes frères; nous en revenons. Je suis heureux que tu aies la bonté de nous inviter et de montrer ainsi combien notre vieille amitié te tient à cœur. S'il s'agit de contribuer à la soumission de monstres, oserais-je me dérober à tes ordres? Mais je ne sais quels sont ces brigands qui hantent la région.

— L'auriez-vous oublié, grand frère? C'est ici que se trouve le mont Chaos-de-Rochers, au pied duquel le lac des Flots-Émeraude abrite le palais du dragon Toussaint.

— Mais il n'est pas dans la nature du vieux dragon Toussaint de causer des ennuis», répliqua, surpris, Erlang, «il ne saurait avoir eu l'audace de voler le trésor de la pagode!

— Il a récemment accueilli un gendre qui est la bête à neuf têtes», précisa Singet, «de connivence en vue de ce vol, ils ont versé une pluie de sang sur le pays de Jisai et dérobé les précieuses reliques de la pagode du monastère de l'Éclat-de-l'Or. Le roi, qui n'y avait rien compris, s'était acharné sur les moines et les faisait torturer. C'est notre maître qui, dans sa commisération, en balayant la nuit le stoupa, m'a permis d'arrêter deux monstres qui avaient été envoyés en patrouille. Nous les avons amenés à la cour où ils sont passés à des aveux complets. Le roi avait alors prié notre maître de les terrasser, lequel nous en a chargé en nous envoyant ici. À la première bataille,

Neuf-Têtes en a sorti une supplémentaire à la taille, qui a emporté Porcet entre ses dents; je me suis alors transformé pour descendre dans l'eau et le délivrer. Au cours du grand combat qui vient d'avoir lieu, c'est moi qui ai tué le vieux dragon. Le gars s'est tiré en emportant le corps pour se mettre en deuil. Nous étions justement en train de discuter tous les deux de la nécessité de le provoquer au combat, quand on vous a vu approcher, vous et vos compagnons. Voilà pourquoi je me suis cavalièrement permis de vous importuner.

— Puisque le vieux dragon est éliminé, c'est le moment de les attaquer et de prendre le gars au dépourvu. N'est-ce pas le meilleur moyen d'anéantir le repaire entier?

— Certes», objecta Porcet, «mais il se fait tard...

— Comme disent les stratèges», répliqua Erlang, «l'attaque ne saurait dépendre de l'heure: il n'y a pas lieu de s'en inquiéter!

— Il n'y a pas d'urgence, grand frère», objectèrent Kang, Yao, Guo et Zhi, «puisque sa femme y est, il n'ira sûrement pas ailleurs. Singet est notre hôte, Porcet aux soies raides¹ cultive lui aussi le juste fruit; nous avons emporté au camp du vin et des amuse-gueule : faites donc chercher du feu par les petits et disposons ici même un banquet tant pour célébrer leurs exploits que pour bavarder. Il sera temps de le provoquer au combat à l'aube, après une nuit joyeusement passée ensemble.

— Vous avez tout à fait raison, mes sages frères», répondit Erlang, fort aise. Il donna aussitôt l'ordre de disposer le festin.

«Je ne voudrais heurter vos bonnes intentions, mais depuis que nous sommes devenus moines», rappela Singet, «nous observons le commandement de manger maigre.

— Nous avons des fruits. Même notre vin est maigre», répliqua Erlang.

Les frères levèrent donc la coupe à leur vieille amitié au clair de la lune, le ciel leur servant de tente et la terre de natte. À dire vrai,

*Longues sont les veilles dans la solitude,
Courtes les nuits dans la joie et plénitude.*

L'est déjà pâlisait. Porcet, dont l'enthousiasme avait



La créature battit des ailes et descendit en piqué.

été ravigoté par plusieurs gobelets, déclara : « Il va faire jour, laissez-moi descendre dans l'eau le provoquer au combat.

— Attention, amiral », lui dit Erlang, « il suffit de l'attirer dehors, nous nous chargerons du reste.

— Entendu, je sais ! » répond Porcet en riant.

Le voilà qui relève ses basques, serre le râteau et, usant de la magie de séparation des eaux, s'y jette : arrivé droit à l'arche, il fonce à l'intérieur en poussant des cris de guerre.

Le fils du dragon s'était alors vêtu de chanvre et veillait le corps en pleurant. Le petit-fils et le gendre s'affairaient derrière à préparer la bière. Vociférant, Porcet surgit à ce moment précis et, levant le lourd râteau, l'abattit sur la tête du jeune dragon, perçant son crâne de neuf trous. Chacun de courir affolé en tous sens ; dame dragon sanglotait : « Le bonze au long groin m'a tué maintenant mon fils ! »

Au bruit de ces lamentations, le gendre saisit le raclor en forme de croissant de lune et sortit avec le petit-fils l'attaquer. Porcet parait les coups de son râteau et, battant en retraite tout en combattant, bondit hors de l'eau. Sur la rive, le Grand Saint égal au Ciel et les sept frères se jetèrent sur le petit-fils du dragon et le hachèrent menu.

Voyant la situation prendre mauvaise tournure, le gendre fit une culbute devant la montagne, réapparut sous son aspect primitif et, déployant ses ailes, se mit à tourner en s'élevant à une grande hauteur. Erlang prit aussitôt son arc d'or, y plaça une balle d'argent, le banda et tira vers le ciel. La créature battit des ailes et descendit en piqué dans l'intention de mordre Erlang, mais à peine la tête était-elle sortie à mi-taille, que l'un des lévriers bondit et, d'un rapide coup de gueule, l'arracha, dégoulinante de sang. La créature s'échappa, malgré la douleur, et fila en direction de la mer du Nord. Porcet voulait la poursuivre. Singet l'arrêta : « Ne cherche pas à le rattraper : *On ne poursuit pas l'ennemi épuisé*. Il a peu de chances de survivre, la tête arrachée par le chien. Attends que je prenne son aspect, ouvre-moi une voie en écartant les eaux et feins de me poursuivre : j'irai trouver la princesse et lui subtiliserai le trésor.

— C'est bon, on ne le poursuit pas », dit Erlang à l'adresse des six saints, ses frères jurés, « mais laisser cette espèce survivre sur terre sera nuisible à la postérité. »

Il existe encore aujourd'hui une bête sanguinolente à neuf têtes¹.

Porcet écarta les eaux comme on le lui demandait. Singet allait de l'avant sous l'aspect du monstre, poursuivi par son condisciple hurlant; arrivé au palais du dragon, il fut accueilli par la princesse Toussaint, qui lui dit : «Pourquoi t'affoler?»

— Le porc a remporté la victoire et me chasse jusqu'ici, où je crains ne pouvoir lui résister : donne vite le trésor pour que je le mette en lieu sûr!»

Il aurait été difficile à la princesse de détecter le faux dans la précipitation du moment. Elle alla chercher un coffret doré dans une salle du fond et le tendit à Singet : «Voici le trésor des bouddhistes.» Puis elle sortit une boîte de jade blanc et précisa, en la remettant à son prétendu mari : «C'est l'angélique magique à neuf feuilles. Emporte ce trésor pendant que je retiens le porc en soutenant deux ou trois engagements contre lui. Quand tu les auras mis à l'abri, reviens le combattre.»

Le Novice rangea les deux coffrets sur lui et, se passant la main sur le visage, reprit son aspect originel; puis il se tourna vers la princesse : «Serai-je vraiment le gendre du roi?»

Prise de panique, celle-ci voulut lui arracher les coffrets, mais Porcet, faisant irruption, l'abattit d'un coup de râteau.

Restait dame dragon : elle se retirait pour s'enfuir lorsque Porcet l'arrêta. Il levait son arme quand Singet l'apostropha : «Non! Ne la tue pas! Il faut en garder un vivant comme preuve de nos exploits aux yeux de la cour.»

Il emmena en conséquence dame dragon à la surface de l'eau, tandis que, derrière lui, Singet montait sur la rive avec les deux coffrets et annonçait à Erlang : «Par la grâce de votre aide puissante, nous avons obtenu le trésor et nettoyé le pays de ses monstres et bandits.

— C'est d'abord que le roi du pays a la faveur du Ciel et ensuite grâce à vos capacités illimitées, mes chers frères. Je n'y suis pour rien.

— Frère Singet, puisque le travail est accompli, nous prenons congé ici même», lui dirent les frères jurés.

Singet se confondit en remerciements et aurait voulu les retenir pour leur faire rencontrer le roi, mais ils refusèrent et ramenèrent leur troupe à Guankou².

Voyageant à mi-hauteur dans les airs, entre brumes et nuages, ils atteignirent en un instant la cité, Singet portant les coffrets et Porcet traînant la femme du dragon. Les moines qui avaient été libérés les attendaient aux portes de la ville. Dès qu'ils aperçurent les nuages qui s'arrêtaient, ils s'avancèrent pour se prosterner et saluer avant de les conduire à la cour. Le roi et le moine chinois étaient en conversation dans la salle d'audience. Le bonze qui se trouvait en tête prit son courage à deux mains, entra et annonça : « Votre Majesté, messeigneurs Singet et Porcet ont capturé les bandits et retrouvé le trésor. Ils arrivent. »

À ces mots, le roi sortit en hâte de la salle avec Tripitaka et Sablet. Il les accueillit avec d'infinis remerciements pour leurs merveilleux exploits et ordonna que soit disposé un banquet en témoignage de gratitude.

« Il ne faut pas leur offrir à boire », protesta Tripitaka, « on célébrera quand mes humbles disciples auront restitué le trésor à la pagode. » Puis, se tournant vers Singet : « Comment se fait-il que vous ne vous présentiez qu'aujourd'hui alors que vous êtes partis hier ? »

Le Novice exposa en détail comment ils avaient dû combattre le gendre, tuer le roi-dragon, comment ils avaient rencontré Erlang, vaincu les monstres et comment il avait obtenu le trésor par la ruse. Tripitaka, le roi et les fonctionnaires civils et militaires de tous grades ne se tenaient plus de joie.

« Est-ce que la dame-dragon sait parler le langage des humains ? » demanda le roi.

— C'est l'épouse du dragon », répliqua Porcet, « elle lui a donné de nombreux fils et petits-fils. Comment pourrait-elle ignorer le langage des hommes ? »

— Dans ce cas, qu'elle nous expose sans retard les tenants et aboutissants de l'affaire !

— Je ne sais rien du vol. Ce sont mon mari et le gendre qui ont tout manigancé : sachant que la lumière de la pagode venait de reliques bouddhiques, ils ont fait tomber une pluie de sang il y a trois ans et profité de cette occasion pour les dérober.

— Comment a été volée l'angélique magique ?

— C'est ma fille, la princesse Toussaint, qui a pénétré secrètement au ciel du Grand-Filet¹ et a dérobé l'angélique à neuf feuilles de la Mère-Reine de l'Occident devant la salle des Nuées-Mystérieuses. Nourries du souffle d'im-

mortalité de cette plante, les reliques resteront imputrescibles mille ans et brilleront à jamais; il suffit d'en balayer le sol ou les champs pour qu'elles émettent des milliers de rayons irisés. Maintenant que vous nous les avez arrachées, que vous avez tué mon mari et mon fils, supprimé mon gendre et ma fille, laissez-moi la vie, je vous en supplie!

— T'épargner, toi? grommela Porcet.

— Toute la famille n'est pas coupable», objecta Singet, «je te pardonne à condition que tu m'assures à jamais la protection de la pagode.

— *Belle mort ne vaut vie misérable* : je ferai tout ce que vous me demanderez si vous m'accordez la vie.»

Le Novice demanda une chaîne, que l'officier de service lui apporta aussitôt. Il l'enfila dans l'omoplate de dame dragon et dit à Sablet d'inviter le roi à venir assister au retour du trésor dans le stoupa.

Le roi fit avancer en toute hâte son char et sortit de la cour avec Tripitaka, la main dans la main, suivi de la plupart des officiers civils et militaires. Arrivés au monastère de l'Éclat-de-l'Or, ils montèrent dans la pagode. Les reliques furent replacées dans un vase sacré, au treizième étage, et la femme-dragon fut enchaînée à la colonne centrale. Convoqués par une incantation, le dieu du lieu, celui des murs et fossés et le dieu protecteur du monastère furent chargés de lui apporter à boire et à manger tous les trois jours, pour assurer sa survie, et de l'exécuter sur-le-champ à la première incartade. Les divinités acquiescèrent silencieusement.

Singet balaya chacun des treize étages avec l'angélique, qu'il plaça dans le vase pour qu'elle entretienne la relique, laquelle redevint alors comme neuve, brillant de mille feux, illuminant les huit directions pour la commune édification des pays voisins aux quatre orient.

Redescendu à l'entrée de la pagode, le roi les remercia et déclara :

«Sans le vénérable Bouddha et les trois *bodhisattva*, ici présents, jamais je n'aurais tiré cette affaire au clair!»

«Votre Majesté», fit remarquer Singet, «Éclat-de-l'Or n'est pas le nom approprié car ce ne sont pas choses qui durent. L'or fond et coule, l'éclat ne scintille qu'un instant. Considérant la peine que je me suis donnée pour vous, je me permets de suggérer de le modifier en celui de

monastère de la Soumission-des-Dragons, de façon à vous en assurer l'éternelle permanence.»

Le roi ordonna aussitôt de changer l'appellation et de suspendre un nouveau panneau, ainsi rédigé :

MONASTÈRE DE LA SOUMISSION-DES-DRAGONS, PROTECTION
DU PAYS,
FONDÉ SUR ORDRE DU ROI.

Il fit disposer un banquet et convoquer des peintres pour faire le portrait des quatre pèlerins. Leurs noms furent inscrits dans la tour aux Cinq-Phénix¹. Le roi accompagna le moine chinois et ses disciples dans son char aux clochettes et voulut leur offrir or et jade, qu'ils refusèrent fermement. Ils n'acceptèrent pas la moindre chose. Le cas de dire :

*Les démons extirpés, toute la contrée en paix,
La lumière revenue éclaire la terre.*

Si vous ne savez, en fin de compte, comment se passa la suite du voyage, écoutez la séance qui vient.

CHAPITRE LXIV

OÙ PORCET DÉPLOIE DE GRANDS EFFORTS
SUR LA CRÊTE AUX RONCES,
ET TRIPITAKA PARLE DE POÉSIE
À L'ERMITAGE DES IMMORTELS-SYLVESTRES.

Comme le récit nous l'a exposé, le roi de Jisai rendit grâce à Tripitaka et ses disciples de la capture du monstre et de la restitution du trésor. De l'or et des jades qu'il leur offrait, les pèlerins ne voulurent accepter quoi que ce soit. Le roi ordonna en conséquence à l'officier de service de faire préparer pour chacun deux ensembles de vêtements semblables à ceux qu'ils portaient, deux paires de chaussures et chaussettes, deux ceintures, outre des provisions sèches. Les documents de voyage leur furent retournés, puis, dans un grand déploiement de chars royaux, les fonctionnaires civils et militaires, le peuple de la ville entière et les moines du monastère de la Soumission-des-

Dragons accompagnèrent en fanfare les quatre pèlerins hors de la cité. Ils prirent congé du roi une vingtaine de lis plus loin. La foule fit vingt lis de plus avant de s'en retourner, mais les moines continuèrent à les suivre sur cinquante ou soixante lis. Certains voulaient les accompagner jusqu'au paradis de l'Ouest, d'autres pratiquer la discipline à leur service. Devant leur obstination à refuser de s'en retourner, le Novice recourut à un stratagème : il s'arracha trente à quarante poils, souffla dessus de son haleine magique et leur ordonna de se transformer en autant de féroces tigres rayés qui leur barrèrent la route en rugissant et bondissant. Prenant enfin peur, les bonzes n'osèrent avancer. Singet put enfin inviter le Maître à cravacher le cheval et s'éloigner rapidement. Les moines éclataient en sanglots et criaient :

«Gracieux et nobles seigneurs, c'est donc que le sort est contre nous, puisque vous refusez d'opérer notre salut!»

Laissons-les à leurs lamentations pour revenir aux quatre pèlerins. Singet ne récupéra ses poils que lorsqu'ils furent sur la grand-route, marchant droit vers l'Ouest.

Ainsi passe la ronde des saisons : bientôt l'hiver finissant faisait place au printemps, alors qu'il ne fait ni froid ni chaud et qu'il est si bon de se promener. Ils furent tout à coup confrontés à une longue crête sur laquelle passait la route. Tripitaka tira sur les rênes pour observer plus à son aise : le chemin de crête était envahi par les ronces et les plantes grimpantes. De la route, il ne restait que traces envahies d'épines.

«Mes disciples, comment passer? s'écria le moine chinois.

— Pourquoi pas? répliqua Singet.

— Ô disciples! Les ronces ont recouvert ce qui reste de la route : seuls les serpents, insectes et autres créatures qui rampent sauraient l'emprunter; il vous serait difficile de la parcourir sans rester cassés en deux; mais comment voulez-vous que je passe avec le cheval?

— Ce n'est pas une affaire», répliqua Porcet, «je vous ratisse tout ça comme je le fais pour ramasser le bois de chauffage. Ne parlons pas du cheval, vous pourriez y aller en chaise à porteurs, je vous le garantis!

— De la force, tu en as, mais sur une aussi longue distance, il te sera difficile de tenir. Comme feras-tu pour

dépenser une pareille énergie sur un parcours dont nous ignorons la longueur?

— Inutile de discuter!» coupa Singet, «attendez que j'aille voir.»

D'une secousse il bondit dans les airs : le regard se perdait sur une étendue sans fin. Assurément,

La terre en était couverte jusqu'aux confins du ciel, captant la brume et retenant la pluie : épais buissons aux feuilles nouvelles, enchevêtrements impénétrables. Le regard ne peut en atteindre la fin; de près on dirait un épais nuage vert, noir et dense, bruissant sous le vent, brillant sous le soleil.

Çà et là y sont prisonniers pins, cèdres et bambous, plus nombreux encore pruniers, saules et mûriers. Les lianes montent à l'assaut des vieux arbres et tournent autour des peupliers. Elles s'entrelacent en nattes et panneaux, parfois tissent un brocart de fleurs épanouies aux senteurs sauvages qui flottent au loin.

Qui n'a rencontré dans sa vie des épines? Mais jamais on n'en a vues d'aussi grandes qu'à l'Ouest!

Après avoir longuement observé, le Novice redescendit sur son nuage :

«Ça va loin!

— Jusqu'où? demanda Tripitaka.

— On n'en voit pas le bout. Mille lis au moins, il semblerait.

— Que peut-on bien faire? se récria Tripitaka, rempli d'effroi.

— Ne vous faites pas de soucis, maître», rétorqua Sablet en riant, «prenons exemple sur ceux qui essartent en écobuant : mettons le feu et brûlons toute cette broussaille!

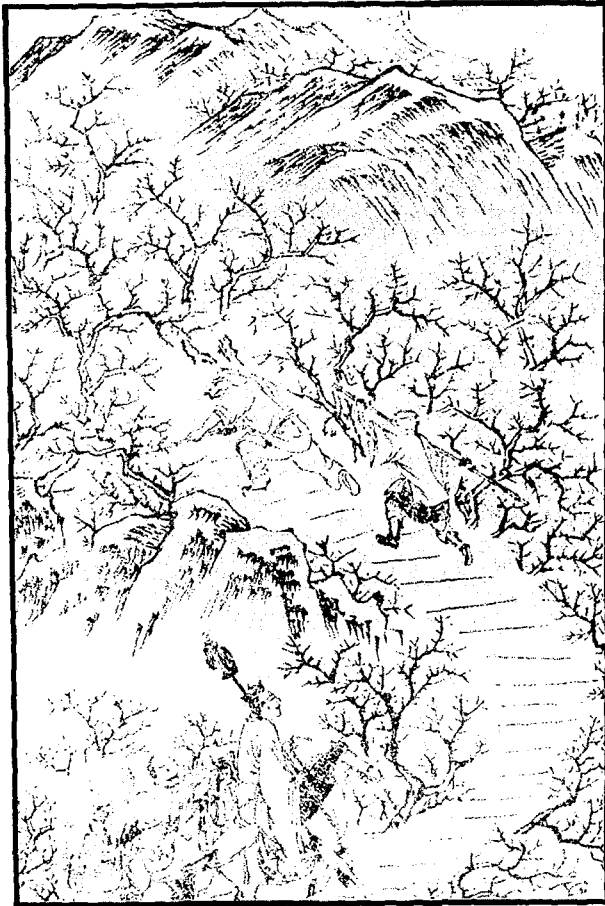
— Ne dis pas n'importe quoi!» objecta Porcet, «l'écobuage doit se faire aux alentours de la dixième lune, lorsque l'herbe et les plantes se dessèchent et peuvent conduire les flammes. Ce n'est pas maintenant, au moment de la pleine floraison, que ça pourrait brûler!

— Quand bien même ça brûlerait, ce serait trop dangereux, ajouta Singet.

— Que faire pour passer? répéta Tripitaka.

— Si vous tenez à passer, le mieux serait de me suivre», déclara Porcet.

Le brave idiot! Il fit une passe, récita une incantation, s'inclina légèrement et cria : «Grandis!» Son corps attei-



Derrière venait Sablet qui portait les bagages.

gnit aussitôt une taille de vingt toises. Au râteau, il commanda de changer en le tournant et retournant : le manche s'allongea de trente toises. Le tenant des deux mains, il avançait à grandes enjambées en écartant la broussaille à gauche et à droite : « Maître, veuillez me suivre ! »

Fort aise, Tripitaka fouetta le cheval pour le talonner de près. Derrière venaient Sablet qui portait les bagages et Singet qui frayait la voie avec sa trique de fer. Ils n'arrêtèrent pas de la journée, parcourant plus d'une centaine de lis. Comme le soir tombait, ils arrivèrent à une sorte de clairière. Il y avait au bord de la route une stèle qui portait au-dessous des trois gros caractères, *Crête de Ronces-et-Broussailles*, deux lignes de quatorze signes plus petits :

*Un fouillis de huit cents lis de ronces et d'épines,
Bien peu empruntèrent la route de ces collines.*

Porcet se mit à rire : « Permettez-moi d'ajouter deux vers :

*« Huit-Défenses sut aplanir la voie,
À l'Ouest vous mènera tout droit ! »*

— Mes disciples, je vous ai donné beaucoup de peine ! » s'exclama Tripitaka sur un ton joyeux, en descendant de cheval, « passons la nuit ici ; nous repartirons à l'aube.

— Ne vous arrêtez pas, maître », conseilla Porcet, « profitez de ce ciel clair et de notre bonne humeur pour nous frayer la voie, toute la nuit s'il le faut, sur ce putain¹ de chemin ! »

Le Vénérable ne pouvait que le suivre.

Tandis que Porcet avançait sans relâcher son effort, maître et disciples marchèrent encore tout le jour et une nuit entière, sans que le cheval reposât ses sabots ni le cavalier ses mains. Le soir, à nouveau, tombait. Devant eux s'étendait toujours l'enchevêtrement des broussailles. On entendait le vent dans l'entrechoquement des bambous et le bruissement des pins. C'était un terrain découvert au milieu duquel se dressait un vieux temple. À la porte, pins et cèdres concentraient leur verdure, pêcheurs et pruniers rivalisaient de beauté. Tripitaka descendit de cheval pour aller jeter un coup d'œil avec ses trois disciples.

*Devant la falaise, contre le froid ruisseau,
 Se blottit le vieux temple, désolation des yeux.
 Sur le bosquet aux grues ont passé les années,
 Les marches moussues ont connu maintes saisons.
 Les bambous se penchent comme pour murmurer
 La tristesse des derniers trilles d'oiseaux.
 La trace de l'homme s'efface de ces lieux
 Abandonnés qu'évitent les animaux.*

«Le coin ne me dit rien qui vaille», déclara Singet à ce spectacle, «il ne convient pas d'y rester trop longtemps.

— Tes craintes ne sont pas fondées, frangin», rétorqua Sablet, «lieux abandonnés de l'homme le sont aussi des monstres et autres créatures maléfiques. Il n'y a rien à craindre.»

Il n'avait pas fini sa phrase que, dans un coup de vent sinistre, parut un vieillard qui avait fait le tour du portail; une canne à la main, des sandales de paille aux pieds, il portait un bonnet carré; habillé modestement, il était suivi d'un serviteur-fantôme au visage bleu, dents saillantes et barbe rouge, un plateau de galettes de farine de blé sur la tête. Le vieil homme s'agenouilla : «Grand saint, je suis l'humble divinité locale de la crête aux Ronces. J'ai appris que vous arriviez, mais je n'ai rien d'autre à vous offrir que ce plateau de galettes spécialement préparées que je vous prie de partager, maîtres vénérés : de quoi calmer un peu votre faim, car il n'y a aucune habitation humaine le long de ces huit cents lis.»

Ravi, Porcet s'avança et tendit la main dans l'intention d'en prendre une, sans se rendre compte que Singet était sur ses gardes. «N'en fais rien!» lui cria ce dernier, «ce n'est pas un brave homme.» Puis, se tournant vers l'intrus : «Trêve d'impudence! Quelle sorte de divinité locale es-tu donc pour oser venir tromper le vieux Singet? Gare à la trique!»

Voyant qu'il allait frapper, le vieillard fit demi-tour et se transforma en une sinistre tornade qui enveloppa le Vénéral et l'emporta Dieu sait où. Pris de court, le grand saint ne savait de quel côté se tourner. Porcet et Sablet se regardaient, pâles d'effroi. Même le cheval blanc hennissait de frayeur. Tous quatre, les trois condisciples et le cheval, décontenancés, regardaient en tous sens, mais sans trouver la moindre trace d'un quelconque point de chute.

Laissons-les à leurs recherches et revenons au vieil homme accompagné de son serviteur, qui avait enlevé Tripitaka : il le déposa gentiment près d'une maison en pierre enveloppée de brumes et de vapeurs, lui prit la main et lui dit : «Saint moine, n'ayez crainte. Nous ne sommes point de mauvaises gens, mais des sylvains¹ de ces crêtes aux Ronces. Par cette nuit de douce brise et lune claire, nous vous invitons à une petite réunion amicale pour parler de poésie et passer quelques agréables moments.»

Comme le Vénérable commençait à retrouver ses esprits, il ouvrit grand les yeux pour observer plus attentivement les alentours :

*En deçà de la vaste nappe de nuages,
Pure résidence d'immortels personnages,
Endroit rêvé pour transmuter l'élixir du corps,
Comme pour planter bambous et fleurs à cloche d'or.
La grue fréquente ces hautes falaises bleutées,
On entend les grenouilles de l'étang vert chanter.
Mieux que le jour à cinabre des monts Tiantai²,
Rival du Huashan³ aux couleurs du matin frais!
Labourer les nuées, décrocher la lune?
Il n'est libre retraite plus opportune.
La pensée y devient plus vaste que la mer
Quand s'estompe la lune à la fenêtre.*

Tripitaka détaillait ces beautés et avait l'impression que la lune et les étoiles brillaient de plus en plus vivement, lorsqu'il entendit un bruit de conversation. «Monsieur Dix-Huit⁴ a persuadé le saint moine de se joindre à nous», répétait-on. Le Vénérable leva les yeux et aperçut trois vieillards : l'un avait une allure distinguée avec sa tête de givre, l'autre semblait encore vigoureux avec son chignon vert-noir; un teint sombre donnait au troisième l'air absent. Les vêtements aussi différents que la mine, ils vinrent tous saluer Tripitaka.

«De quels mérites puis-je me targuer pour oser prétendre à l'affectueuse attention de nobles immortels tels que vous? dit le Vénérable en leur rendant leurs saluts.

— Nous avons appris il y a fort longtemps que vous avez obtenu la Voie», répondit en souriant monsieur Dix-Huit, «et c'est un bonheur longtemps attendu que de vous rencontrer aujourd'hui. Si vous n'êtes pas trop avare des

trésors de votre savoir, veuillez vous asseoir et vous mettre à l'aise, de sorte que nous obtenions un aperçu des mystères du *dhyāna*¹ de la secte authentique.

— Puis-je me permettre de vous demander vos respectées appellations? reprit Tripitaka en s'inclinant.

— Mon ami à la tête de givre», répondit monsieur Dix-Huit, «se nomme Rectitude-Solitaire, celui au chignon vert-noir Vacuité-Éthérée et celui à l'air absent Effleure-Nuages. L'appellation de votre humble serviteur est Frugal.

— Quel âge avez-vous, les uns et les autres?»

Rectitude-Solitaire répliqua :

*«J'atteins aujourd'hui mille ans d'ancienneté,
Les branches toujours vertes tendues vers le ciel,
Telles serpents et dragons, enlacées, parfumées,
Coupées d'ombres lourdes au givre substantiel.
Jeunesse ferme perdue dans la vieillesse :
À cultiver la Vérité, j'éprouve liesse.
Ici ne perchent les oiseaux ordinaires,
En la sylve profonde, loin du vulgaire.»*

Vacuité-Éthérée sourit et prit à son tour la parole :

*«J'ai bravé la brise et le gel mille années
Par la force de mon tronc aux branches élevées.
Dans la nuit calme on dirait pluie qui tombe,
L'automne étend le nuage de mon ombre.
Mes racines détiennent le secret de longue vie :
La recette devait m'en être impartie.
Je retiens grues ou dragons, non communs mortels,
Car, frais et dispos, je vis près des immortels.»*

Effleure-Nuages dit en souriant :

*«J'ai gaspillé mille automnes, moi aussi,
Dans la vigueur de ma carcasse rembrunie.
Sans me mêler au monde de poussière,
Sous la neige, le givre ne demeure vert.
Les sept sages² sont mes compagnons de causeries,
Les six excentriques³ mes amis en poésie.
Or et jade manions, non la verroterie!
Aux immortels je me sens par nature uni.»*

Frugal, monsieur Dix-Huit, conclut en riant :

*« J'ai aussi dépassé plus de mille années,
Égal à moi-même, en chaste pureté.
Je tire mes forces de la pluie et rosée,
Des mystères de l'univers ma volonté,
Des précipitations des quatre saisons,
Des vapeurs de mille ravins, ma floraison.
Je retiens mes hôtes sous mon ombre bleutée,
A jouer aux échecs, du luth et deviser. »*

Tripitaka les félicita : « Vous jouissez tous quatre d'un âge fort avancé. Le seul vénérable Frugal compte plus de mille années! Ne seriez-vous point les quatre vieillards chenus de l'époque des Han¹, pour avoir obtenu la Voie de l'immortalité et présenter noblesse de si extraordinaire pureté?

— Vous nous flattez, vraiment vous nous flattez! Nous ne sommes que les quatre qui hantent le fond de la montagne et non point de ces nobles personnages d'un si grand âge. Pouvons-nous nous permettre de vous demander le vôtre?»

Tripitaka joignit les paumes, s'inclina et répondit :

*« Voué au malheur avant même de naître,
Il y a quarante ans, du sein maternel
À peine sorti, je flottais au gré des flots,
Lorsque j'eus le bonheur de rencontrer Mont-d'Or².
Par la lecture sans relâche des soutras,
D'un cœur sincère je priais constamment Bouddha.
Envoyé à l'Ouest par faveur impériale,
Je m'honore de cette rencontre spéciale. »*

Ce fut un concert d'éloges de la part des quatre vieillards : «Le saint moine s'est consacré à la doctrine du Bouddha à peine sorti du sein de sa mère! Puisqu'il l'a cultivée depuis sa plus tendre enfance, c'est vraiment un bonze éminent qui possède la Voie. Nous qui avons le rare bonheur de vous avoir rencontré, pouvons-nous nous permettre de solliciter de votre éminent enseignement quelques indications sur la Loi et la méditation, de quoi nous reconforter pour le reste de notre vie?»

À ces mots, le Vénérable répondit sans perdre contenance :

«La méditation est quiétude, la Loi salvation. Mais le salut que procure la quiétude ne saurait s'accomplir sans

illumination, laquelle est lavage de l'esprit nettoyé de ses pensées, délivrance du vulgaire et abandon du monde de poussière. C'est un bonheur à nul autre comparable que d'obtenir de renaître en un corps d'homme, au pays du Milieu, et d'avoir la chance de connaître la juste Loi. L'ineffable Voie de parfaite vertu, illimitée, innombrable¹, de ce fait balaie les six sens et les six perceptions².

«La *bodhi* ne naît ni ne meurt, ne connaît déficience ni dépassement, englobe l'illusion et la réalité, se désintéresse du sacré comme du profane.

«Pour percevoir la vérité, il faut avoir saisi le marteau et les pinces de l'Origine primordiale³, pour comprendre la réalité, il faut avoir saisi la méthode du Bouddha Śākya-muni⁴. Dépêche Sans-Image⁵, piétine le *nirvāna*! Il faut l'éveil de l'éveil, l'illumination de l'illumination pour obtenir l'étincelle transcendante qui couvre la totalité. Laisse danser la flamme brûlante qui éclaire et parcourt en tous sens le monde de Loi! Dans l'abscons et le subtil maintiens-toi fermement : nul ne franchit la passe mystérieuse par la seule parole. Notre méditation du Grand Éveil pratiqué aux origines, ne l'atteignent que ceux qui y sont destinés et en ont la volonté.»

Les quatre vieillards prêtèrent l'oreille à ces instructions avec une joie immense. Chacun hochait la tête, convaincu. Ils remerciaient en s'inclinant respectueusement : «Ô saint moine, vous êtes la base de l'illumination qu'apporte le secret de la méditation!»

«Bien que la méditation soit quiétude, objecta Effleure-Nuages, «et que la Loi soit salvation, il y faut la concentration de l'esprit et la sincérité du cœur. On a beau devenir véritable immortel du Grand Éveil⁶, on n'en reste pas moins engagé sur la Voie de non-vie. En cela nos mystères sont tout différents.

— La Voie n'est point chose ordinaire, unissant en elle substance et fonction. Comment pourrait-il subsister quelque différence?» rétorqua Tripitaka. Effleure-Nuages sourit :

«Nous autres, qui sommes nés fermes et solides, n'avons point mêmes substance et fonction que vous : nous devons notre corps au ciel et à la terre et tirons notre subsistance de la pluie et de la rosée. Nous nous moquons de la bise et du givre, usant les mois et les jours. Sans qu'une seule feuille ne se fane, nos mille branches défient

le temps. Ce sont paroles qui ne semblent pas s'embarasser de la vacuité, alors que vous vous accrochez à la langue sanskrite. La Voie, elle s'enracine en Chine : vous usez inutilement vos sandales à la chercher à l'Ouest! Je me demande en quête de quoi vous allez! Vous êtes le lion de pierre qui s'est arraché le cœur et les entrailles, le renard qui se vide de la moelle de ses propres os tant il salive! Vous oubliez les fondements de votre nature dans la pratique de la méditation et la folle recherche des fruits du Bouddha. Vos discours sont énigmes plus emmêlées que les ronces de cette crête. Comment peut-on accepter un tel maître et se laisser conduire par lui? Comment valider du sceau de son adhésion un cadre pareil? Il vous faut examiner ce que vous avez devant les yeux, car dans la quiétude se trouvent les rives de la vie : le panier sans fond saura tirer l'eau et l'arbre de fer sans racines fleurir! Assurez vos pieds sur le sommet des Joyaux-Sacrés¹ : à la noble assemblée du retour, vous rencontrerez Maitreya².»

À ces mots, Tripitaka voulut se prosterner pour remercier, mais monsieur Dix-Huit le releva de ses propres mains. Reftitude-Solitaire l'aida aussi à se remettre debout. Vacuité-Éthérée partit d'un grand rire : «Le discours d'Effleure-Nuages est manifestement rempli de trous. Il ne faut pas croire tout ce qu'il raconte : levez-vous, saint moine, je vous prie. Nous avons l'intention de profiter du clair de lune pour autre chose que ces discussions sur la culture de soi : chantons et récitons des poèmes, devisons joyeusement en toute liberté!

— Dans ce cas», répondit en souriant Effleure-Nuages, tout en montrant du doigt la maisonnette en pierre, «entrons prendre le thé dans notre petit ermitage! Qu'en pensez-vous?»

Le Vénérable s'inclina en signe d'assentiment et se tourna vers la construction en pierres. On lisait au-dessus de l'entrée en trois gros caractères :

ERMITAGE DES IMMORTELS-SYLVESTRES.

Là-dessus, la compagnie y pénétra et s'assit, chacun à sa place. Soudain parut le serviteur-fantôme au corps rouge, portant un plateau de gâteaux aux champignons³ et cinq tasses d'un liquide chaud et odorant. Les quatre anciens invitèrent Tripitaka à se servir le premier, mais, soupçonneux, il hésitait et n'en prit deux mor-

ceaux que lorsque les quatre autres en eurent consommé. On remporta les bols quand chacun les eut vidés.

Sur ses gardes, Tripitaka jetait des coups d'œil à la dérobée : la lumière se répandait à travers les décors ajoutés comme au clair de lune.

*Libre, l'eau jaillit au bord du rocher,
L'effluve des fleurs flotte, parfumé.
Pure élégance partout dans l'air,
Pas le moindre grain de poussière!*

Comblé par la scène paradisiaque, le Vénérable se sentit envahi d'une joie et d'un contentement tels qu'il ne put s'empêcher de réciter le vers :

«L'esprit austère¹ est pur éclat lunaire.»

Frugal sourit et proposa aussitôt pour enchaîner :

«Poème inspiré est azur rénové.»

Rectitude-Solitaire :

«Un bon vers réussi reprend la broderie.»

Vacuité-Éthérée :

«Le beau style crache des perles sans tache.»

Effleure-Nuages :

«Foin des Six Dynasties², la poésie revit³!»

«Dans un moment d'euphorie», déclara Tripitaka, «votre humble disciple s'est laissé aller à balbutier quelques mots et, comme on dit, à brandir la hache au nez du patron des charpentiers! À la merveilleuse aisance et pure fraîcheur de ce que je viens d'entendre, je comprends que je suis devant des maîtres de la poésie.

— Laissez cela», répliqua Frugal, «ne nous embarrasons pas de ces oiseuses déclarations! Tout moine achève ce qu'il commence : puisque vous nous aviez proposé le

premier vers, à vous celui de la conclusion. Faites-nous la grâce de terminer.

— J'en suis incapable», protesta Tripitaka, «il vaudrait infiniment mieux que monsieur Dix-Huit se donne la peine de conclure à ma place.

— Vous m'en baillez de belles! Pourquoi refuser d'achever ce que vous avez commencé? Ne soyez pas si avare de vos perles, ce n'est pas raisonnable!»

Force fut à Tripitaka de réciter les deux derniers vers :

*«À demi-penché sur l'oreiller de la brise,
Joie printanière tandis que le thé infuse!»*

Monsieur Dix-Huit applaudit : «Excellent, *Joie printanière tandis que le thé infuse!*

— Frugal», plaisanta Rectitude-Solitaire, «ta profonde compréhension de la poésie se voit à ton inclination à la remâcher. Pourquoi ne pas commencer un autre poème?»

Monsieur Dix-Huit ne se fit pas prier : «Je commence et vous continuez de fil en aiguille!» :

*«Sans splendeurs du printemps, point de morte-saison,
Voguent nuages, passent brumes, c'est raison.»*

Vacuité-Éthérée :

«Raison veut qu'ombre danse, lorsque l'ami s'avance.»

Ce fut au tour d'Effleure-Nuages de pousser l'aiguille :

*«S'avance le vieux des collines de l'Ouest,
Pur comme le cœur simple du Sud je reste.»*

Rectitude-Solitaire aussi poussa l'aiguille :

*«Reste à tailler la solive effeuillée,
À construire les estrades² tu es payé.»*

À cette récitation, le Vénérable se confondit en éloges : «Cela est digne de nos hymnes les plus sublimes³, c'est d'une force à émouvoir les cieux! Bien que je sois sans aucun talent, puis-je me permettre de vous proposer deux nouveaux vers?»

— Saint moine, vous qui êtes de grande culture et avez

obtenu la Voie, laissez ces vers en chaîne, faites-nous la grâce de nous édifier par un poème complet. Un exemple que nous imiterons de notre mieux, comme nous pourrions.»

Tripitaka ne put faire autrement que réciter en souriant le huitain qui suit :

*« À l'Ouest, pour rendre hommage au roi de la Loi,
Je vais, et répandre au loin ses sublimes soutras.
Le poète trouve dans l'angélique d'or le bonheur,
L'arbre sacré couvre les fragrances de mille fleurs¹.
Il faut aller plus haut que poteau de cent un pieds,
Dans tous les mondes établir la Loi, la diffuser.
Qui accomplit le corps austère du noble jade,
Passe la porte de la béatitude fade. »*

Quand ils eurent fini de l'écouter, les quatre anciens en chantèrent unanimement les louanges les plus extrêmes. « Je n'ai de capacité que l'intempestive audace de risquer ces vers qui riment avec les vôtres », dit monsieur Dix-Huit, qui se mit à réciter :

*« Frugal, solitaire, je ris du roi des bois,
Car elle va plus loin, ma renommée à moi².
Mon ombre est dragon de cent toises de hauteur,
De l'ambre de mille ans suinte la senteur.
Mon souffle embrasse l'univers entier :
Au gré du vent, il me plaît de le diffuser.
Je voudrais l'immortalité à ce stade,
Nourrissant mon âge de champignons fades. »*

« Le poème possède un départ héroïque et les vers qui s'enchaînent ne manque pas de vigueur, mais la conclusion est bien trop modeste », commenta Rectitude-Solitaire; « admirable, néanmoins, admirable! À mon tour :

*« Sous le givre, souvent, j'abrite des oiseaux le roi,
Aux Quatres-Perfections³ mes talents se déploient.
À ma frondaison des perles de rosée font bonheur,
Effritées par la brise pleine de froides senteurs.
Dans la nuit calme, combien de murmures échappés!
L'ombre pâle de l'automne finissant s'est diffusée.
Au nouvel an j'accueille le printemps par mon feuillage⁴,
Je reste la fierté de la montagne quand vient l'âge.*

— Superbe, superbe!» applaudit Vacuité-Éthérée en riant, «c'est en vérité la lune qui serre de près le cœur du ciel! Comment pourrais-je composer sur de pareils modèles? Puisqu'il me faut y passer, voici quelques vers tant bien que mal alignés :

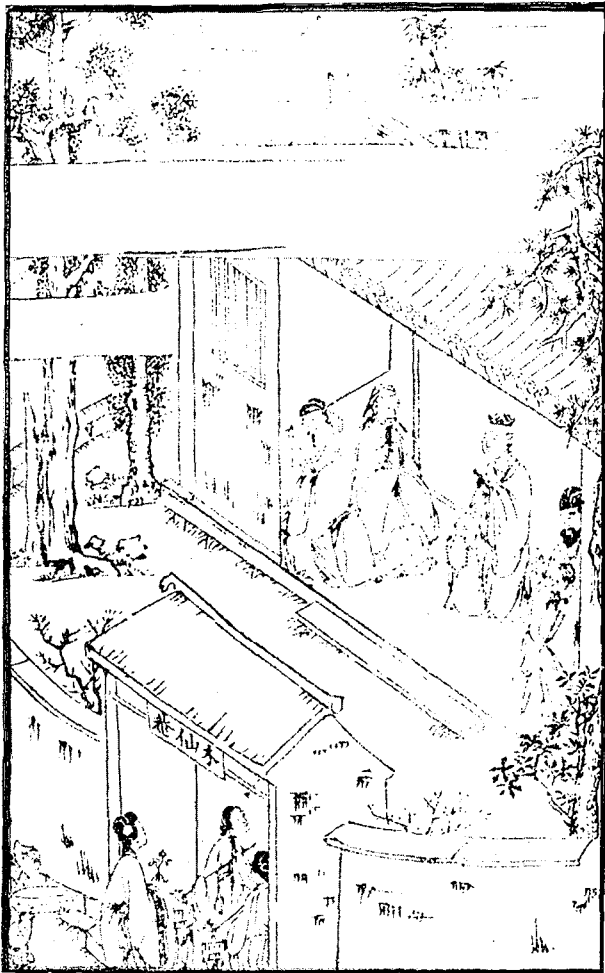
*«Je suis d'un matériau de solive proche des rois,
Célébré aux abords d'un palais de pur aloi¹.
Les clairs pavillons s'emplissent de l'azur des vapeurs,
Les murs sombres font passer sans cesse ma sèche odeur.
Fort et nouveau je rayonne mille ans de beauté,
Car mes racines s'enfoncent loin dans l'obscurité².
Mon ombre dansante se déploie comme nuage,
Sans se mêler à la foule des fleurs volages.*

— Vos trois poèmes», dit Effleure-Nuages, «sont de la plus grande élégance, des sacs de brocart qui s'ouvrent sur les plus fines broderies. Je n'ai ni force ni talent, mais votre inspiration à tous trois a ouvert mon pauvre esprit. C'est bon, je vous inflige quelques vers grossiers qui, je l'espère, ne vous feront pas trop rire. Voici :

*«Dans la bambouseraie³ je ravis les saints rois,
Partageant la gloire de ces bords pleins d'émois⁴.
Aucune larme ne tache ma peau lissée⁵,
Des lattes au chroniqueur prêtes à donner⁶.
Sous le givre mes feuilles ne changent de couleur,
La brume ne saurait en celer la splendeur.
Depuis Ziyou⁷ ceux qui m'apprécient sont rares,
Mais j'ai renom chez ceux qui ne sont ignares⁸.*

— Vos poèmes sont véritablement des perles tombées du bec de phénix, au-delà de tout éloge⁹! Je vous suis infiniment reconnaissant de votre chaleureuse hospitalité, mais la nuit est fort avancée. Je ne sais trop où m'attendent mes trois jeunes disciples et ne puis rester plus longtemps. Je me permets donc de prendre congé pour me mettre à leur recherche. Ce serait un effet de votre infinie bonté de bien vouloir me montrer le chemin du retour, demanda Tripitaka.

— Ne vous inquiétez pas, saint moine. Notre extraordinaire rencontre est une occasion qui ne se répète pas en deux mille ans. Il fait si beau : la nuit profonde est claire comme le jour sous la lune brillante; mettez-vous à l'aise,



Ils échangeaient ces propos quand apparurent deux petites servantes en bleu qui tenaient une paire de lanternes en gaze de soie rose.

restez assis un moment, jusqu'à l'aube. Nous vous conduirons alors au-delà de la crête, où vous retrouverez certainement vos éminents disciples.»

Ils échangeaient ces propos quand apparurent deux petites servantes en bleu qui tenaient une paire de lanternes en gaze de soie rose. Elles conduisaient une immortelle qui roulait entre ses doigts une branche d'abricotier en fleurs. Elle entra et, tout sourire, les salua. Quel air avait la fée?

Paré de sa chevelure bleutée, le rose de son visage valait tous les maquillages. L'éclat de ses yeux étoilés pétillait sous la ligne parfaite de ses charmants sourcils de phalène.

Elle portait en bas une jupe rose pâle à fleurs de prunier multicolores, en haut le vêtement léger d'un boléro de flammes dans la fumée. Ses chaussures recourbées se terminaient en becs de phénix et ses bas étaient en soie de brocart délavé.

Elle avait le charme ensorcelant d'une fille des monts Tiantai¹ et ne le cédait en rien à Daji, la favorite d'antan².

«À quoi devons-nous le plaisir de votre visite, chère fée à l'abricotier? demandèrent les quatre anciens en s'inclinant.

— Je suis passée vous voir sachant que vous receviez un hôte de marque pour une joute poétique. Puis-je vous prier de m'accorder une entrevue?

— Notre hôte est ici», répondit monsieur Dix-Huit en montrant du doigt Tripitaka, «inutile de vous mettre en peine de solliciter une entrevue.»

Le moine chinois s'inclina sans oser dire mot.

«Servez le thé, dépêchez-vous!» ordonna la jeune femme. Deux filles en jaune apportèrent un plateau de laque rouge sur lequel se trouvaient six bols à thé de porcelaine fine. Diverses sortes de fruits rares y étaient disposés, supportant une cuillère posée en travers. Elles présentèrent un pot de laiton damasquiné de fer-blanc³, rempli d'un thé odorant qui chatouillait les narines. Tandis qu'elle versait le liquide, la charmante personne dégageait des doigts qui avaient la finesse de la ciboule de printemps. Elle offrit d'abord un bol à Tripitaka, puis aux quatre vieillards, avant de se servir et de leur tenir compagnie.

«Pourquoi restez-vous debout, chère fée à l'abricotier?» lui dit Vacuité-Éthérée. Elle ne s'assit qu'après, le thé

bu, s'enhardit à demander en s'inclinant : « Pourriez-vous m'apprendre ne serait-ce qu'un ou deux de ces beaux vers que vous avez échangés au cours de cette nuit qui vous a mis au comble de la joie ? »

— Nos compositions à nous autres ne sont que paroles de rustre », répondit Effleure-Nuages, « mais celle du saint moine est pleinement digne de l'âge d'or de la poésie de cette période des Tang : elle mérite la plus haute appréciation.

— Si vous n'en êtes pas avares, accordez-moi la grâce d'en prendre connaissance. »

Les quatre anciens lui répétèrent tour à tour les deux poèmes du Vénéral, ainsi que son discours sur la Loi et la méditation.

« Maladroite comme je le suis, je ne devrais étaler mon incompetence », répliqua la jeune femme, le visage empli de souris printanières, « mais il serait trop dommage de laisser sans réponse d'aussi beaux vers. Puis-je me permettre de rimer tant bien que mal sur le modèle du second poème ? »

Sur ce, elle se mit à psalmodier :

*« L'empereur Wu des Han¹ fit mon nom d'autrefois,
L'estrade de Confucius, c'est grâce à moi².
Il m'aimait à la forêt, Dong Feng³, le docteur,
Au manger-froid Sun Chu adorait ma saveur⁴.
Que je suis douce et tendre, de pluie trempée,
Quand je cache et révèle ma nudité!
Trop mûre, je tourne à l'aigre marmelade,
Je sais, et je tombe au bord des champs, en rade. »*

Chacun de chanter les éloges du poème : « Quelle élégance détachée dans ces vers qui retiennent tant de pensées printanières. Superbe, *Que je suis douce et tendre, de pluie trempée!* Ah! *Que je suis douce et tendre, de pluie trempée...* »

La jeune femme sourit et murmura timidement : « Je suis confuse et gênée. Les lignes du saint moine que je viens d'entendre étaient si merveilleuses, si subtiles. S'il n'est pas trop avare de pareils bijoux, m'accordera-t-il un autre poème ? »

Tripitaka n'osait répliquer.

Dévoilant peu à peu ses sentiments, la jeune femme devenait de plus en plus entreprenante et se trouva bientôt assise tout contre lui à lui murmurer doucement ces

encouragements : « Mon bel ami à nul autre pareil, profite de cette nuit propice, amuse-toi ! À quoi bon attendre ? La vie est si courte ; quand retrouveras-tu semblable occasion ?

— Saint moine », insistant monsieur Dix-Huit, « comment pouvez-vous ne pas vous laisser fléchir par les sentiments de haute admiration que vous porte notre chère fée à l'abricotier ? Ce serait un crime contre le bon goût de ne pas se laisser attendrir !

— Notre saint moine est un homme de réputation qui a obtenu la Voie », intervint Rectitude-Solitaire, « il ne saurait rien commettre d'inconvenant. Nous aurions grand tort de l'y pousser inconsidérément. Si notre fée le souhaite vraiment, Effleure-Nuages et monsieur Dix-Huit pourraient servir d'entremetteurs ; je ferais fonction de témoin avec Vacuité-Éthérée et nous concluerions ici même le mariage. Ne serait-ce pas merveilleux ? »

À ces mots, le visage de Tripitaka changea de couleur. Il sauta sur ses pieds et se mit à crier : « Vous n'êtes qu'une bande de créatures perverses pour chercher à me séduire d'aussi honteuse façon ! D'accord pour discuter de la Voie et de ses mystères comme nous l'avons fait tout à l'heure à coup d'arguments éprouvés, mais comment pouvez-vous chercher à égarer mon humble personne au moyen du piège de la jolie femme ? C'est insensé ! »

Devant la colère de Tripitaka, les quatre anciens se mordaient les doigts d'effroi, sans savoir que répondre. Mais le servant-fantôme au corps rouge explosa d'indignation et se mit à tonner : « Ce misérable bonze ne se rend pas compte de l'honneur que nous lui faisons ! Notre demoiselle est parfaite ! Qu'est-ce qui ne lui va pas ? Elle est belle, charmante. Couture et travaux féminins, il va sans dire : même en poésie elle le vaut et le dépasse ! Comment peux-tu la repousser de pareille façon ! Tu le regretteras ! Ils ont tout à fait raison : s'il ne t'est pas permis de t'unir librement à elle, je me charge de présider le mariage. »

Sous le choc, Tripitaka était devenu pâle comme la mort, mais on eut beau le sermonner de cent manières, il ne voulait rien entendre. Le servant-fantôme reprit la parole : « Sacré bonze, on te parle dans la meilleure intention du monde, mais rien à faire ! Si nous laissons notre naturel prendre le dessus et t'embarquons, finie ta carrière

de moine et plus question de prendre femme : ta vie entière sera gâchée, non?»

Le Vénérable restait fermement sur sa position, le cœur aussi dur que la pierre, l'esprit aussi fermé que le métal. Pensant à ses disciples qui devaient être à sa recherche, mais où, impossible de le savoir, il ne put s'empêcher de verser des larmes. La jeune femme lui sourit, se serra contre lui, sortit de sa manche un mouchoir de soie fine parfumé au miel et lui essuya les yeux en disant : « Mon bel ami, ne te fais pas de soucis. Livrons-nous, toi et moi, aux doux plaisirs d'amour, comme nous y convient les parfums aux jades mêlés; amusons-nous!»

Poussant une éruclation de dégoût, le Vénérable sauta sur ses pieds et s'enfuit, pour être bientôt rattrapé et tirailé par les uns et les autres, qui menèrent grand vacarme jusqu'à l'aube.

Il s'entendit tout à coup appeler : « Maître, maître! Où êtes-vous à parler?»

C'étaient Singet et Porcet et Sablet, l'un tirant le cheval, l'autre portant les bagages, qui ne s'étaient pas arrêtés de la nuit, cherchant en tous sens dans les broussailles. Dans la brume et le brouillard, ils descendaient le versant ouest, après avoir parcouru les huit cents lis de la crête aux Ronces, quand, entendant l'éruclation du moine chinois, ils s'étaient mis à l'appeler.

Les quatre anciens et le servant-fantôme, ainsi que la femme et ses servantes, avaient alors disparu en un éclair.

L'instant d'après, Porcet, Sablet étaient là, devant lui, à lui demander :

« Maître, comment êtes-vous donc arrivé ici ?

— Ô mes disciples! » répondit Tripitaka en s'accrochant à Singet, « je vous ai donné bien des ennuis! Hier soir, ce vieil homme qui se disait *tudi*¹, qui nous a offert à manger et que tu voulais abattre, c'est lui qui m'a emporté jusqu'ici. Il m'avait pris par la main et conduit auprès de trois anciens qui m'ont accueilli en me traitant de "saint moine". Ils avaient tous une conversation raffinée, étaient experts en poésie. Je me suis livré avec eux à une joute de poèmes jusqu'aux alentours de minuit, lorsqu'une belle femme est venue se joindre à nous à la lumière des lanternes et s'est mise à réciter des vers où elle me traitait de "bel ami". Comme je lui plaisais, elle a voulu s'unir à moi : j'ai enfin compris. Devant mon refus, ils n'ont cessé de me

persécuter, l'un se proposant comme entremetteur, l'autre comme témoin, le troisième s'offrant à présider le mariage; mais j'avais fait serment de n'y point consentir. Sur le point de me débattre et m'enfuir, je me querellais avec eux quand vous êtes survenus inopinément. Est-ce le jour qui se levait, est-ce vous qui leur faisiez peur? Eux, qui m'entraînaient de force, ont soudain disparu.»

Comme tous trois examinaient les lieux avec le Maître, ils aperçurent, gravés sur la paroi rocheuse de la falaise, les trois mots :

ERMITAGE DES IMMORTELS-SYLVESTRES.

«C'était très exactement ici», confirma Tripitaka.

Une observation plus attentive attira l'attention de Singet sur un immense genévrier, un vieux cyprès, un vieux pin et un vieux bambou. Derrière se trouvait un érable rouge. Plus loin encore, près de la falaise, on voyait un vieil abricotier, flanqué de deux pruniers d'hiver et de deux canneliers.

«Vous les voyez maintenant, ces créatures perverses? demanda Singet en s'esclaffant.

— Pas encore, répliqua Porcet.

— Tu n'as pas compris : ce sont ces arbres qui sont devenus des esprits.

— Comment le sais-tu, frangin?

— Monsieur Dix-Huit était le pin; Rectitude-Solitaire, le cyprès; Vacuité-Éthérée, le genévrier; Effleure-Nuages, le bambou; le fantôme au corps rouge, l'érable; la fée, l'abricotier, et ses servantes, les pruniers et canneliers.»

À ces mots, Porcet se précipita et, sans autres explications, abattit d'un coup de râteau, et de trois ou quatre de son groin, successivement les deux pruniers et canneliers, l'abricotier et l'érable : les racines étaient, en effet, dégoulinantes de sang frais. Tripitaka s'avança pour le retenir :

«Conscient-de-tes-Capacités, ne leur fais pas de mal! Ils ne m'en ont pas fait, bien que devenus souffles subtils. Laissons-les et retrouvons la route.

— Maître», insista Singet, «ne les épargnez pas : je crains qu'ils ne fassent beaucoup de ravages quand ils seront devenus des créatures maléfiques redoutables.»

L'idiot prit alors la résolution, aussi bien, de déraciner à coups de râteau, le pin, le cyprès, le genévrier et le bambou, avant d'inviter le Maître à remonter à cheval. Tous

reprirent leur marche le long de la grand-route vers l'Ouest.

Si vous ne savez, en fin de compte, ce qu'il en advint, écoutez la séance qui vient.

CHAPITRE LXV

OÙ DES ÊTRES PERVERS SUSCITENT
UN FAUX PETIT MONASTÈRE DU COUP-DE-TONNERRE,
ET LES QUATRE PÈLERINS SONT TOUS LA PROIE
DE GRAVES DANGERS.

L'enchaînement du fruit à sa cause est ici de pousser l'homme au bien et de l'éloigner du mal.

Toute pensée, soumise au miroir divin, devient action : compétent ou stupide, apprends qu'à cela il n'est de meilleur remède que l'effacement du mental.

Profite de la vie pour cultiver la Voie, ne te laisse pas aller à divaguer. Reconnais tes racines pour rejeter la coque : c'est ce qu'il te faut saisir dans la recherche de longue vie. Garde sans cesse la conscience claire pour l'oindre de crème de la crème¹.

Les « trois passes² » traversées et la mer noire remplie, les bons auront l'assurance de s'en aller chevauchant grues et phénix. Leur tristesse changée en compassion, ils atteindront le bonheur absolu.

Ainsi que le récit nous l'a exposé, la piété et la sincérité de Tripitaka étaient si parfaites qu'il était protégé des dieux, il va sans dire; même les esprits de la flore étaient venus lui éviter les ronces et les épines, qu'il ne retrouva plus à l'issue de cette nuit raffinée. Les quatre pèlerins marchèrent encore longtemps vers l'Ouest. Ce fut à nouveau la fin de l'hiver et le retour du printemps :

Tout fleurit et prospère, tandis que l'anse polaire se tourne vers l'est³. La terre entière verdoie, couverte d'herbes et de plantes; les saules babillent les digues de leurs vertes frondaisons. Sur la crête serpente le brocart des pêcheurs en fleurs. La vapeur qui monte du torrent l'enveloppe d'une brillante gaze émeraude.

Vents et pluies agitent le cœur de vagues infinies. Le soleil ravive la beauté des fleurs ouvertes; les hirondelles emportent dans leur bec la mousse légère.

La montagne prend les nuances de clair-obscur d'une peinture de Wang Wei¹; la langue des oiseaux est plus subtile que celle du fameux rhéteur².

Personne pour jouir de ces tapis odorants de broderies charmantes, sauf les papillons qui dansent et les abeilles qui bourdonnent passionnément.

Maître et disciples aussi avaient plaisir à fouler l'herbe verte odorante, suivant à pas lents le cheval qui allait l'amble. Ils marchaient ainsi, quand ils aperçurent une montagne si haute que de loin elle semblait toucher le ciel. La montrant du bout de son fouet, Tripitaka s'exclama :

«Conscient-de-la-Vacuité, je me demande quelle hauteur peut avoir cette montagne; on dirait qu'elle rejoint le ciel azuré et perce le firmament!

— Ne vous rappelez-vous pas les vers anciens : *Là-haut demeure le ciel étoilé, nulle montagne ne peut l'égalé?*» rétorqua Singet, «si haute que soit la montagne, elle ne saurait l'atteindre. Rejoindre le ciel? Allons donc!

— Dans ce cas, pourquoi appelle-t-on les monts Kunlun³ «pilier du ciel»?» objecta Porcet.

— Tu n'y comprends rien», répliqua Singet, n'a-t-on pas toujours dit que le ciel était incomplet au nord-ouest, là où se dressent les Kunlun? Ils sont dénommés ainsi parce qu'ils bouchent ce vide de la voûte céleste.

— Ne lui raconte pas cette bonne histoire, frangin», intervint Sablet en riant, «il va la répéter pour en imposer aux autres. Mettons-nous en route! Nous connaissons la hauteur de la montagne quand nous l'aurons gravie.»

L'idiot se mit à courir après Sablet, mi-riant, mi-fâché. Le cheval partit comme s'il avait des ailes. En un instant, ils furent au bas de la pente. Ils montaient pas à pas, tandis que s'offrait le spectacle

Du vent sifflant dans la forêt, de l'eau bouillonnante au fond du précipice que nul oiseau ne saurait survoler. Même les dieux en sont effrayés. Ce sont ravins et falaises à pic sans nombre, lacets et tournants à n'en plus finir. Des tourbillons de poussière s'élèvent de sites inaccessibles; le regard ne se lasse de ces rochers aux formes étranges.

Ici la nappe de nuages brille comme une vaste étendue d'eau; là, de l'arbre, sort un concert de chants d'oiseaux.

Les cerfs vont, mâchonnant des champignons, tandis que les singes s'en retournent, des pêches à la main.

Renards et rats laveurs vont et viennent, sautant d'une falaise à l'autre; daims et chamois apparaissent et disparaissent des sommets. Le rugissement du tigre glace d'effroi un chacun. Loups gris et léopards rayés barrent la route.

Paysage à terrifier Tripitaka, mais Singet possédait de si vastes pouvoirs qu'il lui suffit de brandir sa trique cerclée d'or, en poussant quelques vociférations, pour jeter la panique parmi les loups, tigres et panthères, dégager le chemin et mener le Maître au sommet de la montagne. Franchissant le col, ils descendaient vers un plateau à l'ouest, lorsqu'ils aperçurent des lumières et brumes irisées autour d'un ensemble de tours, terrasses, pavillons et autres bâtiments d'où parvenait le son étouffé de cloches et pierres sonores.

«Allez donc voir ce qu'est cet endroit, mes disciples!» dit Tripitaka.

Singet leva la tête et, se faisant une visière de la main, observa attentivement les lieux : magnifiques! Vraiment,

*De précieux édifices sacrés, dignes des plus illustres monastères :
vallée vide, pleine des résonances de la terre, lieux silencieux qui
répandent l'odeur du ciel!*

*Des pins bleus trempés de pluie gardent les pavillons altièrs, les
bambous vert jade retiennent les nuages autour de la salle du préche. Le
palais du dragon brille d'une lumière irisée, mille couleurs flottent sur ce
domaine béni. Ce ne sont que balustrades vermillon, vantaux de marbre,
colonnes peintes et solives sculptées.*

*Là où les soutras sont expliqués, l'encens emplit les sièges, là où sont
révélées les paroles, la lune paraît à la fenêtre. L'arbre cinabre résonne
de trilles d'oiseaux, la source au bord du rocher abreuve les grues.*

*De toutes parts les fleurs irradient le charme du Jetavana¹, les
portillons s'ouvrent sur la lumière de Srāvastī². Des tours et terrasses
face à la montagne vibrent les sons longs, lents et lourds des cloches et
pierres sonores.*

*Les fenêtres s'ouvrent à la brise fine, les rideaux roulés sur la brume
légère. Atmosphère monacale empreinte de calme fadeur, sans trace de
vulgaire impatience.*

*Un domaine béni hors d'atteinte du monde de poussière, terre pure qui
invite à l'ascèse de la Voie.*

«Maître», revint dire Singet après avoir scruté les lieux, «c'est un monastère, mais il y a je ne sais quoi de néfaste

dans cette apparemment heureuse atmosphère de méditation. On dirait le Coup-de-Tonnerre, le monastère en a l'aspect, mais ce n'est pas la bonne route. Arrivés là-bas, il faut nous garder d'y entrer précipitamment, je crains que ne se prépare un mauvais coup...

— Puisque c'est le paysage du Coup-de-Tonnerre, ne serions-nous pas au mont des Vautours! ? » s'écria Tripitaka, « ne déçois pas l'attente de mon cœur sincère, ne retarde pas la réalisation de mon vœu!

— Mais non! Non! Je l'ai parcourue maintes fois, la route qui mène au mont des Vautours. Ce n'est pas le chemin!

— Même si ce n'est pas le bon, pourquoi ne seraient-ce pas de braves gens qui habitent là? fit observer Porcet.

— Tous ces soupçons sont inutiles. Puisque la route passe de toute façon devant l'entrée, nous saurons ce qu'il en est au premier coup d'œil, répliqua Sablet.

— Conscient-de-la-Pureté a raison », conclut Singet.

Cravachant sa monture pour arriver plus vite au portail, le Vénérable, à la vue des trois grands caractères *Monastère du Coup-de-Tonnerre*, de saisissement tomba du cheval et, roulant par terre, se mit à grommeler : « Maudit macaque! Tu me tueras! Le voilà, le monastère du Coup-de-Tonnerre : qu'est-ce que tu racontes!

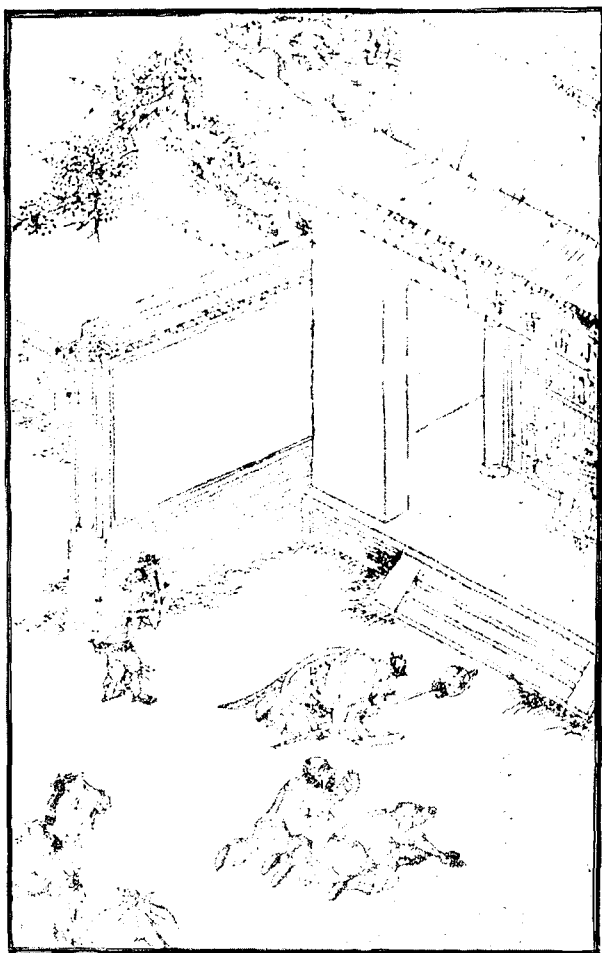
— Ne vous fâchez pas, maître », répondit Singet, arborant un sourire forcé, « regardez mieux : il y a quatre signes, alors que vous n'en avez lu que trois. Et c'est à moi que vous faites des reproches! »

Le Vénérable se releva, frémissant d'indignation, et relut : il y avait bien quatre caractères, à savoir : *Petit monastère du Coup-de-Tonnerre*.

« Même si c'est le petit », bougonna Tripitaka, « il doit y avoir sûrement un bouddha là-dedans! Penses-tu que les trois mille bouddhas dont parlent les Écritures se trouvent au même endroit? Guanyin habite les mers du Sud, Puxian² le mont Emei et Wenshu³ le mont Wutai. Je me demande quel bouddha réside ici. Comme le dit l'antique adage : *Point de Bouddha sans soutras, ni terre ou lieu sans trésors précieux*. Entrons!

— Non, l'endroit ne me dit rien qui vaille; il ne faut pas y entrer », insista Singet, « s'il arrive un malheur, ne me le reprochez pas!

— Même si aucun bouddha n'y réside, son image s'y



À ces mots, Tripitaka se prosterna. Porcet en fit autant. Sablet tomba à genoux. Seul Singet [...].

trouve certainement : j'ai fait le vœu de rendre hommage à Bouddha partout où je le rencontrerai. Quel reproche pourrais-je te faire?»

Il ordonna à Porcet d'aller lui chercher son *kaśāya*, changea de bonnet, ajusta sa tenue de cérémonie et entra d'un pas résolu.

On entendit alors crier de l'intérieur : «Ô moine chinois venu des terres de l'Est pour rendre hommage à notre Bouddha, comment peux-tu te tenir de cette façon hautaine?»

À ces mots, Tripitaka se prosterna. Porcet en fit autant. Sablet tomba à genoux. Seul Singet restait en arrière, à conduire le cheval et ranger les bagages. Ils virent la grande salle de l'Ainsi-venu¹ en franchissant le deuxième portail : au pied de la terrasse sacrée de l'entrée étaient alignés les cinq cents *arhat*, les trois mille révélateurs², les quatre gardiens porteurs de foudre³, les huit *bodhisattva*, les *bhikṣuṇī*⁴, les *upāsaka*⁵ et d'innombrables moines et servants. Dans la magnificence de l'encens, des parfums et des fleurs, une atmosphère si impressionnante, que le Vénérable, Porcet et Sablet se prosternaient à chacun des pas qui les rapprochaient de la plate-forme sacrée. Singet ne s'inclinait pas, au vu et au su de tous.

Une voix venant de la plate-forme de lotus tonna : «Pourquoi ne te prosternes-tu pas devant l'Ainsi-venu, Singet Conscient-de-la-Vacuité?»

Cela sans se douter qu'une nouvelle observation minutieuse avait convaincu le Novice de l'imposture. Lâchant le cheval et les sacs, il s'avavançait en criant, trique en main : «Bêtes immondes! Votre impudence dépasse tout! Oser usurper le nom du Bouddha et souiller la réputation de pure vertu de l'Ainsi-venu! En garde!»

Il fit tourner la barre et s'approchait, prêt à frapper quand, du haut des airs, tomba avec un grand bang! une paire de cymbales qui coinça Singet des pieds à la tête. Porcet et Sablet, affolés, se jetèrent sur leurs râteau et bâton, mais ils étaient serrés de trop près par les *arhat*, révélateurs, moines et servants qui les encerclaient. Mis dans l'incapacité de manœuvrer, ils furent capturés l'un et l'autre et, avec Tripitaka, saisi lui aussi, solidement ligotés tous les trois.

Le prétendu Bouddha installé sur le trône de lotus était en fait un roi-démon et la foule à ses pieds autant de



Mis dans l'incapacité de manœuvrer, ils furent capturés l'un et l'autre et, avec Tripitaka, saisi lui aussi solidement ligotés tous les trois.

créatures à ses ordres. Dès que celui-ci eut abandonné son aspect de Bouddha, les autres reprirent leurs formes monstrueuses. Ils emportèrent les trois au fond pour les y enfermer. Quant à Singet, on n'avait aucune intention de relâcher les cymbales qui le retenaient coincé, et que l'on posa sur la terrasse sacrée où il ne serait plus que sang et pus au bout de trois jours et trois nuits; après quoi les trois autres pèlerins seraient consommés, cuits à la vapeur dans une case en fer. En vérité :

*Le singe aux yeux verts distinguait le vrai du faux,
Mais Secret-du-Dhyâna¹ ne vit que l'apparence,
Femme-Jaune² aveuglément lui fit écho,
Mère-du-Bois³ Stupidement de connivence.
Nature propre⁴ bafouée par perversité,
Le démon du mal put tromper l'homme du ciel,
Assurément plus grand que la Voie étranglée.
Mauvaise porte⁵ rend vain l'effort spirituel.*

Après avoir mis au secret les trois pèlerins derrière et y avoir attaché le cheval, les monstres remirent le *kaśâya* et la mitre dans le sac et rangèrent aussi les bagages, qu'ils gardèrent sous stricte surveillance, au sujet de laquelle nous ne dirons rien de plus.

Revenons à Singet, pris à l'intérieur des cymbales dans la plus totale obscurité, fondant en sueur d'exaspération. Il avait beau pousser à gauche, ruer à droite, impossible d'en sortir! À court d'expédients, il frappa en tous sens de sa barre de fer, mais sans produire le moindre effet. Ne trouvant d'autre solution que de forcer les murs de cette prison sous le poids de son propre corps, il fit la passe qui lui donnait une taille de plus de mille toises : les cymbales grandirent en proportion sans laisser le moindre interstice laissant filtrer de la lumière! Il recourut alors à la passe qui le rendit plus petit qu'un grain de moutarde : les cymbales se miniaturisèrent en conséquence, sans laisser apparaître la plus minuscule fente.

Il souffla cette fois de son haleine magique sur la trique de fer en criant : «Change!» Elle se transforma en perche au bout de laquelle étaient fixées les cymbales. S'arrachant deux de ses plus longs poils derrière la nuque, il les changea en têtes foreuses en forme de fleur de prunier à cinq pétales; appuyées contre la perche, elles tournèrent un

bon millier de fois avec des crissements sonores, *raara*, mais sans entamer le moins du monde le métal.

Pris de panique, Singet fit à nouveau une passe et récita l'incantation : «*Om, ram*, par le pur monde de la Loi; *qian*, à la faveur des origines et par la vertu du tranchant!»

Ainsi saisis, les révélateurs des cinq directions², les six dieux du jour, les six dieux de la nuit et les dix-huit défenseurs de la doctrine³ se rassemblèrent autour des cymbales en demandant : «Grand saint, nous qui sommes occupés à protéger le Maître de toute atteinte des goules et démons, que nous voulez-vous pour nous convoquer ici?

— Mon maître n'a pas voulu m'écouter», répondit Singet, «s'il en crève, tant pis pour lui! Mais ce que je voudrais, c'est que vous trouviez le moyen de séparer ces cymbales pour me libérer. On avisera ensuite. Aucune lumière n'y pénètre. Il y fait une telle chaleur que je vais finir par suffoquer!»

Les divinités s'efforcèrent de disjoindre les cymbales, mais elles semblaient soudées, impossible de les séparer, même d'un quart de poil!

Le révélateur Tête-d'Or prit la parole : «Je me demande quel genre d'objet précieux sont ces cymbales; elles ne forment plus qu'une seule pièce de haut en bas. L'humble divinité qu'est votre serviteur n'a pas la force de les séparer.

— Moi qui suis à l'intérieur, j'ai tout essayé. Impossible de les bouger.»

À ces mots, le révélateur chargea les six dieux de lumière de la protection du moine chinois, tandis que les six dieux des ténèbres devaient surveiller les cymbales et les défenseurs de la doctrine patrouiller autour. Lui-même s'éleva sur un nuage et, l'instant d'après, franchissait le portail sud du ciel, montait droit à la salle des Nuées-Mystérieuses et entra sans attendre d'être convoqué. Il soumit le rapport que voici : «Votre Majesté, je suis l'un des révélateurs des cinq directions. Le Grand Saint égal au Ciel, présentement chargé de la protection du moine chinois dans sa quête des Écritures, a trouvé sur sa route un établissement dénommé "petit monastère du Coup-de-Tonnerre". Le moine chinois y est entré en le prenant pour celui du mont des Vautours. C'était en fait un stratagème de monstres et démons afin de prendre au piège les pèlerins. Le grand saint est enfermé dans des cymbales

sans autre issue qu'une mort prochaine. Je tenais à venir en informer Votre Majesté.

— Que les constellations des vingt-huit maisons aillent au plus vite les délivrer du mal et soumettre les créatures maléfiques!»

Se gardant du moindre retard, les constellations suivirent le révélateur jusqu'au monastère. C'était aux alentours de la deuxième veille¹ : les monstres, grands et petits, étaient allés se coucher après avoir reçu les félicitations de leur chef pour la capture du moine chinois. Évitant de les alarmer, les constellations se présentèrent devant les cymbales :

«Grand saint, nous sommes les vingt-huit maisons dépêchées par l'empereur de Jade pour vous porter secours.»

Fort aise de l'apprendre, Singet leur demanda de le libérer en brisant sa prison avec leurs armes.

«Nous n'osons frapper», répondirent les constellations, «comme l'objet est entièrement métallique, il va résonner; le bruit réveillera les démons; il nous sera alors difficile de vous sauver. Laissez-nous plutôt user de nos armes pour le desceller. Dès que vous verrez la moindre lumière, fuyez!

— Juste!» approuva Singet.

Les voilà tous au travail : qui avec sa lance, qui avec son épée, qui de son sabre, qui usant de sa hache, soulevant, poussant, tirant, grattant, mais, à la troisième veille², toujours sans le moindre résultat, comme si les deux cymbales avaient été fondues en un seul bloc. À l'intérieur, Singet avait beau tendre le cou, ramper et tâtonner, pas le moindre rayon de lumière imaginable.

«Ne vous impatientez pas, grand saint», lui dit Kang³, le dragon du métal. «Ce trésor est évidemment un objet transformable à volonté. Essayez de trouver l'endroit de la jointure en tâtonnant de l'intérieur, pendant que je cherche à y glisser la pointe de ma corne. Transformez-vous alors pour vous échapper par la fissure.»

Singet acquiesça et se mit tout de bon à tâtonner en tous sens. La constellation se rendit minuscule, si bien que la corne était aussi pointue qu'une aiguille et, se laissant guider par la jointure, l'enfonça. Il parvint enfin à la percer en appliquant pitoyablement toute sa force de quelque mille livres. Puis, usant de la magie de la Loi, il cria à son corps et sa corne de croître, croître et croître encore.

Celle-ci avait pris la grosseur d'un bol, mais les cymbales se comportaient comme si elles avaient été de chair et non de métal, se refermant autour de la pointe sans laisser le moindre interstice.

Dès que Singet sentit la corne, il s'écria : «Ça ne sert à rien! Pas la moindre ouverture au-dessus ni au-dessous. Tant pis, il va falloir que tu en supportes la douleur pour me sortir.»

Sacré grand saint! Il transforma la trique en foreuse d'acier, creusa une cavité à l'extrémité de la corne, réduisit son corps à la dimension d'une graine de moutarde et cria : «Retire ta corne! Retire-toi donc!»

La constellation ne réussit à l'extirper qu'après avoir exercé un énorme effort qui la laissa sans force, affalée par terre.

Singet se glissa aussitôt hors de la cavité à la pointe de la corne, reprit son aspect normal, brandit la trique et l'abattit sur les cymbales dans un vacarme épouvantable, comme si une montagne de bronze s'effondrait en autant de sapèques qu'elle pourrait fournir : quel dommage! L'instrument de la maison du Bouddha était brisé en mille et un morceaux de métal! À jeter l'alarme parmi les vingt-huit constellations, à dresser les cheveux sur la tête des révélateurs des cinq directions! Tous les monstres, grands ou petits, furent réveillés en sursaut. Arraché au sommeil, leur roi se leva précipitamment, enfila ses vêtements, fit battre tambour et, chaque monstre prenant les armes, rassembla ses troupes. L'aube poignait, tandis qu'elles se pressaient au pied de la terrasse sacrée. À la vue de Singet et des constellations qui se tenaient autour des cymbales brisées, le roi-démon, livide d'effroi, ordonna :

«Mes petits, gardez le portail fermé et ne laissez personne sortir!»

À ces mots, Singet, monté sur un nuage, reconduisit d'un bond les constellations au neuvième ciel. Les débris de métal ramassé, le roi-démon déploya ses troupes à l'entrée du monastère, sans autre solution que contenir sa rage, endosser son armure, s'équiper d'un bâton à dents de loup court et flexible¹ et s'avancer hors du camp pour défier Singet : «Un brave ne s'envole pas au loin! Approche sans tarder et accorde-moi trois engagements!»

Le Novice ne put s'empêcher de redescendre avec les étoiles pour voir quel air avait son adversaire. Il avait

La chevelure ébouriffée, retenue par un mince cercle d'or, des yeux brillants sous une paire de sourcils jaune froncé, un nez pendant, des narines distendues, une grande bouche carrée aux dents acérées.

Il portait une cotte de mailles, serrée d'une ceinture de soie écrue à pompons, aux pieds une paire de bottes de cuir souple, à la main la canne à dents de loup.

Il avait un aspect bestial sans être un animal, un air inhumain tout en ressemblant à l'homme.

Singet brandit la barre de fer et vociféra : « Quelle espèce de monstre es-tu donc ? Pousser l'impudence jusqu'à te faire passer pour le Bouddha, usurper son monastère et créer l'illusion d'un petit Coup-de-Tonnerre !

— Le macaque ne sait donc pas qui je suis ! Sinon, aurait-il pris le risque de violer mon territoire ? Ces lieux s'appellent petit paradis de l'Ouest. Comme j'ai obtenu le juste fruit de longues pratiques, le Ciel m'a fait don de ces superbes édifices. Je porte le nom de bouddha aux Sourcils-Jaunes, ce que les gens d'ici ignorent, se contentant de m'appeler *mahârâja* ou seigneur aux Sourcils-Jaunes. Il y a fort longtemps que je suis au courant de votre quête à l'Ouest, comme de tes capacités. C'est pour engager un tournoi contre toi que j'ai fait montre de mes pouvoirs en suscitant ce mirage afin d'y attirer ton maître. Si tu me bats, je fais grâce à ton maître et tes condisciples, je les laisse obtenir le juste fruit de leur mission. Si tu n'y parviens pas, je vous mets tous à mort et j'irai moi-même voir l'Ainsi-venu afin d'obtenir les Écritures et de recueillir mérite de les rapporter en Chine.

— Assez déblatéré, monstre ! » répliqua Singet avec un rire méprisant, « puisque tu veux te battre, viens donc sans tarder tâter de mon bâton ! »

Le roi-démon fut tout heureux de parer le coup de sa canne à dents de loup. Quelle bataille !

Deux bâtons, pour tout dire, d'aspect fort différent : arme courte et flexible de la maison du Bouddha, l'un ; l'autre, trésor du fond des mers, dur et rigide. Chacun doué de la faculté de se transformer à volonté, ils se trouvent en rivalité : lequel va l'emporter ? Le court et souple à dents de loup, orné de brocart, ou la trique cerclée d'or à l'image d'un dragon ? De mincir ou grossir, ils peuvent se targuer, d'allonger ou raccourcir en toute circonstance.

Ce combat où singe et démon sont de force égale n'est pas vaine

fanfaronnade. Le macaque assagi, défenseur de la foi, est devenu le singe de l'esprit, alors que la créature dévergondée s'est jouée du Ciel par son imposture.

La fureur les rend l'un et l'autre sans pitié, tous deux se valent dans leur impétueuse violence. Celui-ci ne lâche pas prise aisément, celui-là est difficile à repousser. Ils fument à obscurcir le soleil, crachent à couvrir les sommets de brume. Les bâtons vont, viennent, se heurtent : ils en oublient la vie et la mort à cause de Tripitaka.

Ils se livrèrent plus de cinquante engagements sans emporter la décision. À l'entrée du monastère, frappant les gongs et battant du tambour, les monstres lançaient des vociférations d'encouragement et agitaient les bannières; de ce côté-ci, les troupes célestes des vingt-huit constellations et la foule des saintes divinités des cinq directions, chacun à l'épaule, poussèrent un cri de guerre et encerclèrent le démon en chef, glaçant d'un tel effroi la foule au portail que les mains molles et tremblantes ne pouvaient plus battre les tambours et les gongs.

Le vieux démon restait impassible : maniant d'une main son bâton à dents de loup, il tenait en respect toutes les armes; de l'autre, il détacha de sa ceinture une pochette en toile blanche, la jeta en l'air et, en un rapide sifflement, elle aspira Singet, les vingt-huit constellations et les révélateurs des cinq directions : le sac plein, il le chargea sur l'épaule et s'en retourna à grandes enjambées, suivi de la foule des petits monstres triomphants. Il leur fit chercher quarante à cinquante longueurs de corde de chanvre, ouvrit le sac et ligota ses prisonniers un par un : ceux-ci se sentaient les os ramollis et les muscles roides, la peau ridée et flasque. Ils étaient emportés derrière au fur et à mesure et jetés pêle-mêle sur le sol. Le roi-démon ordonna de disposer un banquet : on but de l'aube au crépuscule, puis chacun rentra se coucher.

Revenons au grand saint et aux divinités ligotés dans une salle du fond : vers le milieu de la nuit leur parvint le bruit de sanglots désespérés. Prêtant l'oreille, Singet reconnut la voix de Tripitaka. Il pleurait :

« Ô Conscient-de-la-Vacuité,

*« Je m'en veux de ne t'avoir écouté,
Au malheur de nous avoir amenés.
Dans les cymbales d'or je t'ai occis,
Ignoré de tous, ligoté ici,*

*Abandonné à l'amer destin.
Nos mérites ne servent plus de rien.
Ab! Sortir de l'impasse, en finir,
Pour aller à l'Ouest et revenir!*

Ému de compassion par ces paroles, Singet se dit : « Bien que ces souffrances viennent de ce que le Maître n'a pas suivi mes conseils, il n'empêche que dans cette épreuve il pense à moi. Profitons du calme de la nuit et du sommeil des monstres pour les libérer pendant que personne n'est sur ses gardes! »

Sacré grand saint! Il lui suffit de réduire la dimension de son corps pour sortir des liens et s'approcher du moine chinois. Il murmura : « Maître! »

Le Vénérable reconnut sa voix et s'exclama : « Comment es-tu là? »

Singet lui raconta à voix basse ce qui s'était passé.

« Mon disciple », lui dit Tripitaka, grandement réconforté, « délivre-moi bien vite! À l'avenir, je me ferai à toi; je ne me montrerai plus entêté. »

Singet se mit alors à l'œuvre pour détacher d'abord le Maître, libérer Porcet et Sablet, puis les vingt-huit constellations et les révélateurs des cinq directions. Cela fait, il alla chercher le cheval en les invitant à s'enfuir au plus vite sans l'attendre. Il venait de franchir le portail, mais, ne trouvant pas les bagages, il voulut retourner les chercher.

« Tu préfères donc les choses aux gens! » s'indigna le dragon du métal Kang, « il ne te suffit pas d'avoir sauvé ton maître, à quoi bon les bagages? »

— Les gens importent, assurément. Mais l'habit et le bol sont encore plus importants. Il y a dans le sac nos documents de voyage, le *kaśāya* de brocart, le bol à aumônes en or, l'un et l'autre trésors incomparables de la maison du Bouddha. Pas question d'y renoncer!

— Va les chercher, frangin », lui dit Porcet, « nous partons et t'attendrons au bord de la route. »

Voilà la foule des constellations qui se pressent autour du moine chinois et, usant d'une commune magie en matière d'enlèvement, d'un coup de vent le transportent hors de l'enceinte. Les pèlerins se précipitent sur la grand-route, dévalent la pente de la montagne et, arrivés à un terrain plat, s'installent pour attendre Singet.

Ce fut aux environs de minuit que celui-ci pénétra à

l'intérieur du monastère à pas feutrés. Les portes étaient partout solidement fermées. Il ne lui restait plus qu'à grimper à l'étage et constater qu'il en était de même des fenêtres. Il voulait redescendre, mais, de peur de claquer les volets, il n'osait les pousser. Il fit donc une passe pour se transformer en rat d'immortel, communément appelé chauve-souris. De quoi avait-il l'air, vous demandez-vous?

*Tête pointue de souris,
Mêmes yeux brillants aussi,
Au crépuscule ailée,
Le jour dans l'obscurité,
Cachée sous les tuiles,
Se nourrissant de moustiques,
Aimant le clair de lune,
Elle vole à la brune.*

Singet se glissa à l'intérieur à la faveur d'un interstice, qui n'était pas bouché, entre les tuiles et les chevrons. Volant au-dessus des portes, il parvint jusqu'au milieu de l'édifice et là perçut au bas d'une lucarne du deuxième étage un rai de lumière scintillante qui ne venait pas de lampes ou chandelles, ni d'encens allumé; ce n'était pas non plus l'éclat intermittent d'un éclair ou de quelque luciole. Sautillant en battant des ailes, il se rapprocha de la source lumineuse : elle venait des bagages! C'est que le monstre, après avoir enlevé à Tripitaka le *kaśāya*, l'avait fourré dans le sac sans le plier. Or, la robe était un trésor du Bouddha, orné de diverses sortes de perles¹, d'agates rouges, de corail, de reliques² et de perles phosphorescentes, ce qui la rendait lumineuse. Dans la joie d'avoir retrouvé ces objets précieux, Singet reprit son aspect primitif, ramassa le chargement, le mit sur l'épaule et descendit sans vérifier si les cordes étaient correctement attachées à la palanche. S'échappant de l'une des extrémités, la charge tomba inopinément sur le plancher de l'étage, à grand bruit. Hélas! Il fallait que pareille chose arrivât : profondément endormi au rez-de-chaussée, le vieux monstre, à ce vacarme, se réveilla en sursaut et, sautant sur ses pieds, se mit à crier : «Il y a quelqu'un, quelqu'un s'est introduit!» Tous de se lever, d'allumer des lampes ou des torches et de chercher partout avec force vociférations.

On vint annoncer : «Le moine chinois s'est enfui!» Puis ce fut : «Le Novice et les autres, ils se sont tous enfuis!»

«Rattrapez-les, gardez toutes les portes! Ordre urgent!»

À ces mots, Singet craignit d'être à nouveau pris dans la nasse : d'une culbute, il s'échappa par la fenêtre de l'étage, mais sans pouvoir emporter les sacs.

Le monstre eut beau chercher partout, il ne trouvait pas le moine chinois et ses compagnons. Comme l'aube se levait, il prit sa canne et, sortant les rattraper à la tête de sa troupe, il aperçut les vingt-huit constellations, les révélateurs des cinq directions et autres divinités installés au pied de la montagne, environnés de brumes et de nuages.

«Où pensez-vous aller? Me voilà!» leur cria le roi-démon. «Mes frères, les créatures maléfiques sont sur nous!» s'exclama Caïman du bois Jué¹.

Ce fut grand branle-bas de combat : chacun prit ses armes et s'élança en avant, laissant Tripitaka et abandonnant le cheval blanc — dragon à l'origine. C'étaient les constellations des vingt-huit maisons, dragon du métal Kang, chauve-souris de la terre Nü, lapin du soleil Fang, renard de la lune Xin, tigre du feu Wei, léopard de l'eau Ji, unicombe du bois Dou, taureau du métal Niu, blaireau de la terre Di, rat du soleil Xu, hirondelle de la lune Wei, porc du feu Shi, porc-épic de l'eau Bi, loup du bois Kui, chien du métal Lou, cochon de la terre Wei, coq du soleil Mao, corbeau de la lune Bi, singe du feu Zu, gibbon de l'eau Shen, hyène du bois Jing, mouton du métal Gui, daim de la terre Liu, cheval du soleil Xing, cerf de la lune Zhang, serpent du feu Yi et ver de l'eau Zhen², à la tête des révélateurs, Tête-d'Or et Tête-d'Argent, les six dieux du jour et les six des ténèbres, et autres divinités, ainsi que des gardiens défenseurs de la doctrine, en compagnie de Porcet et Sablet.

À leur vue, le roi-démon éclata d'un rire sarcastique et siffla quatre à cinq mille monstres de tous âges, tous plus costauds les uns que les autres. Ce fut une mêlée générale sur la pente occidentale de la montagne. Quelle bataille!

Que peut nature, en sa douceur native, contre le diable qui la malmène avec perverse méchanceté? Douleur que mille stratagèmes ne sauraient lui épargner ni apaiser. Tous les dieux, tous les saints sont venus lui porter secours. Mère-du-Bois³ garde quelque indulgence, mais la résolution de Femme-Jaune⁴ est prise.

Une mêlée à effrayer le ciel et faire trembler la terre; le combat pose les filets qui s'étendent. Là-bas, on pousse des cris de guerre dans l'agitation des bannières; ici, roulements de tambours et coups de gongs. Éclat froid des lances et sabres en rangs serrés : un souffle meurtrier plane sur la masse des épées aux hallebardes mêlées. Que peuvent les soldats du ciel contre la vaillance brute de la troupe de monstres? Les nuées d'angoisse cachent le soleil et la lune, la brume cruelle couvre le paysage. Une lutte acharnée et sans merci, tout cela parce que Tripitaka veut rendre hommage au Bouddha.

Le monstre menait ses troupes à l'assaut avec une férocité croissante. La bataille restait indécise, lorsque retentit le cri de Singet : «Me voici!»

Porcet l'accueillit en lui demandant : «Qu'en est-il des bagages?»

— Ne m'en parle pas, j'ai bien failli y laisser la vie!

— Assez bavardé! Venez combattre les monstres sans tarder!» coupa Sablet.

Tandis que les dieux étaient acculés à la défensive, encerclés par la foule des monstres, le roi-démon vint attaquer de sa canne les trois condisciples. Ils soutinrent ses assauts avec leurs armes jusqu'au soir, sans parvenir à l'emporter; ils bataillèrent jusqu'à ce que l'astre du jour sombrât à l'ouest derrière les montagnes et que celui de la nuit se levât à l'est des îles de la mer.

Vu l'heure tardive, le chef des monstres siffla pour que ses troupes se tiennent sur leurs gardes et se mit à fouiller à sa ceinture, ce dont Singet s'aperçut. La créature détacha la pochette et la tenait en main.

«Fuyez! Ça tourne mal!» cria le Novice.

Sans se soucier davantage de Porcet, de Sablet et de la foule des dieux, il bondit d'une culbute jusqu'au neuvième ciel.

Ainsi abandonnés avant d'avoir compris ce qu'impliquait la mise en garde, ils se trouvèrent tous à nouveau aspirés. Seul Singet avait réussi à s'enfuir. Le roi-démon rassembla ses troupes, retourna au monastère et, comme précédemment, fit apporter des cordes pour les ligoter. Tripitaka, Porcet et Sablet furent suspendus à une poutre; le cheval blanc fut attaché derrière. Les dieux, également ligotés, furent jetés dans le four à briques, qui fut rebouché. Les monstres remirent tout en ordre selon les instructions reçues.

Laissons-les à ces occupations pour revenir à Singet, qui

s'en était tiré en sautant jusqu'au neuvième ciel. Quand il vit que l'armée des monstres s'en retournait sans déployer les bannières, il comprit que tous ses compagnons avaient été capturés. Il n'en redescendit pas moins sur le sommet de la montagne de l'est, grinçant des dents de haine contre la créature maléfique, versant des larmes en pensant à Tripitaka et, tourné vers le ciel, il soupirait et gémissait à en perdre la voix.

«Ô maître!» se lamentait-il, «en quelle existence vous êtes-vous créé tous ces malheurs qui font qu'en cette vie vous rencontriez des esprits maléfiques à chaque pas? Il est bien difficile d'échapper à de pareilles épreuves : que faire?»

Il resta longtemps à soupirer ainsi, seul, avant de retrouver le calme de l'esprit et s'interroger : «Je me demande ce qu'est cette pochette du monstre, pour avoir la capacité de contenir tant de choses. Tout y est entré, les dieux, les officiers, une quantité de gens. Il faudrait que j'aie sollicité de l'aide au ciel, mais je crains les reproches de l'empereur de Jade. Je me souviens de la divinité du Nord¹, justement appelée vénérable cèleste Terrasseur de démons; il habite présentement le mont Wudang du continent du Sud² : je vais le prier de venir tirer le Maître de cette épreuve.»

Le cas de rappeler :

*Voie inaccomplie : singe et cheval se dispersent.
Esprit non dominé : cinq dynamies se dessèchent.*

Si vous ne savez, en fin de compte, comment cela se termina, écoutez la séance qui vient.

Livre quatorzième
SINGET MÉDECIN
(chapitres LXVI à LXX)

CHAPITRE LXVI

OÙ LES DIEUX TOMBENT VICTIMES
DE CRUELS PROCÉDÉS,
ET MAITREYA FINIT PAR ENSACHER
LE DÉMON PERVERS.

L'histoire nous a conté comment Singet, ne sachant plus que faire, avait décidé de se rendre au mont Wudang, dans le continent du Sud, solliciter du vénérable céleste terrasseur de démons la délivrance de Tripitaka, Porcet, Sablet et des guerriers célestes. D'une culbute dans les nuages, il fila à travers les airs sans s'arrêter et, bientôt en vue du territoire de l'immortel, descendit doucement, perdu dans la contemplation du magnifique domaine :

Elle domine le sud-est de toute sa hauteur, la divine montagne qui touche au ciel, avec son pic aux Hibiscus, sa crête du Baldaquin-Pourpre. Les eaux des neuf fleuves¹ s'écoulent jusqu'aux lointaines régions de Jing et Yang²; mille montagnes de Yue montent jusqu'aux étoiles³ [...].

Des grues blanches, compagnes des nuées, perchent sur les vieux genévriers; des phénix bleus et rouges chantent, tournés vers le soleil. Ce domaine de l'illusion de jade est véritable terre d'immortel; la compassion des portails d'or règne sur les portes du monde.

Le patriarche, empereur d'En-haut, naquit au palais royal en l'an 1 de l'ère Kaihuang⁴, le premier jour de la troisième lune de l'année Jiachen⁵, du roi Pure-Joie et de la reine Triomphe-du-Bien, après que celle-ci l'eut conçu, à la suite d'un rêve où elle avalait un rayon de soleil, et l'eut porté quatorze mois.

Brave et vaillant dès l'enfance, d'une divine intelligence en grandissant, il refusa le trône pour se consacrer aux pratiques d'austérité. Ses

parents ne purent l'empêcher de quitter le palais royal. Il pénétra les mystères de la méditation sur cette montagne. Il s'envola en plein jour, ses mérites accomplis et la pratique achevée. L'empereur de Jade décréta qu'il porterait le nom de Zhenwu¹, «Vrai-Martial», en communion en haut avec le vide ténébreux, en union avec la tortue et le serpent². L'univers entier proclama dans les six directions³ son omniscience. Il n'est mystère qu'il ne pénètre, gloire qu'il n'achève. Du commencement à la fin de chaque kalpa⁴ il élimine les démons.

Tout en jouissant de ce paysage sublime, le grand saint franchit les première, deuxième et troisième portes du ciel. Il arrivait au palais de l'Harmonie-Suprême lorsqu'il se vit tout à coup entouré par la presse de cinq cents officiers auréolés de l'éclat de souffles d'heureux auspices.

«Qui êtes-vous? lui demandaient-ils en s'avancant pour l'accueillir.

— Je suis Singet Conscient-de-la-Vacuité, le Grand Saint égal au Ciel. Je souhaiterais voir le maître.»

À ces mots, des officiers allèrent annoncer sa venue. Le patriarche descendit aussitôt de ses quartiers pour le recevoir au palais de l'Harmonie-Suprême. Le Novice le salua et lui dit : «Une affaire m'amène à vous importuner.

— Quelle affaire?

— J'assure la protection du moine chinois dans sa quête des Écritures au paradis de l'Ouest : notre voyage est mis en péril. À notre arrivée au continent de l'Ouest⁵, nous sommes tombés sur une montagne qui s'appelle petit paradis de l'Ouest, où le petit monastère du Coup-de-Tonnerre est la résidence d'un démon. Mon maître y est entré et, en voyant alignés les *arbat*, les révélateurs, les *bhikṣu* et saints moines, a cru avoir affaire au vrai Bouddha. Au moment où il se prosternait, il a été saisi et ligoté. Pris par surprise, j'ai été enfermé dans une paire de cymbales d'or que le démon avait jetées en l'air et qui s'étaient collées sans la moindre fissure, aussi serrées que le seraient des pinces. Fort heureusement, Tête-d'Or était allé solliciter l'aide de l'empereur de Jade; il nous avait dépêché les vingt-huit maisons qui étaient descendues sur terre dans la nuit même. Elles ne parvenaient pas à les desceller. Par bonheur, Kang le dragon du métal a réussi à y enfoncer sa corne et à me faire sortir. En mettant en pièces les cymbales, j'ai réveillé le monstre. Il nous a rattrapés et, au cours du combat, nous a tous capturés dans une pochette de toile blanche, puis ligotés avec des cordes. Dans la nuit,

j'ai réussi à m'échapper et à libérer les autres, y compris mon maître, le moine chinois. Ensuite, comme je cherchais les vêtements et le bol à aumônes, j'ai à nouveau alerté le monstre, qui a bataillé avec les guerriers célestes. Il a sorti une seconde fois la pochette, mais j'avais remarqué la manœuvre et me suis enfui à temps, alors que les autres subissaient le même sort que la première fois. Comme je ne sais vraiment plus que faire, je me suis permis de venir tout exprès solliciter votre aide, maître.

— Au temps où mon prestige dominait le Nord, j'ai éliminé les êtres pervers de l'univers en remplissant les devoirs de ma position; cela sur l'ordre de l'empereur de Jade. Ensuite, pieds nus, chevelure flottante, j'ai réduit les souffles noirs et les vapeurs maléfiques du Nord-Est, monté sur le serpent sauteur et la tortue divine, à la tête des cinq divins capitaines du tonnerre¹, de jeunes dragons géants, de lions et autres bêtes féroces; c'est que j'en avais reçu commandement du vénérable céleste du Commencement originel². Je jouis maintenant du repos au mont Wudang, vivant en paix et liberté au palais de l'Harmonie-Suprême, le calme régnant sur les mers et les montagnes dans l'univers prospère. En nos continents du Sud et du Nord, les monstres sont éliminés et les traces de perversité ont disparu. Ta visite m'honore, grand saint, et je ne saurais rester sans agir; toutefois, je n'ose prendre les armes sans l'autorisation et l'ordre d'En-haut. Si j'envoie mes troupes, je risque d'encourir le blâme de l'empereur de Jade. Mais un refus catégorique serait indigne de l'amitié que je te porte. À supposer qu'il y ait encore des créatures maléfiques sur la route de l'Ouest, je présume qu'elles ne sont guère dangereuses. Je vous envoie en renfort le serpent et la tortue, ainsi que cinq grands dragons divins; ils captureront le monstre et délivreront ton maître, je te le garantis.»

Le Novice remercia le patriarche et s'en retourna au continent de l'Ouest en compagnie de la tortue, du serpent et des dragons, équipés chacun des meilleures armes qui soient. Bientôt rendus au petit monastère du Coup-de-Tonnerre, ils descendirent sur leurs nuages et se présentèrent aussitôt au portail pour provoquer le démon au combat.

Or, le grand roi Sourcils-Jaunes, qui avait rassemblé ses

troupes au pied du pavillon sacré, leur disait : « Voici deux jours que Singet n'a pas réapparu ; je me demande de quel côté il sera allé chercher du renfort. » Il n'avait pas fini sa phrase qu'un petit monstre venait lui annoncer : « Le Novice nous défie au combat à la tête de dragons, serpent et tortue. »

« Comment le macaque a-t-il pu se procurer pareille compagnie ? » se demandait le démon, « d'où viennent-ils ? » Il endossa donc son armure et sortit les interpeller : « Vous autres les dragons, d'où êtes-vous pour oser violer mon territoire sacré ? »

— Maudite créature ! » crièrent les cinq dragons et les deux capitaines, rassemblant leurs énergies, ce qui leur donnait un air plus majestueux et dominateur que jamais, « nous sommes au service du vénérable céleste terrasseur de démons, maître de l'Origine du chaos au palais de l'Harmonie-Suprême des monts Wudang. Nous sommes ici pour t'arrêter, monstre, sur l'invitation du Grand Saint égal au Ciel et par ordre du vénérable céleste. Renvoie sans tarder le moine chinois et les constellations, si tu veux avoir la vie sauve ! Sinon, vous serez tous hachés menu, et vos bâtiments brûlés jusqu'au dernier. »

Le discours mit la rage au cœur de la créature maléfique qui répliqua :

« De quel pouvoir peuvent se targuer ces sales bêtes pour oser proférer pareilles rodomontades ? En garde, tâtez de ma canne ! »

Les cinq dragons se mirent à culbuter les nuages et provoquer la pluie, le serpent et la tortue à soulever de la terre et jeter du sable, tandis que tout un chacun se lançait à l'attaque, brandissant lance, sabre, épée ou hallebarde. Singet suivait derrière avec sa trique de fer. Ce fut une bataille terrible :

Le féroce démon ayant déployé sa martiale puissance, le Novice chercha assistance. Par sa martiale puissance, le féroce démon avait occupé les édifices sacrés et disposé des images du Bouddha. A la recherche d'assistance, le Novice était allé au loin en domaine sacré s'assurer l'aide de dragons divins. Tortue et serpent produisent eau et feu, tandis que les monstres prennent les armes. Les cinq dragons ont reçu l'ordre de se rendre sur la route de l'Ouest, suivis de Singet qui agit pour l'amour de son maître.

Glaives et hallebardes lancent des éclairs irisés, sabres et lances scintillent comme l'arc-en-ciel. La canne à dents de loup, quoique

flexible et courte, possède de puissantes capacités; la trique cerclée d'or obéit à volonté. Elles s'entrechoquent avec des bang! de bambous qui explosent, avec des bing! de métal brutalement heurté. L'eau et le feu montent à l'assaut de la créature maléfique, le tranchant des armes cerne les monstres. Cris de guerre à terrifier tigres et loups, vacarme à faire trembler dieux et diables! Dans la mêlée confuse, encore indécise, le démon sort à nouveau son trésor.

Singet avait mené combat avec les cinq dragons et les deux capitaines une petite heure contre le démon, lorsque celui-ci détacha la pochette et la prit en main. « Attention, mes amis! » cria le Novice, alarmé. Ignorant à quoi il convenait de faire attention, dragons, serpent et tortue baissèrent les armes et s'approchèrent, prêts à faire front. Au moment où se fit entendre le sifflement de la pochette jetée en l'air, Singet, d'une culbute dans les nuages, s'enfuit jusqu'au neuvième ciel, sans pouvoir s'occuper de ses compagnons.

Dragons, serpent et tortue furent à leur tour aspirés dans le sac. Les monstres retournèrent triomphalement au monastère, ligotèrent leurs prises avec des cordes et les jetèrent dans le four à briques, qu'ils refermèrent.

Bref, le grand saint, voyez-vous, redescendit sur son nuage et, appuyé contre la falaise, maugréait abattu et découragé : « Terrible, cette créature! »

Il fermait les yeux sans s'en rendre compte, comme s'il sommeillait, lorsqu'il s'entendit brusquement appeler : « Ô grand saint, ce n'est point le moment de dormir. Dépêche-toi de te porter à leur secours. C'est urgent. La vie de ton maître ne tient plus qu'à un fil! »

Écarquillant les yeux, Singet sauta sur ses pieds : c'était le protecteur du jour¹. « Foutue divinité! » s'écria le Novice, « où donc as-tu passé tout ce temps à l'affût de sacrifices pour te repaître de sang, au lieu de répondre à l'appel aux aurores? Et c'est maintenant que tu viens m'effrayer! Allonge tes guibolles que je te flanque quelques coups de trique, histoire de faire passer ma mauvaise humeur! »

— Grand saint», répondit le protecteur en se hâtant de lui tirer la révérence, « vous qui êtes le plus joyeux des immortels parmi les hommes, vous ne sauriez vous laisser abattre! Nous autres, il y a belle lurette que nous obéissons aux directives de la *bodhisattva* en assurant dans l'ombre la protection du moine chinois. En compagnie des *tudi*² et

autres dieux, nous n'osons nous en éloigner, de sorte que je n'ai pas la possibilité de vous voir souvent : vous ne sauriez m'en tenir rigueur!

— Puisque tu es chargé de sa protection, dis-moi où il est passé en compagnie des constellations, des révélateurs et des gardiens. À quelles épreuves sont-ils soumis?

— Votre maître et vos condisciples sont suspendus sous la galerie qui mène à la salle précieuse; les autres subissent leur châtement dans le four souterrain. J'étais resté sans nouvelles de vous ces deux derniers jours et ne me suis rendu compte que vous étiez revenu avec des renforts que lorsque le monstre a envoyé au même endroit les dragons, le serpent et la tortue. C'est alors que je suis parti à votre recherche : il faut vous porter de toute urgence à leur secours, si grande que soit votre fatigue.»

À cette invite, Singet répondit, les larmes au yeux : «En pareilles circonstances, j'aurais honte de monter au ciel et me sentirais humilié de descendre au fond des mers. Je redoute les questions de la *bodhisattva* et serais trop embarrassé face au Bouddha. C'est qu'il vient de capturer la tortue, le serpent et les cinq dragons du patriarche Zhenwu! Je ne sais plus de quel côté solliciter assistance, que faire?

— Rassurez-vous, grand saint», répondit en souriant le protecteur, «il me vient à l'esprit l'existence de forces d'élite qui le terrasseront à coup sûr, si vous les y invitez. Vous étiez dans le continent du Sud en vous rendant aux monts Wudang. C'est sur ce même continent que se trouvent ces troupes, à Bincheng, dans les monts Xuyi, aujourd'hui Sizhou¹. Vous y trouverez un *bodhisattva* précepteur-roi de l'État² qui possède de vastes pouvoirs. Il compte parmi ses disciples un nommé Petit-Zhang, prince héritier, ainsi que quatre maréchaux divins qui ont soumis naguère la dame-mère des Eaux. Si vous le lui demandez, il vous accordera la grâce de vous aider; il saura certainement capturer le monstre et délivrer le Maître.

— Retourne le protéger de sorte que rien ne lui arrive», répondit, rempli de joie, Singet, «j'y vais de ce pas!»

D'une culbute dans les nuages, le Novice s'éloigna du repaire de ce démon et fila droit vers le mont Xuyi, où il fut bientôt rendu. À les contempler à loisir, des lieux assurément magnifiques :

Au sud, proche du gué du Fleuve au nord, voisin des eaux de la Huai¹, à l'est, atteignant les hauteurs maritimes, à l'ouest, joignant Fengfu², la montagne porte en son sommet de prestigieux édifices et en son creux des sources jaillissantes.

Dans le dédale de grotesques rochers surgissent des pins altiers et nouveaux. Mille sortes de fruits frais accueillent chaque saison, mille branches en fleurs s'ouvrent au soleil.

Les gens semblent des armées de fourmis qui vont et viennent, les bateaux des formations d'oies sauvages qui rentrent au large et repartent.

Là-haut se nichent le temple de la Falaise-de-Bon-Augure, le palais du Pic-de-l'Est, le sanctuaire des Cinq-Illustres, le monastère du Mont-de-la-Tortue, où le son des cloches et la fumée de l'encens atteignent la voûte azurée. Il y a aussi la source de Cristal, le val des Cinq-Stoupas, la terrasse des Huit-Immortels et le jardin des Amandiers-Fleuris, qui illuminent la cité de l'éclat de la montagne colorée d'arbres. Des bancs de nuages blancs s'allongent sans traverser, dans l'ombre les oiseaux continuent de chanter malgré la fatigue. Ne parlez plus du charme des quatre pics sacrés³ : ce site vaut celui de Penglai et Yingzhou⁴.

Après avoir joui des inépuisables beautés du paysage, Singet franchit la Huai, entra dans la cité de Bincheng et arriva devant l'entrée du monastère de méditation du grand saint. Il admira encore une fois la magnificence des bâtiments, la splendeur des longues galeries peintes et l'imposante tour de la pagode. Assurément,

*Mille toises de hauteur perçant les nuages,
Vase d'or qui traverse l'azur sans mirage :
L'univers se concentre dans cette lumière
Qu'aucune ombre ne ternit sous le ciel clair.
Brise dans les clochettes : musique céleste...
Dragons glacés du toit se chauffant au soleil :
Les oiseaux viennent s'y percher et babiller.
Au loin coule la Huai sans jamais s'épuiser.*

Admirant tout en marchant, Singet atteignit le portail de la seconde cour. Prévenu, le *bodhisattva* précepteur-roi était sorti à sa rencontre en compagnie du prince héritier Petit-Zhang. L'échange des politesses et salutations terminé, le Novice s'expliqua : « J'assure la protection du moine chinois en quête des Écritures du paradis de l'Ouest : nous avons trouvé sur notre route le petit monastère du Coup-de-Tonnerre où le monstre Sourcils-Jaunes se fait passer pour le Bouddha. Mon maître y a cru

et s'est laissé capturer au moment où il se prosternait. Le monstre m'avait aussi enfermé dans des cymbales : heureusement que des constellations descendues du ciel nous ont délivrés. Quand j'ai cassé les cymbales et combattu le monstre, il a fourré tout le monde dans une pochette de toile blanche. Je suis d'abord allé au mont Wudang solliciter l'aide de l'empereur du Ciel ténébreux, qui a dépêché cinq dragons, ainsi que son serpent et sa tortue, pour arrêter le démon, mais ils ont été à leur tour aspirés dans le sac. Sans autre appui ni secours, je suis donc venu vous supplier de déployer votre immense puissance, celle par laquelle vous avez mis à raison la mère des Eaux, celle de si merveilleux usage pour le salut de la population : venez avec moi délivrer le Maître de cette épreuve ! S'il lui est donné de rentrer après avoir obtenu les soutras, ils se répandront pour toujours en Chine où la sagesse du Bouddha sera glorifiée, ainsi que la perfection de la *prajñā*¹.

— L'affaire qui te préoccupe aujourd'hui intéresse assurément l'essor de la doctrine de notre Bouddha : il serait logique que j'y aille en personne. Toutefois, nous sommes au début de l'été, le moment où les eaux de la Huai menacent de déborder. Or, je viens de soumettre le grand saint Gibbon des eaux : le lascar s'excite dès qu'il est au contact de l'eau. Je crains qu'après mon départ il n'en profite pour faire des siennes ; il n'est aucun dieu qui sache le tenir. Je me contente pour le moment de t'adjoindre mon jeune disciple à la tête de quatre capitaines : ils t'aideront à capturer le monstre.»

Singet lui exprima sa gratitude et partit aussitôt avec le prince héritier Petit-Zhang et les quatre guerriers. Ils revinrent au petit paradis de l'Ouest, montés sur les nuages, et se dirigèrent droit sur le petit monastère du Coup-de-Tonnerre, où ils s'avancèrent pour défier le monstre ; Petit-Zhang était armé d'une lance blanche de bois de mûrier et les quatre capitaines maniaient des épées d'acier kunwu².

Lorsque les petits monstres le lui annoncèrent encore une fois, le démon-roi reprit la tête de ses troupes, fit battre tambour et sortit apostropher Singet : «Macaque ! Qui as-tu donc fait venir cette fois?»

Il n'avait pas fini sa phrase que Petit-Zhang faisait avancer les quatre capitaines et lui criait : «Maudite créa-



« D'où êtes-vous donc, misérables guerriers, pour oser lui apporter votre aide ? »

ture! As-tu donc la gueule si ravagée que tu ne nous reconnais plus?

— D'où êtes-vous donc, misérables guerriers, pour oser lui apporter votre aide?

— Je suis le disciple du grand saint de Sizhou, le *bodhisattva* précepteur-roi de l'État, et j'ai l'ordre de te faire prisonnier, à la tête de quatre grands capitaines.

— Un gosse!» ricana le démon-roi, «de quelle valeur dans les arts martiaux peux-tu te targuer pour oser pénétrer jusqu'ici et m'insulter?

— Si tu tiens à le savoir, écoute-moi te le raconter :

*«Des Sables-Mouvants sont mes ancêtres,
Le roi du pays était mon père.
Né sous une étoile mauvaise,
Enfant, j'étais sujet aux malaises.
Je cherchais le secret de longue vie :
Destin me le fit rencontrer ainsi.
Grain de cinabre chassa la maladie :
Je ne voulais plus de la royauté,
Mais parvenir à l'immortalité,
Garder visage jeune à jamais.
Je me suis déjà rendu au banquet¹
Comme au palais du Bouddha d'En-haut.
Je soumetts mauvais temps, démons des eaux,
Dragons et tigres dans la montagne.
Élevé par gens de la campagne,
Mon stoupa éclaire la mer calme.
D'un mouvement de manche je les vaincs,
Du bout de la lance, je le pourrais :
Il n'est monstre qui me résisterait!
La terre entière connaît Petit-Zhang
De Bincheng où règnent joie et bonheur!»*

À ce discours, le démon-roi répondit avec un mince sourire narquois :

«Prince, quelle sorte d'art de longue vie as-tu appris quand tu as renoncé au trône pour suivre le *bodhisattva*? Tout juste bon à s'attaquer aux monstres aquatiques de la Huai! Tu n'aurais pas dû t'en laisser accroire par Singet le Novice, franchir tant de montagnes et de cours d'eau pour venir ici me remettre ta vie. Voyons si ton immortalité va durer!»

Embrasé, à ces mots, d'une violente colère, Petit-Zhang s'empara de la lance, tandis que les quatre capitaines se

ruaient à l'attaque avec Singet maniant la trique de fer. Gardant le plus grand calme, le démon faisait tourner sa canne flexible à dents de loup, parant à gauche, se couvrant à droite, botte de front, feinte de côté. Quel féroce combat!

Le petit prince maniait la lance blanche, ses quatre compagnons des épées plus puissantes encore. Avec Singet, armé de sa trique, ils entouraient ensemble le monstre.

Le démon-roi possède de tels pouvoirs qu'il les affronte sans peur aucune. La canne aux dents de loup est un trésor du Bouddha contre lequel glaives et lances ne peuvent rien.

Le vent mugit, un souffle mauvais s'élève. L'un ne pense qu'à mener son affaire, l'autre est tout entier à la quête des soutras. Mains et mains assauts : la bataille fait rage. Ils crachent nuées et brouillards qui obscurcissent les trois luminaires¹, car ressentiment et colère n'augurent rien de bon. Tant que les trois véhicules² ne domineront, le combat sera dur et long.

La lutte se prolongea longtemps sans départager les combattants. Ce fut alors que le monstre détacha la pochette. «Attention, mes amis!» s'écria le Novice. Mais le prince et ses compagnons ne comprenaient pas la signification de cette mise en garde. *Ouch!* Tous les cinq y furent aspirés, sauf Singet qui, prévenu, s'était enfui. Le démon s'en retourna triomphalement au monastère, où il fit ligoter ses prises avant de les envoyer dans le four souterrain, qui fut rebouché et scellé, il va sans dire.

Singet, qui s'était élevé dans les airs d'une culbute dans les nuages, ne redescendit que lorsqu'il se fut assuré que les troupes du monstre étaient rentrées et les portes du repaire fermées. Debout sur la pente de l'ouest, il sanglotait, abattu et désespéré : «Ô maître!

*«Depuis que du dhyàna j'ai embrassé la foi
Par la grâce de Guanyin qui me délivra,
J'ai protégé votre marche vers la Grande Voie,
Pour atteindre le monastère du Bouddha.
Chemin tortueux, pensions-nous, deviendra plat :
De ce monstre terrible nous voici la proie!
Mille stratagèmes n'ont su vous délivrer,
Aide et secours j'ai, en vain, sollicités.»*

Le grand saint se livrait ainsi au désespoir, lorsque tout

à coup atterrit un nuage coloré qui couvrit le sommet de la montagne d'une pluie drue.

«Tu me reconnais, Conscient-de-la-Vacuité?» cria une voix. Singet se précipita en avant. Que vit-il?

*Grandes oreilles, large mâchoire et face carrée,
Trapu, ventre proéminent, épaules charpentées,
Débordant de joie et pensées printanières,
Les yeux étincelant de vagues automnales,
Ses larges manches flottantes pleines d'un air de bonheur,
En sandales de paille, il respire force, énergie.
Premier au paradis de la joie absolue,
Salut à Maitreya¹, le moine toujours hilare!*

Singet se prosterna précipitamment et lui dit : «Où donc allez-vous, seigneur Bouddha qui venez de l'Est? Pardonnez-moi de me trouver sur votre route, mille pardons!

— Je ne suis venu ici que pour le démon du petit Coup-de-Tonnerre.

— Je vous suis vivement reconnaissant de la grâce immense de votre débordante vertu. Puis-je me permettre de vous demander d'où vient ce monstre, où il exerce et ce que peut bien être cette pochette? Vous seriez bien aimable de me le révéler, monseigneur.

— C'est l'un de mes jeunes garçons, Sourcils-Jaunes, en charge des pierres sonores. Le 3 du troisième mois, comme je devais me rendre à une réunion chez Commencement-Originel², je l'avais laissé garder le palais. Il en a profité pour me subtiliser divers objets précieux et devenir un être maléfique, se faisant passer pour le Bouddha. La pochette est mon sac du paradis futur, populairement appelé "sac d'humaine semence". La canne à dents de loup est le maillet qui me sert à frapper les pierres sonores.

— Sacré moine toujours souriant!» se récria Singet à ces mots, «en laissant ce garçon filer et jouer à l'imposteur, vous m'avez poussé dans un piège! Vous n'échapperez pas au reproche de laxisme dans la tenue de votre maison.

— Il est vrai que j'ai commis une faute par négligence. Par ailleurs, c'est aussi que vous, maître et disciples, n'en avez pas encore fini avec les obstacles démoniaques : c'est la raison pour laquelle tant de créatures descendent sur

terre pour vous infliger les épreuves que vous devez subir. Je suis venu aujourd'hui pour vous le capturer.

— Le monstre possède d'immenses pouvoirs, alors que vous n'avez aucune arme. Comment ferez-vous?»

Maitreya se mit à rire : «Je vais placer sur cette pente une hutte de paille et planter un champ de melons, pendant que tu iras le provoquer au combat. Il ne faut pas vaincre, mais perdre et l'attirer sur mon champ de melons. Tu te transformeras en un beau gros melon bien mûr, alors que les autres, les miens, ne le seront pas. Il voudra sûrement en manger et c'est toi que je lui donnerai à dévorer. Une fois dans son ventre, tu pourras agir à ta guise et le traiter à ta façon. J'en profiterai pour lui prendre la pochette et l'y enfermer.

— Le plan est excellent, mais comment reconnaître-vous le melon mûr qui est ma transformation? Comment consentirait-il à me suivre jusqu'ici?»

Maitreya se mit à rire : «Moi, le Seigneur qui règne sur le monde, de mes yeux d'éminente sagesse je serais incapable de te reconnaître? Je percerai à jour n'importe laquelle de tes transformations. Ma seule crainte est que le monstre refuse de te suivre : je vais t'enseigner un tour de magie.

— Comment consentirait-il à me suivre? Il va certainement me fourrer dans sa pochette!»

Maitreya se mit à rire : «Tends-moi la main!»

Le Novice ouvrit la main gauche et la lui donna. De l'index de la main droite, Maitreya traça sur la paume de Singet le mot *Interdit* avec l'eau divine qui fermentait dans sa bouche. Il lui demanda de fermer le poing et de ne l'ouvrir que devant le monstre : il ne manquerait pas de le suivre.

Heureux d'obéir à ces instructions, Singet se rendit d'une traite à l'entrée du monastère et, faisant tourner d'une seule main la trique, se mit à crier à tue-tête : «Holà! le monstre! Papa Singet est revenu! Sors donc sans tarder, on voudrait se mesurer à toi!»

Les petits monstres à la porte se hâtèrent d'annoncer la nouvelle au roi.

«Combien de guerriers a-t-il amené, cette fois? demanda-t-il.

— Personne, il n'y a que lui-même.»

Le démon éclata de rire : «Le macaque est au bout du

rouleau et ne sait plus à quel saint se vouer. Il vient à coup sûr y laisser la vie!»

Là-dessus, il ajusta son armure, prit le trésor et, la canne à dents de loup dressée, sortit l'apostropher : «Conscient-de-la-Vacuité, cette fois, tu n'arriveras pas à te débattre.

— Maudite créature! Et pourquoi donc je n'y arriverais pas?

— Je vois bien que tu es épuisé et à court d'expédients, sans autre secours possible, contraint de soutenir tout seul le combat. Quand tu seras capturé, nul guerrier céleste ne viendra te secourir. Voilà ce qui me fait dire que tu ne saurais te débattre.

— La créature ne sait ce qui l'attend! Ta gueule! Bouffe de ma trique!»

Voyant qu'il la tenait d'une seule main, le démon ne put s'empêcher d'éclater de rire : «Voyez-moi ça! Ce macaque fait le malin : que crois-tu pouvoir faire d'une main?

— Fiston! Avec les deux mains? Tu ne ferais pas long feu! Si ce n'était la pochette, quand tu en aurais quatre ou cinq, je te tiendrais en respect d'une seule main.

— C'est bon! Je ne m'en servirai pas cette fois. Ça va être du sérieux : nous verrons qui est le plus fort.»

Il brandit la canne à dents de loup et s'avança pour combattre. Singet le reçut de face, ouvrit le poing et fit tourner la trique des deux mains.

Sous l'effet du mot magique *Interdit*, le démon ne songeait pas à battre en retraite. N'usant effectivement plus de la pochette, il ne se souciait que de poursuivre son adversaire. Singet se contenta de quelques feintes avant de tourner casaque et s'enfuir, talonné par le monstre jusque sur le versant ouest.

À la vue du champ de melons, le Novice s'y glissa d'une culbute, se transformant en un gros melon mûr, délicieusement mûr. Le monstre s'arrêta et scruta les quatre orientes sans découvrir de quel côté avait pu filer Singet. Il courut près de la hutte et appela : «Qui donc a semé les melons?»

Maitreya, sous l'aspect d'un vieux paysan, sortit répondre en souriant : «C'est moi qui les ai semés, ces melons, *mahârâja!*

— En as-tu de mûrs?

— Oui.

— Choisis-en un qui soulagera ma soif.»

Maitreya prit le melon qui était la transformation de Singet et l'offrit des deux mains au démon-roi. À peine l'eut-il en main que, sans autre examen, il ouvrit la bouche pour mordre dedans. Singet saisit l'occasion qui se présentait pour rouler au fond du gosier et sans plus attendre jouer des pieds et des mains. Il s'employait à tordre les intestins, pincer l'estomac, tantôt se mettant sur la tête, tantôt faisant la planche à la façon de la libellule, bref tout ce qui lui passait par la tête. Le monstre grinçait des dents et grimaçait de douleur, les yeux embués de larmes, se roulant par terre en tous sens, au point de transformer le champ de melons en aire à battre le blé! Il ne cessait de glapir : «Assez! Assez! Au secours! Qui peut me soulager?»

Maitreya apparut sous sa forme propre et lui dit avec un petit rire : «Bête immonde, tu ne me reconnais plus?»

Le monstre leva la tête et, à sa vue, se jeta précipitamment à genoux, se prosternant à se cogner le crâne. Il répétait en se frottant le ventre des deux mains : «Mon seigneur, grâce! Laissez-moi la vie, je ne le ferai plus!»

Maitreya s'avança, l'agrippa, détacha sa poche du paradis futur, lui arracha le maillet à frapper les pierres sonores et cria : «Conscient-de-la-Vacuité, par égard pour moi, laisse-lui la vie!»

Hors de lui dans sa rage, Singet continuait à donner du poing à droite, du pied à gauche et faire les quatre cents coups dans ses entrailles. En proie à d'intolérables douleurs, la créature s'effondrait.

Maitreya répéta : «Conscient-de-la-Vacuité, il a son compte, épargne-le!

— Ouvre grand la bouche», cria enfin Singet, «laisse-moi sortir!»

Malgré l'intensité des maux de ventre qui torturaient le monstre, le cœur n'avait pas encore flanché. Comme dit le proverbe :

*Tant que le cœur tient, l'homme est en vie,
Feuille ne tombe que tige sèche.*

Dès que la créature entendit l'appel de Singet, elle ouvrit grand la bouche en dépit de la douleur. Le Novice ne sauta qu'alors du corps, reprit son aspect propre, brandit précipitamment sa trique et aurait frappé, si le



« Bête immonde, où sont passées les cymbales d'or que tu as dérobées ? »

Bouddha n'avait pas déjà enfermé le monstre dans la poche qui pendait en travers de sa ceinture. Maillet en main, Maitreya gronda : « Bête immonde, où sont passées les cymbales d'or que tu as dérobées ? »

La créature ne souhaitait plus rien d'autre que la vie. Elle balbutia à travers le sac : « Les cymbales ? C'est que Singet les a cassées.

— Bon, elles sont cassées, mais rends-moi l'or.

— Il est entassé sur le trône de lotus de la salle princiale. »

La poche dans une main et le maillet dans l'autre, Maitreya appela Singet en riant : « Conscient-de-la-Vacuité, viens avec moi ramasser l'or ! »

Aurait-il osé tarder ou se dérober devant pareille démonstration de la puissance de la Loi ? Il conduisit le Bouddha sur la montagne jusqu'au monastère, dont les portes étaient closes. Il suffit au Bouddha de pointer le maillet pour les ouvrir. À leur entrée, ils trouvèrent les petits monstres affairés à plier bagages, et sur le point de se disperser, car ils avaient appris la capture de leur roi. Chaque fois qu'il en passait un sous ses yeux, Singet l'abat-tait, parfois deux à la fois : il finit par exterminer tous les six ou sept cents qui reprenaient en mourant leur corps originel : des créatures maléfiques de la montagne, esprits d'oiseaux et de bêtes.

L'or rassemblé, Maitreya souffla dessus de son haleine magique, récita une incantation et aussitôt le métal reprit sa forme d'antan. Il récupéra la paire de cymbales, prit congé de Singet et, monté sur un nuage, s'en retourna d'une traite vers le monde de la joie absolue.

Ce n'est qu'alors que le grand saint détacha le moine chinois, Porcet et Sablet. Comme l'idiot était resté suspendu plusieurs jours, il souffrait d'une faim si dévorante que, sans prendre le temps de remercier son condisciple et de se redresser, il courut, plié en deux, aux cuisines chercher à manger. Or, le démon venait de commander son déjeuner au moment où Singet l'avait provoqué au combat. De ce fait, il n'y avait pas touché. L'idiot vida une demi-marmite avant de remplir deux bols et de les apporter à Tripitaka et Sablet. Il n'exprima qu'ensuite sa gratitude à Singet et lui demanda ce qu'il était advenu du démon. Le Novice raconta en détail comment il avait d'abord sollicité l'aide de Zhenwu et de ses tortue et

serpent, puis celle du précepteur-roi qui lui avait fourni l'aide du prince héritier, enfin comment Maitreya avait mené l'opération réussie de la capture. Le récit remplit d'infinie gratitude Tripitaka, qui rendit hommage à tous les dieux avant de demander : « Où se trouvent-elles à mal, toutes ces divinités, cher disciple ? »

— Le protecteur du jour m'avait dit hier qu'elles étaient dans le four souterrain », puis, se tournant vers Porcet : « Viens avec moi les délivrer ! »

Ragaillardi d'avoir bien mangé, l'idiot alla chercher son râteau et, mobilisant toutes ses énergies, se rendit avec le grand saint derrière le bâtiment ouvrir le four et délier les prisonniers. Ils les prièrent de sortir se rassembler sous la tour sacrée. Tripitaka avait revêtu son *kaśāya* pour s'incliner et les remercier un à un. Le grand saint renvoya alors les cinq dragons et les deux guerriers au mont Wudang, puis Petit-Zhang et ses quatre capitaines à Bin-cheng, enfin les vingt-huit maisons à leurs résidences stellaires. Révélateurs et défenseurs retournèrent chacun à leur poste.

Maître et disciples se reposèrent une demi-journée. Ils nourrirent le cheval blanc et rangèrent les bagages, avant d'entamer, le lendemain matin, une nouvelle étape. Au moment de partir, ils enflammèrent une torche et réduisirent en cendres tous les bâtiments, tours sacrées, trône précieux, hauts pavillons et salle de prêche. Enfin :

*Ils sortaient de l'épreuve sans crainte ni souci,
Libres d'aller, tous les obstacles démolis.*

Si vous ne savez, en fin de compte, quand ils atteindront le grand monastère du Coup-de-Tonnerre, écoutez donc la séance qui suit.

CHAPITRE LXVII

OÙ LA NATURE MÉDITANTE¹
SE CONFORTE DU SAUVETAGE DE TUOLUO,
ET LE CŒUR² DE LA VOIE
SE PURIFIE EN ÉCHAPPANT AUX SOUILLURES.

Les quatre pèlerins, ainsi que l'a dit le récit, poursuivirent joyeusement leur route après avoir quitté le paradis mineur de l'Ouest. Un mois d'étapes successives les avait amenés au cœur du printemps, en pleine floraison, lorsqu'ils virent les bois et jardins verdissants s'assombrir sous l'effet du vent, de la pluie et du crépuscule.

«Ô disciples!» s'écria Tripitaka en tirant sur les rênes, «il se fait tard : quel chemin prendre pour chercher un abri?»

— Rassurez-vous, maître», répliqua en riant Singet, «s'il n'y a pas d'endroit où loger pour la nuit, nous saurons nous débrouiller tous les trois : Porcet vous coupera de l'herbe, Sablet abattra quelques pins. Moi-même, je saurai faire fonction de charpentier et vous construire au bord de la route une cabane où nous pourrions passer l'année entière! Rien ne presse.

— Hé! Frangin», rétorqua Porcet, «ce n'est pas le lieu où s'installer! La montagne est infestée de loups et de bêtes fauves et le pays entier hanté de goules et de gnomes. On ne se sent déjà pas tranquille le jour : pas question de passer la nuit ici!

— Idiot!» lui lança Singet, «tu deviens de plus en plus poltron! Sans me vanter, avec ce bâton que je serre dans mes mains, je retiendrais le ciel, s'il venait à s'effondrer!»

Maître et disciples échangeaient ces propos lorsque apparut non loin un village de montagne.

«Parfait!» s'exclama Singet, «nous l'avons, le logis!

— Où ça? demanda le Vénéral.

— Dans le bosquet là-bas, n'est-ce pas une maison?» répondit le Novice en tendant le doigt, «allons leur demander un abri pour la nuit. Nous repartirons demain matin.»

Ravi, le Vénérable pressa sa monture et mit pied à terre à l'entrée du domaine. Les vantaux étaient solidement clos.

«Ouvrez, ouvrez!» criait Tripitaka en cognant à la porte.

Un vieil homme appuyé sur une canne, chaussé de sandales de paille, coiffé d'un turban noir et en vêtements de toile écrue, sortit leur ouvrir en demandant : «Qui êtes-vous donc, à faire pareil boucan?»

Tripitaka joignit les paumes sur la poitrine, s'inclina pour le saluer et dit : «Honoré donateur, ce pauvre moine qui est votre serviteur a été envoyé des terres de l'Est quérir les soutras au paradis de l'Ouest. Passant par votre estimable pays à la tombée du jour, je me permets de formuler notre vœu d'être abrités pour la nuit en votre noble résidence. J'ose espérer que nous ne vous dérangeons pas.

— Vous voulez aller à l'Ouest, bonze? Mais vous n'y parviendrez jamais! Nous sommes ici au paradis mineur de l'Ouest. Le paradis majeur est à une distance énorme et la route est pleine d'embûches. Même cette région, vous aurez du mal à la franchir.

— Pourquoi donc?

— À trente lis à l'ouest de ce village, vous trouverez la ruelle des Kakis-Pourris et la montagne aux Sept-Perfections¹.

— Pourquoi ce nom de “Sept-Perfections?”

— Il faut parcourir huit cents lis pour traverser la montagne qui est couverte de kakis. Or, disent les anciens, le plaqueminiér possède sept perfections; un : le grand âge; deux : beaucoup d'ombre; trois : pas de nids d'oiseaux; quatre : il est dépourvu de vers; cinq : des feuilles admirables sous le givre; six : un fruit superbe; sept : branches et feuilles luxuriantes. Voilà pourquoi la montagne se nomme Sept-Perfections. Comme notre territoire est vaste et la population clairsemée, depuis les temps les plus anciens personne n'a pénétré au fond de la montagne. Chaque année, les fruits mûrs ou pourrissants tombent sur la route, une allée encaissée entre deux rangées de rochers. Elle en est remplie. Exposés à la pluie, à la rosée, au givre et à la neige, les fruits, avec l'humidité de l'été, entrent en putréfaction tout le long de la route, populairement appelée par les gens d'ici “ruelle de la Chiasse”. Pour peu que se lève le vent d'ouest, il s'en

dégage une odeur pestilentielle : la puanteur des latrines que l'on cure n'est rien en comparaison. Comme nous sommes en pleine saison du printemps, grâce au bon vent du sud-est, vous ne sentez encore rien.»

Tripitaka se sentait trop accablé pour répondre.

Singet ne put se retenir. «Espèce de vieil abruti!» s'exclama-t-il, «nous raconter des histoires à vous glacer de peur, alors que nous venons de loin te demander l'hospitalité! Si ta baraque est trop petite pour y trouver la place d'y dormir, nous irons nous accroupir sous l'arbre. Nous pouvons aussi bien y passer la nuit. Quel besoin de nous rebattre les oreilles?»

À la vue de ce visage d'une grande laideur, le vieil homme resta un moment interdit, le cœur palpitant, puis prenant courage, poussant un grognement et pointant Singet du bout de sa canne, rétorqua : «Avec sa face osseuse, son front bombé, son nez écrasé, ses joues creuses, ses poils dans les yeux : une gueule de fantôme phtisique qui n'a aucun sens du respect! Oser glapir contre moi, s'en prendre à un vieillard!

— Cher vieux monsieur», répondit Singet en se forçant à sourire, «vous n'avez donc pas de pupilles au milieu des yeux : me traiter de fantôme phtisique sans voir qui je suis! Comme le dit l'adage des physiognomonistes : *Visage étrange et bizarre est roche qui cache jade rare.* À juger les gens à leur tête, vous risquez de vous tromper lourdement. Je suis laid, je l'admets, mais je possède d'autres qualités.

— D'où es-tu? Comment t'appelles-tu? Que sont ces qualités?»

Singet se mit à rire : «Moi?»

*«Mes ancêtres sont du continent de l'Est,
Au mont de Fleurs et Fruits en ma jeunesse,
Auprès d'un maître de l'âme et du cœur,
J'ai appris les arts martiaux dans leur ampleur.
Je sais retourner les mers, battre les dragons,
Chasser le soleil et soulever les monts!
À capturer les démons je suis champion;
Je déplace même les constellations!
Dieux et diables tremblent devant mon renom,
Je suis le singe aux mille transformations.»*

À ce discours, l'accès d'humeur du vieux se changea en

joie. Il s'exclama en s'inclinant : « Je vous en prie, entrez donc en mon humble chaumière vous mettre à l'aise! »

Sur ce, tirant le cheval et bagages à l'épaule, les quatre pèlerins entrèrent ensemble. Des amas d'épines et de ronces étaient disposés de chaque côté de la cour; la porte intérieure permettait de franchir un mur de pierres, lui aussi couvert d'épines et de ronces; en entrant, on découvrait enfin une maison de trois travées au toit de tuiles. Le vieil homme tira des chaises, les invita à s'asseoir en attendant le thé et commanda le repas. Un moment plus tard, on mettait la table et l'on servait nombre de plats : gluten de blé, fromage de soja, patates douces, radis blancs, moutarde, navets, riz odorant et soupe piquante à la mauve, de quoi rassasier pleinement maître et disciples.

Le repas fini, Porcet tira Singet à part et lui souffla : « Pourquoi crois-tu que le vieux nous a offert pareil festin, alors qu'il nous avait d'abord refusé l'hospitalité? »

— Allons donc, ça ne vaut pas trois sous! » rétorqua le Novice, « demain je lui demanderai de nous fournir dix sortes de fruits, et dix de légumes! »

— L'effronté! Avec ces trois mots d'esbrouffe, tu lui as soutiré un vrai gueuleton. Pourquoi veux-tu qu'il te traite de pareille façon, demain, quand tu iras courir les routes? »

— Ne t'inquiète pas, je saurai y faire! »

Comme le crépuscule s'assombrissait, l'ancien fit cette fois apporter des lampes.

« Quel est votre honoré nom, messire? » demanda le Novice en s'inclinant.

— Je m'appelle Li.

— Je présume donc que nous sommes au village des Li.

— Non, c'est le village de Tuoluo, où vivent plus de cinq cents familles. On y trouve beaucoup d'autres patronymes. Je suis le seul à porter le nom de Li.

— Cher donateur Li, quelle bonne idée vous a poussé à nous offrir ce somptueux repas? »

Le vieil homme se leva pour déclarer : « C'est que j'ai appris que vous étiez expert en capture de créatures maléfiques. Nous en avons une ici : si vous vouliez vous donner la peine de nous en débarrasser, nous saurions naturellement vous montrer une généreuse gratitude. »

— Grand merci de me confier ce travail! répliqua Singet en lui tirant la révérence.

— Voyez-vous ça! » s'exclama Porcet, « toujours prêt à

nous attirer le malheur! Il suffit de lui parler de capture de monstres pour se faire traiter plus chaleureusement qu'un beau-père! Il lui a déjà tiré la révérence!

— Sage frère, tu ne me comprends pas : ma révérence signifie affaire conclue; il n'ira plus chercher ailleurs.

— Ce singe ramène tout à lui», intervint Tripitaka, «et si le monstre dispose de pouvoirs si étendus que tu ne parviennes à le capturer, ne nous auras-tu pas incités au mensonge, nous, moines qui avons fait vœu de n'en point commettre?

— Maître», répliqua Singet en riant, «ne me blâmez point avant que je me sois plus amplement informé en l'interrogeant.

— Que voulez-vous savoir? demanda le vieil homme.

— Votre noble territoire est une large plaine où vivent de nombreux habitants, et non un coin perdu. Quel genre de monstre pourrait avoir l'audace de s'attaquer à vos imposantes portes?

— Je ne vous le cacherai pas», répliqua le vieillard, «nous jouissions depuis longtemps de la paix ici, lorsqu'il y a trois ans, à la sixième lune, s'est soudain levé un coup de vent. C'est l'époque où chacun s'affaire, soit à battre le blé, soit à transplanter le riz. Quelque peu alarmé, on se disait que ce n'était qu'un changement de temps passager sans se douter qu'après le coup de vent surviendrait un monstre, qu'il se jetterait sur les cochons et moutons, sur les vaches et chevaux que les gens laissaient paître, qu'il avalerait les oies et les poulets tout entiers et qu'il dévorait vivants les hommes et femmes rencontrés sur son passage. Depuis, au cours des deux dernières années, il est souvent revenu commettre ces déprédations. Vénérable, si vous en avez la capacité, capturez-le, débarrassez-en cette terre! Soyez sûr de notre généreuse gratitude et de notre profond respect!

— Celui-ci ne sera pas facile à capturer, objecta Singet.

— Vraiment difficile», fit chorus Porcet, «trop difficile! Ce n'est pas à nous, moines errants qui demandons abri pour la nuit et serons repartis demain, de nous occuper de Dieu sait quel monstre!

— Vous n'êtes donc que moines bons à soutirer leur riz quotidien!» grommela l'ancien, «à l'instant on ouvrirait grand sa gueule pour se vanter de déplacer les étoiles, de terrasser monstres et créatures maléfiques, mais dès qu'il

s'agit d'un cas précis, comme celui dont je vous parle, on se défile en prétextant que c'est trop difficile!

— Vieil homme», répliqua Singet, «ce serait facile si les gens du pays étaient solidaires.

— Qu'est-ce qui vous donne à penser que nous ne le sommes pas?

— Depuis trois ans, le monstre exerce ses ravages; il a détruit je ne sais combien d'êtres vivants. Je pense que si chaque famille avait apporté une contribution d'un seul taël, vous auriez pu en réunir cinq cents, de vos cinq cents maisonnées, et que vous n'en seriez plus là. Au lieu de subir passivement trois années de persécutions, vous auriez pu faire venir un exorciste.

— S'il ne s'agissait que d'argent! Vous voulez nous faire mourir de honte! Laquelle de nos familles n'a-t-elle pas dépensé quatre ou cinq taëls? Il y a deux ans, nous avons été trouver un moine au sud des montagnes et l'avons invité à capturer le monstre, mais il n'y a pas réussi.

— Comment avait-il procédé?

— Le moine du *sangha*¹ portait un *kaśāya*, du Paon² d'abord parla, puis de la Bonne Loi³. De l'encens il brûla et la cloche agita. La psalmodie alarma le monstre, qui surgit au village dans le vent et les nuages. L'un, contre l'autre, lutta en mémorable combat : l'un coup de poing lança, mais l'autre l'empoigna. Le bonze avait de la réponse, mais réponse de chauve sans loi⁴. Bientôt le monstre triompha et dans les airs s'en retourna. Quand la blessure eut séché, nous nous approchâmes : le crâne glabre était fendu tel un melon mûr!

— Autant dire qu'il a eu son compte, s'esclaffa Singet.

— Il n'y a perdu que la vie, tandis que les comptes, c'est nous qui avons dû les régler : il a fallu acheter un cercueil, payer les funérailles et donner en outre de l'argent à son disciple, lequel n'est pas apaisé pour autant et menace de porter plainte.

— N'avez-vous pas renouvelé la tentative avec quel-que autre personne?

— On avait fait venir un prêtre taoïste, l'année passée.

— Comment s'y était-il pris?

— Le *daoshi*? Mitre d'or sur la tête, robe à collerette, il cognait des claquettes, eau de charme toute prête, poussant les dieux à se mettre à capturer ces êtres. Violente

tornade, brouillard noir, épais : sitôt contre le prêtre, il se lance sans guêtre. Jusqu'au soir ils combattirent, puis l'être partit sans prévenir. Ciel et terre s'éclaircirent. Nous nous rassemblâmes pour partir à la recherche du prêtre : il s'était noyé dans le torrent. Quand nous le repêchâmes et regardâmes : il n'était plus que poule mouillée!

— Autant dire qu'il a reçu son compte, lui aussi, s'esclaffa le Novice.

— Lui aussi n'y a laissé que la vie alors que nous avons, à nouveau, dû payer toutes sortes de réparations.

— Peu importe; qu'importe! Je vais vous l'attraper.

— Si vous en avez vraiment la capacité, j'invite quelques anciens du village à établir un contrat avec vous : en cas de réussite, vous recevrez en récompense tout l'argent que vous demanderez, pas un sou de moins; si c'est un échec, nous serons dégagés de toute responsabilité : que chaque partie se conforme à la volonté du Ciel!

— Le vieux est échaudé», s'exclama en riant Singet, «nous ne sommes pas gens de ce genre. Allez donc vite chercher les anciens!»

Rempli de joie et contentement, le vieil homme ordonna au garçon de ferme d'aller inviter les voisins de droite et ceux de gauche, le cousin et le beau-frère, quelques autres parents et amis : huit ou neuf anciens au total, pas un ne manquait. On les présenta au moine chinois, puis il fut question de la capture du monstre, ce dont chacun se réjouit.

«Lequel de vos éminents disciples doit s'en charger? demandèrent-ils.

— Moi, l'humble bonze que voici, répondit Singet en croisant les mains.

— Ce n'est pas possible!» se récrièrent-ils, «la créature possède un corps énorme et dispose d'immenses pouvoirs, alors que ce vénérable est si malingre et si petit qu'il ne remplirait même pas la fente entre deux de ses dents!

— Vous ne savez jauger votre homme, messieurs», rétorqua d'un air moqueur Singet, «petit, je le suis, mais costaud pas moins; je suis de ceux qui ont bu l'eau de la meule, ils en ont le tranchant dans le ventre!»

À cette dernière réplique, les anciens s'inclinèrent : «Combien voulez-vous pour la capture du monstre, vénérable?

— Inutile de parler de quelque récompense que ce soit!

Comme dit l'adage : *Parler d'or éblouit, parler d'argent abrutit, et parler de sapèques pourrit*. Nous sommes moines qui thésaurisons la vertu; les sous ne nous intéressent pas.

— Vous êtes donc tous des moines éminents qui observez les commandements, à en croire pareil discours. Il ne saurait être question de vous mettre à la peine pour rien. Puisque vous ne voulez pas d'argent : nous vivons tous des ressources de la terre. Si vous terrassez la bête immonde et en débarrassez le pays, nous vous ferons chacun cadeau de deux *mu*¹ de bonnes terres, ce qui vous en fera mille. Vous pourriez vous y installer, maître et disciples, y bâtir un monastère et y pratiquer la méditation au lieu de poursuivre votre errance.

— De mal en pis! s'esclaffa Singet, «ne nous parlez point de terre! C'est nourrir les chevaux, vaquer aux corvées, engranger et faire les foins, ne pouvoir dormir la nuit tombée et se lever aux aurores. De quoi en crever!

— Si vous ne voulez rien de tout cela, que pouvons-nous vous donner?

— Pour nous, qui avons quitté nos familles, une tasse de thé et un repas nous combleront.

— Rien de plus facile. Mais comment allez-vous vous y prendre?

— Je l'attraperai dès qu'il se montrera.

— Elle est énorme, cette créature! Elle se dresse de la terre au ciel, survient dans une tornade et repart dans le brouillard : comment pourriez-vous vous en approcher?

— Ne m'en parlez pas!» rétorqua Singet en riant, «les créatures qui chevauchent vents et nuées sont mes fistons; si grande qu'elle soit, je connais le moyen de la battre.»

Tandis qu'ils conversaient, se fit soudain entendre le sifflement du vent. Il jeta la panique parmi les huit ou neuf anciens qui s'écrièrent, tremblant de tous leurs membres : «Ce bonze a le sel de la malédiction sur les lèvres²! À peine a-t-il parlé du monstre que le voilà!»

Le vieux Li ouvrit une porte dérobée et cria à l'adresse de ses parents, y compris Tripitaka : «Entrez! Dépêchez-vous, la créature arrive!»

Dans la panique générale, Porcet et Sablet s'y seraient aussi réfugiés, si Singet ne les avait retenus l'un et l'autre en les agrippant : «Vous perdez la raison! Oubliez-vous que vous êtes moines et devez respecter les quartiers intérieurs? Arrêtez-vous! Ce n'est pas le moment de fuir:

venez avec moi dans la cour voir un peu de quel monstre il s'agit.

— Frangin», protesta Porcet, «eux ont payé pour savoir de quoi il retourne : le bruit du vent annonce l'arrivée du monstre. Ils sont partis se cacher. Nous ne sommes ni leurs parents, ni leurs amis, ni leurs hommes liges : à quoi bon aller le voir?»

En fait, Singet était d'une force incroyable : inutile de dire qu'il les traîna dans la cour et les y maintint, tandis que le vent devenait de plus en plus violent. Quel vent!

*Il abat les arbres, terrorise les loups,
Met les mers et rivières sens dessus dessous,
Renverse les trois pics rocheux du mont Hua¹,
Secoue les quatre continents de l'univers.
Ils se claquemurent chez eux, les villageois;
Partout filles et garçons se cachent la tête.
Le monde se trouve plongé dans les ténèbres,
De sombres nuages couvrent les étoiles.*

Terrifié, tremblant, Porcet s'était jeté à terre, y avait enfoui le groin, et restait cloué au sol. Sablet se couvrait la tête, sans oser ouvrir les yeux. Singet humait l'air et cherchait à reconnaître le monstre. L'instant d'après, comme la tornade était passée, apparurent dans l'espace deux lanternes brillant faiblement.

«Le vent est passé, mes frères», s'exclama Singet en baissant la tête, «debout, regardez!»

L'idiot dégagea son groin, secoua la terre et leva les yeux vers le ciel. À la vue des deux lumières, il ne put retenir le fou-rire : «Que c'est drôle! C'est un monstre qui se déplace fort civilement. Nous devons en faire notre ami!

— Dans cette nuit noire, alors que tu ne distingues même pas son visage», s'étonnait Sablet, «comment peux-tu en savoir tant?

— Rappelle-toi les paroles des anciens : *Ne te déplace la nuit qu'à la lueur de chandelles; si tu n'en as point, ne bouge pas*²! Ne vois-tu pas qu'il se fait guider par une paire de lanternes? C'est donc sûrement une brave personne.

— Tu te trompes : ce ne sont pas des lanternes, mais l'éclat de ses yeux.

— Mon seigneur!» s'exclama l'idiot, recroquevillé de terreur au point d'avoir perdu trois pouces de hauteur,

«s'il a des yeux d'une dimension pareille, sa gueule doit être énorme!

— Point de panique, mes sages frères», déclara Singet, «restez tous les deux ici à protéger notre maître, pendant que je monte voir dans quelle humeur se trouve le monstre et à quelle espèce il appartient.

— Frangin», balbutia Porcet, «ne lui avoue pas que nous t'avons suivi!»

Le brave Singet! Il bondit dans l'espace en faisant entendre un sifflement. La trique de fer en main, il criait à tue-tête : «Holà, tout doux, me voilà!»

À sa vue, la créature se raidit et se mit à danser sauvagement en brandissant une longue lance. Le Novice l'interpella en posture d'attaque : «D'où viens-tu? Où demeures-tu?»

Elle balançait la lance sans répondre. Singet répéta les questions : même silence et même jeu de lance.

«Elle doit être sourde et muette», se dit Singet avec un rire rentré, «ne t'enfuis pas, en garde!»

Sans manifester la moindre frayeur, la créature paraît les coups de sa lance dansante. Ils se battirent dans les airs jusqu'aux environs de minuit sans que se départagent vainqueur ni vaincu. Depuis la cour des Li, Porcet et Sablet voyaient les choses plus clairement : en fait, le monstre se contentait de parer de sa lance, sans la moindre velléité d'attaque; la trique de Singet ne s'était éloignée de la tête de la créature à aucun moment.

«Sablet», dit Porcet en riant, «reste ici à protéger le Maître et laisse-moi lui donner un petit coup de main. On ne va tout de même pas permettre à ce singe de s'en attribuer seul le mérite et de boire la première coupe de la victoire!»

L'idiot bondit dans les nuages, le rattrapa et abattit son râteau, que la créature contra par une autre lance. On aurait dit deux éclairs qui serpentaient. Porcet était rempli d'admiration : «Superbe, l'escrime à la lance! Si ce n'est pas le style "par-derrière la montagne", c'est "la torsade de soie"; ce n'est pas non plus le style des Ma : c'est ce qu'on appelle "la hampe molle"».

— Assez déblaté, l'idiot!» rétorqua Singet, «ça n'existe pas, "la hampe molle"!»

— Ne vois-tu pas qu'il ne se sert que de la pointe? La hampe est invisible : où a-t-il bien pu la mettre?

— Peut-être est-ce «la hampe molle», admit Singet, «mais la créature ne sait pas parler : je présume qu'elle n'a pas encore pris forme humaine et que ses humeurs infernales demeurent prépondérantes. Je crains qu'elle ne cherche à fuir avant le lever du jour au moment où l'influx du *Yang* va prédominer. Il faudra sans faute la rattraper et ne pas la laisser s'échapper.

— Juste, tu as tout à fait raison!» approuva Porcet.

Ils reprirent le combat, qui se poursuivit longtemps, jusqu'à ce que l'est pâlit. N'osant soutenir un moment de plus leurs assauts, la créature leur tourna le dos et s'enfuit. Singet et Porcet se lancèrent ensemble à sa poursuite, quand une épouvantable odeur de putréfaction les retint : c'était la ruelle aux Kakis-Pourris de la montagne des Sept-Perfections.

«Qui donc est en train de nettoyer ses latrines!» grommela Porcet, «pouah! la puanteur est insupportable.

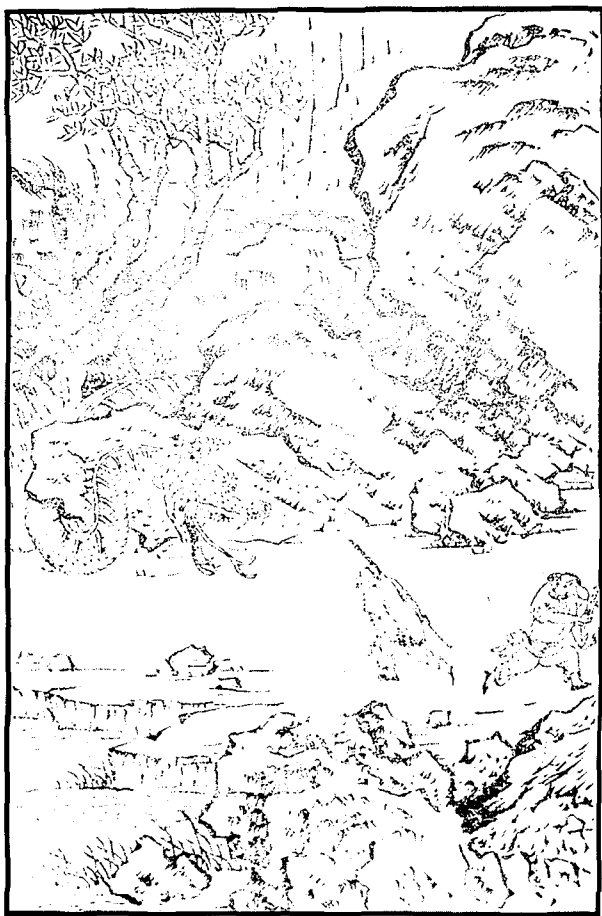
— Sus au monstre! Dépêche-toi!» répétait Singet en se bouchant le nez.

La créature s'était glissée de l'autre côté de la montagne et avait repris sa forme originelle, celle d'un python géant aux écailles rouges. Voyez plutôt :

*Ses yeux lancent les étoiles de l'aube,
Son nez crache la brume du matin pâle.
Ses dents d'acier en rangs serrés,
Ses griffes recourbées acérées,
Il porte sur la tête une corne de chair,
Comme formée de mille pièces d'agate.
Son corps couvert d'écailles rouges
Semble sous autant de plaques de maquillage.
Lové au sol, on le prendrait pour une couverture de brocart,
Volant dans l'espace, pour un arc-en-ciel.
Là où il dort, la puanteur monte jusqu'au ciel.
Lorsqu'il bouge, des nuées rouges l'accompagnent.
Est-il gros?
L'on ne pourrait se voir de part et d'autre de son corps.
Est-il long?
Il couvrirait une montagne du nord au sud!*

«C'était donc un long serpent», s'exclama Porcet, «des gens, il lui en faudrait cinq cents à chaque repas, et il ne se sentirait pas rassasié!

— La hampe molle était donc sa langue fourchue!»



Tous deux franchirent un ravin et aperçurent le monstre losé, tête dressée, la bouche grande ouverte, prêt à dévorer Porcet, qui recula, effrayé.

ajouta Singet, «la poursuite l'a ramolli : profitons-en pour l'attaquer par-derrrière!»

Porcet s'élança et lui décocha un coup de râteau. La créature se précipita, tête la première, dans un trou, mais en laissant à l'extérieur sept à huit pieds de queue. Lâchant le râteau, Porcet s'en saisit et tira de toutes ses forces en criant : «Je le tiens, je le tiens!» mais sans parvenir à la bouger, ne serait-ce d'un quart de poil.

«Idiot!» lui lança en riant Singet, «lâche-le, laisse-le entrer! J'en fais mon affaire. Les serpents, ça ne se tire point par la queue!»

Porcet desserra tout de bon les mains. Le monstre se contracta et disparut à l'intérieur.

«À l'instant, nous en tenions déjà la moitié», s'écria Porcet dépité, «maintenant qu'il a rétréci, comment l'en sortir? Plus moyen de jouer avec le serpent!

— La bête est grosse et le trou étroit : comme elle ne saurait certainement pas se tourner, elle ne peut que se glisser en avant. Sûr qu'il y a une porte de sortie. Va vite la bloquer pendant que j'attaque à l'entrée principale!»

L'idiot fila tout de bon de l'autre côté de la montagne où il découvrit en effet un trou qu'il boucha de son pied. Il n'était pas encore solidement calé que Singet se frayait un passage à coups de trique à l'entrée de devant. Sous l'effet de la douleur, la créature se tordit et sortit vers l'arrière, prenant Porcet au dépourvu. Il reçut un tel coup de queue qu'il trébucha et resta étendu, en proie à la douleur, incapable de se relever. Voyant le trou vide, Singet ramassa la trique et courut de l'autre côté en lui criant de poursuivre le monstre. Saisi de honte à cet appel, Porcet se remit sur pieds tant bien que mal et se mit à donner des coups de râteau en tous sens.

«Il est parti, le monstre», s'esclaffait le Novice à ce spectacle, «qu'est-ce qui te prend?

— Je suis le conseil du proverbe, *battre l'herbe pour en chasser le serpent.*

— Crétin fini! Dépêchons-nous de le rattraper!»

Tous deux franchirent un ravin et aperçurent le monstre lové, tête dressée, la bouche grande ouverte, prêt à dévorer Porcet, qui recula, effrayé. Singet, au contraire, alla de l'avant à sa rencontre et fut avalé en une gorgée. Trépigant et se frappant la poitrine, Porcet hurlait : «Ho! Frangin, il t'a eu!»

Maniant la trique de fer dans le ventre de la créature, Singet répondit :

«Ne t'inquiète donc pas! Regarde : je vais lui faire construire un pont!»

Le monstre courba l'échine en prenant la forme de l'arc-en-ciel.

«Ça ressemble à un pont», concéda Porcet, «mais personne n'oserait y passer.

— Je vais lui faire faire maintenant le bateau. Regarde!»

Singet poussa sa trique de telle sorte que la peau du ventre touchait terre; avec sa tête dressée, le monstre ressemblait à une péniche!

«Ça m'a tout l'air d'un bateau, mais il lui manque le mât et les voiles pour tirer parti du vent, plaisanta Porcet.

— Écarte-toi : je vais lui apprendre à se servir du vent. Tu vas voir!»

Exerçant toute sa force, Singet visa l'échine pour dresser de l'intérieur sa trique à une hauteur de six ou sept toises, telle un mât.

Malgré la douleur, dans un dernier sursaut où il allait de sa vie, la créature fila plus vite que le vent, dévalant la montagne sur une distance de plus de vingt lis, pour finir par s'effondrer dans la poussière, inerte : hélas, elle avait rendu le dernier soupir. Porcet suivait : dès qu'il l'eut rattrapée, il leva à nouveau son râteau pour l'abattre en tous sens.

Singet se glissa dehors en ménageant une large ouverture dans le corps du monstre : «Il est mort et bien mort. À quoi bon le ratisser?

— Frangin, ne sais-tu pas que j'ai toujours été de première à battre les serpents morts?»

Ils rangèrent alors leurs armes et traînèrent la bête par la queue.

Revenons au vieux Li et à ses compagnons du village de Tuoluo.

«Vos deux disciples ne sont pas revenus de la nuit», dit-il à Tripitaka, «ils ont sûrement perdu la vie.

— Ce ne saurait être si grave. Allons voir!»

L'instant d'après, à la vue de Porcet et Singet traînant un énorme python, criant de faire place, chacun, enfin, se réjouit. Jeunes et vieux, hommes et femmes, le village entier vint s'agenouiller et se prosterner :

«Seigneurs, c'est bien ce monstre qui venait ici occire

les gens. Par la puissance de la Loi, vous nous avez débarrassés de la perverse créature. Nous pourrions désormais chacun vivre en paix.»

Tous éprouvaient une immense gratitude. Les pèlerins étaient invités à droite et à gauche. Chacun voulait leur offrir quelque récompense.

Maître et disciples furent retenus six ou sept jours. On ne consentit à les laisser repartir que sur leur insistance la plus déterminée. Comme ils refusaient tout argent ou objet de valeur, chacun leur offrit fruits et provisions, chargés sur des chevaux et des mulets; on les raccompagna à l'issue du banquet d'adieu, au milieu de banderoles et décorations. Il y avait bien sept à huit cents personnes à les suivre, puisque le village comptait cinq cents familles.

Ce fut la liesse tout le long du chemin, jusqu'à leur arrivée à l'entrée de la ruelle des Kakis-Pourris. Le puauteur était telle, et la route si visiblement encombrée, que Tripitaka s'exclama : «Conscient-de-la-Vacuité, comment passer dans de pareilles conditions?

— Voilà qui me paraît plutôt difficile», avoua Singet en se pinçant le nez.

La réplique arracha des larmes à Tripitaka. Le vieux Li et ses compagnons s'avancèrent pour le reconforter : «Ne vous tourmentez pas, vénérable. Si nous vous avons accompagnés jusqu'ici, c'est que notre résolution est prise. Puisque vos éminents disciples nous ont terrassé le monstre et délivrés de ce fléau, nous avons décidé avec une dévotion sincère de vous faire passer en ouvrant une voie nouvelle.

— Ce que vous proposez n'est pas raisonnable, pauvres vieux», répliqua en riant le Novice, «n'aviez-vous pas dit d'abord qu'il fallait huit cents lis pour franchir ces montagnes? Comment sauriez-vous percer une route sur une pareille distance? D'autant que vous n'êtes pas de la divine équipe de Yu le Grand! Pour faire passer notre maître, il faudra encore que nous nous y mettions. Ce n'est pas vous qui y parviendriez!

— Comment cela, Conscient-de-la-Vacuité? demanda Tripitaka en descendant de sa monture.

— Traverser la montagne serait difficile, mais plus encore s'il est question d'ouvrir une nouvelle route. Il faut de toute façon passer par la vieille ruelle. Seulement je crains que personne ne fournisse le ravitaillement.



Pleinement satisfait, Porcet ôta sa robe noire.

— Que dites-vous là, vénérable! » s'indigna le vieux Li, « nous sommes disposés à vous nourrir tous les quatre aussi longtemps que vous serez retardés ici : comment pouvez-vous dire qu'il n'y a personne pour veiller au ravitaillement!

— Dans ce cas, préparez deux setiers¹ de riz sec, des pains et des galettes cuites à la vapeur. Quand notre bonze au long groin aura mangé à satiété, il se transformera en cochon géant qui dégagera de son nez la vieille route. Notre maître suivra à cheval, nous le soutiendrons : sûr que nous passerons!

— Frangin », protesta Porcet, « vous cherchez tous à vous en laver les mains! Pourquoi serais-je le seul à me salir?

— Conscient-de-ses-Capacités », insista Tripitaka, « le mérite de cet exploit te sera compté, si tu as vraiment la capacité de dégager le chemin et de nous faire passer la montagne.

— Maître et chers donateurs, trêve de plaisanterie », déclara Porcet, avec le sourire, « je suis en effet capable de trente-six transformations. En créatures légères, mignonnes ou volantes, assurément je ne le pourrais point. Mais s'il s'agit de se changer en colline, en arbre, en rocher, en tumulus, en éléphant, en sanglier, en buffle ou en chameau, ça en vérité, je sais le faire. Toutefois, plus je grandis, plus mon ventre grossit : il me faut avoir mangé à satiété pour me mettre au travail.

— On a ce qu'il faut, on l'a! » s'écrièrent les villageois, « nous avons apporté du grain, des fruits, des galettes grillées et des pâtés. Tout est ici! Nous voulions vous les offrir à votre départ. Prenez donc tout et usez-en à votre guise. Quand vous vous serez transformé et mis au travail, nous enverrons vous en préparer davantage. »

Pleinement satisfait, Porcet ôta sa robe noire, abandonna son râteau à neuf dents et annonça : « Trêve de plaisanterie, vous allez voir comment je mène ce sale travail! »

Le brave idiot! Il fit une passe et, d'une secousse, se transforma en effet en énorme cochon. Assurément :

*Long groin, poils courts, bien en chair à chaque pouce,
Dès sa tendre enfance nourri de pousses,
Noir visage, yeux comme lune et soleil,*

*Tête ronde, des oreilles en éventail,
 Il s'est forgé os qui durent plus que le ciel,
 Une peau épaisse, carapace de fer.
 De son nez boucbé il couine à merveille,
 De sa gorge tire grognements non pareils.
 Ses quatre sabots blancs font mille pieds de haut,
 Sa soie est épée de mille toises au bas mot.
 Depuis que les hommes nourrissent les pourceaux,
 On n'a jamais vu de vieux cochon aussi gros.
 Qui n'aurait été perdu d'admiration
 Devant cette puissante démonstration?*

Dès que Singet vit Porcet se transformer ainsi, il ordonna aux gens qui les accompagnaient d'empiler les provisions sèches à son usage. Sans faire le détail du cru et du cuit, l'idiot engloutit tout, puis il se mit à dégager la route. Singet engagea Sablet à retirer ses chaussures avant d'équilibrer les bagages et invita le Maître à se caler sur la selle travaillée. Lui-même ôta ses bottes et recommanda à l'escorte : «Ayez la bonté d'envoyer au plus vite du riz pour soutenir l'effort de mon condisciple.»

La moitié des sept ou huit cents personnes qui les suivaient était à cheval ou sur des mulets : ils filèrent préparer du riz. Restaient les trois cents villageois venus à pied : ils restèrent au pied de la montagne à les regarder s'éloigner.

Du village à la montagne il y avait une trentaine de lis, soit le double pour l'aller-retour, bref, avec les allées et venues, une centaine de lis : quand ils eurent parcouru cette distance, les pèlerins étaient déjà fort loin. Mais nul n'aurait renoncé. Pressant leurs montures, ils s'engagèrent dans la ruelle et les poursuivirent toute la nuit, avant de les rejoindre au lever du jour.

«Messeigneurs en quête des Écritures», criaient-ils, «moins vite, ralentissez! Nous venons vous apporter du riz!»

À ces mots, le Vénérable se confondit en remerciements : «Vous êtes vraiment gens pleins de bonté et de foi!»

Il pria Porcet d'arrêter et de se restaurer un peu pour reprendre des forces. À son deuxième jour de travail, l'idiot était tenaillé par une faim dévorante. Tous ces gens avaient amené plus de sept ou huit setiers, qu'il engloutit

entièrement, blé ou riz. Le ventre plein, il se remit au dégagement de la route.

Tripitaka, Singet et Sablet remercièrent encore une fois la foule avant de prendre congé.

*Ainsi les villageois s'en retournèrent chez eux,
Tandis que Porcet dégageait le chemin creux.
Ferveur sincère animait Tripitaka,
Monstres et démons par Singet jetés à bas.
Mille ans de pourriture étaient nettoyés,
La ruelle en ce jour enfin dégagée.
Les six formes d'attachement étaient rompues :
Au trône de lotus hommages soient rendus!*

Si vous ne savez combien d'étapes il leur restait à parcourir, quelles créatures maléfiques ils allaient encore rencontrer, écoutez vous le narrer la séance qui vient.

CHAPITRE LXVIII

AU PAYS DE POURPRE-VIOLET,
OÙ LE MOINE CHINOIS PARLE DES TEMPS PASSÉS,
ET SINGET MONTRE
D'EXCEPTIONNELS TALENTS DE MÉDECIN¹.

*Le bien atteint, toutes causes cessantes,
Aux quatre continents s'étend sa renommée.
Lumière de sapience mène à l'autre rive
Où naissent les nuages à l'extrémité du ciel.
Demeurant éternellement sur leurs trônes de jaspe,
Tous les bouddhas les y attendent.
Brisez le rêve humain du papillon²,
Finissez-en!
Lavés de toute souillure, libérés de toute inquiétude.*

Le récit nous a exposé comment Tripitaka et ses disciples, après avoir nettoyé la ruelle de ses immondices, poursuivirent leur lointaine pérégrination. Lumières et ténèbres se succédant rapidement, ils retrouvèrent la chaleur torride.

*Le grenadier³ étend le brocart de ses fruits,
La feuille de lotus s'ouvre en bol bleu,
Les oisillons se cachent sous les saules verts,
Tandis que le passant agite son éventail.*

Ils avançaient, lorsqu'ils s'aperçurent qu'ils se rapprochaient d'une ville murée. Tripitaka tira sur les rênes et s'exclama : « Mes disciples, voyez-vous où nous sommes ? »

— Vous ne savez donc pas lire, maître ? » rétorqua Singet, « comment avez-vous pu accepter l'ordre de quitter la cour ? »

— Moi qui suis moine depuis ma plus tendre enfance, qui connais à fond classiques et soutras, comme peux-tu dire que je ne sais pas lire !

— Comment se fait-il que vous ne reconnaissiez pas les trois gros caractères, sur la bannière qui flotte au-dessus de la cité, si vous savez lire ? Est-ce à moi qu'il faut poser la question ? insista Singet.

— Ce maudit singe raconte n'importe quoi ! » s'emporta Tripitaka, « le vent l'agite en tous sens, cette bannière : à supposer qu'il y ait des signes, on n'y voit rien ! »

— Et pour quoi, moi, j'arrive à les lire ?

— Maître », intervinrent Porcet et Sablet, « ne faites pas attention aux diableries de notre condisciple : c'est à peine si l'on distingue les murs et les fossés à cette distance. Comment pourrions-nous reconnaître le moindre signe ? »

— Ne lit-on pas les trois caractères *Royaume de Pourpre-Violet* ?

— Ce doit être un royaume des pays de l'Ouest où il nous faut échanger nos lettres de créance, conclut Tripitaka.

— Cela va sans dire », approuva Singet.

Ils furent bientôt à l'entrée de la cité. Tripitaka descendit de son cheval. Ils franchirent le pont et, lorsqu'ils eurent passé la troisième porte, quelle imposante capitale !

Hautes tours et portes altières, créneaux régulièrement espacés, eau vive tout autour, entre de puissantes montagnes, au nord et au sud.

Le long des avenues et dans les marchés s'accroissent les marchandises d'un commerce florissant : c'est assurément capitale royale, vaste cité de céleste résidence. Les bateaux des plus lointains pays viennent, chargés de jades et de trésors.

Sa forme surpasse la beauté des chaînes de collines, ses palais rejoignent la voûte azurée.

Les trois passes sévèrement gardées lui assurent paix et prospérité éternelles.

Tandis qu'ils marchaient le long des grandes avenues et des places, les pèlerins ne voyaient que gens au port digne,

bien vêtu et parlant clair : un monde qui, assurément, ne le cédait en rien à celui de la Chine des grands Tang.

Lorsque les gens qui s'activaient à vendre ou acheter, de chaque côté de la chaussée, aperçurent Porcet, avec sa gueule d'une exceptionnelle laideur, le grand Sablet au visage noir et la face velue au large front de Singet, ils abandonnèrent leurs activités et se bousculèrent pour les voir de plus près.

«Ne provoquez pas d'incidents!» criait Tripitaka à ses disciples, «marchez tête baissée!»

Porcet obéit en fourrant dans sa poitrine son groin en forme de réceptacle de graines de lotus. Sablet n'osait lever les yeux. Seul Singet, regardant à droite et à gauche, ne lâchait pas d'une semelle Tripitaka.

Ceux qui savaient comment se tenir jetaient un coup d'œil et s'en retournaient. Mais les badauds qui n'avaient rien d'autre à faire, ainsi qu'une bande de garnements, tournaient autour de Porcet en criant et balançant bruyamment des quolibets, poussant la raillerie jusqu'à jeter briques et tuiles. Tripitaka en avait des sueurs froides et ne cessait de répéter : «Ne provoquez pas d'incident!» L'idiot n'osait lever le nez.

Bientôt, ils tournaient au coin de la rue et apercevaient un portail qui s'ouvrait dans un mur. Au-dessus figuraient les trois caractères : *Maison Commune de Réunion*!

«Disciples, entrons dans ce bâtiment officiel, suggéra Tripitaka.

— Pour quoi faire? rétorqua Singet.

— La «maison commune de réunion» est l'endroit où se rencontrent tous les gens de l'univers : nous pouvons nous permettre de les déranger et y prendre quelque repos avant d'être reçus par Sa Majesté. Nous quitterons la ville et reprendrons la route quand nous aurons fait viser nos documents de voyage.»

À ces mots, Porcet leva le nez, jetant la panique parmi ceux qui l'avaient suivi. De saisissement, plusieurs dizaines de personnes tombèrent à la renverse.

«Maître, vous avez raison», approuva Porcet en s'avançant, «entrons nous cacher à l'intérieur : nous serons à l'abri du caquetage de cette volaille!»

Là-dessus, ils pénétrèrent dans l'hôtel, laissant la foule se disperser lentement.

Disons qu'il y avait deux hauts commissaires attachés à

l'hôtel, le principal et son suppléant. Ils étaient dans la salle, occupés à faire l'appel, et sur le point d'aller recevoir des officiers, lorsqu'ils virent arriver le moine chinois. Stupéfaits, ils s'écrièrent d'une même voix : «Quelle sorte de gens êtes-vous? Où donc allez-vous?

— Le pauvre moine, votre serviteur», répondit Tripitaka en joignant les paumes, «a été envoyé en quête des Écritures au paradis de l'Ouest par Sa Majesté des grands Tang des terres de l'Est. Arrivés présentement en votre noble pays, nous n'osons le traverser incognito et sommes désireux d'échanger et faire viser nos lettres de créance avant de repartir. Permettez-nous de solliciter un abri temporaire dans votre respecté *yamen*.»

À ce discours, les deux commissaires invitèrent leurs subordonnés à se retirer, rectifièrent leur tenue de cérémonie et descendirent recevoir leurs hôtes. Ils firent balayer les appartements destinés à leur repos et donnèrent des ordres aux cuisines pour qu'on leur servît un repas maigre. Tripitaka remercia. Les deux officiers sortirent et s'en furent, emmenant leur personnel. Invité à rejoindre les appartements des hôtes, Tripitaka s'y rendit. Singet était indigné : «Quelle morgue! Il aurait pu nous laisser la salle principale!

— Ils ne sont ici ni soumis au gouvernement de nos grands Tang, ni même associés à notre pays», fit valoir Tripitaka, «de plus, il arrive qu'ils aient à loger leurs supérieurs à leur passage. Voilà pourquoi il leur était difficile de nous recevoir dans la grande salle.

— Ce qui revient à dire que j'y tiens d'autant plus», conclut Singet. Ils échangeaient ces propos quand le majordome apporta les provisions : un plat de riz blanc, un de farine de blé, deux poignées de légumes verts, quatre morceaux de fromage de soja, deux fritures de gluten, une assiette de pousses de bambou séchées et une d'auriculaires¹. Tripitaka demanda à ses disciples de les prendre et de remercier le majordome. Celui-ci ajouta :

«Il y a un fourneau propre dans la pièce de l'ouest : il suffit d'allumer le feu. Veuillez cuire le repas vous-mêmes.

— Un mot, s'il vous plaît», demanda Tripitaka, «est-ce que le roi siégerait à la salle d'audience présentement?

— Il y a longtemps que Sa Majesté, notre seigneur, n'était pas monté à la cour, mais comme c'est aujourd'hui jour d'excellent augure, il est justement occupé à discuter



Le roi le fit entrer dans la salle d'Or et lui accorda la grâce de s'asseoir.

avec les officiers civils et militaires d'une proclamation publique¹. Si vous souhaitez échanger vos lettres de créance, profitez sans tarder de l'occasion; il est encore temps. Ce ne sera plus possible demain; je me demande combien de temps il vous faudrait alors attendre.

— Conscient-de-la-Vacuité!² s'écria Tripitaka, «restez tous les trois à préparer le repas et attendez que je sois revenu après avoir fait viser en toute hâte les documents. Nous repartirons quand nous aurons mangé.»

Porcet s'empressa de chercher le document de voyage et le *kasâya*. Tripitaka s'en revêtit pour se présenter à la cour et se contenta de recommander à ses disciples de ne pas sortir et provoquer d'esclandre.

Il fut bientôt devant la tour aux Cinq-Phénix². On n'en finirait pas de décrire la magnificence des édifices, la beauté des tours et terrasses. Arrivé à l'entrée principale, celle du sud, il demanda à l'officier en charge de bien vouloir transmettre à la cour son souhait de procéder à l'échange des lettres de créance. Le préposé³ se rendit effectivement au pied des marches de jade annoncer : «Il y a à la porte un moine envoyé en mission par les grands Tang des terres de l'Est afin de rendre hommage au Bouddha en son monastère du Coup-de-Tonnerre et solliciter les Écritures. Il souhaite échanger ses lettres de créance et attend votre convocation.»

Le roi s'en réjouit et répondit : «Une longue maladie Nous a empêché de monter sur le trône. C'est au moment où Nous allions faire afficher un appel aux médecins que survient ce moine éminent dans Notre pays.»

Il le fit aussitôt convoquer. Tripitaka se prosterna. Le roi le fit entrer dans la salle d'Or et lui accorda la grâce de s'asseoir, tandis qu'il faisait préparer un repas maigre par la cour des banquets. Tripitaka le remercia de ses bontés et lui présenta le document de voyage.

Quand il l'eut parcouru, le roi lui demanda, fort aise : «Maître de la Loi, combien de souverains se sont succédé sur le trône des grands Tang? Et combien de sages ministres? Quant à l'empereur Tang, après avoir recouvert la vie, pourquoi vous a-t-il envoyé au loin franchir montagnes et cours d'eau en quête des Écritures?»

À ces questions, le Vénérable s'inclina, joignit les paumes et répondit :

«Là-bas au pays du pauvre moine, votre serviteur,

«Trois augustes régentèrent le monde et cinq empereurs y distinguèrent les relations humaines fondamentales.

«Yao et Shun montèrent légitimement sur le trône,

«Yu et Tang¹ apportèrent la paix au peuple.

«Nombreux furent les descendants de Cheng et Zhou²,

«Chacun s'établissant dans son domaine et, le fort abusant du faible, ils divisèrent le royaume en se déclarant souverains.

«Dix-huit ils furent, à diviser le territoire et les frontières.

«Puis, lorsqu'ils furent réduits à douze, l'univers connut la paix.

«Manquant de chars et de chevaux, ils recommencèrent à s'entre-dévorer.

«Les sept bégémons³ entrèrent en compétition et les six États se rendirent à Qin⁴.

«Le Ciel donna naissance à son ennemi mortel, à Pei de Lu⁵.

«Fleuves et monts appartenirent dès lors aux Han qui établirent les lois à respecter.

«Les Han revinrent à Sima⁶ et les Jin se divisèrent.

«Il y en eu douze entre le Nord et le Sud, dont Song, Qi, Liang et Chen⁷.

«Les ancêtres se succédèrent jusqu'à ce que les grands Sui rétablissent l'unité véritable. Mais l'inhumanité du despote plongeait le peuple dans la souffrance.

«Notre souverain du clan des Li donna le nom de Tang à l'empire. Gaozu, s'en étant allé, règne aujourd'hui Shimin.

«Pur coule le fleuve, vaste s'étend la mer, car haute est sa vertu, large sa bonté.

«Pour avoir réduit la quantité de douce pluie, un dragon divin, esprit des eaux au nord de la cité de Chang'an, devait payer de sa vie.

«Dans la nuit, en rêve, il sollicita l'aide de notre souverain. L'empereur lui accorda le pardon et le lendemain convoqua son sage ministre. Afin de le retenir au palais, il engagea une lente partie d'échecs. Mais à midi précise le sage ministre décapita le dragon en rêve.»

À ce discours, le roi fit entendre un soudain gémississement et demanda :

«Maître de la Loi, de quel pays était ce sage ministre ?

— C'était le premier ministre auprès de Sa Majesté, notre souverain, du nom de Wei, au prénom de Zheng. Il est aussi savant en astronomie qu'en géographie, distingue le Yin du Yang. Il a grandement contribué à pacifier le pays et consolider le règne de la dynastie. À la suite de cette décapitation en rêve, le roi-dragon de la rivière Jing a porté plainte aux tribunaux infernaux, accusant notre souverain de l'avoir tué après lui avoir promis la vie sauve. C'est ainsi qu'une crise aiguë a mis notre empereur en mortel danger. Wei Zheng a cette fois rédigé une lettre

qu'il a donnée à notre souverain pour l'emporter dans l'autre monde et la remettre au juge Cui Jue de la cité de Fengdu. Peu après, l'empereur Tang mourait, pour ne revenir à la vie que trois jours plus tard, cela grâce à Wei Zheng. Ému par sa lettre, le juge Cui avait altéré le document, ajoutant vingt années de longévité à l'empereur. C'est pourquoi, voulant dès lors procéder à de grandes cérémonies par l'Eau et la Terre, l'empereur m'a envoyé sur les routes lointaines visiter maintes nations et rendre hommage au Bouddha afin d'obtenir les trois corbeilles de soutras du Grand Véhicule, opérer le salut des pécheurs et les faire passer de la souffrance au ciel.»

Le roi se remit à soupirer : «Votre grand pays est assurément cour céleste, bénéficiant d'un juste souverain entouré de sages ministres! Tandis que moi, tourmenté depuis si longtemps par une longue maladie, je ne trouve pas un seul de mes serviteurs pour me guérir.»

À ces mots, le Vénérable risqua un coup d'œil et se rendit compte que Sa Majesté avait le visage cireux et décharné, le corps émacié et l'air déprimé. Il allait se permettre quelques questions quand l'officier de la cour des banquets se présenta pour l'inviter au repas maigre. Le roi donna d'ordre de le disposer dans la salle Couverte-de-Parfums et d'y servir son propre menu : «Je partagerai le repas avec le Maître de la Loi.»

Tripitaka remercia et, il va sans dire, mangea avec le roi.

Reparlons de Singet à la Maison commune de réunion : il envoya Sablet préparer le thé, le riz et les légumes.

«Le thé et le riz, rien de plus facile à cuire», lui répondit celui-ci, «mais quant à préparer les légumes, ce ne sera pas commode.

— Pourquoi cela?

— Il n'y a rien, pas d'huile, ni de sel, ni de sauce, ni de vinaigre.

— J'ai quelques sous sur moi : envoie Porcet en acheter dans la rue.»

L'idiot se mit à jouer au tire-au-flanc : «Je n'ose pas sortir. Paraît que je n'ai pas assez bel air; je crains de susciter quelque malheur; c'est moi que le Maître blâmerait.

— Nous proposons un commerce équitable; nous ne demandons pas l'aumône, ni ne cherchons à voler. Quel malheur pourrait en résulter? répliqua Singet.

— Tu n'as donc pas vu la panique, tout à l'heure? Quand j'ai levé le nez devant la porte, une dizaine de personnes sont tombées à la renverse. Si je me pointe en plein marché dans la foule, je me demande combien de gens je tuerai de frayeur!

— Tu ne connais donc que la foule des marchés animés? Tu n'as pas vu ce qu'on vendait par ici?

— Comme le Maître m'a demandé de baisser la tête et de ne pas provoquer d'incident, je n'ai, en vérité, rien vu.

— Il y a des marchands de vin, de riz, des meuneries, et, il va sans dire, des boutiques de soieries, des merceries-épiceries. De belles maisons de thé et de ces restaurants! Des nouilles, d'énormes galettes, de gros pains cuits à la vapeur; de ces soupes, légumes, épices! Et puis tous ces gâteaux exotiques, roulés, frits, au miel... tant de bonnes choses. Tu viens avec moi en acheter? *Qu'en dis-tu?*»

L'idiot en avait l'eau à la bouche. Il ravala sa salive, sauta sur ses pieds et déclara : «Frangin, c'est bon, cette fois c'est toi qui casques, mais j'aurai ma revanche la prochaine fois quand j'aurai réuni quelques sous.

— Sablet, cuis le riz en attendant que nous te rappersions les condiments, recommanda Singet en riant en son for intérieur.

— Allez-y. Achetez tant et plus, revenez rassasiés!» répondit du tac au tac Sablet, qui avait compris que Singet se moquait de Porcet.

Porcet alla puiser à la resserre un bol et une soucoupe, puis sortit en compagnie de Singet. «Où allez-vous, vénérables? leur demandèrent deux officiers.

— Acheter des condiments, répondit Singet.

— Suivez cette avenue vers l'ouest et tournez à la tour du Tambour : vous trouverez tout ce qu'il faut au bazar des Zheng : huile, sel, vinaigre, gingembre, poivre et thé — tout ce que vous voudrez.»

La main dans la main, tous deux montèrent donc la rue vers l'ouest. Singet passa devant plusieurs maisons de thé et restaurants sans acheter ni manger ce qu'ils avaient convenu d'acheter ou de manger.

«Frangin», s'impatientait Porcet, «contentons-nous de ce qu'on vend ici, profitons-en un peu!»

Or Singet, qui voulait lui jouer un tour, n'avait aucune intention d'acheter quoi que ce soit. Il lui répondit : «Mon

sage frère, tu n'as vraiment aucun sens de l'économie! Allons un peu plus loin en choisir de plus gros.»

Leur bavardage avait à nouveau attiré la foule qui se bousculait pour mieux voir. Bientôt arrivés à la tour du Tambour, ils s'aperçurent qu'un nombre incalculable de gens, vociférant et jouant des coudes, bloquait la rue.

«Frangin, j'y renonce», déclara Porcet à ce spectacle, «ça crie tant et plus. Je crains que ce ne soit pour se saisir des bonzes. De plus, avec notre mine suspecte, s'ils nous arrêtent, qu'arriverait-il?

— Balivernes! Être moine n'est pas contraire aux lois : pourquoi nous arrêteraient-ils? Passons, allons jusqu'à la boutique des Zheng acheter quelques condiments.

— Non et non! Je ne veux pas attirer sur moi le malheur. Pour peu que l'on fende la foule et que je batte des oreilles deux ou trois fois, il en tombera je ne sais combien à la renverse, quelques-uns ne se relèveront plus et c'est moi qui devrai payer pour leur vie!

— Puisqu'il en est ainsi, reste tranquillement au pied du mur le temps que j'aie acheté ce qu'il faut. Je te rapporterai des nouilles et des galettes grillées.»

L'idiot tendit le bol et la soucoupe au Novice. Le nez contre le mur, il tournait le dos à la foule et n'aurait pas bougé pour tout l'or du monde.

Singet trouva en effet la voie bloquée du côté de la tour. Tandis qu'il se frayait un passage dans la foule, il comprit aux conversations que la raison en était la proclamation affichée au pied de la tour, que chacun cherchait à voir. En poussant, Singet parvint à s'en approcher et, ouvrant ses yeux de feu aux pupilles d'or, réussit à l'examiner attentivement. On y lisait :

Depuis que Nous, roi du pays de Pourpre-Violet du continent de l'Ouest, avons assumé le trône, les quatre orientes sont restés paisibles et la population a joui du calme. Récemment, la mauvaise tournure des affaires de l'État Nous a cloué au lit et accablé d'une longue maladie difficile à guérir. Maintes excellentes prescriptions de Notre collège royal de médecine ne sont parvenues à Nous rendre la santé.

Nous publions aujourd'hui cette proclamation qui fait appel à tous les sages lettrés de l'univers, qu'ils soient du Nord ou viennent de l'Est, de Chine ou des pays étrangers : toute personne experte en médecine ou pharmacopée est instamment priée de se présenter afin de guérir Notre

royale constitution. La moitié du territoire au premier signe de guérison : ce ne sera pas une vaine promesse.

Voilà pourquoi Nous faisons afficher la présente déclaration.

À l'issue de cette lecture, Singet ne se tint plus de joie : « Comme disent les anciens : *Remue-toi et ta fortune est faite aux deux tiers!* heureusement que nous ne sommes pas restés assis comme des idiots à l'hôtel. Il n'est dès lors plus nécessaire d'acheter des condiments : mieux vaut retarder d'un jour la quête des Écritures et me laisser m'amuser un peu à jouer au médecin. »

Le brave Singet ! Il se baissa pour abandonner bol et soucoupe, ramassa une pincée de terre, la jeta en l'air, récita une incantation qui le rendit invisible et s'avança subrepticement pour arracher l'affiche. Puis, se tournant vers le sud-ouest, il inspira un souffle magique qui se transforma en tornade quand il expira : il en profita pour faire demi-tour, retrouver l'endroit où se tenait Porcet et, le voyant comme endormi, le nez contre le mur, au lieu de le réveiller, plia la proclamation et la glissa doucement contre sa poitrine. Ceci fait, il partit le premier rejoindre à grandes enjambées la Maison de réunion, où nous le laisserons.

Reparlons de la foule au pied de la tour : quand la bourrasque se leva, chacun ferma les yeux et se cacha la tête. La tornade passée, lorsqu'on s'aperçut que l'auguste placard avait disparu, ce fut la panique.

C'est que la proclamation avait été solennellement apposée le matin même par un cortège de douze eunuques du palais¹ et de douze officiers de la garde. La trouvant arrachée par le vent moins de six heures plus tard, chacun se mit à sa recherche en tremblant. Soudain, ils tombèrent sur Porcet : de son giron dépassait un papier ! La foule s'approcha de lui en criant : « C'est toi qui a décollé l'affiche ? » L'idiot leva si brusquement la tête, en braquant son groin, que les officiers terrifiés titubèrent à reculons et s'étalèrent par terre. Comme il faisait demi-tour et allait s'enfuir, il fut retenu par les plus audacieux de ceux qui étaient devant : « Où vas-tu donc au lieu d'entrer à la cour guérir Sa Majesté ? C'est bien toi qui a détaché la convocation ? »

— C'est ta sœur² qui s'est emparée de la proclamation ! » balbutia Porcet, « ta grand-mère³ qui le guérira ! »

— Qu'est-ce que tu as fourré contre ta poitrine? demanda l'un des officiers.

Porcet baissa enfin la tête et s'aperçut qu'il avait effectivement une feuille de papier écrite sur lui. Il la déroula et jura entre les dents : « Le macaque veut ma mort! »

Avec un grognement de dépit, il allait la déchirer, mais en fut empêché par la foule.

« Tu es mort! C'est là une proclamation de notre prince régnant, que nul n'oserait détruire. Si tu l'as arrachée, c'est que tu as compétence pour le guérir : viens avec nous au plus vite! »

— Vous ne comprenez pas : ce n'est pas moi qui l'ai décollée, c'est mon condisciple aîné, Singet Conscient-de-la-Vacuité! Il m'a abandonné après l'avoir glissée dans mon giron. Si vous souhaitez tirer l'affaire au clair, je vous emmène le trouver.

— Qu'est-ce que ces balivernes! On ne va pas lâcher la cloche que l'on a sous la main pour sonner celle qui sera fondue! C'est toi qui tiens la proclamation : qui veux-tu que nous allions chercher? Ça ne te concerne pas? Nous te traînerons devant notre maître de gré ou de force! »

La foule tirait et poussait l'idiot sans autre explication, mais Porcet refusait de bouger. Il semblait avoir poussé des racines, résistant aux efforts d'une dizaine d'hommes. Porcet les mit en garde : « Vous ne savez pas qui je suis. Si vous continuez, vous allez me mettre en colère et vous ne pourrez que vous en prendre à vous-mêmes. »

Les gens de la rue, bientôt mis en émoi par l'esclandre, l'entouraient. Deux eunuques âgés qui étaient dans la foule l'apostrophèrent : « D'où es-tu avec ton visage bizarre, ton accent incorrect et ton air buté? »

— Nous sommes des terres de l'Est, envoyés en quête des Écritures au paradis de l'Ouest. Mon maître est Maître de la Loi et frère cadet de l'empereur : il vient d'entrer à la Cour échanger ses lettres de créance. J'étais venu ici avec mon condisciple aîné acheter des condiments, mais il y avait tant de monde au pied de la tour que je n'ai pas osé continuer. C'est mon condisciple qui m'a dit d'attendre ici. À la vue de la proclamation, il a provoqué la tornade qui l'a arrachée, puis l'a glissée contre ma poitrine sans que je m'en aperçoive, avant de me laisser.

— J'ai vu tout à l'heure un bonze rondouillet, à la peau

claire, qui se hâtait vers la Cour. Je présume que c'est ton maître.

— Oui, exactement.

— Où est passé ton condisciple aîné?

— Nous sommes quatre. Tandis que le Maître était parti échanger ses lettres de créance, nous étions tous les trois restés à nous reposer à la Maison commune de réunion, avec les bagages et le cheval. Après m'avoir joué ce tour, mon condisciple aîné y est retourné avant moi.

— Gardes», conclut l'un des eunuques, «ne le retenez pas. Accompagnons-le à l'hôtel pour en avoir le cœur net.

— Ces deux dames savent comment se conduire, approuva Porcet.

— Le bonze se trompe d'adresse!» s'indignèrent les officiers, «comment peux-tu avoir le front de traiter de dames ces messieurs?

— Vous n'avez pas honte!» rétorqua en riant Porcet, «C'est vous qui avez renversé le *Yin* et le *Yang*. Les appeler "messieurs", ces deux vieilles mères, au lieu de "mesdames" ou "bonnes femmes"?

— Trêve de sarcasmes!» intervint la foule, «allons trouver ton condisciple.»

Ils furent entraînés jusqu'au portail de l'hôtel par la foule vociférante de la rue, qui avait grossi jusqu'à dépasser le demi-millier.

«Un instant, messieurs», leur dit Porcet, «mon condisciple ne sera pas comme moi disposé à plaisanter. C'est un gentilhomme irascible qui prend les choses au sérieux. Il vous faudra lui tirer la grande révérence et le traiter de "monseigneur Singet" pour qu'il vous reçoive. Sinon, il vous fera grise mine et l'opération échouera.

— Si ton condisciple possède effectivement la capacité de guérir notre roi, il obtiendra la moitié du royaume», répondirent les eunuques et les officiers de la garde, «il convient donc que nous lui rendions hommage.»

Tandis que les badauds continuaient leur vacarme à la porte, Porcet conduisit les gardes et les eunuques à l'intérieur. Dans la chambre d'hôte, Singet était justement en train de raconter en riant à Sablet le tour de la proclamation arrachée. Porcet s'avança, l'agrippa et se mit à hurler :

«Sacré bonhomme! Tu m'en as fait voir! Nouilles, galettes, petits pains, ce n'était que de la frime! Et tu as

provoqué cette tornade pour me faire tourner en bourrique! C'est de cette façon qu'on traite son frère?

— Tu as dû te tromper de chemin, pauvre idiot, et t'égarer je ne sais où», s'esclaffa Singet, «après avoir passé la tour au Tambour, j'ai acheté les condiments et suis aussitôt revenu te chercher, mais je ne t'ai pas trouvé et suis rentré le premier. De quelle proclamation parles-tu? Où ça?

— Les officiers chargés de la surveiller sont ici.»

Il n'avait pas fini sa phrase que les eunuques et les gardes le saluaient et déclaraient : « Monseigneur Singet, le destin sourit aujourd'hui à notre roi, puisque le Ciel vous envoie exercer vos éminents talents d'expert en médecine. Si vous parvenez à le guérir, la moitié du territoire vous appartient.»

À ce discours, le Novice prit un air sérieux, se saisit de la proclamation que tenait Porcet et répondit : « Je présume que vous êtes chargés de la surveillance.»

Les eunuques se prosternèrent : « Vos esclaves sont fonctionnaires du palais intérieur à la direction des rites. Ceux-là sont de la garde en habits de brocart.

— C'est bien moi qui ai décollé cet appel aux médecins et qui ai délibérément envoyé mon condisciple vous conduire ici. Puisque votre souverain est malade, rappelez-vous l'adage : *Médecine ne se vend pas avec; malade, ne cherche plus le médecin.* Allez dire à votre roi de venir lui-même m'en prier : j'ai pouvoir de guérir en étendant la main.»

Les eunuques étaient stupéfaits.

« De telles prétentions ne sauraient être sans fondement », fit valoir l'un des gardes, « la moitié d'entre nous reste ici l'en prier silencieusement; l'autre va à la cour présenter son rapport.»

Quatre eunuques et six gardes se rendirent directement à la cour sans attendre d'être convoqués et déclarèrent devant les marches du trône : « C'est une joie entre mille, Votre Majesté! »

Le roi apprenait la nouvelle au moment où s'achevait son entretien avec Tripitaka. Il demanda : « D'où vient cette joie? »

— Vos esclaves ont convoyé ce matin l'appel aux médecins et l'avaient placardé au pied de la tour au Tambour, quand un saint moine l'a décollé, le vénérable Singet, venu des lointaines terres de l'Est. Il se trouve présen-

tement à la Maison commune de réunion et voudrait que Votre Majesté aille en personne l'inviter. Il a le pouvoir de guérir par imposition des mains. Telle est la raison de notre retour.»

Rempli de joie à cette nouvelle, le roi demanda à Tripitaka :

«Combien d'éminents disciples avez-vous, Maître de la Loi?»

— Le pauvre moine, votre serviteur, dispose de trois stupides disciples, répondit Tripitaka en joignant les paumes.

— Lequel de vos éminents disciples est expert en médecine?

— Je ne saurais cacher la vérité à Votre Majesté : mes stupides disciples sont des rustres et sauvages qui ne savent que porter bagages, charger le cheval, franchir les torrents et conduire mon humble personne à travers la montagne. Il peut leur arriver, aux passages dangereux, d'avoir à terrasser les démons ou capturer les monstres, soumettre les dragons ou piéger les tigres, rien de plus. Aucun d'entre eux ne connaît la médecine.

— Pourquoi tant d'excessive modestie, Maître de la Loi? C'est assurément le Ciel qui a voulu que nous nous rencontrions le jour même où je faisais une apparition à la salle d'audience. Si votre éminent disciple ignorait la médecine, aurait-il arraché la proclamation et me demanderait-il de l'accueillir en personne? Il a sûrement la capacité de guérir le souverain du pays.» Et d'ordonner : «Ministres civils et militaires, mon corps est trop faible et mes forces trop réduites pour prendre le risque de monter en char royal. Allez en mon nom hors de la cour insister auprès du vénérable Singet pour qu'il vienne m'ausculter. Traitez-le avec le plus grand respect, appelez-le "vénérable Singet" et "divin moine", saluez-le comme s'il était votre souverain.»

Conformément à l'ordre reçu, les ministres se rendirent avec les eunuques et les gardes à la Maison commune de réunion, où ils se mirent en rang pour présenter leurs respects. Porcet en était si impressionné qu'il s'était caché dans une pièce secondaire, tandis que Sablet cherchait à se faire oublier au pied du mur. Le grand saint trônait au milieu de la pièce, impassible. Porcet était outré : «Ce maudit macaque est à battre, à tuer! Il reçoit tous ces

hommages sans daigner rendre la politesse, ni même se lever!»

Peu après, la cérémonie des salutations terminée, ils se regroupèrent pour déclarer : «Voici ce que Sa Majesté fait savoir au divin moine, le vénérable Singet : nous, serviteurs du souverain du pays de Pourpre-Violet, lui présentons très respectueusement la royale directive qui le prie de bien vouloir entrer à la cour examiner son état de santé.

— Pourquoi votre roi ne vient-il pas lui-même? répliqua Singet en se levant enfin.

— Notre roi, se sentant trop faible pour monter en char, nous a chargés de vous présenter ses respects et, avec ses salutations, de vous inviter.

— Dans ce cas, veuillez repartir; je vous suis.»

Les officiers civils et militaires s'ébranlèrent, chacun regroupé selon son rang. Singet se leva après avoir rectifié sa tenue.

«Ne nous y mêle pas, frangin! lui souffla Porcet.

— Entendu, mais je veux que vous preniez livraison de médicaments pour mon compte.

— Quel genre de médicaments?

— Tout ce que l'on vous enverra, prenez-le. J'en aurai usage à mon retour.»

Tous deux acquiescèrent.

Bref, le Novice et les officiels arrivèrent un moment plus tard au palais. Les ministres entrèrent les premiers l'annoncer au roi, qui fit relever les rideaux de perles, ouvrit ses yeux de phénix aux pupilles de dragon et laissa tomber ces paroles d'or : «Lequel de vous est le vénérable moine divin Singet?

— C'est moi, votre vieux Singet!» répondit d'une voix forte le Novice en faisant un pas en avant.

Frappé, à en trembler, par la brutalité de la réponse et la hideur du visage, le roi s'effondra sur son trône. Les eunuques et les dames de service l'emportèrent précipitamment.

«Il m'a terrifié à mort!» murmurait le roi. Les officiers ne contenaient plus leur ressentiment contre Singet : «Un bonze aussi rustre et grossier! Avoir le front d'arracher la proclamation!»

Singet répondit avec le sourire : «Vous avez tort de me faire des reproches, messieurs. Si vous traitez les gens de

cette façon méprisante, votre roi n'aura pas encore guéri dans mille ans.

— Peut-on vivre assez longtemps pour ne pas guérir avant mille ans?

— Présentement souverain malade, il deviendra fantôme malade à sa mort, et à sa renaissance suivante maladif. Ne peut-on ainsi atteindre mille ans?»

La colère gagnait les serviteurs du roi : « Quel insolent, ce bonze ! Comment oses-tu proférer pareilles inepties !

— Ce ne sont pas des inepties. Écoutez-moi plutôt :

*« Les arcanes subtiles de l'art médical
Demandent force cogitations mentales.
Regarder, demander, ausculter et tâter :
Une seule de ces choses ne saurait manquer.
Primo, observer la complexion des humeurs :
Suintant, sec, gras, maigre, éveillé ou pesantur.
Secundo, écouter si la voix est claire,
Si les paroles sont folles ou sincères.
Tertio, questionner sur le cours de l'affection,
Le boire, le manger et les défécations.
Quattro : enfin tâter les pouls ; des méridiens,
Flottant, submergé, recto verso, saisir le lien.
Sans observer, écouter, demander, tâter,
Il perd tout espoir de recouvrer la santé. »*

Dans la foule des officiers civils et militaires se trouvait un membre du collège royal de médecine qui, à ce discours, en fit les plus grands éloges : « Le bonze parle fort raisonnablement. Dans l'examen d'une maladie, même un immortel ne saurait exercer sa divine habileté à guérir que par l'union des quatre méthodes que sont l'observation, l'écoute, l'interrogation et la sphygmologie¹. »

Se rendant à ces arguments, les officiers firent transmettre le message suivant par le service intime du roi : « Le Vénérable désire avoir recours aux quatre méthodes raisonnées de l'observation, de l'écoute, de l'interrogation et des pouls, afin de connaître la maladie et de prescrire en conséquence la médication. »

Étendu sur la couche royale, le souverain haletait : « Dites-lui de s'en aller ! Je ne saurais supporter la vue d'un étranger ! »

Le préposé du service intime sortit déclarer : « Moine, la

volonté du roi est que tu t'en ailles, car il ne peut supporter la vue d'un visage inconnu.

— S'il ne supporte pas la vue d'une face inconnue», répondit Singet, «je sais examiner les pouls au bout de fils suspendus.

— Nous avons entendu parler de cette technique», se dirent les officiers, secrètement fort aise, «mais nous ne l'avons jamais vue. Retournez donc en faire rapport à Sa Majesté.»

Le préposé du service intime revint annoncer : «Seigneur, le vénérable Singet, sans regarder Votre Majesté, pourrait examiner vos pouls par fils suspendus.»

Le roi songeait que, malade depuis trois ans, il n'avait pas encore essayé cette méthode et donna l'ordre de le faire entrer.

«Notre maître l'autorise à utiliser les fils suspendus : invitez-le à entrer sans tarder.»

Singet pénétra aussitôt dans la salle d'audience, où le moine chinois l'accueillit vertement : «Maudit macaque, tu me conduis à ma perte!

— Mais, cher maître», rétorqua Singet en souriant, «je vous apporte au contraire du prestige. Comment pouvez-vous me dire une chose pareille?

— Depuis des années que tu es avec moi, je ne t'ai jamais vu guérir qui que ce soit», se mit à crier Tripitaka, «toi qui ne connais rien à la pharmacopée, qui n'as jamais lu d'ouvrages médicaux, comment as-tu pu avoir la témérité de nous précipiter dans cette catastrophe!

— Maître, c'est que vous n'êtes pas au courant», répliqua Singet, toujours avec le sourire, «je connais plusieurs recettes de plantes médicinales efficaces contre de graves maladies; pourvu que je le guérisse, tout ira bien. À supposer que le traitement le tue, nous ne saurions être poursuivis que pour incompétence, crime qui n'est point passible de mort : il n'y a rien à craindre! Ce n'est pas grave, pas grave du tout! Asseyez-vous et voyez comment je me débrouille en sphymologie.

— Toi qui n'as jamais vu le traité des *Questions simples*¹, le *Classique des difficultés*², la *Pharmacopée*³ ou les *Arcanes des pouls*⁴, qui n'en connais pas la moindre formule, qui serais bien incapable de les gloser, comment peux-tu parler à tort et à travers, te prétendre expert dans l'examen du pouls au moyen de fils suspendus?

— Je porte sur le corps des fils d'or que vous n'avez jamais vus», répliqua en riant Singet; il tendit la main pour arracher trois poils à sa queue, fit une passe de ses doigts, leur cria de se changer et ils se transformèrent en trois fils, long chacun de vingt-quatre pieds, correspondant aux vingt-quatre «souffles» de l'année¹.

Les tenant en main, il se tourna vers Tripitaka : «Ne voilà-t-il pas mes fils d'or?»

— Vénérables, mettez un terme à cette discussion», intervint l'eunuque préposé au service intime qui se tenait sur le côté, «je vous en prie, entrez au palais procéder à cet examen.»

Singet prit congé de Tripitaka et suivit le préposé pour voir ce qu'il en était de la maladie. Le cas de rappeler :

*Secret du cœur peut guérir le pays entier,
Formule d'entrailles donne l'éternité.*

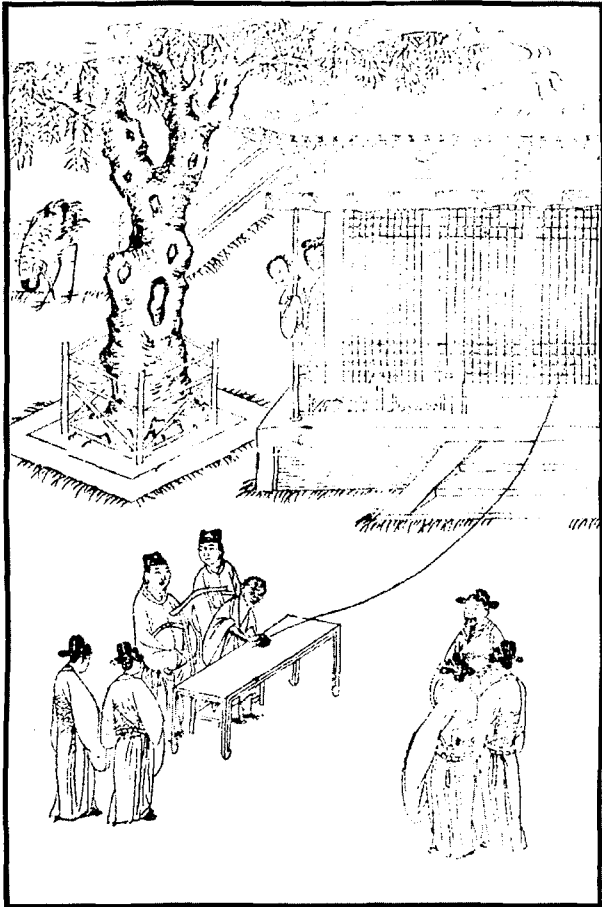
Si vous ne savez, en fin de compte, quelle maladie il découvrira ni quelle prescription il proposera, écoutez donc la séance qui vient pour en savoir plus!

CHAPITRE LXIX

OÙ LE MAÎTRE DU MENTAL
PRÉPARE DANS LA NUIT UN REMÈDE,
ET LE MONARQUE PARLE
AU BANQUET D'UN MONSTRE PERVERS.

Le récit nous a exposé comment Singet le grand saint se rendit avec l'eunuque du service intime jusqu'aux appartements intérieurs du palais et resta debout à la porte de la chambre à coucher du roi. Il tendit les trois fils d'or à l'eunuque pour qu'il les portât à l'intérieur avec ces instructions : «Priez la reine, les dames du palais ou les eunuques de service de bien vouloir fixer ces fils au poignet gauche de Sa Majesté, respectivement aux trois sections dites "pouce", "passe" et "pied"². Veuillez ensuite me faire passer l'autre bout des fils par la fenêtre.»

L'eunuque fit ce qui lui était demandé : il invita le roi à



Singet prit l'un des bouts entre le ponce et l'index.

se dresser sur son lit royal, lia les fils aux trois sections et laissa pendre l'autre extrémité par la fenêtre. Singet prit l'un des bouts entre le pouce et l'index pour examiner les pouls de la section du «pouce», puis de celle de la «passe» en tenant l'autre fil entre le majeur et le pouce, enfin les pouls du «pied» en serrant le troisième fil entre le pouce et l'annulaire.

Ensuite, après avoir mis en harmonie sa propre respiration¹, il détecta, des quatre humeurs², des cinq oppressions³, des sept symptômes externes et des huit internes des pouls⁴, ainsi que des neuf expectatives⁵, ce qu'il en était. En passant du léger au moyen et au lourd, puis en exerçant l'ordre de pression inverse⁶, il parvint à distinguer l'origine du vide et du plein⁷. Cela fait, Singet demanda de détacher les fils du poignet gauche pour les fixer de la même façon à celui de la main droite. Il procéda au même examen systématique au moyen des doigts de la main gauche, puis, l'opération achevée, d'une secousse récupéra ses poils.

Enfin, d'une voix tonnante il fit connaître le diagnostic : «Les pouls à un pouce de la main gauche de Votre Majesté sont forts et tendus, ceux de la “passe” sont visqueux et languides, ceux à un pied creux et submergés. Quant au poignet droit, ceux à un pouce sont flottants et glissants, ceux de la “passe” lents et noueux, ceux à un pied accélérés et fermes. Pouls gauches à un pouce forts et tendus indiquent vide interne et douleur au cœur; visqueux et languides à la “passe”, transpiration et crampes; creux et submergés à un pied, urine rouge et selles sanglantes. À la main droite, pouls à un pouce flottants et glissants signifient nodosités internes et méridiens bloqués⁸; lents et noueux à la “passe”, rétention de matières solides et liquides; accélérés et fermes à un pied, dysfonction entre lourdeur pleine et froideur vide. Voici le diagnostic de votre noble affection : c'est une maladie due à la peur et à l'anxiété, dénommée “le couple d'oiseaux s'est perdu”.»

À ce discours qu'il entendait de sa chambre, le roi, rempli de joie, répondit à haute voix, en rassemblant ses énergies : «Vos doigts ont compris, très bien compris! C'est en effet ce dont je souffre : veuillez repartir me trouver le bon remède!»

Le grand saint sortit alors du palais à pas lents. La

nouvelle du succès de la consultation avait déjà été répandue par les eunuques qui avaient tout entendu.

L'instant d'après, Tripitaka l'accueillait et lui demandait comment les choses s'étaient passées. «J'ai formulé le diagnostic après examen des pouls», répondit Singet, «il me faut maintenant concocter le remède.»

«Vénérable et divin moine, vous venez de parler d'une affection intitulée "le couple d'oiseaux s'est perdu" : qu'est-ce que c'est? voulurent savoir les officiers qui s'étaient approchés.

— Il y avait un couple, mâle et femelle», répondit en souriant Singet, «ils volaient ensemble. Une soudaine tempête les sépare; la femme perd de vue le mâle; le mâle ne voit plus la femelle; la femelle pense au mâle; le mâle à la femelle : n'est-ce point "le couple d'oiseaux s'est perdu"?»

À ces mots, les officiers applaudirent et se récrièrent en chœur : «Un moine divin, en vérité, un divin médecin!»

Ils ne tarissaient pas d'éloges.

«Maintenant que vous avez déterminé les conditions de la pathologie», lui demanda un membre du collège royal de médecine, «quel remède allez-vous utiliser pour le guérir? Nous aimerions le savoir.

— Inutile de rédiger la recette. Je choisirai au vu des produits.

— Mais les traités ne disent-ils pas que la pharmacopée comprend huit cent huit saveurs et la pathologie quatre cent quatre affections? Puisqu'une même personne ne saurait avoir toutes les maladies, il serait absurde d'utiliser tous les ingrédients. Comment cela? Choisir tous les produits qui seraient présentés à votre vue?

— Les anciens ne disent-ils pas : *Il ne faut s'en tenir aux recettes; use des remèdes selon les circonstances.* C'est pourquoi il me faut tous les produits que je doserai comme il convient.»

Renonçant à discuter, les médecins officiels quittèrent aussitôt la cour pour envoyer les plantons de service faire le tour des herboristeries et drogueries de la ville, à raison de trois livres de chaque produit à fournir au Novice.

«Ce n'est pas ici le lieu qui convient à la préparation», objecta Singet, «veuillez envoyer les drogues et ustensiles de préparation à la Maison commune de réunion, aux bons soins de mes deux condisciples.»

Les médecins royaux acquiescèrent. Ils firent porter à l'hôtellerie trois livres de chacun des huit cent huit produits, ainsi que meules, pilons, rouleaux, tamis, entonnoirs, passoirs et autres ustensiles de ce genre, dûment enregistrés et mis de côté un par un.

Singet monta dans la salle d'audience inviter le Maître à retourner avec lui à l'hôtel préparer le remède. Le Vénérable se levait pour partir quand parvint un ordre émanant du palais intérieur : il demandait de retenir le Maître de la Loi et de l'inviter à passer la nuit au pavillon Splendeur-de-la-Culture¹, en attendant que, le lendemain matin, le roi fût complètement remis après avoir absorbé le remède. Ensuite Sa Majesté les remercierait, procéderait à l'échange des lettres de créance et les raccompagnerait.

«Ô disciple!» s'écria Tripitaka alarmé, «l'intention est de me retenir comme garant. S'il guérit, il nous renverra avec joie. Sinon, c'en est fini de ma vie. Tu ferais bien de t'appliquer avec la plus grande attention à concocter quelque chose d'efficace.

— Rassurez-vous, maître», répondit Singet sans se départir de son sourire, «profitez du séjour! Je saurai y faire.»

Sacré grand saint! Il se rendit directement à l'hôtellerie après avoir pris congé de Tripitaka et des courtisans. Porcet l'accueillit en riant : «Frangin, je t'ai compris!

— Qu'est-ce que tu as compris?

— Tu as compris que cette quête des Écritures n'aboutirait pas, mais comme tu manques de capitaux pour t'établir, constatant combien le pays était riche, tu as trouvé ce stratagème pour ouvrir un commerce d'herboristerie.

— Trêve d'inepties!» s'écria Singet, «quand le roi sera guéri, je ne serai que trop heureux de quitter la cour et reprendre la route. Ouvrir une herboristerie!

— Mais enfin, sinon, ces huit cent huit produits, à raison de trois livres chacun, totalisent deux mille quatre cent vingt-quatre livres : quelle quantité pourrais-tu utiliser pour soigner une seule personne? Il faudrait des années pour tout consommer!

— Je n'ai évidemment nul besoin de tout cela. Si j'ai exigé une telle quantité, c'est pour empêcher ces médecins stupides et bornés de deviner quels produits je vais utiliser. Il leur sera ainsi difficile de savoir quelle est cette mystérieuse recette.»

À ce point de leur conversation, deux employés de l'hôtel s'agenouillèrent pour leur annoncer : « Nous prions messeigneurs et divins moines de venir prendre leur repas du soir.

— Vous souvenez-vous comment vous nous avez traités ce matin », répondit Singet, « maintenant vous vous agenouillez pour nous inviter : pourquoi cela ?

— Quand Vos Seigneuries sont venues », répliquèrent en se prosternant les préposés, « vos humbles serviteurs étaient aveugles, incapables de reconnaître votre éminente dignité. Depuis, nous avons appris que vous étiez un médecin d'exceptionnel talent qui soignez notre souverain. En cas de guérison, la moitié du territoire sera vôtre et nous deviendrons vos sujets : ces hommages vous sont dus. »

Fort aise à ce discours, Singet monta dans la salle s'asseoir à la place d'honneur, Porcet et Sablet prenant place à sa gauche et à sa droite. On servit le repas maigre. C'est alors que Sablet demanda : « Frangin, où est le Maître ?

— Le roi l'a gardé en gage », répliqua Singet en riant, « il attend d'être remis pour nous récompenser et nous raccompagner.

— Est-ce qu'il a ce qu'il faut ? demanda encore Sablet.

— En compagnie du roi ? Quand je partais, il y avait déjà trois grands secrétaires¹ autour de lui à l'inviter à se rendre au pavillon Splendeur-de-la-Culture.

— Ce qui revient à dire, que, tout compte fait, c'est le Maître qui est traité avec le plus de munificence », fit remarquer Porcet, « il jouit de la compagnie de grands secrétaires, alors que nous n'avons que ces deux préposés d'hôtellerie pour nous servir. Qu'importe ! Je n'en mangerai pas moins de bon appétit. »

Les trois condisciples jouirent tout à leur aise de leur soirée.

Comme il se faisait tard, Singet appela les préposés : « Débarrassez la table et trouvez-nous un peu plus d'huile et de chandelles : nous profiterons du calme de la nuit pour préparer le remède. »

Ils apportèrent une bonne quantité d'huile et de chandelles avant de recevoir l'ordre de se retirer. Vers le milieu de la nuit, alors que le calme régnait dans les rues et que tout était silencieux, Porcet s'impatienta :

«Frangin, quelles drogues prépare-t-on? Finissons-en, j'ai sommeil!

— Prends une once de rhubarbe¹ et mouds-la en poudre fine, répliqua Singet.

— La rhubarbe est de saveur amère, de nature froide, sans toxicité», dit alors Sablet, «elle tend à la submersion et non à flotter; elle est de fonction active et non conservatrice; appliquée à la mélancolie, elle décongestionne, décante malheur et désordre, ramène la paix. On la dénomme "général", car c'est un laxatif, tout simplement. Je crains toutefois qu'elle ne soit déconseillée dans un état général de faiblesse dû à une longue maladie.

— Tu ignores, sage frère», répliqua en souriant Singet, «que cette drogue profite au phlegme et facilite la circulation des humeurs; elle nettoie les concrétions de froid ou de chaud dans le ventre. Ne t'occupe pas de ce que je fais. Va me chercher une once de croton², décortique et pèle les graines, écrase-les pour en sortir l'huile toxique et mouds-les en poudre fine.

— Le croton est de saveur âcre», déclara Porcet, «de nature chaude, il est toxique. Il dissout les accumulations durcies, débarrasse les poumons et les entrailles du froid submergé. Il dégage les obstructions et favorise la circulation des eaux et des grains. C'est un guerrier qui prend d'assaut portes et barrières : il ne faut y avoir recours à la légère!

— Tu n'es pas non plus au courant, sage frère», rétorqua Singet, «la drogue brise les coagulations et dégage les intestins. Elle est capable de régulariser les gonflements du cœur et l'hydropisie. Prépare-la-moi sans tarder; j'ai à la compléter par la saveur d'un adjuvant.»

Tous deux se mirent aussitôt à réduire en poudre fine les deux produits.

«Il te faut encore combien de dizaines de saveurs, frangin?» demandèrent-ils.

— Je n'en ai plus besoin.

— Huit cent huit produits, trois livres de chaque et n'en utiliser que deux onces : c'est vraiment se moquer du monde! s'indigna Porcet.

— Ne discute pas, sage frère», répliqua Singet en s'emparant d'une coupe en porcelaine à décor de fleurs, «prends ça et remplis-le-moi à moitié de suie en grattant le fond de la marmite.



L'idiot pressa sous le ventre, attendit un bon moment : rien ne venait.

— Pour quoi faire?

— J'en ai besoin dans la préparation.

— Je n'ai jamais vu utiliser de la suie de marmite dans un remède, intervint Sablet.

— Ce genre de suie s'appelle "givre des mille plantes", répliqua Singet, ça peut soigner toutes les maladies. Ne le sais-tu pas?»

L'idiot se mit tout de bon à gratter une demi-coupe et se remit à moudre. Singet lui tendit à nouveau la tasse : « Va me la remplir à moitié d'urine de cheval.

— Que veux-tu en faire?

— Je veux rouler des pilules.

— Frangin!» s'exclama Sablet, qui se remit à rire, «ce n'est pas une plaisanterie. La pisse de cheval pue : elle ne saurait entrer dans la composition d'un remède! J'ai vu faire des pilules avec de la pâte à vinaigre, avec de la colle de vieux riz, avec du miel clarifié ou même de l'eau pure, mais jamais avec de la pisse de cheval! La chose est d'une telle puanteur que toute personne faible de la rate vomirait rien qu'à l'odeur. Si tu lui administres en plus du croton et de la rhubarbe, tu vas le purger par le haut et par le bas. Ce ne sera pas une plaisanterie!

— Tu ne comprends pas le fin du fin! Notre cheval n'est pas une monture ordinaire : c'est en fait un dragon des mers occidentales. Si tu obtiens de lui qu'il veuille bien pisser, il te guérit n'importe quelle maladie, le produit aussitôt ingéré. Mais la précipitation n'en tirera rien.»

À ces mots, Porcet courut auprès de la bête qui dormait, couchée sur le sol. L'idiot la réveilla d'un coup de pied, pressa sous le ventre, attendit un bon moment : rien ne venait. Il revint déclarer à Singet : « Au lieu d'aller soigner le roi, tu ferais mieux d'aller t'occuper du cheval. Le pendard est à sec, pas question d'en tirer la moindre goutte d'urine.

— Je vais avec toi, répondit en riant le Novice.

— Je viens aussi jeter un coup d'œil», ajouta Sablet.

Tandis que tous trois s'approchaient du cheval, celui-ci sauta sur ses pattes et, usant de la langue des humains, déclara d'une voix forte : « Ne le sais-tu pas, condisciple aîné? Je suis en fait le dragon volant des mers occidentales. J'avais enfreint les dispositions de la loi du Ciel, mais la *bodhisattva* Guanyin m'a sauvé et m'a permis de racheter mon crime en portant le Maître dans sa quête des Écri-

tures au paradis de l'Ouest; elle m'avait scié les cornes, écaillé et transformé en cheval. Si je pisse en traversant un cours d'eau, les poissons qui en consommeraient deviendraient dragons. L'herbe de montagne arrosée par mon urine deviendrait champignon magique qui donnerait longévité indéfinie au garçon qui le cueillerait. Comment consentirais-je à en lâcher inconsidérément en ce vulgaire monde de poussière?

— Pèse bien tes mots, frère», répliqua Singet, «nous sommes ici en un royaume des régions de l'Ouest qui n'est pas vulgaire monde de poussière. Il ne s'agit pas non plus d'en lâcher inconsidérément. Comme dit le proverbe : *L'ensemble des poils fait la fourrure*. Il nous faut ton concours pour guérir le roi. Si nous y parvenons, la gloire en reviendra à tous. Sinon, je crains qu'il ne nous soit difficile de quitter ce territoire.

— Attendez!» se contenta de proférer alors le cheval.

Le voilà qui pousse de l'avant, s'accroupit vers l'arrière, serre les dents au point qu'on les entendait crisser et, au bout des plus grands efforts, se relève après avoir lâché quelques gouttes.

«Le pendar!» grognait Porcet, «même si c'était de l'or liquide, il pourrait en pisser un peu plus!»

Voyant la coupe remplie presque à moitié, Singet s'écria : «C'est assez, emporte-la!»

Sablet se réjouit enfin.

Tous trois retournèrent dans la salle, où ils malaxèrent les produits qu'ils avaient préparés avec le liquide, pétrissant trois grosses pilules.

«Trop grosses, mes frères, s'inquiéta Singet.

— Elles ne sont pas plus grandes que des noix», rétorqua Porcet, «si c'était moi, je n'en ferais qu'une bouchée!»

Sur ce, ils les rangèrent dans une petite boîte. Les disciples s'endormirent tout habillés. La nuit se déroula sans encombres.

L'aube bientôt se levait. Disons que le roi, tenant audience en dépit de son état, invita le moine chinois à passer le voir et dépêcha ses officiers à la Maison commune de réunion présenter ses respects au divin moine, le vénérable Singet, et chercher le remède.

La délégation se rendit donc à l'hôtellerie et, se prosternant jusqu'à terre devant Singet, lui fit savoir : «Nous venons sur l'ordre exprès du roi vous présenter ses

respects et prendre livraison de la merveilleuse prescription.»

Le Novice fit chercher la boîte par Porcet, l'ouvrit et la tendit aux officiers. «Comment se nomme le remède?» demandèrent-ils, «de façon à pouvoir répondre quand nous verrons Sa Majesté.

— Ce sont des pilules de cinabre d'or noir», répondit Singet.

«Avec la suie de la marmite, ce ne peut être que de l'or noir», se disaient Porcet et Sablet en riant intérieurement.

«Que faut-il boire pour accompagner et conduire la pilule?»

— Indifféremment deux sortes de conducteurs, dont l'un est facile à obtenir. Il me faut six produits pour la décoction.

— Lesquels?

— Un pet de corbeau en plein vol, de la pisse de carpe en plein courant, de la poudre du visage de la Mère-Reine de l'Occident, de la suie du fourneau de préparations alchimiques de seigneur Laozi, trois morceaux du bonnet déchiré de l'empereur de Jade et, pour finir, cinq poils de la moustache d'un dragon en difficulté. Le remède administré avec cette concoction débarrassera immédiatement votre roi de sa maladie.

— Ce sont là ingrédients introuvables en ce bas monde. Permettez-nous de vous demander ce qu'est l'autre conducteur.

— De l'eau sans origine.

— Voilà qui est facile, répliquèrent en riant les envoyés.

— Comment cela, facile à trouver?

— C'est la coutume des gens d'ici d'opérer ainsi : on prend un bol, on va au puits ou à la rivière puiser de l'eau et l'on rentre aussitôt sans rien renverser ni se retourner : l'eau que l'on donne au malade pour avaler son remède est réputée sans origine.

— L'eau du puits ou de la rivière a dans les deux cas une origine. L'eau dont je parle n'est pas de celle-là, c'est celle qui tombe du ciel et que l'on boit avant qu'elle ait humecté le sol.

— Voilà qui est bien facile aussi. Nous attendrons que le ciel se couvre et que la pluie tombe.»

Là-dessus, ils remercièrent Singet et s'en retournèrent

présenter le remède au roi. Fort aise, celui-ci ordonna aussitôt qu'on le lui apportât.

«Quelle sorte de pilules est-ce? demanda-t-il à leur vue.

— Le divin moine nous a dit que c'était du cinabre d'or noir, à prendre avec de l'eau sans origine.»

Le roi allait en faire chercher, mais les officiers lui expliquèrent : «Selon le divin moine, il ne s'agit pas d'eau de puits ou de rivière; c'est seulement celle qui tombe du ciel sans avoir touché terre.»

Le roi fit aussitôt convoquer le chambellan de service pour transmettre aux magiciens officiels l'ordre de solliciter la pluie. Les officiers obéirent et affichèrent le décret, sur lequel le récit ne s'étendra pas.

Revenons à Singet qui était dans la salle de la Maison de réunion; il appela Porcet et lui dit : «Je leur avais concédé tout à l'heure qu'il pourrait prendre le remède avec de l'eau tombée du ciel. Cela devient urgent : comment lui procurer de l'eau de pluie? Leur roi est à mon avis un souverain de grande sagesse et de haute vertu : il nous faut l'aider un peu à en obtenir. Qu'en penses-tu?

— Comment faire?

— Tiens-toi debout à ma gauche, tu me serviras d'étoile complémentaire.» Puis, se tournant vers Sablet : «Mets-toi à ma droite, tu seras ma constellation de secours. Laissez-moi l'aider à se procurer un peu d'eau sans origine.»

Sacré grand saint! Il se mit à exécuter les pas de danse de la Grande Ourse¹, récita une incantation, et bientôt surgit à l'est un amas de nuages noirs qui se rapprochèrent peu à peu jusqu'à se trouver au-dessus de leurs têtes.

«Grand saint! cria une voix, Aouang, le roi-dragon des mers orientales est à votre service.

— Je me serais gardé de te déranger pour rien : je te prie de nous aider à nous procurer un peu d'eau sans origine pour que le roi puisse prendre son remède.

— Mais, grand saint, quand vous m'avez convoqué, vous ne m'aviez point parlé d'eau! Votre humble dragon est venu sans rien sur lui; je n'ai pas mes instruments, ni vent, ni nuages, tonnerre ou éclair : comment faire tomber la pluie?

— On n'en a pas l'usage pour le moment, de vent, nuages et tonnerre; d'ailleurs, il n'en faut pas beaucoup, juste assez pour faire passer la pilule.

— Dans ce cas, laissez-moi éternuer une ou deux fois : le peu de salive que j'aurai craché, vous n'aurez qu'à le lui donner avec le remède.

— Parfait! Je n'en demande pas plus», répliqua Singet, fort aise, «inutile de tarder plus longtemps. Mieux vaut s'y mettre au plus tôt!»

Du haut des airs où il se trouvait, le roi-dragon abaissa lentement les nuages noirs jusqu'à ce qu'ils se trouvent au-dessus du palais et, restant invisible, cracha un jet de salive qui se transforma en douce ondée.

Tous les courtisans d'applaudir : «Ô joie inouïe, Votre Majesté, notre maître : seigneur Ciel nous envoie une douce pluie!»

Le roi fit aussitôt diffuser la consigne suivante : «Prenez vasques et vases pour la recueillir. Tous fonctionnaires, quel que soit leur rang, aux palais externe et interne, ont le devoir de réunir cette eau divine et contribuer à Notre salut.»

Imaginez tous ces officiers civils et militaires, les épouses royales des trois palais, les concubines des six cours, les trois mille filles de compagnie, et les huit cents charmantes beautés, tendre chacun bol, tasse ou plat pour recueillir la douce pluie! Dans l'espace, le dragon prenait soin de ne pas quitter les abords du palais royal. Au bout de deux heures, il prit congé du grand saint et retourna vers l'océan.

Quand on rassembla les récipients, l'on s'aperçut que certains ne contenaient que deux gouttes, d'autres quatre ou cinq. Il y en avait aussi qui n'avaient rien recueilli du tout. En réunissant le tout, on obtint néanmoins la valeur de plus de trois coupes, que l'on posa en offrande sur la table royale.

*Une étrange fragrance remplissait la salle aux Clochettes-d'Or,
De délicieux effluves flottaient sur la cour du fils du Ciel.*

Le roi prit congé du Maître de la Loi, fit apporter le cinabre d'or noir et l'eau de pluie dans sa chambre, où il commença par avaler une première pilule en vidant une coupe, puis une seconde, accompagnée de la deuxième tasse, enfin la troisième avec la troisième coupe d'eau douce. Bientôt se fit dans son ventre comme un bruit de treuil ininterrompu : il lui fallut s'asseoir sur le seau de

propreté quatre ou cinq fois de suite. Après avoir pris un peu de bouillie de riz, il se renversa, épuisé, sur la couche royale.

Deux des royales épouses prirent le seau pour l'examiner : il y avait une boule de riz glutineux dans l'amas de mucosités, phlegme et saletés dont aucune description n'épuiserait le détail. Les dames s'approchèrent du lit pour annoncer : «La source de la maladie a été expulsée!»

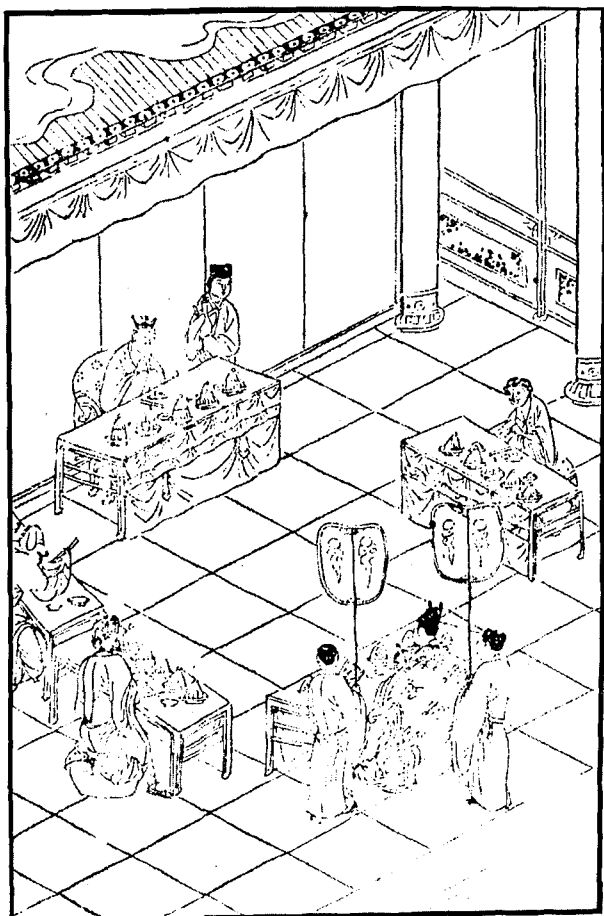
À cette nouvelle, le roi se réjouit fort et reprit un peu de riz. Peu après, il sentit progressivement son cœur et sa poitrine comme s'élargir, le sang et les humeurs retrouver l'équilibre. La force revenant dans ses jambes avec la vigueur d'une énergie nouvelle, il descendit de la couche royale, enfila des vêtements de cérémonie et monta voir le moine chinois à la salle d'audience, le saluant jusqu'à terre. Le Vénérable lui rendit le salut en hâte. Le roi le releva de ses propres mains, puis ordonna à l'un de ses secrétaires : «Prenez un carton et inscrivez une formule du genre *en me prosternant à nouveau devant vous...* Envoyez l'invitation aux trois éminents disciples du Maître de la Loi. Par ailleurs, faites ouvrir la grande salle de l'Est¹ et demandez à la cour des banquets de préparer le festin d'action de grâces.»

Les officiers de la cour obtempérèrent et, chacun s'affairant, qui au courrier, qui au banquet, tout fut prêt en un instant. Le cas de le dire : *L'État possède la force de renverser les montagnes!*

Quand Porcet vit arriver les officiers qui apportaient le message, il ne se retint pas de joie : «Frangin, un remède merveilleux, en effet! S'ils viennent aujourd'hui nous remercier, c'est entièrement dû à ton mérite!

— Que dis-tu là!» protesta Sablet, «comme le dit l'adage : *La gloire d'un seul rejaillit sur toute sa maisonnée!* Nous avons tous participé à la préparation du remède et en partageons le mérite. Ne nous soucions plus que d'en jouir. Trêve de bavardages!»

Hé! Voyez les trois compères au comble de la joie entrer tout de go à la cour. Accueillis par les officiers, ils furent conduits à la grande salle de l'Est, où avaient déjà pris place le moine chinois, le roi et les grands secrétaires. Quand Singet, ainsi que Porcet et Sablet, eurent tiré leur révérence devant le Maître, le reste des convives officiels fit son entrée. On voyait, dressées à la place



Coupe en ses royales mains, le souverain voulut ouvrir le banquet en portant d'abord un toast en l'honneur du moine chinois.

d'honneur, quatre tables où il y avait à regarder dix fois plus que ce que l'on pouvait manger; devant se trouvait une autre table chargée de victuailles non végétariennes des plus recherchées, là encore dix fois que ce qu'il aurait été possible de consommer. Plus bas, de part et d'autre étaient rangées quatre à cinq cents tables individuelles. Tout cela disposé avec une grande élégance.

Disent les anciens : « Mille saveurs des mets les plus rares, mille hanaps offrant les plus beaux vins, fromages à la précieuse crème, rouge brocart de riches viandes. »

Dans la délicieuse odeur des fruits et la profusion des décors fourrés luttent dragons et lions de sucreries, s'ouvrent gâteaux en fourneaux à phénix.

Pour le menu non végétarien s'étalent toutes sortes de viandes, porc, mouton, poulet, oie, poisson, canard, mais les légumes incluent pousses de bambou, de soja, auriculaires et bolets'.

Il y a plusieurs desserts odorants et maints gâteaux translucides. Le tendre millet jaune rivalise avec le pur gruau de riz nouveau. Toutes sortes de soupes piquantes et parfumées où la beauté s'ajoute à la saveur.

Monarque et sujets enfin assis lèvent leur coupe, tandis que chacun à sa place fait passer les pots.

Coupe en ses royales mains, le souverain voulut ouvrir le banquet en portant d'abord un toast en l'honneur du moine chinois.

« Le pauvre moine, votre serviteur, ne saurait boire de produit fermenté, répondit Tripitaka.

— C'est du vin végétarien », répliqua le roi, « juste cette coupe, maître de la Loi, je vous prie.

— Le premier commandement de la communauté des moines interdit le vin. »

Le monarque se sentait fort embarrassé : « Si la boisson vous est interdite, maître de la Loi, avec quoi puis-je vous témoigner mon respect ?

— Mes stupides disciples pourraient trinquer à ma place. »

Rassérénié, le roi tendit le hanap d'or à Singet, qui le prit et, après avoir salué l'assemblée, le vida. Devant un tel brio, le roi lui offrit une seconde coupe que Singet but d'un trait.

« Voilà qui fera la troisième ! » lui dit le roi en riant.

Singet ne refusa pas et la but également. Le monarque

demanda qu'on lui en remplisse une autre : «En l'honneur des quatre saisons!»

Assis près de lui, Porcet avait l'impression que le vin ne viendrait jamais jusqu'à lui. Il patientait en ravalant sa salive, mais quand il vit le roi insister à nouveau, il ne put s'empêcher de s'écrier : «Votre Majesté, le remède que vous avez pris, c'est aussi grâce à moi, il y a dedans le cheval qui...»

De peur que l'idiot ne le dévoile, Singet lui passa la coupe. Porcet la vida sans rien ajouter de plus.

«Le divin moine parlait de cheval dans le remède : de quel cheval s'agit-il?» demanda le roi.

— Mon condisciple», intervint Singet, «a le défaut de ne savoir tenir sa langue. Pour peu qu'il y ait une bonne recette éprouvée, il lui faut la partager avec le monde entier. Dans ce que Votre Majesté avait pris ce matin, il y avait des “clochettes-de-cheval”.»

Le roi se tourna vers ses officiers : «Quel est la saveur des “clochettes-de-cheval”? Quel pouvoir curatif ont-elles?»

Le médecin du collège royal qui se trouvait là répondit : «Mon seigneur,

*«Le produit est amer, froid et non toxique,
Fort efficace contre le phlegme et l'asthme,
Il libère les humeurs, les caillots chasse,
Fortifie, soulage, quinte de toux calme.»*

Le roi sourit : «Ce qu'il me fallait, exactement ce qu'il me fallait! Encore une coupe, vénérable Porcet.»

Sans dire un mot de plus, l'idiot ingurgita un troisième «trésor». Ce fut ensuite le tour de Sablet qui vida aussi trois coupes, puis tout le monde fut invité à s'asseoir.

Après avoir longuement banqueté, le roi prit un grand gobelet et le présenta à nouveau à Singet.

«Veuillez vous rasseoir, Majesté. Je boirai à toutes les tournées et me garderai bien de refuser.

— Ma dette envers vous, divin moine, est plus lourde qu'une montagne, jamais je ne vous remercierai assez. Quoi qu'il en soit, acceptez cette grosse coupe. Nous avons à vous parler.

— Parlez, je n'en boirai que plus à mon aise.

— Cette mélancolie dont Nous avons souffert depuis

des années, vous l'avez dissipée par ce seul et merveilleux remède. C'est ainsi que je me suis rétabli.

— Hier, dès que j'ai vu Votre Majesté», répliqua Singet en souriant, «je me suis rendu compte qu'Elle souffrait de mélancolie, mais je ne sais ce qui vous a rendu anxieux.

— Comme disent les anciens : *Linge sale se lave en famille*. Mais vous êtes Notre bienfaiteur : je peux vous le raconter, pourvu que vous ne vous moquiez.

— Comment oserais-je en rire? Je vous en prie, parlez sans gêne.

— Vous qui venez de l'Est, combien de pays avez-vous traversés?

— Nous sommes passés par cinq ou six endroits.

— Comment y appelle-t-on les reines?

— Les épouses du roi? Palais-Principal, Palais-de-l'Est et Palais-de-l'Ouest.

— L'usage est différent ici : la principale se nomme Saint-Palais-d'Or, celle de l'est Saint-Palais-de-Jade et celle de l'ouest Saint-Palais-d'Argent. Nous n'avons présentement au palais que celles d'argent et de jade.

— Pourquoi manque Saint-Palais-d'Or?

— Il y a trois ans qu'elle a disparu, répondit le roi en versant des larmes.

— De quel côté est-elle allée?

— Il y a trois ans, à la fête du Double-Cinq¹, j'étais allé avec mes reines au pavillon des Grenadiers du parc royal ouvrir des gâteaux de riz² et ficher de l'armoise³ dans nos vêtements, boire du vin à l'acore et à l'orpiment⁴ et contempler les compétitions de bateaux-dragons⁵. Soudain s'éleva une tornade et, du milieu des airs, apparut un monstre qui déclara se nommer Rival-de-la-Planète-Maléfique⁶, me dit habiter la grotte de l'Unicorne⁷ du mont de la Licorne, où il manquait de femme. Ayant appris que Saint-Palais-d'Or était belle et charmante, il voulait l'épouser et me demandait de la lui envoyer au plus vite. Au troisième refus de la livrer, il commencerait par me dévorer, puis ce serait le tour de mes serviteurs, enfin celui de la population qui serait entièrement détruite. À cet instant, saisi d'une cruelle anxiété pour mon pays et mon peuple, ne sachant que faire, j'ai poussé mon épouse principale hors du pavillon et, dans le sifflement du vent, le monstre l'a emportée. J'en avais ressenti une telle frayeur que le riz glutineux des gâteaux triangulaires⁸

est resté coagulé dans mes entrailles. J'étais de plus tourmenté jour et nuit par l'incessante pensée de ce moment cruel, ce qui est la cause de la maladie qui m'a accablé trois années durant. Enfin, il m'a été donné de prendre de vos pilules magiques et, après avoir été plusieurs fois de suite à la selle, je me suis débarrassé de ce qui faisait obstruction depuis trois ans. C'est ainsi que j'ai recouvré santé et légèreté, ainsi que l'énergie d'autrefois. La vie que je retrouve aujourd'hui, c'est vous qui me l'avez tout entière accordée : la gratitude que je vous dois est bien plus lourde que le Taishan¹!»

Ravi de ce qu'il venait d'entendre, Singet vida l'énorme coupe en deux lampées et demanda avec le sourire : «Par quelles frayeurs et anxiétés êtes-vous passé, Majesté! Vous m'avez épousé et vous êtes par bonheur guéri. Mais je ne sais toujours pas si vous souhaitez le retour de Saint-Palais-d'Or.

— Il ne passe de jour, de nuit sans cette lancinante pensée, mais nul n'a su capturer le monstre. Comment pourrais-je ne pas désirer son retour? s'exclama le roi en versant des larmes.

— Si je vous la terrassais, cette créature maléfique, qu'en diriez-vous?

— Si vous sauvez ma reine», répondit le monarque en s'agenouillant, «je quitterai volontiers la cité avec mes trois épouses et neuf concubines pour vous céder le trône et mon territoire tout entier.»

À ces mots et ces marques de respect, Porcet, qui se tenait sur le côté, ne put s'empêcher d'éclater d'un rire bruyant : «Ce monarque a perdu tout sens des proportions! Comment? À cause d'une femme, renoncer à son pays et s'agenouiller devant un bonze!»

Singet s'avança précipitamment et releva le roi de ses mains : «Depuis que le monstre a obtenu Saint-Palais-d'Or, est-il revenu?

— Après avoir enlevé Saint-Palais-d'Or il y a deux ans à la cinquième lune, il a réapparu au dixième mois pour réclamer deux dames du palais : pour servir la reine, a-t-il prétendu; je les lui ai offertes. À la troisième lune de l'année passée, il est revenu en demander deux autres. Deux encore, au septième mois, et cette année, à la deuxième lune, deux de plus. Je ne sais quand il reviendra.

— Ne craignez-vous pas ces fréquentes visites?

— À le voir revenir si souvent, j'ai peur, certes, et, de plus, je redoute ses intentions meurtrières. J'ai fait construire au cours de la quatrième lune de l'année passée une "tour" de protection contre le monstre. Dès que le sifflement du vent annonce son approche, nous nous y réfugions avec les deux reines et les neuf concubines.

— Si Votre Majesté n'y voit pas d'inconvénient, pourrait-Elle me faire visiter l'abri?»

Le roi prit aussitôt Singet par la main gauche et sortit de table. Tous les officiers se levèrent.

«Frangin», se récria Porcet, «tu n'es vraiment pas raisonnable! Tu abandonnes un vin pareil et perturbes le banquet, pour aller voir quoi?»

Le roi comprit que Porcet s'inquiétait pour son ventre : il fit porter dehors deux tables du menu végétarien et donna l'ordre de s'occuper du vin devant l'abri. Ainsi calmé, l'idiot se mit à rire avec le Maître et Sablet : «Allons, changeons de place!»

Guidés par une colonne d'officiers civils et militaires, le roi et Singet, la main dans la main, traversèrent le palais et débouchèrent sur le parc royal : aucun bâtiment en vue.

«Où se trouve cette "tour" de protection?» demanda Singet.

Il n'avait pas fini sa phrase que deux eunuques, au moyen de deux leviers laqués rouge, soulevaient une dalle rectangulaire sur le terrain vide.

«C'est ici», expliqua le roi, «il y a une profondeur de trois toises là-dessous, où sont creusées neuf chambres. On y a déposé quatre grandes jarres remplies d'huile claire qui alimente des lampes qui brûlent jour et nuit. Dès que nous entendons le bruit du vent, nous entrons nous y cacher. Les gens qui sont à l'extérieur replacent la dalle.

— C'est que le monstre ne vous veut aucun mal», sourit Singet, «sinon, vous ne pourriez vous protéger de lui ainsi.»

À peine avait-il dit ces mots qu'une tornade venue droit du sud se mit à hululer, soulevant terre et poussière.

«Ce bonze de malheur a du sel sur les lèvres!», se récrièrent les officiers, terrifiés, sur un ton empreint de ressentiment, «il n'a pas plus tôt mentionné le monstre que le voilà!»

Le roi, affolé, avait abandonné Singet et s'était glissé

dans le trou, suivi de Tripitaka. Les officiers s'étaient tous mis à l'abri.

Porcet et Sablet auraient voulu en faire autant, mais Singet les retint l'un et l'autre de la gauche et de la droite : « Il n'y a pas de quoi prendre peur, frères. Faisons connaissance avec lui, vous et moi. Nous verrons à quelle sorte de créature nous avons affaire.

— Balivernes ! » protesta Porcet, « à quoi bon ? Les officiels ont déguerpi, le Maître s'est caché et le roi s'est terré. De qui avons-nous besoin de redorer le blason, en traînant par ici ? »

L'idiot eut beau chercher à se dégager, Singet ne lâchait pas prise. Le monstre apparut bientôt dans l'espace. Voyez de quoi il avait l'air :

*Long de neuf pieds, quel affreux, quel horrible corps !
 Une paire d'yeux luisants tels des lampes d'or,
 Deux oreilles en éventail faisant la roue,
 Quatre crocs d'acier enfoncés comme des clous ;
 Ses sourcils aux poils roux se dressent en flammes ;
 L'auge de son nez en narines se pâme !
 Une pelote de fils rouges au menton,
 Des pommettes saillantes, verdâtre le fond,
 Deux bras rougeauds finissant en paluches bleues,
 Dix griffes acérées serrant un épieu,
 Une peau de léopard autour de la taille,
 Pieds nus, tête ébouriffée, tel un vrai diable !*

« Sablet, est-ce que tu le reconnais ? » s'écria Singet, à cette horrible vision.

— Je ne l'ai jamais rencontré : comment le reconnaître ?

— Porcet, tu le reconnais ? répéta Singet.

— Je n'ai jamais pris le thé ni trinqué avec lui. Je ne suis ni de ses amis, ni de ses voisins. Comment veux-tu que je le connaisse ?

— Il ressemble au gardien de porte aux yeux d'or et à la face calcinée au service du Pic de l'Est égal au Ciel, suggéra Singet.

— Mais non, mais non ! rétorqua Porcet.

— Comment sais-tu que ce n'est pas lui ?

— Je le sais bien ! Les fantômes sont créatures des ténèbres qui ne sortent qu'aux heures de la nuit ou du crépuscule. Aucun fantôme n'oserait apparaître en pleine

matinée. Si c'en était un, il ne saurait pas monter sur les nuages! À supposer qu'ils sachent produire du vent, ce ne serait qu'un simple tourbillon et non pareille tornade. Ce pourrait être Rival-de-la-Planète-Maléfique.

— Mon brave idiot! » s'esclaffa Singet, « tu sais parfois raisonner. S'il en est ainsi, restez tous les deux ici sur vos gardes pendant que je vais lui demander son nom afin de ramener au roi son épouse.

— Vas-y, mais ne t'avise pas de signaler notre présence », répliqua Porcet.

Sans daigner répondre, Singet s'éleva dans les airs. Ainsi en est-il :

*Sûreté commence par guérison,
Voie se garde sans amour ni haine.*

Si vous ne savez, en fin de compte, à ce départ pour l'espace, s'il fut vainqueur ou non, ni comment il captura le monstre et délivra la belle, écoutez vous le narrer la séance qui vient.

CHAPITRE LXX

OÙ SINGET S'EMPRE AVEC ASTUCE
DES GRELOTS D'OR
QUI CRACHENT FUMÉE, SABLE ET FLAMMES,
TRÉSOR DU MONSTRE.

Brandissant sa trique de fer, ainsi que nous l'a conté le récit, Singet s'était élevé dans l'espace sur une brillante luminosité et, rassemblant toute la force de son divin prestige, fit face en criant :

« D'où viens-tu, monstre pervers, où crois-tu pouvoir perpétrer tes méfaits? »

— Nous ne sommes nul autre que l'avant-garde au service de notre seigneur le grand roi Rival-de-la-Planète-Maléfique de la grotte de l'Unicorne au mont de la Licorne », répliqua d'une voix tonnante la créature, « je viens ici sur son ordre chercher les deux filles du palais qui doivent servir madame Saint-Palais-d'Or. Qui es-tu pour oser m'interroger? »

— Je suis Singet Conscient-de-la-Vacuité, le Grand Saint égal au Ciel. Étant chargé de la protection du moine chinois en route vers le paradis de l'Ouest pour rendre hommage au Bouddha, je passais par ce royaume, quand, apprenant que ta bande de démons pervers en humiliait le souverain, j'ai décidé d'exercer mes talents guerriers à purger le pays de vos perversités. Je me demandais justement comment te trouver : tu viens à point remettre ta vie entre mes mains.»

À ces mots le monstre, pointa inconsidérément sa lance sur le Novice, qui fit front en dressant sa trique de fer. Une terrible bataille se déroula dans les airs :

La trique est barre de dragon à damer les mers, la lance n'est que fer forgé par des hommes. Oser se comparer à l'arme divine! Aux premiers frottements s'épuise sa force. L'immortel de l'Unité suprême est confronté à un simple démon pervers. Nul diable ne saurait approcher un juste sans être aussitôt anéanti.

L'un se plaît à soulever vent et poussière pour terrifier le roi, l'autre monte sur les nuées, saute sur les nuages et cache lune et soleil. Dans ce duel jusqu'à la victoire, l'incapable ne saurait se proclamer héros! Le meilleur fut le Grand Saint égal au Ciel qui d'un coup de trique — pif, paf! — brisa d'abord la lance.

Son arme cassée en deux par la barre de fer de Singet, le monstre pris de panique ne songeait plus qu'à sauver sa vie : changeant la direction du vent, il s'enfuit vers l'ouest.

Au lieu de le poursuivre, Singet abaissa son nuage, s'approcha de la trappe de l'abri et appela : «Maître, veuillez sortir en compagnie de Sa Majesté! J'ai chassé la créature maléfique.»

Le moine chinois ressortit avec le roi, qu'il soutenait. Le ciel était pur, sans la moindre trace de quelque miasme pervers que ce soit. Le monarque s'avança vers la table, saisit un pot, remplit une coupe à ras bords et la présenta à Singet :

«Un premier remerciement, divin moine!»

Singet prit la tasse en mains, mais il n'avait pas encore répondu qu'un officier venait de l'extérieur annoncer : «Le feu a pris à la porte de l'Ouest!»

À ces mots, Singet lança son contenu. Le gobelet d'or retomba à grand bruit. Le monarque, confus, s'inclina pour s'excuser : «Pardon, divin moine, pardon! Je suis dans mon tort. J'aurais dû

vous prier de monter dans la salle principale et vous remercier plus solennellement, mais comme il y avait ici du vin commodément à notre portée, je me suis permis de vous en offrir. N'est-ce pas pour m'en faire le reproche que vous avez jeté la coupe?

— Mais non, ce n'est pas de cela qu'il s'agit», répliqua en souriant Singet.

Peu après on vint annoncer : «Une pluie opportune! À peine les flammes s'élevaient-elles qu'une averse les a éteintes. La rue était pleine d'eau, qui avait une forte odeur de vin.

— Votre Majesté», reprit en riant le Novice, «vous avez cru que c'était dans l'intention de vous faire des reproches que j'ai lancé le gobelet : vous vous trompiez. Le monstre, que je n'ai pas poursuivi, s'était enfui à l'ouest : c'est donc lui qui avait mis le feu. La coupe m'a permis de l'éteindre et de sauver de l'incendie les faubourgs de l'ouest. C'est la seule raison de mon geste!»

La réponse redoubla la joie et le respect que le roi éprouvait. Il pria les quatre pèlerins de monter dans la grande salle sacrée, car il avait l'intention de leur céder le trône et le royaume sans tarder.

«Votre Majesté», lui dit en riant Singet, «le monstre de tout à l'heure a déclaré qu'il appartenait à l'avant-garde du détachement de Rival-de-la-Planète-Maléfique et venait chercher les filles de compagnie. Comme il est reparti vaincu, il va sûrement rapporter ce qui s'est passé à notre gaillard, qui ne manquera pas de vouloir en découdre avec moi. Je crains qu'il ne mobilise ses troupes, rendant inévitables paniques et destructions dans la population. Votre Majesté serait terrifiée. Je voudrais aller à sa rencontre de façon à le capturer dans les airs et à le ramener à la reine. Mais je ne sais quelle distance il y a d'ici à son repaire.

— Il m'est arrivé d'y envoyer des éclaireurs à cheval s'informer : l'aller-retour demande une cinquantaine de jours. C'est à plus de trois mille lis au sud.

— Porcet, Sablet!» appela Singet à ces mots, «restez ici à monter la garde. J'y vais.

— Divin moine, reposez-vous une journée», insista le roi en le retenant, «laissez-moi le temps de vous faire préparer des provisions. Vous pourrez partir, quand je vous aurai procuré de l'argent pour le voyage et choisi un cheval rapide.

— Votre Majesté parle comme si j'avais à franchir cols et montagnes pas à pas!» s'esclaffa le Novice, «pour ne rien vous celer, ces trois mille lis, j'en aurai fait l'aller-retour avant même que le vin refroidisse dans votre gobelet!

— Divin moine, ne m'en voulez pas de vous poser la question : vous, dont le noble visage ressemble à celui d'un gibbon, comment êtes-vous entré en possession de pareilles facultés de déplacement?»

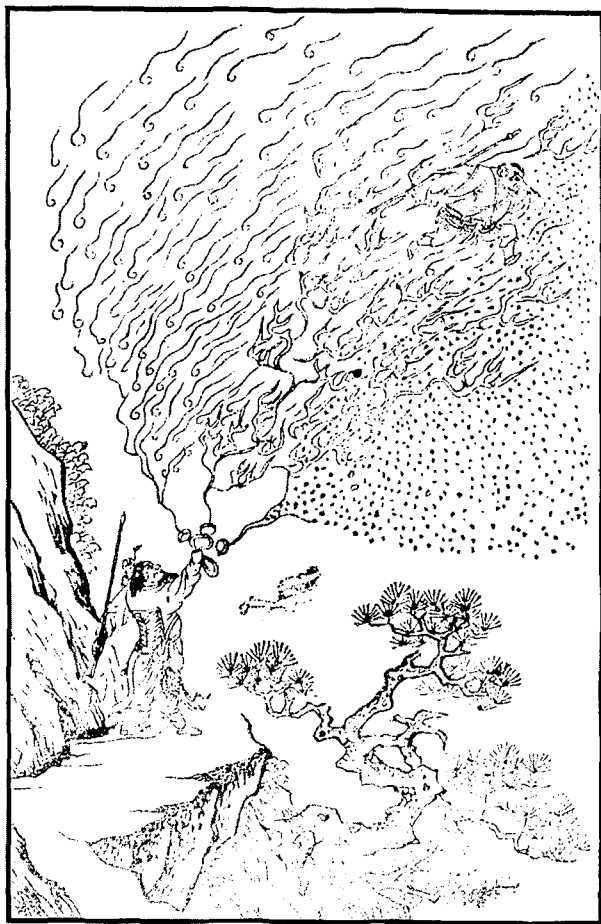
Singet répondit :

*« Bien que d'espèce simiesque je sois,
De la vie et la mort j'ai ouvert la Voie,
Par tant d'illustres maîtres transmise,
Jour et nuit pratiquée sans méprise.
Terre pour fourneau et ciel comme toit,
De lune et soleil double emploi,
Par le Yin et le Yang, l'eau et le feu,
Brusque illumination du Mystérieux!
Je me meus d'après la Grande Ourse¹,
Dont le manche oriente ma course.
À tirer du fourneau, pousser le feu,
Toujours exact, je veille sur l'enjeu,
Ôter du plomb, ajouter du mercure,
Entraîner des cinq² la procédure,
Accorder le rythme aux quatre saisons³,
Ramener les deux "souffles"⁴ à l'horizon⁵,
Réunir à l'élixir les trois maisons⁶.
Dans mes culbutes les dieux semblent m'aider,
C'est que mes quatre membres sont pénétrés
De l'intelligence des lois naturelles.
D'un bond je franchirais les monts Taibang⁷,
D'un élan le gué de la Transcendance⁸.
Qu'importent mille chaînes étagées,
Peu me chaut cent fleuves comme le Yangtsé!
Car rien n'arrête mes transformations :
Dix-huit mille lieues, je les fais d'un bond! »*

Ému et ravi de ce discours, le roi tendit une coupe à Singet et lui dit avec un large sourire : « Divin moine, vous allez entreprendre un long voyage; prenez ceci; vous y trouverez inspiration!»

Le grand saint, qui ne songeait qu'à la capture du monstre, n'avait nulle envie de boire. Il se contenta de répondre : « Posez-le. Je le boirai à mon retour.»

Le brave Singet! À peine avait-il fait mention de son



Singet allait se mettre à la recherche de l'entrée de la grotte lorsqu'il vit surgir d'une anfractuosité de la montagne l'éclat de flammes immenses.

départ qu'il disparut dans un soudain sifflement, laissant, il va sans dire, le monarque et ses sujets frappés d'étonnement.

Laissons-les pour en rester au Novice qui, parti d'un bond, fut bientôt en vue d'une haute montagne perdue dans la brume. Abaisant aussitôt son nuage, il atterrit sur l'un des pics et contempla attentivement le magnifique paysage :

Occupant tout le terrain, elle touche au ciel, cache le soleil et produit des nuages. Là-haut, se dressent des pics acérés. En bas, ses veines se perdent au loin. Au sommet, la forêt touffue de pins fait écran au soleil. L'amas serré des rochers au bas de la falaise accroche les nuages. Les sombres pins demeurent verts aux quatre saisons; les rochers traversent les millénaires, inchangés. Le gibbon pleure dans les bois; on entend de monstrueux pythons franchir le torrent. La gent volatile pépie, des bêtes rugissent. Chamois et cerfs trottent en paires et en couples. Corbeaux et pies de montagne s'envolent en bandes. Fleurs et plantes offrent le spectacle d'une variété infinie, pêches et fruits célèbrent le renouveau des temps.

Site dangereux et inaccessible, parfaite retraite d'immortel pervers!

S'arrachant à cette contemplation dont il ne se lassait pas, Singet allait se mettre à la recherche de l'entrée de la grotte lorsqu'il vit surgir d'une anfractuosité de la montagne l'éclat de flammes immenses. L'instant d'après, le ciel entier rougeoyait et dans cette lueur s'éleva une colonne de fumée mauvaise, plus horrible que le feu. Quelle fumée! Voyez plutôt :

Une lumière plus aveuglante que mille lampes d'or, des flammes lançant une myriade de traits d'arc-en-ciel.

Ce n'était point la fumée d'un fourneau, ce n'était pas fumée de brindilles, mais fumée de cinq couleurs : bleue, rouge, blanche, noire et jaune. Elle enfume les colonnes à l'entrée sud du ciel, elle roussit les poutres de la salle des Nuées-Mystérieuses¹. Elle brûle jusqu'à cuire les bêtes sauvages dans leurs tanières, jusqu'à déplumer les oiseaux des bois. La seule vue de cette féroce fumée décourage de pénétrer dans la montagne pour soumettre ce roi monstrueux.

Le grand saint s'alarmait, lorsqu'il vit cette fois jaillir du sable de la montagne. Quel sable! À couvrir le ciel et cacher le soleil! Voyez :

Une pluie serrée jusqu'aux confins du ciel, couvrant la vaste terre en crépitant, fine poussière qui aveugle partout, tandis que les grains plus grossiers roulent comme graines de sésame pour remplir les vallées.

Le cueilleur de simples perd son compagnon, le bûcheron ne retrouve plus la maison. Auriez-vous perle brillante en main, en un instant votre vue se troublerait.

Fasciné par le spectacle, Singet ne se rendit compte que le sable et la cendre lui entraient dans les narines que lorsque la démangeaison le fit éternuer deux fois. Se tournant aussitôt, il tendit la main pour saisir à tâtons deux cailloux et se boucher le nez. D'une secousse, il se transforma en faucon capable de franchir le feu; il vola à travers les flammes et la fumée, mais à peine avait-il opéré quelques descentes en piqué que sable, cendre, feu, fumée se calmèrent comme par enchantement. Il reprit en hâte son aspect originel et descendit. On entendait le bruit régulier d'un gong. «J'ai dû me tromper de chemin», se dit-il, «ce n'est pas ici que le monstre habite. On dirait le gong d'un soldat de relais postal. Ce doit être une grand-route qui traverse le pays et que parcourt le messager pour transmettre un document. Allons nous renseigner!»

Il marchait, quand il aperçut un petit monstre, une bannière jaune à l'épaule et un sac de documents au dos. Frappant un petit gong, il volait plutôt qu'il n'avancait. «C'était donc ce gaillard qui faisait ce bruit», se dit en riant Singet, «je me demande quel message il transporte. Essayons de surprendre ce qu'il en est.»

Sacré grand saint! D'une secousse, il se transforma en insecte hardi qui, discrètement, vola jusqu'au sac. Tout en tapant sur le gong, le monstre grommelait incessamment : «Notre grand roi est vraiment trop méchant. Il y a trois ans, il avait enlevé la reine du royaume de Pourpre-Violet, mais le destin lui est resté contraire : il n'a pas encore réussi à la prendre; les filles du palais qu'il réclame "portent la jarre!", elles souffrent à sa place. Il en a tué deux, puis quatre. Il en avait demandé il y a deux ans, l'année passée aussi et encore cette année; mais cette fois il est tombé sur un clou. Le voltigeur parti réclamer les filles a été battu par un certain Singet; on n'a pas fourni les dames du palais. Ce refus a rendu furieux mon maître qui veut attaquer le pays et me charge de porter la déclaration de guerre. Elle tournera mal pour eux, immanquablement, à moins qu'il ne cède, le roi du pays. Si le mien a

recours à la fumée, au feu et au sable, pas un seul ne survivra, du roi ou de ses sujets. Nous occuperons alors sa cité, notre maître deviendra leur monarque et nous autres recevrons honneurs et fonctions d'importance diverse. Mais est-ce que le Ciel saurait le tolérer?»

Singet était ravi de ce qu'il entendait : «Même chez les monstres, on en trouve qui ont bon cœur! Sa dernière phrase part d'un noble sentiment. Mais ce qu'il dit au sujet de la reine ne me paraît pas clair. Interrogeons-le!»

D'un coup d'aile, il partit en bourdonnant et revint sur la route, une dizaine de lis en avant. Une seconde secousse et le voilà changé en servant taoïste :

*Cheveux ramassés en deux touffes,
Robe faite de morceaux rapportés,
Il frappe sur un poisson de bois,
Chantonnant un hymne du Tao.*

Rencontrant le petit monstre au tournant de la pente, il leva les mains pour le saluer et lui demanda : «Où allez-vous, sergent? Que sont ces documents que vous convoyez?»

Comme s'il le reconnaissait, le monstre arrêta de battre le gonget, rendant le salut avec un large sourire, répondit : «Notre grand roi m'envoie remettre une déclaration de guerre au pays de Pourpre-Violet.

— La chose du royaume de Pourpre-Violet, est-ce qu'elle s'est unie au grand roi? enchaîna Singet.

— Il y a deux ans, à l'époque où il l'avait enlevée, un immortel lui avait offert une robe de mariage magique de cinq couleurs. À peine l'avait-elle enfilée que, sur tout son corps, de haut en bas, ont poussé des piquants, si bien que même la toucher, notre roi ne l'ose. Le moindre effleurement irrite douloureusement la paume, je ne sais pourquoi. Il n'a pu l'imprégner de sa semence jusqu'à présent. L'éclaireur qu'il avait envoyé pour réclamer des filles du palais a été mis en fuite par un certain Singet. Le roi est furieux. Voilà pourquoi il m'a chargé de porter la déclaration de guerre. Il entrera en campagne demain.

— Est-il toujours d'aussi méchante humeur?

— Oui, là-bas. Tu ferais mieux d'aller lui chanter de tes hymnes pour le détendre un peu.»

Le brave Singet s'inclina, mains jointes, et repartit,

laissant le petit monstre poursuivre sa route en frappant le gong. Mais, devenant soudain violent, le Novice sortit sa trique, fit demi-tour et l'abattit sur le crâne, par-derrière : le malheureux, tête fracassée, cervelle répandue, expira dans un flot de sang, peau lacérée et col brisé.

Le Novice rangea le bâton, saisi de regrets : « Je me suis un peu trop précipité ! Je ne lui ai même pas demandé son nom. Tant pis ! » Il lui prit la déclaration de guerre, qu'il fourra dans sa manche, et dissimula dans l'herbe au bord de la route la bannière et le gong. Comme il tirait le cadavre par les pieds pour le jeter dans le fossé, il entendit un bruit métallique : à la taille dépassait une tablette d'ivoire incrustée d'or. On y lisait l'inscription suivante : *Sergent de confiance du nom de Va-et-Vient. De petite taille, cinq pieds environ. Imberbe, au visage grêlé. À porter en permanence : sans plaque, à traiter en imposteur.*

Singet se mit à rire : « Le gaillard s'appelait donc Va-et-Vient ; ma trique en a fait Va-et-ne-Revient-Plus ! »

Il détacha la plaque, la passa à sa ceinture et allait jeter le corps, quand lui revint en mémoire la violence du feu et de la fumée : renonçant à chercher la grotte où résidait la créature perverse, il leva la trique pour l'enfoncer dans la poitrine du petit monstre, et, le balançant dans les airs, s'en retourna d'une traite au pays annoncer cette première victoire. Le voilà, arrivant pensif aux abords de la cité.

Porcet montait la garde devant la salle aux Clochettes-d'Or, protégeant le roi et son maître, quand, tout à coup, il aperçut dans l'espace Singet qui portait le monstre. Il en éprouva quelque ressentiment : « Eh ! Une affaire de rien du tout ! Si j'avais su, je serais allé le capturer : un bon point de plus à mettre à mon crédit ! »

Il n'était pas au bout de ces réflexions que Singet atterrisait et jetait sa capture au pied des marches. Porcet courut lui donner un coup de râteau et cria : « Le mérite en revient à ton vieux Porcet ! »

— En quoi serait-ce à mettre à ton crédit ? rétorqua Singet.

— Pas d'histoire ! J'en ai la preuve : ne vois-tu pas les neuf trous laissés par mon râteau ?

— Regarde plutôt si la tête y est !

— Tiens, il est sans tête ! Je m'étonnais qu'il n'ait pas bougé quand je l'ai frappé.

- Où se trouve le Maître?
- Il converse avec le roi dans la salle.
- Prie-le de sortir.»

Porcet se hâta de remonter en hochant la tête. Tripitaka se leva et descendit accueillir le Novice. Ce dernier lui glissa la déclaration de guerre dans la manche : «Rangez ceci, maître, sans le laisser voir au roi.»

Il n'avait pas fini sa phrase que le monarque, à son tour, descendait l'accueillir : «Le divin moine, vénérable Singet, est là! Où en est la capture du monstre?

— N'est-ce pas ce qui gît au pied des marches, tué par votre vieux Singet? répondit le Novice en montrant le cadavre du doigt.

— C'est le corps d'un monstre, certes», répondit le roi après l'avoir observé, «mais ce n'est pas Rival-de-la-Planète-Maléfique. Lui, je l'ai vu deux fois : il est long de dix-huit pieds, large de cinq encolures. Sa face brille comme l'or, sa voix a la force du tonnerre. Il n'a rien de ce nabot!

— Votre Majesté s'y connaît! En effet ce n'est pas lui», répondit en riant Singet, «c'est un messenger qui est tombé sur moi, que j'ai tué en avant-goût et ramené pour en réclamer le crédit.

— Parfait, parfait!» répéta le roi, fort aise, «cela doit être porté à votre mérite : moi qui envoie souvent des hommes en reconnaissance, je n'ai jamais rien obtenu de palpable. Mais vous, divin moine, à votre première sortie, vous en attrapez un. Vos pouvoirs sont vraiment extraordinaires! Faites-moi tiédir du vin pour féliciter le Vénérable de sa victoire!»

«Trinquer est secondaire», fit remarquer Singet, «puis-je me permettre de poser la question à Votre Majesté : au moment de vous quitter, est-ce que Saint-Palais-d'Or vous a laissé un souvenir? Laissez-le-moi un moment.»

À ce mot de «souvenir», le roi sentit comme un poignard qui lui perçait le cœur. Il répondit sans pouvoir se retenir de verser des larmes :

*«Nous célébrions la fête cette année-là,
Quand la créature hurlante s'élança,
Emportant royale femme en son repaire :
À mon peuple je sacrifiai ma très chère,
Sans mots d'adieu ni paroles dernières!*

*Nul kiosque¹ pour témoigner de notre douleur.
Ni gage, ni sachet de parfum ne m'a laissé,
Si ce n'est cette solitude sans pitié.*

— Votre Majesté, ce n'est qu'un moment qui sera bientôt passé : pourquoi vous en affliger ? » répliqua Singet, « puisque Madame ne vous a point laissé de souvenir, il y a bien dans le palais quelque objet qu'elle aimait particulièrement. Donnez-le-moi.

— Que voulez-vous en faire ?

— En vérité, le roi de ces monstres possède d'extraordinaires pouvoirs magiques ! Je l'ai vu lâcher fumée, feu et sable : j'ai compris qu'il serait difficile de le mettre à la raison. À supposer que j'y parviens, je crains que, ne me connaissant pas, la reine refuse de me suivre pour rentrer au pays. Il faut que ce soit un objet qui lui soit familier, de sorte qu'elle me croie et me laisse la ramener. Voilà pourquoi j'aimerais en emporter un.

— Au cabinet de toilette du palais Reflet-du-Soleil, il y a une paire de bracelets en or que portait la reine, ma femme. Comme elle allait entourer son poignet de fils de cinq couleurs pour la fête du Double-Cinq², elle les avait retirés. C'étaient de ses objets préférés. Ils sont rangés dans sa boîte à bijoux. Je n'en supporte pas la vue, tant ils me font penser à cette cruelle séparation. Les voir me rappellerait son charmant visage et aggraverait mon mal.

— Ne parlons plus de cela. Allez me chercher les bracelets et donnez-les-moi, si vous pouvez vous en séparer. Sinon, je n'en prendrai qu'un.»

Le roi demanda à Saint-Palais-de-Jade de les apporter. Elle les tendit à son mari, qui répéta en les voyant : « Ma très chère et très tendre dame », puis les remit à Singet qui les prit et les enfila à son bras.

Sacré grand saint ! Sans boire le vin célébrant ses mérites, il s'élança dans un sifflement et, d'une culbute dans les nuages, atteignit le sommet du mont de la Licorne. N'ayant pas le cœur à jouir du paysage, il se mit immédiatement à la recherche de la grotte. Tandis qu'il marchait, il entendit la rumeur de voix humaines, s'arrêta et se mit à scruter les alentours : il y avait quelque cinq cents hommes de tous rangs, au bas mot, qui gardaient l'entrée de la grotte de l'Unicorne.

Ils s'alignent en rangs serrés; leurs armes brillent au soleil; bannières et gonfalons claquent au vent : masse dense et menaçante.

Tigres et ours peuvent se transformer en généraux et maréchaux, léopards et lynx deviennent guerriers pleins d'allant; plus féroce encore le loup gris et plus vaillant l'éléphant glabre.

Le lièvre rusé et le daim malin agitent épées et hallebardes, le long serpent et le gros pythou sabres et arcs.

Le gorille¹, capable de comprendre la parole humaine, conduit la bataille et dirige le camp en personne renseignée.

À leur vue, le Novice n'osa s'avancer plus loin : il fit demi-tour pour regagner l'ancienne route. Vous vous demandez pourquoi? Ce n'était pas la peur qu'ils pouvaient lui inspirer. Il retrouva l'endroit où il avait tué le petit monstre, récupéra la bannière jaune et le gong, fit une passe face au vent, se représenta la transformation et, d'une secousse, prit l'aspect de Va-et-Vient, avançant à grands pas en frappant le gong, droit jusqu'à l'entrée de la grotte de l'Unicorne. Il s'apprêtait à reconnaître les lieux, lorsque le gorille l'apostropha : «De retour, Va-et-Vient?»

Singet ne put que répondre : «De retour.

— Dépêche-toi! Notre seigneur le grand roi attend la réponse au pavillon des Écorchés.»

À ces mots, toujours frappant le gong, Singet franchit le portail à grandes enjambées : ce n'étaient que hautes et vastes salles que fermaient les parois rocheuses de falaises suspendues; il y avait nombre de plantes et fleurs rares, de vieux cèdres et des pins altiers. Il atteignit la seconde porte avant même de s'en apercevoir, et, levant la tête, vit un pavillon octogonal éclairé de huit fenêtres. Au milieu était placé un fauteuil incrusté d'or sur lequel trônait le roi-démon, d'un aspect vraiment repoussant :

*Une lueur diaprée monte de son crâne;
Un redoutable souffle de meurtrés plane.
De sa bouche saillent rangs de crocs acérés,
Ses cheveux roussis lancent flammes et fumée.
Sa moustache est comme autant de flèches,
Son corps couvert du feutre de ses poils rêches.
Ses yeux, boules de cuivre, éclipsent Jupiter²,
À chatouiller le ciel, tient en mains masse de fer!*

À sa vue, Singet prit un air hautain et, sans lui marquer

le moindre signe de respect, continua à frapper le gong, tourné vers la sortie.

«Te voilà?» demanda le roi. Le faux messager ne répondit pas.

«Es-tu là, Va-et-Vient?» répéta le démon. Toujours pas de réponse. Le monstre s'avança et l'agrippa : «Qu'est-ce qui te prend de continuer à battre le gong arrivé chez toi? Pourquoi ne réponds-tu pas quand on t'interroge?»

— Que signifient tous ces pourquoi? Pourquoi?» rétorqua Singet en jetant par terre le gong, «je vous l'avais pourtant dit, que je ne voulais pas y aller; mais vous avez insisté. Arrivé là-bas, j'ai trouvé d'innombrables hommes et chevaux en rang de bataille. Ils se sont mis à crier dès qu'ils m'ont vu : "Attrapez le monstre, attrapez-le!" Me poussant, tirant, traînant, ils m'ont amené dans la cité devant le roi. "Qu'on le décapite!" a-t-il simplement ordonné. Heureusement que ses conseillers civils et militaires l'en ont dissuadé : "Quand deux parties sont en guerre, on n'exécute pas les envoyés." J'ai ainsi eu la vie sauve. Ils ont rangé la déclaration de guerre et m'ont ramené hors de la ville où, devant l'armée, ils m'ont infligé trente coups sur les cuisses avant de me relâcher pour que je vous apporte cette réponse. Ils ne vont pas tarder à venir ici engager la bataille contre vous.

— Autrement dit, tu en as bavé. Je ne m'étonne plus de ce que tu n'avais pas envie de répondre à mes questions.

— Passe encore, mais j'avais trop mal pour répondre...

— Combien d'hommes et de chevaux ont-ils?

— J'étais mort de peur et, battu comme je l'ai été, comment voulez-vous que j'en évalue le nombre? Leurs armes en rangs serrés ont frappé mon regard : arcs, flèches, sabres, lances, cuirasses et tuniques, piques et hallebardes, épées, pertuisanes et bannières à glands, haches, demi-lunes, heaumes, boucliers, hauberts, halecrets, longs épieux, courtes massues, tridents d'acier, arquebuses et casques. Ils étaient en bottes et vestes renforcées, munis de fouets, balles et fléaux de bronze.»

À cette énumération, le roi se mit à rire : «Ce n'est rien! Sans importance : ce genre d'armes? D'un coup de flamme, je ferai place nette! Va donc l'annoncer à dame Saint-Palais-d'Or et dis-lui de ne pas se tourmenter. Ce matin, en apprenant ma fureur et ma décision de partir en guerre, elle pleurerait toutes les larmes de son corps.

Raconte-lui combien ces troupes sont vaillantes et sûres de me vaincre : ça la réconfortera pour un temps.»

La suggestion remplit d'aise Singet : «Exactement ce que je voulais!»

Avec l'aisance d'un familier des lieux, voyez-vous, il fit le tour par la petite porte et se glissa dans la salle. Ici, ce n'étaient que vastes salles et grands bâtiments, différents de ceux qui étaient sur le devant. Il parvint d'une traite au palais en retrait, dont on remarquait de loin les riches décorations et le portail coloré : c'est là qu'habitait dame Saint-Palais-d'Or. À son entrée, il aperçut à son service deux rangs d'esprits-renardes et d'esprits-biches qui se tenaient près d'elle, chacun sous l'aspect d'une fille de grande beauté. La dame était assise au milieu, dolente, la main soutenant sa joue odorante, les yeux embués de larmes.

Son doux et charmant visage était d'une beauté ensorcelante. Mais elle n'avait plus le courage de peigner les chignons défaits de sa noire chevelure. Craignant quelque apprêt que ce fût, elle ne portait aucun bijou. Sa face sans poudre refusait le rouge. Ses cheveux sans huile s'éparpillaient. Les dents serrées, elle faisait la moue de ses lèvres de cerise, ses sourcils de phalène contractés et ses yeux étoilés embués de larmes.

Elle pensait de tout son cœur au roi de Pourpre-Violet, désolée de ne pouvoir échapper sur l'heure au filet qui la retenait.

En vérité, triste a toujours été le sort des belles, condamnées à un silence accablant face au vent d'est.

Singet se contenta de joindre les paumes et de lui dire : «Salut!

— Ce maudit ruître de monstre est d'une rare insolence!» s'indigna la dame, «quand je pense au temps où je vivais au pays de Pourpre-Violet et partageais la gloire du roi, au point que ministres et grands précepteurs se prosternaient dans la poussière à ma vue, sans oser lever les yeux! Salut! Est-ce ainsi que l'on m'adresse la parole? D'où sort ce ruître?»

Les filles de compagnie s'approchèrent : «Calmez votre colère, madame. C'est un sous-officier de confiance de Sa Majesté, du nom de Va-et-Vient. C'est lui qui a porté la déclaration de guerre ce matin.»

À ces mots, la reine se contint et demanda : «L'as-tu remise au pays de Pourpre-Violet?»

— Je l'ai portée jusque dans la cité et j'ai vu le roi en personne, dont j'ai rapporté la réponse.

— Tu as donc rencontré le roi. Qu'a-t-il dit?

— J'ai déjà fait part de sa volonté de résister et de ses préparatifs militaires. Toutefois, il pense toujours à vous, madame, et m'a chargé de vous présenter un message confidentiel que je ne saurais vous communiquer devant tant de témoins.»

À ces mots, la dame cria aux biches et renardes de se retirer. Singet ferma la porte et, se passant la main sur la figure, reprit son aspect originel. Se tournant vers elle : «Ne craignez rien, madame. Je suis l'un des bonzes envoyés des terres de l'Est solliciter les Écritures du Bouddha au monastère du Coup-de-Tonnerre du pays des Indes au paradis de l'Ouest. Mon maître est Tripitaka, frère cadet de l'empereur des Tang. Je suis l'aîné de ses disciples, Singet Conscient-de-la-Vacuité. Comme nous passions par votre pays et allions procéder à l'échange des lettres de créance, j'ai vu la proclamation faisant appel aux médecins : c'est moi l'expert qui ai guéri le roi de sa neurasthénie. Au banquet de remerciements, Sa Majesté m'a révélé votre enlèvement pendant que nous trinquions. Comme je sais soumettre tigres et dragons, elle m'a instamment prié de capturer le monstre et de vous ramener au pays. C'est moi qui ai mis en fuite l'éclaireur et encore moi qui ai tué le petit monstre. Quand j'ai vu combien ils étaient menaçants à l'entrée, j'ai pris son aspect et le risque de venir jusqu'ici pour entrer en contact avec vous.»

À ce discours, la dame resta silencieuse. Singet produisit les bracelets et les lui présenta des deux mains : «Si vous ne me croyez pas, veuillez jeter un coup d'œil sur ces objets.»

À leur vue, elle versa des larmes et descendit de son siège pour s'incliner, pleine de reconnaissance : «Vénéralable, si vous me délivrez et me ramenez au pays, je n'oublierai jamais l'immense gratitude que je vous dois, même quand je n'aurai plus de dents!

— J'ai une question à vous poser : de quel genre de trésor se sert-il pour produire feu, fumée et sable?

— Quel trésor? Ce ne sont que trois grelots d'or. En agitant le premier, il provoque des flammes dévastatrices de trois cents toises; le second lui permet d'enfumer les gens par des rafales de trois cents toises; avec le troisième, trois cents toises de sable jaune aveuglent le monde. Le feu

et la fumée ne sont rien comparés au sable : il tue en pénétrant par le nez.

— Terrible, vraiment terrible! J'y suis passé : j'ai éternué deux fois! Mais j'ignore où il range ces grelots.

— Les ranger? Il ne s'en sépare jamais et les porte toujours à sa ceinture, qu'il marche, dorme ou reste assis.

— Si vous tenez au royaume de Pourpre-Violet, si vous voulez revoir le roi, votre mari, bannissez cet air accablé et douloureux, montrez un visage joyeux et séduisant, témoignez-lui une affection amoureuse et incitez-le à vous confier les grelots. Quand je les aurai volés et que j'aurai vaincu la créature maléfique, il me sera facile de vous ramener : vous retrouverez le bonheur conjugal, dont vous pourrez alors jouir en paix.»

La dame acquiesça. Singet reprit l'aspect du sergent de confiance, rouvrit la porte du palais et rappela les servantes.

«Va-et-Vient», ordonna la reine, «dépêche-toi d'aller au pavillon de devant inviter Sa Majesté à venir. J'ai à lui parler.»

Le brave Singet! Il poussa un grognement d'acquiescement. Aussitôt arrivé au pavillon des Écorchés, il déclara : «Votre Majesté, dame Saint-Palais vous demande.

— Elle, qui ne cesse de m'insulter, me demande aujourd'hui, pourquoi? se réjouit le démon-roi.

— C'est que Madame m'a demandé des nouvelles du roi de Pourpre-Violet et que je lui ai répondu qu'il ne voulait plus d'elle et s'était trouvé une autre reine au pays. Elle m'a alors donné l'ordre de vous prier de venir.

— Tu sais te rendre utile», s'exclama le démon, ravi, «quand j'aurai détruit son royaume, je te ferai grand chambellan attaché à la cour».

Singet remercia sur-le-champ et se hâta de rejoindre avec le roi l'entrée du palais en retrait. La dame les accueillit la mine réjouie et voulut lui prendre la main. Le démon-roi recula avec de petits saluts confus : «Je n'ose, si reconnaissant que je sois de cette marque d'affection, j'ai trop peur de la douleur que je ressentirais à la main si je me permettais de vous toucher.

— Asseyez-vous, je vous prie, Votre Majesté. Je vais vous expliquer.

— Dites ce qui vous tient à cœur. Il n'importe.

— Il y a déjà trois ans que Votre Majesté m'a accordé la

faveur de m'aimer sans que nous partagions la même couche. C'est le destin, formé par nos vies antérieures, qui veut que nous soyons mari et femme. Que vous me traitiez en étrangère plutôt qu'en épouse, qui l'aurait cru? À l'époque où j'étais reine au pays de Pourpre-Violet, il m'en souvient, lorsque des envoyés de pays étrangers apportaient des trésors en tribut, le roi ne manquait jamais de me les confier après avoir fini de les examiner. Vous n'avez guère de choses précieuses ici. Votre entourage se vêt de peaux de bêtes et se nourrit de sang. On ne voit ni soieries, ni perles fines, rien que des peaux étalées en guise de tapis ou couvertures. Peut-être avez-vous tout de même quelque trésor que vous n'avez jamais consenti à me montrer ou me confier parce que vous me traitez en étrangère. Ainsi, j'ai entendu parler de trois grelots en votre possession, qui doivent être des trésors, j'imagine, car, sinon, pourquoi les porteriez sans cesse sur vous? Donnez-les-moi pour que je les range; je les tiendrai à votre disposition chaque fois que vous en aurez besoin. C'est aussi de cette façon que l'on est mari et femme, en se faisant mutuellement confiance. Sinon, que suis-je pour vous? Une étrangère!»

Le démon-roi partit d'un grand rire et s'excusa : « Vous avez raison, madame; vos reproches sont fondés. Le trésor est là, et je vous le confie dès maintenant!» Il releva le pan de son habit pour chercher les objets.

Singet, qui se tenait sur le côté, observait sans détourner le regard; il remarqua que le monstre avait écarté deux ou trois couches de vêtements avant d'atteindre les grelots qu'il tenait serrés tout contre son corps. Le démon les détacha, les remplit de bourre de soie, et après les avoir enveloppés dans une peau de léopard, les tendit à la reine : « Ces objets semblent sans valeur, mais il convient de les ranger avec le plus grand soin et surtout de ne pas les secouer.

— Je sais», dit la dame en les prenant en main, « je les mets dans le tiroir de ma table de toilette : personne ne les secouera».

Puis elle appela : « Mes petites, servez le vin. Je veux célébrer le bonheur de cette réunion avec le roi en vidant plusieurs coupes!»

À ces mots, les servantes disposèrent des fruits et des légumes, servirent de la venaison et versèrent du vin de



Singet s'était prestement emparé des trois grelots d'or, avait gagné la porte à pas lents et s'était éclipse.

palme. La dame donnait le change par des manières d'ensorceleuse.

De son côté, Singet s'était mis au travail : il s'était insensiblement glissé jusqu'à la table de toilette, s'était prestement emparé des trois grelots d'or, avait gagné la porte à pas lents et s'était éclipsé. Comme il n'y avait personne devant le pavillon des Écorchés, il ouvrit le paquet de peau de léopard : le grelot du milieu avait la dimension d'une tasse à thé; les deux autres étaient gros comme le poing. Sans se rendre compte du danger, il se mit à retirer la bourre de soie. Un *bang!* résonna tout à coup et fumée, feu, sable se mirent à jaillir à gros bouillons impossibles à contenir : un terrible incendie embrasait le pavillon entier.

Terrifiés, les monstres qui gardaient les portes se précipitèrent et, faisant irruption au palais de la reine, jetèrent l'alarme. «Allez combattre l'incendie! Au feu!» leur criait le démon-roi. Il sortit voir : c'était Va-et-Vient qui avait emporté les grelots d'or. S'avançant en hurlant : «Maudit esclave! Comment? Tu as volé mon trésor; qu'est-ce que tu fabriques ici avec?» Il ordonna : «Arrêtez-le, arrêtez-le!»

Et de surgir, pour se jeter sur lui, généraux-tigres, commandants-ours, capitaines-léopards, lynx, éléphants, loups, daims, lièvres, pythons, gorilles, dans une belle bousculade.

Pris de court, Singet laissa tomber les grelots, réapparut sous son aspect originel, brandit la trique cerclée d'or et chercha à se frayer une voie en avant, frappant comme un fou dans la foule. Dès que le démon eut retrouvé les grelots, il lança l'ordre : «Fermez le portail!»

Les uns de condamner la sortie, tandis que les autres poursuivaient le combat. Constatant qu'il lui serait difficile de s'en tirer, Singet rangea sa trique, d'une secousse se changea en moucheron et alla se poser sur la partie du mur de pierres à l'abri de l'incendie.

La foule des monstres ne le voyait plus. Ils vinrent annoncer : «Votre Majesté, le brigand s'est enfui, il s'est enfui!

— Est-il sorti par la porte?

— Non, le portail est fermé et solidement verrouillé.

— Dans ce cas, cherchez avec soin», se contenta de répondre le démon-roi.

Les uns puisaient de l'eau pour éteindre les flammes, les autres fouillaient, mais sans trouver aucune trace du fugitif.

« Qui est ce bandit qui a l'insigne audace de prendre l'aspect de Va-et-Vient, d'entrer m'adresser la parole et de rester à mes côtés jusqu'au moment de trouver l'occasion de me voler mon trésor? » grommelait le démon plein de colère, « heureux qu'il ne soit point parti avec : dans la montagne, exposé au vent, que serait-il arrivé? »

— C'est que Votre Majesté possède une chance plus haute que le ciel et que le chiffre de notre destin n'est pas encore à son terme, sinon nous ne nous en serions pas aperçus, fit valoir un général-tigre qui s'était approché.

— Votre Majesté », dit à son tour un commandant-ours, « ce brigand n'est autre que ce Singet Conscient-de-la-Vacuité, qui avait mis en fuite l'éclaireur. Il a dû rencontrer Va-et-Vient en chemin, le tuer et prendre son aspect après s'être emparé de la bannière, du gong et de sa plaque d'ivoire. C'est ainsi qu'il a réussi à tromper Votre Majesté.

— Juste, tout à fait juste! Tu as manifestement raison », approuva le démon-roi, qui donna l'ordre suivant : « Mes petits, poursuivez vos recherches et ne le laissez surtout pas sortir! »

Ainsi le veut le jeu de la destinée :

*Quand l'astuce tourne à la maladresse,
Le jeu devient sérieux, réelle prouesse.*

Si, en fin de compte, vous ne savez comment Singet le Novice s'en tira, écoutez la séance qui vient.

Livre quinzième

LES SEPT ARAIGNÉES

(chapitres LXXI à LXXV)

CHAPITRE LXXI

OÙ SINGET, MAL NOMMÉ,
EST VAINQUEUR DU MONSTRUEUX CHIEN-LOUP¹
ET LA BODHISATTVA GUANYIN
APPARAÎT POUR SOUMETTRE LE DÉMON-ROI.

Que sensualité² soit vacuité est une vieille idée; de même il est dit de la vacuité qu'elle est sensualité. L'homme capable d'en comprendre la profonde vérité, quel besoin aurait-il de transmuter la poudre de cinabre? Sans cesser de pratiquer une conduite parfaitement vertueuse, il faut endurer peines et dur labeur.

Le moment venu et le travail accompli, tu tourneras vers le ciel le visage de l'immortel qui demeure dans l'éternité.

Le récit nous a conté comment Rival-de-la-Planète-Maléfique avait fait fermer solidement les portes, devant comme derrière, avant de se mettre à la recherche de Singet. Ce furent vacarme et vociférations jusqu'au crépuscule, mais sans trouver la moindre trace du fugitif.

Trônant au pavillon des Écorchés, le démon-roi rassembla ses troupes pour leur donner ordres et consignes : à chaque porte devaient se tenir des gardes agitant des clochettes et criant le mot de passe, battant le tambour et entrechoquant des castagnettes; chacun devait avoir la flèche prête sur l'arc tendu, et patrouiller toute la nuit, le sabre dégainé.

Or, Singet, changé en moucheron, s'était posé sur le chambranle. Les mesures extrêmement sévères qui étaient prises devant l'incitèrent à déployer ses ailes pour aller voir ce qu'il en était derrière. Il trouva la reine affalée sur

la table, versant des larmes claires et poussant des gémissements sourds. Franchissant la porte à tire-d'aile, il se posa doucement sur le noir nuage de sa chevelure défaite pour savoir ce qui la faisait pleurer. L'instant d'après, elle se répandait en lamentations : « Ô seigneur ! Toi et moi

*Dans une vie antérieure avons brûlé
Un bâtonnet d'encens à la tête brisée
Quand donc nous reverrons-nous ? Trois ans séparés !
Il n'est plus grande douleur : chacun de son côté.
Ton message était à peine apporté,
Qu'il perdait la vie, notre espoir dissipé.
Sur ces grelots d'or pour n'avoir su s'expliquer,
À toi je pense plus fort que par le passé. »*

À ces paroles, Singet se déplaça derrière le lobe de l'oreille de la reine et lui murmura : « Dame Saint-Palais, rassurez-vous. C'est toujours moi, le vénérable Singet, le moine envoyé par votre roi et qui n'a pas perdu la vie. La faute en est à mon impatience : je me suis approché de la table de toilette, j'ai volé les grelots et, pendant que vous buviez en compagnie du démon-roi, me suis éclipsé. Arrivé au pavillon du devant, je n'ai pu m'empêcher d'ouvrir le paquet pour l'examiner : en retirant la bourre de soie, j'ai malencontreusement fait sonner les grelots qui ont produit fumée, feu et sable jaune. Pris de panique au point de laisser tomber les grelots, je n'ai pas réussi à me frayer une sortie en maniant la trique sous mon aspect propre. De peur de recevoir un mauvais coup, je me suis transformé en moucheron et suis resté caché jusqu'à maintenant, posé sur le gond de la porte ; mais le démon-roi la tient plus close que jamais, sans la moindre intention de la faire ouvrir. Ne pourriez-vous le traiter à nouveau en bonne épouse et l'induire à venir dormir ici, de sorte que je parvienne à m'échapper et aviser quelque autre moyen de vous délivrer ? »

À ces mots, la reine se mit à trembler, les cheveux comme tirés par les dieux ; son cœur battait tel un pilon. Sur le point de défaillir, les yeux gonflés de larmes, elle demanda : « Es-tu maintenant homme ou fantôme ? »

— Ni l'un, ni l'autre ; je suis pour le moment transformé en moucheron. Ne craignez rien. Priez donc le démon-roi de venir sans tarder.

— Cesse de me donner ce cauchemar», répliqua-t-elle d'une voix à peine audible, les larmes roulant sur ses joues. Elle refusait de le croire.

«Jamais je ne me le permettrais! Si vous n'avez pas confiance, ouvrez la main et laissez-moi y sauter : vous me verrez.»

Elle déplia tout de bon la gauche et, d'un vol léger, Singet se laissa tomber sur sa paume délicate. On aurait dit

*Un pois noir sur un bouton de lotus,
Une abeille sur une pivoine,
Un raisin tombé au cœur d'hortensias,
Un grain noir sur une tige de lys.*

Saint-Palais-d'Or leva haut sa paume et l'appela : «Divin moine!» Singet répondit en bourdonnant : «Je suis la transformation du divin moine.» Elle le crut enfin et lui murmura doucement : «Comment procéderez-vous quand je l'aurai amené ici?

— Comme disent les anciens, *pour ruiner une vie entière il n'y a que l'alcool*¹; mais aussi, *rien ne vaut le vin pour dissiper tout souci*. L'alcool connaît de multiples usages. Le mieux est de le faire boire. Convoquez l'une des filles attachées à votre service intime, montrez-la-moi de façon à me permettre de prendre son apparence et de rester auprès de vous pour agir à la première occasion.»

Elle fit ce qu'il demandait. «Grâce-de-Printemps!» appela-t-elle aussitôt. Une renarde au doux visage de jade apparut en faisant le tour du paravent, s'agenouilla et répondit : «Qu'y a-t-il pour votre service, madame?

— Va leur dire d'allumer les lanternes de gaze, de brûler du musc et de m'aider à monter à la cour du devant. Je voudrais prier Sa Majesté de venir se coucher.»

Grâce-de-Printemps repartit aussitôt chercher sept à huit esprits de biches et renardes, qui se munirent de deux paires de lanternes et d'une paire de brûle-parfums. Elles s'alignèrent de part et d'autre de la dame; quand elle se leva, mains croisées, le grand saint s'était depuis longtemps envolé.

Le brave Singet! Déployant ses ailes, il atterrit sur la tête de la renarde au visage de jade, s'arracha un poil, souffla dessus de son haleine magique, lui ordonna de se transformer, et le changea en l'insecte qui provoque le

sommeil. Singet le posa très doucement sur son visage. Or, cet insecte, une fois sur la figure des gens, rampe jusqu'aux narines, car c'est en pénétrant dans le nez qu'il induit au sommeil.

En effet, envahie par la fatigue, la fille ne tenait plus sur ses jambes. Bâillant et titubant, elle se hâta de trouver son coin habituel pour dormir et se mit bientôt à ronfler, tête renversée.

Singet sauta à terre et, d'une secousse, prit l'aspect de Grâce-de-Printemps; il fit le tour du paravent et se tint aligné avec les autres filles.

Bref, revenons à dame Saint-Palais-d'Or, qui se dirigeait vers l'avant. Un petit monstre l'aperçut et l'annonça aussitôt : « Votre Majesté, Madame arrive. » Le démon-roi sortit en toute hâte du pavillon des Écorchés pour l'accueillir.

« Ô grand roi, l'incendie s'est calmé et le brigand a disparu sans laisser de trace : comme la nuit est avancée, je viens vous prier de prendre du repos.

— Merci de votre attention, madame », répondit le monstre, ravi, « mais ce brigand est Singet Conscient-de-la-Vacuité. Il a défait mon éclaireur, tué mon sergent et nous a bernés en entrant camouflé par une transformation. Nos recherches n'ont abouti à rien. Voilà pourquoi je me sens inquiet.

— Le gaillard a dû s'évader. Inutile de vous tracasser, venez donc dormir! »

Devant la reine qui l'en priait instamment, le démon n'osa refuser plus longtemps et, se contentant de donner des consignes de prudence et de vigilance, se rendit tout droit avec elle dans les appartements au fond du palais. Singet y entra avec les deux rangées de filles de compagnie, en fausse Grâce-de-Printemps.

« Disposez du vin pour remettre Sa Majesté de ses fatigues! ordonna la dame.

— Parfait! Parfait! » s'exclama en souriant le démon-roi, « apportez-le vite, que je remette Madame de ses frayeurs. »

La fausse Grâce-de-Printemps s'affaira avec les autres à présenter des fruits, étaler de la venaison et disposer table et chaises. La reine offrit une coupe, puis ce fut le tour du roi, l'un l'autre s'échangeant la même tasse.

À leurs côtés, la fausse Grâce-de-Printemps tenait le

pichet. Elle leur dit : «Puisque c'est la première fois cette nuit que Votre Majesté et Madame échangent une coupe, je vous prie de faire cul-sec pour une tournée de double bonheur.»

Elle leur remplit à nouveau la coupe, qu'ils vidèrent.

«Votre Majesté», reprit la fausse Grâce-de-Printemps, «pour cette heureuse réunion avec Madame, ne convient-il pas que vos servantes qui savent chanter, chantent, et que dansent celles expertes en danse?»

Elle n'avait pas achevé d'énoncer cette suggestion que les instruments de musique étaient accordés et que des chants s'élevaient. Qui de danser, qui de chanter. Tous deux burent encore beaucoup jusqu'à ce que la dame fit cesser danses et chants. Les filles se regroupèrent et s'alignèrent derrière le paravent. Seule la fausse Grâce-de-Printemps restait à leur servir la boisson. La dame ne cessait de susurrer des mots doux au roi. Elle se montrait si désirable qu'il fondait, les os mols et les muscles roides. Malheureusement, il ne lui était pas possible de l'imprégner. Le pauvre! Il était en vérité dans la situation du chat qui donne un coup de dent dans une vessie : joie sans objet!

Après avoir ri et babillé un bon moment, la reine se risqua à poser la question : «Le trésor de Votre Majesté n'a pas été endommagé?

— Des objets forgés avant la séparation du ciel et de la terre! Ils ne sauraient subir le moindre dommage. Il n'y a que l'emballage de peau de léopard qui a brûlé, lorsque le brigand a retiré la bourre qui les bouchait.

— Comment les ranger maintenant?

— Inutile. Je les garde sur moi, à la ceinture.»

À ces mots la fausse Grâce-de-Printemps s'arracha une touffe de poils, les mâchonna en menus fragments, s'approcha subrepticement du démon-roi et les répandit sur lui. Puis, soufflant par trois fois de son haleine magique, elle leur ordonna mentalement de se transformer. Les poils se changèrent en trois sortes de bestioles détestables : puces, poux et punaises. Elles se glissèrent sous les vêtements, contre la peau, et passèrent à l'attaque, le mordant sauvagement. En proie à d'insupportables démangeaisons, le démon-roi plongea la main dans son giron pour se gratter. Retenant quelques puces prisonnières entre les doigts, il s'approcha de la lampe pour voir ce que c'était.

La dame, avec un frisson de dégoût à leur vue, déclara pensivement : «Je présume que cela vient de ce que vos sous-vêtements sont sales et n'ont pas été lavés depuis longtemps.

— Je n'ai jamais été envahi par ces parasites», assura le démon, terriblement embarrassé, «il a fallu que ce soit cette nuit qu'ils me fassent honte!

— Votre Majesté n'a pas à en avoir honte», répliqua la dame en riant, «le proverbe ne dit-il pas que *l'empereur aussi a des puces, trois puces impériales?* Déshabillez-vous, je vais vous les attraper.»

Le démon-roi dénoua sa ceinture et ôta tout de bon ses vêtements.

La fausse Grâce-de-Printemps se tenait de côté, observant avec attention le corps du roi : de chaque couche de vêtements sautaient les puces; d'énormes punaises s'étaient étalées sur chaque pièce de ses habits; d'entières nichées de poux grouillaient comme fourmis sortant du nid. Au moment où il ôtait le dernier effet, révélant la chair nue, les grelots d'or apparurent, eux aussi couverts d'innombrables insectes.

«Donnez-les-moi, Votre Majesté», proposa la fausse Grâce-de-Printemps, «je vais aussi vous les attraper.»

La honte et la panique empêchaient le roi de faire la différence entre la vraie et la fausse : il lui tendit les trois grelots. Elle les prit et les manipula un long moment. Profitant de ce que le démon baissait la tête, occupé à secouer les vêtements, elle cacha prestement les grelots d'or, s'arracha un poil, le transforma en trois objets parfaitement identiques à ceux qu'elle avait subtilisés, fit mine de les examiner sous la lampe et, en une rapide contorsion, récupéra les poux, puces, punaises sur son propre corps. Elle tendit ensuite les faux grelots au monstre qui, dans la confusion du moment, était loin de se douter du subterfuge. Il les présenta des deux mains à la reine : «Cette fois, rangez-les bien. Prêtez-y la plus grande attention. Ne faites pas comme la dernière fois.» La dame les prit, ouvrit avec précaution un coffre à vêtements, les y déposa et le referma avec un cadenas d'or. Puis, après avoir repris la conversation et bu plusieurs coupes avec le démon-roi, elle ordonna à la servante d'épousseter le lit d'ivoire et d'y étendre des couvertures de soie : «Nous allons dormir ensemble, moi et Sa Majesté.

— Pas de chance, pas de chance!» répétait le roi, en exprimant sa gratitude par de petits saluts, «je n'ose vous tenir compagnie. Je préfère emmener une fille de service au palais et aller me coucher dans l'aile ouest. Bonne nuit, madame.»

Là-dessus, chacun se retira de son côté. Nous n'en dirons pas plus à ce sujet.

Revenons à la fausse Grâce-de-Printemps : son but atteint, Singet accrocha les grelots à sa ceinture, reprit son aspect originel et, d'une secousse, récupéra l'insecte qui provoque le sommeil. Comme il allait de l'avant, il entendit gong et castagnettes sonner minuit.

Le brave Novice! Il fit une passe, récita une incantation et, devenu invisible, gagna les abords du portail. Comme il était cadennassé, Singet pointa sa trique cerclée d'or et, par la magie du «déverrouillage» la porte s'ouvrit lentement. Il sortit à grandes enjambées, puis s'arrêta pour crier d'une voix tonnante : «Rival-de-la-Planète-Maléfique, rends-nous Saint-Palais-d'Or!»

Il répéta le défi deux ou trois fois, semant l'alarme parmi les monstres, grands et petits, qui se précipitèrent et trouvèrent le portail ouvert. Ils se hâtèrent de chercher des lanternes pour retrouver le cadenas, qu'ils remirent à la porte avant d'en dépêcher quelques-uns annoncer : «Votre Majesté, il y a quelqu'un à la porte qui vous appelle et réclame Saint-Palais-d'Or.»

Plusieurs servantes sortirent leur faire savoir à voix basse : «Ne criez pas! Sa Majesté vient de s'endormir.»

Aussi, lorsque Singet reprit ses vociférations, les petits monstres n'osèrent pas déranger leur roi. À la troisième, quatrième fois, ils ne bougeaient toujours pas. Le grand saint, dehors, se déchaîna jusqu'aux premières lueurs de l'aube. N'y tenant plus, il prit en main la trique, la fit tournoyer et l'abattit sur le portail. Les monstres, affolés, s'efforçaient de le retenir, tandis que d'autres s'empresaient de colporter la mauvaise nouvelle. Le démon-roi s'était enfin réveillé au bruit de cet épouvantable vacarme. Il se leva, enfila ses vêtements et sortit précipitamment des rideaux de gaze.

«Qu'ont-ils à crier? demanda-t-il.

— Seigneur», répondirent les servantes agenouillées, «nous ne savons qui a déversé des insultes la moitié de la nuit devant la grotte; il s'attaque maintenant à la porte.»

À la sortie du palais, le démon-roi tomba sur les petits monstres porteurs du message. Ils se prosternèrent avant de balbutier : « Il y a dehors quelqu'un qui lance des injures et réclame Saint-Palais-d'Or ! À la moindre remarque, il nous jette les plus horribles insultes, les propos les plus malséants. Quand il a constaté qu'à l'aube vous n'étiez toujours pas sorti, il s'est mis à cogner sur la porte.

— N'ouvrez pas ! » leur répondit le démon-roi, « demandez-lui d'où il vient et comment il s'appelle. Apportez-moi sa réponse le plus tôt possible. »

L'un des petits monstres repartit en hâte et demanda à travers le portail :

« Qui frappe à la porte ? »

— Je suis son grand-père, chargé par le pays de Pourpre-Violet de leur ramener la dame Saint-Palais. »

Le petit monstre rapporta ce qu'il avait entendu. Le démon se rendit donc aux quartiers de la dame s'enquérir de ce qu'il en était. Elle venait de se lever et n'avait pas encore fait sa toilette, quand les servantes lui annoncèrent la venue du maître. Elle mit hâtivement de l'ordre dans sa tenue et sortit l'accueillir, encore tout échevelée. Ils venaient de s'asseoir et n'avaient pas encore ouvert la bouche qu'un petit monstre vint annoncer : « Ce monsieur Grand¹ a brisé la porte ! »

— Madame », demanda le démon en souriant, « combien avez-vous de généraux et capitaines à la cour ? »

— Nous disposons à la cour de quarante-huit brigades², hommes et chevaux, et de mille commandants d'élite ; aux frontières, généraux et capitaines sont innombrables.

— Y a-t-il un nommé Grand parmi eux ?

— Au palais je ne savais assister le monarque que dans la gestion interne, en veillant du matin au soir à l'éducation des dames royales. Les affaires extérieures n'ont pas de limites : comment voulez-vous que je me souvienne des noms !

— L'intrus se déclare être un monsieur Grand. Que je sache, un tel nom ne figure pas sur la liste du *Classique des patronymes*³. Madame, vous qui êtes intelligente et cultivée, qui sortez d'une noble famille, vous avez dû beaucoup lire durant votre séjour au palais royal : vous souvenez-vous avoir vu ce nom, et dans quel ouvrage ?

— Je ne vois que la phrase du *Texte de mille caractères*⁴ :

«Grand, qui reçoit les instructions d'un précepteur¹.» Je suppose qu'il s'agit de cela.

— Sûrement, c'est cela!» s'exclama, ravi, le démon. Il se leva, prit congé de la reine et regagna le pavillon des Écorchés. Il endossa son armure, fit l'appel de ses troupes, ouvrit le portail, marcha droit dehors, la hache de guerre Qui-Répand-des-Fleurs² en main, et l'interpella d'une voix tonnante :

«Où se trouve ce monsieur Grand venu du royaume de Pourpre-Violet?»

Serrant la trique cerclée d'or de la main droite, Singet répondit en pointant sur lui la gauche : «Que me veux-tu, mon sage neveu?»

— Toi!» répliqua le monstre, étouffant de colère à sa vue, «toi qui ressemble à un singe, qui a la tête d'un macaque, aux trois quarts fantôme, tu as l'impudence d'oser me défier?»

— Maudite créature qui trompe ses supérieurs», rétorqua Singet en lui riant au nez, «tu as des yeux qui ne voient pas! Quand je pense qu'il y a cinq cents ans, alors que j'avais provoqué une grande commotion au palais du Ciel, pas un des dieux et guerriers des neuf cieux n'osait m'adresser la parole sans l'assortir d'un respectueux *lao*³! De m'appeler "grand-père" ne saurait te faire mal!

— Dépêche-toi de décliner tes nom et prénom», tonna le monstre, «et de dire quel art martial t'autorise à venir marauder par ici!

— Tu aurais mieux fait de ne pas me poser la question. Quand je te dirai qui je suis, tu ne sauras plus où te mettre. Approche et tiens-toi au garde-à-vous pour m'écouter⁴!»

À ce long discours qui lui révélait le nom de Conscient-de-la-Vacuité, le démon-roi s'exclama : «Tu es donc ce gars qui avait jeté de grands troubles au palais du Ciel. Puisque tu as été libéré pour assurer la protection du moine chinois dans sa pérégrination à l'Ouest, ne te suffit-il pas d'aller ton chemin? Qu'as-tu besoin de te mêler des affaires des autres et de courtiser la mort ici, entre mes mains, te faisant esclave du royaume de Pourpre-Violet?»

— Brigand, maudite créature!» cria Singet, «tu ne sais pas ce que tu dis. J'ai reçu les plus hautes marques de respect du royaume de Pourpre-Violet et j'ai bénéficié des insignes faveurs de son roi. Ma position est mille fois plus élevée que la sienne : il m'honore à l'instar des ses parents,

me sert comme les dieux, et tu oses proférer le mot d'esclave! Tu vas voir, monstre, traître et rebelle! En garde! Tu vas tâter du bâton de ton grand-père!»

Pris de court, le démon esquiva le coup et fit face en maniant sa hache de guerre. Un beau combat! Voyez plutôt :

La trique cerclée d'or À-mon-Bon-Plaisir et la hache Qui-Répan-des-Fleurs, plus tranchante que le vent : l'un grince des dents féroce-ment, l'autre serre ses mâchoires puissantes. Celui-ci est le Grand Saint égal au Ciel, celui-là le démon-roi descendu en ce bas monde.

L'un et l'autre crachent brumes et brouillards qui se reflètent sur le palais du Ciel, soulèvent pierres et sables qui cachent la résidence de la Grande Ourse. Ils vont, viennent, multipliant les coups, se tourment et retournent dans un ballet d'éclairs. Ils déploient d'égaux talents, chacun jouant son va-tout.

L'un voudrait ramener la dame à la capitale, l'autre aimerait garder la reine en son repaire. Ce combat n'a point d'autres raisons : pour l'amour de son roi, il est prêt à laisser la vie!

Ils livrèrent une cinquantaine d'engagements sans emporter la décision. S'estimant incapable de remporter en combat singulier la victoire sur un adversaire aussi fort, le démon-roi bloqua de sa hache la trique et proposa :

«Arrête, Singet le Novice! Je n'ai pas encore pris mon petit déjeuner. Attends que je me sois restauré : je reviendrai en finir avec toi.»

Singet avait fort bien compris qu'il voulait aller chercher les grelots. Il rangea son arme et lui répondit : «Un brave ne poursuit pas le lièvre épuisé. Va, va donc! Bon appétit avant de revenir mourir!»

Le monstre fit précipitamment demi-tour et entra demander à la dame :

«Vite, donne-moi le trésor!

— Que voulez-vous en faire?

— Celui qui m'a provoqué au combat ce matin est en fait un disciple du bonze en quête des Écritures; il s'appelle Singet Conscient-de-la-Vacuité. "Monsieur Grand" ou "grand-père" est une fausse déclaration. À cette heure, je n'ai pu l'emporter au combat. Attends que je ressorte avec les grelots et lâche un peu de fumée et de feu pour brûler le maudit singe!»

La dame était en proie à un cruel dilemme : elle aurait voulu refuser de les chercher, mais elle redoutait d'éveiller

ses soupçons; si elle les lui donnait, ne fallait-il pas craindre pour la vie de Singet? Elle hésitait, incertaine, lorsque le démon-roi la pressa une seconde fois : « Va vite les chercher! »

La dame ne put faire autrement que de prendre la clé, d'ouvrir et de lui tendre les trois grelots. Il les prit et sortit de la grotte, laissant la reine assise en son palais, versant une pluie de larmes à la pensée que le Novice pourrait ne pas en réchapper. Ni l'un ni l'autre ne savaient que les grelots étaient faux.

Aussitôt la porte franchie, le démon se tint dans le sens du vent et cria : « Ne bouge pas, Singet! Regarde-moi secouer les grelots!

— Tu as des grelots », se mit à rire le Novice, « crois-tu que je n'en aie pas? Tu sais les secouer : penses-tu que je ne sache en faire autant? »

— Quel genre de grelots possèdes-tu? Montre-les-moi! »

Singet réduisit la trique de fer à la dimension d'une aiguille à broder, la cacha dans l'oreille, tira de sa ceinture les trois véritables trésors et répondit : « Voilà les miens!

— Bizarre, bizarre! » se récria le monstre, étonné à cette vue, « comment se fait-il qu'ils soient à ce point identiques aux miens? Même s'ils étaient sortis du même moule, la finition aurait laissé une marque en plus, une bosse en moins, comment peuvent-ils ne présenter aucune différence? »

« D'où viennent tes grelots? demanda-t-il.

— Et les tiens, mon sage neveu? répliqua Singet.

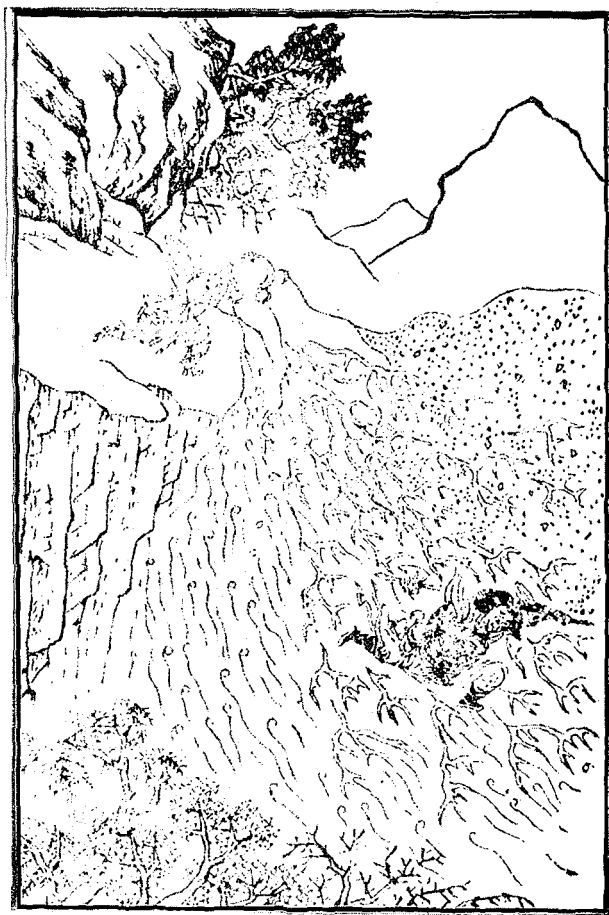
— Ces grelots qui sont miens », répondit naïvement le démon-roi, « viennent

*« Des profondeurs de la Voie, par Laozi¹
Raffinés dans le fourneau des Huit-Trigrammes,
Trésor parfait qu'il nous a jusqu'à ce jour laissé. »*

Singet se mit à rire : « Les miens viennent de ce temps-là également.

— Comment ont-ils été produits?

— Les grelots qui sont miens? Lorsque, au paradis des Bienheureux²,



Il empoigna les trois grelots à la fois et les secoua tous ensemble.

*Le patriarche du Tao raffina l'élixir,
 Dans son fourneau transmuta ces grelots d'or.
 Deux fois trois font six : suite de trésors en chaîne.
 Les vôtres sont les mâles, les miens les femelles!*

— Précieux produits de l'élixir d'or, les grelots ne sont pas plus oiseaux qui volent que bêtes qui courent», objecta le démon-roi, «comment distinguer les mâles des femelles? Les bons, ce sont ceux dont il sort quelque chose quand on les secoue. C'est la seule distinction qui importe.

— Parler ne prouvera jamais rien. Essayons, nous verrons. Je te laisse commencer.»

Le démon agita tout de bon son premier grelot deux ou trois fois sans voir le feu apparaître, le second sans que se produisît la fumée; du troisième, ne sortit pas non plus de sable.

«Bizarre, bizarre!» marmonnait le démon, pris de panique, «le monde a bien changé : ces grelots, je présume, sont du genre de ceux qui se laissent terroriser par leurs femmes. À la seule vue des femelles, les mâles ne font plus rien.

— Mon sage neveu», ricana Singet, «arrête! À mon tour de secouer les miens : tu vas voir.»

Le brave singe! Il empoigna les trois grelots à la fois et les secoua tous ensemble. Imaginez le feu rouge, la fumée bleue et le sable jaune mêlés jaillissant à gros bouillons, illuminant les arbres et la montagne entière. Le grand saint récita ensuite une incantation et, tourné vers le sud-ouest, ordonna : «Ô vent, lève-toi!» Activé par une brise fraîche, le feu, porté par la force du vent, devint flammes rougeoyantes; d'épaisses fumées noires embrasaient le ciel entier, tandis que la terre se couvrait de sable jaune.

Atterré à ne plus avoir l'âme chevillée au corps, Rivalde-la-Planète-Maléfique ne trouvait aucune issue à la fuite qui, seule, aurait pu lui sauver la vie au milieu d'un tel incendie.

C'est alors que, du milieu des airs, retentit l'appel : «Conscient-de-la-Vacuité, me voilà!»

Singet tourna vivement la tête et leva les yeux : c'était la *bodhisattva* Guanyin, tenant de la main gauche le vase immaculé et de la droite la branche de saule, au moyen de laquelle elle aspergeait les flammes de douce rosée pour éteindre le feu. Pris de court, Singet cacha précipitamment les grelots dans sa ceinture et, joignant les paumes, se

prosterna. L'aspersion de quelques gouttes de rosée fit disparaître en un instant toute trace de flamme, fumée et sable.

« Pardonnez-moi de ne pas m'être écarté de votre auguste présence dans l'ignorance où j'étais de votre visite chez les mortels, ô grande compatissante. Puis-je me permettre de vous demander où vous allez ? »

— Je ne suis venue que pour retrouver et ramener cette créature maléfique.

— D'où vient ce monstre qui a l'impudence d'obliger votre illustre personne à descendre le chercher ?

— C'est le chien-loup à poils dorés que je chevauche. La bête a profité du sommeil du garçon qui en a la charge pour briser avec ses dents la chaîne qui le retenait et dissiper la malédiction qui pesait sur le roi du pays de Pourpre-Violet.»

À ces mots, Singet s'inclina précipitamment : « *Bodhisattva*, mais vous dites le contraire de ce qui s'est passé ! Il a humilié le roi, violenté la reine et porté atteinte aux bonnes mœurs : il a provoqué les calamités. Pourquoi dites-vous qu'il les a dissipées ? »

— Tu n'es pas au courant. C'était à l'époque où le défunt roi était sur le trône, alors que l'actuel, le prince héritier, ne lui avait pas encore succédé. Dans sa jeunesse, il adorait la chasse. À la tête d'hommes et de cavaliers qui avaient lâché chiens et faucons, il était arrivé sur la pente du Phénix-Tombé, au bas de laquelle perchait un couple de jeunes, les deux enfants de la mère-bouddha de l'Ouest et du grand et illustre roi et *bodhisattva* Paon. Ce roi transperça d'une flèche le mâle, et aussi la femelle, qui réussit à regagner l'Ouest. La mère-bouddha, éplorée, décréta qu'il serait séparé de sa compagne trois ans et affligé de la maladie qui frappe les oiseaux esseulés. Au moment où j'avais entendu la décision, je chevauchais ce chien-loup sans penser que cette bête y avait prêté attention et viendrait enlever la reine pour libérer le roi de cette malédiction. Cela fait trois ans aujourd'hui : son châtement est accompli. Tu es venu à point nommé le guérir de son affliction. Il était temps que je descende ramener la créature perverse.

— *Bodhisattva*, vous avez beau dire, il n'en a pas moins souillé une reine, ruiné les bonnes mœurs, transgressé les lois et enfreint les principes fondamentaux des relations-



« N'en faites rien ! Je vous en prie », supplia Singet, pris de panique, « les grelots sont ici ».

humaines : il mériterait la mort. Puisque vous nous avez fait la grâce de venir en personne, je veux bien lui laisser la vie, mais non remettre tout châtement. Permettez-moi de lui administrer vingt coups de bâton avant que vous ne l'emmeniez.

— Conscient-de-la-Vacuité», répliqua Guanyin, «puisque tu comprends ce que signifie ma visite, accorde-lui indulgence plénière, ne serait-ce que par égard pour ma personne. Si tu prends ta trique, ce serait de toute façon la mort certaine.»

N'osant désobéir, Singet se contenta de s'incliner en ajoutant : «Puisque vous le ramenez au milieu des mers, ne lui permettez plus de redescendre parmi les humains. Il pourrait leur nuire gravement.»

«Bête immonde!» lui cria la *bodhisattva*, «reprends ta forme originelle! Qu'est-ce que tu attends?»

La créature fit une culbute et réapparut sous son aspect premier. Il secoua sa toison et la *bodhisattva* l'enfourcha. Abaisant son regard, elle vit qu'il ne portait plus les trois grelots à son cou.

«Conscient-de-la-Vacuité, rends-les-moi! dit-elle.

— J'ignore où ils sont.

— Brigand de singe», se mit-elle à crier, «si ce n'est pas toi qui les a volés, y aurait-il eu dix Conscient-de-la-Vacuité comme toi, ils n'auraient pas osé l'approcher. Rends-les-moi sans tarder!

— Je ne les ai jamais vus, je vous assure, répéta Singet en esquissant un sourire.

— Puisque tu prétends ne pas les avoir vus, je vais réciter l'incantation de Constriction du cercle.

— N'en faites rien! Je vous en prie», supplia Singet, pris de panique, «les grelots sont ici.»

Le cas de le dire :

*Qui détacha les grelots du cou du chien-loup?
Demandez-le à celui qui les attacha!*

La *bodhisattva* accrocha les grelots au cou de la bête et s'éleva dans les airs, assise sur son trône altier.

Voyez

*Les fleurs de lotus des quatre pieds en flammes,
Son corps entier enveloppé de fils d'or.*

La Grande Compatissante s'en retourna aux mers du Sud. De cela nous ne dirons pas plus.

Revenons à Singet, qui rajusta ses vêtements avant de pénétrer dans la grotte de l'Unicorne en faisant tournoyer sa trique de fer : il extermina les monstres, dont il nettoya entièrement le repaire. Puis il entra inviter dame Saint-Palais à retourner au pays. Elle lui prodigua les plus grandes civilités. Il lui raconta dans tous les détails comment Guanyin avait soumis le monstre et pourquoi elle avait été séparée de son mari, puis alla chercher de la paille souple pour la nouer en forme de dragon : «Montez dessus, madame, et fermez les yeux. N'ayez pas peur : je vous ramène à la cour voir le souverain.» La dame se conforma scrupuleusement à ces instructions. Singet usa de ses pouvoirs magiques : on n'entendait plus que le vent souffler aux oreilles.

Une heure plus tard à peine, ils entraient dans la cité. Après avoir abaissé le nuage, Singet lui cria : «Ouvrez les yeux, madame!»

Reconnaissant les tours et pavillons qui lui étaient familiers, la reine se réjouit du fond du cœur, abandonna le dragon de paille et monta à la salle d'audience avec le Novice. À leur vue, le roi descendit précipitamment du trône pour saisir la gracieuse main de son épouse et lui dire combien elle lui avait manqué. Ne voilà-t-il pas que tout à coup il s'effondre en gémissant : «Ma main ! Ah ! ma main, comme j'ai mal !»

Porcet s'esclaffa bruyamment : «Quelle tête fait-il ! Pas destiné à en jouir ! Il ne l'a pas plus tôt vue qu'il en est piqué à mort !

— Idiot !» lui lança Singet, «oserais-tu la prendre dans tes bras ?

— Pourquoi pas ?

— Il lui est poussé des piquants vénéreux sur tout le corps et sur la main. Le monstre n'a jamais pu la toucher au cours des trois années qu'elle a passées chez lui. Le moindre contact lui donnait des douleurs intolérables.

— Que faire, dans ce cas ?» s'alarmèrent les officiers à ces explications de Singet. Tandis que les officiels de la cour extérieure se désolaient et que les concubines royales prenaient peur, les deux épouses, Saint-Palais-d'Argent et Saint-Palais-de-Jade, aidaient le roi à se relever.

Au milieu de l'effroi général se fit soudain entendre une

voix qui venait du milieu des airs : « Me voici, grand saint ! »

Singet leva les yeux au ciel et vit

Des grues qui battaient de l'aile en direction de la cour en poussant de longs cris. Des spirales de lumière rayonnaient, portées par l'onde de souffles expansifs. Brumes et nuées semblaient provenir de son manteau de fibres. Il chaussait de curieuses sandales de paille et tenait à la main un chasse-mouches de barbes de dragon, la taille ceinte d'une bande de soie.

Il erre sur la vaste terre, libre, à l'aise, partout nouant l'humaine destinée.

C'était l'immortel au Nuage-Pourpre, descendu des hautes sphères célestes pour défaire l'enchantement.

« Où donc allez-vous, Zhang Ziyang¹ ? » demanda Singet en allant à sa rencontre.

Arrivé à l'entrée de la salle, il s'inclina et répondit : « Grand saint, l'humble immortel Zhang Boduan² te salue.

— D'où viens-tu ? répondit Singet en rendant la politesse.

— Il y a trois ans, en me rendant à une assemblée du Bouddha, je suis passé par ici. Quand j'ai vu que le roi subissait l'affliction d'une cruelle séparation, je me suis inquiété pour la reine : si le monstre la souillait, au mépris des principes qui régissent les relations humaines, n'aurait-il pas été difficile de la réunir au roi par la suite ? C'est moi qui ai transformé un vieux vêtement de fibres³ en robe de nuées neuve, aux cinq couleurs rutilantes. Je l'avais offerte au démon-roi et invité la reine à s'habiller de neuf. À peine l'avait-elle enfilée que les piquants empoisonnés lui ont poussé sur tout le corps, en fait, transformation de la barbe des fibres. Dès que j'ai appris que ton intervention avait été couronnée de succès, je suis parti dans le but exprès de rompre l'enchantement.

— Dans ce cas, puisque tu t'es donné la peine de venir de si loin, fais vite ! »

L'immortel s'avança et pointa le doigt en direction de la dame : la robe de fibres tomba immédiatement et le corps de la reine redevint aussi lisse qu'il l'était autrefois. L'immortel secoua le vêtement, le mit sur ses épaules et se tourna vers Singet : « Ne m'en veuille pas, grand saint : il faut que je te quitte.

— Reste, attends que le roi t'ait remercié.

— Qu'il ne se donne pas cette peine ! » répliqua en riant

l'immortel, qui fit une grande révérence, s'éleva dans l'espace et disparut.

Ce fut la panique parmi le roi, la reine et les courtisans de tous rangs, chacun en prière, tourné vers le ciel.

Les prières terminées, le roi donna l'ordre d'ouvrir le pavillon de l'Est¹ pour un grand banquet d'action de grâces en l'honneur des quatre pèlerins. Les époux ne se retrouvèrent que lorsque, le monarque en tête, tous se furent agenouillés en remerciement.

Au cours du banquet, Singet s'écria : « Maître, montrez la déclaration de guerre! » Le Vénérable la tira de sa manche et la tendit au Novice qui la remit au roi avec ces mots : « Ce document devait vous être communiqué par un jeune sergent envoyé par le démon. Je l'ai tué avant qu'il le fasse et vous ai amené le corps pour en réclamer le mérite. Ensuite, quand je me suis rendu dans la montagne, j'ai pris son aspect et suis entré dans la grotte sous prétexte de rapporter la réponse. C'est ainsi que j'ai pu voir la reine et voler les grelots d'or. J'ai failli me faire prendre. Il a fallu que je me retransforme, que je les dérobe une seconde fois et que j'affronte le démon en combat singulier. Heureusement que la *bodhisattva* Guanyin est venu le chercher et m'a expliqué la raison de cette séparation. »

Il raconta d'un bout à l'autre la suite de ces événements, sans ménager les détails. Pas un parmi le roi et ses sujets qui ne se sentit empli d'une infinie gratitude.

« Ceci », déclara Tripitaka, « est dû en premier lieu au bonheur accordé au sage règne de votre roi; ce n'est le mérite de mon indigne disciple qu'en second lieu. Le magnifique banquet dont vous nous avez gratifiés est une perfection, la perfection même! Il est temps de prendre respectueusement congé : ne compromettez pas notre pèlerinage à l'Ouest! »

Son insistance à les retenir restant sans effet, le roi procéda à l'échange des lettres de créance et fit disposer les chars royaux; il invita Tripitaka à prendre place dans la voiture royale, tandis que lui-même, la reine et ses épouses poussaient les roues. C'est ainsi qu'ils l'accompagnèrent jusqu'au moment des adieux.

Le cas de dire :

*Le destin l'a purgé de la mélancolie;
L'absence de pensées est repos de l'esprit.*

À ce départ, quels événements, heureux ou malheureux, allaient donc se produire? Écoutez vous l'exposer la séance qui vient.

CHAPITRE LXXII

À LA GROTTÉ AUX TOILES-D'ARAIGNÉES
LES SEPT AFFECTS ÉGARENT LE FOND¹,
À LA SOURCE DE PURIFICATION-DES-SOUILURES
PORCET OUBLIE SA TROGNE.

Le récit nous a exposé comment Tripitaka, après avoir pris congé du roi de Pourpre-Violet, poursuivit sa route vers l'Ouest, dûment équipé et le cheval sellé. Combien de plaines et montagnes aux innombrables cours d'eau ne lui fallut-il pas franchir! Après l'automne vient l'hiver qui, insensiblement, s'en va, faisant place au printemps aux charmes éclatants.

Maître et disciples jouissaient de la verdure nouvelle en foulant le sol du chemin, lorsque apparut soudain le bosquet d'un ermitage. Tripitaka roula au bas de son cheval et se tint debout au bord de la grand-route.

«Maître», lui demanda Singet, «pourquoi s'arrêter sur ce terrain plat et sans obstacles?

— Tu n'as aucun égard», intervint Porcet, «le Maître est fatigué de chevaucher : laisse-le respirer!

— Ce n'est pas que j'aie besoin de respirer. Je vois que c'est une habitation, là-bas, et je voudrais mendier un peu de nourriture, répondit Tripitaka.

— Tu vois? *Que nous dit là le Maître!*» rétorqua en riant Singet, «si vous voulez manger, j'irai demander l'aumône. L'adage ne le dit-il pas? *Maître un jour, père pour la vie.* A-t-on jamais vu les disciples envoyer leur maître mendier et rester eux-mêmes à trôner sur leurs sièges?

— Il ne s'agit pas de cela», répliqua Tripitaka, «d'ordinaire il vous faut aller demander l'aumône au-delà de mon horizon, sans tenir compte des distances. Cette fois la maison est tout près, à portée de la voix : laissez-moi le faire pour une fois.

— Maître», objecta Porcet, «la proposition n'est pas

recevable. Comme dit le proverbe : *Quand trois personnes sortent, au plus jeune de souffrir!* De plus, vous êtes de la génération des pères, alors que nous sommes de la catégorie des fils et frères cadets. À elle d'en assumer la peine, quand il y a une tâche à remplir, ainsi que le déclare un livre ancien¹. Laissez votre vieux Porcet y aller.

— Frangins!» intervint Sablet en souriant, «trêve de discussion. Si le Maître est dans ces dispositions, inutile de le contrarier : si vous le mécontentez, il ne voudra de toute façon pas manger ce que vous auriez mendié.»

Porcet acquiesça, sortit le bol et aida Tripitaka à se changer, lequel partit à grandes enjambées et, arrivé devant le domaine, trouva les lieux fort coquets.

Auprès d'un bosquet de vieux arbres s'élève l'arche d'un pont de pierres, au-dessus d'une eau chantante qui s'en va rejoindre un long ruisseau. Du fond du bosquet bruissant monte vers la montagne lointaine le chant des oiseaux. Les quelques chaumières aux abords du pont ont la pureté et l'élégance d'un ermitage d'immortel. Cette fenêtre couverte de lierre ferait clairement honte à un établissement taoïste : là, devant, quatre beautés brodaient des phénix enlacés.

Le Vénérable n'osait pas entrer, se disant que ces gens-là ne devaient avoir que ces quatre filles, pas de fils. Il se tenait immobile, caché par les arbres du pont. Il n'avait d'yeux que pour les filles, chacune lui paraissant

*D'un cœur féminin plus solide que le roc,
De nature plus joyeuse que le printemps.
De roses nuées colorent leurs joues charmantes,
Le rouge rosit leurs lèvres séduisantes.
Leurs sourcils sont de petits croissants de lune,
Leurs chignons étagés, ailes de cigale.
Si l'une d'elles se tenait parmi les fleurs,
L'abeille vagabonde la prendrait pour telle.*

Il attendit une bonne heure. Un silence complet régnait. On n'entendait ni chien, ni coq. Il se disait : «Si je ne suis pas capable de mendier un simple repas, je serai la risée de mes disciples : comment un maître aussi incompetent serait-il capable de les mener auprès du Bouddha?»

Ne sachant que faire d'autre, le Vénérable pressa le pas vers le pont, non sans quelque pressentiment d'avoir tort



Trois autres filles jouaient au ballon.

d'agir ainsi. Faisant quelques pas de plus, il aperçut dans la chaumière un kiosque de bois de santal sous lequel trois autres filles jouaient au ballon¹. Elles étaient assez différentes des quatre premières, voyez-vous.

Flottent les manches turquoise, se balancent les jupes plissées : les manches enveloppent de longs doigts de jade tels poussés de bambou ; la jupe découvre à demi des « lotus d'or² » effilés.

Dans les mille mouvements de leurs pointes et talons, la grâce de leurs corps est parfaite. La tête doit être à la bonne hauteur, la passe longue, exacte et mesurée. Le revers est « jeter la fleur par-dessus le mur », le recul devient « la grande traversée de l'océan ». Recevoir en douceur comme si c'était boule d'argile, charger, lancer sur le côté : lorsque la perle brillante est sur la tête du Bouddha, la serrer et prendre par le bout. Elles savent la recevoir comme si c'était brique étroite et la relancer, couchées comme des carpes. Elles plient le genou, dos raide et, cou tordu, battent du talon. Elles sauraient faire virevolter des tabourets dans l'envol des capes à l'épaule. Va, vient par l'entrejambe nouée, se balance comme collier au cou : leurs coups feraient remonter le fleuve Jaune et vendre des poissons rouges sur les bancs de sable.

Celle-là, vous la prenez pour la tête, celle-ci se retourne et tire de côté. Elles renvoient de la cuisse, bloquent du bout des pieds. Elles semblent entrelacer sandales de paille et renvoient la balle en arrière. Le recul déplace les épaulettes fixées par un unique crochet. Elles touchent l'entrée du filet étendu et, lorsque le coup est beau, les belles éclatent en bravos³.

Chacune est en sueur : le maquillage coule, les vêtements de gaze sont trempés. Leur excitation retombée et leur attention relâchée, elles déclarent forfait.

La description pourrait se poursuivre indéfiniment. En témoignent un autre poème, que voici⁴ :

*Jeu de ballon un jour de troisième lune :
Belles filles sous la brise opportune.
Faces perlées de sueur telle rosée sur la fleur,
Sourcils empoussiérés tels saules dans la brume ;
Les longues manches emprisonnent des mains fines,
Les jupes plissées révèlent des lotus d'or.
Le jeu les laisse sans force et charmantes,
Chevelure défaite, chignons de travers.*

Après avoir longuement regardé, Tripitaka dut s'avancer jusqu'au pont et crier : « Chères *bodhisattva*, le destin du pauvre moine que je suis l'amène à vous demander l'aumône d'un peu de nourriture. »

Les filles ne l'eurent pas plus tôt entendu qu'elles

abandonnèrent, les unes leur aiguille à broder, les autres le ballon, et vinrent l'accueillir à la porte, en souriant et poussant de petits rires : « Vénérable, excusez-nous de n'être pas venues au-devant de vous. Entrez vous asseoir : nous ne saurions offrir l'aumône au milieu de la route. »

À leur réponse, Tripitaka se disait : « Bien, bien ! L'Ouest est vraiment terre du Bouddha : même les femmes se soucient de nourrir les moines. Combien plus grande doit être la piété des hommes envers Bouddha ! »

Le Vénérable s'avança pour les saluer pieusement et les suivre à l'intérieur de la chaumière. Comme il passait le kiosque en bois de santal, il se rendit compte qu'au-delà il n'y avait pas le moindre bâtiment. Ce n'étaient que

Hauts sommets à toucher les nuages, longues chaînes s'étendant jusqu'à la mer. Neuf courbes et neuf méandres veillent sur la porte près du pont. Le verger est planté de pêchers et pruniers chargés de fruits. Les lianes pendent de certains arbres. Un parfum d'orchidée se répand parmi les mille et dix mille fleurs. De loin résidence troglodyte qui surpasse les îles des Bienheureux, de près bois et montagnes qui écrasent les monts Hua. C'est là retraite d'immortels pervers, isolée et sans voisinage.

L'une des filles s'avança, poussa les deux vantaux de la porte de pierre et invita le moine à entrer s'asseoir. Le Vénérable ne put que s'exécuter. Levant les yeux, il s'aperçut que, table et bancs, tout était de pierre. Il y régnait une atmosphère sombre et froide. Alarmé, Tripitaka était assailli de doutes : « Ces lieux n'augurent rien de bon, du mauvais sûrement... »

Joyeuses et rieuses, les filles l'invitaient à s'asseoir. Il ne pouvait que leur obéir. L'instant d'après, il commençait à frissonner.

« De quel monastère sacré venez-vous, Vénérable ? » lui demandèrent les filles. « Pour quelle cause réunissez-vous des dons ? Construire un pont, réparer une route, fonder une pagode, ou bien élever une statue du Bouddha, imprimer des soutras ? Veuillez donc nous montrer le registre des souscriptions. »

— Je ne suis pas un bonze venu recueillir des souscriptions.

— Dans ce cas, que venez-vous faire ici ?

— Je suis envoyé par les grands Tang des terres de l'Est

chercher les Écritures au grand monastère du Coup-de-Tonnerre du paradis de l'Ouest. Comme je passais par votre noble région, poussé par la faim, je me suis approché de votre somptueuse résidence pour obtenir l'aumône d'un simple repas, cela dans l'intention de repartir aussitôt après.

— Bien, très bien! Comme dit l'adage : *moine venu de loin n'en lit que mieux les soutras*. Ne négligeons pas notre hôte, mes sœurs : préparez sans tarder un repas maigre!»

Là-dessus, trois des filles lui tinrent compagnie et en vinrent à discuter des causes germinales et circonstancielles du karma. Les quatre autres s'affairaient aux cuisines : jupes retroussées et manches relevées, elles allumaient le feu et nettoyaient les marmites. Vous vous demandez ce qu'elles préparaient? Eh bien, elles faisaient sauter de la chair humaine dans de la graisse humaine et la faisaient noircir pour lui donner l'apparence de pâte de gluten! Elles avaient évidé la cervelle humaine, qu'elles faisaient frire en forme de dés de fromage de soja. Elles posèrent les deux plats sur la table de pierre et se tournèrent vers le Vénérable : «Veuillez vous servir. Le temps nous a manqué pour vous préparer un bon repas, mais ceci pourra tant bien que mal calmer votre faim; nous en avons encore derrière.»

L'odeur de chair putride mit en garde le Vénérable, qui refusa d'ouvrir la bouche. Il s'inclina, joignit les paumes et déclara : «Chères *bodhisattva*, j'étais végétarien dès avant ma naissance.

— Mais, Vénérable», répliquèrent les filles en s'esclafant, «ces plats sont végétariens.

— *Amitâbha!* Si je touchais à ce genre de nourriture végétarienne, plus question de rencontrer le plus Vénéré de la terre et d'en obtenir les Écritures!

— Vénérable, vous qui avez quitté votre famille, vous devriez accepter ce qu'on vous donne et ne point vous montrer si difficile.

— Je m'en voudrais de l'être! Depuis que j'ai reçu le décret me confiant cette mission, tout au long de la route de l'Ouest j'ai évité de porter atteinte à la vie, même la plus humble qui soit, et il n'est de souffrance à laquelle je n'aie porté secours. Je me suis nourri grain à grain, je me suis vêtu fil à fil. Comment oserais-je me montrer difficile à l'égard de mes donatrices!

— Si ce n'est pas difficile que vous êtes», reprirent les filles en riant, «c'est que vous êtes enclin à vous plaindre, après vous être fait inviter. Bien que ce soit grossier et insipide, prenez-en donc un peu!

— Je n'ose vraiment pas en manger et enfreindre la défense qui en est faite. Il vaut mieux libérer un être vivant que le nourrir : j'espère que vous vous en souvenez, chères *bodhisattva*. Laissez-moi partir!»

Comme Tripitaka cherchait à gagner la sortie, les filles lui barrèrent le passage, résolues à ne pas le laisser s'échapper.

«Crois-tu que l'on renonce à la bonne affaire qui se présente d'elle-même à la porte?» lui criaient-elles. «*Tu ne retiendras avec les mains le pet que tu as lâché!* Où penses-tu aller?»

Les unes et les autres avaient des notions d'arts martiaux. Elles étaient d'ailleurs fort vives des pieds et des mains : elles agrippèrent Tripitaka, le poussèrent comme un mouton et le renversèrent à terre. Plaqué contre le sol, elles lui passèrent des cordes et le suspendirent à la maîtresse poutre, de cette façon spéciale qui porte le nom de «l'immortel montre la voie». Un bras, en effet, était lié, tendu en avant; l'autre était serré contre la taille et les deux pieds retenus en arrière : le Vénérable était ainsi pendu par trois cordes au madrier, dos au plafond, ventre tourné vers le bas.

Retenant les larmes que lui arrachait la douleur, Tripitaka se disait, en proie à d'amers regrets : «*Quel cruel destin est le mien! Moi qui pensais demander l'aumône à de braves gens, comment pouvais-je me douter que je tomberais dans la géhenne! Ô mes disciples, venez vite à mon secours, si vous tenez à me revoir! Tardez, ne serait-ce que quelques heures, et ma vie connaîtra son terme!*»

Les tourments qui assaillaient le Vénérable ne l'empêchaient pas d'observer attentivement le manège des filles. Après l'avoir attaché comme il convenait, elles commencèrent par ôter leurs vêtements. Alarmé, Tripitaka pensait : «*Si elles se débarrassent de leurs habits, c'est dans l'intention de me battre, ou, peut-être, de me dévorer plus à l'aise.*»

En fait, les filles se contentèrent de déboutonner leur chemise par en bas et de découvrir leur nombril : chacune,

exerçant ses pouvoirs magiques, en sortit une corde de soie grosse comme un œuf de canard, qu'elles dévidaient telle du vif-argent ou des jades jaillissants. En un instant, le portail du domaine en fut couvert.

Bref, reparlons de Singet, Porcet et Sablet qui étaient restés au bord de la grand-route. Tandis que l'un faisait paître le cheval et que l'autre gardait les bagages, le Novice, toujours aussi capricieux, sautait de branche en branche, arrachant les feuilles à la recherche de fruits. Tournant brusquement la tête, il aperçut une nappe de lumière et, alarmé, dégringola de l'arbre en criant : « Ça va mal, très mal ! La destinée du Maître est au plus bas ! Ne voyez-vous pas ce qui se passe dans le domaine là-bas ? » insista Singet en le montrant du doigt.

Porcet et Sablet dirigèrent leurs regards de ce côté-là : il y avait comme un pan de neige, aussi brillant que la neige, comme une plaque d'argent, plus éclatante que l'argent.

« C'en est fait ! Le Maître est tombé sur des monstres : allons vite à son secours ! s'écria Porcet.

— Sages frères, doucement ! » répliqua Singet, « vous ne savez pas ce qu'il en est. Attendez que je revienne.

— Attention, frangin ! s'inquiéta Sablet.

— Je sais ce que j'ai à faire », rétorqua Singet.

Sacré grand saint ! Il resserra sa juquette en peau de tigre, brandit la trique cerclée d'or et, en deux ou trois grandes enjambées, courut jusque là-bas et découvrit la situation telle qu'elle se présentait réellement : la nappe était formée de milliers de fils de soie entrecroisés — des fils gros comme des cordes. Il y appuya la main et se rendit compte qu'ils étaient souples et gluants. Sans du tout savoir de quelle matière il pouvait s'agir, il leva aussitôt la trique en se disant : « Ce bâton les brisera, quand bien même il y en aurait non pas mille, mais dix mille couches ! » Il allait frapper, mais se reprit : « Si les cordes étaient raides, je pourrais les rompre, mais molles comme elles sont, je ne ferai que les aplatir. Et si jamais j'éveille leur attention, les créatures vont m'y emmêler. La situation se retournerait contre moi. Mieux vaut l'interroger avant d'entreprendre quoi que ce soit. »

Interroger qui, vous demandez-vous ? Il fit une passe, récita une incantation, ce qui eut pour effet de mettre en cause la divinité locale, un vieux *tudi*, qui se mit à tourner en rond dans son temple comme s'il poussait une meule.

«Qu'est-ce qui te prend, le vieux, à t'agiter comme un bélier qui a le tournis? lui demanda sa femme.

— Si tu savais, si tu savais! Le Grand Saint égal au Ciel est là, et je ne l'ai pas accueilli. Voilà qu'il me convoque!

— Va le voir, un point c'est tout. Quel besoin as-tu de tourner en rond?

— C'est qu'il dispose d'une trique qui n'est pas légère et qu'il abat pour un oui ou pour un non!

— Quand il aura vu l'âge que tu as? Allons donc!

— Il a passé sa vie à vider des coupes sans débourser et à frapper les vieilles gens.»

Le couple discuta encore un bon moment, mais le dieu n'avait d'autre solution que de partir et de s'agenouiller en tremblant au bord de la route.

«Grand saint, le *tudi* de ces lieux se prosterne devant vous! clamait-il lamentablement.

— Relève-toi!» répondit Singet, «et cesse de feindre l'empressement. Je ne te battrai pas. Je ne fais que passer, mais je te pose la question : où sommes-nous?

— D'où venez-vous, grand saint?

— Je viens des terres de l'Est et me dirige vers l'Ouest.

— Venant de l'Est, avez-vous passé une chaîne de montagnes?

— Oui, celle là-bas. Nous y avons laissé les bagages et le cheval s'y repose.

— C'est le mont aux Toiles-d'Araignées, au bas duquel se trouve une grotte du même nom. Sept monstres y vivent.

— Des créatures mâles ou femelles?

— Femelles.

— De quels pouvoirs magiques disposent-elles?

— L'humble divinité que je suis est de trop minime prestige et faible force pour le savoir. Tout ce que je sais, c'est qu'à trois lis d'ici, droit vers le sud, se trouve une source d'eaux chaudes naturelles, appelée Purification-des-Souillures, à l'origine le bassin où se baignaient les sept fées du monde d'En-haut. Quand les ogresses sont arrivées pour s'installer ici, elles s'en sont emparé. Les fées le leur ont abandonné sans lutte. Si elles n'ont pas voulu les combattre, c'est que ces monstres, à mon avis, disposent de grands pouvoirs.

— Que font-elles de la source qu'elles ont accaparée?

— Depuis qu'elles occupent le bassin, elles viennent

s'y baigner trois fois par jour. Elles sont passées vers les dix heures et reviendront autour de midi.

— Tu peux te retirer, *tudi*», répondit Singet, satisfait de ces explications, «je m'occuperai moi-même de leur capture.»

Le vieux *tudi* se prosterna avant de regagner, encore tremblant, son temple.

Le grand saint fit en solitaire la démonstration de ses pouvoirs magiques en se transformant d'une secousse en une mouche qui se posa au sommet d'une touffe d'herbes et attendit au bord du chemin. Un moment plus tard, il entendit un bruissement, comme celui d'insectes dévorant des feuilles, puis comme un bruit de marée montante. À peine le temps de vider la moitié d'une tasse de thé et la pelote de cordes disparut, laissant réapparaître le domaine tel qu'il était auparavant. Puis s'ouvrit en grinçant la barrière de bois et, dans les rires et les cris qui fusaient de l'intérieur, sortirent sept jeunes filles.

De sa cachette, Singet les observait à loisir avançant au-delà du pont, main dans la main, épaule contre épaule, riant et bavardant. Elles étaient vraiment jolies, apparaissant

*Belles comme des jades au parfum étal,
Fleurs charmantes, mais douées de la parole;
Sous le lointain contour des sourcils de saules,
Se brisent cerises de leurs lèvres de santal.*

«Pas étonnant que le Maître ait insisté pour aller demander l'aumône en pareil endroit», ricana intérieurement Singet. «L'ont-elles retenu? Si c'est pour le manger, notre maître ne suffirait pas à pourvoir à un seul repas; pour en jouir, il ne leur ferait pas deux jours. Si les sept beautés s'y sont mises à tour de rôle, il ne saurait avoir survécu. Essayons de surprendre leur conversation et de savoir ce qu'elles comptent en faire!»

Sacré grand saint! Avec un léger bourdonnement, il s'envola et se posa sur le chignon vaporeux de la fille qui marchait en avant. Elle venait de franchir le pont, lorsque celle qui fermait la marche la rattrapa pour leur crier : «Mes sœurs, faisons cuire à la vapeur ce moine dodu, quand nous aurons pris notre bain!»

«Ces créatures sont bien mal avisées», ricana Singet, «le

préparer au court-bouillon leur permettrait d'économiser quelques fagots...»

Les filles se dirigeaient vers le sud, tout en cueillant des fleurs et en se taquinant avec des brins d'herbes. Elles atteignirent bientôt le bassin, entouré d'une magnifique enceinte. Le sol était couvert de fleurs sauvages aux lourds parfums enivrants, de tous côtés tapissé d'orchidées en rangs serrés. L'une des filles qui se tenaient derrière s'avança et poussa à grand bruit les deux vantaux de l'entrée : au milieu s'étendait, en effet, un bassin d'eau chaude. De quelle eau? Écoutez :

Lorsque s'ouvrirent le ciel et la terre, il y eut dix soleils au firmament jusqu'à ce que l'archer fameux Hou Yi en abattit neuf, ne laissant briller qu'un seul corbeau d'or, celui de l'authentique feu du Yang suprême. L'univers compte neuf sources d'eaux chaudes qui sont transformations de ces corbeaux, celles de Froideur-Odorante, de Compagne-de-la-Montagne, de Chaudes-Aigues, d'Union-Orientale, des Monts-Inondés, de la Paix-Filiale, de Large-Tourbillon et d'Eau-Bouillante, cette source-ci étant celle de la Purification-des-Souillures.

En témoigne le poème qui suit :

*Même souffle sans hiver ni été;
Éternel printemps ou trois automnes?
Vagues chaudes comme dans un chaudron,
Flots de chaleur d'une soupe nouvelle :
Répandus, ils mûriraient les moissons;
Retenus, lavent poussière charnelle.
Ils s'agitent en larmes de perles,
Ou en rouleaux de jade déferlent.
Liquide onctueux non fermenté,
Il demeure chaud, clair et apaisé.
Le pays entier en est embelli,
Par volonté du Ciel terre bénie.
Les belles en sortent lisses comme glace,
Leurs corps de jade neuf, sans la moindre crasse.*

Le bassin faisait plus de cinq toises en largeur, long d'une dizaine de toises. Il avait bien quatre pieds de profondeur, mais l'eau était si limpide qu'elle restait transparente. Du fond montaient des bulles qui crevaient à la surface. L'eau s'écoulait par six ou sept conduits ménagés aux quatre côtés, encore chaude deux ou trois lis plus loin, lorsqu'elle se répandait dans les champs. Au-dessus se

trouvait un kiosque de trois travées, au fond duquel était posé un banc de huit pieds contre le mur. Aux deux bouts il y avait des porte-vêtements de laque colorée filigranée d'or. Bourdonnant de plaisir, Singet partit à tire-d'aile se poser en haut de l'un d'eux.

À voir l'eau si claire et si chaude, les filles voulurent immédiatement s'y baigner. Elles se hâtèrent d'ôter leurs effets et de les suspendre aux cadres, avant de descendre toutes ensemble dans le bassin, cela devant Singet qui les voyait

*Se dégrafer et se déboutonner,
Leurs ceintures de gaze dénouer,
Tendres, blanches poitrines révéler,
Des corps purs comme neige exposer.
Leurs bras semblaient plus frais que la glace,
Leurs épaules parfumées, d'une grâce!
La peau du ventre offrait sa douceur,
Et le dos brillant sa ferme tiédeur,
Poignets et chevilles demi-rondeurs.
Quant à l'amour de chose au milieu :
L'huis du plaisir s'offrait à tous les yeux.*

Toutes les filles avaient sauté à l'eau et s'amusaient à s'éclabousser et faire des vagues.

«Si je voulais les tuer», se disait Singet, «il me suffirait de remuer l'eau du bout de ma trique, comme l'on dit *jeter de l'eau bouillante sur les rats pour détruire la nichée entière*. Les pauvres! Je les aurais exterminées, mais cela ne saurait que ternir ma gloire. Comme le rappelle l'adage : *L'homme ne combat pas avec une femme*. Il serait indigne d'un brave tel que moi de frapper ces filles. Ne les touchons pas, mais trouvons un stratagème qui les paralysera et les empêchera de sortir de l'eau. Voilà qui vaudrait beaucoup mieux.»

Le brave Singet! Il fit une passe, récita une incantation et, d'une secousse, se transforma en faucon affamé,

*Les plumes comme givrées, l'œil étoilé. À sa vue, le renard pervers
sent ses âmes l'abandonner, le lièvre rusé meurt de peur, rate éclatée.*

*Ses griffes d'acier sont rapides, son air majestueux et féroce. Son
saisissant de tout ce qui peut le nourrir, il n'épargne rien de ce que son vol
capture. Il s'élève et descend sur mille lieues d'airs froids, perce les nuages
et va où bon lui semble.*

Dans un grand bruit d'ailes, il s'envola et, serres acérées ouvertes, nettoya entièrement les porte-vêtements des sept séries d'effets qui y étaient pendues, avant de regagner le sommet, où il reprit son aspect originel pour se présenter devant Porcet et Sablet : « Venez voir ! »

L'idiot, qui allait à sa rencontre, se tourna en riant vers Sablet : « C'est dans un mont-de-piété que le Maître a été embarqué ! »

— Pourquoi donc ? répliqua Sablet.

— Ne vois-tu pas tous ces vêtements que notre condisciple leur a dérobés ?

— Ce sont ceux que portaient les goules, expliqua Singet en les posant.

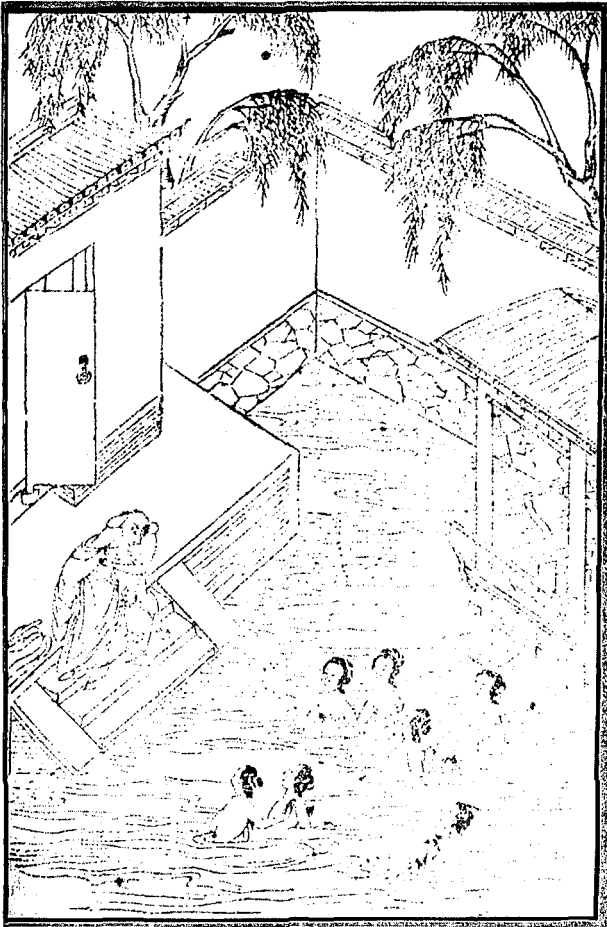
— Comment se fait-il qu'il y en ait tant ? demanda Porcet.

— Il y a sept assortiments.

— Comment as-tu fait pour les leur enlever aussi aisément et aussi complètement ?

— Je n'ai pas eu à les leur enlever. En fait, le coin s'appelle mont aux Toiles-d'Araignées. Le domaine que nous avons vu est une grotte du même nom, où vivent sept ogresses qui se sont emparées du Maître et, après l'avoir suspendu dans la grotte, elles sont allées se baigner dans la source de Purification-des-Souillures, laquelle est un bassin naturel d'eaux chaudes. Elles comptaient manger le Maître cuit à la vapeur après la baignade. Je les y ai suivies et, quand elles sont entrées dans l'eau après s'être déshabillées, j'étais sur le point de les battre à mort, mais je me suis ravisé de peur de souiller ma trique et porter atteinte à ma réputation. Au lieu de jouer du bâton, je me suis changé en faucon pour emporter leurs vêtements. Elles restent accroupies dans l'eau ; honte et pudeur les empêchent d'en sortir. Profitons-en pour délivrer sans tarder le Maître et reprendre la route !

— Frangin, tu ne pousses jamais le travail à fond », objecta en ricanant Porcet, « toujours à laisser quelque racine de malheurs à venir ! Pourquoi ne pas les avoir tuées, dès que tu les as vues, pour délivrer sur-le-champ notre maître ? La pudeur a beau les retenir, vers le soir elles ne manqueront de sortir de l'eau. Elles trouveront chez elles de vieux habits pour se vêtir et chercheront à nous rattraper. À supposer qu'elles n'en fassent rien, nous aurons à repasser par ici, où elles sont à demeure, après



L'idiot abandonna son râteau, retira sa longue tunique droite de brocart noir et sauta dans l'eau.

avoir obtenu les Écritures. Comme dit le proverbe : *En chemin, mieux vaut être à court dans les comptes qui se règlent en sapèques que dans ceux qui se règlent à coups de poing*. Si, à ce moment-là, elles nous barrent la route et nous cherchent querelle, n'auront-elles pas leur revanche?

— Qu'est-ce que tu proposes? rétorqua Singet.

— À mon avis, il faut commencer par tuer les goules et, ensuite, libérer le Maître : c'est le plan le meilleur, celui qui consiste à désherber en arrachant les racines.

— Moi, je me refuse à les frapper. Vas-y, toi, si tu veux!»

Ravi de la proposition, Porcet rassembla ses énergies et, râteau dressé, partit à grandes enjambées. Il y courut d'une traite, poussa la porte et trouva les sept filles accroupies dans l'eau, maudissant le faucon : «Le sale volatile! Puisse chat te bouffer la tête! Que faire maintenant qu'il a emporté tous nos vêtements?

— Mes chères *bodhisattva*», leur dit Porcet sans pouvoir se retirer de pouffer, «c'est donc ici que vous prenez votre bain. Accepteriez-vous la compagnie d'un moine tel que votre serviteur?

— Maudit bonze, quelle impudence!» s'écrièrent-elles, courroucées, à sa vue, «nous sommes filles de bonne famille alors que tu es un homme qui a quitté la sienne. *À partir de la septième année filles et garçons ne partagent plus la même natte*, disent les anciens livres¹. Comment peux-tu proposer de te baigner dans le même bassin que nous?

— C'est qu'il fait chaud, tellement chaud que je n'ai pas le choix : il vous faudra tant bien que mal me permettre de faire trempette. Inutile de me balancer vos livres à la tête avec ces histoires de nattes!»

Coupant court à leurs protestations, l'idiot abandonna son râteau, retira sa longue tunique droite de brocart noir et sauta dans l'eau avec un gros plouf! Furieuses, les goules voulurent se jeter sur lui toutes ensemble, mais elles ignoraient combien il était bon nageur. Dès qu'il eut touché l'eau, il se changea, d'une secousse, en silure. Les ogresses cherchaient toutes à palper le poisson, mais sans parvenir à le saisir : à peine l'avaient-elles frôlé à l'est qu'il filait de l'autre côté; l'avaient-elles touché à l'ouest? Il était reparti à l'est! Glissant, insaisissable, il ne cessait de se faufiler entre leurs cuisses. L'eau, au fait, montait à hauteur de poitrine : après avoir tournoyé un bon moment près de la

surface, il se mit à sillonner le fond. Lorsqu'il eut parcouru tous les niveaux du bassin, il laissa les filles haletantes, épuisées et découragées.

C'est alors qu'il sauta hors de l'eau, réapparut sous son aspect propre, enfila sa tunique et, brandissant le râteau, cria : « Qui suis-je ? Vous me preniez pour un esprit-silure ! »

Ce que voyant, les goules, alarmées et tremblantes, s'adressèrent à Porcet sur un autre ton : « Vous étiez d'abord venu habillé en bonze ; dans l'eau vous vous êtes transformé en silure insaisissable. Vous revoici moine. D'où venez-vous, en fin de compte ? Veuillez nous laisser votre nom.

— Maudite bande de goules, vous ne m'avez donc pas vraiment reconnu. Je suis le disciple du Vénérable envoyé chercher les Écritures par les grands Tang des terres de l'Est ; c'est moi, Conscient-de-ses-Capacités, Huit-Défenses, amiral des Roseaux-Célestes ! Vous avez pendu mon maître dans la grotte et comptiez le consommer cuit à la vapeur. Mon maître, le cuire à la vapeur ! Tendez vos têtes sans tarder : un coup de râteau à chacune ! Je vais éliminer votre sale engeance. »

À ces mots, les ogresses ne se sentaient plus l'âme chevillée au corps. Elles suppliaient, agenouillées dans l'eau : « Nous sollicitons l'indulgence de Votre Seigneurie ! Nous avons des trous à la place des yeux, au point de pousser l'aveuglement jusqu'à nous saisir de votre maître. Bien que nous l'ayons suspendu, nous ne lui avons fait subir aucune torture. Nous espérons que, dans votre grande compassion, vous nous pardonneriez et nous laisseriez la vie. Nous sommes toutes prêtes à vous offrir un viatique et raccompagner votre maître vers le paradis de l'Ouest.

— Ne dites pas cela », rétorqua Porcet en faisant un geste de dénégation de la main, « comme le formule si bien le dicton : *Qui a été berné par le marchand de bonbons, ne se fierait plus jamais à paroles mielleuses.* Vous aurez votre coup de râteau ; chacun son chemin ! »

Rustaud et costaud comme il l'était, l'idiot n'était pas d'humeur à se laisser attendrir par la fragilité féminine, tant il avait hâte de montrer sa puissance. Levant son râteau, il se mit en chasse en frappant à toute volée. Dans la panique qui s'ensuivit, les goules ne songeaient plus

qu'à sauver leur vie sans aucune considération pour la pudeur : elles sautèrent hors de l'eau, cachant les parties honteuses de la main, et coururent se réfugier sous le kiosque, où, debout, elles recoururent à un stratagème : chacune se mit comme à dévider du nombril une corde de soie. Elles remplirent bientôt l'espace d'une énorme pelote, dans laquelle Porcet s'empêtra. Quand l'idiot leva la tête, il ne voyait déjà plus le soleil ! Il chercha à s'échapper, mais c'est à peine s'il pouvait soulever la jambe. En fait, le sol était couvert de cordages dans lesquels il se prenait les pieds. À chaque mouvement, il trébuchait. Allait-il à gauche ? Il se cognait la tête par terre. Poussait-il à droite ? Culbute à planter les oignons à l'envers ! Demitour brusque ? Le voilà embrassant le sol. Il ne se releva précipitamment que pour un nouveau plongeon « à la libellule ». Au bout de tant de chutes, l'idiot ne tenait plus sur ses jambes, sa tête tournait et il n'y voyait plus clair. Sans force pour se relever, il s'étendit à même le sol, et bientôt ronfla. Les ogresses le ligotèrent, sans le frapper ni le blesser, le laissant dans la pelote qui lui cachait la lumière du jour, et, sautant hors de la porte du bassin, s'en retournèrent à la grotte.

Arrivées de l'autre côté du pont, elles récitèrent l'incantation qui fit disparaître en un instant l'énorme emmêlement de cordages, puis, toutes nues, coururent jusqu'à la grotte et, se couvrant les parties intimes de la main, passèrent devant le moine chinois avec de petits rires embarrassés. Dans la chambre, elles trouvèrent de vieux vêtements qu'elles enfilèrent, puis elles gagnèrent d'une traite la porte de derrière, où elles se tinrent en criant : « Les enfants, où êtes-vous ? »

Au fait, chacune de ces goules avait un fils, non pas un enfant qu'elles auraient porté, mais des fils adoptifs. Leurs noms rappelaient ce qu'ils étaient : abeille, guêpe, cafard, cantharide, criquet, mouche¹ et libellule.

Les monstres avaient tissé une vaste toile en travers du ciel et les avaient ainsi capturés tous les sept. Elles allaient les dévorer, mais, comme dit le vieil adage, il n'est de bête sans langage. Les insectes plaidèrent pour avoir la vie sauve, s'offrant à considérer les goules comme leurs mères. C'est ainsi qu'au printemps ils s'en vont cueillir des fleurs à leur offrir, qu'en été ils se mettent en quête de plantes qui témoignent de leur piété filiale.

À leur soudain appel, ils se précipitèrent et demandèrent : «*Qu'y a-t-il pour votre service, mères?*»

— Fils, nous avons commis ce matin l'erreur de nous frotter à un moine venu de la cour des Tang, de sorte que nous avons été retenues par son disciple dans le bassin, il y a un instant, à grande honte et au risque d'y perdre la vie. Réunissez tous vos efforts pour le chasser de notre porte. Si vous triomphez, nous vous retrouverons chez votre oncle.»

Ayant ainsi échappé à la mort, les ogresses se rendirent chez leur frère, où leurs langues perverses allaient provoquer de nouveaux malheurs, dont nous ne parlerons pas pour l'instant. Voici donc tous ces insectes qui sortent à la rencontre de l'ennemi, se frottant les mains et serrant le poing.

Reparlons de Porcet, dont la tête tournait tant il avait trébuché. Levant enfin les yeux, il se rendit compte que la pelote de cordages avait complètement disparu et, hasardant un pied devant l'autre, se redressa et retrouva tant bien que mal le chemin du retour, malgré la douleur. S'agrippant à Singet dès qu'il le vit : «*Frangin, je dois avoir la tête enflée et le visage tout bleu, non?*»

— *Qu'est-ce qui t'arrive?*

— Elles m'ont pris dans un filet de cordages, tendu des nœuds sous le pied et fait trébucher tant de fois que j'en ai les reins rompus. Je ne pouvais plus faire un pas. Je n'ai trouvé le salut et la voie du retour que lorsque cette pelote s'est évanouie.

— Bon, n'en parlons plus!» intervint Sablet, «*c'est toi qui as provoqué ce désastre. Les ogresses sont sûrement retournées à la grotte mettre à mal le Maître. Dépêchons-nous de nous porter à son secours!*»

À ces mots, Singet partit aussitôt à grandes enjambées, suivi de Porcet qui tirait le cheval. À l'entrée du domaine, ils virent les sept petits monstres qui leur barraient l'accès du pont : «*Doucement, nous sommes ici!*»

«*Ridicule!*» se dit Singet après les avoir mesurés du regard, «*ce sont des gnomes! Le plus grand ne fait pas deux pieds six pouces, pas même trois pieds! Le plus lourd ne fait pas dix livres, huit ou neuf au plus!*»

«*Qui êtes-vous?* leur cria-t-il.

— Nous sommes les fils des sept fées. Vous qui avez

offensé nos mères, vous avez l'impudence de faire les ignorants et de venir frapper à notre porte! En garde!»

Tous de s'élançant en une sauvage mêlée, jouant des pieds et des mains. Rendu de fort méchante humeur par ses chutes répétées, Porcet, devant ces créatures minuscules, se mit à donner de furieux coups de râteau.

Confrontés à la férocité de l'idiot, les insectes reprirent l'un après l'autre leur forme originelle et, s'envolant, criaient : «Transformations!»

En un instant un devint dix, dix cent, cent mille, mille dix mille : chacun s'était multiplié en un nombre incalculable.

*Le ciel était rempli de mouches volantes,
Le sol couvert de libellules dansantes;
Abeilles et guêpes se jetaient à la tête,
Aux yeux s'en prenaient les cafards, trouble-fête.
Les cantharides piquaient devant, derrière,
Les criquets dessous, dessus, sans manières.
Son visage en était noir à faire peur,
Bourdonnement à remplir les dieux de terreur!*

Porcet commençait à s'affoler : «Tu as beau dire, frangin, que chercher les Écritures n'est pas une affaire, mais, sur la route de l'Ouest, même les insectes se mettent à vous tourmenter.

— N'aie aucune crainte, frerot! On aura tôt fait de les abattre.

— Comment cela? J'en ai bien dix couches, sur la tête, sur la figure et sur tout le corps!

— Ce n'est rien, rien du tout! J'en fais mon affaire.

— Frangin», insista Sablet, «dans ce cas, montre-nous sans tarder ton savoir-faire : ils auront bientôt transformé mon crâne chauve en citrouille!»

Sacré grand saint! Il s'arracha une poignée de poils, les mordilla pour les sectionner en menus fragments, les recracha et aussitôt ils se transformèrent en toutes sortes d'oiseaux de proie.

«Quel est cet argot que tu baragouines», lui demanda Porcet, «buséper...?»

— Tu ne comprends pas? Buse pour la buse dorée, éper pour l'épervier, fau pour faucon, ger pour gerfaut, au pour autour, pêcheur pour l'aigle pêcheur, ard pour le busard.

Aux sept sortes d'insectes qui sont les fils de ces goules, j'oppose sept genres d'oiseaux de proie qui sont la transformation de mes poils.»

Ces oiseaux étaient d'une extraordinaire habileté à gober les insectes. Ils les abattaient aussi à coups d'ailes et de serres. En un moment le ciel en fut débarrassé et le sol couvert d'une couche de plus d'un pied de bêtes mortes.

Les trois condisciples se précipitèrent, franchirent le pont et entrèrent dans la grotte, où ils découvrirent Tripitaka qui gémissait et pleurait, suspendu.

Porcet s'approcha et lui dit : «Maître, vous ne savez pas combien de chutes et culbutes j'ai faites pendant que vous vous amusiez, pendu là-haut!

— On en reparlera», coupa Sablet, «détachons d'abord le Maître!»

Singet coupa aussitôt les cordes et descendit le moine chinois, tandis que tous posaient la même question : «Où sont parties les goules?

— Elles sont allées appeler leurs fils, complètement nues, toutes les sept! répondit Tripitaka.

— Mes frères, venez avec moi les débusquer!» proposa Singet.

Tous trois, armes en mains, allèrent les chercher du côté de la cour arrière, mais sans en trouver trace. Ils grimperent aux pruniers et pêchers : en vain.

«Elles sont parties, parties! s'exclamait Porcet.

— Inutile de les poursuivre», suggéra Sablet, «retournons aider le Maître à reprendre la route.»

Les trois disciples revinrent à l'avant inviter le moine chinois à remonter à cheval. «Maître», lui firent-ils observer, «la prochaine fois qu'il y aura à quêter des aumônes, laissez-nous le faire pour vous...

— Ô disciples», répondit Tripitaka, «désormais, quand bien même je devrais mourir de faim, je ne le prendrai jamais plus sur moi!

— Occupez-vous du Maître», proposa Porcet, «pendant que je leur démolis leur baraque, de sorte qu'elles n'aient plus d'abri.

— Y donner des coups de râteau serait se fatiguer en pure perte», objecta Singet en riant, «mieux vaut chercher des fagots pour détruire tout, de fond en comble.»

Le brave idiot! Il trouva des pins morts, des bambous cassés, des saules desséchés et des lianes mortes, qu'il

alluma en une immense torche qui brûla tout dans un feu d'enfer.

Maître et disciples poursuivirent leur route, l'esprit en repos.

Eh! Si, en fin de compte, vous ne savez ce que fut le sort de ces goules après leur départ, écoutez la séance qui suit.

CHAPITRE LXXIII

OU PASSION CONDUITE PAR RANCUNE
DEVIENT SOURCE D'EMPOISONNEMENT;
HEUREUSEMENT LE MAÎTRE DE L'ESPRIT
DÉTRUIT LES RAYONS DÉMONIAQUES.

Le récit nous a conté comment Singet, soutenant Tripitaka, avait regagné avec Porcet et Sablet la grand-route, où ils pressèrent leur marche droit vers l'Ouest. Quelque temps plus tard, des tours et bâtiments majestueux frappaient leur regard.

«Disciple», demanda le moine chinois à Singet en tirant sur les rênes, «peux-tu me dire ce que sont ces lieux?»

Singet leva la tête et vit

Tours et pavillons entourés de montagnes, kiosques et terrasses autour d'un ruisseau, un bosquet touffu d'arbres d'essences variées devant le portail, un parterre d'odorantes fleurs sauvages au-delà de la résidence.

L'aigrette blanche perche sur le saule, tel un jade immaculé dans la brume. Le loriot chante dans les pêchers d'un jaune éclatant comme le feu. Cerfs et biches trottent en couple dans le pré vert, sans peur ni souci. Les faisans volent en paires à la cime des érables rouges. On croirait la grotte de la Terrasse-du-Ciel de Liu et Ruan¹, résidence d'immortels, maison du parc de Grand-Vent².

«Maître», conclut-il, «ce n'est point la résidence de nobles ou de roi ni celle de riches bourgeois, mais, ce me semble, ermitage taoïste ou monastère bouddhique. Approchons et nous saurons à quoi nous en tenir.»

À ces mots, Tripitaka cravacha sa monture. Arrivés à l'entrée, maître et disciples découvrirent au-dessus de la porte une plaque en pierre sur laquelle se lisaient les trois caractères : *Temple de la Fleur-Jaune*.

Tandis que Tripitaka descendait de cheval, Porcet déclara : «C'est donc la maison d'un prêtre taoïste : autant entrer le rencontrer, puisque nous suivons les mêmes pratiques sous des habits différents.

— Tu as raison», approuva Sablet, «cela nous permettra de visiter les lieux et aussi d'y laisser paître la bête. Si ça ne dérange pas trop, nous pourrions faire servir un repas maigre pour le Maître.»

Le Vénérable acquiesça et tous quatre entrèrent. La seconde porte s'ornait des deux sentences parallèles suivantes¹ :

*Bourgeons jaunes, neige blanche : immortelle résidence.
Herbes de jaspe, fleurs rares : maison des plumes d'Icare.*

«C'est donc là un *daoshi* qui brûle les chaumes pour transmuter des drogues, joue du fourneau et promène son creuset!» ricana Singet.

Tripitaka le pinça : «Plus bas ! Attention à ce que tu dis ! Nous ne sommes pas de ses connaissances, encore moins de ses parents : en quoi cela te regarde?»

La phrase n'était pas finie qu'ils passaient la porte et trouvaient la salle principale entièrement close, mais, sous la galerie à l'est, était assis un prêtre taoïste occupé à la préparation de pilules et élixirs. Comment était-il accouré ? Voyez plutôt :

Il portait un chapeau rutilant à rebord doré, une robe noir corbeau, les pieds dans une paire de chaussures à bouts recourbés d'un vert agressif, la taille serrée d'une bande jaune flottante à la Li Dongbin². Il avait une face de potiron de fer, des yeux brillants comme des étoiles, au milieu de la figure un nez de musulman, haut et grand, les lèvres ourlées comme celles d'un Tatar. L'esprit du Tao cache foudre et tonnerre : c'était un vrai daoshi ailé, dompteur de tigres et dragons.

«Cher immortel, l'humble moine que voici vous salue», dit d'une voix forte Tripitaka à sa vue. Le *daoshi* leva brusquement la tête, surpris, lâcha la préparation en main, ajusta sa coiffure, mit de l'ordre dans ses vêtements et descendit les marches à sa rencontre : «Maître, pardonnez-moi de n'être venu vous accueillir. Veuillez entrer vous asseoir.»

Le Vénérable monta vers la salle, fort aise, poussa les vantaux et vit les images sacrées des trois purs³, devant

lesquelles encens et brûle-parfum étaient posés sur une table. Tripitaka se hâta d'allumer des bâtonnets et se prosterna par trois fois avant de saluer le *daoshi*. Puis il s'assit à la place d'honneur en compagnie de ses disciples. Leur hôte fit servir le thé : deux jeunes garçons se hâtèrent de chercher le plateau à thé, de laver les bols, frotter les cuillères et préparer les fruits et gâteaux. Leur activité fébrile eut tôt fait d'éveiller l'attention de leurs ennemies.

En fait, les sept goules de la grotte aux Toiles-d'Araignées avaient été les condisciples de ce *daoshi* dans l'étude des arts occultes. Elles s'étaient réfugiées chez lui après avoir mis de vieux vêtements et fait appel à leurs fils. Elles étaient occupées à tailler des habits, quand elles virent les garçons préparer le thé : «Quels hôtes sont donc venus pour que vous vous affairiez pareillement ?

— Quatre moines viennent d'entrer et le maître nous a ordonné de servir le thé.

— Y a-t-il un bonze rondouillet au teint pâle ?

— Oui.

— Y en a-t-il un aux larges oreilles et long groin ?

— Oui.

— Allez vite leur porter le thé ; faites signe du coin de l'œil à votre maître pour qu'il vienne par ici. Nous avons quelque chose d'important à lui dire.»

Les garçons apportèrent donc cinq tasses au *daoshi*, qui retroussa ses manches pour en offrir une des deux mains à Tripitaka, puis, successivement, à Porcet, Sablet et Singet. Le thé bu, on rangea les gobelets. L'un des jeunes servants fit un clin d'œil au prêtre qui se leva en disant : «Veuillez rester assis.» Et, à l'adresse de l'un des garçons : «Laisse le plateau et tiens-leur compagnie en attendant que je revienne!»

Le Vénérable et ses disciples en profitèrent pour sortir visiter le temple avec le jeune servent.

Bref, revenons au *daoshi* qui trouva en entrant dans sa cellule les sept filles qui s'écrièrent en tombant à genoux : «Maître et respecté frère, écoutez vos petites sœurs, un mot!»

Le prêtre les prit par la main pour les relever : «Vous vouliez déjà me parler ce matin en arrivant, mais je n'ai pu vous répondre affirmativement parce que le travail de préparation des drogues et élixirs exige d'éviter la présence de personne du sexe *yin*. Je reçois maintenant des

visiteurs : vous pourrez me parler tranquillement de ce que vous avez à me dire plus tard.

— Permettez, maître et frère : nous souhaiterions justement vous entretenir d'une affaire en rapport avec cette visite. Ce serait sans objet, s'ils sont partis.

— Voyez-vous ça ! » se récria en riant le *daoshi*, « ce que vous avez à me dire ne saurait attendre, parce que je reçois des visiteurs ! Êtes-vous folles ? Moi qui suis de ceux qui cultivent l'immortalité dans la pureté et la tranquillité ? N'en parlons point : même si j'étais vulgaire laïque, ayant femme, enfants et charges de famille, ne conviendrait-il pas de régler cela après le départ des hôtes ? Comment pouvez-vous pousser le manque de retenue jusqu'à me faire porter le bonnet de l'incivilité ? Permettez-moi de ressortir ! »

Elles s'accrochaient toutes à lui : « Maître et frère, calmez votre colère. Nous vous le demandons, d'où viennent ces visiteurs ? »

Le prêtre se rembrunit sans répondre.

« Nous avons appris du petit gars qui était venu à l'instant chercher le thé qu'il s'agit de quatre bonzes.

— Et alors ? grogna le *daoshi*.

— Parmi les quatre il y en a un qui est rondouillet et pâle de visage, un autre qui a la gueule allongée et de larges oreilles. Leur avez-vous demandé d'où ils venaient ?

— Comment connaissez-vous ces deux-là ? Les auriez-vous vus quelque part ?

— Vous n'êtes donc pas au courant des complications : le bonze a été envoyé chercher les Écritures au paradis de l'Ouest par la cour des Tang. Il est venu ce matin mendier de la nourriture à notre grotte et, le connaissant de réputation, nous l'avions, en effet, capturé.

— Pour quoi faire ?

— C'est que nous avons depuis longtemps entendu dire que ce moine chinois avait un corps de vérité formé par la pratique de la pureté au cours de dix incarnations successives : en manger un morceau prolongerait indéfiniment la vie. Nous avons été par la suite retenues dans le bassin de Purification-des-Souillures par le moine au long groin et larges oreilles ; il a commencé par emporter nos vêtements avant de se mettre à son affaire, qui était de nous imposer sa compagnie dans la baignade. Nous ne pouvions d'ailleurs l'en empêcher : il s'est jeté à l'eau, s'est

transformé en silure et a cherché à nous violer en se glissant entre nos cuisses. C'était immonde ! Puis il a sauté hors de l'eau pour reprendre son aspect premier. Voyant que nous refusions de nous soumettre, il a cherché à nous tuer à coups de râteau à neuf dents. Si nous n'avions su user de notre jugeote, nous serions tombées entre ses mains féroces. Voilà pourquoi nous avons pris la fuite, toutes tremblantes, et avons envoyé vos stupides neveux le combattre, sans savoir s'ils sont encore en vie. Si nous avons pris refuge auprès de vous, c'est dans l'espoir que vous nous vengerez en considération des éminentes études que nous avons menées ensemble autrefois.»

À ce discours, le *daoshi* répondit d'une voix altérée par l'indignation :

«Des moines d'une telle impudence et grossièreté ! Rasurez-vous, je vais leur régler leur compte.

— Maître, si vous entrez en action, nous sommes là pour vous aider, répliquèrent les filles en le remerciant.

— Le combat est inutile, pas question de se battre ! Comme dit l'adage : *En venir aux mains est toujours malsain. Suivez-moi, vous toutes !*»

Les filles entrèrent avec lui dans la chambre. Il prit une échelle, fit le tour du lit et grimpa pour descendre de la poutre maîtresse un coffret de cuir de huit pouces de haut, un pied de long et quatre pouces de large, fermé d'un petit cadenas de bronze. Il tira de sa manche un mouchoir jaune canard auquel était nouée une petite clé ; il ouvrit le coffret et sortit un paquet d'une drogue assez particulière :

*Plus de mille livres de déjections
D'oiseaux de toutes sortes réunies,
Dans un chaudron soigneusement bouillies,
Réduites à feu doux avec attention,
De mille livres à une louche,
De la louche à trois pincées à bouche.
Et cela, non seulement rissolé,
Mais encore raffiné et fumé !
Poison pareillement élaboré
Vaut plus que joyaux, trésors recherchés.
Si vous tenez vraiment à y goûter,
Verrez le roi des Enfers sans tarder !*

«Mes sœurs», dit le *daoshi* aux sept filles, «cette précieuse

drogue que j'ai fabriquée, administrée à un commun mortel, à raison d'un millièmè d'once, entraînerait la mort, aussitôt arrivée dans l'estomac; il suffirait de trois millièmès pour éliminer un divin immortel : c'est peut-être la dose nécessaire à ces moines. Apportez-moi vite le trébuchet!»

L'une des filles se hâta de lui apporter une balance : «Pèse un centièmè deux millièmès et divise la dose en quatre parties égales!»

Il alla ensuite chercher douze jubes rouges qu'il fendilla pour fourrer dans chacune un millièmè d'once, avant de les partager entre les quatre tasses de thé; puis il prit deux jubes noirs pour garnir un cinquièmè gobelet et disposa le tout sur un plateau. «Attendez que je les aie questionnés», expliqua-t-il aux filles; «s'ils ne viennent pas de la cour des Tang, nous en resterons là. Dans le cas contraire, je donnerai l'ordre de changer les tasses et c'est ce thé que vous ferez apporter par les garçons. Ils ne l'auront pas plus tôt bu qu'ils périront les uns et les autres : vous serez vengées et délivrées de ce qui vous tourmente.»

Les filles lui manifestèrent une gratitude infinie.

Le *daoshi*, après s'être changé, réapparut en feignant les plus grandes marques de respect. Invitant le moine chinois et ses compagnons à regagner leur place d'honneur, il expliqua : «Pardonnez mon impolitesse, maître. Il a fallu que je donne des ordres derrière, que je demande à mes jeunes disciples de ramasser des légumes et des navets pour nous préparer un repas maigre. Voilà pourquoi j'ai dû vous fausser compagnie.

— Nous sommes entrés vous saluer les mains vides», s'excusa Tripitaka, «nous ne voudrions vous déranger. Il ne fallait pas vous donner cette peine...

— Nous sommes, vous et moi, gens qui avons quitté nos familles», rétorqua en souriant le *daoshi*. «Ne vaut-on pas trois dixièmès de boisseau¹ de grains à la porte de tout monastère? Comment pouvez-vous dire que vous venez les mains vides? Puis-je me permettre de vous demander, maître, à quel établissement sacré vous appartenez et ce que vous venez faire par ici?

— L'humble moine que je suis est envoyé par Sa Majesté des grands Tang des terres de l'Est quérir les Écritures au grand monastère du Coup-de-Tonnerre.

Comme notre chemin passait par votre palais d'immortels, nous nous sommes permis d'entrer vous présenter nos respects en toute sincérité.»

À ces mots, le prêtre prit une mine réjouie : « Vous êtes donc, maître vénéré, bouddha d'éminente vertu et de loyale piété, ce que mon humble personne ignorait : j'ai failli au devoir de me porter à votre rencontre. Pardonnez-moi, veuillez me pardonner ! » Et d'ordonner : « Garçons, changez-moi vite ce thé. Préparez un repas rapide ! »

Comme l'un des jeunes servants entraît, les filles lui firent signe : « Il y a du thé tout prêt ici, emporte-le ! »

Le garçon prit les cinq tasses. Le *daosbi* s'empressa d'en présenter une des deux mains, avec les jujubes rouges, au moine chinois. Quant aux disciples, il jugea leur rang à leur taille : Porcet en tête, Sablet en second et Singet, le plus petit, en dernier. C'est pourquoi lui échut le quatrième gobelet.

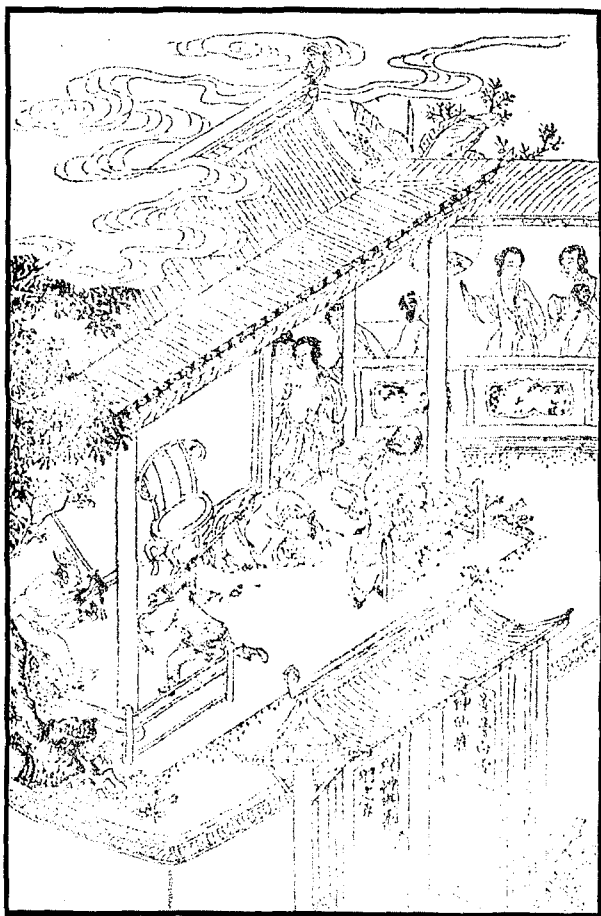
Le Novice, de son regard vif, eut tôt fait de remarquer que la tasse restant sur le plateau ne contenait que deux jujubes noirs. Il prit la sienne, mais proposa : « Maître, échangeons nos tasses.

— Pour ne rien vous cacher, vénérable », répondit le *daosbi* en souriant, « pauvre prêtre vivant dans la montagne sauvage, je n'ai pas toujours ce qu'il faut au moment voulu. Je suis allé à l'instant moi-même chercher des fruits derrière : il ne restait que ces douze jujubes rouges pour accompagner les quatre tasses de thé que je vous offre respectueusement. Comme je ne saurais vous tenir compagnie sans rien prendre moi-même, je me contente de ces deux jujubes de qualité inférieure. Je tiens par là à vous manifester mon respect.

— Que dites-vous là ? » répliqua Singet avec le sourire, « nul n'est pauvre qui chez lui demeure, aimaient répéter les anciens, mais en chemin de pauvreté l'on meurt. Comment pouvez-vous parler de pauvreté, vous qui êtes à demeure fixe ? Ce sont gens tels que nous, moines errants, qui connaissent la véritable pauvreté. Procédons à cet échange, échangeons ! »

— Conscient-de-la-Vacuité », intervint Tripitaka, « le vénérable immortel tient à nous témoigner son hospitalité. Bois ! À quoi rime d'échanger ? »

Le Novice n'avait plus le choix : tenant la tasse de la main gauche, il la couvrit de la droite et observa les autres.



Le daoshi est le temps de l'esquiver, de dégainer une épée précieuse et de faire front.

Or, Porcet, avec son énorme appétit, avait aussi faim que soif : il n'eut pas plus tôt vu les trois jubes rouges dans son gobelet qu'il les sortit et les avala goulûment. Tripitaka suivit son exemple. Sablet aussi. L'instant d'après, le visage de Porcet changeait de couleur, Sablet avait des larmes aux yeux et le moine chinois de l'écume aux lèvres. Pris de vertiges, ils ne tenaient plus sur leur siège et tombèrent par terre les uns après les autres.

Le grand saint avait fort bien compris que c'était l'effet du poison. Il leva sa tasse et la jeta à la tête du *daoshi*, qui eut le temps de se protéger de la manche de sa robe. Le gobelet tomba avec un bruit de porcelaine brisée.

«Rustre grossier!» s'indigna le prêtre en colère, «qu'est-ce qui te prend de casser mes tasses?

— Sale bête!» gronda Singet, «tu vois l'état où sont ces trois-là? Qu'as-tu à répondre? Qu'est-ce que nous t'avons fait pour que tu nous serves du thé empoisonné?

— Bête brute de village», rétorqua le *daoshi*, «vous ne pouvez que vous en prendre à vous-mêmes, tu le sais fort bien!

— Nous venions d'entrer et de prendre place. On n'a fait que mentionner d'où nous venions, sans le moindre propos outrancier, et c'est nous qui nous serions attiré ces malheurs?

— N'êtes-vous pas allés demander l'aumône à la grotte aux Toiles-d'Araignées? Ne vous êtes-vous pas baignés dans la source de Purification-des-Souillures?

— Le bassin au sept goules? Puisque tu parles de cette affaire, c'est sûrement que tu es leur complice, et non moins certainement une créature démoniaque. En garde! Tâte de ma trique!»

Sacré grand saint! Il sortit de son oreille le bâton cerclé d'or et, d'une légère rotation, lui donna la grosseur d'un bol. Il l'abattit en pleine gueule, mais le *daoshi* eut le temps de l'esquiver, de dégainer une épée précieuse et de faire front.

Les coups et vociférations eurent tôt fait de jeter l'alarme parmi les sept ogresses. Elles se précipitèrent dehors en criant : «Frère, ne vous donnez pas cette peine, laissez-nous vous le capturer!»

Leur vue ne fit qu'exacerber la fureur de Singet. Faisant tourner la barre de fer des deux mains, il se jeta dans la mêlée, distribuant sauvagement les coups. Ne voilà-t-il

pas que les sept filles se déboutonnent, exposent leur ventre blanc comme neige et, de leur nombril, déroulent à toute allure des cordes de soie qui forment bientôt comme un ciel de lit, sous lequel Singet est enseveli.

Se rendant compte que la situation prenait mauvaise tournure, le Novice se retourna pour murmurer une incantation et, d'un bond, perça la couverture de cordages. Contenant sa fureur, il se tenait au milieu des airs, dans l'expectative : de ce poste d'observation, Singet voyait les créatures passer et repasser, comme navettes de tissage. En un instant, tous les bâtiments du temple de la Fleur-Jaune disparurent, recouverts par ces fils brillants.

«Terrible, terrible! Je l'ai échappé belle», se dit Singet, «pas étonnant que Porcet ait fait plus d'une chute! Comment se tirer d'une pareille situation? Mon maître et mes condisciples ont, de plus, été empoisonnés. Ces créatures maléfiques sont de connivence et je ne sais rien sur leurs antécédents. Mieux vaut consulter encore une fois la divinité locale.»

Sacré grand saint! Il abaissa son nuage, fit une passe, récita la syllabe sacrée *om* et convoqua le vieux *tudi* une seconde fois.

«Grand saint», demanda-t-il tout tremblant en se prosternant au bord du chemin, «n'étiez-vous point parti secourir votre maître? Pourquoi êtes-vous revenu?

— Peu après l'avoir délivré, je suis tombé sur un temple dit de la Fleur-Jaune. Nous sommes entrés voir et avons été reçus par le supérieur. La conversation était à peine engagée que notre maître s'est effondré, empoisonné par son thé. Fort heureusement, je n'avais pas touché au mien. Comme je sortais ma trique pour frapper le supérieur, il m'a parlé de l'affaire des aumônes à la grotte aux Toiles-d'Araignées et du bain dans la source de Purification-des-Souillures. J'ai alors compris que lui aussi était une créature maléfique. À peine avais-je levé la main sur lui que les sept filles ont accouru et ont craché leurs fils. J'ai eu par bonheur la sagesse de m'enfuir. Je présume qu'en tant que divinité de ces lieux, tu dois savoir d'où elles viennent. Quel genre de créature est-ce? Dis-moi la vérité si tu veux éviter les coups!

— Il y a moins de dix ans qu'elles vivent ici», précisa le *tudi* en se prosternant, «à l'issue d'une enquête que j'avais effectuée il y a trois ans, j'ai découvert leur aspect originel :

ce sont les esprits de sept araignées. Ces cordages qu'elles crachent de leur nombril sont des fils de toiles d'araignées.»

Fort aise de la réponse, Singet conclut : «À t'en croire, l'affaire n'est pas trop grave. Puisqu'il en est ainsi, tu peux t'en retourner : j'ai les moyens de les vaincre.»

Le *tudi* se prosterna et s'en fut. Quant à Singet, il sortit du temple, arracha soixante-dix poils à sa queue, souffla dessus de son haleine magique et leur ordonna de se transformer : ils se changèrent en autant de petits Singets. Puis il souffla de la même façon sur sa trique cerclée d'or qui lui obéit en se transformant et se multipliant en soixante-dix fourches qui avaient chacune la forme d'une paire de cornes. Il les distribua aux petits singes, lui-même en prenant une. Se tenant à l'extérieur, ils plongèrent les fourches dans la masse des fils et, y appliquant ensemble toutes leurs forces, au signal donné, brisèrent chacun une corde, chacun enroulant autour de son outil une dizaine de livres de cordages. Ils tirèrent ainsi de l'intérieur sept araignées qui avaient largement la grosseur d'un panier d'osier. Les pattes entravées et la corde au cou, elles répétaient : «Grâce, grâce!»

Les soixante-dix petits singes les maintenaient prisonnières, sans montrer la moindre intention de relâcher leur étreinte.

«Ne les frappez pas», leur dit Singet, «demandez-leur seulement de me rendre le Maître et mes condisciples.»

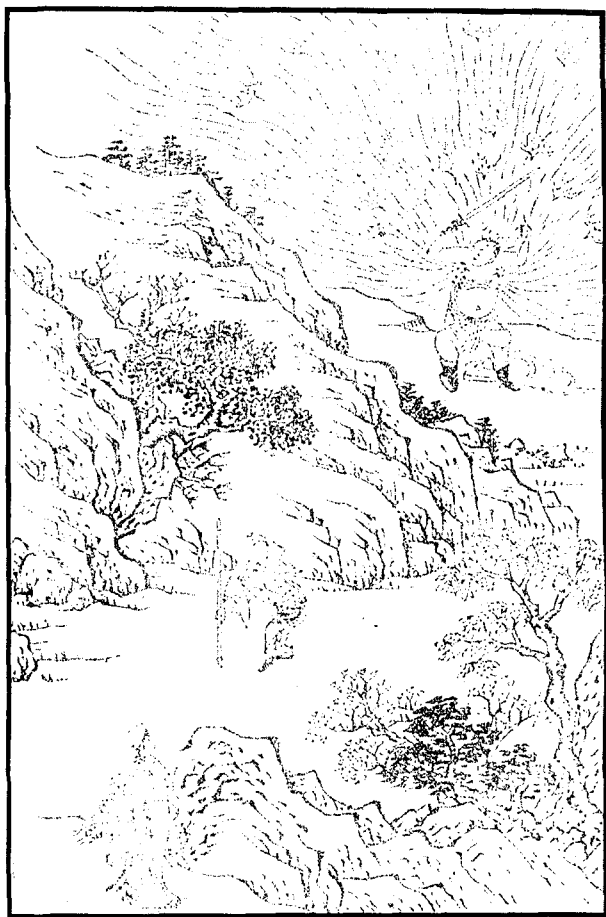
Les créatures maléfiques crièrent au *daoshi* : «Maître et frère, renvoyez-leur le moine chinois, sauvez nos vies!»

Celui-ci accourut : «Mes sœurs, je ne peux rien pour vous; je tiens à le dévorer.»

À ces mots, Singet s'emporta : «Si tu ne me rends pas mon maître, tu vas voir en quel état je vais réduire tes sœurs!»

Sacré grand saint! Il fit faire une demi-rotation à la fourche, qui reprit l'aspect de la trique cerclée d'or, et l'abattit des deux mains sur les sept araignées, qu'il réduisit en bouillie sanguinolente, puis, en deux coups de queue, récupéra ses poils et se jeta seul à la poursuite du *daoshi*, faisant tourner le bâton.

À la vue de ses sœurs battues à mort, le prêtre ne put en supporter davantage et se lança impétueusement à sa rencontre, épée dressée.



Le daoshi découvrait sous les aisselles mille paires d'yeux qui lançaient de terribles rayons d'or.

La fureur qui animait chacun des adversaires les poussait à déployer tous leurs pouvoirs magiques. Une terrible bataille!

Le monstre faisait tournoyer son épée sacrée, le grand saint brandissait sa trique, tout cela à cause de Tripitaka de la cour des Tang; pour lui les sept filles avaient déjà laissé la vie, hélas!

Ils déployaient maintenant toute leur adresse, savoir-faire et puissance. Le grand saint était d'une force éclatante, l'immortel pervers d'un lourd courage. Leurs mouvements étaient d'une richesse éblouissante, leurs mains plus rapides qu'un treuil.

Leurs armes s'entrechoquaient à grand bruit sous un ciel de sombres nuages flottants. À mots tranchants, ils manœuvraient à la perfection. Le vent hurlant et le sable volant avaient terrorisé loups et tigres, sous un ciel sans étoiles, sur la terre assombrie.

Après avoir soutenu cinquante à soixante assauts contre Singet, le *daoshi* se sentait les mains molles. Comme ses muscles allaient le lâcher d'un moment à l'autre, il dénoua sa ceinture et laissa tomber sa robe à grand bruit.

«Mon fiston!» ricana Singet, «te mettre à poil ne te servira de rien!»

En fait, en ôtant ses vêtements, le *daoshi* avait levé ses bras et découvrait sous les aisselles mille paires d'yeux qui lançaient de terribles rayons d'or :

Un épais brouillard jaune sortait de dessous ses aisselles. Mille paires d'yeux brûlaient en implacables rayons d'or.

On aurait cru de part et d'autre des seaux d'or, des cloches de bronze.

La puissance de la magie du monstrueux immortel aveugle le ciel, éclipsa le soleil et la lune, enveloppe les gens d'un souffle desséchant qui les éblouit : le Grand Saint égal au Ciel était captif de ce brouillard jaune aux rayons d'or.

Pris de panique, Singet ne pouvait que tourner en rond à l'ombre de ces rayons implacables, sans pouvoir faire un pas en avant ou en arrière. Il était pris comme dans un seau. La chaleur devenant insupportable, de désespoir, il s'élança vers le haut, se heurtant le crâne contre un rayon qui le renvoya au sol, tête la première, comme l'on plante les oignons! La douleur lui fit porter la main sur le sommet du crâne : il sentit que la peau avait été ramollie et se dit avec anxiété : «Quelle déveine! Cette maudite tête ne tient plus le coup! Elle que ni le sabre ni la hache ne pouvait entamer, com-

ment se fait-il que ces rayons d'or en aient attendri la peau et la chair? Si ça continue, la plaie va s'infecter et je risque d'en garder les séquelles.»

La chaleur redevenait insupportable. Il réfléchit : «Je ne peux ni reculer ni avancer ni sauter : que faire? Ne reste, putain!, qu'à creuser par-dessous!»

Sacré grand saint! Il récita une incantation et, d'une secousse, se changea en perce-montagne à écailles, appelé aussi pangolin². Assurément :

*Quatre griffes d'acier qui creusent collines et rochers aussi aisément
que tas de farine. Le corps couvert d'écailles, il tranche à travers
falaises et crêtes comme s'il coupait de l'oignon.*

*Ses yeux ont la fulgurance d'une paire d'étoiles, son museau pointu
est plus puissant que vrille ou lime à métaux. En pharmacopée, dit
perce-montagne à écailles et, plus communément, pangolin.*

Le voilà qui se durcit la tête et se met à forer sous la terre, ne réémergeant qu'une vingtaine de lis plus loin. Or, les rayons implacables n'avaient qu'une portée d'une dizaine de lis. Singet reprit son aspect originel, épuisé, les muscles roides, couvert de courbatures et sans pouvoir retenir les larmes. Il éclata soudain en lamentations : «Ô maître!

*«Depuis que j'ai embrassé la foi pour vous suivre,
Nous avons poussé vers l'Ouest à dure peine,
Sans peur du vaste océan qui se débaîne.
Est-ce en un fossé que le sort va nous détruire?»*

Le Beau Singe-Roi se désolait ainsi lorsqu'il perçut soudain le bruit de sanglots qui venaient de l'autre côté de la montagne. Il se redressa, s'essuya les yeux et tourna la tête : une femme en grand deuil avançait vers lui, un bol de bouillie froide dans la main gauche, de la monnaie de papier à brûler pour les morts dans l'autre, sanglotant à chaque pas. Singet hocha la tête en soupirant : «Le cas de le dire :

*«Des yeux en larmes devant d'autres yeux en larmes,
Un cœur brisé qui rencontre un autre cœur brisé.*

«Je ne sais ce qui arrache des sanglots à cette femme. Demandons-le-lui.»

Déjà sur la route, la femme venait à la rencontre du Novice, qui s'inclina :

«Chère *bodhisattva*, qui pleurez-vous?

— À la suite d'une discussion sur le prix de perches de bambou, mon mari a été empoisonné avec du thé par le supérieur du temple de la Fleur-Jaune», répondit la femme en larmes, «je vais lui brûler cette monnaie de papier en témoignage de mes sentiments conjugaux.»

À ces mots, Singet se mit à verser des larmes, ce qui remplit la femme d'indignation : «Quelle inconscience! Alors que je me tourmente et désole pour mon mari, tu oses te moquer de moi en pleurant et fronçant les sourcils!

— Calmez votre colère, chère *bodhisattva*», répliqua le Novice avec une nouvelle inclination, «je suis en fait le premier disciple de Tripitaka, le frère cadet de l'empereur des grands Tang des terres de l'Est, envoyé en mission au paradis de l'Ouest. Comme nous passions près du temple de la Fleur-Jaune, nous y avions laissé le cheval au repos, sans savoir que le supérieur était une créature démoniaque qui avait juré fraternité avec les sept araignées. Elles s'apprêtaient à mettre à mal notre maître dans leur grotte. C'est moi, avec mes condisciples Porcet et Sablet, qui l'avais délivré. Quand elles se sont réfugiées chez lui, elles ont inversé la vérité en lui faisant croire que nous avions de mauvaises intentions. Le *daosbi*, alors, a terrassé au moyen de thé empoisonné mon maître et ses disciples : tous les quatre, en comptant le cheval, sont tombés entre ses mains. J'étais le seul à ne pas avoir touché au thé et, lorsque j'ai jeté la tasse, il s'est battu contre moi. Aux cris que nous échangeions, les sept araignées ont accouru et m'ont enveloppé de leurs fils, dont je n'ai pu m'échapper que par la force de mes méthodes magiques. Quand j'ai appris du *tudi* leur aspect véritable, j'ai pu couper les cordages par le procédé de la multiplication du corps, les tirer à moi et les tuer à coups de bâton. Le *daosbi* a voulu les venger en m'attaquant à l'épée. Au bout d'une soixantaine d'engagements, comme il avait le dessus, il s'est dénudé et m'a enveloppé de rayons d'or que dardaient mille paires d'yeux sous ses aisselles. Toute retraite ainsi coupée, j'ai dû me transformer en pangolin et creuser sous terre. Je me lamentais, quand je vous ai entendue pleurer. Voilà pourquoi je vous ai interrogée. De vous voir apporter de la monnaie de papier pour votre mari m'a rappelé que je n'avais rien à offrir à mon défunt maître. Telle est la raison

de mon accablement et de ma tristesse. Comment oserais-je me moquer de vous!»

La femme posa le bol et la monnaie des morts pour saluer le Novice : « Ne m'en veuillez pas : j'ignorais que vous étiez aussi sa victime. Il me semble, à ce que vous m'avez raconté, que vous ne savez pas qui est en réalité ce *daoshi*. C'est le seigneur démon aux Mille-Yeux¹, que l'on appelle aussi monstre aux Yeux-Multiples. Vous disposez assurément d'immenses pouvoirs magiques pour avoir su lui échapper en vous transformant et soutenir un si long combat; vous ne sauriez néanmoins vous en approcher. Je vais vous expliquer comment inviter une sainte personne capable de briser ces rayons implacables et de terrasser le *daoshi*. »

À ces mots, Singet se hâta de la saluer : « Chère *bodhisattva*, puisque vous connaissez ses antécédents, veuillez prendre la peine de m'éclairer. Dites-moi qui est cette sainte personne, que j'aie la solliciter afin de sauver mon maître de cette épreuve et venger votre mari.

— Si je vous le révèle et que vous y alliez, elle soumettra le *daoshi* et ne pourra que me venger. Sauver votre maître, je crains qu'elle ne sache le faire.

— Pourquoi pas?

— Le poison de ce gaillard est des plus violents : en trois jours la personne ainsi abattue serait atteinte jusqu'à la moelle des os. Le temps de l'aller-retour, il serait trop tard, j'en ai peur. Voilà pourquoi il ne sera plus possible de le sauver.

— Je sais voyager : peu importe la distance. Mille lis ne me prendraient pas plus d'une demi-journée.

— Dans ce cas, écoutez-moi : d'ici jusque là-bas, il faut compter mille lis. Il y a une montagne appelée des Nuages-Pourpres, où se trouve la grotte des Mille-Fleurs. Là réside une sainte personne qui se nomme *Vairambha*, mère Pilan². Elle saura mettre cette créature à la raison.

— De quel côté se trouve cette montagne? Dans quelle direction aller?»

La femme la montra du doigt : « C'est droit au sud! »

Le temps de tourner la tête : elle avait disparu!

Le Novice se mit précipitamment dans la position de la prière : « Quel *bodhisattva* êtes-vous? Le travail de forage m'a si bien tourné la tête que j'ai été incapable de vous reconnaître. Je vous en conjure, laissez-moi votre nom, que je puisse vous remercier!»

Il entendit une voix descendre du milieu des airs :
«Grand saint, c'est moi.»

Singet leva la tête en toute hâte : c'était la mère du mont Li¹. Il la rejoignit pour la remercier : «D'où veniez-vous m'instruire?»

— Je revenais de l'assemblée de l'arbre dragon-fleur² lorsque j'ai appris que ton maître était en difficulté. J'ai pris l'apparence d'une pieuse femme et le prétexte du décès de son mari pour lui sauver la vie. Dépêche-toi d'aller la chercher, mais ne lui dis pas que c'est moi qui t'envoie. C'est une personne difficile, encline à blâmer autrui.»

Singet lui exprima sa gratitude, prit congé et, d'une culbute dans les nuages, atteignit le sommet du mont aux Nuages-Pourpres. Il aperçut la grotte aux Mille-Fleurs :

Des pins bleus masquaient le superbe paysage, des cyprès turquoise environnaient la résidence de l'immortelle. Des saules verts débordaient sur le sentier de montagne, des fleurs rares remplissaient les anfractuosités. L'odorante orchidée entourait la maison de pierre, l'herbe parfumée se reflétait au coin de la falaise.

Dans le ruisseau coule une eau émeraude, les nuages scellent le vide du vieil arbre. Dans le pépiement assourdissant des oiseaux, le cerf discret avance à pas lents. Sous la parade des troncs élancés des bambous, les pruniers déploient leurs feuilles une à une.

Le corbeau frileux perche sur l'arbre mort. Déjà gazouille l'oiseau du printemps au sommet du buisson.

Le blé d'été s'étend sur les vastes champs, le paddy d'automne couvre le sol. Les quatre saisons se succèdent sans chute de feuilles, toute l'année s'épanouissent les fleurs.

Une atmosphère enchanteresse monte au firmament et, sans cesse, des nuées de bon augure vont rejoindre le vide suprême.

Tandis qu'il avançait, soulevé par la joie, à chaque étape, à chaque section, Singet ne se lassait pas de contempler le spectacle sans fin du paysage qui se déroulait sous ses yeux. Mais plus il progressait, plus la solitude lui paraissait grande : personne en vue, dans un silence si complet que l'on n'entendait pas plus le chien que le coq. «La sainte personne ne doit pas être chez elle», se disait-il. Il fit quelques lis de plus et vit enfin une nonne assise sur un lit. Voyez de quoi elle avait l'air :

Bonnet de brocart à cinq fleurs sur la tête,
 Elle était vêtue d'une robe tissée d'or,
 Aux pieds chaussures pointues à bout de phénix,
 À la taille ceinture à double rang.
 Son visage vieux comme l'automne givré
 N'empêchait le charme d'une voix d'hirondelle.
 Familière de la Loi des trois véhicules¹,
 L'esprit nourri des quatre saintes vérités²,
 Elle avait compris la vacuité du vide,
 Et s'était forgé vagabonde liberté.
 C'était le bouddha de la grotte aux Mille-Fleurs,
 Au nom éminent de Vairambha bodhisattva.

Singet s'approcha et lui cria sans s'arrêter : « Vairambha bodhisattva, je vous salue! »

La bodhisattva descendit aussitôt de sa couche, joignit les paumes et lui rendit son salut : « Pardonne-moi de n'être venue t'accueillir, grand saint. D'où viens-tu? »

— Comment m'avez-vous reconnu?

— L'année où tu avais provoqué de graves désordres au paradis, ton signalement a circulé partout. Qui ne te connaît?

— En effet, le bruit de vos bonnes actions ne quitte votre porte, mais celui des mauvaises se répand à mille lieues! Ainsi, vous ignorez, je parie, ma conversion à la doctrine du Bouddha.

— Depuis quand? Félicitations!

— J'ai pu récemment échapper à mon sort en assurant la protection du Maître, le moine chinois, dans sa quête des Écritures au paradis de l'Ouest. Mais il a rencontré le prêtre du temple de la Fleur-Jaune, qui l'a empoisonné avec du thé. J'ai attaqué le *daoshi*, qui m'a enveloppé de ses rayons d'or. Je n'ai pu lui échapper qu'en usant de ma puissance magique. Il paraît que vous pouvez détruire ces rayons : je suis venu vous prier de m'aider.

— Qui te l'a dit? Depuis que je me suis rendue à la fête de l'Ullambana³ il y a trois cents ans, je ne suis pas sortie. Je vis cachée, personne ne sait mon nom. Comment le connais-tu?

— Je suis un gredin du sous-sol⁴, capable de s'informer de tout, où que ce soit.

— C'est bon. Je ne devrais pas y aller, mais puisque tu me fais l'honneur de cette visite, je ne saurais laisser périr la bonne cause de cette quête des Écritures : je te suis.»

Singet lui exprima sa reconnaissance et lui dit :

« Pardonnez mon ignorance et ma désinvolture, mais je me demande quelle arme vous emportez.

— J'ai une aiguille à broder qui saura briser le gaillard.

— Madame! » ne put s'empêcher de s'exclamer Singet, « vous me faites perdre mon temps! Pour une seule aiguille à broder, je n'aurais pas dû vous déranger. J'aurais moi-même pu vous en procurer une tonne!

— Mais tes aiguilles sont en métal et rien d'autre : elles ne seraient d'aucune utilité. La mienne n'est ni de fer ni d'acier ni d'or : c'est mon fils qui l'a forgée dans l'œil du soleil.

— Qui est votre honorable fils?

— C'est le mandarin de la constellation de la Pléiade!

Singet n'en revenait pas. Ils furent bientôt en vue des rayons d'or.

« C'est là que se trouve le temple de la Fleur-Jaune », dit-il en se retournant vers Vairambha. Elle tira du col de sa robe une aiguille à broder pas plus grosse qu'un poil de sourcil, d'à peine un demi-pouce de long, la roula entre ses doigts et la jeta en l'air. Un instant plus tard, les rayons d'or se brisaient dans un brusque claquement.

« Merveilleux, *bodhisattva*, merveilleux! » s'extasia Singet, « retrouvons l'aiguille, retrouvons-la! »

Vairambha lui tendit sa paume ouverte : « N'était-elle pas ici? »

Singet descendit avec elle de son nuage, entra dans le temple et trouva le *daosbi* les yeux fermés, incapable de bouger.

« Maudite créature, tu simules l'aveugle! » lui lança Singet. Il sortit de son oreille la trique et l'aurait frappé, si Vairambha ne l'avait retenu :

« Ne le tue pas. Tu ferais mieux d'aller voir ton maître. »

Le Novice courut vers la salle de réception et y trouva les trois hommes gisant par terre, de l'écume aux lèvres. Il fondit en larmes :

« Que faire, que faire maintenant? »

— Ne te désole point », lui répondit la *bodhisattva*. « Puisque je suis sortie aujourd'hui, autant accumuler les mérites : je te fais cadeau de trois pilules du contrepoison que j'ai sur moi. »

Singet se tourna vers elle, suppliant. Elle tira de sa manche un sac de papier déchiré, en sortit trois pilules rouges qu'elle tendit à Singet, et l'invita à les leur

fourrer dans la bouche, ce qu'il fit en leur desserrant les dents.

L'instant d'après, lorsque la drogue fut passée dans l'estomac, ils se mirent tous à vomir, recrachant le poison et reprenant vie.

Porcet fut le premier à se relever : « Je me sens abruti à mort! »

Tripitaka et Sablet se réveillèrent à leur tour : « La tête nous tourne! »

— Vous avez été empoisonnés par le thé », leur expliqua Singet, « heureusement que la *bodhisattva* Vairambha s'est portée à votre secours. Venez vite la remercier! »

Tripitaka s'inclina, mit ordre à ses vêtements et lui exprima sa gratitude.

« Où est passé ce prêtre, frangin? » demanda Porcet à Singet, « j'aimerais lui demander pourquoi il nous a fait un coup pareil. »

Le Novice lui raconta ses démêlés avec les araignées.

« Mais, si le gars les considère comme ses sœurs, c'est qu'il est lui aussi un monstre! s'exclama avec indignation Porcet.

— Il se tient là-bas devant le bâtiment, faisant l'aveugle », précisa Singet en le montrant du doigt.

Porcet se saisit de son râteau, mais fut, lui aussi, retenu par Vairambha :

« Amiral des Roseaux-Célestes, calme ta colère. Le grand saint sait que je n'ai personne dans ma résidence : je l'emmena pour qu'il me serve de portier.

— À votre obéissance, puisque nous devons tout à votre haute vertu », répondit Singet, « mais ne pourriez-vous pas lui demander de reprendre son aspect originel? Nous aimerions voir... »

— Rien de plus facile. »

Elle s'avança aussitôt. Il lui suffit de pointer sa main pour que le *daoshi* s'effondrât dans la poussière et réapparût sous sa forme première, celle d'une énorme scolopendre de sept pieds de long. Vairambha la souleva de son petit doigt et, montée sur un nuage, s'en retourna d'une traite vers la grotte aux Mille-Fleurs.

Porcet restait la tête levée : « Elle est terrible, notre bonne mère! Comment a-t-elle fait pour venir à bout de cette horrible créature? »

Singet se mit à rire : « Je lui avais demandé de quelle

arme elle disposait : elle m'avait répondu : «Une aiguille à broder que mon fils a forgée dans l'œil du soleil!» Et quand je lui ai posé la question, elle m'a révélé que ce fils était la constellation de la Pléiade. Il me revient que la Pléiade est un coq. J'en conclus que la vieille mère est une poule, et il n'y a pas plus redoutable qu'une poule pour une scolopendre. Voilà pourquoi elle a su vaincre le mille-pattes.»

À ce discours, Tripitaka se confondit en prosternations. «Préparez-vous à partir, mes disciples», ordonna-t-il.

Sablet trouva à l'intérieur du riz et de quoi préparer un repas végétarien qui permit à chacun de se sentir rassasié. Puis, tirant le cheval et portant les bagages, il invita le Maître à sortir du temple.

Singet mit le feu dans les cuisines, de sorte qu'en un instant l'établissement fut réduit en cendres. Ceci fait, il déguerpit à grandes enjambées.

*Ainsi, grâce à Vairambha, il eut la vie sauve,
La nature de Bouddha libérée de ce monstre.*

En fin de compte, que pouvait-il encore leur advenir?
Vous le saurez en écoutant la séance qui vient.

CHAPITRE LXXIV

OU LONGUEVIE INFORME
DE LA FÉROCITÉ DES DÉMONS EN CHEF,
ET SINGET DÉMONTRE SES CAPACITÉS
DANS L'ART DE SE TRANSFORMER.

*Émotions et désirs ont même origine,
Car il est naturel que ceux-ci vous dominent.
Des monastères telle est l'instruction :
Méditer, c'est briser les désirs et passions.
Il y faut persévérance et fermeté,
Sans le moindre grain de poussière, briller
Comme au ciel la lune immaculée.
Progresser sans erreur : le travail achevé
Te conduira au grand éveil d'immortalité.*

Le récit nous a exposé comment Tripitaka et ses dis-



À ces mots, Tripitaka devint pâle d'effroi. Le terrain était inégal et il ne se sentait pas en confiance sur la selle, si bien qu'il tomba brutalement du cheval.

ciples réussirent à s'évader de la nasse des désirs et de la géôle des passions. Lâchant la bride au cheval, ils poursuivirent leur route vers l'Ouest. Ils avaient longtemps marché : l'été touchait à sa fin, l'automne revenait. Une fraîcheur nouvelle pénétrait le corps des voyageurs.

*La chaleur exsangue s'en va en giboulées
 Sous la feuille alarmée du Sterculier¹.
 Les lucioles suivent le sentier du soir,
 Le grillon chante sous un brillant miroir.
 L'hélianthe jaune² se mire à la rosée,
 Le sable se couvre de rouges renouées.
 Saules et roseaux sont les premiers flétris
 Alors que chante la cigale transie.*

Tripitaka avançait tranquillement, lorsque soudain se dressa devant ses yeux une haute montagne dont le sommet s'enfonçait dans la voûte azurée : à toucher les étoiles et cacher le soleil, vraiment ! Effrayé au plus profond de lui-même, le Vénérable appela Conscient-de-la-Vacuité : « Vois cette montagne devant nous, d'une hauteur vertigineuse : je me demande s'il existe une route pour la franchir.

— Que dites-vous là, maître ! » répliqua en riant Singet, « il n'est haute montagne sans chemin de campagne, ni rivière profonde sans le passeur de l'onde : cela s'est toujours dit. Rien n'est infranchissable : allez de l'avant sans inquiétude. »

Rassérénié, le visage illuminé d'un sourire, le Vénérable leva sa cravache et galopa d'une traite jusqu'à une falaise élevée.

À peine avaient-ils parcouru quelques lis qu'ils aperçurent un vieil homme dont la blanche chevelure emmêlée flottait au vent qui agitait les fils d'argent de ses favoris clairsemés. Il portait un rosaire au cou et s'appuyait sur une canne au pommeau en forme de tête de dragon. Debout en haut de la pente, il leur cria de loin : « Vénérable qui poussez vers l'Ouest, arrêtez votre monture et tirez sur les rênes ! Il y a dans cette montagne une bande de démons pervers qui en ont dévoré tous les êtres humains. Vous ne devez pas aller plus avant ! »

À ces mots, Tripitaka devint pâle d'effroi. Le terrain était inégal et il ne se sentait pas en confiance sur la selle, si bien qu'il tomba brutalement du cheval, et, incapable de se relever, resta étendu dans l'herbe en gémissant.

Singet s'approcha et lui tendit la main : «N'ayez pas peur, je suis là!

— N'as-tu pas entendu le vieillard au sommet de la falaise? Il nous informe qu'une bande d'ogres dévore dans cette montagne tout être humain. Qui oserait aller lui demander des précisions?

— Restez assis par terre : je vais m'y employer.

— Ta laideur et ton langage grossier risquent de l'offusquer : tu n'en obtiendras rien.»

Singet se mit à rire : «Je vais me rendre un peu plus élégant pour lui poser la question.

— Laisse-moi te regarder quand tu l'auras fait.»

Sacré grand saint! Il fit une passe et, d'une secousse, se changea en moinillon coquet, aux yeux clairs et traits réguliers, aux gestes d'une parfaite civilité et au langage châtié. Il secoua sa robe de brocart et, s'avançant à grands pas, se tourna vers le moine chinois : «Maître, que pensez-vous de ma transformation?

— Excellent! s'exclama Tripitaka, fort aise, après examen.

— Évidemment!» grogna Porcet, dépité, «mais en comparaison, où nous met-il? J'aurais beau rouler ma bosse deux ou trois ans de plus, jamais je n'arriverais à devenir aussi séduisant.»

Sacré grand saint! Il s'éloigna pour se retrouver d'une traite devant le vieil homme.

«L'humble moine que voici vous salue, noble grand-père», dit-il en s'inclinant.

À son air distingué, jeune et frêle, le vieillard, ne sachant trop quelle contenance adopter, lui rendit le salut, lui tapota la tête et lui demanda avec un petit rire : «D'où viens-tu, mon petit moinillon?

— Nous venons de chez les grands Tang des terres de l'Est, en quête des Écritures auprès du Bouddha au paradis de l'Ouest. Nous venons de vous entendre nous annoncer la présence de démons. Mon maître, trop peureux pour venir lui-même, m'envoie vous poser la question : quelles sont donc ces créatures qui ont l'audace de nous barrer le chemin? Auriez-vous l'amabilité de me faire part de tous les détails, de façon à me permettre de les dégrader et exiler.

— Jeunesse ne se rend compte de rien!» s'exclama en riant le vieil homme, «les paroles ne seront d'aucun

secours : ces démons disposent d'immenses pouvoirs magiques. Comment peux-tu avoir la prétention de les envoyer promener!

— À croire que vous cherchez à les protéger et que vous êtes de leurs parents, amis ou voisins! Sinon, pour-quoi vanter leur savoir et grandir leur prestige?» répliqua Singet avec le sourire, «pourquoi refuser de déballer tout ce que vous savez sur leurs antécédents?

— Quel beau parleur, tout de même, ce moine», fit le vieux en hochant la tête et riant, «je suppose qu'au cours de tes pérégrinations en compagnie de ton maître, tu as appris un peu partout des éléments d'art magique. Peut-être sais-tu chasser ou paralyser les elfes¹, exorciser les maisons hantées : mais tu n'as encore jamais rencontré de créatures vraiment féroces.

— Féroce à quel point?

— Un message de ces monstres au mont des Vautours² et les cinq cents *arbat*³ se précipiteraient pour venir les accueillir; un billet au palais du ciel et les onze grands luminaires se hâteraient de leur présenter chacun ses hommages. Les dragons des quatre océans sont de leurs amis et les immortels des huit grottes les fréquentent assidûment. Les dix juges des Enfers les traitent en frères. Les divinités des murs et fossés, celles des sanctuaires locaux, les considèrent comme leurs meilleurs amis.»

Le grand saint ne put retenir de grands éclats de rire, tandis qu'il empoignait le vieillard : «Ne m'en parlez pas! Que ces monstres soient les frères ou amis de mes jeunes collègues ou de mes petits gars, il n'y a pas de quoi en faire un plat! S'ils savaient que je suis là, ils déguerpiraient dans la nuit!

— Tu dis n'importe quoi, petit moinillon! Ces saintes divinités, tes collègues ou tes serviteurs? Blasphème!

— Pour ne rien vous cacher», reprit Singet en riant, «j'habitais la grotte du Rideau-Torrentiel du mont de Fleurs et Fruits au pays de Aolai; je réponds au nom de Singet et au prénom de Conscient-de-la-Vacuité. J'ai été monstre aussi en ce temps-là et j'ai accompli de grands exploits. Comme j'avais réuni les démons à un banquet et m'étais endormi après avoir bu quelques coupes de trop, j'ai vu deux hommes m'emmener à une convocation du tribunal infernal. Sur le moment, j'étais tellement en

colère que j'ai frappé de ma trique cerclée d'or le juge. Le roi Yama en est tombé de saisissement et j'ai failli mettre en pièces le service du Filet de la forêt des apparences¹. Les juges terrifiés, tous les dix², ont cherché un papier et produit leurs signatures, promettant de se considérer comme mes jeunes collègues et serviteurs si je leur épargnais la bastonnade.

— Amitâbha Bouddha! Elle bat tout, celle-là : à en raconter de pareilles, tu ne grandiras plus³, moinillon!

— Cher monsieur, je suis bien assez grand.

— Quel âge as-tu?

— Devine.

— Sept ou huit ans au plus.

— Dix mille fois plus!» rétorqua en riant Singet, «je peux vous montrer mon ancien visage, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

— Comment peux-tu avoir un autre visage?

— J'en ai soixante-douze, en vérité.»

Comme le grand-père continuait à le questionner sans se rendre compte de rien, Singet se passa la main sur la figure et reprit aussitôt son aspect premier : avec les dents qui lui sortaient de la bouche, les fesses toutes rouges, une jupette de peau de tigre à la taille et la trique cerclée d'or en main, debout au pied de la falaise, il était la vivante image du duc du Tonnerre.

De saisissement, le vieux était devenu livide; ses jambes ne le portaient plus : il s'effondra avec un bruit sourd, se releva et retomba.

«Ne vous laissez point aller à cette vaine frayeur», lui dit Singet. «Nous sommes laids, mais gentils. N'ayez crainte! Nous vous sommes reconnaissants de la bonne intention qui vous anime en nous prévenant de la présence de monstres. Combien y en a-t-il, en fait? Prenez la peine de vous expliquer. Soyez-en remercié.»

Le vieux tremblait de tous ses membres, incapable de proférer la moindre parole. Il ne répondit pas, à croire qu'il était sourd et muet.

Comme il ne disait mot, Singet lui tourna le dos et redescendit auprès de Tripitaka.

«Te voilà, Conscient-de-la-Vacuité!» lui dit le Vénéralable, «que t'a-t-il répondu?

— Ce n'est rien de grave, rien du tout!» répliqua en riant Singet, «il y a une bande de monstres du côté du

paradis de l'Ouest, c'est vrai, mais les gens d'ici sont des poltrons qui s'en inquiètent beaucoup trop. Ça ne vaut pas la peine d'en parler, je suis là!

— Tu aurais pu tout de même lui demander le nom de cette montagne, le nombre de créatures démoniaques, quelles en sont les grottes, par où passe la route vers le monastère du Coup-de-Tonnerre.

— Maître!» intervint Porcet, «ne m'en veuillez pas de le dire : s'il s'agissait d'une compétition en transformations, de jouer à cache-cache ou de faire des farces, nous ne ferions pas le poids contre le disciple aîné, même en s'y mettant à quatre ou cinq. Mais pour le sérieux, une colonne entière de Singets ne me vaut pas.

— C'est vrai», reconnut Tripitaka, «tu es plus solide.

— Lui se contente de passer la tête sans se soucier de la queue, pose deux questions sans chercher à en savoir davantage, et revient en courant tout guilleret. Laissez-moi aller lui demander ce qu'il en est exactement.

— Fais attention, Conscient-de-ses-Capacités!»

Le brave idiot! Il glissa son râteau à la ceinture, rectifia sa tenue et grimpa la pente; il affecta un air important avant de s'adresser au vieux : «Salut, grand-père!»

Celui-ci, voyant Singet s'éloigner, s'était remis sur ses pieds et, encore tout tremblant, s'appêtait à repartir, appuyé sur sa canne, lorsque la vue de Porcet lui flanqua une frayeur pire encore : «Mes aïeux! Quels cauchemars ai-je donc fait cette nuit pour rencontrer d'aussi horribles créatures! Le moine de tout à l'heure, pour être laid, était laid, mais il avait quelque chose d'humain, pour un tiers... Mais celui-là, avec son groin en forme de pilon, ses oreilles en éventail de feuilles de roseau, son visage en plaque de fer-blanc et ses poils dans le cou, il n'a plus rien d'humain!

— Vous m'avez l'air de bien méchante humeur pour juger ainsi les gens», se moqua Porcet, «laid, je le suis, mais ayez la patience de mieux me regarder : dans un moment vous me trouverez beau.»

À l'entendre user du langage des hommes, le vieux ne put qu'ouvrir la bouche pour lui demander : «D'où viens-tu?

— Je suis le second disciple du moine chinois et porte en religion les noms de Huit-Défenses et Conscient-de-ses-Capacités. Celui qui vous a questionné précédemment

est mon condisciple aîné, le Novice, Conscient-de-la-Vacuité. Le Maître lui a reproché de vous avoir agressé sans s'être renseigné sur la situation réelle; c'est pourquoi il m'a dépêché auprès de vous pour vous saluer et vous poser quelques questions : quelle est cette montagne, comment s'appelle la grotte, quels monstres y résident, de quel côté passe la grand-route qui va vers l'Ouest? Merci de bien vouloir vous donner la peine de nous fournir ces quelques indications.

— C'est sérieux?

— Je n'ai jamais dit le moindre mensonge dans ma vie.

— J'espère que tu n'es pas comme le moine de tout à l'heure, qui m'a tissé une belle pelote de fariboles.

— Je ne lui ressemble en rien.»

Le vieux, calé sur sa canne, répondit à Porcet : « Cette montagne est la chaîne du Chameau-Lion¹, qui s'étend sur huit cents lis. Au milieu, se trouve la grotte du Chameau-Lion, dans laquelle habitent trois démons en chef.

— Peuh! » rétorqua Porcet, « le vieux se fait un monde de pas grand-chose! Pour trois malheureux démons, se donner la peine de se fatiguer à venir nous avertir!

— Ils ne vous font pas peur?

— Pour ne rien vous celer, mon condisciple aîné en abattra un de sa trique, je tuerai l'autre d'un coup de râteau. Nous avons un dernier condisciple qui règlera le compte du troisième de son bâton à terrasser les monstres. Les trois créatures éliminées, notre maître passera : rien de plus facile.

— Ce moine n'a aucune idée de la gravité de la situation! » s'esclaffa le vieillard, « ces démons en chef disposent d'immenses pouvoirs magiques. Ils ont sous leurs ordres cinq mille petits monstres sur le versant nord, autant sur le versant sud, dix mille dans le secteur est et dix mille autres dans le secteur ouest, sans compter les quatre ou cinq mille qui patrouillent et les dix mille qui gardent l'entrée de la grotte. Il faut ajouter ceux qui font du feu et ramassent du bois : au total quarante-sept à quarante-huit mille individus, chacun porteur d'une plaque à son nom, et tous ne se nourrissant que d'êtres humains.»

À ce discours, l'idiot se mit à trembler et revint en courant auprès du moine chinois. Au lieu de lui rapporter la réponse, il posa le râteau et s'accroupit pour se soulager².

« Qu'est-ce que tu fabriques dans cette position au lieu de parler? lui cria Singet.

— Je chie de peur», répondit Porcet, «inutile d'en dire plus! Dispersons-nous avant qu'il ne soit trop tard!

— L'indécrottable idiot! Je ne me suis pas alarmé quand je l'ai interrogé, mais toi, à peine lui as-tu posé deux questions que te voilà dans une panique à en perdre l'esprit!

— Qu'en est-il en fin de compte? coupa Tripitaka.

— Le vieux m'a dit que la montagne s'appelait Chameau-Lion et s'étendait sur huit cents lis», répondit Porcet, «que dans la grotte du même nom, au milieu, habitent trois monstres qui disposent de quarante-huit mille petits anthropophages. Si nous y mettons les pieds, ils nous dévoreront. Pas question d'y aller!

— Que faire, Conscient-de-la-Vacuité?» s'exclama Tripitaka tremblant, les cheveux dressés sur la tête.

Singet se contenta de rire : «Rassurez-vous, maître! Ce n'est rien de bien grave. Il est possible qu'il y ait quelques monstres dans le coin, mais les gens d'ici sont si peureux qu'ils en ont démesurément exagéré le nombre et l'importance. Je suis là!

— Qu'est-ce que tu nous racontes, frangin!» objecta Porcet, «je ne suis pas comme toi : je lui ai posé des questions précises; il ne s'agit pas de rumeurs sans fondement. Monts et vallées sont pleins de créatures maléfiques. Comment avancer?

— Bougre d'idiot!» ricana Singet, «il ne faut pas s'alarmer pour un rien! Si la montagne en est pleine, il me suffit de manier la trique le long de la route. Accordez-moi la moitié d'une nuit : il n'en restera plus.

— Trêve de vantardises éhontées! Rien que pour l'appel d'une troupe aussi nombreuse, il faudrait sept ou huit jours. Comment pourrais-tu les exterminer tous?

— Comment crois-tu que je vais les battre?

— Tu aurais beau les renverser, les ligoter ou les immobiliser magiquement, tu n'arriverais pas à les exterminer assez vite.

— Nul besoin de les attraper et de les lier : je donne une secousse à cette trique et lui commande de grandir. Elle atteindra une longueur de quarante toises. Une rotation et je lui ordonne de grossir : elle aura une circonférence de huit toises. En l'abattant au sud des

montagnes, j'en écraserai cinq mille d'un coup, au nord, le même nombre. Ainsi de suite à l'est et à l'ouest : bref, je réduirai en chair à pâté les quarante à cinquante mille...

— Frangin, si tu les écrasais comme avec un rouleau à préparer la pâte à nouilles, tu en aurais fini deux heures avant minuit!

— Maître!» intervint Sablet, qui se tenait de côté en souriant, « puisque notre condisciple aîné possède de si vastes pouvoirs, il n'y a rien à craindre. Veuillez remonter sur le cheval et partons!»

À les entendre ainsi discuter de leurs capacités, Tripitaka n'avait d'autre choix que de chercher à se rassurer et d'enfourcher sa monture.

Ils s'aperçurent alors que le vieux avait disparu.

« C'est donc un monstre qui a cherché délibérément à nous effrayer, conclut Sablet.

— Pas de jugement hâtif», répliqua Singet, « attends que j'aille voir.»

Sacré grand saint! Il sauta sur la hauteur et scruta les quatre coins de l'horizon sans découvrir la moindre trace, mais, se retournant brusquement, il remarqua l'éclat de nuées colorées au milieu des airs. Se lançant aussitôt à leur poursuite, il reconnut l'astre blanc du Métal, la planète Vénus!

L'ayant rejoint, il le saisit par la main et l'apostropha sans façon par son petit nom : « Li Longuevie, Longuevie Li! Tu es infect! Si tu avais quelque chose à me dire, pourquoi ne l'avoir fait en face? Avais-tu besoin de te déguiser et de me mystifier?

— Grand saint, pardonne-moi de ne pas t'en avoir informé plus tôt», répondit l'astre avec un salut précipité, « ces démons disposent en effet d'immenses pouvoirs et d'une vertigineuse puissance. Vous ne parviendrez à passer que si tu sais user d'astuce et de tes capacités de transformation. La moindre erreur ou négligence, et il vous sera vraiment difficile d'aller plus loin.

— Merci, très touché! Si le passage est si difficile, ne pourrais-tu pas monter là-haut en touchant un mot à l'empereur de Jade pour qu'il envoie à ma rescousse des troupes célestes?

— Ce que tu voudras! Cent mille sur simple demande verbale.»

Singet prit congé de la planète, redescendit sur un nuage et mit Tripitaka au courant : «Le vieux de tout à l'heure était l'astre du Métal venu nous mettre en garde.

— Disciple», répliqua Tripitaka en joignant les paumes, «va vite le rattraper et lui demander s'il n'y aurait pas un autre chemin par où nous pourrions passer.

— Il n'y a pas de détour possible. Il y a déjà huit cents lis de montagnes à traverser. Imaginez la longueur du chemin pour en faire le tour! C'est impossible.»

Tripitaka ne put se retenir de fondre en larmes : «Comment surmonter pareille difficulté et parvenir auprès du Bouddha?

— Ne pleurez pas! Ne pleurez pas! Il n'y a que les ballots qui pleurent. Il a sûrement exagéré pour nous inciter à rester attentifs et vigilants. Un homme prévenu en vaut deux, comme l'on dit. Descendez du cheval et asseyez-vous ici.

— De quoi peut-on encore discuter? intervint Porcet.

— Il n'y a pas à discuter», répliqua Singet, «reste ici sur tes gardes à protéger le Maître. Sablet surveillera les bagages et le cheval. Attendez d'abord que je sois monté sur la crête m'informer du nombre de petits monstres aux alentours. J'en ferai prisonnier un pour en tirer des informations détaillées et lui ferai établir une liste nominative à signer, les engageant tous, avec instructions de tenir fermée l'entrée de la grotte et interdiction d'obstruer la route. J'inviterai alors le Maître à passer discrètement et tranquillement. Vous verrez de quoi je suis capable!

— Attention, fais très attention! lui répétait Sablet.

— Ce genre de recommandation est inutile», rétorqua en riant le Novice, «cette fois j'ouvrirai un passage, serait-ce le vaste océan de l'Est, serait-ce montagne cuirassée d'acier!»

Sacré grand saint! En une culbute dans les nuages, il sauta dans un sifflement jusqu'au sommet de la montagne. S'accrochant aux lianes, écartant les ronces, il la découvrit d'un tel calme, sans la moindre présence humaine, qu'il se murmura, dépité : «J'ai eu tort! Je n'aurais pas dû laisser repartir le vieux de l'astre du Métal. Il n'a cherché qu'à nous effrayer. Pas le moindre monstre par ici : sinon, on les verrait jouer et sauter dans le vent, agiter leurs lances et leurs bâtons, se livrer à des exercices militaires. Pas un seul en vue!...»

Il se livrait à ces réflexions lorsque tout à coup lui parvint, venant de l'autre côté de la montagne, le bruit du claquement de cliquettes et du tintement de clochettes. Il se retourna et aperçut un petit monstre qui portait à l'épaule un fanion marqué du caractère *Ordre*; à sa taille pendait une clochette, cognant, tandis qu'il marchait en direction du sud, les cliquettes qu'il avait à la main. À y regarder de plus près, sa taille devait bien atteindre douze pieds! «Ce doit être un agent de liaison», se dit Singet avec un rire intérieur, «je présume qu'il convoie des documents et délivre des messages. Rapprochons-nous pour écouter ce qu'il peut se raconter!»

Sacré grand saint! Il fit une passe, récita une incantation et, d'une secousse, se transforma en mouche qui alla se poser doucement sur le chapeau du soldat. Il suffisait à Singet de prêter l'oreille, car tout en marchant sur la grand-route, claquant ses cliquettes et sonnait sa clochette, le monstre marmonnait : «Nous autres qui patrouillons la montagne, devons rester vigilants et surtout nous tenir sur nos gardes contre le Novice Singet qui sait même se changer en mouche...»

Stupéfait, Singet se demandait si son subterfuge était découvert : «Sinon», se disait-t-il, «comment connaît-il mon nom et sait-il que je me suis transformé en mouche?»

En fait, le monstre ne s'était aperçu de rien. Il se répétait les instructions de ses chefs, basées sur la rumeur. Singet l'ignorait et, dans la crainte d'être découvert, s'appêtait à le tuer de sa trique. Il se ravisa en songeant : «Je me souviens qu'interrogé par Porcet, l'astre du Métal lui a parlé de trois chefs et quarante-sept à quarante-huit mille monstres. S'ils sont tous comme lui, quelques dizaines de milliers de plus ne seraient pas une affaire. Mais j'ignore ce dont sont capables les chefs. Interrogeons-le d'abord! Il sera toujours temps de passer à l'action.»

Sacré grand saint! Vous vous demandez comment il allait le questionner? Il sauta du chapeau au sommet d'un arbre, laissa le messenger faire quelques pas et, d'une virevolte, se changea en un autre petit monstre, claquant des cliquettes, sonnait des clochettes, fanion à l'épaule, habillé comme lui, mais plus grand de quatre à cinq pouces. Le faux rattrapa le vrai en se récitant les mêmes instructions et l'interpella : «Attends-moi!

— D'où viens-tu?
 — Mon brave! On ne reconnaît plus ses confrères?
 — Tu n'es pas de mes confrères.
 — Comment cela, je n'en serais pas! Regarde mieux!
 — Visage inconnu : le reconnaître? Impossible!
 — Ah! Je comprends pourquoi mon visage ne t'est pas familier. Je suis de ceux qui s'occupent du feu. Tu ne m'as pas vu souvent.

— Mais non, mais non! Aucun de mes copains qui travaillent aux cuisines n'ont cette gueule pointue.»

«J'ai dû me faire la bouche un peu trop en avant», se dit Singet. Il baissa aussitôt la tête, se frotta les lèvres avec la main en pensant : «Que ma bouche ne soit plus en pointe!» Et ainsi fut fait.

«T'avais la gueule pointue à l'instant : il te suffit de la frotter? C'est louche. Tu n'es pas de chez nous. Je ne t'ai jamais vu. C'est des plus suspects. La discipline instaurée par nos chefs est des plus strictes : ceux qui travaillent aux cuisines, restent à leurs fourneaux; ceux qui parcourent la montagne, ne s'occupent que de patrouilles. Au bout du compte, on n'a pas pu te demander à la fois de t'occuper du feu et de patrouiller à travers la montagne!»

Malin comme il l'était, Singet trouva sur-le-champ une répartie : «Ce que tu ignores, c'est qu'en me voyant faire si bien mon travail aux cuisines, le roi m'a promu au rang de patrouilleur.

— C'est bon. Nos patrouilles sont formées de sections de quarante hommes, à raison de dix sections comprenant quatre cents hommes qui ont chacun leur nom, leur âge et leur signalement. Pour éviter toute confusion dans les rangs et faciliter l'appel, nos chefs nous ont attribué à chacun une plaque de reconnaissance. Tu as la tienne?»

Singet avait pris l'aspect du monstre en se fiant à ce qu'il voyait et entendait. Comme il n'avait pas remarqué la plaque, il n'en portait aucune sur lui. Mais plutôt que d'avouer qu'il n'en avait pas, notre sacré grand saint répondit avec aplomb : «Comment cela, je n'en aurais pas? Je viens d'en toucher une toute neuve! Montre-moi d'abord la tienne!»

Sans se douter le moins du monde du subterfuge, le petit monstre releva le pan de son vêtement et tira la plaque laquée or, percée d'une cordelette de laine, qu'il portait sur lui, pour la lui montrer.



Le petit monstre partit tout de bon, suivi du grand saint.

Singet lut au verso : *Par la puissance de tous les démons*; au recto figuraient les trois caractères : *Petit Perce-Vent*. Il réfléchit et se dit : « Cela va sans dire : le mot "vent" doit entrer dans la composition du nom de tous ceux qui patrouillent dans la montagne. » Il lui répondit donc :

« Lâche ton vêtement, avance. Je vais te montrer la mienne. »

De se retourner aussitôt pour s'attraper un poil au bout de la queue : il le manipule, lui ordonne de se transformer et le poil se change en plaque laquée or, munie aussi d'une cordelette de laine verte, mais portant les trois caractères de *Perce-Vent-Chef*. Il la sort et la lui tend, à l'extrême surprise de celui-ci : « Alors que nous sommes tous appelés "petits perce-vent", comment se fait-il que toi seul sois qualifié de "perce-vent-chef" ? »

Avec sa propension à mener à fond ce qu'il entreprenait et sa facilité à trouver réponse à tout, Singet répliqua : « Tu n'es vraiment pas au courant ? À voir comme je m'acquittais bien de la tâche aux cuisines, notre Grand Roi m'a promu à l'inspection du vent et m'a gratifié d'une plaque nouvelle qui me confère le titre d'inspecteur en chef et me charge de la responsabilité de ta section de quarante camarades. »

À ces mots, le monstre le salua précipitamment : « Capitaine, vous venez d'être nommé et je ne vous connaissais vraiment pas. Si je vous ai offensé, ne m'en veuillez pas ! »

Singet lui rendit le salut en riant : « T'en vouloir, non. Mais il y a une chose à laquelle je tiens : le cadeau de bienvenue. Je me contenterai de cinq taëls par personne. »

— Prenez patience, capitaine. Attendez que j'aie rejoint la section sur la chaîne du sud : nous vous remettons alors le tout.

— Dans ce cas, je vais avec toi. »

Le petit monstre partit tout de bon, suivi du grand saint.

À quelques lis de là, ils aperçurent le pic aux Pinceaux. Pourquoi cette appellation ? C'est qu'au sommet surgissait un amas rocheux de quatre ou cinq toises qui avait la forme d'un porte-pinceaux¹. Arrivé au pied, Singet sauta d'un coup de queue à la pointe la plus élevée et cria, assis là-haut :

«Perce-vent, rassemblement!

— À vos ordres, capitaine, répondirent en contrebas les monstres en s'inclinant.

— Savez-vous pourquoi nos Grands Rois m'ont désigné?

— Non.

— Nos Grands Rois voudraient dévorer le moine chinois, mais redoutent la puissance magique de Singet le Novice, qui lui permet de se transformer à volonté. On craint qu'il ne foule cette région, sous l'aspect d'un petit perce-vent, pour nous espionner. J'ai été nommé perce-vent-chef pour vérifier s'il n'y en aurait pas un faux dans votre section.

— Nous sommes tous des vrais, capitaine, répondirent-ils en chœur.

— Dans ce cas, vous savez de quoi sont capables nos Grands Rois.

— Nous le savons, clama l'un deux.

— Puisque tu le sais, dis-le-moi sans tarder. Qui répondra à satisfaction, sera un vrai. La moindre erreur révélera le faux, que j'emmènerai devant nos chefs pour qu'ils décident de son sort.»

À le voir jouer de son savoir et de son autorité, assis de toute sa hauteur, commandant et criant, le petit perce-vent n'avait d'alternative que dire la vérité : «Immenses sont les pouvoirs de nos Grands Rois, puissantes leur capacités : ils ne feraient qu'une bouchée de cent mille soldats célestes.

— Tu es un imposteur! éructa à ces mots Singet.

— Seigneur capitaine, je suis un vrai», balbutia le petit monstre, pris de panique, «pourquoi serais-je un faux?

— Dans ce cas, comment peux-tu dire n'importe quoi? Si gros que soient nos Grands Rois, pourraient-ils ingurgiter en une bouchée cent mille hommes?

— Ne le savez-vous pas, mon capitaine? Nos rois savent se transformer, grandir à toucher les palais du ciel, devenir plus petits qu'une graine de chou. L'année où la Mère-Reine de l'Ouest avait offert un grand banquet des pêches d'immortalité et convié tous les immortels, elle avait négligé d'inviter notre premier Grand Roi, qui voulait s'en prendre au ciel. Lorsque l'empereur de Jade a dépêché cent mille soldats célestes pour le ramener à la raison, notre Grand Roi, magiquement transformé, a

ouvert une bouche si énorme, telle une cité murée, prête à les avaler, que l'armée céleste, terrifiée, n'a pas osé engager le combat et s'est contentée de fermer le portail sud du ciel : voilà pourquoi l'on peut dire qu'il ne ferait qu'une bouchée de cent mille hommes.»

À cette réponse, Singet se dit avec un ricanement intérieur : «Quant à cela, j'en ai fait autant.»

«De quoi est capable notre second Grand Roi?

— Notre second Grand Roi mesure trente pieds de haut, a des sourcils de cocons endormis, une voix de jolie femme, des dents en palanche, un nez long comme un dragon. Il lui suffit de l'enrouler pour arracher les âmes à qui le combat, eût-il dos d'acier et corps de bronze.»

«Les démons qui enroulent les gens par le nez sont faciles à capturer», se dit Singet, qui poursuit son questionnaire : «Quelles sont les capacités du troisième Grand Roi?

— Notre troisième Grand Roi n'est pas une créature de ce bas monde; on l'appelle Roc-qui-Franchit-Dix-Mille-Lis-de-Nuages-à-Chaque-Étape. Quand il s'ébranle, il emballe le vent et soulève les mers, fait trembler le Nord lorsqu'il fonce vers le Sud. Il porte sur lui un trésor appelé "vase des souffles *yin* et *yang*". Si l'on y enferme un être humain, il est liquéfié au bout de trois heures et demie.»

Cette fois, Singet se sentit alarmé : «Ce n'est pas non plus ce démon qui me fait peur, mais j'ai intérêt à me méfier du vase.» Il rétorqua : «Ce que tu m'as dit du troisième Grand Roi n'est pas erroné : tu en sais autant que moi. Mais lequel d'entre eux veut dévorer le moine chinois?

— Ne le savez-vous pas, capitaine?

— J'en sais un peu plus long que toi!» gronda Singet, «j'ai reçu instructions de vous interroger précisément de peur que vous n'en sachiez pas assez.

— Notre grand Grand Roi et notre second Grand Roi sont des résidents de longue date de la grotte du mont du Chameau-Lion, mais le troisième n'habitait pas ici; son lieu d'origine est à quatre cents lis à l'ouest, là où il y avait une cité du nom de Chameau-Lion. Il y a cinq cents ans, il avait mangé le roi et ses officiers civils et militaires; d'ailleurs, il avait dévoré la population entière, hommes, femmes et enfants. C'est ainsi qu'il s'est approprié leur territoire, qui n'est plus peuplé que de monstres. Il a

appris, je ne sais plus quand, l'arrivée d'un moine chinois en quête des Écritures, envoyé par la cour des Tang. On dit de lui qu'il a pratiqué la discipline au cours de dix incarnations successives et qu'un seul morceau de sa chair pourrait procurer l'immortalité. Mais, par crainte de l'extrême férocité de l'un de ses disciples, Singet le Novice, il n'était pas sûr de parvenir à ses fins à lui seul. C'est pourquoi il est venu s'allier aux deux autres Grands Rois par des liens de fraternité, afin d'unir ses efforts aux leurs en vue de capturer le moine chinois.»

À ces mots, Singet se sentit envahi d'une violente colère : « Ces maudits démons sont d'une rare impudence ! J'ai charge d'assurer au moine chinois la réalisation du juste fruit : comment peuvent-ils songer à me le dévorer ! »

Avec un grognement de fureur, grinçant des dents, il brandit la trique et sauta au pied du piton : en un large moulinet il effleura la tête des monstres et les réduisit en chair à pâté. À cette vue, il ne put s'empêcher d'un mouvement de pitié : « Hélas ! Ils ont eu pourtant l'amabilité de me faire part de leurs affaires de famille ; pourquoi leur avoir ainsi réglé leur compte ? Tant pis ! Ce qui est fait est fait. »

Le brave Singet ! Il ne lui restait pas d'autre solution, puisqu'ils barraient la route à son maître : il détacha la plaque de sa première victime, la glissa à sa ceinture, se mit dans le dos le fanion de commandement, accrocha la clochette à sa taille, prit en main les cliquettes, se tourna contre le vent pour faire la passe, marmonna une incantation et, d'une secousse, prit l'apparence du petit perce-vent. Il revint sur ses pas à grandes enjambées, à la recherche de la grotte, afin de s'informer plus exactement sur les trois démons.

Le cas de le dire :

*Le Beau Singe-Roi aux mille transformations
Possède capacités sans limitation.*

Il s'enfonça dans la montagne, le long de la vieille route, et bientôt entendit le hennissement de chevaux et le cri des hommes : c'étaient les milliers de monstres rangés à l'entrée de la grotte, armés de sabres, lances et hallebardes, bannières et gonfalons au vent.

Singet s'en réjouit intérieurement : «Li Longuevie ne m'avait pas menti!»

Ils étaient alignés en bon ordre, chaque compagnie comprenant deux cent cinquante soldats. Aux quarante bannières colorées qui dansaient dans la brise, on pouvait se rendre compte que les dix mille étaient au complet, ce qui lui inspira un nouveau train de réflexions : «Si j'entre sous ce déguisement et que les démons m'interrogent sur ma patrouille, je trouverai toujours à répondre selon le cas. Mais à la moindre erreur, s'ils me découvrent, comment m'échapper? Supposons que je coure vers la sortie : ils me barreront le passage et jamais je ne franchirai la porte. Pour capturer les chefs, il faut d'abord se débarrasser de l'armée avant d'entrer!»

Plus facile à dire qu'à faire : comment va-t-il s'y prendre, vous demandez-vous?

Sacré grand saint! Il songeait : «Les démons me connaissent de réputation sans m'avoir jamais rencontré. Profitons-en pour tirer parti de ce prestige et tenter de les effrayer par quelques hâbleries : si les moines et la multitude du pays du Milieu sont destinés à recevoir le bénéfice que leur rapporteront les Écritures, quelques mots de bravoure suffiront à faire reculer ces créatures; mais si nous ne devons pas les obtenir, quand bien même je leur tiendrais un discours à faire apparaître des fleurs de lotus, je ne parviendrais pas à écarter ces créatures maléfiques de l'entrée!»

Il réfléchissait au plan qu'il pourrait adopter, son esprit interrogeant ses lèvres et ses lèvres son esprit. Il franchit ainsi allègrement les abords de la grotte du Chameau-Lion, frappant les cliquettes et agitant la clochette, bientôt arrêté par les factionnaires de l'avant-garde : «Te voilà, perce-vent?»

Sans répondre, Singet baissa la tête et poursuivit sa route.

Sur la deuxième ligne du campement, il fut retenu par la garde et répondit à la même question par : «Me voilà!

— Es-tu tombé sur ce fameux Singet le Novice au cours de ta patrouille, ce matin? lui demandaient les monstres.

— Oui, je l'ai vu. Il était occupé à aiguiser une perche.

— Quelle mine a-t-il? Quelle sorte de perche aiguisait-il? s'effrayaient les monstres.

— Accroupi au bord du torrent, il ressemblait plutôt à un exorciste¹. Mais debout, il doit faire au bas mot une dizaine de toises! Il tenait à la main une trique en fer aussi longue qu'une perche, mais grosse comme un bol. Tandis qu'il jetait de l'eau sur la paroi rocheuse et y frottait l'arme, il lui murmurait : «Ô perche! Il y a bien longtemps que je ne t'ai pas sortie et n'ai pas montré l'étendue de ta puissance. Cette fois, tu vas pouvoir me tuer cent mille monstres! Tous! Laisse-moi me charger des trois chefs, que je t'offrirai en sacrifice!» Quand il aura fini de polir son arme, pour sûr qu'il commencera par vous, les dix mille de l'avant-garde.»

Pas un des petits monstres qui ne fût atterré à ces explications. Ils n'avaient plus l'âme chevillée au corps.

Singet poursuivit : «Mes amis, il ne doit pas y en avoir lourd, de viande, sur ce moine chinois, certainement pas assez pour que nous y ayons part. Pourquoi nous mettre pour eux cette sale affaire sur le dos? Mieux vaut se disperser avant qu'il ne soit trop tard!

— Tu as raison. Sauvons chacun notre peau, filons!» approuvaient tous les monstres.

Certes, s'il s'était agi d'une armée de gens du peuple sous la sainte influence du devoir, ils auraient préféré la mort à la fuite². Mais ce n'étaient qu'esprits d'animaux, loups, tigres, léopards, quadrupèdes et volatiles : tous se dispersèrent dans le grand brouhaha d'un vent de panique générale.

Les quelques phrases de ce raisonnement produisirent le même effet, n'est-ce pas, que les chants du pays de Chu sur les huit mille hommes qui se débandèrent en croyant que leurs compatriotes étaient passés à l'ennemi³.

«Parfait!» se dit Singet, fort aise, «les démons sont pour ainsi dire morts. S'ils s'enfuient au seul bruit de mes paroles, oseront-ils ensuite me regarder en face et combattre? Mais je ferais mieux de m'en tenir à la même version après être entré : sinon, il suffirait qu'un ou deux de ces petits monstres m'entendent et révèlent la supercherie...»

Voyez avec quelle précaution il approche de l'ancienne grotte et avec quelle témérité il y entre!

Si vous ne savez, en fin de compte, de quelle façon tourna son entrevue avec les démons en chef, écoutez donc la séance qui vient.

CHAPITRE LXXXV

OÙ LE SINGE DE L'ESPRIT
PERCE UN TROU DANS LE «YIN» ET LE «YANG»,
ET LES DÉMONS-ROIS SONT RAMENÉS
À LA VÉRITÉ DE LA GRANDE VOIE.

Entré dans la grotte, Singet observait le spectacle qu'offrait chaque côté :

Une montagne d'ossements, une forêt de squelettes.

Les cheveux humains étaient réduits à l'état de feutre, la chair et la peau décomposées en boue et poussière. Des tendons d'homme pendaient aux arbres, secs et brillants.

L'entassement des cadavres et la mer de sang dégageaient une insoutenable puanteur. À gauche, de jeunes monstres coupaient des filets de gens encore en vie; à droite, on faisait bouillir et cuire de la viande fraîche, humaine!

Sans l'intrépidité du Beau Singe-Roi, nul mortel n'oserait franchir cette porte.

Peu après, il atteignait la seconde enceinte, entra et découvrait un spectacle tout différent : des lieux merveilleusement calmes, vastes, élégants, aux plantes rares et fleurs féeriques, des pins altiers devant et des bambous turquoise par-derrrière. Après avoir marché sept ou huit lis, il parvint à la troisième porte. Il s'y glissa et y risqua un œil : sur des sièges élevés trônaient trois vieux démons, horribles en tous points. Celui du milieu avait

Les dents en cisaille, la tête ronde et la face carrée, une voix de tonnerre, des yeux fulgurants comme l'éclair, le nez tourné vers le ciel.

Ses sourcils rouges lancent des flammes. À son passage, tous les animaux sont saisis de panique. Lorsqu'il s'assied, la foule des démons tremble. C'est le roi des animaux, l'esprit maléfique du lion aux poils bleus.

Celui à main gauche avait

Des yeux de phénix aux pupilles d'or, les dents jaunes et les cuisses larges. Les poils argentés qui lui sortaient du nez donnaient à la tête l'aspect de la queue.

Le front rond sur des sourcils froncés, le corps massif, il avait la voix frêle d'une beauté délicate, mais le visage d'un démon méchant à tête de taureau. C'était l'éléphant aux défenses d'ivoire jaune allongées par maintes années d'ascèse.

Le démon assis à main droite avait

Des ailes d'or et la tête du léviathan¹, des pupilles étoilées et des yeux de léopard. Il fait trembler le nord quand il s'élance vers le sud, avec force et bravoure, déployant une envergure dont se raille la caille, mais qui terrifie les dragons².

Quand il secoue ses plumes, les oiseaux se cachent la tête, lorsqu'il écarte ses serres acérées, la gent volatile sombre dans l'effroi. C'est le grand roc qui, d'une étape, franchit quatre-vingt-dix mille lis dans les nuages.

De part et d'autre étaient alignés une centaine d'officiers de tous rangs, chacun armé de pied en cap, tendu par un instinct de meurtre à donner le frisson. Leur vue remplit d'une joie secrète Singet, qui entra à grands pas, sans éprouver la moindre frayeur, et déposa la clochette et les cliquettes.

« Vos Majestés! se contenta-t-il de crier, tourné vers la cour.

— Te voilà, petit perce-vent? lui répondirent en riant les trois démons.

— Me voilà!

— As-tu appris quelque chose sur la position de Singet le Novice au cours de ta patrouille?

— Je n'ose parler en présence de Vos Majestés.

— Pourquoi cela?

— Conformément à vos ordres, j'allais en frappant des cliquettes et sonnait la clochette, quand, levant les yeux, j'ai aperçu un homme accroupi qui aiguisait une perche. Il ressemblait à quelque exorciste, mais, en se levant, il aurait atteint une taille de dix toises et plus. Il était tout contre la paroi de la falaise, occupé à l'humecter, tout en se murmurant que l'arme n'avait pas encore eu l'occasion de montrer sa puissance et qu'il tenait à la faire briller avant de l'abattre sur Vos Majestés. J'ai ainsi compris qu'il était Singet le Novice et suis venu vous en informer.»

À ce discours, le démon le plus âgé se sentit couvert de sueurs froides et s'adressa d'une voix tremblante aux deux

autres rois : « Mes frères, je vous l'avais pourtant dit, qu'il ne fallait pas se frotter au moine chinois. Son disciple dispose de pouvoirs immenses. Il se prépare déjà en aiguisant sa trique contre nous. Que faire? » Et d'ordonner : « Mes petits, faites entrer tout le monde dans la grotte, fermez les portes et laissez-le passer! »

L'un des capitaines, qui était au courant, ajouta : « Vos Majestés, les jeunes monstres à la porte se sont débandés.

— Comment cela? Tous? Ils ont dû avoir vent de la mauvaise tournure que prenaient les événements. Fermez les portails au plus vite! »

Les portes claquèrent devant, derrière, et furent solidement verrouillées.

« Maintenant qu'ils se sont enfermés », se disait Singet, alarmé, « est-ce que je ne risque pas de donner prise aux soupçons et de me laisser capturer, si je ne sais pas répondre à toutes leurs questions diverses et variées? Mieux vaut leur flanquer quelques frayeurs supplémentaires de nature à les persuader de rouvrir les portes, ce qui me permettrait de m'échapper. » Il s'approcha à nouveau du trône : « Vos Majestés, il en a dit de pires.

— Quoi donc?

— Il a dit qu'il écorcherait vif le premier Grand Roi, qu'il désosserait le second et qu'il arracherait les tendons du troisième. Si vous vous enfermez, il lui serait loisible de se transformer, éventuellement, en mouche, afin de passer par la fente des portières et entrer nous capturer tous. Que faire alors?

— Attention, mes frères! Il y a des années que nous n'avons pas eu de mouches dans cette grotte : s'il y en avait une, ce ne pourrait être que Singet! »

« On va leur en produire une », se dit Singet en riant intérieurement, « histoire de répandre la panique qui fera rouvrir les portes! »

Le grand saint se glissa à l'écart pour s'arracher un poil dans le cou, souffla dessus de son haleine magique et lui ordonna de se changer en mouche dorée qui vola en plein dans la figure du grand Grand Roi.

« Mes frères! Horreur! » hurla-t-il de peur, « la chose est entrée! »

Panique générale : tout un chacun s'arme d'un balai ou d'un râteau pour écraser l'insecte.

Le grand saint ne put se retenir d'éclater de rire, ce qu'il

aurait dû se garder de faire, car, par ce rire, il révélait son véritable visage. Le troisième démon se jeta sur lui en criant : « Mes frères, il a failli nous rouler !

— Qui trompe qui ? répliqua, surpris, l'ainé.

— Le petit monstre qui vient de nous répondre n'est pas un jeune perce-vent, mais Singet lui-même ! Il a sûrement rencontré et tué le vrai, puis s'est transformé pour nous donner le change. »

« Il m'a reconnu ! » se dit Singet, pris de panique. Il se passa en hâte la main sur la figure et se tourna vers le premier Grand Roi : « Moi, Singet ? Voyons, je suis un petit perce-vent. Vos Majestés font erreur.

— Mon frère », insista le grand Grand Roi, « c'est un petit perce-vent, je le reconnais : il passe trois fois par jour devant moi au moment de l'appel ! » Et de lui demander : « Tu as ta plaque ?

— Oui ! » Il écarta ses vêtements et la présenta.

Tout à fait convaincu, cette fois, le premier Grand Roi devint affirmatif : « Allons, mon frère, ne lui fais pas tort !

— Tu ne l'as donc pas vu ? » insista le troisième démon, « à l'instant, comme il se détournait pour étouffer un ricanement, j'ai vu dépasser sa gueule de duc du Tonnerre. Quand je l'ai agrippé, il a repris la même tête. » Il ordonna : « Mes petits, apportez les cordes ! »

Les officiers s'exécutèrent aussitôt. Les trois démons renversèrent le Novice et le ligotèrent, les quatre fers en l'air. Lorsqu'ils écartèrent les vêtements pour l'examiner, ils se rendirent compte que c'était incontestablement l'épizoologue !

Singet était, en effet, capable de soixante-douze transformations qui intéressaient le corps entier quand il s'agissait d'oiseaux, d'animaux, de plantes, insectes, vases ou autres objets de ce genre. Lorsqu'elles se rapportaient à un être humain, seule la tête était affectée ; le corps restait tel quel : le sien était bel et bien couvert de poils fauves, une queue entre les deux fesses rouges.

« Pas de doute, c'est lui ! » s'exclama le démon, « le visage est celui du petit perce-vent, mais le corps est à Singet. Mes petits, commencez par servir du vin pour que je porte un toast de félicitations au troisième Grand Roi. Puisque nous l'avons capturé, ce Singet, nous sommes assurés de nous mettre sous la dent le moine chinois.

— Ce n'est pas encore le moment de boire », objecta

le troisième démon, «ce Singet connaît tant de manières de s'échapper qu'il risque de nous glisser entre les doigts, j'en ai peur. Faites apporter le vase. Nous ne boirons que lorsque nous l'y aurons mis.

— Juste, très juste! » approuva le premier démon avec de grands éclats de rire.

Il désigna trente-six jeunes monstres pour aller ouvrir l'armurerie et en rapporter le trésor. Vous vous demandez quelle pouvait être la taille de ce récipient? Pas plus de deux pieds quatre pouces de haut. Avait-on besoin de trente-six personnes pour le soulever? C'est que le vase, renfermant les énergies du *Yin* et du *Yang*, contenait les sept trésors¹ et les huit trigrammes, ainsi que les vingt-quatre «souffles» de l'année² : il fallait pour le mouvoir trente-six hommes, le chiffre de la Grande Ourse³.

Ils ne tardèrent pas à soulever le vase et le poser à l'entrée de la troisième cour. Après l'avoir déballé et avoir retiré le couvercle, ils délièrent Singet, le dévêtirent et le présentèrent devant le goulot, où il fut aspiré, dans un bruit de succion, par le souffle magique du récipient. On remit le couvercle et l'on colla par-dessus une bande dûment scellée.

Ils s'invitèrent ensuite à boire en ricanant : «Maintenant que le macaque est entré dans notre vase sacré, plus question de songer à la route de l'Ouest! Pour se mettre en quête des Écritures, il ne leur reste plus qu'à faire tourner la roue des réincarnations dans l'autre sens et recommencer à zéro!»

Chacun de s'esclaffer, voyez-vous, en se dirigeant vers le banquet qui devait célébrer leur victoire, et dont il ne sera pas fait plus ample mention ici.

Revenons à Singet qui, fort contraint dans le vase, décida de se miniaturiser pour s'y accroupir plus à l'aise, dans une fraîcheur si persistante que le prisonnier finit par se laisser aller à ricaner : «Ces monstres se donnent une réputation factice, sans substance réelle : comment peuvent-ils raconter partout que ce vase vous liquéfie en moins de trois heures et demie? Il y fait si bon et si frais que l'on pourrait y passer sept ou huit ans sans encombres!»

Hélas! Le grand saint ignorait tout de la façon dont opérait le trésor : chargé d'un être humain, la fraîcheur aurait pu s'y maintenir tant que le silence n'était pas rompu, une année entière aussi bien. Mais la parole déclenchait des flammes qui dévoraient le bavard. Avant

même qu'il eût terminé sa phrase, le vase entier était en feu. Heureusement, le grand saint n'était pas sans ressource : assis au milieu de l'embrasement, il se contenta de faire le signe qui repoussait le feu, parfaitement impassible. Au bout d'une petite heure de patience, quarante serpents surgirent de toutes parts pour le mordre. Singet les attrapait les uns après les autres et, d'une torsion où il mettait toute son énergie, en fit quatre-vingts morceaux.

Un moment plus tard apparurent trois dragons de feu qui encerclèrent de haut en bas le Novice; il commençait à se sentir vraiment mal à l'aise.

«Le reste, facile de s'en débarrasser, mais ces dragons de feu vont me donner du mal», se disait Singet, gagné par la panique et ne sachant quelle mesure prendre; «si je reste un moment de plus sans sortir et que l'énergie ignée attaque le cœur, que deviendrai-je?» Il réfléchit : «Brisons-le en augmentant de taille!»

Sacré grand saint! Il fit une passe, récita une incantation et atteignit une douzaine de pieds de haut, mais le vase grandissait à la mesure de son corps. Il le réduisit et le vase diminua en proportion.

«Ça va mal, très mal!» se disait Singet, effrayé, «que faire avec cette chose qui s'adapte à ma taille?» Il n'avait pas fini de formuler ces réflexions qu'il sentit une douleur aux jambes, tendit vivement la main pour les tâter : le feu commençait à les ramollir.

«Que faire?» se répétait-il, l'esprit sur des charbons ardents, «mes jambes fondent : je vais devenir cul-de-jatte!»

Il ne put s'empêcher de verser des larmes. En effet,

*Dans ces souffrances, songeant à Tripitaka,
Il se souciait du saint moine en péril extrême.*

«Ô maître!» clamait-il, «depuis l'année où j'embrassai la juste doctrine, grâce aux encouragements au bien de la *bodhisattva* Guanyin, échappant ainsi au châtement du Ciel, tant de monts avons franchis, tant de démons avons terrassés! Porcet a été soumis, Sablet enrôlé et, au prix de mille épreuves et souffrances, nous espérions ensemble vaincre l'Ouest et réaliser le juste fruit. Jamais je n'aurais pensé qu'aujourd'hui je tomberais aux mains de ces ogres féroces, que je me fourvoierais ici pour y laisser la vie et

vous abandonner dans la montagne sans pouvoir avancer plus loin! Quand je songe à la haute réputation dont je jouissais, fallait-il que je tombe en pareilles difficultés?»

Ainsi se laissait-il aller au désespoir, lorsque soudain lui revint à l'esprit : «En cette année-là, la *bodhisattva* m'avait fait don de trois poils salvateurs au mont du Serpent-Lové! Je me demande si je les ai toujours. Voyons voir!»

Singet se mit à se tâter tout le corps à leur recherche et finit par trouver trois poils particulièrement raides dans la nuque. Il s'en réjouit : «Tous les autres sont mous en comparaison : ce sont sûrement ceux qui peuvent me sauver la vie.»

Serrant les dents pour supporter la douleur, il les arracha, souffla dessus de son haleine magique et leur ordonna de se transformer : l'un se changea en foret à pointe de diamant², l'autre en lamelle de bambou et le troisième en cordelette de soie. Il la fixa au bambou recourbé en arc et actionna la vrille qui se mit à creuser le fond du vase et y perça bientôt un œil qui laissait entrer la lumière. «Quelle veine!» se réjouit Singet, «je vais pouvoir sortir.» Comme il allait se transformer, la fraîcheur revint. Pourquoi? C'est qu'une fois percé, le vase avait laissé s'échapper les souffles du *Yin* et du *Yang*.

Sacré grand saint! Il récupéra les poils et se rendit minuscule en se transformant en insecte³ des plus légers, aussi mince qu'un cheveu, pas plus long que le poil des sourcils. Il se glissa hors du trou, mais, au lieu de s'enfuir, se fixa sur la tête du premier démon. Celui-ci, qui était en train de boire, posa brusquement sa tasse pour s'adresser au plus jeune : «A-t-il fondu cette fois, Singet le Novice?

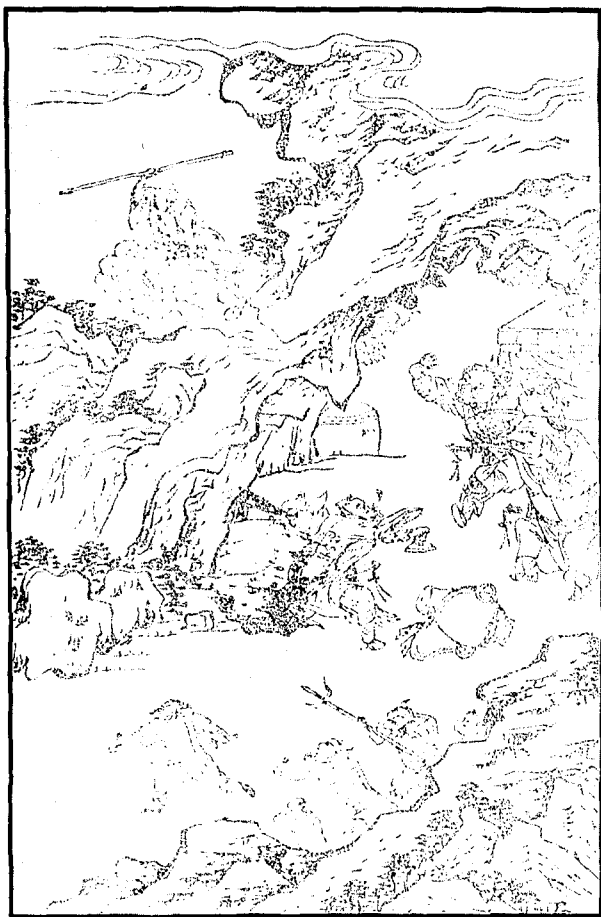
— Comment ne serait-il pas encore temps?» répliqua en souriant le troisième démon.

L'aîné fit donner l'ordre d'apporter le récipient. Les trente-six jeunes monstres se mirent à l'œuvre, mais comme il était considérablement plus léger, ils revinrent annoncer, affolés : «Votre Majesté, le vase ne pèse presque rien!

— Balivernes! Comment pourrait-il être devenu léger, ce trésor qui concentre l'énergie des souffles du *Yin* et du *Yang*!»

L'un des petits monstres prit sur lui de tirer à bout de bras le vase :

«Voyez vous-même s'il n'est pas devenu léger!»



*« Trêve d'insolences ! Le vase est percé et ne pourra plus vous servir à y enfermer les gens.
Gardez-le tout de même, il vous tiendra lieu de pot de chambre ! »*

Le démon ouvrit le couvercle, vit la lumière qui filtrait et ne put se retenir de s'exclamer : « Mais il est vide ! Il fuit ! »

Perché sur sa tête, Singet ne put s'empêcher d'ajouter : « Mon fiston, cherche ! Il s'est enfui ! »

Tous les monstres de répéter : « Il s'est enfui, il s'est enfui ! » Et l'ordre de retentir : « Fermez les portes, fermez ! »

D'une secousse, Singet reprit son aspect originel, se saisit de ses vêtements et bondit hors de la grotte, non sans se retourner pour lancer à l'adresse des créatures maléfiques : « Trêve d'insolences ! Le vase est percé et ne pourra plus vous servir à y enfermer les gens. Gardez-le tout de même, il vous tiendra lieu de pot de chambre ! »

Le voilâ qui monte sur un nuage, vociférant joyeusement et bruyamment, pour s'en retourner droit auprès de Tripitaka. Le Vénérable était justement occupé à prier, tourné vers le ciel, prenant une pincée de terre en guise d'encens.

Le Novice arrêta le nuage pour écouter ce qu'il disait. Il récitait les mains joirtes :

*« Je prie les immortels des nuées lointaines,
Toutes les divinités du jour et de la nuit,
De protéger mon sage disciple en peine,
Singet qui dispose de pouvoirs infinis. »*

À ces mots, le grand saint se sentit poussé à redoubler d'efforts. Il rangea la luminosité nuageuse et s'approcha pour l'appeler : « Maître, me voici ! »

Le Vénérable lui saisit la main : « Conscient-de-la-Vacuité, que de mal tu te donnes ! J'étais terriblement inquiet de ne pas te voir revenir après être parti depuis si longtemps explorer cette haute montagne lointaine. Qu'en est-il en fin de compte ? »

— Maître», répondit Singet avec le sourire, « l'issue de notre voyage dépend en premier lieu de la destinée impartie à la communauté des terres de l'Est, en second lieu de l'immense mérite et de l'infinie vertu de notre maître, en dernier lieu de la puissance et force de vos disciples... » Là-dessus, il lui raconta en détail comment il s'était fait passer pour un patrouilleur et s'était échappé en perçant le vase. « Maintenant que j'ai la joie de revoir votre respecté visage, j'ai vraiment le sentiment de commencer une vie nouvelle ! »

Le Vénéralable lui témoigna une infinie reconnaissance : « Tu n'as pas engagé de combat contre les monstres, cette fois ? »

— Non.

— Tu ne peux donc pas me garantir un passage sans encombres à travers la montagne ?

— Pourquoi pas ? se récria Singet qui n'aimait pas s'avouer vaincu.

— Puisque l'on sait qui l'emporterait, la situation est trop confuse pour que j'ose aller de l'avant.

— Vous n'êtes vraiment pas compréhensif, maître », rétorqua Singet avec un rire embarrassé, « comme le dit le proverbe, *un fil ne fait pas la corde*; il est difficile d'applaudir d'une seule main : il y a trois démons et des millions de monstres; comment voulez-vous que je les combatte à moi tout seul ? »

— On n'affronte pas l'ennemi en situation d'infériorité numérique : il serait évidemment difficile de régler la situation à toi seul. Porcet et Sablet ne manquent pas non plus de savoir-faire : demande-leur de t'accompagner et de t'aider à nettoyer la route, de toute leur force et de tout leur cœur, afin de m'assurer libre passage.

— Vous avez tout à fait raison, maître », répondit Singet, pensif, « chargeons Sablet de votre protection et envoyez Porcet avec moi.

— Tu n'y songes pas, frangin ! » répliqua l'idiot, alarmé, « tu ne vois pas comme je suis balourd, maladroit et sans talents ? J'ai peine à fendre le vent quand je marche : je ne te serais d'aucune utilité ! »

— Tu as beau n'avoir aucune capacité, tu feras un homme de plus », rétorqua Singet, « comme l'on dit : *Un pet fait toujours bon vent* ! Tu me donneras un peu plus de courage.

— C'est bon ! J'espère que tu te tiendras à mes côtés. Ne me joue pas de tes sales tours si la situation devient critique ! »

— Fais attention, Porcet », conclut Tripitaka, « je reste ici avec Sablet. »

Rassemblant tout son courage, l'idiot partit avec Singet, dans une tornade qui les hissa en haut de la montagne et les mena aussitôt à l'entrée de la grotte. Les portes étaient fermées et les alentours déserts.

Le Novice s'avança, trique en main, et cria d'une voix tonitruante :

« Ouvrez, les monstres ! Sortez vous battre avec le vieux Singet ! »

Rapport en fut présenté au premier démon, alarmé et tremblant : « On a toujours dit que ce singe était redoutable : sa réputation n'est pas surfaite.

— Qu'en dis-tu ? demanda le deuxième démon.

— Quand il a réussi à s'introduire en se faisant passer pour un perce-vent, nous n'avons pas su le détecter. Heureusement que notre frère s'en est aperçu et l'a fait jeter dans le vase, mais il a eu l'habileté de le percer et de s'enfuir après avoir ramassé ses vêtements. Maintenant qu'il nous lance un défi à la porte, lequel d'entre vous est prêt à le relever ? »

Personne ne répondait. Il répéta la question : toujours pas de réponse, comme si chacun était devenu sourd et muet. Le premier démon perdit patience :

« Nous allons nous faire une belle réputation sur la grand-route qui mène à l'Ouest ! Elle ne pourra que se dégrader un peu plus, si nous ne sortons pas combattre Singet qui nous traite avec un pareil mépris. Laissez-moi jeter ma vieille vie dans la balance. Si je l'emporte au bout de trois engagements, nous aurons le moine chinois à nous mettre sous la dent. Sinon, fermez les portes et laissez-le passer ! »

Là-dessus, il prit son armure, l'endossa, ouvrit le portail et s'avança.

Singet et Porcet l'observaient, debout sur le côté. C'était assurément une créature imposante :

*Heaume précieux sur tête de bronze et de fer,
Rutilant parmi les glands qui dansent en l'air,
Une paire d'yeux brillants lançant des éclairs,
Les boucles, à ses tempes, volant légères,
Les griffes plus acérées que serres,
Plus serrées qu'une scie ses dents régulières,
Il porte une armure d'or sans maille,
Ceinture à tête de dragon à la taille.
À la main, un sabre d'acier qui scintille,
Avec la rare prestance qui étrille,
Il lance d'une voix qui est de tonnerre :
« Qui a frappé à la porte sans s'en faire ? »*

Le grand saint se tourna vers lui et lui dit d'un air moqueur : « Je suis ton grand-père Singet, le Grand Saint égal au Ciel.

— C'est toi, Singet le Novice? » répondit le démon avec un rire sarcastique, « impudent macaque! Je ne t'ai rien fait : pourquoi viens-tu me provoquer? »

— *C'est le vent qui soulève les flots, sans la marée se calment les eaux* : t'aurais-je cherché, si tu ne m'avais provoqué? C'est parce que vous complotiez de dévorer mon maître, chiens et chacals, que j'en suis venu à vous montrer de quel bois je me chauffe.

— Dois-je comprendre à tes manières et à cette façon de venir crier à notre porte que tu veux te battre?

— Exactement!

— Trêve de rodomontades! Si je faisais appel à mes troupes, les alignais en ordre de bataille et engageais le combat contre toi au son du tambour et dans l'agitation des oriflammes, j'apparaîtrais comme un tigre, en son domaine, abusant de son avantage sur toi : engageons un combat singulier, sans aucune aide!

— Tire-toi, Porcet, et vois ce dont est capable Singet! » L'idiot s'écarta tout de bon.

« Approche », proposa le démon, « commence par me servir de billot : si tu me laisses assener trois coups de sabre sur ton crâne glabre, je laisserai passer le moine chinois. Sinon, envoie-le-moi sans tarder pour compléter mon repas!

— Monstre, si tu as du papier et un pinceau dans ta grotte, apporte-les, dressons le contrat : tu peux commencer aujourd'hui et continuer jusqu'à l'année prochaine, ça ne me ferait ni chaud ni froid. »

Le démon rassembla toutes ses énergies, se cala solidement jambes écartées et, levant le sabre des deux mains, l'abattit en plein sur le crâne du grand saint, qui devança le choc d'un coup de tête : ce fut un terrible fracas, mais l'arme ne laissait même pas la trace d'une rougeur sur la peau du crâne.

« Un singe qui a vraiment la tête dure! se récria le démon, stupéfait.

— Tu me sembles ignorer qui je suis », ricana Singet,

*« Né avec tête de bronze, crâne de fer,
Sans sa pareille entre ciel et terre,
Que ni hache ni masse ne saurait briser,
Tout jeune, dans le four de Laozi suis entré :
Les quatre étoiles¹ veillaient à la forge,*

*Et les vingt-huit maisons y avaient mis ordre.
L'eau ne peut pas non plus détruire ma tête
Que les muscles tendus de mon corps complètent.
Et, pour renforcer le tout, le moine chinois
Y avait ajouté le cercle d'or, ma foi!*

— Trêve de forfanteries, macaque! Prends garde à mon second coup de sabre : il ne te laissera pas la vie!

— Rien de bien méchant; ce que tout le monde sait faire...

— Macaque, ne sais-tu pas que mon sabre

«A été forgé de flammes et de métal, cent fois trempé par un divin travail. D'un tranchant et de la solidité qu'exigent les traités militaires¹, il a la finesse d'une queue de mouche et la souplesse d'un python blanc. Dans la montagne il agite les nuages, sous les mers soulève les vagues. Aiguisé et poli sans cesse, il a été retrempé des centaines de fois. Au fond d'une grotte ancienne demeurant, il ne paraît sur le champ de bataille que pour remporter la victoire. De ton crâne de moine je ferai d'un coup deux louches de calebasse!

— Le monstre ferait mieux d'y regarder à deux fois!» s'esclaffa Singet, «me traiter de tête de calebasse! C'est bon, on te prend au mot : je te laisse abaisser ton sabre encore une fois. Tu vas voir ce qui va en résulter.»

Le démon leva son arme et abattit la lame, tandis que le grand saint dressait à sa rencontre la tête, qui se fendit en deux dans un grand fracas. Singet alla rouler par terre et se dédoubla. Le monstre regardait pantelant, sabre pendant à bout de bras.

Porcet, qui contemplait la scène de loin, l'apostropha en riant : «Encore un beau coup de ce genre et tu en auras quatre!

— Il paraît que tu es capable de te diviser», répliqua le démon en montrant du doigt Singet, «mais à quoi bon m'en faire la démonstration?

— Que veux-tu dire par là?

— Comment se fait-il que le premier coup n'ait produit aucun effet et que le second te divise en deux?

— Monstre», rétorqua en riant Singet, «rassure-toi : frappe dix mille fois, je te fournirai vingt mille bons hommes.

— Sacré macaque! Tu sais te diviser, d'accord, mais peux-tu te réunir? Dans ce cas, redeviens un et frappe-moi, pour voir, de ta trique!

— Pas d'histoires! Tu m'avais proposé trois coups de sabre: je n'en ai reçu que deux. Tu veux un coup de trique? Si je ne t'en donne que la moitié d'un, je ne m'appelle plus Singet!

— Exactement! Exactement ce que je veux», répondit le démon.

Sacré grand saint! Les deux corps s'embrassèrent, roulèrent sur le sol et redevinrent unique. Il brandit la trique et frappa en pleine gueule. Parant le coup de son sabre, le démon s'écria : «Trêve d'insolence, maudit macaque! Ça ose frapper les gens avec cette espèce de bâton de deuil!

— Si tu veux en savoir plus long sur cette trique», hurla Singet, «elle est célèbre au ciel comme sur la terre.

— En quoi est-elle célèbre?

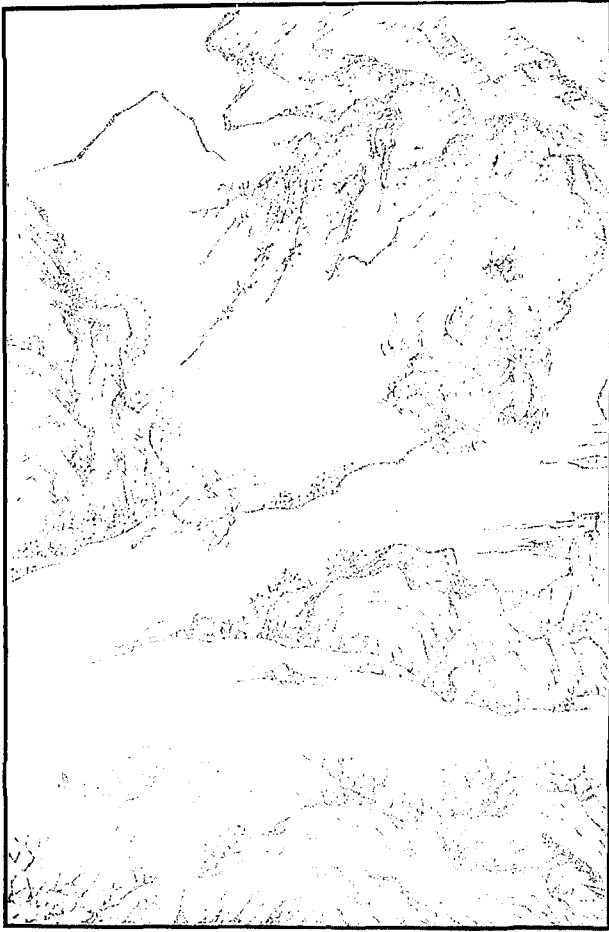
— *De fer forgée en neuf transmutations¹,
Sortant des mains de Laozi lui-même,
Obtenue par Yu le Grand², la "Divine"
Dragua les fleuves et fixa les mers.
Son milieu cache la carte du ciel,
Les deux bouts retiennent des pièces d'or.
Elle porte signes de dragons et phénix,
Tracés serrés à glacer dieux et diables.
Sous le nom de trique du Yang transcendant,
Cachée au fond des mers, loin du regard des hommes,
Elle aurait voulu s'envoler
Et briller de toutes les couleurs.
Singet l'emporta dans sa montagne
En essayer les possibilités :
Dans l'instant aussi grosse qu'une jarre,
Aussi mince que peut l'être fil de fer,
Fine aiguille ou haut pic du Sud,
À volonté elle se transforme,
Agitant les nuées qu'elle produit,
Lançant comme des éclairs en brillant.
Un souffle froid vous donne des frissons,
Quand apparaît sa mortelle brume.
Du bout de la mer aux confins du ciel,
Je la garde soigneusement sur moi,
Triomphant des tigres et des dragons.
Les gardiens du ciel³ ne purent l'emporter,
Nata⁴ se trouvait en difficulté.
Les dieux ne savaient où se mettre;
Cent mille hommes étaient en fuite.
La salle de l'empereur de Jade*

Étant sous la garde du tonnerre,
 Je volai à l'attaque des ministres,
 Jetant la panique dans la cour céleste.
 J'abattis le palais du pôle Nord,
 Et, d'un retour de trique, la cour du Sud.
 Devant la violence de ce bâton
 L'empereur du Ciel fit appel à Bouddha :
 La défaite est le lot des armes.
 Inéluctable était l'épreuve
 Qui allait s'étaler sur cinq cents ans,
 Jusqu'à ce que parût Guanyin des mers du Sud.
 Un moine des grands Tang, me dit-elle,
 Avait fait vœu inouï au Ciel
 De sauver tous les êtres de malemort
 En cherchant les soutras du mont des Vautours¹.
 Comme les démons infestent la route
 De l'Ouest, rendue impraticable,
 Elle me demanda d'être son compagnon,
 Sachant la trique de fer sans rival.
 Elle expédie les pervers aux Enfers,
 Réduisant chairs et os en poussière.
 Partout ces créatures maléfiques
 Ont péri, en nombre incalculable.
 Par cette trique qui fit des ravages,
 Atteignant jusqu'aux neuf lumineuses²,
 Et blessant les juges sous la terre :
 Devant elle tremblent monts et rivières,
 Plus terrible que l'épée de Jupiter,
 Par elle j'assure sa protection,
 Élimine du monde tout démon!»

Tout tremblant à ce discours, le démon n'en brandit pas moins son sabre pour l'abattre au risque de sa vie. Le singe-roi s'avança en riant à sa rencontre, trique dressée. Ils furent d'abord aux prises devant la grotte, puis bondirent au milieu des airs pour y poursuivre le combat. Quel combat!

Un bâton sacré qui avait dragué le fleuve Céleste³, au nom, célèbre dans le monde entier, d'« A-mon-Bon-Plaisir ». Vauter sa puissance enrageait le démon qui brandissait son arme redoutable. Dans les airs la bataille devenait sans pitié. L'un changeait de visage à volonté, l'autre allongeait sa taille. Une brume épaisse cachait le ciel, le brouillard flottait sur les étendues sauvages. L'un avait maintes fois pris la résolution de dévorer Tripitaka, l'autre faisait tout pour le protéger.

Depuis que Bouddha avait transmis les Écritures, le bien et le mal, clairement distingués, se livraient un combat sans merci.



Il rangea la trique et se plaça devant le monstre pour se laisser avaler.

Ils se livrèrent une vingtaine d'engagements sans emporter la décision. À les voir arriver au vif du combat, Porcet ne put se contenir plus longtemps, bondit dans les airs et dirigea son râteau en plein sur la gueule du démon, pris de panique, car il ignorait que Porcet était un impulsif vite découragé, plus effrayant que dangereux. À la vue de son long groin et de ses larges oreilles, il se dit qu'il aurait la main lourde et, rompant le contact, lâcha le sabre et s'enfuit, leur tournant le dos.

«Rattrape-le, rattrape-le!» criait Singet.

Profitant de la supériorité acquise, l'idiot se lança à sa poursuite, le râteau levé. Comme il approchait, le démon s'arrêta au bas de la pente et, d'une légère rotation contre le vent, reprit son aspect originel, ouvrant grand sa gueule pour avaler Porcet qui prit peur, se précipita dans le premier buisson venu et, sans s'inquiéter des ronces qui le lacéraient, y resta blotti tout tremblant, tendant l'oreille dans l'attente du fracas de la trique de fer.

Comme Singet arrivait à son tour, la créature ouvrit à nouveau la gueule, offrant au Novice l'occasion cherchée : il rangea la trique et se plaça devant le monstre pour se laisser avaler. Terrifié, l'idiot se disait en exhalant son ressentiment par des grognements sourds : «Sacré épizootologue qui ne sais manœuvrer! Pourquoi ne t'es-tu pas enfui alors que le monstre s'apprêtait à te dévorer? Tout au contraire, tu l'affrontes! Maintenant que tu es dans son ventre, tu n'es plus moine et demain tu seras un gros tas de merde!»

L'idiot ne sortit des herbes qu'une fois le démon triomphant parti, pour filer aussi vite qu'il pouvait, en prenant la route en sens inverse.

Revenons auprès de Tripitaka, qui attendait anxieusement au pied de la pente en compagnie de Sablet. Il aperçut Porcet qui arrivait en courant, haletant :

«Pourquoi pareille hâte, Huit-Défenses», lui demanda-t-il, grandement alarmé, «comment se fait-il que Conscient-de-la-Vacuité ne soit point là?»

— Il a été avalé par le monstre», répondit l'idiot entre deux sanglots.

À ces mots, de saisissement Tripitaka tomba évanoui. Revenu à lui un bon moment plus tard, il trépigait et se frappait la poitrine : «Ô mon disciple, moi qui me disais

que tu étais si habile à soumettre les créatures maléfiques, que tu saurais me conduire au paradis de l'Ouest pour voir le Bouddha, comment aurais-je pensé qu'aujourd'hui tu succomberais aux mains de ce monstre! Misère, désolation! Voilà tous nos efforts comme les tiens réduits à néant!»

Le Maître était en proie à la plus vive douleur. Mais l'idiot, voyez-vous, au lieu de chercher à le reconforter, se mit à crier : «Holà! Sablet, apporte les bagages, qu'on se les divise entre nous deux!

— Pourquoi les partager? s'étonnait Sablet.

— Une fois qu'ils seront partagés, chacun pourra partir de son côté : tu te remettras à manger de l'homme à la rivière des Sables-Mouvants. Moi, je retourne au village du vieux Gao m'occuper de ma femme. Quant au cheval blanc, nous pourrions le vendre et acheter au Maître le cercueil qui accompagnera sa fin.»

À ces derniers mots, le Vénérable, qui étouffait d'angoisse, éclata en violents sanglots, entrecoupés d'invocations à l'auguste Ciel.

De cela, nous ne dirons pas davantage.

Reparlons du premier démon, qui avait avalé Singet : convaincu d'être arrivé à ses fins, il était rentré tout droit à la grotte.

Comme on le questionnait sur l'issue du combat, il répondit : «J'en ai capturé un.

— Lequel? voulut savoir le second démon, ravi de l'apprendre.

— Singet le Novice.

— Où est-il?

— Dans mon ventre : je l'ai avalé d'un coup!

— Grand frère!» se récria le troisième démon, alarmé, «ne te l'avais-je pas dit? Singet n'est pas consommable.»

On entendit alors sortir du ventre la voix du grand saint : «Je suis mieux que consommable : je t'épargne la faim et te coupe l'appétit!»

«Votre Majesté!» s'écrièrent les petits monstres, gagnés par la panique, «ça va mal! C'est Singet qui parle dans votre ventre!

— Il peut parler : il ne me fait pas peur. Moi qui ai eu la capacité de le manger, je n'aurais pas celle de lui régler son compte? Allez vite me faire chauffer de l'eau salée : quand

je l'aurai ingurgitée, je le vomirai et nous pourrons alors le frire à feu doux avant de le manger arrosé de vin.»

Les petits monstres préparèrent tout de bon une demi-casserole d'eau salée, que le démon vida. Il en remplit son gosier, provoquant de fait des vomissements, mais Singet semblait avoir poussé des racines dans son estomac : impossible de l'en faire bouger. Le démon aîné se pressa le cou pour vomir et vomir, à en avoir la tête qui tourne, les yeux hagards et la rate éclatée ! Mais le Novice restait plus immobile que jamais.

«Singet, tu ne sors plus ? lui cria le démon pantelant.

— C'est trop tôt. Je n'en ai aucune envie.

— Pourquoi donc ?

— Pas très perspicace, le monstre. Nous menons une vie austère, nous autres moines : déjà la fraîcheur de l'automne et je n'ai rien à me mettre, que ma robe qui n'est pas doublée. Il fait bon au chaud dans ton ventre. On est à l'abri du vent. C'est là que j'aimerais passer l'hiver : je sortirai au printemps !

— Votre Majesté, Singet veut passer l'hiver dans votre ventre ! répétait la foule des monstres.

— S'il veut y passer l'hiver, je me mets en posture de méditation et par la technique de l'hibernation je m'abstiendrai de toute nourriture, de sorte que j'affamerai à mort notre épizoologue.

— Mon fiston », répliqua Singet, « tu n'es pas très déluré ! En accompagnant le moine chinois dans sa quête des Écritures, j'ai emporté de Canton, par où nous étions passés, un réchaud gigogne portatif pour cuire la ratatouille¹. Si je coupe en tranches fines ton foie, tes tripes, ton estomac et ton mou, j'aurai de quoi durer jusqu'à la fête du printemps de Pureté-et-Clarté² !

— Mon frère », s'effraya le second démon, grandement alarmé, « il en est capable, ce macaque !

— D'accord, il pourrait se faire de la ratatouille », concéda le troisième démon, « mais sur quoi poserait-il la marmite ?

— Un os à triple fourche me servira de trépied, répliqua Singet.

— Ça va mal ! » s'inquiéta le troisième démon, « si tu mets la marmite sur le feu, ça fera de la fumée qui lui sortira par les narines et le fera tousser, non ? »

Singet se mit à rire : « Mais non, rien de tout cela

n'arrivera! Il me suffira de lui défoncer le sommet du crâne avec ma trique cerclée d'or, le trou aura la double fonction de me fournir un puits de jour et de me servir de cheminée!»

Le démon aîné avait beau dire qu'il n'avait pas peur, il n'en menait pas large. Il lui fallut prendre son courage à deux mains :

«Mes frères, ne craignez rien! Apportez-moi mon vin médicinal : vous verrez, quand j'en aurai bu plusieurs gobelets, ce maudit singe sera empoisonné à mort.»

Singet se disait en riant intérieurement : «Il y a cinq cents ans, quand j'avais provoqué cet énorme raffut au ciel, j'avais bu de l'élixir de seigneur Laozi, du vin de l'empereur de Jade et mangé des pêches de la Mère-Reine de l'Ouest, de la moelle de phénix et du foie de dragon. À quoi n'aurais-je jamais goûté? Avec quelle sorte de vin médicinal croit-il pouvoir m'empoisonner?»

Les petits monstres avaient fait tiédir deux pots de ce breuvage, dont ils remplirent à ras bord un gobelet, qu'ils tendirent au démon.

À peine l'avait-il pris en main que Singet, au fond de l'estomac, en humait le parfum. «Je ne vais pas le laisser le boire!» se dit-il.

Sacré grand saint! Renversant la tête, il ouvrit la bouche en pavillon de trompette et l'agrandit jusqu'à la coller au fond de son gosier : chaque lampée que prenait le monstre était avalée par Singet, qui ingurgita ensuite le second gobelet. Il en fut de même de ceux qui suivirent, au nombre de sept ou huit.

Le vieux démon reposa le gobelet : «Je m'arrête. D'habitude, j'ai l'estomac en feu au second bol. J'en ai vidé sept ou huit et ne me sens même pas de rougeur au visage!»

Or, le grand saint n'était pas un gros buveur : après avoir avalé sept à huit gobelets, il manifesta dans le ventre même les signes de la plus folle ivresse : il se mit à se livrer à une incessante gymnastique, flexion, extension, plat ventre, grand écart, «coup de pied volant»; il s'agrippait aux ligaments du foie pour jouer à la balançoire, planer et, au milieu de culbutes, se livrer à une danse sauvage.

En proie à d'insupportables douleurs, la créature maléfique s'effondra sur le sol.

Si vous ne savez, en fin de compte, si le démon était encore en vic, écoutez donc la séance qui suit.

Livre seizième

CŒUR-NOIR DÉMASQUÉ

(chapitres LXXVI à LXXX)

CHAPITRE LXXVI

LÀ OÙ DEMEURE LE DIEU DE L'ESPRIT,
LE DÉMON SE REND À LA «NATURE PROPRE¹»;
MÈRE DU BOIS² CONTRIBUE À SOUMETTRE LA CRÉATURE
À LA VÉRITÉ INCARNÉE.

Le récit nous a exposé comment le démon en chef s'effondra dans la poussière lorsque Singet se fut livré un moment à des exercices physiques. Le souffle et la parole coupés, le monstre était inanimé : le croyant mort, le Novice relâcha ses activités.

«Très compatissant et miséricordieux *bodhisattva*, Grand Saint égal au Ciel! s'exclama le démon en revenant à lui.

— Mon fiston, ne te fatigue pas inutilement : je me contenterai de “grand-père³ Singet”. Autant de mots d'économisés!

— Grand-père, grand-père!» se mit tout de bon à répéter le monstre, qui tenait à la vie, «c'est ma faute, j'ai commis la double erreur de t'avaler et de te fournir la possibilité de me détruire. Je mets tout mon espoir en la compassion du grand saint pour l'humble fourmi qui aspire à garder la vie! Si tu m'épargnes, j'accompagnerai ton maître dans la traversée de la montagne.»

Si belliqueux que fût Singet, il ne songeait qu'aux progrès de la quête du moine chinois. Il n'était pas insensible aux hommages, aussi, devant les supplications du démon, se laissa-t-il amener à de meilleurs sentiments et lui cria : «Créature maléfique, si je te pardonne, comment raccompagnerais-tu mon maître?

— Je n'ai rien de rare ou de précieux à lui offrir, ni or ni argent, ni perle, turquoise, agate, corail, cristal, ambre ou écaille de tortue : nous le porterons tous les trois à travers la montagne en palanquin de rotin odorant.

— Le transporter ainsi vaudra mieux que tous les trésors», répondit en riant Singet, «ouvre grand la bouche : je vais sortir.»

Le démon aîné s'exécuta, mais le troisième s'approcha et lui souffla : «Grand frère, attends le moment où il sortira pour refermer la mâchoire. Avale-le quand tu l'auras bien mâché : il ne pourra plus te faire de mal.»

Or, de là où il était, Singet avait tout entendu. Au lieu de sortir le premier, il tendit la trique cerclée d'or pour tâter le terrain : lorsque le monstre referma la bouche, ce fut dans un bruit d'ivoire brisé : les incisives s'étaient cassées.

«Mon brave!» s'exclama Singet en retirant la barre de fer, «alors que je sortais en te laissant la vie sauve, tu as cherché à me mordre dans l'intention de me tuer. Je ne sors plus! Je n'aurai de cesse avant que tu sois mort. Je ne sortirai plus!»

L'aîné s'en prit au troisième, sur un ton vibrant de ressentiment : «Tu dessers tes proches. Il fallait le laisser sortir au lieu de me demander de le mordre! Je m'y suis cassé les dents. *Que faire maintenant?*»

Devant ces reproches, le troisième démon recourut à une autre méthode, celle de la provocation du guerrier. «Singet le Novice», l'interpella-t-il d'une voix tonitruante, «tu jouis d'une réputation du tonnerre qui sonne à toutes les oreilles. On raconte que tu as montré ta puissance à la porte sud du ciel, que tu t'es imposé à la salle des Nuées-Mystérieuses¹. Mais je vois maintenant, à ta façon de subjuguier les créatures maléfiques de la route de l'Ouest, que tu n'es qu'un minable petit macaque.

— Pourquoi serais-je minable?

— À cent lieues de chez lui, un brave sait se tailler une réputation de mille lieues. Sors et bats-toi avec moi, si tu es un brave, au lieu de te livrer à ces manigances de minable dans le ventre des gens!»

Ce discours donnait à réfléchir; Singet se disait : «Eh oui, il a raison. Il me serait facile de le tuer en lui rompant les entrailles et en lui lacérant le foie. Mais en vérité ma réputation serait compromise... Tant pis!»

«Ouvre la bouche que je me mesure avec lui. Toutefois la grotte est trop étroite pour le maniement de notre attirail : sortons nous battre au large!»

À cette proposition, le troisième démon fit l'appel de ses troupes, plus de trente mille monstres, tous équipés

d'armes tranchantes et acérées. Ils se placèrent en formation de bataille triple¹, n'attendant plus que la sortie de Singet pour engager le combat. Le second démon prit l'aîné par la main et le conduisit dehors avant de crier : «Un magnifique champ de bataille attend les braves : sors, le Novice!»

Dans le ventre, le grand saint savait qu'il se trouvait dehors aux croassements des corbeaux, pépiements des moineaux, craquètements des grues et au hululement du vent. Il réfléchissait : «Si je ne sors pas, je manque à ma parole; si je sors, ce monstre à tête humaine et cœur de bête fauve est capable de tout : il a déjà cherché à me berner et me mordre alors qu'il promettait de raccompagner le Maître. Cette fois, il concentre ses troupes ici. Tant pis! Ils vont en avoir pour leur grade l'un comme l'autre : quant à sortir, je sors, mais je laisse une racine dans son ventre!»

En un tournemain il s'arracha un poil à la queue, souffla dessus de son haleine magique et lui ordonna de se transformer en un filin qui avait la grosseur d'un cheveu, mais quarante toises de longueur. Exposé au vent, le filin devenait corde. Il en attachait un bout aux entrailles, cœur et foie, au moyen d'un nœud coulant qui n'était pas serré, mais le deviendrait, et terriblement douloureux, dès qu'on tirerait sur la corde. Tandis qu'il tenait l'autre extrémité, il se dit en riant :

«S'il raccompagne le Maître quand je serai sorti, tout ira bien. Sinon, s'ils m'attaquent en masse, inutile de perdre mon temps à combattre, il me suffira de tirer sur la ficelle, ce sera tout comme si j'étais resté dans le ventre.»

Il réduisit ensuite la dimension de son corps et rampa vers la sortie : arrivé au gosier, il vit la bouche grande ouverte et la rangée de dents alignées comme autant d'armes tranchantes, celle du haut et celle du bas, ce qui lui donna à réfléchir : «Ça ne me dit rien qui vaille! Si je passe la cordelette par la bouche, il va serrer les dents à la première douleur et la casser. Mieux vaut la passer par où il n'a pas de dents!»

Sacré grand saint! Le filin sous lui, il grimpa jusqu'aux fosses nasales. Sous l'effet de la démangeaison, le démon éternua bruyamment, ce qui eut pour effet d'éjecter Singet.

Dès qu'il se vit dans le vent, le Novice, d'un fléchissement des reins, grandit jusqu'à atteindre une taille de trois toises, tirant le filin d'une main et tenant la trique

de fer de l'autre. Sans plus attendre, le démon aîné lui assena le sabre en pleine figure, mais le grand saint para le coup de sa trique. Le second démon se servait de sa lance et le troisième d'une hallebarde : ce fut une mêlée indescriptible. Singet, laissant la corde pendre, rangea la trique et, d'un bond, s'enfuit sur un nuage : il craignait de ne pas pouvoir opérer s'il se laissait encercler par les petits monstres. Aussi s'était-il échappé du camp pour se poser sur le sommet désert de la montagne, d'où il se mit à tirer la corde des deux mains, en y appliquant toutes ses forces. Dans l'élançement de la douleur qui lui tenaillait le cœur, le démon fit un bond en l'air. Le grand saint se mit alors à tirer vers le bas.

Les jeunes monstres qui assistaient de loin au spectacle s'écriaient tous ensemble : «Laissez-le partir, Votre Majesté, ne le provoquez plus! Ce macaque n'a aucun sens du rythme des saisons : il joue au cerf-volant avant même que ne soit arrivée la fête de Pureté-et-Clarté! »

À ces mots, Singet donna une telle secousse à la corde que le démon tomba des nues pour rouler comme une roue de rouet dans la poussière, dans un terrible craquement : il avait fait au bas de la montagne un cratère d'une profondeur de deux pieds.

Affolés, les deux autres démons descendirent sur leurs nuages, s'élançèrent pour retenir la corde et s'agenouillèrent, suppliant : «Ô grand saint, nous nous disions que vous étiez un immortel d'une magnanimité plus vaste que l'océan. Qui aurait cru que vous n'étiez qu'une sournoise créature du genre limace ou rat? Nous vous avons amené à sortir pour vous livrer bataille, en toute sincérité, sans penser que vous iriez jusqu'à passer une corde autour du cœur de notre frère.

— Vous êtes d'une impudence, maudits démons!» s'esclaffa Singet, «vous avez commencé par chercher à me mordre, et, cette fois, vous alignez une véritable armée : est-il raisonnable de m'opposer des dizaines de milliers de monstres, à moi qui suis seul? Je tire, je l'emmène voir mon maître!

— Pitié, grand saint! Épargnez-moi! Nous sommes prêts à accompagner le Maître dans la traversée de la montagne, promit l'aîné, qui se prosternait avec ses frères.

— Pour garder la vie, il te suffit de couper le filin d'un coup de sabre, répliqua Singet en riant.



Les trois démons sautèrent sur leurs pieds et remercièrent.

— Seigneur, si je coupe, l'autre bout restera attaché à mon cœur, avec le fil qui me passe dans la gorge et me donne la nausée. Que faire?

— Dans ce cas, ouvre la bouche et laisse-moi entrer le détacher.

— Et si tu refuses de ressortir?» s' alarma le démon, «ce n'est pas possible, c'est une situation impossible!

— J'ai la faculté de dénouer de l'extérieur la cordelette qui est à l'intérieur. Quand je l'aurai fait, est-ce que tu escorteras vraiment mon maître?

— Dès que je serai détaché, je l'accompagne. Promis!»

Estimant qu'il était sincère, le grand saint récupéra le poil d'une secousse et la douleur que le démon ressentait au cœur cessa. Tel était le pouvoir de la magie occulte de Singet : c'est avec un poil qu'il lui avait attaché le cœur; en le récupérant, la douleur disparaissait.

Les trois démons sautèrent sur leurs pieds et remercièrent : «Veuillez rentrer, grand saint, et annoncer au moine chinois d'avoir à préparer ses bagages. Nous venons tout de suite le chercher en palanquin.»

Les monstres déposèrent les armes et retournèrent dans la grotte.

La corde ainsi enlevée, Singet fit le tour de la montagne par l'est. Il voyait de loin Tripitaka qui se roulait par terre en sanglotant; Porcet et Sablet avaient ouvert les sacs, occupés à en partager le contenu. «Il va sans dire», soupirait intérieurement le Novice, «c'est sûrement Huit-Défenses qui a raconté au Maître que le monstre m'avait dévoré. Le Maître pleure violemment à l'idée de m'avoir perdu, tandis que cet idiot divise les bagages en vue de la dispersion. Hélas! Je ne sais si c'est bien leur intention : allons voir et les interpeller pour s'en assurer!»

Il abaissa son nuage et appela : «Maître!»

À cet appel, Sablet s'en prit à Porcet : «Tu n'es qu'un support de cercueil qui ne songe qu'au deuil! Tu as prétendu que notre condisciple aîné était mort, alors qu'il ne l'est pas, pour mener cette sordide opération : n'est-ce pas lui qui appelle là-bas?

— J'ai vu le monstre l'avalier, on ne peut plus clairement. Je suppose que nous sommes dans un mauvais jour et que l'âme de ce singe fait une apparition.»

Singet se planta devant et lui décocha une gifle à l'envoyer dinguer : «Ballot! Je suis une apparition?

— Frangin», répondit l'idiot en se frottant la joue, «mais tu as été vraiment dévoré par ce monstre. Co... comment as-tu fait pour revivre?

— Ça te ressemble, sac à son, bon à rien! Quand il m'a avalé, je lui ai gratouillé les entrailles, pincé les poumons et passé une corde autour du cœur : suffisait de la tirer pour lui infliger d'insupportables douleurs. Les uns et les autres se sont prosternés et m'ont supplié de l'épargner. Ils viennent chercher le Maître pour lui faire passer la montagne.»

À ces mots, Tripitaka se dressa sur ses jambes et s'inclina devant le Novice : «Ô mon disciple, tu t'es donné un mal du diable! Si j'avais cru les paroles de Conscient-des-Capacités, c'en serait fini de moi!

— Croûte de crétin!» gronda Singet en balançant des coups de poing, «tire-au-flanc, monstre de paresse! Maître, ne vous tourmentez plus : les démons viennent tout de suite vous chercher.»

Sabiet aussi se sentait des plus penauds et, pressé de se faire oublier, s'affairait à préparer les bagages et seller le cheval. Tous attendaient sur la route, il va sans dire.

Reparlons des trois démons en chef qui étaient rentrés dans la grotte avec leurs troupes d'esprits.

«Mon frère», dit le cadet à l'ainé, «ce n'est donc qu'un macaque ridiculement petit, ce Singet que j'imaginai avec neuf têtes et huit queues! Tu n'aurais pas dû l'avalé : au combat, jamais il ne l'aurait emporté sur toi. Nos troupes qui sont dans la grotte l'auraient noyé rien qu'en crachant! Comme tu l'avais avalé et qu'une fois dans ton ventre il avait trouvé moyen de te torturer, nous n'osions nous mesurer à lui. La promesse d'escorter le moine chinois n'était qu'un mensonge pour le persuader de sortir, car l'important alors était ta vie. Pas question de l'accompagner!

— Mes sages frères», répliqua l'ainé, «pour quelle raison vous y refusez-vous?

— Donne-moi trois mille petits monstres : je les mets en formation de bataille et je saurai le capturer, ce macaque!

— Ne me parle pas de trois mille. Libre à toi de lever le camp entier : le mérite de sa capture reviendra à tous!»

Le second démon fit aussitôt l'appel de trois mille jeunes monstres, les déploya le long de la grand-route et

dépêcha un messager muni d'un fanion bleu annoncer : «Singet le Novice! Manifeste-toi sans tarder pour engager le combat contre Sa Majesté, notre deuxième Grand Roi.»

À ces mots, Porcet se mit à rire : «Frangin, le dicton ne le rappelle que trop bien : *Mensonge ne trompe gens du pays*. Tu nous a conté des balivernes! Comment des monstres que tu prétends avoir soumis, et qui s'apprêtent à transporter le Maître en palanquin, peuvent-ils venir te provoquer au combat?

— L'ainé, je l'ai bel et bien vaincu. D'ailleurs il n'ose montrer le nez. Le seul nom de Singet lui donnerait la migraine! C'est sûrement le cadet qui ne veut se résigner à nous escorter : c'est la raison pour laquelle il me défie. Je dois vous dire, mes frères, que ces trois démons font preuve d'une noble fraternité : on ne saurait en dire autant de nous trois. Puisque j'ai soumis l'ainé et que le cadet se manifeste, rien ne t'empêche de tenter de le combattre à ma place.

— Il ne me fait pas peur», rétorqua Porcet, «laisse-moi lui flanquer une raclée.

— Si tu veux y aller, vas-y!

— J'y vais, frangin», répondit en riant Porcet, «mais prête-moi la corde.

— Pour quoi faire? Tu n'as ni la capacité de te glisser dans son ventre, ni celle de la lui nouer autour du cœur : à quoi bon?

— Je voudrais me l'attacher à la taille : elle me servira de corde de sécurité. Vous la retiendrez par l'autre bout, toi et Sablet, pendant que j'engagerai le combat contre lui. S'il tourne à mon avantage, vous la lâchez pour me permettre de le capturer. Dans le cas contraire, vous pourrez me ramener et l'empêcher de m'emporter.»

«Une bonne occasion de jouer un tour à cet idiot!» se dit Singet en s'esclaffant intérieurement. Il ceintura Porcet avec la corde et le pressa d'engager le combat.

L'idiot courut en haut de la falaise en brandissant son râteau et criant : «Monstre, sors! Viens te battre avec ton grand ancêtre Porcet!»

«Votre Majesté», se hâta d'annoncer le porteur de fanion bleu, «il y a un bonze à long groin et larges oreilles qui s'est présenté.»

Le second démon quitta aussitôt le camp et, à la vue de Porcet, abaissa sa lance pour le transpercer en pleine face, sans autre forme de procès.

L'idiot dressa le râteau à sa rencontre. Ils en vinrent aux mains devant la pente, mais il ne fallut pas plus de sept ou huit engagements pour que Porcet se sentît faiblir. Incapable de soutenir les assauts du démon, il détourna la tête et appela : «Frangin, ça tourne mal! Tire la corde de sécurité! Tire!»

À cet appel Singet, tout au contraire, lâcha complètement la corde. L'idiot, rompant le combat, battit en retraite en courant. Or, tant qu'il avançait, il ne pensait pas au filin qui restait tendu. En se retournant, par contre, il se prit le pied dans la corde devenue lâche, trébucha et se releva pour tomber encore. Au début, il arrivait à se ramasser; finalement, il resta le nez dans la poussière. Rattrapé par le monstre qui déroula sa trompe semblable à un dragon pour l'enlacer solidement, Porcet fut ramené triomphalement à la grotte, dans la cohue des monstres qui entonnaient un hymne à la victoire.

Tripitaka, qui avait tout vu au bas de la pente, était indigné contre Singet : «Conscient-de-la-Vacuité, je ne m'étonne plus que Conscient-de-ses-Capacités ait souhaité ta mort! Vous êtes totalement dépourvus des sentiments d'amour et de fraternité qui devraient vous animer, vous n'êtes poussés que par la jalousie et l'envie. Pourquoi n'as-tu pas tiré la corde de sécurité comme il te le demandait? Au lieu de cela, tu la jettes! Que faire maintenant que tu l'as entraîné vers sa destruction?

— Maître!» répliqua Singet avec un sourire narquois, «vous êtes vraiment trop partial; toujours à prendre sa défense! C'est bon! Vous ne vous faisiez pas autant de souci quand j'ai été capturé; de moi, tout un chacun pouvait se passer. Mais cet idiot ne se laisse pas plus tôt prendre que c'est moi que vous blâmez! Laissez-le donc souffrir un peu, qu'il comprenne que la quête des Écritures n'est pas une promenade!

— Ô disciple! Comment oses-tu dire que je ne me suis pas inquiété quand tu es parti? Mais à la réflexion, tu sais te transformer et finalement rien ne peut t'arriver. L'idiot, lui, est maladroit, lourd et sans agilité : de ce départ, je crains le pire. Va donc à son secours, tout de même!

— Maître, ne m'en veuillez plus : je vais le sortir d'affaire.»

D'un bond il fut sur le sommet de la montagne. «Cet idiot a voulu ma mort», se disait-il avec ressentiment, «je

ne vais pas lui rendre la vie si facile. Allons voir le sort que lui réserve ce démon et laissons-le déguster un moment son châtement avant de le secourir.»

Il fit aussitôt une passe, récita l'incantation et, d'une secousse, se transforma en un insecte¹ qui s'envola pour se poser à la base de l'une des oreilles de Porcet et ainsi entrer dans la grotte avec la foule des monstres. Le second démon, à la tête des trois mille petits monstres qui sonnaient trompette et battaient tambour, planta le camp à l'entrée. Se saisissant lui-même de Porcet, il pénétra à l'intérieur et déclara : «Mon frère, j'en ai capturé un.

— Montre-le-moi.»

Relâchant sa trompe, il laissa tomber Porcet : «N'en est-ce pas un ?

— Celui-là est sans intérêt, trancha le démon aîné.

— Votre Majesté», enchaîna à ce mot Porcet, «laissez repartir celui qui vous est inutile et cherchez à saisir celui qui vous est utile!

— Bien qu'inutile», insista le troisième démon, «c'est un disciple du moine chinois, Porcet Huit-Défenses. Ligotons-le et mettons-le à tremper dans le bassin jusqu'à ce que les soies tombent, ouvrons-lui le ventre, salons-le et laissons-le sécher au soleil. Il sera délicieux avec du vin, les jours de pluie.»

«Fini, je suis fini!» murmurait Porcet terriblement inquiet, «il a fallu que je tombe sur un monstre qui travaille dans les salaisons!»

Les créatures maléfiques se jetèrent sur lui, le ligotèrent les quatre fers en l'air, le hissèrent au bord du bassin, l'y poussèrent et s'en retournèrent.

Le grand saint s'était envolé; que voyait-il? L'idiote les quatre pattes en l'air, le groin enfoui, flottant à moitié, soufflant et grognant : il offrait un spectacle risible, ressemblant à un gros réceptacle de lotus noirci dont les graines seraient tombées après les gelées de la huitième ou neuvième lune. À la mine qu'il faisait, Singet était partagé entre la pitié et le ressentiment. «Que faire?» se demandait-il, «lui aussi fait partie de l'assemblée de l'arbre dragon-fleur². Mais je lui en veux de s'être jeté sur la première occasion de partager les bagages et de déguerpir; et il pousse sans cesse le Maître à réciter contre moi l'incantation de Constriction du cercle. J'ai entendu dire

l'autre jour par Sablet qu'il aurait caché des économies; je me demande ce qu'il en est : donnons-lui une bonne petite frayeur pour en avoir le cœur net!»

Sacré grand saint! Il vola au bord de l'oreille et l'appela, en contrefaisant sa voix : «Conscient-de-ses-Capacités, Conscient-de-ses-Capacités!»

«La guigne!» se dit Porcet, «c'est le nom que m'a donné la *bodhisattva* Guanyin et depuis que je suis le moine chinois, l'on m'appelle Porcet Huit-Défenses. Qui peut savoir que je m'appelle Conscient-de-ses-Capacités, par ici?» Il ne put se retenir de poser la question : «Qui m'appelle par mon nom en religion?»

— C'est moi, répondit Singet.

— Qui es-tu?

— Je suis huissier-crocheteur¹.

— D'où venez-vous, noble officier de justice? s'enquit Porcet alarmé.

— Je suis envoyé par le roi Yama t'amener à la cinquième cour de la justice infernale².

— Veuillez vous retirer, noble officier, et faire savoir au cinquième prince Yama d'avoir l'obligeance de bien vouloir m'accorder un jour de plus, eu égard aux excellentes relations qu'il entretient avec mon condisciple aîné Singet Conscient-de-la-Vacuité. Revenez donc me chercher demain.

— Balivernes! *Si Yama a fixé ton heure à minuit, nul n'oserait t'en laisser une de plus* : suis-moi sans tarder si tu ne veux pas que je te tire la corde au cou.

— Chef, ce n'est pas très commode, mais rendez-vous compte que même avec la tête que j'ai, j'aimerais vivre. Mourir, je le dois; je ne demande qu'un délai d'un jour, le temps de revoir mon maître et mes compagnons que les démons auront capturés : la dernière réunion avant que soient réglés nos comptes à tous...

— C'est bon», répondit Singet en riant intérieurement, «j'ai une trentaine de personnes sur ma liste, tous aux environs. Le temps de chercher la dernière te fera une journée de délai. Ton viatique? Pour mes frais de déplacement.

— Misère! Nous autres moines qui avons quitté nos familles ne possédons rien.

— Pas de viatique? La corde, et suis-moi!

— Chef, ne me mettez pas la corde au cou. Je sais qu'on

l'appelle "corde qui emporte la vie" et que l'on rend le dernier souffle dès qu'on vous la passe. J'en ai, j'en ai! Seulement je n'en ai pas beaucoup, j'en ai peu...

— Où? Sors-moi ça en vitesse!

— Misère, ah! misère! Depuis que je me suis fait bonze jusqu'au jour d'aujourd'hui, j'ai dû amasser par menus fragments une demi-once d'argent que j'ai obtenu de pieuses familles qui nourrissent les moines et qui m'ont donné un peu plus qu'aux autres en considération de mon grand appétit. Comme ce n'était pas commode à ranger, je les ai fait fondre en un bloc par un orfèvre, dans la dernière cité par où nous sommes passés. Un homme sans conscience qui m'a volé, car je n'en ai obtenu que quarante-six centièmes... Prenez tout!»

«L'idiot n'a même pas de pantalons à se mettre; où donc cache-t-il cet argent?» se demandait Singet en riant intérieurement; «bien, où sont les fonds?»

— Fourrés dans mon oreille gauche. Je suis attaché; je ne peux pas les atteindre. Prenez-les vous-même.»

À ces mots, Singet fouilla le conduit auditif et y trouva, en effet, un lingot en forme de selle de cheval qui pesait au plus quarante-cinq ou quarante-six centièmes de taël. Quand il l'eut en main, il ne put se retenir d'éclater d'un grand rire. Porcet reconnut la voix de Singet.

«Pendard d'épizologue!» se mit-il à tempêter du milieu de l'eau où il trempait, «on a le front de venir m'extorquer des sous dans la situation lamentable où je me trouve!

— Sac à son», rétorqua Singet en se mettant à rire, «pendant que ton brave condisciple affronte tant et plus d'épreuves pour la protection du Maître, tu détournes en douce des économies!

— Sans vergogne! Ça, un détournement? Tout cela, je l'ai pour ainsi dire gratté de mes dents : au lieu de le dépenser en nourriture, je le gardais pour m'acheter une pièce de toile et y tailler un habit. Tu me l'as arraché par la terreur : partageons!

— Tu n'auras pas un sou!

— Bon, je te le laisse à titre de rançon», grogna Porcet, «mais au moins, sors-moi de là!

— Patience! Attends, je vais me porter à ton secours.»

Singet rangea l'argent, reprit son aspect originel, sortit la trique et s'en aida pour pousser l'idiot vers le bord; il le

hissa en le prenant par les pieds et détacha ses liens. Porcet sauta sur ses pieds, ôta ses vêtements, les tordit pour en extraire l'eau, les secoua et les remit encore mouillés : «Frangin, ouvrons la porte de derrière et filons!

— S'enfuir par-derrière? Est-ce honorable? Frayons-nous une sortie en combattant par la porte du devant!

— J'ai les jambes ankylosées par les liens, je ne peux pas courir, objecta Porcet.

— Dépêche-toi de me suivre!» se contenta de répliquer Singet.

Sacré grand saint! S'escrimant à la trique de fer, il s'ouvrit une voie vers le dehors. Porcet le suivait tant bien que mal, malgré ses membres engourdis. Apercevant son râteau appuyé près de la seconde porte, il s'avança, bousculant les petits monstres, s'en saisit et fonça en avant en l'abattant de tous côtés. Ils franchirent ainsi les troisième et quatrième cours, tuant un nombre incalculable de jeunes monstres.

Quand l'aîné des trois démons l'apprit, il se tourna vers le cadet : «Vous avez fait du beau travail! La personne qu'il fallait capturer! Tu vois, Singet nous enlève Porcet; ils abattent nos petits monstres à notre porte!»

Le cadet bondit, prit la lance en main et se précipita dehors.

«Maudit macaque! Pareille impudence!» fulminait-il, «comment oses-tu nous traiter de cette façon?»

Le grand saint répondit à ce défi en s'arrêtant. La créature maléfique fonçait lance en avant, sans plus attendre d'autres explications. Avec le calme d'un expert en escrime, Singet fit face. Ce fut un beau duel devant la grotte :

Sous forme humaine, l'éléphant aux défenses jaunes a juré fraternité avec le roi-lion. Sur la proposition de l'aîné, ils se sont unis dans l'intention de manger le moine chinois.

Le Grand Saint égal au Ciel est résolu à défendre le juste et, par ses immenses pouvoirs, à éliminer les pervers.

Incapable d'échapper à leurs mains violentes, Porcet, délivré, gagne la sortie. Le monstre lui donne la chasse et déploie sa vaillance : lance et trique se croisent et montrent leur puissance.

La lance transperce comme python de la forêt, la trique virevolte comme dragon des mers. Le dragon surgit de la porte de l'océan, enveloppé de brume, le python siffle à travers les bois, perçant le brouillard.



On aurait dit deux cornacs descendant de la montagne.

Rude combat sans pitié ni quartier, tout compte fait, pour un bonze venu de Chine!

Porcet restait comme un bête à contempler Singet et le monstre engagés dans cette bataille, le râteau planté en terre au pied de la montagne, sans songer à se porter au secours de son condisciple.

Devant le poids de la trique du Novice et son impeccable virtuosité à l'escrime, le monstre changea de tactique. Il bloqua la trique de sa lance, le temps de dérouler sa trompe pour l'en envelopper. Singet comprit la manœuvre : il leva des deux mains le bâton cerclé d'or, si bien que la trompe le ceintura sans retenir ses bras prisonniers. Voyez avec quelle alacrité il se mit à tambouriner des deux mains sur le nez du monstre!

«Aïe! La créature n'a décidément pas de chance!» s'écria Porcet à cette scène, se frappant la poitrine, «moi, qui suis pourtant maladroit, il m'avait emprisonné aussi bien les bras : il m'était impossible de bouger. Lui, si agile et glissant, il lui laisse les mains libres! Il lui suffirait de lui enfoncer la trique dans les narines pour lui arracher morve et douleur qui lui feraient lâcher prise!»

Singet, qui n'y avait pas pensé, tira profit de la suggestion : d'une semi-rotation il ramena la trique à la grosseur d'un œuf de poule et à la longueur d'une toise, puis l'enfourna dans la narine. Le monstre prit peur : avec un long barrissement, il desserra sa trompe, que saisit aussitôt Singet, la tirant en avant de toutes ses forces. S'efforçant de réduire la douleur, le monstre suivait pas à pas, obéissant à la traction.

Porcet osa enfin s'en approcher et fit pleuvoir les coups de râteau sur ses flancs.

«Non, non!» lui cria Singet, «les dents de ton râteau sont trop acérées : tu vas lui lacérer la peau, je le crains; il sera couvert de sang. Si le Maître le voit, il nous reprochera de porter atteinte à la vie. Mieux vaut le frapper avec le manche.»

L'idiot leva donc le manche et l'abattit à chacun de ses pas, tandis que Singet le tirait par la trompe : on aurait dit deux cornacs descendant de la montagne.

Tripitaka attendait, le regard tendu. Il s'écria, dès qu'il les vit venir tous deux en vociférant : «Conscient-de-la-

Pureté, est-ce que tu discernes ce que tire Conscient-de-la-Vacuité?

— Maître», répondit en riant Sablet après un moment d'observation, «il nous amène le monstre en le tirant par le nez. Impayable!

— Bonté divine! Un monstre d'une taille pareille! Et ce nez, d'une longueur... Va le lui demander : s'il accepte avec joie de nous accompagner à travers la montagne, pardonnons-lui. Ne lui enlevez pas la vie!»

Sablet se précipita à leur rencontre et leur cria : «Le Maître dit de ne pas le tuer s'il accepte de le raccompagner dans la montagne!»

À ces mots, la créature se jeta à genoux et marmonna un acquiescement. Au fait, comme Singet lui tordait la trompe, il avait la voix grippée, comme s'il souffrait d'un gros rhume. «Vénérables moines chinois», nasillait-il, «si vous me laissez la vie, je le raccompagne en portant le palanquin.

— Nous sommes des vainqueurs magnanimes, maître et disciples», répondit Singet, «il en sera fait comme tu le demandes : on te pardonne. Apporte vite le palanquin. Si tu changes encore une fois de musique, plus de pardon quand tu seras à nouveau capturé!»

Relâché, le monstre se prosterna et s'en fut. Singet et Porcet allèrent ensuite voir Tripitaka et lui contèrent par le menu les derniers événements. Porcet, qui avait peine à surmonter sa honte, mit son habit à sécher sur la pente, où nous le laisserons à son attente.

Le second démon s'en retourna donc tout tremblant à la grotte; sa mésaventure avait déjà été rapportée à l'aîné et au benjamin avant même qu'il n'arrivât. L'aîné, alarmé, venait de faire une sortie avec le troisième démon à la tête de ses troupes, quand il le vit rentrer seul. Comme on lui demandait la raison de ce retour prématuré, le cadet rapporta à la foule assemblée les paroles de compassion et magnanimité de Tripitaka.

Chacun de se regarder sans oser proférer un mot. Le second démon prit la parole :

«Mon frère, faut-il raccompagner le moine chinois?

— Que dis-tu là!» s'exclama l'aîné, «Singet est un chef noble et généreux. Lorsqu'il était dans mon ventre, il aurait pu me tuer mille fois. Quand il t'a attrapé par la trompe, il aurait pu ne pas te laisser repartir, ou même te la

tordre jusqu'à la rompre et te donner de bien pires frayeurs. Préparons-nous sans tarder à l'escorter!

— Bon, bon, escortons-le! fit le troisième démon avec un rire narquois.

— Mon sage frère», rétorqua l'aîné, «tu m'as l'air contrarié. Si tu ne veux pas l'accompagner, nous le ferons.

— Mes nobles frères», répondit le troisième démon en souriant, «le bonze aurait mieux fait de ne pas demander de l'escorter et de traverser le plus discrètement possible. C'est la chance qu'il n'a pas saisie. Il ne se rend pas compte qu'en insistant, il va tomber dans le piège que je lui tends, *attirer le tigre hors de la montagne.*

— Que veut dire *attirer le tigre hors de la montagne?* demanda l'aîné.

— Rassembler tous les monstres de la grotte, faire l'appel, en sélectionner mille sur dix mille, cent sur mille, seize parmi les cent et en choisir trente de plus.

— Pourquoi en prendre seize, et en vouloir trente de plus?

— Il en faut trente pour leurs talents de cuisinier. Nous leur donnerons du riz de première qualité, de la farine fine, des pousses de bambou, des bourgeons de thé, des cèpes, des bolets, du fromage de soja et du gluten de blé, avec instructions d'avoir à construire un abri tous les vingt ou trente lis pour servir thé et repas au moine chinois.

— Et les seize, pour quoi faire?

— Huit porteront le palanquin et les autres crieront de faire place. Nous les suivrons sur la distance d'une étape. À quatre cents lis d'ici se trouve ma cité, où hommes et chevaux ne manqueront pas de les accueillir. S'ils parviennent aux abords de la ville, nous agirons en sorte que maître et disciples n'y voient ni queue ni tête. La capture du moine chinois dépendra entièrement de l'efficacité de ces seize-là.»

À ce discours, l'aîné des démons se sentit rempli d'une joie sans borne, comme s'il sortait d'un état d'ivresse ou se réveillait après un cauchemar.

«Parfait, parfait!» approuvait-il.

On fit aussitôt l'appel pour commencer par en choisir trente auxquels furent remis les produits prévus. Seize autres s'occupèrent d'amener un palanquin de rotin odorant.

Tandis qu'ils sortaient, les démons leur faisaient leurs dernières recommandations : «Ne traînez pas dans la montagne : le Novice est un singe soupçonneux. S'il vous voit aller et venir, il se doutera de quelque chose et nos plans échoueront.»

L'aîné conduisit la troupe jusqu'aux abords de la grand-route et cria : «Vénérable, le jour d'aujourd'hui n'est pas sous une étoile marquée en rouge¹ : nous vous prions de traverser sans tarder.»

«Conscient-de-la-Vacuité, qui m'appelle?» demanda Tripitaka à cette invite.

Le fixant du doigt, Singet répondit : «C'est l'un des monstres que j'ai vaincus et qui vient vous accompagner en palanquin.»

Tripitaka joignit les paumes et se tourna vers le ciel : «Bonté divine! Sans tes extraordinaires capacités, mon sage disciple, comment aurais-je survécu!»

Il s'avança pour saluer la foule : «Je vous suis grandement reconnaissant de l'affection que vous me témoignez et ne manquerai pas de la proclamer à mon retour à Chang'an, quand nous serons revenus à l'Est avec les Écritures.»

Les monstres se prosternèrent : «Vénérable, veuillez monter en palanquin.»

De ses yeux de chair de commun mortel, Tripitaka ne devinait pas la ruse. Le grand saint, de son côté, était un immortel d'or de l'Unité suprême, droit et loyal de nature, convaincu que les démons avaient été subjugués par ses exploits, leur capture et leur libération. Il ne s'imaginait pas qu'ils pouvaient avoir d'autres plans en tête et s'était rangé entièrement à l'idée du Maître, sans examen plus attentif. Il ordonna à Porcet de charger les bagages sur le cheval, suivi de près par Sablet, Lui-même ouvrait la marche avec la trique de fer, à l'aguet de ce qui pourrait arriver d'inopiné.

Il y avait huit porteurs et huit autres qui criaient à tour de rôle. Les trois démons soutenaient les barres du palanquin, au milieu duquel était assis bien droit le Maître, tout heureux. Ils gravissaient la haute montagne en suivant la grand-route.

Ils étaient loin de se douter de ce que leur réservait ce départ, que dans la joie extrême revient la peine. Comme disent les classiques : *Le degré suprême engendre le retour de sa*

*néigation*¹. À l'heure du destin, ils tomberont sur l'étoile du malheur² et passeront devant la maison d'un pendu!

La troupe des monstres, de connivence et d'un même cœur, ne relâchait pas sa garde et assurait un service empressé du matin au soir. Au trentième li, ils offrirent un repas maigre et un second au cinquantième. Ils invitèrent les pèlerins à se reposer avant la tombée du jour, impeccables tout au long de la route. Les voyageurs se sentaient comblés : trois repas dans la journée et un bon sommeil en un lieu confortable.

Après avoir progressé de plus de quatre cents lis vers l'Ouest, ils se trouvèrent soudain en vue d'une cité. Singet, qui marchait à un li devant le palanquin, trique levée, en tomba de saisissement et ne se releva pas sans effort. Vous vous demandez comment, lui si téméraire, pouvait se laisser effrayer aussi aisément. C'est qu'il voyait de loin les miasmes démoniaques qui encombraient la cité.

*Une foule compacte de monstres, démons et goules,
Aux quatre portes esprits de créatures rapaces :
Ils ont pour commandant un tigre à rayures mouchetées
Et pour capitaine un féroce lynx à face blanche.
Des cerfs aux ramures fourchues transmettent les messages,
Tandis'que le renard malin va son chemin.
D'énormes pythons de mille pieds courent autour des murailles,
Des serpents longs de mille toises barrent les routes.
Les loups gris hurlent des ordres sous les tours,
Devant les terrasses, des léopards articulent comme les humains.
Agitant les fanions, tambourinant, partout des monstres,
Et des esprits de la montagne de garde ou en patrouille.
Le lièvre rusé ouvre sa porte pour vaquer aux affaires,
Les sangliers, palanche à l'épaule, font la ronde des petits métiers.
Ce qui fut naguère cité d'une noble cour céleste
N'est plus que repaire de tigres et de loups.*

Au moment même où la frayeur le saisissait, Singet entendit un sifflement derrière l'oreille, se retourna brusquement et vit le troisième démon qui brandissait des deux mains une hallebarde à ciel carré³ et manche décoré. Il allait l'abattre sur la tête du grand saint qui, d'une virevolte, lui fit face avec la trique cerclée d'or. Tous deux haletaient de colère, sans un mot; les dents serrées, ils ne songeaient qu'au combat. C'est alors que l'aîné des démons transmit un ordre et leva son sabre d'acier pour

l'assener sur Porcet qui lâcha le cheval et fit tourner son râteau, avançant en l'abattant en tous sens. Le second démon dirigea sur Sablet sa lance, qu'il para de son bâton à terrasser les êtres maléfiques.

Les trois démons contre les trois moines, en combat singulier, se livraient une bataille acharnée, à la vie, à la mort. Cependant, les seize petits monstres, conformément aux ordres reçus, faisaient montre de leur efficacité : ils s'emparèrent du cheval blanc et des bagages et, se pressant autour de Tripitaka, l'emportèrent d'une traite en palanquin jusqu'aux abords de la cité. Ils criaient : « Nous vous amenons le moine chinois selon le plan prévu par Leurs Majestés ! »

Les monstres, grands et petits, qui étaient dans la cité, coururent ouvrir les portes toutes grandes. En même temps, ordre fut donné à chaque détachement de rouler les bannières et faire taire les tambours. Interdiction de vociférer ou de battre les gongs ; on expliquait : « Leurs Majestés nous ont fait parvenir la consigne de ne pas effrayer le moine chinois ; la peur rendrait sa chair aigre et immangeable. »

Aussi est-ce avec des exultations de joie que les monstres accueillirent Tripitaka, recevant le supérieur avec force courbettes et marques de respect.

Le moine chinois fut porté en palanquin jusqu'à la salle d'audience aux Clochettes-d'Or. On le pria de s'asseoir à la place d'honneur et on lui servit thé et nourriture. Une foule de serviteurs tournait autour du Vénérable abasourdi, cherchant vainement des yeux quelque visage familier.

Si vous ne savez, en fin de compte, ce qu'il advint de sa vie, écoutez donc la séance qui vient.

CHAPITRE LXXVII

OÙ LES DÉMONS MALMÈNENT
LA NATURE FONCIÈRE¹,
ET EN CORPS RENDENT HOMMAGE
À LA VÉRITÉ² DE L'AINSI.

Ne parlons point des tourments qui allaient assaillir le Vénéral, mais revenons aux trois démons qui, de tout leur cœur et de toute leur puissance, s'efforçaient de l'emporter sur les trois disciples dans les collines basses à l'est de la cité. Une rude bataille, telle *brosse de fer qui recure marmite de bronze, tout un chacun raide et dur!* Un magnifique combat :

*Six substances et aspects³, six sortes d'armes,
Six ossatures, six genres de sentiments,
Six organes des sens, six maux, six désirs⁴,
Six portes, six voies⁵ : jeu à qui perd gagne.
Dans le confort du printemps des trente-six salles⁶
Les six fois six formes sensuelles détestent être nommées⁷.
La trique cerclée d'or déploie mille figures d'escrime,
La hallebarde au ciel carré s'impose de cent manières.
Contre le râteau féroce et meurtrier de Porcet,
Le second démon manie la lance avec élégance et capacité.
Le bâton du jeune Sablet n'est point chose ordinaire quand il frappe
[pour tuer;
Le vieux démon lève à deux mains le sabre rapide et tranchant, sans
Ces trois-ci sont les invincibles protecteurs d'un vrai moine, [pitié.
Ces trois-là de sauvages esprits qui renversent les lois et trahissent leur
Ce fut d'abord convenable, mais ensuite féroce : [Seigneur.
Quand tous six usèrent de magie aérienne, ce ne fut plus que culbutes au
[bord des nuages.
En un moment le ciel et la terre furent obscurcis de brumes et brouillards,
[qu'ils exhalèrent,
Dans le bruit continu des rugissements et grondements.*

Le soir tombait sur le combat prolongé des six. Comme la brume soulevée par le vent s'épaississait, il fit noir en un instant.

Porcet y voyait d'autant moins bien que ses oreilles lui



C'est ainsi que Singet fut pris dans ses serres, sans pouvoir se dégager.

couvraient les yeux. Ses mouvements ralentissaient : incapable de parer les coups, il rompit le combat et s'enfuit en traînant le râteau, poursuivi par l'aîné des démons. Celui-ci lui assena un coup de sabre qui faillit lui coûter la vie : Porcet réussit à l'esquiver, mais la lame passa si près qu'elle trancha plusieurs poils de la touffe qu'il avait dans le cou. Le démon ouvrit les mâchoires, le saisit au collet, l'emporta dans la citadelle et l'abandonna aux petits monstres qui le ligotèrent dans la salle aux Clochettes-d'Or. Puis il remonta sur un nuage prêter assistance à ses compères dans les airs.

Voyant que la situation prenait mauvaise tournure, Sablet fit une feinte de son bâton, se tourna et voulut fuir; toutefois, le second démon déroula sa trompe et, dans un sifflement, l'enroula autour de son corps en lui immobilisant les bras, l'enleva et le livra aux jeunes monstres pour qu'ils l'attachent au même endroit. Il s'éleva ensuite dans les airs en criant qu'il fallait capturer Singet. Celui-ci, voyant ses deux condisciples prisonniers, se rendit compte qu'il lui serait difficile de soutenir plus longtemps la lutte, car *bonne main cède à deux poings, et deux poings à quatre mains*. Il poussa un cri, écarta les armes de ses trois adversaires avec la trique et s'enfuit d'une culbute dans les nuages. Ce que voyant, le troisième démon, d'une secousse, reprit son aspect propre et ouvrit ses ailes pour rattraper le fuyard. Vous vous demandez comment il pourrait y parvenir, alors qu'à l'époque où Singet avait perturbé les palais du ciel, cent mille soldats célestes avaient été incapables de le saisir, lui qui pouvait d'une culbute franchir cent huit mille lis. Aucun n'avait réussi à l'attraper, mais, d'un coup d'aile, ce monstre parcourait quatre-vingt-dix mille lis : il lui en suffit de deux pour le rejoindre. C'est ainsi que Singet fut pris dans ses serres, sans pouvoir se dégager. Impossible de s'échapper. Grandir ou rapetisser ne servait de rien : le monstre relâchait ou serrait à mesure. Il le ramena d'une traite à la cité et, lâchant prise, le précipita dans la poussière en recommandant aux petits monstres de le ligoter en compagnie de Porcet et Sablet. L'aîné et le cadet des démons vinrent à sa rencontre et tous trois montèrent à la salle d'audience.

Aïe! Loin de retenir Singet dans ses liens, ils l'envoyaient en réalité se lancer dans une autre expédition.

C'est aux environs de la deuxième veille¹ que les moines, après s'être consultés, poussèrent le moine chinois dans la salle. Quand le Vénérable aperçut à la lumière des lampes ses trois disciples qui gisaient ligotés, il se pencha sur Singet en pleurant : « Ô mon disciple! Chaque fois que nous avons été confrontés à quelque épreuve, tu as su user de tes pouvoirs magiques pour chercher du secours à l'extérieur. Cette fois, toi aussi, tu t'es laissé capturer : comment veux-tu que le pauvre moine que je suis s'en tire? »

Porcet et Sablet éclatèrent à leur tour en sanglots, témoins de la douleur à laquelle leur maître était en proie.

« Rassurez-vous, maître, et vous, mes condisciples, cessez de pleurer! » répondit le Novice avec un faible sourire, « quoi qu'ils fassent, aucun mal ne saurait vous arriver. Laissez ces démons se calmer; nous reprendrons la route.

— Frangin, tu recommences, encore des mystifications! Pour peu que les cordes de chanvre se relâchent, ils les aspergent d'eau. Maigre comme tu es, je présume que tu ne sens rien, mais pour moi qui suis gras, c'est la peste et le choléra! Si tu ne me crois pas, regarde l'état de mes épaules : les liens sont entrés de deux pouces dans la chair. Comment veux-tu que je m'évade? »

— Ne me parle pas de cordes de chanvre », rétorqua en riant Singet, « seraient-ce des câbles de fibres de palme² plus gros qu'un bol, ils ne poseraient pas plus de problème que la brise d'automne me caressant les oreilles. Rien de bien sorcier! »

Maître et disciples étaient plongés dans cette conversation, lorsqu'ils entendirent le démon aîné déclarer : « Félicitations, mon sage frère! Par ta vaillance et ton astuce, ton excellent stratagème a réussi : nous l'avons capturé, ce moine chinois. Qu'on l'amène! Mes petits, que cinq d'entre vous aillent tirer de l'eau, que sept récurent les marmites, dix allument le feu et vingt apportent la cage de fer, pour y cuire à la vapeur les quatre bonzes dont nous allons nous régaler. Vous en aurez chacun un morceau, mes petits, de façon à vous procurer vie indéfiniment longue. »

À ces paroles, Porcet se mit à trembler et balbutia :

«Écoute, frangin : les monstres s'apprêtent à nous manger cuits à la vapeur!

— N'aie pas peur. Attends que j'aie vu si ce sont des blancs-becs ou de vieux routiers...

— Frangin», intervint Sablet en pleurant, «ce n'est pas le moment de tenir pareils propos! Parler de blancs-becs ou de vieux routiers alors que Yama, le juge des Enfers, nous attend à côté!»

Il n'avait pas fini sa phrase que le second démon se faisait entendre à son tour : «Porcet n'est pas bon à cuire.»

«*Amitâbha Buddha!*» se réjouit Porcet, «il ajoute à ses mérites secrets, celui qui me déclare dur à cuire!»

«S'il n'est pas bon à cuire, il suffit de l'écorcher avant de l'attendrir à la vapeur», répliqua le troisième démon.

Affolé, Porcet se mit à couiner : «Inutile d'écorcher! Épais, je le suis, mais il suffit de tremper assez longtemps pour ramollir...»

«S'il cuit mal à la vapeur, il suffit de le mettre dans le casier inférieur», suggéra l'aîné des démons.

«Rassure-toi, Porcet», lui dit en riant Singet, «c'est un blanc-bec, nullement un vieux routier.

— Comment le sais-tu? s'étonnait Sablet.

— En règle générale, pour cuire à la vapeur, on commence par le haut. C'est dans le casier supérieur que l'on place ce qui est long à cuire. On active le feu de façon à faire circuler la vapeur, et tout va bien. Si on le met en bas, la circulation est bloquée : votre affaire peut rester sur le feu six mois sans être cuite à point! Pour dire que Porcet est dur à cuire et vouloir le mettre en bas, il faut être un blanc-bec, non?

— Frangin, à t'en croire, ils vont me tuer à petit feu!» s'effrayait Porcet, «quand ils s'apercevront que je ne cuis pas dessus, ils me retourneront et referont partir le feu de façon à ce que je sois à point des deux côtés, mais me laissant cru à l'intérieur, n'est-ce pas?»

Ils discutaient ainsi lorsque les petits monstres vinrent annoncer que l'eau bouillait. Le démon aîné donna l'ordre de les emporter : tous s'y mirent pour porter jusqu'au premier casier Porcet, et Sablet dans le second. Comprenant que son tour viendrait ensuite, Singet s'échappa et se dit : «C'est le moment de profiter de la lumière de cette lampe pour agir!»

Il s'arracha un poil, souffla dessus de son haleine

magique et cria : «Change!» Le poil se transforma en un autre Singet, ligoté dans les cordes de chanvre, tandis que l'âme de son corps véritable bondissait dans les airs et se penchait pour regarder ce qui se passait en bas.

Incapables de distinguer le faux du vrai, les monstres emportèrent le personnage et le hissèrent au troisième casier. Ceci fait, ils se saisirent du moine chinois, le renversèrent, le ligotèrent et le glissèrent dans le compartiment du haut, le quatrième. Comme on ajoutait des fagots, de grandes flammes jaillirent de ce feu d'enfer.

Du haut de son nuage, le grand saint soupirait : «Mes condisciples Porcet et Sablet tiendront bien un temps. Mais le Maître, il sera tendre au premier bouillonnement : il va périr dans l'instant, si je ne trouve pas un moyen de le secourir.»

Le brave Novice! Du milieu des airs où il se trouvait, il fit une passe et récita l'incantation qui convoquait le dragon-roi des mers du Nord : «*Om, Ram* : par le pur monde de la Loi! ; *Qian* : à la faveur des origines et par la vertu du tranchant²!»

D'une masse sombre dans les nuages, une voix répondit : «Aoshun, l'humble dragon des mers du Nord, se prosterne à tes pieds.

— Relève-toi, je t'en prie! Je ne me serais pas permis de te déranger pour rien : je suis ici avec mon maître qui a été capturé par d'horribles démons et mis à cuire à la vapeur dans une cage de fer. Va me le protéger et empêcher sa destruction!»

Le dragon se transforma aussitôt en un vent glacial qui souffla autour de la marmite et l'isola du feu, de sorte que les trois restaient en vie.

Vers minuit, on entendit le démon aîné déclarer : «Vous qui êtes sous mes ordres, écoutez-moi : nous nous sommes dépensés en astuces et en efforts pour capturer les quatre pèlerins. Il nous a fallu nous donner la peine de les escorter et passer quatre jours et quatre nuits sans sommeil. Maintenant qu'ils sont ligotés dans la cage, il leur serait difficile de s'échapper : surveillez-les bien! Que dix d'entre vous s'occupent du feu à tour de rôle, de façon à nous permettre de nous retirer et prendre un peu de repos. Ils devraient être tout à fait tendres à la cinquième veille, un peu avant l'aube : préparez la sauce à l'ail, le sel et le

vinaigre, réveillez-nous et nous pourrons les déguster tout à notre aise.»

Les monstres obtempérèrent, tandis que les trois démons gagnaient leurs quartiers de nuit respectifs.

Du bord de son nuage, Singet avait fort clairement entendu ces instructions. Il descendit : aucun bruit de voix humaine ne sortait de la cage. «Avec la vapeur brûlante qui monte, il doit y faire une chaleur terrible», songeait-il, «comment se fait-il qu'ils ne prennent pas peur et ne disent rien? Hum... Seraient-ils déjà morts? Approchons pour écouter mieux!»

Sacré grand saint! Il marchait sur le nuage quand, d'une secousse, il se changea en mouche noire et se posa sur le cadre extérieur de la cage. Il entendit alors Porcet qui parlait à l'intérieur : «La guigne, la guigne! Je me demande s'ils vont nous cuire à l'étouffée ou à l'air libre.

— Frérot», demandait Sablet, «qu'est-ce que ça veut dire à l'étouffée, à l'air libre?»

— À l'étouffée, on met le couvercle; à l'air libre, on l'enlève.

— Mes disciples», répondit Tripitaka, étendu à l'étage supérieur, «ce n'est pas couvert.

— Quelle chance!» s'exclama Porcet, «nous ne mourons pas cette nuit : on va cuire à l'air libre!»

Les sachant encore en vie à les entendre tous les trois parler, Singet s'envola et poussa doucement le couvercle.

«Mes disciples!» s'écria Tripitaka alarmé, «ils mettent le couvercle!

— C'en est fait!» conclut Porcet, «on nous cuit à l'étouffée : nous serons morts cette nuit.»

Sablet et le Vénérable étouffaient des sanglots.

«Ne pleurez pas», reprit Porcet, «pour le moment on a changé l'équipe qui s'occupe du feu.

— Comment le sais-tu? demanda Sablet.

— Au début, quand on nous a enfournés, c'était exactement ce que je voulais : comme je souffre de rhumatisme¹, j'avais besoin d'un bain de vapeur. Elle est devenue froide depuis un moment. Holà! le chef! Ça ne vous ferait rien d'ajouter des fagots? On vous demande!»

«Le ballot!» se dit Singet sans pouvoir s'empêcher d'en rire intérieurement, «facile à supporter, le froid. Si ça chauffe, il n'y survivra pas. S'il continue à déblatérer, on va s'en apercevoir. Mieux vaut le sortir de là au plus tôt.

Seulement, pour le secourir, il faudrait que je reprenne mon aspect originel, et si les dix qui s'occupent du feu me voient, ils vont pousser de hauts cris, réveiller les démons et ce serait peine perdue. Trouvons d'abord un moyen...» Il lui revint soudain à la mémoire : «Au début de ma carrière de grand saint, en m'amusant à jouer à la mourre avec le gardien¹ de la porte nord du ciel, le roi céleste Mainteneur-du-Royaume, j'avais gagné des bêtes à sommeil dont il me reste quelques-unes : je vais les leur envoyer.»

Il fouilla le long de sa ceinture : il lui en restait une douzaine.

«Je leur en offre dix et j'en garde deux pour la reproduction.»

Il jeta aussitôt à la volée les dix insectes, qui se dispersèrent sur le visage des dix petits monstres, et pénétrèrent par les narines. Ils s'assoupissaient peu à peu et finirent par tomber endormis. Celui qui tenait le tisonnier, toutefois, ne dormait qu'à moitié, se frottait la tête, se tirait les joues et se pinçait le nez de droite et de gauche, ne cessant d'éternuer.

«Le petit gars connaît son travail : je vais lui fourguer une lampe à double allumage!» Il lui lança au visage un insecte de plus : «Avec deux, l'un qui entre à droite et l'autre qui sort à gauche, ou vice versa, il y en aura toujours un qui finira par le calmer.»

Après deux ou trois bâillements, le petit monstre s'étira, lâcha le tisonnier et s'effondra à son tour, terrassé par le sommeil.

«Un procédé merveilleux et, qui plus est, d'une parfaite efficacité!» se dit le Novice. Il réapparut aussitôt sous son aspect propre, s'approcha et appela : «Maître!

— Au secours, Conscient-de-la-Vacuité! répondit Tripitaka.

— Tu nous appelles du dehors, frangin? s'étonna Sablet.

— Tu ne voudrais tout de même pas que je reste avec vous à souffrir à l'intérieur!

— Toujours à s'esquiver, le resquilleur», grommela Porcet, «tandis que nous portons la jarre et cuisons à petit feu!

— Ne crie pas, idiot! Je viens à ton secours, répliqua en riant Singet.

— Dans ce cas, fais-le à fond! on n'a pas envie de retourner à la marmite!»

Le Novice retira le couvercle, délivra le Maître, récupéra son poil, puis, étage par étage, libéra Sablet et, enfin, Porcet. Ses liens à peine dénoués, l'idiot aurait voulu prendre les jambes à son cou.

«Patience! Pas de précipitation!» lui dit Singet. Il récita une incantation rendant au dragon sa liberté, avant de se tourner vers Porcet : «Nous avons encore de hautes montagnes et des passes escarpées à franchir avant d'atteindre le paradis de l'Ouest. Sans monture, le voyage serait trop difficile pour le Maître : attendez que je revienne avec le cheval.»

Le voilà qui marche à pas feutrés jusqu'à la salle aux Clochettes-d'Or, où tous les monstres, grands ou petits, étaient profondément endormis. Il détache le licol en redoublant de précaution. Or, le cheval était un dragon : un étranger aurait été accueilli par des ruades et des hennissements. Mais Singet savait soigner les chevaux, puisqu'il avait occupé les fonctions d'épizootologue; il faisait en outre partie du groupe : aussi, la bête ne se départit pas de son calme. L'attirant doucement à lui, il lui serra la sangle sous le ventre, fixa la selle et invita le Maître à monter.

Encore tremblant, à califourchon, il se disposait à partir quand le Novice lui dit : «Pas de précipitation! Nous aurons d'autres royaumes à traverser : il nous faut les documents de voyage avant de repartir. Sinon, quelle preuve pourrions-nous leur fournir? Attendez que je sois allé chercher les bagages.

— Je me souviens qu'en entrant, les monstres les avaient déposés à main gauche dans la salle aux Clochettes-d'Or. La palanche y est aussi, précisa Tripitaka.

— Entendu!»

Singet y fut d'un bond et, à la lueur qui flottait, comprit que là se trouvaient les bagages. Comment cela? C'est qu'il y avait une perle lumineuse¹ sur le *kasâya* de brocart du moine chinois. La lumière filtrait à travers le sac. Il se précipita : rien n'avait été touché. Il ramassa le tout en hâte et confia le portage à Sablet.

Porcet conduisait le cheval et Singet ouvrait la route, se dirigeant droit vers la porte du Midi. Mais elle était verrouillée et le verrou était scellé. On entendait cliquettes et clochettes de veilleur sonner de tous les côtés.

«Comment passer? C'est trop bien gardé, murmura Singet.

— Passons par la porte de derrière», suggéra Porcet.

Le Novice les y mena sur-le-champ : «Que faire? On entend ici aussi les veilleurs et il y a aussi les scellés sur le verrou. Si ce n'était le corps de commun mortel du Maître, nous n'aurions pas à nous en soucier, puisqu'il suffirait de monter les nuages ou nous laisser porter par le vent. Toutefois, le moine chinois n'a pas encore transcendé les trois mondes¹, il est resté sous la dépendance des cinq dynamies². Son corps entier est composé des os impurs que son père et sa mère lui ont donnés, ce qui ne lui permet pas de s'élever dans les airs. Il va lui être difficile de s'échapper.

— Frangin», rétorqua Porcet, «inutile de discuter : allons à un endroit qui n'est pas surveillé, où l'on n'entend ni cliquettes ni clochettes, soutenons le Maître et aidons-le à grimper de l'autre côté de la muraille.

— C'est fâcheux», se mit à rire Singet, «nous n'avons pas d'autre solution à cette heure que de lui faire passer le mur. Mais quand nous reviendrons de notre quête des Écritures, avec ta grande gueule d'idiot, je suis sûr que tu vas raconter partout que nous sommes des bonzes qui font le mur³.

— Ce n'est pas le moment de nous soucier d'examen de bonne conduite, nous avons à sauver nos vies!» rétorqua Porcet.

Singet ne voyait pas non plus d'autre solution que suivre cette suggestion. Ils trouvèrent un coin tranquille qu'ils pensaient escalader.

Hélas! Il fallait que la chose advînt! C'était sans doute aussi que Tripitaka restait sous l'influence de l'étoile de la calamité. Les trois démons qui dormaient au palais se réveillèrent brusquement; le moine chinois s'était enfui, se disaient-ils. Ils se levèrent précipitamment, jetèrent un vêtement sur leurs épaules et montèrent en hâte dans la salle.

«L'eau du moine a bouilli? Combien de fois?» demandèrent-ils.

Les petits monstres chargés d'entretenir le feu étaient tous endormis sous l'effet des insectes somnifères : on aurait pu les battre sans les réveiller. D'autres, auxquels n'étaient pas confiées de tâches particulières, sortirent de

leur sommeil et répondirent à tout hasard : «Se... sept, sept fois!»

Ils coururent voir : les casiers étaient jetés en tous sens par terre et les cuisiniers endormis jusqu'au dernier. En proie à la panique, ils revinrent annoncer : «Vos Majestés, ils sont par... partis!»

Les trois démons descendirent de la salle pour examiner de près l'installation : la cage était en effet vidée de son contenu, l'eau dans la marmite froide et le feu éteint. Ceux qui en étaient chargés ronflaient bruyamment. Affolées, les créatures se mirent à crier toutes ensemble : «Rattrapez le moine chinois, rattrapez-le! Vite!»

À ces cris partout, devant, derrière, les monstres, jeunes et vieux, se réveillèrent. Dans une cohue de sabres et de lances, ils arrivèrent au portail principal, constatèrent que le verrou n'avait pas été touché et que les veilleurs poursuivaient leur ronde comme si de rien n'était.

«Par où s'est enfui le moine chinois? demandèrent-ils à ceux de surveillance à l'extérieur.

— Personne n'est sorti», répondirent-ils tous.

Ils se hâtèrent vers la porte de derrière : le verrou était sous scellé, les cliquettes et clochettes sonnaient comme à l'entrée du devant. La foule se répandit en tous sens, avec lanternes et torches qui éclairaient comme si l'on avait été en plein jour : c'est alors qu'ils aperçurent on ne peut plus clairement les quatre qui escaladaient la muraille.

«Où allez-vous?» gronda le démon aîné, qui était tout près.

Terrifié à en avoir les jambes molles et les muscles roides, le Vénérable tomba du mur et fut saisi. Le second démon captura Sablet et le troisième se jeta sur Porcet, les autres monstres s'emparant des bagages et du cheval blanc. Seul, Singet leur avait échappé.

«Maudit soit-il!» marmonnait Porcet, plein de rancœur, «je lui avais pourtant dit de nous secourir à fond. On va retourner à la cuisson à la vapeur!»

Les démons amenèrent les moines prisonniers dans la salle, mais il n'était plus question de les cuire à la vapeur. Le second démon fit ligoter Porcet à une colonne devant et le troisième, Sablet à un pilier derrière. Seul l'aîné se refusait à lâcher Tripitaka.

«À quoi bon le tenir serré dans tes bras?» lui dit le

troisième, «tu ne vas tout de même pas le manger tout cru? Il n'y aurait aucun plaisir à le faire. Cette créature n'est pas comparable à un vulgaire bonhomme que l'on peut croquer pour son repas. C'est un produit rare d'une contrée supérieure, qu'il faut se réserver pour les jours de pluie et les moments de loisir, préparer avec soin et déguster en s'encourageant à boire par des charades ou le jeu de la mourre, avec un accompagnement de musique raffinée.

— Ce que tu dis coule de source, mon sage frère», répliqua en souriant l'aîné, «mais Singet le Novice va revenir nous le voler.

— Je dispose dans mon palais d'un kiosque parmi les grenadiers¹ dans lequel se trouve un coffre en fer. À mon avis, nous devrions y cacher le moine chinois, fermer à clé le kiosque et répandre la rumeur que nous l'avons dévoré tout cru. Que les jeunes monstres le répètent dans toute la ville : Singet viendra sûrement s'informer et, dès qu'il l'aura appris, s'en ira désespéré. Attendons trois ou quatre jours : s'il ne revient plus nous harasser, nous pourrons le ressortir et en profiter tranquillement. Qu'en dites-vous?»

L'aîné et le cadet, fort aises de la suggestion, approuvaient : «Oui, oui! C'est une proposition parfaitement raisonnable.»

Le malheureux Tripitaka fut emmené dans la nuit même, enfermé dans le coffre et laissé dans le kiosque clos.

N'en disons pas plus sur la rumeur qui circulait dans toute la ville.

Reparlons de Singet, qui s'était enfui depuis minuit sur un nuage, sans pouvoir prendre plus longtemps soin de Tripitaka. Il s'était rendu d'une traite à la grotte du Chameau-Lion où, maniant la trique, il avait entièrement exterminé les quelque dix mille monstres. Il se hâta de revenir. Le soleil se levait à l'est. Aux abords de la cité, il hésitait à les défier au combat car *une fibre unique ne fait un fil, pas plus que l'on ne saurait produire un claquement d'une seule main.*

Il abaissa son nuage et, d'une secousse, se transforma en petit monstre, franchit les portes et parcourut avenues et venelles, à l'écoute de ce qui se disait. Dans toute la ville l'on répétait : «Le moine chinois a été dévoré vivant dans la nuit même par Leurs Majestés.» C'était la même rengaine partout. Brûlant d'anxiété, Singet marcha jusqu'à la salle aux Clochettes-d'Or, voir ce qui s'y passait. Il y avait

un grand nombre d'esprits en bonnet de cuir doré, justaucorps de toile jaune et bâton laqué rouge à la main. Ils allaient et venaient sans arrêt, leur plaque d'ivoire accrochée à la taille.

«Ce sont sûrement les monstres qui ont leurs entrées au palais», se dit le Novice, «je vais prendre leur aspect pour entrer me renseigner.»

Sacré grand saint! Il se mêla en effet à eux, sans que rien pût le distinguer. Entrant par la porte d'Or, il aperçut Porcet qui gémissait, lié à un pilier du devant. Singet s'approcha et lui souffla : «Conscient-de-ses-Capacités!»

L'idiot reconnut la voix : «C'est toi, cher condisciple? Sauve-moi!

— Je vais te secourir. Sais-tu où se trouve le Maître?

— Il n'est plus. Il a été mangé tout cru dans la nuit par ces démons.»

À ces mots, le Novice éclata en sanglots et fondit en larmes.

«Ne pleure pas», lui dit Porcet, «c'est ce que j'ai entendu dire. Je ne l'ai pas vu. Ne t'en laisse pas accroire. Ren-seigne-toi!»

Singet essuya ses larmes et s'avança à l'intérieur pour essayer d'en savoir plus.

Il aperçut soudain Sablet attaché à une colonne à l'arrière, s'approcha, lui caressa la poitrine et l'appela : «Conscient-de-la-Pureté!»

Lui aussi reconnut la voix : «C'est toi qui es entré en te transformant? Sauve-moi!

— Il me sera facile de te tirer de là. Saurais-tu où se trouve le Maître?

— Ô frangin», répondit en pleurant Sablet, «comme ils n'avaient pas réussi à le cuire, ils l'ont dévoré vivant!»

À les entendre donner la même version, le grand saint sentit comme un couteau lui lacérer le cœur. Les larmes jaillirent : une fontaine! D'un bond dans l'espace, il fut de retour dans les collines à l'est de la cité, sans plus se préoccuper de secourir Porcet et Sablet. Comme il abaissait son nuage, il éclata en violents sanglots, invoquant : «Ô Maître!

*«Vous m'avez libéré de cette aberration
Où m'avaient conduit de détestables actions.
Servir Bouddha de tout cœur fut mon ambition,*

*Dans la volonté d'atteindre la perfection.
 Qui aurait cru à ce matin de perdition?
 Je ne pourrai plus vous assurer protection.
 Jamais n'arriverez en terre de l'Ouest :
 Âme et souffle dissous, qu'est-ce qu'il reste?»*

En proie à la désolation et au désespoir, Singet s'interrogeait et se demandait : « Tout cela est la faute de notre Bouddha Ainsi-venu, qui n'avait rien de mieux à faire en son monde du bonheur absolu que de fabriquer trois corbeilles de soutras. S'il avait eu vraiment le souci d'engager au bien, n'aurait-il pas été de saine raison de les donner aux terres de l'Est afin qu'ils se répandent pour tous les siècles à venir? Mais il n'a pu se résoudre à s'en séparer et nous demande de venir les chercher. Qui l'aurait cru, qu'aujourd'hui le Maître perdrait ici la vie après avoir franchi mille montagnes au prix des plus grandes souffrances! Ainsi soit-il! D'une culbute dans les nuages, allons voir l'Ainsi-venu et racontons-lui tout ce qui s'est passé. S'il consent à me laisser les Écritures pour les terres de l'Est, j'en répandrai le juste fruit et accomplirai le vœu que nous partagions. Sinon, je le prierai de réciter l'incantation de desserrement du cercle que j'enlèverai et lui retournerai de façon à pouvoir revenir à ma grotte, m'y déclarer à nouveau roi et reprendre les jeux d'autrefois. »

Sacré grand saint! D'une culbute dans les nuages, il atteignit les Indes et en moins de deux heures fut en vue de la montagne sacrée : il atterrissait peu après au pied du pic des Vautours. Quand il leva les yeux, quatre porteurs de foudre géants¹ lui barraient le passage : « Où vas-tu? » Singet s'inclina : « Je voudrais voir l'Ainsi-venu pour une affaire qui me concerne. »

Leur chef responsable était le *vajrapani*² Éternelle-Demeure, le roi Respect-Indestructible de la cime aux Nuées-d'Or dans les monts Kunlun. Il tempêtait : « Ce macaque est un grossier personnage! On s'est dépensé pour toi quand tu as eu de graves ennuis avec le démon-taureau³, et ça ne nous dit même pas bonjour! Pour ton affaire, il te faut attendre notre rapport et ta convocation. Ici, ce n'est pas comme au portail du Sud où l'on te laisse entrer et sortir comme dans un moulin! Ouste! Circule!»

Contrarié comme il l'était déjà, le grand saint n'était pas d'humeur à encaisser cette rebuffade : ce furent

vociférations et rugissements qui eurent tôt fait d'alerter l'Ainsi-venu.

Le Bouddha était assis solennellement sur son trône de lotus à neuf rangs, expliquant des soutras aux dix-huit *arhat*, quand il ouvrit la bouche pour dire : « Singet est arrivé; allez donc l'accueillir. »

Sur ces instructions, les *arhat* se rangèrent en deux colonnes, avec bannières et baldaquins, avant de sortir du monastère et faire répondre que l'Ainsi-venu convoquait le grand saint. Les quatre gardes laissèrent enfin la voie libre à Singet, que les *arhat* conduisirent au pied du trône de lotus.

À la vue du Bouddha, il salua jusqu'à terre, sanglotant lamentablement; deux rangs de larmes roulaient sur ses joues.

« Conscient-de-la-Vacuité, quel malheur t'arrache ces lamentables sanglots? demanda l'Ainsi-venu.

— Par la grâce de vos enseignements répétés, j'ai obtenu le privilège de me compter parmi les disciples du seigneur Bouddha et, me ralliant au juste fruit, d'assurer la protection du moine chinois, en lequel j'honore mon maître et qui a dû affronter d'indescriptibles souffrances tout au long du voyage. Nous avons présentement atteint les cités, grotte et montagne du Chameau-Lion, où trois féroces démons, lion, éléphant et roc, ont enlevé notre maître et ses disciples, tous ligotés, puis exposés dans une cage sous une vapeur brûlante. J'avais heureusement réussi à leur échapper et appeler un dragon à la rescousse. Nous avons fui dans la nuit, mais notre mauvaise étoile a voulu que nous fussions rattrapés. À l'aube, je suis retourné m'informer dans la cité et j'ai appris que ces créatures d'une incroyable férocité avaient dévoré vivant le Maître, sans en laisser le moindre ossement. De plus mes condisciples, ligotés là-bas, vont perdre incessamment la vie. Il ne me reste plus d'autre solution que de venir vous rendre hommage et d'espérer que, dans votre grande compassion, vous aurez la bonté de réciter l'incantation de Desserrement du cercle que je retirerai et vous rendrai; laissez-moi retourner aux jeux et loisirs du mont de Fleurs et Fruits! »

Il acheva dans les gémissements et les pleurs qui jaillissaient comme d'une fontaine.

« Conscient-de-la-Vacuité, ne te tourmente pas trop »,

lui dit en souriant l'Ainsi-venu, «tu te désolés parce que tu ne peux prévaloir sur la puissance de ces démons.

— Pour ne rien vous cacher», répondit Singet agenouillé et se frappant la poitrine, «depuis que j'ai provoqué ces perturbations au paradis, que j'ai été déclaré grand saint et que je suis devenu humain, je n'ai jamais subi d'avanie comparable à celle que m'ont infligée ces féroces démons.

— Ne leur en veuille pas. Je les connais.»

Singet ne put se retenir d'exploser : «J'ai entendu dire que ces monstres étaient de vos parents!

— Macaque insolent! Comment serais-je apparenté à des monstres?

— S'ils ne sont de vos parents, comment les connaissez-vous? reprit Singet avec le sourire.

— Je les vois de mon œil de sagesse; c'est pourquoi je les reconnais. L'ainé et le cadet ont des maîtres.» Le Bouddha appela : «Ānanda¹, Kaśyāpa², venez! Allez chacun de votre côté, monté sur un nuage, aux monts Wutai et Emei convoquer Mañjuśrī³ et Samantabhadra⁴ en audience.»

Les deux révéérés partirent aussitôt. L'Ainsi-venu expliqua : «Ce sont les maîtres de l'ainé et du cadet, mais le troisième, à propos, a quelque parenté avec moi.

— Du côté paternel ou maternel?

— Au moment de la division du chaos primitif, le ciel s'est ouvert à l'heure du rat⁵, la terre s'est séparée à celle de la vache⁶ et l'humanité est née à l'heure du tigre⁷. De l'union de la terre et du ciel sont nées toutes choses. Les bêtes qui courent et les oiseaux qui volent font partie de ces choses. La licorne fut mise à la tête des bêtes et le phénix fut fait chef des oiseaux. De l'accouplement des phénix naquirent le paon et le grand roc. À sa naissance, le phénix était des plus féroces; capable de dévorer l'homme, il avait d'une aspiration avalé tous les êtres humains quarante-cinq lis à la ronde. J'étais au sommet des pics neigeux, ayant formé mon corps en or de seize pieds, quand je me suis trouvé aspiré dans son ventre. J'étais sur le point de sortir par l'anus lorsque je me suis ravisé, craignant de souiller ce corps authentique : je lui ai donc ouvert le dos pour regagner la montagne sacrée. J'allais lui enlever la vie, mais les bouddhas ont intercédé en faisant valoir que ce serait comme tuer ma mère. Voilà pourquoi je l'ai gardé

à l'assemblée du mont des Vautours et lui ai conféré le titre de *bodhisattva* Paon, grand roi illustre, mère du Bouddha¹. Puisque le grand roc est né de la même mère, nous sommes en quelque sorte parents.

— À suivre votre raisonnement», sourit Singet, «vous êtes le neveu maternel du monstre, tout de même.

— Pour le soumettre il faut que j'y aille en personne.»

Singet se prosterna et, s'adressant à l'Ainsi-venu : «Nous mettons tous nos espoirs en votre précieux avatar.»

L'Ainsi-venu descendit aussitôt de son trône et sortit du monastère en compagnie de la foule des bouddhas. Ils virent Ânanda et Kaśyâpa qui conduisaient Mañjuśrî et Samantabhadra. Les deux *bodhisattva* saluèrent le Bouddha.

«Depuis combien de temps vos bêtes sont-elles descendues de la montagne?

— Sept jours.

— Sept jours là-bas font sept ans sur terre. Je me demande combien d'êtres vivants elles ont détruits : venez sans délai avec moi les récupérer.»

Avec un *bodhisattva* de chaque côté, le Bouddha et sa suite s'envolèrent dans l'espace. Voyez

*Le ciel se couvrir de nuages de la foi,
Notre Bouddha donner les portes de la Loi².
Il montre les raisons de la procréation,
Expose de la terre les transformations.
En avant se tiennent cinq cents arhat pieux,
Derrière le protègent trois mille dieux.
Ânanda et Kaśyâpa sont à ses côtés,
Les deux bodhisattva prêts à les terrasser.*

Grâce à ses relations, le grand saint avait réussi à faire venir le Bouddha lui-même, avec cette suite exceptionnelle. Ils furent bientôt en vue des murs et fossés.

«Ainsi-venu», annonça Singet, «le royaume de Chameau-Lion est là d'où monte ce souffle noir.

— Descends d'abord engager le combat contre les monstres dans la cité. Cherche la défaite et non la victoire : quand tu remonteras, je les soumettrai.»

Le grand saint abaissa son nuage aussitôt, atterri sur la muraille et, le pied sur le créneau, lança des insultes : «Immondes et maudites créatures! Sortez vous battre avec le vieux Singet, plus vite que ça!»

Les jeunes monstres, affolés, dégringolaient des tours

pour se précipiter en ville annoncer : « Vos Majestés, Singet vous provoque au combat du haut des murailles! »

« Voilà trois jours que ce singe ne s'est manifesté. S'il vient aujourd'hui nous défier, ne serait-ce pas qu'il aurait amené des renforts? suggéra l'aîné des démons.

— Ils ne nous font pas peur. Allons tous voir! » répliqua le troisième.

Les trois démons en chef, chacun avec son arme, se précipitèrent vers la muraille. Ils chargèrent dès qu'ils virent Singet, sans prise de bec. Celui-ci les reçut en faisant des moulinets avec sa trique.

Au bout de sept à huit engagements, il s'enfuit en feignant d'avoir le dessous. « Où vas-tu? » lui criaient les démons-rois. D'un bond dans les nuages, il gagna l'espace, talonné par les monstres montés sur des nuées. Le Novice se rendit invisible, caché à l'ombre de l'aurole dorée de seigneur Bouddha. On ne voyait plus que la triple image du Bouddha du présent, passé et futur. Avec les cinq cents *arhat* et les trois mille dieux protecteurs, le cercle qui entourait les trois démons était si serré qu'aucune goutte d'eau n'y aurait filtré.

La panique gagnait l'aîné : « Ça tourne mal, mes frères! Ce singe est une crapule! : comment a-t-il fait pour amener nos maîtres ici? »

— Cesse de trembler, l'aîné! » rétorqua le troisième démon, « donnons l'assaut tous ensemble, renversons le Bouddha et emparons-nous du monastère sacré! »

Avec une parfaite inconscience, les démons s'élançèrent en avant, brandissant leurs sabres qu'ils abattaient à tort et à travers.

Mañjuśrī et Samantabhadra leur crièrent, après avoir récité une incantation : « Repentez-vous bêtes immondes! Quelle autre incarnation attendez-vous? »

De saisissement, les deux premiers démons lâchèrent leurs armes, roulèrent par terre et reprirent leur aspect originel. Les deux *bodhisattva* leur jetèrent leurs trônes de lotus sur le dos et s'y installèrent, de sorte que les deux bêtes monstrueuses se soumièrent, oreilles basses.

Le lion bleu et l'éléphant blanc remis à leur place, il ne restait plus que la troisième créature, qui refusait de se rendre. Étendant ses ailes et abandonnant la hallebarde, elle planait, cherchant à capturer Singet dans ses serres acérées. Comment aurait-elle eu l'audace de s'en



Ne pouvant plus s'envoler, il demeurait au-dessus de l'Ainsi-venu, incapable de s'éloigner.

pour se précipiter en ville annoncer : « Vos Majestés, Singet vous provoque au combat du haut des murailles! »

« Voilà trois jours que ce singe ne s'est manifesté. S'il vient aujourd'hui nous défier, ne serait-ce pas qu'il aurait amené des renforts? suggéra l'aîné des démons.

— Ils ne nous font pas peur. Allons tous voir! » répliqua le troisième.

Les trois démons en chef, chacun avec son arme, se précipitèrent vers la muraille. Ils chargèrent dès qu'ils virent Singet, sans prise de bec. Celui-ci les reçut en faisant des moulinets avec sa trique.

Au bout de sept à huit engagements, il s'enfuit en feignant d'avoir le dessous. « Où vas-tu? » lui criaient les démons-rois. D'un bond dans les nuages, il gagna l'espace, talonné par les monstres montés sur des nuées. Le Novice se rendit invisible, caché à l'ombre de l'auréole dorée de seigneur Bouddha. On ne voyait plus que la triple image du Bouddha du présent, passé et futur. Avec les cinq cents *arhat* et les trois mille dieux protecteurs, le cercle qui entourait les trois démons était si serré qu'aucune goutte d'eau n'y aurait filtré.

La panique gagnait l'aîné : « Ça tourne mal, mes frères! Ce singe est une crapule¹ : comment a-t-il fait pour amener nos maîtres ici? »

— Cesse de trembler, l'aîné! » rétorqua le troisième démon, « donnons l'assaut tous ensemble, renversons le Bouddha et emparons-nous du monastère sacré! »

Avec une parfaite inconscience, les démons s'élançèrent en avant, brandissant leurs sabres qu'ils abattaient à tort et à travers.

Mañjuśrī et Samantabhadra leur crièrent, après avoir récité une incantation : « Repentez-vous bêtes immondes! Quelle autre incarnation attendez-vous? »

De saisissement, les deux premiers démons lâchèrent leurs armes, roulèrent par terre et reprirent leur aspect originel. Les deux *bodhisattva* leur jetèrent leurs trônes de lotus sur le dos et s'y installèrent, de sorte que les deux bêtes monstrueuses se soumièrent, oreilles basses.

Le lion bleu et l'éléphant blanc remis à leur place, il ne restait plus que la troisième créature, qui refusait de se rendre. Étendant ses ailes et abandonnant la hallebarde, elle planait, cherchant à capturer Singet dans ses serres acérées. Comment aurait-elle eu l'audace de s'en



Ne pouvant plus s'envoler, il demeurait au-dessus de l'Ainsi-venu, incapable de s'éloigner.

approcher alors qu'il était à l'abri dans l'auréole? Le Bouddha comprenait fort bien ses intentions : d'une semi-rotation contre le vent, il donna à sa tête qui avait porté un nid de pies l'aspect d'un quartier de viande rouge, et, ce, caché par l'éclat de l'auréole. Le monstre chercha à s'en saisir, griffes tendues, mais il suffit au Bouddha de pointer un doigt pour immobiliser ses ailes : ne pouvant plus s'envoler, il demeura au-dessus de l'Ainsi-venu, incapable de s'éloigner; il lui fallut retrouver sa forme propre de *grand roc aux ailes mordorées*. Il ouvrit la bouche pour se plaindre véhémentement :

«Pourquoi user de la puissance suprême de la Loi pour m'immobiliser?

— Tu as commis bien des vilenies par ici. Suis-moi, si tu veux acquérir des mérites qui te seraient bénéfiques!

— Chez vous, l'on ne peut que manger maigre et vivre dans les souffrances d'une pauvreté extrême. Ici je dispose de ressources illimitées en chair humaine. Si tu me laisses mourir de faim, tu en porteras la responsabilité.

— Sur les quatre continents dont j'ai charge, innombrables sont les croyants : je demanderai à tous ceux qui veulent offrir des sacrifices de commencer par toi.»

Le grand roc aurait aimé s'échapper ou s'enfuir, mais il ne le pouvait. Force lui fut de se soumettre à la conversion.

Singet sortit enfin de sa cachette et se prosterna devant l'Ainsi-venu : «Seigneur Bouddha, vous avez soumis les monstres, éloigné de nous ce terrible fléau, mais notre maître n'est plus.

— Maudit singe!» répliqua le grand roc en grinçant des dents, «il a fallu que tu cherches ce terrifiant personnage pour me contraindre! Quand l'aurais-je mangé, ton vieux bonze? N'est-il pas dans le coffre de fer du kiosque au Brocart-Odorant?»

À ces mots, Singet se hâta de se prosterner et remercier le Bouddha, qui n'osait relâcher le grand roc. Il assigna à ce dernier le rôle de protecteur de la Loi en haut de son halo, puis regagna le monastère avec sa suite.

Singet abaissa son nuage et entra dans la cité que les petits monstres avaient désertée, car *serpent sans tête ne rampe plus, ni ne vole l'oiseau sans ailes*. Ils s'étaient dispersés en apprenant que le Bouddha leur avait enlevé leurs rois.

Le Novice détacha enfin Sablet et Porcet, chercha les

bagages et le cheval, puis leur dit : «Le Maître n'a pas été dévoré. Venez avec moi.»

Il les conduisit dans la cour, trouva le kiosque, força la porte et découvrit le coffre en fer dans lequel on entendait Tripitaka sangloter.

Sablet fit sauter le cadenas avec son bâton à terrasser les démons, souleva le couvercle du coffre et appela : «Maître!»

— Mes disciples!» s'écria Tripitaka en éclatant en sanglots plus violents encore, «comment avez-vous fait pour vaincre les démons? Comment m'avez-vous trouvé?»

Singet lui conta par le menu tout ce qui s'était passé, d'un bout à l'autre. Tripitaka éprouvait une gratitude infinie. Maître et disciples trouvèrent des provisions dans les salles du palais, préparèrent un repas et, rassasiés, rangèrent leurs affaires, quittèrent la ville et regagnèrent la grand-route vers l'Ouest.

*Seul l'homme vrai trouve les Écritures vraies,
Cris et cogitations ne servent de rien!*

À ce départ, verront-ils Bouddha face à face? Si vous ne savez quand, en fin de compte, écoutez donc la séance qui suit.

CHAPITRE LXXVIII

OU L'ON FAIT APPEL AUX DIEUX CACHÉS
PAR PITIÉ POUR LES ENFANTS DU PAYS DE BHIKṢU,
ET, AU PALAIS ROYAL, L'ON RECONNAÎT UN DÉMON
QUI DISCOURT SUR LA VOIE ET LA VERTU.

*Une seule pensée agite tous les démons :
Que peuvent y faire les plus dures contritions?
Ne comptez que sur toute poussière lavée :
Sachez vous tenir, sans relâche polissez!
Balayez mille obstacles¹ à l'extinction²,
Éliminez les diables sans hésitation!
Vous serez sûr d'échapper à toute obstruction
Et de vous envoler au plus haut³ par vos actions.*

Le récit nous a conté comment Singet le grand saint,

après avoir épuisé les ressources de son esprit, était allé chercher l'Ainsi-venu pour soumettre les démons, puis avait délivré Tripitaka et ses disciples de leur épreuve. Ils avaient ensuite quitté la cité de Chameau-Lion en direction de l'Ouest. Plusieurs lunes passèrent et ce fut bientôt l'hiver, lorsque l'on voit

*Le prunier de la cime, jade tenace,
L'eau du lac doucement prise par les glaces.
Les feuilles rougies sont toutes tombées mortes,
Faisant paraître le pin plus vert encore.
Sous les pâles nuages de neige qui passent,
L'herbe sèche plaque la colline basse.
Le regard se perd dans la lumière froide
Qui pénètre jusqu'aux os transis et roides.*

Bravant la froidure, maître et disciples avançaient, s'abritant contre la pluie et bivouaquant dans le vent. Ils furent à nouveau en vue d'une cité murée.

«Conscient-de-la-Vacuité, quel lieu est-ce là-bas? demanda Tripitaka.

— Vous le saurez quand vous y serez», répondit Singet, «si c'est la capitale d'un royaume de l'Ouest, il faudra y échanger nos lettres de créance. Passons, si ce n'est qu'une préfecture ou sous-préfecture.»

Ils n'avaient pas achevé la discussion qu'ils étaient aux portes de la ville. Tripitaka descendit de cheval et tous quatre franchirent l'entrée en forme de demi-lune, à l'ombre de laquelle dormait un vieux soldat, à l'abri du vent. Singet s'approcha, le secoua et lui cria : «Sergent!»

Brusquement tiré de son sommeil, le garde finit par ouvrir des yeux papillotants, et, à la vue de Singet, se jeta à genoux en s'exclamant : «Monseigneur!

— Qu'est-ce qui te prend de faire ces simagrées?» rétorqua le Novice, «que signifie de me traiter de la sorte, je ne suis pas un esprit mauvais!

— N'êtes-vous pas notre seigneur le duc du Tonnerre? insista le soldat dans une nouvelle prosternation.

— Balivernes! Je suis un moine des terres de l'Est en quête des Écritures au paradis de l'Ouest. Comme nous venons d'arriver, nous ne connaissons pas le nom du pays. Je te pose la question et te prie de répondre.»

À ces mots, le vieux soldat reprit ses esprits, se releva

avec un grand bâillement et répondit en s'étirant : «Vé... Vénérable, pardonnez-moi. Le pays s'appelait Bhikṣu, mais son nom a été changé en cité des Petits-Enfants.

— Y a-t-il un souverain?

— Oui, oui!»

Singet se tourna vers Tripitaka : «Maître, c'était ici le royaume de Bhikṣu, aujourd'hui dénommé cité des Petits-Enfants. Mais j'ignore la raison de cette nouvelle dénomination.

— S'il s'appelait Bhikṣu, pourquoi Petits-Enfants? répliqua Tripitaka, perplexe.

— Je présume que le roi vient de mourir et qu'un petit enfant lui a succédé, suggéra Porcet.

— In vraisemblable! Cela ne se peut. Entrons et posons à nouveau la question quand nous serons en ville.

— Juste», approuva Sablet, «le vieux soldat n'en sait sans doute rien et paraît si effrayé par notre aîné qu'il doit radoter. Entrons dans la cité nous renseigner.»

Après avoir passé la troisième porte, ils débouchèrent sur une large avenue où s'offrit à leurs yeux le spectacle d'un vaste marché : une foule élégamment habillée de gens beaux et distingués. Voyez plutôt :

*Boutiques et maisons de thé aux stores tirés,
Cabarets bruyants remplis de chants et gaieté,
Des milliers de maisons au commerce prospère,
Sources de richesses dans chaque artère.
Trafiquants d'or et marchands de soie fourmillent,
Et, mus par le seul appât du gain, s'égosillent.
Scènes de prospérité, nobles manières,
Année de paix : mers calmes, pures rivières.*

Les quatre pèlerins, tirant le cheval et portant les bagages, déambulèrent longtemps dans les rues et les marchés, ne se lassant pas d'admirer leur animation. Ils étaient intrigués par les cages à oies placées à l'entrée de chaque maison.

«Ô disciples», s'exclama Tripitaka, «pourquoi les gens d'ici placent-ils une cage devant leur porte?»

À ces mots, Porcet remarqua à droite et à gauche, en effet, un alignement de cages couvertes de tissus de brocart de cinq couleurs. L'idiot se mit à rire : «Maître, je présume que c'est aujourd'hui un jour exceptionnellement faste

pour se marier ou recevoir des amis. Ils célèbrent tous quelque cérémonie.

— Fariboles! rétorqua Singet, «il ne se peut que ce soit le cas de chaque famille. Il doit y avoir une autre raison. Attendez que j'aie vu!»

Tripitaka le retint : «N'y va pas. Tu es trop laid : je crains que les gens n'en prennent offense.

— Je me transforme et reviens», répondit Singet.

Sacré grand saint! Il fit une passe, récita une incantation, se changea en abeille, déploya ses ailes, vola tout près et se glissa sous les rideaux de l'une des cages : en fait, c'était un petit enfant qui était assis à l'intérieur. Il repartit examiner une seconde cage : il en était de même. Il en visita successivement huit ou neuf : partout de petits enfants, tous des garçons; pas une fille! Certains jouaient, d'autres sanglotaient. Il y en avait qui grignotaient des fruits; d'autres dormaient.

Ces observations faites, Singet reprit sa forme originelle et revint annoncer au moine chinois : «Ces cages renferment de petits enfants. Les grands n'ont pas sept ans, les plus jeunes cinq ans au plus¹. Je n'en comprends pas la raison.»

Tripitaka ne savait à quoi s'en tenir.

Au tournant de la rue, ils aperçurent le kiosque doré d'un relais de poste.

«Mes disciples», se réjouit le Vénérable, «entrons! Nous pourrons d'une part nous renseigner sur la région, d'autre part y laisser le cheval au repos, enfin y trouver abri pour la nuit.

— Juste, très juste!» approuva Sablet, «allons-y tout de suite.»

Les quatre pèlerins y pénétrèrent gaiement. L'officier de service partit aussitôt les annoncer au maître de relais, qui vint les recevoir à la porte, un chacun. Il leur demanda, quand ils furent installés : «D'où venez-vous, vénérables?»

— L'humble moine que je suis», répondit Tripitaka, «est envoyé au paradis de l'Ouest chercher les Écritures par les grands Tang des terres de l'Est. Arrivés aujourd'hui en votre noble contrée, nous avons nos documents de voyage à faire viser et souhaiterions passer une nuit de repos en votre éminent *yamen*.»

Le maître de relais ordonna de s'occuper du thé. Dès

qu'il fut bu, il demanda aux préposés de préparer tout ce qui leur était nécessaire. Tripitaka remercia et demanda : «Me serait-il possible d'entrer aujourd'hui à la cour voir Sa Majesté et faire viser mes lettres de créance?»

— C'est impossible ce soir. Il vous faut attendre demain matin. Pour le moment, veuillez passer une nuit paisible en mon humble *yamen*.»

Peu après, quand tout fut prêt, le maître de relais pria les quatre pèlerins de partager avec lui le repas maigre. Puis il ordonna à ses gens de balayer les chambres d'hôte. Tripitaka l'en remercia infiniment. À peine assis, il reprit la parole : «Puis-je me permettre de vous importuner afin de m'éclairer au sujet d'une question qui ne m'est pas claire : je me demande comment vous considérez l'élevage des garçons en votre noble contrée.

— La raison humaine est une comme le soleil au ciel», répondit le maître de poste, «pour élever les garçons, il faut le sperme du père et les menstrues de la mère qui le porte dix mois¹ avant de lui donner naissance à terme. Puis elle le nourrit au sein trois ans. Ensuite son corps peu à peu se forme. Comment pourrions-nous l'ignorer?»

— Je constate à vos nobles paroles que vos pratiques ne sont en rien différentes de celles de notre humble pays. Mais lorsque je suis entré en ville, j'ai remarqué que les familles de chaque quartier avaient chacune une cage où elles enfermaient un petit enfant. Comme la chose ne me paraît pas claire, puis-je me permettre de vous interroger à ce sujet?»

Le maître de relais se pencha à l'oreille de Tripitaka pour lui murmurer : «Ne vous occupez point de cela, vénérable, ne posez pas de question à ce sujet, ne vous en mêlez point, *motus*! Reposez-vous, je vous prie, et reprenez la route demain matin.»

À ces mots, le Vénérable s'agrippa au maître de poste, exigeant des éclaircissements. Celui-ci ne faisait que secouer la tête et agiter la main : «Gare à vos paroles!»

Mais Tripitaka ne lâchait prise, demandant *mordicus* une réponse claire et précise, tant et si bien que le maître de relais n'eut d'autre choix que d'écarter les officiers présents. Resté seul à la lumière des lampes, il lui souffla à voix très basse : «Cette affaire des cages que vous venez de mentionner est la marque de l'inhumanité de notre souverain actuel. À quoi bon insister!

— Que voulez-vous dire par “inhumanité”? Je ne saurai avoir l'esprit en repos que si vous voulez bien me le faire comprendre.

— Le pays s'appelait royaume de Bhikṣu; il n'a pris le nom de cité des Petits-Enfants que sous l'influence de récentes chansons populaires¹. Il y a trois ans, un vieil homme, habillé à la façon d'un prêtre taoïste, avait amené avec lui une jeune fille d'à peine seize ans, d'un charme et d'une beauté qui la faisaient ressembler à Guanyin. Il l'offrit à notre actuel souverain, qui en fut si infatué qu'il lui donna le titre de reine de Beauté et n'eut plus le moindre regard pour les dames des trois palais ou les concubines des six cours. À se livrer au plaisir avec elle jour et nuit, il en a l'esprit épuisé, le corps émacié. Il ne mange presque plus et semble à l'article de la mort. La cour royale de médecine a épuisé les ressources de ses meilleures prescriptions, sans parvenir à le guérir. Le *daoshi* qui avait offert la fille reçut le titre éminent de beau-père royal. Il assurait disposer d'une recette secrète éminemment propre à prolonger la vie. Il avait parcouru les dix îlots et trois îles² afin de réunir tous les simples nécessaires. Mais il faut à ce médicament un “conducteur”³ terrible : un bouillon tiré de la concoction du cœur et du foie de mille cent dix petits enfants. Son absorption assure mille ans de longévité. Les jeunes garçons en cage ont été sélectionnés pour y être nourris. Les parents, par crainte du roi, n'osent se lamenter, mais ont contribué à répandre la rumeur à l'origine du nom de cité des Petits-Enfants. Comment qualifier cela autrement que par le terme d'inhumanité? Vénérable, quand vous paraîtrez à la cour demain matin, échangez vos lettres de créance, un point c'est tout. Ne faites pas allusion à cette affaire.»

Ceci dit, il lui tourna le dos et se retira.

Horriifié au point de se sentir les muscles roides et les os ramollis, le Vénérable ne put retenir les larmes qui roulaient sur ses joues. Il laissa soudain échapper cette exclamation : «Ô roi, ô berger égaré! La santé ruinée par tes débauches, comment peux-tu arracher la vie à tant de jeunes enfants? Misère! Malédiction! J'en mourrai de douleur...»

En témoigne ce poème :

*Égaré par l'ignorance, le roi pervers,
En débauches effrénées bonne santé perd.*

*Prenant des vies d'enfants pour allonger son destin,
Il tue pour échapper au châtimeut divin!
Au moins la terrible révélation
Arrache déchirante compassion,
À la lueur de la lampe soupirs et pleurs :
L'homme à Bouddha est plié par la douleur.*

«Maître, que vous arrive-t-il donc?» s'exclama Porcet en approchant, «ne vous tourmentez point! Vous ne faites que pleurer sur le cercueil d'autrui : à quoi rime de le transporter chez vous? Comme dit l'adage : *Quand le souverain l'ordonne, le sujet qui refuse de mourir manque de loyauté; si le père l'exige, le fils qui refuse de périr manque de piété filiale.* C'est son propre peuple, ses propres enfants qu'il détruit : en quoi cela vous concerne-t-il? Déshabillez-vous et dormez à votre aise! À quoi bon se tourmenter pour les anciens qui ne sont plus?

— Ô disciple, tu n'es pas compatissant», s'indigna Tripitaka en versant des larmes, «pour nous autres qui avons quitté nos familles, il n'est de mérite plus grand que les bonnes actions envers autrui. Comment un souverain, si obtus soit-il, peut-il agir aussi inconsidérément? A-t-on jamais prolongé ses années en mangeant du cœur et du foie humains? Comment pareille inhumanité pourrait-elle me laisser indifférent?

— Maître, ne vous en affligez donc point», intervint Sablet, «demain, à l'occasion de l'échange des lettres de créance, nous pourrons en parler au roi face à face. S'il ne se rend pas à nos arguments, essayons de voir quel genre de beau-père lui est associé : il est à craindre que ce soit un monstre avide de chair humaine, qui a trouvé ce moyen de satisfaire ses goûts. Sait-on jamais!

— Conscient-de-la-Pureté a raison», approuva Singet, «maître, il faut dormir. Attendez demain : je vous accompagnerai à la cour et saurai ce qu'il en est, de ce beau-père. Si c'est un homme, il n'y a rien à craindre d'autre que son ignorance de la juste Voie et son égarement dans une direction déviante¹ qui lui fait croire que la vérité peut être atteinte par les seules plantes et drogues : laissez-moi le convertir en lui révélant les grands principes préexistants à l'ordre céleste. Si c'est une créature perverse, je la saisirai et la montrerai sous son vrai jour au roi pour l'amener à nourrir son corps en élargissant les

désirs¹. Je ne lui permettrai certainement pas de porter atteinte à la vie d'aucun de ces enfants.»

À ces mots, Tripitaka s'inclina et répondit en rendant hommage à Singet : «Ô disciple, c'est un excellent discours, excellent! Mais quand nous verrons ce souverain égaré qui ne tolère pas de question à ce sujet, n'est-il pas à craindre que, sans autre forme de procès, il ne nous reproche de répandre de calomnieuses rumeurs? Que faire alors?

— Je dispose de la puissance magique de la Loi», répliqua Singet en souriant, «je commencerai par enlever tous ces enfants des cages et les éloigner de la cité, de sorte que demain il ne lui restera aucune créature dont il pourrait faire arracher le cœur. Les autorités locales ne manqueront pas de présenter leurs rapports. Le roi devra manifester sa volonté soit par un entretien avec le beau-père royal, soit en procédant à une nouvelle sélection. Nous profiterons de ce moment pour présenter notre placet, dont il ne saurait nous blâmer.

— Comment vas-tu éloigner les enfants?» redemanda Tripitaka, tout heureux à cette perspective, «si tu y parviens, mon sage disciple, ta vertu sera aussi haute que le ciel! Il faut agir vite : le moindre retard, et il est à craindre qu'il ne soit plus temps!»

Rassemblant toutes ses énergies spirituelles, Singet s'apprêta aussitôt à partir. «Restez assis avec le Maître!» recommanda-t-il à Porcet et Sablet, «attendez que j'aie agi : quand vous verrez passer un grand coup de vent frais, cela signifiera que les enfants sortent de la ville.»

Tous trois récitèrent en chœur : «*Namo*² Bouddha maître des médecines et sauveur de toute créature³, *namo* Bouddha!»

À peine sorti, le grand saint siffla, s'éleva dans les airs, fit une passe, récita l'incantation appropriée et par le cri «*om*, pur monde de la Loi», convoqua le dieu des murs et fossés, la divinité locale et ses assesseurs⁴, ainsi que les révélateurs des cinq orientes, les quatre protecteurs⁵, les six dieux du jour et les six de la nuit, les défenseurs de la foi⁶ et une foule d'autres êtres divins. Rassemblés dans l'espace, ils saluèrent Singet : «Grand saint, quelle affaire urgente vous amène à nous convoquer en pleine nuit?

— Notre route nous a conduits au pays de Bhikṣu dont le roi se conduit de façon inhumaine : accordant foi à des



À minuit, les dieux emportèrent les cages et les mirent en lieu sûr.

conseils pervers, il s'apprête à faire arracher le cœur et le foie de petits enfants pour en tirer le "conducteur" d'une potion qui lui donnera "longue vie", espère-t-il. Mon maître trouve cela parfaitement intolérable; il voudrait que je sauve ces vies innocentes et que je détruise la créature perverse. Voilà pourquoi je vous prie d'user chacun de vos pouvoirs magiques afin de m'enlever les petits garçons dans toutes les cages exposées à travers les rues de la ville, avec leurs cages aussi bien. Emportez-les au creux d'une montagne ou cachez-les au fond d'une profonde forêt un ou deux jours. Donnez-leur des fruits à manger, de sorte que ces enfants ne souffrent pas de la faim, et protégez-les de façon à les empêcher de pleurer de peur. Quand j'aurai éliminé la perversité, rétabli l'ordre dans le pays et remis le roi dans le droit chemin, vous nous les rendrez, au moment de notre départ.»

Les dieux obtempérèrent, chacun abaissant son nuage par la vertu de ses pouvoirs divins. Un vent glacial tourbillonnait dans la ville, accompagné d'un épais brouillard.

Un vent de pluie qui balaie toutes les étoiles, une chappe de brouillard qui couvre la lune sur mille lieues : d'abord une brise grossissante, puis le rugissement de la tempête. Chacun aurait voulu se porter au secours de son enfant, mais dans l'ouragan les cages deviennent protection de la chair de leur chair. Un froid à ne pas mettre le nez dehors, à geler les vêtements durs comme fer. Les parents se désolent, pères et mères sont dans l'angoisse. Un vent sombre enveloppe la terre entière, tandis que les dieux emportent les cages. Cette nuit de désolation sera suivie d'un matin radieux!

En témoigne aussi ce poème :

*La porte du Bouddha est pleine de compassion :
Mahâ¹, dit-on, des mérites de la bonté.
Telle est la vertu qu'accumulent tous les saints :
Aux trois refuges² sont liés les cinq commandements³.
Quel serait le sort de ce millier d'enfants,
Sans l'égarement du roi de ce pays?
En les protégeant pour l'amour de son maître,
Singet acquiert mérites plus grands que pâra⁴!*

À minuit, les dieux emportèrent les cages et les cachèrent en lieu sûr.

Le Novice abaissa son nuage au-dessus du poste de

relais. Il entendait ses trois compagnons qui continuaient à réciter : «*Namo* Bouddha, maître des médecines et sauveur de toute créature!» Fort aise, lui aussi, il s'approcha et cria : «Maître, me voici. Que pensez-vous de la tornade de cette nuit?»

— Superbe! répondit Porcet.

— Qu'en est-il du sauvetage des enfants? demanda Tripitaka.

— Ils sont chacun à l'abri. On nous les ramènera au moment de notre départ.»

Le Vénérable remercia et remercia encore avant de se retirer.

À l'aube, Tripitaka se réveilla et commença à s'habiller avec soin : «Conscient-de-la-Vacuité, je profite de cette heure matinale pour procéder à l'échange des lettres de créance.

— Maître, je crains que vous ne soyez à la hauteur, si vous y allez seul : attendez que je vous accompagne et voie ce qu'il est de ce beau-père royal.

— Je crains que le roi ne trouve à redire, si tu y vas sans consentir aux cérémonies d'usage.

— Je ne me montrerai pas. Je vous suivrai invisible, pour assurer votre protection.»

Tripitaka en fut fort aise et recommanda à Porcet comme à Sablet de bien surveiller les bagages et le cheval. Il était sur le point de partir quand le maître de poste passa le voir et remarqua combien la tenue du Vénérable était différente de celle de la veille.

Drapé d'un kašaya bordé de brocart aux étranges joyaux, il portait sur la tête un bonnet à la Vairocana¹. Crosse à neuf anneaux en main, il retenait sous sa poitrine une divine lumière. Il gardait serrés sur lui les documents de voyage, enveloppés dans une pochette de soie. On eût dit un arhat descendu sur terre, un vrai visage de Bouddha vivant.

Après l'échange des salutations, le maître de relais se pencha à l'oreille de Tripitaka pour lui recommander à voix basse de ne pas se mêler de ce qui ne le regardait pas. Le moine chinois acquiesça d'un hochement de tête.

Le grand saint, qui se tenait à l'écart, récita l'incantation et, d'une secousse, se changea en insecte² qui partit en bourdonnant se poser sur le couvre-chef de Tripitaka. Sortis du poste de relais, ils se hâtèrent vers la cour.

À l'entrée du palais, à la vue de l'officier de garde, Tripitaka le salua :

« L'humble moine que voici est envoyé par les grands Tang des terres de l'Est en quête des Écritures au paradis de l'Ouest. Arrivé présentement en votre noble contrée, je me dois d'échanger mes lettres de créance. Je souhaiterais voir Sa Majesté et vous supplie de bien vouloir transmettre ma requête. »

L'officier s'exécuta, à la grande joie du roi qui s'exclama : « Un moine venu de si loin a sûrement accompli la Voie ! » Il ordonna de le faire entrer. L'officier retourna chercher le Vénérable. Après avoir exécuté le rituel du cérémonial au pied des marches, Tripitaka fut invité à s'asseoir : il remercia et prit place. Il observait le visage émacié du roi et son air épuisé : il avait peine à joindre les mains pour saluer ; sa voix se brisait. Quand le Vénérable lui tendit son document, son regard trouble s'y attacha longtemps avant qu'il n'apposât le sceau royal et le rendit à Tripitaka, qui le rangea soigneusement.

Le roi allait lui demander la raison de cette quête, quand il entendit l'officier de service auprès du trône lui annoncer la venue de Sa Seigneurie le beau-père. Appuyé sur de jeunes eunuques, le souverain descendit tant bien que mal de la « couché du dragon¹ » pour s'incliner devant celui qui arrivait.

Pris de court, le Vénérable se releva en hâte et se tint debout sur le côté. Tournant à demi la tête, il vit que c'était un vieux taoïste qui gravissait les marches de jade en se donnant un air important.

Sur la tête, un bonnet de prêtre en soie fine à volutes de nuages jaune oie pâle, il portait une cape de soie et plumes de grue parfumée à l'aloès, la taille serrée d'une triple cordelette de laine bleue, les pieds dans des sandales de chanvre de lianes tressées à bout recourbé. Il tenait à la main une canne de jonc à neuf nœuds au pommeau en dragon lové, une bourse de brocart, brodée de phénix et dragons enlacés, suspendue sur la poitrine. Son visage de jade luisait, encadré d'une flottante barbe chenue. Ses pupilles d'or jetaient des flammes et ses yeux allongés dépassaient la barre de ses sourcils. Il avançait dans une brume odorante dont chacun de ses pas soulevait un nuage.

Au pied du trône, les officiers l'accueillent mains jointes, annonçant d'un même cri l'arrivée du beau-père de la nation à la cour du roi.

Arrivé à la salle d'audience, le « beau-père de la nation »

entra d'un air hautain, sans daigner prêter hommage au roi qui lui dit en s'inclinant : « Nous sommes ravi que vous nous honoriez de votre présence matinale. » Il le pria aussitôt de s'asseoir à sa gauche sur le coussin brodé. Tripitaka fit un pas en avant, s'inclina et déclara : « Beau-père de la nation, l'humble moine que voici vous salue. »

Le beau-père restait droit sur son siège. Au lieu de rendre la politesse, il se tourna vers le roi : « D'où vient ce moine ? »

— Il est envoyé par les Tang des terres de l'Est chercher les Écritures au paradis de l'Ouest. Il est venu échanger ses lettres de créance.

— La route du paradis est ténébreuse¹», rétorqua avec un rire sarcastique le taoïste, « à quoi bon la parcourir ? »

— L'Ouest a toujours été le pays du bonheur absolu», répliqua le moine chinois, « pourquoi le dédaigner ? »

— *Le moine est le disciple du Bouddha*, selon l'antique parole qui est venue à mes oreilles», intervint le roi, « je me demande si, en fin de compte, les moines sont capables de transcender la mort ou s'ils peuvent obtenir du Bouddha longue vie. »

À ces mots, Tripitaka joignit précipitamment les paumes et répondit : « Pour celui qui s'est fait moine tous les obstacles de l'enchaînement des causes² cessent. Pour qui comprend sa nature, tous les phénomènes sont illusoires. La Grande Sagesse³, vaste et disponible, demeure dans la sphère de la non-naissance; dans le silence des vrais mystères, elle vagabonde à l'intérieur de l'extinction⁴. Quand les trois mondes⁵ sont vides, toute origine est en ordre; lorsque les six sens⁶ sont purifiés, tous les germes sont exténués. Qui fortifie sa sincérité et sa conscience, connaîtra son cœur et son esprit : l'âme purifiée devient brillant miroir purifiant tout ce qui s'y reflète.

« Un vrai visage n'a ni manque ni excès et se voit dans la vie antérieure. Mais toutes les formes de l'illusion vont à leur destruction : à quoi bon les chercher hors de sa condition? Mérites et méditation sont sources de concentration; aumônes et charité sont la vraie base de l'austérité. L'habileté suprême paraît maladresse, car elle se garde d'agir en toutes circonstances. Le meilleur planificateur ne calcule pas, car il sait qu'il faut toujours laisser faire. Il suffit de ne pas agiter son esprit pour que tout aille à la



*Le beau-père du royaume conclut le discours par un éclat de rire.
Montrant du doigt le moine chinois [...].*

perfection. Renforcer le *Yang* en tirant sur le *Yin*, n'est en vérité que billevesée. Offrir longévité en appât n'est en réalité que paroles creuses.

« Il suffit de rejeter toutes les poussières qui font obstacle et savoir que tout est vacuité. Dans la simplicité et la réduction des désirs demeure le secret de la jouissance naturelle d'une vie sans limite. »

Le beau-père du royaume conclut le discours par un éclat de rire. Montrant du doigt le moine chinois : « Ha, ha, ha ! Tu as la bouche pleine d'idioties, mon bon moine ! Vous autres dont la voie passe par l'extinction, vous parlez de la connaissance de la nature de soi, alors que vous ne savez ni d'où elle vient, ni comment elle s'éteint ! Vos exercices de méditation immobile sont pratiques aveugles et absurdes, tout comme le souligne le dicton : *Assis, assis, assis ! t'auras le cul pourri !* Qui joue avec le feu, s'en brûlera les doigts ! Ne sais-tu pas cela ? Qui pratique l'immortalité, a des os de merveilleuse fermeté, qui atteint la Voie, l'esprit de merveilleuse acuité. Je vais dans la montagne visiter les amis, panier et gourde à la main, j'y cueille simples de toutes sortes pour le salut de l'humanité. Des narcisses je me fais un chapeau et des orchidées une litière. Je chante en battant des mains et, après la danse, sommeille sur les nuages. Exposant les lois du Tao, je répands la juste doctrine du suprême Laozi. Je distribue de l'eau de charme pour débarrasser le monde de ses miasmes. Je tire du ciel et de la terre leurs sublimes énergies et cueille la quintessence du soleil et de la lune. L'élixir se noue par l'agitation du *Yin* et du *Yang*, se cristallise dans l'utérus par l'eau et le feu.

« Quand le *Yin* du double huit¹ commence à diminuer, règne le vague et le sombre. Lorsque grandit le *Yang* du triple neuf², tombent les ténèbres. Je ramasse les simples au gré des quatre saisons, et forme l'élixir neuf fois retourné³. Chevauchant le phénix bleu, je monte aux palais Pourpres⁴ ; sur la grue blanche, je m'élève jusqu'à la capitale de jaspe. Je participe à toutes les splendeurs du ciel, montrant avec zèle les merveilles du Tao. Est-ce comparable à votre doctrine bouddhique de quiétude, à votre sombre divinité de l'extinction, à la puante carcasse que laisse le *nirvâna*, sans même vous sortir de la poussière vulgaire ! Entre les trois doctrines⁵ il n'en est point de supérieure : depuis toujours seul le Tao mérite respects et honneurs ! »

Le roi fut ravi de ce discours que tous les courtisans applaudirent : «Seul, en effet, le Tao mérite respects et honneurs, seul le Tao!»

Devant ces acclamations unanimes en faveur de son adversaire, Tripitaka avait peine à surmonter la honte et l'embarras. Le roi n'en donna pas moins l'ordre au service des banquets de préparer un repas végétarien pour que le moine venu de si loin se restaurât avant de quitter la cité en direction de l'ouest.

Tripitaka remercia le roi de la grâce qu'il lui faisait, et se retira. Il descendait de la salle et se dirigeait vers la sortie, lorsque Singet s'envola de son bonnet pour lui murmurer au bord de l'oreille : «Maître, ce beau-père de la nation est une créature perverse dont le roi a subi le souffle maléfique. Allez au poste de relais attendre votre repas, pendant que je reste par ici à l'écoute des nouvelles.»

Tripitaka comprit et sortit seul du palais.

Voyez-moi ce Singet : d'un coup d'aile, il s'en fut se poser sur l'écran de jade de la salle aux Clochettes-d'Or, au moment, précisément, où le commandant des cinq districts¹ venait présenter son rapport : «Mon Seigneur, une tornade glacée a, cette nuit, emporté tous les enfants et leurs cages, dans tous les quartiers et dans chaque maison, sans laisser la moindre trace.»

Aussi surpris que contrarié à cette nouvelle, le roi se tourna vers le beau-père : «Le Ciel veut Nous détruire! N'est-ce pas ce qu'implique cet incident? Les médecins royaux sont restés impuissants contre la grave maladie qui Nous accable depuis des mois. Par bonheur, vous m'aviez procuré une divine recette : c'est précisément aujourd'hui à midi que devait avoir lieu l'extraction du cœur et du foie de ces enfants, ce qui aurait servi de "conducteur" au remède. Ce vent glacial qui les a inopinément emportés, que peut-il signifier d'autre que la volonté du Ciel de Nous annihiler?»

— Ne vous tourmentez point, Votre Majesté», répondit le beau-père de la nation en souriant, «ce coup de vent est en fait longue vie que le Ciel envoie à Votre Majesté.

— Comment pouvez-vous dire cela, alors que cette tornade Nous a enlevé les enfants dans leur cage?»

— À l'instant, à peine entré à la cour, j'ai aperçu un merveilleux conducteur de drogue, bien meilleur que celui que peuvent fournir ces mille cent dix cœurs d'enfants.

Ceux-ci ne sauraient prolonger la vie de Votre Majesté que de mille ans. Mais de celui-là, le conducteur, pris avec mon divin remède, vous donnerait dix mille années de plus.»

Comme le roi ne comprenait manifestement pas de quel produit il s'agissait et demandait avec insistance quelque éclaircissement, le beau-père répondit :

«J'observe que le bonze des terres de l'Est envoyé en quête des Écritures dispose d'organes d'une grande pureté et d'un visage d'une beauté régulière. C'est un corps véritable, formé au cours de dix générations d'austérités. Moine depuis l'enfance, il n'a encore jamais répandu son *Yang* et vaut dix mille fois plus que ces enfants. Si l'on prépare une décoction avec son cœur et son foie, administrée avec mon remède, ce sera dix mille ans de longévité garantis.»

À peine l'eût-il entendu, que le roi à l'esprit confus y crut ferme et répliqua : «Pourquoi ne pas me l'avoir dit plus tôt? Il convient de le retenir, s'il possède une telle efficacité. Il ne fallait pas le laisser repartir!

— Quelle difficulté y a-t-il là? Puisque le service des banquets est chargé de lui préparer un repas, il n'aura point quitté la ville avant d'avoir mangé. Donnez sans délai l'ordre urgent de fermer les portes de la cité. Faites cerner le relais par vos troupes et amener le bonze pour lui demander poliment son cœur. S'il y consent, qu'on lui ouvre la poitrine et l'arrache sur-le-champ. Une sépulture royale sera accordée à son cadavre et un temple élevé en son honneur, où il pourrait jouir d'offrandes continuelles. S'il refuse, que l'on emploie la force et des méthodes plus brutales : on lui prendra de toute façon le cœur en lui ouvrant le corps attaché à un pilier. La chose ne souffre aucune difficulté.»

Le roi à l'esprit confus agit comme il le suggérait et fit fermer les portes. Il dépêcha les gardes de la Forêt-de-Plumes¹ cerner le relais.

Dès qu'il apprit ces nouvelles, Singet regagna à tire-d'aile le poste, reprit son aspect originel et se tourna vers le moine chinois :

«Maître, malheur! Malheur!»

Tripitaka partageait avec Porcet et Sablet le repas gracieusement octroyé par le roi, lorsque ces mots frappèrent soudain ses oreilles; sous le coup de la frayeur, les trois divinités cadavériques² se dispersèrent, la fumée lui sor-

tant par les sept ouvertures¹ : il s'effondra dans la poussière, couvert de sueurs froides, les yeux troubles et la bouche sans voix.

Affolé, Sablet se précipitait pour le relever en criant : « Réveillez-vous, maître, réveillez-vous ! »

« Quel malheur ? De quel malheur s'agit-il ? » répétait Porcet, « tu aurais pu y venir plus doucement au lieu d'effrayer ainsi le Maître.

— Depuis que le Maître a quitté la Cour, j'ai pu m'assurer que le beau-père royal est une créature maléfique. Peu après, le commandant a fait part de la disparition des enfants emportés par la tornade. Il a su tourner en joie la contrariété qu'en éprouvait le roi : « C'est tout au contraire le Ciel qui vous envoie longue vie ! » Il s'apprête à tirer du Maître le cœur et le foie qui serviraient de conducteur et procureraient dix mille ans de longévité. Accordant foi à ces perfides paroles, l'abruti de roi fait cerner le relais par ses troupes d'élite et envoie sa garde solliciter du Maître le don de son cœur.

— Un acte de compassion bel et bon ! » s'exclama Porcet avec un gloussement sarcastique, « de braves petits, que tu as sauvés ! La belle tornade que tu as provoquée ! Mais c'est sur nous que retombe le malheur ! »

Tripitaka se relevait, tremblant de tous ses membres. Il s'agrippa à Singet et, sur un ton suppliant : « Ô sage disciple, que faire en ces circonstances ? »

— La seule chose à faire est de faire passer l'aîné pour le jeune.

— Que veux-tu dire par « faire passer l'aîné pour le jeune » ? demanda Sablet.

— S'il veut sauver sa vie, le Maître doit devenir le disciple. L'on ne saurait le préserver qu'à ce prix, répondit Singet.

— Si tu peux me sauver la vie », suppliait Tripitaka, « je veux bien devenir ton disciple ou le disciple de ton disciple ! »

— Dans ce cas, ne perdons pas de temps, il n'y a pas à hésiter : Porcet, apporte-moi vite de la boue ! » ordonna Singet.

L'idiot partit aussitôt remuer de la terre avec son râteau. Comme il n'osait pas sortir chercher de l'eau, il se contenta de soulever les pans de sa robe et de pisser dessus, de façon à rouler une boule de boue puante qu'il tendit à

Singet. Force lui fut de l'aplatir et de se l'appliquer sur le visage. Il demanda au moine chinois de se tenir debout immobile et, sans un mot d'explication, lui plaqua le masque de boue sur la figure, récita une incantation, souffla dessus de son haleine magique et cria : « Transforme-toi ! »

Le Vénérable prit le faciès du singe. Il ôta sa robe et l'échangea contre les vêtements de Singet. Habillé à la façon du Maître, celui-ci fit une passe, prononça l'invocation et, d'une secousse, changea son visage en celui de Tripitaka. Même Porcet et Sablet auraient eu du mal à le reconnaître.

À peine avaient-ils fini de se déguiser que tambours et gongs retentissaient de tous côtés dans la presse des lances et des sabres. C'était le commandant de la garde qui encerclait le relais à la tête de trois mille hommes. Un officier en habit de brocart entra dans la cour pour demander si un vénérable des terres de l'Est ne se trouverait pas là.

Atterré, le maître de poste s'agenouilla tout tremblant et, désignant du doigt la pièce : « Dans les appartements du bas... »

L'officier s'en approcha aussitôt : « Vénérable du pays des Tang, mon roi vous convoque. »

Porcet et Sablet soutenaient le faux Singet, prêt à défaillir. C'est alors que le faux Tripitaka sortit de sa chambre, salua l'homme et lui demanda :

« Éminent officier en habit de brocart, que veut Sa Majesté de mon humble personne ? »

L'homme s'avança, saisit fermement le moine et répondit : « Allons à la cour, toi et moi : je présume que tu es de quelque utilité. »

Hélas, le cas de le dire :

*Quand perversité l'emporte sur bonté,
Charité ne conduit qu'aux calamités !*

Si, en fin de compte, vous ne savez quel fut pour leurs vies l'enjeu de ce départ, écoutez donc la séance qui suit !

CHAPITRE LXXIX

À LA POURSUITE DES MONSTRES
 ILS RENCONTRENT L'ÉTOILE DE LONGÉVITÉ¹,
 ET, EN PRÉSENCE DU SOUVERAIN RÉGNANT,
 SAUVENT LES PETITS ENFANTS².

Il vous a été dit comment le garde en habit de brocat avait tiré hors du poste de relais le faux Tripitaka, lequel avait été traîné à la porte du palais, entouré d'une troupe de l'armée de la Forêt-de-Plumes.

« Nous avons amené le moine chinois. Veuillez prendre la peine de l'annoncer à Sa Majesté », dirent-ils à l'officier de faction au portail.

Celui-ci s'exécuta. Le souverain à l'esprit confus invita donc le faux Tripitaka à entrer. Resté seul au milieu des marches tandis que les officiers s'agenouillaient, le moine chinois déclara d'une voix forte :

« Ô roi du pays de Bhikṣu, qu'avez-vous à me dire pour avoir convoqué mon humble personne ? »

— Nous sommes affligé d'une maladie qui Nous accable depuis longtemps sans guérison en vue », répondit en souriant le roi, « mais fort heureusement Notre beau-père Nous a fait don d'un remède dont tous les ingrédients ont été réunis. Il ne manque plus que le "conducteur". Nous vous avons convoqué pour l'obtenir. En cas de guérison, on vous élèvera un sanctuaire où vous jouirez de sacrifices aux quatre saisons et d'encens perpétuellement allumé par les soins de l'État de génération en génération.

— Moi qui ai quitté ma famille et suis venu ici avec mon corps pour toute possession, je ne sais si Votre Majesté a demandé à Votre beau-père de quoi il aurait besoin pour servir de "conducteur".

— Il lui faudrait le don de votre cœur.

— Je ne le cacherai point à Votre Majesté : j'en ai de plusieurs sortes et ne sais laquelle Lui conviendrait.

— Le noir, bonze, répliqua le beau-père en le montrant du doigt.

— Dans ce cas, faites vite chercher un couteau, que je

m'ouvre la poitrine : je suis respectueusement à vos ordres et serai heureux de vous obliger si j'en ai un.»

Le souverain obtus le remercia avec effusion. Il envoya aussitôt l'officier de service quérir un coutelas qui avait la forme d'une oreille de taureau. Celui-ci le tendit au faux Tripitaka qui le prit en main, écarta ses vêtements, bomba le torse et, de la main gauche se tâtant le ventre, il en trancha la peau, avec un brusque crissement, de la droite qui tenait le couteau : il en sortit dans un grand bruit de glouglou tout un tas de cœurs!

Les officiers civils en étaient pâles d'effroi et les capitaines paralysés de frayeur.

«Voilà bien la duplicité d'un bonze aux cœurs multiples!» se récria le beau-père de la nation du haut de la salle.

Le faux Tripitaka se mit à détacher les cœurs dégoulinants de sang les uns des autres pour les présenter à la vue de chacun : il y en avait de toutes sortes, rouge, blanc, jaune, avaricieux, ambitieux, jaloux, cauteux, gagnier, hautain, méprisant, meurtrier, vicieux, apeuré, prudent, téméraire, obscur et sans nom, bref des cœurs mauvais de tous genres, mais de cœur noir, point.

Stupéfait, le roi à l'esprit obtus était terrifié au point de ne pouvoir articuler la moindre parole. Il finit par balbutier tout tremblant : «Range-moi ça! range-moi ça!»

À bout de patience, le faux Tripitaka usa de magie pour les récupérer et réapparut sous sa forme originelle.

«La vue de Votre Majesté est dépourvue de toute pénétration!» s'exclama-t-il, tourné vers le souverain obtus, «nous autres moines partageons tous un même cœur entièrement bon. Nul n'a le cœur aussi noir que votre beau-père, ce serait le meilleur "conducteur" qui soit! Si vous ne me croyez pas, permettez-moi de le lui arracher pour que vous puissiez le constater.»

À ces mots, le beau-père de la nation écarquilla vivement les yeux pour observer plus attentivement son interlocuteur : le bonze avait changé de peau et ne présentait plus le même aspect. Aïe! Il reconnut Singet le grand saint d'antan, de vieille renommée datant de cinq cents ans. Prenant son élan, il bondit dans l'espace. D'une culbute dans les nuages, le Novice le poursuivit en criant : «Où vas-tu? Tâte de mon bâton!»

Le beau-père se lança à sa rencontre en maniant la

crosse en forme de dragon lové. Ce fut entre les deux adversaires un beau combat au milieu des airs :

Trique contre crosse emplissent le vide de nuées. Le beau-père de la nation est en fait un monstre exploitant la séduction d'une fille maléfique. Profitant d'une maladie due à la lasciveté, l'être pervers voulait massacrer les enfants. Il se heurte aux divins pouvoirs du grand saint : en s'emparant de la créature, celui-ci sauvera ces gens et le délivrera de l'épreuve. Redoutable assurément, la trique de fer, dont la crosse soutient admirablement les assauts.

Ils combattent à en obscurcir le ciel de la cité, où chacun pâlit de frayeur. Les officiers civils et militaires n'ont plus l'âme chevillée au corps. Le visage des dames et filles du palais est décomposé. Terrifié et tremblant, ne sachant que faire, l'obtus souverain du pays de Bhikṣu cherche désespérément à se cacher. La trique se lève comme tigre surgissant de la montagne, la crosse s'abat comme dragon sautant hors de la mer.

Le grand trouble qui agite la cité de Bhikṣu permettra claire séparation du juste et du pervers.

Au bout d'une vingtaine de durs engagements, la canne au dragon lové ne tenait plus devant la trique cerclée d'or. Profitant d'une feinte, le monstre se transforma en rayon froid qui se laissa tomber dans la cour intérieure du palais pour emporter la reine démoniaque, elle aussi changée en lumière froide, et disparaître on ne sait où.

Le grand saint abaissa son nuage, regagna la salle d'audience et lança à l'adresse des officiers : «Le fameux "beau-père de la nation" que vous avez!»

Tous de s'incliner pour exprimer leur gratitude au divin moine.

«Trêve de civilités! Allez plutôt voir où peut se trouver votre abruti de souverain!

— À la vue du combat notre roi, effrayé, s'est caché, nous ne savons dans quel palais.

— Cherchez-le sans tarder! Ne laissez pas Belle, la reine, l'enlever!»

À ces mots, les officiers, sans plus se soucier du respect de la séparation entre quartiers intérieurs et extérieurs, se précipitèrent avec le Novice au palais de Belle, qui était désert : pas trace non plus de la reine. Du palais principal, de ceux de l'Est et de l'Ouest comme des six cours, la foule des épouses royales vint saluer avec gratitude le grand saint, qui leur dit : «Relevez-vous! Ce n'est pas encore le

moment de remercier : partez à la recherche de votre seigneur et roi!»

Peu après, l'on vit apparaître quatre ou cinq eunuques qui soutenaient le souverain à l'esprit confus, venant de derrière la salle de Prudente-Conduite¹. Les ministres se prosternèrent jusqu'à terre et s'exclamèrent d'une même voix : «Seigneur et maître! Le vrai a pu se distinguer du faux grâce à la venue de ce divin moine : le beau-père de la nation est en fait une créature maléfique. Belle, la reine, a disparu également.»

À ces mots, le roi pria le Novice de quitter les lieux pour la salle de réception solennelle où, après l'avoir remercié, il lui demanda :

«Vénérable, vous aviez l'air si noble et digne quand vous vous êtes présenté. Comment avez-vous pu changer maintenant de visage?»

— Pour ne rien vous celer», répondit en riant le Novice, «celui qui s'était présenté la première fois était mon maître, Tripitaka, le frère de l'empereur Tang. Je suis son disciple, Singet Conscient-de-la-Vacuité. Il en a deux autres, Porcet Conscient-de-ses-Capacités et Sablet Conscient-de-la-Pureté, présentement au poste de relais. Vous sachant circonvenu par le monstre qui voulait arracher le cœur à mon maître pour servir de "conducteur" à son remède, j'ai pris son apparence pour terrasser la créature, moi, Singet.»

Dès qu'il l'apprit, le roi ordonna au premier ministre de son conseil de se rendre aussitôt au relais les prier de paraître à la cour.

Tripitaka avait appris que Singet combattait le monstre dans l'espace, ce qui le laissait dans une telle appréhension qu'il n'avait plus l'âme chevillée au corps. Fort heureusement, Porcet et Sablet étaient là pour le protéger. Et il avait à porter sur le visage ce masque d'argile puant. Aussi était-il en proie aux plus sombres pensées lorsqu'il s'entendit appeler :

«Maître de la Loi, nous sommes envoyés par le roi du pays de Bhikṣu afin de vous prier d'entrer à la cour pour les actions de grâce.

— Maître», intervint Porcet en riant, «ne craignez rien, ne craignez rien! Cette fois, il ne s'agit pas de vous arracher le cœur. Notre condisciple aîné a dû l'emporter : ils vous invitent pour vous remercier.

— À supposer que l'invitation soit destinée à célébrer la victoire, comment se présenter devant les gens avec ce masque puant?

— Il n'y a pas le choix. Allons voir Singet : il saura vous en délivrer.»

Le Vénérable n'avait en effet d'autre solution que de quitter la cour du relais, appuyé sur Porcet, tandis que Sablet portait les bagages et tirait le cheval. À leur vue, le premier ministre ne put cacher sa frayeur :

«Mes aïeux! Mais ils ont têtes de monstres et caboches d'êtres maléfiques!

— Envoyé de la cour», répliqua Sablet, «ne vous formalisez point de notre laideur. Nous sommes nés ainsi. Quant à notre maître, il redeviendra beau lorsqu'il aura vu notre condisciple.»

Tous trois suivirent l'escorte et entrèrent sans attendre d'être convoqués. À leur vue, Singet descendit de la salle pour les accueillir, arracha le masque du Maître, et, lui soufflant au visage de son haleine magique, cria : «Rectification!» Le moine reprit aussitôt son aspect premier et se sentit en meilleure forme que jamais. Le roi descendit le recevoir en personne en le traitant de «vénérable Boudha, maître de la Loi».

Après avoir attaché le cheval, maître et disciples montèrent dans la salle. Singet prit la parole : «Est-ce que Votre Majesté saurait d'où vient le monstre? Laissez-moi vous le capturer de façon à couper court à tous risques de malheurs ultérieurs.»

Les reines des trois palais et les concubines des six cours se tenaient derrière l'écran de jade. À peine eurent-elles entendu le Novice proposer d'éliminer le danger de calamités nouvelles qu'elles se précipitèrent toutes sans égard au respect de la séparation des sexes.

«Nous supplions le vénérable Bouddha et divin moine d'exercer la puissance de la Loi afin d'arracher la mauvaise herbe jusqu'aux racines et l'éliminer radicalement», déclarèrent-elles en s'inclinant, «nous vous en vouerons une gratitude sans mesure. Nous saurons vous en récompenser généreusement.»

Singet se hâta de leur rendre leurs saluts, se contentant d'insister pour que le roi lui indiquât où le monstre habitait.

«Je le lui avais demandé il y a trois ans, à son arrivée»,

répondit le souverain en contenant son embarras, «il m'avait affirmé habiter non loin de la cité, au sud, à soixante-dix lis par la route, au domaine dit de Pure-Splendeur sur le versant de la Forêt-de-Saules. Sans fils à un âge avancé, il n'avait eu qu'une fille de son dernier mariage; comme elle avait à peine seize ans et n'était pas promise, il était disposé à me l'offrir. La trouvant ravissante, je l'ai acceptée et traitée en favorite. Ensuite, je suis tombé inopinément malade. Aucun remède ne se révélait efficace. Il m'avait assuré qu'il connaissait une recette infaillible; mais il lui fallait une décoction de cœurs de petits enfants comme "conducteur". J'étais d'une telle incompétence que je l'ai cru sur paroles et ai fait sélectionner en conséquence de petits enfants dans le peuple. On avait fixé le jour d'aujourd'hui pour leur extraire le cœur. Nous ne nous attendions pas à votre visite, ni à la disparition des cages. C'est alors qu'il a fait observer que, le divin moine ayant pratiqué la vérité au cours de dix réincarnations successives sans jamais répandre de son *Yang* primordial, son cœur, si nous l'obtenions, serait dix mille fois plus efficace que celui des petits enfants. Nous nous sommes laissé égarer sur le moment, sans penser que vous découvririez le monstre. J'ose espérer que vous exercerez toute l'étendue de votre pouvoir pour éliminer les conséquences du mal et je suis prêt à vous remettre la richesse entière du pays en récompense.

— Pour ne rien vous celer», répliqua en riant Singet, «les petits enfants en cage, c'est mon maître qui, par compassion, m'a chargé de les cacher. Ne parlez pas de récompenses et laissez-moi le mérite d'avoir capturé le monstre. Porcet, viens avec moi!

— À tes ordres, mais le ventre vide, je ne peux donner toute ma force.»

«Que le service des banquets fasse préparer au plus vite un repas maigre!» ordonna aussitôt le roi. Le festin ne tarda pas à être servi.

Lorsqu'il fut pleinement rassasié, Porcet rassembla toutes ses énergies et s'éleva dans les nuages à la suite de Singet. Le roi, les reines et les officiers civils ou militaires en étaient si impressionnés qu'ils tombèrent à genoux, tournés vers le ciel et s'écriant chacun : «Ce sont vrais immortels, vrais bouddhas descendus sur terre!»

Le grand saint, qui avait emmené Porcet, arrêta son nuage à soixante-dix lis droit au sud et se mit à la recherche de l'endroit où vivait le monstre. Ils ne voyaient toutefois qu'un torrent aux eaux claires, coulant entre deux rives étroites couvertes de milliers de saules, ce qui ne donnait aucune indication sur les lieux où pouvait se trouver le domaine de Pure-Splendeur.

Assurément,

*À perte de vue s'étendent les champs en friche,
Les digues se cachent sous la brume des saules.*

Comme Singet ne trouvait rien, il fit une passe, récita la formule qui commençait par *om*, et le *tudi*¹ du lieu apparut. Il s'avança tout tremblant, s'agenouilla et s'exclama : «Grand saint, le dieu du versant de la Forêt-de-Saules se prosterne devant vous.

— N'aie pas peur, je ne te frapperai pas. J'ai une question à te poser : il y a par ici un domaine dit de Pure-Splendeur. Où?

— Ce qui se trouve par ici, c'est une grotte de Pure-Splendeur, non pas un domaine. Dois-je comprendre que Votre Sainteté vient du pays de Bhikṣu?

— Exactement. Le roi de ce pays a été berné par un monstre. Arrivé là-bas, j'ai su ce qu'il était et, comme je le refoulais en le combattant, il s'est transformé en rayon froid, qui a disparu je ne sais où. D'après le roi, que j'ai été amené à interroger, le monstre lui avait révélé il y a trois ans, à l'époque où il lui présentait une belle fille, qu'il habitait le domaine de Pure-Splendeur sur le versant de la Forêt-de-Saules, à soixante-dix lis au sud de la capitale. Je viens d'arriver et j'ai découvert la forêt, mais je ne vois pas où pourrait se trouver le domaine. Tel est l'objet de ma question.

— J'espère que Votre Sainteté voudra bien me le pardonner», répondit le *tudi* en se prosternant à nouveau, «puisque le roi du pays de Bhikṣu est aussi le souverain de mon territoire, j'aurais dû rester vigilant, mais ce monstre dispose de pouvoirs si étendus qu'il m'aurait persécuté si j'avais révélé l'affaire : c'est pourquoi j'ai failli à la protection que je devais au roi. Maintenant que Votre Sainteté est là, il lui suffit de se rendre au pied d'un saule à neuf embranchements sur la rive sud, de tourner autour trois

fois de gauche à droite et trois fois de droite à gauche, puis de frapper l'arbre des deux mains en criant par trois fois "Ouvre-toi!" : vous entrerez dans le palais de la grotte de Pure-Splendeur.»

Sur ces explications, Singet ordonna au *tudi* de s'en retourner et sauta en compagnie de Porcet par-dessus le torrent à la recherche de l'arbre en question. Il y avait en effet un tronc qui se divisait en neuf branches.

«Tiens-toi à bonne distance», recommanda Singet à Porcet, «attends que j'ouvre et trouve le monstre. Tu viendras à la rescousse quand je l'aurai chassé de son trou.»

Porcet s'éloigna donc de l'arbre pour se tenir à un demi-li environ. Singet tourna autour de l'arbre comme le lui avait indiqué le *tudi*, le frappa des deux mains en criant : «Ouvre-toi, ouvre-toi!»

L'instant d'après, le saule disparut dans un claquement de tonnerre et deux vantaux s'ouvrirent en grinçant. La lumière brillait à l'intérieur, mais il n'y avait pas trace de présence humaine. Fort de sa puissance divine, le Novice s'y précipita et découvrit des lieux magnifiques :

Nuées éclatantes au travers desquelles brillent le soleil et la lune. De la grotte sortent constamment de blancs nuages, dans la cour se répand en tous sens une mousse émeraude. Le long du sentier, les fleurs rares rivalisent de beauté, sur les marches, les plantes de jaspe opposent leurs somptuosités odorantes. L'air doux y suscite l'éternel printemps du parc féerique¹, en rien inférieur à celui de Penglai ou Yingzhoü². Des plantes grimpantes enserrent les bancs glissants, les lianes pendent en désordre de la passerelle. Les abeilles portent de rouges étamines dans les anfractuosités de la falaise; les papillons qui jouent avec les orchidées franchissent l'écran de pierre.

Singet pressa le pas pour voir de plus près l'écran de pierre. On y lisait en quatre grands caractères : *Résidence des Immortels de Pure-Splendeur*. Il ne put se retenir de sauter par-dessus pour observer ce qui pouvait s'y passer : le monstre serrait dans ses bras la belle fille et, haletant, lui parlait justement de l'affaire du pays de Bhikṣu. Ils s'exclamaient en chœur :

«Une si bonne occasion! Trois ans de travail, sur le point d'aboutir, ruinés par ce cabochard de singe!»

Le Novice courut sur eux, trique levée. Il criait : «Vous

allez voir, saletés! La bonne occasion! Quelle occasion? Tâtez de mon bâton!»

Le monstre lâcha la fille et, faisant tournoyer sa crosse en forme de dragon lové, se précipita à sa rencontre. Ce fut devant la grotte une terrible bataille, bien différente de la précédente :

La trique dressée lance des éclats d'or, la crosse fait tourbillonner des miasmes mauvais. «Quelle inconscience t'a donné la témérité d'entrer chez moi?» lui lance le monstre. «L'intention de terrasser un démon», répond le Novice. «Mon affection pour le roi ne te concernait pas. Pourquoi venir y mettre ton nez?

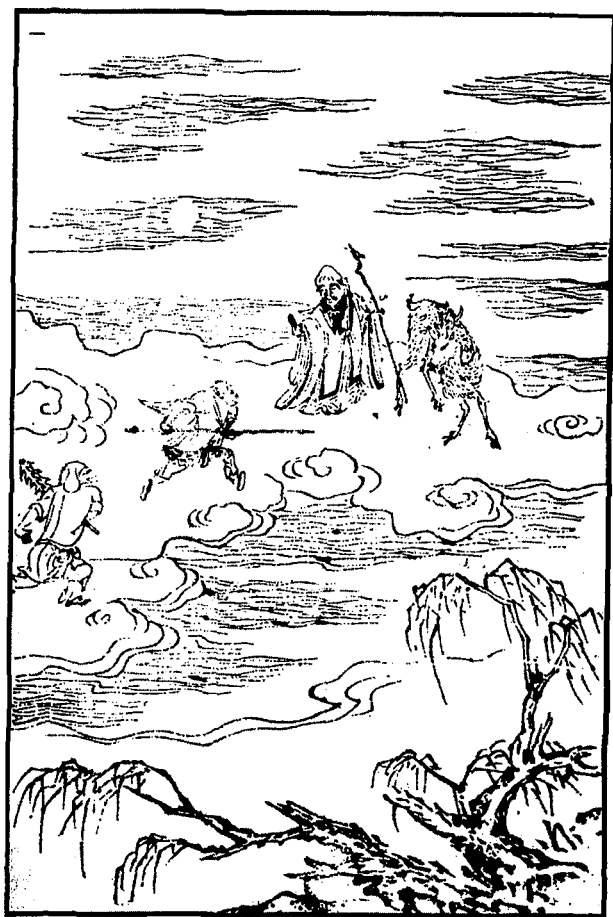
— La compassion est la base de la doctrine et de la conduite du moine : nous ne saurions tolérer le meurtre d'enfants innocents.»

Leurs paroles vont et viennent pleines de haine et fureur. Trique contre crosse vise le cœur. N'ayant garde qu'à leur vie, ils piétinent les fleurs rares, déchirent en glissant la mousse et le lichen. Ils combattent jusqu'à ce que les nuées perdent tout éclat, jusqu'à ce que les plantes de la falaise soient toutes écrasées. Pif, paf, au point que les oiseaux terrifiés ont peine à s'envoler. Leurs cris et hurlements mettent en fuite les beautés saisies de panique. Ne restent plus que le monstre et le singe-roi face à face, dans les tornades d'un vent fou.

Les voilà qui sortent de la grotte : il va se heurter à la colère de l'idiot Conscient-de-ses-Capacités.

Or, Porcet, qui se tenait à l'extérieur, à entendre les bruits de la lutte, en éprouvait une excitation qui le rongait d'une insupportable impatience. N'y tenant plus, il abattit d'un coup de râteau le saule à neuf branches. Comme il s'acharnait, du sang frais jaillit des dents de son outil, avec un bruissement qui ressemblait à des gémissements. «Cet arbre est hanté!» s'écria-t-il. Il allait continuer à ratisser quand il vit Singet attirer le monstre dehors. L'idiot se précipita sur lui, sans autre préambule, râteau levé. Le monstre avait déjà maille à partir avec Singet. Quand il vit l'arme de Porcet sur lui, pris de panique, il rompit le combat et, d'une secousse, se changea en rayon froid qui disparut à l'est. Sans lâcher prise, tous deux le poursuivirent dans cette direction.

Ils allaient pousser les cris de l'attaque finale, lorsqu'ils entendirent le chant de grues et de phénix venant d'une luminosité de bon augure. Levant les yeux, ils aperçurent le vieil homme de la constellation du Sud. Celui-ci, retenant prisonnier le rayon froid, leur criait : «Doucement,



« Doucement, grand saint ! Cesse la poursuite, amiral des Roseaux-Célestes ! »

grand saint! Cesse la poursuite, amiral des Roseaux-Célestes! Me voici qui vous salue, votre vieil ami du Tao.

— D'où viens-tu, gentil frère de l'étoile de Longévité? répondit Singet en lui rendant son salut.

— Puisque cette vieille viande la retient prisonnière, la lumière froide, sûr qu'il l'a capturé, le monstre! ricana Porcet.

— Il est ici, il est bien ici», grommela en souriant l'étoile de Longévité, «j'espère que vous lui laisserez la vie...

— Pourquoi parler en faveur d'une créature qui n'est rien pour toi?» s'étonna Singet.

L'étoile de Longévité se mit à rire : «C'est l'un de mes véhicules qui s'est enfui inopinément et s'est transformé en créature maléfique.

— Puisque cette créature est à vous, fais-nous donc voir son aspect réel», plaïda Singet.

À ces mots, Longévité lâcha le rayon froid et lui cria : «Bête immonde! Reprends sans tarder ta forme propre, si tu veux avoir la vie sauve!»

La créature fit un tour sur elle-même : c'était en fait un cerf blanc. L'étoile ramassa la crosse : «La sale bête! Elle a eu le front de me voler jusqu'à mon bâton!»

La bête s'agenouilla à terre et, comme elle ne pouvait parler, ne cessait de se prosterner en versant des larmes.

*Le corps tel une tablette de jade mouchetée,
Il porte paire de bois à sept branches recourbées.
Quand la faim le tient, il broute les simples du jardin;
Il boit l'eau du ciel, lorsque soif lui vient le matin.
En son âge avancé, il a su apprendre à voler,
Et, par une longue ascèse, à se transformer.
A l'appel du maître, il se soumet à ce frein,
Et, reprenant sa forme, se prosterne enfin.*

L'étoile de Longévité remercia Singet, enfourcha le cerf et allait partir, quand celui-ci le retint : «Vieux frère, doucement : il nous reste deux affaires à régler.

— Lesquelles?

— Nous n'avons pas encore capturé la Belle et je ne sais de quelle créature il peut s'agir. Et il nous faut retourner à la cité de Bhikṣu voir le roi à l'esprit confus et lui présenter un rapport *de visu*.

— Dans ce cas, je patienterai. Redescends à la grotte capturer la Belle avec Roseaux-Célestes. Nous pourrons ensuite aller ensemble les présenter au roi.

— Attends un peu ici, vieux frère. Nous revenons tout de suite.»

Rassemblant ses énergies, Porcet suivit son compagnon dans la grotte en criant : «Prenons la goule, prenons-la!»

Belle, tremblante, ne savait comment fuir. Le vacarme mettait le comble à son sentiment de panique. Elle passa de l'autre côté de l'écran de pierre, mais il n'y avait pas d'issue. «Où vas-tu?» gronda Porcet, «tu vas voir, puante créature qui trompe les hommes! En garde!»

Sans arme entre les mains, la Belle était incapable de l'affronter. Elle se changea en lumière froide et chercha à gagner la sortie, mais le Grand Saint l'intercepta et, d'un coup de trique, pif-paf! l'abattit dans la poussière où elle reprit son aspect originel, celui d'une renarde à tête blanche.

L'idiot ne put s'empêcher de lui assener un coup de râteau sur la tête : la malheureuse aux mille sourires, perte des cités et des nations, n'était plus qu'amas de chair velue d'une renarde!

«Ne la mets pas en bouillie!» lui cria Singet, «il faut garder le corps pour le montrer à ce roi obtus.»

Sans crainte de la souillure, l'idiot l'empoigna par la queue et la traîna derrière Singet jusqu'à la sortie. Ils aperçurent l'étoile de Longévitité qui grondait le cerf en lui caressant la tête : «Sacrée bête immonde! T'enfuir de chez ton maître pour jouer au monstre par ici! Le grand saint t'aurait tué, si je n'étais survenu à temps.»

Singet bondit : «Que dis-tu là, vieux frère?

— Je fais la leçon au cerf, je lui fais simplement la leçon.»

Porcet jeta le cadavre de la renarde devant le cerf : «Est-ce que ça peut être ta fille?»

Le cerf agita la tête, tendit le museau, la flaira et fit entendre des bêlements comme s'il était déchiré par la perte d'un être aimé. Il reçut de l'étoile de Longévitité une claque sur la tête : «Bête immonde, tu as la vie sauve! Que signifie de la flairer ainsi?»

Longévitité détacha la ceinture de sa robe, l'attacha au cou du cerf et, le tirant par ce moyen, déclara : «Grand saint, allons voir le roi de Bhikṣu!

— Un moment! » répliqua Singet, « nous ferions bien de nettoyer à fond le coin de façon à éviter à l'avenir le retour de tout maléfice. »

À ces mots, Porcet se mit en devoir de frapper à la volée le saule de son râteau. Le Novice récita à nouveau l'incantation qui commençait par la syllabe *om* et convoqua le *tudi* : « Va me chercher du bois sec et allume un grand feu. Je veux te débarrasser de tous maléfices qui pourraient te donner des ennuis à l'avenir. »

La divinité fit demi-tour et, soulevant un vent infernal à la tête de ses troupes, rassembla de l'herbe à givre, des plantes vertes d'automne, des roseaux, des plantes à bourgeons de montagne, du bois mort en os de dragon et en brisures, tout cela desséché depuis des années et brûlant comme de l'huile au contact du feu.

« Porcet », cria Singet, « inutile de ratisser l'arbre. Il suffit de bourrer la grotte avec tous ces matériaux et d'y mettre le feu. Tout sera brûlé net. »

Dès que les flammes s'élevèrent, la résidence du monstre fut en effet transformée en un énorme bassin de feu.

Sur ce, Singet ordonna au *tudi* de se retirer et, en compagnie de l'étoile de Longévité qui tirait le cerf, lui-même traînant la renarde, se rendit à la salle d'audience dire au roi : « Voici Belle. Voulez-vous toujours vous amuser avec elle? » Le souverain demeurait frappé de stupeur et tremblement.

Voilà ensuite le grand saint qui introduit l'étoile de Longévité tirant le cerf : imaginez la stupéfaction du roi et de ses sujets, des reines et des concubines! Tous s'agenouillent pour leur rendre hommage.

Le Novice s'avance et retient le roi. « Ce n'est pas moi qu'il faut honorer. Le cerf n'est autre que ton beau-père : il te suffirait de lui rendre hommage. »

Ne sachant où se mettre tant il avait honte, le roi répondit : « Ô divin moine, grand merci d'avoir sauvé les petits enfants de mon royaume, c'est une vraie grâce du ciel! » Il fit aussitôt transmettre au service des banquets l'ordre de disposer un grand festin maigre en l'honneur du vieil homme de la constellation du Sud et des quatre pèlerins, afin de leur témoigner sa gratitude.

Quand Tripitaka et Sablet eurent salué l'étoile de Longévité, ils lui demandèrent : « Comment ce cerf blanc qui

vous appartient a-t-il pu venir jusqu'ici commettre ces ravages?

— Comme le seigneur souverain de l'Est¹ passait naguère par mes montagnes sauvages», avoua en souriant Longévitité, «je l'avais retenu à une partie d'échecs et avant même que nous ayons terminé, cette sale bête s'était enfuie. Je m'étais mis à sa recherche après le départ de mon hôte, et, en calculant sur les doigts repliés², j'ai su qu'il se trouvait par ici, où je suis venu tout exprès le chercher, cela au moment où il se mesurait à la puissance du grand saint. Un instant plus tard, la bête aurait été finie!»

Il n'avait pas terminé son récit que l'on annonçait : «Le banquet est fin prêt!» Un magnifique festin végétarien :

L'entrée débordante de couleurs s'ouvre sur la salle emplie de fragrances exotiques. Magnificence des tables couvertes de soieries brodées, splendeur du sol éclatant sous les tapis rouges! De précieux brûle-parfum en forme de canard monte l'encens d'aloès. L'odeur délicieuse des produits végétariens s'élève du banquet royal. Voyez les empilements de fruits qui forment tours et terrasses, les sucreries où les dragons enveloppent des bêtes en fuite, les lions et couples d'oiseaux parfaitement imités. Les banaps sont des perroquets aussi ressemblants que l'aigrette de la louche. Quelle abondance de mets délicats devant chaque convive! Rondeur des châtaignes d'eau, fraîcheur des pêches et litchis! Douce saveur des jujubes et gâteaux de kakis, parfums de raisin et pignes plus enivrants que le vin! Il y a plusieurs sortes de plats au miel et maints soufflés au fromage. Glacés au sucre ou frits à l'huile, plats plus variés que fleurs sur le brocart! De grosses boules de pain s'entassent sur des plateaux d'or, les bols d'argent débordent de riz odorant. De longues nouilles trempent dans le bouillon épicé, les saveurs excitantes se succèdent plus délicieuses les unes que les autres. On ne finirait de parler de ces bolets³, auriculaires⁴, pousses de bambou, «sperme-jaune⁵», de ces légumes aux dix parfums et mille autres mets rares : en une navette incessante, on les présentait et retirait.

Chacun prit place selon son rang : l'étoile de Longévitité prit la première, le Vénérable la seconde. Le roi s'attabla devant, Singet, Porcet et Sablet à ses côtés. Il y avait de plus deux ou trois grands précepteurs⁶ qui leur tenaient compagnie. Tandis que le service de musique recevait l'ordre de jouer, le roi levait sa coupe à Nuées-Pourpres et trinquait avec chacun. Seul Tripitaka refusait de boire.

Porcet se tourna vers Singet : «Je te laisse les fruits, mais tu m'abandonnes en échange le riz et les soupes...»

Sans plus se soucier du tiers que du quart, l'idiot se jeta sur les plats et les nettoya en moins de deux.

Le banquet terminé, l'étoile de Longévité voulut prendre congé. Mais le roi vint s'agenouiller à ses pieds, l'implorant de lui apprendre le moyen de chasser la maladie et prolonger les années.

«Comme je suis venu chercher le cerf, je n'ai pas pris sur moi d'élixir», répondit Longévité en souriant, «j'aurais aimé vous communiquer la recette de la culture de soi, mais vos tendons et votre âme sont trop abîmés pour effectuer le "retournement du cinabre"». Je n'ai que trois jujubes dans la manche, que j'avais gardés pour prendre le thé avec le seigneur empereur de l'Est. Puisque je ne les ai pas mangés, je vous les offre.»

À peine les eut-il avalés que le roi se sentit plus léger, au fur et à mesure que la maladie se retirait. La longévité que connut sa descendance vient d'ailleurs de là.

À ce spectacle, Porcet s'écria : «Longévité, donne-m'en aussi quelques-unes, de ces dattes de feu!

— Je n'en ai pas d'autres sur moi. Je t'en apporterai plusieurs livres la prochaine fois.»

Là-dessus, il sortit du pavillon de l'Est², exprima ses remerciements, appela le cerf blanc, sauta sur son dos et, s'élevant sur les nuages, disparut. Le roi et les reines du palais, comme la population de la cité, le regardèrent partir en priant et brûlant de l'encens, il va de soi.

«Mes disciples, préparez-vous à prendre congé du roi», ordonna Tripitaka.

Comme le souverain les suppliait de rester et de lui permettre de profiter de leur instruction, Singet lui dit : «Votre Majesté, réduisez désormais vos désirs, diminuez toute concupiscence, mais augmentez l'accumulation de vos bonnes actions secrètes. En toutes choses donnez le meilleur de vous-même pour pallier vos insuffisances : cela suffira à chasser la maladie et prolonger le nombre de vos années. Telles sont nos instructions.»

Le roi prit alors deux plateaux d'or et d'argent en vrac, qu'il leur offrit à titre de viatique. Tripitaka lui opposa un ferme refus; il n'aurait pas accepté le moindre sou. Le roi dut se résigner à donner l'ordre de mettre le char royal à leur disposition. Il invita Tripitaka à s'y asseoir, tandis que lui-même et ses royales épouses poussaient les roues. C'est ainsi qu'ils sortirent du palais. Le long des rues, la



Ce fut dans un délire de joie que chacun retrouvait son enfant.

population avait rempli les coupes d'eau pure et les brûle-parfum d'encens. Cette foule les accompagna aussi hors de la cité.

Tout à coup se fit entendre le sifflement du vent et, de chaque côté de la route, tombèrent des airs mille cent onze cages, à l'intérieur desquelles pleuraient de petits enfants. Les différents dieux¹ qui leur avaient assuré une secrète protection annoncèrent à haute et intelligible voix :

«Grand saint, conformément à vos ordres, nous avons emporté les cages à petits enfants. Nous vous les rapportons au complet, sachant que votre action est accomplie et que vous êtes sur le départ.»

Le roi, les reines, les officiers et toute la population se jetèrent à genoux en priant. Singet se tourna vers l'espace : «Merci de la peine que vous vous êtes donnée. Rentrez chacun à votre sanctuaire, je vous en prie. J'engagerai la population à vous porter des offrandes en témoignage de gratitude.»

Le vent reprit peu à peu de l'ampleur, pour baisser bientôt après.

Le Novice demanda aux gens de la cité de venir reconnaître leurs petits. La nouvelle s'en propagea aussitôt. Ce fut dans un délire de joie que chacun retrouvait son enfant, le prenant dans ses bras en lui prodiguant des mots doux, «ma chair», «mon trésor». Ils clamaient : «Retenez notre seigneur et père le moine chinois pour que, rentrés chez nous, nous puissions lui témoigner toute l'étendue de notre reconnaissance.»

Jeunes et vieux, hommes et femmes portèrent en triomphe Porcet, soulevèrent Sablet, hissèrent Singet, sans le moins du monde s'effrayer de leur laideur, et, poussant Tripitaka, tirant le cheval et s'emparant des bagages, les ramenèrent vers la ville. Le roi était bien incapable de les en empêcher. Ce fut banquet chez celui-ci, festin chez celui-là. Ceux qui n'en avaient pas les moyens fabriquaient des chapeaux, sandales, tuniques, chausses de toile, toutes sortes de vêtements pour le dessus ou le dessous, qu'ils venaient leur offrir.

Les pèlerins ne purent quitter la cité qu'après avoir été ainsi fêtés pendant près d'un mois.

On diffusait aussi leurs portraits, que l'on dressait en stèle votive, devant laquelle chacun brûlait de l'encens et portait des offrandes.

Car il est vrai que

*Sauver des milliers et milliers de personnes
Est mérite de plus de poids que montagne.*

Si vous ne savez, en fin de compte, quels événements survinrent par la suite, écoutez donc la séance qui vient.

CHAPITRE LXXX

OÙ LA «FILLE CHARMANTE¹» CHERCHE UN PARTENAIRE
POUR NOURRIR LE YANG,
ET LE SINGE-DE-L'ESPRIT² DÉNONCE LA GOULE
POUR PROTÉGER SON MAÎTRE.

Nous disions que le souverain, ses ministres et la population du royaume de Bhikṣu avaient raccompagné les quatre pèlerins. Ils les suivirent sur une distance de plus de vingt lis sans consentir à les abandonner. Il leur fallut bon gré mal gré laisser Tripitaka descendre du char, monter à cheval, prendre congé et partir avec ses compagnons. La foule qui les avait suivis ne s'en retourna que lorsqu'ils eurent disparu à l'horizon.

Les quatre pèlerins marchèrent longtemps encore, si longtemps qu'un nouvel hiver s'écoula et que le printemps s'achevait. Les fleurs sauvages s'étendaient à perte de vue sur la montagne couverte d'arbres et remplie de senteurs. Devant eux se dressait à nouveau un sommet escarpé.

«Mes disciples», s'effrayait Tripitaka, «y a-t-il un chemin qui franchit cette haute montagne? Il faut faire attention.

— Maître», répondit en riant Singet, «vos paroles ne sont pas d'un voyageur chevronné, mais plutôt d'un fils de famille qui ne connaîtrait du monde que le bout de ciel que l'on peut voir assis au fond d'un puits! Comme le dit l'adage : *Il n'est de route bloquée par la montagne, elle y trouve toujours passage.* À quoi bon poser la question?

— Certes, ce n'est pas la montagne qui risque de faire obstacle, mais je crains que ses escarpements ne nourrissent des créatures maléfiques, que de ses précipices ne surgissent des monstres.

— Rassurez-vous; rassurez-vous donc! Nous ne sommes plus très loin ici du pays de la joie absolue : cela nous garantit un passage paisible et sans incident.»

Ces propos les menèrent au pied de la montagne avant même qu'ils s'en fussent aperçus. Singet sortit sa trique cerclée d'or et grimpa sur une falaise, d'où il se mit à crier : «Maître, une route serpente à partir d'ici. Le chemin est excellent. Venez vite! Venez!»

Le Vénérable ne pouvait que bannir tout souci et crava-cher son cheval.

«Frangin», demanda Sablet à Porcet, «prends un moment les bagages à l'épaule!»

Ce qu'il fit tout de bon, permettant à son condisciple de se saisir des rênes et de suivre Singet, lancé sur la route qui escaladait la falaise, tandis que le Maître était bien calé sur la selle.

Mais regardez la montagne,

Le sommet enveloppé de brumes et nuages, les torrents cascading dans les ravins. Le chemin est rempli du parfum de mille fleurs, sous l'épau fourré des arbres : prunes bleues et poires blanches, saules verts et pêches rouges. Le coucou pleure le printemps finissant, les pépiements de l'hirondelle terminent la cérémonie des semailles à l'autel du dieu du sol.

Sous le baldaquin vert-bleu des pins, le défilé de rochers laisse passer le chemin escarpé et bosselé. Anaphales et usnées, herbes et arbuscules poussent dru sur les parois tranchantes de vertigineuses falaises.

Mille pics majestueux s'alignent tels une rangée de hallebardes; dans les innombrables ravins les eaux s'engouffrent comme pour rivaliser avec le vaste océan lointain.

Tandis que le Maître se perdait dans la contemplation de la scène, le chant d'un oiseau, soudain, réveilla en lui la nostalgie du pays natal. Tirant sur les rênes, il s'écria : «Ô disciples!

*«Depuis que le fils du Ciel me signifia
L'ordre de recevoir lettres de créance
Et qu'à la fête des lanternes, le quinze,
Je le quittai, terre qui s'éloigne du ciel,
Combien d'épreuves avons-nous dû affronter,
Entre vents et nuages, tigres et dragons?
Les douze pics du mont des Sorcières parcourus,
Quand vous reverrai-je devant moi, mon Frère?»*

— Maître», protesta Singet, «à penser sans cesse au

pays natal, vous ne vous comportez pas en moine qui a quitté sa famille. Marchez l'esprit en paix, ne vous faites point tant de soucis. Comme le disent les anciens : *Qui cherche honneurs et richesses dans la vie, doit s'y appliquer à mort et sans répit.*

— Maître», ajouta Porcet, «notre Bouddha, l'Ainsi-Venu, ne veut sans doute rien prêter de ses trois corbeilles de soutras. Je présume qu'il a déménagé, quand il a su que nous venions lui en demander. Sinon, comment s'expliquer que nous ne soyons toujours pas arrivés à destination?

— Trêve de balivernes!» coupa Sablet, «ne t'occupe que de suivre notre condisciple aîné, fais ton travail patiemment : le jour de l'arrivée finira par survenir.»

Tout en devisant ainsi, maître et disciples aperçurent cette fois une immense forêt de sapins noirs. Saisi de frayeur, le moine chinois fit à nouveau appel à Singet : «Conscient-de-la-Vacuité, à peine avons-nous franchi cette montagne escarpée que nous voilà maintenant confrontés à cette forêt profonde! Il faut rester vigilants.

— Il n'y a rien à craindre! répliqua Singet.

— *Que dis-tu là? Ne te laisse prendre à la rectitude de ce qui est droit, garde-toi de la méchanceté des bons!* Nous avons passé l'un et l'autre par maintes forêts de sapins, mais jamais une aussi dense et touffue.» [...¹]

Le grand saint ne montrait pas la moindre frayeur. De sa trique de fer, il ouvrit la voie et, conduisant Tripitaka, s'enfonça dans la forêt profonde. Ils n'en étaient toujours pas sortis au bout d'une demi-journée de déambulation.

«Disciples!» s'exclama le moine chinois, «depuis que nous allons vers l'Ouest, combien de forêts et de monts périlleux n'avons-nous pas dû franchir! Ces lieux, fort heureusement, sont agréables et la route sans encombres. Il y a ici tant de plantes rares et fleurs merveilleuses, pour le plus grand plaisir du voyageur! J'aimerais m'asseoir un moment, d'une part pour le repos du cheval, d'autre part parce que j'ai faim : va quelque part me mendier un peu de nourriture.

— Veuillez descendre de votre monture», répondit Singet, «j'y vais et reviens.»

Ce que fit en effet le Vénérable : Porcet attachait l'animal à un arbre, tandis que Sablet posait les bagages et en tirait le bol à aumônes, qu'il tendit au Novice.

«Maître, restez tranquillement assis, ne craignez rien», insista Singet, «je serai tout de suite de retour.»

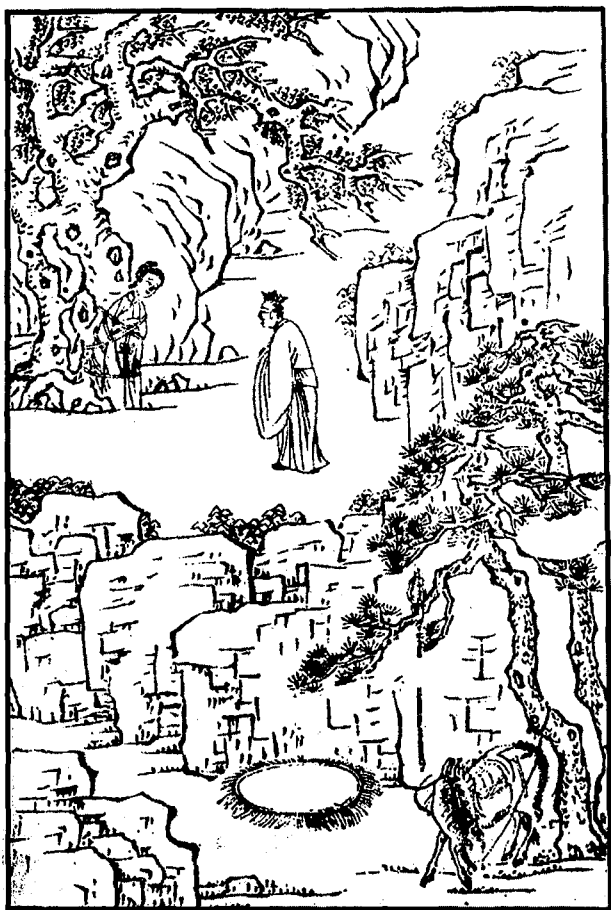
Tripitaka s'assit tout droit à l'ombre d'un sapin, laissant Porcet et Sablet se délasser à la recherche de fleurs et de fruits.

D'une culbute dans les nuages, le grand saint se trouva dans les airs, où il arrêta la lumière qui le véhiculait pour jeter un coup d'œil en arrière : il se rendit compte qu'un halo de brumes et nuées de bon augure coiffait la forêt, ce qui lui arracha ces exclamations : «Merveilleux ! Magnifique !»

Vous vous demandez pourquoi ? C'est que le phénomène le remplissait d'admiration à l'égard de Tripitaka, un aussi saint homme, issu d'une ascèse de dix réincarnations depuis la naissance du vénérable Cigale-d'Or. «Quand je pense que moi, le vieux Singet, au temps où j'avais provoqué le scandale aux palais du Ciel il y a cinq cents ans, j'avais été vagabonder jusqu'aux extrémités de l'océan, jusqu'aux confins du ciel et, rassemblant la foule des créatures maléfiques, m'était déclaré Grand Saint égal au Ciel ; j'ai terrassé les dragons et dompté les tigres ; je me suis rayé du registre des morts ; je portais couronne à triple diadème d'or. Trique cerclée d'or en main, en armure d'or véritable, chaussures des nuées aux pieds, j'avais sous mes ordres quarante-sept mille démons qui me traitaient un chacun de "Votre Haute et Sainte Seigneurie". J'étais vraiment quelqu'un. Maintenant que j'ai été délivré de l'épreuve envoyée par le Ciel, je me dois de m'humilier et de le servir comme disciple. Mais, à la réflexion, si un halo d'aussi bon augure est suspendu au-dessus de la tête du Maître, pour sûr que tout finira bien, quand il sera de retour à l'Est, et que j'en tirerai avec certitude le juste fruit.»

Ainsi se livrait-il à ces reconfortantes pensées, lorsqu'il aperçut au sud de la forêt une masse de souffle noir qui s'élevait à gros bouillons. «Il y a certainement quelque maléfice là-dessous», se récria Singet, fort inquiet, «ce ne sauraient être mes condisciples Porcet et Sablet qui dégagent ces miasmes...»

Ainsi examinait-il du haut des airs le phénomène, sans parvenir à en déterminer la cause. Mais revenons à Tripitaka, assis dans la forêt : l'esprit clair contemplant sa nature de bouddha, il se récitait le soutra du cœur, le



Tripitaka s'arrêta pour lui demander : « Chère bodhisattva, que vous est-il arrivé ? »

*Mahâprajnâ-parâmita-hṛdaya sutra*¹, lorsqu'il entendit une voix fluette crier : «Au secours!»

«Bonté divine!» s'exclama Tripitaka, grandement alarmé, «qui peut appeler ainsi dans cette forêt profonde? Ce doit être quelqu'un terrassé de peur devant quelque loup, tigre ou panthère : allons voir.»

Le Vénérable se leva, fit quelques pas entre les cèdres millénaires et les sapins centenaires et s'agrippa aux lianes pour regarder de plus près : une fille était ligotée à l'un des gros arbres, le haut du corps attaché par des plantes grim-pantes, le bas enterré dans le sol.

Tripitaka s'arrêta pour lui demander : «Chère *bodhisattva*, que vous est-il arrivé pour être ainsi ligotée ici?»

Aïe! C'était évidemment quelque goule, mais les yeux de chair du Vénérable étaient incapables de le reconnaître. À le voir venir la questionner, la créature répondit par un flot de larmes. C'est que, voyez-vous, ses joues de pêche couvertes de pleurs révélaient un visage ravissant², ses yeux étoilés pleins de tristesse une beauté à remplir de honte les fleurs et la lune. Le Vénérable répéta, sans oser s'approcher, à dire vrai : «Chère *bodhisattva*, quel crime auriez-vous donc commis? Répondez-moi, je vous prie, pour me permettre de me porter à votre aide.»

La goule se hâta de répondre, avec une émotion feinte, d'une voix insidieuse et charmante : «Maître, ma famille habite le royaume de Bimbâna³, à plus de deux cents lis d'ici. Mon père et ma mère, qui sont encore de ce monde, entièrement dévoués au bien, ont toujours vécu en paix et harmonie avec leurs parents, aimés de leurs amis. Comme venait la fête de Pureté-et-Clarté⁴, ils avaient invité tous les membres de la famille et de la maison à honorer et nettoyer les glorieuses tombes de nos ancêtres. En palanquin ou à cheval, nous étions tous partis pour les lieux sauvages qui s'étendent au-delà des faubourgs. Nous avons disposé les offrandes et venions d'enflammer les "chevaux"⁵ de papier⁵, quand, dans le roulement des tambours et le claquement des gongs, surgirent une bande de forcenés qui brandissaient lances et sabres, hurlant "À mort!" et nous plongeant dans une panique à perdre l'esprit. À cheval ou en palanquin, chacun de fuir pour sa vie, mon père, ma mère et mes autres parents. Toute jeune, incapable de courir, je restai prostrée à terre et me laissai

enlever par les brigands, qui m'emportèrent dans leur repaire. Leur grand chef voulait faire de moi sa femme; le chef en second aussi. Les troisième et quatrième me trouvaient également fort à leur goût. Il s'ensuivit une querelle générale entre les soixante-dix à quatre-vingts membres de la bande. Comme personne n'était d'humeur à céder, ils m'ont attachée dans la forêt et sont partis, chacun de son côté. Voilà cinq nuits et cinq jours que je suis dans cette situation désespérée, sur le point de périr à tout moment. Je ne sais lequel de mes ancêtres a su accumuler les mérites qui me donnent aujourd'hui le bonheur de vous rencontrer. Je vous en supplie, exercez votre grande compassion, sauvez-moi la vie. Au fond des neuf Sources¹, jamais je n'oublierais la gratitude que je vous devrais!»

Elle termina dans un torrent de larmes².

Compassissant comme il l'était, Tripitaka ne put retenir à son tour les pleurs, entrecoupés de sanglots. «Mes disciples!» appela-t-il.

Occupés à chercher des baies dans la forêt, Sablet et Porcet entendirent tout à coup l'appel attristé du Maître.

«Notre maître a dû retrouver un parent par ici», suggéra l'idiote à Sablet, qui se mit à rire : «Tu divagues, mon frère! Depuis le temps que nous sommes partis, on n'a pas rencontré un seul brave homme : d'où viendrait ce parent?»

— Le Maître n'irait tout de même pas pleurer avec quelqu'un qui lui serait étranger! Allons voir, toi et moi.»

Sablet retourna sur ses pas. Tirant le cheval et portant les bagages, ils se plantèrent devant Tripitaka : «Maître, que se passe-t-il?»

Le moine chinois montra l'arbre du doigt et leur ordonna : «Porcet, détache la *bodhisattva*, sauve-lui la vie!»

L'idiote se mit à l'ouvrage sans chercher à en savoir plus.

Reparlons de Singet : du haut des airs, il voyait le souffle noir s'épaissir jusqu'à recouvrir entièrement la luminosité de bon augure. «Ça tourne mal, très mal!» s'exclama-t-il, «je crains que ce ne soit signe que la créature perverse détruit notre maître. Tant pis pour la recherche d'aumônes, une bien petite chose en regard de ce péril : retournons voir le Maître!» Il fit aussitôt faire demi-tour à son nuage et redescendit dans la forêt, où il aperçut Porcet affairé à dénouer les liens.

Il s'approcha, lui tordit l'oreille et le jeta brutalement à terre.

«C'est le Maître qui m'a demandé de la secourir», grommela l'idiot en levant la tête et le reconnaissant. Il se remit debout : «Pourquoi me traiter avec une pareille brutalité et me faire trébucher?

— Frérot», répliqua en riant Singet, «ne la détache pas. C'est une ogresse qui cherche à nous berner.

— Maudit singe!» intervint Tripitaka, «te voilà de nouveau à prétendre n'importe quoi! Pourquoi vois-tu en cette fille une créature perverse?

— Maître, vous n'avez aucune idée de ces choses. C'est une opération que j'ai bien connue, le stratagème classique pour ceux qui ont envie de manger de la chair humaine. Comment sauriez-vous détecter ce qu'elle est!

— Maître», insista Porcet en faisant la moue, «ne prenez pas au sérieux ce que vous conte cet épizoologue! C'est une fille d'une famille d'ici. Nous qui venons de si loin à l'Est et ne sommes ni de ses parents ni de ses connaissances, comment pouvons-nous en juger? Il nous pousse à l'abandonner pour revenir auprès d'elle d'une culbute dans les nuages, bref, y trouver son compte par l'entrée de service...

— Ballot!» gronda Singet, «assez déblatéré! Depuis quand aurais-je commis un acte aussi odieux? Je ne suis pas comme toi, sac à son qui laisserait la vie pour une fille, oublierait la justice pour le profit! N'est-ce pas toi qui t'es laissé induire à entrer comme gendre sans te soucier des conséquences et as fini ligoté à un arbre?

— C'est bon, finissons-en!» coupa Tripitaka, «Porcet, il faut admettre que ton condisciple aîné a le plus souvent vu juste. Puisqu'il en est ainsi, ne nous occupons plus d'elle. Partons!

— Voilà qui est parfait!» répliqua Singet, ravi, «maître, vous avez la vie sauve. Remontez à cheval, je vous prie. Dès que nous serons sortis de la forêt, j'irai mendier de la nourriture pour vous.»

Les quatre pèlerins avancèrent, abandonnant la créature.

Revenons à la goule ligotée à l'arbre : elle grinçait des dents de rage. «Il y a des années que j'ai entendu parler de l'étendue des pouvoirs de ce Singet et je constate aujourd'hui que cette réputation n'est pas usurpée. Moi qui

voulais justement devenir immortelle! en m'accouplant à ce moine chinois qui pratique depuis l'enfance et n'a jamais répandu la moindre goutte de son *Yang* primordial, il a fallu que ce singe perce à jour mes intentions et le tire d'affaire! Si l'on avait défait mes liens et qu'on m'avait descendue, je l'aurais capté du même mouvement, et n'aurait-il pas été mien? Il a suffi de ces quelques remarques pour l'en détourner, mais y renoncer, n'est-ce pas s'être donné beaucoup de peine pour rien? Recommençons à l'appeler une ou deux fois et voyons ce qui se produira!»

La brave goule! Sans toucher à ses liens, elle profita d'une brise favorable pour murmurer à l'oreille de Tripitaka quelques bonnes paroles. Lesquelles, vous demandez-vous? «Maître», lui soufflait-elle, «toi qui abandonnes un être humain sans lui porter secours, quels soutras peux-tu espérer obtenir de cette dévotion sans conscience à Boud-dha?»

À entendre ces appels du haut de son cheval, le moine chinois tira sur les rênes et s'écria : «Conscient-de-la-Vacuité, va te porter au secours de la fille!

— Alors que vous avez repris la route, maître, pour-quoi repenser à elle?

— C'est qu'elle m'appelle à nouveau.

— Porcet, tu as entendu quelque chose? lui demanda Singet.

— Avec mes grandes oreilles tombantes, je n'ai rien entendu.

— Et toi, Sablet, tu as entendu quelque chose?

— Je n'ai pas fait attention, occupé à marcher palanche à l'épaule. Je n'ai rien entendu non plus.

— Moi non plus», reprit Singet, «maître, que vous a-t-elle dit? Vous êtes le seul à l'avoir entendue.

— Un appel raisonnable. Elle se demandait quels soutras l'on peut obtenir d'une dévotion sans conscience à Bouddha lorsque l'on abandonne un être humain sans lui porter secours. *Mieux vaut sauver une seule vie humaine que construire stoupa de sept étages!* Allons vite la secourir : c'est plus important que la quête des Écritures.

— Quand la volonté de faire le bien pique le Maître, aucun remède au monde ne saurait l'en guérir», rétorqua en ricanant Singet, «songez combien de montagnes vous avez franchies depuis que vous avez quitté les terres de

l'Est, combien de monstres vous avez rencontrés tout au long de la route de l'Ouest. Ils vous ont chaque fois emporté dans leur antre et chaque fois j'ai dû venir à votre secours, manier ma trique de fer et les tuer par milliers et dizaines de milliers. Vous est-elle donc si précieuse aujourd'hui, la vie d'une seule de ces créatures maléfiques, pour vouloir absolument la secourir?

— Ô disciples», répondit Tripitaka, «comme le disent les anciens : *Il n'est de bien, si infime soit-il, qu'il ne convienne de faire; il n'est de mal, si infime soit-il, dont il ne faille se garder.* Mieux vaut se porter à son secours.

— Ainsi soit-il, maître», répondit Singet, «mais cette tâche, je ne saurais en porter le poids. Vous voulez la sauver? Je me garderai de vous en dissuader : en insistant, je n'y gagnerais que votre mauvaise humeur. Portez-lui donc secours comme bon vous semble!

— N'en dis pas plus, caboche de singe!» maugréa Tripitaka, «reste assis là pendant que je vais avec Porcet la secourir.»

Revenu dans la forêt, le moine chinois fit défaire les liens du haut par Porcet, qui dégagea le bas avec le râteau. Après avoir secoué ses chaussures et rajusté sa jupe, la goule suivit Tripitaka en manifestant de joyeux signes de satisfaction et vit Singet qui se mit à ricaner sans arrêt. Tripitaka était exaspéré :

«Maudit singe, qu'est-ce qui te fait rire?

— Vous, maître, en pensant au distique :

*«Lorsque vient ton heure, bons amis ne manquent.
Quand la chance s'en va, belle rencontrera.*

— Maudit macaque! Balivernes! Je me suis fait moine à peine sorti du ventre de ma mère. Je me rends présentement à l'Ouest par décret impérial, en quête des Écritures et en toute dévotion à Bouddha. Je ne suis pas de ceux qui cherchent profits et avantages : en quoi mon destin serait-il en retrait?

— Maître», ricana Singet, «vous avez beau avoir été moine depuis votre plus tendre enfance, vous ne savez que lire les sutras et prier Bouddha; vous ignorez tout des lois et règlements instaurés par les rois. Cette fille est jeune et jolie, alors que vous et moi sommes des moines. Si jamais nous rencontrons quelque personne mal intentionnée qui

nous traîne au tribunal, qu'importe la quête des Écritures ou la dévotion à Bouddha : nous serons condamnés pour fornication. À supposer que nous nous en disculpions, resterait l'accusation d'enlèvement : votre certificat d'ordination vous serait retiré, maître, et la bastonnade vous laisserait à moitié mort. Porcet serait puni de la déportation¹ et Sablet des travaux forcés². Je ne m'en tirerais pas non plus, si habile que je puisse être dans ma plaidoirie : il me sera reproché d'avoir enfreint les lois.

— Ne dis pas de bêtises! » coupa Tripitaka en élevant la voix, « quoi qu'il en soit, je lui sauverai la vie. Il ne saurait en résulter tant de complications! Emmenez-la : je prends sur moi tout ce qui pourrait arriver.

— Vous avez beau dire que vous prenez tout sur vous, maître, vous ne vous rendez pas compte qu'au lieu de la sauver, vous allez lui nuire.

— Comment cela, lui nuire, alors que je l'ai sortie vivante de la forêt?

— Si elle était restée ligotée dans la forêt, au bout de quatre, cinq, dix ou quinze jours, sans nourriture, elle serait morte de faim et aurait eu au moins la consolation de s'en retourner dans l'autre monde avec l'intégralité de son corps. Maintenant que vous avez décidé de l'emmener, comment pourrait-elle vous suivre en déplaçant ses petits pieds tandis que vous chevauchez une bête rapide et que nous ne pouvons que vous suivre comme le vent balayant la route? Si jamais vous la perdez et qu'elle tombe sur quelque loup, tigre ou panthère, ils n'en feront qu'une bouchée. N'est-ce pas lui nuire au lieu d'assurer son salut?

— Tu as raison. L'affaire dépend de tes pénétrants avis : comment la régler?

— Prenez-la dans vos bras et chevauchez le même cheval, voilà tout », répondit en riant Singet.

Tripitaka resta un moment songeur : « Je ne peux partager la même monture avec elle, tout de même... »

— Comment va-t-elle vous suivre?

— Porcet pourrait la porter. »

Singet éclata de rire : « Quelle chance pour l'idiot!

— *Il n'est point de charge légère quand la route est longue* », répliqua Porcet, « quelle chance y a-t-il à devoir porter quelqu'un? »

— Avec un groin long comme le tien, il te suffira de le



Triptaka allait de l'avant, tandis que Sablet portait des bagages, Porcet tirait le cheval, la selle vide, et Singet, trique en main, conduisait la fille.

tourner pour lui murmurer des mots doux quand elle sera sur ton dos», répliqua Singet, «n'est-ce pas une aubaine?»

À ces mots, Porcet se mit à trépigner et se frapper la poitrine : «Ça ne va pas, ce n'est plus possible! Frappez-moi plutôt, maître, je préfère en supporter la douleur. Je ne m'en sortirai pas, si je la mets sur mon dos avec mon condisciple aîné qui ne sait que trop bien enfoncer les gens. La porter? Impossible!

— C'est bon!» rétorqua Tripitaka, «je sais marcher moi aussi : laissez-moi descendre, nous irons lentement; Porcet tirera le cheval vide de cavalier.

— La belle affaire pour l'idiot», se récria Singet en riant aux éclats, «le Maître veille à ce que ce soit toi qui tires la bride!»

— Cette caboche de singe déraile à nouveau! Comme le disent les anciens : *Cheval qui franchit mille lieues ne saurait se diriger sans personne*. Pourriez-vous me perdre, si je marche lentement? Il vous faudra en faire autant. Nous descendrons la montagne ensemble avec cette jeune *bodhisattva* et quand nous arriverons à un temple taoïste ou un monastère bouddhique, à un endroit où il y a du monde, nous l'y laisserons : nous aurons rempli notre mission de sauveteurs.

— Ce que vous dites est tout à fait raisonnable, maître», approuva Singet, «avançons sans plus tarder, je vous en prie!»

Tripitaka allait de l'avant, tandis que Sablet portait les bagages, Porcet tirait le cheval, la selle vide, et Singet, trique en main, conduisait la fille. Ils progressaient ainsi en colonne, mais n'avaient pas franchi plus de vingt à trente lis que le ciel s'assombrit. Ils découvrirent à nouveau tours, terrasses et pavillons.

«Disciples», déclara Tripitaka, «ce doit être sûrement un établissement taoïste ou bouddhique : demandons-leur refuge pour la nuit. Nous repartirons demain matin.

— Vous avez raison, maître», répliqua Singet, «faisons chacun encore quelques pas.»

Ils furent à l'entrée en un instant.

«Restez tous debout à quelque distance», leur recommanda Tripitaka, «attendez que j'aie d'abord le leur demander. Si cela convient, je vous ferai chercher.»

Tous se tinrent à l'ombre d'un saule, sauf Singet qui surveillait la fille, trique de fer en main.

Le Vénérable s'approcha à grandes enjambées et s'aperçut que le portail penchait dangereusement, dans un état de délabrement avancé. Comme il poussait le vantail, il ne put s'empêcher de ressentir la tristesse des lieux : les galeries étaient désertes, le vieux temple désolé. Les cours étaient envahies de mousse; la mauvaise herbe remplissait les allées. Les seules lumières étaient celles des lucioles; le coassement des grenouilles remplaçait le bruit de la clepsydre.

Le Vénérable en vint à verser des larmes soudaines, car vraiment,

Les salles et leurs décors étaient effondrés, les cellules des galeries désertées, en ruines. Piles de briques et tuiles cassées par dizaines, partout poutres brisées et solives tordues. Le devant, l'arrière n'est plus qu'herbe verte. La poussière recouvre les cuisines, leurs odeurs et pourritures. Dans la tour de l'horloge écroulée, le tambour n'est plus que caisse pourrie. La lampe de cristal s'est brisée. Le corps doré du Bouddha a perdu toute couleur, les arhat sont couchés en tous sens. Les infiltrations ont réduit en un amas de boue la Guanyin; son vase immaculé est tombé par terre.

Plus aucun moine n'entre dans la journée en ces lieux qui, la nuit, sont le repaire des renards. On n'entend plus que le vent mugir là où, désormais, ne se cachent que le tigre et la panthère.

De tous côtés se sont effondrés les murs que n'ouvre aucun vantail. En témoigne le poème :

*Sans réparations depuis tant d'années,
Le vieux temple, à l'abandon livré,
Aux visages de gardiens lacérés,
Aux bouddhas par les pluies décapités,
A perdu jusqu'à l'abri du tudi.
Les vajrapani¹ gisent sous la pluie.
Scène deux fois plus triste encore :
La cloche à terre, sans tour ni support.*

S'armant de courage, Tripitaka franchit le second portail et découvrit la tour écroulée, dont il ne restait que la cloche de bronze, enfoncée dans le sol. Le haut était blanc comme neige et le bas d'un bleu intense. C'est que la partie supérieure avait été délavée par la pluie pendant des lustres, tandis que l'inférieure avait été bleuie par les souffles de la terre. Tripitaka caressa de la main la cloche et s'écria : « Ô cloche !

«Suspendue en haut de la tour, tu faisais entendre un son puissant loin au-delà de la barre sculptée. Tu annonçais l'aube au moment où chantaient les coqs et accompagnais le crépuscule lorsque le soir tombait. Où sont les servants qui mendiaient le bronze, où demeure l'artisan qui le fondit? Sans doute s'en sont-ils retournés au domaine des morts, sans laisser de traces ni le moindre son.»

En déclamant cette élégie à haute voix, le Vénérable alerta quelqu'un qui se trouvait dans le monastère. Il y restait un servant qui veillait à brûler de l'encens. Réveillé par cette voix humaine, il s'était levé, avait ramassé un morceau de tuile; il le lança en visant la cloche.

Le bruit fit trébucher de surprise le Vénérable, qui, terrorisé, tenta de se relever pour s'enfuir, mais s'étala par terre une seconde fois en se prenant les pieds dans des racines. Gisant sur le sol, il dressa la tête pour s'exclamer à nouveau : «Ô cloche!

«Je me lamentais sur ton sort, lorsque soudain tu m'as répondu. Je présume que sur cette route de l'Ouest que personne n'emprunte, tu es devenue un esprit au fil des années accumulées.»

L'homme le rejoignit et le saisit par la main : «Veuillez vous relever, vénérable. Ce n'est pas que la cloche soit devenue un esprit, c'est moi qui l'ai fait sonner.»

Tripitaka leva la tête et, à la vue du visage noir et laid : «Ne serais-tu pas un gnome ou démon des bois? Je ne suis pas n'importe qui, mais un envoyé des grands Tang, qui dispose de disciples capables de terrasser les dragons et soumettre les tigres. Si tu te frottes à eux, ta vie sera en péril.

— Ne craignez rien, vénérable», répondit l'homme en s'agenouillant, «je ne suis pas une créature maléfique, mais le servant chargé de brûler l'encens dans ce monastère. Quand j'ai entendu vos bonnes paroles à l'instant, mon premier mouvement a été de sortir vous accueillir, mais de peur que ce ne soit quelque démon pervers frappant à la porte, j'ai jeté ce morceau de tuile pour calmer ma frayeur d'un coup de cloche avant d'oser me présenter. Veuillez vous relever, vénérable.»

Le moine chinois retrouva enfin ses esprits : «Il s'en est fallu de peu que je meure de peur, gérant! Fais-moi visiter l'intérieur.»

Le servent conduisit Tripitaka droit à la troisième cour, où s'offrait un spectacle bien différent. On voyait

Des murs à décors de nuages construits de briques bleues, des salles de cristal couvertes de tuiles vertes. Des marches de jade blanc conduisaient à des statues sacrées recouvertes d'or. Une lumière bleutée dansait dans la salle consacrée à Bouddha l'Éminent; du pavillon dédié à Vairocana descendait un souffle prenant. Dans la salle de Mañjuśrī volaient les nuées d'une décoration entrelacée. Dans la bibliothèque, la peinture des fleurs accumulait la verdure. Au sommet du triple auvent se dressait un vase sacré; dans la tour des Cinq-Bonheurs s'étalait une couverture brodée. Des centaines de bambous émeraude se balançaient au-dessus des lits de méditation; des milliers de pins bleus se miraient à la porte du Bouddha. Une lumière dorée rayonnait de ces palais, une coloration radieuse flottait autour des brumes violettes.

Le matin on respirait la brise parfumée venue de loin, le soir on entendait battre le tambour du haut des collines.

Si l'on recoud les robes de moine au soleil, ne termine-t-on pas la lecture des sutras au clair de lune?

L'éclat des lampes sur la moitié du mur illuminait la cour arrière, se reflétant dans une rangée de fumées d'encens.

À ce spectacle, Tripitaka n'osait plus entrer. Il appela le servent :

«Comment se fait-il que le devant soit en complète ruine et l'arrière en parfait état?

— Vénérable», répliqua celui-ci en riant, «ces montagnes sont infestées de brigands et de créatures maléfiques. Quand il fait beau, ils se lancent dans des expéditions de pillage, mais lorsque le temps est couvert, ils viennent s'abriter au monastère. Ils renversent les statues de Bouddha qui leur servent de siège, arrachent les boiseries pour faire du feu. Les moines d'ici ne sont pas de taille à oser discuter avec eux. Aussi leur ont-ils abandonné tous les bâtiments délabrés du devant et ont-ils reconstruit un autre monastère en sollicitant à nouveau les dons de quelques bienfaiteurs. Ainsi demeurent séparés le pur et l'impur : telle est la situation dans les régions de l'Ouest.

— Il en est donc ainsi...»

Comme il reprenait sa marche, Tripitaka lut au-dessus de l'entrée, en cinq gros caractères : *Monastère de la Forêt-de-Méditation Pacificateur-des-Mers.*

Il se décidait enfin à lever le pied et passer le seuil lorsqu'il aperçut un bonze qui venait vers lui. De quoi avait-il l'air? Voyez plutôt :

Sur la tête, un bonnet de velours et brocart épinglé à gauche, une paire d'anneaux de bronze aux oreilles, il portait une robe de laine de Phala¹. Ses yeux blancs brillaient comme de l'argent. Agitant un tambourin², il récitait un soutra dans une incompréhensible langue barbare. Tripitaka ne savait pas que c'était un lama de la route vers l'Ouest.

Le lama franchit la porte et, frappé par la beauté de Tripitaka, son large front au crâne plat, ses oreilles qui lui tombaient sur les épaules, ses mains qui dépassaient le genou, bref, la parfaite élégance d'un *arhat* qui serait descendu sur terre, il s'avança pour le retenir. Le visage entier illuminé par le sourire, il lui prenait les mains, et les pieds, lui frottait le nez et lui tirait les oreilles pour lui manifester sa cordiale amitié. Après l'avoir entraîné dans sa cellule et salué comme il se doit, il lui demanda : « D'où venez-vous, vénérable ? »

— Votre disciple est en mission officielle sur l'ordre de Sa Majesté des grands Tang des terres de l'Est en vue de se rendre à l'Ouest solliciter les Écritures du Bouddha en son monastère du Coup-de-Tonnerre du pays de l'Inde. Puisque nous passons par votre précieux établissement à la tombée de la nuit, je me permets de solliciter un abri pour la soirée. Nous repartirons demain de bonne heure. J'espère que vous nous accorderiez quelques facilités...

— Point de blaspème ! » répliqua en riant le lama, « ce n'est pas volontiers que nous avons quitté nos familles : si nous en sommes là, c'est que nous sommes nés sous une mauvaise constellation³ et que nos parents ne pouvaient nous garder. Mais il n'est pas permis de proférer des mensonges, dès lors que nous sommes devenus les disciples du Bouddha.

— Je parle sérieusement.

— À quelle distance du paradis de l'Ouest se trouvent ces terres de l'Est ! Les montagnes abondent sur la route, les grottes dans les montagnes et les esprits maléfiques dans les grottes. Est-il vraisemblable que quelqu'un tel que vous, seul et frêle, tendre comme vous l'êtes, aille se mettre en quête des Écritures ?

— Vous n'avez pas tort, supérieur. Comment mon humble personne y parviendrait-elle, à elle seule ? Je dispose de trois disciples qui m'ouvrent la voie devant les

montagnes et jettent des ponts sur les eaux. C'est grâce à leur protection que je suis parvenu jusqu'à votre retraite.

— Où se trouvent vos trois éminents disciples?

— Ils attendent à la porte.

— Maître», se récria le lama, effrayé, «ne savez-vous pas que nos régions sont infestées de tigres et de loups, de brigands et démons qui s'attaquent aux gens? En plein jour, nous n'osons aller trop loin, et nous fermons nos portes avant la tombée de la nuit. Laisser les gens dehors à pareille heure!» Et d'appeler aussitôt : «Disciples, allez vite les prier d'entrer!»

Deux jeunes lamas coururent dehors et tombèrent de saisissement à la vue de Singet. Nouvelle chute devant Porcet. Ils se relevèrent et revinrent sur leurs pas en courant : «Monseigneur, nos chances sont au plus bas! Ses disciples ont disparu; il n'y a plus que trois ou quatre monstres qui se tiennent à l'entrée.

— De quoi ont-ils l'air? demanda Tripitaka.

— L'un a la bouche du duc du Tonnerre, l'autre l'a en forme de pilon et le troisième une face bleue aux dents protubérantes. À leur côté se tient une fille, en revanche, soigneusement maquillée, cheveux huilés, visage poudré.»

Tripitaka se mit à rire : «Vous ne les avez pas reconnus. Les trois laideurs sont mes disciples. La fille est une personne dont j'ai sauvé la vie dans une forêt de sapins.

— Monseigneur», reprit le jeune lama, «comment un maître aussi beau a-t-il pu se trouver des disciples aussi laids?

— Si laids qu'ils soient, ils me sont fort utiles», répliqua Tripitaka, «retournez vite les inviter à entrer. Si vous tardez trop, celui qui a la bouche du duc du Tonnerre n'en est pas à une rixe près. Il n'a pas eu de parents pour l'élever et se fraya une entrée par la force.»

Les moineillons coururent dehors et s'agenouillèrent tremblants :

«Messeigneurs, le seigneur chinois vous prie de venir.

— Frangin», fit en riant Porcet, «ne leur suffit-il pas de nous en prier; qu'ont-ils besoin de trembler pareillement?

— Ils nous trouvent si laids qu'ils ont peur, répondit Singet.

— Mais c'est absurde! Nous sommes ainsi nés et ne le faisons pas pour nous amuser.

— Cache donc un peu ce que tu as de plus laid!»

L'idiot fourra tout de bon son groin dans son giron, tirant le cheval tête baissée, tandis que Sablet portait les bagages et que Singet, fermant la marche, conduisait la fille, trique en main.

Ils passèrent par les bâtiments en ruines et entrèrent dans la troisième cour. L'un attachant le cheval, l'autre posant le chargement, ils pénétrèrent dans la cellule du supérieur, firent connaissance, puis s'assirent chacun selon son rang. Le supérieur partit chercher soixante-dix à quatre-vingts lamas. Après l'échange des salutations, ils rangèrent et préparèrent le repas en l'honneur de leurs hôtes.

Le cas de rappeler :

*Mérites ne s'acquièrent que par pensée compatissante,
L'estime entre moines s'inscrit dans l'essor de la Loi.*

Si vous ne savez, en fin de compte, comment ils quittèrent le monastère, écoutez donc la séance qui suit.

Livre dix-septième

LA SŒUR ADOPTIVE
DE NAṬA

(chapitres LXXXI à LXXXV)

CHAPITRE LXXXI

OÙ LE SINGE DE L'ESPRIT CONFOND LA GOULE
DANS LE MONASTÈRE PACIFICATEUR-DES-MERS,
ET LES TROIS PÈLERINS CHERCHENT LEUR MAÎTRE
DANS LA FORÊT DES SAPINS-NOIRS.

Le récit nous a exposé comment Tripitaka et ses disciples étaient arrivés au monastère de la Forêt-de-Méditation, où ils furent reçus par les moines qui leur apportèrent de quoi manger. Le repas fini, ce fut au tour de la jeune fille de recevoir quelque nourriture.

Comme la nuit tombait, on alluma les lampes dans la cellule du supérieur. Les moines s'y pressaient nombreux, en rang sous la lumière, car ils voulaient voir la fille et en savoir plus sur les raisons de la quête du moine chinois.

Tripitaka s'adressa au premier lama qu'il avait rencontré : «Supérieur, nous quittons demain votre précieuse retraite : comment est la route qui va vers l'Ouest?»

Pour toute réponse, le lama se jeta à genoux devant le Vénérable, qui se précipita pour le retenir : «Supérieur, relevez-vous, je vous prie. Pourquoi pareille cérémonie à cette simple question sur notre prochaine étape?

— Quant à l'étape de demain, maître, ne vous inquiétez pas, la route est bonne et sur terrain plat. Mais dans l'immédiat il est une chose embarrassante dont j'aurais aimé vous parler dès votre entrée, mais de peur de vous offenser, j'ai préféré attendre la fin du repas avant d'avoir la témérité de vous en entretenir. Il convient parfaitement que vous vous reposiez dans la chambre de l'humble moine que je suis, vous, maître, qui venez de si loin à l'Est au prix d'un dur voyage. Mais pour la *bodhisattva*, ce serait inconvenant et je ne sais où la prier d'aller dormir.

— N'allez pas croire que nous ayons la moindre

mauvaise intention, moi et mes disciples. Dissipez vos doutes à ce sujet, supérieur. J'étais tombé sur cette fille, attachée à un arbre, ce matin en passant par la forêt des Sapins-Noirs. Comme mon humble disciple Conscient-de-la-Vacuité refusait de se porter à son secours, c'est moi qui l'ai sauvée, mû par l'esprit de la *bodhi*¹, et l'ai amenée ici : envoyez-la coucher où bon vous semble.

— Si vous le permettez dans votre grande générosité, maître», s'excusa le lama, «je ferai disposer une paille dans la salle du Roi-Céleste², derrière la statue, et lui demanderai de dormir là.

— Parfait, parfait!»

Là-dessus, les jeunes lamas emmenèrent la fille se coucher à l'arrière de la salle. Le Vénérable pria les responsables du monastère de reprendre leur liberté : chacun s'en fut de son côté.

Tripitaka se tourna vers Singet : «Nous avons eu tous une dure journée : couchons-nous de bonne heure pour nous lever tôt!»

Tous quatre dormirent au même endroit, car les disciples n'osaient quitter le maître, qu'ils devaient protéger.

*Là-haut le lapin de jade³ : tout est calme;
Dans la rue du Ciel⁴ plus personne ne passe.
Les étoiles du fleuve d'Argent⁵ scintillent.
La tour au tambour pousse la suite des veilles.*

De la nuit qu'ils passèrent ainsi, le récit ne dira rien de plus. À l'aube, Singet se leva, fit préparer les bagages et le cheval par Sablet et Porcet, puis invita le Maître à prendre la route. Or, le Vénérable ne s'était pas encore réveillé et avait envie de dormir. Il fallut que le Novice s'approchât et lui criât : «maître!» Celui-ci leva la tête et la laissa retomber sans pouvoir articuler de réponse.

«Que se passe-t-il, maître? s'inquiéta Singet.

— Je ne sais trop comment», gémit le Vénérable, «mais j'ai la tête qui tourne et les yeux gonflés; j'ai mal partout, de la peau aux os...»

À ces mots, Porcet tendit la main pour le tâter : son corps était brûlant. «J'ai compris», déclara l'idiot avec un sourire béat, «comme le repas était à l'œil hier soir, vous avez mangé quelques bols de trop et vous vous êtes endormi la tête en contrebas : c'est une indigestion.

— Balivernes!» gronda Singet, «attends que j'aie interrogé le Maître pour savoir ce qu'il en est en fin de compte.

— Je me suis levé au milieu de la nuit, pour me "laver les mains" sans mettre mon bonnet», expliqua Tripitaka, «j'ai dû attraper froid.

— C'est le plus probable. Pouvez-vous prendre la route maintenant?

— Je ne peux même pas m'asseoir. Comment monter à cheval? Mais je ne voudrais pas nous retarder.

— Que dites-vous là, maître!» rétorqua Singet, «comme dit l'adage : *Maître pour un jour, père pour toujours*. En devenant vos disciples, nous sommes comme vos enfants. Ne dit-on pas aussi : *Les enfants n'ont pas à chier de l'or ou pisser de l'argent, mais à montrer de l'affection selon les circonstances du moment*. Si vous ne vous sentez pas bien, ne parlons pas de retard. Nous patienterons quelques jours. Qu'importe!»

Les condisciples soignèrent leur maître sans songer au matin qui cédait la place à l'après-midi, ni au crépuscule qui revenait, puis à l'aurore qui pointait après une bonne nuit passée.

Lumières et ténèbres se succèdent rapidement : trois jours se furent bientôt écoulés. Le lendemain du surlendemain, Tripitaka parvint à se dresser sur son séant et appela Singet : «Conscient-de-la-Vacuité, je me suis senti si mal ces deux derniers jours que je ne t'ai pas demandé si l'on s'est occupé d'envoyer à manger à la *bodhisattva* que nous avons secourue.»

Singet se mit à rire : «Ne vous souciez pas d'elle, mais de votre propre état.

— Juste, juste! Aide-moi à me lever et va me chercher du papier, de l'encre et un pinceau; emprunte la pierre à broyer l'encre au monastère.

— Pour quoi faire?

— Je voudrais écrire une lettre, y joindre les documents de voyage et te charger de les porter à Sa Majesté à Chang'an, en demandant audience auprès de l'empereur Taizong.

— Facile. Autre chose, j'en aurais peut-être été incapable, mais s'il s'agit de transporter le courrier, je suis imbattable! Préparez comme il faut le message : d'une culbute dans les nuages je serai à Chang'an et le remettrai au souverain Tang. Une autre culbute et me voici de retour

avant même que le pinceau et l'écritoire aient le temps de sécher! Toutefois, pourquoi expédier cette lettre? Pourriez-vous m'en communiquer le contenu de vive voix? Il sera toujours temps de l'écrire après me l'avoir récitée.

— Je vais écrire», répondit le Vénérable en versant des larmes,

*«Trois fois se prosterne votre humble serviteur,
Longue vie, Votre Majesté, saint empereur!
Puissent les officiers civils et militaires
La lire ainsi que tous les dignitaires :
L'année où je reçus l'ordre de quitter nos terres,
Je comptais atteindre le Bouddha en son monastère.
Mais, en chemin, tant d'épreuves inattendues
Et calamités soudaines m'ont retenu!
Je n'en peux plus, tant est grave la maladie :
Le Bouddha est aussi loin que le paradis.
Obtenir les soutras sans revenir serait vain :
Je vous prie d'envoyer dès maintenant quelqu'un.»*

À ce discours, Singet ne put se retenir d'éclater d'un rire tonitruant :

«Maître, vous n'êtes vraiment pas à la hauteur de la situation! Se laisser envahir par de pareilles pensées pour une petite maladie de rien du tout! À supposer qu'elle soit grave et vous mette entre la vie et la mort, il suffit de vous adresser à moi. Je ne suis pas sans ressources. Je leur demanderais : "Quel roi des Enfers a pu oser prendre pareille initiative? Quel juge a eu la témérité de délivrer le mandat? Quel envoyé démoniaque est venu vous chercher?" Qu'ils osent me contrarier, et je leur ferai voir ce même emportement qui m'avait conduit à troubler gravement les palais du ciel. Je me frayerais une voie jusqu'au fond des Enfers, j'empoignerais les dix juges et je leur déchirerais les tendons aux uns et aux autres sans pitié ni rémission.

— Ô disciple, je suis gravement malade : trêve de fanfaronnades!»

Porcet s'avança : «Frangin, puisque le Maître te dit qu'il va mal, n'insiste pas en disant qu'il va bien! C'est très embarrassant! Il vaut mieux en discuter avant qu'il ne soit trop tard : vendons d'abord le cheval, mettons les bagages au clou et achetons un cercueil pour ses funérailles avant de nous séparer.

— L'idiot recommence à déblatérer!» s'indigna

Singet, «tu n'y comprends rien. Notre maître était le second disciple de notre Bouddha l'Ainsi-venu et s'appelait alors vénérable Cigale-d'Or. Il doit passer par cette grave épreuve pour un manquement à l'égard de la Loi du Bouddha.

— Frangin, puisque pour ce manquement le Maître a été banni dans les terres de l'Est et a pris forme humaine dans la mer des torts et des droits, dans le champ de bataille des mauvaises langues, puisqu'il a fait vœu de chercher les Écritures au paradis de l'Ouest, ne suffit-il pas de toutes ces peines et afflictions qu'il subit chaque fois qu'il rencontre monstres ou démons? Pourquoi lui infliger en plus cette maladie?

— Que peux-tu en savoir? Au lieu d'écouter le Bouddha exposer la Loi, le Maître s'était assoupi et en tombant avait écrasé un grain de riz du pied gauche. C'est cela qu'il doit expier en ce bas monde par trois jours de maladie.

— Je dois en avoir pour combien d'années, je me le demande, moi qui mange si salement, se récria Porcet, terrifié.

— Frérot», lui répondit Singet, «le Bouddha ne se soucie pas des créatures de ta sorte. Tu me sembles ignorer ce que signifient les dictons :

*«Paddy sarclé à midi
Par la sueur est nourri.
Chaque grain dans le bol
Est fruit de dur labeur.»*

«Le Maître n'en a plus que pour aujourd'hui. Il sera guéri demain.

— Je ne me sens pas comme hier; j'ai la gorge terriblement sèche. Pourrais-tu me chercher un peu d'eau fraîche? demanda Tripitaka.

— Parfait!» s'exclama Singet, «si le Maître a soif, c'est signe qu'il se remet. Un instant : je vous en apporte.»

Il prit le bol à aumônes et se rendit à l'arrière du monastère chercher l'eau aux cuisines, où l'encens était tenu en réserve. Il se rendit soudain compte que chacun des moines avait les yeux rouges, étouffant des sanglots qu'ils n'osaient laisser éclater.

«Vous êtes d'une mesquinerie, tous tant que vous êtes!» les apostropha Singet, «nous avons prolongé notre séjour de quelques jours, mais nous vous remercierons avant de

partir et nous vous rembourserons les frais quotidiens de bois et de nourriture exactement calculés. Comment pouvez-vous être d'aussi stupides sacs à pus?

— Nous ne saurions nous le permettre! s'exclamèrent les moines en se jetant à genoux.

— Comment ne pas vous le permettre? Je présume que notre bonze au long groin, avec son énorme appétit, a fait un trou dans vos réserves.

— Vénérable, dans ce monastère désolé qui est nôtre, nous sommes cent et plusieurs dizaines de moines : si chacun de nous recevait l'une de Vos Seigneuries pour un jour, nous pourrions vous nourrir des mois. Comment nous permettre de tromper notre bonne conscience au point de compter ce que vous mangez!

— Dans ce cas, pour quelle raison vous lamenter?

— Nous nous demandons quelle sorte de monstre a su pénétrer dans le monastère. Nous avons envoyé dans la nuit deux jeunes moines sonner la cloche et battre le tambour. Nous les avons entendus sans les voir revenir. Le lendemain, quand on s'est mis à leur recherche, l'on n'a retrouvé que leurs bonnets et leurs sandales abandonnés dans le jardin derrière. Il ne restait plus que des ossements : ils avaient été dévorés! Six de nos bonzes ont disparu depuis les trois jours de votre séjour ici. Voilà pourquoi nous ne pouvons nous défendre d'avoir peur et de nous affliger. Sachant votre maître indisposé, nous n'osions vous en faire part, sans pour autant pouvoir nous empêcher de verser des larmes à la dérobée.

— Inutile d'en dire plus», répliqua Singet, à la fois effrayé et heureux de l'apprendre, «c'est sûrement une créature perverse qui demeure ici : laissez-moi vous en débarrasser.

— Votre Seigneurie, un monstre qui ne serait pas un esprit ne disposerait pas de pouvoirs surnaturels. Celui-là sait certainement chevaucher les nuées, aller et venir des Enfers à nous. Les anciens ne le disent que trop bien : *Méfiez-vous de la droiture des justes, gardez-vous de la méchanceté des bons*. Ne nous en veuillez pas de vous le dire : si vous parvenez à le capturer et à arracher cette racine de nos calamités, ce sera un bonheur sans égal! Mais si vous échouez, il en résulterait bien des inconvénients.

— Comment cela, bien des inconvénients?

— À vous parler franchement, vénérable, bien que

nous soyons plus d'une centaine en cet humble monastère, nous avons tous quitté nos familles dès l'enfance :

« Quand poussent les cheveux faut les raser et nos robes sans doublure raccommoder. Le matin tôt levés, figure lavée, nous nous inclinons, mains jointes, en obéissance à la Grande Voie. La nuit venue, nous rangeons et brûlons de l'encens, marmonnant avec dévotion en récitant le nom de Mitâbba¹. Nous levons la tête pour contempler le Bouddha en son nonuple trône de lotus, détenant les trois Véhicules², par compassion partageant les bienfaits des nuages de la Loi³, et formulons le vœu de voir en son parc du Jetavana l'honneur des Sâkya⁴.

« Nous baissions la tête pour scruter notre cœur, recevoir les cinq défenses⁵, transcender le "grand chilocosme"⁶ et, à travers la multitude des phénomènes, nous formulons le vœu de comprendre le vide obstiné et le vide des réalités.

« Ah! Quand viennent les dânapati⁷, chacun, vieux, jeune, grand, petit, gros ou maigre, frappe le poisson de bois ou la pierre sonore, s'affaire à psalmodier deux rouleaux du soutra du Lotus⁸ ou de la litanie de l'empereur des Liang⁹. Si les dânapati ne viennent, les anciens et les nouveaux, rustres ou policés, joignent chacun les paumes, ferment les yeux et, dans le silence et l'obscurité, entrent en contemplation sur leur natte de roseaux, fermant la porte au clair de lune¹⁰.

« Quant au reste, querelles et babillages d'oiseaux et loriots, tout cela ne saurait prendre le grand véhicule de la Loi qui est nôtre, si large que soit la compassion. C'est pourquoi nous ne savons soumettre les tigres ou terrasser les dragons. Nous ne connaissons rien non plus aux monstres et démons.

« Si Votre Seigneurie provoquait l'esprit pervers, il pourrait nous dévorer tous en un seul repas : primo, nous retomberions dans le cycle des transmigrations; secundo, ces restes anciens de la Forêt-de-Méditation seraient détruits; tertio, à l'assemblée de l'Ainsi-venu, il ne nous resterait plus la moindre étincelle de lumière.

« Voilà qui constitue de sérieux inconvénients. »

Quand Singet eut entendu les moines lui tenir ce discours, la colère lui monta au visage et sa bile ne fit qu'un tour. Il se mit à crier : « Bande d'idiots! Vous vous faites des idées sur ces créatures démoniaques, sans en avoir aucune sur mes états de service!

— En vérité, nous n'en savons rien, murmurèrent les moines.

— Pour aujourd'hui je me contenterai d'un bref résumé. Écoutez-moi bien :

« J'ai aussi bien dompté les tigres et terrassé les dragons au mont de Fleurs et Fruits que provoqué de graves troubles aux palais du ciel. La

faim m'a poussé à grignoter deux ou trois grains de l'élixir de seigneur Laozi et la soif à vider six ou sept gobelets du vin de l'empereur de Jade. Lorsque j'ouvre grand mes yeux aux pupilles d'or, ni blancs ni noirs, le ciel pâlit et la lune s'obscurcit. Je vais et viens sans laisser trace ni ombre, la trique cerclée d'or en main, ni trop longue ni trop courte.

«Grands esprits ou petits monstres ne me font peur, si méchants soient-ils. Il n'est de fuyards que je ne rattrape, qu'ils courent, tremblent ou se cachent, pris de panique. Ceux que j'attrape, je les tiens, sciés, brûlés, broyés ou pulvérisés. Je suis comme les huit immortels qui passent la mer¹, mais suis seul à en faire voir de pas mûres. Mes bons moines, je vous l'attraperai cette créature perverse, et vous la montrerai pour que vous sachiez qui je suis, moi, le vieux Singet! »

Les lamas hochaient intérieurement la tête : «Ce bandit à tête chauve est une grande gueule, mais il doit y avoir quelque chose sous ses fanfaronnades.» Chacun faisait mine d'approuver poliment par d'indistincts murmures. Seul le lama en chef fit entendre un autre son de cloche : «Laissez cela! Votre maître est malade. Il n'y a pas urgence à capturer le monstre. Comme dit le proverbe : *Prince au banquet sera rassasié s'il n'est soûl; preux au champ de bataille sera mort s'il n'est blessé.* Il serait éminemment regrettable que votre maître subit les conséquences de la bataille où vous seriez tous deux engagés.

— Vous avez raison, tout à fait raison! Je vais lui apporter de l'eau fraîche et je reviens.» Il ramassa le bol à aumônes, le remplit d'eau fraîche, sortit des cuisines et, aussitôt arrivé à la cellule du supérieur, appela : «Maître, buvez!»

Tourmenté comme il l'était par la soif, Tripitaka leva la tête, prit le bol des deux mains et le vida d'un trait. En vérité,

*Pour l'assoiffé une goutte d'eau est ambrosie,
Remède approprié dissipe la maladie.*

Voyant le Vénérable retrouver peu à peu énergie et vigueur, et la bonne mine revenir sur son visage plus détendu, Singet lui demanda : «Maître, prendriez-vous du bouillon et du riz?

— Cette eau fraîche agit comme un élixir merveilleux. Je me sens plus qu'à moitié remis : j'en prendrai volontiers un peu.»

Singet enchaîna en proclamant : «Le Maître va mieux! Il veut manger!»

C'était un ordre aux moines de se hâter de préparer ce qu'il fallait : ils mirent le riz à tremper, le firent bouillir, pétrirent des nouilles, façonnèrent des galettes, cuirent des petits pains à la vapeur, firent du bouillon aux vermicelles et apportèrent quatre ou cinq tables. Tripitaka ne mangea qu'un demi-bol de bouillie. Singet et Sablet se partagèrent le service d'une tablée. Tout le reste disparut dans le ventre de Porcet. Les lamas se retirèrent après avoir débarrassé et allumé les lampes.

«Combien de jours sommes-nous restés ici? demanda Tripitaka.

— Trois jours entiers. Cela en fera quatre demain soir, répondit Singet.

— Trois jours! Combien d'étapes avons-nous manquées?

— Maître, les étapes ne se comptent pas. Nous partions demain matin, voilà tout.

— Juste. Tant pis si je ne suis pas tout à fait remis.

— Puisque nous partons demain, permettez-moi d'attraper le monstre cette nuit.

— Quelle sorte de monstre veux-tu encore capturer?

— Il y en a un dans le monastère : laissez-moi le leur capturer.

— Disciple, quelle idée te monte à la tête, alors que je ne suis pas encore complètement guéri! Et s'il t'échappe, le monstre, grâce à ses pouvoirs magiques, est-ce que je ne serai pas encore une fois en danger?

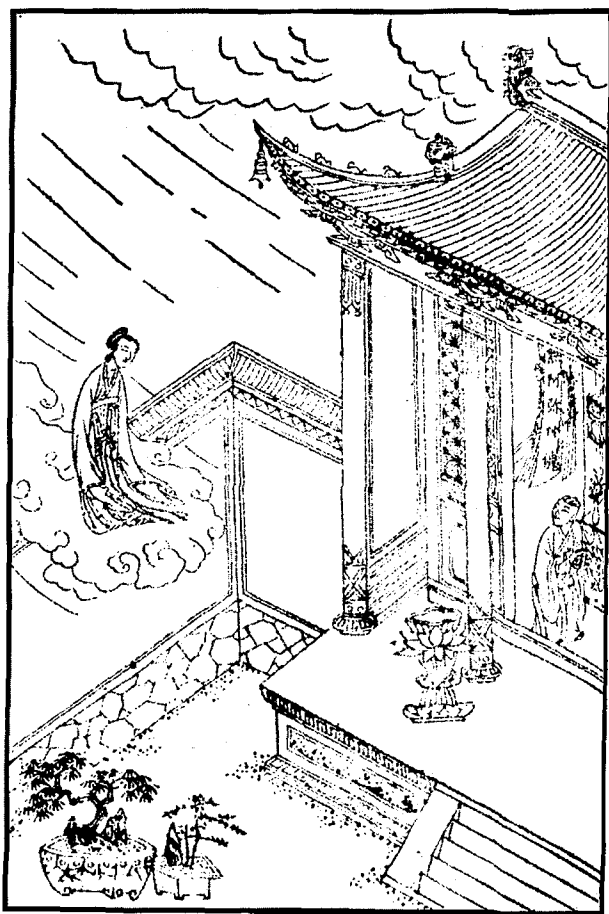
— Toujours à rabaisser son monde! J'en ai terrassé partout : m'avez-vous jamais vu faiblir devant quiconque? Quand je m'y mets, je gagne à coup sûr.

— Disciple!» insista Tripitaka en le retenant de ses mains, «ces maximes le disent fort bien : *Fais le bien chaque fois que tu le peux; pardonne quand il y a pardon à donner; mieux vaut l'esprit en repos qu'agité, tolérance que belligérance.*»

Devant la plaidoirie insistante du Maître afin de l'amener à renoncer à son entreprise, Singet se décida à dire la vérité :

«Maître, je ne vous le cèlerai point : le monstre a dévoré ici des êtres humains.

— Quels êtres humains? voulut savoir Tripitaka horrifié.



Se redressant et levant les yeux, que vit-il? Une femme d'une grande beauté montant dans la salle.

— Il a déjà mangé six petits bonzes depuis les trois jours que nous sommes ici.

— *Le renard s'attriste de la mort du lièvre : chaque créature se désole pour celles de son espèce.* Si ce sont des moines de monastère qu'il a dévorés, moine je le suis aussi et te laisse donc y aller. Toutefois, sois prudent!

— Il va sans dire. Je l'éliminerai dès que j'aurai mis la main dessus.»

Le voilà donc qui confie à Porcet et Sablet la protection du Maître et sort de la cellule en jubilant. La lune n'était pas encore levée au ciel rempli d'étoiles, aussi faisait-il noir dans la grande salle consacrée au Bouddha. Il tira de son corps le feu de vérité pour allumer la lampe de cristal, puis frappa le tambour à droite, la cloche à gauche. Ensuite, d'une secousse, il se changea en jeune lama de douze, treize ans¹; en tunique de toile blanche et robe de soie jaune, il rythmait la récitation de soutras en cognant sur un «poisson de bois»². Il attendit jusqu'à la première veille sans que rien ne se produisît. À la seconde, alors que le croissant de la lune se levait, il entendit mugir le vent. Quel vent!

Un brouillard noir obscurcit le ciel, de sombres nuages enténébrent la terre : comme une immense tache d'encre qui s'étendrait aux quatre orientes, une couche de peinture bleu-noir qui couvrirait tout.

D'abord soulevant la poussière et retournant la terre, il abat les arbres et renverse les forêts. Il soulève la poussière sous le scintillement des étoiles, déracine les arbres dans l'obscurcissement de la lune. Il souffle si fort que Cbang'e doit serrer l'arbre sàla³ tandis que le lapin de jade tourne en rond, cherchant désespérément son bol. Les officiers des neuf luminaires tiennent les vantaux fermés, les dragons des quatre mers se sont claquemurés.

Le dieu des murs et fossés en son temple est à la recherche des petits diables. Comment les immortels pourraient-ils s'élever dans l'espace? Au palais d'infernale justice, Yama ne retrouve plus son acolyte à face de cheval. Les juges courent en tous sens pour rattraper leur bonnet.

Le vent souffle à déboulonner les rochers au sommet des Kunlun⁴, à baratter d'énormes vagues dans les lacs et rivières.

À peine le vent s'était-il calmé qu'il sentit une odeur de musc et d'orchidées dans un cliquetis de jades entrechoqués. Se redressant et levant les yeux, que vit-il? Une femme d'une grande beauté montant dans la salle.

«Ouli, oula», marmonnait Singet, feignant d'être absorbé par la récitation de quelque soutra.

La femme s'approcha, le prit dans ses bras et lui dit : «Qu'est-ce que tu récites là, mon petit vénérable?»

— Ce que j'ai fait vœu de réciter.

— À quoi bon, alors que tous les autres dorment?

— Pourquoi pas, puisque j'en ai fait le vœu?»

La fille le serra plus fort, lui donna un baiser et proposa : «Allons derrière nous amuser, toi et moi.

— Tu te rends compte! rétorqua Singet en détournant délibérément la tête.

— Est-ce que tu connais la physiognomonie?

— Un peu.

— Que vois-tu sur mon visage?

— Je vois que tu es une capricieuse et malhonnête chassée par ses beaux-parents.

— Tu te trompes, complètement!

*«Je n'ai pas été chassée par les beaux-parents
Parce que capricieuse et malhonnête.
Le mauvais destin de mes vies antérieures
M'a unie à un garçon beaucoup trop jeune
Qui ne sait ce qu'exige la nuit des noces
Et m'a conduite à m'enfuir loin du mari.*

«Profitions de l'éclat des étoiles, du clair de lune et de la destinée qui a voulu notre rencontre à mille lieues, allons dans le jardin derrière nous livrer aux plaisirs d'amour d'un couple uni!»

À ces mots, Singet se disait en hochant intérieurement la tête : «Ces moines stupides se sont tous laissés entraîner au désir de la chair, qui leur a coûté la vie. C'est moi qu'elle vient maintenant bernier.» Il répondit donc tout de go : «Je suis jeune encore, madame, et ne sais rien des choses de l'amour.

— Viens avec moi : je te les apprendrai.»

«Bon», se dit Singet en riant sous cape, «je vais avec elle voir comment elle va s'y prendre.»

Ils sortirent de la salle, se serrant par les épaules et, la main dans la main, se dirigèrent droit vers le jardin, derrière. Aussitôt arrivée, elle lui fit un croc-en-jambe qui le renversa par terre et, tout en poussant de petits cris, «mon chéri, mon cœur!» se mit en devoir de lui malaxer la «nauséabonde racine».

«Mon fiston», se disait Singet, «elle va me dévorer tout de bon!» Il lui prit la main et la fit rouler à son tour sur le sol, usant de la «petite prise de retournement». «Mon chéri, mon cœur!» continuait à murmurer la créature, «comme tu sais bien renverser ta petite femme!»

«Si je ne profite pas de l'occasion pour agir», calculait intérieurement Singet, «quand se représentera-t-elle? Exactement : *Qui frappe le premier sera le plus fort; qui agit en dernier, l'attend la mort.*»

Écartant les mains, d'un coup de reins il se redressa et réapparut sous son aspect originel. Faisant tourner la trique cerclée d'or, il visa la tête. Un choc pour la créature, qui avait de quoi s'étonner : «Un tout jeune lama, si terrible!» En ouvrant mieux les yeux, elle reconnut le disciple du moine chinois, Singet, mais sans être pour autant intimidée.

Vous vous le demandez, quelle sorte de créature était-ce là?

D'or est fait son nez. Sa fourrure égale la neige. Les tunnels lui servent de maison, où elle trouve confort et sécurité. L'énergie d'un souffle nourri pendant trois siècles l'avait plusieurs fois amenée au mont des Vautours¹. Pour s'être rassasiée d'encens et de chandelles, l'Ainsi-venu ordonna de la bannir du ciel, fille bien-aimée du roi céleste porteur de pagode²; le prince Nata³ la tenait pour sa sœur.

Elle n'est pas l'oiseau qui comble la mer⁴, ni la tortue qui porte une montagne⁵. Elle ne craint ni l'épée de Lei Huan⁶, ni le sabre de Lü Qian⁷. Elle va et vient, roulant sa bosse comme les flots du Yangzi et de la Han; elle monte, descend, sans craindre les hauteurs des monts Tai ou Heng.

A son ravissant visage plein de charme, comment devineriez-vous que c'est une souris devenue surnaturelle par persévérance?

Sûre de ses immenses pouvoirs magiques, elle se saisit d'une paire d'épées à sa portée, s'entrechoquant à grand bruit tandis qu'elle se couvrait à gauche et se protégeait à droite. Bien qu'un peu plus fort, Singet ne parvenait pas à la dominer. Un vent glacial s'élevait de partout, tandis que le croissant de lune perdait tout éclat. Un magnifique duel au fond d'un jardin!

Un vent démoniaque s'élève de la terre tandis que la lune n'est plus que leur tremblotante. Calme et silence règnent sur les bâtiments du

temple, mais dans le jardin arrière, quelle bataille! Entre Singet, saint au-dessus du Ciel, et la fille velue¹, reine parmi les femmes, c'est une compétition de pouvoirs où nul ne veut capituler. L'une a tourné son cœur contre ce sombre tondu; l'autre écarquille les yeux de colère à la vue de la femme parée. Quand elle fait voler de ses deux mains l'épée, l'on ne reconnaît plus la femme. Lui abat la trique avec plus de fureur qu'un vivant lanceur de foudre. Les anneaux d'or s'entrechoquent avec un bruit de tonnerre, le métal scintille comme les étoiles [...] ² Les dix-huit arhat applaudissent dans le secret du silence, tandis que chacun dans les trente-deux cieux³ s'affole.

Le grand saint était en pleine forme : tous ses coups portaient. La goule estima qu'elle ne saurait soutenir ses assauts beaucoup plus longtemps. Elle fronça soudain les sourcils : un plan lui était venu à l'esprit. Aussitôt de lui tourner le dos et s'enfuir.

«Maudite créature, où vas-tu?» lui lança Singet, «rends-toi sans tarder!»

L'ogresse n'en fit rien et continua à battre en retraite. Elle attendit que son adversaire l'eût talonnée pour ôter son chausson brodé du pied gauche, souffler dessus de son haleine magique, réciter une incantation et lui ordonner de se transformer : le chausson prit son aspect maniant les deux épées; quant au corps véritable, il se changea en courant d'air et disparut.

N'était-ce pas encore une étoile de malheur pour Tripitaka? Elle se précipita dans la cellule du supérieur, se saisit du moine chinois et l'emporta, s'élevant silencieusement dans les nuages. En un clin d'œil, ils atteignirent le mont du Vide-à-Piège et pénétrèrent dans le gouffre Sans-Fond. Elle ordonna de préparer le repas de noces, maigre toutefois.

Nous les y laisserons pour reparler de Singet : brûlant d'anxiété, il combattait avec une énergie farouche, mais quand il put enfin saisir la faille qui lui permit d'abattre d'un coup de trique l'ogresse, il découvrit que ce n'était qu'un chausson brodé. Singet comprit qu'il était tombé dans le panneau et fit précipitamment demi-tour pour aller voir Tripitaka. Le Maître avait évidemment disparu. Il ne restait que Porcet et Sablet, absorbés par leur conversation.

Entrant dans une fureur à lui faire éclater la poitrine, Singet leva sa trique et, sans plus se soucier du tiers que du quart, se mit à hurler :

«Je vous tuerai, je vous tuerai!»

L'idiot, perdant son sang-froid, ne savait où fuir. Sablet, quant à lui, avait été général au mont des Vautours : voyant les choses se compliquer, il opta pour la douceur et la souplesse. Il s'approcha et s'agenouilla :

«Frère aîné, je t'ai compris. Tu veux nous tuer tous les deux pour rentrer chez toi sans te porter au secours du Maître.

— Je vous tue tous les deux et me porte seul à son secours!

— Que dis-tu là, mon frère!» répondit Sablet en souriant, «sans nous, que ferais-tu? Rappelle-toi les proverbes : *Il n'est de fil d'une seule fibre, ni de main qui claque sans l'autre paume*. Frère, qui surveillerait les bagages et le cheval? Plutôt prendre modèle sur Guan et Bao¹ qui partageaient leur or que sur Sun et Pang se battant au plus fin². N'a-t-on pas toujours dit que *tigre ne se combat point sans aide fraternelle*, et que *bataille ne s'engage point sans troupes filiales*? Je te supplie de nous épargner et d'attendre l'aube pour que nous unissions nos cœurs et nos forces à la recherche du Maître.»

Les immenses pouvoirs dont disposait Singet ne l'empêchaient pas de comprendre la situation du moment avec lucidité. Il fit retour sur lui-même devant l'instante prière de Sablet : «Relevez-vous tous les deux. Nous irons chercher le Maître demain, et il faudra s'y mettre de toutes nos forces.»

À s'entendre pardonné, l'idiot aurait promis en échange la moitié du ciel s'il avait pu : «Frangin, je prends tout sur moi!»

Comment les trois frères auraient-ils pu trouver le sommeil, l'esprit assailli d'inquiètes pensées? Ah! s'ils avaient pu d'un hochement de tête ordonner au soleil de sortir de l'arbre Fusang³ ou du souffle de leur haleine disperser les étoiles qui remplissaient le ciel! Ils attendirent assis que le jour se lève. Ils se préparaient à partir lorsque des moines vinrent à la porte leur barrer le passage et leur demander : «Où est allé le Vénéral?»

— Pénible à dire», répondit Singet avec un rire embarrassé, «je m'étais vanté hier devant vous de capturer l'ogresse, mais je n'y suis pas arrivé et elle a fait disparaître le Maître...

— Pour cette petite affaire nous concernant»,

s'effrayèrent les lamas, «impliquer votre maître! De quel côté le chercher?

— Je sais où, répliqua Singet.

— Puisque rien ne presse, prenez d'abord votre petit déjeuner.»

Ils apportèrent en hâte deux ou trois bols de bouillie, que Porcet nettoya avec entrain : «Mes bons moines, quand nous aurons trouvé le Maître, je reviendrai ici avec plaisir.

— Revenir ici pour manger leur riz!» s'exclama Singet, «tu ferais mieux d'aller voir dans la salle du Roi-du-Ciel si la fille est toujours là.

— Elle n'y est plus», répondirent les lamas, «elle a disparu le lendemain de la première nuit.»

Le Novice prit congé des moines, d'excellente humeur, et repartit vers l'Est d'où ils étaient venus, laissant à Porcet et Sablet le soin de porter les bagages et tirer le cheval.

«Tu te trompes de direction, frangin!» fit Porcet, «pourquoi retourner à l'Est?

— Tu n'y comprends rien. La fille qui était attachée dans la forêt des Sapins-Noirs l'autre jour, je l'avais percée à jour de mes yeux de feu aux pupilles d'or, alors que vous la preniez tous pour une brave personne. C'est elle qui a dévoré les lamas, elle encore qui a enlevé le Maître. Vous étiez bien avisés de secourir cette prétendue *bodhisattva*! Le Maître qu'elle a enlevé, il faut le chercher à partir de la route que nous venons de prendre.

— Bon, bon!» répliquèrent les deux, soupirant d'admiration, «il y a de la finesse sous ta rudesse. Allons-y!»

Tous trois gagnèrent la forêt en toute hâte. L'on voyait

Sous l'amas des nuages d'épais brouillards, la route serpentante entre rangées après rangées de rochers, les empreintes du renard croisant celles du lièvre. Tigres, panthères, loups allaient et venaient sous les fourrés. Mais pas trace de monstre dans la forêt : où pouvait bien être passé Tripitaka?

Brûlant d'exaspération, Singet brandit son bâton et, d'une secousse, prit l'aspect terrible qu'il avait lorsqu'il ravageait les palais du ciel : trois têtes, six bras et six mains.



*En fait, le saccage de Singet fit sortir des bois deux vieillards : la divinité locale
et le dieu de la montagne.*

Maniant à la fois trois triques, pif! paf! il se mit à frapper en tous sens la forêt.

«Sablet», dit Porcet à ce spectacle, «le frangin m'a l'air contrarié : de ne pas retrouver le Maître l'a rendu fou furieux.»

En fait, le saccage de Singet fit sortir des bois deux vieillards : la divinité locale et le dieu de la montagne.

Ils s'approchèrent et s'agenouillèrent : «Grand saint, nous voici.

— Un bâton magique merveilleux!» fit observer Porcet, «il a fait sortir le *tudi* et le dieu de la montagne. S'il avait continué, il aurait débusqué la planète de malheur elle-même!

— Vous deux!» les apostropha Singet, «vous vous conduisez de façon infâme. Vous n'avez fait que vous compromettre avec les brigands qui achètent porc ou mouton pour vous les offrir en sacrifice chaque fois qu'ils obtiennent quelque succès. Vous vous faites maintenant les complices d'une ogresse qui a enlevé notre maître. Où est-il caché? Passez sans tarder à des aveux complets, si vous tenez à éviter les coups.

— Votre Sainteté nous blâme à tort», répliquèrent les deux divinités, affolées, «le monstre n'habite pas notre montagne et n'est pas soumis à notre juridiction. Toutefois, nous avons appris une ou deux petites choses au bruit du vent qui a soufflé cette nuit.

— Dites tout ce que vous savez!

— L'ogresse a emporté votre maître droit au sud d'ici, à une distance de mille lis», précisa le *tudi*, «il y a là-bas une montagne qui s'appelle Vide-à-Piège et, dans cette montagne, un gouffre qui se nomme Sans-Fond. C'est la créature maléfique de cette montagne qui est venue ici et s'est transformée pour l'enlever.»

Cachant la surprise que lui causaient ces révélations, Singet cria aux deux divinités de se retirer, reprit son aspect originel et dit à Sablet et Porcet : «Le Maître est loin!

— Qu'importe», répondit Porcet, «rattrapons-les en sautant sur les nuages!»

Le brave idiot! Il s'éleva à la faveur d'une violente tornade, suivi de Sablet qui montait un nuage. Comme le cheval blanc était la transformation d'un dragon, il lui fut facile d'en faire autant, les bagages sur le dos. Le grand

saint se rendit droit au sud, d'une culbute dans les nuages. Bientôt en vue d'une grande montagne, ils arrêtrèrent le cheval ainsi que leurs véhicules. Voyez le spectacle qui s'offrait à leurs yeux :

Un sommet qui touche la voûte azurée, des pics rejoignant les hautes nuées. Tout autour des milliers d'arbres d'essences diverses abritent la cacophonie des oiseaux qui vont et viennent. Tigres et pantères courent en bandes, daims et cerfs se faufilent. Sur les pentes ensoleillées, plantes et fleurs rares répandent leurs parfums. À l'ombre, la neige de l'hiver ne fond jamais. Ce ne sont que précipices profonds et falaises abruptes. Au pied du pic qui se dresse menaçant serpente le torrent encaissé. Les rangs de sapins sombres et les amas de rochers font frissonner le voyageur. On ne voit pas plus trace de bûcheron qu'ombre de garçon d'immortel cueillant des simples.

Les fauves devant vos yeux pourraient faire monter le brouillard et les renards partout lever la tempête.

«Frangin», dit Porcet, «une montagne aussi escarpée recèle sûrement des créatures maléfiques.

— Il va sans dire», acquiesça Singet, «point de haute montagne sans monstre, ni d'escarpements sans goule. Sablet, toi et moi resterons ici, pendant que Porcet descendra la montagne se renseigner, voir si la route est praticable, s'assurer de l'existence de cette grotte et en examiner les accès. Quand cette enquête détaillée sera complète, nous pourrons nous porter ensemble au secours du Maître.

— C'est bien ma veine!» grommela Porcet, «c'est toujours moi le premier à porter la jarre.

— N'as-tu pas dit cette nuit que tu prenais tout sur toi?» rétorqua Singet, «tu reviens sur ta parole?

— Ne le prends pas sur ce ton, j'y vais...»

L'idiot déposa son râteau, secoua ses vêtements et sauta au bas de la montagne les mains vides, à la recherche du sentier.

Si, en fin de compte, vous ne savez quelle tournure, bonne ou mauvaise, prirent les choses, écoutez la séance qui vient.

CHAPITRE LXXXII

OÙ LA CHARMANTE FILLE¹
 CHERCHE LE MÂLE,
 ET L'ÂME ORIGINELLE²
 PROTÈGE LA VOIE.

Nous disions donc que Porcet avait sauté au bas de la montagne et trouvé un sentier. Il le suivait depuis cinq ou six lis, lorsqu'il aperçut deux monstres femelles qui tiraient de l'eau d'un puits. Comment les avait-il reconnues pour telles? C'est qu'elles portaient des chignons tout à fait démodés, retenus par des lamelles de bambou à un pied deux pouces au-dessus de la tête. Porcet s'approcha et les appela en les traitant de «goules», ce qui leur déplut fort. Elles se dirent l'une à l'autre: «Ce bonze est d'une impudence! Nous ne le connaissons pas et ne lui avons jamais adressé la parole. Comment peut-il nous appeler de pareille façon!»

Furieuses, elles se mirent à faire tourner leurs perches à puiser l'eau et les abattirent sur son crâne.

Comme il n'avait aucune arme à portée de la main, l'idiot ne pouvait se protéger. Après avoir encaissé plusieurs coups, il courut en haut de la montagne en se couvrant la tête: «Rentrons, frangin! Elles sont terribles, ces créatures!»

— En quoi, terribles? répliqua Singet.

— Il y a dans la combe deux créatures femelles qui tiraient de l'eau. À peine les avais-je appelées d'un mot, qu'elles se sont mises à me balancer trois ou quatre coups de perche.

— Comment les as-tu appelées?

— Goules.

— Tu n'as pas eu ton compte.

— Merci de ta commisération! J'en ai la tête toute enflée, et tu trouves que je n'en ai pas reçu assez!

— *Douceur et souplesse te feront gagner l'univers, force et dureté ne te feront avancer d'un pouce*: ce sont des créatures du coin, alors que nous sommes moines venus de loin. Quand bien

même tu ne serais que poigne, il te faudrait montrer un peu plus de douceur. Les traiter de “goules”! Qui veux-tu qu’elles battent, si ce n’est toi? Moi? *Un homme digne de ce nom met en avant les rites et la musique.*

— Je ne m’en suis pas du tout rendu compte.

— Tu devrais au moins savoir qu’il y a deux sortes de bois, toi qui dévorais les gens dans la montagne au temps de ta jeunesse.

— Non. Quelles sortes de bois?

— L’un est le peuplier, l’autre le santal. D’un naturel souple, le peuplier est utilisé par les artisans qui sculptent des images saintes telles que la statue du Bouddha qui est dorée, peinte, décorée et sertie de bijoux; des dizaines de milliers de personnes viennent lui rendre hommage et brûler de l’encens. Le peuplier jouit ainsi de bénédictions sans nombre. Le santal est si dur qu’il sert dans les presses à huile; on le cercle de fer et on l’enfonce à coups de masses de fonte. Toutes ces souffrances, il les subit à cause de sa dureté.

— Frangin, ce discours, tu aurais mieux fait de me le tenir plus tôt : je me serais épargné leurs coups.

— Il faut que tu retournes les interroger à fond.

— Mais elles vont me reconnaître!

— Transforme-toi avant d’y aller.

— À supposer que je le fasse, frangin, comment tourner les questions?

— Arrivé devant elles, salue-les poliment et considère leur âge : si elles sont du nôtre, traite-les de “damoiselles” et au cas où elles seraient un peu plus âgées, de “gentes dames”.

— Mais c’est se laisser marcher sur les pieds!» rétorqua en riant Porcet, «traiter ainsi les gens de ce coin perdu!»

— Ce n’est pas la question : il faut en avoir le cœur net pour agir sans tarder, si ce sont elles qui ont emporté le Maître. Dans le cas contraire, n’est-ce pas nous laisser égarer loin du lieu où nous devrions intervenir?

— Tu as raison. Un instant : j’y retourne.»

Le brave idiot! Il glissa le manche du râteau dans sa ceinture, dévala la montagne et, d’une secousse, se changea en gros moine noiraud. Il s’approcha des goules en prenant un air avantageux, les salua bien bas et leur dit : «Gentes dames, votre humble serviteur...»

L'une et l'autre s'en réjouirent : «Ce bonze-là sait vous saluer et vous dire un petit mot gentil. Vénéérable, d'où venez-vous? lui demandèrent-elles.

— D'où je viens.

— Où allez-vous?

— Où je vais.

— Comment vous appelez-vous?

— Je m'appelle comme je m'appelle.»

Elles éclatèrent de rire : «Ce bonze est bien brave, mais il n'a pas l'air de savoir d'où il sort. Il ne sait que répéter ce qu'on lui dit.

— Gentes dames, pourquoi tirez-vous de l'eau?

— Ne l'ignores-tu pas, bonze? Notre maîtresse a enlevé cette nuit un moine chinois qu'elle accueille dans la grotte. Comme l'eau n'y est pas très propre, elle nous a envoyées toutes les deux en puiser de la bonne, pur produit de l'union du *Yin* et du *Yang*¹. Elle a fait préparer pour lui un banquet de fruits et légumes dans l'intention de l'épouser ce soir même.»

À peine eut-il entendu ces explications que l'idiot courut grimper en haut de la montagne en criant : «Sablet, va vite chercher les bagages : on se les partage!

— De nouveau? Qu'est-ce qui se passe?

— Une fois partagés, tu retournes à la rivière des Sables-Mouvants dévorer les gens, je vais au village des Gao retrouver mes beaux-parents, le frangin ira déclarer sa sainteté au mont de Fleurs et Fruits et le cheval regagnera l'océan pour redevenir dragon. Le Maître s'est marié avec la goule de la grotte. Allons-nous-en chacun vivre notre vie!

— L'idiot recommence à dire n'importe quoi! s'exclama Singet.

— Pas du tout! Elles viennent de me le dire, les deux filles qui puisaient de l'eau : on prépare le festin de mariage.

— Comment peux-tu dire des choses pareilles, alors qu'elle retient le Maître prisonnier et qu'il attend de nous sa délivrance, les yeux brûlants d'impatience?

— Comment le secourir?

— Vous deux, vous portez les bagages et tirez le cheval pendant que je suis les deux goules qui me serviront de guides. Quand je serai à l'entrée, nous attaquerons tous ensemble.»

Porcet n'avait d'autre choix que de suivre le mouvement. Singet observait de loin les goules qui s'enfonçaient dans la montagne. Elles disparurent brusquement au bout d'une vingtaine de lis.

«Le Maître a été enlevé par des fantômes du jour! s'exclama Porcet, ébaubi.

— Quel puissant regard! rétorqua Singet, «comment as-tu fait pour découvrir leur aspect véritable?

— Ne sont-elles pas des fantômes du jour puisqu'elles ont soudain disparu alors qu'elles portaient de l'eau?

— Je présume qu'elles se sont glissées dans la grotte. Attendez que j'aillè voir.»

Sacré grand saint! Il écarquilla ses yeux de feu aux pupilles d'or et parcourut la montagne tout entière : on n'y percevait pas le moindre mouvement. On ne voyait, devant une falaise escarpée, qu'un portique¹ à triple auvent et quadruple décoration, accumulant les couleurs, et agrémenté d'un travail floral finement ajouré. Comme il s'avavançait avec Porcet et Sablet, il découvrit en haut l'inscription en six gros caractères :

GOUFFRE SANS-FOND DU MONT VIDE-A-PIÈGE.

«Mes frères», dit Singet, «la goule a érigé ici cette construction, mais ça ne nous indique pas où il faut pousser la porte.

— Elle n'est pas loin, sûrement pas loin», répliqua Sablet, «cherchons bien!»

Comme ils regardaient tout autour, ils aperçurent en contrebas du portique et de la montagne un énorme rocher, d'une circonférence qui dépassait dix lis; au centre se trouvait l'ouverture, pas plus grande qu'une jarre, lisse et brillante à force d'avoir été frottée.

«Frangin», déclara Porcet, «c'est la grotte d'où sortent et où entrent les goules.

— Bizarre», répondit Singet après l'avoir contemplée, «depuis que j'assure la protection du moine chinois, j'en ai pris, des créatures maléfiques, je ne saurais vous le cacher, mais de grotte comme celle-là, jamais je n'en ai vu. Porcet, descends le premier voir quelle peut en être la profondeur. Il me sera ensuite plus facile d'entrer pour me porter au secours du Maître.

— C'est trop difficile, beaucoup trop difficile», objecta Porcet en secouant la tête, «gros et maladroit comme je le

suis, si je glisse et que je tombe, j'en aurai pour deux ou trois ans avant d'atteindre le fond.

— C'est si profond que ça?

— Regarde toi-même!

Le grand saint s'accroupit au bord et se livra à un examen attentif. Ouille! Quelle profondeur! Au bas mot, trois cents lis! Il se retourna :

«En effet, mes frères, on ne peut plus profond.

— Rentre chez toi! Le sauvetage du Maître n'est pas possible.

— Qu'est-ce que tu nous racontes là! *Aux fainéants l'abandon et le découragement!* Posez là les bagages et attachez le cheval à l'un des piliers de l'arc. Prends le râteau et toi, Sablet, ton bâton, pour barrer la sortie pendant que j'entrerai me renseigner. Si le Maître est bien à l'intérieur, je chasserai la goule à coups de trique : vous deux, vous l'arrêterez de l'extérieur, quand elle se précipitera vers l'ouverture. C'est par la coopération des forces du dedans et du dehors que nous parviendrons à tuer la créature et délivrer le Maître.»

Tous deux obéirent.

Singet sauta d'un bond à l'intérieur : mille nuées colorées naissaient sous ses pieds, mille courants d'air favorables le protégeaient. Il atteignit bientôt le fond du gouffre, clair et lumineux comme en plein jour : soleil, vent, fleurs, plantes, arbres, tout y était comme à la surface. «Le bel endroit!» se réjouit Singet, «voilà qui me rappelle la grotte du Rideau-Torrentiel dont le Ciel me fit don à ma naissance : ce doit être ici aussi une terre bénie des dieux!»

Observant les lieux, il aperçut cette fois une tour d'entrée à double gouttière, entourée de pins et de bambous. On distinguait un grand nombre de bâtiments à l'intérieur. «Ce doit être la résidence de la goule», pensa-t-il, «entrons nous renseigner. Mais attention! Si j'y pénètre comme cela, elle va me reconnaître : il faut d'abord se transformer.»

D'une secousse et par la vertu d'une passe et d'une incantation, il se changea en mouche. D'un vol léger, il gagna le haut de la tour d'entrée pour écouter et vit la créature qui trônait sous un kiosque de chaume. Ce n'était plus l'air qu'elle avait lorsqu'on l'avait tirée de la forêt de sapins ou quand elle avait voulu capter Singet au

monastère. Elle portait une toilette de beaucoup plus élégante :

*Les volutes du chignon empilent corbeaux;
De velours vert brodé est fait son boléro.
Les dix doigts tels pousses de bambou au printemps,
La paire de lotus d'or d'un demi-empan!
Sa face poudrée a rondeur de plat d'argent;
Ses lèvres ont de la cerise le luisant.
Une digne beauté au corps plus ravissant
Que celui de Chang'e¹ dans la lune s'éclipsant.
Le moine, elle l'a ce matin capturé
Afin de partager les joies de l'oreiller.*

Singet ne soufflait mot, attentif à ce qu'elle dirait. Peu après se déchirait la cerise de ses lèvres pour ordonner : « Mes petites, servez sans tarder le banquet pour que nous consommions les noces après le repas, moi et mon cher moine chinois. »

« C'était donc vrai ! » se dit Singet en riant intérieurement, « moi qui croyais que Porcet plaisantait ! Entrons chercher où se tient le Maître : je ne sais dans quel état d'esprit il se trouve. S'il s'est laissé séduire, je le laisse où il est. »

Il étendit ses ailes et, voletant à l'intérieur, découvrit Tripitaka assis sous la galerie de l'est derrière une cloison tendue de papier rouge, translucide en haut, opaque en bas.

Singet perça la cloison d'un coup de tête et se posa sur le crâne rasé du moine. « Maître ! » appela-t-il doucement. Tripitaka reconnut la voix : « Disciple, sauve-moi la vie ! »

— Vous n'êtes pas à la hauteur de la situation, maître. La créature fait servir un festin et vous épouse après manger. Qu'elle vous donne un garçon, ou même quelque fille, vous serez assuré d'une descendance; pourquoi vous tourmenter ?

— Disciple », répliqua à ces mots le Vénérable en grinçant des dents, « depuis que j'ai quitté Chang'an et que je t'ai accueilli au mont de la Double-Frontière², ai-je jamais touché à une nourriture défendue tout au long de ce voyage à l'Ouest ? Ai-je un seul jour entretenu de perverses pensées ? Si je perds mon Yang authentique en cédant aux exigences de cette créature qui m'a capturé, puissé-je m'enfoncer dans le cycle de la transmigration, être rejeté

derrière le mont des Ténèbres, et ne jamais pouvoir me retourner¹.

— Ne proférez pas de tels serments!» répliqua Singet avec un petit rire, «je vous emmène, puisque vous désirez toujours sincèrement aller au paradis de l'Ouest chercher les Écritures.

— J'ai complètement oublié le chemin par lequel nous sommes entrés.

— Ne parlez pas de cela. On ne sortira pas de ce gouffre aussi facilement que vous y êtes entré. Vous vous y êtes glissé de haut en bas. C'est l'inverse qui est nécessaire pour vous délivrer. Vous n'en sortirez qu'en vous poussant à travers l'ouverture, si vous avez de la chance. Sinon, vous ne passerez pas et finirez par mourir de suffocation.

— Que faire, si c'est si difficile? gémit Tripitaka, des larmes plein les yeux.

— Ce n'est rien, rien du tout! Quand la créature vous aura préparé la coupe nuptiale, il faudra vous résigner à la vider, mais au moment de lui verser le vin, faites-le vite, de façon à faire une joyeuse mousse. Je me transformerai en insecte minuscule² et me cacherais sous les bulles de sorte qu'elle m'avalera sans me voir. Je lui briserai alors le cœur et lui déchirerai les entrailles : vous ne pourrez être délivré que lorsqu'elle sera morte.

— Disciple, ce que tu proposes là est inhumain.

— À ne vouloir faire que le bien, vous y laisserez la vie. Les goules sont des créatures nuisibles à l'homme : à quoi rime de la prendre en pitié?

— C'est bon, c'est bon! Mais reste près de moi.»

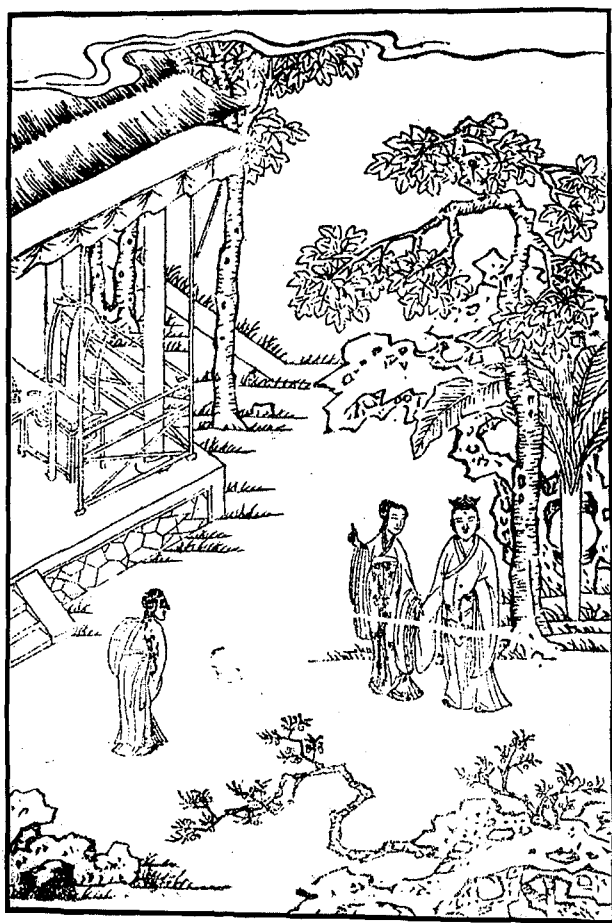
Assurément :

*Singet le grand saint protégeait Tripitaka,
Qui ne pouvait compter que sur le Beau Singe-Roi.*

La discussion entre le maître et le disciple n'était pas terminée que l'ogresse, tout étant prêt, s'approchait de la galerie, ouvrait la serrure et appelait : «Vénérable!»

Le moine chinois n'osait répondre. Elle appela une seconde fois. Toujours pas de réponse.

Pourquoi n'osait-il pas répondre? Il pensait : «Ouvrir la bouche est perdre son énergie, remuer la langue sème la zizanie.» Puis, à la réflexion, il se disait que s'il persistait dans son silence



La goule prit Tripitaka par la main et marcha jusqu'au kiosque de chaume.

jusqu'au bout, elle se mettrait dans une telle fureur qu'elle pourrait l'occire dans l'instant.

Dans la difficulté où il se trouvait, n'osant ni avancer ni reculer, son esprit interrogeait ses lèvres, tandis qu'il retournait trois fois sa langue dans la bouche¹. Il était en proie à l'incertitude lorsque la créature répéta : « Véné-
rable!

— Madame, je suis là », se résigna à répondre le moine chinois, qui avait l'impression d'avoir perdu par ces mots mille livres de chair.

Répondre aux avances de cette créature, un bonze unanimement reconnu pour la sincérité de sa vocation, parti à l'Ouest en quête des Écritures, est-ce possible, vous demandez-vous? Sachez qu'à cette heure de péril extrême, sa réponse était entièrement dictée par l'incapacité d'agir autrement, par la contrainte extérieure et nullement, en vérité, par une pulsion interne.

Dès qu'elle eut obtenu une réponse, la goule poussa la porte, le releva de ses mains et se frotta à lui avec cent minauderies de coquette, mille marques de passion amoureuse, sans se rendre compte qu'elle ne faisait qu'importuner Tripitaka.

« Ma seule crainte, c'est que mon maître finisse par se laisser émouvoir devant de tels assauts de séduction », se disait Singet avec un ricanement intérieur.

Car, en effet,

*Pour un vrai moine, démoniaque tourmente,
Elle est, en vérité, d'une beauté troublante :
Pâles sourcils qui s'inclinent tels le saule,
Teint de pêche de joues fraîches qui le frôlent,
Courbe indiscreète des deux chaussons brodés,
Noir corbeau de hauts chignons de chaque côté.
Lorsque, souriante, elle lui prend la main,
La robe du moine s'imprègne de parfum.*

La goule prit Tripitaka par la main et marcha jusqu'au kiosque de chaume :

« Vénéral, je vous ai préparé une coupe de vin que j'aimerais boire avec vous.

— Madame, l'humble moine que je suis ne saurait consommer que nourriture végétarienne.

— Je sais, c'est pourquoi j'ai fait chercher dans la montagne de l'eau pure, produit de l'union du *Yin* et du *Yang*,

celle de la grotte ne l'étant point, et, pour vous être agréable, préparer un festin de fruits et légumes.»

Le moine chinois la suivit et découvrit en effet,

Sous l'entrée drapée de soieries, la cour emplie des fumées de l'encens montant de brûle-parfum en forme de lion, les plateaux de lamelles de bambou laquées rouge sur des rangées de tables incrustées et huilées de noir. Elles étaient couvertes de mets étranges et rares, les plateaux débordant d'extraordinaires produits végétariens : pommes, olives, chair de lotus, raisins, noix de torréya, noisettes, pignes, pignons, lichis, longanes, châtaignes, châtaignes d'eau, jujubes, kakis, noix, noix de ginkgo, amandes, kumquats : tous les fruits que recèle la montagne, tous les légumes frais de saison. Fromage de soja, gluten de blé, auriculaires, pousses de bambou, bolets, et bien d'autres savoureux champignons. Toutes sortes de légumes sautés à l'huile. Fèves et autres haricots en sauces appropriées. Courgettes, concombres, navets et aubergines pelées en forme de cailles; des melons d'hiver coupés en cubes; des taros réduits au sucre, des navets blancs revenus au vinaigre; poivres et gingembres merveilleux : tous ces plats formaient une impeccable harmonie de saveurs.

Dégageant de fins doigts de jade, la goule remplit d'un vin généreux une scintillante coupe d'or et la présenta au moine chinois en lui susurrant : «Cher vénérable; homme merveilleux, buvez la coupe de l'échange de notre joie!»

En proie au pire embarras, Tripitaka la prit et, après avoir jeté en l'air quelques gouttes en libation, formula cette prière silencieuse : «Ô dieux protecteurs de la Loi, révélateurs des cinq orient, protecteurs des quatre directions, soyez témoins de ce serment : depuis que votre disciple a quitté les terres de l'Est, il doit à la *bodhisattva* Guanyin de vous avoir chargés de sa secrète protection afin de lui permettre d'atteindre le monastère du Coup-de-Tonnerre, rendre hommage au Bouddha et obtenir les Écritures. Or, capturé par une goule, je suis présentement contraint de l'épouser par le rite de cette coupe qu'elle me tend. Si ce vin est bien végétarien, votre disciple se forcera à le boire afin de voir le Bouddha et parvenir au succès de son entreprise. Dans le cas contraire, si je transgresse l'interdit, que je sois précipité à jamais dans les souffrances de la transmigration!»

Singet, réduit à une taille minuscule, se tenait derrière l'oreille du Maître, tel un confident intime. Quand il parlait, nul autre que Tripitaka ne pouvait l'entendre.



La goule en avait cœur et rate rompus. Toute tremblante, elle serrait dans ses bras Tripitaka.

Sachant que le Maître aimait le vin de raisin sans alcool, il l'engageait à vider la coupe. Tripitaka s'exécuta, contraint et forcé, et la remplit précipitamment avant de la rendre à sa partenaire. De la mousse s'était effectivement formée. Singet, transformé en insecte, s'y glissa subrepticement.

La goule la prit en main, mais, au lieu de boire, la posa pour tirer deux révérences devant le moine chinois et lui murmurer quelques mots tendres. Quand elle reprit la coupe, la mousse s'était évaporée, laissant l'insecte parfaitement visible. Ignorant que c'était une transformation de Singet, la créature le repêcha avec l'ongle du petit doigt et le lança à terre.

Voyant que la situation prenait mauvaise tournure et qu'il lui serait difficile d'entrer dans son ventre, Singet se transforma en faucon affamé :

Serres de jade, pupilles d'or, ailes d'acier, terrible, il s'élançe vers les nuées avec une féroce énergie. Le renard perfide et le lièvre rusé se pâment à sa vue et partent se cacher à mille lieues. Quand la faim le tenaille, il fonce contre le vent à la poursuite des moineaux; rassasié, il se tient aux portes du paradis. Sa poigne de fer est meurtrière. Triomphant, l'empyrée lui paraît trop bas.

Il s'envola et, ouvrant ses serres, s'abattit sur les tables qu'il renversait, brisant la vaisselle en mille morceaux; il répandit fruits et légumes à terre avant de repartir en abandonnant le moine chinois, transi de peur. La goule en avait cœur et rate rompus. Toute tremblante, elle serrait dans ses bras Tripitaka : « Cher vénérable, d'où vient cette créature ?

— Je l'ignore.

— Moi qui me suis donné tant de peine pour te faire plaisir en préparant ce festin ! Je me demande d'où sort cette bête détestable qui a cassé ma vaisselle.

— Madame », ajoutèrent les petites goules, « la vaisselle cassée n'est rien, mais comment servir tous ces mets souillés éparpillés par terre ? »

Tripitaka avait fort bien compris que c'était un stratagème du Novice, mais il se gardait évidemment de le dire.

« Mes petites », répondit la goule, « je sais : ce doit être le Ciel et la Terre qui m'ont envoyé cette créature parce qu'ils ne tolèrent pas que je retienne prisonnier le moine chinois. Ramassez la vaisselle cassée, apportez d'autres

plats, végétariens ou non : je demande au Ciel de me servir d'entremetteur, à la Terre d'être le témoin, avant de procéder à nouveau à la cérémonie des épousailles.»

Elle renvoya le Vénérable s'asseoir sous la galerie de l'est, où le récit le laissera.

Revenons à Singet : il vola jusqu'à la sortie, reprit son aspect propre et cria : «Ouvrez!»

«C'est notre frangin, Sablet», dit en souriant Porcet.

Ils écartèrent tous deux leurs armes. Dès que Singet eut sauté hors du gouffre, Porcet s'avança pour le retenir : «La goule y est? Le Maître y est?»

— Oui, oui!

— Le Maître doit en subir, des avanies, là-dedans! L'a-t-on ligoté ou suspendu? Va-t-il être bouilli ou cuit à la vapeur?

— Rien de tout cela. Elle n'a fait que lui offrir un festin et voudrait faire la chose que tu sais avec lui.

— Tu en as de la chance! Tu as dû boire le vin du mariage.

— Idiot! Boire le vin du mariage, alors que la vie du Maître est en danger!

— Pourquoi es-tu revenu, alors?»

Singet lui raconta comment il s'était transformé à la vue du Maître, et conclut : «Mes frères, mettez un terme à ces divagations. Le Maître est ici : cette fois, je l'en sortirai, j'en suis sûr.»

Il y retourna, prit ce coup-ci la forme d'une mouche et se posa sur la tour de l'entrée, à l'écoute de ce qui se passait. Il entendait le souffle rauque de colère de la goule qui, depuis le kiosque, donnait des ordres : «Mes petites, végétarien ou non, peu importe, apportez aussi du papier à brûler : j'ai résolu de l'épouser avec l'entremise et la garantie du Ciel et de la Terre.»

«Cette créature n'a pas un scrupule de pudeur», se dit Singet avec un ricanement intérieur, «en plein jour, enfermer chez soi un bonze pour se le faire! Elle ne perd rien pour attendre! Point de hâte : entrons d'abord jeter un coup d'œil!»

Voletant en bourdonnant, il atteignit la galerie et y aperçut le Maître assis, les joues trempées de larmes. Singet se glissa à l'intérieur et, posé sur sa tête, appela : «Maître!»

Le Vénérable reconnut la voix, sauta sur ses pieds et

répondit, grinçant des dents d'indignation : «Macaque de malheur! Si grosse de courage que soit leur rate, chez les autres elle reste enveloppée par le corps; chez toi c'est la rate qui entoure le corps! Tu as cassé sa vaiselle grâce à ton pouvoir de transformation, mais ça va nous coûter cher. Maintenant que tu as exacerbé ses désirs lubriques, dans sa volonté de copuler avec moi, peu lui importe de servir du végétarien ou non. Que faire maintenant?»

— Ne me faites pas de reproches, maître», répliqua le Novice sur un ton enjoué, «j'ai un moyen de vous délivrer.

— Allons donc!

— J'ai remarqué un jardin, derrière, quand je me suis envolé tout à l'heure. Vous l'amenez à aller batifoler et je vous sauverai.

— De quelle façon vas-tu me secourir dans le jardin?

— Vous vous rendez avec elle dans le parc et marchez jusqu'aux pêcheurs; n'allez pas plus loin. Attendez que je vole sur l'une des branches et me change en pêche rouge. C'est celle-là qu'il faudra commencer par cueillir en prétextant que vous avez envie de manger un fruit. Le rouge, ce sera moi. Elle voudra sûrement en cueillir un autre. Vous insisterez alors pour qu'elle accepte la pêche rouge. Dès qu'elle y aura donné un coup de dents, je passerai dans son estomac. Le temps de lui en déchirer les parois et de lacérer ses entrailles, elle sera morte et vous serez délivré.

— Si tu en as la capacité, ne te suffit-il pas de la combattre? As-tu besoin de te glisser dans son ventre?

— Maître, vous ne comprenez pas le fin du fin : je pourrais la combattre, s'il était aisé d'entrer ou de sortir du gouffre. Mais ce n'est pas le cas; il est d'accès compliqué. Si je l'attaque, toute la nichée me tombera dessus et me retiendra. Que pourrais-je faire alors? On ne s'en débarassera qu'en agissant en sous-main.»

Tripitaka hochà la tête, enfin convaincu. «Suis-moi! se contenta-t-il de répliquer.

— Entendu, entendu!» répondit Singet, «je suis sur votre crâne.»

Maître et disciple s'étant mis d'accord, Tripitaka se leva et, s'appuyant des deux mains à la cloison, cria : «Madame, madame!»

La goule, à ces mots, courut s'approcher tout sourire : « Mon cher homme merveilleux, qu'as-tu à me dire ? »

— Madame, depuis que j'ai quitté Chang'an et que j'ai suivi la route de l'Ouest, pas un seul jour ne s'est écoulé sans montagnes ou cours d'eau. L'autre jour, quand nous avons pris refuge au monastère Pacificateur-des-Mers, j'ai attrapé froid et suis tombé gravement malade. J'ai beaucoup transpiré aujourd'hui et me sens un peu mieux. Je dois à votre débordante affection, madame, de m'avoir amené dans votre résidence, mais d'être resté assis toute la journée, je me trouve de nouveau mal. Pourriez-vous m'emmener quelque part pour me détendre ?

— Bien sûr, mon cher homme merveilleux », répondit la goule, ravie, « si tu en as envie, allons nous distraire dans le parc, toi et moi. » Et de donner l'ordre : « Mes petites, prenez la clé, ouvrez la barrière du jardin et balayez le sentier ! »

Les petites goules coururent ouvrir et mettre de l'ordre.

La créature poussa la cloison et aida le moine chinois à sortir. Voyez toutes ces mignonnes filles aux cheveux huilés et au visage poudré se presser autour du bonze et le conduire au jardin !

Brave Tripitaka ! Au milieu de cette troupe couverte de gaze légère, dans ce bosquet de brocarts et soieries, il restait comme sourd et muet. Sans ce cœur de pierre¹ tourné vers le Bouddha, il aurait renoncé à la quête des Écritures comme tout autre commun mortel attaché aux plaisirs de la chair et du vin. Quand ils furent arrivés devant le jardin, la goule lui susurra : « Cher homme merveilleux, amusons-nous ici, rien de tel pour dissiper la mélancolie ! »

Ils entrèrent la main dans la main. Comme il levait les yeux, s'offrirent à son regard des lieux vraiment enchanteurs².

Tenant par la main la goule, le Vénérable se promenait pour jouir des fleurs sans se lasser de l'infinie variété des plantes rares. Après avoir passé tant de kiosques et de pavillons, pénétré de la beauté des lieux, il atteignit les abords du verger aux pêcheurs. Singet piqua le crâne du Maître : celui-ci comprit.

Singet s'envola sur la branche d'un pêcher et, d'une secousse, se transforma en pêche d'un rouge vraiment délicieux.

«Madame», dit le Vénérable à la goule, «en votre parc les fleurs sont odorantes et sur les branches les fruits sont mûrs, si odorantes que les abeilles se pressent d'en extraire le nectar, si mûrs que les oiseaux se les disputent. Mais comment se fait-il que sur ce pêcher certains fruits soient verts et d'autres rouges?»

Elle se mit à rire : «Sans *Yin* et *Yang* au ciel, le soleil et la lune ne brilleraient point. Sans *Yin* et *Yang* sur la terre, les arbres et les plantes ne pousseraient pas. Sans *Yin* et *Yang* chez les humains, l'homme ne se distinguerait pas de la femme. Quant aux fruits de ce pêcher, ceux qui sont du côté *Yang*, sont chauffés par le soleil et mûrissent plus tôt : c'est la raison pour laquelle ils sont rouges. Ils restent verts là où ils sont adossés au *Yin* où il n'y a pas de soleil. Telle est la logique du *Yin* et du *Yang*.

— Merci, madame, de m'en avoir instruit. Je l'avoue : en vérité, je l'ignorais.»

Aussitôt de s'avancer, tendre la main et cueillir la pêche rouge. La goule en prit une verte. Tripitaka s'inclina et présenta des deux mains le fruit à la goule : «Madame, vous qui aimez les couleurs chaudes¹, mangez de cette pêche et laissez-moi la verte.»

Elle échangea tout de bon son fruit en se réjouissant intérieurement du geste : «Le brave moine! Un homme vrai : me témoigner une telle affection avant même d'être devenu mon mari!» Elle se sentait plus amoureuse que jamais du moine chinois. Celui-ci prit la verte et se mit aussitôt à la croquer. Elle, qui ne demandait qu'à lui tenir compagnie, ouvrit la bouche, prête à mordre dans sa pêche. Ses lèvres vermillon découvraient déjà ses dents d'argent, mais elle n'avait pas encore refermé la bouche que Singet, impétueux comme il l'était, avait roulé jusqu'à son gosier et s'était laissé tomber dans l'estomac. La goule, effrayée, se tourna vers Tripitaka : «Vénérable, il est terrible, ce fruit : rouler de cette façon sans tolérer d'être mordu!

— Un fruit frais, mûr à point, ça descend tout seul, madame.

— Mais il est descendu avant même que je recrache le noyau.

— Vous êtes de si heureuse humeur, madame, un fruit aussi succulent, vous l'avez avalé avant même de songer à cracher le noyau.»

Dans son ventre, Singet reprit sa forme originelle.

«Maître!» cria-t-il, «inutile de discuter plus longtemps avec elle; je suis arrivé à mes fins.

— Doucement, mon disciple!

— Mais avec qui parles-tu? demanda la goule, interrompant la conversation qu'elle entendait fort clairement.

— Je parle à mon disciple Conscient-de-la-Vacuité.

— Où est-il?

— Dans votre ventre. La pêche rouge que vous venez de manger, c'est lui, pas vrai?

— C'en est fini, fini!» s'écria-t-elle, prise de panique, «si ce singe est dans mon ventre, je suis morte! Pourquoi avoir fait des pieds et des mains afin de pénétrer dans mon estomac, Singet?

— Pour rien de particulier. Je me contenterai de te dévorer les six feuillets avec le foie et les poumons ainsi que le cœur aux sept ouvertures et trois poils¹. Quand je t'aurai nettoyé des cinq viscères², tu pourras jouer à l'esprit-squelette qui fait un bruit de crécelle...»

Terrifiée à ces mots au point de ne plus avoir l'âme chevillée au corps, la goule serra dans ses bras le moine chinois : «Ô vénérable, je pensais que nous étions

*«Liés par un fil rouge³ de toute éternité,
Unis l'un à l'autre comme poissons dans l'eau.
Hélas! Le couple de canards est séparé;
Qui l'aurait cru? Les phénix s'en vont dos à dos.
Au pont des Renouées la marée est montée⁴.
Au temple du Bouddha⁵ le rendez-vous manqué,
Après la joie, il faut déjà se séparer!
Te revoir : quand cela me sera-t-il donné?»*

À entendre la lamentation du fond de l'estomac, Singet n'avait qu'une crainte, que le Vénérable se laissât berné par esprit de compassion. Il se mit à faire des moulinets avec les poings, à sauter, à gesticuler, se jeter à plat ventre, bref, il était sur le point de rompre la paroi de chair. Une intolérable douleur avait fait mordre la poussière à la goule. Elle resta longtemps sans oser proférer la moindre parole. Comme son silence donnait à Singet l'impression qu'elle était morte, il relâcha l'attaque. Revenant à elle, elle s'écria : «Mes petites, où êtes-vous?»

Au fait, les petits monstres femelles étaient entrés au jardin et s'étaient dispersés à leur bon plaisir, à cueillir des fleurs ou jouer aux plantes «m'as-tu vu⁶»; elles s'amusaient

comme des folles, laissant leur maîtresse parler d'amour à son aise avec le moine chinois. Toutes accoururent à cet appel soudain, et virent la goule gisant à terre, le visage décomposé, gémissante, incapable même de ramper. Elles se hâtèrent de l'aider à se relever et de l'entourer : « Qu'est-ce qui ne va pas, madame ? Serait-ce une attaque de cœur ? »

— Non, non ! Ne me posez pas de question : j'ai quelqu'un dans le ventre ! Raccompagnez le bonze dehors, vite, et laissez-moi la vie ! »

Elles se mirent tout de bon à le porter, mais Singet cria du fond de l'estomac : « Nul autre que vous-même ne doit contribuer à la sortie du Maître ; je ne vous épargnerai la vie qu'à cette condition ! »

La créature n'avait pas d'alternative, car elle ne songeait plus qu'à sauver sa peau. Elle s'efforça de se remettre sur pieds précipitamment, prit le moine chinois sur le dos et se dirigea à grands pas vers la sortie.

« Madame, où donc allez-vous ? lui demandaient les petites en la suivant.

— *Tant que la lune brillera sur les cinq lacs, mon hameçon d'or pêchera dans le ressac !* Je renvoie ce gars-là en attendant de m'en trouver un autre. »

Sacrée goule ! Dans l'élan d'un éclat lumineux, elle atteignit la sortie. On entendait un bruit d'armes entrechoquées.

« Disciple », s'inquiéta Tripitaka, « ça cogne dehors.

— C'est Porcet qui frotte son râteau », répondit Singet, « appelez-le ! »

— Porcet ! » cria Tripitaka.

Porcet entendit : « Sablet, le Maître est sorti ! »

Tous deux dégagèrent le râteau et le bâton, permettant à la goule de porter le moine dehors.

Ah ! le cas de dire :

*Le singe de l'esprit du dedans soumet le monstre,
Terre et bois accueillent à la porte le saint moine.*

Si vous ne savez, en fin de compte, ce qu'il advint de la goule, écoutez donc la séance qui vient.

CHAPITRE LXXXIII

OÙ LE SINGE DE L'ESPRIT
RECONNAÎT LA SOURCE DE CINABRE¹,
ET LA CHARMANTE FILLE
RETROUVE LE FOND DE SA NATURE.

Nous disions donc que Tripitaka s'était fait escorter hors du gouffre par la goule. Sablet s'approcha pour lui demander :

«Le Maître est sorti, mais où est passé notre condisciple aîné?

— Il a sûrement calculé son coup», répondit Porcet, «il a dû se faire échanger avec le Maître.

— Votre condisciple est dans son ventre, déclara Tripitaka en montrant la goule du doigt.

— Dégoutant à mourir!» ricana Porcet, «qu'est-ce que tu fabriques dans son ventre? Sors!

— Ouvre grand la bouche, que je m'en aille!» cria Singet de l'intérieur.

La goule écarta tout de bon les mâchoires. Le Novice se fit tout petit, sauta dans le gosier et allait se glisser dehors quand, de crainte qu'elle ne mordit sans façon, il sortit la trique de fer, souffla dessus de son haleine magique et lui ordonna de prendre la forme d'un noyau de jujube qu'il plaça entre les mâchoires de la créature. D'un bond il fut dehors, récupérant son arme au passage, puis, d'un coup de reins, il reprit son aspect propre et s'élança au combat, trique levée. Elle sortit les deux épées précieuses et para le coup dans un bruyant entrecroquement d'armes. Quel magnifique duel au sommet de la montagne!

Les deux épées volantes lui protégeaient la face, la trique cerclée d'or levée sur sa tête : l'un est le singe de l'esprit né du ciel, l'autre a les os d'une fille ravissante, esprit que produisit la terre.

Gonflés de rancune, ils tirent de la joie de la rencontre, fureur redoublée. L'une voudrait lui prendre le Yang primordial dans l'union charnelle, l'autre cherche à former le saint embryon² en combattant le pur Yin. La trique dressée emplît le ciel de froides brumes, les épées sont des

vans qui tamisent la noire poussière de la terre. Parce que le Vénérable veut rendre hommage au Bouddha, ils luttent avec acharnement et font montre de leurs grands talents.

Quand l'eau combat le feu, la Voie de la Mère¹ en subit le dommage. Le Yin et le Yang ayant peine à s'unir, chacun va de son côté.

Longtemps ils lutèrent, à faire trembler la terre et les montagnes et s'écrouler les forêts.

À les voir ainsi se battre, Porcet se mit à grommeler contre Singet. Il se tourna vers Sablet : «Le frangin se plaît à cafouiller, frerot! À l'instant, il était dans son ventre : il lui suffisait d'user de ses poings, de lui mettre l'estomac en flammes et de sortir en lui ouvrant la peau du ventre. Son compte aurait été bon. Avait-il besoin de passer par la bouche, la combattre et la laisser se déchaîner?

— Tu as raison», reconnut Sablet, «mais c'est grâce à lui que le Maître a été tiré de ce gouffre profond et c'est contre la même créature perverse qu'il poursuit le combat. Invitons le Maître à rester assis ici et prenons les armes pour nous porter à l'aide du frère aîné. Nous l'abattrons, la goule!

— Non, non», répliqua Porcet avec un geste de dénégation de la main, «elle dispose de trop grands pouvoirs magiques. Nous ne serons pas à la hauteur.

— Que dis-tu là! L'affaire est de notre intérêt commun. Tu as beau dire que nous ne serions pas à la hauteur, *même un pet fait du vent!*

— Allons-y!» répondit l'idiot en brandissant son râteau, saisi par l'enthousiasme dans l'instant.

Sans plus se préoccuper du Maître, ils s'élevèrent dans les airs, rattrapèrent les combattants et abattirent sur la goule une pluie de coups de crosse et de râteau. Se sentant déjà incapable de soutenir plus longtemps les assauts de Singet, la goule, à la vue des deux autres, rompit le combat, tourna précipitamment les talons et s'enfuit.

«Rattrapez-la, mes frères!» cria Singet.

Se voyant serrée de près, elle ôta en hâte le chausson brodé de son pied gauche, souffla dessus de son haleine magique, récita une incantation et lui cria de se transformer : il prit son aspect, maniant les deux épées, tandis qu'elle-même s'en retournait, transformée en un courant d'air pur par un simple mouvement du corps.

Vous vous diriez que cette fois, dans l'impossibilité de les vaincre, elle battait en retraite dans le seul souci de sauver sa vie. Comment prévoir la tournure qu'allaient prendre les événements? C'était aussi que l'étoile de malheur qui planait sur Tripitaka ne s'était pas encore retirée : au moment où la goule passait sous le portique à l'entrée du gouffre, l'apercevant assis seul, elle s'approcha, le prit dans ses bras, raffla les bagages et, coupant les rênes avec les dents, emporta l'homme avec le cheval dans son repaire, où le récit les laissera.

Parlons de Porcet : profitant d'un moment où elle n'était pas sur ses gardes, il abattit la goule d'un coup de râteau : ce n'était qu'un chausson brodé! Ce que voyant, Singet s'exclama : «Les deux idiots! Ça suffit, allez vous occuper du Maître! Qui a besoin de votre aide?»

— Tu vois bien, Sablet? » maugréa Porcet, «je l'avais dit, de ne pas venir. Ce singe doit avoir la tête fêlée : nous l'aidons à terrasser le monstre, mais c'est à nous qu'il en veut!

— Vous n'avez rien terrassé du tout! » rétorqua Singet, «elle m'a déjà fait le coup du chausson abandonné hier, quand je la combattais. Je me demande comment va le Maître depuis que vous êtes partis. Allons vite voir!»

Tous trois revinrent en hâte : le Maître avait en effet disparu. Il n'y avait plus trace non plus des bagages et du cheval.

Affolé, Porcet ne savait où donner de la tête, tandis que Sablet cherchait par-devant et par-derrière. Singet était rongé d'inquiétude. Furetant partout, il aperçut au bord de la route un morceau de rênes gisant en travers. Il le ramassa sans pouvoir retenir ses larmes, éclatant en lamentations : «Ô Maître! Au départ j'avais pris congé du cavalier et du cheval, au retour je ne trouve plus que ce bout de lanière! Ah! Vraiment, le cas de rappeler :

*«À la vue de la selle je pense au palefroi,
Et verse des larmes en songeant à l'amour d'autrefois.»*

À le voir pleurer, Porcet ne put s'empêcher de rire à gorge déployée.

«Espèce de ballot!» gronda Singet, «tu veux de nouveau qu'on se sépare...

— Non, il n'est pas question de cela», se remit à rire

Porcet, «le Maître a été sûrement emporté à nouveau dans le gouffre. Comme dit le proverbe, *rien ne fera, sans à trois fois t'y prendre*. Puisque tu y es entré deux fois, la troisième, tu peux être sûr de réussir.»

Singet essuya ses larmes : «C'est bon. Au point où nous en sommes, il n'y a pas le choix. J'y retourne. Gardez bien l'entrée, maintenant que vous n'avez plus de bagages ni à vous inquiéter du cheval.»

Sacré grand saint! Il fit demi-tour et sauta dans le gouffre sans pratiquer de transformation, tel qu'il était :

*Aux joues bizarres, mais le cœur plein de vaillance,
Il fut dieu puissant, étrange, dès l'enfance,
Le visage courbé comme une selle,
Les yeux enflammés jetant des étincelles,
Le corps entier couvert de poils durs comme fer,
Sanglé d'une jupette de tigre fier.
Il met en fuite mille nuages au ciel,
Et soulève des milliers de vagues en mer.
Un jour il battit les rois-gardiens du ciel
Et repoussa dix-huit mille guerriers, tels quels.
Il a titres de grand saint et Beau Singe-Roi :
En main, la trique aux cercles d'or en fait foi.
L'Ouest, aujourd'hui, va savoir quel est son poids :
Il s'en retourne secourir Tripitaka.*

Le voilà qui arrête le nuage éclatant, arrivé d'une traite devant la résidence de la goule. Comme la porte de la tour d'entrée était fermée, il l'enfonça à coups de trique sans se soucier du tiers ni du quart, puis s'élança à l'intérieur. Il y régnait le plus grand calme : pas la moindre trace de présence humaine. Le moine chinois ne se trouvait plus sous la galerie de l'Est. Chaises, tables, vaisselle, tout avait disparu du kiosque.

Au fait, l'intérieur du gouffre faisait plus de trois cents lis de circonférence. La goule y disposait d'un grand nombre de repaires. Comme elle avait été découverte par Singet la dernière fois qu'elle avait enlevé Tripitaka, elle craignait qu'il ne la retrouve cette fois encore et avait donc déménagé aussitôt, nul ne savait où. Singet trépigait et se frappait la poitrine tant il était contrarié. Il éclata en lamentations : «Ô maître, vous devez avoir été roulé par le souffle de la malchance, forgé par l'astre du malheur! Hélas, je commençais à le connaître, ce bout de chemin :



À grandes enjambées, trique à bout de bras, il entra voir.

pourquoi n'y êtes-vous pas? Où voulez-vous que je vous cherche?»

Il exhalait son anxiété lorsqu'il sentit soudain une bouffée de parfum lui chatouiller les narines. Il reprit ses esprits : « Cette fumée d'encens vient de derrière : c'est là qu'il doit se trouver! »

À grandes enjambées, trique à bout de bras, il entra voir : pas le moindre mouvement. On ne voyait que trois renforcements et, contre le mur du fond, une table laquée gravée d'un décor de dragons gueules ouvertes, sur laquelle était posé un grand brûle-parfum doré d'où sortaient des volutes d'encens. Au-dessus il y avait une plaque sur laquelle on lisait, en grands caractères d'or : *Tablette de mon respecté père, le roi céleste Li*. Au-dessous était écrit : *À mon respecté frère le prince héritier Nata*.

Ravi de la découverte, Singet abandonna sa recherche de la goule comme celle de Tripitaka, réduisit la trique à la taille d'une aiguille à broder, la glissa dans son oreille, ouvrit les mains pour saisir la plaque et le brûle-parfum et, faisant faire demi-tour au nuage éclatant, regagna d'une traite la sortie, sans cesser de rire aux éclats.

Porcet et Sablet l'entendaient. Ils débloquent l'entrée et l'accueillirent en lui demandant : « Sans doute as-tu délivré le Maître, pour être si joyeux? »

— Inutile de nous donner cette peine, suffit de réclamer l'homme à cette tablette, répliqua-t-il en riant.

— Ce n'est pas un esprit, cette tablette, et puis ça ne parle pas, comment le lui réclamer? » objecta Porcet.

Singet la posa par terre : « Regardez donc! »

Sablet s'approcha et lut : *Tablette de mon respecté père le roi céleste Li, à mon respecté frère le prince héritier Nata*.

« Qu'est-ce que cela signifie? » demanda Sablet.

— C'est la tablette que la goule honore. Quand je suis entré dans sa résidence, il n'y avait plus personne, sauf cette plaque. Je présume que c'est la fille du roi céleste Li et la petite sœur du troisième prince, qui, saisie de nostalgie pour ce bas-monde, a pris l'aspect d'une créature maléfique pour enlever le Maître. À qui le réclamer, si ce n'est à eux? Restez ici à surveiller pendant je monte directement au ciel avec la tablette porter plainte devant l'empereur de Jade pour qu'il ordonne aux rois célestes, père et fils, de nous rendre le Maître.

— Frangin », objecta Porcet, « comme dit l'adage,

accusation passible de mort est passible de mort. L'on ne saurait la porter que si l'on a raison et bon droit de son côté. Auprès du Trône, ce n'est point plainte à formuler à la légère. Dis-moi donc comment tu penses t'y prendre.

— J'ai mon idée», répliqua en riant Singet, «je me servirai de la tablette et du brûle-parfum comme pièces à conviction et préparerai par ailleurs un papier.

— Comment vas-tu rédiger la plainte? Lis-la-moi un peu pour voir.

— *Plaignant : Singet Conscient-de-la-Vacuité. Âge : dans le document ci-joint. Appartenance : disciple du moine Tripitaka chargé de la quête des Écritures au paradis de l'Ouest par la cour des Tang des terres de l'Est. Plainte pour enlèvement perpétré par une fausse goule.*

«Le roi céleste Porte-Pagode Li Jing et son fils, le prince Nata, par leur laisser-aller, ont présentement permis la fugue de leur fille et sœur en ce bas monde, où elle a porté atteinte à d'innombrables vies humaines en égarant les gens, transformée en goule au gouffre Sans-Fond du mont Vide-à-Piège. Elle a présentement enlevé notre maître et le retient dans un recoin introuvable. Si plainte n'était portée, père et fils pourraient être soupçonnés d'inhumanité pour avoir délibérément incité leur fille et sœur à commettre ces crimes.

«Je vous supplie humblement d'avoir la commisération d'accepter la plainte, d'ordonner leur comparution au procès, de mettre la goule hors d'état de nuire et de secourir notre maître, de façon à établir clairement leur culpabilité, ce dont nous vous serions profondément reconnaissants. Telle est la plainte que j'ai à soumettre.»

Sablet et Porcet étaient enchantés de ce qu'ils venaient d'entendre :

«Frangin, plainte si bien raisonnée est sûre d'avoir le vent en poupe. Mais il faut te dépêcher. Il est à craindre que le moindre retard ne coûte la vie au Maître.

— Je serai rapide : le temps de faire bouillir l'eau du thé ou au plus le temps de cuire le riz, je serai de retour.»

Sacré grand saint! Tenant la tablette et le brûle-parfum, il monta d'un bond sur son nuage et atteignit d'une traite la porte sud du ciel. Les deux rois célestes alors de faction, Grosbalès et Mainteneur-de-l'État, à la vue de Singet, n'osèrent lui barrer le passage : ils s'inclinèrent pour le saluer et le laissèrent entrer. Il se rendit immédiatement à la salle de Communication-Éclairée où les quatre grands précepteurs Zhang, Ge, Xu et Qiu¹ l'accueillirent fort civilement : «Qu'est-ce qui vous amène, grand saint?

— J'ai là un papier qui porte plainte contre deux individus.»

«L'impudent personnage!» se dirent les précepteurs célestes, choqués, «contre qui peut-il bien porter plainte?»

Force leur fut de le conduire à la salle des Nuées-Mystérieuses et de l'annoncer à Sa Majesté, qui décréta de le faire entrer. Singet posa la tablette et le brûle-parfum et, le cérémonial des salutations au trône terminé, présenta le document. L'immortel Ge le prit et le déroula sur la table impériale. Quand l'empereur de Jade eut fini de le lire, depuis le début, et eut vu de quoi il retournait, il l'endossa, ce qui en faisait un décret impérial, chargeant l'astre du Métal Blancher-Suprême¹ de se rendre au palais des Tours-de-Nuées commander au roi céleste Li Porte-Pagode de comparaître devant Sa Majesté.

«J'ose espérer que le souverain du ciel saura le châtier sévèrement», ajouta Singet, «sinon il serait à craindre qu'il ne soit la source d'autres affaires détestables.

— Que le plaignant s'y rende aussi! ordonna l'empereur de Jade.

— Dois-je y aller aussi? demanda Singet.

— Sa Majesté a fait connaître sa volonté», répondirent les quatre précepteurs célestes, «vous pouvez y aller en compagnie de l'astre du Métal.»

Singet suivit donc l'astre, sur un nuage, et fut bientôt rendu au palais des Tours-de-Nuées, la résidence du roi céleste. Il y avait au portail un garçon qui connaissait l'astre du Métal et entra l'annoncer sans tarder : «Sa Seigneurie Blancher-Suprême est là». Le roi sortit l'accueillir et, voyant qu'il était porteur de la volonté impériale, fit aussitôt brûler de l'encens. En se retournant, il aperçut Singet qui suivait et en ressentit un vif mécontentement. Vous vous demandez pourquoi? Eh bien, à l'époque où Singet avait provoqué de graves troubles au paradis, l'empereur de Jade lui avait conféré le titre de grand maréchal et, au prince Naça, celui de dieu de l'Assemblée des trois autels vaste comme la mer², afin de terrasser le Novice à la tête des troupes célestes, mais ils avaient échoué en dépit de maintes offensives. Le roi céleste gardait encore un certain ressentiment de cette défaite vieille de cinq cents ans : c'était la raison de son mécontentement.

« Quel genre de décret m'apportes-tu ? demanda-t-il, incapable de patienter plus longtemps.

— Une plainte de Singet le grand saint contre toi.

— Contre moi ? Et pourquoi ? tonna-t-il, furieux à ce mot de plainte.

— Pour incitation à l'enlèvement de créatures humaines par une fausse goule. Je t'en prie, ouvre et lis toi-même, après avoir brûlé de l'encens. »

Respirant bruyamment, le roi céleste plaça une table à encens et remercia l'empereur de la grâce qu'il lui accordait, tourné vers l'espace. Ceci fait, il déroula le document, et ce qu'il lut le mit dans une telle fureur qu'il frappait la table à encens, s'exclamant : « Caboches de singe ! Il m'accuse à tort !

— Calme-toi donc ! » lui dit l'astre du Métal, « il a produit des pièces à conviction devant le Trône, une tablette et un brûle-parfum, et assure qu'il s'agit de ta propre fille.

— Je n'ai que trois fils et une fille. L'aîné, Suvarnata¹, sert l'Ainsi-venu en tant que protecteur de la Loi d'avant-garde. Le cadet, Moksa², a suivi Guanyin des mers du Sud et s'est fait son disciple. Le troisième, Naṭa, est à mes côtés et protège inlassablement le Trône. Mon unique fille, Zhenying³, n'a pas sept ans et ne comprend encore rien à ces choses. Comment saurait-elle se faire goule ? Si tu ne me crois pas, je l'apporte dans mes bras et te la montre. Cette caboche de singe est vraiment d'une impudence ! Contre moi, grand maréchal au ciel, une fonction qui m'autorise à décapiter d'abord et ne faire mon rapport qu'ensuite, n'en parlons pas ! Mais seraient-ce gens du petit peuple en ce bas monde, la calomnie est inacceptable. La loi le dit : « Accusation fautive entraîne un châtimement aggravé de trois degrés. » Ligotez-moi ce singe avec la corde à lier les démons ! » ordonna-t-il à ses subordonnés.

Alignés en contrebas, le dieu Efficience-Géante, le général Ventre-de-Poisson et le maréchal Yakṣa-Héroïque surgirent tous ensemble et ligotèrent Singet.

— Roi céleste Li, ne provoque pas de malheur ! » l'avertit l'astre du Métal, « j'ai reçu l'ordre de venir avec lui te convoquer. Ta corde est trop lourde : si jamais tu le mets à mal, tu auras à le regretter.

— Comment tolérer une accusation aussi perfide ?

Assieds-toi en attendant que je prenne mon sabre à décaper les démons et lui décolle la tête. Nous irons ensuite répondre tous les deux à la convocation impériale.»

À le voir chercher le sabre, l'astre du Métal, effrayé, se mit à trembler et se tourna vers Singet : « Vous avez commis une erreur : l'on ne saurait porter plainte devant l'empereur avec tant de légèreté ! Sans même s'être assuré de la réalité de l'accusation ! Que faire si cette façon inconsidérée d'agir vous coûte la vie ?

— Rassurez-vous, mon vieux ! » répliqua avec un petit rire Singet, pas le moins du monde apeuré, « il n'y a rien à craindre. C'est de cette façon que votre vieux Singet mène les affaires : perdant au début, mais toujours gagnant à la fin. »

Il n'avait pas fini de parler que le roi céleste faisait tournoyer son sabre, dirigé sur la tête de Singet. Le troisième prince se précipita en avant et para le coup de son épée à trancher à la taille. « Mon père et roi, calmez votre colère ! » criait-il.

Le roi devint pâle d'effroi.

Pourquoi cela ? N'aurait-il pas dû lui ordonner de se retirer en voyant son fils intervenir avec l'épée ? Voilà :

Lorsqu'il lui naquit ce fils, l'enfant portait sur la paume de la main gauche la lettre *Na*, et sur la droite la lettre *Ta*, d'où l'appellation *Nata*. Dès le troisième jour de sa naissance, ce prince provoqua des malheurs en entrant dans la mer se baigner : il piétina le palais de cristal et attrapa un dragon dans l'intention de lui arracher un tendon pour s'en faire une ceinture. Quand le roi, son père, l'apprit, il voulut le tuer, par crainte de calamités ultérieures. Furieux, *Nata* prit en main le sabre et découpa sa chair pour la rendre à sa mère, décharna ses os qu'il remit à son père : il restituait ainsi à l'un son sperme, à l'autre son sang. Quant à son âme, elle gagna d'une traite le monde de la joie absolue à l'Ouest, où elle se plaignit auprès de Bouddha. Celui-ci expliquait les soutras en compagnie des *bodhisattva*, lorsqu'il entendit au travers des bannières et du baldaquin quelqu'un crier : « Au secours ! »

Du premier coup d'œil de ses yeux de sagesse, le Bouddha sut que c'était l'âme de *Nata*. Il récita aussitôt l'incantation qui fait revivre les morts, se servant de la racine du lotus pour le squelette, des feuilles pour le

revêtir. C'est ainsi que Naṭa revint à la vie. Usant de sa force divine, il soumit à la Loi les démons des quatre-vingt-seize grottes et acquit une puissance plus grande encore. Par la suite, il voulut tuer son père pour venger son désossement.

Le roi céleste n'eut d'autre solution que d'implorer le secours du Bouddha, qui mettait au-dessus de tout la paix et l'harmonie.

Celui-ci lui fit don d'un reliquaire en or en forme de pagode ajourée : il y avait des images de bouddhas à chaque étage, éclatantes de beauté. C'était appeler Naṭa à traiter son père comme le Bouddha et dissiper sa rancune. De là vient le nom de roi céleste Li Porte-Pagode.

Ce jour-là, comme il était chez lui sans autre occupation, il avait négligé de porter cette pagode : il était devenu pâle d'effroi dans la crainte que Naṭa ne songeât de nouveau à se venger. Il retira aussitôt la main pour y mettre la pagode, qu'il détacha de son support, et se tourna vers Nata :

« Qu'est-ce à dire, mon enfant, bloquer mon sabre avec ton épée ? »

— Mon roi et père, c'est que vous avez une fille en ce bas monde.

— Mon enfant, je ne vous ai engendrés que vous quatre, comment pourrais-je avoir une autre fille ?

— Vous l'avez oubliée, mon père et roi. Cette fille était une goule à l'origine. Devenue monstre il y a trois cents ans, elle avait volé pour les ronger chandelles et fleurs parfumées du Bouddha au mont des Vautours. Vous aviez été chargé de la capturer à la tête de troupes célestes. Elle aurait dû être battue à mort. Mais le Bouddha avait donné ces consignes :

*« Ne péchez jamais poissons élevés en eau profonde,
Espérez longue vie des biches nourries dans la montagne. »*

« Sa vie a donc été épargnée et, par sentiment de reconnaissance, elle vous a salué en père, et votre fils, moi-même, en frère, dressant en ce bas monde une tablette devant laquelle elle brûlait de l'encens. Qui l'aurait cru ? Elle est redevenue goule et s'est attaquée au moine chinois. Mais son repaire a été découvert par Singet qui en a rapporté la tablette, base de la plainte portée devant le

Trône. Il s'agit de votre fille par les liens de la gratitude et non de ma sœur par le sang.»

Stupéfait et rempli de confusion à ce discours, le roi avoua : «Je l'avais vraiment oubliée, mon enfant. Comment s'appelle-t-elle?»

— Elle a trois noms : celui qu'elle portait là d'où elle vient à l'origine, Esprit-Souris-à-Poils-Blancs-au-Museau-d'Or. Ce nom fut changé en Demi-Guanyin parce qu'elle avait volé chandelles et fleurs odorantes. Pardonnée et descendue sur terre, elle s'est fait appeler dame Jaillie-de-Terre.»

Le roi céleste comprenait enfin ce qui s'était passé. Il posa la pagode et voulut détacher Singet de ses propres mains, mais celui-ci n'était plus d'humeur à se laisser faire :

«Qui oserait défaire mes liens? Je tiens à paraître ainsi devant Sa Majesté, et ce procès, je le gagnerai!»

De saisissement, le roi céleste se sentit les mains molles. Le prince restait sans voix. Chacun de se retirer tête basse.

Le grand saint se roulait et se contorsionnait par terre, insistant pour que le roi céleste comparût devant le Trône. Ce dernier n'avait plus d'autre solution que de solliciter l'intervention de l'astre du Métal :

«Comme disent les anciens», répondit celui-ci, «*en toutes choses pratique la tolérance*. Vous avez agi avec un peu trop de précipitation : le ligoter aussitôt et, de plus, vouloir le tuer! Ce singe est d'une impudence notoire : que voulez-vous que je fasse maintenant? Bien que ce soit votre fille par adoption et non par le sang, à considérer ce que votre fils vient d'exposer, elle ne vous en est que plus chère et je ne vois comment vous disculper, si vous ne comparez pas. Vous en êtes responsable.

— Si vous voulez bien parler en ma faveur, j'en serai dispensé.

— Je le voudrais bien, mais en quelle qualité?

— Rappelez-lui que c'était vous qui aviez proposé de le pacifier en lui conférant un titre, il n'en demandera pas plus», répliqua en souriant le roi.

L'astre du Métal s'approcha enfin de Singet et lui mit la main à l'épaule :

«Grand saint, fais-le pour moi : laisse-toi détacher et allons devant Sa Majesté.

— Inutile, mon vieux. Je sais rouler par terre et m'y rendre de cette façon.»

L'astre du Métal se mit à rire : «Tu es sans pitié, mon singe! Pourtant je t'ai rendu quelques services autrefois; une si petite chose, tu me la refuses!

— Quel service m'as-tu rendu?

— Je pense à l'époque où tu étais une créature maléfique au mont de Fleurs et Fruits, soumettant tigres et dragons. Tu avais rayé de force ton nom du registre des morts, et répandais la violence avec ta bande de monstres. Alors que le Ciel d'En-haut voulait te faire arrêter, c'est moi qui avais proposé de promulguer un décret de pacification te convoquant au paradis et te donnant le titre d'épizologue!. Quand tu avais bu le vin sacré de l'empereur de Jade, c'est encore moi qui avais suggéré avec insistance de t'accorder le titre de "Grand Saint égal au Ciel". Mais tu n'as pas su garder ta place et tu as recommencé en volant des pêches, dérobant du vin et pillant l'élixir de seigneur Laozi. C'est ainsi que tu es parvenu à la non-extinction et à la non-naissance. Sans moi, où en serais-tu aujourd'hui?

— Les anciens ne le disent que trop bien : *À ta mort, ne partage point la tombe d'un vieillard, il ne saurait que se plaindre et t'asticoter!* Je n'étais qu'épizologue, j'ai fait un peu de raffut au ciel : rien de bien terrible. C'est bon, c'est bon! Je le laisse quand même me détacher, mais c'est bien pour te sauver la face!»

Le roi céleste osa enfin s'approcher et défaire ses liens. Il pria Singet de remettre ses vêtements et de s'asseoir à la place d'honneur pour que tout un chacun lui rendît hommage.

Singet se tourna vers l'astre du Métal : «Alors, mon vieux, qu'en penses-tu? Quand je t'ai dit que je ne recule que pour mieux sauter : voilà comment je mène les affaires. Hâte-toi de les presser d'aller voir Sa Majesté, pour ne point compromettre le sort du Maître.

— Rien ne presse. Après ces émotions, prenons une tasse de thé avant de partir.

— Boire son thé, c'est accepter de se laisser corrompre. Quel châtement te vaudra d'avoir laissé filer le coupable en te vendant et de traiter aussi cavalièrement le décret impérial? intervint Singet.

— Je ne prends pas de thé, je n'en prends pas! Voilà

qu'il m'implique, même moi! Roi céleste Li, partons sans tarder!»

Le roi n'avait aucune intention d'y aller, craignant de ne pouvoir placer un mot : comment pourrait-il se disculper si Singet recommençait à s'emporter et à discourir à tort et à travers? Force lui fut de redemander à l'astre du Métal d'intervenir en sa faveur.

«J'ai un mot à te dire : m'écouteras-tu?»

— Pour te sauver la face, j'ai passé sur la façon dont j'ai été traité. Qu'as-tu à ajouter? Parle! Parle donc! Je t'écouterai si tu parles bien. Sinon, ne m'en veuille pas, grommela Singet.

— Rappelle-toi», rétorqua l'astre du Métal, «*procès d'un jour demande dix jours de plaidoiries*. Si tu portes plainte et declares que la goule est la fille du roi céleste, il le niera et vous risquez d'en discuter à perte de vue devant Sa Majesté. Un jour au ciel vaut un an en ce bas monde, je te le rappelle. La goule aura piégé ton maître une année entière : ne parlons pas de mariage! Elle aura eu amplement le temps de lui faire un petit moine. Ne serait-ce pas compromettre votre grande entreprise?»

Singet réfléchit, tête baissée : «C'est vrai. Quand j'ai quitté Porcet et Sablet, je leur ai dit que je serais de retour au plus tard le temps de cuire du riz, au plus tôt celui de bouillir l'eau du thé. Ne vais-je pas être en retard, avec toutes ces complications?» Se tournant vers l'astre du Métal : «Supposons que je suive ta proposition : comment retourner la décision impériale?»

— Demande au roi céleste Li de lever des troupes et d'aller avec toi soumettre la goule. Je m'occupe de rapporter le décret.

— Comment vas-tu faire?

— Je dirai simplement que le plaignant s'est enfui et qu'en conséquence l'accusé a été dispensé de comparaître.

— Tu me la bailles belle!» rétorqua en riant Singet, «je retire la plainte par égard pour toi, et tu vas prétendre que je me suis enfui! Va lui dire de rassembler ses troupes au portail sud du ciel et de m'attendre. Je t'accompagne.»

Le roi céleste prit peur : «S'il y va et parle, je risque d'être inculpé de félonie.

— Pour qui me prends-tu?» s'indigna Singet, «je suis aussi un preux! Quel quadrigé pourrait rattraper la parole

donnée? Comment pourrait-il encore être question de te salir?»

Le roi remercia Singet, qui partit en compagnie de l'astre du Métal. Tandis qu'il rassemblait ses troupes célestes et leur faisait passer la porte sud du ciel, l'astre du Métal et Singet retournèrent voir l'empereur de Jade pour lui dire : «C'est la Souris-à-Poils-Blancs-au-Museau-d'Or devenue esprit qui a tendu un piège au moine chinois. Elle avait dressé la tablette aux père et fils Li pour donner le change. Le roi a déjà levé des troupes pour la capturer. Nous espérons que Votre Majesté lui pardonnera sa faute.»

Comme l'empereur était déjà au courant de la situation, il lui accorda la grâce d'un non-lieu. Singet retourna sur un nuage au portail sud et retrouva le roi et le prince qui l'attendaient avec leurs troupes en ordre de bataille.

Eh! Tous ces divins guerriers, roulant dans le vent et fendant le brouillard, entouraient le grand saint. Ils descendirent tous ensemble sur leurs nuages et furent bientôt rendus au mont du Vide-à-Piège.

Porcet et Sablet les attendaient, les yeux brûlants d'impatience, quand ils les virent arriver. L'idiote accueillit le roi céleste avec de grands saluts : «Vous vous êtes donné bien de la peine!

— Vous n'êtes pas au courant, amiral des Roseaux-Célestes : en acceptant d'elle un bâtonnet d'encens, nous avons amené la goule aux actes les plus déraisonnables, comme de retenir prisonnier votre maître. Ne nous en veuillez pas de notre retard. Cette montagne est bien le mont du Vide-à-Piège? Mais nous ignorons de quel côté s'ouvre la grotte.

— Ce bout de chemin m'est familier. Toutefois, la grotte s'appelle gouffre Sans-Fond et fait une circonférence de plus de trois cents lis. La créature dispose d'un grand nombre de repaires. Elle avait d'abord retenu notre maître à la tour d'entrée à double gouttière. Cette fois, tout est désert. Même pas l'ombre d'un fantôme! Nous ne savons pas où elle a démenagé.

— Elle n'échappera pas au filet du ciel ni à la nasse de la terre, quels que soient ses ruses et stratagèmes : allons à l'entrée du gouffre; nous aviserons ensuite», répondit le roi céleste.

Tout le monde se mit en mouvement. Aïe! Au bout d'une dizaine de lis, ils parvinrent au gros rocher. Singet

montra du doigt l'ouverture, de la taille d'une jarre : «C'est là!

— Sans entrer dans la tanière du tigre, on ne prendra pas ses petits : qui aura le courage d'entrer le premier? demanda le roi céleste.

— Moi! répondit Singet.

— Non», répliqua le troisième prince, «j'ai l'ordre impérial de soumettre la créature, c'est donc à moi de pénétrer d'abord.»

L'idiot se mit à crier en bousculant son monde : «Le premier, ce doit être moi, Porcet!

— Trêve de criailles!» trancha le roi céleste, «c'est à moi de répartir les tâches : Singet le grand saint et le troisième prince conduiront ensemble les troupes au fond du gouffre, tandis que nous monterons tous les trois la garde à la sortie, de façon à coordonner nos efforts au-dehors et au-dedans et de sorte que la route lui soit barrée vers le ciel comme sous la terre. Nous lui montrerons alors ce dont nous sommes capables!»

Tous d'approuver par un «oui» unanime.

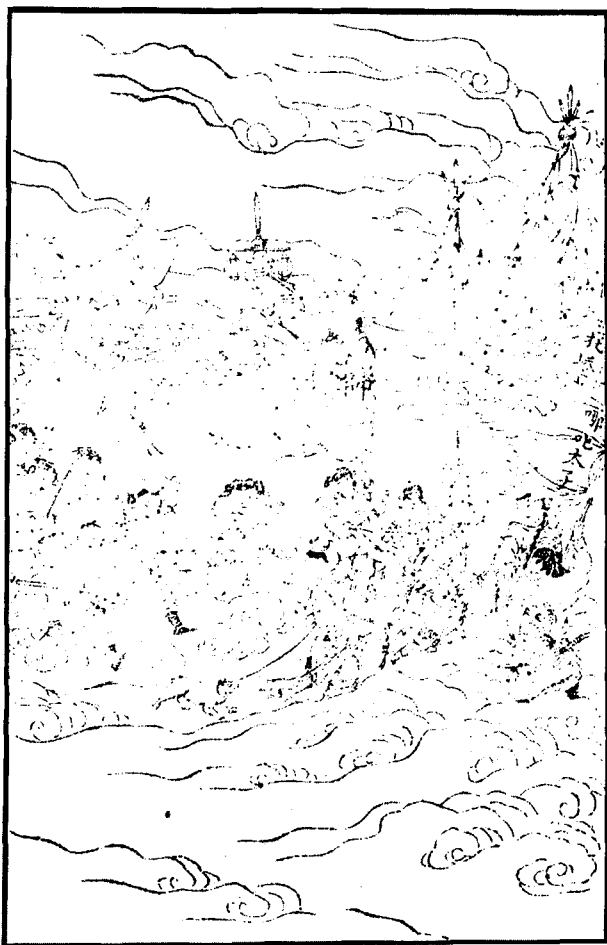
Voilà donc Singet et le troisième prince qui se glissent à l'intérieur, à la tête de la troupe et de ses capitaines. Montés sur des nuages éclatants de lumière, ils lèvent les yeux sur le merveilleux spectacle :

Mêmes disques du soleil et de la lune éclairent même perspective de montagnes et de rivières. La brume tiède enveloppe sources de perles, puits de jade, et bien d'autres spectacles admirables.

Rangée après rangée de pavillons décorés et tours écarlates que surplombent falaises rouges et verdure des champs, saules de printemps précoce et lotus d'automne avancé : un paradis troglodyte comme on en voit peu!

L'instant d'après, ils arrêtaient leurs véhicules lumineux, arrivés d'une traite à l'ancienne résidence de la goule. On se mit à fouiller porte à porte, pièce après pièce, coins et recoins, dans les cris et les appels : sur trois cents lis à la ronde, l'herbe était complètement piétinée, mais pas plus trace de la goule que de Tripitaka. Chacun de se dire : «La bête immonde est sûrement sortie du gouffre depuis longtemps et partie au loin.»

Ce qu'ils ignoraient, c'est que vers le bas du sombre coin sud-est, il y avait une autre petite grotte : une porte



Le roi céleste et le troisième prince, à la tête des troupes célestes et des divins capitaines, emmenèrent donc la goule.

minuscule conduisait à une chambre basse, entourée de quelques fleurs en pots et tiges de bambou prenant appui sur l'auvent : il faisait noir dans cette atmosphère chargée de parfums secrets. La goule y avait transporté Tripitaka dans l'intention de le contraindre au mariage, convaincue que Singet ne les retrouverait pas. Qui aurait cru que le destin se retournerait contre elle? Les petites démons se serraient à l'intérieur, papotant, lorsque l'une des plus courageuses tendit le cou pour jeter un coup d'œil à l'extérieur. Sa tête heurta un soldat céleste qui s'écria : «Ils sont là!»

Soulevé de fureur, Singet prit sa trique cerclée d'or en main et força d'un coup l'entrée de la grotte. Dans cet espace étroit s'entassait la nichée de démons : où auraient-elles pu se cacher devant les troupes du prince, qui surgissaient de partout?

Le Novice était à la recherche du moine chinois ainsi que du cheval-dragon et des bagages.

Quand elle se rendit compte qu'il n'y avait plus d'issue, la goule se confondit en prosternations implorantes, tout en regardant le prince Naça.

«Nous venons t'arrêter sur l'ordre de l'empereur. Ce n'est pas affaire à traiter à la légère. Pour avoir accepté ton encens, nous, père et fils, avons échappé de peu au pire!.» Il aboya : «Soldats, prenez les cordes à lier les monstres et ligotez-moi toutes ces goules!»

Elle non plus ne pouvait échapper à cette pénible épreuve.

Faisant demi-tour sur leurs lumineux nuages, ils sortirent tous ensemble du gouffre. Le roi céleste dégagea la sortie et vint à la rencontre de Singet, qui débordait de joie : «Cette fois, vous avez revu votre maître.

— Grand merci, grand merci!» répondit le Novice qui conduisit Tripitaka auprès du roi, puis du prince, pour qu'il les remerciât.

Sablet et Porcet auraient voulu hacher menu la goule, mais le roi s'y opposa : «Nous ne saurions en disposer si cavalièrement : elle est arrêtée sur ordre impérial. Il nous faut en répondre auprès du Trône.»

Le roi céleste et le troisième prince, à la tête des troupes célestes et divins capitaines, emmenèrent donc la goule et présentèrent leur rapport aux services célestes en attendant que tombe le verdict.

De son côté, Singet s'affairait autour de Tripitaka, tandis que Sablet rangeait les bagages et que Porcet préparait le cheval. Ils invitèrent le moine chinois à l'enfourcher et rejoignirent tous ensemble la grand-route.

Le cas de rappeler :

*Filet de soie troué, sèche la mer dorée,
La serrure brisée, ils sortent de la cage.*

Si vous ne savez, en fin de compte, ce qui leur adviendra plus avant, écoutez donc la séance qui vient.

CHAPITRE LXXXIV

OU LES INDESTRUCTIBLES PROTÉGÉS¹ DU BOUDDHA
COMPLÈTENT LE GRAND ÉVEIL,
ET LE ROI DU PAYS DE LA LOI, ACHEVANT JUSTE CAUSE,
INCARNE LE NATUREL.

Le récit a conté comment Tripitaka, préservant fermement son *Yang* primordial, avait réussi, en échappant au piège amer des brumes et fleurs de la féminité, à poursuivre sa route vers l'Ouest avec Singet. La saison estivale était insensiblement revenue, le temps où commence à souffler une chaude brise humide entre les giboulées de la saison des prunes. Oh! le bel éclat du paysage :

*Sous l'ombre épaisse des vertes frondaisons
Le doux zéphyr porte le vol des oisillons.
Le nénuphar nouveau s'étale sur l'étang,
Le bambou, peu à peu, revit, prend son élan.
L'herbe odorante rejoint le bleu du ciel,
Les monts se couvrent d'un tapis de fleurs nouvelles.
L'épée des roseaux se dresse près du ruisseau,
Le grenadier en feu complète le tableau.*

Les quatre pèlerins marchaient malgré la chaleur intense lorsque, soudain, ils aperçurent, sortant de l'ombre de la double rangée de grands saules qui bordaient la route, une vieille femme qui tenait de la main droite un petit enfant.

«Bonze!» cria-t-elle à l'adresse du moine chinois,

« n'allez pas plus loin ! Faites faire demi-tour à votre cheval sans tarder et retournez à l'Est. Poursuivre vers l'Ouest vous conduirait à mortelle impasse. »

Sous le choc de la frayeur, Tripitaka sauta à bas de sa monture, joignit les paumes et demanda : « Chère *bodhisattva*, les anciens ne disent-ils pas que l'immensité de la mer permet aux poissons de sauter à plaisir, comme l'espace du ciel laisse les oiseaux voler à leur guise ? Pourquoi avancer vers l'Ouest serait-il une impasse ? »

— Là-bas », répondit la vieille femme en montrant l'Ouest du doigt, « à une distance de cinq ou six lis, vous arriveriez au royaume de Destruction-de-la-Loi. Le roi de ce pays a dû contracter une haine inexpiable dans une de ses vies antérieures pour accumuler en la présente tant de crimes immotivés contre le bouddhisme. Il y a deux ans, il a formé le vœu monstrueux de tuer dix mille bonzes et une succession impitoyable des meurtres lui a permis en ce laps de temps d'occire neuf mille neuf cent quatre-vingt-seize moines d'obscure renommée. Il ne lui en manque plus que quatre célèbres pour compléter le chiffre de dix mille et accomplir ce qu'il s'était promis. Si vous y allez et entrez en ville, vous ne serez plus que *bodhisattva* abandonnant leur vie au roi. »

Transi de peur à ces mots, Tripitaka répondit en tremblant : « Chère *bodhisattva*, je vous suis profondément reconnaissant de votre agissante sympathie et ne saurais vous en remercier assez. Mais puis-je vous demander s'il n'y aurait pas une route commode qui nous permettrait de contourner la cité sans y entrer ? »

— Impossible », ricana la vieille femme, « on ne peut la contourner. Vous ne passerez pas, à moins de savoir voler... »

Porcet, qui se tenait à son côté, intervint en montant sur ses grands chevaux : « Tu ne nous feras pas broyer du noir, la mère : nous savons tous voler. »

De ses yeux de feu aux pupilles d'or, Singet, en vérité, était capable de distinguer le bien du mal : la vieille femme qui tenait l'enfant par la main était en réalité Guanyin, et le garçon, celui de Bonne-Fortune¹. Dès qu'il le comprit, il se jeta à terre en s'écriant : « Ô *bodhisattva*, votre disciple vous a manqué de respect, il n'a su vous accueillir comme il aurait dû ! »

Là-dessus, Guanyin s'éleva doucement sur un bouquet

de nuages, plongeant le Vénérable dans une telle confusion qu'il ne savait où se mettre; il restait à genoux en multipliant les prosternations. Porcet et Sablet aussi s'étaient agenouillés précipitamment et la saluaient, tournés vers le ciel.

Flottant hors de vue, les nuages la ramenèrent en un instant aux mers du Sud. Singet se releva, prit le Maître par la main et lui dit : «Relevez-vous, la *bodhisattva* est retournée à la montagne sacrée.

— Conscient-de-la-Vacuité», lui reprocha Tripitaka en se remettant debout, «pourquoi ne pas me l'avoir dit, puisque tu l'as reconnue?

— Je m'étais jeté à genoux avant même que vous me posiez la question. N'était-ce pas assez tôt?» répliqua en riant Singet.

Porcet et Sablet se tournèrent vers ce dernier : «Grâce aux indications de la *bodhisattva* nous savons avec certitude que devant nous se trouve le royaume de Destruction-de-la-Loi où l'on tue les moines. Que pouvons-nous faire?

— N'aie pas peur, idiot! Nous sommes tombés sur les démons et les monstres les plus cruels qui soient, sur des tanières de tigres et des lacs à dragons, mais nous en sommes toujours sortis indemnes. Ceci n'est qu'un pays de communs mortels : qu'avons-nous à craindre? Ce n'est toutefois pas l'endroit où il serait bon de séjourner. Le soir tombe : les villageois qui reviennent du marché en ville ne tarderont pas à passer. S'ils nous voient et répandent le bruit de la présence de bonzes, la situation pourrait devenir déplaisante pour nous. Mieux vaut éloigner le Maître de la grand-route et chercher un coin tranquille où nous pourrions en discuter à loisir.»

Tripitaka ne se le fit pas répéter deux fois : la compagnie tout entière s'écarta de la route et s'installa au creux d'un fossé.

«Mes frères», reprit Singet, «restez tous les deux ici pour la protection du Maître pendant que je me transforme et jette un coup d'œil dans la cité, à la recherche d'une voie écartée qui nous permettrait de quitter la région dans la nuit même.»

«Ô disciple! Il ne faut pas prendre la chose à la légère», lui recommanda instamment Tripitaka, «lois royales sont impitoyables : il faut faire très attention!

— Rassurez-vous, pas d'inquiétude! Je saurai y faire», répliqua en riant Singet.

Sacré grand saint! Sur ces paroles, il fila d'un bond dans l'espace, fendant les airs dans un bruit de sifflement. Étrange :

*Sans fils pour le tirer vers le haut,
Sans cannes le soutenant en bas,
Né de parents comme tous, n'est-ce pas?
Plus légers, sans doute, sont ses os.*

Dressé au bord du nuage, il abaissa son regard et vit que joie et lumière émanaient de la cité. «Le beau pays!» se dit Singet, «pourquoi vouloir détruire la Loi?» Le ciel s'assombrissait, tandis qu'il s'attardait dans cette contemplation. Il voyait

Aux carrefours scintiller les lanternes, l'encens monter des bâtiments à neuf étages où sonnaient les cloches. Sept étoiles brillantes s'allumaient aux cieux, tandis que les voyageurs des huit directions prenaient leurs quartiers. Dans les six garnisons, la corne décorée soufflait encore obscurément. À la tour des cinq veilles, l'eau de la clepsydre commençait à tomber goutte à goutte de son pot de bronze. Le brouillard s'épaississait des quatre côtés. Une brume froide se répandait sur les trois marchés. Deux à deux, maris et femmes s'en retournaient sous les rideaux brodés. À l'est montait le disque unique de la lune brillante.

«Si je descends dans la rue voir s'il y a un chemin», songeait-il, «avec la tête que j'ai, pour peu que je tombe sur quelqu'un, il se dira aussitôt que c'est un bonze. Transformons-nous d'abord!»

Il fit une passe, récita l'incantation et, d'une secousse, se trouva changé en phalène, ce papillon de nuit qui se jette contre les lampes.

Corps fluet, ailes agiles, il se jette dans la lumière, éteignant lampes et chandelles.

Par transformation de sa nature propre, il devient feu follet dans l'herbe pourrissante.

Il aime la chaude lumière à s'y brûler, tourne et tourne sans cesse. Drapé de pourpre, les ailes parfumées, il chasse les lucioles, tant lui plaît le calme de la nuit profonde.

Le voilà donc battant des ailes entre les six boulevards et trois marchés. Il longeait les auvents et s'approchait de l'angle des toits. Ainsi avançait-il quand il aperçut, à l'autre bout de la rue, une série de maisons au-dessus de la porte desquelles était suspendue une lanterne.

«Serait-ce que ces gens célèbrent la première lune de l'année?» se demandait-il, «pourquoi pareille rangée de lanternes?»

Raidissant ses ailes, il s'approcha et regarda plus attentivement : sur la lanterne carrée de la maison du milieu était écrit : *Le Repos des marchands de passage*. Au-dessous se lisait : *Auberge de Wang le Cadet*. Singet comprit enfin. Il tendit le cou pour regarder à l'intérieur : huit ou neuf hommes, après avoir pris leur souper, dénoué leurs vêtements, ôté leur turban et s'être lavé les pieds comme les mains, s'étaient mis au lit.

«Le Maître pourra passer», se dit Singet en se frottant intérieurement les mains de joie.

Vous vous demandez comment il savait qu'il passerait? Il lui était venu à l'esprit une mauvaise intention, celle d'attendre que les voyageurs fussent endormis pour leur voler leurs affaires afin de permettre à lui-même et ses compagnons d'entrer en ville déguisés en gens ordinaires.

Hélas, il allait en résulter de regrettables conséquences. Précisément au moment où il y songeait, voilà l'aubergiste qui se présente et leur recommande : «Messieurs, soyez vigilants! Ici, chez moi, viennent gens de toutes sortes : faites attention à vos vêtements et bagages.»

Croyez-vous que ceux qui vont au loin commercer pourraient être à ce point négligents? Les recommandations les incitèrent simplement à redoubler de prudence. Ils se levèrent et répondirent : «Maître aubergiste, vous avez raison. Après les fatigues de la route, il est à craindre qu'aucune alerte ne nous réveille quand nous serons endormis. Si jamais nous perdons nos affaires, il sera trop tard. Prenez donc chez vous nos habits, turbans et sacs. Vous nous les rendrez à l'aube, lorsque nous partirons.»

Wang le Cadet fit tout déménager dans sa chambre.

Impatient comme il l'était, Singet déploya ses ailes, pénétra à l'intérieur et se posa sur le porte-turbans. De là, il voyait Wang le Cadet, qui sortit décrocher la lanterne du portail, dérouler le rideau et fermer porte et fenêtres avant de rentrer dans la chambre ôter ses vêtements et se cou-

cher. Or, sa femme lui avait amené leurs deux enfants qui ne cessaient de babiller et ne semblaient pas pressés de dormir. Elle prit alors un vêtement à rapiécer sans faire mine de vouloir se coucher.

Singet songeait en son for intérieur : « Si j'attends qu'elle laisse son ouvrage et se mette au lit, ne vais-je pas faire défaut au Maître? »

Et puis il craignait que l'on ne fermât les portes de la ville, car la nuit était avancée. N'y tenant plus, il s'envola et s'abattit sur la lampe. C'était vraiment

*Se jeter dans les flammes au risque de sa vie,
Se brûler les tempes en cherchant la survie.*

La lampe à huile fut vite éteinte. Il se changea alors en rat et, poussant deux ou trois couinements, sauta, saisit vêtements et turbans et s'enfuit au-dehors.

« Holà! le vieux! » hurla la femme, affolée, « ça tourne mal! Il y a un rat nocturne devenu esprit maléfique! »

À ces mots, Singet recourut à nouveau à l'un de ses tours extraordinaires, bloqua la porte et cria à tue-tête : « Wang le Cadet, n'écoute pas les divagations de ta femme! Je ne suis pas un rat nocturne devenu esprit. Homme de lumière ne saurait ourdir de sombres actions. Je suis le Grand Saint égal au Ciel, descendu sur terre afin de protéger le moine chinois dans sa quête des Écritures au paradis de l'Ouest. Devant l'inhumanité de votre roi, je suis venu vous emprunter ces vêtements pour habiller mon maître. Je vous les rendrai, dès que nous serons sortis de la cité. »

À ces mots, Wang se dressa sur son séant, comme remonté par un treuil. Il se mit à tâtonner par terre dans l'obscurité la plus complète, mais, dans sa précipitation, il avait ramassé le pantalon qu'il prenait pour la chemise, tentant en vain de l'enfiler au bras droit, puis au gauche.

Quant à Singet, il était depuis longtemps parti sur un nuage et se retrouvait au bord du fossé en bas de la route. L'attente qui aiguisait son attention permit à Tripitaka de reconnaître Singet à la lueur des étoiles et de la lune. Il s'approcha et souffla : « Disciple, peut-on traverser le pays de Destruction-de-la-Loi? »

— Maître, vous ne sauriez le franchir en tant que moine, répondit Singet en posant les vêtements.

— De qui tu te moques, frangin? » intervint Porcet,

«pour cesser d'être moine, il suffit de ne plus se raser pendant six mois : rien de plus facile. Les cheveux repousseront.

— On ne va pas attendre six mois!» rétorqua Singet, «il faut que nous devenions des laïcs sur-le-champ.

— Mais ce que tu dis ne tient pas debout!» s'exclama l'idiot, pris de panique, «nous sommes pour le moment des bonzes. Devenir des laïcs sur-le-champ! Ne serait-ce que porter un turban : comment y parvenir? Quand bien même les bords seraient serrés, nous n'aurions pas le chignon de tête où fixer la cordelette!

— Laisse ces détails!» lui cria Tripitaka, «passons à l'essentiel : que faire en fin de compte?

— Maître, leur cité, je l'ai visitée : si monstrueux que soit ce roi qui massacre les moines, c'est un vrai fils du Ciel, comme le prouve l'air de joie et de lumière qui flotte au-dessus de la ville. Je connais maintenant les rues, je comprends leur conversation et saurais parler leur langue. Je viens d'emprunter dans une auberge ces vêtements et ces turbans : ils nous permettront de nous habiller en laïcs et d'entrer en ville pour y passer la nuit. À la quatrième veille, nous nous lèverons et nous nous ferons servir un petit déjeuner végétarien. Nous attendrons la cinquième veille pour sortir par l'une des portes de la ville et gagner la grand-route qui va vers l'Ouest. Même si nous tombions sur des gens qui nous arrêtent, nous pourrions leur répondre que nous sommes envoyés en mission par un pays suzerain. Le roi n'osera nous retenir et nous relâchera.

— Notre maître et condisciple a parfaitement raison», approuva Sablet, «agissons comme il le propose.»

Effectivement, le Vénérable ne voyait d'autre solution : il ôta sa robe et son chapeau de moine, enfila des vêtements ordinaires et se mit un turban. Sablet en fit autant, mais la tête de Porcet était trop grosse : il fallut que Singet cherchât du fil et une aiguille et défit deux turbans pour les coudre ensemble avant de lui faire porter ce couvre-chef. Il lui choisit les vêtements les plus amples. Il se changea ensuite lui-même, non sans rappeler : «Messieurs, il faudra après notre départ proscrire les mots "maître" et "disciple"».

— Comment nous adresser la parole sans ces mots-là? demanda Porcet.

— Vous devez vous traiter en frères : le Maître sera monsieur Tang l'Aîné; toi, tu t'appelleras Porset¹ le Troisième; Sablet sera Sablet² le Quatrième et moi-même Singet le Cadet. Toutefois, quand vous serez à l'auberge, bouche cousue! Laissez-moi parler et répondre. Si l'on vous demande dans quelles affaires vous êtes, je me contenterai de dire que nous sommes marchands de chevaux, dont notre cheval blanc est un échantillon, que nous sommes dix frères, dont nous quatre partis en avant pour louer des chambres. L'aubergiste nous traitera certainement avec largesse et nous en profiterons. Au moment du départ, il me suffira de ramasser un morceau de tuile et de le changer en argent pour le remercier de sa peine avant de repartir.»

Le Vénéral, malgré ses réticences, ne pouvait qu'acquiescer.

Tirant le cheval et chargeant les bagages en hâte, tous quatre coururent. La région était si paisible que, même à la nuit tombée, les portes de la ville n'étaient pas encore fermées. Ils entrèrent carrément et, arrivés au portail de Wang le Cadet, entendirent crier à l'intérieur : «Je ne trouve plus mon turban!» disait l'un; «mes vêtements ont disparu», se plaignait l'autre.

Feignant de n'y être pour rien, Singet, se ravisant, les conduisit à l'entrée du coin en face. Comme la lanterne n'avait pas encore été décrochée, il s'approcha de la porte pour appeler : «Aubergiste, avez-vous des chambres libres pour nous?»

— Oui», répondit une voix de femme, «mais oui. Veuillez prendre la peine de monter.»

Elle n'avait pas fini sa phrase qu'un gars venait prendre le cheval, que le Novice lui abandonna. Lui-même guida le Maître à l'étage, dans l'ombre que la lanterne laissait derrière elle. Table et chaises y étaient confortablement disposées. Il poussa les volets et tous s'assirent au clair de lune. Comme on venait apporter des lampes, Singet barra le passage et les souffla d'une seule expiration : «On n'en a pas besoin quand la lune est aussi brillante.»

Lorsque l'homme fut redescendu, ce fut au tour d'une servante de monter quatre tasses de thé pur. Singet les prit. Puis ce fut une femme de cinquante-sept ou huit ans qui gravit d'une traite les escaliers et, se tenant de côté, leur

demanda : « D'où venez-vous, messieurs ? Quelles précieuses marchandises avez-vous à proposer ? »

— Nous venons du Nord et avons plusieurs grossiers chevaux à offrir.

— Vous me paraissez bien jeunes pour ce métier.

— Voici Tang l'Aîné, Porset le Troisième et Sablet le Quatrième ; je suis Singet le Cadet, pour vous servir.

— Vous portez chacun des noms différents, remarqua la femme en riant.

— En effet, des noms de famille différents, mais nous vivons ensemble, dix en tout, fraternellement. Nous sommes venus tous les quatre en avant-garde pour le coucher et le manger. Les six autres sont restés hors les murs à se reposer : il aurait été mal avisé d'entrer en ville avec un troupeau de chevaux aussi tard le soir. Ils attendent que nous ayons loué des chambres pour nous rejoindre demain matin. Nous repartirons dès que nous aurons vendu les chevaux.

— Combien en avez-vous ?

— Avec les jeunes, cent dix têtes, de même race que celui-ci, mais de robes différentes.

— Monsieur Singet le Cadet », reprit la femme en souriant, « vous êtes un marchand vraiment expérimenté : heureusement que vous venez chez moi ; on ne vous aurait gardé nulle part ailleurs. C'est que nous disposons d'une vaste cour et d'une écurie bien approvisionnée. En auriez-vous plusieurs centaines, nous pourrions les abreuver et nourrir tous. Mais il faut que je vous le dise : il y a des années que je tiens cette auberge, qui n'est pas sans quelque réputation. Mon mari, qui se nomme Zhao, a malheureusement quitté ce monde il y a longtemps : vous êtes à l'auberge de la veuve Zhao. Nous offrons à nos hôtes trois sortes de traitement. D'abord ces questions mesquines, ensuite la plus grande civilité à vos pieds à réglons le prix que vous voulez payer pour les chambres.

— Vous avez raison », répondit Singet, « que sont ces trois sortes de traitement ? *Trois échelles de prix pour les marchandises, même accueil pour le marchand quoi qu'on dise* : ainsi va le dicton. Pourquoi parler de trois genres de traitement ? Ne pourriez-vous essayer de nous en dire plus ? »

— Nous offrons ici un service supérieur, moyen ou inférieur. La première classe comprend un festin de cinq sortes de fruits et cinq plats, outre une pièce montée en

sucre : une table pour deux, agrémentée de jeunes dames qui chanteront pour vous et partageront votre lit. Ce sera un demi-taël par personne, chambre comprise.

— D'accord», répondit Singet en riant, «chez nous un demi-taël ne payerait pas même les filles!

— La deuxième classe : une table commune, uniquement des fruits frais, outre le vin chaud. Libre à vous de jouer à la mourre pour vous égayer, mais sans jeunes dames. Ce serait deux dixièmes de taël par personne.

— Voilà qui nous convient encore mieux! Comment est la dernière classe?

— Je me sens embarrassée d'en parler devant d'aussi nobles hôtes.

— Dites, qu'importe! Il faut que nous choissions en connaissance de cause.

— Personne ne vous sert dans le traitement de la dernière sorte. Le riz est dans la marmite : libre à vous d'en manger autant qu'il vous plaît; une fois rassasié, il vous appartient de prendre de la paille pour l'étendre et y trouver le sommeil. Nous ne marchandérons pas les quelques sous à donner pour le riz lorsque le jour se lèvera.

— Quelle chance!» commenta Porcet, «une transaction qui me va tout à fait! Laissez-moi m'occuper de la marmite. Quand j'aurai mangé tout mon saoul, suffit de dormir devant le four, foutre!

— Qu'est-ce que tu nous chantes là, frerot!» rétorqua Singet, «on a gagné assez de sous dans nos pérégrinations. Préparez-nous la première classe.»

La femme était ravie. «Que l'on prépare du thé, et du meilleur!» ordonna-t-elle, «que l'on s'occupe vite de tout ce qu'il faut aux cuisines!» Elle redescendit donner des ordres en hâte : «Tuez des poulets et des oies, faites bouillir des salaisons pour accompagner le riz. Abattez cochon et mouton : ce sera pour demain, s'il n'y en a pas l'emploi maintenant. Veillez au vin, et du bon. Prenez du riz blanc, et de la farine blanche pour les galettes.»

Tripitaka, qui avait tout entendu de l'étage, se tourna, inquiet, vers Singet : «Que faire? Ils vont tuer poulet, oie, cochon, mouton. Si l'on nous apporte tout cela, comment nous résoudre à y toucher, nous qui avons fait vœu perpétuel de manger végétarien?

— J'ai mon idée», répondit Singet. «Montez, la mère Zhao, dit-il en tapant du pied près de la porte à l'étage.

— À vos ordres, monsieur le Cadet, vint dire celle-ci.
 — Ne tuez point d'êtres vivants aujourd'hui, nous faisons maigre.

— Est-ce un vœu perpétuel, ou simplement mensuel? demanda la veuve interloquée.

— Ni l'un, ni l'autre. Nous observons le jeûne du jour *genshen*¹, qui a commencé ce matin. Mais à minuit passé, ce sera le jour *xinyou*² qui lève le jeûne. Tuez demain. Pour aujourd'hui, préparez-nous un repas végétarien. Nous réglerons le prix de la première classe comme nous en avons convenu.»

Plus aise que jamais, la femme courut en bas donner de nouvelles consignes : «Ne tuez plus rien! Prenez des oreilles-de-Judas, des pousses de bambou de Min³, du fromage de soja, du gluten de blé et allez cueillir des légumes verts dans le jardin pour la soupe aux vermicelles; faites cuire des rouleaux à la vapeur, bouillir du riz blanc et infuser du thé parfumé.»

Avec la dextérité que leur donnait une expérience quotidienne, les cuisiniers préparèrent ce qu'il fallait en un tournemain, tout cela dans l'instant servi à l'étage. Il y avait aussi la pièce montée, prête d'avance. Chacun des pèlerins eut de quoi manger tout son content.

«Prendrez-vous du vin végétarien?» leur demanda-t-on encore.

— Tang seul n'en fait pas usage», répondit Singet, «mais nous en boirons volontiers quelques coupes.»

La veuve leur chercha un pot de vin tiède. À peine s'en étaient-ils versé tous les trois qu'un bruit de planches cognées se fit entendre.

«Qu'est-ce qui s'est renversé en bas, la mère? demanda Singet.

— Rien. Ce sont des ouvriers de mon modeste domaine qui m'ont apporté le riz du fermage. Comme ils sont arrivés tard, je leur avais dit de rester à dormir par terre. Quand vous êtes venus, puisque je n'avais personne d'autre sous la main, je leur ai demandé de porter des palanquins chez les filles et d'inviter de petites dames à vous tenir compagnie. Je présume qu'ils ont heurté le plafond avec les brancards.

— Heureusement que vous m'en parlez! Allez vite les prévenir de ne pas aller les chercher. C'est pour nous jour de jeûne, d'une part, et d'autre part les autres frères ne sont

pas encore là. Sûr qu'ils viendront demain : il sera alors temps d'inviter des filles pour toute la compagnie. Nous passerons de joyeux moments chez vous et partirons quand les chevaux seront vendus.

— Les braves gens que vous êtes ! Vous aurez ainsi gardé la paix entre vous et ménagé une dépense d'énergie », approuva la veuve, qui ordonna : « Rentrez les palanquins. On n'en veut plus. »

Les quatre pèlerins mangèrent et burent ; puis, la vaiselle rangée, chacun se retira.

« Où allons-nous dormir ? murmura Tripitaka à l'oreille de Singet.

— À l'étage, où nous sommes, répliqua Singet.

— Ce n'est pas sûr. Nous sommes recrus de fatigue, les uns et les autres. Si jamais nous nous endormons et que quelqu'un monte ranger, il découvrira nos crânes luisants pour peu que nos couvre-chefs aient roulé. Que ferons-nous s'il pousse de hauts cris en reconnaissant notre état de moines ?

— C'est vrai », admit Singet. Il alla taper du pied en haut de l'escalier.

La veuve monta à nouveau : « Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur Singet ?

— Où allons-nous dormir ?

— À l'étage, c'est parfait : il n'y a pas de moustiques et la brise souffle du sud. Laissez vos fenêtres grandes ouvertes : vous dormirez parfaitement bien.

— Nous ne trouverons pas le sommeil. Porset souffre de rhumatisme et ne supporterait pas l'humidité ; Sablet réveillerait ses douleurs à l'épaule. Tang l'Ainé ne peut dormir que dans le noir et moi-même, je crains la lumière. Nous ne pouvons pas dormir ici. »

La mère redescendit et se mit à soupiner, appuyée sur le comptoir. Sa fille, un bébé dans les bras, s'approcha d'elle : « Mère, ainsi va le dicton, *dix jours sur un banc de sable, mais neuf bancs de sable passés en un jour*. Les affaires sont calmes en ce moment : c'est la saison chaude. Mais à l'automne, on ne saura où donner de la tête ! Pourquoi soupiner ?

— Mon enfant, je ne me fais pas de soucis pour les affaires. J'étais sur le point de fermer boutique ce soir, comme la nuit tombait, lorsque quatre maquignons sont venus louer des chambres. Ils ont voulu le traitement de première classe. J'espérais y gagner quelques sous, mais ils

ont commandé des repas végétariens, ce qui a ruiné mes espoirs. Telle est la raison de mes soupirs.

— Il leur serait difficile d'aller ailleurs après avoir pris leur repas ici. Tu leur serviras demain vins et viandes. Pourquoi ne gagnerais-tu pas d'argent avec eux?

— C'est qu'ils sont tous malades», reprit la veuve, «ils craignent les courants d'air, n'aiment pas la lumière et veulent dormir dans le noir. Où leur trouver un coin sombre? Tu te rends compte! Nos chambres sont toutes couvertes d'une simple couche de tuiles translucides. Mieux vaut leur abandonner le repas qu'ils ont pris et les prier d'aller ailleurs.

— Mère, nous disposons dans la maison d'un recoin tout noir, sans le moindre courant d'air : ça leur irait très bien.

— Où ça?

— Père avait fabriqué un grand coffre quand il était de ce monde. Il doit faire quatre pieds de large, sept pieds de long et trois pieds de haut. Sept ou huit personnes pourraient y dormir. Propose-leur d'y coucher.

— Je ne sais si ça leur conviendra. Je vais toujours leur demander...»

«Monsieur Singet, notre humble établissement est une coquille d'escargot sans coin obscur. Nous ne disposons que d'un grand coffre qui ne laisse passer ni vent ni lumière. Vous plairait-il d'y dormir?

— Très bien, parfait!» répondit Singet.

Elle fit porter le coffre par ses ouvriers, ouvrit le couvercle et les pria de descendre. Singet guidait le Maître, tandis que Sablet prenait les bagages. Ils parvinrent au bord du coffre à la lueur de la lanterne. Porcet s'y glissa sans se soucier du reste. Sablet lui tendit son chargement puis aida le moine chinois à y entrer avant de l'y rejoindre.

«Où se trouve notre cheval? s'inquiéta Singet.

— Il est attaché derrière, occupé à manger du foin», répondit l'un des valets.

— Amenez-le. Apportez l'auge et attachez-le près du coffre.»

Dès qu'il y fut entré, il appela la mère Zhao : «Fermez le couvercle, poussez le verrou, bouclez le cadenas et veuillez vérifier attentivement : bouchez en collant du papier les fentes où la lumière pourrait filtrer. Revenez ouvrir demain matin de bonne heure.

— Quel luxe de précautions!» répliqua la veuve.

Là-dessus, chacun alla se coucher et nous n'en dirons pas plus à ce sujet.

Parlons des quatre pèlerins dans le coffre : les pauvres ! D'une part, ils n'étaient pas habitués à porter le turban, d'autre part il faisait une chaleur étouffante. Et pas la moindre brise ! Ils avaient ôté leur couvre-chef et leurs vêtements et, faute d'éventails, en étaient réduits à agiter leurs turbans. Les uns contre les autres, ils ne parvinrent à s'endormir qu'à la deuxième veille. Seul Singet ne trouvait pas le sommeil, l'esprit enclin à provoquer quelque incident. Il allongea la main et pinça Porcet à la cuisse. L'idiot contracta la jambe et grommela : « Dormons ! Fatigués comme nous le sommes, se mettre à pincer les gens ! Tu trouves ça drôle ? »

— Nous avons un capital de cinq mille taëls », reprit Singet, s'obstinant à chercher du grabuge, « et nous avons vendu des chevaux pour trois mille taëls. Il y a donc dans chacun de nos sacs quatre mille onces d'argent. Si l'on tire trois mille taëls du troupeau que nous avons, cela nous fera profit égal au capital. Bien assez ! »

Porcet voulait dormir et ne se souciait nullement de répondre. Il ne se rendait pas compte que les gens qui traversaient cette salle de l'auberge, pour porter l'eau ou faire le feu, étaient en cheville avec une bande de brigands. Ils entendaient le Novice parler d'argent, de beaucoup d'argent. Quelques-uns d'entre eux furent aussitôt chargés de se glisser dehors et d'ameuter une vingtaine de bandits qui surgirent, torches à la main, pour dépouiller les maquignons. À leur entrée, la veuve et sa fille, tremblantes de terreur, se claquemurèrent dans leur chambre et les laissèrent opérer à leur guise au-dehors.

Les brigands n'étaient pas intéressés par le matériel de l'auberge, dont ils ne cherchaient que les clients. N'en trouvant pas trace à l'étage, après avoir examiné tous les recoins à la lueur des torches, ils aperçurent dans la cour un énorme coffre au pied duquel était attaché un cheval blanc. Le couvercle était si bien fermé qu'ils n'arrivaient pas à le soulever.

« Nous autres », se dirent-ils, « devons avoir l'œil et le doigté ! Un bahut aussi lourd renferme sûrement de grandes richesses : volons le cheval et emportons le coffre

hors de la ville, où nous pourrions le forcer sans se bousculer. N'est-ce pas la bonne solution?»

Les brigands trouvèrent cordes et brancards, soulevèrent le meuble et partirent, ployant sous le poids qui balançait.

Porcet se réveilla : «Dors, frangin, arrête de secouer!

— Silence! Personne ne secoue», rétorqua le Novice.

Brusquement réveillés à leur tour, Tripitaka et Sablet s'exclamèrent : «Qui sont ces gens qui nous transportent?

— Ne criez pas, chut!» répéta Singet, «laissez-les nous transporter. Qu'ils nous portent jusqu'au paradis de l'Ouest : ils nous épargneront les fatigues de la marche à pied!»

Toutefois, leur coup réussi, les brigands, au lieu de prendre la direction de l'Ouest, avaient gagné l'est de la muraille, tué les factionnaires et forcé la porte de la cité. L'alerte avait alors été donnée dans toute la ville. Gardes et veilleurs avaient prévenu le commandant en chef des patrouilles de la cité ainsi que le service de surveillance des quartiers de l'Est. Comme l'affaire les concernait, ils dépêchèrent archers et cavaliers à la poursuite des brigands. N'osant s'opposer à une force armée aussi puissante, ceux-ci posèrent le coffre, abandonnèrent le cheval blanc et s'égaillèrent dans la nature. Sans avoir réussi à capturer, ne serait-ce que la moitié d'un bandit, les troupes revinrent triomphalement, se contentant du coffre et du cheval en guise de trophée. À la lumière des lampes, le commandant pouvait se rendre compte combien la bête était belle :

Une crinière qui se sépare en fils d'argent, une queue où pendent des rangs de jade! Ne parlez point des huit coursiers et destriers² : il l'éclipserait, l'amble de Sushuang³. Ses ossements se vendraient mille pièces d'or. Il galoperait plus rapide que le vent sur dix mille lieues. Il grimpe les montagnes à la rencontre des nuées bleues, hennit à la lune et se confond avec la neige, véritable dragon qui a quitté les îles marines, licorne de jade qui réjouit le cœur des hommes!

Le commandant abandonna sa propre monture pour chevaucher le cheval blanc à la tête des troupes qui rentraient en ville. Il fit porter le coffre à sa résidence, scellé d'une bande contresignée par le chef de la garnison et

gardé par ses hommes, en attendant de pouvoir présenter à l'aube un rapport sollicitant les instructions de la Cour.

La troupe se dispersa.

Bref, revenons au Vénéérable, plein de ressentiment à l'égard de Singet : « Cette caboche de singe ! Tu me tueras ! Si nous étions restés dehors, on nous aurait arrêtés et envoyés au roi : il aurait tout de même été possible de plaider. Maintenant que nous sommes enfermés dans ce coffre, enlevés par des brigands et ramenés par l'armée royale, nous sommes bons à passer sous le couteau du bourreau et compléter le chiffre de dix mille dès demain, quand nous verrons le roi.

— C'est plein de monde dehors », répondit le Novice, « s'ils ouvrent le coffre et nous sortent, nous serons ligotés et suspendus. Prenez votre mal en patience pour éviter ces désagréments. Demain, je saurai que répondre à ce souverain à l'esprit confus. On ne touchera pas à un cheveu de votre personne, je vous le garantis. Rassurez-vous et dormez ! »

Singet attendit la troisième veille pour exercer ses talents, sortit sa trique, souffla dessus de son haleine magique et lui ordonna de se transformer : elle se changea en perceuse à triple pointe : en deux ou trois tours, dans un angle du coffre, il perça un trou. La perceuse récupérée, il se changea d'une secousse en fourmi et rampa au-dehors, où il reprit sa forme originelle et, montant sur un nuage, se rendit d'une traite à la porte du palais royal. Le roi était alors plongé dans un profond sommeil.

Usant de la magie de la grande démultiplication de la personne, Singet s'arracha les poils du bras gauche et les transforma en petits Singets en soufflant dessus de son haleine magique. Il en fit autant des poils de son bras droit, les changeant en autant de petites bêtes à sommeil. Il récita ensuite l'incantation commençant par la syllabe *Om* : elle convoquait le *tudi* du lieu afin qu'il les dispersât partout dans le palais, au gynécée, dans les cinq établissements militaires et six ministères¹, dans chaque *yamen* et dans chaque résidence, grande ou petite. Tout fonctionnaire, quel que fût son rang, devait toucher un insecte, de façon à être endormi si profondément qu'il ne devait pas même se tourner.

Puis il reprit en main la trique cerclée d'or, la tapota et tourna, en lui commandant : « Change, trésor ! » Elle se

transforma en milliers et centaines de rasoirs à tonsure : il en saisit un, ordonnant aux petits Singets d'en faire autant et d'aller partout raser les têtes au palais, y compris à la cour de la reine, ainsi qu'aux ministères et dans tous les *yamen*.

Eh! C'est que

*Loi à détruire est Loi infinie,
Loi qui est la Grande Voie de l'univers.
Toutes causes se ramènent à l'unité.
Mêmes merveilleuses caractéristiques
Sont à la base des trois Véhicules¹.
Le coffre percé répand la bonne nouvelle :
Les poils dorés vont dissiper l'aveuglement,
Assurant au roi juste accomplissement.
Sans mort ni naissance, à lui la vacuité!*

L'opération de tonsure fut achevée dans la nuit. Singet récita l'incantation qui renvoyait les divinités locales. D'une secousse, il récupéra les poils de ses deux bras. Il en fit de même pour les rasoirs qui, reconnaissant leur propre nature, se reformèrent en trique cerclée d'or, puis, la trique miniaturisée, il la cacha dans son oreille. Une gestulation lui permit de reprendre la forme d'une fourmi et de se glisser dans le coffre, où il retrouva son aspect propre afin de protéger le moine chinois dans l'épreuve.

Bref, revenons aux dames du palais : comme elles se levaient avant l'aube pour se coiffer, elles s'aperçurent les unes après les autres qu'elles n'avaient plus de cheveux. Les eunuques, jeunes ou vieux, se voyaient dans le même état. Les dames se précipitèrent toutes ensemble hors de leurs chambres à coucher afin de réveiller en musique le couple royal, retenant leurs larmes et se gardant d'ébruiter la chose.

Un moment plus tard, ce fut le lever de la reine des trois palais² : elle aussi avait perdu ses cheveux ! Elle se précipita avec une lampe auprès de la couche du dragon : un moine dormait sous les couvertures ! Elle ne put s'empêcher de pousser une exclamation qui réveilla le roi. Ouvrant tout à coup les yeux, il vit le crâne rasé de la reine, se dressa sur son séant et s'écria : « Que vous est-il arrivé, mon amie³ ? »

— Et à vous, mon maître ? »

Le roi se tâta et en éprouva un choc à perdre l'âme et l'esprit :

«Que Nous est-il donc arrivé?»

Dans ce moment de panique, il vit s'agenouiller devant lui les concubines des six cours, les dames du palais, les grands et petits eunuques, tous la tête rasée : «Seigneur et maître, nous voici devenus moines!»

Le spectacle arrachait des larmes au roi : «Je présume que c'est parce que j'ai occis des bonzes...» Il fit aussitôt connaître sa volonté : «Vous ne devez pas souffler mot de la perte des cheveux. Sinon, il serait à craindre que mes serviteurs civils et militaires ne critiquent l'injuste politique de l'État. Montez tous à la salle où Nous allons tenir audience.»

Parlons des fonctionnaires de tous rangs, des ministères aux derniers *yamen*. Ils s'apprétaient bien avant l'aube à se rendre à la Cour rendre hommage au roi. Or, il n'y en avait pas un qui n'eût perdu sa chevelure au cours de la nuit. Chacun s'affairait à rédiger un rapport sur l'événement. On n'entendait plus parler que de cela :

*Au troisième coup de fouet se tournant vers le roi,
De ces tonsures ils cherchaient à s'expliquer le pourquoi.*

Si vous ne savez, en fin de compte, ce que le commandant fit du butin capturé dans le coffre, ni ce qu'il advint de la vie des quatre pèlerins, écoutez donc la séance qui vient.

CHAPITRE LXXXV

OÙ LE SINGE DE L'ESPRIT
SE MONTRE JALOUX DE MÈRE DU BOIS²,
ET LE PRINCE DES DÉMONS
RUSE POUR AVALER MÉDITATION³.

À l'audience du matin dont parlait le récit, les fonctionnaires civils et militaires, venus en nombre présenter leur rapport, s'excusaient :

«Nous espérons que Votre Majesté pardonnera notre manque de tenue.

— Nous vous trouvons aussi courtois que d'ordinaire,

mes chers ministres. En quoi auriez-vous manqué à la bienséance?

— Oh! Maître et seigneur, nous ne comprenons pas comment, mais nous avons tous perdu nos cheveux en une nuit.»

Les rapports sur l'étrange phénomène en main, le roi descendit de la «couche du dragon¹» avant de répondre à ses serviteurs : «En effet, Nous n'en comprenons pas la raison non plus, mais la même chose est arrivée à tout le monde, des plus humbles aux plus éminents.

— Désormais, nous n'oserons plus massacrer les bonzes», clamèrent-ils tous, les larmes aux yeux, le roi compris.

Celui-ci remonta sur le trône tandis que chacun regagnait son rang, debout.

«Que ceux qui ont quelque affaire à présenter sortent du rang», reprit le roi, «sinon, roulez les rideaux et levez la séance.»

Du groupe des militaires sortit le commandant en chef des patrouilles de la cité, et du rang des civils, le commissaire² du quartier de l'Est. Ils se prosternèrent devant les marches avant de déclarer : «Au cours de la patrouille que nous avons effectuée dans la cité conformément à vos ordres sacrés, nous avons saisi dans la nuit un butin composé d'un coffre et d'un cheval blanc. Nous vous prions de bien vouloir nous faire connaître votre décision, nos humbles personnes n'osant s'en arroger le pouvoir.

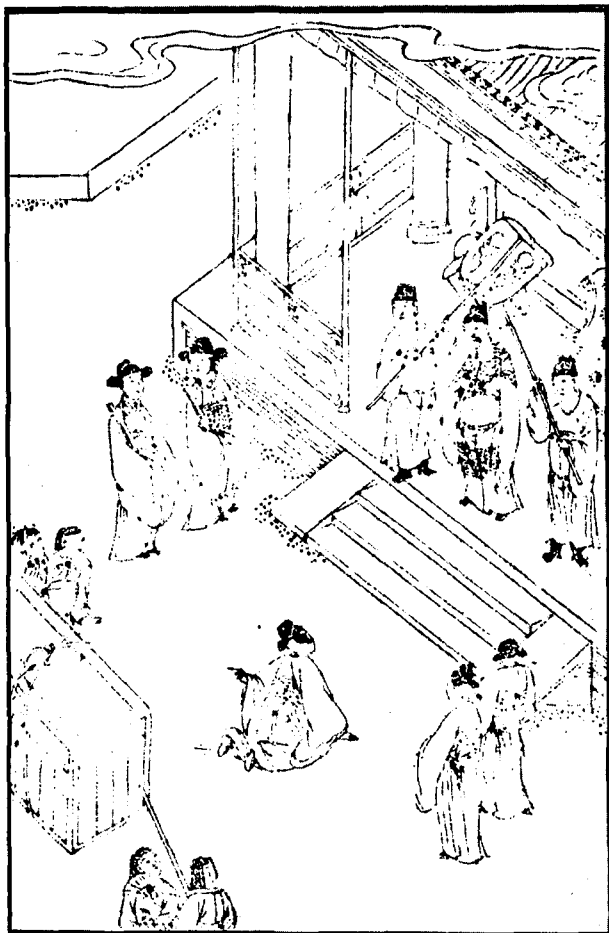
— Amenez le tout, coffre inclus», répondit le roi, fort aise de l'apprendre.

Les deux officiers se retirèrent aussitôt pour regagner leurs *yamen* et convoquer les hommes nécessaires au transport du coffre.

À l'intérieur, Tripitaka n'avait plus l'âme chevillée au corps : «Mes disciples, comment allons-nous nous expliquer, quand nous serons devant le roi de ce pays?

— Plus bas!» répliqua en riant le Novice, «j'ai tout arrangé : quand ils ouvriront le coffre, il nous rendra l'hommage dû aux maîtres de la Loi. Mais demandez à Porcet de s'abstenir de toute querelle de préséance.

— Ne serait-ce qu'échapper à la mort», rétorqua Porcet, «je le tiendrais pour un bonheur sans commune mesure. Comment aurais-je le front de me lancer dans ce genre de querelle!»



Comme les deux officiers invitaient le roi à le faire ouvrir et à en examiner le contenu [...].

Ils n'avaient pas fini d'échanger ces propos que le coffre arrivait à la cour, franchissait la tour aux Cinq-Phénix et se trouvait déposé au pied du trône.

Comme les deux officiers invitaient le roi à le faire ouvrir et à en examiner le contenu, celui-ci en donna l'ordre. À peine eut-on soulevé le couvercle que Porcet, n'y tenant plus, sauta dehors, semant l'effroi parmi les courtisans, muets de saisissement. Puis apparurent Singet, qui donnait la main au moine chinois, et Sablet transportant les bagages. À la vue du commandant en chef qui tenait le cheval par la bride, Porcet marcha sur lui et brailla : « Il est à nous, le cheval ! Amène-le ! »

Terrifié, l'officier tomba à la renverse.

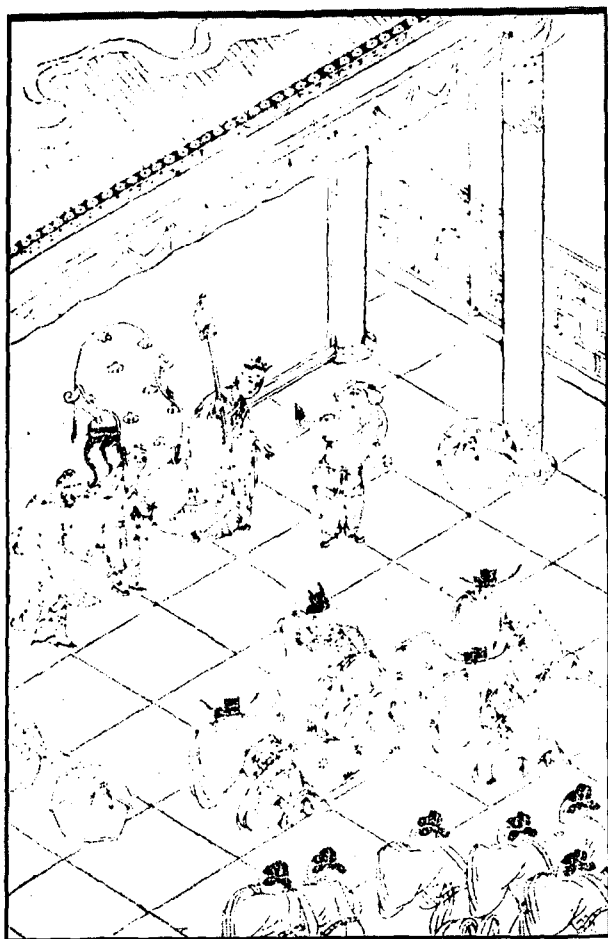
Les quatre pèlerins se tenaient debout sur les marches. Voyant que c'étaient des bonzes, le roi descendit précipitamment de son trône, fit convoquer la reine et les concubines à la salle d'audience afin qu'elles leur rendissent hommage avec toute la cour, puis leur demanda : « Qu'est-ce qui vous amène ici, vénérables ? »

— Nous sommes envoyés par Sa Majesté des grands Tang du pays de l'Est au paradis de l'Ouest chercher les Écritures authentiques et rendre hommage au Bouddha vivant du grand monastère du Coup-de-Tonnerre des Indes.

— Pourquoi vous être couché dans un coffre, maître, qui venez de si loin ?

— Comme votre humble serviteur avait appris que Votre Majesté avait formé le vœu de tuer les bonzes, nous n'osions nous manifester ouvertement en votre noble pays : nous nous sommes habillés en laïcs et abrités, la nuit venue, dans une auberge en ces lieux précieux. Nous avons dormi dans le coffre de peur que l'on ne découvre notre identité. Il a été malencontreusement emporté par des pillards et ramené par le commandant en chef. Maintenant qu'il nous est donné de contempler le visage de dragon de Votre Majesté, c'est comme qui dirait voir le soleil après la dissipation des nuages. Nous espérons que Votre Majesté nous pardonnera et nous relâchera : nous Lui en garderons une reconnaissance plus profonde que la mer.

— Vénérable, vous êtes un moine éminent d'un pays supérieur qui est cour céleste : c'est nous qui avons manqué à l'accueil que l'on vous devait. C'est parce qu'un



À ces mots, Porcet éclata d'un rire sonore.

moine Nous avait calomnié que Nous avions fait le serment de massacrer les bonzes au nombre de dix mille, afin d'atteindre un chiffre rond. Mais Nous avons été converti de façon inattendue, cette nuit même; nous avons tous été amenés à nous faire moines et nonnes: souverain et sujets, reine et concubines ont tous et toutes le crâne rasé. Nous espérons que vous ne serez pas avaro de votre éminente sagesse, car nous souhaiterions devenir vos disciples.»

À ces mots, Porcet éclata d'un rire sonore: «Dans ce cas, qu'auriez-vous à nous offrir en cadeau de présentation?

— Maître, si vous nous acceptez, je consentirai à vous offrir toutes les richesses du royaume.

— Ne nous parlez pas de richesse», intervint Singet, «nous sommes moines qui observons la Voie. Pour obtenir l'assurance que votre royaume sera à jamais consolidé, que bonheur et longévité vous seront donnés en partage, il vous suffit de viser nos documents de voyage et de nous raccompagner hors de la ville.»

À ces mots, le roi ordonna à la cour des banquets de préparer un grand festin pour célébrer le retour à l'Unique du souverain et de ses sujets. Les lettres de créance furent aussitôt échangées, et Tripitaka sollicité en vue de changer le nom du royaume.

«Le nom de royaume de la Loi est excellent; c'est le mot "destruction" qui ne va pas», fit remarquer Singet, «depuis que nous y sommes passés, il conviendrait de le changer en "Respect-de-la-Loi", ce qui vous garantirait mer calme et claires rivières, victoire pour mille générations, vents et pluies à la bonne saison, paix dans toutes les directions.»

Le roi les remercia de leurs bénédictions, fit préparer les chars royaux et raccompagna les quatre pèlerins à l'ouest de la cité. Le récit n'en dira pas plus sur la conversion au bien et le retour à la vérité du souverain et de ses sujets.

Après avoir pris congé du roi du pays du Respect-de-la-Loi, le Vénérable déclara joyeusement, du haut de son cheval: «Conscient-de-la-Vacuité, grand est ton mérite d'avoir eu recours à cet excellent stratagème.

— Frangin», ajouta Sablet, «où as-tu trouvé un si grand nombre de barbiers pour raser tant de têtes en une seule nuit?»

Singet raconta comment il avait usé de la magie des

transformations, ce qui fit tant rire maître et disciples qu'ils restèrent longtemps sans pouvoir refermer la bouche.

Ils étaient de cette joyeuse humeur, lorsqu'ils aperçurent une haute montagne qui leur barrait la route.

«Disciples!» s'exclama le moine chinois en tirant sur les rênes, «voyez cette montagne devant nous : comme elle est escarpée! Attention!

— Rassurez-vous!» répliqua Singet en riant, «rien n'arrivera, je vous le garantis.

— Ne dis pas cela. Je vois bien comme ce pic est menaçant et, malgré la distance, je distingue les vapeurs délétères et les violentes nuées qui s'en échappent. Je me sens envahi de frissons et paralysé par l'appréhension.

— Vous me semblez avoir oublié le soutra du Cœur du maître de méditation au Nid-de-Corbeaux¹, rétorqua Singet sans cesser de rire.

— Je m'en souviens.

— Vous vous le rappelez, mais vous avez oublié les quatre vers de l'hymne.

— Quels vers?

*— Ne cherche pas au loin le Bouddha du bonheur
Car le mont des Vautours en ton cœur demeure.
Tout homme possède le stoupa de ce mont
Et peut, à son pied, cultiver la perfection.*

— Je les connais, bien sûr. Ces quatre lignes impliquent que le sens des Écritures, avec leurs milliers de soutras, n'est rien de plus que la culture du cœur et de l'esprit.

— Il va sans dire. L'esprit nettoyé brille solitaire, le cœur garde toutes choses pures. Le moindre écart peut conduire à la négligence : mille, dix mille ans n'aboutiraient à rien. Il suffit de volonté et sincérité plénières pour avoir sous les yeux le monastère du Coup-de-Tonnerre. Tant que vous demeurerez dans la peur, le trouble et le malaise de la pensée, la Grande Voie vous restera lointaine, et lointain aussi le monastère du Coup-de-Tonnerre. Chassez les doutes et suivez-moi!»

À ce discours, le Vénérable se sentit soudain l'esprit réconforté et débarrassé de tout souci.

Les quatre pèlerins allaient de l'avant; ils atteignirent la montagne en quelques pas. Levant les yeux, ils virent

Une montagne vraiment superbe qui offre au regard attentif tant de couleurs bigarrées. Au sommet flottent les nuages en désordre, contre la falaise, les arbres jettent une ombre froide.

Volent les oiseaux dans de grands battements d'ailes, passent les bêtes féroces dans une quête obstinée. La forêt aligne mille troncs de pins, le sommet de rares tiges de bambou : hululements de loups gris se disputant la nourriture, rugissements de tigres affamés à la recherche de proies. Le gibbon sauvage pousse de longs sifflements en quête de fruits frais, cerfs et daims montent vers les cimes vertes à travers les fleurs. Entre la plainte du vent et le gargouillis des eaux s'élève le chant des oiseaux cachés sous la passe.

Ici et là se mêlent lianes et plantes grimpantes; l'orchidée odorante fréquente l'herbe de jaspe tout autour du ruisseau.

Au-dessus des amoncellements d'étranges rochers se dresse la paroi abrupte. Renards et chiens viverrins courent en bandes, singes et gibbons s'amuse en groupes.

Le voyageur s'inquiète des escarpements. Pourquoi faut-il que le vieux chemin tourne et tourne encore!

Maître et disciples marchaient, apeurés, quand ils entendirent le sifflement du vent.

«Le vent se lève!» s'écria Tripitaka, effrayé.

— Au printemps souffle le zéphyr, en été un vent chaud et humide, à l'automne le vent d'ouest¹ et en hiver la bise du nord», répliqua Singet, «à chaque saison le vent souffle. Pourquoi s'effrayer de celui-ci?

— Ce vent s'est levé trop brutalement pour venir du ciel.

— Les vents ont de tout temps soufflé de la terre, de même que les nuages sortent des montagnes; pourquoi voulez-vous qu'il vienne du ciel?»

À peine Singet avait-il fini sa phrase que se levait le brouillard, un brouillard peu ordinaire :

*Une nappe qui obscurcit jusqu'au ciel
Et couvre la terre de ténèbres.
Le soleil a disparu sans trace;
Les chants d'oiseaux au silence font place.
On croirait le chaos des premiers temps,
Un vol de poussière faisant écran.
On ne voit plus les arbres du sommet;
Évanoui, le cueilleur de bouquets.*

«Conscient-de-la-Vacuité, comment se fait-il qu'un pareil brouillard se lève avant même que le vent soit calmé? s'inquiéta Tripitaka, plus alarmé que jamais.

— Pas de précipitation! » répondit Singet, «descendez de cheval, je vous prie. Vous deux, restez ici à monter la garde pendant que je vais voir quel augure tirer du phénomène.»

Sacré grand saint! D'un coup de reins, il fut dans les airs. Mettant sa main en visière au-dessus des sourcils, il écarquilla les yeux et, abaissant son regard, aperçut en effet un monstre assis au bord de la falaise. Voyez de quoi il avait l'air :

Son puissant corps tacheté lui donnait fière allure.

Des dents, telles perceuses de diamant, lui sortaient de la gueule; il dissimulait griffes plus acérées que crochets de jade.

Les pupilles rondes de ses yeux métalliques étaient la terreur des bêtes et des oiseaux, les piquants de sa barbe d'argent le chagrin des dieux et des diables.

Il manifestait sa terrible férocité par d'affreux rugissements, révélait des intentions longuement mûries en crachant et soufflant vents et brouillards.

Puis il aperçut, tout contre lui, trente à quarante petits monstres rangés à droite et à gauche, répétant le même exercice magique.

«Mon maître n'était pas sans prescience», se dit Singet en riant intérieurement, «ce n'est, en effet, nullement un vent naturel, comme il le disait, puisqu'il est produit ici par un monstre. Si je lui assène un coup de ma trique de fer, je le tuerai comme on pile de l'ail, mais ce serait ruiner mon beau renom.»

C'est que Singet avait toujours été un preux qui ignorait comment se débarrasser de ses ennemis dans l'ombre.

«Rentrons», conclut-il, «et réservons cette petite attention à Porcet, en l'invitant à s'essayer le premier au combat contre le monstre. S'il se montre à la hauteur et en sort vainqueur, le mérite lui en reviendra. S'il en est incapable et se fait capturer, j'irai à son secours : cela seulement pourrait ajouter à ma gloire.» Puis, se ravisant : «Porcet est si paresseux qu'il refusera de se fatiguer, mais il est goinfre : je saurai le berner en titillant son amour de la mangeaille. On va voir comment il réagit.»

Il abaissa aussitôt son nuage et se présenta devant Tripitaka qui lui demanda : « Conscient-de-la-Vacuité, de quel augure sont le vent et le brouillard ? »

— Il n'y en a plus, il fait déjà clair.

— En effet, j'ai l'impression que ça baisse.

— Maître», ajouta Singet avec le sourire, « d'habitude mes yeux ne me trompent pas, mais cette fois j'ai commis une erreur. Je me disais qu'il devait y avoir un monstre derrière ce phénomène, mais ce n'est pas le cas.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Il y a un village pas très loin devant nous. Les gens y aiment le bien et sont occupés à cuire à la vapeur des provisions de riz blanc et des boules de farine blanche pour nourrir les moines. Ce brouillard, je présume, vient de la cuisson, signe manifeste de leurs bonnes actions.»

Prenant pour argent comptant ce qu'il entendait, Porcet tira à part son condisciple et lui demanda à voix basse : « Frangin, tu y as goûté, à leur repas maigre ? »

— Oui, mais je n'ai pas mangé grand-chose. Leurs plats étaient un peu trop salés, ça ne me tentait pas.

— Bah ! peu importe que ce soit salé, je m'en mettrai volontiers plein la panse. Si la soif me tenaille trop, je reviendrai boire de l'eau.

— Tu veux manger ?

— J'ai justement un peu faim. Si j'allais avant vous grignoter, qu'en penses-tu ?

— Il n'en est pas question, mon frère. Ne sais-tu pas ce que disent les anciens livres : *Du vivant de son père, le fils ne saurait rien prendre sur lui*¹. Alors que le Maître est ici, oser y aller sans l'attendre ?

— Mais si tu ne dis rien, ne pourrais-je y aller ? suggéra Porcet avec un rire embarrassé.

— Je ne dirai rien. On verra comment tu te débrouilles.»

Quand il s'agissait de satisfaire sa glotonnerie, l'idiot n'était pas sans astuce ; il s'approcha du Maître et lui tira la révérence avant de proposer : « Mon condisciple vient de dire que l'on prépare un repas maigre dans le village là-bas. Il me semble que le cheval va incommoder les gens. Ne serait-ce pas du temps perdu que de réclamer du foin ou du fourrage ? Puisque le vent et le brouillard se sont heureusement dissipés, restez donc assis un moment, le temps que je ramasse un peu d'herbe tendre pour nourrir



*Il fut aussitôt entouré par les monstres qui se mirent à l'agripper par les vêtements,
à l'attraper par la ceinture, à le pousser et le tirer tous ensemble.*

la bête avant que nous allions chez ces gens-là demander l'aumône.

— Bien», répondit le moine chinois qui en était fort aise, «comment se fait-il que tu sois si diligent, aujourd'hui? Va, et reviens vite.»

L'idiot partit en ricanant intérieurement. Singet le ratrapa et lui dit en le retenant : «On nourrit les moines là-bas, les beaux, pas les laids.

— Est-ce à dire qu'il faut encore une fois me transformer?

— Exactement. Vas-y un peu changé.»

Le brave idiot! Lui aussi avait la possibilité de se transformer, de trente-six façons différentes. Il marcha jusqu'à une combe, fit une passe, récita une incantation et, d'une secousse, se changea en moine maigre, de courte taille, frappant un «poisson de bois!» pour scander la prière qu'il marmonnait. Comme Porcet ne savait pas réciter de soutra, il se contentait de répéter les trois premiers mots qu'il avait appris à l'école primaire : «grand homme supérieur²».

Revenons à l'ogre : après avoir récupéré le vent et le brouillard, il ordonna à sa troupe de former un cercle à l'entrée de la grand-route, dans l'attente de quelque voyageur. Ce fut la malchance de l'idiot de marcher droit dedans, bientôt après. Il fut aussitôt entouré par les monstres qui se mirent à l'agripper par les vêtements, à l'attraper par la ceinture, à le pousser et le tirer tous ensemble.

«Ne poussez pas!» criait Porcet, «laissez-moi passer manger dans chaque maison, l'une après l'autre.

— Que veux-tu manger, le bonze?

— Puisque ici vous nourrissez les moines, je viens manger maigre.

— C'est toi qui t'imagines qu'on nourrit les moines ici, où tout au contraire, nous ne nous sustentons que de bonzes. Nous sommes des monstres immortels qui ont obtenu la Voie dans la montagne et nous tenons tout particulièrement à recevoir chez nous des moines, il est vrai, mais pour les cuire à point à la vapeur et les manger. Et c'est toi qui songes à venir te restaurer ici!»

À ces mots, Porcet sentit la peur le gagner. Il commençait enfin à en vouloir à Singet : «Vraiment odieux, cet épizoologue³! Il m'a bien eu à me raconter que les

villageois nourrissaient les moines : il n'y a pas plus de villageois que de repas maigre, rien que des monstres!»

Tirailé en tous sens, l'idiot perdit patience, reprit sa forme originelle, tira le râteau accroché à sa taille et se mit à frapper à la volée les petits monstres qui battirent en retraite.

«Malheur, grand roi! vinrent-ils annoncer en courant.

— Quel malheur? demanda l'ogre.

— Un bonze était arrivé près de la montagne, propre et appétissant; nous nous sommes dit que nous pourrions l'amener chez nous pour le cuire à l'étouffée. Au cas où nous n'aurions pas pu le finir, il aurait été possible de saler le reste et le garder pour les jours de mauvais temps. Nous n'imaginions pas qu'il savait se transformer.

— Se transformer comment?

— Il ne ressemblait plus à un homme : un long groin, de larges oreilles et, rendez-vous compte, une touffe de poils raides dans le cou! Il tenait des deux mains un râteau qu'il nous balançait dessus à tort et à travers. On a eu si peur qu'on a couru vous prévenir.

— Ne craignez rien. Je vais aller voir.»

L'ogre s'avança en faisant tourner un pilon de fer. L'idiot lui parut en effet d'une grande laideur :

*Le groin long de trois pieds tel un maillet,
Les dents, clous d'argent sortant d'un barillet;
Une paire d'yeux ronds lançant des éclairs,
Les oreilles, éventails remuant l'air,
De longues soies telles pointes de flèche,
La peau bleuâtre, grossière et sèche,
Il tenait en main un objet bizarre,
Un râteau à neuf dents, vrai cauchemar.*

Rassemblant tout son courage, l'ogre l'interpella : «D'où viens-tu? Comment t'appelles-tu? Parle si tu veux avoir la vie sauve!

— Mon fiston», ricana Porcet, «tu ne me sembles pas reconnaître ton ancêtre. Approche, je vais te le dire :

*«Promu amiral des Roseaux-Célestes
Par l'empereur pour ma force preste,
Je commandais quatre-vingt mille marins
Et vivais heureux au palais cristallin.
Pour avoir agacé, soûlé, une dame,*

*Et lui avoir déclaré ma flamme,
 J'ai cru pouvoir prendre de grands airs,
 J'ai dévoré l'angélique de la Mère,
 Et d'un coup de groin renversé un palais.
 Des mains de l'empereur de Jade lui-même
 Je reçus deux mille coups pour ma peine.
 Puis je fus exilé en ce bas monde,
 Afin de prendre bonne résolution,
 Mais ici-bas je redevins démon,
 À joyeux mariage chez les Gao prêt,
 Quand malchance me fit rencontrer Singet.
 Vaincu par la trique aux cercles d'or,
 Je me soumis, moine, non sans effort.
 Je selle le cheval, porte les fardeaux
 Et rembourse ce qui faisait défaut.
 Amiral aux pieds de fer, j'étais Porcet,
 En religion prenant nom de Huit-Défenses.*

— Tu es donc le disciple du moine chinois», se récria l'ogre à ce discours, «ce moine dont j'ai depuis si longtemps entendu vanter la chair délicate. On voulait justement le capturer. Maintenant que tu t'es jeté dans la gueule du loup, pas de quartier! En garde! Attention au pilon!

— Bête immonde, tu étais donc maître teinturier.

— Et pourquoi aurais-je été maître teinturier?

— Sinon, où aurais-tu appris à manier le pilon?»

La créature n'était pas d'humeur à pousser plus avant la discussion : elle se rapprocha pour faire pleuvoir les coups. Ce fut dans la combe un beau duel :

Pilon de fer contre râteau à neuf dents. L'un distribue les coups comme tournoyant dans une tornade, l'autre s'abat soudain telle une giboulée. L'un est l'ogre horrible et sans nom qui bloque la route de montagne, l'autre le coupable amiral des Roseaux-Célestes, soutien de la nature de soi. Nature dans le juste chemin, diables et démons ne sont pas à craindre. Si haute que soit la montagne, le métal ne saurait générer la terre. Le pilon surgit comme python sortant d'un lac, le râteau se dresse comme dragon dans les joncs. Cris et grondements font trembler la montagne, vociférations et rugissements alarment jusqu'aux tréfonds de la terre.

Les deux héros engagent toutes leurs capacités et jouent leur va-tout.

Laissons Porcet dans les tourbillons de ce combat contre l'ogre, qui criait à ses petits monstres de faire cercle autour de son ennemi.

Revenons à Singet qui, tout à coup, éclata d'un rire sarcaſtique derrière le dos du Maître.

«*Qu'est-ce qui te fait ricaner? lui demanda Sablet.*

— Quel idiot, ce Porcet! Il m'a cru sur parole quand je lui ai dit qu'on nourrissait les moines. Il n'est pas encore de retour depuis tout ce temps : s'il a repoussé l'ogre d'une raclée de son râteau, tu ne tarderas pas à le voir revenir triomphant et clamant les mérites de cet exploit. S'il n'a pas eu le dessus et qu'il s'est fait capturer, malheur à moi! Je me demande à combien de "sale épizologie" j'aurais droit. N'en parle pas, Conscient-de-la-Pureté, attends que j'aïlle voir un peu ce qui se passe.»

Sacré grand saint! Sans rien révéler au Vénéral, il s'arracha subrepticement un poil dans la nuque, souffla dessus de son haleine magique et le transforma en un autre lui-même qui tenait compagnie à Sablet auprès de Tripitaka. Son corps et sa personne véritables firent un bond dans les airs, d'où il voyait l'idiot encerclé, jouant furieusement du râteau, mais en croissante difficulté.

Singet n'y tint plus. Il abaissa son nuage et, d'une voix tonnante :

«Du calme, Porcet, me voilà!»

D'entendre la voix du Novice rendit courage à l'idiot, qui s'élança en avant avec une énergie redoublée. Incapable de soutenir ces assauts, l'ogre s'exclama : «À l'instant, le bonze faiblissait. Comment se fait-il qu'il reprenne maintenant du poil de la bête?

— Mon fiston», rétorqua Porcet, «tu ferais mieux de ne pas trop me bousculer : il y a un gars de chez moi qui arrive.»

Il se lança en avant, frappant en pleine gueule. Incapable de parer les coups, l'ogre rompit le combat et battit en retraite à la tête des petits monstres. Les voyant en fuite, Singet fit faire demi-tour à son nuage sans s'approcher et, revenu d'une traite à son point de départ, récupéra le poil et sa place auprès du Vénéral, dont les yeux de chair de commun mortel ne s'étaient rendu compte de rien.

Un moment plus tard, l'idiot rentrait à son tour, victorieux, mais épuisé et pantelant, au point que la morve lui coulait du nez et qu'une écume blanche lui collait à la bouche. Il s'avança avec un cri rauque : «Maître!

— Porcet», se récria le Vénéral, effrayé, «tu étais parti

chercher de l'herbe pour le cheval : comment se fait-il que tu nous reviennes en pareil état? Je présume qu'ils font surveiller la montagne par des gardes qui ne t'ont pas permis de couper l'herbe.»

L'idiot posa le râteau et répondit en trépignant et se frappant la poitrine : «Maître, ne me posez pas de question! C'est à mourir de honte!

— À mourir de honte? Pourquoi?

— Mon condisciple aîné m'a roulé! Il a commencé par raconter qu'il n'y avait pas de monstre derrière le vent et le brouillard, qu'ils n'étaient nullement de mauvais augure, mais que c'étaient de braves villageois aimant le bien qui faisaient cuire à la vapeur du riz et des boules de pain à offrir aux moines. Je l'ai pris au sérieux et, comme j'avais faim, je pensais en manger un peu; couper l'herbe n'était qu'un prétexte pour vous précéder. Je ne m'attendais nullement à me voir encerclé par nombre de monstres et devoir soutenir un dur combat pendant un bon moment. Si le condisciple n'était pas venu à la rescousse avec son bâton de deuil, je ne m'en serais pas sorti.

— L'idiot raconte n'importe quoi!» intervint Singet en riant, «c'est le brigand qui cherche à impliquer toute la prison! J'étais ici auprès du Maître que je n'ai jamais quitté.

— C'est vrai, Conscient-de-la-Vacuité ne m'a pas quitté.»

Bondissant d'indignation, l'idiot se mit à crier : «Maître, vous ne comprenez pas : il a un double!

— Conscient-de-la-Vacuité, y a-t-il un monstre là-bas, en fin de compte?»

Ne pouvant dissimuler plus longtemps, Singet s'inclina en riant : «Oui, il y a une bande de petits monstres, mais ils n'oseront pas se frotter à nous. Porcet, approche! Je ne fais que te réserver ce qu'il y a de mieux. Puisque nous sommes chargés de la protection du Maître, il faut traverser cette montagne escarpée comme le ferait une colonne de l'armée.

— Que ferait une colonne de l'armée?

— Tu seras le commandant qui ouvre la route; tu dégages à l'avant : si le monstre ne se présente pas, bon. Mais s'il survient, ce sera à toi de le combattre et le mérite de l'avoir mis en déroute te sera compté.»

Comme il n'estimait pas le monstre d'une capacité

supérieure à la sienne, Porcet répondit : « Laisse-moi marcher en avant, dussé-je mourir entre ses mains !

— Si l'idiot commence par proférer des paroles aussi sinistres, il n'ira pas loin, ricana Singet.

— Frangin, ne connais-tu pas le proverbe : *Prince au festin, s'il n'est soûlé, sera rassasié; guerrier au combat, s'il n'est mort, sera blessé.* Mieux vaut dire paroles sinistres d'abord pour être ensuite le plus fort.»

Fort aise, Singet se hâta de seller le cheval, invita le Maître à monter et, Sablet portant les bagages, suivit Porcet sur le chemin qui entraînait dans la montagne.

Bref, reparlons de l'ogre qui était retourné d'une traite dans son repaire, où il avait ramené les restes de la troupe en déroute. Assis en haut d'un rocher, il demeurerait silencieux. Un bon nombre de petits monstres étaient restés à surveiller la grotte. Ils s'approchèrent pour demander : « Votre Majesté sort souvent et revient chaque fois gaie et contente. Pourquoi a-t-elle l'air si contrariée aujourd'hui ?

— Mes petits, c'est que chaque fois que je pars en tournée dans la montagne, bêtes ou gens, d'où qu'ils soient, j'en rapporte plusieurs pour vous régaler. Aujourd'hui c'était la guigne, je suis tombé sur un adversaire.

— Quel adversaire ?

— Un bonze du nom de Porcet Huit-Défenses, le disciple du moine chinois en quête des Écritures. J'ai reçu une volée de son râteau qui nous a mis en déroute. Que c'est fâcheux ! J'avais entendu parler depuis si longtemps de ce moine chinois, un *arbat* qui s'est cultivé au cours de dix incarnations successives. D'en manger un morceau prolongerait la vie indéfiniment. Il est justement dans nos montagnes, une belle occasion de le capturer et le cuire à l'étouffée. Je ne savais pas qu'il avait à son service des disciples de cette trempe ! »

À peine avait-il fini sa phrase qu'un petit monstre sortit des rangs et se tourna vers l'ogre en poussant trois sanglots suivis de trois éclats de rire.

« Que signifient et ces pleurs et ces rires ? gronda l'ogre, excédé.

— C'est que Votre Majesté vient de parler de manger le moine chinois », répondit le petit monstre, après s'être agenouillé, « la chair de ce moine n'est pas consommable.

— Tout le monde dit qu'un morceau de sa chair pro-

curerait la jeunesse éternelle, une longévité égale à celle du ciel. Comment peut-on dire qu'il n'est pas consommable?

— S'il l'était, il ne serait pas arrivé jusqu'ici. Il aurait été dévoré bien avant par les créatures maléfiques qui vivent ailleurs. Il a trois disciples sous la main.

— Sais-tu lesquels?

— L'aîné est Singet le Novice, le troisième Sablet le Bonze. Celui auquel vous avez eu affaire est Porcet Huit-Défenses.

— Comment Sablet le Bonze se compare-t-il à Porcet Huit-Défenses?

— Ils se valent à peu de chose près.

— Et Singet le Novice?

— Il y aurait tant à dire que je n'ose!» répliqua le petit monstre en tirant la langue, «les pouvoirs de ce Singet sont immenses, ses transformations sans nombre. Il y a cinq cents ans, lorsqu'il a provoqué de graves troubles au palais du ciel, les vingt-huit constellations d'En-haut, les neuf luminaires, les douze fuseaux horaires, les cinq dignitaires et quatre ministres, les étoiles de l'est et de l'ouest, les divinités du nord et du sud, les cinq pics et quatre fleuves¹, enfin les guerriers du ciel entier n'ont su prévaloir contre lui. Et vous oseriez convoiter la chair du moine chinois?

— Comment as-tu appris tous ces détails?

— J'ai d'abord habité chez le grand roi de la grotte de Chameau-Lion dans la chaîne du même nom². Lui aussi, dans son ignorance, voulait dévorer le moine chinois, mais il a eu Singet le Novice sur le dos : avec sa trique aux cercles d'or, il a forcé l'entrée. Quelle pitié! Il nous a exterminés jusqu'au dernier. Comme l'on dit au jeu de dominos, «un coupé, six contré»! Heureusement, un peu plus avisé que les autres, j'avais réussi à m'échapper par la porte de derrière. Je suis parvenu jusqu'ici, où vous m'avez accordé la faveur de me garder à votre service. Voilà pourquoi je sais ce dont il est capable.»

À ce discours, l'ogre pâlit d'effroi. Le cas de le dire : *Général redoute paroles de devin*. Comment aurait-il pu ne pas s'effrayer de ce qu'il entendait de la bouche même de ses gens?

Au moment où chacun prenait peur, un autre petit monstre s'avança pour faire valoir : «Ô grand roi, ne vous affligez point, ne craignez rien! Comme va le dicton,

patience vient à bout de toute chose. Si vous tenez à manger le moine chinois, j'ai un plan à vous proposer pour vous le procurer.

— Quel plan?

— Le plan de la fleur de prunier, pétale à pétale.

— Que veut dire "fleur de prunier pétale à pétale"?

— Faites l'appel de vos troupes et sélectionnez : cent sur mille, dix sur cent, trois sur dix; trois qui soient capables et sachent se transformer. Ils prendront tous les trois votre aspect, même heaume sur la tête, même armure et même pilon en main. Ainsi équipés, ils se tiendront en embuscade à trois endroits différents. Le premier engagera le combat contre Porcet, le second combattra Singet et le troisième luttera contre Sablet. Les trois petits monstres seront sacrifiés pour entraîner à l'écart les trois disciples, cependant que vous n'aurez plus qu'à tendre la main du haut des airs pour vous emparer du moine chinois. Ce ne sera pas plus difficile que de prendre un objet en fouillant dans le sac, ou attraper la mouche dans le vase à poisson.

— Un plan excellent, merveilleux!» s'exclama l'ogre, ravi de la suggestion, «allons-y! Si l'on échoue, on en restera là; mais si l'on réussit à le capturer, tu ne seras pas oublié, je te le promets, je te ferai officier d'avant-garde.»

Le petit monstre se prosterna pour remercier de la faveur qui lui était accordée. Puis on fit l'appel, ce qui permit d'en choisir trois exceptionnellement capables. Ils prirent l'aspect de l'ogre, chacun armé d'un pilon et se tinrent en embuscade dans l'attente du moine chinois.

N'en disons pas plus. Revenons au Vénérable qui, sans souci ni inquiétude, suivait Porcet le long de la grand-route. Ils marchaient depuis pas mal de temps lorsque tout à coup surgit du bord de la route, à grand bruit, un petit monstre qui bondit en avant dans l'évidente intention de se saisir de Tripitaka.

«Porcet!» s'écria Singet, «l'ogre est sur nous, qu'attends-tu pour t'y mettre?»

L'idiot, sans reconnaître le faux du vrai, brandit le râteau et le rattrapa. Le monstre aussitôt fit face et para de son pilon de fer. Il allaient et venaient en plein combat au pied de la montagne, quand un craquement se fit entendre dans les buissons : une autre créature surgit et se précipita sur le moine chinois.



*Écartant ses cinq griffes d'acier, il les referma sur Tripitaka, attaché des étriers
et emporté comme par une tornade.*

«Maître, ça tourne mal!» s'exclama Singet, «Porcet est bigleux, il a laissé échapper l'ogre, qui vient s'emparer de vous! Je m'occupe de le chasser.»

Il tira précipitamment la trique et se lança à sa rencontre en tonnait : «Où vas-tu? En garde!»

Pour toute réponse, l'ogre brandit son pilon. Tous deux échangeaient les coups dans une indescriptible mêlée au pied de la pente herbeuse, lorsque le vent se mit à mugir derrière la montagne tandis qu'un troisième monstre bondissait pour se jeter sur Tripitaka. Sablet l'aperçut, atterré :

«Maître, ils n'y voient plus goutte, les deux, le frangin et le frérot, voilà qu'ils lâchent l'ogre. Il est sur vous! Restez à cheval, je vous l'attrape!»

Sans se poser d'autre question, Sablet brandit sa crosse et, faisant face au pilon de fer du monstre, soutint un dur combat. Cris et vociférations s'éloignaient peu à peu. L'ogre, le vrai, du haut des airs voyait le moine chinois laissé seul sur son cheval : écartant ses cinq griffes d'acier, il les referma sur Tripitaka, arraché des étriers et emporté comme par une tornade. Quelle pitié! Le cas de dire :

*Quand méditation rencontre démon,
S'échappe le fruit de juste raison;
Sauvé-des-Eaux¹ est tombé à nouveau
Sur l'astre de malheur qui suit d'En-haut.*

L'ogre abaissa le vent qui les portait, entraîna Tripitaka dans la grotte et appela : «Officier d'avant-garde!»

Le petit monstre qui avait mis au point le stratagème s'avança et se récria en s'agenouillant : «Je n'ose accepter, je n'ose!

— Pourquoi dis-tu cela? La parole d'un grand chef de guerre peut rendre noir ce qui est blanc. Je te l'avais dit : en cas d'échec, on en serait resté là; puisque nous avons réussi, je te fais officier d'avant-garde. Comment pourrais-je manquer à la parole que je t'ai donnée, alors que ton merveilleux plan a été couronné de succès? Amène-nous le moine chinois, fais chercher de l'eau et nettoyer la marmite, apporter des fagots et allumer le feu : on le fait cuire à l'étouffée, de façon à en déguster tous un morceau en vue de prolonger indéfiniment la vie.

— Il ne saurait être mangé, Votre Majesté.

— Pourquoi pas, dès lors que nous l'avons capturé?

— Que Votre Majesté l'ait dévoré ne serait pas grave. Même Porcet et Sablet pourraient être amenés à le comprendre, mais je crains que Singet, ce caïd, n'en ait les sangs tournés. S'il apprend que nous l'avons dévoré, il ne se donnera même pas la peine de venir nous combattre. Il plongera la trique aux cercles d'or à mi-pente et y fera un tel trou que la montagne s'effondrera et que nous ne saurons plus où aller.

— Quelle suggestion avisée aurais-tu à Nous soumettre?

— À mon avis, il vaut mieux expédier le moine chinois dans le jardin derrière, l'attacher à un arbre et le laisser deux ou trois jours sans nourriture : ça lui nettoierait l'intérieur et nous laisserait le temps de voir si ses trois disciples viennent le chercher à la porte. Quand nous obtiendrons confirmation qu'ils s'en sont retournés, nous pourrons le ramener et le consommer tout à notre aise. N'est-ce pas préférable?

— Assurément», approuva l'ogre en souriant, «l'officier d'avant-garde a parfaitement raison.»

Ordre fut aussitôt donné d'emmener le moine chinois dans le jardin du fond et de le ligoter à un arbre. Cela fait, tous les petits monstres allèrent devant se tenir à la disposition de leur chef.

Voilà le Vénérable subissant dures peines dans l'en-trave de liens serrés. Il s'écriait, sans pouvoir retenir les larmes qui roulaient sur ses joues : «Ô disciples, dans quelles montagnes êtes-vous partis à la chasse des créatures maléfiques, sur quelle route poursuivez-vous les monstres? C'est ici que je souffre aux mains de cet ogre maudit. Quand nous reverrons-nous? Je me meurs de douleur...»

Il achevait dans un double flot de larmes, lorsque de l'arbre en face une voix l'appela : «Vénérable, vous aussi?

— Qui êtes-vous? répondit le Vénérable, retrouvant ses esprits.

— Je suis un bûcheron de la montagne, dont le maître m'a capturé l'autre jour. Je suis ligoté ici depuis trois jours déjà. Ils comptent me manger.

— Ô bûcheron!» s'exclama le Vénérable en versant des larmes, «ta mort ne concerne que toi; elle ne présente guère d'autres inconvénients. Mais la mienne ne me laisse pas en repos.

— Vous avez quitté votre famille, vénérable. Vous

n'avez ni père, ni mère ou femme ou enfants à votre charge. Si vous mourez, mort serez. Quel souci à vous faire?

— C'est que je viens des terres de l'Est, parti en quête des Écritures au paradis de l'Ouest. J'ai reçu de l'empereur Taizong¹ de la dynastie des Tang la mission sacrée de rendre hommage au Bouddha vivant et d'obtenir les soutras authentiques qui sauveront les âmes perdues en ténébreuse demeure. Si je perds la vie, n'aurai-je pas anéanti les espoirs de mon souverain, trahi l'espérance de ses sujets? Les innombrables âmes en peine de la cité des morts injustes ne seront-elles pas replongées dans la plus cruelle des déceptions, de toute éternité privées du salut? Tous nos efforts, réduits à néant, ne seront plus que vents et poussières : comment cela pourrait-il me laisser en repos?»

À ce discours, le bûcheron versa des larmes à son tour : «Vénérable, votre mort ne serait que cela. La mienne me serait plus douloureuse encore. J'ai perdu mon père en ma tendre enfance et vis avec ma mère qui est veuve, sans autre ressource que le bois que je ramasse pour vivre. Ma vieille mère est entrée dans sa quatre-vingt-troisième année et n'a que moi pour la nourrir. Si je meurs, qui l'entertera et s'occupera de ses derniers jours? Ô misère! De douleur je me meurs.

— Quelle pitié! Quelle pitié!» s'exclama le Vénérable à ces mots, éclatant en sanglots, «l'ermite de la montagne pense à sa mère : n'est-ce pas en vain que j'ai appris à réciter les soutras? Servir son souverain ou servir ses parents, c'est tout un. Ce que tu fais pour l'amour de tes parents, je le fais pour l'amour de mon seigneur. Ah! vraiment!

*«Des yeux en pleurs qui contemplent des yeux en pleurs,
Cœur brisé qui accompagne entrailles rompues.»*

Laissons Tripitaka à son triste sort, pour reparler de Singet : lorsqu'il eut repoussé le petit monstre au pied de la pente herbeuse, il retourna précipitamment au bord de la route : le Maître avait disparu; il ne restait que le cheval blanc et les bagages. Rongé d'inquiétude, le Novice partit à sa recherche vers le sommet de la montagne, tirant le cheval et portant le chargement.

Hélas! Le cas de le dire :

*L'éprouvé Sauvé-des-Eaux ne fait que rencontrer nouvelles épreuves,
Le terrasseur de démons Singet tombe sans cesse sur d'autres démons.*

Si, en fin de compte, vous ne savez ni où ni comment il retrouva le Maître, écoutez donc la séance qui vient.

Livre dix-huitième

LE VOL
DES ARMES MERVEILLEUSES

(chapitres LXXXVI à XC)

CHAPITRE LXXXVI

OÙ MÈRE DU BOIS¹ APPORTE SON PRESTIGE
DANS LA CAMPAGNE CONTRE L'OGRE,
ET LE DUC DU MÉTAL² EMPLOIE LA MAGIE
POUR DÉTRUIRE LA PERVERSITÉ.

Le récit a conté comment Singet, tirant le cheval et portant les bagages, s'était mis à la recherche du Maître dans toute la montagne. Il aperçut soudain Porcet qui courait vers lui, haletant :

«Frangin, qu'est-ce qui te prend de brailler?

— Le Maître a disparu. Est-ce que tu l'aurais vu?

— Je n'ai suivi le Vénérable qu'en tant que moine, mais tu m'as encore joué un tour en me demandant de tenir le rôle de capitaine. Je reviens après avoir combattu l'ogre un bon moment, au risque de ma vie. C'est toi et Sablet qui étiez chargés de la protection du Maître. Et c'est à moi que tu poses la question!

— Je ne te blâme pas, frerot. Tu n'as pas dû te rendre compte que tu devenais bigleux et que tu as laissé l'ogre revenir se saisir du Maître. Il m'a fallu le combattre et confier le Maître à la garde de Sablet. Voilà que lui aussi a disparu, maintenant.

— Je présume que Sablet l'aura accompagné pour satisfaire un gros ou petit besoin, un peu plus loin», répliqua Porcet avec un petit rire.

Il n'avait pas achevé sa phrase que Sablet réapparaisait.

«Où est le Maître? lui demanda Singet.

— Vous deviez avoir la vue trouble, tous les deux, de lâcher l'ogre sur le Maître! Je suis parti le combattre. Le Maître doit être resté tout seul en selle.

— On est tombés dans le panneau! » hurla Singet en

faisant de violents bonds sous l'effet de la colère, «on est tombés dans le panneau!

— Tombés dans quel panneau? demanda Sablet.

— C'est le coup de la "fleur de prunier pétale à pétale": il a embarqué le Maître en fonçant au beau milieu, pendant que l'on nous éloignait. Ciel! Que faire? Il ne put s'empêcher de laisser ses larmes rouler.

«Ne pleure pas! Pleurer ne mène à rien», insista Porcet, «de toute façon, il n'est pas loin. Il ne peut être que dans cette montagne: allons à sa recherche.»

Il ne leur restait d'autre solution que de pénétrer tous les trois dans la montagne pour tenter de le retrouver. Après avoir marché une vingtaine de lis, ils découvrirent une résidence troglodyte au bas d'une falaise suspendue.

L'angle aigu des pics cache les reflets de lumière au-dessus de rochers abrupts aux formes étranges. Des fleurs rares parfument l'herbe de jaspe sous la luxuriance de l'amandier rouge et du pêcher émeraude. Devant la falaise, le vieil arbre à l'écorce givrée, lissée par la pluie, fait quarante emfans. Les pins bleus de l'entrée élèvent leur couleur sombre à deux mille pieds vers le ciel.

Les grues sauvages viennent en couple danser dans la brise légère; paire par paire, les faisans descendent sur la branche altière chanter le jour clair. Des amas serrés de lianes ocres pendent comme des cordes, des rangées de saules brumeux semblent ruisseler d'or.

Un bassin où s'accumulent les eaux, un ancre profond contre la montagne: dans le bassin carré se cache un dragon écaillé qui ne s'est pas encore transformé, dans la cavité profonde vit depuis des années un ogre qui se repaît de chair humaine.

Lieux dignes des dieux, où tous les souffles trouvent leur nid.

À la vue de la grotte, Singet bondit en deux ou trois enjambées jusqu'à l'entrée pour l'examiner de plus près. Le portail de roc était hermétiquement clos. Au-dessus, une plaque portait inscrit dans la pierre, en huit gros caractères: *Grotte des Anneaux en Chaîne du Pic Brisé du Mont Cache-Brouillard.*

«Porcet», dit Singet, «attaquons! C'est ici que l'ogre habite. Le Maître est sûrement chez lui.»

Poussé à la violence par les circonstances, l'idiot leva son râteau et l'abattit avec une telle force qu'il fit un gros trou dans le vantail de pierre. Il criait: «Rends-nous notre maître avant qu'il ne soit trop tard, si tu ne veux pas que ta

porte soit défoncée et que ton engeance entière paye tes ardoises!»

Le petit monstre qui gardait l'entrée courut annoncer en toute hâte :

«Un grand malheur nous arrive, ô grand roi!

— Quel malheur?

— Il y a des gens à la porte, qui ont cassé le vantail et réclament à hauts cris leur maître.

— Je me demande lesquels sont venus le chercher, s'exclama l'ogre, grandement alarmé.

— Ne craignez rien!» intervint l'officier d'avant-garde, «attendez que j'aïlle voir.»

Le petit monstre se précipita vers la sortie et, tordant le cou pour observer à travers le trou, constata que c'était le disciple aux long groin et larges oreilles. Il revint aussitôt clamer : «Votre Majesté n'a pas à le redouter : c'est Porcet. Ses capacités n'ont rien d'extraordinaire. Il n'osera pas nous manquer de politesse. Sinon, ouvrez la porte et poussez-le à l'intérieur pour le faire cuire à l'étouffée. Il n'y a que le bonze à la face velue et à la gueule de duc du Tonnerre qui soit redoutable.»

«Frangin!» appela Porcet qui avait surpris leur conversation du dehors, «ils n'ont pas peur de moi. Ils ne craignent que toi. Le Maître est certainement chez eux. Vite, en avant!

— Maudite bête immonde!» se mit à invectiver Singet, «ton paternel est ici : rends-nous le Maître si tu veux que je te laisse la vie!

— Votre Majesté!» s'écria l'officier d'avant-garde, «ça tourne mal! Singet le Novice est venu, lui aussi!

— C'est le résultat du plan que tu avais monté, “Fleur de prunier, pétale à pétale”! La catastrophe est à notre porte. Comment en finir? se récria l'ogre, sur un ton plein de ressentiment.

— Rassurez-vous, grand roi. Ne m'en veuillez pas. Je me souviens que le Novice est un singe aux idées larges qui n'y regarde pas de si près². Si vastes que soient ses facultés magiques, il est sensible aux hommages : prenons une fausse tête humaine pour le berner et avouons que nous avons dévoré son maître avec de flatteuses paroles d'excuses. Le moine chinois restera à nous, si nous parvenons à le tromper. On trouvera autre chose, si ça ne marche pas.

— Où se procurer une fausse tête humaine?

— Je vous en fabrique une; vous allez voir.»

Le brave petit monstre! À coups de hache, il tailla une souche de saule en forme de tête humaine, la barbouilla de sang jusqu'à la rendre méconnaissable et la fit porter dans une boîte laquée à la porte :

«Votre Seigneurie et grand saint, calmez votre ire et permettez-nous de vous soumettre la réponse.»

Singet était effectivement sensible aux hommages. Dès qu'il s'entendit appeler de cette façon, il retint le bras de Porcet : «Arrête! Voyons ce qu'ils ont à dire.»

«Lorsque votre maître a été emmené dans la grotte par notre grand roi», poursuivit le petit monstre qui portait la boîte, «les petits monstres, rustres et grossiers, se sont jetés sur lui pour le dévorer, sans se soucier du tiers ni du quart, le lacérant et déchirant à qui mieux mieux. Ils n'en ont rien laissé, que la tête, que voici.

— S'ils l'ont dévoré, n'en parlons plus, mais amène la tête que je vérifie.»

Le petit monstre la jeta par le trou fait dans la porte. Porcet éclata en sanglots à cette vue : «Le malheureux! Quelle pitié! Quand je pense comment il y est entré et en quel triste état il en ressort!

— Idiot! Va plutôt voir si elle est vraie ou fausse. Tu pleureras après!

— Tu n'as pas honte? Est-ce que les gens portent de fausses têtes?

— Elle est fausse.

— Comment le sais-tu?

— Une vraie tête humaine tombe sans résonner quand on la jette. Celle-ci produit un bruit de claquettes. Si tu ne me crois pas, écoute, je te la jette une seconde fois.»

Singet la ramassa et la lança contre un rocher. Elle fit un bang! sonore.

«Frangin, elle a résonné! s'exclama Sablet.

— Elle est donc fausse», conclut Singet, «vous allez voir : je vais lui faire montrer son vrai visage.»

Il tira vivement la trique cerclée d'or et brisa la tête d'un coup bien assené. Porcet s'approcha et vit que c'était un morceau de souche de saule. Il ne put se retenir plus longtemps et lâcha un chapelet d'invectives : «Bande de nauséabondes créatures! Vous cachez notre maître dans l'antre! Croyez-vous pouvoir berner votre ancêtre Porcet

avec une souche de saule? Notre maître serait-il devenu un esprit de saule?»

Pris de panique, le petit monstre à la boîte laquée courut annoncer, en tremblant de tous ses membres : «Difficile, difficile! Difficile, difficile...

— Que signifient toutes ces difficultés? coupa l'ogre.

— Porcet et Sablet s'y étaient trompés, mais Singet est un véritable antiquaire, un connaisseur! Il a tout de suite reconnu que c'était un faux. Peut-être s'en irait-il, si vous lui trouviez une vraie tête humaine.

— Comment s'en procurer?» se demanda l'ogre, «allez m'en choisir une au pavillon des Écorchés, parmi les restes que nous n'avons pas pu finir.»

Les monstres y trouvèrent une tête toute fraîche dont ils grignotèrent la peau pour la rendre méconnaissable, la mirent dans la boîte et firent une seconde tentative.

«Votre Seigneurie le grand saint, la précédente était en effet fausse. Voici la tête véritable du Vénéral. Notre grand roi voulait la garder afin de propitier sa résidence, mais il m'envoie maintenant tout exprès vous la présenter.»

La tête fut lancée par le même trou dans la porte, tomba avec un bruit sourd et roula dégoulinante de sang.

Singet voyait que la tête était vraie et ne put faire autrement que pleurer. Porcet et Sablet éclatèrent aussi en sanglots.

«Arrête de pleurer, frangin», dit Porcet en retenant ses larmes, «l'air n'est pas bon en ce moment : il est à craindre qu'elle ne commence à sentir dans un moment. Laisse-moi l'emporter et profiter de la fraîcheur pour l'enterrer. Nous pourrons alors nous remettre à pleurer.

— Tu as raison», approuva Singet.

Sans craindre de se souiller, Porcet s'élança en haut de la falaise, serrant la tête contre lui. Il trouva un coin ensoleillé à l'abri du vent, à la rencontre de souffles bénéfiques, et ensevelit la tête après avoir creusé une fosse avec son râteau. Puis il ratissa de la terre pour élever un tertre. Il appela enfin Sablet : «Tu peux pleurer avec le frangin, pendant que je cherche quelque chose qui pourrait servir d'offrande.»

Il descendit vers le torrent, lia des branches de saule et ramassa quelques galets. Puis il revint vers la tombe,

planta des branches à droite et à gauche, enfin empila les galets devant.

«Qu'est-ce que ça signifie? lui demanda Singet.

— Les branches de saule tiennent lieu de pins ou cyprès afin de donner au Maître un peu d'ombre sur sa tombe. Les galets remplacent les gâteaux d'offrande.

— Ballot! » grogna Singet, « l'homme est mort, et tu lui offres des galets!

— *Exprimer des vivants pensée loyale, témoigner de notre esprit filial.*

— Laisse donc cette farce! Demandons à Sablet de rester ici : il gardera la tombe et surveillera les bagages ainsi que le cheval. Je vais avec toi démolir leur résidence, me saisir de l'ogre, mettre en pièces son cadavre et venger notre maître. Nous reviendrons ensuite.

— Tu as tout à fait raison », approuva Sablet à travers les larmes. « Faites attention, tous les deux. Je reste ici à surveiller. »

Le brave Porcet! Il ôta sa robe de moine noire, resserra son sous-vêtement et suivit Singet, le râteau dressé.

Pleins d'allant, ils brisèrent les vantaux de pierre sans autre explication et, d'une voix à faire trembler le ciel : « Rendez-nous-le vivant! »

Les monstres du repaire, grands ou petits, n'avaient plus l'âme chevillée au corps. Tous en voulaient à l'officier d'avant-garde de son erreur. L'ogre lui demanda : « Quelles dispositions prendre, maintenant que ces bonzes nous ont envahis? »

— Les anciens ne le disaient que trop bien : *Qui met la main dans le panier à poisson ne saurait en éviter la puanteur.* Ni une ni deux : que les commandants de droite et de gauche prennent la tête des troupes pour exterminer ces bonzes! »

À ces mots, l'ogre comprit qu'il n'avait pas d'autre choix que de donner l'ordre d'attaquer : « Mes petits, que chacun, d'un même élan, se saisisse des armes les meilleures et me suive! »

Effectivement, tous saillirent de la grotte en poussant des cris de guerre. Porcet et Singet reculèrent précipitamment de quelques pas pour gagner un plateau d'où ils crièrent, face à la troupe des monstres :

« Où est votre fameux chef? Lequel de vous est l'ogre qui s'est emparé de notre maître? »

Tandis que les monstres plantaient le camp, agitant des

bannières de brocart, l'ogre, pilon de fer en main, répondit d'une voix tonnante :

« Ne me reconnaissez-vous pas, maudits bonzes? Je suis le grand roi des monts du Sud, où je sévis depuis des siècles. Je l'ai mangé, votre moine chinois. Qu'avez-vous la prétention de faire? »

— L'impudent tas de poils nauséabonds! Combien de siècles as-tu pour oser t'arroger le nom de Monts-du-Sud? Seigneur Laozi, qui a pourtant assisté à la séparation du ciel et de la terre, est toujours assis à la droite de l'empereur de Jade! Le Bouddha Ainsi-venu qui gouverne le monde reste au pied du Grand Roc. Saint Confucius, qu'honore la doctrine des lettrés, se contente du titre de "maître". Alors que toi, bête immonde, tu as le front de te déclarer grand roi des monts du Sud où tu sévis depuis des siècles! Ne t'enfuis pas, tâte un peu de la trique de ton paternel!»

L'ogre évita le coup d'une inclinaison et, parant de son pilon de fer la menace de la trique, répliqua, les yeux exorbités : « Crois-tu m'impressionner par ce flot de paroles, avec ta gueule de singe? De quelle habileté peux-tu te targuer pour oser te conduire de pareille façon à ma porte? »

— Tu vas voir, innommable bête immonde! ricana le Novice, « tu ne connais pas encore le vieux Singet. Ne bouge pas, durcis ta rate pour écouter ce que j'ai à te dire :

*« En ma demeure ancestrale du continent oriental²,
 Porté par le ciel et la terre mille autommes,
 D'un œuf de pierre en haut du mont de Fleurs et Fruits,
 Je tire mes origines; quand il se rompit,
 Je naquis, fort différent de l'espèce commune,
 Car mon corps fut forgé par le soleil et la lune.
 Cultiver sa nature propre n'est pas peu dire,
 Quand le don d'intelligence produit grand élixir.
 Nommé grand saint, je vivais dans les palais nuageux,
 Abusant de ma position pour battre les fâcheux.
 Cent mille soldats célestes ne purent m'approcher.
 Il me fut facile de réduire les maisons³.
 Ma renommée se répandit dans toutes les directions.
 Mon savoir-faire a traversé tout l'univers.
 Par bonheur j'ai embrassé la doctrine du Bouddha,
 Et soutiens, dans son voyage à l'Ouest, Tripitaka.
 Quand j'ouvre un passage, nul ne s'oppose à moi;
 Lorsque je jette des ponts, les démons sont en émoi.
 J'ai la force de prendre des tigres dans les forêts*

*Et de capturer à la main des léopards sans rets.
Je vais à l'Ouest pour que l'Est en ait juste fruit :
Quel monstre pervers oserait en montrer dépit?
Bête immonde, qui vraiment mérites d'être haïe,
Ta vie finira sur l'heure, je te le garantis ! »*

À la fois alarmé et exaspéré par ce discours, l'ogre grinça des dents, bondit en avant et abattit son pilon de fer sur le Novice, qui paraît en douceur de sa trique de fer, car il aurait voulu continuer la conversation.

Porcet ne put se contenir : il se jeta sur l'avant-garde en faisant pleuvoir les coups de râteau. L'avant-garde conduisait l'armée entière. Ce fut une belle mêlée sur le plateau :

Un moine du divin pays des terres de l'Est allait à l'Ouest chercher les soutras authentiques. Le grand léopard des monts du Sud crache vents et brouillards, lui barrant le passage par la manifestation de ses pouvoirs uniques au fond de la montagne.

Par un astucieux stratagème, il a joué d'habileté pour s'emparer inconsidérément de l'éminent moine chinois. Ainsi s'est-il heurté à la puissance de la divine magie de Singet et, qui plus est, au fameux Porcet.

La mêlée du combat sur le plateau soulève une poussière qui voile les cieux. Là, rugissent les petits monstres, brandissant sabres et lances ; ici, les divins moines poussent des cris de guerre, levant ensemble trique et râteau.

Le grand saint est un héros sans rival ; Conscient-de-ses-Capacités est d'une force qui réjouit les divinités.

L'ogre de ce coin du Sud conduit l'avant-garde, prêt à oublier la mort et perdre la vie pour un morceau de chair du moine chinois. Ces deux-ci ont rancune à vider pour l'amour de leur maître ; ces deux-là deviennent féroces tant ils veulent de ce moine chinois. Ils vont, viennent, se heurtent, s'étrillent longtemps sans vainqueurs ni vaincus.

Devant la féroce bravoure des petits monstres, que ses assauts successifs ne faisaient pas reculer, Singet recourut au procédé de la démultiplication de sa personne : il s'arracha une touffe de poils, les mâchonna et les recracha en leur ordonnant de se transformer. Chaque fragment devint un autre Singet maniant la trique cerclée d'or ; ils se jetèrent tous dans la mêlée. Les cent ou deux cents petits monstres ne pouvaient à la fois se garder sur leurs arrières et combattre devant, se protéger à gauche aussi bien qu'à droite : les uns après les autres, ils cherchaient à sauver leur vie en tournant casaque, regagnant la grotte en



*Il se révéla sous sa forme originelle, qui était celle d'un loup gris à l'échine de fer.
Porcet s'avança pour le tirer par la patte et le retourner.*

déroute. Singet et Porcet franchirent alors la ligne de bataille pour les massacrer. Les malheureux, qui ne se rendaient compte de rien, se voyaient percés de neuf trous sanglants quand ils s'opposaient au râteau; ils étaient réduits en bouillie lorsqu'ils s'en prenaient à la canne.

Terrifié, le grand roi des monts du Sud cherchait le salut dans la fuite, roulé par le vent et enveloppé de brouillard.

L'officier d'avant-garde ne savait se transformer: abattu bientôt par la trique de Singet, il se révéla sous sa forme originelle, qui était celle d'un loup gris à l'échine de fer. Porcet s'avança pour le tirer par la patte et le retourner. Il s'exclama à la vue de sa dépouille: «Je me demande combien de porcelets et d'agneaux le gaillard a volés et dévorés depuis son jeune âge!»

D'une secousse, Singet récupéra ses poils et rétorqua: «Idiot! Ne perdons pas de temps: vite, rattrapons l'ogre et faisons-le payer pour la vie du Maître!

Porcet tourna la tête et, ne voyant plus les petits Singets, s'exclama:

«Tous tes doubles fantasmagoriques ont disparu!

— Je les ai récupérés.

— Merveilleux, extraordinaire!»

Éclatant de joie, tous deux s'en retournaient triomphalement.

Reparlons de l'ogre, qui avait trouvé le salut dans la fuite: de retour dans la grotte, il ordonna aux petits monstres de boucher l'entrée en y transportant des pierres et de la terre. Ces survivants, encore tremblants, se mirent au travail et se gardèrent bien de mettre le nez dehors. Quand Singet amena Porcet au portail et poussa des cris de défi, personne ne lui répondit. Pas question de l'ébranler à coups de râteau.

«Porcet», comprit Singet, «inutile de te fatiguer: ils ont bouché l'entrée.

— Dans ce cas, comment venger le Maître?

— Retournons sur la tombe voir Sablet!»

Revenus à cet endroit, ils trouvèrent Sablet qui pleurait encore. Porcet en ressentit une douleur d'autant plus vive: lâchant le râteau, il s'écroula sur le tertre et, frappant le sol de ses poings, gémit entre les sanglots: «O maître au sort si cruel! O maître parti si loin! Nous reverrons-nous jamais?

— Ne te lamente pas, frérot», lui dit Singet, «l'ogre a

barricadé l'entrée du devant, mais il a sûrement gardé une sortie par-derrrière. Restez ici tous les deux pendant que je retourne voir.

— Frangin, attention!» répondit Porcet à travers les larmes, «ne te laisse pas embarquer à ton tour : nous ne saurions plus comment vous pleurer. Un sanglot pour le Maître, un sanglot pour toi, on risquerait de s'embrouiller!

— Il n'y a pas de quoi s'inquiéter. Je saurai y faire.»

Sacré grand saint! Il rangea la trique, resserra sa jupette et partit à grandes enjambées. Comme il faisait le tour de la pente, il entendit tout à coup un gargouillement. Il se retourna : c'était le bruit d'un torrent qui dévalait du haut de la montagne. Il remarqua une petite porte sur le bord du cours d'eau et, à sa gauche, une canalisation d'où coulaient des eaux rougies.

«Il va sans dire», pensa-t-il, «c'est la sortie de derrière. Si je me présente avec la gueule que j'ai, il est à craindre que le petit monstre qui ouvrira ne me reconnaisse. Minute : passons plutôt changé en serpent d'eau. Mais non! Si jamais l'âme du Maître aux Enfers l'apprenait, il me reprocherait, j'en ai peur, l'inconvenance pour un moine de cette longueur serpentine!. Transformons-nous en petit crabe... Ça n'irait pas non plus, le Maître me reprocherait, pour un moine, d'avoir un pied partout.»

Finalement, il se transforma en rat d'eau et se glissa, avec un bruit de frôlement, dans la canalisation qui le conduisit jusqu'à la cour. Tendait le cou pour observer les alentours, il aperçut plusieurs petits monstres s'activant au soleil; ils prenaient des quartiers de viande humaine, les traitaient et les mettaient à sécher morceau par morceau.

«Mes enfants!» se dit Singet, «ce doit être la chair du Maître, ce qu'ils n'ont pas pu dévorer. Ils la font sécher pour les jours de pluie! J'aimerais reprendre mon aspect originel, me jeter sur eux et les tuer d'un bon coup de trique, mais ce serait montrer une bravoure mal avisée. Transformons-nous enore une fois pour entrer chercher l'ogre et voir où il en est.»

Il sortit d'un bond de la canalisation et, d'une secousse, se changea en fourmi ailée.

*Faible et petit, Poulain-Noir on l'appelle,
Longtemps caché, jusqu'à se faire des ailes,*

*Il aime franchir les ponts en ordre de bataille
Et sous les lits montrer stratégie qui lui aille.
Il sait prévoir la pluie et sceller son réduit,
Sous le poids de la terre en cendres réduit.
Si léger, aérien, que tout lui est permis,
Il franchit barrière de branches sans ennui.*

Il déploya ses ailes et vola d'une traite jusqu'à la salle centrale, sans bruit ni ombre. L'ogre était assis, accablé et tourmenté, lorsque surgit par-derrière un petit monstre qui vint lui annoncer : « Tout va pour le mieux, ô grand roi ! Mille joies vous attendent.

— D'où viendraient ces joies ?

— J'étais en reconnaissance en haut du torrent qui passe derrière quand j'ai tout à coup entendu des sanglots. J'ai aussitôt grimpé jusqu'au sommet pour observer : c'étaient Porcet, Singet et Sablet qui accomplissaient là-bas les rites funèbres devant la tombe. Je présume qu'ils ont enterré la tête en la prenant pour celle du moine chinois : ils pleuraient devant le tertre qu'ils avaient élevé. »

Singet, qui avait secrètement tout entendu, se réjouit : « À en croire ces paroles, ils ont gardé le Maître caché et ne l'ont pas encore mangé. Repartons à sa recherche et voyons s'il est en vie, avant d'engager la conversation avec l'ogre... »

Sacré grand saint ! Il se mit à voleter dans la salle et, regardant en tous sens, finit par découvrir sur le côté une petite porte solidement fermée. Il se glissa par la fente et vit qu'elle donnait accès à un grand jardin où l'on entendait un bruit confus de gémissements. Il vola d'une traite tout au fond du terrain, où il y avait un groupe de grands arbres. À leur pied étaient ligotés deux hommes : l'un était justement Tripitaka. À sa vue, le cœur lui démangeait tant qu'il ne put patienter et reprit son aspect originel pour s'approcher et l'appeler :

« Maître ! »

Le Vénérable le reconnut : « Te voilà, Conscient-de-la-Vacuité », dit-il en versant des larmes, « viens vite me sauver, Conscient-de-la-Vacuité, je t'en prie ! »

— Maître, ne m'appellez donc point par mon nom : il y a du monde autour, je crains que cela ne s'ébruite. Puisque vous êtes en vie, vous sauver, je le peux ! L'ogre avait

prétendu qu'il vous avait dévoré et m'a trompé en apportant une fausse tête. Nous l'avons déjà durement combattu : rassurez-vous, maître, prenez votre mal en patience; attendez que je l'aie abattu : il nous sera alors facile de vous délivrer.»

Le grand saint récita une incantation, d'une secousse se retransforma en fourmi, retourna dans la salle et se posa sur la poutre principale. Il voyait les petits monstres qui en étaient sortis indemnes s'agiter, crier et se bousculer. L'un d'eux se détacha d'un bond du groupe, pour déclarer :

«Votre Majesté, c'est qu'en trouvant la porte barricadée et impossible à ouvrir, ils ont perdu tout espoir et renoncent au moine chinois. Sinon, auraient-ils élevé une tombe sur la fausse tête? Ils la pleurent aujourd'hui, la pleureront demain; après-demain sera le troisième jour : ces devoirs remplis, ils rentreront chez eux. Dès que nous aurons confirmation de leur départ, nous pourrons amener le moine, le couper en tranches fines et les faire sauter à l'anis!. Ce sera un délice merveilleusement odorant pour tout un chacun, et nous y gagnerons la prolongation de notre longévité.

— Non, non, ne dis pas cela!» intervint un autre petit monstre en frappant des mains, «il serait bien meilleur cuit à la vapeur.

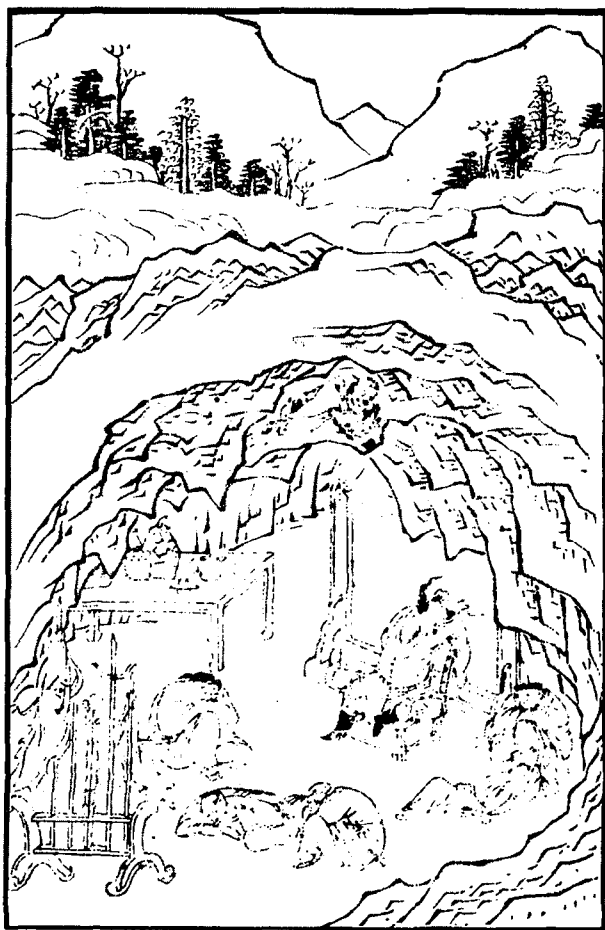
— Bouilli, on économiserait sur les fagots, objecta un troisième petit monstre.

— Un produit aussi rare», fit valoir encore un autre, «ne vaudrait-il pas mieux le saler? Il durerait plus longtemps.»

De la poutre où il entendait tout, Singet se sentait envahi d'une immense colère : «Quel mal vous a fait mon maître pour songer à le dévorer de pareille façon?»

Il s'arracha un poil, le mâchonna, souffla dessus doucement et, récitant silencieusement une incantation, lui ordonna de se transformer en bêtes à sommeil et de se jeter au visage de tous ces petits monstres. Une à une, elles pénétraient dans les narines. Les monstres commençaient à bâiller. Bientôt, tous tombaient littéralement de sommeil. Seul l'ogre restait agité, se frottant la tête et se grattant le visage des deux mains. Il ne cessait d'éternuer, au point de se pincer le nez.

«Serait-ce qu'il se doute de quelque chose?» se demanda



L'ogre succomba bruyamment au sommeil.

Singet, «on va lui préparer une lampe à double mèche!»

Il s'arracha un autre poil, auquel il donna la forme appropriée, et le jeta à son visage : il y avait maintenant deux insectes, l'un pénétrant à droite et l'autre à gauche. L'ogre s'efforça de se dresser sur ses pieds, s'étira, bâilla deux fois et succomba bruyamment au sommeil.

Intérieurement ravi, Singet se laissa tomber, reprit sa forme originelle, tira la trique de son oreille et, d'une semi-rotation, lui donna la grosseur d'un œuf de cane. Il défonça la porte avec un grand bang! et courut dans le jardin en criant : «Maître!

— Disciple, viens vite défaire mes liens, je ne tiendrai plus très longtemps.

— Patience, maître! Attendez que je tue l'ogre. Je reviendrai ensuite vous délivrer.»

Aussitôt, de faire demi-tour et courir dans la salle. Il levait sa trique et allait frapper, quand il se ravisa : «Non, je ferais mieux de délier le Maître avant.» Il retourna dans le jardin, pour se dire cette fois : «Plutôt attendre que je l'aie battu à mort.»

Il revint ainsi une troisième fois dans le jardin. À le voir aller et venir en sautillant, le Vénérable lui dit, amusé en dépit de la situation pénible où il se trouvait : «Tu danses d'une joie irrépessible à me voir encore en vie, je présume.»

Singet se décida enfin à s'approcher, à défaire les liens et à repartir en donnant la main au Maître. Mais l'homme attaché à l'arbre d'en face se mit à crier : «Sauvez-moi aussi, Votre Seigneurie, en votre grande compassion...»

«Conscient-de-la-Vacuité», ordonna Tripitaka, qui s'était arrêté, «il faut le délivrer, lui aussi.

— Qui est-ce?

— Il avait été capturé un jour plus tôt. C'est un bûcheron. Il me dit avoir une mère âgée à laquelle il pense sans cesse. Il est d'une parfaite piété filiale : il faut le sauver par la même occasion!»

Singet s'exécuta, dénoua la corde et les emmena à la porte de derrière. Ils gravirent la falaise rocheuse et franchirent le ravin escarpé.

«Mon sage disciple, lui et moi te devons la vie. Où sont Conscient-de-ses-Capacités et Conscient-de-la-Pureté? demanda le Vénérable.

— Ils vous pleurent tous deux là-bas. Vous pouvez les appeler...»

Tripitaka cria de toutes ses forces : «Porcet! Porcet!»

L'idiot avait la tête qui lui tournait tant il avait pleuré.

«Sablet», dit-il, essuyant la morve de son nez et les larmes de ses yeux, «l'âme du Maître est revenue se manifester : n'est-ce pas lui qui nous appelle de quelque part?»

Singet s'avança. «Ballot!» lui cria-t-il, «manifester son âme! Quelle âme? N'est-ce pas lui-même qui revient?»

Sablet leva la tête et se précipita à genoux : «Maître, que d'avanies n'avez-vous pas subies! Comment notre grand frère a-t-il réussi à vous sauver?»

Singet raconta ce qui s'était passé.

À ce récit, Porcet grinçait des dents de fureur. Il ne put se retenir de raser le tertre en quelques coups de râteau et de déterrer la tête, qu'il mit en bouillie.

«Pourquoi t'acharner sur elle? demanda Tripitaka.

— Maître, je ne sais de quelle famille est le trépassé, mais il m'a fait trop pleurer.

— J'ai la vie sauve grâce à lui», fit observer le Vénérable, «lorsque vous aviez attaqué leur porte en me réclamant à cor et à cri, je présume qu'ils se sont servis de lui pour se débarrasser de vous. Sinon, ils m'auraient tué. Vous devriez l'enterrer, ne serait-ce que pour lui manifester la pensée compatissante que nous lui devons en tant que moines.»

L'idiot obéit : il enterra l'amas de chair et d'ossements, puis entassa par-dessus la terre en forme de tumulus.

«Maître, asseyez-vous un moment, le temps que je le extermine», déclara en souriant Singet. Il sauta au bas de la falaise, repassa le torrent et entra dans la grotte. Il apporta dans la salle principale les cordes qui avaient servi pour Tripitaka et le bûcheron. Puis il ligota le monstre, qui dormait encore, les quatre fers en l'air, le souleva avec la trique aux cercles d'or, le chargea sur l'épaule et se dirigea vers la sortie de derrière.

Le voyant venir de loin, Porcet s'esclaffa : «Le frangin m'a l'air de se plaire aux opérations mal équilibrées! Est-ce qu'il n'aurait pas été plus facile de se trouver un contre-poids?»

Comme Singet posait le monstre devant lui, Porcet leva le râteau, prêt à l'abattre.

«Arrête!» lui dit Singet, «il reste dans la grotte des petits monstres que nous n'avons pas encore ramassés.

— Dans ce cas, frangin, emmène-moi, je vais te les arranger.

— Les frapper serait un gaspillage de temps et d'énergie. Mieux vaut chercher des fagots et en exterminer l'engeance de cette façon.»

À cette proposition de Singet, le bûcheron conduisit Porcet jusqu'à une combe, à l'est, où ils trouvèrent des bouts de bambous brisés, des branches de pins effeuillées, des troncs de saules creux, des lianes déracinées, de l'armoise jaunie, des mûriers secs et diverses sortes de vieux roseaux qu'ils chargèrent sur leurs épaules et introduisirent par la porte de derrière. Singet alluma le feu, que Porcet activait en battant des oreilles comme d'un éventail. D'un bond hors de la grotte, le grand saint récupéra en quelques secousses les poils qu'il avait transformés en bêtes à sommeil.

Quand les petits monstres se réveillèrent, le feu et la fumée faisaient rage. Les pauvres! Il n'y en eut pas la moitié à en réchapper : la résidence troglodyte était complètement dévastée. Les pèlerins retournèrent alors voir le Maître.

Celui-ci venait d'entendre l'ogre et les appela : «Le monstre s'est réveillé, disciples!»

Porcet s'avança et lui assena un coup mortel de son râteau; la créature apparut sous sa forme originelle de léopard à pelage aux taches en forme de feuilles d'armoise.

«Le léopard tacheté est capable de dévorer un tigre», expliqua Singet, «celui-ci a même su se transformer en être humain. Bien d'autres calamités nous seront épargnées par sa mort.»

Le Vénérable se confondit en remerciements avant de remonter en selle.

«Ma chaumière n'est pas très loin au sud-ouest, Vos Seigneuries. Veuillez rendre une petite visite à ma vieille mère et y recevoir l'expression de ma profonde gratitude», proposa le bûcheron, «je raccompagnerai ensuite Vos Seigneuries sur la grand-route.»

Le Vénérable accepta avec joie et s'y rendit à pied, avec le bûcheron et les autres pèlerins. Ils suivirent un sentier sinueux vers le sud-ouest et furent en effet bientôt en vue

*D'un chemin dallé couvert de mousse,
 D'une claie couverte de glycines.
 Sous l'éclat du cercle de montagnes,
 Toute la forêt bruit du chant des oiseaux.
 Sous la dense cloison de pins et bambous,
 S'abritent fleurs rares en profusion.
 À l'écart, loin au fond des nuages,
 Maison de chaume sous la baie de bambous.*

Ils aperçurent au loin, appuyée à la barrière de branches, une vieille femme, les yeux gonflés de larmes, qui réclamait son fils entre de violents sanglots. À la vue de sa mère, le bûcheron, abandonnant le Vénérable, courut s'agenouiller près d'elle et l'appela : «Mère, votre fils est là!»

Elle le prit dans ses bras : «Mon enfant! En ne te voyant pas revenir de plusieurs jours, je me disais que le maître de la montagne t'avait capturé et tué, douleur intolérable à mon cœur. Puisque tu n'as pas été occis, pourquoi ne reviens-tu qu'aujourd'hui? Où sont passés ton chargeement, ta hache?

— Mère, votre fils a bien été emporté par le seigneur de la montagne», répondit le bûcheron en se prosternant, «il a été ligoté à un arbre et en vérité sa vie était en péril extrême. Par bonheur sont survenus ces messieurs. Ce monsieur-là est un *arhat* de la cour des Tang des terres de l'Est en quête des Écritures au paradis de l'Ouest. Lui aussi avait été capturé et ligoté à un arbre. Ses trois disciples, grâce à leurs immenses pouvoirs magiques, ont frappé à mort le maître de la montagne, qui était un esprit de léopard tacheté. Les petits monstres ont été exterminés par le feu. Quand ils ont libéré le Vénérable, ils ont également sauvé votre enfant. Je leur dois gratitude plus haute que le ciel, plus grande que la terre! Sans eux, ma mort aurait été certaine. La montagne est désormais sans danger; votre enfant pourrait y circuler la nuit sans que rien ne lui arrive.»

À ces mots, la vieille femme accueillit les quatre pèlerins en s'inclinant à chaque pas. Ils franchirent la barrière et s'assirent dans la chaumière. Là, mère et fils se confondirent en prosternations et autres manifestations de gratitude et leur disposèrent en hâte un petit banquet maigre en remerciement.

«Frère bûcheron», lui dit Porcet, «je vois combien vous êtes pauvres : un repas simple nous comblerait. Ne vous mettez pas en peine.

— Je ne vous le cacherai pas. Nous sommes vraiment pauvres, dans ces montagnes. Nous n'avons ni champignons, ni poivre, ni anis. Nous n'avons que des légumes sauvages à vous offrir en témoignage de notre attachement.

— Trêve de bavardages!» rétorqua en riant Porcet, «servez-nous un peu plus vite, c'est tout ce que nous demandons. Nous avons faim, très faim.

— Tout de suite, tout de suite», répondit le bûcheron.

En effet, table et bancs furent bientôt déployés et essuyés. Il n'y avait, effectivement, que quelques plats de légumes de cueillette!

Une fois rassasiés, maître et disciples se préparèrent au départ. Le bûcheron n'osait les retenir plus longtemps et pria sa mère de sortir les saluer et les remercier une nouvelle fois. Il ne faisait que se prosterner. Puis il alla chercher une canne de bois de jujubier, ajusta son vêtement et sortit les accompagner. Tandis que Sablet tirait la bride, que Porcet portait les bagages et que Singet suivait de près, le Vénéral, sur son cheval, joignit les mains et dit : «Frère bûcheron, excusez-nous de vous déranger, mais prenez la tête pour nous guider. Nous ferons nos adieux sur la grand-route.»

Ils montèrent et redescendirent, contournant le torrent à la recherche de la pente. Méditant sur son cheval, le Vénéral s'exclama : «Ô disciples!

*«Depuis que j'ai quitté mon seigneur, vers l'Ouest
J'ai parcouru chemin sans fin pour la quête.
Aucun désastre ne m'a été épargné,
Aux goules et monstres à peine échappé.
Le cœur voué aux trois corbeilles de soutras,
Toutes mes pensées se tournent vers l'au-delà.
Quel jour verra le terme de tant durs ennuis?
À quand le retour, le périple accompli?»*

À ces mots, le bûcheron répondit : «Ne vous tourmentez point, vénérable. La grand-route est à moins de mille lis de l'Ouest, où se trouvent les Indes, le pays de la joie absolue.»

Tripitaka ne l'eut pas plus tôt entendu qu'il se tourna pour descendre du cheval et dire : « Merci de nous avoir accompagnés si loin. Puisque nous sommes sur la grand-route, veuillez vous en retourner, frère bûcheron, et transmettre nos respects à madame votre mère. Nous ne savons comment la remercier du somptueux repas qu'elle nous a offert, si ce n'est en récitant les Écritures soir et matin pour assurer à la mère et au fils un siècle de vie paisible. »

Le bûcheron prit congé en multipliant les révérences et s'en retourna par le même chemin. Maître et disciples se lançèrent droit vers l'Ouest. Le cas de dire :

*L'ogre vaincu, il quitte toute amertume,
Cette grâce reçue, il part sans rancune.*

Si vous ne savez, en fin de compte, dans combien de jours ils atteindront le paradis de l'Ouest, écoutez donc la séance qui suit.

CHAPITRE LXXXVII

À LA COMMANDERIE DE FENGXIAN
OÙ LE CIEL OFFENSÉ SUSPEND LA PLUIE,
SINGET, EN INCITANT AU BIEN,
OBTIENT LE DON D'AVERSES BÉNIES.

Comment monte et baisse la Grande Voie profonde et mystérieuse? Le révéler terrifierait dieux et diables! Elle enserme l'univers, pénètre la sombre clarté¹, joie vraie sans pareille en ce bas monde.

La perle précieuse, produite devant le pic aux V autours, brillera d'un quintuple éclat, illuminant tous les êtres vivants des cieux à la terre. Qui le comprend vivra aussi longtemps que la mer et la montagne.

Le récit contait que les quatre pèlerins, après avoir pris congé du bûcheron, descendaient le mont Cache-Brouillard, hâtant le pas sur la grand-route. Au bout de plusieurs jours de voyage, ils s'aperçurent soudain qu'ils approchaient d'une cité.

«Conscient-de-la-Vacuité», s'écria Tripitaka, «ne vois-tu pas ces murs et ces fossés devant nous? Est-ce le pays des Indes?»

— Non, mais non! » répondit Singet avec un geste de dénégation de la main, «bien que l'endroit où habite le Bouddha s'appelle Joie-Absolue, ce n'est pas une cité murée, mais une vaste montagne où les tours, terrasses, pavillons et autres bâtiments sont dispersés : tel est le monastère du Coup-de-Tonnerre du mont des Vautours. D'ailleurs ce n'est pas aux Indes qu'habite l'Ainsi-venu et je ne sais à quelle distance de ce pays se trouve le mont des Vautours. Je présume que c'est ici une commanderie limitrophe des Indes. Nous le saurons quand nous arriverons.»

Ils furent bientôt devant les murs. Tripitaka descendit de sa monture.

Après avoir franchi la triple série de portes, ils se rendirent compte du manque d'animation et de l'aspect désolé des rues et avenues. Arrivés à l'entrée du marché, ils virent nombre de gens en noir¹ alignés de chaque côté; quelques-uns, portant chapeau et ceinture, se tenaient sous l'auvent des maisons. Les quatre pèlerins marchaient le long de la rue, mais ces individus ne leur cédaient pas le passage. En rûstre qu'il était, Porcet leva le nez et se mit à crier : «Faites place!»

Les gens dressèrent brusquement la tête et, à la vue de son étrange aspect, paralysés par la peur, s'écrièrent, au bord de l'effondrement : «Un monstre! Le voilà!»

Alarmés, ceux qui se tenaient sous les auvents, en chapeau et ceinture, s'inclinèrent en tremblant pour leur demander d'où ils venaient.

Redoutant que ses disciples ne provoquent quelque malheur, Tripitaka se poussa en avant de toute son énergie pour répondre : «L'humble moine que je suis est envoyé par Sa Majesté des grands Tang des terres de l'Est au monastère du Coup-de-Tonnerre du pays des Indes afin de rendre hommage au Bouddha et solliciter les Écritures. Comme notre route passait par votre noble contrée, dont nous ignorons le nom, et que nous n'avions pas encore trouvé refuge chez l'habitant, nous nous sommes permis d'entrer dans la cité : veuillez nous pardonner ce manque de due considération.

— Vous êtes ici dans une dépendance extérieure des Indes», répliqua l'un des officiers, se décidant enfin à

saluer, «la commanderie du nom de Fengxian, qui signifie "Immortel-aux-Phénix". Comme la sécheresse sévit depuis plusieurs années successives, le gouverneur de la place¹ nous a chargés d'afficher ici un appel aux maîtres de la Loi afin d'obtenir de la pluie et sauver la population.

— Où est le texte de cet appel? demanda Singet.

— Il est là. Nous venons de nettoyer les murs sous les auvents et ne l'avons pas encore collé.

— Donnez, que nous y jetions un coup d'œil», répliqua Singet. Les officiers déroulèrent l'avis et le suspendirent sous l'auvent. Singet et ses compagnons s'approchèrent et lurent ensemble le texte que voici :

Par la présente, le gouverneur Leprévoſt² de la commanderie de Fengxian du grand pays des Indes invite tout Maître éclairé à procéder à une grande cérémonie d'imploration conforme à la Loi du Bouddha, cela en considération du fait qu'en dépit de l'étendue du territoire de la commanderie, des ressources de l'armée et de la population, à la suite d'une sécheresse de plusieurs années consécutives, les champs du peuple sont à l'abandon et les terres de l'armée en friche, les rivières au plus bas et les canalisations vides, les puits à sec et les sources tarées. Les riches ont tout juste de quoi subsister et les pauvres n'ont plus de quoi vivre. Le boisseau³ de grains coûte cent pièces d'or et le fagot vaut cinq onces d'argent. Une fille de dix ans s'échange contre trois pintes⁴ de riz, tandis que les garçons de cinq ans sont abandonnés à qui veut bien les emmener. En ville, la peur des lois incite les malheureux à mettre en gage leurs derniers vêtements pour se maintenir en vie, mais dans les campagnes, la survie est au prix de pillages et d'actes d'anthropophagie qui troublent l'ordre public.

C'est pourquoi nous avons promulgué cet appel, dans l'espoir que les sages de toutes parts viendront implorer la pluie salvatrice. Un tel service mérite forte récompense. Nous sommes disposés à offrir avec reconnaissance mille pièces d'or, et ce n'est point vaine promesse à l'égard de ceux qui prendront connaissance de cet appel.

Quand Singet en eut achevé la lecture, il se tourna vers les officiers :

«Le gouverneur serait un prévôt? Qu'est-ce que cela signifie?

— Leprévoſt est un nom de famille, celui de notre gouverneur.

— C'est un nom rarissime! s'esclaffa Singet.

— Frangin», intervint Porcet, «tu n'as donc jamais été

à l'école? Le *Classique des patronymes*¹ contient dans sa dernière partie les mots *Leprévoſt, Ouyang*.

— Disciples», coupa Tripitaka, «trêve de bavardages! Que celui qui sait demander la pluie, sollicite une douce ondée pour tirer le peuple de cette affliction. Ce serait un acte de bonté sans égal. Si vous ne savez le faire, repartons sans compromettre la suite de notre voyage.

— Quelle difficulté y aurait-il à invoquer la pluie?» rétorqua Singet, «je vous retourne les rivières et vous ramone les mers quand vous voudrez! Je sais déplacer les étoiles et convoquer les constellations, culbuter le ciel dans un puits d'un coup de pied, cracher du brouillard et souffler des nuages, transporter les montagnes et rattraper la lune, appeler vents et tempêtes : ce sont des amusements auxquels j'aimais me livrer quand j'étais jeune. Qu'y a-t-il là de bien extraordinaire?»

À ce discours, les officiers dépêchèrent deux des leurs annoncer au gouverneur : «Votre Seigneurie, il nous arrive une joie entre mille!»

Celui-ci était justement absorbé dans une prière silencieuse devant des bâtonnets d'encens. «Quelle joie? demanda-t-il à cette nouvelle.

— Nous allions afficher l'appel que nous avons reçu aujourd'hui, lorsque nous avons rencontré quatre bonzes, qui se sont déclarés envoyés par les grands Tang des terres de l'Est en quête des Écritures. À la lecture de l'avis, ils ont affirmé être en mesure de faire tomber une pluie opportune. Nous sommes venus vous le faire savoir.»

Le gouverneur rectifia aussitôt sa tenue et se dirigea à pied vers le marché, sans escorte, chevaux ni palanquin, afin d'exprimer avec une plus grande courtoisie la pressante sollicitation.

«Sa Seigneurie le Gouverneur arrive!» annonça-t-on soudain.

La foule s'écartait. Dès que le gouverneur aperçut le moine chinois, il se prosterna au milieu de la rue sans s'inquiéter de la laideur des disciples.

«Je me nomme Leprévoſt et suis l'humble officier qui exerce les fonctions de gouverneur de la commanderie de Fengxian. C'est après avoir brûlé de l'encens et pris le bain rituel que je vous implore, vénérable, de prier pour la pluie et sauver la population. J'espère que dans votre grande

compassion vous saurez nous secourir par l'exercice de vos divins mérites.

— Ce n'est pas ici un lieu où engager la conversation», répondit Tripitaka en rendant le salut, «nous serons en meilleure position pour agir dans un temple ou un monastère.

— Maître, venez donc avec moi à mon humble *yamen*, un endroit pur et propre.»

Tirant le cheval et portant les bagages, les pèlerins se rendirent d'une traite à la résidence. Le gouverneur ordonna de s'occuper du thé et de servir un repas maigre, après avoir fait la connaissance de chacun d'eux. Porcet avait une faim de tigre à jeun. Lorsque les plats furent apportés, un moment plus tard, son appétit terrifia les serveurs, qui allaient et venaient à la vitesse du tourniquet d'une lanterne tournante¹ afin de maintenir à niveau les bols de soupe et les plateaux de riz qui se vidaient. Ils y parvenaient à grand-peine, et ne s'arrêtèrent que lorsque tous furent rassasiés. Le repas terminé, Tripitaka remercia et demanda : «Votre Grandeur, depuis combien de temps votre noble contrée souffre-t-elle de la sécheresse?

— *Cette commanderie de Fengxian dont j'ai charge,
Du grand pays des Indes est à la marge.
Voici trois ans que sévit la sécheresse
Plus rien ne pousse, plus un grain dans les caisses.
Les affaires vont mal pour tous, grands ou petits,
Neuf foyers sur dix désespèrent, démunis.
La faim a emporté les deux tiers des habitants;
Ceux qui restent sont comme chandelles au vent.
À mon appel aux sages de tous les pays,
De vrais moines, par chance, sont venus ici.
Pour un pouce de pluie notre reconnaissance
Vaudra mille pièces d'or en récompense!»*

Rempli de joie à ce discours, Singet éclata de rire : «Ne m'en dites pas tant! Si vous nous parlez de mille pièces d'or en remerciement, vous n'aurez pas la moitié d'une goutte d'eau. Il vous suffirait de mentionner l'accumulation de mérites et l'attachement à la vertu pour vous faire octroyer une grande averse.»

Or, le gouverneur était un fonctionnaire sage et intègre qui chérissait le peuple : il invita aussitôt Singet à prendre la place d'honneur, le salua bien bas, et répondit :

«Maître, si vous nous accordez cette preuve de votre compassion, jamais plus je n'oserai offenser la vertu.

— Trêve de discours! Levez-vous. Toutefois, puis-je vous importuner en vous laissant la garde de mon maître pendant que je m'occupe de votre affaire?

— Comment vas-tu opérer, frangin? demanda Sablet.

— Par ici, toi et Porcet. Suivez-moi : vous me servirez d'assistants¹ au bas de la salle. Attendez que j'aie convoqué le dragon pour qu'il donne de la pluie.»

Porcet et Sablet suivirent scrupuleusement ses consignes. Tous trois se tenaient au bas de la salle, tandis que le gouverneur brûlait de l'encens et priaît. Tripitaka était resté assis à réciter des soutras.

À peine Singet eut-il prononcé les paroles authentiques et récité l'incantation que de l'est s'éleva un amas de nuages noirs qui se rapprochèrent peu à peu et descendirent au pied de la salle : c'était le dragon-roi de la mer orientale, Aoguang². Celui-ci rangea son assise nuageuse, prit forme humaine, s'avança et, s'inclinant devant Singet, lui demanda : «Vous m'avez convoqué, grand saint : qu'y a-t-il pour votre service?

— Relève-toi, je t'en prie. Excuse-moi de t'avoir fait venir de si loin. Ce n'est pour rien d'autre que ceci : c'est ici la commanderie de Fengxian, où la sécheresse sévit depuis plusieurs années. J'aimerais savoir pourquoi tu n'as pas laissé tomber la pluie.

— Il faut que vous sachiez, grand saint, que je suis au service du ciel d'En-haut, quoique je puisse faire pleuvoir. Comment aurais-je la témérité d'agir sans autorisation céleste?

— Comme notre route passait par ici, nous avons constaté combien la population souffrait de la sécheresse persistante; c'est la raison pour laquelle je t'ai fait venir : les secourir par le don de la pluie. Pourquoi cherches-tu une échappatoire?

— Comment oserais-je chercher à me dérober! Je me suis gardé de refuser de venir quand vous m'avez convoqué, grand saint. Mais comment amener le département de la pluie à quelque initiative sans avoir reçu de décret du ciel d'En-haut et m'être fait accompagner des divins guerriers qui provoquent la pluie? Puisque vous êtes enclin à secourir vos prochains, permettez-moi de retourner à la mer mobiliser mes troupes et prenez la peine, pendant

ce temps, de vous rendre au palais présenter un rapport sollicitant un document sacré qui décrète une chute de pluie. Les officiers en charge de l'eau pure laisseront alors les dragons sortir et je pourrai faire tomber la quantité voulue, conformément à la volonté céleste.»

Singet se rendit à ses arguments et, ne pouvant faire autrement que de laisser le dragon retourner à la mer, sauta hors du diagramme de la Grande Ourse pour exposer à Tripitaka le point de vue du dragon.

«Dans ce cas», lui dit le moine chinois, «va faire ce qu'il faut, mais garde-toi de tout mensonge».

«Protégez le Maître», recommanda Singet à Porcet et Sablet, «je vais monter aux palais du ciel.»

Sacré grand saint! À peine avait-il annoncé son départ qu'il disparaissait sans bruit. Le gouverneur en était médusé : «Où est passé le Vénérable?

— Il est monté au ciel», répondit en riant Porcet.

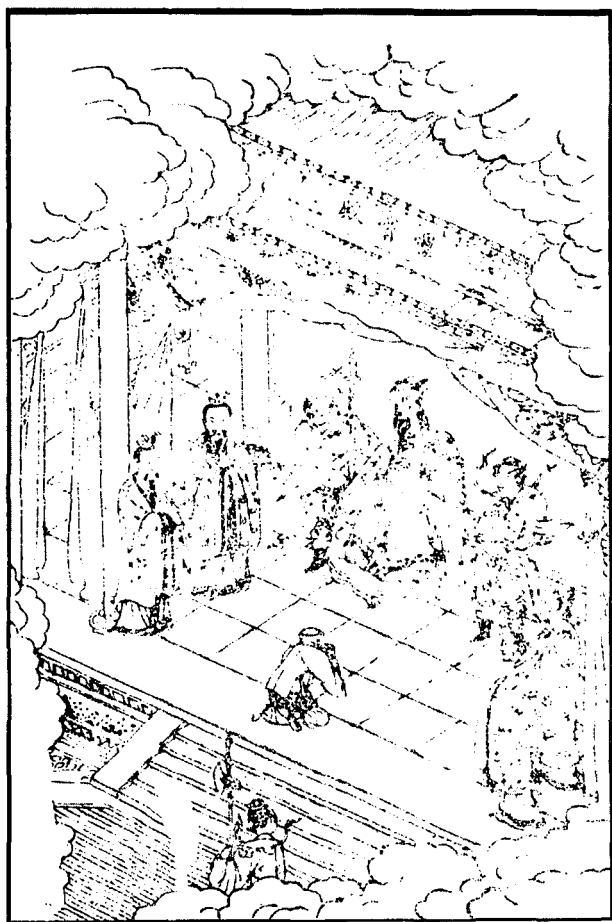
Rempli d'un immense respect, le gouverneur fit diffuser l'ordre urgent de dresser des tablettes au dragon-roi dans chaque maison, de placer devant les portes des jarres d'eau pure, garnies de branches de saule, et d'honorer le Ciel en brûlant de l'encens, cela dans toute la ville, le long des avenues comme dans les ruelles, chez les hauts dignitaires comme dans le menu peuple.

Bref, reparlons de Singet qui fut rendu, d'une culbute dans les nuages, à la porte ouest du ciel. Il y fut reçu sans tarder par le roi Mainteneur-du-Royaume¹ à la tête de soldats célestes et de colosses² :

«Aurais-tu accompli l'entreprise de la quête des Écritures, grand saint?

— On n'en est pas loin, puisque nous sommes maintenant à la frontière des Indes, là où se trouve la commanderie du nom de Fengxian. Il y a trois ans que la pluie n'est pas tombée, ce qui est source de graves souffrances pour la population. Je voudrais obtenir une ondée pour les secourir. J'ai appelé là-bas le dragon-roi, mais il n'ose prendre sur lui de donner de la pluie sans décret : je viens voir l'empereur de Jade pour le prier d'en promulguer un.

— Il y a toutes chances qu'ils aient été privés de pluie, les gens de là-bas. J'ai entendu dire que le gouverneur avait offensé le ciel et la terre par sa conduite. L'empereur de Jade l'a jugé coupable : il ne saurait pleuvoir avant que ne



« Singet voudrait obtenir de la pluie ; il est venu pour cela solliciter un décret. »

soient brisés ou renversés la montagne de riz, la montagne de farine et le gros cadenas d'or qu'il a fait dresser.»

Comme il ne comprenait pas ce que cela pouvait signifier, Singet demanda audience auprès de l'empereur de Jade. Le roi céleste¹ n'osait lui barrer le passage : il le laissa entrer. Devant la salle de Clarté-Pénétrante, il aperçut les quatre grands précepteurs célestes, qui l'accueillirent par ces mots : «Que venez-vous faire ici, grand saint?

— Comme je suis chargé de la protection du moine chinois et que la route passe par la frontière des Indes, le gouverneur de la commanderie de Fengxian, affligé par la sécheresse, m'a demandé d'invoquer la pluie. J'ai fait appel au dragon-roi dans l'intention de la lui demander, mais il m'a répondu qu'il n'osait le prendre sur lui sans décret de l'empereur de Jade, que je viens donc solliciter afin de soulager les souffrances de la population.

— La région est privée de pluie, répliquèrent les quatre grands précepteurs.

— Privée ou non», ricana Singet, «veuillez prendre la peine de m'introduire auprès de Sa Majesté; vous verrez que j'ai des relations.

— Tu connais l'expression populaire *mouche dans le filet*, quel toupet²! rétorqua narquoisement Ge Xianweng³.

— Trêve de bavardages, faites-le entrer!» trancha Xu Jingyang⁴.

Qiu Hongji⁵ et Zhang Daoling⁶, ainsi que Ge et Xu, l'introduisirent dans la salle des Nuées-Mystérieuses et l'annoncèrent : «Votre Majesté, il y a ici Singet Conscient-de-la-Vacuité, dont la route passe par la commanderie de Fengxian du pays des Indes : il voudrait obtenir de la pluie; il est venu pour cela solliciter un décret.

— Ce gaillard-là?» répondit l'empereur, «il y a trois ans, le 25 de la douzième lune⁷, Nous étions sorti inspecter les dix mille cieux et Nous flottions entre les trois mondes, lorsque, Notre char passant par cette région, Nous avons été témoin de la méchanceté de Leprévošt : il avait jeté aux chiens la pure offrande présentée au Ciel et proféré des obscénités. Comme il s'était rendu coupable d'horribles blasphèmes, j'ai fait dresser ces trois choses dans la salle des Parfums-Enveloppants. Emmenez Conscient-de-la-Vacuité s'en rendre compte par lui-même. Je rendrai le décret qu'il souhaite quand ces trois choses seront renversées. Sinon, prière de ne point s'en mêler!»

Introduit dans la salle aux Parfums par les quatre précepteurs célestes, Singet vit qu'il y avait deux montagnes, une de riz, de quelque dix toises¹ de hauteur, et une autre, de farine, de vingt toises. Près de l'énorme tas de riz se tenait un poulet pas plus gros que le poing qui y donnait des coups de bec, tantôt accélérant, tantôt ralentissant son rythme. Près de la montagne de farine, un terrier² à la toison dorée donnait des coups de langue tantôt courts tantôt longs. À gauche, sur un cadre de fer, était suspendu un cadenas en or d'un pied et trois ou quatre pouces, dont la barre avait la grosseur du doigt. Au-dessous brillait une lampe, dont la flamme léchait la barre.

«Qu'est-ce que cela signifie? demanda Singet qui ne comprenait toujours pas, en se retournant vers les précepteurs célestes.

— Le gars avait offensé le ciel d'En-haut : il ne recevra de pluie que lorsque le poulet aura consommé la montagne de riz, le chien dévoré entièrement la farine et la flamme fondu la barre.»

À ces explications, Singet pâlit d'effroi. Comme il ressortait, honteux et décontenancé, les précepteurs lui dirent en riant : «Il ne faut pas te tourmenter, grand saint. Il suffirait d'une bonne action pour résoudre l'affaire : une simple pensée de bonté et compassion, de nature à émouvoir le Ciel, et ces montagnes de riz et de farine se renverseront, la barre du cadenas se brisera. Va et ramène-les au bien : le bonheur reviendra de lui-même.»

Singet se le tint pour dit et retourna directement dans le monde d'En-bas sans passer à la salle des Nuées-Mystérieuses prendre congé de l'empereur de Jade. À la porte ouest du ciel, le roi céleste Mainteneur-du-Royaume lui demanda s'il avait obtenu le décret sollicité. Singet lui raconta l'affaire des montagnes de riz et de farine et du cadenas d'or; il conclut : «Effectivement, comme tu me l'avais dit, il n'a pas voulu promulguer de décret, mais à l'instant, lorsque les précepteurs m'ont raccompagné, ils m'ont conseillé de ramener le coupable au bien pour rendre le bonheur au pays.»

Sur cet échange de propos, ils se séparèrent et Singet abaissa son nuage vers le monde d'ici-bas.

Il fut reçu par le gouverneur, Tripitaka, Porcet, Sablet et la foule des officiers de tous rangs qui se pressaient autour de lui pour l'interroger. Singet prit à partie le gouverneur

en lui criant : «C'est parce qu'il y a trois ans, le 25 du douzième mois, vous avez offensé le ciel et la terre que la population a été précipitée dans le malheur! On vous refuse maintenant la pluie.»

Frappé de stupeur, le gouverneur se jeta à genoux et se prosterna : «Maître, comment avez-vous appris ce qui s'est passé il y a trois ans?

— Pourquoi avez-vous jeté aux chiens l'offrande destinée au Ciel? Dites-moi toute la vérité!

— Il y a trois ans, le 25 de la douzième lune», reconnut le gouverneur, qui n'osait rien celer, «j'avais présenté des offrandes au Ciel dans mon *yamen*. Comme ma femme n'est pas sage, nous nous étions querellés au point d'échanger des invectives. Dans l'aveuglement de la colère, j'avais renversé la table d'offrandes et il est vrai que j'avais appelé les chiens pour dévorer la nourriture maigre éparpillée par terre. Je n'ai cessé de penser à cet incident depuis deux ans, et j'en garde l'esprit affecté. Je ne sais comment me l'expliquer. J'ignorais que le Ciel en avait pris offense au point d'infliger cette calamité au peuple. Puisque vous êtes redescendu m'honorer de votre présence, j'espère que vous m'éclairerez sur les mesures prises à mon égard par le monde d'En-haut.

— C'était précisément le jour où l'empereur de Jade parcourait le monde d'En-bas. Il vous a vu jeter les offrandes sacrées aux chiens et vous a entendu proférer des insultes, aussi a-t-il fait dresser trois choses pour ne pas vous oublier.

— Quoi donc, frangin? demanda Porcet.

— On a dressé dans la salle aux Parfums-Enveloppants une montagne de riz de dix toises, une de farine de vingt toises environ; un petit poulet picore le riz et un terrier lèche la farine. À un cadre de fer est suspendu un cadenas d'or, dont la barre a la grosseur du doigt; il y a au-dessous une lampe allumée. Ils n'auront pas de pluie avant que le riz et la farine soient mangés et la barre du cadenas brisée.

— Ce n'est pas grave!» rétorqua Porcet en riant, «il te suffit de bien vouloir m'emmener : je me transforme et je leur avale d'un coup le riz aussi bien que la farine. Le cadenas, je le briserai : sûr que la pluie tombera.

— Ne dis pas de bêtises, idiot! Ce sont des dispositions prises par le ciel d'En-haut : comment pourrais-tu y avoir accès!

— Que faire dans ce cas? s'inquiéta Tripitaka.

— Pas difficile», répliqua Singet, «au moment de partir, les quatre précepteurs célestes m'ont dit qu'il suffisait de faire le bien pour résoudre ce problème.»

Le gouverneur se prosterna jusqu'à terre pour demander d'une voix implorante : «Je suis prêt à obéir en tous points à vos instructions, maître.

— Si vous vous repentez et vous tournez vers le bien, si vous vous mettez sans retard à prier Bouddha et lire les soutras, je pourrai faire quelque chose pour vous. Mais si vous ne changez pas, moi non plus je ne saurai rien arranger. Le ciel ne tarderait pas à vous châtier et votre vie même serait en péril.»

Frappant le sol du front, le gouverneur fit serment de prendre refuge dans le Bouddha, la Loi et la Communauté¹. Il convoqua aussitôt les moines et les prêtres pour leur faire installer une aire de cérémonie, au cours de laquelle ils rédigerent des placets qui furent envoyés au Ciel trois jours durant.

Le gouverneur en personne conduisait la foule qui priait en manipulant des bâtonnets d'encens, invoquait le ciel et la terre, et s'accusait de ses fautes. Tripitaka, aussi, lisait avec eux les soutras.

Par ailleurs, il fut diffusé par annonce urgente que toutes les familles, humbles ou éminentes, hommes ou femmes, devaient brûler de l'encens et prier Bouddha. Dès lors, les oreilles furent remplies du bruit de ces bonnes actions. Singet s'en réjouissait. Il se tourna vers Porcet et Sablet : «Prenez bien soin du Maître, tous les deux, pendant que je fais pour lui un nouvel aller-retour.

— Où vas-tu, frangin? demanda Porcet.

— Puisque le gouverneur a cru ce que je lui disais, qu'il a effectivement reçu la doctrine avec respect, bonté et compassion, qu'il prie Bouddha avec un cœur sincère, je retourne solliciter de l'empereur de Jade la pluie.

— Puisque tu es décidé à y aller, frangin», lui fit observer Sablet, «pas de tergiversations qui retarderaient notre voyage. Finis-en avec cette demande de pluies pour nous permettre, à nous aussi, d'achever l'accomplissement du juste fruit.»

Sacré grand saint! De retour à la porte du Ciel, par les mêmes moyens, il rencontra de nouveau le roi céleste qui lui demanda : «Qu'est-ce que tu reviens faire par ici?

— Le gouverneur a fait retour au bien.»

Le roi céleste s'en réjouit à son tour. Ils conversaient ainsi, lorsqu'ils aperçurent le messager des placets qui apportait les textes taoïstes et les rescrits bouddhistes pour transmission à l'entrée du paradis. À la vue de Singet, le messager le salua et le complimenta : «Le mérite de ces bonnes intentions revient aux incitations au bien du grand saint.

— Où envoies-tu ces documents?

— À la salle de Clarté-Pénétrante, où les précepteurs célestes se chargeront de les transmettre à l'attention de Sa Majesté l'empereur de Jade.

— Dans ce cas, va de l'avant, je te suis.»

Le messager franchit le portail.

«Grand saint, tu n'as pas besoin de demander audience à l'empereur de Jade», lui dit le roi céleste «il te suffit de te rendre au bureau de Réponse-au-Primordial du neuvième ciel et d'y demander le détachement des divinités du tonnerre. Dès lors que tu disposeras du tonnerre et des éclairs, la pluie suivra aussitôt après les avoir renvoyés.»

Singet, conformément à ces conseils, passa la porte, mais, au lieu d'aller solliciter le décret à la salle des Nuées-Mystérieuses, tourna ses pas vers le bureau de Réponse-au-Primordial du neuvième ciel, où il fut reçu par le délégué à la porte du Tonnerre, le greffier aux Rectifications du registre et l'inspecteur d'Incorruptibilité. Après l'avoir salué, ils lui demandèrent : «Qu'est-ce qui vous amène, grand saint?

— J'aimerais voir le Vénérable céleste pour une certaine affaire.»

Les trois préposés transmirent aussitôt sa requête. En conséquence, le Vénérable céleste descendit de derrière l'écran aux nuées cinabre et aux neuf phénix, rectifia sa tenue et sortit l'accueillir.

«Je suis venu tout exprès vous soumettre une certaine affaire, précisa Singet.

— Quelle affaire?

— Comme je suis chargé de la protection du moine chinois, en arrivant à la commanderie de Fengxian, j'ai constaté qu'elle était ravagée par une terrible sécheresse et je leur ai donc promis de solliciter de la pluie. Je viens demander à votre estimé ministère l'assistance des officiers qui produiraient le tonnerre.

— Je sais que leur gouverneur a offensé le ciel d'En-

haut, que l'on a dressé trois choses, mais j'ignore s'il est permis de leur donner de la pluie.

— J'ai vu hier l'empereur de Jade», répondit en souriant Singet, «il m'a fait conduire par les précepteurs célestes à la salle aux Parfums-Enveloppants pour y voir ces trois choses, une montagne de riz, une de farine et le cadenas d'or. On ne pourra laisser tomber la pluie que lorsque ces trois choses seront renversées ou brisées. Comme cela me paraissait pour le moins difficile et que je me tourmentais, les précepteurs célestes m'ont rappelé qu'il suffisait de convertir au bien le gouverneur et ses gens, car le Ciel est tenu d'exaucer toute bonne pensée. Il n'est pas impossible de faire revenir le Ciel sur sa décision et de libérer le peuple de cette calamité. De bonnes pensées ont surgi et le bruit des bonnes actions remplit les oreilles. Le messenger des placets est déjà parti porter à l'empereur de Jade les documents attestant cette conversion au bien. Voilà pourquoi je me permets de m'adresser à votre estimable bureau afin d'obtenir un peu d'aide de vos officiers du ministère du Tonnerre.

— Dans ce cas je dépêche Deng, Xin, Zhang et Tao, en compagnie de la mère des Éclairs, pour vous suivre, grand saint, jusqu'à la commanderie de Fengxian et y faire donner le tonnerre.»

Les quatre guerriers accompagnèrent donc Singet et furent bientôt en vue de la région. Ils commencèrent aussitôt leurs opérations au milieu des airs. On entendait le roulement du tonnerre et l'on voyait la zébrure d'une succession d'éclairs.

Les éclairs : serpents d'or contrasté. Le tonnerre : vacarme d'un soudain bruissement d'insectes. Enormes feux follets, grondements comme si des montagnes s'effondraient. Des fissures qui illuminent le ciel entier, des tremblements qui font pivoter la terre. Quand la zébrure rouge jette des étincelles, montagnes et rivières tremblent sur mille lieues.

Cela faisait trois ans révolus que l'on n'avait entendu le tonnerre à la commanderie de Fengxian. En ville comme dans les faubourgs, officiers de tous grades, soldats et gens du peuple s'étaient agenouillés devant le spectacle qui s'offrait ce jour-là. Certains se mettaient des brûle-parfum sur la tête, d'autres manipulaient des branches de saule, tous répétant : «*Namo Amitâbha Buddha! Namô Amitâbha Buddha!*»

Ce cri de bonnes pensées eut, bien sûr, le don d'émouvoir

le ciel d'En-haut. Exactement comme l'énonce ce poème ancien :

*Aucune pensée qui naît en l'homme
N'échappe au Ciel ou à la Terre.
Si bien et mal ne recevaient leur dû,
L'univers entier serait corrompu.*

Laissons Singet, qui dirigeait les capitaines du tonnerre à la commanderie de Fengxian, où tout un chacun s'était converti au bien, pour revenir à ce messager des placets du ciel d'En-haut. Il apportait les documents des moines bouddhistes aussi bien que des prêtres taoïstes, qu'il remit à la salle de Clarté-Pénétrante, où les quatre précepteurs célestes se chargèrent de les transmettre à la salle des Nuées-Mystérieuses. Quand l'empereur de Jade en eut pris connaissance, il déclara :

« Puisque ces gens ont de bonnes pensées, allez donc voir où en sont les trois choses. »

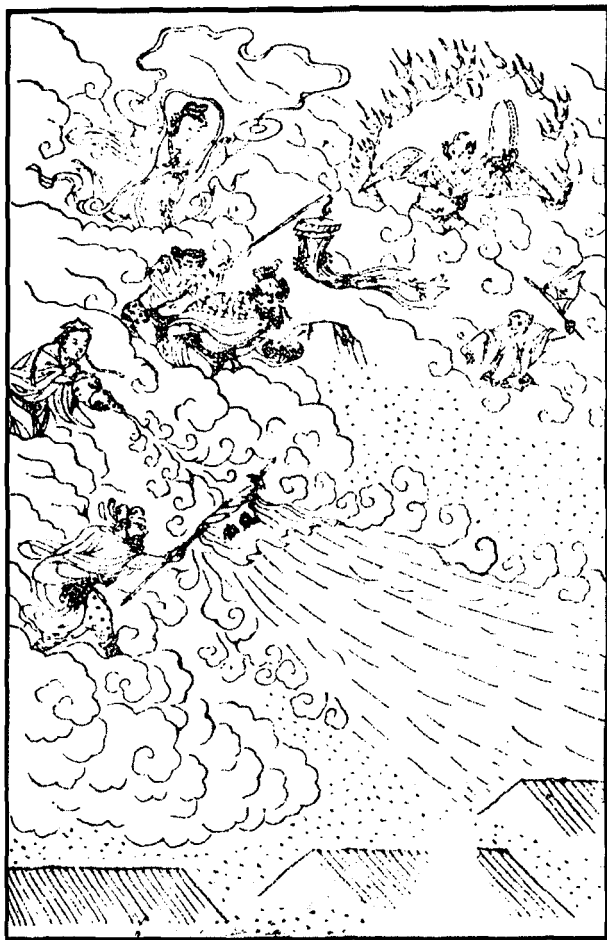
À peine avait-il prononcé ces paroles qu'un officier chargé de la surveillance de la salle aux Parfums-Enveloppants vint annoncer : « Les montagnes de riz et de farine qui avaient été dressées se sont renversées. En un instant, tout a disparu. La barre du cadenas s'est brisée également. »

Avant même qu'il eût terminé son rapport, le chambellan de service introduisit le *tudi*¹, le dieu des murs et fossés, le dieu du sol² et diverses autres divinités locales. Ils déclarèrent unanimement : « Le chef de la commanderie et la population de la ville entière, sans qu'une seule famille, une seule personne y manque, se sont convertis au bien, rendent hommage au Bouddha et honorent le Ciel. Nous vous prions en conséquence de manifester votre compassion en faisant partout tomber une douce pluie de rosée pour sauver et secourir la population. »

L'empereur de Jade se réjouit fort de l'apprendre et promulgua aussitôt le décret suivant :

Que les départements du vent, des nuages et de la pluie, conformément à cet ordre, se rendent dans la région de la commanderie de Fengxian et aujourd'hui, à l'heure dite, fassent donner le tonnerre, répandent les nuages et versent trois pieds et quarante-deux gouttes de pluie.

Les quatre précepteurs, le décret reçu, se chargèrent de le transmettre aux différents départements concernés, qui



Quelle bonne pluie !

se mobilisèrent immédiatement pour coordonner leur action et manifester le prestige des dieux au monde d'Enbas.

Singet était en compagnie de Deng, Xin, Zhang et Tao, qui avaient ordonné à la dame des Éclairs de se mettre à l'ouvrage, lorsqu'il vit arriver la foule des dieux, dont l'assemblée remplissait le ciel. À la rencontre du vent et des nuages, une douce pluie se mit à tomber à verse. *Quelle bonne pluie!*

Lourds, épais nuages; brouillard noir, pesant : le char du tonnerre roule à grand bruit sous l'éclat fugitif des éclairs. La tornade gronde, la pluie tombe dru. Le cas de le dire : une pensée tournée vers le Ciel, mille espoirs exaucés. Par la seule grâce de l'initiative du grand saint, monts et rivières sur mille lieues se sont assombris. Bonne pluie, comme si mers et fleuves se déversaient, couvre la campagne et cache l'espace. C'est un torrent qui s'abat sur les auvents et frappe aux fenêtres.

Dans tous les foyers, les gens prient Bouddha, tandis que l'eau envahit les six avenues et les trois marchés. Les canaux sont pleins de l'est à l'ouest, les méandres des ruisseaux se rejoignent du sud au nord. Les pousses retrouvent l'humidité, les arbres secs revivent. Dans les champs, blé et chanvre sont florissants; les haricots abondent sur les contreforts des villages.

Les colporteurs retrouvent la joie du commerce, les paysans l'amour du labourage. Désormais grains et millet vont prospérer, la moisson sera naturellement abondante.

Le peuple vit dans le contentement, lorsque vents et pluies viennent au bon moment. La mer calme et les fleuves limpides sont gage de grande paix.

Lorsque fut tombée la quantité exacte de pluie, trois pieds et quarante-deux gouttes, les dieux commencèrent à ranger. Mais Singet déclara d'une voix tonnante : «Dieux des quatre départements, attendez un moment avec vos escortes de nuages que j'aille chercher le gouverneur pour qu'il vous exprime ses remerciements. Ne pourriez-vous pas, messieurs, écarter ces nuées et vous montrer sous votre aspect véritable pour vous présenter à la vue des mortels. Ce n'est qu'à cette condition qu'ils vous offriront un culte avec une foi pleine et entière.»

À ces mots, les dieux ne purent faire autrement que de rester au milieu des airs. Singet abaissa son nuage droit sur la commanderie, où il fut reçu par Tripitaka, Porcet et Sablet. Le gouverneur vint le remercier en s'inclinant à chaque pas.

«Ne me remerciez pas!» lui dit Singet, «j'ai retenu les

divinités des quatre départements : vous feriez bien de convoquer un peu plus de monde pour leur exprimer votre gratitude; ainsi, ils reviendront volontiers vous apporter de la pluie.»

Le gouverneur fit, en conséquence, diffuser un avis urgent invitant chacun à brûler de l'encens et à rendre hommage au Ciel. C'est alors que la population entière vit les dieux, après dissipation des nuées, apparaître sous leur forme véritable.

Les quatre départements sont ceux de la pluie, du tonnerre, des nuages et du vent. On voyait donc

Le dragon-roi révéler son image, le guerrier du tonnerre déployer son corps de géant, le garçon des nuages apparaître et le comte du vent condescendre à se montrer.

Incomparable, le visage azuré aux barbes d'argent du dragon! Vraiment sans pareille, l'auguste figure à la bouche en crochet du général-tonnerre! Ravissant, le garçon des nuages à la face de jade et au bonnet d'or! Le comte du vent avait les yeux ronds sous des sourcils broussailleux. Ils sont tous là sur les nuées d'azur, révélant chacun sa prestigieuse apparence dans cette cérémonie sacrée. Les gens de la région de Fengxian, enfin convaincus, élèvent les bâtonnets d'encens et se détournent du mal, le cœur désormais pur et dirigé vers le bien, car aujourd'hui ils ont vu les guerriers du Ciel.

Les dieux s'attardèrent deux bonnes heures, tandis que la population se confondait en incessantes génuflexions et prosternations.

Singet remonta sur son nuage et se tourna vers eux pour les saluer, avant de leur dire : «Merci de la peine que vous vous êtes donnée! Veuillez vous en retourner, chacun à son service. Je veillerai à ce qu'offrandes et actions de grâce vous soient assurées avec la sincérité de la foi, et aux moments voulus, par la population de la commanderie. Revenez désormais la secourir en lui apportant du vent tous les cinq jours et de la pluie tous les dix jours.»

Les divinités acquiescèrent et rentrèrent dans leurs départements respectifs, où le récit les laissera.

Reparlons du grand saint, qui redescendit sur son nuage pour s'adresser à Tripitaka : «L'affaire est conclue, le peuple est en paix : nous pouvons plier bagages et repartir.»

À cette proposition, le gouverneur intervint

précipitamment. «Que dites-vous là, Votre Seigneurie!» s'écria-t-il en s'inclinant, «ce qui a été accompli est un acte d'incommensurable et infinie bonté! Je vous ai fait préparer un modeste banquet en témoignage de notre gratitude. Nous ferons acheter des terres pour que Vos Seigneuries y établissent un monastère et pour vous élever un sanctuaire où vous sera assuré de votre vivant le culte des quatre saisons devant la tablette où vos noms seront gravés. Quand bien même je le graverais dans mon cœur, il me serait difficile de m'acquitter de la dix millième partie de la dette que nous avons contractée envers vous. Et vous parlez de repartir?

— Sans contester le bien-fondé des paroles de Votre Grandeur», répondit Tripitaka, «je dois rappeler que nous sommes des moines en route vers l'Ouest. Nous ne saurions nous attarder trop longtemps : un ou deux jours au plus, n'en doutez point.»

Le gouverneur ne voulut point y consentir et, dans la nuit même, il dépêcha nombre de gens pour préparer le banquet et commencer à construire le sanctuaire.

Le lendemain s'ouvrit un somptueux festin, que le moine chinois fut invité à présider, Singet, Porcet et Sablet à ses côtés. Le gouverneur et ses officiers de tous rangs s'affairaient à les servir en musique; cela dura une journée entière. Ce fut une belle occasion de réjouissances. En témoigne le poème :

*Après longue sécheresse, la douce pluie!
Les canaux s'animent, le commerce fleurit.
C'est grâce à la visite au paradis.
Ils leur portent reconnaissance infinie.
Le mal d'autrefois est dissous avec les trois :
Il suffit d'une seule pensée, de la foi!
Désormais, que règne un nouvel âge d'or,
De riches moissons encore et encore!*

Le festin du premier jour fut suivi d'un banquet le second, puis ce fut la célébration d'actions de grâce et le lendemain les remerciements d'usage : ils furent ainsi retenus près de quinze jours. On n'attendait plus que l'achèvement des travaux du monastère et du sanctuaire aux vivants.

Le gouverneur invita un beau jour les quatre pèlerins à inspecter l'état des travaux. «Mais ce sont d'énormes

constructions, comment avez-vous réussi à les mener à bien si vite?

— J'ai encouragé les ouvriers à travailler jour et nuit afin d'achever leur tâche aussi rapidement que possible. Je suis venu vous inviter à y jeter un coup d'œil.

— Vous êtes assurément un sage gouverneur, qui allie la vertu à la compétence», lui dit Singet avec le sourire.

Ils se rendirent tous immédiatement au monastère : les salles et pavillons étaient imposants, les portails d'entrée magnifiques. Chacun se perdait en louanges. Singet suggéra au Maître de proposer un nom qui resterait attaché au monastère.

«Entendu!» acquiesça Tripitaka, «laissons-lui donc le nom de “monastère de Bon-Secours-de-Longue-et-Douce-Averse”.

— Parfait!» approuva le gouverneur.

Une foule de moines invités au moyen de plaques dorées vinrent célébrer les offices et brûler de l'encens. À gauche de la salle principale fut élevé le sanctuaire en l'honneur des quatre pèlerins. On y présenterait des offrandes aux quatre saisons, chaque année. On construisit en outre un temple au dieu du Tonnerre, un autre au dragon et ainsi de suite, en réponse au service rendu par les divinités. L'inspection achevée, ordre fut donné de presser leur départ.

Quand la population apprit que l'on ne saurait les retenir plus longtemps, chacun voulut leur préparer un viatique, mais ils refusaient le moindre sou. C'est pourquoi les officiers de la commanderie tout entière insistèrent pour les escorter sur plus de trente lis, avec fanfare et bannières déployées. Même à cette distance, ils ne pouvaient se résoudre à les quitter et c'est les larmes aux yeux qu'ils les virent s'éloigner. L'escorte ne s'en retourna que lorsqu'ils eurent disparu à l'horizon.

*Les moines divins et vertueux quittent Bon-Secours,
Le Grand Saint égal au Ciel accorde ses grâces à tous.*

Si vous ne savez, en fin de compte, combien de jours il leur faudra encore pour rencontrer le Bouddha après ce départ, écoutez donc le chapitre qui vient.

CHAPITRE LXXXVIII

OÙ MÉDITATION, ARRIVÉ À YUHUA,
MANIFESTE LA PUISSANCE DE LA LOI,
PUIS SINGE DE L'ESPRIT ET MÈRE DU BOIS
REÇOIVENT DES DISCIPLES.

Le récit rapporte qu'après avoir joyeusement pris congé du gouverneur, le moine chinois, sur son cheval, se tourna vers le Novice :

« Sage disciple, cette bonne action dépasse largement celle du sauvetage des enfants au royaume de Bhikṣu. Tout le mérite t'en revient.

— Oui», fit chorus Sablet, «au pays de Bhikṣu n'ont été sauvés que mille cent onze petits : comment le comparer à cette averse qui a partout apporté l'humidité désirée, sauvé des dizaines et des centaines de milliers de vies humaines! Moi aussi je m'émerveille, en mon for intérieur, de la puissance magique de notre condisciple aîné, de sa compassion qui couvre la terre entière.

— C'est vrai, le frangin est doué de compassion, et de bonté aussi», ricana Porcet, «mais il l'exerce au-dehors, pour les autres. À l'égard des siens, c'est une calamité. Lorsqu'il va avec moi, il ne pense qu'à me marcher sur les pieds.

— Quand donc t'aurais-je marché sur les pieds? répliqua Singet.

— J'en ai assez, assez! Tu t'ingénies à me voir ligoté, pendu, bouilli ou cuit à l'étouffée! Après avoir éteint notre compassion à des centaines de milliers de gens à la commanderie de Fengxian, nous aurions dû y rester au moins six mois, mais au lieu de me laisser prendre tranquillement mes repas et manger à ma faim, il s'est acharné à nous pousser au départ.

— Quel idiot!» gronda Singet, «ça ne pense qu'à s'en mettre plein la lampe. En route et la ferme!»

Porcet n'osait pas répliquer. Il fit la moue, chargea les bagages sur l'épaule et suivit en soufflant les pèlerins qui se hâtaient sur la grand-route. Le temps passant avec la

rapidité de la navette, ils furent bientôt à nouveau en plein automne :

La trace des eaux s'atténue, l'ossature des montagnes s'amaigrit. Les feuilles rougies volent à tous vents en cette saison de fleurs jaunes. Les nuits paraissent longues par ces temps clairs, aux gelées matinales, lorsque la lune blanche se penche à la fenêtre.

Partout luit l'eau froide à la surface du lac dans le crépuscule que prolongent le feu et la fumée de chacune des maisons.

La marsilée¹ blanche embaume, la renouée rouge se répand, la mandarine est encore verte, l'orange jaunit, le saule s'effeuille et les grains sont mûrs. L'oie sauvage fleurit les roseaux du bameau abandonné, le coq de l'auberge de campagne chante la récolte de haricots.

Après avoir longtemps voyagé, les quatre pèlerins virent à nouveau surgir de l'horizon les contours sombres d'une enceinte. Le Vénérable leva son fouet et le pointa dans cette direction :

«Conscient-de-la-Vacuité, regarde donc là-bas : encore une cité entourée de remparts. Je me demande quel est ce pays.

— Nous n'y sommes jamais allés, ni vous ni moi : comment voulez-vous que je le sache?» répliqua Singet, «interrogeons les gens quand nous y arriverons.»

Il n'avait pas fini sa phrase que du bosquet voisin sortit un vieil homme qui tenait une canne de bambou, légèrement vêtu, la taille sanglée dans une simple bande de tissu, aux pieds une paire de sandales de cordes de palmier. Pris de court, Tripitaka sauta au bas de sa monture et s'avança pour le saluer paumes jointes. Le vieillard lui rendit le salut, appuyé sur sa canne, et lui demanda : «D'où venez-vous, vénérable?»

— L'humble moine que je suis est en quête des Écritures, envoyé en mission par la cour des Tang des terres de l'Est au monastère du Coup-de-Tonnerre pour rendre hommage au Bouddha. Passant par votre noble contrée, nous apercevons au loin une cité dont nous ignorons le nom. Auriez-vous la bonté de nous l'apprendre, cher donateur?

— Maître de Méditation qui possédez la Voie, sachez que notre humble région est une province de l'empire des Indes; elle se nomme district de Yuhua, ce qui signifie "Splendeur-du-Jade". Comme le chef de la cité de ce district est un membre de la maison de l'empereur qui

règne sur l'Inde, le titre de prince de Yuhua lui a été conféré. C'est un prince fort sage, qui révere les religieux bouddhistes et taoïstes. Il est profondément attaché à son peuple. Si vous allez le voir, vénérable, je suis sûr qu'il vous recevra avec le plus grand respect.»

Tripitaka le remercia. Le vieil homme regagna le bosquet et s'en fut. Tripitaka fit alors demi-tour pour raconter en détail ce qui s'était passé à ses disciples, qui s'en réjouirent. Comme ils voulaient aider le Maître à remonter à cheval, celui-ci leur dit : «Inutile, nous sommes tout près.»

Les quatre pèlerins marchèrent donc à pied jusqu'aux rues aux abords de l'enceinte. En fait, les gens de ces faubourgs se livraient au commerce. La population était dense et les affaires des plus prospères. Par leur aspect et leur façon de parler, ils ne différaient en rien des Chinois.

«Prudence, mes disciples», recommanda Tripitaka, «ne provoquez pas d'incident!»

Porcet baissa la tête et Sablet se cacha le visage. Seul Singet continuait à donner la main au Maître. Des deux côtés de la rue, les gens se bousculaient pour mieux voir. Tous s'exclamaient : «Nous avons ici des moines éminents capables de soumettre dragons et tigres, mais nous n'avons jamais vu de bonze comme celui-là qui sait dompter cochons et singes!»

Ces remarques finirent par exaspérer Porcet, qui n'y tint plus, et leva le groin pour répliquer : «Où auriez-vous vu un bonze qui soumet le roi des cochons?»

Ce fut la débandade dans la rue épouvantée, chacun de son côté, cherchant quelque abri non sans chutes et glissades.

«Idiot!» lui cria Singet en riant, «cache-moi vite cette gueule et ne fais plus le malin. Attention où tu mets les pieds, on traverse un pont!»

L'idiot baissa le nez, sans cesser de rire sous cape. Après avoir franchi le pont suspendu, ils passèrent la porte de la ville et découvrirent, le long de larges avenues pleines d'animation, tavernes et maisons de plaisirs. C'était une vraie capitale de région divine. En témoigne le poème :

*Derrière ses murs d'acier, ville forte sans peur,
Près de l'eau, contre la montagne, pleine de couleurs;
Reliée aux lacs, elle reçoit mille marchandises,
Auberges et tavernes servent toute gourmandise.
De partout s'élève la fumée des habitations,*

*Chaque matin les rues retrouvent leur animation.
Elle ne le cède en rien à Chang'an¹ la divine :
Les coqs chantent, les chiens aboient tout comme en Chine.*

Ravi en son for intérieur, Tripitaka se dit : « J'avais entendu parler des divers pays barbares de l'Ouest, mais sans jamais y avoir été. À tout bien considérer, ils ne diffèrent en rien de nos contrées des grands Tang. Telle est donc la signification de "monde de la joie absolue" ! »

Quand il apprit que le riz ne coûtait que quatre dixièmes d'once d'argent le setier² et l'huile de sésame huit millièmes d'once la livre, il fut convaincu que c'était le pays de cocagne.

Ils n'atteignirent la résidence du prince et gouverneur qu'après une longue marche. Il y avait de part et d'autre la résidence de l'administrateur en chef³, la cour de justice, le service des cuisines et l'hôtel des visiteurs invités.

« Disciples », dit alors Tripitaka, « la résidence est ici : attendez que je sois entré et aie fait viser les documents de voyage; nous repartirons ensuite.

— Pouvons-nous rester debout à la porte pendant que vous serez dedans, maître? demanda Porcet.

— Tu n'as donc pas lu les trois caractères au-dessus de la porte : *Hôtel des visiteurs invités?* » lui répondit Tripitaka, « vous pouvez entrer vous asseoir. Voyez s'il y a du fourrage à vendre pour le cheval. Quand j'aurai été reçu par le prince, si jamais il nous offre un repas, je vous appellerai pour le partager.

— Ne vous inquiétez point, maître », assura Singet, « je m'occuperai de tout. »

Sablet porta les bagages à l'hôtel, où le personnel de service, à la vue de leur face d'une horrible laideur, n'osait ni les questionner, ni les mettre dehors. Force lui fut de les laisser s'asseoir où bon leur semblait.

Bref, revenons au Maître, qui s'était changé avant de se rendre à l'entrée de la résidence princière, muni de ses lettres de créance. Il fut aussitôt reçu par l'officier du protocole qui lui demanda l'objet de sa visite.

« Je suis un moine envoyé par les grands Tang des terres de l'Est solliciter les Écritures du Bouddha en son monastère du Coup-de-Tonnerre; arrivé en votre noble pays, je souhaiterais procéder à l'échange des lettres de créance et suis venu voir Son Altesse dans ce but. »

L'officier transmit aussitôt la requête. Le prince, qui était, de fait, d'une grande sagesse, ordonna de l'introduire immédiatement. Tripitaka le salua depuis le bas de la salle, mais le prince l'invita aussitôt à monter s'asseoir. Tripitaka lui présenta ses documents. Le prince en prit connaissance et, à la vue des sceaux et signatures de tant de pays, apposa le sien avec une grande satisfaction, y inscrivit son nom, le replia et le posa sur la table. Il demanda : « Vénérable maître, vous avez traversé beaucoup de contrées. Quelle est la distance d'ici au pays des grands Tang ? »

— Je ne m'en souviens plus. Mais l'année où la *bodhisattva* Guanyin m'avait accordé la grâce de se manifester devant notre empereur, elle avait laissé un éloge qui parlait de cent mille lis jusqu'à l'Ouest. Au long de ce voyage nous sommes passés par quatorze froids et chauds...

— Quatorze froids et chauds ! Cela fait donc quatorze ans : je présume que vous avez été retardés en route.

— Je ne vous le fais pas dire ! Des milliers de démons et autres créatures ! Je ne sais même plus par combien d'épreuves nous avons dû passer avant d'atteindre votre beau pays ! »

Fort aise de cette visite, le prince donna aussitôt aux cuisines l'ordre de servir un repas maigre.

« J'ai trois jeunes disciples qui m'attendent dehors. Je n'ose accepter de peur de nous mettre en retard, objecta Tripitaka.

— Chambellan, vite, va chercher les trois disciples du Vénérable et fais-les entrer pour qu'ils partagent le repas maigre ! »

L'officier sortit les inviter, mais on lui répondit partout : « On ne les a pas vus ! » L'un des hommes de l'escorte suggéra : « Il y a trois bonzes horriblement laids assis à l'hôtel : ce sont eux, sans doute. »

L'officier s'y rendit avec sa suite et interrogea le gardien : « Où sont les éminents disciples du moine des grands Tang en quête des Écritures ? Ordre de notre seigneur de les inviter au repas maigre. »

Porcet bâillait sur sa chaise. Au mot de « repas », il n'y tint plus, sauta sur ses pieds et répondit : « C'est nous ! Nous ! »

À sa vue, le chambellan ne se sentit plus l'âme chevillée

au corps. Il hurla, tremblant de tous ses membres : «Un béalial! Un démon de cochon!»

À ces cris, Singet intervint en retenant Porcet : «Frérot, un peu plus de civilités! Ne leur jette pas à la tête tes manières de rustre!»

Les officiers remarquèrent alors le Novice et, cette fois, se mirent à crier : «Un esprit-singe!»

«Ne vous effrayez point, messieurs», leur dit Sablet, mains poliment jointes, «nous sommes tous trois les disciples du moine chinois.»

À la vue de ce dernier, ils s'écrièrent : «C'est le dieu seigneur du foyer! Le dieu du fourneau!»

Singet demanda à Porcet de tirer le cheval, à Sablet de porter les bagages, et ils suivirent l'escorte jusqu'à la résidence du prince. Le chambellan était entré le prévenir.

Quand le prince leva les yeux sur eux et vit combien ils étaient laids, il se sentit le cœur serré de peur. Tripitaka joignit les mains : «Rassurez-vous, Votre Altesse. Mes frustes disciples, bien que laids, ont bon cœur.»

Porcet se tourna vers le trône et tira une révérence : «L'humble moine que voici vous salue.» Ce qui eut pour effet de redoubler la frayeur du prince.

«Mes frustes disciples ont été recrutés dans les montagnes sauvages et ne connaissent les bonnes manières. J'espère ardemment que vous saurez le leur pardonner.»

Le prince surmonta son effroi pour ordonner à l'officier de bouche de prier les pèlerins d'aller se restaurer au pavillon de Séchage-de-la-Gaze.

Tripitaka le remercia de la grâce qu'il leur faisait, prit congé, descendit de la salle et se rendit avec ses compagnons audit pavillon; en chemin, il s'en prit à Porcet : «Quel ballot! Pas un grain de civilité! Si seulement tu t'étais contenté de rester bouche cousue! Comment peut-on se comporter si grossièrement! Un mot de toi et c'est un choc à renverser une montagne!»

Singet se mit à rire : «Tu aurais mieux fait de faire comme moi, rien, au lieu de tirer la révérence. Autant d'énergie économisée.»

— Il aurait pu attendre que nous le fassions ensemble au lieu de prendre l'initiative de grogner en allongeant son groin, ajouta Sablet.

— Vous me faites tourner en bourrique!» se plaignit Porcet, «l'autre jour le Maître m'a demandé d'être poli et

de saluer. Maintenant il me dit le contraire : que voulez-vous que je fasse?

— Je t'avais demandé de saluer les gens que tu rencontres», insista Tripitaka, «et non de nous ridiculiser devant un prince. Tu connais le dicton : *Il est gens de qualité de même que produits de qualité*. Comment peux-tu ignorer la différence entre nobles et vils?»

Ils échangeaient ces reproches lorsque réapparut l'officier de bouche qui amenait les serviteurs : ceux-ci dressèrent la table, disposèrent les chaises et servirent le repas. Maître et disciples se turent et mangèrent.

Revenons au prince, qui s'était retiré de la salle d'audience. Comme il rentrait dans le palais, ses trois jeunes fils, remarquant son visage décomposé, lui demandèrent : «Quelle est la raison de votre frayeur, père?»

— Un bonze des terres de l'Est en quête des Écritures est venu à l'instant échanger ses lettres de créance. Un homme exceptionnel. Comme je le retenais pour un repas maigre, il m'a dit que ses disciples attendaient devant la résidence. Je les ai donc invités à leur tour. Quand ils sont entrés, peu après, au lieu d'exécuter le grand cérémonial de salutations en ma présence, ils se sont contentés de joindre les paumes, ce qui m'avait déjà indisposé. Ensuite, lorsque j'ai levé les yeux sur eux, j'ai découvert des gens plus laids que des diables, ce qui m'a donné le choc qui me laisse pâle d'effroi.»

Or, les trois jeunes princes étaient possédés d'une passion hors du commun pour les arts martiaux. Ils roulèrent aussitôt leurs manches et tendirent le poing : «Seraient-ce des créatures maléfiques de la montagne qui auraient eu la témérité d'usurper une forme humaine? Attendez que nous prenions nos armes et sortions voir ce qui en est!»

Les braves princes! L'aîné se saisit d'une trique à hauteur des sourcils, le cadet d'un râteau à neuf dents et le benjamin d'une canne laquée noir corbeau. Ils sortirent de la résidence d'un air fier et menaçant. «Qu'est-ce que ces bonzes en quête des Écritures? Où sont-ils? hurlaient-ils.

— Princes», répondirent les officiers du service des cuisines en s'agenouillant, «ils sont en train de manger au pavillon de Séchage-de-la-Gaze.»

Les jeunes princes y firent irruption et crièrent sans autre préambule : «Êtes-vous hommes ou démons?»

Répondez avant qu'il ne soit trop tard, si vous tenez à la vie!»

Pâle d'effroi, Tripitaka lâcha son bol et déclara en s'inclinant : «L'humble moine que je suis est envoyé chercher les Écritures par la cour des Tang. Je suis un homme et non point quelque créature maléfique.

— Tu ressembles plutôt à un être humain, mais les trois autres, ce sont sûrement des diables.»

Porcet continuait à manger sans leur prêter attention. Sablet et Singet se levèrent pour répondre : «Nous sommes tous des êtres humains. La laideur de nos visages n'empêche la bonté de nos cœurs, la grossièreté de notre corps la beauté de notre âme. D'où venez-vous, vous trois, pour vous permettre de proférer pareilles insanités?

— Ce sont Leurs Altesses les fils de notre prince», répondirent les officiers du service de bouche, qui se tenaient sur le côté.

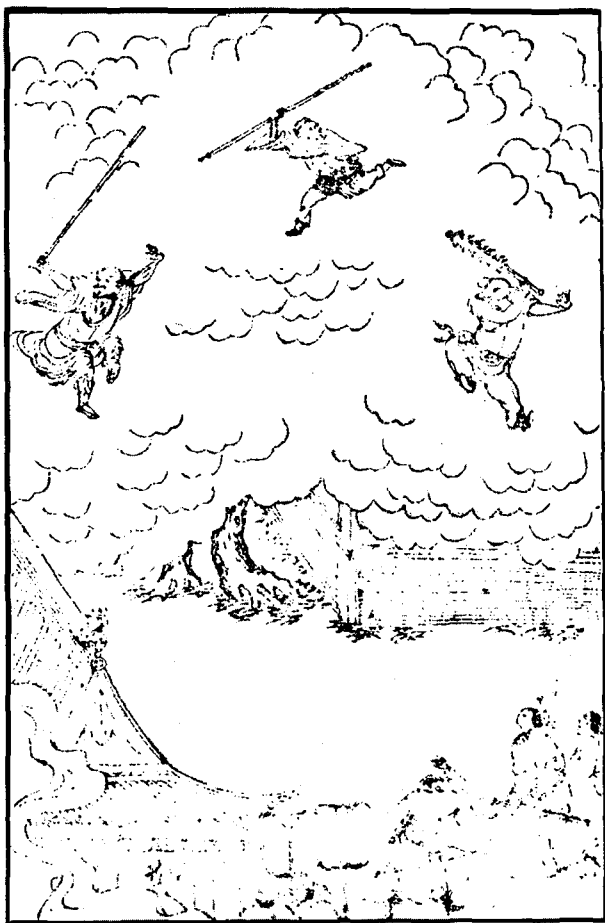
Porcet abandonna son bol pour intervenir : «Vos jeunes Altesses, pourquoi avez-vous chacun pris les armes? Auriez-vous l'intention de vous battre contre nous?»

Le cadet se mit en position et brandit des deux mains son râteau, prêt à l'abattre sur Porcet, qui s'esclaffa : «Ton râteau ne ferait pas le petit-fils du mien!» Il releva les basques de sa robe, tira de sa ceinture son râteau à lui et, d'une semi-rotation, en tira dix mille rais de lumière dorée. Puis, en quelques mouvements, il provoqua mille aspirations d'air merveilleuses. Le jeune prince en était cloué de stupeur, les mains molles et les muscles roides. Il n'osait plus jouer de son arme.

Voyant l'aîné se servir de sa trique en sautillant, Singet tira de son oreille l'aiguille cerclée d'or qui, d'une rotation, devint une barre aussi grosse qu'un bol, longue de deux ou trois toises. Il la planta dans le sol d'un mouvement brusque, à une profondeur de plus de trois pieds et, la laissant ainsi verticale, déclara en riant : «Je t'en fais cadeau!»

À ces mots, le prince lâcha sa propre trique pour prendre l'autre, mais il eut beau y mettre les deux mains et toutes ses forces, il ne put la bouger d'un quart de poil ; il essaya de tirer et secouer encore et encore : elle semblait avoir poussé des racines. Pas question d'y songer!

Submergé par son humeur violente, le troisième prince



Les trois condisciples se livraient à une éblouissante démonstration dans les airs.

passa à l'attaque avec sa canne laquée noir. Sablet l'écarta d'un revers de la main, sortit son bâton à terrasser les démons et, d'une brève manipulation, produisit un extraordinaire faisceau de chaude lumière et de nuées irisées. Les officiers en restaient bouche bée de stupeur, tandis que les trois jeunes princes s'inclinaient bien bas d'un même mouvement : «Divins maîtres! Communs mortels que nous sommes, nous n'avons su vous reconnaître. Notre ardent espoir est que vous nous accordiez une démonstration qui ferait de nous vos disciples.»

Singet s'approcha et répondit, arrachant sans effort la trique : «On est trop à l'étroit ici pour développer les mouvements. Permettez-moi de faire un saut dans les airs et de vous offrir une amusante petite démonstration.»

Sacré grand saint! Une culbute le propulsa dans un sifflement strident à quelque trois cents pieds dans les airs, debout sur une nuée multicolore, où il montait, descendait, pivotait à droite, tournoyait à gauche, exécutant avec la trique cerclée d'or la figure du «jet de fleurs par-dessus le baldaquin», et du «dragon jaune qui s'enroule autour de soi». Au début l'homme et le bâton formaient comme broderie sur brocart, puis l'exécutant disparut : le ciel entier semblait embrasé par le tournoiement de la trique. Resté au sol, Porcet applaudissait; enfin, n'y tenant plus, il cria de toute la force de sa voix : «Attends-moi! J'aimerais bien m'amuser un peu aussi!»

Le brave idiot! Monté sur le vent, il rejoignit le milieu de l'espace et se mit à jouer du râteau : trois coups en haut, quatre en bas, cinq à gauche, six à droite, sept en avant, huit en arrière : ce déchaînement produisait un bruit de tempête. Comme l'exercice atteignait son point le plus excitant, Sablet se tourna vers le Vénérable : «Maître, permettez-moi de m'exercer un peu.»

Il sauta des deux pieds joints et s'éleva dans les airs en faisant tourner sa canne, qui étincelait. La maniant des deux mains, il fit le «phénix cinabre face au soleil» et le «tigre qui, affamé, se jette sur sa proie». À réception rapide, parade lente, à feinte, fente brusque.

Les trois condisciples se livraient à une éblouissante démonstration dans les airs.

*La figure de Méditation n'est point commune.
L'espace est rempli des causes de la Grande Voie.*

*Métal et Bois produisent puissance phénoménale;
 Spatule¹ ferme la bouche de parfaite pénétration.
 Leurs armes divines révèlent leur perfection.
 Le vase de cinabre est partout objet d'adoration.
 Si hautes que soient les Indes, il faut nature garder :
 Les princes de Yubua reviendront au juste milieu.*

Terrifiés, les jeunes princes s'étaient agenouillés dans la poussière. Le personnel de tous grades du pavillon de Séchage-de-la-Gaze, tout comme le prince leur père en sa résidence, et dans la cité entière hommes et femmes, militaires et civils, prêtres et laïques, moines et nonnes, pas un qui ne se prosternât et ne prononçât le nom de Bouddha, pas un foyer qui ne brûlât de l'encens en priant. Assurément,

*Les phénomènes renvoient à la vérité;
 Par cela les moines sauvent l'humanité.
 Désormais le fruit est sur le chemin de bodhi² :
 Là, par pieuse méditation, tout s'assouvit.*

Tous trois, à l'issue de cette complète démonstration de leurs valeureux talents, abaissèrent leur nuage et rangèrent leurs armes. Ils saluèrent mains jointes Tripitaka, le remercièrent et allèrent s'asseoir, chacun à sa place, où le récit les laissera.

Les trois jeunes princes s'empressèrent de retourner au palais annoncer à leur père : «C'est un bonheur entre mille, entre dix mille, père! Un succès sans pareil! Avez-vous vu la démonstration dans les airs?

— J'ai vu des nuées irisées dans le ciel et nous avons, avec votre mère et les autres, brûlé de l'encens et prié, mais sans savoir d'où pouvait venir cette assemblée de dieux, ou d'immortels.

— Ce n'était ni dieux ni immortels, mais les trois disciples si laids du moine en quête des Écritures. L'un maniait une trique cerclée d'or, l'autre un râteau à neuf dents et le troisième une canne à terrasser les monstres : exactement les mêmes armes que les nôtres. Comme nous leur avions demandé de nous donner une démonstration, ils sont allés nous l'offrir dans l'espace, trouvant la terre trop étroite. Ils viennent de redescendre et sont présentement assis au pavillon de Séchage-de-la-Gaze. Vos fils en sont enchantés et souhaiteraient leur rendre hommage en

qualité de maîtres pour apprendre leur technique afin de mieux protéger notre pays. Ce serait un mérite d'une importance sans pareille. Nous ne savons ce que vous en pensez, père.»

Le prince, convaincu, leur donna son consentement. Père et fils se rendirent sur-le-champ au pavillon, à pied, sans char ni baldaquin. Les quatre pèlerins avaient rangé les bagages et s'apprêtaient à se rendre à la résidence remercier pour le repas, prendre congé et partir. Or, ne voilà-t-il pas que le prince et ses fils apparaissent devant eux et les saluent bien bas. Pris de panique, le Vénérable se jeta à terre pour leur rendre les salutations, tandis que Singet et ses compagnons s'écartaient avec un sourire narquois. À l'issue de ces échanges de courtoisie, le prince invita les quatre pèlerins à venir s'asseoir dans la salle de réception de sa résidence, ce qu'ils acceptèrent avec joie. Le prince prit la parole :

«Maître, j'ai une requête à vous présenter, mais je ne sais si vos trois éminents disciples y accéderont.

— Mais nous sommes aux ordres de Votre Altesse. Mes humbles disciples n'oseraient s'y dérober.

— Quand je vous ai vus pour la première fois, j'ai cru, avec mes yeux de commun mortel, que vous n'étiez que des moines mendiants venus du lointain pays des Tang et, dans cette ignorance, je vous ai manqué de respect. Maintenant que j'ai admiré les danses guerrières de maître Singet, maître Porcet et maître Sablet dans le ciel, je sais que vous êtes des immortels ou des bouddhas. Mes trois fils ont la passion des arts martiaux et souhaiteraient avec la plus grande dévotion et le plus grand respect devenir vos disciples, afin d'apprendre un peu de votre art. J'espère donc, vénérables, que vous aurez la magnanimité et la générosité de le leur enseigner. Nous vous ferons un pont d'or, en témoignage de gratitude.»

À ces mots, Singet ne put se retenir d'éclater de rire : «Vous ne comprenez rien à ces choses, Votre Altesse ! Nous qui avons quitté nos familles, nous ne demandons pas mieux que de recevoir des disciples. Il nous suffit de savoir que vos fils ont la volonté de se tourner vers le bien. Il ne faut pas nous parler de profit, surtout pas !»

La réponse remplit d'aise le prince, qui ordonna que fût servi un grand festin dans la salle principale de sa résidence.

L'ordre, à peine donné, fut exécuté. Voyez :

Soieries flottantes, volutes d'encens; les tables incrustées d'or éblouissent les yeux. Les coussins de brocart brodé ajoutent de l'éclat aux chaises en laque de couleur. Fruits fraîchement cueillis à l'arbre, arôme pénétrant du thé s'ajoutent à quatre assiettes de pâtisseries douces et légères, un ou deux plats de délicieuses boules de pain. Plus merveilleux encore, ces craquelins au miel, ces annelets saisis à l'huile et glacés au sucre!

Il y avait plusieurs bouteilles de vin de riz odorant, d'où coulait un liquide supérieur au nectar de jade. On servit plusieurs tasses du divin thé de Yangxian¹ : en main, son arôme surpasse celui de la cannelle. Une variété incroyable de plats extraordinaires!

Par ailleurs, danses, chants et spectacles divers charmaient les convives.

Maître et disciples jouirent pleinement de leur journée passée avec les princes. Le soir tombait insensiblement. Les convives se séparèrent. Ordre fut donné de dérouler sans tarder lits et rideaux au pavillon du Séchage-de-la-Gaze. Les maîtres furent invités à se reposer en attendant le lendemain matin, lorsque leurs nouveaux disciples viendraient solliciter à nouveau l'enseignement des arts martiaux, avec la plus totale sincérité et en leur brûlant de l'encens. Tandis que chacun s'exécutait, une eau chaude et odorante fut préparée pour le bain des pèlerins. Enfin, tous se retirèrent pour dormir. C'était le moment où

*Règne le silence, les oiseaux haut perchés.
Le chant du poète s'éteint au pied du lit.
Le ciel s'emplit de l'éclat de la Voie lactée.
Le long du sentier, l'herbe folle s'épaissit.
Bruits sourds de battoirs dans une cour voisine :
La nostalgie du pays natal s'éveille.
Le froid grillon comprend ces pensées intimes :
Son chant déchire les doux rêves du sommeil.*

Ainsi s'écoula la nuit. Le lendemain matin, le prince et ses trois fils revinrent voir les vénérables. Eux qui avaient reçu la veille l'hommage dû aux princes, saluaient maintenant les moines avec le respect dû aux maîtres. Les trois jeunes princes se prosternèrent devant Singet, Porcet et Sablet avant de leur demander : « Respectés maîtres, pourrions-nous vous emprunter vos armes pour y jeter un coup d'œil? »

À ces mots Porcet produisit bien volontiers son râteau, qu'il lança par terre, tandis que Sablet posait contre le mur sa précieuse canne. Le cadet et le benjamin bondirent pour s'en saisir : on aurait dit des libellules cherchant à ébranler une colonne en pierre ! Le visage écarlate tant l'effort était grand, ils ne purent les bouger d'un quart de poil. À les voir s'épuiser en pure perte, l'aîné les rappela à la raison : « Mes frères, inutile de gaspiller votre énergie. Ces armes de nos maîtres sont divines et pèsent je me demande combien.

— Mon râteau n'est pas bien lourd », répliqua en riant Porcet, « le chiffre des corbeilles de la Loi¹ : cinq mille quarante-huit livres, y compris le manche.

— Et votre précieuse canne, maître, combien pèse-t-elle ? demanda le troisième prince.

— Le même poids : cinq mille quarante-huit livres », répondit Sablet en souriant.

Comme l'aîné demandait à voir la trique cerclée d'or, Singet tira de son oreille l'aiguille, à laquelle il donna la grosseur d'un bol par une simple rotation face au vent ; puis il la planta droit dans le sol, devant les princes effrayés et les officiers remplis d'effroi.

« Maître Porcet et maître Sablet portent leurs armes sur eux et sous leurs vêtements, d'où ils les tirent quand bon leur semble. Pourquoi maître Singet la sort-il de son oreille ? » s'étonnaient les princes, « comment se fait-il qu'elle grandisse aussitôt exposée au vent ? »

Singet se mit à rire : « Vous me semblez ignorer que ce n'est pas un quelconque bâton que l'on peut ramasser chez les communs mortels. Cette trique est d'un fer

« Fondu au temps où le chaos commençait à se diviser, par le divin Yu le Grand² lui-même. Cette barre lui servit à mesurer le fond des lacs, des mers, des rivières et des fleuves. La grande paix revenue, après avoir ouvert les montagnes et drainé les eaux, elle fut abandonnée au fond de l'océan oriental, où, les jours et les années s'accumulant, elle est devenue lumineuse, capable de diminuer ou grossir.

« Le destin a voulu que je m'en empare et la transforme à volonté, aussi grande que l'univers ou plus petite qu'une aiguille. "A-mon-Bon-Plaisir" se nomme et "Cercle d'Or" s'appelle, objet unique au ciel comme sur terre.

« Son poids doit être de treize mille cinq cents livres, mais elle peut croître ou se réduire. Elle m'aida à troubler les palais du ciel et à briser les portes de l'enfer. Partout elle a soumis tigres et dragons, éliminé goules

et démons. Le soleil s'assombrit à la voir pointée sur lui, redoutée des dieux comme des diables du ciel et de la terre.

«Ce n'est point fer de communs mortels, celui transmis depuis la nuit des temps!»

À ce discours, les princes se confondirent en prosternations, lui renouvelèrent les plus grandes marques de respect et sollicitèrent d'un cœur sincère son enseignement.

«Quel enseignement?» leur répondit Singet, «je ne sais quel art martial vous souhaitez apprendre tous les trois.

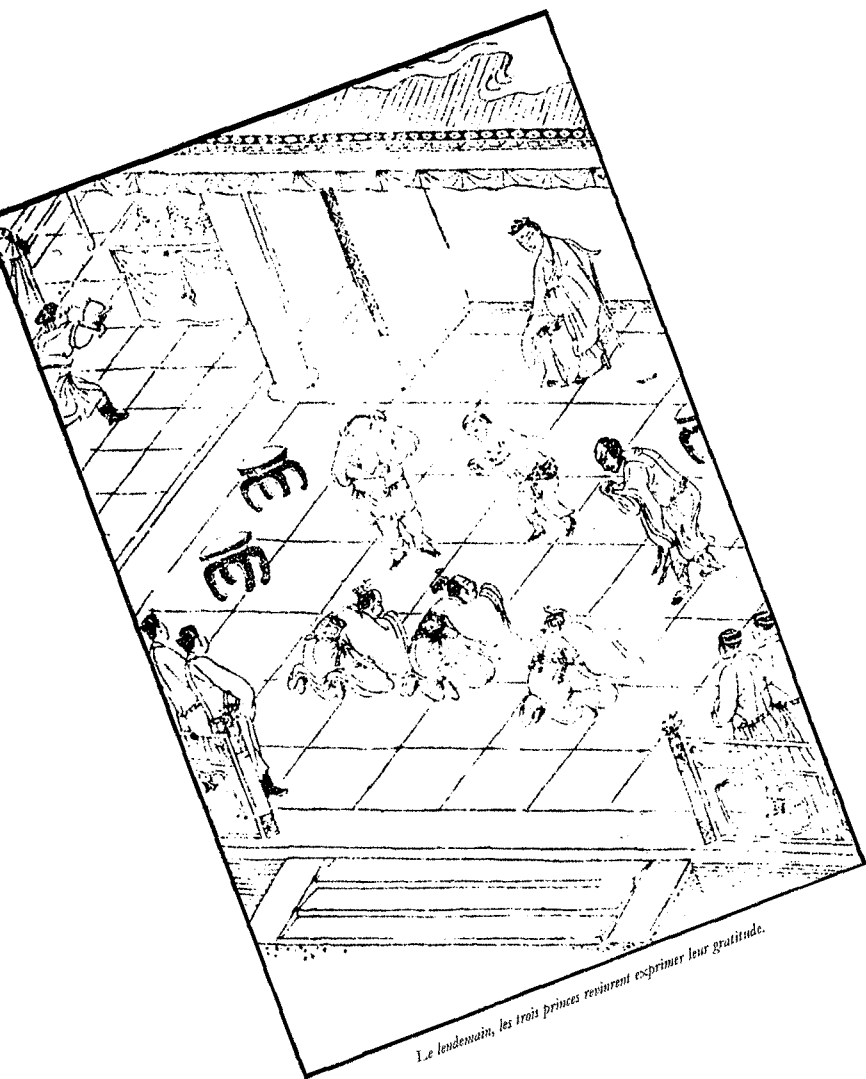
— Celui qui se sert de la trique, la trique, celui habitué au râteau, le râteau et celui qui utilise la canne, la canne...

— Vous l'enseigner ne présente aucune difficulté», répliqua Singet avec le sourire, «mais comme vous n'avez pas la force de manier nos armes, il est à craindre que vous ne parveniez jamais à la maîtrise; ce serait dessiner un tigre qui ressemble à un chien! Comme le disent nos anciens, *Enseignement sans rigueur : mollesse du maître; savoir insuffisant : faute de l'élève*. Si vous le désirez d'un cœur sincère, allez donc brûler de l'encens en hommage au ciel et à la terre. Mais il me faudra vous transmettre un peu de cette force divine avant de vous enseigner ces arts martiaux».

Remplis de joie à cette réponse, les trois jeunes princes transportèrent eux-mêmes un autel, firent leurs ablutions, y brûlèrent de l'encens et prièrent, tournés vers le ciel. Ceci fait, ils invitèrent leurs maîtres à leur enseigner la méthode.

Singet se tourna vers Tripitaka et, après l'avoir respectueusement salué, lui déclara : «Maître honoré, votre disciple sollicite votre indulgence. Depuis que vous m'avez délivré par votre éminente vertu au mont de la Double-Frontière¹ et que je suis devenu moine, je n'ai pas failli à la doctrine. Tout au long de ce voyage vers l'Ouest, bien que je sois loin de m'être acquitté de la dette que j'ai contractée envers vous, j'ai traversé les eaux et gravi les montagnes en vous servant de toutes mes forces et de tout mon cœur. Maintenant que nous atteignons une contrée du pays du Bouddha, j'ai eu la chance de rencontrer les trois fils d'un sage prince. Ils nous prêtent hommage dans le désir d'étudier les arts martiaux. S'ils deviennent nos disciples, ils seront comme vos petits-fils. Je tenais à soumettre respectueusement leur cas à mon maître avant de procéder à leur instruction».

Tripitaka fut heureux de lui donner son assentiment.



Le lendemain, les trois princes revinrent exprimer leur gratitude.

Porcet et Sablet se hâtèrent d'imiter Singet en se prosternant à leur tour devant Tripitaka : « Maître, nous sommes grossiers et malhabiles à nous exprimer, mais nous espérons que, siégeant sur le trône de la Loi, vous nous autoriserez aussi à les prendre comme disciples et nous amuser un peu. Ce sera un souvenir mémorable de notre voyage à l'Ouest ».

Tripitaka y consentit volontiers.

Singet demanda aux trois jeunes princes de passer derrière le pavillon dans une pièce tranquille, où il traça le diagramme de la Grande Ourse. Puis il invita les princes à s'y étendre et se concentrer, les yeux fermés. Là, il prononça silencieusement les paroles incantatoires, récita les formules magiques, souffla son haleine magique dans leurs entrailles, renvoyant les divinités primordiales à leur habitat primitif. Il transmit à chacun d'eux le secret qui multipliait par mille et dix mille leur force. Enfin, par la circulation et l'adjonction du feu, leur corps et leurs os furent comme entièrement renouvelés. Le cycle accompli, les trois jeunes princes revinrent à eux. Ils se relevèrent tous les trois en même temps, se frottant le visage et se sentant pleins d'énergie. Chacun était devenu d'une force extraordinaire : l'aîné put s'emparer de la trique cerclée d'or, le cadet du râteau à neuf dents de Porcet et le benjamin de la crosse à terrasser les créatures maléfiques.

Le spectacle remplit le prince, leur père, d'une joie insurpassable. Ce fut l'occasion d'un nouveau banquet de remerciement aux quatre pèlerins. L'enseignement commença au cours du festin : chacun des princes donna une démonstration de ce qu'il avait appris. Ils parvinrent à plus d'un tour et plusieurs mouvements, mais c'était en fin de compte au prix de coûteux efforts. Au bout d'un moment, ils haletaient et se rendaient compte qu'ils ne pourraient continuer beaucoup plus longtemps : c'est que leurs armes changeaient sans cesse de poids et de dimension. C'était merveilleux ; toutefois, ils n'étaient que communs mortels : comment auraient-ils pu se maintenir à la hauteur ? Le banquet prit fin ce même jour.

Le lendemain, les trois princes revinrent exprimer leur gratitude : « Nous vous sommes reconnaissants de la force que vous nous avez accordée, divins maîtres, mais nous n'en éprouvons pas moins de grandes difficultés à manier vos armes divines. Aussi souhai terions-nous les faire

copier : exactement le même modèle, mais de poids réduit. Toutefois, nous ne savons si vous y consentiriez.

— Parfait, parfait!» approuva Porcet, «voilà qui est parfaitement raisonnable : les nôtres, d'une part vous ne sauriez les manier, d'autre part nous en avons besoin pour défendre la Loi contre les démons. Il est nécessaire d'en faire fabriquer d'autres.»

Les fils du prince firent donc convoquer des forgerons et acheter dix mille livres de fer et d'acier. Ils dressèrent leur établi dans la cour à l'avant de la résidence, avec forge et fourneaux. Le premier jour, ils assouplirent le métal, et le lendemain demandèrent à ce que les trois armes soient laissées à leur disposition sous l'abri, afin de forger la copie en ayant le modèle sous les yeux. Ces objets restèrent ainsi jour et nuit sans être rangés.

Hélas! Ces armes étaient des trésors à garder sur soi à tout instant. Elles pouvaient alors rester cachées, car elles se protégeaient par une luminescence spontanée. Laissées maintenant plusieurs jours sous la soupente de la cour, elles diffusaient mille rayons de lumière vers le ciel et couvraient le sol environnant de toutes sortes d'effluves bénéfiques. Or, il y avait une créature maléfique qui habitait, à quelque soixante-dix lis de la cité, une grotte appelée Gueule-du-Tigre dans la montagne nommée Tête-de-Léopard : une nuit qu'il était assis, le monstre aperçut ces lumières et émanations. Il monta aussitôt sur un nuage pour y voir de plus près, découvrit que la source du phénomène se trouvait dans le palais et, abaissant son nuage, constata que l'éclat lumineux venait de ces trois armes.

«Les merveilleux trésors», s'exclama le monstre, mû par la joie et la convoitise, «qui donc s'en sert pour les avoir déposées ici? La chance m'y invite, emportons-les, emportons-les donc!»

Il souleva un vent puissant, s'empara des trois armes à la fois et retourna droit à son repaire. Le cas de rappeler :

*La Voie ne saurait se quitter un seul instant;
Ce qui se quitte n'est point la Voie, assurément¹.
Maintenant que les armes divines sont perdues,
Ascèse et méditation seraient donc fichues?*

Si vous ne savez, en fin de compte, comment ils retrouvèrent les armes, écoutez donc la séance qui suit.

CHAPITRE LXXXIX

OÙ LION-FAUVE PRÉPARE EN VAIN UN
BANQUET DU RÂTEAU,
CAR MÉTAL, BOIS ET TERRE¹
RAVAGENT LE MONT TÊTE-DE-LÉOPARD.

Parlons de ces quelques forgerons dans la cour : après s'être dépensés en durs travaux plusieurs jours d'affilée, ils s'étaient tous profondément endormis la nuit venue. À l'aube, comme ils allaient se remettre à forger, ils s'aperçurent que les trois armes avaient disparu de l'abri. Atterrés, ils étaient à leur recherche de tous côtés, lorsque parurent les trois jeunes princes, qui étaient sortis du palais pour voir l'état des travaux.

«Jeunes maîtres», leur dirent les forgerons en se prosternant, «nous ne savons pas où sont passées les trois armes des divins maîtres.»

Tremblant d'inquiétude à cette nouvelle, les princes suggérèrent : «Ce sont probablement nos maîtres qui les auront rangées cette nuit.»

Ils se précipitèrent au pavillon de Séchage-de-la-Gaze et, voyant le cheval blanc toujours sous la galerie, ne purent se retenir de les appeler : «Est-ce que vous dormez encore, maîtres ?

— On se lève», répondit Sablet. Il ouvrit la porte de la chambre et laissa entrer les jeunes princes. Comme ils ne voyaient aucune arme, ils demandèrent, fort alarmés : «Maîtres, auriez-vous rangé les armes ?

— Non ! répliqua Singet sautant sur ses pieds.

— Les trois armes ont disparu cette nuit.

— Et mon râteau ? s'écria Porcet se levant en hâte.

— Quand nous sommes sortis, nous les avons vainement cherchées partout. Aussi sommes-nous venus vous demander si vous ne les auriez pas rangées. Comme vos trésors peuvent grandir ou rapetisser à volonté, nous pensons que vous devez les avoir cachées sur vous pour nous jouer une farce...

— Nous ne les avons pas rangées, je vous assure»,

rétorqua le Novice, « mettons-nous tous à leur recherche! »

Il les suivit dans la cour jusqu'à l'abri qui y avait été monté: il n'y avait en effet plus trace de armes.

« C'est sûrement cette bande de forgerons qui les a subtilisées », s'écria Porcet, « rendez-les tout de suite. Le moindre retard, et vous serez tués sous les coups, tous! »

Terrifiés, les malheureux se prosternaient en pleurant : « Vos Seigneuries, après ces journées de dures peines, pensez donc comme nous dormions cette nuit. Quand on s'est levés le matin, elles avaient disparu. Comment aurions-nous pu les remuer? Nous sommes de communs mortels : nous supplions Vos Seigneuries d'épargner nos vies innocentes! »

Singet restait silencieux, grandement contrarié en son for intérieur. Il grommela : « C'est de notre faute, après tout. Puisque les modèles, ils les avaient vus, nous aurions dû les prendre sur nous au lieu de les laisser à l'abandon ici. La luminescence de ces trésors a dû alerter quelque méchant qui les aura volés dans la nuit.

— Que racontes-tu là, frangin! » rétorqua Porcet, incrédule, « une région aussi paisible! Et puis ce ne sont ni montagnes profondes ni vastes étendues sauvages propices à des créatures maléfiques. Ce sont certainement les forgerons qui ont fait le coup quand ils ont vu l'éclat brillant de nos armes et y ont reconnu trois trésors incomparables. Acoquinés à des complices, ils ont dû quitter le palais dans la nuit et, poussant, tirant ou portant, les auront volées. Amenez-les, il faut les battre! »

Les ouvriers ne pouvaient que multiplier les prosternations et jurer qu'ils n'y étaient pour rien.

Ainsi se chamaillaient-ils, lorsque le prince, leur père, parut et demanda ce qui se passait. Il devint livide, lui aussi, en l'apprenant, et fit valoir, après avoir longuement réfléchi : « Les armes de nos divins maîtres ne sont comparables à aucune autre. Elles ne sauraient être déplacées, même en s'y mettant à cent et plus. En outre, nous régnons sur cette cité depuis cinq générations, et, sans vouloir nous vanter, nous jouissons d'une certaine réputation de sagesse à l'extérieur. La population de la ville craint nos lois, militaires, civils ou artisans. Ils ne sauraient se rendre coupables de pareille escroquerie, sûrement pas. Veuillez y réfléchir à nouveau.

— Inutile d'y revenir», répliqua Singet en souriant, «il ne faut pas accabler les forgerons : ils ne sont pas en cause. Permettez cette question, Votre Altesse : y aurait-il quelque monstre dans la forêt des montagnes aux alentours de la cité?

— La question est des plus sensées : au nord de la cité se trouve le mont Tête-de-Léopard, et, dans cette montagne, la grotte Gueule-de-Tigre où, selon des rumeurs persistantes, se trouverait, selon les uns, un immortel, selon les autres, un fauve ou un monstre. Je ne m'en suis pas encore assuré et nous ignorons ce qu'il en est.

— Inutile d'en dire plus», répliqua Singet en riant, «c'est certainement le malfrat de ce coin : quand il a su que c'étaient des trésors, il les a emportés dans la nuit. Porcet et Sablet», ordonna-t-il, «restez ici à protéger notre maître et la cité, pendant que je vais y faire un tour.»

Il demanda aussi aux ouvriers d'entretenir la forge et de poursuivre leurs travaux.

Le brave singe-roi! Après avoir pris congé de Tripitaka, il disparut dans un sifflement. Comme le mont Tête-de-Léopard ne se trouvait qu'à trente lis¹ de la ville, il y fut en un clin d'œil. Observant du haut du sommet, il se rendit compte de la présence, en effet, de miasmes maléfiques.

Une vaste configuration terrestre aux longues veines de dragon² : des pics acérés s'enfoncent dans les cieux, des torrents grondent au fond des ravins. Un coussin d'herbe de jaspe s'étend devant la montagne, derrière, des fleurs répandent leur brocart. Pins altiers et cyprès anciens se mêlent aux vieux arbres et aux bambous.

Pies et corbeaux croassent en volant, grues et gibbons sifflent et pleurent. Au pied de la falaise suspendue, daïms, biches et cerfs vont en paires. Devant la paroi abrupte passent renards et blaireaux en couples. Dragons venus de loin apparaissent et disparaissent des nonuples méandres d'une veine cachée au fond de la terre.

La chaîne rejoint le district de Yuhua, site incomparable, destiné à dix mille ans de bonheur.

Alors qu'il regardait avec attention, Singet entendit soudain des voix qui venaient de l'autre côté de la montagne. Tournant brusquement la tête, il aperçut deux monstres à tête de loup qui discutaient avec animation tout en gravissant la pente vers le nord-ouest.

«Ce sont des créatures maléfiques en patrouille», se dit

Singet, «suivons-les pour écouter un peu ce qu'ils se racontent.»

Il fit une passe, récita une incantation et, d'une secousse, se changea en papillon; puis, ouvrant les ailes, voleta droit vers eux et les rattrapa. La transformation était parfaitement conforme au modèle :

Une paire d'ailes poudrées, deux antennes d'argent : il s'envole vivement porté par le vent et redescend lentement, resplendissant de soleil.

Il traverse les eaux, passe les murs avec agilité, aime surtout à batifoler avec les inflorescences odorantes. Par-dessus tout plaisent à son corps léger les fleurs fraîches, lorsque avec élégance il déploie sa grâce à sa guise.

Il vola droit au-dessus de la tête de l'un des monstres et, flottant dans les airs, resta là à les écouter.

«Grand frère cadet», s'écriait celui-ci, «la chance ne cesse de sourire à notre roi, ces temps-ci. L'autre jour, il a obtenu une beauté qu'il retient dans la grotte et dont il est bien content. Et voilà que la nuit dernière, il a mis la main sur trois sortes d'armes qui sont des trésors sans prix. Il offre demain un banquet pour célébrer la prise, l'«assemblée au râteau». Nous allons tous en profiter.

— Nous aussi, nous avons eu un peu de chance : celle de nous voir confier vingt taëls pour acheter porcs et moutons. Nous pourrions commencer par nous payer un pot ou deux quand nous serons arrivés au marché du Sud¹. Embellissons les comptes de façon à faire tomber dans notre escarcelle deux ou trois taëls, de quoi s'acheter une veste ouatée qui nous fera l'hiver. Qu'en dis-tu?»

Riant et bavardant, les deux monstres avançaient sur la grand-route comme s'ils avaient des ailes.

En son for intérieur, Singet se réjouit d'apprendre qu'ils allaient célébrer une fête du râteau. Aurait-il voulu les tuer, il n'avait pas d'arme; d'ailleurs, les monstres n'y étaient pour rien. Il les dépassa en volant, réapparut sous son aspect originel et se tint debout à l'entrée de la route. Au moment où les monstres arrivaient à sa hauteur, il leur décocha un crachat magique, récita quelque chose comme *anniuchali*², et, par ce moyen, immobilisa les deux créatures à tête de loup. Elles restaient les yeux ouverts sans même pouvoir ouvrir la bouche, le corps raide et droit, plantées sur leurs deux pieds. Singet les renversa d'une simple

poussée, écarta les vêtements pour les fouiller et découvrit en effet vingt taëls dans une escarcelle pendue à la taille de l'un d'eux, attachée à la ceinture de la jupette. Y était aussi suspendue une plaque laquée blanc sur laquelle étaient inscrits les mots *Ruse-Bizarre*; celle de l'autre monstre portait les mots *Bizarre-Ruse*.

Sacré grand saint! Il leur prit l'argent, détacha les plaques et retourna vers la cité à grandes enjambées. Arrivé à la résidence, il raconta en détail ce qui s'était passé au prince, aux moines chinois, aux ouvriers et aux officiers de tous rangs.

«Je présume que le plus brillant des trésors est celui de votre serviteur», s'esclaffa Porcet, «puisqu'ils achètent porcs et moutons pour en célébrer l'acquisition par un banquet. Mais comment le récupérer?»

— Allons-y tous les trois. L'argent destiné à l'achat des bêtes, donnons-le aux forgerons et demandons au prince de nous trouver quelques porcs et moutons. Porcet, toi, tu te changeras en *Bizarre-Ruse*, et moi, je me transformerai en *Ruse-Bizarre*. Sablet se fera passer pour le vendeur de bétail. Nous pénétrerons ainsi dans leur repaire, reprendrons chacun notre arme dès que l'occasion s'en présentera, et, après avoir exterminé cette engeance, nous reviendrons ranger nos affaires pour repartir.

— Excellent, le plan est excellent! approuva Sablet en riant, «il ne faut point se mettre en retard. Partons au plus vite!»

Comme prévu, le prince fit en effet acheter par son majordome sept ou huit porcs et quatre ou cinq moutons.

Les trois prirent congé du Maître afin d'exercer leurs grands pouvoirs magiques hors les murs.

«Frangin», objecta Porcet, «comment veux-tu que je me transforme à l'image de *Bizarre-Ruse*, que je n'ai jamais vu?»

— Je l'ai immobilisé par ma méthode de fixation : il ne se réveillera pas avant demain. Je me souviens de son aspect : lève-toi, je vais t'expliquer comment te transformer, comme ceci, comme cela... C'est bon, c'est tout à fait lui.»

Récitant une incantation tandis que Singet soufflait de son haleine magique, l'idiot se transforma donc en un instant en l'image exacte de *Bizarre-Ruse*. Singet se changea en *Ruse-Bizarre*, dont il portait d'ailleurs la plaque. Sablet



Sablet s'habilla en vendeur de petit bétail.

s'habilla en vendeur de petit bétail. Poussant le troupeau, ils montèrent sur la grand-route, se hâtant droit vers la montagne. Ils atteignirent bientôt une combe où ils tombèrent sur un petit monstre. Il offrait un visage des plus horribles. Voyez plutôt

Ses deux yeux, billes brillantes comme des lanternes, sa tête hérissée de poils roux, comme si elle était en feu. Auge renversée, son nez conduit à une bouche tordue d'où sortent des dents pointues.

Ajoutez à cela des oreilles fourchues, un front enfoncé et une face enflée et bleuâtre. Il portait une robe jaune clair et, aux pieds, une paire de sandales de paille de roseau : imposant comme une divinité de malheur, pressé comme un fantôme mauvais.

Le monstre serrait sous son aisselle gauche un coffret à cartes d'invitation, laqué en plusieurs couleurs. Il accueillit Singet et ses deux compagnons en les interpellant : « Vous voilà, Bizarre, Ruse ! Vous en avez acheté combien ? »

— Le troupeau qu'on pousse, tu ne le vois donc pas ? rétorqua Singet.

— Qui c'est celui-là ? demanda le monstre en se tournant vers Sablet.

— C'est le marchand qui nous vend les porcs et moutons. Comme il nous manquait quelques taëls, on l'amène chez nous. Où vas-tu ?

— Je vais au mont des Nœuds-de-Bambou inviter leur grand roi à la réunion de demain.

— Il y aura combien d'invités ? enchaîna Singet.

— Leur grand roi sera invité à présider ; avec le nôtre et ses capitaines, il y aura une quarantaine de personnes.

— Continuons ! » coupa Forcet, « les bêtes s'en vont de tous les côtés. Continuons ! »

— Va les retenir ! Attends que je lui aie demandé la carte pour y jeter un œil », répliqua Singet.

Le prenant pour l'un des siens, le monstre ouvrit la boîte et tendit le message au Novice. Celui-ci le déplia. On lisait :

Nous avons respectueusement préparé un banquet pour célébrer demain matin l'heureuse réunion du râteau. Nous serons honoré de votre visite, si vous voulez bien vous donner la peine de passer la montagne. Nous vous serions extrêmement reconnaissant de nous accorder le bonheur de ne pas y manquer.

À mon ancêtre très respecté l'éminent saint primordial de
Nonuple-Numinosité,

son petit-fils et disciple Lion-Fauve
qui se prosterne cent fois.

Après en avoir pris connaissance, Singet rendit l'invitation au monstre, qui la remit dans la boîte et repartit vers le sud-est.

«Frangin», demanda Sablet, «de quoi parlait la carte?

— C'est une invitation à célébrer la fête du râteau, signée *votre petit-fils et disciple Lion-Fauve qui se prosterne cent fois*. L'invité est le saint primordial de Nonuple-Numinosité.

— Lion-Fauve doit être un lion à poils dorés devenu esprit, j'imagine», répliqua Sablet, «mais qui peut bien être ce saint primordial de Nonuple-Numinosité?»

Porcet se mit à rire : «Il est à moi!

— Et pourquoi serait-il ta chose? rétorqua Singet.

— Parce que le disent les anciens : *Vieille truie galeuse met, à elle seule, le lion à toison d'or en fuite...*»

Tous trois continuèrent à rire et deviser tout en poussant le troupeau. Ils furent bientôt en vue de l'entrée de la grotte Gueule-de-Tigre.

*Cercle émeraude de montagnes autour
Tel une muraille sans faille ni détour.
Les lianes vertes s'accrochent aux fissures,
Des ronces violettes pendent aux échancrures.
Les chants d'oiseaux pénètrent les bois alentour;
L'ombre des fleurs se penche à l'entrée du séjour
Qui ne le cède point à la source aux Pêcheurs¹,
Lieu digne des ermites les plus retirés.*

Comme ils s'approchaient de l'entrée, ils virent cette fois une bande de monstres de tous âges et toutes espèces qui jouaient sous les arbres en fleurs. Dès qu'ils entendirent Porcet ahâner en poussant devant lui le troupeau, ils vinrent tous à sa rencontre se saisir des bêtes, les uns et les autres, pour les ligoter et les coucher. Les cris eurent tôt fait d'alerter à l'intérieur le roi, qui sortit accompagné d'une dizaine de jeunes créatures. «Vous voilà tous les deux! Combien en avez-vous acheté? demanda-t-il.

— Huit porcs et sept moutons, quinze têtes en tout», répondit Singet. «Il faut seize taëls pour les porcs, neuf pour les moutons : il manque cinq taëls, puisque nous

n'en avions emporté que vingt. C'est le marchand : il nous a accompagnés pour chercher l'argent.

— Mes petits, prenez cinq taëls et renvoyez-le, ordonna le roi à ces mots.

— Le marchand est venu chercher l'argent, mais il aimerait aussi voir la fête, ajouta Singet.

— L'impudent ! » s'exclama le roi, envahi par la colère, « il ne te suffit pas de faire les achats demandés, il te faut parler de ce qu'on ne t'a pas demandé.

— Patron, puisque vous avez trouvé des trésors qui sont vraiment uniques au monde, quel mal y a-t-il à le laisser y jeter un petit coup d'œil ? »

Le monstre explosa : « Et toi, tu es plus détestable encore ! Ces trésors, je les ai obtenus de la cité de Yuhua. Si ce marchand les voit, il va en répandre le bruit, chacun le saura. Que ferai-je si jamais le roi vient ici les réclamer ? »

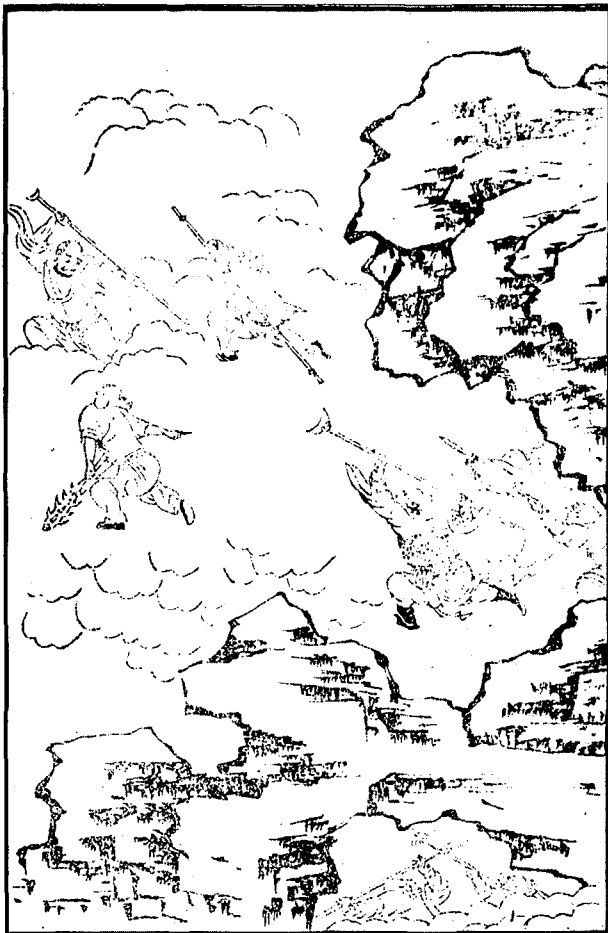
— Mon seigneur, le marchand est d'un coin au-delà du marché du Sud, fort loin de la ville, dont il n'est d'ailleurs pas un habitant. Comment ferait-il pour en répandre le bruit ? Par ailleurs, il a faim et nous n'avons rien mangé. Si vous aviez quelque chose tout prêt, et du vin, ne pourriez-vous lui faire servir de quoi le restaurer avant de le renvoyer ? »

À peine avait-il fini la phrase qu'un petit monstre revenait avec cinq taëls, qu'il tendit à Singet. Celui-ci les remit à Sablet : « Prenez cet argent, marchand, et allons manger quelque chose derrière. »

Prenant son courage à deux mains, Sablet pénétra dans la grotte avec Singet et Porcet. Au centre de la deuxième salle, ils virent le râteau à neuf dents qui trônait sur un autel ; il en émanait une lumière vraiment éblouissante ; contre la paroi, à l'est, était appuyée la trique aux cercles d'or ; le bâton à terrasser les démons se trouvait de l'autre côté. Le monstre-roi les avait suivis : « Marchand, ce qui émet de la lumière, au milieu de la pièce, est le râteau. Regarde tant qu'il te plaît, mais n'en dis mot à qui que ce soit quand tu seras sorti. »

Sablet hocha la tête et remercia.

Aïe ! Le cas de le dire : l'objet qui retrouve son propriétaire, n'a de cesse tant qu'il n'est pas repris ! Lourdaud et irréfléchi comme il l'était, Porcet, à la vue de son râteau, n'était pas d'humeur à raconter sa vie : il s'élança, le saisit, le fit tourner entre ses mains et reprit sa forme



Le monstre brandit son ractoir pour affronter l'ennemi.

originelle : aussitôt de viser le monstre en pleine gueule.

Singet et Sablet s'emparèrent à leur tour de leurs armes, réapparaissant sous leur aspect propre. Devant l'attaque conjointe des trois condisciples, le roi battit précipitamment en retraite pour chercher derrière un râcloir fort particulier, appelé Quatre-Brillances¹, un long manche se terminant par une lame tranchante. Rattrapé dans la cour, il hurla, tandis qu'il bloquait leurs trois armes : « Qui êtes-vous donc pour oser me jouer cette imposture et me dérober les trésors ? »

— Tu vas voir, brigand, tas de poils ! » répliqua Singet, « même pas capable de nous reconnaître ! Nous sommes les disciples du saint moine des terres de l'Est, Tripitaka. Comme nous étions allés jusqu'à la cité échanger nos lettres de créance, les trois fils du sage prince nous avaient accordé la grâce de nous traiter en maîtres afin de s'entraîner dans les arts martiaux. Ils ont donc fait fabriquer des armes sur le modèle des nôtres. Comme on les avait laissées dans la cour, tu en as profité, infect brigand, pour les voler nuitamment. Et c'est nous que tu accuses de vol et imposture ! En garde ! On va te les faire déguster, chacune de nos armes ! »

Le monstre brandit son râcloir pour affronter l'ennemi. La bataille, commencée dans la cour, se poursuivit jusque devant l'entrée. Voyez les trois moines serrant de près le monstre. Quel combat !

La trique sifflait comme le vent, le râteau pleuvait comme la pluie. La canne à terrasser les êtres pervers emplissait le ciel de brumes colorées, le râcloir Quatre-Brillances y traçait des nuages moirés. On dirait trois immortels transmutant l'élixir suprême, dans l'éclat du feu et la luminescence de nuées qui jettent la panique parmi les dieux et les démons.

Le Novice démontre la haute capacité de sa puissance. Quelle impudence d'avoir volé ces trésors ! Porcet, l'amiral des Roseaux-Célestes, manifeste une divine pénétration ; le général Sablet est d'une vaillance plus belle encore. Les trois frères en plein accord avaient combiné le stratagème qui porte la bataille dans la grotte même. Force et astuce ne manquent à l'ogre redoutable : entre les quatre preux, la partie est égale.

Ils se battent jusqu'à ce que le soleil tourne à l'ouest, et que, ses forces s'amollissant, la créature perverse ne puisse résister plus longtemps.

Longtemps s'était prolongé le combat sur le mont Tête-de-Léopard. Comme il ne se sentait plus capable de soute-

nir les assauts de ses ennemis, le monstre se tourna vers Sablet en hurlant : « Prends garde au râcloir ! » Le temps de l'esquiver, ce dernier le laissait en profiter pour s'échapper vers le sud-est, porté par le vent. Comme Porcet s'apprêtait à le pourchasser, Singet lui cria : « Laisse-le donc partir. *Ne poursuis brigand aux abois*, dit l'adage. Coupons-lui plutôt la retraite ! »

Porcet acquiesça.

Tous trois pénétrèrent dans la grotte et massacrèrent entièrement la centaine de monstres qui s'y trouvaient, grands ou petits. C'étaient en fait des tigres, loups, léopards, panthères, cerfs et chamois. Puis le grand saint usa de moyens magiques pour tout emporter : les objets précieux de peu de volume, les carcasses des morts et le petit bétail qui y avait été poussé. Sablet alla chercher du bois sec pour mettre le feu, que Porcet activait en se servant de ses deux oreilles comme d'un éventail : tout fut consumé en un instant, tandis que le butin était envoyé aux autorités de la cité.

Les portes de la ville étaient alors encore ouvertes et personne ne s'était couché. Le prince, ses fils et Tripitaka attendaient anxieusement dans le pavillon du Séchage-de-la-Gaze, lorsqu'ils entendirent dans la cour le bruit sourd des carcasses et autres objets qui y étaient déversés, puis l'exclamation, en chœur : « Maître, nous revenons triomphants ! » Son Altesse les remercia par des salutations répétées. Le Vénérable débordait de joie. Comme les trois jeunes princes s'agenouillaient, Sablet les releva de sa main : « Ne nous remerciez pas. Venez plutôt voir les prises.

— D'où viennent toutes ces choses ? demanda le prince.

— Ces carcasses sont celles de tigres, loups, léopards, cerfs et chamois, esprits devenus monstres. Nous avons repris nos armes et opéré une sortie en combattant le vieux monstre, qui est un lion à toison d'or. Il a lutté jusqu'au soir avec le râcloir *Quatre-Brillances*, puis, vaincu, s'est enfui vers le sud-est. Nous n'avons pas cherché à le poursuivre, mais à lui couper la retraite en massacrant ses troupes et en ramenant le butin que voici.

Le prince était partagé entre la joie et l'inquiétude : il se réjouissait de la victoire, mais redoutait la vengeance du monstre un prochain jour.

«Que Votre Altesse se rassure», ajouta Singet en souriant, «j'y ai mûrement réfléchi et saurai prendre les mesures appropriées. Nous ne partirons pas avant d'avoir réglé l'affaire une fois pour toutes, de sorte qu'aucun mal ne puisse en résulter pour vous à l'avenir. Quand nous y sommes allés, dans l'après-midi, nous sommes tombés sur un petit diable aux cheveux roux qui portait des lettres d'invitation. J'ai lu sur l'un de ses cartons le nom de son grand-père et sa signature, Lion-Fauve. Vaincu, il est sûrement allé le consulter. Ils reviendront certainement demain matin chercher leur revanche. Nous vous les éliminerons alors définitivement.»

Le prince remercia et fit servir un repas maigre. Après avoir mangé, maître et disciples se retirèrent pour dormir et, de cela, le récit ne dira rien de plus.

Revenons au monstre qui, en effet, s'était dirigé vers le sud-est pour rejoindre le mont Nœuds-de-Bambou, où se trouvait une grotte du nom de Neuf-Méandres. Le saint primordial de Nonuple-Numinosité était son grand-père. Après s'être laissé porter par le vent toute la nuit, le petit-fils arriva à l'entrée de la grotte aux alentours de la cinquième veille¹. Il frappa à la porte avant d'entrer.

«Votre Majesté», s'étonna le petit monstre à sa vue, «Face-Bleue est venu hier soir porter l'invitation et Monseigneur l'a retenu pour la nuit dans l'intention de se rendre avec lui à la fête du râteau ce matin. Pourquoi venez-vous à votre tour l'inviter de si bonne heure?

— Pénible à dire, bien pénible, mais la fête ne pourra pas avoir lieu.»

Ils échangeaient ces propos lorsque parut Face-Bleue : «Votre Majesté, pourquoi cette visite? Monseigneur devait se rendre à la réunion avec moi dès qu'il serait levé.»

Le monstre était dans un tel état d'agitation qu'il se contenta d'un geste de dénégation de la main, sans dire un mot.

Un moment plus tard, le vieux monstre se levait et les faisait appeler. Le petit-fils lâcha son arme pour le saluer jusqu'à terre, sans pouvoir retenir les larmes qui roulaient sur ses joues.

«Mon sage petit-fils, alors que tu m'as adressé hier un message me priant de me rendre ce matin à la réunion, tu viens maintenant en personne. Qu'est-ce qui te chagrine et te contrarie tant?

— Comme je me promenais au clair de lune la nuit précédente» expliqua le monstre en se prosternant, «j'ai remarqué une lumière qui montait de la cité de Yuhua, illuminant le ciel. Je me suis précipité pour voir : c'était l'éclat qu'émettaient trois sortes d'armes dans la cour de la résidence princière, un râteau doré à neuf dents, une canne précieuse, et une trique cerclée d'or. Je les ai aussitôt emportées par magie et ai décidé de célébrer l'événement par un banquet nommé "joyeuse réunion du râteau". J'avais fait acheter porcs, moutons, fruits et autres produits pour ce festin auquel je vous avais convié en pensant vous faire partager le plaisir de la fête. Mais après avoir envoyé Face-Bleue porter l'invitation, j'ai vu revenir ceux que j'avais chargés d'acheter le bétail, avec le marchand qui le leur avait vendu et venait chercher l'argent. Il tenait absolument à voir les préparatifs du banquet, mais je ne le lui ai pas permis, car votre petit-fils craignait qu'il n'ébruât la chose. Ensuite, il s'est plaint d'avoir faim et je l'ai donc invité à passer derrière manger quelque chose. Quand ils sont entrés et ont vu les armes, ils ont déclaré que c'était les leurs, chacun s'emparant de la sienne et se montrant sous son aspect véritable : l'un, un moine velu avec la gueule du duc du Tonnerre, l'autre, un bonze au long groin et aux larges oreilles, le troisième, bonze à la mine et au teint sombres. Ils se sont tous les trois jetés sur moi sans autre explication. Il m'a fallu quérir en toute hâte mon râcloir Quatre-Brillances pour les affronter et leur demander qui ils étaient pour oser me jouer cette imposture. Ils ont déclaré être les disciples du moine chinois envoyé en mission à l'Ouest par les grands Tang des terres de l'Est; passant par cette cité pour échanger leurs lettres de créance, ils avaient été retenus par les fils du prince qui voulaient étudier les arts martiaux. J'avais volé, disaient-ils, les armes qu'ils avaient déposées dans la cour pour en faire faire la copie. Je ne sais comment s'appellent ces trois bonzes, mais ils sont vraiment très forts. À un contre trois, j'ai dû m'enfuir et me réfugier chez vous, grand-père. J'espère que vous dégainerez pour me prêter assistance et me vengerez en capturant ces bonzes, si vous éprouvez quelque affection pour votre petit-fils.

— C'était donc ça», répondit le vieux monstre en souriant, au bout d'un long moment de réflexion; «mon sage petit-fils, tu as eu tort de les provoquer.

— Qui sont-ils, le savez-vous, grand-père?

— Celui à long groin et larges oreilles est Porcet Huit-Défenses. Sablet le Bonze est l'individu à sombre mine. Quant à ces deux-là, passe encore. Mais celui au visage velu qui a la gueule du duc du Tonnerre, et se nomme Singet le Novice, ses pouvoirs sont vraiment immenses. Il y a cinq cents ans, lorsqu'il avait provoqué cet énorme raffut aux palais du ciel, cent mille soldats célestes n'ont pu en venir à bout. D'ailleurs, il adore vous chercher noise. Fouiller les montagnes, retourner les mers, fracturer les grottes, enlever les citadelles, c'est un chef quant à provoquer les calamités! Comment as-tu pu songer à t'y froter! C'est bon, je vais avec toi capturer ces gars-là ainsi que le prince de Yuhua pour te soulager la bile.»

À ces mots, le monstre se prosterna pour exprimer sa gratitude.

Le vieux convoqua sur l'heure Lion-Gibbon¹, Lion-des-Neiges, Griffon², Hippogriffe³, Mate-Belette⁴ et Mord-Éléphant, qui étaient tous ses petits-fils. Chacun se munit d'armes acérées ou tranchantes et, Lion-Fauve en tête, s'élancèrent droit vers le territoire du mont Tête-de-Léopard, portés par une violente tornade. Ils s'en approchaient lorsqu'une odeur de feu et de fumée leur chatouilla les narines; puis, ils entendirent des sanglots. Leur attention éveillée, ils se rendirent compte que c'étaient Ruse-Bizarre et Bizarre-Ruse qui appelaient désespérément leur maître et seigneur.

Le monstre s'approcha et leur cria : «Êtes-vous des vrais ou des faux?» Les deux créatures tombèrent à genoux et se prosternèrent en retenant leurs larmes : «Comment serions-nous des faux? Hier à cette heure, nous avons pris de l'argent pour acheter des porcs et des moutons et nous passions la vallée à l'ouest de la montagne, lorsque nous sommes tombés sur un bonze, à la face velue et gueule de duc du Tonnerre; il nous a craché dessus : aussitôt, nous nous sommes sentis les jambes molles et la bouche dure, incapables de prononcer un mot ou de bouger d'un pas. Il nous a renversés, nous a dérobé l'argent et a emporté les plaques d'identité. Nous venons de nous réveiller de ce profond engourdissement. Quand nous sommes arrivés chez nous, l'incendie n'était pas encore éteint, mais tous les bâtiments avaient brûlé. Vous aviez disparu ainsi que

nos chefs de tous rangs. Voilà pourquoi nous sanglotons, en proie à la désolation. Nous ne savons toujours pas comment le feu a pris.»

À ce récit, le monstre ne put se retenir de trépigner des deux pieds, de hurler à faire trembler le ciel et de répandre un flot de larmes.

«Les infâmes têtes chauves! Comment ont-ils pu commettre pareilles vilenies! Incendier ma résidence, brûler ma toute belle, anéantir tout ce que je possédais! J'en mourrai de fureur, j'en mourrai!»

Le vieux monstre le fit chercher par Lion-Gibbon : «Sage petit-fils, au point où nous en sommes, la colère ne sert de rien. Garde plutôt ton énergie en vue de la capture de ces bonzes dans la cité.»

Le monstre ne semblait guère disposé à renoncer aux lamentations : «Seigneur, ce domaine, je ne l'ai point bâti en un jour! Maintenant que ces tondues l'ont complètement détruit, à quoi bon vivre?»

Il se leva tant bien que mal et se serait fracassé le crâne contre la paroi rocheuse si Lion-des-Neiges, Lion-Gibbon et les autres ne l'en avaient empêché et dissuadé avec véhémence. Quittant ces lieux sur l'heure, tous se hâtèrent vers la ville.

La tornade grondait dans un brouillard épais qui se rapprochait dangereusement, semant la panique dans les faubourgs. Tirant les garçons, serrant les filles, les gens terrifiés fuyaient vers la ville, sans se soucier de leur biens et propriétés. Quand ils furent entrés, on ferma les portes.

On annonça à la résidence du prince : «Malheur, malheur!»

Le prince, Tripitaka et ses compagnons étaient occupés à manger au pavillon de Séchage-de-la-Gaze, lorsque cette nouvelle parvint à leurs oreilles. Ils sortirent s'informer.

«Une foule de monstres s'approchent de la ville, crachant du brouillard et soulevant la tempête qui fait voler le sable et roule les pierres...»

«Que faire? s'écria le prince alarmé.

— Rassurez-vous tous, rassurez-vous!» leur répondit Singet en riant, «ce n'est que le monstre de la grotte Gueule-de-Tigre qui, vaincu hier, s'est enfui au sud-est pour rameuter son grand-père et quelques autres. Nous allons à leur rencontre, moi et mes frères.» Il recommanda

de veiller à ce que les portes fussent fermées et de lever des hommes pour garder les murailles.

Le prince fit effectivement fermer la ville et monter des soldats sur les remparts. Père et fils faisaient l'appel dans la plus haute tour, bannières déployées à cacher le soleil, tandis que les coups de canon se succédaient dans le ciel¹. Entre nuages et brumes, Singet et ses deux compagnons quittèrent la ville, à la rencontre de l'ennemi. Le cas de le rappeler :

*Par la perte des armes de la sagesse,
Soudainement attaque l'armée perverse.*

Si vous ne savez, en fin de compte, comment se termina la bataille, écoutez donc la séance qui suit.

CHAPITRE XC

OU MAÎTRES ET LIONS, DONNANT ET RECEVANT,
RETOURNENT À L'UNITÉ,
VIOLER LA VOIE, CAPTER MÉDITATION
APAISE NONUPLE-NUMINOSITÉ².

Le récit nous a conté comment le grand saint était sorti de la ville avec Porcet et Sablet à la rencontre de l'ennemi. Face à face, ils découvrirent que la bande de monstres était des lions de tous poils : Lion-Jaune en tête, Griffon et Mord-Éléphant à gauche, Hippogriffe et Mate-Belette à droite, Lion-Gibbon et Lion-des-Neiges à l'arrière-garde. Au centre se tenait un lion à neuf têtes, à ses côtés Face-Bleue, une bannière de brocart brodé en main. Ruse-Bizarre et Bizarre-Ruse agitaient de part et d'autre des étendards rouges. Ainsi étaient-ils rangés en parfait ordre de bataille dans une courbe³.

Avec son agressivité de lourdaud, Porcet s'approcha et se mit à les invectiver : « Voleur de trésors, brigand de monstre ! Où es-tu allé chercher cette bande de tas de poils ?

— Maudit voyou tondu ! » répliqua Lion-Fauve en grinçant des dents, « vous m'avez attaqué à trois contre un, hier, et je me suis enfui, vous laissant l'avantage, dont vous

auriez dû vous contenter. Pourquoi avoir poussé la cruauté jusqu'à incendier ma résidence, ravager mon domaine de la montagne et détruire mon clan? Je vous en garde rancune plus profonde que la mer. En garde! Tâtez de mon râcloir!»

Le brave Porcet! Il brandit son râteau. Tous deux étaient aux prises sans que l'un l'emportât sur l'autre, lorsque se précipitèrent à la rescousse Lion-Gibbon, qui faisait tourner une sorte de chausse-trappe de fer¹, et Lion-des-Neiges qui maniait un fouet triangulaire².

«Vous venez à point!» leur cria Porcet. Et, avec une parade à l'horizontale, le voilà qui fonce en avant et fait front de toutes parts.

De son côté, Sablet brandit en hâte sa crosse à terrasser les démons et se porte à son secours. Puis surgirent ensemble Griffon avec Hippogriffe et Mord-Éléphant avec Mate-Belette. Ils furent arrêtés par Singet, qui maniait la trique cerclée d'or. Griffon se servait d'une massue, Hippogriffe d'un marteau de bronze, Mord-Éléphant d'une lance d'acier et Mate-Belette d'une hache de guerre. Sept lions contre trois féroces bonzes : quelle bataille!

*Massue, marteau, lance, hache et triangulaire,
Râcloir Quatre-Brillances et bleuets de fer :
Sept lions, aux sept armes tranchantes et meurtrières,
Encerclent trois moines et poussent cris de guerre.
Mais la crosse de Sablet n'a pas son pareil,
La longue trique cerclée d'or fait merveille.
Porcet semble emporté par un vent de folie,
Son râteau rutilant scintille, éblouit.
Se couvrant devant, parant par-derrière,
Chacun sait montrer sa valeur guerrière.
Sur les remparts, avec bravoure entière,
Les princes font battre tambour qui rend cœur fier.
Ils balancent et repoussent des tours sévères,
Et se battent à obscurcir ciel et terre.*

La bande de monstres avaient combattu Singet et ses deux compagnons la moitié de la journée. Le soir tombait. La bouche écumante, Porcet commençait à se sentir les jambes molles : il fit une feinte de son râteau, rompit le combat et s'enfuit.

«Où vas-tu? En garde!» lui crièrent Lion-des-Neiges et

Lion-Gibbon. L'idiot ne sut esquiver le coup de fouet triangulaire, qui l'atteignit à la colonne vertébrale. Il s'effondra, incapable de grogner autre chose que : « Fini! Fini! »

Les deux monstres le traînèrent devant le lion à neuf têtes en le tirant par la touffe de soies et la queue. « Nous en avons attrapé un, grand-père », annoncèrent-ils.

Ils n'avaient pas fini leur phrase que Sablet et Singet étaient mis à leur tour en déroute. Les monstres s'étaient déjà lancés à leur poursuite, lorsque Singet s'arracha une touffe de poils, les mâchonna et leur cria de se transformer en une centaine de petits Singets qui, faisant cercle, empêtrèrent Hippogriffe, Griffon, Mord-Éléphant, Mate-Belette et Lion-Fauve. Sablet et Singet revinrent alors à l'attaque. À la nuit, ils avaient capturé Griffon et Hippogriffe, mis en fuite Mate-Belette et Mord-Éléphant.

Quand Lion-Fauve vint l'apprendre au vieux monstre, celui-ci, considérant la perte des deux lions, recommanda de ligoter Porcet sans lui faire de mal :

« Attendons qu'ils nous rendent nos deux compagnons pour leur restituer Porcet. S'ils poussent l'inconscience jusqu'à occire les nôtres, Porcet le payera de sa vie. »

Ce soir-là, les monstres se reposèrent dans les faubourgs de la ville, où nous les laisserons.

Revenons à Singet, qui fit porter près des murs les esprits-lions. À leur vue, le prince donna l'ordre d'ouvrir l'une des portes et dépêcha vingt à trente sergents avec des cordes pour ligoter les lions et les transporter en ville. Le grand saint récupéra ses poils magiques et monta avec Sablet voir Tripitaka dans la tour.

« Quelle terrible bataille! » s'exclama celui-ci, « savez-vous si Conscient-de-ses-Capacités a gardé la vie? »

— Rien ne lui arrivera! » répliqua Singet, « comme nous avons capturé ces deux monstres, il est sûr qu'il ne lui sera fait aucun mal. Garrottez-les bien, nous les échangeons demain matin contre Porcet. »

— Maître », lui demandèrent les trois jeunes princes en se prosternant devant lui, « au début du combat, vous étiez unique, mais quand vous êtes revenu après avoir simulé la fuite, vous étiez plus de cent. Comment avez-vous fait? Mais, lorsque vous avez capturé les monstres et les avez ramenés près de la cité, vous êtes redevenu un. Quelle sorte de magie est-ce là? »

— J'ai quatre-vingt-quatre mille poils sur le corps», répliqua en riant Singet, «d'un seul poil je tire dix exemplaires de ma personne et ces dix peuvent devenir cent, soit des billions et milliards de transformations : c'est la magie de la démultiplication de la personne au-delà du corps.»

Les fils du prince s'inclinèrent chacun jusqu'à terre, puis fut servi le repas maigre qu'ils partagèrent en haut du beffroi.

Il y avait lanternes et bannières à chaque créneau, tandis que retentissaient gongs, tambours et crécelles; flèches, canons et cris scandaient en outre les veilles.

Ce fut bientôt le retour de l'aube. L'ancien convoqua Lion-Fauve pour lui communiquer le plan qu'il avait arrêté : «Vous autres, faites de votre mieux afin de capturer Singet et Sablet, pendant que j'entrerai secrètement dans la citadelle par la voie des airs, afin de m'emparer du moine chinois ainsi que du prince et de ses fils. Je les emporterai à la grotte de Nonuple-Numinosité dans l'attente de votre retour triomphal.»

Se conformant à ces dispositions, Lion-Fauve prit la tête de Lion-Gibbon, Lion-des-Neiges, Mord-Éléphant et Mate-Belette et les conduisit, chacun en armes, jusqu'aux abords de la cité, dans la tornade et les tourbillons de brouillard, afin de provoquer l'ennemi au combat.

Singet et Sablet avaient sauté par-dessus la muraille et lançaient des invectives à tue-tête : «Maudites canailles! Rendez-nous notre frère Porcet avant qu'il ne soit trop tard! On vous laissera la vie sauve. Sinon, vous serez écrasés, réduits en miettes!»

Sans souffrir la moindre discussion, les monstres se lancèrent tous ensemble à l'attaque. Singet et son compagnon devaient chacun user d'astuce pour tenir à distance cinq lions. Ce fut un combat bien différent de celui de la veille :

Une tornade violente râcle la terre rageusement, un épais brouillard noir couvre de son voile le ciel : roulent les pierres, vole le sable, s'abattent les arbres. La peur gagne jusqu'aux tigres et loups, jusqu'aux dieux et diables. La lance féroce et la hache brillante ne connaissent pas plus la pitié que la trique, le râcloir ou le marteau de bronze. Ils auraient voulu avaler Singet tout cru, capturer Sablet vivant.

C'est que le grand saint manie son arme avec une adresse merveilleuse. Et la canne de Sablet est fameuse bien au-delà des palais du ciel. Cette

fois, ils ont mobilisé leurs vastes pouvoirs magiques pour se couvrir de gloire et nettoyer l'Ouest des monstres.

Tandis que les cinq lions de tous poils menaient le combat contre Singet et Sablet à son point crucial, le vieux monstre, monté sur un nuage noir, s'élançait vers le beffroi. Il lui suffit d'une secousse de ses têtes pour jeter la panique parmi les officiers de tous grades sur les remparts qu'ils abandonnaient avec les hommes de garde. Ils le laissèrent entrer dans la tour où, la gueule ouverte, il happa Tripitaka ainsi que les princes, père et fils et, revenant dans la courbe, emporta du même coup Porcet. C'est qu'il avait neuf têtes et autant de bouches : dans l'une il tenait Tripitaka, dans l'autre il serrait Porcet, et les quatre princes dans quatre autres. Les six personnes occupaient six gueules : il lui en restait trois pour crier : « Je vais en avant ! »

À voir leur grand-père s'en retourner triomphant, les cinq lions redoublèrent, tout un chacun, de pugnacité.

Aux cris et vociférations qui s'élevaient des remparts, Singet comprit qu'il était tombé dans le panneau : il avertit Sablet d'avoir à se tenir sur ses gardes, s'arracha tous les poils du bras, les mâchonna consciencieusement et les transforma en milliers et centaines de petits Singets qui se lancèrent à l'attaque, culbutant Lion-Gibbon, prenant vivant Lion-des-Neiges, capturant Mord-Éléphant, renversant Mate-Belette et battant à mort Lion-Fauve. Toutefois, dans la mêlée et la confusion du retour à la citadelle, Face-Bleue ainsi que Bizarre-Ruse et Ruse-Bizarre réussirent à s'échapper.

Les officiers qui observaient l'évolution de la bataille du haut des remparts firent à nouveau ouvrir les portes, ligoter et transporter les cinq lions à l'intérieur des murs. Avant même qu'ils en eussent disposé, apparut la reine, sanglotante. Elle se tourna vers Singet, le salua et lui apprit :

« Ô divin maître, Leurs Altesses, père et fils, ainsi que votre maître ont perdu la vie. Que va devenir la cité orpheline ? »

— Ne vous faites point de souci, sage reine », répondit le grand saint après avoir récupéré ses poils et lui avoir rendu son salut, « comme nous avons capturé les sept lions, il y a tout lieu de penser qu'il ne fera aucun mal à

Leurs Altesses et à notre maître, quand bien même il ait trouvé moyen de les emporter. Demain de très bonne heure, nous irons tous les deux à son repaire : je vous garantis que nous le saisirons et vous rendrons les quatre princes.»

À ces mots, la reine et toutes les dames du palais se prosternèrent devant Singet : «Puisse la vie de Leurs Altesses être préservée et leur règne consolidé!»

Ces vœux prononcés, elles retournèrent chacune à son palais, retenant leurs larmes.

Singet donna ces instructions aux officiers concernés : «Écorchez Lion-Fauve, que nous avons tué. Garrottez solidement les six autres lions. Apportez-nous un repas maigre : nous dormirons après avoir mangé. Ne vous inquiétez pas, vous tous. Rien n'arrivera, je vous le garantis.»

Le lendemain, le grand saint emmena Sablet sur un nuage qui les déposa bientôt au sommet du mont Nœuds-de-Bambou. Quelle montagne majestueuse leur apparaissait du haut de leur nuage ! On voyait

Une rangée de pics rudes et escarpés. Au fond du ravin gargouillent les eaux d'un torrent ; au pied de la falaise abrupte s'étend le brocart de fleurs odorantes. Le vieux chemin serpente sous les cimes étagées.

Ab ! vraiment : la grue est la seule compagne du pin et le nuage qui s'en va laisse la roche sans soutien.

Le gibbon noir à la recherche de fruits se tourne vers la lumière ; cerfs et biches qui broutent les fleurs se plaisent à la chaleur du soleil. Au près du délicat chant du phénix bleu, les entrelacs de la voix du loriot paraissent grossiers.

Au printemps, pêchers et pruniers rivalisent de charme ; en été, la luxuriance du saule le dispute à celle du sophora. À l'automne s'étendent les tapis de fleurs jaunes ; l'hiver, volent les flocons de neige. La beauté de la saison aux quatre époques et huit fêtes¹ ne le cède en rien aux paysages merveilleux des îles d'immortels².

Tandis qu'ils contemplaient le paysage du haut de la montagne, ils aperçurent Face-Bleue, un bâton court à la main, qui courait à la sortie d'un vallon.

«Où vas-tu ?» lui cria Singet, «me voilà !»

Terrifié, le petit monstre fit une culbute et dévala la pente. Tous se lancèrent à sa poursuite, mais il avait disparu. Quelques pas de plus les menèrent à la résidence troglodyte. Les deux vantaux de pierre veinée de l'entrée



« Cherchez-moi des cordes ! »

étaient solidement fermés. Sur le fronton, une dalle horizontale portait dix gros caractères gravés en style calligraphique régulier : *Grotte aux Neuf-Méandres-Courbes-et-Torses du Mont Nœuds-de-Bambou de Mille-Merveilles.*

Le petit monstre était en effet entré dans la grotte par la porte qu'il avait refermée. Il était allé prévenir l'ancien : « Seigneur et père, les deux bonzes sont revenus.

— Est-ce que tes grands rois sont arrivés, Lion-Gibbon, Lion-des-Neiges, Mord-Éléphant et Mate-Belette?

— Je ne les ai pas vus. Il n'y avait que ces deux bonzes qui scrutaient l'horizon du haut de la montagne. Dès que je les ai aperçus, je suis rentré en courant et, comme ils me donnaient la chasse, j'ai refermé la porte avant de venir.»

À cette réponse, le vieux monstre baissa la tête sans dire un mot. Au bout d'un moment, les larmes jaillirent de ses yeux. Il s'écria : « Misère ! Mon petit-fils Lion-Fauve est mort ! Lion-Gibbon et les autres ont tous été capturés et traînés dans la citadelle par les bonzes. Comment les venger? »

Ligoté dans un coin en compagnie des princes et de Tripitaka, Porcet souffrait mille morts. Quand il entendit le vieux monstre dire que ses petits-fils avaient été faits prisonniers, il s'en réjouit intérieurement et murmura : « Maître, ne craignez rien, princes, ne vous tourmentez pas ! Mes condisciples ont remporté la victoire, capturé les monstres et viendront ici nous chercher et délivrer. »

À peine avait-il prononcé ces paroles qu'il entendit l'ancien donner des ordres : « Mes petits, montez la garde avec vigilance, pendant que je sors m'emparer des deux bonzes et infliger à tous le châtement qu'ils méritent. »

Le voilà qui s'avance à grandes enjambées, sans endosser d'armure ni porter d'arme. On entendait les vociférations de Singet. Il ouvrit les portes toutes grandes et, sans un mot, se précipita sur le Novice. Tandis que ce dernier maniait la trique de fer pour lui barrer le passage, Sablet faisait tourner son bâton, prêt à frapper.

Le vieux monstre se contenta de secouer la tête et huit autres surgirent à gauche et à droite, gueules ouvertes, toutes en même temps. Il cueillit gentiment Singet et Sablet entre les dents et, les ramenant dans la grotte, ordonna : « Cherchez-moi des cordes ! »

Bizarre-Ruse et Ruse-Bizarre, ainsi que Face-Bleue, qui

avaient réussi à s'échapper la nuit précédente, en apportèrent aussitôt et ligotèrent solidement les deux pèlerins.

«Maudit singe!» s'écria le vieux monstre, «tu as capturé sept de mes petits-fils, mais je détiens maintenant quatre bonzes et quatre princes, assez à mettre dans la balance contre la vie de mes enfants. Mes petits, choisissez une canne de saule avec des épines pour infliger à ce macaque une bonne raclée sur la tête et venger en partie la mort de mon petit-fils Lion-Fauve.»

Chacun des trois petits monstres se tailla un bâton de saule et s'appliqua à frapper le Novice. Or le corps de Singet avait été forgé et trempé : les coups lui faisaient l'effet de chatouillis. Il ne poussait pas le moindre cri, indifférent à leurs efforts redoublés. Porcet, Tripitaka et les princes en avaient la chair de poule. Les cannes eurent tôt fait de se casser.

Ils frappèrent jusqu'au soir, sans compter les coups. Fort mal à l'aise de le voir ainsi roué de coups, Sablet proposa d'en prendre une centaine à sa place.

«Patience!» lui répondit le vieux monstre, «ton tour viendra demain. Vous serez tous battus les uns après les autres.

— Ce sera donc mon tour après-demain», haleta Porcet.

Comme le soir tombait, le vieux monstre ordonna : «Arrêtez-vous, mes petits! Allumez les lampes et restaurez-vous un peu. Laissez-moi me retirer dans mon antre de Nuées-de-Brocart pour piquer un somme. Vous trois qui avez tant souffert, montez la garde avec vigilance. Nous recommencerons à les battre demain matin.»

Les trois petits monstres apportèrent des lampes et recommencèrent à taper sur le crâne de Singet avec des cannes de saule : on aurait dit des castagnettes entrechoquées, *tic-tic-tac, tac-tic-tic*, tantôt rapide, tantôt plus lent. La nuit s'avancant, tous finirent par s'endormir.

Usant de son habituelle magie pour s'échapper, Singet réduisit la dimension de son corps, se glissa hors des liens, secoua sa fourrure, rectifia sa tenue et tira de son oreille la trique, à laquelle il donna, d'une simple rotation, la grosseur d'un seau. La barre avait deux toises de longueur. Il se tourna vers les trois petits monstres : «Créatures immondes, vous avez battu votre seigneur et père tout votre souïl, mais il ne s'en porte pas plus mal. Votre

grand-papa aimerait vous forcer à tâter un peu de ce bâton-là, pour voir l'effet que ça vous fait.»

Il leur en donna une légère tape, qui les réduisit tous trois en chair à pâté. Puis il tira la mèche de la lampe avant de dénouer les liens de Sablet. Porcet, qui n'en pouvait plus d'être garrotté, se mit à pousser de hauts cris : «J'ai les mains et les pieds enflés, frangin! Et ce n'est pas moi que tu délies le premier!»

La protestation de l'idiot eut tôt fait de réveiller le vieux monstre. Se dressant sur son séant comme mû par un treuil, il s'écria : «Qui délie...?»

Singet souffla aussitôt la lampe et, sans plus se soucier de Sablet ou des autres, brisa à coups de trique plusieurs portes pour s'enfuir.

Arrivé dans la salle principale, le monstre appela : «Mes petits, comment se fait-il qu'il n'y ait plus de lumière? Personne ne s'est échappé?»

Nul ne répondait. Il répéta la question : aucune réponse. Il alla chercher de la lumière et vit trois tas de chair ensanglantée écrasés contre le sol. Les princes, Tripitaka et Porcet étaient toujours là, mais Singet et Sablet manquaient. Il alluma une torche et, se lançant à leur poursuite, aperçut Sablet qui se tenait debout, le dos collé au mur, sous une galerie. Il le saisit, le jeta contre le sol et le ligota de nouveau. Il repartit à la recherche de Singet, mais, à la vue des portes brisées, comprit qu'il s'était échappé à l'extérieur. Renonçant à le rattraper, il se mit à réparer les portes tant bien que mal afin de protéger ses biens.

Bref, revenons à Singet : sorti de la grotte aux Neuf-Méandres, il chevaucha un nuage et s'en retourna d'une traite à la cité de Yuhua. Il fut accueilli dans les airs par les divinités locales et les dieux tutélaires de la ville. «Pourquoi avez-vous attendu cette nuit pour venir me voir? leur lança le grand saint.

— Comme vous étiez retenus par un prince sage, nous n'osions pas vous déranger. Mais sachant maintenant que le prince est tombé sur des démons que combat le grand saint, nous sommes venus vous présenter nos respects.»

Singet reprenait ses reproches, lorsqu'il vit s'agenouiller devant lui le révélateur Tête-d'Or, les six capitaines du jour et les six de la nuit; ils amenaient prisonnier un *tudi*¹ : «Grand saint, nous avons arrêté ce ruffian local².

— Pourquoi venir faire du raffut ici, au lieu de protéger mon maître au mont Nœuds-de-Bambou? tonna Singet.

— Grand saint, le monstre a repris le général des Rideaux-Roulés¹ et l'a garrotté comme il l'était avant votre fuite. Voyant combien était grande sa force magique, nous vous avons amené le *tudi* du mont Nœuds-de-Bambou. Il connaît les origines du monstre. Interrogez-le donc, de façon à prendre les dispositions appropriées pour tirer du malheur le saint moine et le sage prince.»

Singet se réjouit fort de l'apprendre.

Le *tudi* se prosterna en tremblant avant d'exposer : «Le vieux monstre est descendu sur cette montagne il y a deux ans. La grotte aux Neuf-Méandres servait d'autre aux six lions. À l'arrivée du vieux monstre, ils lui ont prêté l'hommage dû à un ancêtre. Ce dernier est un lion à neuf têtes qui s'est fait appeler saint primordial de Nonuple-Numinosité. Si vous souhaitez l'éliminer, il faut vous rendre à l'Est extrême, au palais de la Falaise-Merveilleuse, et prier son maître de venir. Lui seul pourrait le soumettre. Pas question de le capturer pour qui que ce soit d'autre.»

Singet, à ces mots, réfléchit un bon moment avant de répondre : «Au palais de la Falaise-Merveilleuse de l'Est extrême réside le Vénérable céleste, sauveur de l'Un-Suprême². Il trône en effet sur un lion à neuf têtes. Dans ce cas...» Sur ce, il donna ces instructions : «Révélateur, dieux du jour et de la nuit, retournez d'où vous venez avec le *tudi*, afin d'assurer la secrète protection du Maître, de mes condisciples et des princes de la cité. Quant aux dieux tutélaires de la ville, qu'ils gardent les remparts. Je pars et reviens.»

Les divinités repartirent à leurs postes de garde.

D'une culbute dans les nuages, Singet s'en fut dans la nuit même et atteignit le portail est du ciel à l'heure *ym*, vers 4 heures du matin. Il tomba sur le roi céleste au Vaste-Regard³, entouré de soldats célestes et de colosses⁴, de son escorte. Ils l'arrêtèrent et, l'accueillant mains poliment croisées, lui demandèrent : «Où allez-vous, grand saint?»

Singet rendit leur salut et répondit : «Je vais d'abord faire un tour au palais de la Falaise-Merveilleuse.

— Que viens-tu faire au ciel oriental, au lieu de poursuivre ta route vers l'Ouest? répliqua le *devarāja*.

— C'est qu'à la cité de Yuhua nous avons été fort bien reçus par le prince. Ses trois fils nous ont honorés comme maîtres afin d'étudier les arts martiaux, ce qui nous a inopinément mis aux prises avec cette bande de lions. Je voudrais rendre visite au Vénérable céleste du palais de la Falaise-Merveilleuse, parce qu'il est le maître du monstre, et le prier de nous le soumettre afin de libérer notre maître.

— C'est parce que vous avez voulu devenir des maîtres parmi les hommes que vous avez suscité ces complications avec l'antré aux lions!, fit remarquer le *devarāja*.

— Vraiment? Vraiment! répliqua Singet en riant.

Les soldats et les colosses croisèrent poliment les mains et le laissèrent passer. Le portail de l'Est franchi, le grand saint arriva bientôt devant le palais de la Falaise-Merveilleuse. Il admirait

L'étagement des nuées irisées, les volutes de vapeur pourpre, le déferlement doré des tuiles, tel une mer de flammes, les bêtes de jade honorant les vantaux de l'entrée, les fleurs luxuriantes cernant l'arche double de leurs rougeurs, le soleil brillant à travers la brume émeraude qui montait de la forêt altièrè.

Là, en effet, les myriades d'immortels tissent une couronne d'images, et les saints, par milliers, s'élèvent.

Bâtiments et pavillons se succèdent tels couches successives de brocart, reliés par leurs porches et fenêtres.

Protégé par le divin éclat d'un dragon d'azur, par le scintillement de lourdes vapeurs de bon augure, c'est le monde splendide de joie éternelle, le palais de la Falaise-Merveilleuse de l'orient extrême.

À l'entrée se tenait un garçon vêtu aux couleurs de l'arc-en-ciel. Dès qu'il aperçut Singet, il entra l'annoncer : «Père, il y a dehors le Grand Saint égal au Ciel qui avait provoqué ce terrible raffut aux palais célestes.»

Le Vénérable céleste ordonna aussitôt à ses gardes et servants de le recevoir et de le conduire devant lui. Il siégeait sur un trône élevé de fleurs de lotus de neuf couleurs, au milieu de myriades de rayons de bon augure. À la vue de Singet, il descendit l'accueillir. Le Novice s'inclina. Le Vénérable céleste lui rendit son salut : «Il y a des années que je ne t'ai pas vu, grand saint; j'ai appris que tu avais abandonné la Voie du Tao pour te convertir à la

doctrine du Bouddha et protéger le moine chinois dans sa quête des Écritures au paradis de l'Ouest. Je présume que cette tâche méritoire est accomplie.

— Pas encore, mais ce sera bientôt fait. Toutefois, comme cette tâche de protecteur m'avait amené à la cité du Yuhua, les trois fils du prince, dans le désir d'apprendre les arts martiaux, nous ont honorés, moi et mes compagnons, en maîtres ès armes. Les nôtres, dont ils faisaient faire la copie, ont été malencontreusement volées dans la nuit. Nos recherches, le lendemain, nous ont appris que l'auteur du vol était un lion à toison d'or de la grotte Gueule-de-Tigre du mont Tête-de-Léopard au nord de la cité. Comme j'avais trouvé moyen de les récupérer, la créature a rameuté une bande d'esprits-lions et provoqué de graves incidents contre votre serviteur. Parmi eux se trouve un lion à neuf têtes qui dispose d'immenses pouvoirs magiques. Il avait emporté dans ses gueules mon maître, Porcet et les quatre princes à la grotte des Neuf-Méandres du mont Nœuds-de-Bambou. Le lendemain, partis sur ses traces, nous avons subi le même sort, moi-même et Sablet. Ligoté et battu un nombre incalculable de fois, j'ai heureusement trouvé le moyen de m'enfuir. Eux continuent à souffrir là-bas. Comme j'ai appris que vous étiez son maître, en finissant par interroger le *tudi* de l'endroit, je me suis permis de venir vous prier de récupérer le monstre et de les délivrer.»

À ce discours, le Vénérable céleste ordonna aussitôt à son capitaine de convoquer pour interrogatoire l'esclave de garde à la maison du lion. Profondément endormi, celui-ci ne se réveilla qu'après avoir été secoué maintes fois par les guerriers célestes. Ils le traînèrent dans la salle, où le Vénérable céleste lui demanda : «Où est la bête ?

— Grâce, grâce ! se contenta de répondre l'esclave en versant des larmes et en se prosternant.

— En présence de Singet le grand saint, je ne te battraï pas. Tu ferais mieux de t'expliquer sans tarder sur ton manque de vigilance et la fuite du lion à neuf têtes.

— Père, j'ai aperçu l'autre jour une bouteille qui traînait dans la salle de Rosée-Douce du Grand Chiliocosme¹. Je n'ai pas su faire mieux que de la voler et la boire. Avant même de m'en apercevoir, je suis tombé ivre mort et n'ai pas dû enchaîner le lion comme il faut, ce qui lui a permis de s'enfuir.

— C'est le vin que m'avait envoyé seigneur Laozi et que l'on appelle "néctar de jaspé de la transmigration". Le boire rend soulé trois jours durant. Depuis combien de temps s'est enfuie la bête?

— D'après le *tudi*, précisa Singet, «elle serait descendue sur terre il y a deux ans. Cela doit faire maintenant deux ou trois années.

— C'est bien cela!» répondit en riant le Vénérable céleste, «un jour au paradis vaut une année sur terre.» S'adressant à l'esclave : «Lève-toi. Je te pardonne. Accompagne-moi, et le grand saint, dans le monde d'En-bas pour la récupérer. Vous autres, vous pouvez vous retirer. Vous n'avez pas besoin de nous suivre.»

Le Vénérable céleste descendit donc d'une traite sur un nuage jusqu'au mont Nœuds-de-Bambou, avec le grand saint et l'esclave au lion. Les révélateurs des cinq orient, les six dieux du jour et les six de la nuit, ainsi que le *tudi*, vinrent les accueillir agenouillés.

«Est-ce que mon maître aurait été mis à mal malgré votre protection? leur demanda Singet.

— Le monstre se sentait si contrarié qu'il s'est endormi et n'a plus touché à des instruments de torture.

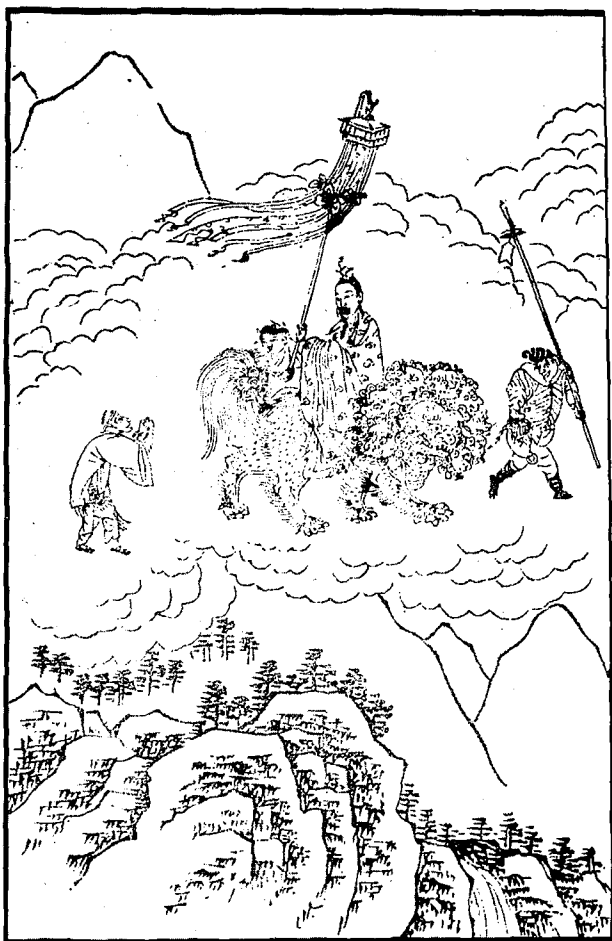
— Mon saint primordial est aussi un être vrai qui cultive la Voie depuis fort longtemps», ajouta le Vénérable céleste, «d'un cri il peut atteindre les trois saints d'En-haut¹ et, sous terre, les neuf sources². Il ne saurait nuire aux êtres vivants à la légère. Grand saint, va le provoquer au combat et attire-le dehors de façon à me permettre de le récupérer facilement.»

Singet obéit. Brandissant la trique, il sauta près de l'entrée et lança de violentes invectives : «Maudite créature! Rends-moi les miens! Monstre infect, rends-les-moi!»

Il eut beau crier à maintes reprises, la bête était endormie et personne ne répondait. Perdant patience, Singet fit tourner sa barre de fer et pénétra à l'intérieur, sans cesser de pousser des vociférations. Le vieux monstre se réveilla enfin. Le cœur embrasé d'une violente colère, il se leva en hurlant : «Au combat!» D'une secousse de la tête, il sortit ses multiples gueules grandes ouvertes.

Singet fit demi-tour et s'enfuit au-dehors. Le monstre le poursuivait en vociférant : «Maudit singe, où vas-tu?

— Et tu as encore l'extrême audace de te conduire pareillement!» ricana Singet, debout en haut de la falaise,



Le vénérable céleste le chevaucha et hurla l'ordre du départ. Le grand saint remercia, tourné vers l'espace.

«ne sais-tu pas que ta vie est en balance? N'est-ce pas là ton maître, ici présent?»

Comme le monstre se précipitait vers la falaise, il fut intercepté par le Vénéralbe céleste, qui récitait une incantation. Ce dernier lui cria : «Mon petit saint primordial, je suis là!»

Reconnaissant son maître, la créature n'osait se débattre : elle se coucha sur ses quatre pattes et ne cessait de frapper le sol du front. L'esclave courut auprès d'elle et lui saisit la crinière d'une main, faisant pleuvoir de l'autre une centaine de coups de poing sur son cou, tout en grommelant : «Sale bête! Comment t'es-tu enfuie? Tu m'as mis dans de beaux draps!»

Le lion fermait sa gueule, sans oser souffler mot ni bouger. Le gardien s'arrêta quand il fut fatigué de le battre. Il lui fixa une selle couverte de brocart. Le Vénéralbe céleste le chevaucha et hurla l'ordre du départ. Ils retournèrent au palais de la Falaise-Merveilleuse, montés sur un nuage multicolore.

Le grand saint remercia, tourné vers l'espace. Puis il entra dans la grotte, délivra d'abord le prince, ensuite Tripitaka, enfin Porcet, Sablet et les trois fils princiers. Il les reconduisit dehors après avoir fouillé avec eux les autres parties de la caverne. Porcet ramassa du bois sec qu'il empila devant et derrière, puis y mit le feu, transformant la grotte aux Neuf-Méandres en ruine de four calciné.

Le grand saint renvoya les divinités et laissa au *tudi* le soin de la protection du pays. Porcet et Sablet furent chargés d'user chacun de leurs pouvoirs afin de ramener sur leur dos les princes dans leur cité. Lui-même avait pris en main Tripitaka. Ils y furent bientôt de retour : le soir tombait quand les dames du palais et les officiers vinrent les accueillir. On servit un banquet maigre que tous partagèrent de bon appétit. Maître et disciples retournèrent prendre un repos bien gagné au même pavillon du Séchage-de-la-Gaze. Les princes rentrèrent dormir au palais. La nuit s'écoula sans incident.

Le lendemain, le prince ordonna de préparer un grand festin d'action de grâces, auquel tous les officiers de la principauté se joignirent. Par ailleurs, Singet fit venir des bouchers pour abattre les six lions, les écorcher comme Lion-Fauve l'avait été, et préparer la viande. Ravi de la

suggestion, le prince ordonna leur mise à mort immédiate. L'un des lions fut réservé à la consommation de la résidence princière, un autre à celle des officiers des services administratifs. Les cinq restants furent débités en morceaux d'une à deux onces, la garde étant chargée de les distribuer à la population et à l'armée dans la ville et ses faubourgs. Ainsi chacun fut à même de goûter à de la viande de lion et de calmer de cette façon la frayeur que ces monstres avaient infligée, don que chaque foyer reçut avec reconnaissance.

Ensuite, les forgerons annoncèrent en se prosternant la fin de leurs travaux à Singet, qui leur demanda : « Combien pèse chacune des armes ? »

— La trique cerclée d'or fait mille livres; le râteau à neuf dents et la crosse à terrasser les démons huit cents chacun.

— C'est bon », répondit Singet, qui fit appeler les trois princes. Chacun prit son arme.

« Père », annoncèrent-ils au prince, « le travail est achevé.

— Ces armes ont failli nous coûter la vie, répondit celui-ci.

— Mais nous avons été heureusement sauvés par la puissance magique de nos divins maîtres, qui nous ont débarrassés des monstres et ont par là éliminé tout malheur à venir. Vraiment le cas de parler d'un monde de grande paix aux mers paisibles et fleuves limpides ! »

Les princes récompensèrent les forgerons et retournèrent au pavillon du Séchage-de-la-Gaze remercier leurs maîtres de la grâce qu'ils leur avaient accordée.

Tripitaka demanda à Singet et ses compagnons de transmettre leurs arts sans tarder, afin de ne pas compromettre le départ vers l'Ouest.

Tous trois faisaient leurs démonstrations dans la cour de la résidence, les instruisant chacun. Les jeunes princes mettaient un tel enthousiasme dans leurs exercices qu'ils parvinrent à maîtriser rapidement les soixante-douze mouvements, l'offensive et la défensive, le rapide et le lent. Leur volonté d'une part, et d'autre part la force divine que leur avait insufflée le grand saint, leur permettaient de manier des armes aussi lourdes. Leurs progrès étaient sans commune mesure avec ce dont ils auraient été naguère capables. En témoigne le poème :

*Chance leur a fait rencontrer divins maîtres;
Mais pourquoi fallait-il que lions s'y empêtrent?
Les monstres éliminés, le pays en paix,
Corps un de doctrine fait frontières sûres.
Nonuple convient au Yang primordial,
Car la Voie est fruit de perfection complète.
Transmission de l'expertise est assurée :
Éternelle joie en partage de Yubua!*

Ce fut à nouveau un grand banquet, que les jeunes princes offrirent pour remercier leurs maîtres. Puis ils présentèrent un grand plateau d'or et d'argent en modeste témoignage de leur gratitude.

«Enlevez-moi ça tout de suite!» leur dit en riant Singet, «nous n'en avons pas l'usage, nous sommes des moines!

— Nous ne saurions vraiment pas accepter de l'or ou de l'argent», ajouta Porcet, «mais ces lions ont mis en pièces nos vêtements. Si vous aviez de quoi en changer, ce serait de votre part un témoignage d'affection amplement suffisant.»

Les princes ordonnèrent alors aux tailleurs de se fournir de plusieurs rouleaux de brocart, bleu, rouge et marron, et de confectionner trois robes de mêmes forme et couleur que celles que portaient les moines. Tous trois les acceptèrent volontiers, les mirent aussitôt et préparèrent les bagages pour le départ.

Dans la ville et les faubourgs, il n'y avait pas une personne qui ne s'extasiât, les traitant d'*arbat* descendus sur terre ou de bouddhas vivants. Les fanfares retentissaient dans les rues, bariolées d'étendards, qui débordaient de monde. C'était

*L'encens qui brûlait devant chaque foyer,
Les lanternes pendues à chaque entrée.*

La foule les accompagna sur une longue distance avant de s'en retourner, les laissant quitter la cité pour s'en aller vers l'Ouest.

Ce départ les délivrait de tout souci et laissait leur esprit entièrement tourné vers l'accession au juste fruit. Enfin,

*Sans inquiétude ils parviennent au monde du Bouddha
Et d'un cœur sincère montent au monastère du Coup-de-Tonnerre.*

Si vous ne savez, en fin de compte, combien d'étapes leur restaient pour atteindre le mont des Vautours, ni quand leur voyage touchera à sa fin, écoutez donc la séance qui vient.

Livre dix-neuvième

LA FAUSSE PRINCESSE

(chapitres xci à xcv)

CHAPITRE XCI

DE LA FÊTE DES LANTERNES
DE LA PREMIÈRE NUIT DE PLEINE LUNE
À LA DÉPOSITION DU MOINE CHINOIS
DANS LA GROTTE FLEUR-DES-MYSTÈRES

*Où faire porter l'effort de méditation?
En tenant cheval et singe de la pensée.
De liens solides naîtra l'illumination;
Un instant te jetterait dans les trois sentiers¹.
Laisser divin élixir d'autonomie fuir,
Serait dessécher jade de la liberté.
Joie, ire, soucis doivent être balayés :
Ainsi s'obtient le néant de tous mystères.*

Le récit nous a exposé comment les quatre pèlerins quittèrent la cité de Yuhua. La route était confortable et sûre dans cette région qui méritait vraiment son nom de Joie-Absolue. Ils marchaient depuis cinq ou six jours lorsque apparurent à nouveau fossés et murs.

«Qu'est-ce encore, cet endroit? demanda Tripitaka à Singet.

— C'est une cité, mais je ne sais laquelle puisqu'il n'y a ni hampe ni bannière. Approchons-nous et demandons.»

Comme ils atteignaient les faubourgs de l'est, ils découvrirent une rue bruyante, bordée des deux côtés de tavernes et maisons de thé, aux commerces et marchés animés où l'on vendait le riz et l'huile. Le long groin de Porcet, la face noire de Sablet et les yeux rouges de Singet avaient attiré l'attention de maints badauds qui se pressaient et bousculaient pour mieux voir, mais sans oser s'approcher et les questionner. Tripitaka en avait des sueurs froides, tenaillé par une seule crainte, que ses

disciples ne provoquassent des incidents. Ils parcoururent plusieurs autres ruelles sans parvenir aux portes de la ville. Ils aperçurent alors l'entrée d'un monastère, au-dessus de laquelle se lisaient les trois caractères : *Monastère des Nuages-de-la-Compassion*.

«Parfait, parfait!» s'exclama Singet. Tous quatre y pénétrèrent. On y voyait

Tours magnifiquement décorées, superbe trône précieux. Le pavillon du Bouddha touchait aux nuages, les cellules des moines baignaient dans le calme de la lune¹. Une brume colorée flotte autour du stoupa, l'ombre émeraude des arbres entoure les moulins à prières.

Vraie terre pure et faux palais de dragon : les nuées pourpres coiffent la salle du Grand-Héros². Les deux galeries ne désemplissent pas de promeneurs et la pagode est toujours ouverte aux grimpeurs. L'encens se consume continuellement dans les brûle-parfum et nuit après nuit brillent les lampes sur l'autel.

Lorsque sonne la cloche d'or du supérieur, les moines répondent par la psalmodie des soutras.

Les quatre pèlerins regardaient autour d'eux, lorsqu'ils aperçurent un bonze qui sortait de la galerie et venait vers eux. Il salua Tripitaka et lui demanda : «D'où venez-vous, vénérable?»

— Votre disciple vient de Chine, de la cour des Tang.»

Le bonze s'inclina jusqu'à terre. Tripitaka le releva précipitamment : «Pourquoi d'aussi grandes marques de respect, supérieur?»

— Ici, nous qui sommes gens tournés vers le bien, nous lisons les soutras et prions Bouddha dans l'espoir d'obtenir une renaissance en Chine. En vous voyant, vénérable, dans vos vêtements splendides, j'ai compris que vous ne pouviez en avoir obtenu jouissance que par l'ascèse de vos vies antérieures. Telle est la raison pour laquelle je vous salue bien bas.

— Je suis confus, vraiment confus!» se récria Tripitaka en souriant, «je ne suis qu'un moine mendiant qui ne prétends à rien. C'est à vous qu'est impartie la bénédiction d'une libre et paisible existence.»

Le bonze introduisit le moine chinois dans le bâtiment principal, où il rendit hommage à la statue du Bouddha. Ceci fait, Tripitaka appela ses disciples.

Au fait, Singet et ses compagnons, voyant leur maître occupé à converser avec le bonze, leur avaient tourné le

dos et s'étaient écartés, l'un tirant le cheval, l'autre portant les bagages. Le bonze ne leur avait pas prêté attention. À l'appel du moine chinois, tous trois se retournèrent brusquement, s'offrant à la vue du bonze, qui s'écria, effrayé : « Mes aïeux ! Comment pouvez-vous avoir d'éminents disciples aussi laids !

— Laids, ils le sont, je n'en disconviens pas, mais ils disposent de pouvoirs magiques plutôt considérables. Je dois beaucoup à leur protection tout au long de la route. »

Ils échangeaient ces propos lorsque sortirent plusieurs autres bonzes qui vinrent les saluer. Les uns répétaient aux autres : « Le vénérable vient de Chine. Ces trois-là sont ses éminents disciples. »

Partagés entre la joie et la crainte, les moines demandaient : « La Chine est un grand pays, vénérable. Qu'êtes-vous venu faire ici ?

— J'ai reçu du souverain des Tang la mission sacrée de me rendre au mont des Vautours rendre hommage au Bouddha et solliciter les Écritures. Comme nous passions par votre noble région, nous sommes entrés chez vous pour obtenir des informations sur le pays et, aussi, un repas maigre avant de reprendre la route. »

Les moines en étaient unanimement ravis. Ils les prièrent d'entrer chez le supérieur. Il y avait là plusieurs religieux qui s'occupaient du repas maigre offert par des donateurs. Les premiers entrés les avaient prévenus : « Venez donc tous voir des personnalités chinoises. En fait, il y en a de beaux, d'autres de laids, en Chine ; les uns d'une beauté que l'on ne saurait peindre, les autres vraiment bizarres. »

Moines et donateurs se précipitèrent en foule. Leur curiosité satisfaite, chacun prit place. Le thé bu, Tripitaka finit par poser la question :

« Quel est le nom de votre noble contrée ?

— Nous sommes ici dans une dépendance extérieure de l'empire des Indes, la préfecture d'Or-Égal.

— Quelle distance y a-t-il de votre noble préfecture au mont des Vautours ?

— Il y a deux mille lis d'ici à la capitale. C'est un parcours que nous avons emprunté. Mais plus loin à l'Ouest, jusqu'au mont des Vautours, nous n'y sommes

jamais allés. Dans l'ignorance où nous sommes de la distance, nous préférons nous taire plutôt que vous induire en erreur.»

Tripitaka les remercia.

Peu après, le repas était servi. Comme il voulait partir après manger, les moines et les donateurs le retinrent en lui disant : «Prenez-en à votre aise un jour ou deux de plus, vénérable. Passez donc les fêtes de la première pleine lune de l'année avec nous. Il n'y a pas de mal à s'amuser un peu avant de repartir.

— À être toujours en route, j'ai perdu la notion du temps qui passe», répliqua le moine chinois, étonné, «je ne connais plus que la présence de montagnes et de fleuves, la crainte de démons et de goules, et ne sais plus du tout quand tombe la fête.

— Vénérable, vous avez l'esprit si préoccupé du Bouddha et de la méditation que vous n'avez plus ces choses en tête», lui répondirent en souriant les moines, «nous sommes aujourd'hui le 13 de la première lune et l'on commence ce soir à essayer les lanternes. La nuit de pleine lune tombe après-demain, le 15. On ne rentrera les lumières que le 18 ou le 19. Les gens d'ici adorent ces festivités et Son Excellence le gouverneur chérit le peuple : il y aura partout des illuminations, fifres et flûtes toute la nuit. Nous avons gardé vivante la tradition du "pont de lanternes d'or" qui nous vient de temps très anciens. Restez donc quelques jours de plus, messeigneurs. Notre modeste monastère peut s'offrir l'honneur de vous recevoir.»

Tripitaka ne pouvait refuser. Le soir même, au-dessus de la salle consacrée à Bouddha, le ciel vibrait de coups de cloches et tambours : c'était la foule des fidèles du quartier qui apportaient des lanternes en hommage au Bouddha. Tripitaka et ses compagnons quittèrent les quartiers du supérieur pour voir le spectacle, puis chacun se retira pour dormir.

Le lendemain, les moines offraient à nouveau un repas. Après manger, on sortit se promener dans le parc derrière. Un endroit fort agréable :

C'était le premier mois de l'an, le temps du printemps nouveau lorsque le bois profond du parc éclate de charme et d'élégance. Plantes et fleurs rivalisent de rareté sous la chaîne des rochers. L'herbe odorante

pousse devant les marches, les branches du vieux prunier se chargent de parfum. Les tendres fleurs du pêcher rougissent, une verdure nouvelle envahit le saule.

Ne vante pas la magnificence du parc de la Vallée-d'Or¹, ne parle plus des charmes passés du tableau de la rivière de la Jante². Sur l'eau qui court, les canards sauvages apparaissent et disparaissent. Mille tiges de bambou cherchent les vers d'un poète inspiré. Pivoines et magnolias s'éveillent aux secrets de la nature. Les fleurs de camélia, de prunus rouge, de jasmin et de daphné sont les premières à étaler leurs splendeurs.

La neige accumulée au creux de la falaise retient encore sa froidure, alors que le printemps flotte déjà dans la brume de la forêt lointaine. Le cerf se mire sur les étangs, la grue écoute le luth au pied des sapins.

À l'est, des bâtiments, à l'ouest, des pavillons où l'hôte demeure; au sud, quelques salles, au nord, des pagodes où les moines méditent dans le calme. Entre les pots de fleurs s'élèvent une ou deux tours à double aulent où l'on nourrit sa nature. Dans le paysage, voyez ces trois ou quatre cellules de transmutations magiques aux claires fenêtres. Ces lieux propices à la retraite rendent inutile la recherche des îles mythiques.

Après avoir passé la journée à jouir du parc et avoir vu les lanternes de la salle principale, les quatre pèlerins repartirent se promener pour admirer les illuminations³. [...] Quand ils eurent fait le tour de celles du monastère, ils franchirent le portail de l'Est et parcoururent à loisir les différentes rues du faubourg. Ils ne rentrèrent dormir qu'à la deuxième veille⁴.

Le lendemain, Tripitaka déclara aux moines : « Comme j'ai formé le vœu de balayer toute pagode⁵ qui serait sur ma route, votre disciple vous serait reconnaissant de lui permettre de l'accomplir en priant le supérieur d'ouvrir la porte de la vôtre en ce jour de grande fête. »

Les moines lui ouvrirent la pagode. Sablet alla prendre le *kaśāya*⁶ et suivit Tripitaka. Au premier étage, celui-ci s'en enveloppa et, ses prières achevées, prit un balai, nettoya tout l'étage, puis ôta le *kaśāya* et le confia à Sablet. Il fit de même au second étage et aux suivants, jusqu'au sommet. Comme il y avait des statues du Bouddha et des fenêtres ouvertes à chaque étage où, après avoir balayé ils partageaient leur admiration du paysage, le soir tombait lorsqu'ils redescendirent. Le moment était revenu d'allumer les lampes.

C'était précisément la nuit du 15, celle de la première

pleine lune de l'année. «Vénérable maître», proposèrent les moines, «ces deux derniers soirs, nous nous étions contentés de regarder les illuminations du monastère et des faubourgs. Puisque c'est la fête proprement dite cette nuit, allons voir les lanternes d'or dans la cité. Qu'en pensez-vous?»

Le moine chinois acquiesça volontiers et partit donc en ville avec ses disciples et la foule des moines. C'était

La belle fête du triple cinq, les couleurs du printemps en harmonie avec la pleine lune. Au marché animé sont suspendues des lanternes fleuries, tandis que l'on chante à l'unisson le règne de la grande paix.

Avenues et marchés s'illuminent tandis que monte au ciel le miroir de la lune, tel un plat d'argent poussé par le cocher divin¹.

Toutes ces lumières semblent tapis de brocart tissé par les immortelles. Les lanternes au clair de lune doublent son éclat et l'astre de la nuit augmente leur clarté. L'on ne finirait pas de contempler les ponts d'étoiles en chaîne, les arbres et les fleurs de feu. En haut des tours pendent les lanternes en forme de noix et de fleur de lotus. Sur les échafaudages élevés ce sont lions bleus, éléphants blancs; au-dessus de la tente, crevettes et tortues. Sous l'auvent pendent béliers et lapins; aigles et phénix se côtoient. Tigres et chevaux vont de pair. La grue de l'immortel et le cerf blanc accompagnent l'étoile de Longévité. Li Bai, le poète², monte poison d'or et baleine. Dieux et immortels se sont donné rendez-vous sur la montagne de lanternes-tortues. Les guerriers croisent le fer sur la lanterne tournante.

Les terrasses illuminées de milliers de maisons créent un monde de nuées et fumées sur dix lis et plus.

Ici les selles volent dans le cliquetis des jades, là roulent les chars, laissant des ornières parfumées.

Contre la balustrade de l'étage, derrière les stores, épaule contre épaule, main dans la main, les belles deux par deux se penchent, avides du plaisir offert. Près du pont aux eaux vertes, dans l'ivresse et les rires passent les couples de promeneurs heureux.

Tambours et flûtes résonnent par toute la ville, chants et fifres ne cessent de la nuit.

En témoigne le poème :

*Lotus bigarrés des chants dans la broderie;
La foule se presse dans la paix du pays.
Lanternes et lune font resplendir la nuit
Qui promet bonnes récoltes et douces pluies.*

Comme c'était l'époque où le couvre-feu³ était levé, les gens à baguenauder étaient innombrables; il y en avait qui

dansaient, d'autres qui marchaient sur des échasses; certains s'étaient déguisés, masqués; il y en avait montés sur des éléphants. On se bousculait et se poussait : le spectacle qui s'offrait était d'une telle variété que le regard ne pouvait s'en rassasier. Arrivant enfin au pont des lanternes d'or, le moine chinois et son escorte purent s'approcher pour voir de plus près : il y avait en fait trois lanternes d'or. Elles avaient la dimension de grosses jarres et la forme d'un pavillon à étage finement ajouré, entièrement constitué de filaments d'or fin. À l'intérieur, de minces plaques de cristal ou de verre multipliaient l'éclat qu'alimentait en brûlant une huile odorante.

«Quelle huile est-ce là?» demanda Tripitaka aux moines, «comment peut-elle embaumer de façon aussi extraordinaire?»

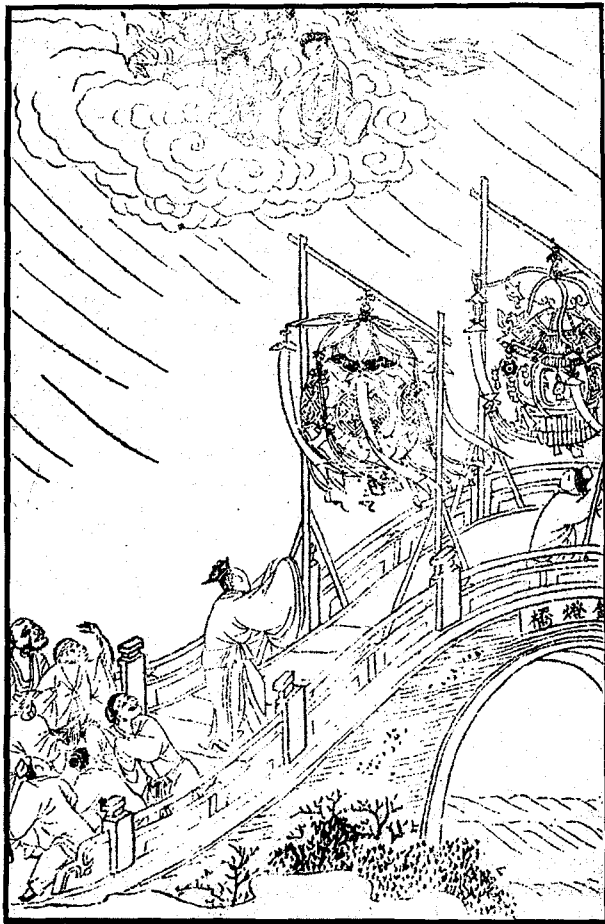
— Vous n'êtes donc pas au courant, vénérable. Nous avons dans l'arrière-pays une sous-préfecture du nom de Mintian¹, qui comprend deux cent quarante cantons. Chaque année, lorsque sont fixés les impôts et corvées, deux cent quarante grandes familles doivent fournir de l'huile. Les autres impositions sont très supportables, mais celle-là est fort lourde : chaque famille désignée cette année-là doit dépenser plus de deux cents onces d'argent, car il ne s'agit pas d'huile ordinaire, mais d'huile parfumée mêlée à du beurre. Chaque once coûte deux taëls, soit trente-deux onces d'argent pour une livre. Comme chacune des jarres en contient cinq cents livres, il en faut quinze cents pour les trois lanternes, une somme de quarante-huit mille taëls au total. Comme il s'y ajoute des frais divers, c'est près de cinquante mille taëls qui sont brûlés en trois nuits.

— Comment peut-on flamber en trois nuits une telle quantité d'huile? s'étonna Singet.

— Chacune des jarres contient quarante-neuf mèches, faites de paille à lampe tressée et enveloppée de soie; elles ont la grosseur d'un œuf de poule et ne brûleront pas plus longtemps que cette nuit. À l'apparition de seigneur Bouddha, l'huile disparaît et les lampes s'éteignent.

— Je présume que ces bouddhas s'approprient toute l'huile, ricana Porcet en aparté.

— Exactement», répliquèrent les moines, «c'est ce que l'on dit dans toute la ville et ce qui nous a été transmis depuis les temps les plus anciens. Pourvu que l'huile



Tripitaka se précipita en haut du pont.

disparaisse, car tout le monde pense que les bouddhas eux-mêmes l'ont emportée et qu'il en résultera naturellement une abondante moisson de céréales. Sinon, ce serait sécheresse ou pluies hors de saison dans l'année. C'est la raison pour laquelle chacun réclame ces offrandes.»

À ce point de leur conversation, le hurlement du vent se fit soudain entendre, jetant la panique parmi les spectateurs qui se dispersèrent rapidement. Les bonzes n'étaient pas non plus disposés à rester de pied ferme : «Vénérable maître, rentrons. Le vent se lève. Ce sont Leurs Seigneuries les bouddhas qui nous font l'honneur de descendre voir les illuminations.

— Qu'en savez-vous? s'étonna Tripitaka.

— Il en est ainsi tous les ans. Le vent se lève avant la troisième veille, avant minuit. Les gens s'écarteront, sachant que c'est une descente de bouddhas.

— Votre disciple est quelqu'un qui ne pense qu'au Bouddha, qui le prie et l'honore. Quelle plus belle occasion de leur rendre hommage pourrait-on trouver?»

Il refusait de s'en retourner en dépit des objurgations répétées des moines. Peu après, en effet, trois bouddhas parurent et se rapprochèrent des lanternes. Tripitaka se précipita en haut du pont et se prosterna jusqu'à terre. Singet se hâta de le rejoindre pour le relever : «Maître, ces créatures sont mauvaises, ce sont sûrement des monstres!»

Il n'avait pas fini de prononcer cet avertissement que les lampes s'assombrirent et que, dans un sinistre ululement, le moine chinois fut emporté et disparut en un coup de vent.

Hélas! Nul ne savait de quelle montagne et quelle caverne venaient ces monstres authentiques qui s'étaient fait passer pendant tant d'années pour des bouddhas venus voir les lanternes d'or.

Affolé, Porcet cherchait de tous côtés tandis que Sablet appelait en vain à droite et à gauche.

«Mes frères!» s'exclama Singet, «inutile de crier ici. *De l'extrême joie naît la peine* : le Maître a été enlevé par des créatures maléfiques.

— Comment le savez-vous, seigneur? demandèrent les moines, effrayés.

— C'est que vous êtes de communs mortels», répliqua en riant Singet, «vous ne vous êtes pas rendu compte toutes ces années que ces monstres vous égaraient,

persuadés comme vous l'étiez que c'étaient des bouddhas acceptant l'offrande des lanternes. C'est bel et bien trois monstres que le vent vient d'apporter. Notre maître n'était pas non plus capable de s'en apercevoir. Au moment où il allait les saluer en haut du pont, ils ont soufflé la lumière, rempli leurs récipients d'huile et, par la même occasion, emporté notre maître. Je n'ai pas réagi assez vite, ce qui leur a permis de s'enfuir, changés en courant d'air.

— Qu'allons-nous faire, frangin? demanda Sablet.

— Pas d'hésitation! Retournez tous les deux avec eux au monastère et surveillez le cheval ainsi que les bagages, pendant que je me lance à leur poursuite sur la trace du vent.»

Sacré grand saint! D'une culbute dans les nuages, il fut dans l'espace et, se laissant guider par l'odeur fétide, fila vers le nord-est. Il les poursuivit jusqu'à l'aube, lorsque soudain le vent tomba. Il aperçut une énorme montagne, terriblement escarpée. Une montagne splendide! [...]

Du sommet, Singet cherchait quelque sentier, lorsqu'il aperçut quatre hommes qui poussaient trois chèvres par la pente ouest en criant en chœur : « Bonne année, prospérité²! » Regardant plus attentivement de ses yeux de feu aux pupilles d'or, Singet reconnut les quatre protecteurs du temps³, commissaires à l'année, mois, jour et heure, venant ainsi incognito.

Le grand saint brandit la trique de fer qu'une légère rotation rendit aussi grosse qu'un bol et longue de deux toises. Il sauta de la falaise en criant : « Où allez-vous, espèces de faux jetons? »

Voyant leur déguisement percé à jour, les quatre protecteurs du temps dispersèrent précipitamment les chèvres, réapparurent sous leur forme propre et, se mettant au bord de la route, saluèrent, terrifiés : « Pardon, grand saint, pardon!

— Vous vous imaginez que je vais tout laisser passer, parce que j'ai pas eu à faire appel à vos services depuis un bon moment. Vous êtes devenus les uns et les autres bien négligents : on ne vient même plus me voir! Qu'avez-vous à dire? Où allez-vous donc au lieu de protéger secrètement mon maître?

— Votre maître s'est laissé aller à négliger sa nature méditative en voulant jouir des festivités au monastère des

Nuages-de-la-Compassion. C'est la raison de ce retournement de fortune, et de sa capture par les monstres. Les défenseurs de la Foi du monastère veillent à sa protection. Nous sommes venus pour vous informer, vous sachant à leur poursuite et craignant que vous ne connaissiez pas les lieux.

— Dans ce cas, que signifie de venir incognito en poussant trois chèvres?

— Ce sont les trois chèvres de l'hexagramme qui inaugure la prospérité, conformément à l'adage : *trois chevrons ouvrent le bonheur*¹, cela pour délivrer votre maître du malheur qui y fait obstacle.»

Soulevé d'indignation, Singet était prêt à les battre, mais quand il comprit leur bonne intention, il y renonça et rangea la trique. Sa colère changée en joie, il demanda : «Est-ce ici la montagne du monstre?

— Exactement. C'est le mont du Dragon-Vert où se trouve la caverne de la Fleur-des-Mystères. Trois monstres y habitent. L'aîné est le *mahârâja* Craint-le-Froid, le cadet le *mahârâja* Craint-le-Chaud et le dernier le *mahârâja* Craint-la-Poussière. Il y a mille ans qu'ils sont ici; ils ont pris goût à l'huile parfumée mêlée au beurre depuis qu'ils sont petits. L'année où ils sont devenus des esprits, ils ont pris l'aspect de bouddhas pour inciter les officiels de la préfecture d'Or-Égal à disposer des lanternes d'or alimentées de lampes à huile parfumée. Ils viennent tous les ans au milieu du premier mois la récupérer, transformés en bouddhas. Cette année, dès qu'ils ont vu votre maître, ils ont reconnu en lui un saint moine et l'ont emporté avec le reste : ils vont incessamment le couper en tranches fines et le faire sauter à l'huile, dans cette huile mêlée de beurre. Il faut vous mettre à l'œuvre sans tarder pour le secourir.»

À ces mots, Singet cria aux quatre protecteurs de se retirer, fit le tour de la falaise et se mit à la recherche de l'habitation troglodyte. À peine avait-il fait quelques pas qu'il vit de l'autre côté du ravin une paroi rocheuse au bas de laquelle deux vantaux de pierre restaient entrouverts. Une stèle près de l'entrée portait les six caractères :

GROTTE DE LA FLEUR-DES-MYSTÈRES
DU MONT DU DRAGON-VERT.

N'osant prendre le risque d'entrer à l'improviste, Singet



Tremblant de terreur, Tripitaka se jeta à genoux.

s'arrêta pour appeler : « Monstres ! Rendez-nous sans tarder notre maître ! »

La porte s'ouvrit à grand bruit, laissant échapper une bande de démons à tête de taureau qui répondirent, en le regardant stupidement :

« Qui es-tu pour te permettre de venir ici crier de cette façon ? »

— Je suis le premier disciple de Tripitaka, le saint moine des grands Tang des terres de l'Est en quête des Écritures. Notre route passait par Or-Égal, où notre maître a été enlevé par vos chefs, alors que l'on contemplait les illuminations. Si vous tenez à la vie, rendez-le avant qu'il ne soit trop tard. Sinon, je retourne votre repaire comme une motte de terre et je vous réduis en tas de pus. »

À cette réponse, les petits monstres se précipitèrent à l'intérieur pour annoncer : « Ô grands rois, malheur, calamité ! »

Les trois ogres venaient d'emmener Tripitaka au fond de la caverne où, sans autre forme de procès, ils l'avaient fait déshabiller et laver à l'eau du puits, dans l'intention de le couper fin, en dés ou en tranches, avant de le faire sauter à l'huile. Au cri de « malheur », l'aîné prit peur et demanda ce qui se passait.

« Il y a au grand portail un moine à face velue et à gueule de duc du Tonnerre qui hurle que vous lui auriez enlevé son maître. Il nous épargnera, si nous le rendons sans tarder. Sinon, il détruira notre repaire et nous réduira en tas de pus. »

Les ogres étaient alarmés. « On vient de le capturer et on ne l'a pas encore interrogé. Mes petits, rhabillez-le et amenez-le pour un petit interrogatoire, que nous sachions qui il est et d'où il vient », ordonna l'aîné.

Les monstres se précipitèrent, le détachèrent, lui enfilèrent les vêtements et le poussèrent devant le trône. Tremblant de terreur, Tripitaka se jeta à genoux, ne faisant que répéter : « *Mahârâja*, grâce, grâce ! »

D'une même voix, les trois ogres lui demandèrent : « D'où es-tu, bonze ? Pourquoi t'es-tu mis en travers de notre chemin au lieu de t'écarter devant nos images de Bouddha ? »

— Le pauvre moine que voici est envoyé en mission par Sa Majesté l'empereur des grands Tang des terres de

l'Est afin de saluer Bouddha et chercher les Écritures au monastère du Coup-de-Tonnerre du pays des Indes. Comme nous étions passés au monastère des Nuages-de-la-Compassion manger maigre, nous y avons été retenus et invités à contempler les illuminations. Lorsque je vous ai vus apparaître au pont des lanternes d'or sous l'aspect de bouddhas, avec mes yeux de chair et mon corps de mortel, je vous ai salués comme tels. C'est pour cette raison que je me suis mis en travers de votre route.

— D'ici aux terres de l'Est dont tu parles, la distance est extrêmement grande; combien êtes-vous? Comment vous appelez-vous les uns et les autres? Dépêche-toi de nous présenter une déposition exacte et sincère, si tu veux avoir la vie sauve.

— Mon nom laïque était Chen Xuanzang¹ et, dès mon enfance, je suis entré dans la communauté du Mont-d'Or. Par la suite, l'empereur m'a accordé la grâce de me nommer au monastère de Vaste-Bénédiction². Puis, à la suite de la décapitation en rêve du dragon de la rivière Jing par le premier ministre Wei Zheng³, le souverain Tang a fait le tour des Enfers. De retour chez les vivants, il a décidé d'ouvrir une assemblée de grande cérémonie par l'eau et la terre⁴, en vue du salut des âmes en peine. J'ai eu l'honneur d'être désigné par l'empereur pour diriger les cérémonies et prononcer l'homélie. J'ai eu alors le bonheur de voir apparaître la *bodhisattva* Guanyin pour mon édification : elle m'a appris qu'il y avait, au monastère du Coup-de-Tonnerre du paradis de l'Ouest, trois corbeilles d'Écritures authentiques capables d'envoyer au ciel les trépassés. Envoyé les chercher, j'ai donc pris le nom de Tripitaka, qui signifie "trois corbeilles", et m'appuie sur le patronyme de Tang, si bien que l'on m'appelle en chinois Tang Sanzang. J'ai trois disciples : l'aîné se nomme Singet et se prénomme Conscient-de-la-Vacuité; c'est en fait le Grand Saint égal au Ciel qui s'est converti à la juste doctrine.»

Parcourus d'un frisson de peur à ce nom, les monstres répliquèrent :

«Serait-ce le Grand Saint égal au Ciel qui a provoqué de graves perturbations au paradis il y a cinq cents ans?

— Exactement. Mon second disciple se nomme Porcet; ses prénoms sont Conscient-de-ses-Capacités et

Huit-Défenses; c'est une réincarnation de l'amiral des Roseaux-Célestes. Le troisième s'appelle Sablet et se prénomme Conscient-de-la-Pureté ou simplement "Bonze"; c'est le général aux Rideaux-Roulés descendu sur terre.»

Pas un des trois ogres qui ne s'alarmât après avoir entendu la déposition : «Heureusement que nous ne l'avons pas encore dévoré. Mes petits, mettez le moine chinois dans les fers, derrière, en attendant que nous ayons capturé ses trois disciples. Nous les mangerons tous ensemble.»

Là-dessus, ils firent l'appel des buffles, taureaux, zébus : chacun de ces esprits prit une arme et sortit rejoindre sa formation, qui obéissait à la trompette, aux tambours et aux signaux des étendards.

Armés de pied en cap, les ogres sortirent à leur tour et crièrent : «Qui a l'audace de venir hurler ici?»

Singet les observait attentivement, dissimulé par la paroi rocheuse :

Visage coloré, pupilles rondes, cornes dressées au-dessus de quatre oreilles pointues, ils scintillaient de tous leurs pores, le corps bariolé comme une peinture, couvert de broderies brillant comme des lucioles.

Du premier, la tête au chaud sous un bonnet de renard, émanait un souffle brûlant d'un visage aux poils hérissés.

Le second, drapé dans une gaze légère rouge flamme, faisait sonner ses quatre sabots de jade clinquant.

Le troisième avait un rugissement de tonnerre, les défenses plus pointues qu'aiguilles d'argent.

Brave et féroce, chacun tenait une sorte d'arme : l'un maniait une hache de guerre, l'autre était expert au sabre. Quant au dernier, voyez-vous, il portait en travers de l'épaule une canne noueuse.

On voyait un bon nombre d'autres créatures, toutes à tête de bovidé, des longs et des trapus, des gros et des maigres, des vieux et des jeunes, chacun armé de lance ou de bâton. Il y avait trois grandes bannières sur lesquelles s'étaient les inscriptions *Mahârâja Craint-le-Froid*, *Mahârâja Craint-le-Chaud* et *Mahârâja Craint-la-Poussière*.

Au bout d'un moment, Singet n'y tint plus et s'avança pour les apostropher d'une voix tonnante : «Maudits brigands de monstres, ne reconnaissez-vous pas votre vieux Singet?»

— Tu es donc ce Singet Conscient-de-la-Vacuité qui fit tant de raffut au paradis?» rétorqua l'un des ogres, «une réputation, assurément, qui précède l'entrevue, mais une

vue à faire mourir de honte un dieu! Tu n'es donc que ce puant macaque plein de forfanterie!

— Vous allez voir, misérables voleurs de lampes à huile! Assez déblaté, faces huileuses, rendez-moi le Maître au plus vite!»

Il s'avança, faisant tournoyer la trique, prêt à frapper. Les trois ogres s'élançèrent à sa rencontre en brandissant les trois sortes d'armes. Ce fut une belle bataille au creux de la montagne :

Le Singe-Roi osait affronter de sa seule trique hache, lame d'acier et canne noueuse. Craint-le-Froid, Craint-le-Chaud et Craint-la-Poussière connaissaient de nom le Grand Saint égal au Ciel.

La trique levée inspire frayeur à dieux et diables. La hache et le sabre s'abattent en tous sens. Un symbole du vide véritable tient à distance trois fausses apparences de bouddhas.

Ces museaux barbouillés d'huile volée s'appliquent à capturer un moine, envoyé impérial! Pour le Maître, celui-ci n'a peur ni des obstacles ni de la distance; ceux-là veulent chaque année des lanternes d'offrandes pour la bouche. Ping! pang! c'est le bruit de la hache et du sabre entrechoqués; pif! paf! ainsi sonne la trique de fer.

À trois contre un, ils chargent et pressent, mais chacun se défend et montre son adresse. Le combat se poursuit du matin jusques au soir sans que l'on pût savoir qui allait vaincre, qui allait souffrir défaite.

Avec son seul bâton, Singet avait livré quelque cent cinquante engagements contre les trois monstres. Le soir tombait sans départager vainqueur ou vaincu. C'est alors que le *mabârâja* Craint-la-Poussière, se protégeant de sa canne noueuse, franchit d'un saut la ligne de combat, et agita un étendard : la foule de monstres à têtes de bovidés se bouscula en avant et encercla Singet, chacun maniant son arme et l'attaquant. Se sentant en position difficile, le Novice rompit le combat d'une culbute dans les nuages et s'enfuit. Au lieu de le poursuivre, les ogres rappelèrent leurs troupes et firent tranquillement servir à tous le repas du soir.

Ils firent porter un bol à Tripitaka, car ils songeaient ne lui faire un sort qu'après la capture de Singet. Mais le Maître n'osait pas laisser souiller ses lèvres, d'abord parce qu'il était végétarien, ensuite parce que accablé d'amers tourments au point de laisser échapper des sanglots.

Bref, reparlons de Singet qui, revenu sur un nuage au

monastère des Nuages-de-la-Compassion, appela ses frères et condisciples.

Porcet et Sablet l'avaient attendu toute la journée et se demandaient que faire. Dès qu'ils s'entendirent appelés, ils sortirent à sa rencontre : « Frangin, comment se fait-il que tu ne rentres que maintenant ? Qu'est-ce qui est arrivé au Maître, en fin de compte ?

— La nuit dernière, j'avais suivi la piste de l'odeur laissée par le vent », expliqua Singet avec le sourire, « j'étais arrivé sur une montagne, mais rien en vue. Fort heureusement les quatre protecteurs du temps m'ont transmis l'information : la montagne était celle du Dragon-Vert et là se trouvait la caverne Fleur-des-Mystères, où demeurent trois ogres du nom de Craint-le-Froid, Craint-le-Chaud et Craint-la-Poussière. Il y a des années, en fait, qu'ils volent ici de l'huile en prenant l'aspect de bouddhas et en trompant les autorités de la préfecture d'Or-Égal. Ils sont tombés sur nous cette année et ont emporté le Maître, sans en prévoir les conséquences. Une fois informé de la situation, j'ai donné des instructions aux protecteurs pour qu'ils assurent secrètement la sécurité du Maître et suis allé les invectiver à leur porte. Les trois créatures ont paru toutes ensemble : ce sont des démons à têtes de bovidés. Le grand maniait une hache, le cadet un sabre et le benjamin une canne. Il y avait derrière eux toute la nichée de diables à têtes de bovidés, agitant des drapeaux et battant le tambour. Ils m'ont combattu toute la journée sans l'emporter, mais l'un d'eux a fait signe de sa bannière et les petits monstres se sont précipités sur moi. Comme il se faisait tard et que je craignais de ne pouvoir remporter la victoire, je suis revenu d'une culbute dans les nuages.

— Je présume que ce sont les démons-rois de la capitale des Enfers¹ venus jeter le trouble, suggéra Porcet.

— Qu'est-ce qui te le donne à penser ? rétorqua Sablet.

— Mais parce que frangin parle de démons à têtes de bovidés, pardi, répliqua en riant Porcet.

— Non, non ! » trancha Singet, « à mon avis ce sont plutôt les esprits de trois rhinocéros.

— Si ce sont des rhinocéros », répliqua Porcet, « capturons-les et scions leurs cornes. On en tirerait pas mal de sous ! »

Ils échangeaient ces propos, lorsque les moines vinrent inviter Singet à manger. «Je veux bien, si cela ne vous dérange pas. Sinon, je peux m'en passer.

— Mais, vénérable, n'avez-vous pas faim, après avoir combattu une journée entière?

— Ce n'est pas une journée qui me rendrait affamé, alors que je suis resté cinq cents ans sans boire ni manger.»

Les moines crurent qu'il plaisantait, sans se douter que c'était l'exacte vérité. L'instant d'après, ils apportaient à manger.

Une fois restauré, Singet leur dit : «Préparons-nous à dormir. Nous irons demain à la bataille : nous pourrons libérer le Maître, quand nous aurons capturé les monstres-rois.

— Que dis-tu là, frangin!» s'exclama Sablet, qui se tenait sur le côté, «comme dit l'adage, *un répit vous rend avisé*. Que faire si jamais les ogres mettaient à mal le Maître cette nuit même, au lieu d'aller dormir? Mieux vaut partir sur-le-champ, les prendre par surprise et délivrer le Maître. Le moindre retard pourrait avoir les conséquences les plus graves.

— Sablet a raison», approuva Porcet à ces mots qui le remplissaient d'énergie, «profitons de ce beau clair de lune pour réduire les monstres!»

Singet se rangea à leurs avis et recommanda aux moines : «Gardez les bagages et le cheval, en attendant que nous ayons capturé les ogres. Nous pourrons ainsi fournir la preuve de l'imposture, ce qui conduirait à l'abolition du tribut d'huile et libérerait le petit peuple de la sous-préfecture de cette lourde charge. Cela ne vaut-il pas mieux?»

Les moines approuvèrent et exprimèrent leur infinie reconnaissance.

Tous trois quittèrent donc la cité sur des nuages.

Le cas de rappeler :

*Négligence et licence troublent l'esprit,
Malheurs et calamités font Voie obscurcie.*

Si vous ne savez, en fin de compte, si cette expédition se soldera par la victoire ou la défaite, écoutez donc la séance qui suit.

CHAPITRE XCII

OU LES TROIS MOINES LIVRENT UNE GRANDE BATAILLE
AU MONT DU DRAGON-VERT,
ET QUATRE DIVINITÉS STELLAIRES
CERNENT ET CAPTURENT LES RHINOCÉROS.

Roulant dans le vent en direction du nord-est, Singet et ses deux compagnons abaissaient l'instant d'après leurs nuages à l'entrée de la caverne Fleur-des-Mystères du mont du Dragon-Vert.

Porcet voulait défoncer immédiatement la porte, mais le Novice l'arrêta : « Attends donc que je sois entré voir si le Maître est en vie, avant d'engager le combat contre eux.

— Mais leur porte est solidement close, comment entrer? objecta Sablet.

— Par la force des moyens dont je dispose», répliqua Singet.

Sacré grand saint! Il rangea la trique, fit une passe, récita une incantation et se changea en luciole en criant : « Transformation! » Agile et rapide, vraiment, voyez comme

Il brille, tel une étoile filante, les ailes déployées.

L'herbe pourrissante devient luciole, selon les anciens¹.

Ne sous-estimez point ce pouvoir de transformation : il tient à une nature versatile.

Il vole tout près de la porte, pendu au chambranle, observe : l'air passe par une fente sur le côté. Il s'y glisse et le voilà déjà dans la salle profonde, à l'affût du mouvement des monstres.

Il ne vit que des buffles affalés en travers de son chemin, qui ronflaient avec un bruit de tonnerre, tous profondément endormis. Sous la coupole centrale, rien ne bougeait. Les portes étant toutes closes, il se demandait où dormaient les trois ogres. Comme il se décidait enfin à faire le tour, et tournait la lumière derrière lui, il entendit un bruit de sanglots : enchaîné à un pilier de l'auvent d'une pièce du fond, Tripitaka pleurait.

Le Novice resta caché pour écouter ce qu'il disait dans ses lamentations :

*Depuis dix ans et plus que j'ai quitté Chang'an,
Par monts et par vaux au prix de mille peines,
J'ai eu le bonheur d'arriver en temps de fêtes,
La joie d'être à l'Ouest pour les lanternes.
Je n'ai pas su reconnaître les imposteurs :
Sans doute que la vie est vouée aux malheurs.
Mes sages disciples ne les lâcheront point :
Puissent-ils montrer la puissance de leurs poings!*

Ces dernières paroles remplirent de joie le cœur de Singet, qui déploya ses ailes pour voler devant le Maître.

« Ah! » se dit le moine chinois, « l'Ouest est vraiment différent : chez nous, à l'époque du nouvel an, les larves commencent à peine à bouger. Comment se peut-il que les lucioles volent déjà? »

— C'est moi, maître! ne put s'empêcher de crier Singet.

— Conscient-de-la-Vacuité! Je me demandais comment il pouvait y avoir des lucioles dès la première lune. C'était donc toi!

— Ô maître! » s'exclama Singet en reprenant son aspect propre, « vous avez compromis la bonne marche de notre voyage et gaspillé beaucoup d'efforts par votre incapacité à distinguer le vrai du faux. Je n'avais pourtant pas cessé de vous le dire, que c'était louche, mais il a fallu que vous les saluiez! Résultat : ils vous ont enlevé en même temps que l'huile qu'ils avaient l'habitude de piller après avoir éteint les lanternes. J'ai aussitôt donné à Porcet et Sablet les instructions de retourner au monastère garder nos affaires et je suis arrivé ici en suivant l'odeur du vent. Je ne connaissais pas les lieux, mais les quatre protecteurs sont heureusement venus m'en informer. J'ai combattu les monstres jusqu'au soir avant de m'en retourner et mettre en détail mes disciples au courant de la situation. On s'est décidés à venir ici tous les trois, au lieu de dormir. Comme la nuit avancée n'est guère propice au combat, je le crains, et que, par ailleurs, nous ne savions où vous étiez, j'ai préféré me transformer pour m'informer de la situation dans laquelle vous vous trouvez.

— Porcet et Sablet sont donc ici, dehors? se réjouit Tripitaka.

— Oui, ils sont dehors. Je viens de constater que les monstres sont endormis : profitons-en ! Je défais vos chaînes, enfonce la porte et vous fais sortir.»

Le moine chinois acquiesça avec reconnaissance.

Usant de la magie qui ouvre les chaînes, serrures ou cadenas, Singet n'eut qu'à les effleurer pour les briser. Il conduisait le Maître vers le devant, lorsque retentit la voix de l'un des ogres-rois, venant d'une chambre donnant dans la salle principale : « Mes petits, gardez les portes bien fermées et faites attention aux torches et chandelles. Comment se fait-il que le gong et les cliquettes des veilleurs se soient tus ? »

C'est que toute la bande de petits monstres s'était endormie après l'épuisante journée de combat. Ils ne se réveillèrent qu'à l'appel de leur chef. On se remit à cogner les cliquettes, tandis que d'autres prenaient les armes ou frappaient le gong. Surgissant du fond, ils tombèrent sur le maître et son disciple.

« Holà ! mon bon moine ! » se mirent-ils à crier, « où vas-tu donc après avoir brisé tes chaînes ? »

Ne s'embarrassant point de quelque réponse, Singet tira sa trique, lui donna la grosseur d'un bol et l'abattit, tuant deux petits monstres. Les autres lâchèrent leurs armes, gagnèrent la salle principale et, frappant à la porte, se mirent à hurler : « Grand roi, ça tourne mal ! Ça va très mal ! Le bonze à la face velue est entré et tue nos gens ! »

À ces mots, les trois ogres se dressèrent sur leur séant, comme mus par un treuil, ne répétant que : « Attrapez-le ! Attrapez-le donc ! »

Le moine chinois en avait les mains et les jambes molles. Ne pouvant plus se soucier de son maître, Singet chargea en avant, se frayant une voie à coups de bâton. Il renversait ou écrasait les petits monstres, incapables de l'arrêter, força plusieurs portes et finit par atteindre l'extérieur.

« Où êtes-vous, mes frères ? » cria-t-il.

Porcet et Sablet l'attendaient, râteau et crosse dressés : « Comment ça s'est passé, frangin ? »

Singet leur expliqua en long et en large comment il était entré, transformé en insecte, avait délivré le Maître et s'enfuyait avec lui, lorsque les monstres s'étaient réveillés. Il avait dû se frayer une voie dehors sans pouvoir s'occuper de lui, bref, discours que le récit ne reprendra pas.

Après avoir repris Tripitaka, les ogres-rois le firent remettre dans les fers. Sabres au poing, haches menaçantes, sous l'éclat des lampes toutes allumées, ils l'interrogeaient : « Comment as-tu brisé tes chaînes ? Comment ce singe est-il entré ? Tu ferais bien de passer rapidement à des aveux complets, si tu veux avoir la vie sauve. Sinon, un coup de sabre et tu seras coupé en deux ! »

Terrifié, le moine chinois s'agenouilla en tremblant de tous ses membres :

« Ô grands rois ! C'était mon disciple Singet Conscient-de-la-Vacuité, capable de soixante-douze transformations. Il était venu à mon secours, changé en luciole. Mais vous vous en êtes aperçus ; il a été surpris. C'est alors que mon disciple a inconsidérément tué deux de ceux qui l'entouraient. Comme tout le monde appelait, prenait les armes, rallumait les torches, il s'est enfui sans pouvoir s'occuper de ma personne. »

Les trois ogres partirent d'un grand rire : « Heureusement que nous nous sommes réveillés à temps, toi, tu ne t'es pas échappé ! »

Ils recommandèrent à leurs « petits » de fermer soigneusement les portes en observant le plus complet silence.

« Ce silence, portes fermées », s'inquiéta Sablet, « ne signifie rien de bon pour notre maître. Il nous faut entrer en action ! »

— Tu as raison », approuva Singet, « forçons la porte sans tarder ! »

Jouant de ses pouvoirs magiques, l'idiot leva son râteau et l'abattit de toutes ses forces, pulvérisant la porte de pierre.

« Bandits de monstres, voleurs d'huile ! Rendez-nous notre maître, et plus vite que ça ! » hurlait-il d'une voix tonnante, joignant la voix à l'action.

Le petit monstre portier, terrifié, détala annoncer : « Grand roi, ça tourne mal, ça va mal ! La porte du devant a été défoncée par les bonzes. »

« Ces gaillards-là sont vraiment d'une impudence ! » se disaient les trois ogres, fort contrariés. Ils firent chercher leurs armures qu'ils fixèrent, prirent chacun leur arme et, à la tête des petits monstres, sortirent à la rencontre de l'ennemi. C'était aux environs de la troisième veille, aux alentours de minuit, alors qu'il faisait aussi clair qu'en plein jour, la lune brillant en plein milieu du ciel.



Singet se chargea d'affronter la bache de guerre, Porcet le sabre et Sablet la grosse canne.

Aussitôt sortis, ils firent tourner leurs armes sans un mot. Singet se chargea d'affronter la hache de guerre, Porcet le sabre et Sablet la grosse canne. Ce fut une magnifique bataille :

Trois moines armés de trique, canne, râteau contre trois monstres, fureur et rage aux naseaux.

La hache, le sabre d'acier, la canne noueuse ne font entendre que sifflement du vent poussiéreux.

Les premiers engagements crachent un brouillard inquiétant, ensuite volent de toutes parts les nuées colorées.

Les coups de râteau roulent et tangent selon les mouvements du corps; les prouesses de la trique de fer sont plus mémorables encore.

La canne à terrasser les démons n'est point chose commune, mais les ogres s'obstinent à ne point lui céder.

De ce côté-ci, ils combattent avec furie pour la vie de leur maître, de ce côté-là, ils griffent en pleine gueule pour ne pas le relâcher.

Hache contre trique : lutte pour une victoire incertaine; s'entremêle râteau qui tournoie à sabre qui assène.

Canne noueuse et crosse vigoureuse vont et viennent en un manège éblouissant.

Comme le combat se poursuivait depuis longtemps déjà entre les trois moines et les trois ogres, sans qu'apparût vainqueur ni vaincu, Craint-le-Froid poussa le cri d'appel : « Mes petits, en avant ! » Surgissant tous ensemble, chacun muni d'une arme tranchante, ces créatures eurent tôt fait de jeter et maintenir à terre Porcet. Tiré et poussé par plusieurs buffles, il fut entraîné à l'intérieur de la caverne et ligoté. Lorsque Sablet s'aperçut que Porcet avait disparu au milieu des meuglements d'une foule de bovidés, il brandit la canne précieuse, fit une feinte en direction de Craint-la-Poussière et voulut fuir, mais la troupe de monstres saillit, le culbuta : il fut capturé et ligoté avant même de pouvoir se remettre sur ses pieds. Singet comprit que l'affaire tournait mal : il s'échappa d'une culbute dans les nuages.

Sablet et Porcet furent traînés sur-le-champ auprès de Tripitaka. Celui-ci leur dit en les voyant, des larmes plein les yeux : « Quelle pitié ! Vous aussi, vous êtes tombés tous les deux dans leurs griffes. Où est passé Conscient-de-la-Vacuité ? »

— Il s'est enfui, quand il a vu que nous étions capturés, répondit Sablet.

— S'il s'est échappé, c'est sûrement pour chercher du secours. Mais nous ne savons pas quand nous sortirons de la nasse...»

Maître et disciples étaient en proie à l'accablement où les laissera le récit.

Revenons à Singet qui, d'une culbute dans les nuages, était retourné au monastère, où il fut accueilli par les moines qui venaient lui demander :

«Avez-vous réussi à délivrer le Vénérable?»

— C'est difficile, très difficile! Ces monstres disposent de pouvoirs immenses. Nous avons longtemps lutté trois contre trois, jusqu'à ce qu'ils fassent appel à leurs troupes, qui ont capturé d'abord Porcet, ensuite Sablet. Je suis heureusement parvenu à m'enfuir.

— Si vous, qui savez chevaucher les nuées et monter dans les nuages, n'avez pas été capables de les capturer», répliquèrent les moines, effrayés, «n'y a-t-il pas lieu de penser qu'ils ont mis à mal le vénérable Maître?»

— Pas de danger! Notre maître est secrètement protégé par les dieux, par les gardiens du monastère, par les révélateurs, par les divinités du jour et de la nuit, par beaucoup d'autres encore... Il a, par ailleurs, goûté à l'élixir végétal de cinabre retourné¹ et ne saurait perdre la vie. Mais ces monstres savent sacrément bien y faire! Ne pourriez-vous pas surveiller le cheval et les bagages pendant que je monte au ciel solliciter le renfort de troupes célestes?»

— Vénérable, vous pouvez aussi monter au ciel? répliquèrent les moines, apeurés.

— Le paradis est mon ancien domicile», rétorqua en riant Singet, «l'année où j'avais été nommé Grand Saint égal au Ciel, notre Bouddha m'avait puni pour avoir jeté le trouble dans la fête des pêches d'immortalité. Il ne m'a guère laissé d'autre choix que de me racheter en assurant la protection du moine chinois dans sa quête des Écritures. Tout au long de la route, mon travail a été de renforcer le juste et d'éliminer le pervers. Ce que vous ne semblez pas savoir, c'est que notre maître était destiné à subir cette épreuve.»

À cette réponse, les moines recommencèrent à se prosterner et prier. Singet sortit et disparut dans un sifflement.

Sacré grand saint! Il fut bientôt rendu à la porte ouest du ciel, où il vit la planète du Métal² en conversation avec

le *devarāja* Croissance¹ et les quatre grands officiers perspicaces² Yin, Zhu, Tao et Xu. Apercevant Singet, ils se hâtèrent de le saluer : « Où allez-vous, grand saint ? »

— Comme j'assure la protection du moine chinois, arrivés à la sous-préfecture de Mintian de la préfecture d'Or-Égal à la frontière orientale du royaume des Indes, nous avons été retenus par les moines du monastère des Nuages-de-la-Compassion afin de jouir de la fête de la première nuit de pleine lune. Au pont des lanternes d'or, les trois lampes entraînent une dépense de plus de cinquante mille taëls de métal blanc rien que pour l'huile odorante mêlée au beurre, dont profite chaque année une descente de bouddhas. Nous avons vu, en effet, s'approcher l'apparence de trois vénérés bouddhas. J'ai eu beau le mettre en garde, mon maître est monté inconsidérément en haut du pont les saluer : il a été enlevé avec l'huile lorsque les lumières se sont éteintes. En les poursuivant jusqu'à l'aube, j'ai atteint une montagne dont les quatre protecteurs du temps m'ont opportunément révélé le nom, ainsi que celui des trois monstres habitant la caverne attenante. Je les ai aussitôt provoqués au combat, sans parvenir à l'emporter. Quand je suis entré dans la caverne en me transformant, j'ai constaté que le Maître, enchaîné, n'avait pas été mis à mal. Je l'ai délivré et nous allions sortir quand ils s'en sont aperçus ; je me suis alors enfui. Par la suite, au cours de durs combats, Sablet et Porcet ont été à leur tour capturés tous les deux. Voilà pourquoi je viens solliciter de l'empereur de Jade une enquête et l'envoi de capitaines pour les soumettre.

— Allons, grand saint ! » s'exclama la planète du Métal dans un grand éclat de rire sarcastique, « comment peut-on ne pas voir leur origine, après les avoir combattus ? »

— J'ai bien vu que c'étaient des esprits de bovidés. Mais leurs pouvoirs magiques sont si grands que je n'ai pu les vaincre sur-le-champ.

— Ce sont les esprits de trois rhinocéros. Comme ils portent sur eux le symbole du dessin céleste, ils deviennent des immortels en accumulant des années de culture du soi et sont, eux aussi, capables de voler et marcher dans les nuages. Ils ont la passion de la propreté, détestent la vue de leur propre ombre et veulent sans cesse entrer dans l'eau pour se baigner. Leurs noms sont des plus variés : il y a le rhinocéros-vache³, le rhinocéros-taureau, le rhinocéros-

bœuf, le rhinocéros moucheté, et aussi le rhinocéros à calotte¹, le rhinocéros à bosse² et le rhinocéros aux arabesques qui pénètrent le ciel. Tous ceux-là ont la narine unique, trois sortes de poils, deux cornes et la faculté d'écarter les eaux quand ils passent la mer ou les fleuves. Ainsi, à ce qu'il semble, Craint-le-Froid, Craint-le-Chaud et Craint-la-Poussière ont dans leurs cornes le souffle de la noblesse qui les a autorisés à se déclarer grands rois. Si tu veux les capturer, il suffit de les mettre en présence des quatre étoiles volatiles de la dynamique du Bois³ : ils se soumettront.

— De quelles étoiles s'agit-il? demanda Singet en se hâtant de lui tirer la révérence, « puis-je te demander de me les indiquer clairement les unes et les autres? »

— Ces constellations se trouvent au large du palais des Taureaux-Combattants de la Grande Ourse. Tu y verras plus clair quand tu auras présenté ton rapport à l'empereur de Jade.»

Singet remercia, mains jointes, et franchit le portail du ciel.

Il fut bientôt rendu à la salle de Clarté-Pénétrante, où il rencontra d'abord les quatre grands précepteurs célestes Ge, Qiu, Zhang et Xu⁴.

« Où allez-vous? lui demandèrent-ils.

— Nous sommes récemment parvenus à la région de la préfecture d'Or-Égal où notre maître a été enlevé par des monstres pour avoir laissé sa nature de méditation se relâcher en allant contempler les lanternes de la première nuit. Comme je suis incapable de les soumettre, je viens solliciter les secours de l'empereur de Jade.»

Les quatre précepteurs le conduisirent sur-le-champ à la salle des Nuées-Mystérieuses. Après l'échange des salutations, Singet exposa l'affaire en détail. « Quel groupe d'armées célestes convoquer pour te porter secours? demanda l'empereur de Jade.

— En arrivant au portail occidental du ciel, j'ai rencontré l'étoile de Longévitité qui m'a appris que les monstres étaient des esprits de rhinocéros, que seules les constellations volatiles du Bois pourraient soumettre.»

L'empereur de Jade dépêcha aussitôt le précepteur céleste Xu pour accompagner Singet du côté de la Grande Ourse et prier les quatre constellations du Bois de descendre sur terre les ramener à la raison.

À leur arrivée au palais des Taureaux-Combattants, ils furent reçus par les vingt-huit maisons¹.

«Je suis porteur du décret sacré qui ordonne aux quatre constellations volatiles du Bois de descendre avec le grand saint soumettre les monstres», expliqua le précepteur céleste.

Caïman-du-Bois Jué, Crabe-du-Bois Dou, Loup-du-Bois Kui et Chacal-du-Bois Jing répondirent immédiatement à l'appel en clamant :

«Singet le Grand Saint, où as-tu besoin de nous?

— C'est donc de vous qu'il s'agit!» s'exclama le Novice, «ce vieux de la Longévité me l'a dit de façon si détournée que je n'y avais rien compris. Si j'avais su que c'étaient les quatre des vingt-huit maisons relevant de la dynamie du Bois, je serais venu vous en prier directement au lieu de déranger Sa Majesté.

— Qu'est-ce que tu nous racontes là, grand saint! Lequel d'entre nous oserait prendre sur lui de quitter son poste sans ordre exprès? Où est-ce, en fin de compte? Partons pour revenir sans tarder!

— Au nord-est de la préfecture Or-Égal, dans la caverne Fleur-des-Mystères au mont du Dragon-Vert, où des rhinocéros sont devenus esprits.

— Dans ce cas tu n'as pas besoin de nous», dirent Crabe, Loup et Caïman, «il te suffit de la maison du Puits : elle est capable de grimper la montagne pour dévorer les tigres et de descendre au fond des mers capturer les rhinocéros.

— Mais ce ne sont pas des rhinocéros qui contemplent la lune! Ils ont obtenu la Voie du Tao et, tous, une longévité qui dépasse mille ans. Il faut que vous veniez tous les quatre, ne refusez pas! Si jamais un seul ne suffisait pas à la tâche, ne serait-ce pas peine perdue?

— Que nous contez-vous là!» s'exclama le précepteur céleste, «l'ordre vous concerne tous les quatre. Comment pourriez-vous vous dispenser d'y aller? Envolez-vous sans retard. Je retourne faire mon rapport.»

Le précepteur prit congé de Singet et s'en alla.

«Inutile de tergiverser, grand saint», lui dirent les quatre constellations du Bois, «va de l'avant les provoquer au combat, attire-les dehors et nous entrerons ensuite en action.»

Singet s'approcha donc de la caverne en les



*En baissant les bras, les trois ogres-rois retrouvèrent à leur tour leur forme propre à quatre sabots
et détalèrent vers le nord-est.*

invectivant : « Voleurs d'huile, bandits de monstres! Rendez-moi mon maître! »

Au fait, les petits monstres avaient bloqué l'entrée défoncée par Porcet au moyen de dalles. Dès qu'ils entendirent ces invectives, ils coururent prévenir : « Grand rois, le bonze Singet lance des insultes dehors.

— Pourquoi revenir aujourd'hui après avoir été mis en déroute? Je présume qu'il est allé chercher des renforts, suggéra Craint-la-Poussière.

— Ce ne sont pas ces renforts qui peuvent nous faire peur! » rétorquèrent Craint-le-Froid et Craint-le-Chaud, « apportez-nous vite les armures. Mes petits, veillez à l'encercler de façon à ne pas le laisser s'échapper. »

Ignorantes du risque mortel, les créatures sortirent de la caverne, armées de sabres et de lances, agitant des bannières et battant le tambour. Elles apostrophaient Singet : « Te revoilà, macaque! Tu n'as donc pas peur de recevoir une raclée? »

Le mot de « macaque » avait le don d'exaspérer le Novice. Grinçant des dents de fureur, il brandit sa trique de fer et se mit à frapper.

Les trois ogres-rois ordonnaient aux petits monstres de se déployer de façon à fermer le cercle autour de Singet. C'est alors que les quatre constellations du Bois intervinrent, faisant tournoyer leurs armes : « Bêtes immondes, bas les pattes! »

À la vue des quatre étoiles les trois ogres prirent évidemment peur et s'exclamèrent : « Ça va mal, très mal! Il a trouvé plus fort que nous! Mes petits, sauve qui peut! »

Dans un vacarme de beuglements et meuglements, les monstres reprirent leur aspect originel : zébus, buffles, bœufs musqués, et se mirent à galoper en tous sens dans la montagne. En baissant les bras, les trois ogres-rois retrouvèrent à leur tour leur forme propre à quatre sabots, et détalèrent vers le nord-est dans un bruit de canonnade. Le grand saint les talonnait de près en compagnie de Chacal et Caïman. Ils ne relâchaient pas la poursuite. Restés seuls dans la combe de la pente orientale, Crabe et Loup tuèrent un certain nombre de ces créatures, au sommet, dans la vallée ou au fond des ravins, capturant les autres vivantes. Quand ils en eurent complètement nettoyé la montagne, ils entrèrent dans la caverne délivrer Tripitaka, Porcet et Sablet.

Ce dernier reconnut les deux constellations et, avec ses compagnons, les salua et les remercia. Aussi leur demanda-t-il : « Comment êtes-vous venus jusqu'à nous, nous porter secours ? »

— Nous en avons reçu l'ordre de l'empereur de Jade sur la sollicitation du grand saint.

— Comment se fait-il que mon disciple Conscient-de-la-Vacuité ne soit point entré me voir ? demanda Tripitaka, les larmes aux yeux.

— C'est que les trois ogres sont des rhinocéros. Quand ils nous ont vus, sauve qui peut général, ils se sont enfuis vers le nord-est. Le grand saint mène la poursuite à la tête de Caïman et Chacal. Nous deux, nous avons nettoyé le terrain et sommes venus dans le but exprès de délivrer le saint moine. »

Tripitaka s'inclina à nouveau jusqu'à terre, puis se tourna vers le ciel pour prier. « Maître », lui dit Porcet en le relevant, « trop de cérémonies impliquent hypocrisie : il ne faut pas tant vous préoccuper de les saluer. Les quatre constellations ont agi sur l'ordre de l'empereur de Jade et par égard pour notre condisciple aîné. Les monstres ont été balayés, mais nous ne savons encore ce qu'il en est des vieux ogres. Rangeons nos affaires et sortons. Il faut détruire cette caverne pour couper la racine du mal. Revenons au monastère et attendons nos condisciples. »

— L'amiral des Roseaux-Célestes a raison », approuva l'étoile du Loup. Allez avec le général des Rideaux-Roulés protéger votre maître et rentrez vous reposer au monastère, pendant que nous filons au nord-est à la rencontre de l'ennemi.

— Exactement ! » approuva Porcet, « vous devez aller tous les deux collaborer à leur capture afin de remplir la mission qui vous est confiée. »

Les deux étoiles se lancèrent aussitôt dans la poursuite.

Porcet et Sablet fouillèrent la grotte à la recherche de tout ce qu'il pouvait y avoir de précieux sous un faible volume : corail, agate, perles, ambre, conques, cauris, jade et or : ils en ramassèrent un setier¹ qu'ils transportèrent dehors, puis invitèrent le Maître à s'asseoir en haut de la falaise, tandis qu'ils retournaient dans la caverne mettre le feu. Elle fut ravagée de fond en comble. Ils ne conduisirent qu'ensuite Tripitaka sur le chemin de retour vers le monastère des Nuages-de-la-Compassion.

*«Le bonheur extrême fait retour au malheur»,
Affirme le Classique des mutations!
Plaisir des lanternes trouble méditation,
Jouir du voyage noir du Tao la rigueur. .
Il faut garder l'élixir à toute heure,
La moindre faute serait catastrophique.
Tiens-le serré, avec fermeté unique.
Un instant de relâchement : grave erreur!*

Ne parlons plus des trois qui, la vie sauve, étaient retournés au monastère, mais revenons aux deux étoiles du Crabe et du Loup, à la poursuite des rhinocéros, montées sur des nuages. Elles les cherchaient en vain des yeux au milieu des airs, lorsque, arrivant en vue de l'océan occidental, elles aperçurent au loin Singet qui poussait des cris au-dessus de la mer. Elles abaissèrent leurs nuages pour demander : «Grand saint, où sont passés les monstres?»

— Qu'est-ce que vous attendiez pour vous joindre à la poursuite?» grogna Singet, mécontent, «et vous avez le front de me poser cette question stupide!

— Mais quand on vous a vu, grand saint, mettre en déroute les monstres avec Caïman et Chacal, nous avons pensé que vous n'auriez pas de mal à les capturer. C'est que nous avons nettoyé le terrain et sommes entrés dans la caverne secourir votre maître et vos condisciples.»

À ces mots, Singet se radoucit et les remercia : «Dans ce cas, vous avez bien mérité. Vous vous êtes donné beaucoup de mal. Seulement, les trois rhinocéros que nous avons chassés jusqu'ici se sont glissés au fond de la mer. Chacal et Caïman les talonnent et m'ont chargé de monter la garde sur la rive. Puisque vous êtes là, remplacez-moi; j'y vais à mon tour.»

Sacré grand saint! Balançant sa trique, il fit une passe qui écartait les eaux et pénétra dans les profondeurs des flots. Il aperçut au fond les monstres qui livraient un combat désespéré. Il se jeta dans la mêlée en criant : «Le voilà, votre vieux Singet!»

Les monstres éprouvaient déjà les plus grandes difficultés à soutenir les assauts des deux officiers stellaires. C'est dans ce moment critique qu'ils entendirent le cri du Novice : poussés par un dernier espoir de survie, ils tournèrent casaque et détalèrent vers le cœur de l'océan. Or, la corne de ces créatures est on ne peut mieux apte à diviser

les flots : ils s'ouvraient une voie claire et nette dans un grand bruissement d'eau brassée.

Il y avait dans l'océan occidental un *yaksa*¹ voltigeur et un cuirassé patrouilleur qui voyaient de loin les rhinocéros fendant les eaux; quand ils reconnurent le grand saint et les deux officiers stellaires, ils se précipitèrent, grandement alarmés, au palais de cristal annoncer au dragon-roi : « Votre Majesté! Il y a trois rhinocéros que poursuivent le Grand Saint égal au Ciel et deux préposés stellaires. »

À cette nouvelle, le roi Aoshun convoqua le prince héritier Mo'ang : « Va vite lever des troupes aquatiques. Je présume que ce sont Craint-le-Froid, Craint-le-Chaud et Craint-la-Poussière qui se sont frottés à Singet le Novice. Puisqu'ils sont dans notre océan, tire l'épée pour te porter à son aide. »

Ao Mo'ang se hâta d'exécuter les ordres reçus.

Dans l'instant, tortues, carets, brèmes, perches, carpes, crevettes et crabes prirent les armes et surgirent du palais de cristal en poussant des cris de guerre afin de barrer le passage aux rhinocéros. Dans l'impossibilité d'aller plus avant, ces derniers battirent précipitamment en retraite pour trouver cette fois Chacal et Caïman, ainsi que le grand saint qui leur coupaient la route. Pris de panique, ils se débandèrent, chacun fuyant dans sa direction. Craint-la-Poussière fut bientôt encerclé par les troupes que conduisait le vieux dragon-roi. Ce que voyant, Singet se réjouit et s'écria : « Doucement! Arrêtez! Prenez-le vivant! Je ne veux pas d'une carcasse! »

Mo'ang obéit : dans un dernier assaut général, ils renversèrent la bête, lui passèrent un crochet de fer dans les naseaux et la garrottèrent les quatre pattes en l'air.

Le dragon-roi fit ensuite passer la consigne à ses troupes d'avoir à se diviser à la poursuite des deux autres afin d'aider les deux officiers stellaires à les capturer. Le jeune prince-dragon s'élança aussitôt à la tête de son armée et découvrit Chacal-du-Bois Jing qui avait repris son aspect originel pour terrasser Craint-le-Froid, qu'il mordait à belles dents.

« Constellation du Puits! » criait Mo'ang, « constellation du Puits! Ne le tue pas! Le grand saint le veut vivant et non point mort! »

Il eut beau le répéter à plusieurs reprises, il lui avait déjà brisé le cou.

Mo'ang ordonna à son armée de crabes et de crevettes de transporter la carcasse au palais de cristal, tandis qu'il reprenait la poursuite en compagnie de Chacal. Il aperçut Caïman qui rabattait Craint-le-Chaud vers Chacal. Le prince déploya sa troupe de tortues de façon à le prendre comme dans une nasse. «Grâce, grâce!» répétait le monstre. Chacal s'approcha, lui empoigna l'oreille, lui arracha son arme et hurla : «On ne te tuera pas! Livrez-le au grand saint qui décidera de son sort.»

Ils baissèrent leurs armes et revinrent au palais de cristal annoncer : «On les a tous capturés.»

Singet vit que l'un, la tête coupée, gisait sur le sol, répandant son sang. L'autre, que l'étoile du Chacal tirait par l'oreille, fut poussé à genoux.

«Il n'a pas été tué par une arme tranchante! s'exclama Singet après s'être approché pour examiner plus attentivement le premier.

— Si je n'étais pas intervenu», répondit en riant Mo'ang, «il aurait été entièrement dévoré par l'officier stellaire du Puits.

— Au point où il en est, tant pis!» répliqua Singet, «sciez-lui les deux cornes et écorchez-le. Laissez la viande aux sages dragons, père et fils.»

Ensuite, un anneau fut passé aux naseaux de Craint-la-Poussière; Caïman fut chargé de l'emmener; on en fit même de Craint-le-Chaud, confié à Chacal.

«Accompagnez-les auprès du préfet d'Or-Égal, qui diligentera une enquête, statuera sur l'inculpation d'imposture et chiffrera le montant du préjudice causé à la population depuis tant d'années, avant de procéder à la condamnation.»

Ils acquiescèrent, prirent congé des dragons et sortirent de l'océan occidental. Les rhinocéros en laisse, ils rejoignirent les deux autres officiers stellaires et, montés sur des nuages, reprirent la direction de la préfecture d'Or-Égal. Au milieu des airs, du haut de la luminosité de bon augure, Singet déclara : «Préfet d'Or-Égal, officiers à son service, armée et population de la ville et des faubourgs, écoutez-moi! Nous sommes de saints moines envoyés par les grands Tang des terres de l'Est chercher les Écritures au paradis de l'Ouest. Les imposteurs qui se faisaient passer

pour des bouddhas afin de profiter chaque année de l'offrande des lanternes d'or, ce sont ces esprits de rhinocéros. Lorsque nous sommes passés par ici et avons contemplé les illuminations, ces créatures ont enlevé notre maître avec l'huile, si bien que j'ai dû demander aux dieux du ciel de les terrasser. La montagne est nettoyée, la caverne aussi, les monstres exterminés. Aucun mal ne saurait plus vous arriver. Il convient désormais d'abandonner l'offrande des lanternes d'or, qui épuise la population et appauvrit vos ressources.»

Au monastère des Nuages-de-la-Compassion Porcet et Sablet, qui venaient d'y accompagner Tripitaka, abandonnèrent bagages et maître pour s'élancer dans les airs et interroger Singet sur les circonstances de la capture, dès qu'ils entendirent sa déclaration.

«L'un d'eux a été mordu à mort par l'officier stellaire du Puits», expliqua-t-il, «on a scié ses cornes et rapporté sa peau. Les deux autres ont été capturés vivants, et sont ici.

— Ces deux-là», proposa Porcet, «il faut les pousser dans la cité pour que les officiers et les autres les voient, qu'ils sachent que nous sommes des saints, des dieux! Il convient de prier les quatre officiers stellaires de bien vouloir abaisser leurs nuages et les accompagner au tribunal afin de participer à sa décision. La vérité de la situation et leur culpabilité ainsi établies, il n'y aura plus rien à dire.

— L'amiral des Roseaux-Célestes est donc récemment devenu un expert en matière de droit et juridiction. Voilà qui est excellent! rétorquèrent les quatre étoiles.

— J'ai tout de même appris quelque chose, au cours de ces quelques années passées dans la vie monacale», répliqua Porcet.

Les dieux poussèrent donc les rhinocéros en une cavalcade de nuées colorées qui descendirent sur la préfecture, jetant l'alarme parmi les officiers comme dans la population de la ville et des faubourgs. Dans chaque foyer on priait les dieux du ciel, dans chaque maison était dressé un autel où l'on brûlait de l'encens. Peu après, les moines du monastère des Nuages-de-la-Compassion franchissaient le portail, portant en palanquin le Vénérable. Quand il eut retrouvé Singet, les termes de remerciements ne quittaient plus ses lèvres : «Je suis profondément reconnaissant aux officiers stellaires de la peine qu'ils se sont donnée pour nous délivrer. Je me faisais tant de souci de ne plus te voir,

cher et sage disciple. Quel bonheur de te savoir de retour, triomphant! Toutefois je ne sais où tu es parvenu à rattraper et capturer ces créatures.

— Quand je vous ai quitté avant-hier, respecté maître, je suis allé me renseigner au paradis où, grâce à Vénus, l'étoile du Métal, j'ai appris que les monstres étaient des rhinocéros et que je devais m'adresser aux quatre maisons du Bois. J'ai sur-le-champ présenté une supplique à l'empereur de Jade, qui m'a accordé la grâce de les dépêcher à la caverne à l'entrée de laquelle elles ont engagé le combat. Quand les créatures se sont enfuies, c'est grâce aux maisons Kui et Dou que vous avez été libéré, respecté maître. Moi-même et les deux autres maisons, nous avons joint nos forces pour leur donner la chasse, ce qui nous a amenés jusqu'à l'océan occidental où, cette fois, le roi-dragon a envoyé son fils nous porter secours à la tête d'une armée. C'est ainsi que nous avons réussi à les capturer et à les faire comparaître.»

Tripitaka se confondit en éloges et remerciements. Ce furent ensuite les magistrats de la préfecture et des sous-préfectures qui, avec leurs subordonnés, allumèrent de hautes chandelles sacrées et des braseros pleins d'encens, tandis qu'ils se tournaient vers le ciel pour prier.

Un moment plus tard, Porcet perdait son calme, tirait son couteau de moine et décapitait successivement Craint-la-Poussière et Craint-le-Chaud. Puis il prit une scie pour détacher les quatre cornes. Il vint à Singet l'idée de proposer autre chose. Il décida en conséquence : « Que les quatre officiers stellaires emportent les quatre cornes pour les offrir en tribut à l'empereur de Jade, lorsqu'ils rapporteront le décret impérial.»

Quant aux deux autres cornes, que les pèlerins avaient gardées, il proposa d'en donner une au Trésor de la préfecture afin de laisser à la postérité une preuve des circonstances qui avaient amené l'abolition de l'impôt d'huile. L'autre serait offerte au Bouddha du mont des Vautours.

Les quatre officiers stellaires se réjouissaient grandement de la solution. Ils prirent aussitôt congé du grand saint et repartirent présenter leur rapport, sur des nuages irisés.

Les magistrats retinrent maître et disciples à un grand banquet où les officiers de tous rangs furent invités à leur

tenir compagnie. Par ailleurs fut promulguée une proclamation faisant savoir à l'armée et à la population que les lanternes d'or ne seraient pas autorisées l'année suivante et que l'imposition d'huile supportée par les grandes familles se trouvait à jamais abolie. D'autre part, l'on fit venir des bouchers pour écorcher et découper les rhinocéros : la peau salpêtrée, tannée et racornie servirait à fabriquer des cuirasses; la viande devait être distribuée aux officiers et autres. En outre, les grains et sapèques, produits d'amendes abusives, serviraient à l'acquisition d'un terrain inoccupé appartenant au peuple pour y ériger un temple dédié aux quatre maisons qui avaient terrassé les monstres. On y éleva également un «sanctuaire aux vivants» en l'honneur des quatre pèlerins. Des stèles furent dressées en témoignage éternel de gratitude.

Maître et disciples se résignèrent volontiers à quelque relâchement : ils se laissèrent successivement inviter par les deux cent quarante riches familles fournissant l'huile des lampes. Ils n'eurent pas un moment à eux. Porcet s'en donna à cœur joie. Il remplissait à chaque banquet sa manche d'objets précieux trouvés dans la grotte pour les offrir à leurs hôtes. Au bout d'un mois de séjour, le départ leur semblait toujours impossible. Il fallut que le Vénérable donnât les instructions suivantes à Singet : «Conscient-de-la-Vacuité, fais cadeau de toutes les choses précieuses qui restent aux moines du monastère des Nuages-de-la-Compassion en remerciement de leur hospitalité. Partons avant l'aube sans le laisser savoir à ces grandes familles. Je crains que notre quête ne soit compromise, si nous ne songeons qu'à jouir de ces plaisirs. Il serait profondément regrettable de pousser le Bouddha à nous le reprocher, ce qui ne manquerait pas d'entraîner quelque calamité.»

Singet prit soin de prendre toutes les dispositions utiles.

Il était levé le lendemain dès la cinquième veille, et ordonnait à Porcet de préparer le cheval. L'idiot, repu, répondit tout ensommeillé : «De si bonne heure? À quoi bon?

— Ordre de départ donné par le Maître! lui cria Singet.

— Ce n'est pas convenable de la part du Vénérable», grommela Porcet en se frottant le visage, «les deux cent quarante familles nous ont toutes invités, mais nous ne nous sommes rempli la panse qu'une trentaine de fois. On ne va tout de même pas recommencer à m'affamer!

— Ballot! Sac à son! Pas de bêtises!» s'indigna Tripi-taka, «debout, et vite! Si tu continues à discuter, je te fais casser les dents avec la trique de Conscient-de-la-Vacuité.»

La menace de coups plongea l'idiot dans le plus grand désarroi : «Le Maître n'est plus le même. Il m'a toujours protégé, aimé, sachant combien je suis balourd. Chaque fois que le frangin veut me battre, il cherche à l'en dissuader. Qu'est-ce qui lui prend de s'emporter et de le pousser, au contraire, à me frapper?»

— Le Maître t'en veut de compromettre le voyage par gloutonnerie», lui répondit Singet, «dépêche-toi de ranger les bagages et de préparer le cheval, si tu tiens à éviter les coups.»

L'idiot avait vraiment peur d'être battu : il sauta sur ses pieds, enfila ses vêtements et cria en direction de Sablet : «Debout, vite! Ça va barder!»

Sablet se leva à son tour et chacun fut bientôt prêt. Le Vénérable leur fit signe de la main : «Silence! N'alertez point les moines du monastère!»

Il se hissa en hâte sur son cheval, on ouvrit le portail et ils retrouvèrent la route. Le cas de dire à propos de ce départ :

*De la cage secrètement ouverte
Le phénix multicolore s'envole.
De la chaîne discrètement défaire
S'enfuit le dragon qui caracole.*

Si vous ne savez, en fin de compte, ce qu'il en fut des familles reconnaissantes, écoutez donc le chapitre qui suit.

CHAPITRE XCIII

AU PARC DE JETA' ON S'ENQUIERT DES ANTIQUITÉS
ET DISCUTE DES CAUSES,
AU PAYS DES INDES, IL SE TOURNE VERS LE ROI
ET RENCONTRE UNE COMPAGNE.

*Toute pensée au désir mène sûrement,
Et désastre certain naît de l'attachement.
À quoi bon le discernement de ces trois rangs??*

*L'acte accompli, l'on retourne à l'océan.
Immortel ou bouddha, qu'importe l'achèvement!
Il faut s'y préparer intérieurement.
Pur, immaculé, toute poussière ôtée,
Juste fruit obtenu, au ciel vous envolerez.*

Reparlons des moines du monastère : lorsqu'ils s'aperçurent de la disparition de Tripitaka et de ses disciples, ils s'exclamèrent les uns et les autres : « Sans les avoir retenus, sans leur avoir dit adieu, sans les avoir sollicités, nous les avons proprement laissés filer, les bouddhas vivants ! »

Ils poussaient ces exclamations, lorsque plusieurs grandes familles des bourgs du sud vinrent inviter les pèlerins.

« Nous n'y avons point pris garde hier soir : ils se sont envolés dans la nuit, montés sur des nuages », se lamentaient les moines en se frappant les paumes.

Tous de se tourner vers le ciel pour prier et remercier. La nouvelle de leur départ se répandit dans la ville entière et bientôt tout un chacun fut au courant. On demanda à ces grandes familles de préparer les cinq sortes de sacrifices, des fleurs et des fruits, et de se rendre au sanctuaire dédié aux vivants les offrir en action de grâces.

Bref, revenons au moine chinois et à ses compagnons : se nourrissant de vent et dormant près de l'eau, ils avançaient le long de la route sans le moindre incident à signaler. La moitié d'un mois s'était écoulée, lorsqu'ils aperçurent une haute montagne. Tripitaka prit peur à nouveau :

« Faites attention, disciples ! Comme elle paraît escarpée, la montagne devant nous !

— La route se rapproche de la terre du Bouddha : il ne saurait y avoir le moindre monstre », répliqua Singet en souriant, « soyez sans crainte, maître, détendez-vous !

— Bien que la terre du Bouddha ne soit plus très loin, mes disciples, les moines de ce monastère ne nous ont-ils pas dit l'autre jour que la capitale de l'Inde se trouvait à plus de deux mille lis ? Je ne sais quelle distance il nous reste à parcourir.

— Maître, auriez-vous donc oublié le soutra du Cœur du maître de méditation au Nid-de-Corbeaux ? rétorqua Singet.

— Je porte en moi le soutra du Cœur de la *prajñā*

comme sur moi la robe et le bol à aumônes. Depuis que le maître au Nid-de-Corbeaux me l'a enseigné, il ne s'écoule pas un seul jour sans que je le récite. Comment l'aurais-je oublié? Comment le pourrais-je, alors que je suis capable de le réciter à l'envers?

— Maître, vous ne savez que le réciter, sans en avoir sollicité l'explication du maître au Nid-de-Corbeaux.

— Caboché de singe! Comment peux-tu dire une chose pareille! Je ne l'aurais pas compris! Tu le comprends, toi?

— Mais oui, je sais l'expliquer», répondit Singet.

Là-dessus, l'un et l'autre restèrent cois.

Porcet en était plié en deux de rire et Sablet fort amusé.

«La grande gueule!» s'esclaffait Porcet, «il partage les mêmes origines perverses que nous : pas plus que nous, il n'a été servant de monastère qui aurait entendu l'explication des soutras, ni moine du Bouddha qui aurait assisté aux prêches sur la Loi. C'est de la frime, de la mascarade, ses "je sais, je comprends"! Pourquoi ne dit-il plus rien? On écoute ton exposé. Je t'en prie : explique!

— N'en crois rien, frérot», ajouta Sablet, «notre frangin se vante pour éperonner le Maître. Il sait jouer de son bâton, mais pour le reste... Commenter les soutras : allons donc!

— Ne dites pas n'importe quoi, Conscient-de-ses-Capacités, Conscient-de-la-Pureté!» les rabroua Tripi-taka, «Conscient-de-la-Vacuité pratique l'explication sans parole ni texte, la vraie.»

Tandis qu'ils échangeaient ces propos, ils parcoururent une bonne distance, franchirent plusieurs cols et aperçurent un vaste monastère non loin de la route.

«Conscient-de-la-Vacuité, vois ce monastère là-bas devant nous,

«Ni grand, ni petit, mais aux tuiles émaillées de couleur émeraude.

«Ni vieux, ni neuf, mais aux murs de briques rouges en équerre!.

«Cachées à l'ombre de conifères sombres, qui sait combien de choses anciennes demeurent, vieilles de milliers, de centaines d'années?

«On entend le bruissement de l'eau qui chante dans le chenal creusé nul ne peut dire en quelle lointaine dynastie.

«Sur le portail, en gros caractères : Monastère de Méditation Pavé-d'Or. Un panneau suspendu conservait l'inscription : Monument de Haute Antiquité.»

Singet voyait que c'était le monastère de méditation

Pavé-d'Or et Porcet en dit autant. Sur son cheval, Tripitaka réfléchissait : « Pavé d'or? Pavé d'or... Ne serions-nous pas sur le territoire de Śrāvastī? »

— Voilà qui est curieux, maître! » s'exclama Porcet, « depuis des années que je vous suis, je ne vous ai jamais vu retrouver votre chemin, mais aujourd'hui vous avez l'air de le reconnaître.

— Ce n'est pas cela », répondit Tripitaka, « mais j'ai souvent lu dans les soutras et les Écritures que le Bouddha fréquentait le parc de Jetavana dans la ville de Śrāvastī. On y raconte que l'ancien Anāthapiṇḍada avait demandé au prince héritier Jeta à l'acheter afin d'y inviter le Bouddha à prêcher. Le prince avait répondu qu'il ne vendait pas et ne le céderait qu'à la condition de le lui paver entièrement d'or. À cette réponse, l'ancien couvrit le parc entier de carreaux en or et put ainsi l'acheter au prince et le mettre à la disposition du Bouddha, afin de prier le plus honoré du monde d'y exposer la Loi. Je présume que le nom du monastère se rapporte à cette histoire.

— Quelle chance! » s'esclaffa Porcet, « si c'est exact, nous allons pouvoir en déterrer quelques-uns pour les offrir aux gens... »

Ils éclatèrent tous de rire, tandis que Tripitaka descendait de cheval.

Comme il franchissait la porte, ils virent à l'entrée une foule de gens — les uns avec des planches, d'autres sac au dos, d'autres encore poussant des brouettes; certains étaient assis dans des voitures aménagées. Les uns s'étaient endormis, d'autres bavardaient. À la vue des quatre pèlerins, l'un d'autant plus beau que les autres étaient laids, chacun s'écartait, apeuré. Craignant quelque incident, Tripitaka ne cessait de répéter : « De la tenue! De la courtoisie! » Cette fois, tout un chacun restait sur sa réserve.

Après avoir contourné la salle du Vajra², ils ne tardèrent pas à être rejoints par un moine à l'aspect peu ordinaire, fort imposant. En vérité :

*L'éclat de la pleine lune sur le visage,
Le corps solide comme l'arbre de la bodhi³,
La manche au vent s'enroulant sur la crosse,
Des sandales de paille sur le chemin dallé.*

Tripitaka joignit les paumes dès qu'il le vit. Le moine lui rendit précipitamment son salut : « D'où venez-vous, maître ? »

— Votre disciple Chen Xuanzang», répondit Tripitaka, « a été envoyé solliciter du Bouddha les Écritures au paradis de l'Ouest sur l'ordre de l'empereur des grands Tang des terres de l'Est. Comme notre chemin passait par votre noble établissement, nous nous sommes permis cette visite dans l'intention de solliciter un abri pour la nuit. Nous repartirons dès demain matin.

— Notre humble monastère est ouvert à tous et chacun peut y séjourner selon son bon plaisir. Combien plus, lorsqu'il s'agit d'un vénérable qui est un divin moine des terres de l'Est : nous vous devons l'hospitalité : c'est une grande joie pour nous.»

Tripitaka remercia et appela ses trois compagnons. Ils se rendirent directement à la cellule du supérieur en passant par les galeries et le réfectoire¹. Après l'échange des salutations, chacun prit place. Singet et les deux autres disciples s'assirent aussi, mains pendantes.

Il faut vous dire que, lorsque la nouvelle se répandit que des moines des terres de l'Est en quête des Écritures étaient arrivés, jeunes et vieux dans le monastère, résidents temporaires ou permanents, vénérables ou garçons de cérémonie, tout le monde vint voir. Après le thé, fut servi un repas maigre. Le Vénérable n'avait pas fini de réciter la prière² qui ouvre le repas, que Porcet, brûlant d'impatience, s'était déjà jeté sur les boules de pains, les soupes et les plats maigres. Dans la foule qui remplissait la salle, les plus avisés admirait la dignité de Tripitaka, mais ceux venus s'amuser du spectacle regardaient surtout Porcet manger.

Or, Sablet était observateur : il se rendait compte de la situation et pinça discrètement Porcet en lui soufflant : « De la tenue ! »

— De la tenue ? Mais j'ai le ventre qui sonne creux ! se récria Porcet, indigné.

— Frérot », répondit Sablet, « si tu ne le sais, je te l'apprends : en ce bas monde, quand il y va du ventre, nous en sommes tous au même point, toi ou moi, tenue ou sans tenue. »

Ce qui, enfin, calma Porcet. Quand Tripitaka eut récité la prière qui clôt le repas, on desservit, et il remercia.

Comme les moines le questionnaient sur les terres de l'Est, Tripitaka en vint à parler de monuments anciens et à demander l'origine du nom de «monastère Pavé-d'Or».

«Ce monastère était à l'origine celui du parc d'Anâthapiṇḍada du royaume de Śrāvastī, appelé aussi Jetavana. Comme l'ancien l'avait pavé de carreaux d'or pour y inviter le Bouddha à prêcher, on a changé son nom en celui qu'il porte aujourd'hui. C'était autrefois le pays de Śrāvastī, et, en ce temps, l'ancien Anâthapiṇḍada habitait précisément le parc. Comme notre monastère se trouve justement sur ce parc de Jeta de l'ancien, nous lui avons donné le nom de monastère Pavé-d'Or d'Anâthapiṇḍada. Il reste des ruines de l'ancien parc derrière le monastère. Chaque fois que tombent des pluies torrentielles, on trouve de l'or, de l'argent ou des perles, même ces dernières années. Tous ceux à qui la chance sourit, en ramassent.

— Ce n'est donc pas une légende, mais la vérité! s'exclama Tripitaka, qui demanda encore : «Quand je suis entré dans votre noble monastère, j'ai aperçu un grand nombre de marchands itinérants qui s'étaient installés sous chacune des deux galeries avec leurs mulets, chevaux, charrettes et palanches. Pourquoi viennent-ils s'abriter ici?

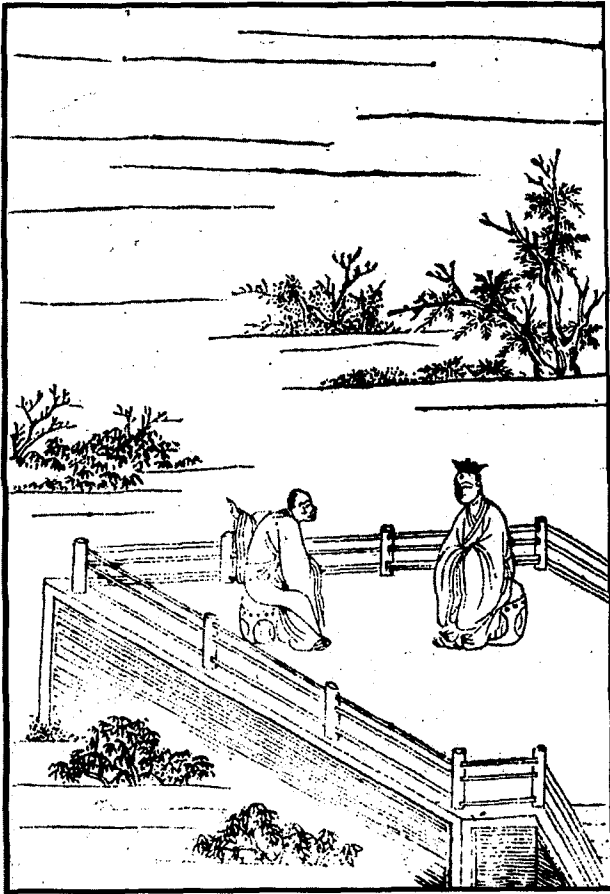
— Notre montagne s'appelle mont des Mille-Pattes. L'endroit était naguère parfaitement tranquille. Est-ce un changement de climat? Nous ne savons trop pourquoi, mais plusieurs esprits de mille-pattes se sont manifestés et attaquent souvent les gens sur la route. Bien que leurs morsures ne soient point mortelles, les gens n'osent s'y aventurer. Au bas de la montagne se trouve la passe du Chant-des-Coqs. On n'ose la franchir qu'après le chant du coq. Comme tous ces voyageurs sont arrivés tard et ne veulent prendre de risque, ils passent la nuit ici et ne repartiront que lorsque les coqs auront chanté.

— Nous aussi, nous attendrons le chant du coq.»

Tandis qu'ils bavardaient, on servit à nouveau le repas.

Quand ils eurent fini, Tripitaka et Singet sortirent se promener au clair de la lune, qui était à son premier quartier. Ils virent un servant venir leur annoncer : «Notre vénérable maître aimerait rencontrer ces personnalités chinoises.»

Tripitaka se retourna vivement et aperçut un vieux



Arrivés à une terrasse, ils s'y étaient assis un moment.

moine qui s'appuyait sur une canne de bambou. Il s'avança pour les saluer : «Êtes-vous le Maître venu de Chine?

— Je n'ose prétendre à ce titre», répondit Tripitaka en rendant le salut.

Le vieux moine lui fit des éloges sans fin avant de poser la question : «Quel est votre âge, éminent maître?

— J'ai vécu quarante-cinq vaines années. Puis-je me permettre de vous demander le vôtre?

— Je vous devance d'un stupide cycle de soixante ans.

— Vous entrez donc dans votre cent cinquième année cette année», observa Singet, «à moi, quel âge me donneriez-vous?

— Votre visage m'apparaît si ancien et votre âme si pure que je n'ose me prononcer, d'autant que je vois trouble dans la nuit, même au clair de lune.»

Après avoir conversé un moment, ils allèrent jeter un coup d'œil dans la galerie du fond.

«Vous parliez à l'instant de ruines du parc d'Anâthapindada. Où sont-elles? demanda Tripitaka.

— À la sortie, derrière», répondit le vieux moine.

Ils allèrent ouvrir et découvrirent un terrain vague où demeuraient les bases d'un mur dont les pierres brisées étaient tombées. Tripitaka joignit les paumes et récita en soupirant :

*«Je pense au donateur¹ d'autrefois, Sudatta²,
Qui donnait aux pauvres son or et ses trésors.
Il laisse à jamais son nom au Jetavana.
Où tient-il compagnie aux arhat et Bouddha³?»*

Ils marchaient à pas lents, jouissant du clair de lune. Arrivés à une terrasse, ils s'y étaient assis un moment, lorsqu'ils perçurent soudain le bruit de sanglots. En écoutant avec un calme total de l'esprit, Tripitaka pouvait entendre les paroles des lamentations, exprimant des tourments ignorés de tous, même du père et de la mère. Le cœur serré de compassion, il ne put s'empêcher de verser des larmes et, au retour, interrogea les moines : «Qui est cette personne qui se désole on ne sait où ?»

À cette question, le supérieur envoya les moines préparer du thé et, lorsqu'il se vit seul, s'inclina devant le moine chinois et Singet.

«Pourquoi de telles marques de révérence, supérieur? s'exclama Tripitaka en le relevant.

— Votre disciple a dépassé la centaine et commence à pouvoir se targuer de quelque pénétration des affaires humaines. Entre les périodes de méditation, je vois assez bien les choses. En ce qui vous concerne, vous et vos disciples, je sais que vous êtes différents des autres. Quant à cette désolante affaire, seul le Maître ici présent pourrait la tirer au clair.

— De quoi s'agit-il? demanda Singet.

— L'année passée, en ce même jour, alors que j'éclairais ma nature au clair de lune¹, j'entendis soudain la brise se lamenter. Je descendis de ma couche et allai voir du côté des ruines du parc : c'était une grande et belle fille. Comme je lui demandais de quelle famille elle était et ce qu'elle venait faire ici, elle me répondit : «Je suis une princesse, la fille du roi des Indes. Comme j'étais sortie contempler les fleurs sous la lune, un coup de vent m'a emportée jusqu'ici.» Je l'ai fait enfermer dans une cellule vide que j'ai transformée en une sorte de prison murée, ne laissant qu'une petite ouverture dans la porte; elle ne permet de passer qu'un bol. J'ai fait savoir aux moines que c'était une créature perverse que je tenais isolée, car nous autres moines, animés par la compassion, ne saurions consentir à porter atteinte à la vie. Pour sa subsistance, il convenait de lui apporter tous les jours deux repas grossiers de thé et de riz. La fille était assez intelligente pour comprendre mon intention : dans la crainte d'être souillée par les moines, elle dort dans ses excréments, se couche dans son urine, feignant d'être folle et dérangée. Dans la journée, elle balbutie des paroles incohérentes, mais dans le calme de la nuit, elle sanglote en pensant à son père et à sa mère. J'ai été plusieurs fois en ville me renseigner à son sujet sous prétexte d'une tournée d'aumônes, mais aucune princesse ne manque. Voilà pourquoi je la tiens sévèrement enfermée et ne saurais la laisser sortir. Maintenant que j'ai l'honneur de vous recevoir ici, vénérable, j'espère que vous irez à la capitale user des vastes pouvoirs que vous confère la Loi afin de mettre en lumière ce qu'il en est. Vous y trouverez à la fois l'occasion de vous porter au secours du bien et de manifester l'étendue de votre divine puissance.»

Tripitaka et Singet prirent bonne note de ce qu'ils avaient entendu. Ils étaient engagés dans cette conversa-

tion, lorsque deux jeunes bonzes revinrent les inviter à prendre le thé. Ils s'en retournèrent donc vers le monastère, et retrouvèrent Porcet qui grommelait auprès de Sablet :

«Alors que nous devons reprendre la route demain au chant du coq, ils ne sont pas encore rentrés se coucher, à pareille heure!»

Singet l'apostropha : «Qu'est-ce que tu radotes encore, idiot?»

— Dormons! En pleine nuit? Ce n'est plus le moment d'aller contempler le paysage.»

Là-dessus, le vieux moine se retira et Tripitaka alla se coucher.

La lune sombre dans le rêve des fleurs : silence.

La brise tiède traverse le mur de l'absence.

Goutte à goutte la clepsydre s'est vidée aux trois quarts.

Le fleuve d'Argent¹ brille d'une splendeur sans égale.

Ils n'avaient pas dormi longtemps lorsque retentit le cri du coq. Les marchands du devant se levaient à grand bruit, tiraient des lampes et se faisaient à manger. Le Vénérable réveilla Porcet et Sablet pour harnacher le cheval et préparer les bagages. Quand Singet alla chercher de la lumière, les moines du monastère, déjà levés, préparaient thé, soupe et gâteaux qu'ils servirent derrière. Porcet, ravi, dévora un plat entier de petits pains avant de sortir le cheval et les bagages.

Comme Tripitaka et Singet leur exprimaient leur gratitude, le vieux moine rappela à ce dernier : «N'oubliez pas la désolante affaire, gardez-la à l'esprit!

— Je n'y manquerai pas!» répliqua en souriant Singet, «dès que je serai en ville, je saurai tirer les conclusions appropriées des informations recueillies.»

La foule bruyante des marchands s'engagea sur la grand-route avec eux. À l'heure du tigre², ils franchissaient la passe. Les remparts de la cité ne leur apparurent que vers 10 heures du matin³. C'était une ville d'or, aussi forte qu'un chaudron de fer, une résidence céleste. La cité avait la noble forme

*Du tigre accroupi ou du dragon lové,
Vibrante des couleurs de tours aux licornes,
Entourée d'une ceinture d'eau courante,*

*Et de monts se dressant tels des bannières.
Le soleil de l'aube éclaire la route,
Tambours et fifres sonnent dans la brise.
Le roi sait assumer pleinement sa charge :
Abondance et prospérité règnent partout.*

Comme ils avançaient dans l'avenue du marché de l'est, les marchands gagnaient chacun leur auberge. Quant aux pèlerins, ils parvinrent à un relais de poste officiel et y pénétrèrent. Le préposé partit aussitôt prévenir le maître de poste : « Il y a quatre bonzes bizarres qui sont entrés en tirant un cheval blanc. »

À la mention d'un cheval, le responsable du relais comprit qu'il devait s'agir d'une mission officielle et sortit les accueillir. Tripitaka le salua en ces termes : « L'humble moine que voici est envoyé par Sa Majesté de la cour des Tang des terres de l'Est afin de se rendre au monastère du Coup-de-Tonnerre et solliciter du Bouddha les Écritures. J'ai sur moi des documents de voyage, que je souhai terais soumettre et faire viser. Pourrions-nous à cet effet obtenir un moment de repos dans la noble résidence de Votre Grandeur? Nous repartirons aussitôt l'affaire conclue.

— La résidence a été établie pour la réception des envoyés : la raison nous commande de vous y accueillir. Veuillez entrer, je vous en prie. »

Fort aise, Tripitaka invita ses disciples à rencontrer le maître de poste. Alarmé par leur laideur, celui-ci se demandait en tremblant s'il s'agissait d'hommes ou de démons; force lui était de s'occuper du thé et du repas.

Tripitaka perçut sa frayeur : « Ne craignez rien, Votre Grandeur. Mes trois disciples sont de braves cœurs, si laid que soit leur visage. Comme dit l'adage, *la plus horrible montagne cache de braves gens*. Il n'y a rien à craindre. »

Le maître de poste reprit ses esprits et demanda : « Où se trouve la cour des Tang, Maître? »

— Au pays de la Chine, dans le continent du Sud.

— Quand avez-vous quitté votre patrie?

— En la treizième année de l'ère Contemplation-de-la-Chasteté, il y a maintenant quatorze ans. Il nous a fallu franchir à grand-peine des milliers de montagnes et de cours d'eau avant de parvenir jusqu'ici.

— Le divin moine, le saint moine! s'exclama le maître de relais.

— Depuis combien de célestes années dure votre noble dynastie? demanda Tripitaka.

— Notre humble pays est celui de la grande Inde : il s'est écoulé cinq siècles depuis la fondation de la dynastie. Notre seigneur, qui occupe présentement le trône, aime les fleurs et les paysages. Il porte le titre d'empereur Yizong et se trouve à la vingt-huitième année de l'ère de la Calme-Paix qu'il a établie à son avènement.

— Je souhaiterais être reçu en audience en vue de l'échange des lettres de créance, mais je ne sais si Sa Majesté tient séance...

— Si, si, c'est le meilleur moment! Comme notre princesse, la fille de Sa Majesté, vient de célébrer son vingtième printemps, on a dressé aux carrefours une tour décorée, d'où elle jettera une balle brodée qui désignera le gendre impérial voulu par le Ciel. La journée sera très animée et je pense que notre souverain ne s'est pas encore retiré de l'audience qu'il tient aujourd'hui. Si vous désirez échanger vos documents, c'est le bon moment.»

Tripitaka s'apprêtait à partir tout heureux, quand on apporta le repas, qu'il partagea avec le maître de poste et Singet.

Midi était passé. «C'est le moment d'y aller, déclara Tripitaka.

— J'assure votre protection, annonça Singet.

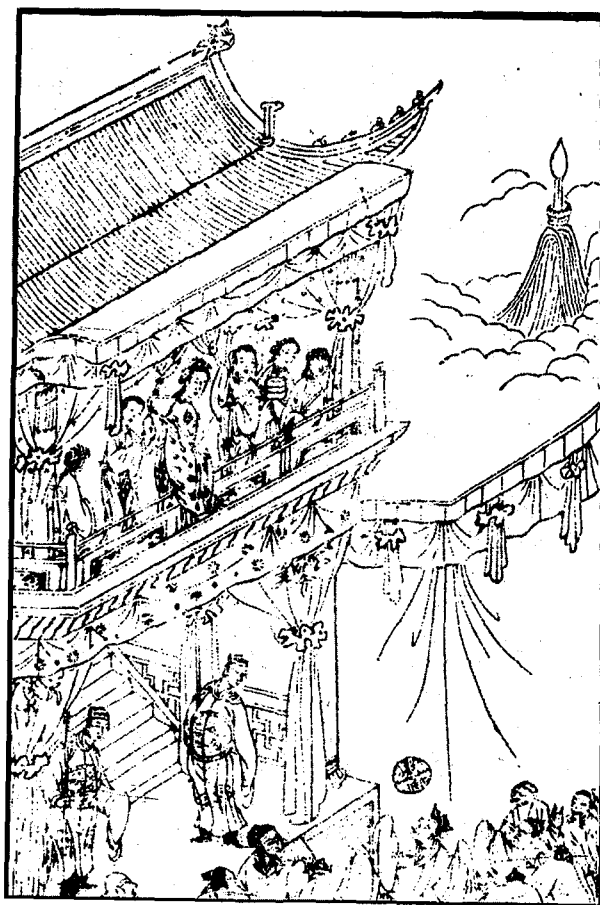
— C'est à moi d'aller, s'écria Porcet.

— Frérot», lui dit Sablet, «tu ferais mieux d'y renoncer. Tu n'as pas la mine qui convient à l'emploi, à moins de faire le gros à l'entrée de l'audience... Laisse le frangin s'y rendre.

— Conscient-de-la-Pureté a raison», intervint Tripitaka, «lourdaud comme est l'idiot... Conscient-de-la-Vacuité, au moins, n'est pas sans quelque finesse.

— À part le Maître, nous nous valons tous les trois, quant à la tête que nous avons», grommela l'idiot en dressant le groin.

Tripitaka endossa son *kaşâya*, Singet prit la pochette de documents et ils partirent ensemble. Ils trouvèrent dans la rue une foule où se mêlaient des gens de toutes sortes, lettrés, paysans, artisans et marchands. Les hommes de lettres coudoyaient les rustres et hommes de peine, tout un chacun s'exclamant : «Regardez, elle va jeter la balle brodée!»



La fausse princesse prit la balle et, de ses propres mains, la lui jeta à la tête.

Tripitaka se tenait sur le côté et confiait à Singet : « Par leurs vêtements, leurs maisons, leurs ustensiles et leur jactance, ces gens ne diffèrent en rien de ceux de nos grands Tang. Quand je pense que ma défunte mère avait elle aussi trouvé son partenaire en jetant une balle brodée ! C'est ainsi qu'ils s'étaient mariés. Dire qu'ils pratiquent la même coutume ici !

— Allons voir nous aussi ! » proposa Singet, « qu'en pensez-vous ?

— Non, ce n'est pas convenable ! De la façon dont nous sommes habillés, nous provoquerions la suspicion.

— Maître, auriez-vous oublié les paroles du vieux moine du monastère Pavé-d'Or ? Allez voir la tour décorée et profitez-en pour distinguer le vrai du faux. Dans ce moment de presse, le roi doit être bien trop préoccupé par l'attente de la joyeuse nouvelle au sujet de sa fille pour se soucier des affaires de l'État. Allons-y ! Allons-y donc ! »

Tripitaka se laissa convaincre et suivit Singet. Tout le monde regardait. Ah ! Ils étaient loin de se douter, tels le pêcheur qui lance sa ligne, qu'au bout de l'hameçon se prendraient d'infinies complications...

Ainsi que l'expose le récit, ce souverain des Indes, par amour des fleurs et des paysages, avait emmené l'année passée les reines et la princesse au parc royal jouir de la lune. Il avait ainsi provoqué l'attention d'une créature perverse qui avait enlevé la vraie princesse, elle-même se transformant en fausse princesse. Sachant l'heure, le jour, le mois et l'année où passerait le moine chinois, le monstre avait, par cette imposture, détourné des richesses du pays pour dresser la tour décorée. Il voulait que Tripitaka fût choisi comme gendre pour lui aspirer le souffle véritable du Yang primordial et devenir ainsi immortel supérieur de l'Unité suprême.

C'était le troisième quart après 11 heures¹ : Tripitaka et Singet s'étaient mêlés à la foule et approchaient de la tour. La princesse venait de brûler de l'encens et déclarait ses vœux au Ciel et à la Terre, entourée d'une soixantaine de filles richement habillées et maquillées qui lui présentaient la balle brodée. Les huit fenêtres de la tour étaient ajourées. Le regard circulaire de la fausse princesse tombant sur le moine chinois qui approchait, elle prit la balle et, de ses propres mains, la lui jeta à la tête. Tripitaka

sursauta — son chapeau à la Vairocana¹, touché, avait basculé.

Comme il levait précipitamment les deux bras pour se protéger, la balle roula dans la manche. Ce ne fut qu'un seul cri en haut de la tour :

«On a touché un moine! C'est un moine qui a été touché!»

Aïe! Au carrefour, ce fut une indescriptible bousculade, chacun se précipitant dans l'espoir de se saisir de la balle. Singet poussa un hurlement, montra les dents et, d'un mouvement des reins, atteignit une taille de trois toises; il fit des grimaces si effrayantes que les gens tombaient à la renverse et n'osaient plus s'approcher. La foule se dispersa en un instant. Singet reprit alors son aspect primitif.

Filles et dames du palais, eunuques, jeunes et vieux, descendirent s'incliner devant le moine chinois : «Votre Honneur, Votre Honneur, veuillez entrer à la cour recevoir les joyeuses félicitations qui vous sont dues.»

Tripitaka leur rendit précipitamment leurs saluts et, tout en cherchant à les relever, se tourna avec ressentiment vers Singet : «Sacrée caboche de singe, tu m'as encore joué un mauvais tour!

— La balle vous est tombée sur la tête et a roulé dans votre manche», rétorqua en riant le Novice, «en quoi en serais-je responsable? Pourquoi m'en vouloir?»

— Quelles dispositions prendre dans cette situation?

— Maître, ne vous inquiétez donc pas! Entrez à la cour rencontrer le souverain, pendant que je retourne au relais prévenir Porcet et Sablet. Attendons : si la princesse n'insiste pas pour vous épouser, on en restera là. Vous échangez les lettres de créance et nous repartons aussitôt. Dans le cas contraire, vous direz au roi : «Convoquez mes disciples; j'ai à leur laisser des instructions.» À ce moment-là je saurai comment distinguer la vraie de la fausse. J'userai du stratagème dénommé «terrasser le monstre au moyen d'un mariage».»

Tripitaka n'avait d'autre choix que d'acquiescer. Le Novice fit demi-tour et revint au relais de poste. Entouré par les dames du palais, le maître fut poussé au pied de la tour. La princesse descendit, le prit dans ses mains de jade et monta avec lui sur le char royal, tandis que l'escorte formait une procession pour regagner le palais.

«Votre Majesté», annonça sans tarder l'officier de la

Porte-Jaune, «la princesse a pris la main d'un moine. Je présume que c'est lui que la balle brodée a frappé. Ils attendent vos ordres à la porte du Midi.»

Le souverain était fort mécontent de l'apprendre. Il aurait voulu le chasser, mais, ne sachant ce que souhaitait la princesse, il se résigna à le faire entrer en gardant ses sentiments pour lui.

La princesse et le moine chinois se présentèrent donc à la salle aux Clochettes-d'Or. C'était assurément

*Mari et femme souhaitant longue vie,
Pour le bien et pour le mal saluant la vie.*

La cérémonie terminée, le roi les convoqua près du trône et prit la parole pour demander : «D'où venez-vous, moine? Comment avez-vous été touché par la balle que ma fille avait jetée?»

— Je suis chargé par l'empereur des grands Tang de me rendre au monastère du Coup-de-Tonnerre solliciter du Bouddha les Écritures», répondit Tripitaka en s'inclinant, «comme j'ai des documents de voyage, j'allais à la cour dans le seul but de les faire viser, quand au passage du carrefour madame la princesse a jeté inopinément la balle qui m'a frappé à la tête. Je suis moine d'une doctrine étrangère, qui a quitté sa famille, et ne saurais avoir la prétention de l'union de la feuille de jade à la branche d'or. J'espère que vous me pardonnerez ce crime capital, échangez mes lettres de créance et m'enverrez sans tarder au mont des Vautours où je verrai Bouddha et lui demanderai les Écritures. De retour au pays, la grâce que Votre Majesté m'aura accordée sera notée pour l'éternité.

— Vous êtes donc un saint moine des terres de l'Est», répliqua le roi, «le cas de le dire : *Le fil de la destinée vous a unis à mille lieues de distance.* La princesse, ma fille, vient d'atteindre sa vingtième année sans être mariée. C'est pourquoi ont été choisis ces mois, jour, heure parfaitement propices pour élever la tour et jeter la balle afin de lui trouver un beau parti. Il a fallu que ce soit vous qui soyez touché! Pour ma part, je ne m'en réjouis guère, mais j'ignore ce qu'en pense la princesse.»

Celle-ci se prosterna jusqu'à terre : «Comme dit le proverbe, père, *qui épouse un coq, suit le coq, qui épouse un chien, va avec le chien.* J'en avais fait le serment au moment où j'ai

tricoté la balle, je l'ai solennellement déclaré aux dieux et mânes du ciel et de la terre, que j'épouserais qui serait frappé par la balle. Si elle a touché le saint moine, c'est qu'ainsi le voulait le destin de nos vies antérieures. Comment pourrais-je oser changer cette rencontre de nos destinées? Je consens à l'accepter comme gendre royal.»

Enfin soulagé, le roi demanda au président du bureau d'astrologie¹ de fixer le jour du mariage. Par ailleurs, il fit préparer le trousseau et proclamer la nouvelle au monde entier. Quant à Tripitaka, au lieu d'exprimer sa gratitude, il ne cessait de répéter : «Libérez-moi! Pardonnez-moi!»

«Ce bonze est parfaitement déraisonnable!» s'indignait le roi, «on l'invite à devenir notre gendre en lui offrant toutes les richesses du royaume. Pourquoi ne pas rester ici à en jouir, au lieu de n'avoir en tête que la quête des soutras? S'il persiste dans son refus, j'appelle les gardes en habit de brocart et le fais décapiter!»

Ces derniers mots remplirent le Vénérable d'une terreur telle qu'il ne se sentait plus l'âme chevillée au corps. Il se prosterna en tremblant de tous ses membres : «Je suis reconnaissant à Votre Majesté de la céleste grâce qu'il m'accorde, mais nous sommes quatre : j'ai trois disciples qui m'attendent dehors. Je n'ai pas encore pu leur communiquer la moindre instruction. Veuillez les convoquer ici, viser les documents de voyage et leur commander de repartir sans tarder afin de ne point compromettre le but de cette expédition vers l'Ouest.»

Le roi accepta la supplique : «Où sont tes disciples?

— À l'hôtel du relais de poste.»

Le roi dépêcha aussitôt ses officiers pour que les disciples du saint moine viennent chercher les documents et partent vers l'Ouest, abandonnant leur maître à sa vocation de gendre royal. Le Vénérable n'avait d'autre choix que de se relever et attendre. En témoigne le poème :

*Il faut trois perfections² pour ne point laisser fuir le grand élixir³.
Blâme un destin contraire pour les difficultés d'aboutir.
La Voie dépend de la sainte tradition : il t'appartient de la cultiver.
Les bénédictions viennent du Ciel, mais le bien dépend de toi.
Ne laisse pas les six sens⁴ te mener aux multiples désirs.
Ta nature s'ouvrira soudain à ses sources premières.
Sans attachement ni pensée, la pureté se fait d'elle-même.
La délivrance qui mène au salut te sera garantie.*

Le récit n'en dira pas plus au sujet des officiers, qui se rendirent sur-le-champ à l'hôtel du relais convoquer les disciples à la cour.

Reparlons de Singet qui, après avoir quitté Tripitaka au pied de la tour, s'en était retourné au relais, joyeux et guilleret, éclatant de rire à chaque pas.

«Qu'est-ce qui te fait rire si gaiement, frangin?» lui demandèrent Porcet et Sablet en l'accueillant, «qu'est-ce que le Maître est devenu?»

— Grande joie pour le Maître!

— Il n'est pas encore au bout du voyage, n'a pas encore vu le Bouddha et n'a pas rapporté les Écritures», objecta Porcet, «d'où lui viendrait cette joie?»

— Nous passions sous la tour dressée au carrefour, moi et le Maître», répliqua en riant Singet, «quand précisément à ce moment-là la balle jetée par la princesse l'a frappé : il a été poussé devant la tour par des dames et filles du palais ainsi que par les eunuques, et embarqué à la cour dans le char royal en compagnie de la princesse. Le voilà gendre royal. N'est-ce point une grande joie?»

À ces mots, Porcet trépigna et se frappa la poitrine : «Si j'avais su! C'est de la faute de ce coquin de Sablet! Si tu ne m'en avais empêché, je serais passé sous la tour et c'est moi que la princesse aurait eu. Ça aurait été magnifique, merveilleux! Je suis beau et bien fait. Tout le monde aurait été ravi de pareille aubaine. On se serait amusés, on s'en serait payé!

— Sans vergogne!» s'exclama Sablet en s'approchant de lui et lui frottant le visage, «la grande gueule! Ça croit pouvoir s'acheter un mulet pour trois sous et ça se vante déjà de l'avoir monté! Si la balle brodée t'avait frappé, elle n'aurait pas eu la patience d'attendre la nuit pour brûler les suppliques demandant ton retrait au Ciel. Qui voudrait d'une calamité comme toi dans sa maison?»

— Tu n'as aucun goût, noiraud! Laid je le suis, mais j'exerce un attrait certain. Comme disent les anciens, *beau rude, mais os solides : il y en a pour tous les goûts*.

— Assez divagué, idiot!» coupa Singet, «va préparer les bagages. Je crains que le Maître, pris de panique, ne fasse appel à nous à tout moment. Il faut se tenir prêts à nous rendre à la cour pour le protéger.

— Tu n'y es plus, frangin», objecta Porcet, «puisque le

Maître est devenu gendre royal, c'est au palais qu'il va se donner du plaisir avec la fille du souverain. Les montagnes et la route, c'est fini, il ne va plus grimper et se colleter avec des créatures maléfiques. À quoi peut lui servir ta protection? À son âge, il n'a plus besoin de ton aide pour savoir ce qu'il faut faire sous les couvertures. Tout de même!»

Singet lui tordit l'oreille et le menaça du poing : «Ballot qui ne penses qu'à ça, qu'est-ce que tu oses dire?»

Ils se chamaillaient, lorsque le maître de poste vint leur annoncer : «Un officier a été envoyé vous inviter tous les trois sur l'ordre sacré de Sa Majesté.

— Pour quelle raison, en fin de compte? demanda Porcet.

— Parce que le Vénérable a eu le bonheur de rencontrer la princesse, d'être touché par la balle brodée et d'être invité à devenir gendre royal.

— Où se trouve le messager? Faites-le entrer», dit Singet.

À sa vue, l'officier salua, puis n'osa plus lever les yeux, se demandant si c'était un démon, une goule, le duc du Tonnerre ou quelque *yaksa*.

«Holà! l'officier», l'apostropha Singet, «à quoi penses-tu, au lieu de parler?»

Il éleva le décret sacré des deux mains, sans cesser de trembler, puis finit par bégayer : «Ma princesse a une invitation pour ses parents. Les parents de ma princesse vous invitent.

— Nous n'avons aucun instrument de torture ici. Nous n'allons pas non plus te battre. Parle plus lentement. N'aie pas peur! lui lança Porcet.

— Ce n'est pas d'être battu qui lui fait peur, mais ta gueule!» ricana Singet, «ramasse au plus vite les bagages et amène le cheval à la cour : il nous faut discuter de l'affaire dès que l'on verra le Maître.»

Le cas de rappeler :

*Rencontre de chemin étroit ne s'évite pas,
Et fera sûrement à l'amour faire mauvais pas.*

Si, en fin de compte, vous ne savez ce qu'ils eurent à dire au roi qui les recevait, écoutez donc la séance qui suit.

CHAPITRE XCIV

OÙ LES QUATRE MOINES SONT FÊTÉS
PAR UN BANQUET AU PARC ROYAL,
ET LA CRÉATURE NOURRIT EN VAIN
DES SENTIMENTS QUI PORTENT AU DÉSIR.

Le récit nous a exposé comment Singet et ses deux compagnons avaient suivi l'officier venu les convoquer jusqu'à la porte du Midi. Le chambellan avait aussitôt donné l'ordre de les faire entrer. Ils se tenaient tous les trois debout, sans s'incliner.

«Vous êtes donc les éminents disciples de Notre gendre le saint moine. Comment vous appelez-vous?» leur demanda le roi, «où habitez-vous? Pourquoi avez-vous quitté vos familles? Quels soutras cherchez-vous?»

Singet s'avança dans l'intention de monter dans la salle, mais le garde qui se tenait sur le côté lui cria : «Pas un pas de plus! Si vous avez quoi que ce soit à dire, parlez d'en bas!

— Nous autres moines», répliqua en riant Singet, «s'il nous est donné de progresser d'un pas, nous avançons.»

Porcet et Sablet, qui le suivaient, avancèrent à leur tour. Dans la crainte que leur rusticité n'effrayât le trône, Tripitaka se leva pour leur ordonner : «Disciples! Répondez donc aux questions de Sa Majesté sur vos origines.»

À voir son maître debout auprès du roi, le Novice ne put se retenir d'éclater, rempli d'indignation : «Sa Majesté se met en valeur par mépris d'autrui! Comment pouvez-vous laisser notre maître debout, alors que vous l'avez invité à devenir votre gendre? Le mari de votre fille est appelé "Son Altesse" : il est insensé qu'Elle ne soit point assise!»

Le roi pâlit d'effroi. Il aurait voulu se retirer, mais craignait de perdre toute dignité. Il lui fallut rassembler tout son courage pour donner l'ordre d'apporter un coussin brodé et prier le moine chinois de s'asseoir. Singet consentit alors à répondre :

«La maison ancestrale du vieux Singet est en la grotte du Rideau-

Torrentiel du mont de Fleurs et Fruits du pays de Aolai dans le continent de l'Est.

« Je naquis du Ciel, mon père, de la Terre, ma mère, lorsque le rocher se fendit. Disciple d'un parfait, j'obtins la Grande Voie, et retournai dans mon pays natal, la terre bénie de la grotte où se rassemblaient les miens. Je soumis les dragons au fond des mers et gravis les montagnes pour capturer les fauves.

« Après avoir rayé mon nom du registre des morts et l'avoir inscrit dans le livre de vie, je reçus le titre de Grand Saint égal au Ciel. Jouissant des splendeurs du palais, je recevais les immortels célestes et passais chaque jour dans les chants et la joie. En ces lieux saints, je vivais dans le bonheur, matin après matin.

« Mais, pour avoir troublé le festin des Péches d'immortalité et m'être rebellé contre le Ciel, je fus capturé par le Bouddha, immobilisé sous le mont des Cinq-Dynamies, nourri de pilules de fer et abreuvé de bronze liquide. Je demurai cinq cents ans sans goûter au thé et au riz. Par bonheur, mon maître quitta les terres de l'Est et, comme il se tournait vers l'Ouest, Guanyin lui ordonna de me délivrer de cette céleste affliction. Sorti de cette grande épreuve, je me convertis au Yoga¹.

« Mon ancien nom est Conscient-de-la-Vacuité, mais l'on m'appelle volontiers "le Novice". »

Quand il apprit combien il était fameux, le roi descendit précipitamment du trône pour s'approcher du Vénérable et le serrer dans ses royales mains : « Ô mon gendre, c'est aussi par céleste affinité qu'il m'a été donné de vous rencontrer et de nouer ces liens divins. »

Tripitaka se confondit en remerciements et marques de gratitude. Prié de remonter sur le trône, le roi demanda cette fois : « Est-ce votre second disciple? »

Dressant son groin d'un air important, Porcet répondit :

« En sa vie antérieure votre vieux Porcet était homme avide de plaisirs, enclin à l'indolence : une vie entière passée dans le désordre, la confusion et les égarements de l'esprit. J'en savais aussi peu sur la hauteur du ciel et l'épaisseur de la terre que sur l'immensité des mers et la majesté des montagnes.

« C'est plongé dans ces ténèbres que je rencontrai soudain un homme vrai qui, d'une demi-phrased, déchira le filet de mes péchés et, en trois mots, brisa la porte de mes malheurs. Illuminé sur l'heure, je me vouai sur-le-champ à ce maître, pratiquant diligemment le travail du double-buit² et forgeant respectueusement la succession du double-trois³. Ceci accompli, je m'envolai et parvins aux palais du Ciel.

« Par la grâce généreuse de l'empereur de Jade me fut conféré le titre d'amiral des Roseaux-Célestes et confié le commandement de la marine

de la Voie lactée, dont je parcourais librement le fleuve. Pour m'être enivré à la fête des Pêches d'immortalité et m'être livré à des privautés sur la personne de Chang'e¹, je fus dégradé et banni chez les mortels. Une erreur de réincarnation me fit concevoir par une truie. En ma résidence du mont Fuling, je commis le mal sans restriction.

«Guanyin me montra le bon chemin : converti à la doctrine du Bouddha, je devins le protecteur du moine chinois dans sa quête des Écritures au paradis de l'Ouest.

«Conscient-de-ses-Capacités en religion, je suis aussi appelé Huit-Défenses.»

Le cœur tremblant et la rate palpitante à ces mots, le roi n'osait plus lever les yeux sur lui. Excité par l'effet produit, l'idiot se mit à secouer la tête, lever le groin et dresser les oreilles. Comme il éclatait d'un énorme rire, Tripitaka cria, de peur qu'il ne terrifiât à nouveau Sa Majesté : «De la tenue!»

Porcet croisa enfin ses mains, s'efforçant d'imiter les contorsions d'une personne cultivée.

«Comment le troisième de vos éminents disciples est-il devenu moine?» demanda le roi.

Sablet répondit en joignant les paumes :

«Je n'étais qu'un mortel amené à chercher la Voie par crainte de la transmigration. J'ai vagabondé aux confins des cieux et jusqu'aux extrémités de la mer. Jamais la robe et le bol à aumônes ne me quittaient, toujours je m'entraînais à concentrer mon âme et mon esprit. La pieuse sincérité de mes recherches me fit rencontrer un compagnon d'immortalité. Je réussis à nourrir l'enfant², à m'unir à la fille charmante³. Lorsque mon travail eut atteint le Chiliocosme⁴, j'harmonisai les quatre états des phénomènes⁵.

«Franchissant les limites du ciel, je m'inclinai devant la voûte mystérieuse et reçus le titre de général des Rideaux-Roulés, en charge du char des Phénix-et-Dragon.

«Ce fut aussi à cause de la réunion des Pêches d'immortalité : pour avoir cassé par maladresse une coupe de cristal, je fus exilé à la rivière des Sables-Mouvants, où je changeai d'aspect et de tête, me livrant aux péchés en détruisant la vie.

«Par bonheur, au cours de son déplacement aux pays de l'Est, la bodhisattva m'engagea à me convertir et à attendre le fils du Bouddha de la cour des Tang, en quête du juste fruit de la quête des Écritures au paradis de l'Ouest.

«Dès lors renouvelé, je me remis à cultiver le Grand Éveil.

«Mon nom en religion de Conscient-de-la-Pureté évoque la rivière, tout comme celui de Sablet le moine.»

Le discours ajouta autant à la joie qu'à la crainte du roi : il se réjouissait que sa fille eût choisi un bouddha vivant, mais s'effrayait que les trois disciples fussent en réalité des divinités perverses. Il était ainsi partagé entre la crainte et la joie, lorsque survint l'astrologue en chef :

«Le mariage a été fixé au 12 de ce mois, un jour exceptionnellement faste¹ à l'union projetée et conforme aux règles généralement en usage.

— Quel jour sommes-nous aujourd'hui? demanda le roi.

— Le 8, le jour où les singes apportent l'offrande de fruits², celui qui convient à la réception des sages et au règlement des affaires.»

Fort aise de l'apprendre, le roi fit balayer les tours et pavillons du parc, pria son gendre de s'y installer pour la nuit avec ses trois disciples, en attendant le joyeux banquet de noce et l'union avec la princesse. Chacun acquiesça respectueusement. Le roi se retira et les officiers se dispersèrent.

Bref, revenons à Tripitaka et ses disciples, qui étaient tous dans le parc. Comme la nuit tombait, on servit le repas maigre.

«Il nous faut aussi manger après une journée pareille!» s'exclama joyeusement Porcet.

Les gens de service apportaient riz et nouilles par charges entières. Porcet vidait son bol, aussitôt regarni, et ne s'arrêta que le ventre plein et l'estomac bourré. Un moment plus tard, on alluma les lampes, on déroula les couvertures et chacun alla se coucher.

Lorsqu'ils se virent seuls, le Vénérable laissa éclater ses ressentiments contre le Novice. Il l'apostropha d'une voix pleine de colère :

«Conscient-de-la-Vacuité! Sacré macaque, tu me mets chaque fois dans une position impossible. Je te l'avais pourtant dit, que je devais seulement échanger mes lettres de créance et non pas me diriger vers la tour décorée. Pourquoi voulais-tu absolument m'y entraîner? On a vu ce qu'on a vu maintenant! Que faire pour se sortir de l'incident que tu as provoqué?

— Maître», répondit en souriant Singet, «ne disiez-vous pas que votre défunte mère avait épousé votre père en jetant une balle brodée? Je ne vous y ai conduit que lorsqu'il m'a paru que la nostalgie du passé vous y attirait.

Je pensais aussi à ce que le supérieur du monastère Pavé-d'Or nous avait dit : une occasion de vérifier si la princesse est vraie ou fausse. J'ai vu le roi à l'instant et lui trouve la mine quelque peu assombrie, mais je ne sais toujours pas ce qu'il en est, au sujet de sa fille.

— Que feras-tu, quand tu l'auras vue?

— Il me suffirait d'un regard de mes yeux de feu aux pupilles d'or pour distinguer le vrai du faux, le bien du mal, la fortune de la misère. Il me sera facile d'agir quand j'aurai séparé le juste du pervers.»

Sablet et Porcet éclatèrent de rire : «Notre frangin a donc récemment appris l'art de la physiognomonie!

— Les physiognomoniistes ne m'arrivent pas à la cheville!, rétorqua Singet.

— Cessez de jacasser!» s'écria Tripitaka, «c'est qu'ils sont décidés à me prendre comme gendre : quelles dispositions adopter en fin de compte?

— Attendons le 12, le jour des noces : la princesse sortira forcément pour l'hommage à son père et à sa mère. Je serai présent pour l'observer : s'il s'avère que c'est une vraie fille, il ne vous restera plus qu'à l'épouser et jouir des fastes du royaume.»

La réplique mit l'exaspération de Tripitaka à son comble : «Sacré macaque! Tu me tueras! Comme le dit Conscient-de-ses-Capacités, alors que nous avons couvert 97 à 98 pour cent du voyage, tu me poignardes de ta langue acérée! Tiens-la et n'ouvre plus ta bouche puante! Au moindre manque de respect, je récite l'incantation qui te mettra dans une position intenable.»

À cette menace, le Novice, pris de panique, se jeta à genoux : «N'en faites rien! Si c'est la vraie, nous ferons tous ensemble un terrible raffut dans le palais et vous enlèverons au moment de la cérémonie.»

Maître et disciples discutaient encore des mesures à prendre quand sonna la première veille.

La clepsydre coule goutte à goutte dans le sombre parfum des fleurs. Le rideau de perles est descendu sur la porte brodée; dans la cour les lumières sont éteintes. La balançoire ne laisse plus qu'une ombre vide; les derniers sons de la flûte tibétaine cèdent au silence qui règne de toutes parts.

Les taillis fleuris et l'éclat de la lune enveloppent la chambre; dans l'espace sans arbres les étoiles scintillent, brillantes. Le chant du coucou a fait place aux longs rêves de papillon.

Le fleuve d'argent de la Voie lactée traverse la voûte céleste, tandis que de blancs nuages regagnent le pays natal.

C'est le moment où le voyageur éloigné se sent remué par le vent qui agite les tendres saules avec une tristesse d'autant plus poignante.

«Maître», suggéra Porcet, «la nuit est avancée : nous en reparlerons demain matin. Dormons!»

Maître et disciples allèrent se coucher.

La nuit ne vaut pas d'être autrement mentionnée. Bientôt le coq doré chantait l'aube. À 5 heures¹, le roi montait dans la salle et ouvrait l'audience.

*Un souffle pourpre s'élevait de ces palais,
Tandis que la musique royale montait.
Les nuées agitent les queues-de-léopard²
Le soleil vise les chimères³ sur le tard.
La brume ajoute aux saules sa touche,
Les perles de rosée humectent la fleur douce.
Mille officiers chantent et dansent la paix
Et l'harmonie qui règne sur tout ce qui plaît.*

Lorsque les officiers civils et militaires lui eurent présenté leurs respects, le roi déclara : «Que le service des Banquets prépare le festin des noces pour le 12. Pour aujourd'hui, servez une jarre de vin printanier et invitez Notre gendre à se détendre au parc royal.»

Au bureau du cérémonial, il donna les instructions de conduire ses trois «sages parents» à l'Hôtel⁴ pour s'y asseoir un moment en attendant que le service des banquets leur eût fait servir un repas végétarien. Le bureau de la musique était chargé de les divertir aux deux endroits afin qu'ils puissent jouir pleinement de ces journées printanières.

À cela, Porcet répondit : «Votre Majesté, nous n'avons pas été séparés un seul instant depuis que nous sommes ensemble, maître et disciples. Si vous festoyez au parc royal aujourd'hui, il faut nous y emmener partager les plaisirs de ces deux jours, en vue de persuader le Maître de faire office de gendre. Sinon, vous allez à l'échec.»

Le roi avait été frappé par sa laideur et sa voix rude. Quand il le vit tortiller le cou, dresser le groin, battre des oreilles, comme atteint de folie, il ne put qu'acquiescer, d'autant qu'il redoutait de compromettre le mariage. «Disposez deux sièges au pavillon de Perpétuelle-

Pacification¹, où je m'assiérai en compagnie de mon gendre», ordonna le roi. «Placez trois autes sièges au kiosque Qui-Retient-le-Printemps et invitez-les à s'y installer à part : je crains qu'il ne soit inopportun de réunir maître et disciples à la même table.»

L'idiot se tourna vers la cour, tira une révérence et grommela un «merci beaucoup». Lorsque chacun se fut retiré, le roi transmit des instructions au palais intérieur pour qu'un banquet y fût servi, occasion pour les reines et concubines royales d'aider la princesse à la préparation du trousseau et de la toilette en vue de l'heureuse union du 12.

Aux alentours de l'heure du serpent, vers 10 heures du matin, le roi fit sortir son char et invita Tripitaka à l'accompagner au parc royal, un lieu enchanteur, assurément :

Le sentier est pavé de dalles multicolores, la balustrade est finement ajourée. Le long du sentier poussent des plantes rares, d'étranges fleurs émergent de la balustrade.

D'ensorcelants pêcheurs égarent le martin-pêcheur; les tendres saules cachent le loriot. Un lourd parfum emplit les manches des promeneurs, une pure fragrance imbibe leurs vêtements.

Entre la terrasse aux phénix et l'étang aux dragons, pavillon de bambous et kiosque de pins : ici, un air de flûte attire les phénix, là les poissons se transforment en dragons et s'en vont² [...].

Le roi et sa suite contemplèrent longuement les lieux. L'officier du bureau du cérémonial n'avait pas tardé à inviter Singet et ses deux compagnons au kiosque Qui-Retient-le-Printemps, tandis que le roi emmenait Tripitaka au pavillon de Perpétuelle-Pacification, chacun banquetant de son côté, dans un décor fastueux, au milieu des chants, des danses et de la musique.

*L'imposant portail resplendit de lumière,
La brume barre tours de phénix et dragons.
Le tapis de fleurs prend les couleurs du printemps.
Les robes brillent sous les rayons de l'aurore.
Le divin festin s'entoure de chants et flûtes.
Les banaps volent, remplis de pure ambroisie.
Souverain et sujets partagent cette joie
En ce pavillon d'amitié éternelle.*

Devant tant de marques d'égard de la part du roi, force était au Vénérable de participer à la joie générale, à dire vrai, *visage joyeux rongé par l'inquiétude.*

De la place où il était assis, on pouvait voir, suspendus au mur, quatre panneaux dorés peints de scènes des quatre saisons. Sur chacun étaient inscrits des poèmes composés par de célèbres académiciens¹.

Sur le tableau du printemps :

*Tourne le souffle immense de l'univers
Et renouvelle tout sur la grande terre.
Pruniers et pêcheurs rivalisent de splendeurs.
Sous la solive peinte niche l'hirondelle.*

Sur le tableau de l'été :

*La brise humide alanguit les pensées,
Le soleil brille sur mauves et grenadiers.
L'air de flûte trouble le rêve de midi,
La fragrance du nénuphar vient jusqu'ici.*

Sur le tableau de l'automne :

*Une feuille jaune au sterculier² du puits;
Le rideau de perles n'est pas roulé : gel la nuit.
L'hirondelle sait qu'il lui faut quitter le nid;
Roseaux brisés : vol d'oie vers un autre pays.*

Sur le tableau de l'hiver :

*Dans le ciel de pluie froide, vol de nuages :
Le vent soulève la neige des montagnes.
Au fond du palais rougissent les braseros;
S'annonce floraison du prunier de l'enclos.*

« Cher gendre », proposa le roi en remarquant avec quelle attention Tripitaka lisait les poèmes, « puisque vous aimez tant la poésie, c'est que vous êtes sûrement habile à la réciter et la composer. Si vous n'êtes pas trop avare des perles de cet art que vous maîtrisez, veuillez nous offrir un poème sur les mêmes rimes que chacun de ceux-là. »

Le Vénérable était homme à se perdre dans la contemplation d'un paysage, car il avait claire vision de la nature

de son esprit. Honoré par la proposition du roi, il laissa échapper sans le vouloir le premier vers :

«La glace fond tandis que tourne la terre...»

Ravi, le roi donna aussitôt l'ordre à l'officier de garde : «Va me chercher les quatre trésors de l'étude du lettré¹ pour que je prie Notre gendre de noter ces œuvres, que Nous pourrons ainsi savourer à loisir.»

Le Vénéral s'empara volontiers du pinceau pour composer.

Sur le poème célébrant le printemps :

*La glace fond tandis que tourne la terre,
Et se renouvellent dans le parc royal les fleurs.
Douce pluie et brise apportent le bonheur,
Lavent fleuves et mers de toute poussière.*

Sur le poème célébrant l'été :

*L'Ourse montre le sud : s'allongent les journées,
Sophoras, grenadiers sont en rivalité.
Dans le saule hirondelles, loriot pépient :
Jusqu'à nous parviennent leurs doubles mélodies.*

Sur le poème célébrant l'automne :

*Flotte le parfum de l'orange qui jaunit.
Du gel qui tombe, le cyprès se réjouit.
Le chrysanthème de la haie s'épanouit.
Par les eaux et nues la chanson retentit.*

Sur le poème célébrant l'hiver :

*Ciel clair et froid après la première neige :
Pics étranges et rocs bizarres s'agrègent.
Sur le charbon animal² le koumis³ est chaud :
Mains dans les manches, nous chantons contre l'enclos.*

Le roi était enchanté et ne tarissait pas d'éloges : «Excellent, Mains dans les manches, nous chantons contre l'enclos!»

Il fit donner l'ordre au bureau de musique de jouer des airs sur ces nouveaux poèmes. Ils ne se séparèrent point avant la fin de la journée.

Singet et ses condisciples en eurent aussi leur soul au kiosque Qui-Retient-le-Printemps : ils étaient tous un peu

ivres après avoir vidé chacun plusieurs coupes. Ils allaient chercher leur maître, lorsqu'ils s'aperçurent qu'il était encore en compagnie du roi dans le pavillon. Lâchant les rênes de son naturel stupide, Porcet réagit en s'écriant : «Qu'est-ce qu'on s'est mis ! Comme on se sent bien ! On en a eu tout notre soûl, aujourd'hui. Maintenant qu'on est rassasiés, allons dormir !

— Tu manques vraiment d'éducation», rétorqua en riant Sablet, «comment dormir, bourrés comme nous le sommes ?

— Tu ne connais donc pas le proverbe : *Qui s'allonge après le repas, se protège d'une couche de gras !*»

Tripitaka prit congé du roi en observant la plus grande circonspection. Arrivé au kiosque, il réprimanda ses trois disciples et, en particulier, Porcet : «Ballot ! Plus rustre que jamais ! Où te crois-tu donc pour te conduire aussi bruyamment ? Si tu en viens à irriter le roi, ne crains-tu pas de perdre la vie ?

— Rien ne peut nous arriver !» rétorqua Porcet, «nous qui sommes devenus ses alliés, il ne saurait nous blâmer. Comme dit l'adage : *Coups ne brisent alliance parentale ; insulte ne rompt bon voisinage*. On s'amusait. Il n'y avait rien à craindre.

— Attrape-moi cet idiot !» ordonna Tripitaka exaspéré, «je vais lui donner vingt coups de ma crosse de méditation.»

Singet le saisit tout de bon, le renversa et le plaqua contre le sol, tandis que le Vénérable levait sa canne.

«Monseigneur gendre !» se mit à hurler l'idiot, «pardon ! grâce !»

Les officiers présents au banquet intercédèrent en sa faveur.

Porcet se remit sur ses pieds en grommelant : «Noble et bon gendre, administrer la loi du roi avant même d'avoir consommé le mariage !»

Singet lui mit la main sur la bouche : «Tais-toi ! Cesse de dire des idioties ! Dépêche-toi d'aller te coucher !»

Ils passèrent la nuit dans le kiosque Qui-Retient-le-Printemps. Le lendemain matin ils recommencèrent à festoyer. Trois ou quatre jours passèrent ainsi, puis arriva le grand moment du 12.

Les officiers des trois départements du service des banquets revinrent présenter leur rapport : «Conformément à

l'ordre que vous nous aviez communiqué le 8, la construction de la résidence du gendre royal est achevée. Nous n'attendons plus que le trousseau à y déposer. Les préparatifs du banquet sont terminés : cinq cents places de repas, végétariens ou non compris.»

Fort aise de l'apprendre, le roi s'apprêtait à prier son futur gendre de s'y rendre, lorsque survint un officier du palais intérieur.

«Votre Majesté», annonça-t-il, «madame la reine vous invite.»

Le roi se retira donc dans ses appartements intérieurs, où il vit les reines des trois palais et les concubines des six cours, qui conduisaient la princesse au palais du *Yang-Éclatant*¹ en bavardant gaiement.

Telles bouquets de fleurs ou pièces de brocart, elles offraient spectacle d'une richesse et d'une munificence plus grandes que le palais de lune au paradis, ne laissant rien à désirer du pavillon de Jaspe de la résidence des immortels². [...]

À son arrivée, le roi fut accueilli par les dames du palais et les reines qui entouraient la princesse. Tout joyeux, il entra s'asseoir au palais du *Yang-Éclatant* et prit la parole lorsque les reines eurent fini de le saluer : «Ma sage fille et chère princesse, j'espère que tous vos vœux ont été comblés depuis ce jour du 8 où, du haut de la tour, la balle brodée a si heureusement rencontré le saint moine. Les officiers de chaque service se sont dépensés avec tant de dévouement que tout est fin prêt. Le grand jour de joie est arrivé : il faut vous rendre sans tarder au festin de noce et ne point vous mettre en retard.»

La princesse s'approcha et se prosterna jusqu'à terre : «Mon père et Votre Majesté, je vous supplie de pardonner les mille offenses de votre humble fille. En un mot : j'ai entendu dire par les officiers du palais que le saint moine chinois avait trois disciples d'une parfaite laideur ; je n'ose les rencontrer de peur d'être saisie de frayeur en les voyant. Je souhaiterais vivement, mon père, que vous les renvoyiez hors de la cité ; ce serait le mieux ; sinon, je crains que ma faible constitution n'y résiste pas et que ce jour de joie ne devienne jour de deuil.

— Si tu ne m'en avais parlé, mon enfant, je l'aurais oublié. Ils sont en effet plutôt laids. Nous les avons reçus

ces derniers jours au kiosque Qui-Retient-le-Printemps. Profitons de leur présence aujourd'hui à la salle d'audience pour viser leurs documents de voyage et les inviter à quitter la ville avant d'ouvrir les festivités.»

La princesse frappa le sol du front en expression de gratitude. Le roi monta jusqu'à la salle d'audience et donna l'ordre d'y inviter le gendre royal et ses trois disciples.

Or, Tripitaka comptait fébrilement les jours. Le 12, avant l'aube, il engageait déjà la discussion avec ses trois compagnons :

«C'est le 12, nous y sommes : quelles dispositions prendre?

— J'ai déjà pu remarquer qu'un léger souffle néfaste émane du roi, mais il n'a pas encore pénétré profondément et ne saurait porter à de graves conséquences», répondit Singet, «mais il ne m'a pas encore été donné de voir la princesse face à face. Si elle sort, je saurai du premier coup d'œil si elle est fausse et nous pourrions agir. De toute façon, ne vous inquiétez pas. Il va certainement nous convoquer et nous renvoyer hors de la cité. Acquiescez sans crainte. Je reviendrai subrepticement vous assurer une protection rapprochée.»

Ils en discutaient, précisément, lorsque l'officier de service auprès du trône et le directeur du bureau du cérémonial vinrent, en effet, les chercher.

«Allons-y! Allons-y!» ricana Singet, «il s'agit certainement de nous raccompagner de façon à laisser le maître se joindre au banquet de noce.

— Pour sûr qu'ils vont nous donner des mille et des cents en onces d'or et d'argent, de sorte que nous puissions aussi rapporter des cadeaux chez mon beau-père et avoir, à notre tour, du bon temps...

— La ferme!» coupa Sablet, «tu divagues! Nous ferons ce que propose notre aîné.»

Là-dessus, ils prirent les bagages, le cheval, et suivirent les officiers jusqu'au pied des marches vermillon conduisant au trône. Dès qu'il les aperçut, le roi donna l'ordre de les prier d'approcher et leur dit : «Veuillez Nous remettre vos documents pour que Nous y apposions Notre sceau. Par ailleurs, Nous vous avons préparé un viatique, de façon à vous permettre d'atteindre sans tarder le mont des Vautours et voir Bouddha. D'autres marques de Notre gratitude vous attendront à votre retour, si vous rapportez

les Écritures. Vous pouvez laisser Notre gendre ici sans la moindre inquiétude.»

Singet exprima ses remerciements, et demanda à Sablet de présenter les documents. Le roi en prit connaissance, apposa le sceau, signa et leur offrit en cadeau, à l'occasion du mariage, dix lingots d'or et vingt lingots d'argent.

Ce fut Porcet qui en prit livraison avec son avidité coutumière. Singet tira une révérence devant la cour, en répétant : «Nous vous avons dérangé, beaucoup dérangé!»

Puis, faisant demi-tour, il allait partir, lorsque Tripitaka, pris de panique, se redressa comme mû par un treuil, s'agrippa à son premier disciple et murmura entre ses dents qui grinçaient : «Vous partez tous, sans vous soucier de moi!»

Singet pinça la main de son maître en lui glissant un clin d'œil significatif : «Restez donc ici à jouir des festivités à votre aise. Nous reviendrons vous voir quand nous aurons obtenu les Écritures.»

Incrédule, Tripitaka ne pouvait se résoudre à le lâcher. Témoins de la scène, les officiers croyaient qu'ils se disaient adieu.

Le roi fit bientôt savoir qu'il attendait son gendre à la salle d'audience, tandis que les officiers raccompagnaient les trois disciples hors de la ville. Force fut à Tripitaka de lâcher prise et monter dans la salle.

Sortis du palais, Singet et ses deux compagnons prirent congé de la foule. «Nous partons tout de bon?» demandait Porcet.

Singet marchait vers le relais de poste sans répondre.

Le maître du relais les accueillit et leur fit servir thé et repas. Singet recommanda à Porcet et Sablet : «Restez tous les deux ici et ne mettez pas le nez dehors. Si le maître de poste vous demande quoi que ce soit, donnez-lui une réponse évasive, évitez de me parler. Je m'en vais protéger le Maître.»

Sacré grand saint! Il s'arracha un poil, souffla dessus de son haleine magique et, sur l'ordre : «Transformation!» le changea en un autre lui-même qu'il laissa en compagnie de Porcet et Sablet au relais de poste. Son corps véritable fit un bond dans l'espace et se transforma en abeille, en vérité délicate et minuscule. Voyez plutôt :

Ailes jaunes, bouche pleine de douceur, mais dard acéré à la queue, elle danse comme un fol au gré du vent. Nulle n'est plus habile à dérober le parfum des pistils, à se faufiler dans les saules et à secouer les fleurs. Elle vole ci, là, affairée et trempée, en reste pour ses peines. Le délicieux nectar qu'elle distille, quand le goûtera-t-elle? Si elle laissait au moins un nom...

Le voilà qui s'introduit doucement à la cour. De loin, il voit le moine chinois assis sur un coussin brodé à la gauche du roi, la mine contractée et l'esprit sur des charbons ardents. Il vole jusqu'au chapeau à la Vairocana¹ et se glisse près de l'oreille de Tripitaka pour lui murmurer : «Maître, me voici, ne vous faites aucun souci!»

Seul le moine chinois pouvait entendre ces mots, imperceptibles aux simples mortels. Il se sentit l'esprit soulagé.

Peu après, un officier du palais venait les inviter :

« Votre Majesté, le festin de nocce est servi au palais de la Pie. Madame et la princesse vous y attendent. Elles prient Votre Majesté et les honorables hôtes de s'y rendre.»

Submergé d'une joie infinie, le roi y emmena son gendre.

Le cas de rappeler :

*Seigneur pervers aime fleurs qui portent malheur,
D'esprit qui s'agite naît trouble du penseur...*

Si, en fin de compte, vous ne savez comment le moine chinois réussit à s'échapper, écoutez donc la séance qui suit.

CHAPITRE XCV

OÙ LE FAUX, CHERCHANT L'UNION DU VRAI,
AMÈNE LA CAPTURE DU LIÈVRE DE JADE,
PURE FEMELLE QUI, PAR RETOUR AU JUSTE,
RETROUVE PRIMORDIALE-NUMINOSITÉ².

Nous disions donc que le moine chinois, soucieux et accablé, avait suivi le roi jusqu'à l'arrière du palais. Il entendait la fanfare qui faisait vibrer le ciel entier, sentait

d'étranges parfums lui chatouiller les narines. Il gardait la tête baissée, n'osant lever les yeux.

Perché au sommet du chapeau à la Vairocana de son maître, Singet se réjouissait secrètement de cette occasion de parcourir la scène de l'éclat divin de ses yeux de feu aux pupilles d'or : les deux rangées de filles habillées de couleurs vives donnaient aux lieux un aspect plus enchanteur que brise printanière soulevant des tentures de brocart. Vraiment :

Gracieuses et charmantes, substance de jade, peau plus douce que la glace. Deux à deux, plus séduisantes que filles de Chu¹, plus belles que Xiabi². De leur hauts chignons vaporeux s'envolent d'éblouissants phénix. Leurs sourcils de phalènes dessinent la courbe de montagnes lointaines. À l'harmonie des fifres et de l'orgue à bouche se mêlent les tambours et les flûtes. Les cinq notes montent et descendent en un bel ensemble.

Purs chants, merveilleuses danses, plus adorables que fleurs brodées sur le brocart.

À voir son maître parfaitement impassible, le Novice claquait la langue d'admiration et se disait : «Un brave moine! Quel brave moine! Le cœur sans convoitise dans les soirées et le brocart, les pieds foulant le jaspe, sa pensée ne s'égare.»

Peu après, la princesse sortait du palais de la Pie, entourée de la reine et des concubines royales. Elles les accueillirent aux cris de «Vive le roi! Longue vie au roi!» plongeant le Vénérable dans un tel état de panique qu'il tremblait de tous ses membres, se demandant que faire. Singet savait déjà à quoi s'en tenir, car il avait remarqué un léger souffle, pas très maléfique, qui s'échappait du crâne de la princesse. Il rampa près de l'oreille : «Maître, la princesse est fausse.

— Dans ce cas, comme l'obliger à montrer sa vraie forme?

— En usant de mon corps magique de la Loi³, je la capture ici même.

— Non, il ne le faut pas! Tu effrayerais Sa Majesté. Attends qu'ils se soient retirés pour user de la force magique.»

Impétueux comme il l'avait toujours été, Singet aurait-il pu tolérer un instant de plus la présence démoniaque? Poussant un grand cri, il reprit sa forme originelle, se jeta en avant, saisit la princesse et l'invectiva : «Bête



*Puis, déployant la puissance de leurs pouvoirs magiques, ils montèrent dans les nuées
et poursuivirent leur duel dans l'espace.*

immonde! Il ne te suffisait pas de jouir de ton imposture ici, il te fallait assouvir ta nature dévergondée en trompant mon maître et en détruisant son *Yang* immaculé!»

De saisissement, le roi demeurait bouche bée, tandis que les reines s'effondraient et que les dames du palais cherchaient le salut dans la fuite, se cachant où elles pouvaient. C'était comme si

Brise de printemps ou bourrasque d'automne avait soufflé. Passant par le bosquet, la brise de printemps secoue mille fleurs. Sifflant à travers le jardin, la bourrasque arrache dix mille feuilles qui s'envolent. Les pivoines brisées se couchent au bord de la balustrade. Près de l'étang, les hibiscus en tremblent encore. Les pétales des chrysanthèmes s'entassent au pied de la terrasse. Sans force, le pommier à fleurs se renverse dans la poussière. Le parfum des roses s'évapore dans la sente sauvage.

Le vent printanier a cassé les tiges de lotus.

La neige hivernale tord les tendres bourgeons du prunier. Les pétales du grenadier tombent épars dans la cour intérieure. Les saules de la digue se penchent en tous sens.

Une nuit de tempête a couvert le sol d'innombrables taches rouges...

Pris de panique, Tripitaka serrait dans ses bras le roi, et répétait, tremblant : «N'ayez crainte, Votre Majesté! N'ayez crainte! C'est mon entêté de disciple qui use de force magique pour distinguer la fausse de la vraie.»

Quant à la créature maléfique, voyant que l'affaire tournait mal, elle s'arracha les vêtements, se débarrassa des ornements et bijoux qui lui encombraient la tête, courut jusqu'au temple de la divinité locale du parc royal, en tira un bâton court qui ressemblait à un pilon et fit demi-tour pour en frapper à la volée le Novice. Singet, qui l'avait suivie, fit front avec sa trique de fer. Ils engagèrent le combat dans le parc même, poussant force vociférations. Puis, déployant la puissance de leurs pouvoirs magiques, ils montèrent dans les nuées et poursuivirent leur duel dans l'espace. Quelle bataille!

La trique cerclée d'or était fameuse, mais le pilon court inconnu de tous. L'un était venu en quête des Écritures authentiques, l'autre s'attardait par convoitise de fleurs rares.

La créature connaissait depuis longtemps le saint moine dont elle sollicitait le liquide séminal.

Elle avait naguère enlevé la vraie princesse afin de se faire passer pour la bien-aimée royale. Or, à la première rencontre, le grand saint avait

détecté le miasme délétère et, se portant au secours de la vie, séparait l'illusion de la réalité.

Au pilon qui visait le crâne, la barre de fer montrait sa puissance en le contrant.

Aux prises dans les cris et vociférations, ils soulevaient des nuages qui couvraient le ciel et cachaient le soleil blanchissant.

Leur combat dans les airs avait mis en émoi la population de la ville entière et jeté l'alarme parmi tous les officiers de la cour.

Le Vénérable soutenait le roi, en ne sachant que répéter : « Ne vous effrayez donc pas ! Rassurez madame la reine et les autres ! Votre princesse est fausse et se fait passer pour la vraie. Attendez que mon disciple se soit emparé d'elle pour savoir à quoi vous en tenir. »

Les concubines royales, plus courageuses, avaient ramassé les vêtements et les bijoux et les montraient à la reine en disant : « Elle a ôté tout ce que la princesse portait et se bat toute nue contre le bonze dans le ciel : ce ne saurait être qu'une créature perverse. »

Cette fois, le roi, la reine et les autres dames retrouvèrent leurs esprits et tournèrent leur regard vers le ciel.

Bref, reparlons du monstre et du grand saint qui avaient combattu la moitié de la journée sans que l'un l'emportât sur l'autre. Singet jeta la trique et lui cria de se transformer : elle se multiplia d'une en dix, de dix en cent, de cent en mille. Ce fut comme si autant de serpents et pythons emplissaient le milieu du ciel et attaquaient de toute part le monstre qui, pris de panique, se changea en courant d'air et s'enfuit à travers l'espace azuré. Singet récita l'incantation qui réunit les triques de fer en une seule et se lança à sa poursuite sur une luminosité faîte. Comme il approchait de l'entrée occidentale du ciel, dont il voyait flotter au loin les bannières et gonfalons, il cria de toutes ses forces : « Arrêtez le monstre, portiers, ne le laissez pas fuir ! »

De fait, le *devarāja* Mainteneur-du-Royaume¹ se mit à la tête des quatre grands maréchaux Pang, Liu, Gou et Bi² : chacun de lui barrer le passage, les armes à la main. Ne pouvant avancer, la créature fit brusquement demi-tour et, maniant le pilon, reprit un combat désespéré contre le Novice.

Comme le grand saint observait attentivement son adversaire tout en appliquant sa force et son esprit au maniement de la trique de fer, il se rendit compte que le bâton, gros à un bout, mince à l'autre, ressemblait à un pilon à mortier. Il s'écria : « Bête immonde ! Quelle arme tiens-tu là, qui te donne l'audace d'affronter le vieux Singet ? Rends-toi avant qu'il ne soit trop tard et que cette barre ne te fracasse le crâne !

— Tu ne connais donc pas l'arme qui est mienne », répliqua le monstre en grinçant des dents, « écoute-moi :

*« C'est racine de jade graisse-de-mouton¹
Que d'innombrables années ont polie tout rond.
Je le détenais déjà aux commencements,
Avant la séparation du chaos, présent.
Ne le comparez point aux objets des mortels,
Car il appartient par sa nature au Ciel.
L'éclat de son corps s'unit aux quatre états²,
Aux cinq dynamies et trois primordiaux³, voilà !
Au palais du Crapaud⁴ me tenant compagnie,
Auprès du Cannelier⁵, il m'a toujours suivi.
Par amour des fleurs je descendis ici-bas,
Et ne vins au pays indien que pour cela.
Dans ce but je partageai les plaisirs du roi :
Dans le désir de m'unir au moine chinois.
Quelle cruauté te pousse à briser l'union
Et chercher la mort avec féroce obstination ?
Mon arme jouissait de vaste réputation
Avant que, de ta trique, l'on fit mention.
C'est le pilon à drogues du palais de Froidure⁶
Qui vous expédie vers la dernière aventure ! »*

À ce discours, Singet éclata d'un rire méprisant : « Sacrée bête immonde ! Puisque tu habites le palais de Froidure, tu ne saurais ignorer les prouesses du vieux Singet. Et tu oses rester ici à discuter ? Reprends ton aspect véritable et soumets-toi avant qu'il ne soit trop tard, si tu veux avoir la vie sauve.

— J'ai bien reconnu en toi l'épizoologue⁷ qui avait provoqué il y a cinq cents ans de graves troubles aux palais du ciel : il aurait été raisonnable de céder devant toi. Mais tu as brisé mon mariage, ce qui vaut rancune aussi profonde que le meurtre du père et de la mère : ni la raison, ni les sentiments ne sauraient l'accepter. Je vais te battre, épizoologue impie ! »

Le terme d'épizoologue avait le don d'exaspérer le grand saint.

Le cœur embrasé d'une violente colère à ce mot, il leva sa trique pour la lui abattre en pleine gueule. Le monstre se précipitait à sa rencontre en faisant des moulinets avec son pilon. Ce fut un féroce engagement à la porte occidentale du ciel. En ce combat,

La trique cerclée d'or et le pilon à piler les herbes étaient deux sortes d'armes magiques vraiment comparables.

L'un était descendu en ce bas monde pour le mariage, l'autre était venu là pour la protection du moine chinois.

En fait, c'est le roi qui s'était écarté du droit chemin et avait attiré le monstre pervers par son amour des fleurs. Il en résultait ce combat acharné où chacun montrait son opiniâtreté.

À chaque assaut répliquait une charge en quête de la victoire, dans une lutte sans merci d'injures et quolibets.

De pilon plus hardi ne trouveriez en ce monde, mais plus magnifique encore est la puissance de la trique de fer.

Les rayons d'or illuminent les portes du ciel, des brumes colorées scintillent jusque sur la terre.

Les forces de la créature faiblissaient : au bout d'une dizaine d'engagements, elle avait peine à défendre son terrain.

Après voir livré une dizaine d'engagements de plus, la créature se rendit compte que la victoire lui échappait. Devant la puissance de la trique que Singet maniait de façon de plus en plus serrée, elle fit une feinte, comme si elle lâchait le pilon, et s'enfuit droit vers le sud, transformée en mille rayons d'or par une légère rotation du corps. Le Grand Saint la poursuivit jusqu'aux abords d'une grande montagne, où la créature disparut dans une grotte. Singet se contenta de noter la forme de la montagne et s'en retourna sur son nuage, car, par ailleurs, il craignait que la créature ne revint subrepticement s'attaquer à Tripitaka.

Il était environ 4 heures de l'après-midi. Le roi s'agrippait, tremblant, à Tripitaka : «Sauvez-moi, saint moine!»

Les reines et dames du palais étaient, elles aussi, dans le plus grand émoi, lorsqu'elles virent Singet descendre du bord de son nuage et appeler : «Maître, me voilà!

— Arrête-toi là, Conscient-de-la-Vacuité! Il ne faut pas effrayer Sa Majesté. Je te le demande : où en est l'affaire de la fausse princesse?»

Debout, devant le palais de la Pie, le Novice croisa les

mains sur sa poitrine et répondit : «La fausse princesse est un monstre. Elle a commencé par me combattre, mais, incapable de me surclasser au bout d'une demi-journée, elle s'est transformée en courant d'air pur et s'est précipitée vers les portes du ciel. Comme je criais aux dieux de lui barrer le passage, elle a réapparu, m'a livré une dizaine d'engagements et a cette fois battu en retraite vers le sud, transformée en rayons d'or. Je l'avais talonnée jusqu'à une montagne où elle a disparu, et suis revenu vous protéger, de peur qu'elle ne revienne se prendre à vous.»

À ces mots, le roi tira à lui Tripitaka pour lui demander : «Si la fausse princesse est un monstre, où donc serait la vraie, ma princesse ?

— Attendez que nous ayons capturé la fausse», rétorqua Singet, «la vraie, alors, viendra d'elle-même à vous.»

Ces mots dissipèrent les craintes de la reine et des concubines royales. Elles s'avancèrent chacune pour lui rendre hommage et lui déclarer :

«Saint moine, nous espérons que vous sauverez notre princesse et nous saurons vous récompenser généreusement d'avoir éclairci ce mystère.

— Il ne convient pas que nous discussions ici», répondit Singet, «je prie Sa Majesté et mon maître de sortir du palais pour se rendre à la salle d'audience. Que ces dames retournent chacune à ses appartements, afin de me permettre de convoquer mes condisciples Porcet et Sablet : ils assureront la protection du Maître pendant que j'irai terrasser le monstre. Ainsi seront séparées les cours intérieure et extérieure; du même coup me sera évité tout sujet d'inquiétude. Il convenait de vous le faire respectueusement savoir afin de vous manifester mon entier dévouement.»

Le roi s'exécuta en lui témoignant une infinie reconnaissance. Il prit donc le moine chinois par la main, sortit du palais et se dirigea vers la salle d'audience. Les reines regagnèrent leurs quartiers. Des instructions furent données de préparer un repas végétarien et faire venir Porcet et Sablet. Tous deux arrivèrent peu après. Singet leur raconta ce qui s'était passé et leur recommanda de veiller attentivement sur Tripitaka.

Sur ce, le grand saint s'envola dans l'espace, d'une culbute dans les nuages, tandis que les officiers, sortis de la salle, priaient, tournés vers le ciel.

Singet repartit à la recherche du monstre sur cette montagne droit au sud. Après avoir battu en retraite, la créature, arrivée là, s'était glissée dans son repaire et s'y cachait, apeurée; elle avait bouché l'entrée avec des blocs de rocher. Ne percevant aucun mouvement, et après avoir vainement cherché un bon moment, le Novice, brûlant d'impatience, fit une passe et récita la formule qui convoquait le *tudi*¹ et le dieu de la montagne, qu'il entendait interroger. Peu après, les deux divinités se présentaient et se prosternaient : « Nous ne savons rien, rien du tout. Sinon, nous serions venus de loin au-devant de vous. Nous vous supplions de bien vouloir nous le pardonner.

— Je ne vais pas vous battre, mais seulement vous demander ceci : comment s'appelle la montagne? Combien de monstres renferme-t-elle? Dites la vérité si vous tenez à être pardonnés.

— Grand saint, la montagne se nomme Pointe-de-Pinceau. On y trouve les trois ouvertures du terrier d'un lièvre. Il n'y a jamais eu le moindre monstre depuis les temps les plus anciens, car c'est une terre bénie, de libre circulation. Si Votre Sainteté est à la recherche de monstres, c'est sur la route vers le paradis de l'Ouest qu'elle a les meilleures chances d'en trouver, déclarèrent les deux divinités.

— Quand je suis arrivé au pays des Indes, du paradis de l'Ouest», leur répondit Singet, «je me suis rendu compte que le roi s'était laissé enlever sa princesse par un monstre qui, après l'avoir abandonnée au désert, avait pris son aspect pour le duper. Celui-ci lui avait fait construire une tour d'où elle devait jeter une balle brodée sur le gendre désiré. Comme j'accompagnais le moine chinois au pied de la tour, elle lui a lancé la balle et l'a demandé en mariage pour lui prendre son *Yang* primordial. C'est moi qui l'ai percée à jour. J'ai alors repris ma forme originelle pour la capturer en pleine cour. Sur l'instant, elle s'est débarrassée de ses vêtements et bijoux humains pour me combattre avec un bâton court appelé pilon à mortier, cela une demi-journée durant, avant de s'enfuir, transformée en courant d'air. Comme je l'avais rattrapée à la porte ouest du ciel, elle m'a livré une dizaine de combats avant de s'estimer incapable de l'emporter, de se transformer en rayons d'or et de s'enfuir jusqu'ici. Comment se fait-il qu'on ne la voie plus?»

À ces mots, les deux divinités guidèrent Singet vers les trois trous de terrier. Dans celui qui était au bas de la montagne, il y avait quelques lapins de garenne, qui s'enfuirent. Deux gros blocs de rocher bouchaient l'entrée de l'ouverture du haut.

«C'est sûrement par là que le monstre aux abois s'est glissé», affirma le *tudi*.

Singet écarta les blocs de pierre en se servant de sa barre de fer. La créature perverse était, en effet, cachée là. Elle surgit en un brusque sifflement, brandissant le pilon qu'elle était prête à abattre. Singet fit tourner sa trique et para le coup, tandis que, terrifiés, le dieu de la montagne tombait à la renverse et le *tudi* détalait précipitamment.

Elle grommelait des malédictions contre les deux divinités : «Qui vous a demandé de le conduire jusqu'ici?»

Elle résista tant bien que mal aux assauts de la trique de fer, reculant en combattant jusqu'au milieu des airs.

Sa situation devenait de plus en plus précaire. La nuit tombait. Redoublant de violence, Singet frappait féroce-ment, impatient de donner le coup de grâce. Tout à coup, une voix se fit entendre du haut de la voûte azurée du neuvième ciel : «Grand saint, arrête ton bras! Que ta trique se montre pitoyable!»

Singet tourna la tête et vit que c'était la souveraine de l'astre du *Yin-Suprême*¹, qui descendait sur des nuées irisées, accompagnée de l'immortelle Chang'e². Le Novice rangea précipitamment son arme et s'inclina :

«Chère *Yin-Suprême*, d'où venez-vous? Confus de ne m'être écarté...

— Cette créature perverse qui t'est opposée n'est autre que le lièvre de jade qui pile la drogue d'immortalité de givre mystérieux dans mon palais de Froidure. Il y a un an, elle s'est enfuie du palais en ouvrant subrepticement le cadenas d'or de la barrière de jade. J'ai calculé qu'elle devait en ce moment précis être en danger de mort et suis venue tout exprès la sauver. J'espère que vous l'épargnerez par égard pour ma vieille personne.

— Bien sûr, bien sûr!» se hâta de répondre Singet, «je m'en garderai! Pas étonnant qu'elle sache si bien manier le pilon à mortier : c'était donc le lièvre de jade! Vous ignorez sans doute, chère *Yin-Suprême*, qu'elle a enlevé la princesse du roi des Indes et usurpé son aspect dans le désir de ruiner le *Yang* primordial du saint moine, mon maître.



*Rempli de joie à cette vue, le grand saint foula une luminosité nuageuse pour conduire la souveraine
du Yin-Suprême en tête du cortège des fées.*

Comment tolérer pareille intention, pareil crime? Comment le lui pardonner si facilement?

— Tu l'ignores donc aussi : la princesse, fille de ce roi, n'est pas une mortelle ordinaire. Elle est en fait Su'e, la fée Blanche du palais de Froidure. Il y a dix-huit ans, après avoir donné une gifle au lièvre de jade, elle a été saisie de nostalgie pour le monde d'En-bas, et a pénétré dans le ventre de la reine sous forme de rayon efficient. Elle est née ainsi de famille royale. Le lièvre de jade ne s'est échappé que pour venger cette gifle et faire en sorte que Su'e soit abandonnée dans le désert. Mais il n'aurait pas dû chercher à s'apparier au moine chinois. C'est là un crime assurément impardonnable. Il est heureux que votre attention ait été attirée et qu'en perçant à jour la fausse, vous l'ayez empêchée de porter atteinte à votre maître. J'espère néanmoins que, par égard pour moi, vous lui pardonnerez et me permettrez de le ramener.

— Je ne saurais m'y opposer devant un tel enchaînement de causes et effets», répliqua en riant Singet, «mais si vous emmenez immédiatement votre petit lièvre, je crains que le roi ne me prenne pas au sérieux. Puis-je me permettre de vous importuner en vous priant d'aller là-bas en compagnie de vos fées et avec le lièvre, ce qui administrera la preuve de l'imposture aux yeux du roi. Ce serait d'une part montrer mon savoir-faire, d'autre part expliquer la raison de la descente de la fée Blanche. Je pourrais ensuite persuader le roi d'aller la chercher pour lui montrer ce que signifie la rétribution manifeste.»

La souveraine du Yin-Suprême se laissa convaincre et, montrant du doigt la créature, lui cria : «Bête immonde, qu'attends-tu pour revenir dans le droit chemin?»

Le lièvre de jade fit une culbute et reprit son aspect originel. En vérité,

*Bec-de-lièvre et dents pointues, longues oreilles et moustache rare :
une boule de poils comme jade qui semble voler par-dessus les montagnes
lorsqu'il détend ses pattes.*

*Son nez droit tel fromage blanc qui pend, semble barbouillé de crème et
poudre, plus blanc que givre.*

*Ses pupilles aux reflets rouges sont plus frappantes que rouge sur la
neige.*

*Tapi contre le sol, il n'est plus qu'une pelote de soie grège, mais son
corps détendu devient fil d'argent.*

Combien de fois n'a-t-il pas bu la pure rosée de l'aube céleste, pilant l'élixir d'immortalité de son pilon merveilleux!

Rempli de joie à cette vue, le grand saint foula une luminosité nuageuse pour conduire la souveraine du *Yin-Suprême* en tête du cortège des fées. Ils atteignirent d'une traite le royaume des Indes, emmenant le lièvre de jade. C'était le crépuscule, le moment où la lune se levait. On entendait les roulements de tambour à la tour de garde.

Le roi et Tripitaka étaient encore dans la salle; Porcet, Sablet et les officiers se tenaient devant les marches. Ils venaient de proposer de lever l'audience, lorsqu'en plein sud apparut une nuée si brillante que l'on se serait cru en plein jour. Comme ils levaient la tête, ils entendirent Singet crier d'une voix tonnante : « Votre Majesté des Indes, invitez les reines et dames du palais à venir voir : sous le baldaquin sacré se trouvent la souveraine du *Yin-Suprême* du palais de la lune et à ses côtés les immortelles beautés lunaires. Le lièvre de jade est la fausse princesse qui était chez vous et qui a repris son aspect véritable. »

Le roi fit convoquer précipitamment les reines, concubines, dames et filles du palais; elles priaient, tournées vers le ciel. Lui-même, Tripitaka et les officiers en firent autant, exprimant leur gratitude.

Chaque famille, chaque foyer, dans la ville entière, avait élevé des autels et pas un ne manquait de saluer Bouddha et de se prosterner.

À ce spectacle, Porcet, mû par un irrépressible désir, bondit dans l'espace, prit dans ses bras l'immortelle en robe d'arc-en-ciel¹ et s'écria : « Ma chérie! Nous sommes de vieilles connaissances. Allons nous amuser, toi et moi! »

Singet s'élança pour le rattraper, lui flanqua une paire de gifles et gronda : « Rustaud d'idiot! Où te crois-tu donc pour te laisser aller à ces privautés? »

— Je voulais simplement me détendre un peu et chasser l'ennui par ce petit jeu», répliqua Porcet.

La souveraine du *Yin-Suprême* fit faire demi-tour au cortège des fées et, après avoir récupéré le lièvre de jade, s'en retourna au palais lunaire, tandis que Singet faisait mordre la poussière à Porcet.

Le roi renouvela dans la salle ses remerciements à Singet et l'interrogea à nouveau sur ce qui s'était passé : « Nous vous sommes profondément reconnaissant d'avoir

usé de vos immenses pouvoirs afin de capturer la fausse princesse, mais où est la vraie?

— Elle n'est pas non plus d'origine mortelle, c'est la fée Blanche du palais de la lune. Elle a été conçue par votre reine il y a dix-huit ans, lorsqu'elle a été saisie par la pensée du monde d'En-bas, après avoir giflé le lièvre de jade. Celui-ci en avait gardé rancune. C'est pourquoi il s'est échappé l'année passée en ouvrant secrètement le cadenas d'or de la barrière de jade. Il a jeté Blanche dans le désert, a pris son aspect et a réussi à vous bernier. Je tiens ces explications de la bouche même de la souveraine du Yin-Suprême. Aujourd'hui, nous avons éliminé la fausse; demain nous vous inviterons à chercher la vraie.»

Rongé d'inquiétude à ce discours, le roi fondit en larmes :

«Mon enfant! Depuis que je suis monté sur le trône, tu n'avais même pas franchi les portes de la cité. Où veux-tu que j'aie te retrouver!

— Ne vous tourmentez point», répliqua Singet en souriant, «votre princesse feint la folie au monastère Pavé-d'Or. Retirons-nous pour l'instant. Je vous rendrai votre princesse demain matin.»

Les officiers se prosternèrent à leur tour pour faire valoir :

«Que Votre Majesté se rassure : ces saints moines sont de divins bouddhas qui montent nuages et nuées : soyez certain qu'ils comprennent l'enchaînement des causes qui lient le passé à l'avenir. Invitez demain matin les quatre divins moines à vous accompagner dans votre quête et vous saurez ce qu'il en est au bout du compte.»

Le roi acquiesça et les pria de regagner le kiosque Qui-Retient-le-Printemps pour prendre repas et repos. On s'approchait déjà de la deuxième veille¹.

*La clepsydre de cuivre goutte sous le clair de lune,
Tandis que les clochettes d'or tintent dans la brise de brune.
Le coucou pleure le printemps à moitié parti.
Les pétales s'égarent sur le chemin de minuit.
Le parc royal dort à l'ombre des balançoires.
La rivière d'argent traverse le ciel de moire.
Plus aucun passant dans les avenues et marchés :
La nuit s'illumine sous le ciel étoilé.*

Cette nuit-là, chacun rentra se coucher : de cela, le récit ne dira rien de plus.

Le souffle démoniaque s'était complètement retiré du roi dans la nuit si bien que, son énergie revenue, il donna audience au milieu de la cinquième veille¹. Dès qu'elle fut levée, il fit inviter les quatre pèlerins à venir aviser aux moyens de retrouver la princesse.

Le Vénérable se présenta en conséquence et salua la cour, tandis que Singet et ses compagnons joignaient leurs paumes.

Le roi s'inclina et demanda : « Il s'agit de mon enfant, la princesse dont nous parlions hier : puis-je me permettre de vous importuner, divins moines, en vue de son salut ? »

— Avant-hier, venant de l'est, nous marchions à la tombée de la nuit», répondit Tripitaka, « lorsque nous avons aperçu un monastère où nous avons demandé l'hospitalité, que l'on nous a fort heureusement accordée. Après le repas du soir, comme je me promenais au clair de lune et allais voir les ruines du vieux parc "Pavé-d'Or", un bruit de sanglots me parvint soudain aux oreilles. Comme je cherchais à en savoir la raison, un vieux moine, plus que centenaire, écarta les tiers et me fournit ces explications détaillées : " Ces pleurs ? Eh bien, l'année passée, au printemps avancé, je contemplais la lune qui éclaire la nature de notre âme lorsque, soudain, un coup de vent m'apporta le bruit de lamentations. Je descendis de mon estrade de méditation pour aller voir du côté des fondations du parc de Jeta et y découvris une jeune fille. Comme je l'interrogeais sur les raisons de ses pleurs, elle me répondit qu'elle était la fille du roi des Indes et que le vent l'avait emportée jusqu'ici, alors qu'elle contemplait les fleurs sous la lune." Parfaitement au courant de la conduite à tenir, le vieux moine l'enferma dans une pièce écartée, de peur que les moines ne la souillent, se contentant de déclarer qu'il avait mis sous les verrous une créature maléfique. Comprenant son intention, la princesse divaguait en paroles incohérentes dans la journée, ne réclamant qu'un peu de thé et de riz. Mais, dans le silence de la nuit, elle pleurait en pensant à son père et à sa mère. Le vieux moine s'était renseigné à plusieurs reprises, mais n'osait rien révéler, puisque la princesse était en parfaite santé et ne semblait pas avoir quitté le palais. Constatant que mon disciple possédait des pouvoirs divins, il l'avait instamment prié de venir ici, au

palais, se renseigner. Or, il se révèle que c'est le lièvre de jade du palais du Crapaud qui a pris l'aspect de la princesse dans l'intention de ruiner mon *Yang* primordial. Par la puissance de ses pouvoirs, mon disciple est fort heureusement parvenu à distinguer le vrai du faux. La créature vient d'être ramenée par l'astre du *Yin-Suprême*. Votre sage princesse se trouve présentement au monastère Pavé-d'Or, où elle feint la folie.»

À ce récit détaillé, le roi éclata en sanglots, semant l'alarme parmi ses épouses des trois palais et six cours qui ne tardèrent pas à venir lui en demander la cause. Pas une qui ne fondit en larmes en l'apprenant.

«Est-ce que le monastère Pavé-d'Or est loin de la cité? demanda le roi au bout d'un long moment.

— Pas plus de soixante lis», répondit Tripitaka.

Le roi fit alors proclamer l'édit suivant : «La salle d'audience est laissée à la garde des palais de l'Est et de l'Ouest, la défense du pays au grand précepteur chargé des affaires de la cour, tandis que Nous allons au monastère chercher la princesse en compagnie de la reine, des officiers et des quatre divins moines.»

Aussitôt, une rangée de chars sortit du palais. Quant à Singet, voyez-vous, il bondit dans les airs et, d'un tour de reins, les devança au monastère. Les moines s'agenouillèrent précipitamment : «Votre Seigneurie marchait avec les autres, quand Elle est partie. Comment se fait-il qu'Elle nous tombe aujourd'hui du ciel?

— Où se trouve donc votre maître?» répondit en riant Singet, «dépêchez-vous de l'appeler et de disposer des autels à encens pour recevoir Sa Majesté : le roi, la reine, les officiers et mon maître arrivent.»

Sans comprendre tout ce que cela signifiait, les moines allèrent chercher leur vieux supérieur. Celui-ci, à la vue de Singet, s'inclina profondément : «Où en est l'affaire de la princesse, Votre Seigneurie?»

Singet lui rapporta ce qui s'était passé, la balle brodée jetée par la princesse, son intention d'épouser Tripitaka, le combat qui s'en était suivi et l'intervention de la souveraine de la Lune qui avait ramené le lièvre de jade.

Le vieux moine se prosterna à nouveau pour exprimer sa gratitude. Le Novice lui dit en le relevant de ses mains : «Je vous en prie, point de politesses, préparez-vous plutôt à recevoir les chars royaux.»

Les moines surent enfin que c'était une fille qui était enfermée derrière. Partagé entre la joie et la crainte, tout un chacun s'affaira à dresser des autels devant l'entrée du monastère, puis, après avoir enfilé leur *kaśāya*¹, ils se mirent à battre cloches et tambours dans l'attente de la procession royale. Peu après, Sa Majesté arrivait.

*Le ciel entier s'emplit d'effluves parfumés,
Car l'humble monastère est favorisé
Par l'arc-en-ciel qui nettoie les fleuves et les mers,
Dans un printemps éternel entouré d'éclairs.
Touchées par sa grâce, les plantes brillent fort,
Et les fleurs sauvages parfument plus encore.
En ces lieux qui gardent la trace des anciens,
Quelle joie de recevoir un brillant souverain!*

À son arrivée, le roi vit la foule des moines en rang qui s'inclinaient devant lui, puis il aperçut, debout au milieu d'eux, Singet!

«Comment êtes-vous arrivé avant nous, divin moine? s'étonna le monarque.

— Il m'a suffi d'un tour de reins pour venir ici», répondit en riant Singet, «pourquoi vous a-t-il fallu si longtemps?»

Peu après, Tripitaka et les autres arrivaient. Le Vénérable les conduisit à la cabane du fond où la princesse feignait toujours la folie.

«Dans cette pièce est enfermée madame la princesse qui fut apportée autrefois par le vent», annonça le vieux moine agenouillé.

Le roi ordonna que l'on ouvrit la porte, ce que l'on fit après avoir ôté le cadenas de fer. Le roi et la reine reconnurent immédiatement la princesse et la prirent dans leurs bras sans se soucier de se salir : «Ma pauvre enfant! Comme tu as souffert! Pourquoi le cruel destin t'a-t-il infligé cette punition!»

La réunion de parents avec leur enfant n'est comparable à aucune autre. Tous trois se serraient dans les bras l'un de l'autre en sanglotant. Après avoir pleuré un moment et s'être épanchés, les parents commandèrent un bain parfumé pour que leur jeune fille se lave et se change avant de monter en char et retourner dans la cité.

Singet salua le roi à nouveau en joignant les mains : « J'aurais une autre question à vous soumettre.

— Je suis à vos ordres, divin moine, répondit le roi en lui rendant le salut.

— Leur montagne se nomme mont des Mille-Pattes, car, paraît-il, des scolopendres sont devenus esprits et attaquent les gens la nuit, ce qui est fort gênant pour les voyageurs qui circulent. Il m'est venu à l'esprit que seuls les coqs pourraient nous en débarrasser : ne pourriez-vous pas en sélectionner mille particulièrement hardis et vigoureux, et les disperser dans la montagne de façon à éliminer ces bêtes venimeuses ? Vous pourriez alors changer le nom de cette montagne et manifester votre gratitude par le don de constructions en faveur des moines qui avaient recueilli la princesse. »

Le roi acquiesça bien volontiers et dépêcha des officiers en ville chercher des coqs, tandis que la montagne prenait dès lors le nom de Splendeur-Sacrée. Le ministère des travaux publics fut chargé de procurer les matériaux nécessaires à la reconstruction du monastère, auquel fut conféré le nom de « monastère Pavé-d'Or d'Anâthapindada du mont Splendeur-Sacrée ». Au vieux moine fut accordé le titre perpétuellement héréditaire de moine officiel Mérite-du-Royaume, aux émoluments de trente-six setiers¹.

Les moines remercièrent le roi de sa générosité et le raccompagnèrent à la cour. Au palais, la princesse revit tout un chacun. On servit un banquet pour dissiper son accablement et célébrer la joie de l'avoir retrouvée.

Le lendemain matin, le roi donna l'ordre de convoquer des peintres afin de conserver le portrait de l'heureux visage des quatre saints moines et d'en entretenir le culte au pavillon de Perpétuelle-Pacification². On pria encore une fois la princesse de s'habiller de neuf et de sortir remercier les quatre moines chinois de l'avoir délivrée de ses souffrances. Tripitaka voulut ensuite prendre congé et poursuivre sa route vers l'Ouest, mais comment le roi l'aurait-il laissé repartir ? Ce fut une succession de grands festins pendant cinq ou six jours, dont profita l'idiot pour s'empiffrer tant et plus.

Voyant combien le Bouddha pesait sur leurs esprits, le roi comprit qu'il ne pourrait les retenir plus longtemps. Il leur offrit deux cents lingots d'or et, à chacun, un

plateau de trésors. Maître et disciples ne voulurent rien accepter.

Il fit avancer le char à clochettes d'or, pria Tripitaka d'y monter et dépêcha des officiers pour le raccompagner. Tous se prosternaient pour exprimer leur infinie gratitude, reine, concubines royales, ministres, gens du peuple. Un peu plus loin, ce furent les moines qui ne pouvaient se résoudre à la séparation.

Comme cette foule qui les accompagnait ne voulait s'en retourner, Singet n'eut d'autre solution que de faire une passe, et de souffler de son haleine magique vers le sud-ouest : les pèlerins profitèrent du coup de vent aveuglant pour échapper à leur escorte.

Ainsi,

*Lavés par les vagues de la gratitude,
Ils retournent à la nature révélée.
Sortant de la mer métallique et rude,
Ils s'éveillent au vrai de la vacuité.*

Si, en fin de compte, vous ne savez comment se passa la suite du voyage, écoutez donc la séance qui vient.

Livre vingtième

LE RETOUR

(chapitres xcvi à c)

CHAPITRE XCVI

OÙ MESSIRE¹ KOU ACCUEILLE AVEC JOIE
LE MOINE ÉMINENT,
ET LE VÉNÉRABLE NE CONVOITE
NI HONNEURS NI RICHESSES.

*Puisque les formes et couleurs sont au fond
sans réalité,*

*Ne sont pas non plus vides les diverses formes
de vacuité.*

*Quiétude ou agitation, paroles ou silence se
valent en fin de compte :*

*À quoi bon se fatiguer à parler de rêve en
rêve ?*

*L'utilité utile recèle autant d'inutilité que le
mérite inefficace d'efficacité.*

*Il en est comme des fruits qui mûrissent
d'eux-mêmes : ne va pas leur demander com-
ment ils y parviennent.*

Le récit nous a exposé comment les pèlerins avaient usé de moyens magiques pour arrêter l'escorte des moines du monastère Pavé-d'Or. Constatant leur disparition après le passage du vent noir, ils pensèrent avoir eu affaire à des bouddhas vivants descendus momentanément sur terre, se prosternèrent et s'en retournèrent. Nous n'en dirons pas plus à leur sujet.

Comme maître et disciples poursuivaient leur route vers l'ouest, le printemps finissait et l'été s'amorçait :

*Il fait beau : que le temps est tonifiant !
Les nénuphars poussent dans les étangs.
La pluie mûrit les dernières prunes,*

*Le blé dore sous la brise opportune.
Là où tombent les fleurs odorantes,
Dans le saule que le loriot fréquente,
L'hirondelle amène ses petits.
Le faisan nourrit les siens dans les cris.
Le soleil brille sans fin tout autour
Et donne à tout le plus bel éclat du jour.*

Nous n'en finirions pas de décrire le repas pris à l'aube et le refuge trouvé au crépuscule, les torrents contournés et les pentes gravies. Ils avançaient sur la route paisible depuis un demi-mois, lorsque apparut devant eux une cité.

«Disciples, qu'est-ce encore que cet endroit? demanda Tripitaka.

— Je n'en sais rien, répliqua le Novice.

— Tu es déjà venu par ici. Comment peux-tu prétendre n'en rien savoir?» ricana Porcet, «il y a quelque chose de louche là-dessous. Tu feins de ne rien reconnaître pour nous jouer quelque mauvais tour.

— Cet idiot n'a aucune jugeote. J'ai pris cette route maintes fois, mais au plus haut des cieux. Sur un nuage au départ comme à l'arrivée, jamais je ne suis descendu! Je n'avais aucune raison d'aller y voir de plus près : voilà pourquoi je ne sais rien. Il n'y a rien de bizarre là-dessous et personne n'a l'intention de te jouer le moindre tour.»

Tout en devisant, ils atteignirent les abords de la cité avant même de s'en apercevoir. Tripitaka descendit de cheval, passa le pont-levis et franchit la porte. Sous la galerie de l'avenue, deux vieillards bavardaient.

«Disciples!» appela Tripitaka, «restez au milieu de la rue où vous êtes, tête baissée. Tenez-vous tranquilles pendant que je me dirige vers la galerie pour me renseigner sur le lieu où nous sommes.»

Singet et ses compagnons s'immobilisèrent comme il le demandait.

Tripitaka s'approcha, joignit les paumes et s'écria : «Chers donateurs, l'humble moine que voici vous salue.»

Les deux anciens avaient une discussion à bâtons rompus sur les vicissitudes de la fortune, sur les fols et les sages. À la pensée de l'impermanence qui avait enseveli tant d'exploits héroïques de naguère, ils poussaient de profonds soupirs, lorsque, tout à coup, ils s'entendirent

saluer. Ils rendirent aussitôt la politesse : «Qu'avez-vous à nous dire, Vénérable?

— Venant de loin présenter nos hommages au Boudha, nous arrivons dans votre noble contrée dont nous ignorons le nom. Où pourrions-nous trouver personnes tournées vers le bien afin de solliciter l'aumône d'un repas?

— C'est la préfecture de la Terrasse-de-Bronze, dans laquelle se trouve la sous-préfecture de Diling¹, où vous êtes. Si vous souhaitez manger, Vénérable, inutile de mendier : passez l'arche, suivez l'avenue nord-sud; vous tomberez du côté ouest sur une tour d'entrée aux tigres couchés face à l'est. C'est la maison de messire Kou. Devant chez eux est dressée une stèle qui porte l'inscription : *Bienvenue aux Dix Mille Moines*. Venant de loin, vous y obtiendrez tout ce dont vous avez besoin. Allez-y! N'interrompez pas plus longtemps notre conversation!»

Tripitaka remercia et se tourna vers Singet : «C'est la sous-préfecture de Diling dans la préfecture de la Terrasse-de-Bronze. D'après les deux vieillards, nous aurons un repas végétarien chez messire Kou, après l'arche, à la tour d'entrée où des tigres sont tournés vers l'est, dans l'avenue nord-sud. Une plaque y souhaite la bienvenue à dix mille moines.

— On voit que l'Ouest est un pays de bouddhistes : ils nourrissent vraiment les moines. Puisqu'il ne s'agit que de préfecture et sous-préfecture, inutile de faire viser nos documents. Allons tout de suite demander l'aumône de nourriture, de façon à pouvoir reprendre la route sans tarder.»

Avançant à pas lents avec ses trois disciples, Tripitaka provoqua à nouveau l'effroi de la foule à l'entrée des marchés : elle faisait cercle, intriguée, et les gens se bouscullaient pour mieux voir leurs visages.

Le Vénérable avait recommandé à ses compagnons de garder bouche close et ne cessait de répéter : «Pas d'incidents! Pas d'incidents!»

Tous trois gardaient la tête baissée, n'osant pas même lever les yeux.

Au coin de la rue, ils découvrirent effectivement une grande avenue nord-sud. Ils marchaient, quand ils aperçurent la tour aux tigres couchés et, dans l'entrée, contre le

mur, sur une grande plaque, les quatre caractères : *Bienvenue aux Dix Mille Moines.*

«L'Ouest est terre du Bouddha», s'exclama Tripitaka, «sages ou fols sont sans malice. J'avais peine à croire ce que me disaient les deux vieillards, mais je vois maintenant qu'il en est bien ainsi.»

Avec ses manières de rustre, Porcet voulut entrer tout de go.

«Arrête-toi, idiot!» lui cria Singet, «attendons que quelqu'un sorte et demandons-lui la permission, avant d'entrer.

— Le frangin a raison», approuva Sablet, «il est à craindre que nous n'offensions le donateur, si nous ne respectons ses quartiers privés.»

Ils déposèrent les bagages et laissèrent le cheval au repos devant le portail. Un instant plus tard, un homme à la tête chenue sortit avec une balance et un panier. À la vue des visiteurs, il lâcha ce qu'il tenait et se précipita à l'intérieur pour annoncer : «Maître, il y a dehors quatre moines d'aspect étrange!»

Le riche marchand, appuyé sur une canne, se promenait dans la cour en marmonnant des prières à Bouddha, quand, à cette nouvelle, il abandonna le bâton et sortit les accueillir. Sans s'effrayer de leur laideur, il invita les quatre religieux : «Veuillez entrer, je vous prie.»

Tripitaka et ses compagnons s'avancèrent avec circonspection et modestie. Ils tournèrent dans un passage à la suite de leur hôte, qui les conduisit jusqu'à un bâtiment : «En haut», leur expliqua-t-il, «ce sont la salle consacrée au Bouddha, la bibliothèque et le réfectoire où vous serez accueillis; en dessous se trouve la maison où loge la famille de votre disciple.»

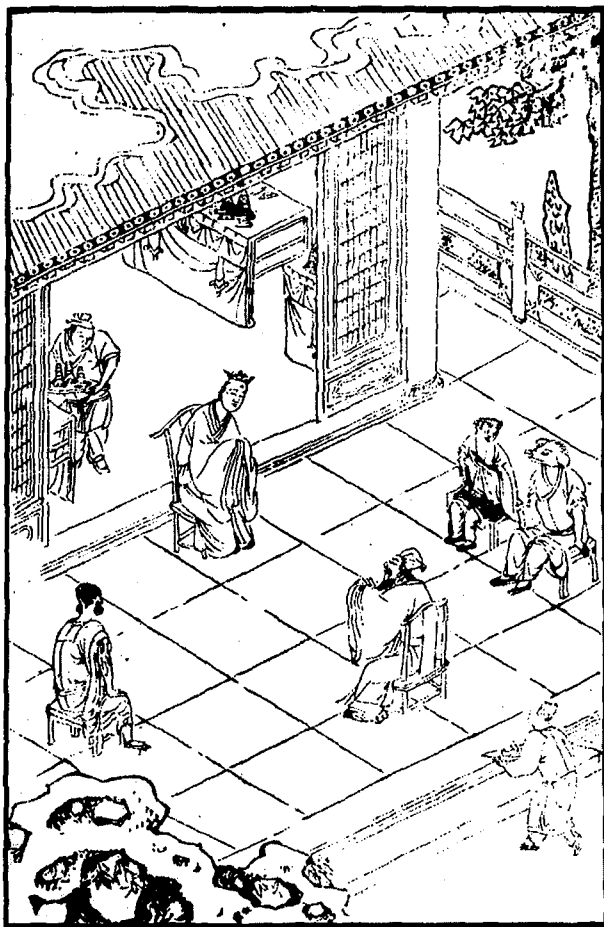
Tripitaka lui fit des compliments sans fin, puis endossa son *kaśāya* pour prier Bouddha. Comme ils montaient vers la salle et entraient, ils virent

Les volutes d'encens monter dans l'éclat des chandelles allumées. La salle était pleine de soieries et de fleurs; de toutes parts s'épandaient les dorures et s'enlajaient les couleurs.

Au plus haut du cadre vermillon est suspendue une cloche d'or pur. Dans un support de laque colorée lui est opposé un tambour décoré.

Plusieurs paires de bannières sont brodées des huit trésors; les mille bouddhas sont entièrement couverts d'or.

Brûle-parfum et vases sont de bronze ancien, tables et boîtes de laque



Tripitaka ôta son kasâsya et fit enjin, selon les formes, connaissance de messire Kou.

gravée. L'aloès brûle continûment dans les brûle-parfum. Dans chaque vase, des fleurs de lotus étalent leur splendeur.

Sur les tables sont disposés de frais « cinq-nuages¹ », dans les boîtes s'accumulent d'odorants pétales.

La vasque de verre contient une limpide eau pure. Dans les lampes de cristal brûle clair une huile parfumée. La pierre d'or vibre d'un son sans fin.

Assurément un lieu rival des tours sacrées, hors d'atteinte des poussières du monde, une salle de prière familiale qui ne laisse rien à désirer d'un monastère éminent.

Après s'être purifié les mains, le Vénérable prit un bâtonnet d'encens entre ses doigts, se prosterna et, les prières finies, se tourna vers son hôte pour le saluer dans les formes.

« Je vous en prie », lui dit celui-ci, « allons faire connaissance dans la salle des Soutras. »

C'étaient des casiers rectangulaires, debout, où s'entassaient les textes sacrés, des boîtes métalliques où s'accumulaient lettres et documents. Sur les tables de laque sculptée, l'on trouve papier, encre, pinceau, écritoire de la plus exquise qualité.

Devant l'écran saupoudré de moutarde sont placés livres, peintures, luth et damier, s'offrant aux vrais plaisirs, les plus raffinés.

Là sont suspendues une divine pierre sonore de jade léger enveloppé d'or et une « barbe-de-dragon² » qui, coiffée de la lune, protège du vent. L'air pur revigore l'esprit; le cœur libéré s'absorbe à l'aise dans la Voie.

Arrivé dans les lieux, le Vénérable voulut procéder au cérémonial des salutations, mais son hôte l'arrêta de ses mains en le priant de se débarrasser de son vêtement bouddhique. Tripitaka ôta son *kaśāya* et fit enfin selon les formes connaissance de messire Kou, qui reçut ensuite Singet et ses deux compagnons. Il fit donner du fourrage au cheval et ranger les bagages sous la galerie avant d'interroger les pèlerins.

« L'humble moine que voici », expliqua Tripitaka, « est envoyé en mission par les grands Tang des terres de l'Est dans votre noble contrée pour visiter le mont des Vautours, rencontrer le Bouddha et solliciter les Écritures authentiques. Comme j'ai appris que l'on respectait les moines dans votre honorable préfecture, je me suis permis de venir vous saluer et quémander un repas maigre. Nous repartirons aussitôt après. »

— L'humble nom de votre disciple est Kou Hong, Hong de largesse», répondit-il, le visage rayonnant de joie, avec un petit rire, «mon appellation est Dakuan, qui signifie "grande libéralité". J'ai vécu soixante-quatre vaines années. À quarante ans, j'ai fait un vœu qui ne sera accompli que lorsque j'aurai nourri dix mille moines. J'offre des repas maigres, depuis vingt-quatre ans maintenant, et en tiens le compte sur un registre. Quand j'en ai le loisir, je fais le bilan et j'ai ainsi calculé que j'ai assuré neuf mille neuf cent quatre-vingt-seize repas. Il ne m'en manquait plus que quatre pour atteindre le chiffre complet. C'est le Ciel qui vous envoie aujourd'hui pour me permettre d'accomplir ce vœu. Veuillez me laisser vos noms respectés et m'accorder l'honneur de rester au moins un mois, le temps de célébrer dignement cet accomplissement. Je vous ferai ensuite accompagner dans la montagne en palanquins et chevaux. Il n'y a pas plus de huit cents lis d'ici jusqu'au mont des Vautours. Ce n'est pas si loin.»

À ces mots, Tripitaka ne se tint plus de joie et acquiesça sans réticence

Bref, ses serviteurs, grands et petits, s'affairaient dans la résidence à chercher des fagots, tirer de l'eau, apporter du riz, de la farine et des légumes afin de préparer le repas maigre.

«D'où viennent ces moines qui provoquent tant d'empressement? demanda mère Kou, la femme de mesure, surprise par toute cette agitation.

— Quatre moines éminents sont là», répondit l'un des garçons, «ils se disent envoyés par l'empereur des grands Tang pour aller rendre hommage à seigneur Bouddha au mont des Vautours. On ne sait quelle distance ils ont parcourue pour arriver jusqu'ici. Père a dit qu'ils tombaient du ciel et nous a ordonné de leur servir un repas maigre au plus vite.»

La vieille femme se réjouit de l'apprendre et appela l'une de ses servantes : «Apporte-moi mes vêtements : je vais aller les voir moi aussi.

— Madame», précisa le garçon, «il n'y en a qu'un qui vaut la peine d'être regardé; les trois autres sont horriblement laids.

— Vous ne comprenez rien à ces choses : visages laids, bizarres ou étranges sont signes certains d'êtres célestes descendus sur terre. Va vite annoncer mon arrivée à père.»

Le garçon courut jusqu'à la bibliothèque et déclara à messire Kou : « Madame vient saluer et rencontrer ces messieurs des terres de l'Est. »

À ces mots, Tripitaka se leva et descendit de son siège. À peine annoncée, elle arriva devant la salle. Elle leva les yeux sur le moine chinois aux nobles traits, au port élégant et digne. Elle tourna son regard vers Singet et ses deux compagnons : ils étaient d'apparence peu ordinaire. Bien qu'elle sût qu'ils descendaient du ciel, elle n'en éprouva pas moins quelque effroi et tomba à genoux pour les saluer.

Tripitaka lui rendit précipitamment la politesse : « Nous sommes confus de vous avoir dérangée pour ces hommages immérités.

— Pourquoi les quatre maîtres ne sont-ils pas assis ensemble? demanda la vieille femme à son mari.

— Nous sommes tous les trois ses disciples », répondit Porcet en dressant le groin, une réponse qui tenait plutôt du rugissement d'un tigre au fond de la montagne. La mère commençait à prendre vraiment peur.

Tandis qu'ils échangeaient ces propos, un autre domestique vint annoncer : « Les deux oncles arrivent à leur tour. »

Tripitaka se retourna précipitamment et vit que c'étaient deux jeunes bacheliers¹. Ils s'avancèrent et saluèrent jusqu'à terre le Vénérable, qui se serait hâté de leur rendre la politesse, si messire Kou ne l'en avait empêché en disant : « Ce sont mes deux fils, Kou Liang et Kou Dong, qui reviennent de l'école pour déjeuner. Ils sont venus saluer en apprenant que vous nous aviez fait l'honneur de nous rendre visite.

— De sages garçons! » s'exclama joyeusement Tripitaka, « de sages garçons! Le cas de le dire : *Noble maison s'obtient par le bien, bons fils par les études.*

— D'où viennent ces messieurs? demandèrent les deux jeunes gens à leur père.

— De fort loin », répondit en souriant messire Kou, « ils sont envoyés chercher les Écritures auprès du Boudha par l'empereur des grands Tang des terres de l'Est du continent du Sud.

— J'ai vu dans l'*Encyclopédie de la forêt des faits*² qu'il n'y avait pas plus de quatre continents dans l'univers », fit remarquer l'un des bacheliers, « nous sommes ici dans

celui de l'Ouest, *Aparagodântya*. Il y en a un aussi à l'Est, *Pârvavideha*. J'imagine qu'il leur a fallu des années pour venir jusqu'ici de celui du Sud, le *Jambûdvîpa*!

— Au cours de notre voyage», répliqua en riant Tripitaka, «nous avons été plus souvent retenus qu'en chemin. Nous sommes sans cesse tombés sur de féroces créatures démoniaques et sommes passés par mille épreuves. Fort heureusement, j'étais protégé par mes trois disciples. Nous avons connu quatorze hivers, et autant d'étés, avant d'atteindre votre noble contrée.»

À cette réponse les bacheliers ne tarissaient plus d'éloges : «De divins moines, vraiment! De divins moines!»

Ils étaient encore en conversation, lorsqu'un petit serviteur vint les inviter à passer à table. Messire Kou renvoya sa femme et ses fils à la résidence, tandis que lui-même accompagnait les quatre pèlerins au réfectoire. Là, tout était impeccablement servi. On voyait

Des tables laquées or et des chaises laquées noir. En premier venaient de hautes pièces montées multicolores, en toutes sortes de formes façonnées par les plus habiles pâtisseries selon la dernière mode. Le deuxième service comprenait cinq plats de légumes, le troisième cinq assiettes de fruits frais, le quatrième cinq plateaux d'amuse-gueule. Tout était délicieux et appétissant : soupe maigre, riz, rouleaux cuits à la vapeur, boules de pain, plats piquants, odorants, chauds, croustillants et en abondance.

Sept à huit serveurs allaient et venaient, servant avec un tel empressement qu'ils ne laissaient pas un instant de repos aux quatre ou cinq cuisiniers.

Les uns versaient la soupe, les autres remplissaient les bols de riz, voyez-vous : ils allaient et venaient, telles des comètes chassant la lune!

Porcet vidait les bols d'une bouchée, telle la bourrasque dissipant les derniers nuages. Maître et disciples mangèrent à satiété. Le Vénérable se leva, remercia son hôte et voulut reprendre la route. Messire Kou le retint : «Maître, restez donc quelques jours de plus sans souci! Comme dit le proverbe, *il est plus facile d'entreprendre que de conclure* : attendez que j'aie célébré l'achèvement de mon vœu pour me permettre de vous raccompagner ensuite.»

Tripitaka ne pouvait faire autrement que céder à cette insistance pleine de sincérité.

Ce ne fut que six ou sept jours plus tard que messire Kou fit venir vingt-quatre moines de l'endroit afin de procéder à la cérémonie célébrant l'accomplissement du vœu. Les religieux passèrent trois ou quatre jours à rédiger les textes avant de fixer la matinée qui marquerait le début de l'office. Leur liturgie ne différait en rien de celle en usage chez les Tang.

Déploiement de bannières devant les faces dorées des bouddhas alignés, offrandes présentées entre les chandelles et l'encens allumés : tambours et cymbales, flûtes et orgues à bouche, gongs et flûtes traversières jouaient en harmonie¹.

Frappant un moment, soufflant un temps, ils entonnent à l'unisson la récitation des soutras. Ils souhaitent d'abord paix au toudi, puis invitent le dieu-guerrier. Après avoir envoyé les placets, ils prient devant la statue du Bouddha.

Ils articulent un passage du soutra du Paon², dont chaque verset éloigne malheurs et calamités. On allume la lampe du Maître-Guérisseur³ : la flamme scintille, brillante et claire.

Pour dissiper toute rancune et grief, ils procèdent à la repentance par l'Eau. La psalmodie de l'Avatamsaka-sûtra⁴ écarte blâmes et calomnies.

La Loi merveilleuse des trois véhicules⁵ est des plus parfaites : tous les śramaṇa⁶ se valent.

Il en fut ainsi trois jours et trois nuits avant que ne se terminât la cérémonie.

Tripitaka pensait au monastère du Coup-de-Tonnerre et ne songeait qu'à repartir. Comme il prenait congé et remerciait, messire Kou lui dit : « Votre hâte à nous quitter, maître, me donne à penser que j'ai dû par trop vous négliger dans la presse de ces derniers jours de cérémonie bouddhique et que, par là, vous entendez me le reprocher.

— Comment pourrais-je proférer le moindre blâme, alors que je ne sais comment m'excuser de vous avoir tant dérangé. Seulement, à l'époque où la personne sacrée de mon souverain m'avait envoyé, elle m'avait demandé quand je pourrais être de retour et j'ai eu le tort de lui répondre "dans trois ans". Contre toute attente, nous avons été retardés au point que, depuis, quatorze se sont écoulés! Je ne sais même pas si j'obtiens les soutras et il faudrait compter douze ou treize ans de plus pour le retour. Ne serait-ce pas faillir à cet ordre sacré, un crime impardonnable! Je vous supplie de bien vouloir me laisser

poursuivre ma mission. Quand j'aurai obtenu les Écritures, rien ne m'empêchera plus de revenir demeurer un peu plus longtemps chez vous.»

Porcet ne put se retenir d'intervenir et de s'écrier à tue-tête : «Maître, vous êtes vraiment trop indifférent aux vœux d'autrui, trop insensible aux sentiments des autres! Puisque messire dispose d'une immense fortune qui lui a permis d'accomplir le vœu de nourrir un si grand nombre de moines, puisqu'il nous le demande avec une si parfaite sincérité, restons ici une année, qu'importe? Pourquoi vouloir partir à tout prix, renoncer à cette excellente chère pour courir mendier ailleurs? À croire que grand-père et grand-mère vous attendent plus loin sur la route!

— Ballot!» s'indigna Tripitaka, «tu ne penses qu'à manger, sans te soucier des causes qui nous ramènent à la transmigration! Vraiment, une bête qui se vautre dans l'auge tant que l'estomac lui démange. Si vous êtes à ce point égarés par la convoitise, je partirai seul demain.»

À la vue du visage décomposé du Maître, Singet agrippa Porcet, lui balança une volée de coups de poings sur la tête et gronda : «Cet idiot pousse l'inconscience jusqu'à monter le Maître contre nous!

— Bien fait, bien fait!» approuvait Sablet en riant, «lui qui est déjà insupportable quand il se tait, il a fallu qu'il y mette son grain de sel!»

Debout sur le côté, l'idiot haletait sans oser dire un mot de plus.

Témoin de la dissension entre maître et disciples, messire Kou ne sut que dire, se contentant de sourire de tout son visage : «Ne vous emportez pas, maître. Pour aujourd'hui, gardez vos aises. Attendez demain, que j'aie préparé tambours et bannières, prévenu parents et voisins : nous vous accompagnerons à votre départ.»

Tandis qu'ils discutaient, la vieille femme réapparut : «Maître, puisque vous nous avez accordé la grâce d'honorer notre chaumière, rien ne vous oblige à prendre congé à toute force. Depuis combien de jours êtes-vous chez nous?

— Cela fait déjà la moitié d'un mois.

— Ce temps comptera au crédit de mon mari. Je dispose aussi d'un petit pécule que m'a rapporté la couture et je voudrais à mon tour vous nourrir quinze jours.»

Elle n'avait pas fini sa phrase que Kou Dong et son frère

intervenaient à leur tour : «Écoutez, messieurs, vous quatre : depuis vingt-quatre ans que notre père nourrit les moines, il n'a jamais rencontré meilleurs que vous. Maintenant qu'il connaît le bonheur d'avoir accompli son vœu grâce à votre présence, la chaumière en est comme illuminée. Nous sommes jeunes et fort ignorants de l'enchaînement des causes et des effets, mais nous connaissons le dicton : *Mari récolte ce qu'il sème, femme récolte ce qu'elle sème; qui ne sème, n'obtient rien.* Si notre père et notre mère tiennent à vous faire cette offre, c'est qu'ils cherchent l'amélioration de leur karma. Pourquoi le leur refuser? Quant à nous, nous avons fait quelques économies sur notre bourse : nous espérons pouvoir vous nourrir quinze jours de plus, avant de vous raccompagner.

— Comment voulez-vous que nous acceptions cette marque d'affection de votre part, alors que nous refusons celle de votre père? Il faut absolument que nous partions ce matin. N'y voyez aucune malice, je vous prie. Sinon, j'aurai enfreint les limites assignées à ma mission à un tel point que la peine capitale n'effacerait pas ma faute.»

À voir qu'il ne voulait en démordre, la mère et ses deux fils se fâchèrent : «Puisqu'il s'entête alors que nous cherchons à le retenir dans la meilleure intention du monde, qu'il s'en aille, s'il y tient tant! Nous perdons notre temps!» Ils lui tournèrent le dos et rentrèrent.

Porcet ne put se retenir de s'adresser à nouveau à Tripitaka :

«Maître, n'en faites pas trop! Comme va le dicton : *Ne vous imposez pas, demeurez si l'on vous retient.* Restons un petit mois de plus pour combler le vœu de la mère et de ses fils. Rien ne nous presse!»

Le moine chinois poussa un nouveau grognement de colère. L'idiot se donna deux gifles en répétant : «Chut! chut! Tais-toi, tu recommences!»

Singet et Sablet partirent dans leur coin d'un incontrôlable fou rire.

Tripitaka s'en prit alors au Novice : «Qu'est-ce qui te fait rire?» Il était si irrité qu'il fit une passe, sur le point de réciter l'incantation de Constriction du cercle, plongeant Singet dans une telle panique qu'il s'agenouilla : «Maître, je n'ai pas ri, je ne ris pas! Je vous en supplie, ne récitez rien!»

Remarquant le mécontentement du maître à l'égard de

ses disciples, messire n'osa plus insister : « Ne vous disputez pas ! » plaida-t-il, « je vous raccompagne demain, c'est d'accord. »

Il sortit de la salle aux Soutras et ordonna à son secrétaire de rédiger une centaine de billets invitant les voisins et parents à escorter le lendemain matin les maîtres chinois à leur départ vers l'Ouest. Par ailleurs, il demanda aux cuisiniers de préparer un festin d'adieux, au major-dome de faire confectionner vingt paires de bannières colorées, de trouver une bande de musiciens, d'inviter un groupe de moines au monastère de la Venue-du-Sud, ainsi que des prêtres taoïstes au temple du Pic-de-l'Est, tout cela devant être prêt le lendemain matin avant 10 heures. Chacun acquiesça et partit exécuter les ordres. Peu après, la nuit tombait.

Le repas pris, chacun rentra se coucher.

*Taches de corbeaux sur le village solitaire :
Cloches et tambours en haut de la tour lointaine.
Aux portes et maisons s'éteignent les lumières ;
Dans les rues et marchés le silence règne.
L'ombre des fleurs s'agite au clair de lune ;
La rivière d'argent pâlit sous les étoiles.
Les pleurs du coucou s'enfoncent dans la brume ;
Sous le ciel muet la vaste terre se voile.*

C'était la troisième ou quatrième veille, 2 ou 3 heures du matin : les domestiques chargés des travaux étaient tous levés et s'affairaient aux préparatifs. Ceux qui s'occupaient du festin, voyez-vous, se hâtaient aux cuisines. Ceux qui devaient placer les bannières se chamaillaient devant la salle. Ceux qui avaient mission d'inviter les moines et les prêtres remuaient leurs jambes. Ceux qui devaient demander des musiciens se dépêchaient. Les messagers couraient en tous sens. Ceux qui préparaient palanquins et chevaux se hêlaient et se répondaient.

De minuit à l'aube, ce fut un beau tumulte, mais vers 10 heures tout était fin prêt. Il est vrai que l'argent y était pour quelque chose.

Lorsque maître et disciples se levèrent de grand matin, ils trouvèrent tout ce monde à leur service. Le Vénérable ordonna de ranger les bagages et de seller le cheval. À l'annonce du départ, l'idiot fit la moue et se mit à gromme-

ler, mais force lui était de fourrer dans le sac bol et robes, de ramasser la palanche et d'y accrocher le chargement.

Après avoir étrillé le cheval, placé la selle et fixé les étrières, Sablet attendait. Singet mit dans la main du Maître la crosse aux neuf anneaux, prit la pochette qui contenait les documents de voyage et l'accrocha à sa poitrine. Ils s'apprêtaient à partir tous ensemble, lorsque messire Kou les invita encore une fois à se rendre dans la grande salle du fond. Là était disposé un festin tout différent de celui qui leur avait été servi au réfectoire. C'était

Sous de hautes tentures, dans un cercle d'écrans. Au centre était suspendue une peinture représentant montagne de longévité et mer de bonheur. Sur les deux murs s'alignaient les tableaux des quatre saisons.

Des tripodes aux marbrures en forme de dragons montaient les fumées de l'encens; du brûle-parfum en queue de pie s'élevaient des effluves de bon augure. Des fleurs fraîches, éclatantes, ornaient les plateaux de maintes couleurs. Sur les tables alignées s'entassaient l'or et des rangées de confiseries en forme de lions et d'immortels.

Devant les marches, tambours et danses jouaient au rythme de la mélodie, sous le déploiement des fruits et mets formant un tapis de brocart. Soupes et riz végétariens étaient d'une extraordinaire pureté, le thé et les vins odorants d'une richesse merveilleuse.

Cette maison d'un homme du peuple ne le cédait en rien à celle des princes. On n'entendait que bruits joyeux, à émouvoir le ciel et la terre.

Le Vénérable échangeait des politesses avec messire Kou, lorsqu'un domestique vint annoncer : « Les invités sont tous là. »

C'étaient le voisin de gauche et celui de droite, le beau-frère cadet et le beau-frère aîné, les maris de la sœur aînée et de la cadette; il y avait aussi les amis pieux qui partageaient la même foi et les hommes de bien qui priaient Bouddha : tous venaient saluer le Vénérable.

Après les salutations, chacun prit place. C'est alors que retentirent en bas de la salle tambours, luths et orgues à bouche, en haut chants et cithares, tandis que l'on servait le vin. La somptuosité du festin n'avait pas échappé à l'attention de Porcet, qui dit à Sablet : « Frérot, mangeons et buvons sans retenue : quand nous aurons quitté la maison des Kou, nous ne retrouverons plus réception aussi fastueuse.

— Que nous racontes-tu là ! » répliqua en riant Sablet, « comme va le dicton : *Des saveurs les plus raffinées, il ne reste*

rien, une fois que le ventre est plein. Le ventre n'est pas fait pour l'accumulation!

— Tu n'es vraiment pas à la hauteur, vraiment pas! Moi, quand j'ai mangé tout mon souï, je n'ai plus faim de trois jours.

— Idiot!» intervint Singet, «ne le fais pas éclater, ton ventre! On doit reprendre la route.»

Ils n'avaient pas fini de bavarder que le soleil approchait du zénith. Tripitaka avait levé ses baguettes et récité le soutra qui ouvre le repas. Dans la crainte d'être pris de court, Porcet s'empara du riz de réserve et en fit disparaître cinq ou six bols en ne faisant qu'une bouchée de chacun, puis il se remplit les deux manches de boules, galettes, rouleaux et gâteaux, avant de se lever à la suite de son maître. Le Vénérable remercia messire et les personnes assemblées. Les pèlerins sortirent ensemble. À la sortie, voyez-vous, les bannières étaient alignées autour d'un baldaquin précieux, tandis que jouaient tambourineurs et musiciens. Les deux groupes, de moines bouddhistes et de prêtres taoïstes, arrivaient. Messire leur dit en souriant : «Vous arrivez trop tard, mes amis. Le Maître est si pressé de partir que je ne peux rien vous offrir. Attendez notre retour : je vous exprimerai alors ma gratitude.»

La foule leur ouvrit un passage. À pied, à cheval ou en palanquin, chacun s'écartait pour laisser les quatre pèlerins avancer.

Dans le vacarme de la fanfare qui faisait vibrer le ciel, le déploiement d'étendards qui cachaient le soleil, la foule immense et l'embouteillage de chevaux et voitures, tous étaient accourus voir messire Kou raccompagner le moine chinois. Un étalage de richesses dépassant *palissades de jade et de perles*, en rien inférieur aux *tentures de brocart qui cachent le printemps!*

Le groupe de moines entonnant un hymne au Bouddha, les prêtres jouant un air taoïste les suivirent au-delà des murs de la préfecture.

Quand on eut atteint le kiosque des dix lis¹, paniers de nourritures et pots de liquide onctueux furent étalés en vue de trinquer avant la séparation. Messire Kou ne pouvait s'y résigner. «Maître», dit-il en retenant ses larmes, «quand vous serez sur le retour après avoir obtenu les soutras, ne manquez pas de revenir habiter quelques jours



Infiniment touché, Tripitaka le remercia profusément.

en mon humble demeure pour alléger la peine de mon cœur.»

Infiniment touché, Tripitaka le remercia profusément : «Si je parviens au mont des Vautours et si je suis reçu par le Bouddha, je mentionnerai en tout premier lieu votre grande vertu. À mon retour, je ne manquerai pas de passer votre seuil et de vous remercier en me prosternant, encore et encore!»

Tandis qu'ils devisaient, ils parcoururent deux à trois lis de plus. Le Vénérable insista pour qu'ils se séparent. Messire Kou éclata en sanglots et fit enfin demi-tour. Le cas de dire :

*Le vœu de nourrir les moines le conduira à l'Éveil,
Mais il n'était pas dans son destin de voir le Bouddha.*

Ne parlons plus de messire Kou, qui s'en retourna avec la foule qui les avait accompagnés jusqu'au kiosque, et revenons aux quatre pèlerins. Ils marchèrent quarante à cinquante lis avant la tombée de la nuit. «Il se fait tard, de quel côté chercher un abri?» demanda le Vénérable.

Porcet, qui portait les bagages, fit la moue : «Dédaigner les repas tout prêts, refuser une chambre propre sous un toit frais, et cela pour prendre la route avec la hâte de pauvres diables courant derrière des funérailles! Et s'il se met à pleuvoir, à l'heure qu'il est, qu'allons-nous faire?»

— Maudit animal! s'emporta Tripitaka, «le voilà qui recommence à maugréer! Comme dit le proverbe : *Si beau que soit Chang'an, ce n'est point lieu où s'attacher.* Attends donc que le destin veuille bien nous conduire auprès du Bouddha et me permettre d'obtenir les Écritures authentiques! Quand nous serons de retour en Chine, je solliciterai de l'empereur l'autorisation de te laisser manger tout ton souï dans les cuisines impériales, assez d'années pour que tu en crèves, maudit animal, et deviennes un fantôme repul!»

L'idiot ravalait ses ricanements sans oser ajouter un mot de plus.

Singet leva les yeux et aperçut au loin plusieurs bâtiments au bord de la route. «Allons nous reposer là-bas!» s'exclama-t-il précipitamment à l'adresse du Maître.

Le Vénérable s'approcha et vit qu'il y avait une arche effondrée qui portait un vieux panneau horizontal sur lequel se lisait encore, en quatre gros caractères décolorés

et couverts de poussière :

COUR PROVISOIRE D'ÉCLAT-FLEURI¹.

Le Vénérable mit pied à terre avant d'expliquer : «*Le bodhisattva Éclat-Fleuri était le disciple du bouddha de Flammes-aux-Cinq-Éclats². Pour avoir éliminé le démon-roi du Feu-Empoisonné, il a été dégradé et nommé officier transcendant des Cinq-Manifestations³. Il devrait y avoir un gardien de sanctuaire.*»

Ils entrèrent, mais ne virent que galeries effondrées, murs abattus, ne découvrant pas la moindre trace humaine. Ce n'étaient qu'herbes et broussailles. Ils auraient voulu rebrousser chemin, mais le ciel s'était couvert de nuages noirs. Une violente averse tombait. Il ne leur restait plus qu'à trouver un abri contre le vent et la pluie sous les ruines. Ils se tassaient, de peur, en élevant la voix, de révéler leur présence à quelque créature maléfique. Assis ou debout, il leur fallut passer la nuit entière sans fermer l'œil.

Hélas! Le cas de dire :

*Le bonheur extrême fait retour au malheur⁴,
La douleur revient là où la joie demeure.*

Si vous ne savez en fin de compte ce qu'il advint lorsqu'ils poursuivirent leur chemin à l'aube, écoutez donc la séance qui suit.

CHAPITRE XCVII

OÙ LE DONATEUR⁵,
APRÈS AVOIR SOUFFERT INFERNALE HIBERNATION,
VOIT SON ÂME TÉNÉBREUSE RAPPELÉE
POUR SAUVER LE PRIMORDIAL.

Laissons les pèlerins passer tant bien que mal une nuit pénible sous la pluie dans les ruines du sanctuaire d'Éclat-Fleuri, pour parler d'une bande de malandrins qui opéraient en ville, dans la sous-préfecture de Diling. Après avoir dilapidé leurs biens à boire, jouer et courir les mauvais lieux, une dizaine de vauriens, faute d'autres



Leur coup réussi, les voleurs abandonnèrent la maison des Kou.

ressources pour vivre, s'étaient associés pour pratiquer le brigandage.

Comme ils discutaient des plus riches familles de la cité à piller pour se renflouer, laquelle mettre en tête, laquelle en second, l'un d'eux déclara : « Inutile de se renseigner, nul besoin de se livrer à de longs calculs : il n'y a pas plus riche et généreux que messire Kou, qui vient de raccompagner aujourd'hui les bonzes chinois. Profitons de la pluie de cette nuit : il n'y a personne sur ses gardes dans les rues, ni de patrouilles contre les risques d'incendie. Passons immédiatement à l'action et soutirons-lui de quoi coucher avec les filles et nous amuser un peu. Merveilleux, pas vrai? »

Les bandits, ravis, tombèrent d'accord et s'élançèrent sous la pluie, chacun armé de poignards, chausse-trappes¹, gourdin, assommoir, cordes et torches. Ils forcèrent le portail des Kou et pénétrèrent à l'intérieur en hurlant à mort, semant la panique : jeunes ou vieux, hommes ou femmes faisaient le vide, se cachant où ils pouvaient. La mère se dissimula sous le lit, tandis que le vieux se glissait derrière une porte. Kou Liang, Kou Dong et les autres filles et garçons de la famille, terrifiés, s'enfuyaient de tous côtés, ne songeant qu'à sauver leur vie. Les armes à la main, les brigands ouvraient malles et paniers, s'emparant de tout ce qu'ils trouvaient à la lumière des torches, or, argent, bijoux, vêtements, vaisselle et autres articles ménagers.

Ne pouvant en supporter davantage, messire Kou sortit de sa cachette au risque de sa vie pour supplier les pillards : « Prenez ce dont vous avez besoin, messieurs, mais laissez à ce vieillard quelques vêtements pour ses derniers jours. »

Les brigands ne l'entendaient pas de cette façon : ils le rattrapèrent et, d'un méchant coup de pied, l'envoyèrent rouler au sol, où le malheureux se vit abandonner par ses trois âmes qui s'en retournèrent aux Enfers et ses sept esprits qui quittèrent ce bas monde².

Leur coup réussi, les voleurs abandonnèrent la maison des Kou et trouvèrent au pied de la muraille un endroit où lancer une échelle de corde, qui leur permit de la franchir et de s'enfuir vers l'ouest malgré la pluie.

Les domestiques ne réapparurent que lorsqu'ils purent constater que les bandits s'étaient retirés. C'est alors qu'ils s'aperçurent que leur maître gisait mort. « Ciel! »

s'exclamaient-ils en éclatant en sanglots, « ils l'ont tué ! » Ils pleuraient et gémissaient tout contre le cadavre.

Vers la quatrième veille¹, la veuve repensa avec ressentiment au refus du moine chinois d'accepter ses offrandes et, convaincue que la pompe avec laquelle on l'avait raccompagné était à l'origine du présent malheur, résolut, poussée par la rancœur, de perdre les quatre pèlerins.

Appuyée sur Kou Liang, elle lui dit : « Ne pleure pas, mon fils. Alors que ton vieux père n'avait d'autre souci que de nourrir les moines, qui aurait cru qu'en ce jour où son vœu était accompli, il accueillerait ses meurtriers ? »

— Comment cela, mère ? demandèrent les deux frères.

— Quand ces féroces brigands se sont précipités dans la chambre, je me suis cachée sous le lit et, tremblante, j'ai regardé attentivement à la lumière des lampes et des torches. Qui crois-tu que c'était ? Le moine chinois avait allumé la torche, Porcet tenait un couteau, Sablet emportait l'or et l'argent ; c'est Singet qui a tué votre père. »

Les deux fils la crurent sur parole : « Ce sont eux, certainement, mère, puisque tu les as clairement reconnus. Comme ils ont passé quinze jours chez nous, les détails de la maison leur étaient parfaitement familiers. Nos richesses constituent une tentation : c'est pourquoi ils ont profité de la nuit et de la pluie pour revenir piller nos biens. Et ils ont occis père. Quelle noirceur ! Il nous faut porter plainte à la préfecture dès qu'il fera jour. »

— Comment rédiger la plainte ? demanda Kou Dong.

— Comme nous l'a dit mère », répondit Kou Liang. Il écrivit :

*Le moine chinois tenait la lumière, Porcet appelait au meurtre.
Sablet pillait l'or et l'argent, Singet abattit notre père.*

La maisonnée, en effervescence, ne vit pas pointer l'aube. Tandis que l'on prévenait les parents et que l'on préparait le cercueil, Kou Liang et son frère se rendaient à la préfecture. Or, le magistrat de Terrasse-de-Bronze était un homme éminent, plein de rectitude :

Droit toute sa vie, il était bon et simple. Dans sa jeunesse, pauvre, il avait étudié assidûment à la lueur de la neige ; il était d'un âge encore tendre à l'examen du Palais². Plein de loyauté, imbu de justice, il ne laissait jamais la compassion s'éloigner de ses pensées.

Les annales glorifieront son nom mille ans : c'est Gong et Huang à nouveau présents¹. Sa renommée retentira dans les tribunaux à jamais comme si Zhuo et Lu étaient renés².

Quand il fut monté au tribunal et eut disposé des affaires courantes, il ordonna de porter dehors les tablettes à distribuer aux plaignants. Les frères Kou entrèrent en tenant la leur, s'agenouillèrent, se prosternèrent et s'écrièrent hautement : « Votre Excellence, nous portons plainte pour une grave affaire de meurtre et pillage par effraction. »

Le magistrat reçut la déclaration et demanda, après en avoir pris pleinement connaissance : « J'ai entendu dire hier que vous aviez accompli le vœu de nourrir les moines en recevant quatre bonzes éminents, des *arbat* venus de la cour des Tang, dans les terres de l'Est. Vous les avez raccompagnés avec pompe et fanfare à travers rues. Comment une telle chose aurait-elle pu se produire ? »

— Votre Excellence », répondit Kou Liang en frappant le sol du front, « mon père Kou Hong avait nourri les moines pendant vingt-quatre ans. L'arrivée de ces quatre moines venus de loin complétait le chiffre de dix mille. Nous les avons gardés quinze jours pour fêter cet accomplissement. Les lieux leur sont ainsi devenus familiers. Le jour où nous les avons raccompagnés, ils sont revenus dans la soirée. Profitant de la nuit noire et de la tempête, ils ont forcé l'entrée de la maison, armés de torches et de bâtons, pillant or, argent, bijoux, vêtements et bijoux. Ils ont de plus abattu notre père. Nous supplions Votre Excellence de faire justice à d'humbles gens du peuple ! »

À ces mots, le magistrat convoqua la police à pied et à cheval, formant, avec les conscrits et les requis, une force de cent cinquante hommes munis d'armes tranchantes et acérées. Ils sortirent par la porte de l'Ouest et se lancèrent sus aux quatre pèlerins.

Reparlons donc du Maître et de ses disciples qui avaient attendu impatiemment l'aube sous les ruines du sanctuaire. Ils se hâtèrent vers l'ouest, dès qu'ils en furent ressortis. Or, les brigands qui avaient pillé la maison des Kou avaient aussi suivi la grand-route de l'Ouest, après être passés par-dessus la muraille. Ils avaient marché jusqu'à l'aube, dépassant d'une vingtaine de lis le sanctuaire

d'Éclat-Fleuri, et s'étaient cachés dans une combe de la montagne pour partager le butin.

Ils n'avaient pas fini de le diviser qu'ils aperçurent sur la route les quatre pèlerins venant vers eux. Ils les montraient du doigt avec une avidité que la dernière expédition ne semblait pas avoir calmée : « Mais ce sont les bonzes qui avaient été escortés hier !

— Ils viennent à point ! » s'esclaffaient les bandits, « les affaires qui offensent le ciel, c'est notre travail. Cela ne fera qu'une de plus. Ces bonzes viennent de loin et sont restés longtemps chez les Kou : ils doivent avoir pas mal de choses sur eux. Barrons-leur le passage, arrachons-leur leurs viatiques, volons le cheval et partageons-nous le tout : voilà qui sera du beau travail ! »

Les brigands se jetèrent sur leurs armes et débouchèrent sur la route en poussant des cris. Ils formèrent une ligne en travers et s'écrièrent : « Bonzes, pas un pas de plus ! Dépêchez-vous de nous laisser le prix du péage, si vous tenez à garder la vie ! Au moindre "non" murmuré entre les dents, ce sera un coup de couteau à chacun. Pas de quartier ! »

Atterré, Tripitaka tremblait sur son cheval. Sablet et Porcet, affolés, se tournaient vers Singet : « Que faire, que faire ? Après avoir enduré la pluie la moitié de la nuit, voilà que des malandrins nous barrent la route. Vraiment le cas de le dire : *Un malheur ne vient jamais seul !*

— N'ayez crainte, maître, ne vous tourmentez pas, mes frères », répondit Singet en souriant, « attendez que je leur pose quelques questions. »

Sacré grand saint ! Il serra sa jupette en peau de tigre, tira sur sa tunique de toile et brocart et s'avança, mains jointes sur la poitrine : « Que faites-vous là, messieurs ?

— Tu oses venir nous poser des questions, mon gail-lard ? » hurla l'un des bandits, « tu ne te rends pas compte qu'il y va de ta vie ? À croire que tu n'as pas d'yeux sous le front : tu ne vois donc pas que nous sommes des *mahârâja* ! ? Aboule le péage, on vous laisse passer !

— Vous êtes des brigands de grand chemin, répliqua Singet en arborant un grand sourire.

— Tuez-le ! rugirent les bandits, furieux.

— *Mahârâja, Mahârâja !* » répliqua Singet en feignant la frayeur, « je ne suis qu'un bonze de village qui ne sait s'exprimer, ne m'en veuillez pas si je vous ai froissés. Si

c'est le péage que vous réclamez, ne vous adressez pas à ces trois-là, mais à moi seul. Je tiens les comptes. L'argent de la récitation des soutras, les oboles, aumônes, dons, tout cela va dans le sac et c'est moi qui m'occupe des entrées et des sorties. Celui à cheval, c'est notre maître, mais il ne sait que réciter les soutras, ne se mêle de rien d'autre, a tout oublié, richesses et plaisirs des sens. Il n'a pas un radis. Le noiraud est un jeune gars que j'ai embauché en route et qui ne sait que s'occuper des chevaux. Celui qui a la gueule allongée est un homme de peine engagé à long terme : il est tout juste bon à porter les bagages. Laissez-les passer, je vous fais bien volontiers cadeau de nos impedimenta, y compris le bol et les vêtements.»

À ce discours, les bandits se dirent : «Le bonze nous paraît après tout honnête et raisonnable.» «Puisqu'il en est ainsi, on te laisse la vie. Dis-leur de lâcher les bagages : on les laisse passer.»

Singet tourna la tête pour leur faire signe d'un clin d'œil. Sablet laissa tomber son chargement, prit le cheval par la bride et se dirigea vers l'ouest avec Porcet. Tandis que le Novice se penchait pour ouvrir le sac, il ramassa une poignée de terre et la jeta en l'air, tout en récitant une incantation : c'était un tour de magie pour immobiliser. Quand il cria : «Arrêt!» tous les membres de la bande, trente en tout, restèrent droit comme des piquets, les dents serrées, les yeux écarquillés, les mains ouvertes, sans pouvoir parler ni bouger. Singet sauta au bord de la route et cria : «Maître, revenez, revenez!

— Ça tourne mal!» s'effrayait Porcet, «il va nous livrer! Comme il n'a d'argent, ni sur lui, ni dans le sac, il rappelle le Maître pour avoir le cheval, c'est sûr. Ils vont nous demander d'ôter nos vêtements.

— Ne dis pas de bêtises!» se mit à rire Sablet, «le frangin sait y faire. Lui qui a su amener à résipiscence les pires démons, il ne va pas se laisser intimider par quelques foutus brigands? S'il nous rappelle, c'est qu'il a quelque chose à nous dire. Retournons vite jeter un coup d'œil.»

À ces mots, le Vénérable fit volontiers faire demi-tour à sa monture, et cria, quand il fut assez près : «Qu'est-ce qu'il y a, Conscient-de-la-Vacuité?

— Venez voir ces brigands : qu'en dites-vous?»

Porcet s'approcha et en poussa un, en criant : «Bandit, qu'est-ce qui t'arrive? Tu ne bouges plus?»

L'homme semblait inconscient, privé de la parole.

«Stupide et muet!» s'esclaffa Porcet.

Singet sourit : «C'est que je les ai immobilisés par un tour de magie.

— Mais l'immobilisation du corps n'est pas celle de la bouche. Comment se fait-il qu'ils ne produisent plus aucun son?

— Maître», reprit Singet, «veuillez mettre pied à terre et vous asseoir. Comme dit l'adage : *Détention par erreur, oui; libération, nenni*. Mes frères, renversez tous ces brigands par terre, ligotez-les. Nous leur ferons déposer des aveux. On verra si ce sont des débutants ou des brigands endurcis.

— Mais nous n'avons pas de cordes», objecta Sablet.

Singet s'arracha une touffe de poils et, soufflant dessus de son haleine magique, les transforma en trente longueurs de corde. Ils se mirent tous à l'œuvre, renversèrent les bandits, les retournèrent et les garrottèrent les quatre fers en l'air. Singet récita ensuite l'incantation qui les délivrait de leur paralysie et les malandrins reprirent peu à peu conscience.

Singet invita Tripitaka à prendre la place d'honneur devant les trois disciples; ils apostrophèrent les brigands, les armes à la main : «Foutus bandits, combien êtes-vous? Depuis combien d'années êtes-vous dans le métier? Quel est le montant de vos pillages? Avez-vous commis des meurtres? Est-ce votre première infraction? La deuxième? Troisième?

— Grâce, Vos Seigneuries! clamaient les bandits.

— Taisez-vous! Ne criez pas! Avouez la vérité! répliquait Singet.

— Votre Excellence, nous ne sommes point de vieux habitués du crime, mais des garçons de bonne famille. C'est simplement que, dans notre incurie, nous avons gaspillé nos patrimoines à boire, jouer, forniquer et nous amuser. Nous nous sommes trouvés sans moyens ni ressources. Comme nous avons appris que messire Kou avait accumulé une immense fortune, nous nous étions réunis hier dans l'intention de profiter de la pluie et de la nuit sombre pour une expédition de pillage. On se partageait le butin, quand on vous a vu arriver. Il y en a qui vous ont reconnus comme étant ceux que messire Kou avait raccompagnés. On a donc pensé que vous aviez un tas de choses; les bagages avaient l'air lourds et le cheval blanc

pressé de passer. C'est le propre du cœur humain de n'être jamais rassasié : c'est ce qui nous a poussés à vous barrer la route. On ne se doutait pas que Votre Excellence disposait d'aussi étonnants pouvoirs et que nous nous retrouverions garrottés. Nous nous en remettons à votre commisération : prenez tout, mais laissez-nous la vie!»

Ce fut pour Tripitaka un choc d'apprendre que c'était là le produit du pillage de chez les Kou. Il se dressa sur ses pieds, vibrant d'indignation : «Conscient-de-la-Vacuité, le vieux messire Kou était d'une si parfaite bonté : comment pareil malheur a-t-il pu lui arriver?»

— Tout cela, parce qu'il a voulu nous raccompagner en grande pompe : il a éveillé l'attention et poussé ces vauriens à l'action. Heureusement qu'ils sont tombés sur nous, qui leur avons repris le butin.

— Nous avons dérangé les Kou pendant quinze jours. Je suis si touché de leur générosité : ne serait-ce pas la moindre des choses de leur rapporter leurs biens?»

Singet acquiesça. Il se rendit avec Porcet et Sablet dans la combe ramasser le butin et le charger sur le cheval. Il demanda à Porcet de prendre une autre charge de métal précieux, tandis que Sablet portait leurs propres bagages. Singet aurait été tenté d'expédier d'un coup de trique tous ces brigands dans l'autre monde, mais il craignait que Tripitaka ne lui reprochât d'avoir attenté à des vies humaines. Il se résigna à récupérer ses poils d'une secousse du corps. Mains et jambes libres, les bandits se relevèrent et, les uns après les autres, s'enfuirent, trop heureux d'avoir la vie sauve. Tripitaka revenait sur ses pas afin de rapporter à messire son bien. Se doutait-il qu'il se conduisait comme la phalène qui se jette dans les flammes, qu'il allait au-devant d'un nouveau malheur? En témoigne le poème :

*Bonté est rarement récompensée,
Souvent attire l'inimitié.
Se jeter à l'eau pour sauver le noyé?
Y réfléchir à deux fois : bien avisé.*

Tandis que les pèlerins s'en retournaient avec le butin, ils virent soudain venir à eux une foule de gens armés de lances et de sabres.

«Disciples!» s'écria Tripitaka alarmé, «que signifie cette masse compacte d'armes qui s'approche?»

— Malheur, calamité!» glapit Porcet, «ce sont les brigands que nous venons de relâcher : ils ont été chercher des armes, des renforts et reviennent nous massacrer!

— Frérot», répliqua Sablet, «ceux-là n'ont pas l'air d'être des bandits. Regarde mieux, frangin.

— L'étoile du malheur descend à nouveau sur le Maître», murmura Singet à l'adresse de Sablet, «ce doit être la troupe qui est à la poursuite des brigands.»

À peine avait-il prononcé la phrase que les hommes arrivaient, se déployaient et encerclaient les pèlerins : «Sacrés bonzes! On parade encore par ici après s'être livrés au pillage!»

Surgissant de toutes parts, ils arrachèrent Tripitaka à son cheval et le ligotèrent. Ce fut ensuite le tour des trois disciples. Une palanche glissée à travers les liens, chaque prisonnier fut emporté par deux hommes. Poussant la monture, ils s'en retournèrent d'une traite à la préfecture, après s'être emparés du chargement.

Tripitaka, tremblant de tous ses membres, versait des larmes, ne trouvant plus ses mots. Marmonnant et grommelant, Porcet se laissait envahir par le ressentiment. Sablet grognait, en proie à l'incertitude. Singet rigolait, prêt à montrer son savoir-faire.

Les troupes eurent tôt fait de ramener leurs prises en ville. Elles allèrent tout droit les livrer au tribunal et annoncer : «Votre Excellence, les conscrits ont capturé les brigands.»

Siégeant au tribunal, le magistrat récompensa la troupe de sa peine, vérifia le butin et le fit emporter par la famille Kou. Il fit ensuite comparaître Tripitaka et ses compagnons.

«Vous prétendez venir des terres de l'Est et aller au paradis de l'Ouest rendre hommage au Bouddha, mais en réalité vous êtes des bandits qui avez trouvé ce moyen de repérer le terrain de vos pillages.

— Permettez-moi de déclarer ceci, Votre Grandeur», répondit Tripitaka, «l'humble moine que voici n'est point un bandit et se garderait de pareille imposture. La preuve en est le document de voyage que je porte sur moi. C'est précisément parce que nous avons été reçus si généreusement pendant quinze jours par messire Kou que, poussés

par la gratitude, nous avons repris aux brigands rencontrés en chemin ce butin que nous rapportions à la famille lorsque nous avons été inopinément arrêtés et pris pour des bandits que nous ne sommes pas en réalité. Nous supplions Votre Grandeur de procéder à un examen attentif des faits.

— Vous invoquez avec habileté la gratitude, maintenant que la troupe vous a capturés», répliqua le magistrat, «si vous êtes tombés sur les brigands, pourquoi ne pas les avoir fait prisonniers et livrés à la justice, tout en manifestant votre reconnaissance? Comment se fait-il qu'il n'y ait plus que vous quatre? Voyez donc : cette plainte déposée par Kou Liang vous accuse nominativement. Osez-vous encore la contester?»

À ces mots, Tripitaka se sentit comme une barque perdue dans l'océan démonté. Il n'avait plus l'âme chevillée au corps. «Conscient-de-la-Vacuité!» s'écria-t-il, «qu'attends-tu pour venir nous disculper?»

— À quoi bon? Le butin témoigne contre nous, rétorqua Singet.

— Exactement. Osez-vous nier en présence du butin?» s'exclama triomphalement le magistrat. Il donna l'ordre à ses subordonnés : «Apportez le serre-tête. Serrez-moi le crâne chauve du chef de la bande. On lui donnera ensuite la bastonnade.»

Singet était alarmé, car il pensait en son for intérieur : «Je ne peux tout de même pas laisser le Maître subir ces tortures, même s'il est destiné à passer par cette épreuve.» Comme il voyait les gardes préparer la corde et la nouer au serre-tête, il ouvrit la bouche : «Pas ce bonze-là, Votre Grandeur. La nuit du pillage chez les Kou, hier, c'était moi qui tenais la torche; le couteau, c'était moi aussi; moi encore, le pilleur, et aussi le meurtrier. Le chef de bande, c'est moi. Si vous voulez battre, battez-moi. Les autres n'y sont pour rien. Il n'y a que moi qu'il ne faut pas relâcher.

— Commencez donc par celui-là!» ordonna le magistrat à ce discours.

Les gardes se mirent à l'œuvre, coiffèrent Singet et tirèrent sur la corde jusqu'à ce qu'elle se rompe dans un brusque claquement. Ils renouèrent et resserrèrent : seconde rupture. À la quatrième tentative, la peau du crâne de Singet n'était même pas égratignée. Ils allaient changer la corde pour un nouvel essai, lorsqu'on vint

annoncer : «Votre Excellence, Sa Seigneurie de la capitale, Chen le Protecteur-en-Second¹, arrive et vous prie de venir l'accueillir dans les faubourgs.»

Le magistrat ordonna au chef de la chambre de justice : «Emmenez les bandits en prison et gardez-les sous bonne surveillance. Quand j'aurai reçu mon supérieur, nous reprendrons l'interrogatoire.»

Le préposé poussa les quatre pèlerins dans la geôle. Porcet et Sablet y avaient emmené leurs propres bagages.

«Mes disciples», se lamentait Tripitaka, «qu'allons-nous faire?»

— Maître, entrez, entrez donc!» riait Singet, «il n'y a pas de chiens qui aboient après vous là-dedans! On va s'amuser!»

Les malheureux furent brutalement poussés à l'intérieur, chacun jeté sur un lit de torture, une sangle passée sur le ventre, une autre maintenant la poitrine et une troisième serrant la tête. Les geôliers revinrent les fouetter à la volée. Tripitaka souffrait le martyr, ne cessant de répéter : «Conscient-de-la-Vacuité! que faire, que faire!

— Ils nous battent pour nous soutirer de l'argent», fit observer Singet, «comme dit l'adage : *Si tu te sens bien, profites-en; quand tu te sens mal, crache l'argent!* Dans l'immédiat, il suffirait de leur donner des sous.

— D'où pourrait nous venir l'argent?

— Pas d'argent? Les vêtements feront l'affaire. Donnez-leur votre *kasâya*, voilà tout!»

Tripitaka ressentit pareille proposition comme un coup de poignard au cœur. Mais il ne pouvait en supporter davantage; il se résigna donc à répondre : «Comme tu voudras, Conscient-de-la-Vacuité.»

«Messieurs les officiers», s'écria Singet, «inutile de vous fatiguer plus longtemps. Dans l'un des deux sacs que nous avons apportés se trouve une robe bordée de brocart qui vaut mille pièces d'or. Ouvrez et prenez.»

Les geôliers se mirent aussitôt à l'œuvre : ils fouillèrent les deux ballots. Il y avait plusieurs vêtements de toile et des pochettes, le tout ne valant pas grand-chose. Mais ils reconnurent un objet de prix dans la chose phosphorescente enveloppée de papier huilé.

Quand ils l'ouvrirent d'un geste sec, ils découvrirent

*D'exquises rangées de perles brillantes,
Des paillettes de merveilleux trésors,
Broderies nouées en dragons lovés,
Bordures de brocart à phénix volants.*

Comme ils se bouscuaient pour mieux voir, le bruit attira l'attention du surveillant en chef, qui vint crier : « Qu'est-ce que c'est que ce boucan ? »

Les gardes se mirent à genoux : « Son Excellence vient d'inculper ces quatre bonzes qui sont des brigands de grand chemin. Comme on les avait un peu battus, ils nous ont cédé ces deux sacs. En les ouvrant, nous avons découvert cet objet impossible à placer. Ce serait vraiment dommage de le déchirer pour se le partager. S'il va à un seul, les autres n'auront rien. Par bonheur, vous voilà : nous vous laissons trancher. »

L'officier de la prison vit que c'était un *kaşaya*. Il examina les autres vêtements, puis la pochette, l'ouvrit et découvrit le document de voyage. À la vue des sceaux et signatures de toutes sortes de pays, il s'exclama :

« Heureusement que ça m'est tombé à temps sous les yeux ! Sinon, vous vous mettiez une sale affaire sur le dos ! Ces bonzes ne sont pas des brigands. Ne touchez pas à leurs effets. On saura ce qu'il en est demain matin, quand Son Excellence reprendra l'enquête. »

Le soir tombait. On entendait le tambour annoncer la nuit en haut de la tour. La patrouille contre l'incendie faisait son tour de veille. Vers le milieu de la quatrième veille, Singet n'entendit plus les gémissements de ses compagnons : ils s'étaient tous endormis. Il songeait : « Le Maître doit passer par l'épreuve de cette nuit en prison. C'est la raison pour laquelle je ne l'ai pas défendu, ni n'ai essayé d'user de mes pouvoirs magiques. Maintenant que la quatrième veille tire à sa fin, et l'épreuve, je ferais mieux de mettre ordre à tout cela pour que nous sortions de prison quand le jour se lèvera. »

Admirez ses capacités : il réduisit sa dimension de façon à sortir du lit de force et, d'une secousse, se transforma en un moucheron² qui s'échappa par l'interstice des tuiles du toit. Il faisait une belle nuit calme, illuminée par la lune et les étoiles. Après s'être assuré de la direction, il vola vers le portail des Kou. Il vit qu'à l'ouest de la rue, la lumière brûlait encore. Il se rapprocha et constata que c'était un

fabricant de fromage de soja. Le vieux était au fourneau, tandis que la mère pressait le liquide. Il se mit à parler : «Maman, ce grand monsieur Kou avait de la fortune et des fils; ce qui lui a manqué, c'est la longévité. Quand j'étais petit, nous étions camarades d'école. Même que j'avais cinq ans de plus que lui. Son vieux s'appelait Kou Ming. En ce temps, ils n'avaient pas plus de mille *mu*¹ de terrains, dont ils n'arrivaient même pas à se faire payer les rentes. Le père est mort quand il avait vingt ans : c'était à lui de gérer le patrimoine. En fait, sa chance, c'est d'avoir épousé la fille de Prosper Zhang, celle qu'on surnomme Pousse-Aiguille; sûr qu'elle lui a ramené la prospérité. À partir du moment où elle est entrée chez eux, les récoltes se sont mises à rendre et les créances à rentrer. Pas d'achat sans profit : tout ce qu'ils entreprenaient leur rapportait des sous. À l'heure qu'il est, elle lui a fait gagner une fortune de cent mille². À quarante ans, il s'est tourné vers le bien et a fini par nourrir dix mille moines. Et voilà que la nuit dernière des brigands lui ont donné un coup de pied mortel. Quelle pitié! Il venait d'avoir soixante-quatre ans cette année, et possédait tout ce qu'il faut pour jouir de la vie. Un homme plein de bonté, est-ce possible? Au lieu d'une récompense méritée, mourir de cette façon! Désolant, vraiment lamentable!»

Singet n'en perdit pas un mot. C'était le début de la cinquième veille, 4 heures du matin. Il vola jusqu'à la maison des Kou. Le cercueil reposait dans la salle principale, une lampe allumée à la tête; on avait disposé sur le côté des bâtonnets d'encens, des chandelles et des offrandes de fruits. La veuve sanglotait auprès du défunt. Il vit arriver les deux fils qui priaient et pleuraient, tandis que les brus apportaient des offrandes de riz. Singet se posa à la tête du cercueil et toussota. Terrifiées, les deux femmes coururent dehors, jetant les bras en l'air; les deux frères s'aplatirent sur le sol sans oser bouger, répétant : «Oh! père! Oh! Oh!..»

Plus courageuse, la vieille donna une tape sur le cercueil : «Messire, te voilà revenu à la vie?»

— Non!» répondit Singet en imitant la voix du vieux Kou.

Complètement affolés, les deux fils ne cessaient de frapper le sol du front en murmurant : «Oh! père! Oh! Oh!..»

S'efforçant de ne pas se laisser gagner par la panique, la mère redemanda :

«Comment peux-tu parler, si tu n'es pas revenu à la vie?

— Le roi des Enfers, Yama, m'a fait raccompagner par des spectres pour que je vous parle : je dois vous dire que Pousse-Aiguille a joué de sa langue venimeuse pour perdre des innocents.»

S'entendant appelée par son petit nom, la mère s'agenouilla, terrifiée, et se prosterna jusqu'à terre : «Mon vieil ami, à votre âge, m'appeler par mon petit nom. Quels innocents ma langue venimeuse aurait-elle perdus?

— “Le moine chinois avait allumé la torche, Porcet tenait un couteau, Sablet emportait l'or et l'argent, c'est Singet qui a tué votre père” : allons donc!» hurla le Novice, «à cause de ces paroles calomnieuses, de braves gens ont été précipités dans l'épreuve. Les quatre maîtres de la cour des Tang avaient rencontré en route les brigands et repris le butin, qu'ils allaient nous rapporter en témoignage de gratitude. Quelle bonne pensée! Or, tu as fabriqué cette accusation et envoyé nos fils porter plainte, plainte que la préfecture n'a pas su examiner assez attentivement : les voilà maintenant jetés en prison. Le dieu de la geôle, le *tudi*¹ et la divinité des murs et fossés en sont si alarmés et indignés qu'ils en ont fait part à Yama. Le roi des Enfers m'a donc fait raccompagner sous bonne garde fantomatique pour vous demander de les faire élargir sans délai; sinon, j'ai mission de rester à la maison un mois et d'y faire tant de raffut que personne n'y survivra, pas même les poulets et les chiens!

— Père», suppliaient Kou Liang et son frère, recommençant à se prosterner, «je vous en prie, retournez d'où vous venez, ne faites de mal à personne. Dès qu'il fera jour, nous irons au tribunal remettre la demande de libération. Nous sommes prêts à reconnaître notre erreur. Nous n'aspérons qu'à la paix pour les vivants et les morts.

— Brûlez de la monnaie de papier!» commanda Singet à cette réponse, «je m'en vais!»

Tous les membres de la famille vinrent enflammer du papier.

Singet s'envola d'un coup d'ailes et fila droit vers la résidence du magistrat. Baissant la tête, il vit, à la lumière qui brillait dans la chambre, que le juge était déjà levé. Comme il entra dans la salle centrale, il aperçut, suspendu au milieu du mur du fond, un rouleau représentant un mandarin chevauchant une bête gris pommelée, suivi

d'une escorte de plusieurs hommes, l'un tenant un parasol bleu, l'autre une chaise pliante. Sans la moindre idée de l'histoire qui était ainsi dépeinte, Singet se posa en plein milieu. Soudain le magistrat parut, courbant l'échine pour se laver et coiffer. Singet toussota brusquement, le renvoyant dans sa chambre, saisi de panique. La toilette finie, il ressortit en robe de cérémonie et, bâtonnets d'encens allumés, pria devant la peinture : « Ô emplacement sacré de mon oncle vénérable Qiang Qianyi, votre filial neveu Qiang Kunsan a présentement obtenu le poste de magistrat à la préfecture Terrasse-de-Bronze, grâce à la protection de la vertu de ses ancêtres, qui lui ont assuré le succès aux examens dans le groupe des premiers lauréats : je n'ai jamais manqué de vous offrir l'encens, matin et soir. Pourquoi produire ce bruit aujourd'hui ? Je vous supplie de ne point terrifier la maisonnée par de maléfiques manifestations. »

Singet riait intérieurement : « C'est donc le portrait sacré de son oncle paternel aîné ! » Il saisit l'occasion qui se présentait :

« Mon sage neveu Kunsan, tu as certes honoré la protection de tes ancêtres en demeurant jusqu'à présent incorruptible dans l'exercice de ta charge. Mais comment as-tu pu, hier, pousser l'ignorance jusqu'à traiter de saints moines en bandits et les faire jeter en prison sans enquête plus approfondie ? Le *tudi*, le dieu de la geôle et celui des murs et fossés en ont été si troublés qu'ils en ont fait rapport à seigneur Yama, lequel m'a fait raccompagner pour que je te parle et te demande d'examiner à fond le cas, en vue de les libérer sans tarder. Sinon, il te fera convoquer aux Enfers pour tirer l'affaire au clair. »

Saisi d'effroi à ce discours, le magistrat répondit : « Je vous en prie, mon oncle, retournez d'où vous venez. Je les ferai relâcher dès que je serai monté au tribunal. »

— Dans ce cas, brûle-moi du papier. Je m'en vais rapporter la réponse à seigneur Yama. »

Le magistrat ajouta de l'encens, enflamma de la monnaie de papier et remercia en s'inclinant.

Quand Singet ressortit en voletant, l'est, déjà, blanchissait. À la sous-préfecture de Diling, les officiers s'étaient rassemblés au tribunal.

« Si l'on s'aperçoit que c'est un moucheron qui parle », songeait le Novice, « ils vont se douter de la supercherie... »

Du milieu des airs, il passa donc à la magie du gigantisme et tendit un pied qui remplit la salle du tribunal. « Officiers, écoutez-moi : je suis un dieu vagabond dépêché par l'empereur de Jade. Il vous accuse d'avoir injustement malmené dans la prison de la préfecture un fils du Bouddha en quête des Écritures, provoquant l'émoi parmi les dieux des trois mondes. Je suis chargé de vous dire qu'il faut le libérer au plus tôt. À la moindre difficulté, j'abaisse l'autre pied et je commence par les officiers de la préfecture et sous-préfecture réunies ; j'écraserai ensuite les habitants de la région entière et piétinerai la cité, qui ne sera plus que cendres et poussière. »

Terrorisés, les fonctionnaires de tous grades se jetèrent à genoux et supplièrent en se prosternant : « Que Votre Eminente Sainteté veuille bien se retirer. Nous nous rendons sur-le-champ à la préfecture soumettre le cas à Son Honneur pour lui demander sa libération immédiate. Ne remuez surtout pas votre pied, vous allez nous faire mourir de peur ! »

Singet se retransforma alors en moucheron, vola jusqu'au toit de la prison, se glissa entre les tuiles et reprit sa place sur le lit de force, où il s'endormit.

Parlons du magistrat qui était monté au tribunal : à peine avait-il fait porter dehors les tablettes que les frères Kou en prenaient une et s'agenouillaient à la porte en clamant justice. Le magistrat ordonna de les faire entrer. Ils tendirent la requête de libération, à la vue de laquelle le juge s'emporta : « Vous aviez présenté hier une plainte de perte de vos biens : j'ai fait arrêter les voleurs et, de plus, vous avez récupéré ce qu'on vous avait volé. Que signifie de revenir aujourd'hui solliciter leur libération ?

— Votre Excellence », répliquèrent les deux garçons en versant des larmes, « cette nuit, notre père s'est manifesté pour nous reprocher d'avoir fait injustement jeter en prison un saint moine qui, tout au contraire, nous rapportait le butin enlevé aux brigands qu'il avait relâchés, d'avoir mis en émoi les divinités locales qui ont fait rapport au roi Yama. Celui-ci l'a extrait des Enfers pour nous demander de retourner à la préfecture solliciter la libération des innocents, sous peine des pires malheurs. Voilà pourquoi nous sommes revenus soumettre cette requête dans l'espoir que Votre Excellence saurait l'agréer. »

À ce discours, le magistrat pensait en son for intérieur : « Leur père est le nouveau fantôme d'un cadavre encore chaud : cette manifestation de l'âme pour une juste rétribution n'est pas invraisemblable. Mais mon oncle, lui, est mort depuis cinq ou six ans : se peut-il que son âme me soit apparue cette nuit pour exiger leur libération?... Tout bien considéré, une injustice a dû être commise. »

Il s'interrogeait ainsi, lorsque le sous-préfet de Diling et ses officiers se précipitèrent au tribunal en clamant : « Votre Grandeur, cela tourne mal, très mal ! L'empereur de Jade vient d'envoyer son dieu itinérant pour exiger la libération immédiate de ces braves gens retenus en prison. Les bonzes que nous avons arrêtés hier ne sont pas des brigands, mais des fils du Bouddha en quête des Écritures. Si nous tardons, il nous écrasera et réduira en poussière la cité et ses habitants. »

Ce fut un nouveau choc pour le magistrat, livide d'effroi. Il ordonna aussitôt au greffier de la chambre de justice de rédiger un mandat pour leur comparution. Comme on ouvrait les portes de la prison pour les en extraire, Porcet se demandait avec inquiétude comment ils allaient être battus.

« Ils n'oseront pas te toucher. Je te le garantis », répondit en riant Singet, « j'ai tout arrangé. Il ne faut surtout pas vous agenouiller, car c'est lui qui va vous prier de prendre la place d'honneur. Vous allez voir : je vais lui réclamer la restitution des bagages et du cheval ; s'il manque la moindre chose, c'est moi qui le battrai ! »

Ils n'avaient pas fini de discuter qu'ils étaient à l'entrée du tribunal. Dès qu'ils les aperçurent, le magistrat, le sous-préfet et les officiers de tous grades descendirent les accueillir : « Quand Vos Saintetés sont venues hier, nous n'avons pas su pousser à fond l'interrogatoire, d'une part parce que nous avons été bousculés par la réception de notre supérieur, d'autre part parce que la vue du butin nous avait induits en erreur. »

Tripitaka joignit les paumes, s'inclina et répéta sa version des faits. Les officiers n'avaient assez de bouches pour reconnaître leur erreur : « Nous nous sommes égarés, complètement égarés ! Ne nous en veuillez pas ! » Ils lui demandèrent s'il n'avait rien perdu en prison. Singet s'approcha, les yeux exorbités de colère, et déclara d'une voix tonnante : « Notre cheval blanc nous a été enlevé par un

quidam au tribunal, nos bagages sont passés entre les mains des geôliers. Rendez-les-nous, et vite! C'est à mon tour de vous faire subir l'interrogatoire. Arrêter des gens paisibles injustement et les traiter en brigands! Savez-vous de quel châtement vous êtes passibles?»

À le voir prendre la chose si mal, les fonctionnaires de la préfecture et de la sous-préfecture n'en menaient pas large. Aucun qui ne s'effrayât : ils firent aussitôt ramener la bête par celui qui l'avait emmenée et rapporter les bagages par ceux qui les détenaient, sans que rien ne manquât.

Comme les trois compagnons ne semblaient pas vouloir s'en tenir là, les fonctionnaires ne pouvaient que mettre le blâme sur le compte de la famille Kou. Tripitaka cherchait à les apaiser :

«Disciples, l'affaire se saurait être tirée au clair ici. Il nous faut aller chez les Kou, interroger et confronter les témoins pour savoir qui nous aurait vu agir en brigands.

— Vous avez raison», répondit Singet, «attendez que j'aille réveiller le mort : on verra qui l'a tué.»

Sablet hissa le moine chinois sur le cheval en plein tribunal et tout le monde se bouscula dehors en poussant cris et vociférations.

Les divers officiers de la préfecture et de la sous-préfecture s'étaient eux aussi tous rendus chez les Kou, à la grande frayeur de Kou Liang et de son frère, qui les reçurent et les conduisirent dans la cour avec d'incessantes prosternations. Dans la salle mortuaire, toute la famille était en deuil et pleurait.

«La mère qui fabrique des calomnies pour nuire aux braves gens, arrête-toi de pleurer!» ordonna Singet, «attends que j'aie rappelé ton mari : il nous dira qui l'a tué. On va te confondre!»

Les officiers étaient persuadés que Singet plaisantait. «Messieurs», leur dit-il, «tenez un moment compagnie à mon maître. Porcet, Sablet soyez vigilants! Je serai bientôt de retour.»

Sacré grand saint! D'un bond, il fut dehors et s'éleva dans les airs. Le terrain se couvrait de nuées irisées qui enveloppaient la résidence; un souffle de bon augure protégeait l'âme primordiale. La foule s'aperçut enfin que c'était un immortel qui chevauchait les nuages, un saint capable de ramener les morts à la vie. Il va de soi qu'un chacun pria et brûla de l'encens.

D'une culbute dans les nuages, le grand saint avait atteint d'une traite le monde des ténèbres et foncé dans la salle du Filet-de-la-Forêt¹, jetant la panique parmi

Les dix juges infernaux² qui le recevaient mains jointes, tandis que les asesseurs des cinq orientes se prosternaient.

Les mille arbres-épées étaient à moitié renversés, la montagne aux Dix-Mille-Conteaux se trouvait aplatie. Dans la cité des victimes de malemort, les farfadets se convertissaient, sous le pont Sans-Recours³, les fantômes retrouvaient la vie.

C'est que le divin rayon de lumière, telle l'amnistie céleste, illuminait le domaine des ténèbres et brillait partout.

Les dix juges accueillirent le grand saint et, après l'échange de politesses, lui demandèrent les raisons de sa venue.

«Lequel d'entre vous a pris en charge le fantôme de Kou Hong, celui qui nourrissait les moines à la sous-préfecture de Diling? Veuillez enquêter et me renseigner sans délai.

— Kou Hong est un homme de bien. Nous ne l'avions pas envoyé chercher, il est venu de lui-même et a rencontré le garçon en Habit-d'Or au service de Kṣitigarbha⁴, lequel l'a emmené voir son maître.»

Singet prit aussitôt congé et se rendit au palais des Nuages-Émeraude, où le *bodhisattva* le reçut. Après les salutations, Singet lui exposa ce qui l'amenait.

«Kou Hong ne devait pas dépasser en années le nombre des hexagrammes⁵ ni finir sa vie en souillant son lit ou sa natte. C'est donc ainsi qu'il a quitté le monde. Comme c'est un homme de bien qui nourrissait les moines, je l'ai engagé comme secrétaire général du registre des bonnes destinées. Puisque vous êtes venu le chercher, je prolonge son existence terrestre d'un cycle de douze ans et l'invite à repartir avec vous», fut heureux de répondre le *bodhisattva*.

Le garçon en Habit-d'Or alla donc chercher Kou Hong, qui s'exclama en voyant Singet : «Maître, maître! Sauvez-moi!

— Vous aviez reçu un coup de pied mortel des brigands. Ici, vous êtes chez le directeur des Enfers, Kṣitigarbha. Je suis venu pour vous ramener chez les vivants, obtenir votre témoignage et tirer au clair l'affaire. Le *bodhisattva* vous fait la grâce de vous laisser repartir et de



L'instant d'après, il respirait et reprenait vie.

prolonger votre laps de vie. Vous reviendrez ici dans douze ans.»

Messire Kou se confondit en prosternations sans fin. Singet remercia le *bodhisattva*, changea le fantôme, en soufflant dessus, en vapeur, qu'il mit dans sa manche, et quitta ainsi le monde des Enfers pour rejoindre celui des vivants. Il arriva sur un nuage à la maison des Kou et, ordonnant aussitôt à Porcet d'ouvrir le cercueil, poussa l'âme dans le corps. L'instant d'après, il respirait et reprenait vie. Se hissant hors de la bière, il se prosterna devant les quatre pèlerins :

«Maîtres! Maîtres! Mort prématurément, c'est à lui que je dois d'être revenu des Enfers. Je lui dois la grâce de m'avoir à nouveau procréé!»

Il se confondait en remerciements sans fin. Tournant la tête, il aperçut les officiers en rang et se prosterna cette fois vers eux : «Pourquoi êtes-vous dans mon humble demeure?

— Tes fils avaient d'abord porté plainte en accusant les saints moines», expliqua le magistrat, «j'avais donc envoyé aussitôt du monde les arrêter. Le hasard a voulu que les saints moines rencontrent les brigands chargés de butin, s'en saisissent et le ramènent chez toi. Mes hommes les ont arrêtés par erreur, puis expédiés en prison sans examen suffisant. Cette nuit, ton âme, comme celle de mon défunt oncle sont venues dénoncer l'erreur. La sous-préfecture a reçu l'honneur de la visite du dieu vagabond et itinérant. Cette soudaine multiplicité d'apparitions m'a décidé à relâcher les saints moines, lesquels sont allés ensuite te ramener à la vie.

— Votre Excellence», répondit messire Kou, agenouillé, «vous leur aviez fait tort en vérité, à ces saints moines. Cette nuit-là, une trentaine de brigands armés de bâtons et de torches emportaient mes biens. Ne pouvant m'y résigner, j'avais voulu leur parler raison : ils m'ont envoyé dans l'autre monde d'un coup de pied. Les quatre pèlerins n'y sont pour rien!»

Il appela sa femme : «Tu sais qui me l'avait donné, ce coup de pied! Tu as osé présenter une fausse accusation? Je prie Son Excellence de t'inculper.»

La maisonnée entière, jeunes ou vieux, ne cessait de se prosterner. Le magistrat leur épargna avec magnanimité toute inculpation. Kou Hong donna l'ordre de préparer

un grand banquet pour l'en remercier, mais les officiers s'en retournèrent à leur *yamen* sans accepter de s'asseoir.

Le lendemain, Kou Hong afficha à nouveau sa volonté de nourrir les moines et insista pour retenir Tripitaka, qui s'y refusa fermement.

Il invita une seconde fois les voisins et amis à les raccompagner avec bannières et baldaquins, le même faste qu'auparavant.

*Le Ciel n'abandonnera jamais l'homme de bien,
Tout le mal de la terre n'y changera rien.
Ils marchent d'un pas ferme vers l'Ainsi-venu,
Vers le mont des Vautours et la joie absolue.*

Si vous ne savez, en fin de compte, ce qu'il advint quand ils virent le Bouddha, écoutez donc la séance suivante, qui va vous le détailler.

CHAPITRE XCVIII

OU LE SINGE ET LE CHEVAL², ENFIN ASSAGIS,
JETTENT LEUR COQUE,
ET, L'EXPLOIT ACCOMPLI,
LEUR APPARAÎT L'AINSI-RÉEL³.

Le récit nous a exposé comment messire Kou, aussitôt après être revenu à la vie, se remit à préparer bannières et fanfare pour raccompagner avec la même pompe les pèlerins, escortés de moines, prêtres, amis et voisins. Mais de cela, nous ne dirons pas plus, pour suivre Tripitaka et ses disciples sur la grand-route.

L'Ouest, terre du Bouddha, ne ressemblait pas aux autres régions, en effet. Ce n'étaient que fleurs précieuses, herbes de jaspe, cyprès millénaires et pins antiques. Partout où ils passaient, il n'y avait pas une famille qui ne fût tournée vers le bien, pas une maison qui ne nourrit les moines. Chaque personne rencontrée au pied des montagnes pratiquait la piété, chaque voyageur dans la forêt récitait des soutras.

Se reposant la nuit pour repartir à l'aube, maître et disciples marchaient depuis six ou sept jours, lorsqu'ils

aperçurent des rangées de hautes tours et de superbes pavillons.

S'élançant à cent pieds vers le ciel, elles touchent la Voie lactée et s'élèvent dans l'espace. Il faut baisser la tête pour voir le soleil se coucher et l'on pourrait y cueillir les comètes en tendant la main! Les fenêtres spacieuses semblent vouloir avaler l'univers, les colonnes élancées rejoindre l'écran des nuages.

Les grues jaunes apportent le message de l'automne finissant, les phénix aux mille couleurs les lettres du soir dans la pureté de la brise. Ce ne sont qu'arches précieuses de palais sacrés, cours et bâtiments de perles et joyaux. C'est la salle authentique où l'on discute de la Voie, où les soutras sont transmis à l'univers.

La beauté vient aux fleurs qui se tournent vers le printemps. Les pins après la pluie sont plus verts que jamais. L'angélique pourpre et le fruit d'immortalité prospèrent année après année : tous les êtres sont sensibles à l'essor de l'oiseau rouge.

«Quel bel endroit, Conscient-de-la-Vacuité! s'exclama Tripitaka en pointant son fouet vers les constructions.

— Maître», répliqua Singet, «quand vous vous trouvez dans des régions factices, devant de fausses images du Bouddha, vous vouliez à tout prix vous prosterner. Maintenant que vous êtes dans le vrai pays du véritable Bouddha, vous ne descendez pas même de cheval. Comment se l'expliquer?»

À ces mots, Tripitaka se jeta au bas de sa monture. Ils furent bientôt à l'entrée des bâtiments. Un jeune servant, appuyé contre la porte, leur cria : «Ne seriez-vous pas de ces gens des terres de l'Est en quête des écritures?»

Le Vénérable rectifia sa tenue et leva la tête pour l'observer.

En robe de brocart, il agite un chasse-mouches de jade. Il est habillé pour se rendre aux banquets de l'étang de jaspe. De son chasse-mouches de jade, il balaie la poussière des palais.

La tablette d'immortalité suspendue au coude, il chausse des sandales, véritable gentilhomme ailé, d'une extraordinaire beauté.

Il habite ces lieux merveilleux, s'étant acquis vie perpétuelle. La longévité qu'il s'est forgée le fait échapper au monde de poussière.

Le saint moine ne reconnaissait plus en cet hôte du mont des Vautours le grand immortel Tête-d'Or de naguère¹.

Singet le reconnut et s'exclama : «Maître, c'est le grand immortel Tête-d'Or qui vient nous accueillir, celui qui

habite le temple de la Vérité-de-Jade¹ au pied du mont des Vautours.»

La remarque réveilla les souvenirs de Tripitaka, qui s'avança pour présenter ses salutations.

« Vous voilà enfin cette année, saint moine ! » s'esclaffa le grand immortel, « je me suis fait rouler par la *bodhisattva* Guanyin ! Il y a dix ans, quand elle a reçu l'ordre du Bouddha de trouver dans les terres de l'Est quelqu'un qui viendrait chercher les Écritures, elle m'avait assuré qu'il serait là dans deux ou trois ans. J'ai attendu année après année sans la moindre nouvelle. Je n'espérais plus vous rencontrer.

— Je suis confus d'avoir abusé de votre haute bienveillance, et vivement reconnaissant, très touché », répondit Tripitaka en joignant les paumes.

Sur ce, les quatre pèlerins, tirant le cheval et portant les bagages, pénétrèrent de conserve dans le temple. Puis ils se présentèrent les uns après les autres au grand immortel, qui donna des ordres pour qu'on leur servît le thé et un repas maigre. Il fit ensuite chauffer par ses jeunes garçons de l'eau parfumée, afin que le saint moine fit ses ablutions avant de monter à la terre du Bouddha.

*Il est bon de se baigner, l'exploit accompli,
Lorsque au vrai du Ciel nature de soi s'unit.
Quand finissent les mille peines et travaux,
Neuf défenses, triple refuge sont renouveau².
Les démons chassés, s'ouvre la terre du Bouddha,
L'épreuve passée, les reçoivent les Śramaṇa³.
Lavés de toute souillure, impeccables,
Ils retrouveront leurs corps impérissables.*

Comme la nuit tombait, lorsqu'ils eurent fini leurs ablutions, maître et disciples allèrent se coucher au temple de la Vérité-de-Jade.

Le lendemain matin, Tripitaka se changea : il mit le *kaśāya* bordé de brocart, le chapeau à la Vairocana⁴ et, la crosse en main, monta prendre congé du grand immortel.

« Hier, vous étiez en guenilles », lui dit en riant celui-ci, « mais aujourd'hui, vous voilà frais et resplendissant, un vrai fils du Bouddha, rien qu'à votre mine. »

Tripitaka allait partir après lui avoir fait respectueuse-

ment ses adieux, lorsque l'immortel le retint : «Attendez que je vous accompagne.

— Ce n'est pas nécessaire, je connais le chemin, intervint Singet.

— C'est la route des nuages que tu connais, à laquelle le saint moine n'a pas encore accès. Il lui faut prendre le chemin de base.

— Bien raisonné : je suis venu maintes fois, mais toujours en nuage et je n'ai, en vérité, jamais foulé cette terre. Puisqu'il y a un chemin de base, le mieux serait encore de vous demander de nous accompagner, si cela ne vous dérange pas trop. Mon maître attache la plus grande importance à l'hommage dû au cœur du Bouddha et ce lui serait un grand bonheur de ne pas se mettre en retard.»

Avec un petit rire, le grand immortel prit la main de Tripitaka et conduisit Candana¹ vers la porte de la Loi.

En fait, le chemin ne passait point par la sortie principale de l'établissement taoïste, mais partait de la porte de derrière, accessible en traversant la salle centrale du temple. Là, il suffit à l'immortel de montrer du doigt la montagne : «Saint moine, regardez cet éclat faste de cinq couleurs au milieu du ciel, enveloppé de mille vapeurs de bon augure : c'est le pic altier des Vautours, la terre sainte de Bouddha, le Fondateur.»

À ces mots, Tripitaka se mit en prière.

«Maître», lui dit en riant Singet, «ce n'est pas encore le lieu où vous incliner. Comme dit d'adage, *en vue d'une montagne, tu crèves ta monture* : il reste encore une bonne distance d'ici jusque là-bas. Si vous commencez dès maintenant, combien de prosternations ne vous faudrait-il pas!

— Saint moine», reprit le grand immortel, «vous êtes déjà avec vos trois compagnons, le grand saint, l'amiral des Roseaux-Célestes et le général aux Rideaux-Roulés, en territoire béni, d'où l'on peut apercevoir le mont des Vautours. Je m'en retourne.»

Tripitaka s'inclina pour prendre congé et continuer son chemin.

Le grand saint guidant le moine chinois et ses compagnons, ils gravirent à pas lents la montagne. À moins de cinq ou six lis, ils se trouvèrent devant une eau vive, large de huit à neuf lis, un torrent de flots bouillonnants, sans aucune trace humaine aux alentours.

«Conscient-de-la-Vacuité», s'écria Tripitaka, alarmé,

« nous nous sommes trompés de chemin. Ne serait-ce point le grand immortel qui nous aurait indiqué la mauvaise direction? Comment traverser une étendue d'eau aussi large, aussi agitée, alors qu'il n'y a aucune embarcation en vue?

— Nous sommes dans la bonne direction », rétorqua en riant Singet, « d'ailleurs, ne voyez-vous pas un grand pont là-bas? Il nous faut le franchir pour obtenir le juste fruit. »

Le Vénérable s'approcha et vit un panneau sur lequel figuraient les trois caractères : *Traversée Touche-aux-Nuages*¹.

C'était, en fait, un pont constitué d'un simple tronc,

*De loin, poutre de jade en travers du vide,
De près une souche coupant les eaux humides.
Encadrer les océans paraît plus facile
Que marcher sur une solive qui vacille.
Un immense arc-en-ciel tend son ombrelle,
Mille voiles de soie montent aux confins du ciel.
Trop étroit et glissant pour une traversée,
À moins d'être immortel foulant les nuées...*

« Conscient-de-la-Vacuité », se récriait Tripitaka, le cœur battant, « ce pont n'est point fait pour les êtres humains. Cherchons un autre chemin. »

— C'est le bon, c'est le bon! répétait le Novice en riant.

— Qui oserait passer par ce chemin? Comment poser le pied sur un simple tronc d'arbre aussi glissant qu'étroit, au-dessus d'une étendue d'eau aussi vaste que tumultueuse?

— Restez là, tous, tant que vous êtes! Je vais vous montrer. »

Sacré grand saint! Parti à grandes enjambées, il sauta sur le pont et s'avança avec assurance sur le tronc. En un instant, il avait atteint au pas de course l'autre bord, d'où il appelait : « Venez! Passez! »

Tripitaka agita la main en signe de dénégation. Porcet et Sablet se mordaient les doigts : « C'est difficile, trop difficile! »

Singet revint en courant depuis l'autre côté, et tira Porcet de force : « Idiot, viens avec moi, viens! »

— C'est trop glissant, c'est glissant! » gémissait Porcet, qui s'était couché par terre, « je ne peux marcher là-dessus. Pardonne-moi. Laisse-moi traverser monté sur un nuage. »

— Où te crois-tu donc pour être autorisé à chevaucher le vent et les nuées? On ne saurait devenir bouddha qu'en franchissant ce pont, lui répétait Singet sans le lâcher.

— Frangin, tant pis si je n'arrive pas à devenir bouddha. Je ne peux vraiment pas marcher là-dessus.»

Roulant, rampant, poussant, tirant, ils étaient tous les deux sur le point d'en venir aux mains près du pont, lorsque Sablet intervint et réussit à leur faire lâcher prise. Comme il tournait la tête, Tripitaka aperçut en aval un homme qui poussait une embarcation vers eux, en criant : «Passeur! Passeur!»

«Cessez de vous chamailler, mes disciples!» s'exclama le Vénérable, ravi, «il y a là-bas un bac qui approche.»

Tous trois sautèrent sur leurs pieds pour observer d'un même regard l'embarcation, mais quand elle fut tout près, ils s'aperçurent que c'était une barque sans fond!

De ses yeux de feu aux pupilles d'or, Singet avait aussitôt reconnu le bouddha d'Accueil-et-Passage, que l'on appelle aussi Namou Bouddha roi de Lumière à la bannière sacrée¹. Mais il n'en laissa rien paraître, se contentant d'appeler : «Par ici, par ici la manœuvre!»

En un instant, il atteignait la rive et recommençait à crier : «Passeur, passeur!»

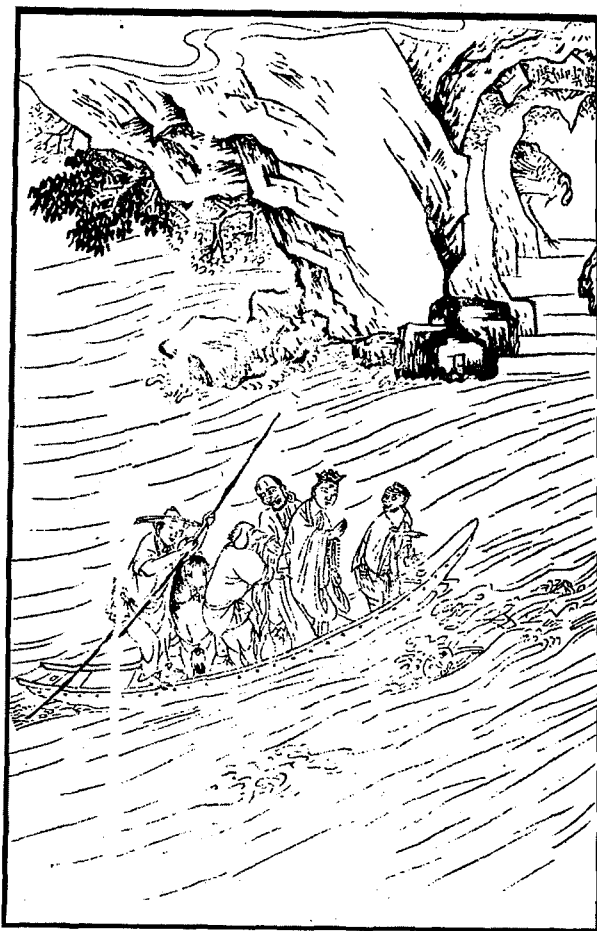
Ce que voyant, Tripitaka s' alarma à nouveau : «Comment veux-tu faire passer les gens sur ta vieille barque sans fond?

— Mon embarcation», répondit le bouddha,

*«Célèbre depuis la division du chaos,
Ne changera tant que je la godilleraï.
Contre vents et marées, toujours sûre et stable,
Elle est joie de paix sans fin ni commencement.
Libre des six poussières², elle mène à l'Un,
Voguant à l'aise à travers mille kalpa³.
Bateaux sans fond ne traversent les océans,
Mais celui-ci fait passer les êtres vivants.»*

Singet joignit les paumes pour le remercier : «Je vous suis reconnaissant d'être venu conduire mon maître. Maître! Montez à bord! Bien qu'elle soit sans fond, sa barque est sûre; elle ne se retournera pas, si fort, que soient le vent et les vagues.»

Le Vénérable hésitait, mais Singet lui prit le bras et le poussa en avant. Le Maître, ne sachant où poser le pied,



« Ne vous effrayez donc pas, maître : ça, là-bas, au fait, c'est vous. »

trébucha dans l'eau, comme lâché d'un treuil, mais le marinier le repêcha et le hissa debout sur le bord, où il secouait ses vêtements et tapait du pied, furieux contre Singet. Celui-ci aidait Sablet et Porcet à monter avec le cheval et les bagages, tous se tenant sur le plat-bord. Comme le bouddha poussait avec force et en douceur l'embarcation, ils virent un cadavre qui flottait, venant de l'amont. Le Vénérable en était fort alarmé. Le Novice lui dit en riant : « Ne vous effrayez donc pas, maître : ça, là-bas, au fait, c'est vous.

— C'est vous, vous! répétait Porcet.

— C'est vous!» s'exclamait aussi Sablet en battant des mains.

Le batelier fit chorus : « C'est bien vous, mes félicitations, toutes mes félicitations!»

Tous trois le congratulaient d'une même voix, tandis que le bateau avançait. Peu après, ils avaient effectué sains et saufs la traversée sur le bac de l'immortel Touche-Nuages. Tripitaka se décida enfin à se tourner pour sauter d'un bond léger sur l'autre rive. En témoignage le poème :

*Délivrée du corps, enveloppe charnelle,
L'âme première n'est plus qu'amour mutuel.
Leur action accomplie, ils deviennent bouddhas,
Lavés des six fois six poussières¹ d'autrefois.*

Tel est, en vérité, ce que l'on entend par la vaste sagesse, la Loi sans limite qui permet d'atteindre l'autre rive. Lorsque les quatre pèlerins tournèrent la tête après avoir débarqué, tout avait disparu on ne sait où, jusqu'au bateau sans fond. Singet ne leur révéla qu'alors l'identité du batelier. Tripitaka comprit enfin et se tourna vers ses trois disciples pour les remercier.

« Nous n'allons pas nous remercier entre nous, puisque nous nous soutenons les uns les autres », fit valoir Singet, « c'est grâce à vous, maître, que nous avons obtenu la délivrance et trouvé le chemin de l'accomplissement des mérites qui nous ont permis de réaliser heureusement le juste fruit. Vous dépendiez aussi de notre protection pour maintenir la doctrine et obtenir la joie d'échapper à votre mortelle origine. Voyez, maître, ces fleurs, ces prés, ces sapins et bambous, l'incomparable spectacle des phénix,

grues et cerfs : comparez-les aux lieux de fantasmagories démoniaques. Où est la beauté, où est l'horreur, qu'est-ce que le bien, qu'est-ce que le mal?»

Tripitaka se confondait en marques de gratitude, tandis que chacun gravissait allègrement la montagne avec l'agilité d'un corps extraordinairement léger. Ils furent bientôt en vue du monastère du Coup-de-Tonnerre :

Au sommet qui touche les nues, aux racines qui rejoignent la chaîne du Souméroû¹; ce sont rangées de pics étonnants, chaos d'étranges rochers. De la falaise pendent fleurs merveilleuses et verdure de jaspe. L'angélique pourpre et l'orchidée odorante bordent le sentier qui serpente. D'immortels gibbons, à la cueillette de fruits, bondissent dans le bosquet, couleur de l'or brûlé. Les grues blanches perchées sur les branches du pin ressemblent à du jade fumé.

En paire, les phénix aux vives couleurs adressent au soleil le chant du bonheur; deux à deux : leur danse éblouissante est un spectacle rare. Sur les tuiles qui brillent comme l'or s'étagent les couples de canards mandarins. Les scintillantes briques décorées exposent des agates.

À l'est comme à l'ouest, ce ne sont qu'exquis palais et arches de perles. Au nord comme au sud : perspective sans fin sur les tours et pavillons précieux. Une lumière irisée plane au-dessus de la salle des devârâja²; une lueur pourpre se dégage du bâtiment Protection-de-la-Loi. Les fleurs d'utpala³ répandent leur parfum au pied du magnifique stoupa⁴.

C'est terre plus belle que le paradis où s'attardent les nuages au long du jour. Toute destinée s'achève là où la poussière du monde ne pénètre. Mille kalpa⁵ ne sauraient atteindre la grande salle de la Loi.

Maître et disciples montaient vers le sommet d'un pas de promeneur vagabond. Sous la forêt de pins et dans le bosquet de cyprès émeraude, ils aperçurent de pieux laïques et hommes de bien. Comme le Vénérable s'inclinait pour les saluer, les *upāsaka*⁶, les *upāsikā*⁷, les *bhikṣu*⁸ et *bhikṣunī*⁹ joignirent précipitamment les paumes en s'écriant : «Saint moine, il ne faut pas nous rendre hommage. Attendez d'avoir rencontré Sakyamuni et nous ferons connaissance!

— Trop tôt! Trop pressé!» s'exclama Singet en riant, «allons saluer celui qui est au plus haut!»

Le Vénérable suivait fébrilement le Novice. À l'entrée du monastère, quatre grands *vajrapani*¹⁰ les arrêtaient, les accueillant avec ces mots : «Le saint moine est-il là?

— Votre disciple Xuanzang que voici est arrivé», répondit Tripitaka en s'inclinant. Comme il s'apprêtait à entrer aussitôt après avoir fourni cette réponse : «Veuillez attendre un instant, saint moine», lui dit l'un des gardiens, «permettez-nous de vous annoncer.»

Les *vajrapani* chargèrent l'un des leurs de transmettre la nouvelle aux quatre grands porteurs de foudre de la seconde porte, qui en firent de même pour apprendre à ceux de la troisième que le moine chinois était arrivé. Or, c'est à la troisième porte que se trouvent les divins moines du service des Offrandes : dès qu'ils apprirent l'arrivée du moine chinois, ils se hâtèrent vers la salle du Grand-Héros pour l'annoncer au bouddha Śakyamuni lui-même, l'Ainsi-venu, le Suprêmement-Honoré : «Le saint moine de la cour des Tang est arrivé à notre monastère sacré; il vient chercher les Écritures.»

Seigneur Bouddha s'en réjouit fort et fit aussitôt convoquer les huit *bodhisattva*¹, les quatre *vajrapani*, les cinq cents *arhat*, les trois mille révélateurs², les onze grands luminaires³, et les dix-huit défenseurs⁴. Tandis qu'ils se rangeaient de chaque côté, le décret d'or invitant le moine chinois à entrer était transmis de cour en cour, de section à section. «Faites entrer le saint moine!» criait-on.

Le moine chinois entra en compagnie de Singet, Porcet et Sablet, tirant le cheval et portant les bagages, prenant grand soin d'observer l'étiquette et le cérémonial.

*Depuis l'année où il prit la résolution
Et quitta les marches de jade pour sa mission,
À l'aube partant vers les brumes du sommet,
Au crépuscule n'ayant que roc pour oreiller,
N'a-t-il pas franchi trois mille rivières
Et dix mille lieues de falaises altières?
Sans jamais quitter la pensée du juste fruit,
Il obtient de voir l'Ainsi-venu aujourd'hui.*

Arrivés devant la salle, les quatre pèlerins se prosternèrent devant le Bouddha, puis se tournèrent vers la droite et la gauche pour saluer. Après avoir chacun exécuté trois tours complets de salutations⁵, ils s'agenouillèrent à nouveau, tournés vers le Bouddha, en position longue⁶, et lui présentèrent les documents de voyage. L'Ainsi-venu les rendit à Tripitaka après les avoir examinés un à un.

«Votre disciple Xuanzang», déclara respectueusement Tripitaka en s'inclinant jusqu'à terre, «sur l'ordre et la volonté de l'empereur des grands Tang des terres de l'Est, s'est rendu jusqu'à cette lointaine montagne sacrée afin de solliciter le don des Écritures authentiques pour le salut des êtres vivants. J'implore notre patriarche le Bouddha de m'accorder cette grâce qui me permettra un prompt retour au pays.»

Ouvrant alors sa bouche pleine de commisération, qui exprimait la grande compassion de son cœur, l'Ainsi-venu répondit à Tripitaka en ces termes :

«Vos terres de l'Est ne sont autres que celles du continent du Sud. Comme le ciel y est clément et la terre fertile, les ressources abondantes et la population nombreuse, meurtres et convoitise, débauches et dérèglements, escroqueries et mensonges y règnent. On n'y est pas tourné vers le bien. On n'y honore point les enseignements du Bouddha. On ne respecte ni les trois luminaires ni les cinq céréales. Ni loyaux ni pieux, ni justes ni bons, le cœur et l'esprit enténébrés, ils volent sur les poids et les mesures, prennent la vie, tuent les animaux, commettent les pires péchés, accumulent tant de crimes que leurs débordements les précipitent aux Enfers. C'est ainsi que, tombés dans d'éternelles ténèbres, ils y subissent toutes les sortes de tortures, pilés, broyés, écrasés, avant de renaître dans le règne animal. Nombre d'entre eux, transformés en bêtes à poils et cornes, remboursent leurs dettes en nourrissant les hommes de leur chair.

«Telle est la raison de leur éternelle perdition au fond de l'enfer *Avîci*¹, sans espoir de rémission. Bien que Confucius ait institué là-bas la doctrine de bonté, justice, rites et sagesse, bien que les souverains qui se sont succédés y aient établi les pénalités de déportation, strangulation et décapitation, leur aveuglement et stupidité, leur licence et irrespect sont tels que rien n'y fait.

«Je dispose de trois corbeilles de soutras qui pourraient les libérer de ces souffrances, les délivrer de ces calamités. Les trois corbeilles sont celle de la Loi, qui traite du ciel, celle des traités², qui parle de la terre, et celle des soutras destinés à la délivrance des fantômes, trente-cinq ouvrages au total, soit quinze mille cent quarante-quatre rouleaux. Ils forment assurément le

chemin qui conduit à la vérité, la porte qui mène au juste bien. Astronomie et géographie, bêtes et gens, armes et ustensiles, affaires humaines : il n'est rien qui n'y soit mentionné concernant les quatre continents de l'univers. À vous, qui vous êtes donné la peine de venir de si loin, j'aurais aimé vous remettre la collection entière à emporter, mais les gens de ces régions sont trop stupides et bornés, dénigrent les paroles de vérité, ignorent le sens profond de nos enseignements.

« Ânanda, Kâsyapa¹, conduisez-les tous les quatre sous la tour sacrée et faites-leur d'abord servir un repas maigre. Quand ils auront fini de manger, vous leur ouvrirez le pavillon; prenez quelques rouleaux dans chacun des trente-cinq ouvrages de mes trois corbeilles de soutras et remettez-les-leur pour qu'ils les diffusent dans les terres de l'Est en marque éternelle d'une grâce immense. »

Se conformant respectueusement aux directives du Bouddha, les deux très-honorés conduisirent les quatre pèlerins au pied de la tour. Le regard s'épuisait devant la profusion de trésors et objets rares qui s'y trouvaient exposés. Puis les dieux du service des offrandes disposèrent la table où les plats, thé, fruits, denrées proposaient mille saveurs exquisées inconnues de ce bas monde. Maître et disciples se prosternèrent pour rendre grâces aux bontés du Bouddha et s'abandonnèrent à la jouissance du repas. C'était en vérité

*L'œil ébloui de flammes et lumière d'or,
Odeurs et saveurs plus exquisées encore;
Au pavillon d'or d'infinie magnificence,
L'oreille comblée de divines assonances;
Fleurs, mets si rares que nul jamais ne les vit,
Thés et nourritures qui donnent longue vie.
Abreuvés de mille souffrances et déboires,
La Voie accomplie, ils jouissent de la gloire.*

C'était le bonheur pour Porcet et tout profit pour Sablet, car au pays du Bouddha et de la juste longévité, ils pouvaient jouir à satiété de mets qui transmutent chair et os de mortel.

Après leur avoir tenu compagnie jusqu'à la fin du repas, les deux très-honorés entrèrent dans le pavillon leur ouvrir la porte. Ils montèrent voir : tout y était enveloppé de lumière irisée et de vapeurs de bon augure. Des éti-

quettes rouges étaient collées sur les coffrets placés dans les étagères à soutras, indiquant les titres en écriture régulière¹. À savoir :

<i>Nirvāna sūtra</i>	748 rouleaux
<i>Bodhisattva sūtra</i>	1 021 rouleaux
<i>Akāśagarbha sūtra</i> ²	400 rouleaux
<i>Sūtraṅgama sūtra</i> ³	1 100 rouleaux
<i>Grande collection de soutras sur le sens de la Grâce</i>	50 rouleaux
<i>Soutra de la Détermination</i>	140 rouleaux
<i>Ratnagarbha sūtra</i>	45 rouleaux
<i>Avatamsaka sūtra</i> ⁴	500 rouleaux
<i>Soutra en hommage à l'Ainsi-vrai</i> ⁵	90 rouleaux
<i>Mahāprajñā sūtra</i> ⁶	916 rouleaux
<i>Mahāprabhāsa sūtra</i>	300 rouleaux
<i>Adbhūta-dharma sūtra</i> ⁷	1 110 rouleaux
<i>Vimalakīrti sūtra</i> ⁸	170 rouleaux
<i>Autres soutras Mādhyamika</i> ⁹	270 rouleaux
<i>Vajracchedika sūtra</i>	100 rouleaux
<i>Saddharma śāstra sūtra</i> ¹⁰	120 rouleaux
<i>Buddhacarita sūtra</i> ¹¹	800 rouleaux
<i>Pañca-nāga sūtra</i> ¹²	32 rouleaux
<i>Bodhisattva-cārya sūtra</i> ¹³	116 rouleaux
<i>Mahāsamghāta sūtra</i> ¹⁴	130 rouleaux
<i>Makara sūtra</i> ¹⁵	350 rouleaux
<i>Saddharma-pundarika sūtra</i> ¹⁶	100 rouleaux
<i>Yoga sūtra</i>	100 rouleaux
<i>Soutra de la Permanence sacrée</i>	220 rouleaux
<i>Śāstra du Paradis de l'Ouest</i>	130 rouleaux
<i>Sāṅghika sūtra</i> ¹⁷	157 rouleaux
<i>Soutras divers sur les pays du Bouddha</i> ¹⁸	1950 rouleaux
<i>Mahāyāna-śraddhotpāda śāstra sūtra</i> ¹⁹	1 000 rouleaux
<i>Mahāprajñā-paramitā sūtra</i> ²⁰	1 800 rouleaux
<i>Soutra de l'Autorité sacrée</i>	1 280 rouleaux
<i>Soutra du Pavillon originel</i>	850 rouleaux
<i>Soutra des Règlements corrects</i>	200 rouleaux
<i>Mahāmāyūri sūtra</i> ²¹	220 rouleaux
<i>Vijñānapṭimātratāsiddhi śāstra sūtra</i> ²²	100 rouleaux
<i>Kōsa-śāstra sūtra</i> ²³	200 rouleaux

Lorsqu'ils lui eurent montré tous les titres, Ānanda et Kāśyapa demandèrent au moine chinois : « Qu'avez-vous de beau à nous offrir, saint moine qui êtes venu jusqu'ici des terres de l'Est? Sortez-le-nous sans tarder pour que nous vous remettions les Écritures.

— Votre disciple Xuanzang», répondit Tripitaka à ces mots, «vient de si loin qu'il n'a rien pu préparer...

— Parfait!» ricanèrent les deux très-honorés, «à remettre les soutras gratis aux générations à venir, nos successeurs mourront de faim.»

À les voir faire tant de manières, Singet ne put se retenir devant ce refus de transmettre les Écritures :

«Maître, allons nous plaindre auprès du Bouddha! Je lui demanderai de me donner les soutras de ses propres mains.

— Plus bas!» répliqua, Ânanda, «ce n'est l'endroit où recommencer à faire des tiennes! Par ici, venez prendre livraison des soutras.»

Porcet et Sablet se continrent et, après avoir calmé Singet, firent demi-tour pour recevoir les textes. Ils mirent rouleau dans les sacs qu'ils chargèrent sur le cheval. Ils lièrent le reste en deux charges, que Porcet et Sablet portèrent avec une palanche. Ils allèrent ensuite devant le trône se prosterner et remercier l'Ainsi-venu. Puis ils se dirigèrent droit vers la sortie, saluant à deux fois chaque bouddha et *bodhisattva* rencontrés. Au grand portail, ils prirent congé des *bhiksu*, *bhiksuni*, *upāsaka* et *upasikā*, puis, descendant la montagne, se hâtèrent vers la route, où nous les laisserons.

Or, nous dit le récit, le bouddha du Passé Dīpaṅkara¹, qui se trouvait dans le pavillon, avait tout entendu sans se faire remarquer, et avait fort bien compris que Kāśyapa et Ânanda leur avaient remis des soutras sans le moindre signe d'écriture. Il se dit en riant : «Les malheureux moines des terres de l'Est sont si bornés qu'ils ne savent pas ce que sont ces soutras sans écriture : ne serait-ce pas rendre vaine toute la traversée du saint moine?»

«Qui est de service près de mon trône?» appela-t-il.

L'honoré Héros-Blanc² se présenta. Le bouddha du Passé lui donna ces instructions : «Mets en œuvre tes pouvoirs magiques pour rattraper le moine chinois à la vitesse de l'étoile filante et lui arracher ces soutras sans écriture, de sorte qu'il revienne chercher les authentiques avec des signes.»

Chevauchant une violente bourrasque, le Héros-Blanc s'élança hors du monastère dans un grand déploiement de puissance divine. Quel bon vent!

Un brave devant Bouddha ne se compare pas à un quelconque dieu du vent, pas plus que le puissant cri d'un immortel au faible souffle d'une petite fille.

Ce fut une bourrasque qui arracha poissons et dragons à leurs repaires, soulevant les mers et les rivières. Le gibbon noir aurait du mal à présenter son offrande de fruits, la grue, prise dans le tourbillon, ne retrouve plus son nid. La voix mélodieuse du phénix rouge devient rauque, le faisan pousse des cris désespérés.

Les branches du pin se brisent, les fleurs de l'utpala¹ sont dispersées. Les bambous émeraude se renversent, le lotus d'or frissonne. Le son de la cloche est emporté à trois mille lieues, la psalmodie des soutras s'envole par-dessus les gorges profondes. Au pied de la falaise, les fleurs rares perdent leurs couleurs. Les tendres pousses de l'herbe de jaspé gisent sur le bord de la route. Les phénix ne parviennent plus à ouvrir leurs ailes, les cerfs blancs s'abritent dans les anfractuosités.

Un étrange parfum emplit l'univers, tandis que le souffle d'un vent pur monte jusqu'au firmament.

Le Vénérable avançait, lorsqu'il sentit tourbillonner des effluves de vent parfumé. Il ne cherchait pas à s'en défendre, se disant que c'était un signe faste d'une manifestation de Bouddha, le patriarche. Puis il entendit un violent craquement et vit une main descendre des cieux, s'emparer des soutras sur le dos du cheval et les emporter avec aisance. Tripitaka hurlait de terreur en se frappant la poitrine, tandis que Porcet roulait par terre et se lançait dans une vaine poursuite, que Sablet montait la garde afin de protéger les charges qui restaient et que Singet s'élançait dans les airs. Se voyant sur le point d'être rattrapé, le Héros-Blanc, dans la crainte de la trique aveugle qui aurait pu l'occire, déchira le sac et en jeta le contenu dans la poussière.

À la vue des soutras dispersés au gré du vent, Singet renonça à la poursuite et abaissa son nuage pour les récupérer. Le Héros-Blanc, porté par vents et brumes, s'en retourna faire son rapport au bouddha du Passé.

Parti à sa poursuite, Porcet, à la vue des volumes qui tombaient, s'était mis à les ramasser avec Singet. Comme ils les rapportaient à Tripitaka, celui-ci leur dit, les yeux pleins de larmes :

« Ô disciples! le démon nous persécute encore, jusque dans ce monde de la joie absolue. »

Comme Sablet prenait l'un des soutras qu'ils portaient, et l'ouvrait, il s'aperçut que le rouleau était blanc comme neige, sans la moindre trace d'écriture. Il le tendit précipitamment à Tripitaka : «Maître, le rouleau est vierge.»

Singet en déroula un autre et constata qu'il en était de même. Porcet, à son tour, ouvrit un volume : pas un signe écrit.

«Ouvrez-les tous!» s'écria Tripitaka, «vérifions.»

Rouleaux après rouleaux n'étaient que papier blanc.

«Nous n'avons vraiment pas de chance, nous autres gens des terres de l'Est», conclut le Vénérable dans un profond soupir, «à quoi bon emporter ces livres vides de toute écriture? Jamais je n'oserai revoir mon souverain! Le tromper serait un crime pire que ceux passibles de la peine capitale.

— Maître, lui répondit Singet, qui avait compris depuis longtemps, «il va sans dire : ce sont Ânanda et Kâsyapa qui, par dépit de n'avoir pas reçu de cadeaux, nous ont délibérément remis ces exemplaires aux feuilles blanches. Retournons vite nous plaindre auprès du Bouddha, qui les inculpera de fraude et extorsion.

— Juste!» hurlait Porcet, «juste! Allons porter plainte!»

En toute hâte, les quatre pèlerins remontèrent péniblement la montagne en direction du monastère du Coup-de-Tonnerre.

Ils furent bientôt à l'entrée, où la foule les accueillit en riant, mains jointes : «Vous revenez changer les soutras, saint moine?»

Tripitaka hochait la tête et remerciait.

Comme les *vajrapani* les laissaient passer, sans chercher à leur barrer le passage, ils atteignirent d'une traite la salle du Grand-Héros.

«Bouddha!» se mit à crier le Novice, «comme nous sommes venus des terres de l'Est vous rendre hommage jusqu'ici au prix de mille épreuves et souffrances infligées par les démons et les bêtes venimeuses, vous nous avez accordé la grâce de nous faire remettre des Écritures, mais Ânanda et Kâsyapa, faute de parvenir à nous soutirer quoi que ce soit, se sont entendus pour frauder en nous faisant emporter des exemplaires aux feuilles blanches. À quoi bon nous en embarrasser? Nous vous implorons d'y mettre ordre.

— Allons, ne crie pas!» répliqua le Bouddha en riant, «j'étais au courant de leur demande de petits cadeaux : c'est que les Écritures ne sauraient être transmises aussi aisément, ni obtenues pour rien. Il n'y a pas si longtemps, de saints moines et *bhiksu* étaient descendus réciter de ces soutras chez Zhao l'Ancien du pays de Srāvastī¹ afin d'assurer la protection des vivants et la délivrance des morts de sa famille. Pour tout cela, ils n'avaient réclamé que la valeur de trente-trois pintes² de riz en grains d'or. Je leur ai reproché de vendre trop bon marché et de mettre ainsi dans le besoin leurs descendants et successeurs. C'est parce que vous les avez obtenus les mains vides que l'on vous a remis des volumes blancs. Ce sont néanmoins des Écritures authentiques; celles sans un mot sont aussi bonnes que les autres. Mais aux créatures stupides et bornées de vos terres de l'Est, on ne peut que transmettre celles-là.» Le Bouddha appela aussitôt Ānanda et Kāśyapa : «Allez vite choisir quelques rouleaux dans chacun des ouvrages authentiques qui contiennent des mots écrits, remettez-les-leur et revenez me rendre compte du nombre de volumes remis.»

Les deux très-honorés ramenèrent les quatre pèlerins du côté de la tour et du pavillon et redemandèrent quelque cadeau au moine chinois.

N'ayant rien à offrir, Tripitaka ordonna à Sablet de sortir le bol d'or massif, qu'il présenta des deux mains : «La distance et la pauvreté n'ont vraiment pas permis à votre disciple de vous préparer quelque cadeau. Ce bol m'a été donné des mains mêmes de mon souverain pour mendier ma nourriture le long de la route. Je vous l'offre en témoignage de ma gratitude et dans l'espoir que vous ne le dédaignerez pas, en attendant que je sois revenu à la cour, où je prierai mon souverain de vous assurer une généreuse récompense. Veuillez, toutefois, nous accorder des Écritures qui comportent des mots afin de ne point décevoir le but de cette mission et rendre inutiles les fatigues de ce long voyage.»

Ānanda prit le bol, se contentant, pour toute réponse, d'esquisser un sourire. Les hommes forts qui gardaient la tour, les marmitons en charge des offrandes, les *arbat* de surveillance à la bibliothèque s'esclaffaient les uns et les autres, se donnant des tapes dans le dos ou sur les joues, se

pinçant les lèvres : « Il n'a pas honte d'extorquer ce cadeau ! »

Le visage d'Ânanda ne tarda pas à se contracter, mais il ne lâchait pas le bol. Kâsyapa se décida enfin à entrer dans le pavillon choisir des soutras, qu'il donnait à examiner un par un à Tripitaka.

« Vérifiez soigneusement, mes disciples, que ce ne soit pas comme la dernière fois », répétait Tripitaka.

Tous trois regardaient chaque rouleau au fur et à mesure qu'ils les recevaient : tous comportaient des signes écrits. Il leur en fut remis cinq mille quarante-huit, le chiffre d'un canon bouddhique¹. Quand tous furent bien rangés, ils les chargèrent sur le dos du cheval, mais il en restait, qu'ils empaquetèrent en un chargement que Porcet portait, Sablet prenant soin de leurs propres bagages. Singet tirait la monture. Tripitaka prit en main la crosse, ajusta son chapeau à la Vairocana, secoua son *kaśāya* et, tout joyeux, se présenta enfin devant notre Bouddha, l'Ainsi-venu.

*Douce est la saveur des vraies Écritures
Que Bouddha créa avec tant de rigueur sûre.
Quand on sait la peine que se donna Xuanzang,
Ridicule de lui demander de l'argent !
Ils n'avaient rien vu : grâce au Bouddha passé,
La réalité les a ensuite calmés.*

Ânanda et Kâsyapa conduisirent le moine chinois auprès de l'Ainsi-venu. Du haut de son trône de lotus, il ordonna aux deux éminents *arhat* Terrasseur-de-Dragons et Dompteur-de-Tigres de frapper les pierres-de-nuage pour inviter à un vaste rassemblement les trois mille bouddhas, les trois mille révélateurs, les huit *vajrapani*, les quatre *bodhisattva*, les cinq cents *arhat*, les huit cents *bhikṣu* et la foule des *upāsaka*, *bhikṣuṇī* et *upāsikā*, ainsi que tous les saints moines, honorés majeurs ou mineurs de chaque ciel et chaque grotte, de chaque terre bénie et chaque montagne sacrée. Ceux qui étaient appelés à s'asseoir étaient priés de prendre place sur leur trône respectif; ceux qui devaient se tenir debout étaient priés de se ranger de part et d'autre.

Un moment plus tard se faisait entendre une lointaine musique céleste et, tandis que se rapprochaient ces divins

accords, l'espace se remplissait d'une superposition de souffles et d'éclats lumineux de bon augure. Lorsque tous les bouddhas furent rassemblés, ils s'inclinèrent devant l'Ainsi-venu. Celui-ci s'adressa à Kâsyapa et Ânanda : « Combien de volumes avez-vous transférés ? Veuillez me présenter un rapport détaillé.

— Nous avons présentement confié au moine chinois les textes suivants :

« <i>Nirvâna sûtra</i>	400 volumes
« <i>Bodhisattva sûtra</i>	360 volumes
« <i>Âkâsagarbha sûtra</i>	20 volumes
« <i>Sûrangama sûtra</i>	30 volumes
« <i>Soutras sur le sens de la Grâce</i>	40 volumes
« <i>Soutra de la Détermination</i>	40 volumes
« <i>Ratnagarbha sûtra</i>	20 volumes
« <i>Avatamsaka sûtra</i>	81 volumes
« <i>Soutra en hommage à l' Ainsi-vrai</i>	30 volumes
« <i>Mahâprajñâ sûtra</i>	60 volumes
« <i>Mahâprabhâsa sûtra</i>	50 volumes
« <i>Abhûta-dharma sûtra</i>	550 volumes
« <i>Vimalakîrti sûtra</i>	30 volumes
« <i>Autres soutras Mâdhyamika</i>	42 volumes
« <i>Vajracchedika sûtra</i>	1 volume
« <i>Buddhacaritakâvya sûtra</i>	116 volumes
« <i>Pañca-nâga sûtra</i>	20 volumes
« <i>Bodhisattva-vinaya sûtra</i>	60 volumes
« <i>Mahâsamghâta sûtra</i>	30 volumes
« <i>Makara sûtra</i>	140 volumes
« <i>Saddharma-pundarika sûtra</i>	10 volumes
« <i>Yoga sûtra</i>	30 volumes
« <i>Soutra de la Permanence sacrée</i>	170 volumes
« <i>Sâsitra du Paradis de l'Ouest</i>	30 volumes
« <i>Sângbika sûtra</i>	110 volumes
« <i>Soutras divers sur les pays du Bouddha</i>	1638 volumes
« <i>Mahâyâna-śraddhoipâda śâsitra sûtra</i>	50 volumes
« <i>Mahâprajñâ-paramita sûtra</i>	90 volumes
« <i>Soutra de l'Autorité sacrée</i>	140 volumes
« <i>Soutra du Pavillon originel</i>	56 volumes
« <i>Soutra des règlements corrects</i>	10 volumes
« <i>Mahâmayûri sûtra</i>	14 volumes
« <i>Vijñaptimâtratâsiddhi śâsitra sûtra</i>	10 volumes
« <i>Kosa-śâsitra sûtra</i>	200 volumes.

« Dans l'ensemble des soutras du magasin, totalisant trente-cinq ouvrages, nous avons choisi, en puisant dans chacun d'eux, cinq mille quarante-huit rouleaux que nous



Tripitaka se prosterna pour exprimer sa gratitude, sa foi et son obéissance.

avons remis au saint moine des terres de l'Est à laisser au pays des Tang. Le tout est présentement rangé et chargé sur les hommes et le cheval. Ils n'attendent plus que de vous exprimer leur gratitude.»

Les quatre pèlerins attachèrent le cheval, posèrent leur chargement, s'inclinèrent mains jointes et se prosternèrent devant le trône.

«Les mérites de ces Écritures sont incommensurables», expliqua l'Ainsi-venu à l'adresse de Tripitaka, «bien que miroir de nos enseignements, ce sont les sources, en vérité, des trois doctrines¹. Si elles sont montrées à la foule, une fois arrivées dans votre continent du Sud, il ne faudra pas les traiter à la légère et sans respect. Pas question d'ouvrir un rouleau sans abstinence et ablutions purificatrices. Traitez-les comme un trésor, chérissez-les! Elles contiennent l'ineffable mystère de la Voie des immortels, comme la merveilleuse recette de la découverte des dix mille transformations.»

Tripitaka se prosterna pour exprimer sa gratitude, sa foi et son obéissance. Il exécuta une seconde fois le triple cérémonial d'hommage à Bouddha le patriarche, reçut les Écritures en toute sincérité et respect, puis s'en fut, saluant tout un chacun au passage des trois portes successives.

L'Ainsi-venu ne leva la séance de remise des soutras qu'après avoir renvoyé le moine chinois. C'est alors que la *bodhisattva* Guanyin sortit des rangs et, les paumes jointes, s'adressa au Bouddha : «Depuis l'année où, sur votre ordre, je me rendis sur les terres de l'Est trouver quelqu'un de capable de chercher les Écritures, tâche aujourd'hui accomplie, il s'est écoulé quatorze ans, soit cinq mille et quarante jours : il n'en manque que huit pour correspondre au nombre des volumes du canon. Il faudrait que vous accordiez sans tarder au saint moine la possibilité de retourner à l'Est en huit jours pour compléter le chiffre. J'ose espérer que vous permettrez ainsi à votre disciple de déclarer sa mission accomplie et de vous retourner l'ordre en lettres d'or.

— Ce que tu me dis est très juste. Autorisation accordée! Il appela aussitôt les huit grands *vajrapani* pour leur donner ces instructions :

«Usez sans délai de vos pouvoirs magiques pour ramener à l'Est le saint moine afin qu'il y diffuse les Écritures authentiques. Vous le reconduirez aussitôt après à l'Ouest.

Il faut que tout soit fait dans les huit jours afin d'arriver au même chiffre que celui du canon. Exécution immédiate!»

Les *vajrapani* rattrapèrent le moine chinois et lui crièrent : «Holà! avec nous, les quêteurs de soutras!»

Devenus aussi solides que légers, Tripitaka et ses compagnons n'éprouvaient aucune difficulté à flotter à la suite des porteurs de foudre et à s'élever, montés sur des nuages. Assurément :

*Nature éclairée participe de la bouddhité,
Mérites accomplis, ne reste plus qu'à s'envoler!*

Si vous ne savez, en fin de compte, comment ils transmirent les Écritures à leur retour à l'Est, écoutez donc la séance qui vient.

CHAPITRE XCIX

OÙ LES DÉMONS SONT ÉLIMINÉS
PAR LA COMPLÉTUDE DU CHIFFRE NEUF FOIS NEUF,
ET L'ACCOMPLISSEMENT DE LA TRIPLITUDE¹
RAMÈNE LA VOIE À SES RACINES.

Le récit nous a exposé comment les huit *vajrapani* furent chargés d'escorter le moine chinois de retour vers son pays : mais de cela, nous ne dirons pas plus.

À la porte, les révélateurs des cinq orient², les quatre protecteurs du temps³, les six divinités du jour et les six de la nuit, ainsi que les défenseurs de la doctrine⁴, s'avancèrent vers la *bodhisattva* Guanyin pour faire valoir : «Nous avons secrètement assuré la protection du saint moine sur votre ordre, *bodhisattva*. Maintenant que sa mission est accomplie et que vous avez remis au Bouddha l'ordre en lettres d'or, permettez-nous d'en faire autant à votre égard.

— Vous avez ma permission, faites donc!» répondit Guanyin, fort aise. Elle leur demanda : «Comment se sont comportés les quatre pèlerins tout au long de la route?

— La dévotion et la détermination avec lesquelles ils se sont conduits ne sauraient avoir échappé à votre perspicacité. Mais le moine chinois a dû supporter d'indicibles souffrances. Nous avons soigneusement noté ici les

malheurs et calamités par lesquels il est passé tout au long du voyage. Voici le registre complet de ces épreuves.»

La *bodhisattva* lut du début à la fin :

Conformément à la mission qui leur a été confiée, les révélateurs ont noté attentivement le nombre exact des épreuves du moine chinois :

- Première épreuve : le bannissement de Cigale-d'Or¹.*
- Deuxième épreuve : à la naissance échappe de peu à la mort.*
- Troisième épreuve : à un mois, il est jeté dans le fleuve.*
- Quatrième épreuve : vengeance et recherche d'un parent.*
- Cinquième épreuve : rencontre d'un tigre à la sortie de la ville.*
- Sixième épreuve : chute dans une fosse, séparé de l'escorte.*
- Septième épreuve : au col de la Double-Fourche.*
- Huitième épreuve : au sommet du mont des Deux-Frontières.*
- Neuvième épreuve : échange de chevaux dans les gorges.*
- Dixième épreuve : brûlé par le feu dans la nuit.*
- Onzième épreuve : perte du kaşàya.*
- Douzième épreuve : soumission de Porcet.*
- Treizième épreuve : obstruction par Vent-Jaune.*
- Quatorzième épreuve : appel à l'aide de Lingji².*
- Quinzième épreuve : traversée difficile des Sables-Mouvants.*
- Seizième épreuve : soumission de Sablet.*
- Dix-septième épreuve : apparition des quatre saints.*
- Dix-huitième épreuve : le temple des Cinq-Fermes.*
- Dix-neuvième épreuve : la difficulté de faire revivre l'arbre à ginseng.*
- Vingtième épreuve : bannissement du singe de l'esprit.*
- Vingt et unième épreuve : perdu dans la forêt Noire.*
- Vingt-deuxième épreuve : la missive portée au pays des*
Éléphants-Sacrés.
- Vingt-troisième épreuve : transformé en tigre à l'audience.*
- Vingt-quatrième épreuve : rencontre de démons au Sommet-Plat.*
- Vingt-cinquième épreuve : suspendu à la grotte des Fleurs-de-Lotus.*
- Vingt-sixième épreuve : sauvetage du roi de Coq-Corbeau.*
- Vingt-septième épreuve : transformations de démons.*
- Vingt-huitième épreuve : rencontre maléfique au mont du Sanglot.*
- Vingt-neuvième épreuve : le saint moine enlevé par la bourrasque.*
- Trentième épreuve : le singe de l'esprit est mis à mal.*
- Trente et unième épreuve : appel à l'aide d'un saint.*
- Trente-deuxième épreuve : naufrage dans la rivière Noire.*
- Trente-troisième épreuve : transport à Char-Tard.*
- Trente-quatrième épreuve : le grand jeu.*

- Trente-cinquième épreuve : rejet des prêtres, promotion des moines.
 Trente-sixième épreuve : la route coupée de grandes eaux.
 Trente-septième épreuve : chute dans la rivière du Ciel.
 Trente-huitième épreuve : l'apparition à la nasse de poisons.
 Trente-neuvième épreuve : rencontre maléfique au mont du Capucbon-d'Or¹.
 Quarantième épreuve : les dieux impuissants à soumettre le monstre.
 Quarante et unième épreuve : ses origines demandées auprès du Bouddha.
 Quarante-deuxième épreuve : contaminé en buvant l'eau.
 Quarante-troisième épreuve : retenu en mariage au royaume des femmes.
 Quarante-quatrième épreuve : tortures dans la grotte du pipa.
 Quarante-cinquième épreuve : nouveau bannissement du singe de l'esprit.
 Quarante-sixième épreuve : deux singes difficiles à distinguer.
 Quarante-septième épreuve : la route coupée par les monts en feu.
 Quarante-huitième épreuve : la quête de l'éventail en feuilles de bananier.
 Quarante-neuvième épreuve : le démon-roi ligoté.
 Cinquantième épreuve : le balayage de la pagode de la cité.
 Cinquante et unième épreuve : récupération du trésor et sauvetage des moines.
 Cinquante-deuxième épreuve : récitation de poème dans la forêt de ronces.
 Cinquante-troisième épreuve : le petit monastère du Coup-de-Tonnerre.
 Cinquante-quatrième épreuve : les dieux sont capturés.
 Cinquante-cinquième épreuve : bloqué dans la ruelle des Kakis-Pourris.
 Cinquante-sixième épreuve : médecin au pays de Pourpre-Violet.
 Cinquante-septième épreuve : sauvé de l'épuisement.
 Cinquante-huitième épreuve : la reine arrachée aux monstres.
 Cinquante-neuvième épreuve : égarement par les sept sentiments.
 Soixantième épreuve : blessé par le monstre aux mille paires d'yeux.
 Soixante et unième épreuve : la route barrée par Chameau-Lion.
 Soixante-deuxième épreuve : les créatures divisées en trois couleurs.
 Soixante-troisième épreuve : frappé par le malheur dans la cité.
 Soixante-quatrième épreuve : le Bouddha est appelé à la rescousse.

Soixante-cinquième épreuve : le sauvetage des petits garçons au pays de Bhiksu.

Soixante-sixième épreuve : le vrai distingué du pervers.

Soixante-septième épreuve : sauvetage d'un monstre dans la forêt.

Soixante-huitième épreuve : malade dans une cellule de moine.

Soixante-neuvième épreuve : captif dans le gouffre sans fond.

Soixante-dixième épreuve : retenu au pays de Destruction-de-la-Loi.

Soixante et onzième épreuve : rencontre de démons au mont Cache Brouillard.

Soixante-douzième épreuve : prière pour la pluie à Fengxian.

Soixante-treizième épreuve : perte de leurs armes.

Soixante-quatorzième épreuve : célébration du râteau.

Soixante-quinzième épreuve : difficultés au mont Nœuds-de-Bambou.

Soixante-seizième épreuve : souffrances à la caverne Fleur-des-Mystères.

Soixante-dix-septième épreuve : capture de rhinocéros.

Soixante-dix-huitième épreuve : invité comme gendre en Inde.

Soixante-dix-neuvième épreuve : jeté en prison à la préfecture Terrasse-de-Bronze.

Quatre-vingtième épreuve : libéré du corps charnel au passage de Touche-Nuages.

Les épreuves subies par le saint moine au cours de ce trajet de dix-huit mille lis sont en ce registre clairement notées¹.

Après avoir parcouru le registre d'un bout à l'autre, Guanyin s'écria : « Dans l'école du Bouddha, "neuf fois neuf" est un chiffre qui mène à la vérité. Il manque donc une épreuve au saint moine pour compléter la liste, puisqu'il n'en a subi que quatre-vingts. » D'ordonner aussitôt aux révélateurs : « Rattrapez les *vajrapani* et provoquez une dernière épreuve ! »

Le révélateur qui en avait reçu l'ordre vola vers l'Est, monté sur un nuage. Il lui fallut un jour et une nuit pour rattraper les huit gardiens lanceurs de foudre, et leur murmurer à l'oreille : « Agissez ainsi, en respectueuse obéissance aux consignes de la *bodhisattva*; à exécuter sans défaillance. »

À ces mots, les huit *vajrapani* arrêtaient le vent brutalement, dans un grand bruit de brosses frottées, si bien que les quatre pèlerins tombèrent du ciel avec le cheval et leurs soutras. Assurément :

*Voie du vrai par le double neuf n'est point aisée,
 Passe des mystères exige volonté.
 Il faut chasser démons par le travail sur soi,
 Soutenir le retour de la juste vraie Loi.
 Ne croyez pas les soutras d'accès facile :
 Il en a coûté au saint moine bien des périls.
 La Triple union¹ a toujours été subtile :
 La réussite de l'élixir tient à un fil!*

C'est avec alarme que Tripitaka sentit ses pieds fouler la terre ferme, tandis que Porcet riait aux éclats : « Bien! Parfait! Le cas de le dire : *Qui veut gagner du temps en perd!*

— Parfait!» lui fit écho Sablet, « puisqu'ils sont allés si vite, c'est sans doute qu'ils veulent nous laisser un peu de repos par ici.

— Comme dit le proverbe», ajouta Singet : « *Dix jours à rester assis sur le banc de sable pour neuf bancs traversés en un seul jour.*

— Cessez de discuter, vous trois !» coupa Tripitaka, « voyez plutôt où nous sommes.

— C'est ici!» s'exclama Sablet après avoir regardé tout autour, « c'est ici! Maître, écoutez donc le bruit de l'eau!

— Je suppose que le bruit de l'eau te rappelle la maison natale, insinua le Novice.

— Son pays natal est le fleuve des Sables-Mouvants, précisa Porcet.

— Mais non!» répliqua Sablet, « nous sommes sur le fleuve qui communique avec le ciel.

— O disciples! Observez attentivement pour savoir sur quelle rive nous sommes.»

Singet se lança d'un bond dans les airs et, se servant de la main comme d'une visière, redescendit après avoir regardé avec soin : « Maître, c'est le rivage occidental du fleuve.

— Cela me revient à la mémoire : le domaine des Chen se trouve sur la rive orientale. L'année où nous y étions, ils nous étaient si reconnaissants d'avoir sauvé leur fils et leur fille qu'ils voulaient construire un bateau pour nous raccompagner². Une tortue blanche s'est fort heureusement chargée de la traversée. Je me souviens qu'il n'y avait pas la moindre trace de foyers humains sur la rive occidentale. Que faire cette fois?

— Ce genre de mauvais tours, je me disais que seuls

les simples mortels en étaient capables», grommelait Porcet, «mais des *vajrapani* au service du Bouddha, c'est un peu fort! Alors qu'ils avaient l'ordre, du Bouddha lui-même, de nous ramener à l'Est, nous laisser choix à mi-chemin! Nous voilà dans de beaux draps! Comment traverser?»

— Arrête de maugréer, frérot», rétorqua Sablet, «notre maître a maintenant obtenu la Voie, il a laissé son enveloppe charnelle au passage de Touche-Nuages et ne saurait cette fois s'enfoncer dans l'eau. Demandons au frangin de s'y mettre avec nous deux pour transporter le Maître de l'autre côté par les airs.

— Impossible!» répondit Singet en riant sous cape, «impossible!»

Vous vous demandez pourquoi? S'il avait été possible d'user de ce pouvoir magique et de lui révéler l'abscons mystère de la lévitation, maître et disciples n'auraient eu qu'à franchir ainsi mille et une rivières. Or, Singet savait fort bien que le moine chinois n'avait pas encore complété le chiffre de neuf fois neuf, qu'il lui restait une dernière épreuve à subir et que c'était la raison pour laquelle ils se trouvaient retenus à cet endroit.

Tout en discutant avec vivacité, maître et disciples marchaient avec lenteur et furent bientôt au bord de l'eau où, soudain, ils entendirent appeler : «Saint moine chinois, par ici, par ici, saint moine chinois!»

Les quatre pèlerins dressèrent la tête, alarmés, car il n'y avait ni bateau ni trace de présence humaine : c'était une grosse tortue blanche au crâne pelé qui appelait en tendant le cou : «Vous voilà enfin de retour, cher maître! Il y a tant d'années que je vous attends.

— Chère vieille tortue», répondit Singet en souriant, «voilà que l'on se retrouve après t'avoir mis à contribution il y a des années.»

Tripitaka, Porcet et Sablet en étaient infiniment heureux.

«Si tu veux vraiment nous rendre service», reprit Singet, «monte sur le bord, chère vieille tortue.»

Elle grimpa hors de l'eau d'un bond. Singet leur cria de hisser le cheval sur la carapace. Porcet retourna s'accroupir près de la queue du cheval. Tripitaka se tenait à la gauche du cou et Sablet à la droite. Un pied sur la tête et l'autre sur la nuque, Singet lui cria : «En avant, et sans basculer!»



La tortue écarte ses quatre pattes et progressa sur l'eau comme en terrain plat.

La tortue écarta ses quatre pattes et progressa sur l'eau comme en terrain plat, droit en direction de la rive orientale, les quatre pèlerins et le cheval sur le dos. Vraiment le cas de dire :

*Le mystère profond de la non-dualité¹
Révèle homme et ciel, les démons chassés.
Enfin se montre le visage authentique,
Toutes causes complètes en un corps unique.
Va, viens, si tu te tiens aux trois véhicules²,
L'élixir neuf fois viré³, à ton gré circule!
Porte ton ballot, canne en l'air, et tais-toi,
Trop heureux de revoir la vieille tortue!*

Les portant sur son dos, la tortue foulait les flots. Elle avançait ainsi la plus grande partie de la journée. Ce n'est que vers le soir, comme on s'approchait de la rive orientale, qu'elle demanda tout à coup :

« Cher maître, la dernière fois, je vous avais prié de poser pour moi la question, quand vous seriez au paradis de l'Ouest, en présence du Bouddha, au sujet de ma conversion et des années qui me restent à vivre. L'avez-vous fait? »

Or, une fois son bain pris au temple de la Vérité-de-Jade du paradis de l'Ouest, son corps charnel abandonné au passage de Touche-Nuages, et le mont des Vautours gravi, le Vénérable avait eu l'esprit si absorbé par le soin de saluer le Bouddha et son entourage de saints moines et *bodhisattva* qu'il ne s'était plus soucié de rien, si ce n'est de la quête des Écritures. Aussi avait-il négligé de s'enquérir de la longévité de la tortue : il ne savait que répondre et, comme il n'osait lui dire n'importe quoi ni ne voulait mentir, il restait muet. La vieille tortue comprit qu'il n'en avait rien fait et, d'une secousse, se glissa vers le fond, précipitant dans les flots les quatre pèlerins, ainsi que le cheval et les soutras.

Aïe! Encore heureux que Tripitaka eût abandonné son enveloppe mortelle et obtenu la Voie : sinon, il aurait coulé jusqu'au fond. Une chance aussi que le cheval fût un dragon. Porcet et Sablet savaient nager. Avec un large sourire, Singet fit la démonstration de ses grands pouvoirs magiques en repêchant le moine chinois et le déposant sur la bonne rive. Les sacs de soutras, les vêtements et la selle étaient trempés.

Maître et disciples venaient de regagner la rive et rangeaient leurs affaires lorsque s'éleva une violente tempête, obscurcissant le ciel, faisant rouler les pierres et voler le sable, dans le fracas du tonnerre et les zébrures des éclairs.

*Un coup de vent
À culbuter le ciel et la terre.
Un coup de tonnerre
À faire trembler montagnes et rivières.*

*Un éclair
Feu volant qui déchire les nuages.
Un ciel entier de brouillard
Recouvre la terre entière.*

Le vent rugit, le tonnerre gronde, les éclairs zèbrent de rouge le ciel noyé de brumes.

La bourrasque jette au visage sable et poussière, le tonnerre alarme tigres et léopards qui se cachent, les éclairs plongent dans la panique les oiseaux qui craquettent, tandis que les arbres disparaissent dans le brouillard.

Le vent soulève les flots du fleuve qui communique avec le ciel, le tonnerre terrifie les dragons et poissons du fleuve, les éclairs l'illuminent de part en part, le brouillard en estompe les rivages.

Quel vent! À renverser rochers, pins et bambous des sommets!

Quel tonnerre! À faire trembler les plus puissants!

Quels éclairs! Serpents d'or qui courent à travers le ciel, illuminant les étendues sauvages.

Quel brouillard! À obscurcir l'espace et couvrir les neuf cieux!

Terrifié, Tripitaka retenait de tout son poids les sacs de soutras, tandis que Sablet pesait sur son chargement et que Porcet tenait ferme la bride du cheval blanc. Singet faisait des moulinets de sa trique de fer tenue des deux mains, protégeant sa gauche et sa droite.

La tempête était un signal des créatures des ténèbres qui cherchaient à s'emparer des Écritures que les pèlerins avaient obtenues. Elle fit rage toute la nuit, ne s'apaisant qu'à l'aube. Complètement trempé, le Vénérable, tremblant de tous ses membres, s'écria : « Conscient-de-la-Vacuité, qu'est-ce qui se passe? »

— Maître, vous n'en comprenez donc pas les dessous? » rétorqua Singet, pantelant, « en vous assurant la protection qui vous a permis d'obtenir les soutras, nous avons accompli un exploit qui arrache au ciel et à la terre leur pouvoir de transformation : il vous donne une durée

égale à celle de l'univers, des lumières aussi intenses que celles du soleil et de la lune, la longévité d'un printemps perpétuel et un corps dharmique¹ imputrescible. C'est chose intolérable au ciel et à la terre; elle provoque la jalousie des dieux et des diables qui voudraient bien vous les arracher, mais d'une part les soutras sont trempés, d'autre part ils sont protégés par votre corps dharmique : tonnerre, foudre ou brouillard ne sauraient les atteindre. De plus, la trique maniée par votre vieux Singet vous a protégé parce que de la nature du Yang pur. Maintenant que l'aube se lève, le souffle du Yang est à nouveau en ascendant : ils ne peuvent plus vous les prendre.»

Comprenant enfin ce qui leur arrivait, Tripitaka, Porcet et Sablet le remercièrent chacun profusément. Comme le soleil montait dans le ciel, ils transportèrent les soutras en haut de la falaise et ouvrirent les sacs pour les sécher. Les rochers sur lesquels ils étendirent les textes sont encore là. Ils mirent leurs vêtements et chaussures à sécher à côté, les uns se tenant debout, les autres assis ou sautilant.

*Pur Yang qui aime se tourner vers le soleil
Tient en respect démons de la nuit sans pareil.
Sachez qu'à l'eau soumises les Écritures
Ne craignent ni vent, ni foudre ni brûlure.
Dès lors ils atteindront, sereins, le juste éveillé².
Vers les immortels, en paix, ils appareillent.
Là où la trace des soutras séchés demeure,
Jamais plus ne reviendront démons de l'horreur.*

Comme les quatre pèlerins examinaient les textes et les mettaient à sécher un à un, plusieurs pêcheurs vinrent à passer et, levant la tête, les aperçurent. L'un d'entre eux les reconnut : «Est-ce que le vénérable Maître ne serait pas celui qui a passé le fleuve il y a des années en quête des Écritures au paradis de l'Ouest?»

— Exact», répondit Porcet, «d'où viens-tu? Comment nous as-tu reconnus?

— Je viens du domaine des Chen.

— Est-ce loin d'ici?

— C'est à vingt lis d'ici, en plein sud.

— Maître», proposa Porcet, «transportons donc les soutras là-bas pour les faire sécher. Ne serait-ce pas bien

mieux? Nous pourrions y loger, et y manger aussi. On pourrait leur demander d'amidonner les vêtements...

— Non», répliqua Tripitaka, «dès qu'ils auront séché ici, nous les ramasserons et gagnerons la route du retour.»

Les pêcheurs repartirent au sud et tombèrent sur Chen Cheng :

«Messire le Cadet, les maîtres qui s'étaient substitués à vos enfants en sacrifice il y a des années sont de retour.

— Où les avez-vous vus?

— Ils sont tous sur les rochers là-bas, occupés à sécher des soutras.»

Chen Cheng accourut les voir avec quelques métayers et, lorsqu'il les eut rejoints, s'agenouilla et leur dit : «Maintenant que vous revenez avec les Écritures et que votre mission est accomplie, messeigneurs, pourquoi vous attarder ici au lieu de passer chez moi? Vite, je vous en prie, venez jusqu'à notre humble chaumière.

— Nous irons avec vous quand les soutras seront secs, répondit Singet.

— Comment se fait-il que vos livres et vêtements soient mouillés?

— Nous étions passés à l'ouest du fleuve grâce à une tortue blanche, et cette année nous lui devons aussi d'être repassés à l'est. On s'approchait de la rive, quand elle m'a demandé si je m'étais enquis de la question de sa longévité auprès du Bouddha. Comme je n'en avais rien fait, elle a plongé. Voilà pourquoi nous sommes mouillés.» Et de conter par le menu ce qui s'était passé.

Chen Cheng suppliait avec tant d'insistance que Tripitaka dut se résigner à ranger les rouleaux. Il ne s'était pas aperçu que plusieurs textes du soutra de la vie du Bouddha¹ étaient restés collés à la surface rocheuse, si bien qu'il en déchira la fin. C'est pourquoi le texte est incomplet, tandis que le rocher garde des traces d'écriture.

«C'est de notre faute», se désolait Tripitaka, «nous aurions dû faire plus attention.

— Mais non, pas à cela», rétorqua en riant Singet, «le ciel et la terre ne sont pas complets non plus. Si le soutra s'est déchiré, alors qu'il était parfaitement entier, c'est que le profond mystère de l'incomplétude le voulait ainsi. Que pouvait y faire force ou volonté humaine?»

Quand ils eurent fini de ranger, maître et disciples se rendirent au domaine en compagnie de Chen Cheng.

La nouvelle de leur arrivée se répandant d'une bouche à dix oreilles, et de dix à cent, tous les habitants du domaine, jeunes et vieux, allèrent à leur rencontre. Dès qu'il en fut averti, Chen Qing fit dresser une table d'offrandes à sa porte pour les accueillir et ordonna à la fanfare de jouer. Ils arrivèrent peu après. À la tête de toute la maisonnée, Chen Qing sortit les saluer et leur exprimer sa gratitude d'avoir sauvé naguère ses enfants. Il donna ensuite des ordres pour que l'on s'occupât du thé et leur servit un repas maigre.

Depuis qu'il avait partagé les mets divins de Bouddha, le patriarche, et quitté son enveloppe charnelle pour devenir bouddha, Tripitaka n'avait plus aucune envie de nourritures terrestres. Il fallut l'insistance obstinée des deux vieillards pour qu'il consentît à céder par pure déférence.

Singet, qui n'avait jamais apprécié les plats cuisinés, déclara à son tour : « J'ai assez ! »

Sablet ne mangea pas non plus grand-chose. Même Porcet ne se ressemblait plus : il posa son bol.

« Pas d'appétit, idiot ? lui lança le Novice.

— Je ne comprends pas pourquoi ; je me sens soudain l'estomac tout faible. »

Le repas desservi, on reprit les questions sur le déroulement de la quête. Après avoir exposé en détail comment il avait abandonné son enveloppe mortelle à la traversée de Touche-Nuages après le bain au temple de la Vérité-de-Jade, comment il avait été reçu par le Bouddha à son arrivée au monastère de Coup-de-Tonnerre, comment, après le repas à la tour précieuse, on devait lui remettre les soutras dans le pavillon, mais comment, faute d'avoir donné suite à l'exigence de cadeau, il leur avait été livré des soutras sans écriture, comment ils avaient enfin obtenu le nombre formant un canon après être revenus se plaindre auprès du Bouddha, comment la tortue blanche avait plongé et comment les démons avaient cherché à les leur arracher, bref, à l'issue de ce récit circonstancié, Tripitaka voulut prendre congé.

Mais comment les deux anciens et la famille tout entière auraient-ils pu consentir à le laisser repartir ? « Faute de pouvoir nous acquitter mieux de la profonde gratitude que nous vous devons pour avoir sauvé notre fils et notre fille,

nous avons élevé un sanctuaire, appelé de "Sauvetage-de-la-Vie", où nous n'avons cessé d'offrir un culte.»

Puis on appela les enfants auxquels s'étaient substitués Singet et Porcet, Protégé-de-Guan¹ et Pleine-Charge-d'Or : ils se prosternèrent pour exprimer leur gratitude. On les invita ensuite à visiter le sanctuaire qui leur était dédié.

Après avoir rangé les sacs de soutras devant la grande salle familiale, Tripitaka leur récita un rouleau du soutra de la Permanence sacrée.

Quand ils arrivèrent au sanctuaire, ils découvrirent que la famille Chen y avait disposé un banquet. À peine s'étaient-ils assis que l'on vint à nouveau les inviter. Le temps de lever les baguettes, encore une autre invitation ! Une succession ininterrompue à laquelle il devenait impossible de faire droit. Tripitaka n'osait rien refuser par souci de manifester ses bonnes intentions. Le sanctuaire était un bel ensemble de bâtiments :

Lisse poudre rouge à l'entrée, grâce aux efforts des donateurs, puis se dressent tour et terrasse, que deux ailes nouvelles mettent en valeur : cadres et vantaux vermillon, le trésor de sept étages est finement ajouré. Des effluves parfumés flottent jusqu'aux nuées ; une pure lumière emplît l'espace.

Les tendres cyprès ont encore besoin d'abondants arrosages ; quelques pins altiers formeront un bosquet. Une eau vive cascade vers le fleuve qui communique avec le ciel, s'appuyant sur une haute falaise. L'étagement des chaînes de montagnes s'en va rejoindre le dragon de la terre.

La visite terminée, Tripitaka monta dans la haute tour où se trouvaient en effet leurs statues, à tous quatre. À leur vue, Porcet tira Singet à part : « Ton portrait est très ressemblant.

— Le tien aussi », ajouta Sablet, « celui du Maître est un peu flatté.

— Il est parfait », rétorqua Tripitaka, « tout à fait bien. »

Ils redescendirent et trouvèrent sous la galerie, derrière la salle, un banquet qui les attendait.

« Qu'est devenu le temple d'autrefois, dédié au grand roi ? demanda Tripitaka.

— Il a été démoli cette année-là », répliquèrent les anciens, « depuis que ce sanctuaire a été érigé, nous avons joui d'abondantes récoltes chaque année, cela grâce à la bénéfique protection de Vos Seigneuries.

— C'est le Ciel qui vous les a accordées. Nous n'y sommes pour rien», rétorqua en riant Singet, «mais après votre départ, nous protégerons toutes les familles du domaine, de façon à vous assurer une nombreuse descendance, la multiplication des six animaux domestiques¹, des pluies et brises opportunes année après année.»

Tous de se prosterner et remercier.

Ils s'aperçurent alors qu'une foule innombrable faisait la queue pour leur offrir fruits et nourriture maigre.

«C'est bien ma veine!» s'esclaffait Porcet, «du temps où j'avais un solide appétit, personne ne m'a invité plus de dix fois de suite. Maintenant que je n'en peux plus, c'est une succession sans fin!»

Il se força malgré tout à vider huit ou neuf plats de légumes et, en dépit du délabrement de son estomac, dévora vingt à trente boules de pain.

Ils avaient beau être plus que rassasiés, les gens continuaient à venir les inviter.

«Nous sommes vraiment confus de tant de marques d'affection», leur répétait Tripitaka, «mais pour ce soir, je vous en prie, arrêtons-nous. À demain matin!»

La nuit était déjà avancée. N'osant même pour un moment quitter les précieux soutras, Tripitaka s'installa en posture de méditation au pied de la tour pour les mieux surveiller. Aux approches de la troisième veille², il murmura à l'adresse de Singet : «Les gens d'ici savent que nous avons obtenu la Voie et que notre entreprise est accomplie. Comme dit le vieil adage : *L'homme vrai ne se montre, qui se montre n'est point l'homme vrai*. Je crains qu'à nous laisser engluier ici, nous ne compromettons l'essentiel.

— Vous avez raison, maître. Profitons de ce moment de la nuit où chacun est profondément endormi pour nous esquiver discrètement.»

Même Porcet était conscient de cette nécessité, que Sablet comprenait fort bien. Il n'était pas jusqu'au cheval blanc qui ne semblât capable de deviner leurs pensées.

Ils se levèrent, chargèrent silencieusement la monture, mirent les palanches à l'épaule et se dirigèrent par la galerie, vers la sortie. Ils trouvèrent les portails cadénassés. Singet usa de magie pour ouvrir successivement le second et le grand : ils sortaient, cherchant la route qui menait à l'Est, lorsque retentirent dans les airs les appels des huit *vajrapani* : «Holà! les fuyards, suivez-nous!»



«Hold! les fuyards, suivez-nous!»

Le Vénérable se sentit emporté dans un tourbillon de brise parfumée qui le soulevait dans l'espace.

Le cas de dire :

*L'élixir formé, tu connaîtras ton visage premier;
Tu peux saluer ton souverain, le corps plein de santé.*

Si vous ne savez en fin de compte comment il lui fut donné de voir l'empereur des Tang, écoutez donc la séance qui suit.

CHAPITRE C

OÙ LES CINQ S'EN RETOURNENT D'UNE TRAITE
AUX TERRES DE L'EST
ET DEVIENNENT «SAINTS» VÉRITABLES
PAR L'ACHÈVEMENT DU NIRVĀNA.

Laissons les quatre pèlerins, qui avaient abandonné leur corps charnel, s'élever en chevauchant le vent à la suite des *vajrapāni*, pour reparler de tous ces gens qui fréquentaient le sanctuaire du domaine des Chen. Quand l'aube se leva, ils revinrent offrir les fruits et mets qu'ils avaient préparés, mais, arrivés au pied de la tour, ils découvrirent que le moine chinois avait disparu. Les uns de s'interroger, les autres de chercher, tous en proie à la plus grande panique, ne sachant que faire sinon invoquer le Ciel et clamer leur désarroi.

«Laisser purement et simplement ces bouddhas vivants s'en aller!» se lamentaient-ils.

Faute d'alternative, ils portèrent les offrandes en haut de la tour et y brûlèrent du papier; ils prirent désormais soin d'observer les quatre grands sacrifices et les vingt-quatre sacrifices mineurs de l'année. De plus, il ne s'écoulait de jour ni d'heure sans offrandes d'encens de la part de ceux qui sollicitaient guérison, sécurité, mariage ou descendance.

C'étaient



拖
德
郭
卓
然
錫

Ils furent bientôt en vue de la capitale, Chang'an.

*Brûle-parfum brûlant sans fin mille décades,
Lampes brillant sans arrêt dans les coupes de jade.*

Bref, revenons au huit grands gardiens porteurs de foudre qui, sur une seconde bourrasque, emportaient les quatre pèlerins vers les terres de l'Est. Ils furent bientôt en vue de la capitale, Chang'an.

Or, l'empereur Taizong avait accompagné hors de la cité le moine Tripitaka trois jours avant la pleine lune du neuvième mois de la treizième année de l'ère Contemplation-de-la-Vertu¹ : dès la seizième année, Sa Majesté avait chargé les officiers du ministère des travaux publics d'élever au-delà de la passe de Xi'an² la tour de l'Attente-des-Écritures. Chaque année, Taizong s'y rendait en personne, dans l'espoir d'y recevoir les soutras. Il y était précisément retourné ce jour-là, quand il vit le ciel s'embraser à l'ouest d'irisations de bon augure, tandis que des bouffées de brise parfumée parvenaient jusqu'à lui.

Les *vajrapani* s'étaient arrêtés dans les airs pour expliquer : « Saint moine, vous arrivez à la cité de Chang'an. Il ne nous est guère possible d'y descendre, car il serait à craindre qu'on ne nous reconnaisse, tant les gens d'ici sont fûtés. Singet le grand saint et ses deux compagnons feraient mieux de ne pas y aller non plus. Descendez seul remettre les Écritures à votre souverain et revenez immédiatement. Nous vous attendrons dans les nuées pour retourner rendre compte de la mission avec vous.

— Si appropriée que soit votre suggestion », objecta Singet, « comment voulez-vous que notre maître porte le chargement de soutras ? Il ne saurait même pas conduire le cheval ! Il est nécessaire de l'accompagner : prenez la peine d'attendre un instant dans les airs ; nous ne saurions nous attarder indûment.

— L'autre jour, Guanyin a fait valoir au Bouddha que l'aller-retour devrait s'effectuer en huit jours pour compléter le chiffre qui est celui du canon. Il y a maintenant plus de quatre jours que nous sommes partis. Nous craignons surtout que l'avidité de Porcet pour les richesses ne nous fasse dépasser le délai.

— Le Maître est devenu bouddha », rétorqua Porcet en riant, « j'espère le devenir moi aussi. Avide de biens terrestres ? Allons donc ! Grossiers personnages ! Attendez-

nous ici : dès que nous aurons remis les Écritures, nous repartirons avec vous.»

L'idiot mit la palanche à l'épaule, tandis que Sablet tirait le cheval et que Singet guidait Tripitaka. Ils abaissèrent leurs nuages et atterrirent près de la tour de l'Attente-des-Écritures.

Dès qu'ils les virent, Taizong et ses officiers descendirent de la tour les accueillir.

«Vous voilà, mon cher frère!»

Tripitaka s'inclina jusqu'à terre. Taizong le releva de ses mains et lui demanda : «Qui sont ces trois-là?»

— Ce sont des disciples que j'ai reçus en chemin.

— Sellez l'un des chevaux de ma voiture», ordonna l'empereur à ses officiers de service, «et priez mon frère de le monter. Je retourne avec lui à la Cour.»

Tripitaka le remercia de la grâce qu'il lui accordait et se mit en selle. Le grand saint le suivait de près en faisant tourner la trique cerclée d'or. Porcet et Sablet portaient les bagages et soutenaient l'autre cheval. Ils entrèrent tous à Chang'an à la suite du char impérial.

*Ce fut cette année-là un grand banquet
Auquel civils et militaires assistaient.
Au service des morts¹, celui qui prêcha la Loi,
À l'audience l'empereur en mission l'envoya,
Lettres de créance octroyées à Tripitaka,
Car aux cinq dynamies² s'accordent les soutras.
La destruction des démons durement forgée,
Il retourne à la cour, l'exploit achevé.*

Les quatre pèlerins entrèrent donc à la cour à la suite du char impérial : toute la ville les savait de retour.

Quant aux moines, jeunes et vieux, du monastère de Vaste-Bénédiction³ de Chang'an, où avait habité Tripitaka, ils eurent la surprise de découvrir que les quelques pins de l'entrée s'étaient tournés vers l'est.

«Étrange, étrange!» s'écriaient-ils, «le vent n'a pourtant pas soufflé cette nuit. Comment se fait-il que le bout de ces arbres soit à ce point tordu?»

L'un d'eux, un ancien disciple de Tripitaka, s'exclama : «Que l'on apporte vite nos vêtements de cérémonie : le Maître en quête des Écritures est arrivé!»

— Comment le sais-tu? lui demandaient les moines.

— L'année où le Maître était parti, ne nous avait-il pas

dit : «Trois, quatre ans ou six, sept ans après mon départ, observez le bout des branches de pin; quand il se tournera vers l'est, mon retour sera imminent»? Je le sais à cause de cela, car ce qu'a dit notre maître est saintes paroles de bouddha.»

Ils revêtirent aussitôt leur robe et sortirent. Quand ils atteignirent l'avenue de l'Ouest, le bruit s'en était déjà répandu : «L'homme qui était allé chercher les Écritures vient de rentrer. Sa Majesté, le Seigneur de dix mille années, l'a reçu et amené en ville.»

À cette nouvelle, les moines hâtèrent le pas et tombèrent sur le cortège impérial, dont ils n'osaient s'approcher. Ils le suivirent jusqu'à l'entrée du palais. Tripitaka mit pied à terre et tout le monde y pénétra. Il fit attendre debout au bas des marches le cheval-dragon, en compagnie de Singet, Porcet, Sablet et du chargement de soutras.

Taizong donna l'ordre de faire monter son «frère» et lui accorda l'insigne honneur de s'asseoir auprès de lui. Tripitaka renouvela ses remerciements pour la grâce qu'il lui accordait, et demanda que les rouleaux lui soient apportés. Le Novice prit les sacs et les passa à l'officier de service proche qui les présenta à l'empereur.

«Quel en est le nombre? Comment les avez-vous obtenus? demanda-t-il.

— Quand nous sommes arrivés au mont des Vautours, nous avons été reçus par Bouddha, le patriarche, qui a eu la bonté de charger Ananda et Kâsyapa de nous offrir un repas maigre et de nous remettre les Écritures. Mais nous ne leur avons pas préparé de cadeau. Comme nous reparitions vers l'est, après avoir remercié le Bouddha, un vent démoniaque emporta les soutras. Fort heureusement, les pouvoirs divins de mon jeune disciple lui ont permis de les rattraper, mais les livres avaient été jetés en désordre. C'est alors que nous nous sommes aperçus, en les ouvrant, qu'ils étaient vierges de tout signe écrit. Quel choc! Je suis retourné implorer le Bouddha, qui m'a dit : «Lorsque ces soutras furent achevés, quelques saints moines mendiants étaient descendus les réciter chez Zhao l'Ancien de Srâvastî pour la délivrance des trépassés et la protection de la famille; ils ne lui avaient demandé pour le service que la valeur de trente-trois pintes de riz en poudre d'or : c'est trop bon marché pour assurer la subsistance de leurs

descendants”, avait conclu le Bouddha. Celui-ci était donc au courant de l'exigence de ses deux respectés disciples : il m'a fallu leur donner le bol en or que Votre Majesté m'avait offert pour obtenir les soutras authentiques avec des lettres écrites dessus. Il y a trente-cinq ouvrages, représentés par un nombre variable de rouleaux choisis par les deux disciples, au total cinq mille quarante-huit. Tel est sans doute le chiffre de ce qui constitue un canon.»

Fort aise de ces explications, Taizong ordonna au service des banquets de faire ouvrir le pavillon de l'Est pour un grand festin d'action de grâces. Puis, remarquant tout à coup les trois disciples qui se tenaient au pied du trône, il demanda, frappé par leurs étranges visages : « Vos éminents disciples me paraissent en effet venir de pays étrangers.

— L'aîné», précisa le Vénérable en se prosternant, « se nomme Singet, en religion Conscient-de-la-Vacuité; nous l'appelons aussi “le Novice”. Il est originaire de la grotte au Rideau-Torrentiel de la montagne de Fleurs et Fruits du pays d'Aolai dans le continent de l'Est. Le Bouddha l'avait enfermé dans le coffre de pierre qui est sous le mont des Deux-Frontières, aux marches de l'Ouest, pour avoir provoqué de graves perturbations aux palais du ciel, il y a cinq cents ans. Grâce aux exhortations de Guanyin, il était prêt à se convertir. C'est moi qui ai opéré son salut en arrivant là-bas; je dois beaucoup à sa protection. Mon second disciple se nomme Porcet, en religion Conscient-de-ses-Capacités; nous l'appelons volontiers “Huit-Défenses”. Il est originaire de la grotte de la Passerelle-des-Nuages dans les monts Fuling. Comme il se livrait à des agissements démoniaques au domaine de Gao l'Ancien dans le territoire du Tibet¹, il a bénéficié des exhortations au bien de Guanyin et j'ai réussi à le prendre comme disciple grâce au Novice. Il a eu la force de porter les bagages pendant tout le voyage et n'a pas son pareil pour traverser les eaux. Mon troisième disciple s'appelle Sablet, en religion Conscient-de-la-Pureté; à l'origine, c'était une créature maléfique du fleuve des Sables-Mouvants; c'est encore Guanyin qui l'a poussé à embrasser notre doctrine et devenir moine. Le cheval n'est pas celui que Votre Majesté m'avait offert.

— Comment cela? » s'étonna Taizong, « sa robe est tout à fait la même.

— Comme je traversais le torrent de la Douleur-de-l'Aigle au mont du Serpent-Lové, votre cheval avait été dévoré par un dragon; grâce au Novice, qui avait interrogé Guanyin sur ses origines, nous avons su que c'était le fils du dragon des mers occidentales. Comme il était en faute, la *bodhisattva* est encore une fois intervenue pour lui accorder la possibilité de réparer en devenant ma monture. Il s'est alors transformé en cheval identique à celui qu'il avait englouti. C'est grâce à lui que j'ai pu franchir tant de sommets escarpés et passes périlleuses. À l'aller, je le chevauchais, au retour, il portait les soutras : je dois beaucoup à sa force et à son courage.»

À ce récit, Taizong ne tarissait pas d'éloges.

«Cette longue traversée vers l'Ouest représente quelle distance, en fin de compte? demanda-t-il encore.

— Je me souviens que, selon Guanyin, elle totalise cent huit mille lis, mais je n'en ai pas fait le calcul moi-même. Tout ce que je sais, c'est que nous sommes passés par quatorze périodes de froidures et chaleurs; c'étaient montagnes jour après jour, immenses forêts et vastes étendues d'eau. Nous avons traversé maints royaumes, comme l'attestent les sceaux et visas, qui sont au complet. Mes disciples, veuillez présenter le document de voyage à l'inspection de Sa Majesté!»

Ils le tendirent sur-le-champ à Taizong, qui lut : *Délivré trois jours avant la pleine lune du neuvième mois de la treizième année de l'ère Contemplation-de-la-Vertu*. «Une longue et dure traversée», fit observer l'empereur en souriant, «nous sommes maintenant en l'an 27 de la même ère.»

On trouvait sur le document les sceaux du pays des Éléphants-Sacrés, du royaume de Coq-Corbeau, de celui de Char-Tard, du pays des femmes des Liang de l'Ouest, du royaume de Jisai, de celui de Pourpre-Violet, de celui de Chameau-Lion, du royaume de Bhiḥṣu, de celui de Destruction-de-la-Loi, outre les sceaux des préfectures de Fengxian, de Yuhua et d'Or-Égal. Lorsqu'il eut fini de les examiner, Taizong rangea le document.

Bientôt, l'officier de service vint les prier de se joindre au banquet. L'empereur descendit du trône en tenant par la main Tripitaka. Il lui posa une nouvelle question : «Est-ce que vos éminents disciples sont capables d'observer l'étiquette?

— Mes humbles disciples sont tous, à l'origine, des

monstres sortis de villages de montagne ou d'étendues sauvages, qui n'ont pas eu l'occasion de se familiariser avec les règles du rituel de la cour sacrée de Chine. J'ose espérer que Votre Majesté le leur pardonnera.

— Je ne leur en voudrai pas», répliqua Taizong en souriant, «ils sont excusés et invités à participer au banquet du pavillon de l'Est.»

Tripitaka remercia Sa Majesté de ses bontés et leur fit signe à tous trois. À leur entrée dans la salle, ils se rendirent compte que le grand empire de la Chine ne pouvait, en effet, se comparer à nul autre :

Broderies de vives couleurs pendent aux portes ; le sol est couvert de tapis rouges. De lourds et rares parfums embaument la fraîcheur de mets recherchés. Les tasses sont d'ambre, les coupes de cristal, filigranées d'or et serties de jade. Les plats sont d'or jaune et les bols de jade blanc, aux décors gravés en relief.

Navets tendres, taros enrobés de sucre, superbes champignons doux, algues merveilleuses, auxquels s'ajoutent des assiettées de pousses de bambou épicées au gingembre et plusieurs portions de mauve au miel. Il y avait aussi du gluten de blé aux feuilles de cedrela¹, des birnéoles² aux peaux de fromage de soja, des fongères de diverses sortes, en poudre et séchées, des radis au poivre, des lamelles de potiron à la moutarde. Passe encore pour ces quelques plats de légumes : maintes sortes de fruits rares sont des plus extraordinaires. Noix et galettes de kakis secs, longanes et litchis, marrons de Xuanzhou³, jujubes du Shandong, gingéko du Sud⁴ et poire en forme de tête de lièvre⁵, noisettes, pignons de pin, graines de lotus, raisins géants, noix de torreya, graines de melon, châtaignes d'eau, olives de Chine⁶, pommes vertes et d'api⁷, fruits des sables⁸, sagittaires⁹, tendres racines de lotus, pruneaux et arbouses, rien ne manquait.

À cela s'ajoutent pâtisseries au miel et au beurre, vins onctueux et thés odorants, et bien d'autres étranges saveurs.

La description ne saurait épuiser les mille délicatesses offertes, par lesquelles le grand empire fleuri de la Chine diffère des barbares de l'Ouest.

Le Maître, ses trois disciples et les officiers civils et militaires prirent rang à la gauche et à la droite de l'empereur Taizong, assis au milieu. Chants et danses se succédaient avec solennité. Une journée dont ils jouirent pleinement, assurément :

*Assemblée en splendeur digne de Tang et Yu¹⁰,
Bénie par les vrais soutras enfin obtenus,
La prospérité pour tous les temps répandue,
Car lumière du Bouddha éclaire l'élus.*

Comme le soir tombait, chacun remercia l'empereur de la grâce qu'il lui avait accordée et les convives se dispersèrent. Taizong rentra au palais et les officiers retournèrent dans leur résidence. Au monastère de Vaste-Bénédiction, les moines accueillirent Tripitaka en se prosternant. Ils lui annoncèrent dès son entrée : « Maître, les arbres se sont ce matin soudain tournés vers l'est. Nous nous sommes alors souvenus de vos paroles et sommes sortis de la ville vous accueillir. Vous étiez en effet arrivé!»

Le Vénérable ne se contenait plus de joie, tandis qu'il se dirigeait vers la cellule du supérieur. Cette fois, Porcet ne se mit pas à réclamer thé et riz ou à faire du raffut. Singet et Sablet observaient une attitude grave et réservée : c'est qu'ils avaient naturellement trouvé calme et paix, maintenant qu'ils avaient obtenu le fruit de la Voie. Ils allèrent se coucher.

Le lendemain matin, Taizong tint audience et fit la déclaration suivante : « Nous n'avons pas dormi de la nuit en pensant à l'exploit de Notre frère, si grand, si lourd de conséquences que rien ne saurait l'en récompenser. Il Nous est venu aux lèvres quelques phrases d'un grossier discours, faible expression de Notre reconnaissance, mais elles ne sont pas encore couchées par écrit. Faites venir un officier du Secrétariat impérial¹, que je les lui dicte une à une. »

En voici le texte² :

Nous savons que les deux principes³ comportent des images qui se manifestent entre le ciel qui couvre et la terre qui supporte, afin de contenir la vie, tandis que les quatre saisons, sans formes visibles, entraînent la transformation de toutes choses par l'action cachée du froid et du chaud.

C'est pourquoi l'examen du ciel et l'observation de la terre permettent aux ignorants d'en comprendre l'origine, alors que les sages en pénètrent rarement la combinaison, même si le Yin leur est clair et le Yang profondément connu. Le ciel et la terre, qui englobent le Yin et le Yang, sont faciles à comprendre parce qu'ils comportent des images. Le Yin et le Yang qui se trouvent dans le ciel et la terre sont difficiles à pénétrer, parce que sans formes visibles.

C'est pourquoi, par la connaissance de la manifestation possible de l'image, même le plus stupide ne sera pas troublé. Mais l'invisibilité des formes cachées égare jusqu'au plus savant.

À combien plus forte raison la Voie du Bouddha, qui exalte la

vacuité, montre l'obscur et maîtrise le silence afin de secourir les êtres de toute catégorie et dominer les dix orient¹. L'efficace de son prestige, la force de ses pouvoirs sont sans égal; dans sa grandeur elle englobe l'univers, dans sa finesse elle est moins que le micron. Sans mort ni naissance, elle est sans âge et traverse les milliers de kalpa². Cachée ou manifeste, elle véhicule mille bénédictions qui n'ont cessé de croître jusqu'à nos jours. Voie merveilleuse qui cristallise les mystères : nul de ceux qui la suivent n'en connaît les limites. La Loi coule, imbibée de silence : qui, de ceux qui s'y penchent, peut en deviner la source? C'est pourquoi, comment les stupides et grossiers mortels pourraient-ils s'y plonger sans doute ni confusion?

L'éminente doctrine a, toutefois, prit son essor à partir des terres de l'Ouest. Elle est passée à la cour des Han par un rêve éclatant³ qui illumine les territoires de l'Est et y verse le flot de la compassion. Dans les temps anciens, à l'époque où formes et traces étaient distinctes, avant même que ses paroles se soient diffusées, le monde était transformé. Alors qu'il se montrait et se retirait, les gens se tournaient vers la vertu et savaient l'honorer.

Mais, lorsque son ombre obscurcie regagna la vérité du nirvâna, s'éloignant du monde, il n'éclaira plus le chiliocosme, l'or des statues cachant son visage doré. C'est en vain que de magnifiques portraits représentèrent ses caractéristiques, au nombre de quatre fois huit⁴. C'est alors que ses subtiles paroles se répandirent au loin pour sauver hommes et bêtes des trois chemins de perdition⁵. L'enseignement qu'Il avait laissé fut diffusé pour guider les êtres vers les dix étapes du salut⁶.

Le Bouddha dispose d'Écritures que l'on peut répartir entre le Grand et le Petit Véhicule. Il y a de plus la Loi, la transmission de l'erreur et l'art de magie, correct ou pervers.

Notre moine, le Maître de la Loi Xuanzang, est un guide et chef de l'école bouddhique. Attentif et intelligent dès l'enfance, il avait compris de bonne heure la triple vacuité⁷. Grandissant en pureté spirituelle, il avait commencé par la conduite qui suppose quatre sortes de patience⁸. La brise dans les pins, le reflet de la lune sur l'eau ne se comparent à la pureté de sa personne, ni à son rayonnement la rosée des immortels ou l'éclat de la perle.

C'est pourquoi sa sagesse dépasse le relationnel, son esprit sonde l'informe. Il a transcendé de si haut les impuretés des six sens qu'il en embaume tous les âges. Le mental concentré sur la sphère intérieure, il se désolait de la déformation de la juste Loi. Ses pensées posées à la porte des mystères, il déplorait les erreurs dans les textes les plus approfondis. Il voulait remettre ordre à l'argumentation afin de répandre ce qu'il avait appris, élaguer le faux et poursuivre le vrai

pour ouvrir la bonne voie à ses successeurs. C'est la raison pour laquelle son cœur et son esprit le portaient vers la terre pure et une pieuse pérégrination dans les territoires de l'Ouest.

Bravant de lointains périls, il partit avec sa canne pour seul compagnon. La neige accumulée à l'aube, soulevée par le vent, lui cachait le terrain; le soir, d'effroyables tempêtes de sable lui cachèrent le ciel et son chemin. Il lui fallut franchir mille lieues de montagnes et fleuves, à travers la fumée et le brouillard, braver la pluie et le gel par les plus grands froids et les pires chaleurs. Mais les plus dures épreuves lui étaient légères tant était grande son ardeur à parvenir au but.

Il parcourut l'univers occidental quatorze années durant, traversant toutes ces contrées étrangères dans sa quête de la juste doctrine. Il visita les lieux saints¹, se nourrissant d'errances. Au parc des Gazelles² et au pic des Vautours, il contempla d'étranges merveilles. Il reçut les paroles ultimes des saints d'autrefois et la doctrine authentique des sages les plus éminents, explorant la porte des sublimes merveilles et pénétrant les plus abscons mystères. Le champ de son mental offre un libre parcours à la Voie des trois véhicules et des six commandements. Le texte des cent coffrets du canon tout entier coule de ses lèvres comme les flots de l'océan.

Les pays qu'il a parcourus sont innombrables, mais les soutras qu'il a rapportés forment un chiffre fini. Il obtint en tout trente-cinq ouvrages capitaux du Grand Véhicule, totalisant cinq mille quarante-huit rouleaux, à traduire et propager en Chine : mérite insurpassable d'avoir conduit les nuages de compassion de l'extrémité de l'Ouest pour arroser des ondées de la Loi ce coin perdu de l'Orient. La sainte doctrine, lacunaire, est à nouveau complète. La multitude pécheresse retrouve le bonheur. Une eau rédemptrice a éteint les flammes de la maison en feu et tiré l'humanité de l'égarement. Les flots turbides traversés de ce rayon d'or, tous parviendront à l'autre rive.

Car il faut savoir que la chute résulte de l'accumulation de causes mauvaises, tandis que le bien est facteur d'ascension. L'homme en est seul responsable par ses actes. Ainsi le cannelier qui pousse sur un haut sommet : pour produire des fleurs, il lui faut nuages et rosée; ainsi le lotus qui sort de la mare : la poussière ambiante ne saurait souiller ses feuilles. Ce n'est pas que la nature du lotus soit pure en soi ou que la substance même du cannelier soit chaste. C'est la hauteur de sa position qui le rend indifférent aux choses mesquines. C'est parce qu'il dépend de ce qui est propre et pur que le lotus ne se laisse atteindre par ce qui est sale.

Si les plantes sans conscience arrivent au bien par l'accumulation du bien, combien plus ceux qui ont la connaissance des relations humaines! Ne chercheront-ils pas volontiers le bonheur par d'heureux facteurs?

Puissent les Écritures authentiques se répandre et répandre indéfiniment leurs bienfaits comme le soleil et la lune! Puissent ces bienfaits s'étendre et durer aussi longtemps, aussi largement que le ciel et la terre!

La rédaction terminée, le saint moine fut convoqué. Le Vénérable attendait à la porte de pouvoir exprimer sa gratitude. Il entra aussitôt et commença par exécuter le cérémonial de la prosternation. Taizong le fit prier de monter près du trône et lui tendit le texte. Quand le Vénérable en eut achevé la lecture, il remercia de nouveau :

«Le style de Votre Majesté est d'une antique élévation et l'argument d'un goût subtil et profond. Mais j'aimerais connaître le titre de la composition.

— Elle m'est venue aux lèvres pendant la nuit, dans l'intention de vous exprimer Notre gratitude, mon cher frère. Je l'ai intitulée *Préface à la sainte doctrine*¹, mais je ne sais si vous le trouvez bon.»

Le Vénérable se prosterna et se confondit en remerciements. Taizong reprit la parole :

«Nos talents sont la honte des tables de jade², Nos paroles nous remplissent de confusion comparées aux inscriptions sur bronze et sur pierre. Quant aux classiques ésotériques, notre ignorance est pire encore. Ce texte composé oralement est vraiment d'une grande maladresse, élaboussures d'encre sur des tablettes d'or, brisures de tuiles dans une forêt de perles. À y réfléchir humblement, Nous nous sentons couvert de honte. Il ne mérite en rien le moindre éloge ni la peine que vous vous donniez de me remercier.»

Ceci est le texte composé par Sa Majesté Taizong, qui se trouve placé en tête du soutra du Cœur³.

Les officiers présents lui présentèrent d'unanimes félicitations, se prosternèrent devant le texte impérial sur la sainte doctrine et le diffusèrent partout dans le palais et au-dehors.

«Ne voudriez-vous pas nous réciter une fois les Écritures authentiques? suggéra l'empereur.

— Votre Majesté», répondit le Vénérable, «il faut pour cela terre de Bouddha. Le palais n'est pas un lieu convenable pour cette récitation.»

Fort aise, Taizong se tourna vers ses officiers de service :



Saisis de panique, Taizong et ses officiers se prosternaient et priaient, tournés vers l'espace.

« Quel est le plus irréprochable des monastères de la ville de Chang'an ? »

— Le monastère de la pagode de l'Oie-Sauvage¹, fit valoir le grand lettré Xiao Yu², sortant des rangs.

Taizong ordonna aussitôt à ses officiers : « Prenez chacun quelques rouleaux de ces soutras authentiques et accompagnez-Nous à la pagode de l'Oie-Sauvage. Nous prions Notre frère de venir nous parler des Écritures. »

Les officiers portèrent donc chacun respectueusement des rouleaux et suivirent le char impérial jusqu'au monastère, où une estrade avait été préparée, et tout arrangé à la perfection.

« Porcet, Sablet ! » ordonna le Vénérable, « amenez le cheval-dragon et rangez les bagages. Singet ! Près de moi. » Puis, se tournant vers Taizong :

« Si Votre Majesté désire répandre les Écritures, Elle doit en faire exécuter des copies avant de les disperser. Les originaux sont à traiter comme des trésors que l'on ne saurait manier qu'avec les plus grandes précautions.

— Recommandations parfaitement appropriées, mon cher frère », répliqua en souriant Taizong. Il fit donner aussitôt des instructions pour qu'on les recopiât à l'académie Hanlin³ et au bureau de rédaction⁴. Il fit en outre construire à cet effet un nouveau monastère à l'est de la ville, appelé monastère des Copies⁵.

Le Vénérable, qui avait pris quelques rouleaux, montait à l'estrade, lorsqu'il se sentit soudain enveloppé d'une brise odorante, tandis que les huit *vajrapani* se montraient au milieu des airs et criaient :

« Holà ! le récitant ! Pose les soutras et viens avec nous. On repart à l'Ouest ! »

Les trois disciples restés en bas commençaient à s'élever au-dessus du sol, y compris le cheval blanc. Le Vénérable avait abandonné les rouleaux et montait de l'estrade au neuvième ciel : il les suivit dans les airs. Saisis de panique, Taizong et ses officiers se prosternaient et priaient, tournés vers l'espace.

*Les soutras obtenus au prix de durs efforts,
Après quatorze ans d'errances à l'Ouest,
Maintes souffrances et tant d'épreuves encore,
Tant de détours par des montagnes fumées,
Complétant par neuf ses huit fois neuf mérites,*

*Emplissant les Trois Mille jusqu'au Grand Mille¹,
Il les a rapportés au pays d'élite;
Nos terres de l'Est en resteront l'asile.*

Dès leurs prières achevées, Taizong et ses officiers sélectionnèrent des moines éminents pour organiser sur-le-champ, au monastère de la pagode de l'Oie-Sauvage, une grande cérémonie par l'eau et la terre², où ils veillèrent à ce que fussent récités les soutras authentiques du grand canon afin de délivrer les damnés et de répandre universellement le bénéfice du bien. Les textes, une fois copiés, furent distribués dans tout l'empire.

Bref, reparlons des huit *vajrapani* qui, montés sur un vent parfumé, ramenaient les cinq au mont des Vautours, le Vénérable, ses trois disciples et le cheval. L'aller-retour n'avait pas dépassé huit jours. À ce moment-là, les divinités de la montagne sainte s'étaient rassemblées devant le Bouddha pour l'écouter prêcher. Les *vajrapani* y conduisirent maître et disciples, déclarant à l'Ainsi-venu : « Conformément à vos ordres, nous avons escorté le saint moine et ses compagnons au pays des Tang, où ils ont remis les soutras, et, de retour, nous vous rendons le décret en lettres d'or. » Puis ils firent approcher les intéressés pour qu'ils reçoivent les fonctions qui leur étaient conférées.

« Saint moine », déclara le Bouddha, « tu étais, en fait, dans ta vie antérieure, mon second disciple, du nom de Cigale-d'Or. J'avais banni ton âme vraie dans une réincarnation sur les terres de l'Est pour avoir manqué d'attention et ainsi méprisé mon éminent enseignement pendant que j'expliquais la Loi. Te voilà heureusement revenu à notre foi, que tu as fidèlement maintenue, et, de plus, tu t'es acquis les plus grands mérites en allant quérir les Écritures authentiques par attachement à notre doctrine, ce qui te vaut le juste fruit d'une haute promotion : je te fais Candana bouddha Plein-de-Mérites-et-Vertus³.

« Conscient-de-la-Vacuité, comme tu avais provoqué de graves troubles aux palais du ciel, par la puissance très profonde de la Loi, je t'avais immobilisé sous la montagne des Cinq-Dynamies où, par bonheur, au terme de l'épreuve voulue par le Ciel, tu t'es converti à la doctrine bouddhiste. Je me suis réjoui que tu te sois appliqué à réduire le mal et répandre le bien. Tu t'es acquis des mérites en soumettant en chemin démons et créatures

maléfiques. Par ta fidélité d'un bout à l'autre du voyage, tu as obtenu le juste fruit d'une éminente promotion : je te fais bouddha de la Victoire-dans-les-Combats.

«Conscient-de-ses-Capacités! Tu étais à l'origine une divinité aquatique de la rivière Céleste, amiral des Roseaux-Célestes. Pour t'être permis des privautés avec la fée de la lune, après avoir abusé de boissons à l'assemblée des Pêches d'immortalité, je t'avais condamné à te réincarner dans le monde d'En-bas dans un corps ressemblant à un cochon. Comme tu étais heureusement resté attaché à la forme humaine, tu es revenu à notre éminente doctrine, en dépit de bien des péchés commis à la grotte de la Passerelle-des-Nuages des monts Fuling. Tu es entré dans notre communauté monastique et tu as protégé le saint moine, malgré ton esprit borné et une sensualité que tu n'es jamais parvenu à étouffer complètement. Pour les mérites que tu as obtenus en portant les fardeaux, je te confère le juste fruit d'une promotion au poste de délégué au Nettoyage des autels.

— Eux sont tous devenus bouddhas», grommela Porcet, «pourquoi que moi, je ne serais que délégué au Nettoyage?»

— Pour satisfaire ta grande gueule et ton gros ventre», rétorqua le Bouddha, «l'univers est constitué de quatre continents où les admirateurs de notre doctrine sont nombreux. Chaque fois qu'il y aura des cérémonies bouddhiques, tu seras appelé à nettoyer les autels, ce qui te permettra de profiter de toutes sortes de produits. De quoi te plains-tu?

«Conscient-de-la-Pureté : tu étais général des Rideaux-Roulés et tu as été banni dans le monde d'En-bas pour avoir cassé une coupe de cristal. Tombé dans le fleuve des Sables-Mouvants, tu allais jusqu'à commettre le péché de dévorer des êtres humains, avant de t'être heureusement converti à notre doctrine, que tu as maintenue avec un respect sincère, protégeant le saint moine. Le mérite que tu t'es acquis en gravissant les montagnes et tirant le cheval te vaut le juste fruit d'une éminente promotion : je te fais *arhat* au Corps-Doré.»

Puis le Bouddha s'adressa au cheval blanc : «Tu es en fait le fils du roi-dragon Guangjin de la grande mer de l'océan occidental. Pour avoir désobéi à ton père, tu t'étais rendu coupable d'impiété, mais par ton heureuse

conversion à notre Loi et ton adhésion à la communauté, tu t'es également acquis des mérites, portant chaque jour le saint moine vers l'Ouest. C'est aussi grâce à toi que les soutiras ont été rapportés à l'Est. Je t'en confère le juste fruit par la position de cheval-dragon céleste parmi les huit créatures exceptionnelles¹.»

Les quatre pèlerins se prosternèrent en remerciement des faveurs qui leur étaient accordées. Le cheval manifesta aussi sa gratitude. Le Bouddha ordonna à l'un des révélateurs de le conduire derrière la falaise du mont des Vautours jusqu'au lac de la Transformation en dragon. Il y poussa le cheval qui, l'instant d'après, se débarrassait de sa robe, tandis que changeait sa tête sur laquelle lui avaient poussé des cornes, et que son corps se couvrait d'écailles dorées; une barbe d'argent ornait ses joues et son menton. Enveloppé d'un souffle de bon augure, il s'envola, les griffes de ses quatre pattes dans les nuages, et se lova autour de la colonne d'hommages aux splendeurs du ciel², à l'entrée du monastère.

Tandis que les bouddhas louaient la Loi éminente de l'Ainsi-venu, Singet se tourna vers le moine chinois : «Maître, me voilà devenu bouddha tout comme vous : vous n'allez tout de même pas continuer à me faire porter le cercle d'or et à réciter l'incantation de Constriction! Récitez sans tarder la formule de desserrement, enlevez-le moi que je le mette en miettes, pour que cette espèce de *bodhisattva* ne joue plus jamais ce mauvais tour à quiconque.

— Ce n'était que parce qu'à l'époque tu étais si difficile à manier. Il a bien fallu trouver ce moyen de te contrôler. Maintenant que tu es devenu bouddha, il est parti de lui-même : il n'est pas pensable que le cercle soit resté incrusté dans ta tête! Tâte donc voir.»

Singet leva la main pour palper : il n'y avait en effet plus rien.

Le bouddha Candana, le bouddha des Combats, le délégué au Nettoyage des autels, l'*arbat* au Corps-d'Or jouissaient déjà tous du juste fruit en occupant ces positions. Le cheval-dragon était aussi retourné à la vérité du *nirvâna*.

En témoigne le poème :

*Réalité entière tourne en poussière :
Uni aux quatre états³, renouvelle-toi.
Les cinq dynamies vont au silence vide,*

*Ne parlons pas des mille démons aux noms creux.
Candana s'est retrouvé dans le Grand Éveil,
Complété par une position hors perdition.
Les soutras vont partout répandre la lumière.
Les cinq occupent les hauteurs de la non-dualité¹.*

Lorsque les cinq eurent occupé leur position, tous les bouddhas, *bodhisattva*, saints moines, *arhat*, révélateurs, *bhikṣu*, *upāsi-* et *-sakā*, divinités de chaque grotte et montagne, grands dieux, gardes, protecteurs, dieux du jour et de la nuit, *tudi*, tous les maîtres et immortels qui ont obtenu la Voie, bref, tous ceux qui étaient venus écouter le prêche, vinrent reprendre leur place. Voyez plutôt

*Les nuées irisées qui s'amoncellent autour du pic des Vautours, les nuages de bon augure qui s'assemblent dans le monde de la joie absolue.
Les dragons d'or dorment en lieu sûr, le tigre de jade est en repos.
Les lièvres noirs vont et viennent à leur guise; tortues et serpents se lovent comme il leur plaît. Phénix rouges et verts sautillent gaiement. Gibbons noirs et cerfs blancs gambadent tout heureux.*

Fleurs extraordinaires des huit fêtes², fruits divins des quatre saisons, pins altièrs et genévriers antiques, cyprès émeraude et bambous anciens, pruniers de toutes couleurs, en fleurs ou en fruits, pêches de dix mille ans, mûres ou encore vertes : ce sont mille fleurs, mille fruits qui rivalisent de charme et beauté sous un ciel rempli de brumes de bon augure.

La foule, paumes jointes, récitait en chœur :

«*Namo*³ bouddha qui allume la lampe d'antique passé, *Dīpamkara buddha*.

«*Namo* bouddha-roi de l'éclat du cristal, maître des médecines, *Bhaisajyavaidūrya-prabhāsa-rāja buddha*.

«*Namo* bouddha, sage des Śākya, *Buddha Śākyamuni*.

«*Namo* bouddha du passé, futur et présent.

«*Namo* bouddha de la joie pure.

«*Namo* bouddha Vairocana.

«*Namo* bouddha de la bannière sacrée, *Ratnadhvaja-rāja buddha*.

«*Namo* respecté bouddha Mile, *Maitreya-buddha*.

«*Namo* bouddha Emituo, *Amitābha buddha*.

«*Namo* bouddha de longévité sans limites, *Amitāyus buddha*.

«*Namo* bouddha qui conduit à la vérité du *nirvāna*.

«*Namo* bouddha de diamant indestructible.

«*Namo* bouddha de lumière précieuse, *Ratnaprabhāsa buddha*.

«*Namo* bouddha, honorable roi-dragon, *Nāgarāja buddha*.

«*Namo* bouddha des progrès du bien.

«*Namo* bouddha du précieux éclat de la lune, *Candra-prabha buddha*.

«*Namo* bouddha qui manifeste l'absence d'ignorance.

«*Namo* bouddha Poliuna, *Varuna buddha*.

«*Namo* bouddha Naluoyan, *Nārāyana buddha*.

«*Namo* bouddha de mérites et vertus, *Punyapūṣpa buddha*.

«*Namo* bouddha de mérites, talents et vertus.

«*Namo* bouddha de bonne errance, *Svāgata buddha*.

«*Namo* bouddha de l'éclat du santal, *Candanapūṇya buddha*.

«*Namo* bouddha à la bannière de bijoux, *Maṇidhvaja buddha*.

«*Namo* bouddha de lumière de la torche de sagesse.

«*Namo* bouddha de la clarté des vertus de la mer.

«*Namo* bouddha de l'éclat de la grande compassion.

«*Namo* bouddha roi de la puissance de la compassion, *Maitrībala-rāja buddha*.

«*Namo* bouddha chef des sages et bons.

«*Namo* bouddha de vaste dignité, *Vyūharāja buddha*.

«*Namo* bouddha de l'éclat de la splendeur de l'or.

«*Namo* bouddha de la clarté des talents.

«*Namo* bouddha, vainqueur de la sagesse.

«*Namo* bouddha de l'éclat de la paix du monde.

«*Namo* bouddha de l'éclat du soleil et de la lune.

«*Namo* bouddha de l'éclat perlé du soleil et de la lune.

«*Namo* bouddha, roi victorieux de la bannière de sagesse.

«*Namo* bouddha du son merveilleux, *Sughoṣa buddha*.

«*Namo* bouddha de la bannière de lumière permanente.

«*Namo* bouddha de la lampe qui contemple le monde.

«*Namo* bouddha roi vainqueur de la Loi, *Dharmajaya-rāja buddha*.

«*Namo* bouddha de l'éclat du Souméro, *Sumeruprabhāsa buddha*.

«*Namo* bouddha, roi de la force de la grande sagesse, *Mahāprajñābala-rāja buddha*.

«*Namo* bouddha de l'éclat de la mer d'or.

«*Namo* bouddha de la lumière universelle.

«*Namo* bouddha de l'éclat des talents.

«*Namo* bouddha des mérites et vertus du santal.

«*Namo* bouddha victorieux au combat.

«*Namo pusa* Guanyin, *Avalokitesvara bodhisattva*.

«*Namo pusa* de position éminente, *Mabâstbâma bodhisattva*.

«*Namo pusa wenshu*, *Mañjuśrī bodhisattva*.

«*Namo pusa puxian*, *Samantabhadra bodhisattva*.

«*Namo* tous les *pusa* de l'océan de pureté.

«*Namo* bouddhas et *pusa* de l'assemblée du lac de Lotus.

«*Namo* tous les *pusa* de la joie ultime du paradis de l'Ouest.

«*Namo* éminents *pusa*, les trois mille révélateurs.

«*Namo* éminents *pusa*, les cinq cents *arhat*.

«*Namo pusa*, *bhikṣu*, *upāsaka* et *upāsikā*.

«*Namo pusa* de la Loi sans bornes ni limites.

«*Namo* saints *pusa* du *vajra* de diamant.

«*Namo pusa*, délégué au nettoyage des autels.

«*Namo pusa*, *arhat* au corps d'or et huit joyaux.

«*Namo pusa* au vaste pouvoir, dragon céleste parmi les huit créatures exceptionnelles.

«Veuillent ainsi les bouddhas de tous les mondes consentir à orner la terre pure du Bouddha de ces mérites et vertus, par reconnaissance de la quadruple grâce d'En-haut et pour secourir en bas ceux qui souffrent dans les trois chemins¹.

«Puissent tous ceux qui en sont témoins, découvrir la *bodhi*² en leur cœur et leur esprit. Puissent-ils renaître au pays du bonheur ultime et mettre fin au corps de rétribution.

«À tous les bouddhas des trois mondes et dix orient, à tous les *bodhisattva* et *mabâsattva*³, *Mahâprajñā-pâramitā*⁴!»

Ainsi prend fin l'histoire de la Pérégrination vers l'Ouest.

APPENDICES

Appendice I

CHANTEFABLE DE LA QUÊTE DES SOUTRAS PAR TRIPITAKA DES GRANDS TANG¹

[Première partie]

[La première section manque.]

DEUXIÈME SECTION OÙ ILS RENCONTRENT EN ROUTE LE NOVICE-SINGE.

La compagnie des six moines se mit en route le jour même. Le Maître de la Loi leur dit : « Le paradis de l'Ouest vers lequel nous nous dirigeons aujourd'hui est à un million [de lis]. Que tout un chacun se tienne sur ses gardes ! »

Les jeunes maîtres acquiescèrent.

Le groupe de pèlerins avaient traversé déjà un pays, lorsqu'un jour, à midi, ils tombèrent sur un « bachelier » en blanc² qui venait droit de l'est. Il salua les bonzes : « Mille bonheurs, dix mille bonheurs³ ! Où donc allez-vous présentement ? Ne serait-ce point encore une fois en quête des Écritures vers le paradis de l'Ouest ? »

— L'humble moine que je suis en a reçu l'ordre », répondit le Maître de la Loi en joignant les paumes, « je vais chercher les soutras, parce que les êtres vivants des terres de l'Est n'ont pas encore la doctrine du Bouddha.

— Vous y êtes allés déjà deux fois, les bonzes, mais vous aviez été arrêtés en route par de graves difficultés. Si vous y retournez cette fois, c'est mille, dix mille morts qui vous attendent !

— Comment peux-tu le savoir ?

— C'est moi, le roi des quatre-vingt-quatre mille macaques¹ à tête de bronze et front de fer de la grotte des Nuages-Pourpres du mont de Fleurs et Fruits, et nul autre ! Je suis présentement venu vous aider dans votre quête, car vous allez avoir à parcourir un million de lis, à traverser trente-six pays où beaucoup de périls vous guettent.

— S'il en est vraiment ainsi, c'est destin en trois vies² qui nous lie : les créatures des terres de l'Est en tireront grand profit, s'écria le Maître de la Loi, qui l'appela dès lors Novice-Singe³.

Au nombre de sept, les pèlerins partirent ensemble le lendemain, les uns et les autres à son service.

Le Novice-Singe nous a laissé ce quatrain composé à cette occasion :

*Il y a un million de lis jusque là-bas :
Je viens secourir le grand Maître de la Loi.
J'aspire à la vraie doctrine du Bouddha :
Allons ensemble au mont Kukeuṭa-pâda⁴ !*

Le Maître de la Loi Tripitaka répondit par le poème :

*Destin noué dans une vie antérieure
Me fait ce jour rencontrer sage supérieur.
Si nous tombons sur des êtres maléfiques,
Nous pourrions compter sur ses pouvoirs magiques.*

TROISIÈME SECTION

ILS ENTRENT AU PALAIS
DU ROI CÉLESTE MAHĀBRAHMĀ⁵.

Au cours du voyage, après le passage des Eaux-Chaudes, le Maître de la Loi demanda au Novice-Singe : « Quel âge as-tu ? »

— J'ai vu neuf fois le fleuve Jaune rouler des eaux claires⁶, répondit celui-ci.

Le Maître de la Loi ne put s'empêcher d'éclater de rire et de lui reprocher, fort sceptique : « À ton âge, proférer des mensonges aussi extravagants ! »

— Si jeune que je sois, j'ai connu la succession des générations par milliers et dizaines de milliers. J'ai appris que vous aviez dans vos vies antérieures tenté deux fois de chercher les Écritures au paradis de l'Ouest, mais que chaque fois il vous était arrivé malheur en chemin. Le saviez-vous, Maître, que vous êtes mort à la suite de ces deux expéditions ?

— Non.

— Il devait en être ainsi parce que vos destins de bonze

n'avaient alors sans doute pas encore pleinement accompli la Loi du Bouddha, ni rempli le destin de la Voie.

— Si tu as vu neuf fois le fleuve Jaune rouler des eaux limpides, tu ne dois rien ignorer des choses du ciel et de l'enfer.

— Il n'est rien que je ne sache.

— Que se passe-t-il en ce moment au ciel?

— Vaisravaṇa¹ du Nord, qui est le roi céleste Mahâbrahmâ, offre un banquet maigre dans son palais de Cristal.

— Puis-je emprunter ton prestigieux éclat lumineux pour me rendre avec toi à la fête? demanda le Maître de la Loi.

Le Novice invita le groupe de moines à fermer les yeux, puis usa de moyens magiques. Quand ils rouvrirent les yeux, longtemps après, les sept pèlerins étaient rendus au palais du roi céleste du Nord Mahâbrahmâ. Ils voyaient mille sièges de fleurs odorantes, dix mille sortes de mets végétariens, et, dans l'éclatante sonorité des fifres et tambours, les poissons-de-bois² haut suspendus; les cinq cents *arhat*, aux sourcils tombant jusqu'aux coins de la bouche, s'étaient tous rassemblés dans la salle pour écouter les bouddhas exposer la Loi.

À l'odeur inattendue d'un courant d'air chargé du souffle de mortels, le roi céleste Mahâbrahmâ demanda : «D'où vient aujourd'hui ce souffle vulgaire d'êtres ordinaires?»

— Le moine Xuanzang du pays des grands Tang et sa compagnie composée de sept personnes du monde d'En-bas se sont rendus aujourd'hui au banquet du palais de Cristal : telle est la raison de la présence de ce souffle, répondit l'un des vénérables.

— Cet homme a quitté le monde au cours de trois vies successives et possède parfaitement la doctrine du Bouddha», fit observer le roi céleste aux *arhat*. Il invita donc le Maître de la Loi du monde d'En-bas Xuanzang à monter en chaire pour expliquer les soutras. Il le pria de s'asseoir sur le trône de cristal, mais le Maître n'y parvenait point.

«Les créatures ordinaires, au corps de chair, ne sauraient y monter», déclarèrent les *arhat*, «veuillez l'inviter à prendre le trône de bois d'aloès³».

Xuanzang put y monter aussitôt.

«Nous vous remercions de votre visite, maître», lui dirent les *arhat*, «n'êtes-vous point expert à commenter les soutras?»

— Je le suis s'il y a soutras à commenter, mais ne le puis sans soutra.

— Savez-vous expliquer celui du *Lotus de la bonne Loi*?

— Cela est bien peu de chose», répliqua Xuanzang.

Là-dessus les cinq cents vénérables, le roi Mahâbrahmâ, et plus d'un millier de personnes se rassemblèrent pour l'écouter prêcher. Xuanzang expliqua le texte sacré avec l'aisance du flot continu de l'eau versée d'un vase, mettant en pleine lumière les mystères les plus subtils. La foule ne tarissait pas d'éloges : «Inimaginable!»

Comme il prenait congé, le repas fini, les *arhat* lui dirent : «Maître, vous êtes parti deux fois vers le paradis de l'Ouest en quête des Écritures, mais, la Loi du Bouddha n'étant pas encore parfaite en vous, vous y avez perdu la vie, victime des crimes du dieu des Sables-Profonds¹. Maintenant que, par bonheur, vous vous êtes rendu en ce palais, veuillez vous approcher, le faire savoir au roi céleste et solliciter les pouvoirs de la Loi du Bouddha, afin de vous épargner bien des épreuves.»

Le Maître de la Loi et le Novice-Singe s'avancèrent afin d'obtenir ces pouvoirs magiques. Le roi céleste lui fit don du chapeau qui assure l'invisibilité, de la crosse aux anneaux d'or et du bol à aumônes. Les trois objets accordés, le Maître de la Loi, après avoir exprimé sa gratitude, se tourna vers le Novice pour lui demander : «Comment redescendre chez les humains ?

— Avant de parler de revenir sur terre, interrogez encore une fois le roi céleste sur les épreuves démoniaques qui vous attendent et les moyens de vous porter secours.»

Le Maître de la Loi revint solliciter le roi céleste, qui répondit : «En cas de difficultés, pointe le doigt du côté du palais du ciel en criant "Roi céleste"; on viendra à ton secours.»

Le Maître de la Loi acquiesça et prit congé, puis avec le Novice fit ses adieux aux cinq cents *arhat* et «hommes vrais²» rassemblés. Alors les vénérables les raccompagnèrent, souhaitant tous que le Maître de la Loi revînt au plus tôt de la quête des soutras.

Paumes jointes, les *arhat* récitaient l'hymne³ :

*Le repas de Cristal fini, reviens vite!
Étends les bras, suis le vent qui t'y invite!
Sache que nous, les cinq cents, tes frères nous sommes,
Que, moines mendians, nous fîmes parmi les hommes!*

Le Maître de la Loi répondit par le poème :

*Aux terres de l'Est manque la cause du Bouddha :
Cœur résolu à l'introduire de ce pas,
J'ai reçu du Ciel les trois sortes de moyens
Pour écarter les démons et faire le bien.*

QUATRIÈME SECTION

ILS ENTRENT AU MONASTÈRE
DU MONT DES PARFUMS.

Avançant sur un terrain montant et tortueux, ils tombèrent sur une montagne appelée mont des Parfums, la terre du *bodhisattva* aux mille bras et mille yeux et aussi le lieu où s'était

cultivé le *bodhisattva* Mañjursī¹. Levant les yeux, ils virent au fronton l'appellation : *Monašère du mont des Parfums*.

Le Maître et le Novice ne manquèrent pas d'entrer pour s'y reposer. À gauche et à droite de l'entrée se tenaient des *vajrapāni*², à la mine féroce et menaçante, aux visages bizarres à transir de peur. À leur vue, le Maître, couvert de sueurs froides, en avait le poil hérissé et la chair de poule.

«Je vous prie d'entrer faire le tour du monastère, mon maître», lui dit le Novice. Il entra donc en sa compagnie. Il n'y avait pas âme qui vive. On ne voyait que d'imposants bâtiments anciens et l'enchevêtrement de plantes odorantes dans la bise qui sifflait.

«Comme ces lieux sont déserts et silencieux!» songeait le Maître de la Loi.

Le Novice-Singe, qui avait deviné ses pensées, lui déclara : «Mon maître, ne vous étonnez point du silence de la route de l'Ouest. Ici s'ouvre un autre univers. Plus loin, ce n'est que tigres, loups, serpents et lièvres, lieux de mille frayeurs où l'on ne rencontre homme doué de paroles, et au-delà règne perverse magie.»

À ce discours, le Maître baissa la tête en riant froidement. Après avoir jeté un coup d'œil circulaire, il partit par où s'offrait une sortie.

Ils avaient avancé d'une centaine de lis, lorsque le Novice déclara : «Mon maître, le pays plus avant se nomme royaume des Serpents.»

Ils virent de grands et petits serpents qui se mêlaient innombrables dans un effrayant désordre. Les grands atteignaient seize pieds, les petits huit. Leurs yeux furieux brillaient comme des lampes, leurs dents se déployaient comme des épées. Ils crachaient le feu. À leur vue, le Maître eut un mouvement de recul.

«Il n'est besoin de vous effrayer, mon maître», lui dit le Novice, «c'est le royaume des Serpents : si nombreux soient-ils, si variée que soit leur taille, il est dans leur destin d'avoir tous la nature de bouddha, de ne faire aucun mal à l'homme, ni à rien de ce qu'ils voient.

— S'il en est ainsi, tout dépend de la force qui est en nous», conclut le Maître de la Loi, continuant sa marche en avant.

À la vue des sept pèlerins qui venaient à eux, les serpents, grands et petits, s'écartaient tous de la route, les yeux fermés et la tête baissée. Les gens passèrent sans qu'il leur arrivât le moindre mal.

Ils parcoururent encore une quarantaine de lis à travers le pays des Serpents.

«Mon maître», dit le Novice-Singe, «demain nous aurons encore à passer la forêt du Lion et le royaume des Hommes-Arbres.

— Ne parlons pas du reste. Il suffit pour aujourd'hui de cette traversée sans encombres!»

Les sept pèlerins se reposèrent, ruisselant de sueurs froides.
Le Maître de la Loi a laissé ce quatrain :

*Tant de lis du pays des Serpents traversés,
Calme matin du mont des Parfums retrouvé,
Bien d'autres obstacles nous guettent en avant,
Dans notre quête pour tous les êtres vivants.*

CINQUIÈME SECTION

LA TRAVERSÉE DE LA FORÊT DU LION
ET DU ROYAUME DES HOMMES-ARBRES.

Levés de bonne heure, les sept pèlerins avaient parcouru une dizaine de lis, lorsque le Novice annonça : « Mon maître, nous arrivons à la forêt du Lion. »

Il n'avait pas fini sa phrase qu'ils y étaient. On ne voyait que la rapide licorne, lorsque le lion imposant, queue déployée et branlant du chef, sortit des bois les accueillir. Fleurs odorantes entre les dents, toutes les bêtes venaient leur rendre hommage. Le Maître de la Loi avançait paumes jointes, tandis que le lion l'accompagnait, dressant la tête. Il n'y avait que des licornes au long de la cinquantaine de lis qu'ils franchirent. Quand ils eurent atteint une vaste étendue herbeuse, le Maître de la Loi se tourna pour remercier le lion de l'avoir accompagné.

« Mon maître », dit le Novice-Singe, « là-bas, c'est le royaume des Hommes-Arbres. »

Ils pénétrèrent dans le pays : ce n'était qu'arbres secs millénaires, rochers antédiluviens, conifères tordus en forme de dragon, pierres rudes dressées comme des tigres. Puis ils aperçurent dans la montagne un monastère sans l'ombre d'un moine ; on ne voyait que des coqs de bruyère semblables à des phénix, des chiens de montagne pareils à des dragons. Il y avait deux ponts d'or à l'entrée, au-dessous desquels ne coulaient que des fils d'or.

Il n'y avait pas la moindre auberge en vue, alors qu'ils voyaient le soleil rouge se coucher à l'Ouest.

« Avançons, je vous prie », proposa le Novice, « il n'y a naturellement pas lieu de se faire du souci. »

Les sept pèlerins parcoururent cinquante à soixante lis de plus, jusqu'à une cabane où ils s'abritèrent.

Le lendemain matin, tous sept se levèrent en soupirant : « Depuis cette nuit, comme ces lieux sont devenus étranges ! »

Aussi demandèrent-ils à l'un des novices d'aller acheter des légumes pour faire à manger. Leur hôte les mit en garde : « Les gens d'ici pratiquent la magie noire : il faut revenir sans tarder. »

Le Maître de la Loi avait peine à le croire. À midi, le jeune novice parti faire les courses n'était toujours pas revenu.

«Je m'inquiète», dit le Maître de la Loi, «si le jeune novice n'est pas revenu depuis ce matin, ne serait-ce pas qu'il ait été immobilisé par la magie noire de ces gens-là?»

— Attendez que j'aie vu. Qu'en pensez-vous? proposa le Novice-Singe.

— Parfait, très bien! approuva le Maître de la Loi.

Le Novice-Singe parcourut plusieurs lis en questionnant les gens, jusqu'au moment où il aperçut une maison où une barque de pêche était amarrée à un arbre et un vêtement de pluie suspendu à la porte. Toutefois le jeune novice, victime de la magie, avait été transformé en âne, attaché devant la cour. À la vue du singe, l'animal se mit à braire de façon bizarre.

«De quel côté est allé notre jeune novice parti acheter des légumes? demanda alors le singe au maître de maison.

— Un jeune novice est venu jusqu'ici. Je l'ai changé en âne. Il est là.»

Emporté sur-le-champ par un mouvement de colère, le Novice-Singe s'en prit à la jeune femme du maître de maison, âgée d'à peine deux fois huit ans, d'une beauté hors du commun, si gracieuse dans ses mouvements que Xishi¹ pourrait difficilement lui être comparée : il la transforma par l'effet de sa magie en botte d'herbe verte qu'il plaça sous les naseaux de l'âne.

«Où est passée ma femme? demanda le maître de maison.

— La botte de fourrage près de la gueule de l'âne, c'est votre jeune épouse, répliqua le Singe.

— Tu sais donc aussi pratiquer la magie noire. Je pensais que nul autre ne la connaissait. Maître, mon frère, je te le demande, libère ma femme.

— Rends-moi d'abord notre jeune novice!»

Le maître de maison cracha dessus une gorgée d'eau et l'âne redevint novice. Le singe en fit autant et la botte se transforma en jeune femme.

«Nous sommes un groupe de sept moines qui passons par ici», déclara le Novice-Singe, «n'usez pas inconsidérément de ces procédés. Si vous osez délibérément recourir aux arts magiques, je ferai en sorte que votre maison soit entièrement détruite, l'herbe arrachée avec la racine!

— Comment oserais-je!» répondit le maître de maison en s'avançant pour le saluer et s'excuser.

Tout tremblant, il composa ce poème de contrition :

*Un novice, passant par ici ce matin,
Fut changé en âne par magie du malin.
Désormais je vous salue, arhat, mains jointes,
Du malheur gardez ma maison hors d'atteinte!*

Le Novice-Singe nous a laissé ce poème :

*N'usez point de magie inconsidérément :
J'ai vu neuf fois le fleuve Jaune limpide
Mon maître va passer par ici sans guide :
Il faudra l'accueillir respectueusement.*

SIXIÈME SECTION

OÙ ILS PASSENT LONGUE-FOSSE
ET CHAÎNE DU GRAND-SERPENT.

Ils arrivèrent ensuite à un gouffre de feu, repaire d'un tigre blanc¹. Ils tombèrent plus loin sur une vaste fosse de tous côtés abrupte et noire. Il y faisait un bruit de tonnerre : impossible d'avancer! Le Maître de la Loi agita sa crosse aux anneaux d'or en direction des palais du ciel, clamant : «Roi céleste, au secours!»

Soudain, de la crosse jaillit une flèche de lumière longue de cinq lis qui transperça la longue fosse et leur permit de traverser en un instant.

Ils pénétrèrent ensuite dans la chaîne du Grand-Serpent, où les serpents étaient grands comme des dragons, mais, eux aussi, inoffensifs.

Puis ils passèrent par un gouffre de feu, au fond duquel l'on apercevait un squelette long d'une quarantaine de lis.

«Que sont ces ossements blancs comme neige sur le sommet? demanda le Maître de la Loi au Novice-Singe.

— C'est ici que le prince héritier Minghuang² a changé ses os³.»

À ces mots, le Maître de la Loi joignit les paumes et se prosterna.

Tout à coup, ils tombèrent sur un énorme feu follet qui montait jusqu'au ciel, produisant force flammes et fumée qui les empêchaient d'avancer. Le Maître tourna le bol à aumônes vers l'obstacle et fit appel au roi céleste : le feu s'éteignit aussitôt, si bien que les sept pèlerins purent franchir le gouffre.

Ils allaient passer l'autre moitié de la montagne, lorsque le Novice-Singe dit : «Mon Maître, savez-vous qu'ici vit un esprit-tigre-blanc? Il pratique toutes sortes de maléfices, allant jusqu'à dévorer les gens.

— Je l'ignore, répondit le Maître de la Loi.

Un bon moment plus tard, pris dans une pluie fine, ils trouvèrent derrière la montagne d'accablants nuages et un brouillard attristant. Une femme en blanc émergeait des brumes, drapée de gaze blanche, une jupe de fine soie blanche autour de la taille, tenant à la main une pivoine blanche. Son visage était semblable

au lotus blanc et ses dix doigts comme de jade. À contempler cette figure charmante, des doutes les assaillaient.

«Mon maître», s'exclama le Novice-Singe, «inutile d'aller plus avant : c'est sûrement une créature maléfique. Attendez que je lui aie demandé son nom.» Il s'avança et, dès qu'il fut devant elle, cria à haute voix : «D'où viens-tu, esprit maléfique, quels sont les lieux que tu hantes? Pourquoi ne pas t'en retourner au plus vite dans ton repaire? Si tu es la créature que je pense, disparaïs sans tarder. Si tu es femme parmi les humains, décline tes nom et prénom. À la moindre hésitation à parler, je t'écrase, je te réduis en poudre et fine poussière.»

Devant le ton violent de l'apostrophe du Novice, la femme en blanc s'avança à pas lents et, arborant un doux sourire, s'enquit du groupe des pèlerins et de l'endroit où ils allaient.

«Ne nous demande pas où nous allons. Ce n'est que pour le salut des êtres vivants des terres de l'Est. Je présume que tu es le tigre blanc du gouffre de feu. Tu l'es certainement!»

À ces mots la femme ouvrit la bouche et poussa un grand cri : la peau de son visage se déchira brutalement; elle sortit ses griffes, montra les dents, dressa la queue et agita la tête, son corps atteignant une toise et demie¹; à ce réveil, la montagne entière se couvrit de tigres blancs. Le Novice lui opposait la crosse aux anneaux d'or transformée en *yaksas*² : la tête touchant le ciel, il avait les pieds plantés sur terre, en main un pilon à terrasser les êtres maléfiques, le corps bleu indigo, la chevelure rouge cinabre et la bouche qui crachait des flammes de cent toises. Comme le tigre blanc s'avançait en rugissant pour le combattre, le Novice-Singe le repoussa. Au bout d'un moment, il demanda au tigre s'il consentait à se soumettre. «Non! répondit celui-ci.

— Tu vas voir : si tu ne te rends pas, tu auras un macaque dans le ventre!»

La créature n'en refusait pas moins de s'incliner. Dès que le Novice l'eut appelé, le macaque répondit de l'intérieur du ventre du tigre. Comme il lui faisait ouvrir la gueule, le tigre cracha un macaque qui s'accroupit devant lui : il avait des yeux de feu et une taille de douze pieds.

«Je ne me rends pas! répéta le tigre blanc.

— Tu en as encore un dans le ventre», répliqua le Novice-Singe.

Il lui fit à nouveau ouvrir la bouche et il en cracha un autre qui s'accroupit devant lui. Comme le tigre répétait qu'il ne s'avouait pas vaincu, le Novice lui dit : «Tu en as des milliers et des dizaines de milliers dans le ventre, de quoi en cracher jusqu'à demain, de ce mois-ci au mois prochain, de cette année à l'année prochaine, de ta présente vie à la suivante, sans fin!»

À ces mots, le cœur du tigre blanc s'embrasa de colère. Le Novice lui infligea une transformation en grosse pierre capable de grandir dans le ventre, tant que le tigre ne put la recracher

quand il y fut invité. Son corps éclata et le sang se mit à couler des sept orifices¹.

Le Novice rappela le *yaksa*. Ce fut grand massacre devant le repaire : grands et petits esprits-tigres furent réduits en poudre et poussière, exterminés jusqu'aux derniers.

Après avoir regagné leurs moyens magiques et s'être reposés un moment, les pèlerins s'apprêtèrent à reprendre la route, laissant le poème :

*La bande de tigres blancs du gouffre de feu
Est exterminée, rendant la paix à ces lieux.
Le Novice manifesta pouvoirs divins,
Garantissant le passage du grand ravin.*

[Deuxième partie]

SEPTIÈME SECTION

OÙ ILS ENTRENT DANS LE LAC DES NEUF-DRAGONS.

L'étape suivante les conduisit au lac des Neuf-Dragons. « Mon maître », dit le Novice-Singe, « ici, voyez-vous, se trouvent neuf dragons-alligators à tête de *kui*², qui commettent sans cesse le mal et portent atteinte à la vie humaine. Il n'y a pas lieu de vous en formaliser, mon maître. »

Soudain les flots se soulevèrent, roulant une blanche écume : dans un déferlement de vagues noires, sur mille lis de sombres courants, apparut le dragon *kui*, rugissant; la crinière flamboyante, il s'élançait avec fracas et tremblement. Le Novice-Singe lui déroba le ciel caché par la transformation du chapeau d'invisibilité, lui aspira l'eau sur dix mille lis dans le bol à aumônes et changea en dragon de fer la crosse aux anneaux d'or. Ils se combattirent ainsi sans jour ni nuit. Le Novice réussit à chevaucher le dragon *kui* dans l'intention de lui arracher un nerf du dos et le donner à son maître pour servir de ceinture. Les neuf dragons se soumièrent et eurent chacun un tendon de l'échine extrait; il leur fut en outre administré huit cents coups de barre de fer sur le dos.

« Considérez-nous désormais d'un œil favorable. Si jamais vous vous autorisez à recommencer, vous serez tous exterminés. »

Les dragons mis à mal étaient à moitié morts : ils disparurent et se gardèrent bien de se montrer à nouveau. S'étant emparé des nerfs du dos, le Novice-Singe les entrelaça en une ceinture qu'il offrit au Maître de la Loi. Dès que celui-ci l'eut mise autour de la taille, il lui sembla voler à chaque pas et contourner les lieux

présentant des difficultés. C'est que le tendon de l'échine de dragon procure les pouvoirs les plus extraordinaires et la possibilité d'infinies transformations. Par la suite, à son retour aux terres de l'Est, cette ceinture permettra à Tripitaka de monter aux palais du ciel. C'est la bande de brocart aquatique que se transmettent encore aujourd'hui les moines.

Des exploits de la vertu du Maître de la Loi qui défient l'imagination, on a composé le poème :

[*Le poème manque.*]

[HUITIÈME SECTION

LA RENCONTRE

DU DIEU DES SABLES-PROFONDS!.]

[...] une chose?

— Je ne sais pas.

— Autour du cou c'est toi, bonze, que j'ai dévoré deux fois et dont je garde les ossements dans ce sac, répondit Sables-Profonds.

— Tu restes plongé dans la pire ignorance», répliqua le bonze, «si, cette fois, tu ne te repens point, je ferai exterminer ton engeance.»

Sables-Profonds joignit les paumes, le remercia de sa bonté et se soumit à la lumière de la compassion. Le priant de ne point s'effrayer, il se mit aussitôt à rugir : on vit une poussière rouge tout obscurcir, et la neige blanche tout envahir. Longtemps après, quatre ou cinq traînées de feu déchirèrent brusquement [la nuit]; le sable profond se mit à bouillonner, tandis que grondait le tonnerre : on vit apparaître un pont d'or, des filins d'argent de chaque côté, lequel ne tenait que maintenu fermement des deux mains par le dieu Sables-Profonds dont la taille atteignait trois toises².

Les sept pèlerins, dont le Maître, traversèrent en passant par ce pont d'or. Comme Sables-Profonds les avait accompagnés les paumes jointes, le Maître de la Loi lui dit : «Je te remercie de la peine que tu t'es donnée et te témoignerai ma reconnaissance à mon retour vers les terres de l'Est. Désormais ne commets plus de crimes!»

Tandis que les parents, mains jointes, se prosternaient et murmuraient une succession de salutations, Sables-Profonds s'avança pour réciter :

*Moi, tombé en sables profonds cinq cents printemps,
J'avais plongé dans le malheur tous mes parents.*

*Maître, je vous ai fait passer par le pont d'or
Dans l'espoir que vous me sauveriez de ce sort.*

Quatrain du Maître de la Loi :

*Deux fois je me suis laissé dévorer par toi,
De ce crime, de plus, mes ossements font foi.
Mais je pardonne pour la vie qui te reste :
Tiens-toi prêt à mon retour aux terres de l'Est.*

Poème du Novice-Singe :

*Merci du retour de ton cœur, de tes remords,
Qui rassurent nos pas tout au long du pont d'or.
Cultive vertus et mérites, Sables-Profonds :
Au retour, à Bouddha nous te recommanderons.*

NEUVIÈME SECTION

OÙ ILS PÉNÈTRENT AU PAYS
DE LA MÈRE-AUX-FANTÔMES¹.

Ils gravirent plusieurs dizaines de lis où gens et fumée, auberges et gîtes se faisaient rares. Ils passèrent une montagne aux sommets si vertigineux qu'ils étaient hors d'atteinte de l'homme et des oiseaux, cela sans savoir quel était l'endroit où ils se trouvaient.

Ils cherchèrent ensuite à se rapprocher de la voie officielle, où ne circulait pas le moindre passant. Ils parcoururent une nouvelle centaine de lis sans voir la moindre trace d'habitation.

Entrés dans la cité, ils virent un monastère abandonné, sans l'ombre d'un moine. Puis, apercevant des passants dans la rue, ils leur demandèrent : «Quel est cet endroit?» Comme ils restaient muets et demeuraient sans répondre, le Maître de la Loi, à les voir ainsi, pensa que la peur les paralysait. Les sept pèlerins s'arrêtèrent donc là pour la nuit.

Le lendemain, au lever du jour, puisqu'ils avaient des sous et point de riz, ils s'enquérèrent auprès des gens, mais toujours sans obtenir de réponse. Faisant la tournée de la ville entière, ils pénétrèrent dans un palais où les enfants de trois ans se pressaient non pas par milliers, mais par dizaines de milliers. À la vue des sept pèlerins, dont le Maître de la Loi, le roi les accueillit avec foi et bienveillance. Toute la cité brûla de l'encens et vint leur rendre hommage.

«Où souhaitez-vous aller? leur demanda le roi.

— Pour le bénéfice des êtres vivants des terres de l'Est, entrer

au pays des Indes solliciter enseignements et Écritures», répondit le Maître de la Loi.

À cette réponse, le roi joignit les paumes avec une ferveur sincère. Il leur fit en conséquence don d'un setier¹ de riz blanc, d'un boisseau² de perles, de deux mille sous d'or et de deux rouleaux de soie chamarrée afin de pourvoir à leur besoin de subsistances en route. Il fit en outre servir un banquet maigre qui était des plus magnifiques.

Comme les sept moines exprimaient au roi leur profonde gratitude pour ses bontés et répétaient combien ils en étaient touchés, celui-ci leur demanda : «Connaissez-vous ce pays?»

— Non, répondit le Maître de la Loi.

— Le paradis de l'Ouest n'est pas loin d'ici.

— Ô grand roi, permets à ton serviteur de te poser la question : comment se fait-il que les gens d'ici soient aussi acariâtres et ne répondent point quand ils circulent dans les rues, même lorsqu'on les appelle? Par ailleurs, il n'y a que des enfants de trois ans, aucun adulte. Pour quelle raison y a-t-il d'innombrables enfants, mais ni père ni mère?»

Le roi éclata de rire : «Bonzes qui allez à l'Ouest, vous avez dû entendre parler du pays de la Mère-aux-Fantômes?»

À ces mots, le Maître de la Loi sentit son cœur chavirer, comme s'il avait été à moitié soûl : «Mais alors, c'est à des fantômes que nous avons tous les sept adressé la parole?»

— Puisse la suite de votre voyage être paisible! Nous tenons l'eau du thé prête pour le retour.»

Les sept pèlerins, dont le Maître de la Loi, en éprouvèrent grande vergogne et laissèrent au moment de partir le poème qui suit :

*Qui aurait cru que le pays fût de fantômes?
Le repas était à l'affamé un baume,
De plus comblé d'un viatique de perle et riz :
Pussions-nous au retour leur en rendre merci!*

La Mère-aux-Fantômes leur répondit par le don de ce huitain :

*Rares les auberges : quelle route bizarre!
Les passants, de réponse, se montrent avares.
L'Inde de l'Ouest est à portée du regard :
Il faut laver le corps et l'esprit sans retard.
Priez fort Bouddha, levés tôt ou couchés tard.
Soir et matin brûlez l'encens avec égard.
Les soutras obtenus, revenez par ici
Où vous serez avec grand respect accueillis.*

DIXIÈME SECTION

OÙ ILS TRAVERSENT
LE ROYAUME DES FEMMES.

Les moines allèrent de l'avant, se baignant et lavant avec soin.

Les auberges ou chaumières étaient si espacées qu'ils passaient la nuit sur la terre désolée. Bien qu'il y eût tigres, loups et autres bêtes féroces, ils ne faisaient aucun mal à l'homme.

Ils pénétrèrent ensuite dans un pays où il n'y avait âme qui vive. On ne voyait que maisons en ruines et haies défoncées de jardins à l'abandon. Plus loin apparurent quelques champs cultivés où l'on semait les cinq céréales¹.

«Il semblerait qu'il y ait par ici préfectures et sous-préfectures», dit le Maître de la Loi, «si clairsemée que soit la population, il nous sera tout de même donné de voir trois ou quatre faces de paysans.»

Dès que les cultivateurs les aperçurent, leurs visages s'épanouirent.

Le Maître de la Loi composa alors ce poème :

*Préfectures désertes où nul n'habite;
Jour après jour, rien, la nuit, ne nous abrite.
Aujourd'hui rencontre enfin de paysans :
Trouver visages aimables est si plaisant!*

Le Novice-Singe répliqua par ce huitain :

*Ne dites pas que nul n'habite ces terres,
Car qui voudrait cultiver des terrains déserts?
Vous ne savez, maître, ce qu'il en coûte :
C'est cité de l'Ouest que reine habite.
Ceux qui viennent cultiver un temps le matin,
S'en retournent la nuit dormir au ciel serein.
Reprenant le chemin, ne t'attache à rien;
Tourne-toi vers le retour à l'Est sans chagrin.*

Reprenant la route comme s'ils volaient, ils tombèrent plus avant sur un torrent aux immenses eaux mugissantes. Le Maître de la Loi se tourmentait.

«Avancez, je vous prie, et ne vous préoccupez point du reste. Je saurai y faire», lui dit le Novice, qui appela d'un grand cri : «Roi céleste!» Les eaux s'arrêtèrent aussitôt de couler et les flots immenses s'asséchèrent. Quand ils furent passés, ils joignirent respectueusement les poings. C'était l'effet d'un secours céleste voulu par leur destin.

Ils franchirent ensuite à nouveau une région désertique et,

quelques dizaines de lis plus loin, trouvèrent le repos dans un village.

«Je me demande où nous sommes», dit le Maître de la Loi, «il n'y a aucune habitation humaine plus avant.

— Ne vous désolez point», répliqua le Novice, «vous questionnerez le moment venu.»

Après avoir parcouru plus d'une centaine de lis, ils découvrirent un pays où la population était dense et le commerce florissant. Comme ils entraient dans la cité, ils lurent sur la plaque au-dessus de la porte : *Royaume des Femmes*.

Les pèlerins demandèrent donc à être reçus en audience par la reine. «Pourquoi êtes-vous venus ici, bonzes? leur demanda-t-elle.

— J'ai reçu mission de l'empereur des Tang de chercher les Écritures au paradis de l'Ouest au bénéfice des êtres vivants des terres de l'Est afin d'en faire le champ de grandes bénédictions», répondit le Maître de la Loi.

La reine joignit les paumes et leur fit servir un repas maigre. Les pèlerins se rendirent au banquet, mais ne purent rien manger.

«Pourquoi ne mangez-vous pas? leur demanda la reine.

— Merci de nous offrir ce repas, mais il y a trop de sable, c'est immangeable, répondirent les pèlerins en se levant et s'inclinant respectueusement.

— Sachez, bonzes, qu'il n'y a pas la moindre céréale dans le pays. Il n'en pousse que lorsque viennent des gens de monastère des terres de l'Est et qu'il y a lieu d'offrir un banquet maigre, mais comme tout est ramassé au sol, il y a beaucoup de sable. J'espère que vous nous accorderez quelque attention à votre retour aux terres de l'Est.»

Le Maître de la Loi se leva et laissa ce poème :

*Ce pur repas offert de tout cœur par la reine,
Pour l'accepter beaucoup trop de sable nous gêne.
Le jour où des Indes nous serons de retour,
Je ferai dresser table de dons aux vivants¹.*

Quand elle eut pris connaissance du poème, la reine invita le Maître de la Loi et ses compagnons à jouir des agréments du palais. Ils entrèrent et virent les sièges emplis de fleurs odorantes, les sept trésors² qui s'accumulaient, entre deux rangs de filles d'à peine deux fois huit ans, belles, opulentes et gracieuses. Leurs yeux d'étoile brillaient sous des sourcils de saule; tel le fruit du grenadier, leurs lèvres rouges s'entrouvraient sur leurs dents; leurs visages de pêche, encadré de leur chevelure aux chignons qui formaient des cigales, émergeaient de l'éclatante fraîcheur de leurs vêtements. Leurs voix douces et tendres étaient sans pareille en ce monde.

Dès qu'elles virent les moines entrer, le visage rayonnant de sourires, elles s'avancèrent pour les saluer, penchant sur eux l'arc noir de leurs sourcils.

«Chers bonzes qui nous honorez de votre visite, en ce royaume des Femmes, nulle n'a de mari. Maintenant qu'il nous est donné de vous contempler, nous vous proposons de vous construire un monastère et de vous inviter tous les sept à y demeurer. Toutes les femmes du pays pourraient dès lors entrer du matin au soir brûler de l'encens au monastère, y écouter expliquer les soutras ou exposer la Loi, semer ou planter les racines du bien, et, pour celles qui obtiendraient de trouver un mari, établir le destin de leur vie. Je ne sais ce que vous en pensez, mes chers bonzes.

— Comment pourrais-je m'établir ici, moi qui suis parti au bénéfice des êtres vivants des terres de l'Est? objecta le Maître de la Loi.

— Cher Maître», répliqua la reine, «ne connaissez-vous pas le dicton des anciens : "chaque homme ne vit qu'une fois"? Restez donc ici, où vous seriez pour nous le seigneur du pays : ne serait-ce point affaire merveilleusement romantique?»

Les bonzes s'y refusaient obstinément. En conséquence, ils prirent congé. Les deux rangs de filles avaient les sourcils contractés. Les larmes roulaient sur leurs joues. Elles leur dirent : «Quand nous sera-t-il permis de revoir le visage de nos maris?»

La reine prit alors cinq perles qui brillaient la nuit et un cheval blanc dont elle fit don aux pèlerins afin qu'ils s'en servent dans la suite de leur voyage.

Les moines joignirent les paumes en remerciement, lui laissant le poème qui suit :

*Puisse la Reine garder bonne culture,
Le monde illusoire et flottant ne dure.
Ne pas comprendre une pensée d'ignorance
Plonge aux Enfers¹, ruine toute espérance.
Ne te laisse émouvoir par les chignons noirs,
Ne t'attache à l'opulence du boudoir :
Quand viendra le grand terme, comment l'éviter?
Squelette, où donc pourrais-tu te renseigner?*

La reine et les filles raccompagnèrent les pèlerins avec des fleurs odorantes au-delà de la cité.

Elle composa le poème qui suit :

*C'est ici une autre terre d'immortelles
Qui vous raccompagnent vers les Indes du ciel.
Si vous voulez connaître le nom de la reine,
C'est Mañjuśrī et Samantabhadra², sachez-le!*

ONZIÈME SECTION

OÙ IL ENTRENT DANS LE LAC
DE LA MÈRE-REINE DE L'OUEST.

Quand ils eurent gravi plusieurs centaines de lis, le Maître de la Loi se mit à soupîrer.

«Encore un effort, mon maître», lui dit le Novice-Singe, «à cinquante lis d'ici se trouve le lac de la mère-reine de l'Occident.

— Tu es déjà venu?

— Je suis passé par ici voler des pêches pour les manger quand j'avais huit cents ans, mais je ne suis pas revenu depuis — j'ai maintenant vingt-sept mille ans.

— Pourvu qu'il y ait des fruits¹ aujourd'hui : ne pourrais-tu m'en voler quatre ou cinq? J'aimerais en manger.

— Lorsque j'avais huit cents ans, pour en avoir volé et mangé dix, je me suis fait prendre par la mère-reine et condamner à huit cents coups de trique de fer sur les côtes à gauche et trois mille à droite, puis bannir à la grotte des Nuages-Pourpres du mont de Fleurs et Fruits. Les côtes me font mal encore aujourd'hui. Pour sûr que je n'oserais plus en voler!»

«Ce novice est aussi un divin immortel du plus haut des cieux²», se dit le Maître de la Loi, «quand il m'avait affirmé qu'il avait vu neuf fois le fleuve Jaune rouler des eaux limpides, j'avais pensé qu'il proférerait des extravagances. Maintenant qu'il me dit être venu ici voler des pêches quand il était jeune, ce doit être la vérité.»

Comme ils avançaient, ils découvrirent soudain une falaise vertigineuse, d'une hauteur de dix mille toises, puis un rocher plat d'une largeur de quatre ou cinq lis, enfin deux lacs d'une circonférence de plusieurs dizaines de lis : une étendue si vaste que les oiseaux ne l'auraient traversée. Les sept pèlerins s'assirent enfin et, après s'être reposés, levèrent la tête pour scruter du regard l'immense paroi de la falaise. Il y avait plusieurs pêcheurs au feuillage luxuriant, dont la cime touchait le ciel azuré. Leurs branches chargées trempaient dans l'eau du lac.

«Ne serait-ce pas les arbres des pêches en question? s'exclama le Maître de la Loi.

— Plus bas! Ne criez pas! C'est le lac de la mère-reine de l'Occident. J'ai peur encore aujourd'hui, depuis ce vol que j'ai commis quand j'étais jeune.

— Pourquoi ne pas aller en voler une? insista le Maître de la Loi.

— Si vous plantez cette espèce de pêcher, il lui faut mille ans pour croître, trois mille ans pour que les fleurs apparaissent, dix mille ans pour que se forme un fruit et dix mille autres années pour qu'il mûrisse. Qui mange un seul de ses fruits, jouira de trois mille années.

— Je ne m'étonne plus de ton grand âge!

— Il y a présentement une dizaine de fruits sur l'arbre, jalousement gardés par le dieu du lieu qui se consacre entièrement à ce soin. Il n'y a pas moyen de chaparder.

— Avec tes immenses pouvoirs magiques, qui pourrait t'en empêcher si tu y vas?»

Le Maître de la Loi n'avait pas achevé sa phrase que trois pêches se détachaient et glissaient dans le lac.

«Qu'est-ce qui est tombé? se récria le Maître, fort effrayé.

— Ne vous inquiétez point, Maître, ce sont des pêches, mûres à point, qui se sont détachées pour tomber à l'eau.

— Ne pourrions-nous pas aller les chercher et les manger?»

Le Novice-Singe prit la crosse aux anneaux d'or et en frappa trois fois le rocher plat. On vit alors sortir du lac un enfant au visage bleuté, aux griffes d'oiseau de proie; il montrait les dents.

«Quel âge as-tu? lui demanda le Novice.

— Trois mille ans, répondit le petit garçon.

— Je n'ai pas besoin de toi.»

Le Novice cogna cinq nouvelles fois le rocher et un enfant au visage de pleine lune apparut; il était habillé de broderies et rubans.

«Quel est ton âge?

— Cinq mille ans.

— Pas besoin de toi!»

Il frappa le rocher à nouveau plusieurs fois. Un autre enfant parut tout à coup.

«Quel est ton âge?

— Sept mille ans.»

Le Novice-Singe posa la crosse aux anneaux d'or, et, après les avoir invité à prendre l'enfant dans la main, demanda aux bonzes s'ils voulaient le manger. Effrayés de cette proposition, ceux-ci s'enfuirent. Quand il l'eut fait tourner plusieurs fois dans la main, l'enfant se transforma en jujube que le Novice-Singe avala sur-le-champ.

Par la suite, quand ils furent rentrés à la cour des Tang des terres de l'Est, il le recracha au Xichuan¹. La région produit encore aujourd'hui du ginseng².

Dans l'espace apparut un homme, qui récita le poème qui suit :

*Au mont de Fleurs et Fruits il y eut ce garçon
Qui tout jeune ici joua au polisson.
Il en a chaud aux oreilles, je le vois,
D'avoir volé des pêches, et le revoilà!*

DOUZIÈME SECTION

OÙ ILS ENTRENT
AU ROYAUME DU BOIS-D'ALOÈS¹.

Comme le Maître et ses compagnons allaient de l'avant, ils aperçurent une stèle qui portait l'inscription : *Royaume du Bois-d'Aloès*. On ne voyait que bois d'arbres d'aloès, rangés sur des milliers de lieux, de toutes tailles; les plus gros, de plusieurs brasses, exceptionnellement vieux, montaient jusqu'aux nuées.

Songeant que sur les terres des Tang, il ne devait pas exister de pareilles forêts, il laissa le poème :

*Pays dit de l'Aloès ne nourrit l'homme.
Verdure monte et baisse sur mille lieux.
Plus avant au pays de Boluo² nous sommes,
Ne songeant qu'à la quête des soutras précieux.*

TREIZIÈME SECTION

OÙ ILS PÉNÈTRENT
AU ROYAUME DE BOLUO.

Lorsqu'ils atteignirent le pays de Boluo, ce fut comme s'ils se trouvaient en un autre paradis. Les belles femmes y avaient un air noble et distingué; gens et maisons étaient à l'avenant. Les grands garçons s'excitaient, les petits enfants s'amusaient au ballon. Les lions psalmodiaient avec les dragons, les tigres rugissaient près des falaises du Bouddha.

À la vue de l'heureuse atmosphère de ce pays, des spectacles extraordinaires qu'il offrait, il composa ce dithyrambe :

*Boluo est un autre paradis sur terre,
Telle est l'image qu'offrent hommes et femmes,
Grands et petits enfants : il le sait en son cœur.
Les gens des terres de l'Est en sont très touchés,
Pendant trois ans ne virent plus larmes couler.
Ô grand Minghuang³ :
La quête de Xuanzang renforce les grands Tang.
C'est voyage à épuiser le soleil au ciel!
Accueille la subtile vérité, reçois le roi de la Loi!*

[Troisième partie]

QUATORZIÈME SECTION

OÙ ILS ENTRENT AU PAYS D'UTPALA¹.

Ils arrivèrent ensuite au pays d'Utpala où s'enlaçaient lianes et plantes grimpantes dans le foisonnement des fleurs. Sur mille lieux ce n'étaient que plantes fleuries.

Aussi [Tripitaka] demanda-t-il au Novice-Singe : « Où sommes-nous ? »

— C'est le pays d'Utpala. Il y règne un climat si favorable qu'il y a partout des fleurs de *bodhi*² et des arbres d'*utpala*. Ces arbres poussent d'eux-mêmes leurs racines et leurs feuilles, car il n'y a ni printemps, ni été, automne ou hiver. Les branches sont constamment fleuries, les fleurs sans cesse odorantes, car il n'existe ni bourrasque, ni chaleurs torrides. Gel ou neige n'arrivent jamais. Il règne un printemps perpétuel, sans nuit.

— Comment cela, sans nuit ?

— Au paradis du Bouddha, il n'y a pas de saisons. Le soleil ne se couche pas à l'ouest. Le visage des enfants ne vieillit pas. Les gens meurent sans malaise. La longévité est de mille deux cents ans. [Les grains de] riz sont longs de dix empans. Toute personne qui parvient jusqu'ici est assurée d'une bonne destinée pour cent renaissances. Qui vient âgé de vingt ans s'en retournera à un âge impossible à calculer : l'équivalent de plusieurs dizaines de générations d'ancêtres ; le temps pour les champs de mûriers d'avoir été la mer, et pour les pics de se transformer en torrents. Qui sait qu'un jour au paradis du Bouddha en vaut mille ailleurs ? Nous arrivons aux Indes, mon maître, un tout petit peu plus loin seulement.»

Le Novice se remit à réciter un poème :

*Au pays d'Utpala le climat est parfait,
Car tout près du paradis de l'Ouest ; qui sait ?
Poursuis ta recherche avec diligence ;
Il est clair que l'Inde est à courte distance.*

QUINZIÈME SECTION

OÙ ILS ENTRENT AUX INDES
ET PASSENT LA MER³.

Quand le Maître de la Loi eut atteint l'étape suivante, le Novice-Singe annonça : « Mon maître, ne le savez-vous pas ? Hier, quand nous sommes venus, trois ans avaient passé [depuis

notre départ]. C'est ici le pays des Indes du paradis de l'Ouest. On est tout près du mont du Pied-du-Coq¹.»

Après avoir marché trois jours, ils virent la porte d'une cité murée et, au-dessus, l'inscription : *Royaume des Indes*.

Ils entrèrent, et découvrirent une atmosphère de bonheur par les rues et sur les places. Une foule nombreuse de gens, chevaux et palanquins allaient et venaient. On ne voyait que volutes de fumées d'encens, empilements de fleurs et fruits, tant de choses fraîches, neuves et rares en ce monde! Ils aperçurent ensuite un monastère appelé *Monastère des Immortels-du-Bonheur*. Ils entrèrent donc et furent reçus par le «chargé des visiteurs²». Il y avait là plus de cinq mille moines et novices. Ils rendirent ensuite visite aux «maîtres des affaires³», puis au chef des cuisines. Encens et décorations s'étaient partout dans le monastère, où abondaient bannières et baldaquins. L'équipement du service du culte bouddhique était au complet, ici et là orné des sept trésors⁴. Enfin, comme on agitait la clochette d'or, on leur apporta aussitôt un repas maigre.

«Je n'ai jamais rien mangé de pareil, dit le Maître de la Loi au Novice.

— C'est la nourriture que l'on offre au Bouddha du paradis de l'Ouest, aux saveurs toujours nouvelles. Comment les communs mortels pourraient-ils les connaître?»

Quand les pèlerins eurent fini de manger, ils se sentirent merveilleusement frais et dispos⁵.

Le soir venu, le supérieur invita le Maître de la Loi à venir faire connaissance. Quand le thé fut servi, il lui demanda donc : «Dans quel but êtes-vous venu de si loin jusqu'ici?

— Sur l'ordre de l'empereur des Tang», répondit le Maître de la Loi en se levant, «j'ai reçu mission de me rendre en ce pays pour solliciter au bénéfice des êtres vivants des terres de l'Est les enseignements du Bouddha que nous n'avons pas encore obtenus, ceux du Grand Véhicule.»

À ces mots, les moines du monastère ricanèrent, têtes baissées : «Notre monastère des Immortels-du-Bonheur existe depuis plusieurs milliers d'années : il y a des dizaines de milliers de générations que l'on n'a plus entendu parler de la Loi du Bouddha. Tu parles de solliciter la Loi du Bouddha : où se trouve la Loi? De quel côté trouver le Bouddha? Tu es fou!

— S'il n'y a plus de Loi, plus de Bouddha ici, à quoi bon le monastère, à quoi bon les moines?

— Ici toute l'année nous enseignons les soutras, nous nous pénétrons de l'esprit de la Loi. À quoi bon chercher autre chose?

— Vous êtes ici en terre d'immortels et des plus intelligents», expliqua le Maître de la Loi, «j'espère que vous aurez la bonté de bien vouloir m'indiquer où je pourrais obtenir les enseignements du Bouddha.

— Le Bouddha habite le mont Kukkuṭa-pâda que l'on voit au loin. C'est une montagne célèbre à l'Ouest, dans un halo de lumière transcendante : l'homme ne saurait l'atteindre, ni les oiseaux le survoler.

— Pourquoi pas ?

— Il y a un torrent à mille lis d'ici, et du torrent à la montagne plus de cinq cents lis. Les eaux tumultueuses du torrent soulèvent d'énormes vagues. Au sommet de la montagne se trouve une porte : c'est là que le Bouddha habite. À plus de mille lis à partir du pied de la montagne, on arrive à une falaise ; l'on ne parvient à cette porte qu'ensuite. Vous ne sauriez l'atteindre que si vous savez voler.»

Devant ces explications, le Maître de la Loi baissa la tête avec accablement. Il interrogea le Novice-Singe : «D'ici à la demeure du Bouddha il y a dix mille lis de montagne, mille lis de vagues. Que faire ?

— Attendez que je trouve quelque autre solution demain.»

À l'aube, le Novice-Singe déclara : «Cette Loi du Bouddha relève aussi du spontané¹. Mon maître, avec parfaite sincérité, allumez de l'encens renommé dans le brûle-parfum, étalez par terre un coussin et, tourné vers le mont Kukkuṭa-pâda des Indes de l'Ouest, priez pour obtenir l'enseignement de la Loi.»

Le Maître fit ce qu'on lui dit et d'un cœur pieux sollicita [les soutras]. Les moines étaient tous venus le contempler. Les sept pèlerins priaient tournés vers le Kukkuṭa-pâda, brûlant de l'encens et pleurant d'une même voix. Ce jour-là, l'empereur de la dynastie des Tang en fut ému, si bien que tout l'empire, peuple et lettrés, pensait à Tripitaka, tout un chacun prononçant des supplications.

Soudain ciel et terre s'obscurcirent, au point que l'on ne distinguait plus les visages. Un moment plus tard le tonnerre grondait. Des éclats de lumière surgissaient de toutes parts. C'était un vacarme comme si des cymbales étaient frappées tout contre l'oreille. Longtemps après la lumière revint graduellement, et que vit-on ? Sur le coussin, un empilement de rouleaux de soutras ! Tous les moines et novices du monastère joignirent les paumes et s'exclamèrent : «Ce bonze est en effet plein de mérites et vertus !»

Après s'être respectueusement prosterné, Tripitaka examina les cinq mille quarante-huit rouleaux de textes de soutras : tout était complet ; il ne manquait que le volume du soutra du Cœur². Le Maître de la Loi les rangea et, avec l'aide de ses compagnons, les chargea sur le cheval. Avant de prendre le chemin du retour, ils prirent congé des moines indiens.

Toute la ville les raccompagna, souhaitant aux maîtres de la Loi de franchir sans encombres les épreuves de cette immense distance, de prendre soin d'eux-mêmes, afin d'assurer la protection de ces subtils écrits pour le plus grand profit de tous,

quand ils seraient de retour à la cour des Tang. La séparation arrachait à chacun des larmes.

Les adieux faits, les sept pèlerins repartirent et composèrent en conséquence le poème que voici :

*Cent mille lieux pour les obtenir, ces soutras !
Par l'entraide des sept on les ramènera.
Les gens des terres de l'Est ont bien de la chance,
Sa Majesté Mingbuang en tirera préstance.
Bâtis monastère à soutras et documents,
Élève statues de Bouddha, de sept et plus :
Sables-Profonds, tous les dieux de l'obscurité,
En ont profité pour se sortir du péché.
Au paradis de l'Ouest tous sont des bouddhas.
À un an, l'enfant pénétrait tous les soutras.
Cette fois ne manque que le soutra du Cœur :
Il faudra au Dragon¹ le présenter ailleurs.*

SEIZIÈME SECTION

[TRIPITAKA] REÇOIT LE SOUTRA DU CŒUR
AU MONASTÈRE DE LA FORÊT-PARFUMÉE.

De retour des Indes, ils arrivèrent au royaume de Panlù et s'arrêtèrent pour la nuit dans un bourg appelé Forêt-Parfumée. À minuit, le Maître de la Loi rêva soudain d'un dieu qui lui déclarait : « On viendra demain te faire don du soutra du Cœur et t'aider à retourner à la cour. »

Quand il se réveilla, longtemps après, il dit au Novice-Singe : « Je viens de faire un rêve bien étrange.

— Le rêve annonce que vous verrez le soutra. »

Un moment plus tard, il eut des picotements aux yeux et les oreilles qui chauffaient : dans un amoncellement de nuages de bon augure et la montée de souffles d'heureux auspices apparut lentement dans les nuées un moine d'une quinzaine d'années, au visage plein de dignité ; appuyé sur une crosse aux anneaux d'or, il sortit de sa manche le soutra du Cœur et déclara au Maître de la Loi : « Je te confère le soutra du Cœur pour ton retour à la cour. Garde-le avec le plus grand soin. Ce soutra intéresse le paradis et concerne l'enfer, dépasse le *Yin* et le *Yang* : garde-toi de le transmettre inconsidérément. On ne l'obtient pas aisément, car il met en jeu le bonheur universel² de tous les êtres. »

Le Maître de la Loi se prosterna devant le Bouddha et lui demanda : « Ce n'est que pour les êtres des terres de l'Est. Maintenant que leur destin se trouve heureusement comblé, pourquoi ne faut-il pas le leur transmettre ? »

— Dès que ce soutra sera ouvert, l'éclat de la lumière qui s'en

échappera fera pleurer dieux et diables», fit valoir le Bouddha du haut des nuages, «vents et vagues s'apaiseront, lune et soleil perdront leur éclat. Comment pourrait-on le transmettre?

— Je le grave dans mon esprit», répondit le Maître de la Loi en se confondant en remerciements.

Le Bouddha lui déclara encore : «Je suis le Bouddha Dīpamkara¹ venu aujourd'hui te conférer le soutra du Cœur. Quand tu seras de retour à la cour des Tang, recommande à l'empereur de donner l'ordre de construire au plus vite des monastères, d'ordonner libéralement nonnes et moines afin d'exalter la Loi du Bouddha. Nous sommes présentement au quatrième mois, la date de réception du soutra du Cœur. Le 15 de la septième lune², viendra le moment où tous les sept devront retourner au paradis. Rappelez-vous mes paroles : le 15, levez-vous de bonne heure, faites vos ablutions et prenez congé de l'empereur Tang. À midi, décorée de lotus, pourvue de trônes de fleurs de lotus d'or, entourée de nuées multicolores, accompagnée de douze garçons aux voix de jade, aux colliers à sept joyaux, une embarcation sous les fleurs odorantes et les bannières viendra vous chercher tous les sept pour vous ramener au ciel. Le délai du céleste écrit est limité, il ne faut tarder! Prêtez attention à ce que je vous dis, gravez-le dans vos cœurs!»

Les sept pèlerins priaient, émus jusqu'aux larmes.

Le Bouddha Dīpamkara souleva le bout de son nuage et s'en fut vers l'Ouest.

Les sept moines notèrent soigneusement tout cela dans leur esprit et, tandis qu'ils se préparaient à repartir et chargeaient les bagages, composèrent ce poème :

*Retournant d'Inde à l'Est chargés de soutras,
Arrivés à Xianglin au dixième mois,
Les mérites de trois vies enfin accomplis,
Nous avons reçu paroles de vérité.
Le Bouddha ancien s'est montré dans les nuées :
Il nous commande de faire nos bagages,
Dit que le 15 de la septième lune
Nous retournerons tous les sept au ciel là-haut.*

DIX-SEPTIÈME SECTION³

OÙ, À LEUR ARRIVÉE AU SHAANXI,
LA FEMME DU NOTABLE WANG TUE SON FILS.

À la préfecture de Hezhong⁴, où ils étaient revenus, vivait un chef de famille nommé Wang qui avait toujours aimé le bien; à l'âge de trente et un ans, il avait perdu sa femme et s'était par la suite remarié à une dame Meng.

Sa première épouse lui avait donné un fils qui s'appelait China; dame Meng avait eu à son tour un fils prénommé Juna.

Un jour, pensant à l'affection reconnaissante qu'il devait à ses défunts parents et se souvenant des sentiments partagés avec sa première femme, le notable fit célébrer de grandes actions de grâces pour le salut des âmes en peine. Puis il proposa à dame Meng : « Je souhaiterais présentement aller commercer à l'étranger. Je te prie au nom de l'amour que tu me portes de prendre grand soin de China. Cet enfant a perdu tout petit sa mère qu'il n'a pu connaître. Je te prie de les traiter tous les deux de la même façon. »

Il divisa en conséquence sa fortune en deux parts : « L'une sera pour vous permettre, mère et fils, de vivre à la maison dans l'abondance, l'autre me servira à commercer à l'étranger. Le jour de mon retour, j'ouvrirai une grande assemblée ouverte de vastes charités¹ pour le salut des trépassés et afin d'établir un bon enchaînement de causes et d'effets. » Quand il eut fait ces recommandations à sa femme, il choisit un jour propice au départ. Comme elle l'accompagnait au-delà du seuil, il rappela par trois fois le vœu qu'elle veillât sans la moindre négligence sur China.

Six mois s'étaient écoulés lorsqu'il rencontra une connaissance sur le chemin du retour : le marchand lui confia une lettre de famille, un tambourin, un siège décoré en pierre polie, un habit brodé multicolore et toutes sortes de jouets. Dame Meng reçut la missive. Elle déchira l'enveloppe et en lut le contenu : la lettre ne parlait que des cadeaux destinés à China. « Il ne fait que me répéter de prendre soin de China, pas un mot au sujet de Juna ! » Quand elle eut fini de lire, dame Meng, remplie d'indignation, déchira le message, brisa les jouets et sentit naître en elle le désir d'attenter à la vie de China.

Un jour, elle en parla à sa servante Saule-de-Printemps : « Je voudrais faire mourir China. Aurais-tu un plan à proposer ? »

— C'est une bien petite affaire. Nous avons à la maison un chaudron où nous pourrions faire entrer China. Une fois fermé d'un couvercle de fonte de trente livres, nous allumerons un feu vif dessous pour le cuire et le griller. Nous pouvons être tranquilles : comment échapperait-il à la mort ?

— Parfait ! » répondit dame Meng.

Le lendemain, elles agirent comme prévu, firent asseoir China à l'intérieur, ajustèrent le couvercle et le mirent à cuire sur un grand feu pendant trois jours et trois nuits. Le quatrième jour, elles soulevèrent le couvercle et que virent-elles ? China se dressait sur son séant et leur disait bonjour !

« Mon enfant, que fais-tu là ? lui demanda dame Meng.

— Ma mère, vous m'y avez mis. La marmite entière s'était transformée en trône de fleurs de lotus entouré d'étangs d'eau fraîche. J'y suis resté assis ou couché fort confortablement. »

Effrayées, dame Meng et Saule-de-Printemps se dirent : « Il faut de toute urgence trouver un stratagème pour le supprimer. Il est à craindre que China ne nous dénonce lorsque le patron sera de retour. »

« Dissimulons demain un “ongle” de fer dans la main », suggéra la servante, « et amenons China dans le jardin derrière à manger des cerises. Quand il ouvrira la bouche, nous lui couperons la langue à la racine de sorte qu’il ne pourra parler au retour du patron. »

Le lendemain elles l’emmenèrent au jardin comme prévu et lui crochetèrent la langue à la base, inondant le sol de sang. Mais le jour suivant, quand elles se levèrent et appelèrent China, il pouvait encore parler.

« Mon enfant, comment se fait-il qu’il en soit ainsi ? demanda dame Meng.

— Au milieu de la nuit s’est présenté un homme qui se déclarait l’Ainsi-venu de Douce-Rosée¹ ; il tenait à la main un baume qui a fait repousser la langue. »

« Il y a dehors un magasin », proposa cette fois Saule-de-Printemps à dame Meng, « nous pourrions le lui faire garder, l’y enfermer à clé et l’y laisser mourir de faim. »

Quand dame Meng l’ouvrit au bout d’un mois, China se leva pour la saluer.

« L’autre jour la servante t’y a enfermé, mon enfant, sans savoir que tu t’y trouvais. Comment as-tu obtenu à manger pendant tout un mois ?

— Lorsque j’avais faim ou soif, une biche descendait d’elle-même de l’espace m’offrir sa mamelle. »

« Le fleuve devant est en crue », dit Saule-de-Printemps, « nous pourrions amener China à monter dans la tour pour contempler les eaux et le pousser dans les flots immenses de mille toises. Quand le patron sera de retour, il suffira de lui dire qu’il est tombé dans le torrent et s’est noyé. Le danger qui nous menace sera enfin écarté. »

Voyant les eaux immenses² qui s’élevaient, dame Meng fit monter China en haut de la tour pour admirer le spectacle. Poussé dans le dos par la servante, il tomba à l’eau devant les yeux de dame Meng qui s’exclama : « Cette fois, il est bien mort ! »

À peine était-elle descendue de la tour qu’un messager en bleu se présentait à la porte : l’ancien avait déjà appris en route que China était tombé à l’eau et précipitait sa marche en sanglotant. Il arriva chez lui, effondré de chagrin. Puis, avec la plus grande piété, il choisit un jour fâste pour célébrer la cérémonie ouverte de délivrance et rappel des trépassés, offrant un grand banquet maigre.

Le Maître de la Loi Tripitaka revenait de Râjagha³ avec les soutras : sur le chemin du retour, les sept pèlerins se rendirent au festin offert par l’ancien. Comme le Maître de la Loi et le

Novice-Singe ne mangeaient rien, celui-ci leur demanda : «Maîtres, pourquoi ne prenez-vous rien, puisque vous êtes venus...

— J'ai trop bu aujourd'hui», répondit le Maître de la Loi, «je n'ai envie que de soupe de poisson, de rien d'autre.»

À ces mots qui le privaient des fruits des mérites du don, comment le chef de famille aurait-il pu ne pas déférer à ce désir? Il envoya chercher du poisson.

«Je ne veux pas de petits poissons», précisa le Maître de la Loi, «il m'en faut un de cent livres au moins pour satisfaire mon appétit.»

Le serviteur fit la tournée des pêcheurs et bateliers, réussit à trouver un gros poisson d'environ cent livres et le rapporta aussitôt. Il annonça au patron qu'il en avait acheté un et était de retour. Le maître de maison demanda au Maître de la Loi comment il le voulait.

«Passez-moi le couteau», répliqua ce dernier, «je le préparerai moi-même.»

L'ancien prit un couteau et le tendit au Maître de la Loi qui se tourna vers lui et les convives assemblés : «Si ce grand banquet ne nous avait point été donné, un crime horrible aurait été commis sous les auspices de ce gros poisson.

— Quel crime horrible? demanda l'ancien.

— Ce poisson a avalé l'autre jour votre fils aîné China. Il est encore dans son ventre et en vie.»

À ces mots, les gens se levèrent et l'entourèrent. Le Maître de la Loi coupa le poisson en deux d'un coup de couteau. China se dressa et se mit à parler comme si de rien n'était. Son père le prit dans ses bras, doublement effrayé. Il joignit les paumes en remerciement : «Maître, si vous ne m'aviez honoré de votre visite aujourd'hui, père et fils ne se revoyaient plus!»

Tout le monde se réjouissait. Le notable composa le poème qui suit pour exprimer sa gratitude :

*Comme j'étais parti trois ans à l'étranger,
Ma femme, poussée par de mauvaises pensées,
Jeta dans le fleuve mon fils aimé China,
Et un gros poisson dans son ventre l'avala.
Or, grâce à ce banquet d'aujourd'hui,
Comme il se disait de l'ivresse mal remis,
Il voulut cuire lui-même un gros poisson :
Père et fils croient en la prédestination.*

«J'emporte ce poisson aux terres de l'Est et le placera dans un monastère où il demeurera en permanence pour en faire un "poisson de bois" dont on frappera le ventre au moment du repas maigre.»

Puis il composa le poème :

*Dame Meng, entraînée par la méchanceté,
Poussa l'enfant dans les eaux de l'obscurité.
Ce n'est que grâce à l'assemblée de charité
Que le père et le fils se sont rencontrés.*

Les convives rassemblés composèrent le quatrain :

*Grâce au bon destin du Maître de la Loi,
Il aura revu le jour et son père, Cbina.
Il n'en est autrement pour elle et Juna.
Désormais il faudra suivre la même voie.*

Les sept pèlerins, après avoir quitté la scène de ces événements, arrivèrent à la capitale dix jours plus tard. Lorsque les patrouilles de la province¹ apprirent que le Maître de la Loi était de retour avec les soutras et approchait, elles avertirent Sa Majesté.

Malgré la chaleur qui régnait à ce moment-là, Minghuang fit préparer son grand char et sortit l'accueillir à une distance de cent lis. Le Maître et ses six compagnons remercièrent l'empereur de l'honneur qu'il leur accordait. Minghuang rentra à la cour dans la même voiture que le Maître de la Loi. C'était alors la dernière décade de la sixième lune. On offrit des repas maigres à la cour jour après jour. Il fut ordonné à toutes les préfectures de construire des monastères pour y accueillir le Maître de la Loi. L'empereur traita le soutra du Cœur de la *Prajñā*² en chose plus précieuse que la prunelle de ses yeux. Cérémonies et processions se déroulèrent à la cour et en ville.

Le 7 du septième mois, le Maître de la Loi annonça à Sa Majesté : « Lorsque j'ai obtenu le soutra du Cœur à la Forêt-Parfumée, une voix venue du ciel nous a prévenus que le 15 de ce mois-ci viendrait le moment de s'en retourner. »

À cette nouvelle, les larmes trempèrent les vêtements de dragon de l'empereur des grands Tang. La limite du temps décrété par le ciel arrivée, ils ne pourraient tarder davantage.

« C'est pour les êtres vivants des terres de l'Est que nous avons affronté tant de démons et épreuves dans la quête des soutras », déclara le Maître de la Loi. « Aux dieux qui nous ont prêté main-forte, en premier lieu Sables-Profonds, qu'il en soit rendu grâce dans les monastères, et que l'on prie pour leur salut.

— Puisque vous nous les recommandez », répondit l'empereur, « que leur soit aménagée une chapelle devant les sept statues du Bouddha. »

Le 14 de la septième lune, aux cinq huitièmes de l'heure de midi³, on procéda à la cérémonie d'ordination du Maître de la Loi. L'empereur déclara sa gratitude : « Il est revenu avec un *pita-ka* de soutras à l'issue d'une quête de trois années au paradis de

l'Ouest. Puisqu'il a cherché trois fois les soutras, Nous lui conférons le titre de "Maître de la Loi des Trois Corbeilles, Tripitaka¹".»

Le 15, aux cinq huitièmes de l'heure de midi, descendit du ciel une embarcation ornée de lotus, le juste fruit annoncé par le Bouddha Dīpamkara². Le Maître de la Loi déclara publiquement qu'il ne pouvait tarder, fit en hâte ses adieux à l'empereur et tous sept montèrent dans le vaisseau, lequel s'éleva droit à l'ouest vers le pays des immortels. Neuf dragons soulevaient les brumes, dix phénix accouraient, mille grues et dix mille traits de lumière scintillaient.

Faute de pouvoir manifester autrement sa reconnaissance, l'empereur voulut à nouveau offrir un grand banquet dans une salle comble en souvenir de Tripitaka. L'empereur, en compagnie du prince héritier et de tous ses officiers, fit le tour des quatre portes en pleurant et composa le poème qui suit en l'honneur de Tripitaka, dont le nom demeurera de génération en génération :

*Le Maître de la Loi est monté au paradis,
Foulant à chaque pas des fleurs de lotus.
Le pays entier en tirera grand profit;
Il ne retombera plus en mauvais humus.*

Taizong conféra par la suite au Novice-Singe le titre de «Grand Saint aux muscles de bronze et os de fer».

Appendice II

LE CHAPITRE IX INTERPOLÉ

OÙ CHEN GUANGRUI RENCONTRE LE MALHEUR
EN SE RENDANT À SON POSTE,
ET LE MOINE SAUVÉ-DES-EAUX¹ S'ACQUITTE
DE L'ESSENTIEL PAR LA VENGEANCE.

Le récit parlera de la cité de Chang'an dans le grand pays de la province du Shaanxi, cette terre où tant de rois et empereurs établirent leur capitale. Depuis les dynasties des Zhou, Qin et Han², c'est véritablement une contrée au-dessus de sa réputation, arrosée de huit rivières, et dont les trois préfectures constituent le fleuron plus ravissant que brocart. L'empereur Taizong³ des grands Tang était alors monté sur le trône depuis treize ans, après avoir changé le nom de l'ère impériale en celui de Contemplation-de-la-Vertu : c'était l'année du serpent *jisi*⁴. Une grande paix régnait sous le ciel. Des huit orientes affluaient les tributs; entre les quatre mers tous se déclaraient ses sujets.

Un beau jour, alors que Taizong était monté sur le trône et que ses officiers civils et militaires rassemblés avaient fini de lui prêter hommage, le premier ministre Wei Zheng⁵ sortit des rangs et proposa : «Maintenant que l'empire est en paix et que le calme s'étend aux huit orientes, il conviendrait de se conformer aux lois anciennes en ouvrant des sessions de sélection où seraient convoqués les lettrés les plus sages, cela afin d'utiliser les meilleures compétences susceptibles de nous aider dans nos tâches civilisatrices.

— Mon sage ministre a raison dans ce qu'il suggère», répliqua l'empereur. Il fit aussitôt afficher des convocations dans tout l'empire : dans chaque préfecture ou sous-préfecture, toute personne éduquée de formation confucéenne, qu'elle fût de l'armée ou du peuple⁶, était priée de se présenter aux examens de Chang'an, du moment qu'elle savait écrire avec aisance et clarté et qu'elle avait passé brillamment les trois sessions⁷.

Lorsque la convocation parvint à la préfecture de Haizhou⁸, un certain Chen E, dont le second prénom était Guangrui⁹, à la vue du placard, rentra aussitôt chez lui dire à sa mère, dame

Zhang : «La Cour a fait afficher sur papier jaune un avis de recrutement des sages et talentueux dans les provinces du Sud. Votre enfant désire se présenter aux examens. Si jamais il obtenait un poste mandarinal, si modeste fût-il, il honorerait sa famille, anoblirait son épouse et en ferait bénéficier son fils!. La gloire en rejaillirait sur sa maison et le voisinage : c'est à cela que votre fils aspire; aussi me suis-je permis de vous annoncer mon départ.

— Puisque tu es un lettré, mon fils, il doit en être ainsi, comme le dit l'adage : *Jeune, étudie; pars, quand tu as mûri*. Mais fais attention le long de la route et reviens au plus tôt, le poste obtenu.»

Guangrui fit préparer ses bagages par le domestique, prit congé de sa mère et partit en précipitant les étapes. Il arriva juste à temps à Chang'an et participa immédiatement à la session qui venait de s'ouvrir. Reçu à ces épreuves, il passa le test des trois questions au palais, où l'empereur lui accorda, du pinceau impérial manié de sa propre main, le titre de «premier lauréat». Il fut promené à cheval trois jours durant dans les rues de la capitale.

Le hasard voulut que la procession passât devant le portail du premier ministre Yin Kaishan³, lequel avait une fille qui n'était pas encore mariée, Douce⁴, appelée aussi Toute-Douceur⁵. On venait de dresser la tour décorée d'où elle devait lancer la balle brodée qui désignerait son fiancé. Chen Guangrui passait justement au pied de la tour à ce moment-là. À voir sa prestance hors du commun, la demoiselle se réjouit du fond du cœur et, sachant qu'il s'agissait du nouveau «premier lauréat», lança la balle brodée : elle atteignit fort opportunément son chapeau de résille noire. Une musique de fifres et flûtes se fit brusquement entendre, tandis qu'une dizaine de servantes et concubines descendaient de la tour, retenaient le cheval de Guangrui et conduisaient le lauréat à la résidence du ministre afin de conclure le mariage. Celui-ci se présenta aussitôt avec sa femme dans la salle principale, y appela ses hôtes et le maître de cérémonies, puis accorda sa fille à Guangrui.

Après avoir prié le ciel et la terre et s'être salués en époux, ils s'inclinèrent devant le beau-père et la belle-mère. On but gaiement toute la nuit au festin que le premier ministre avait fait préparer. Puis le couple se retira la main dans la main jusqu'à la chambre à coucher parfumée d'orchidées.

Le lendemain, au troisième quart de la cinquième veille⁶, Taizong montait dans la salle aux Clochettes-d'Or devant les officiers civils et militaires qui se pressaient à l'audience.

«Quel poste faut-il donner au nouveau lauréat Chen Guangrui? demanda l'empereur.

— J'ai examiné la situation des circonscriptions sous notre dépendance», répondit le premier ministre Wei Zheng, «il y a

une vacance à Jiangzhou¹. Je prie Votre Majesté de lui conférer cette charge.»

Taizong lui ordonna donc de se préparer à partir assumer les fonctions de préfet de Jiangzhou sans retard. Guangrui remercia Sa Majesté et quitta la cour pour retourner à la résidence du ministre. Après en avoir délibéré avec sa femme, il prit congé de ses beaux-parents et se rendit à son poste avec son épouse.

Au moment de son départ, il faisait un temps de fin du printemps : douce brise dans les ramures de saules, pluie fine sur les fleurs aux couleurs brillantes. Comme l'itinéraire le lui permettait, Guangrui passa chez lui saluer sa mère avec sa femme.

«Mes félicitations, mon garçon!» lui dit dame Zhang, «et qui plus est, tu reviens marié.

— Grâce à votre bénédiction, j'y ajoute le titre de premier lauréat, ce qui m'a valu la faveur impériale d'être promené dans les rues; c'est ainsi qu'en passant devant la porte du premier ministre, j'ai été frappé par une balle brodée et retenu comme gendre. Comme la cour m'a conféré la charge de préfet de Jiangzhou, je suis venu vous chercher pour vous y emmener.»

Dame Zhang, ravie, se prépara donc à partir avec ses enfants.

Après quelques jours de voyage ils arrivèrent à l'auberge des Dix-Mille-Fleurs, tenue par un certain Liu le Cadet. Dame Zhang tomba brusquement malade.

«Je me sens indisposée», dit-elle à son fils, «restons deux jours de plus à l'auberge, le temps de me remettre et nous repartirons.»

Guangrui obéit. Le lendemain matin, il aperçut à l'entrée de l'auberge un homme qui offrait une carpe dorée. Il la lui acheta pour une ligature de sapèques. Il s'apprêtait à cuire le poisson pour sa mère, lorsqu'il remarqua que le poisson clignait étrangement de l'œil. Surpris, Guangrui se dit : «J'ai entendu dire que chez les poissons et les serpents, cela signifie qu'il ne s'agit pas de créatures indifférentes.» Aussi demanda-t-il au pêcheur : «Où as-tu pris ce poisson?

— Dans le fleuve Hong, à une quinzaine de lis de la préfecture supérieure.»

Guangrui fit rapporter et libérer le poisson vivant dans le fleuve. Rentré à l'auberge, il rapporta à sa mère ce qui s'était passé.

«Relâcher les êtres vivants est une bonne action, j'en suis très heureuse.

— Il y a déjà trois jours que nous sommes à l'auberge. Les consignes impériales sont strictes : j'aimerais partir demain matin, mais je ne sais comment vous vous sentez, ma mère.

— Je ne me sens pas bien. Il commence à faire chaud en route : je crains que mon mal n'empire. Ne pourrais-tu pas me louer une chambre où je pourrais provisoirement demeurer. Laisse-moi quelque argent et partez tous les deux. Vous reviendrez me chercher à l'automne, quand il fera plus frais.»

Après en avoir discuté avec sa femme, Guangrui loua la chambre, remit des fonds à sa mère et, après lui avoir dit adieu, s'en alla avec son épouse.

La route était pénible. Partant à l'aube pour se reposer la nuit, ils atteignirent enfin le bac du fleuve Hong où les bateliers Liu Hong et Li Biao vinrent à leur rencontre, manœuvrant leur bateau jusqu'à la rive.

Est-ce dans une vie antérieure qu'il avait été décidé que ce malheur le frapperait, qu'il tomberait sur ses pires ennemis?

Guangrui fit porter les bagages à bord par son domestique. Tandis que le couple montait à son tour tranquillement, Liu Hong dévorait du regard la demoiselle Yin, sa face de pleine lune, ses yeux où coulaient les eaux d'automne, la cerise de sa bouche mignonne, sa taille de saule, bref, un visage à éclipser la lune et remplir de honte les fleurs, une beauté si renversante qu'il lui vint les plus noires pensées : il s'entendit avec Li Biao pour amener l'embarcation à un endroit désert et attendre le calme de la nuit avant d'agir. À minuit, ils commencèrent par abattre le domestique, puis tuèrent Guangrui dont ils jetèrent le cadavre par-dessus bord. Quand elle vit son mari frappé à mort, la jeune femme voulut à son tour se jeter à l'eau. Liu Hong la retint à bras le corps : « Si tu me cèdes, on en reste là ; sinon, de mon sabre je te coupe en deux ! »

Sachant qu'elle n'avait guère le choix, elle ne put que s'incliner et suivre Liu Hong. Le brigand passa sur la rive sud, confia le bateau à Li Biao et, prenant les habits de Chen Guangrui, ainsi que ses lettres de créance, se rendit avec la jeune personne à Jiangzhou occuper le poste.

Or, le corps du domestique tué par Liu Hong s'en était allé à la dérive au fil du courant, tandis que celui de Chen Guangrui avait sombré jusqu'au fond où il demeurait immobile. Un *yaksa*¹ en patrouille à l'entrée du fleuve l'aperçut et partit comme un météore l'annoncer au palais du dragon, au moment même où le roi montait ouvrir l'audience.

« Je ne sais qui a tué un lettré et jeté son cadavre au fond de l'eau à l'entrée du fleuve Hong », déclara le *yaksa*.

Le roi-dragon se fit apporter le cadavre et, après l'avoir examiné attentivement, posa devant lui, révéla : « Cet homme est le bienfaiteur qui m'a sauvé la vie. Comment a-t-il pu être assassiné ? Comme dit l'adage, *un bienfait en vaut un autre*. Je suis fermement décidé à lui sauver la vie en récompense de ce qu'il a fait pour moi la dernière fois. »

Il rédigea aussitôt une dépêche qu'il fit porter par le *yaksa* au dieu des murs et des fossés de Hongzhou² et au *tudi*³ du lieu, leur demandant de récupérer les âmes du lettré pour que la vie lui fût rendue. Les divinités firent remettre les âmes du défunt au *yaksa* par de jeunes fantômes. Celui-ci arriva donc au palais de Cristal avec son chargement et sollicita une audience du roi-dragon.

«Comment t'appelles-tu? D'où viens-tu? Comment es-tu arrivé ici? demanda le roi à la victime.

— Mon humble personne se nomme Chen E, Guangrui. Je suis originaire de la sous-préfecture de Hongnong, dépendance de Haizhou. Reçu premier aux nouveaux concours, j'avais été nommé préfet de Jiangzhou et m'y rendais avec ma femme. Arrivés au fleuve, nous avons pris une embarcation sans penser que le batelier Liu Hong me tuerait et me jetterait à l'eau pour s'approprier mon épouse. Je supplie Votre Majesté de me sauver la vie.

— *Il en est donc ainsi. Cher monsieur, la carpe dorée que vous avez libérée, c'était moi! Vous m'avez sauvé la vie : maintenant que vous êtes dans l'épreuve, comment pourrais-je demeurer indifférent?»*

Il fit donc mettre le cadavre de Guangrui de côté contre un mur et glissa dans la bouche «la perle qui fixe le visage», de façon à empêcher la putréfaction en attendant de pouvoir rappeler ses âmes et le venger.

«Ton âme véritable restera provisoirement dans mon palais aquatique», ajouta le roi, «dans des fonctions de commandement», précisa-t-il.

Guangrui se prosterna pour le remercier. Le roi offrit en son honneur un festin, sur lequel le récit n'en dira pas plus.

Reparlons de la demoiselle Yin, qui haïssait le brigand de Liu au point de souhaiter se repaître de sa chair et dormir sur son scalp. Mais elle était enceinte : comme elle ne savait si ce serait un garçon ou une fille, force lui était de se soumettre bon gré mal gré.

Ils furent bientôt rendus à Jiangzhou, le temps de détourner le regard, lui semblait-il.

Gardes et greffiers vinrent tous les accueillir. Les subordonnés leur offrirent un banquet de bienvenue.

«Mon humble personne ne saurait que compter sur vos forces et votre soutien, leur déclara Liu Hong.

— Votre Honneur», lui répondirent les officiers sous ses ordres, «avec vos éminents talents, qui vous ont assuré la première place, vous ne sauriez que traiter la population comme vos propres enfants, réduire les procès et alléger les peines. C'est nous qui dépendons de vous. Pourquoi tant de modestie?»

Chacun se retira à l'issue du banquet officiel.

Lumières et ténèbres se succédèrent rapidement : un jour que Liu Hong était sorti, de service au loin, et qu'au *yamen* la jeune femme, songeant tristement à sa mère et à son mari, poussait des soupirs dans le kiosque du jardin, elle sentit brusquement les douleurs lui tirailler le ventre, au point de tomber évanouie : elle avait donné naissance à un fils avant même de s'en être rendu compte. Une voix lui murmurait à l'oreille :

«Toute-Douceur, écoute mes recommandations. Je suis le

seigneur de l'étoile du pôle Sud venu te donner ce garçon sur l'ordre de la *bodhisattva* Guanyin. Un jour viendra où sa renommée ira plus loin que celle d'un simple mortel. Le brigand Liu cherchera sûrement à le tuer quand il sera de retour : il faut t'employer à le protéger. Ton mari a été sauvé par le roi-dragon. Mari et femme, mère et fils se retrouveront plus tard, quand sonnera le jour de la vengeance et des règlements de compte. Note soigneusement mes paroles. Réveille-toi! Vite!»

Sur ces mots il disparut.

Lorsqu'elle revint à elle, la jeune femme, se souvenant de chacune de ces phrases, serrait contre elle l'enfant sans savoir que faire. Voilà Liu Hong de retour! Il voulut noyer le garçon, dès qu'il le vit. «Il se fait tard», plaïda la mère, «attends demain pour le jeter à la rivière.»

La chance voulut que Liu Hong eût à partir de bonne heure pour une affaire urgente. «Si j'attends le retour de ce brigand», songeait la demoiselle, «mon fils est perdu. Mieux vaut l'abandonner au sort que lui réserver le fleuve. Peut-être que l'auguste ciel le prendra en pitié, qu'il y aura quelqu'un pour le sauver et l'élever jusqu'au jour où nous serons à nouveau réunis...»

Dans la crainte d'avoir du mal à le reconnaître, elle se mordit le doigt pour écrire en lettres de sang les noms de son père et de sa mère, ainsi que les raisons circonstanciées de son abandon. Puis elle coupa de ses dents le petit doigt du pied gauche du bébé, afin de lui laisser une marque caractéristique. Elle l'enveloppa dans l'une de ses chemises et profita de ce moment de liberté pour le porter hors du *yamen*. Fort heureusement, le fleuve n'était pas loin. Arrivée sur la rive, elle éclata en sanglots. Elle allait le jeter, quand elle aperçut une planche qui flottait près du bord. Elle remercia le Ciel, attacha l'enfant avec sa ceinture, posa le message en lettres de sang sur sa poitrine et poussa la planche, la laissant dériver où bon lui semblerait. La jeune femme, les larmes aux yeux, retourna au *yamen*, où le récit la laissera.

Revenons à l'enfant sur la planche : flottant au gré du courant, il ne s'arrêta pas avant d'avoir atteint le pied du monastère du Mont-d'Or, dont le supérieur se nommait Lumière-de-la-Loi¹. La culture de la vérité et sa compréhension de la Voie lui avait déjà permis d'obtenir le merveilleux secret de la non-rennaissance.

Il était assis en méditation lorsque, tout à coup, des vagissements parvinrent à ses oreilles. Ému sur-le-champ, il se précipita au bord du fleuve et découvrit un bébé endormi sur une planche contre la rive. Il le ramassa en hâte et sut d'où il venait à la lecture du billet en lettres de sang. Il lui donna le nom de lait «Sauvé-des-Eaux» et le confia à des parents nourriciers. Il rangea très soigneusement le billet.

Lumières et ténèbres passent comme la flèche, lune et soleil se succèdent à la vitesse de la navette : Sauvés-des-Eaux entrait dans

sa dix-huitième année. Le supérieur le fit tonsurer : il prit le nom en religion de Xuanzang, reçut les « défenses », main posée sur le sommet de la tête, et se mit à la pratique religieuse d'un cœur ferme.

Un jour, vers la fin du printemps, alors que tout le monde était rassemblé à l'ombre des pins, commentant les soutras, méditant ou discutant des points les plus obscurs, un bonze ripailleux, mis en difficulté par les questions de Xuanzang, s'emporta : « Bête damnée ! Ça vient faire le malin ici, sans même savoir son nom ni connaître ses parents ! »

Après avoir été ainsi insulté, Xuanzang rentra au monastère s'agenouiller devant le Maître et lui déclarer, les yeux gonflés de larmes : « L'homme, né entre le ciel et la terre, se forme par le *Yin* et le *Yang*, croît sous l'effet des cinq dynamies, mais il n'en est point qui ne soit engendré par un père et nourri par une mère. Comment peut-on être homme en ce monde sans père ni mère ? »

Comme il demandait le nom de ses parents avec une insistance désespérée, le vénérable lui répondit : « Si tu tiens vraiment à retrouver ton père et ta mère, suis-moi jusqu'à ma cellule. »

Ce que fit Xuanzang : le supérieur descendit de la poutre maîtresse un coffret, l'ouvrit et en tira un papier et une chemise qu'il tendit à Xuanzang. Quand ce dernier eut déplié et lu le billet, il sut enfin comment s'appelaient ses parents et le détail des torts dont ils avaient été les victimes.

À l'issue de cette lecture, Xuanzang s'effondra en sanglots : « Comment peut-on se prétendre un homme sans pouvoir venger ses parents ? Dix-huit ans dans l'ignorance de mes propres parents, il m'a fallu attendre ce jour pour savoir que j'avais une mère. L'aurais-je connu si vous, mon maître, ne m'aviez repêché et nourri ? Permettez à votre disciple d'aller retrouver sa mère. Je rebâtirai ensuite le monastère avec le bol à encens posé sur la tête en témoignage de la profonde reconnaissance que je vous dois, maître. »

— Si tu veux te mettre à la recherche de ta mère, prends le billet et la chemise. Il te suffit d'aller demander l'aumône au *yamen* privé de la préfecture de Jiangzhou : tu reverras ta mère. »

Xuanzang suivit les conseils du Maître. Il se rendit donc d'une traite à Jiangzhou, habillé en moine mendiant. Liu Hong était justement sorti, lorsqu'il se présenta à la porte du *yamen* privé — c'est que le Ciel voulait la réunion de la mère et du fils. La jeune dame Yin avait rêvé dans la nuit que la lune redevenait pleine. « Je n'ai aucune nouvelle de ma mère », songeait-elle, « mon mari a été assassiné par ce brigand, mon fils jété dans le fleuve. S'il a été recueilli, il doit avoir maintenant dix-huit ans. Peut-être que le Ciel nous réunira aujourd'hui, sait-on jamais... »

Elle était plongée dans ces réflexions, lorsqu'elle entendit la psalmodie de soutras à l'entrée et le cri répété : « Aumônes, aumônes ! »

Elle saisit cette occasion de sortir voir : « D'où venez-vous ? »

— Je suis le disciple du vénérable Lumière-de-la-Loi au monastère du Mont-d'Or.

— Dans ce cas, prenez la peine d'entrer.»

Comme elle lui offrait un repas maigre, elle observa plus attentivement son comportement et le ton de sa voix : le jeune moine ressemblait beaucoup à son défunt mari. Après avoir renvoyé ses servantes, elle lui demanda : « Jeune maître, avez-vous quitté votre famille enfant, ou dans la force de l'âge ? Comment vous appelez-vous ? Avez-vous encore vos parents ? »

— Ni dans l'enfance, ni adulte. À dire vrai, il s'agit d'un ton plus grand que le ciel, d'une rancune plus profonde que la mer ! Mon père a été assassiné, ma mère enlevée par un brigand. Mon maître, Lumière-de-la-Loi, m'a dit que je la trouverais dans le *yamen* privé de Jiangzhou.

— Comment s'appelait votre mère ?

— Le nom de famille de ma mère était Yin, son prénom Douce. Mon père s'appelait Chen Guangrui. Mon petit nom est Sauvé-des-Eaux, mon nom en religion Xuanzang.

— Douce, c'est moi. Mais détenez-vous des preuves ? »

Dès qu'il apprit qu'elle était sa mère, Xuanzang tomba sur ses deux genoux et supplia d'une voix entrecoupée de sanglots : « Si vous ne me croyez pas, ma mère, voici le témoignage d'une chemise et d'une lettre écrite avec du sang. »

Douce les prit et les examina : les objets étaient authentiques. Mère et fils tombèrent dans les bras l'un de l'autre en sanglotant.

« Va-t-en au plus vite ! »

— Moi qui suis resté dix-huit ans sans connaître les parents qui m'avaient donné le jour, maintenant qu'il m'est enfin donné de voir ma mère, elle me demande déjà de la quitter ! Pourquoi ?

— Mon fils, demi-tour ! Enfuis-toi comme s'il y avait le feu ! Ce brigand de Liu te tuerait à son retour. Demain je ferai semblant d'être malade et prétendrai avoir promis il y a des années cent paires de chaussures aux moines, prétexte à me rendre au monastère accomplir le vœu. J'aurai quelque chose à te dire à ce moment-là. »

Xuanzang prit respectueusement congé, comme elle le demandait.

Revenons à la demoiselle, partagée entre la joie et l'inquiétude, depuis qu'elle avait revu son fils. La voilà un beau jour qui se dit malade, refusant toute nourriture et restant alitée. Comme Liu Hong, rentrant du *yamen*, lui en demandait la raison, elle répondit : « J'avais formulé un vœu quand j'étais petite, la promesse d'un don de cent paires de sandales aux moines. Il y a cinq jours, j'ai rêvé d'un bonze qui les réclamait, une arme tranchante à la main. Depuis je me sens indisposée. »

— C'est bien peu de choses. Pourquoi ne pas me l'avoir dit plus tôt ? » Il monta au tribunal et ordonna au planton de gaucher

Wang et au planton de droite Li d'exiger de cent familles de la cité la remise d'une paire de sandales de moine dans les cinq jours.

Les gens du peuple les fournirent dans le délai requis.

«Maintenant que le lot est au complet, à quel monastère aller accomplir le vœu? demanda la demoiselle à Liu Hong.

— Il y a ici à Jiangzhou le monastère du Mont-d'Or et celui du Mont-Calciné : comme tu voudras.

— J'ai depuis longtemps entendu parler en bien du monastère du Mont-d'Or : j'irai là-bas.»

Liu Hong appela les plantons pour qu'ils s'occupent d'apprêter une embarcation. La dame y monta avec une personne de confiance. Les mariniers poussèrent le bateau loin de la rive en direction du monastère.

Revenons à Xuanzang : aussitôt rentré au monastère, il passa voir Lumière-de-la-Loi et lui raconta tout ce qui était arrivé. Le vénérable en fut fort aise. Le lendemain, une servante venait annoncer que sa maîtresse arrivait pour accomplir son vœu. Les moines sortirent tous l'accueillir. La dame entra, fit ses dévotions à la *bodhisattva*, offrit un grand repas maigre et ordonna aux servantes d'apporter sur des plateaux les sandales et les chaussettes. Arrivée à la salle de la Loi, elle offrit encens et prières, puis demanda au supérieur de distribuer le don aux moines. Lorsqu'ils se furent dispersés, laissant la salle déserte, Xuanzang s'approcha et s'agenouilla. Elle le pria d'ôter ses sandales et chaussettes : il lui manquait en effet le petit doigt au pied gauche. Ils se serrèrent à nouveau l'un contre l'autre en pleurant, et remercièrent le supérieur.

«Je crains que le brigand n'apprenne la rencontre, si vous ne rentrez pas au plus vite. Vous risqueriez les pires malheurs», insista Lumière-de-la-Loi.

«Mon enfant, voici un anneau odorant : va droit vers Hongzhou dans la région du Nord-Ouest, à mille cinq cents lis d'ici environ ; tu y trouveras l'auberge des Dix-Mille-Fleurs, où nous avions en ce temps-là laissé dame Zhang, la mère de ton père. Je t'ai écrit une autre lettre, à porter dans la cité impériale, chez le premier ministre Yin Kaishan, dont la résidence est à gauche du palais d'Or. Là habitent les parents qui ont donné le jour à ta mère. Tu remettras à ton grand-père ma lettre, qui lui demande de présenter un rapport à l'empereur afin de capturer et tuer le brigand à la tête d'une troupe à pied et à cheval. Ton père sera vengé et ta mère enfin délivrée. Je n'ose m'attarder plus longtemps. J'ai trop peur des reproches de ce brigand.»

Elle sortit du monastère, monta en bateau et s'en fut.

Xuanzang revint en pleurant, s'excusa auprès de son maître, fit ses adieux et partit immédiatement pour Hongzhou. Arrivé à l'auberge, il demanda au patron Liu le Cadet : «Un certain

voyageur Chen, de Jiangzhou, vous avait confié autrefois sa mère. Comment va-t-elle?

— Elle était en effet restée à l'auberge. Devenue par la suite aveugle, et n'ayant plus de quoi payer le loyer, elle s'est installée dans un four à briques en ruine à la porte sud. Elle subsiste en allant chaque jour mendier dans les rues. Il y a bien longtemps que ce voyageur est parti sans jamais plus donner de ses nouvelles. Je me demande pourquoi.» Dès qu'il l'apprit, Xuanzang se renseigna au sujet de ce vieux four et retrouva sa grand-mère. Elle lui dit : «Tu as la même voix que mon fils Chen Guangrui.

— Je ne suis pas Chen Guangrui, mais son fils. Douce est ma mère.

— Pourquoi ta mère n'est-elle pas venue?

— Mon père a été tué par les brigands, ma mère enlevée et mariée de force.

— Comment as-tu su où je me trouvais?

— C'est ma mère qui m'a envoyé vous chercher. Elle m'a confié une lettre et un anneau odorant.»

En prenant la lettre et l'anneau, la grand-mère éclata en sanglots : «Mon fils en est arrivé là pour la gloire et le mérite! Moi qui me disais qu'il avait oublié morale et gratitude. Comment aurais-je pu savoir qu'il avait été assassiné! Encore heureux que le Ciel m'ait prise en compassion et ne m'ait pas privée de descendance! J'ai tout de même un petit-fils qui est venu aujourd'hui me trouver.

— Comment avez-vous perdu la vue, grand-mère?

— C'est que je pensais tant à ton père, suspendue à cette attente, jour après jour, sans le voir revenir; j'ai tant pleuré que je suis devenue aveugle.»

Xuanzang s'agenouilla et pria le Ciel : «Pensez que j'entre dans ma dix-huitième année sans avoir pu venger mon père et ma mère! Il m'est accordé aujourd'hui de retrouver ma grand-mère comme me l'avait ordonné ma mère. Ciel, si vous prenez en considération et compassion la fervente pensée de votre disciple, faites que ma grand-mère recouvre la vue de ses deux yeux!»

La prière terminée, il lécha du bout de la langue les yeux de la vieille femme. L'instant d'après, elle les ouvrait et y voyait comme auparavant. «Tu es bien mon petit-fils!» s'exclama-t-elle à la vue du jeune bonze, «tu ressembles à mon fils à s'y méprendre!»

La vieille femme était partagée entre la joie et la tristesse. Xuanzang la conduisit à la sortie du four et la ramena à l'auberge. Il loua une chambre pour que sa grand-mère y logeât et, lui laissant un viatique, promit : «Je m'en vais, mais reviendrai dans un mois environ.»

Ayant pris congé de sa grand-mère, il gagna directement la capitale et, après avoir trouvé l'avenue de l'Est, se présenta à

l'entrée de la résidence du premier ministre Yin. Il expliqua au portier :

« L'humble moine que je suis est un parent qui souhaiterait rendre visite à Monsieur le Ministre. »

Le portier le fit savoir au premier ministre qui répondit : « Je n'ai aucun parent qui soit moine. »

— J'ai rêvé la nuit dernière que ma fille Douce était rentrée à la maison. Ne serait-ce pas une lettre de notre gendre annonçant son retour ? »

Le ministre fit introduire dans la salle de réception le jeune bonze qui, à la vue du ministre et sa femme, s'effondra en pleurs et tira de son giron la missive qu'il tendit au ministre. Celui-ci l'ouvrit et commença à la lire. Il la termina en sanglots.

« Qu'y a-t-il ? lui demanda sa femme. »

— Le bonze est notre petit-fils. Notre gendre a été assassiné par des brigands qui ont enlevé Toute-Douceur pour en faire leur femme. »

À ces mots, la dame éclata en sanglots incoercibles à son tour.

« Madame, ne vous tourmentez point. À la prochaine audience, je le fais savoir à Sa Majesté et conduirai moi-même les troupes qui vengeront infailliblement notre gendre. »

Le lendemain, à son entrée à la cour, le premier ministre présenta le rapport suivant à l'empereur : « Le gendre de votre serviteur, le premier lauréat Chen Guangrui, alors qu'il se rendait à son poste de Jiangzhou avec notre fille, a été frappé à mort par le batelier Liu Hong qui s'est emparé de notre fille pour en faire sa femme. Il a pris l'identité de notre gendre et usurpe ses fonctions depuis des années. C'est une situation inconcevable. Je prie Votre Majesté de dépêcher les forces nécessaires à l'élimination du pirate. »

Saisi d'une violente colère à la lecture du rapport, le souverain envoya aussitôt soixante mille hommes de sa garde d'élite, sous le commandement du premier ministre Yin. Celui-ci quitta la cour muni du décret impérial, fit l'appel des hommes et s'avança droit sur Jiangzhou, en forçant les étapes. Bientôt arrivées, les troupes avaient dressé le camp sur la rive nord. L'adjoint du préfet et le magistrat furent convoqués dans la nuit par tablette en lettres d'or¹ ; le ministre leur expliqua la situation et leur demanda leur concours. Ils traversèrent ensemble le fleuve, si bien que le *yamen* de Liu Hong se trouva cerné avant l'aube. Liu Hong était encore plongé dans les rêves, lorsque retentit un coup de canon : les troupes se lançaient à l'assaut du *yamen* privé dans les roulements de tambours et les coups de gongs. Liu fut capturé avant d'avoir pu esquisser le moindre mouvement. Ordre était donné de garrotter Liu Hong et sa bande et de les traîner au terrain d'exécution, l'armée devant demeurer paisiblement dans son campement hors de la ville.

Le premier ministre pénétra dans la salle de réception du

yamen, s'y assit et invita sa fille à sortir le voir. Elle l'aurait bien voulu, mais éprouvait une telle honte à revoir son père qu'elle s'apprêtait à se pendre. Dès que Xuanzang l'apprit, il se précipita pour en dissuader sa mère; il la suppliait, agenouillé : « Votre enfant est venu jusqu'ici avec son grand-père à la tête des troupes pour venger son père. Maintenant qu'il est capturé, pourquoi chercher la mort? Comment voulez-vous que je survive, si vous mourez? » Le premier ministre vint se joindre à lui pour la convaincre d'y renoncer.

« J'ai toujours entendu dire qu'une femme meurt en ayant suivi un seul et même homme. Dans la douleur de voir mon mari assassiné, croyez-vous que j'aurais pu suivre l'assassin? Ce n'est que parce que je portais son enfant posthume que je me suis résignée à vivre dans la honte. Maintenant que par bonheur mon fils est grand, que mon père nous a vengés, comment pourrais-je demeurer sa fille et le revoir en face? Seule la mort peut me laver du déshonneur vis-à-vis de mon mari.

— Mon enfant », objecta le premier ministre, « ce n'est pas que tu aies changé de conduite au gré de la fortune. En tout cela tu étais contrainte et forcée : il ne saurait être question de déshonneur. »

Père et fille pleuraient dans les bras l'un de l'autre. Xuanzang aussi était secoué de sanglots. Le ministre essuya ses larmes :

« Ne vous tourmentez point tous les deux. J'ai capturé le brigand et vais disposer de son sort. »

Il partit aussitôt vers le terrain d'exécution, où l'adjoint du préfet venait justement de livrer l'autre pirate, Li Biao, arrêté par les éclaireurs. Fort aise, le premier ministre ordonna leur comparution, leur fit administrer cent coups de bambou lourd et recueillit leurs dépositions avouant les circonstances du meurtre de Chen Guangrui des années auparavant.

Ce fut d'abord Li Biao qui fut cloué à âne de bois¹, poussé sur la place publique et dépecé par mille couteaux; sa tête restait exposée à la foule. Liu Hong fut amené à l'entrée du bac, à l'endroit où il avait naguère assassiné Chen Guangrui. Le ministre, sa fille et Xuanzang s'étaient rendus au bord du fleuve pour offrir des libations au ciel, et, en sacrifice aux mânes de Guangrui, le cœur et le foie de Liu Hong qui lui avaient été arrachés vivant. On brûla ensuite l'éloge funèbre de la victime.

Les violents sanglots des trois personnes ne tardèrent pas à émouvoir le palais au fond des eaux. Un *yaksa* en patrouille rapporta l'éloge funèbre au roi-dragon. Dès qu'il en eut prit connaissance, celui-ci fit chercher Guangrui par l'amiral-tortue. « Mes félicitations, monsieur », lui dit-il, « mes félicitations : votre épouse, votre fils et votre beau-père sont réunis au bord du fleuve pour sacrifier à vos mânes. Je vous renvoie et rappelle vos âmes, en me permettant de vous offrir une perle de « bon plaisir² », deux perles « qui roulent toutes seules³ », dix pièces de soie

d'ondins¹ et une ceinture de perles claires. Vous allez pouvoir aujourd'hui réunir l'époux à l'épouse, la mère au fils.» Guangrui lui exprima maintes fois sa respectueuse gratitude. Le roi-dragon donna aussitôt au *yaksa* la consigne de ramener le cadavre de Guangrui à l'entrée du fleuve et de rappeler les âmes.

Revenons à la demoiselle Yin : elle se serait jetée à l'eau, après avoir longuement pleuré son mari, si Xuanzang ne l'avait désespérément retenue. C'est à ce moment tragique et périlleux que, soudain, apparut un cadavre qui flottait au fil de l'eau, tout près du rivage. La demoiselle se précipita et, reconnaissant le corps de son mari, éclata en violents sanglots qui n'avaient plus de cesse. Comme tous s'approchaient pour mieux voir, ne voilà-t-il pas que le poing s'ouvrit et la jambe se détendit, tandis que peu à peu le corps se mettait à bouger. Il se dressa brusquement, et s'assit, à l'étonnement effaré de chacun. Guangrui ouvrit les yeux : la première chose qu'il vit fut sa femme, son beau-père le ministre et un jeune bonze, tous trois sanglotant auprès de sa personne.

«Que faites-vous là? demanda Guangrui.

— C'est que tu as été tué par des brigands et qu'ensuite j'ai donné naissance à un fils», expliqua la demoiselle Yin, «le supérieur du monastère du Mont-d'Or avait par bonheur recueilli l'enfant jusqu'à ce qu'il fût grand et se mit à ma recherche. Je lui avais dit d'aller trouver son grand-père : dès qu'il a été mis au courant, mon père a présenté un rapport à l'empereur et pris la tête de troupes qui sont venues jusqu'ici arrêter le brigand. Nous venions de lui arracher le cœur et le foie et de t'offrir des libations, tourné vers l'espace, quand, nous ne savons trop comment, ton âme est revenue dans ton corps.

— Tout cela vient de ce que j'ai libéré vivante une carpe dorée quand nous étions à l'auberge des Dix-Mille-Fleurs. Qui l'aurait cru? Cette carpe était le roi-dragon d'ici. Par la suite, c'est entièrement grâce à lui que j'ai eu la vie sauve, lorsque le brigand m'a poussé dans l'eau. Il m'a accordé le rappel de l'âme à l'instant, et fait cadeau de trésors que je porte sur moi. Je ne m'imaginais pas que tu m'avais donné un fils et avais obtenu de mon beau-père qu'il me vengeât. Il n'est de joie plus grande que cette douceur que l'on ressent quand peine prend fin!»

Dès qu'ils apprirent la nouvelle, les officiers vinrent tous lui présenter leurs félicitations. Le premier ministre fit aussitôt disposer un banquet pour remercier ses subordonnés, avant de repartir le jour même avec ses troupes. Arrivé aux abords de l'auberge des Dix-Mille-Fleurs, il fit dresser le camp. Guangrui alla avec Xuanzang chercher sa mère. Celle-ci avait eu cette nuit-là un rêve : un arbre mort avait fleuri; des pies joyeuses pépiaient derrière la maison. Elle s'était dit : «Ne serait-ce pas l'annonce de l'arrivée de mon petit-fils?»

À peine cette pensée lui avait-elle traversé l'esprit, que Guangrui, père et fils, se présentaient ensemble à l'entrée de l'auberge.

«N'est-ce point notre grand-mère?» s'exclama le jeune bonze, la montrant du doigt.

Dès qu'il l'aperçut, Guangrui la salua jusqu'à terre. Elle le prit dans ses bras, secouée de violents sanglots. Ils se racontèrent ce qui s'était passé. Puis, l'aubergiste payé, ils partirent pour la capitale.

Lorsqu'ils furent parvenus à la résidence du ministre, Guangrui, sa femme, sa mère et Xuanzang allèrent ensemble rendre visite à la maîtresse de maison, qui ne se sentait plus de joie. Elle fit servir par les domestiques un grand festin pour célébrer l'incroyable événement.

«Ce festin, aujourd'hui, mérite de s'appeler "assemblée de la parfaite réunion"», déclara le premier ministre. Ce fut vraiment une joyeuse réunion de famille.

Le lendemain matin de bonne heure, lorsque l'empereur monta dans la salle d'audience, le premier ministre Yin sortit des rangs afin de présenter un rapport circonstancié, recommandant un juste emploi des hautes compétences de Guangrui. Le souverain approuva et promut Guang E au poste de grand lettré¹, de sorte qu'il pût assister la cour dans la direction des affaires.

Xuanzang, qui avait pris la résolution de se consacrer à la méditation, fut envoyé au monastère de Vaste-Bénédiction² pratiquer la religion. Par la suite, la demoiselle Yin mit finalement un terme à sa vie avec calme et tranquillité. Xuanzang retourna au monastère du Mont-d'Or exprimer sa gratitude au supérieur Lumière-de-la-Loi.

Si vous ne savez ce qui se passa ensuite, écoutez donc la séance qui vient.

Appendice III

[LA DESCENTE AUX ENFERS DE TAIZONG DES TANG¹]

[...]

L'envoyé de Yama² n'avait pas fini [d'exposer à l'empereur Taizong la plainte dont il faisait l'objet] que ce dernier se récriait, effrayé :

«Je me souviens que, de la troisième à la cinquième année de l'ère de la Vertu-Martiale³ [j'ai remporté] soixante-quatre fois [la victoire], ce qui veut dire que j'ai combattu en personne. Il n'est de combat auquel je n'ai participé en tuant un vaste nombre de gens. Moi qui n'ai pas encore fini de payer pour les crimes que [j'ai commis] autrefois, comment pourrais-je revenir sur le chemin de la vie?»

Il titubait comme ivre, tant il avait l'esprit accablé. À la suite de [l'envoyé infernal] qui le conduisait, l'empereur franchit la porte de la cour et s'arrêta, debout, tandis que l'affaire était annoncée :

«Nous abandonnons à [Votre Majesté] l'âme vivante du nommé Li, empereur Taizong, fils du Ciel des Tang!»

L'envoyé salua et le mena jusqu'à la salle [d'audience afin] de prêter hommage, mais l'empereur n'en fit rien. Un officier de rang supérieur cria du haut de la salle : «Pourquoi l'empereur Taizong, fils du Ciel des grands Tang, n'exécute-t-il pas le rituel de la danse d'hommage?»

L'empereur Taizong y aurait peut-être consenti avant cette apostrophe, mais, se voyant si brutalement interpellé, il rétorqua hautement : «Qui s'arroge le droit d'exiger de ma personne la danse d'hommage? Du temps où j'étais à Chang'an⁴, je ne faisais que recevoir les hommages. Je n'ai pas l'habitude de les présenter. N'est-ce pas à moi qu'il doit la prosternation qu'il exige de ma personne? Je suis le fils du Ciel des grands Tang, alors que le

roi Yama n'est que le chef d'une bande de fantômes. De quel droit me demander la danse d'hommage?»

À cette apostrophe insultante, le roi Yama [baissa la tête,] honteux de voir les Enfers et lui-même humiliés devant ses sujets. La mine décomposée, il ordonna à ses assesseurs [...] de procéder à une enquête.

[Il y a ici une lacune étendue, entre la fin de la page et la suivante : il faut supposer que Yama confie l'affaire à un juge réputé qui a vécu à Chang'an, travaillant le jour pour les vivants, la nuit pour les morts.]

«Approche et parle-moi doucement, dit l'empereur.

— [Je m'appelle] Cui Ziyu¹.

— Je dois te connaître.»

Ils venaient d'échanger ces propos, lorsque l'envoyé [de Yama survint et] conduisit l'empereur à la porte [du tribunal] : «Veuillez attendre ici, Votre Majesté, et me permettre d'entrer vous annoncer au juge. Je reviens tout de suite.»

Sur ces mots, l'envoyé s'avança et salua : «J'ai l'honneur d'informer le juge que, conformément aux instructions du grand roi, l'âme vivante de l'empereur Taizong est arrivée et que vous pouvez procéder à l'instruction. Elle est présentement à la porte, je n'ai osé la faire [entrer].»

À ces paroles, Cui Ziyu se leva précipitamment et n'eut qu'un mot : «Malheur!» Il expliqua : «Je suis le sujet de Sa Majesté et j'aurais dû [me hâter] d'aller L'accueillir au loin au lieu de laisser attendre le souverain des hommes à la porte. C'est une [grave] infraction aux usages de la part de Son humble serviteur. En outre, je suis actuellement commandant de police² à la sous-préfecture de Fuyang³, où ma maison de plus de cinq cents personnes dispose de chevaux et de viande, [tout cela] octroyé par l'empereur. Or, dans cette charge infernale, je ne suis aucunement en position de mener cette affaire, [que je ne peux non plus] négliger. Si je l'instruis et s'il se révèle que la vie de l'empereur est à son terme, rien à dire de plus. Mais si jamais sa longévité est plus grande, [à son retour] à Chang'an, les cinq cents membres de ma famille deviendront chair à pâté⁴! Comment pourrait-il ne pas m'en vouloir de l'avoir offensé au tribunal infernal?»

Cui Ziyu était en proie, en cette occasion, à d'infinies inquiétudes. De son côté, l'empereur, ne voyant toujours pas revenir l'envoyé, pensait : «Ne serait-ce pas que l'envoyé a beaucoup de mal à dire sur moi au juge Cui?» Il ne pouvait s'empêcher de s'inquiéter, lui aussi.

Là-dessus Cui Ziyu se hâta de réclamer son costume de cérémonie et, la tablette de sophora⁵ en main, descendit de la salle en s'efforçant de calmer ses esprits. Peu après, annonçant lui-même

III. La Descente aux Enfers de Taizong des Tang 1021

son nom et son rang, il sortait et se prosternait devant l'empereur. Après avoir crié : «Vive l'empereur!» il resta face contre terre dans l'attente de ses ordres. «Ne serait-ce pas Cui Ziyu, le commandant de la préfecture de Fuyang, qui vient de se prosterner devant moi?»

Comme il répondait affirmativement, l'empereur ajouta : «Je te dégage de toute marque de crainte respectueuse et t'accorde de m'interroger en égal.»

À ce moment-là, l'empereur voulut [en savoir plus] et lui demanda : «N'étais-tu pas l'ami de Li Qianfeng¹ à la cour?

— J'étais à la cour avec Li Qianfeng, répondit Cui Ziyu.

— Est-ce que vous vous entendiez bien?

— Nous avons les relations qui unissaient Guan à Bao², cela depuis l'époque où nous étions tous les deux à la cour.

— Vous êtes donc très intimes. Li Qianfeng m'a confié une lettre pour toi. Je l'ai sur moi.»

Cui Ziyu ne semblait guère ravi de l'apprendre. Comme l'empereur lui tendait la missive, il s'agenouilla pour la recevoir et la glissa contre sa poitrine, après avoir remercié en se prosternant.

«Pourquoi ne lis-tu pas la lettre? demanda l'empereur.

— Votre humble serviteur manquerait à l'étiquette de la cour en la lisant en présence de Votre Majesté.

— Mais je t'ai dispensé de toute marque de crainte respectueuse. Lis-la moi!»

S'inclinant devant l'ordre de l'empereur, il déchira l'enveloppe en sa présence et lut le message. Quand il eut terminé, il [parut si troublé] qu'il semblait ne plus se soucier du cérémonial. Se tournant vers Chang'an en présence de l'empereur, il s'exclama : «Li Qianfeng, il est vrai que nous étions [amis] à la cour, mais comment peux-tu me demander par correspondance de me charger d'une pareille affaire!»

À ces mots, l'empereur sentit le sol se dérober sous ses pieds. Il s'adressa avec douceur et humilité à Cui Ziyu : «Serait-il possible d'arranger la chose que mentionne la lettre? Pourrais-tu m'en toucher un mot rapidement afin de me rassurer?

— Ce n'est pas impossible, mais en la circonstance c'est vraiment difficile.»

Quand il s'entendit répondre que c'était vraiment difficile, l'empereur, abattu, déclara à Cui Ziyu : «Je me suis livré à ta merci dès que tu m'as cherché, mais le prince héritier est bien jeune encore pour les grandes affaires de l'empire. Je ne demande pas de revenir à la vie pour longtemps : si tu m'accordais quatre ou cinq jours, le temps de me rendre avec toi à Chang'an et de confier au prince héritier les dernières recommandations concernant la conduite de l'État, je reviendrais sans tarder répondre à ta convocation.»

Ses larmes coulaient à flots, tandis qu'il parlait du prince héritier. Voyant dans quel état se mettait le souverain, Cui Ziyu

répondit : «Je vous en prie, Votre Majesté, veuillez vous rassurer et me suivre. Nous allons en discuter.»

L'empereur fit ce que demandait Cui Ziyu et avança de quelques pas. Lui derrière, Cui Ziyu devant, ils pénétrèrent du côté de l'est par l'ouverture d'une cloison et découvrirent une vingtaine de pièces. Dans le sixième bureau, [se plaignant auprès de l'escorte], deux hommes pleuraient au sujet de quelque affaire de façon fort pitoyable. [Interrogé], Cui Ziyu répondit : «Ce ne sont nuls autres que les princes Jiancheng et Yuanji!»

Dès qu'il l'apprit, l'empereur répliqua : «Si tu ne m'avais convoqué par ici, comment aurais-je eu l'occasion de revoir mes frères?»

— Depuis que les deux princes sont là, il y a longtemps, ils ont maintes fois porté plainte, réclamant amèrement la comparution de Votre Majesté. Ils dénoncent l'injustice dont ils seraient les victimes dans les termes les plus pressants. Votre Majesté est convoquée pour répondre de leurs accusations. Si Votre Majesté ne leur est pas confrontée, je pourrai vous trouver une voie de sortie par quelque stratagème. Si Votre Majesté entre dans cette salle, rencontre les deux princes et se trouve confrontée aux plaignants, je n'aurai plus aucun moyen de sauver Votre Majesté. Il vous serait impossible de retourner à Chang'an. Votre Majesté n'a pas besoin de les voir : ce serait beaucoup plus sûr.»

À ces mots, l'empereur n'osa pas [insister], se hâta de monter au tribunal et de s'asseoir. Cui Ziyu restait debout. Il fit prévenir ses officiers. Ils entrèrent présenter leurs respects à l'empereur et, après s'être enquis de sa santé, le saluèrent et ressortirent.

«Qui sont ces gens qui viennent de passer me saluer?» demanda l'empereur à Cui Ziyu.

- Ce sont les chefs des six sections².
- Que font les officiers des six sections?
- Il en est de même chez les morts que chez les vivants.
- Qu'attends-tu pour monter t'asseoir en ma compagnie?
- Ma position est trop basse pour m'autoriser à m'asseoir en face de vous dans la même salle.
- Quand tu étais à Chang'an, tu occupais un rang inférieur, mais ce n'est pas le cas ici : monte!»

Cui Ziyu s'inclina et s'assit³.

L'empereur leva la tête et regarda par-dessus la cloison [...]. Il comprit dès qu'il les vit. Cui Ziyu leur fit signe d'approcher [...]. Ils s'avancèrent devant la salle, saluèrent et se tinrent debout [...]. «Quand vous étiez à Chang'an, quelles bonnes actions avez-vous faites [...]?» [L'un des deux] garçons⁴ s'avança, croisa les mains⁵ et déclara au juge : «L'empereur [...] n'a commis aucune bonne action depuis qu'il est à Chang'an; il n'a pas non plus fait recopier soutras ou images pieuses [...]. Si l'on s'en tient aux mérites acquis, pour le monde des morts l'empereur [...]» L'empereur reprit cependant le chemin de la vie. Cui Ziyu demanda

encore [...]. Le garçon [chargé de noter] les bonnes actions déclara au juge : « Que l'empereur [...] proclame une amnistie générale par triple grâce exceptionnelle.

— [...] en libérant trente-six mille cinq cent cinquante [...], combien de mérites se crée-t-il ? demanda Cui Ziyu.

— Cela, répondit le garçon des bonnes actions, [...] en mesure de mérites, je vais vous le faire savoir. »

Cui Ziyu demanda [...].

« Les trois rouleaux de textes sur cette table constituent le registre de la vie de Votre Majesté », dit Cui Ziyu à l'empereur, « toutes choses que vous auriez faites s'y trouvent notées une à une. Je n'ose procéder à leur examen et modifications sans votre autorisation.

— Agis comme tu me l'as proposé. Je suis entièrement d'accord quant aux changements. »

Cui Ziyu [retourna] s'asseoir et procéda à l'examen du texte : le registre de vie était à son terme. Aussi ajouta-t-il un paraphe en marge [...], assorti de la note : « Étant fils du Ciel pour dix ans, doit retourner au monde des vivants. » L'opération accomplie, Cui Ziyu songea : « Quand je suis chez les vivants, je tiens un office si bas que jamais je n'aurais eu l'occasion de voir le visage de l'empereur, si je n'avais eu à le poursuivre dans cette affaire. C'est le moment de chercher à obtenir un poste au gouvernement. » Il prit donc la tablette [...] pour annoncer : « J'ai effectué les modifications qui règlent l'affaire.

— Comment cela ? Dépêche-toi de m'en informer. »

Cui Ziyu se dit en son for intérieur : « Je ferais mieux de ne pas lui dire que j'ai pu mettre l'annotation "dix ans fils du Ciel", car s'il ne satisfait pas la demande qui me tient à cœur, je ne pourrai plus [y remédier]. Quatre ou cinq ans : il faut lui en dire moins. » Il répondit : « Votre humble serviteur n'a pas obtenu grand-chose pour Votre Majesté qui lui fait l'honneur de cette visite. Votre laps de vie a pu être augmenté de cinq ans, ce qui vous permettra de retourner chez les vivants.

— S'il m'est donné de revenir en la bonne ville de Chang'an, tous les tributs qui m'auront été apportés seront pour toi. »

Cui Ziyu se dit à nouveau : « Je ne lui ai parlé que de cinq ans cette fois et il m'offre des choses de valeur [...]. Cinq ans de plus me vaudront assurément un poste au gouvernement central. » Il ajouta : « Je vous avais dit que j'avais obtenu cinq ans et le retour au monde des vivants. Mais au nom de l'amitié qui me lie à Li Qianfeng et en considération de l'insistante recommandation de sa lettre, il me faut faire un effort supplémentaire. Pour Li Qianfeng, je vous ajoute cinq ans, soit dix au total, à votre retour à Chang'an.

— Je suis confus de la peine que tu te donnes encore une fois. Quand je serai revenu à Chang'an, tous les produits du tribut seront à toi. »

Cui Ziyu pensa : « Voilà la deuxième fois qu'il ne me promet que des biens matériels, sans du tout mentionner l'octroi d'une charge, dont Sa Majesté m'apparaît fort avare. » Devant le silence de l'empereur à ce sujet, il resta longtemps à réfléchir, sans dire un mot.

L'empereur crut alors bon de demander à Cui Ziyu : « Tu viens de me dire que j'allais retourner chez les vivants. Je t'emmènerai à Chang'an et il faudra que tu viennes me voir à la cour, n'est-ce pas ? »

— Bien sûr, répondit Cui Ziyu.

— Ne vas-tu me laisser repartir tôt ou tard ?

— Mes respects : il faudrait que Votre Majesté remplisse un formulaire à insérer dans le dossier.

— De mon [vivant] je ne comprenais rien à ce genre de documents. Comment pourrais-je le remplir ? »

Cui Ziyu pensa de nouveau : « Il faut que je lui flanque une frousse sévère pour lui soutirer une charge conséquente. » Il lui dit en conséquence :

« Si Votre Majesté ne dresse pas le document, j'ai une question écrite à Lui présenter. Il suffit que Votre Majesté sache répondre pour retourner à Chang'an. Sinon, Elle ne saurait reparaitre au monde des vivants. »

Effrayé au plus haut point en l'apprenant, l'empereur insista auprès de Cui Ziyu : « Tire-moi une question facile. Je te le revaudrai. »

Fort préoccupé par la recherche d'un poste, Cui Ziyu réclama du papier et, après s'être incliné devant l'empereur, produisit la question suivante : « Il est demandé au fils du Ciel des grands Tang pourquoi en l'an VII de la Vertu-Martiale¹ il a tué ses frères devant la salle d'audience et fait emprisonner son bon père aux quartiers privés du palais arrière. Réponse requise ! » Cui Ziyu rédigea la question et la [tendit] à l'empereur. Dès qu'il l'eut parcourue, il se sentit infiniment accablé, le cœur battant comme un pilon. Il jeta le papier par terre et dit à Cui Ziyu : « Je ne peux pas répondre à la question que tu m'as remise ! »

Voyant l'empereur abattu, Ziyu ramassa le papier et demanda : « Si Votre Majesté ne peut répondre, me permet-Elle de le faire à sa place ? »

La proposition remplit d'aise le visage de dragon de l'empereur :

« Demande accordée ! »

— Pour que votre serviteur puisse répondre à la place de Votre Majesté, il faut qu'Elle ouvre large la bouche.

— Pour répondre à ma place, me faire ouvrir grand la bouche : pourquoi ?

— Pas vraiment la bouche : c'est que j'occupe chez les vivants un poste minable, présentement celui de commandant de sous-préfecture à Fuyang. Si Votre Majesté m'accordait officiellement

une position où ne mettre qu'un pied, je serais heureux de lui consacrer ma vie.

— Qu'elle charge désires-tu? Pourquoi ne pas me l'avoir dit plus tôt? D'où es-tu originaire?

— Nous sommes de Puzhou¹.

— Je te nomme gouverneur de Puzhou et, concurremment, commissaire des vingt-quatre préfectures du Hebei², avec le rang de censeur en chef et le privilège de porter une bourse or et pourpre en forme de poisson. En outre, afin de pourvoir aux besoins de ta famille, je t'accorde vingt mille ligatures de sapèques payables par le trésor de la sous-préfecture de Fuyang³.»

Ayant obtenu la promesse verbale d'une haute fonction, Cui Ziyu descendit de la salle pour exécuter le rituel de prosternation. Lorsqu'il eut fini de remercier l'empereur, il remonta s'asseoir. Il venait de répondre à la question, quand on annonça la venue d'un envoyé du bureau d'enregistrement céleste⁴.

«À quel sujet? demanda Cui Ziyu.

— Juge, répondit l'envoyé, [j'ai l'honneur de vous annoncer] que vous sont conférés les titres et charges de gouverneur de Puzhou, concurremment de commissaire des vingt-quatre préfectures du Hebei, au rang de censeur en chef, porteur de la bourse pourpre et or. Il vous est accordé vingt mille ligatures sur le trésor principal de la sous-préfecture de Fuyang. Le bureau d'enregistrement du Ciel, à l'attention de Cui Ziyu.

— Les services célestes en sont déjà informés! s'exclama l'empereur, «ce que j'ai si souvent entendu dire se vérifie : "Nomination au monde des morts se confère chez les vivants!"»

La réponse que Cui Ziyu avait rédigée pour l'empereur ne comportait que six mots : *Le grand saint extermine un clan [pour sauver le royaume].* L'empereur en était doublement ravi.

Après l'avoir montré et rangé, Cui Ziyu ajouta : «Quand Votre Majesté sera à Chang'an, il Lui faudra travailler à l'acquisition de mérites, envoyer des cavaliers annoncer dans tout l'empire une amnistie générale, et aussi [...] au monastère de l'ouest de l'avenue de la Porte [...] organiser des lectures commentées du soutra du Grand-Nuage⁵. Il faut aussi que Votre Majesté le fasse recopier aux frais de sa cassette privée.»

Conformément aux instructions de l'empereur, Cui Ziyu prit un papier pour y noter les bonnes œuvres à mener à bien et le tendit à Taizong qui le glissa contre sa poitrine.

«Je commence à souffrir de la faim. Où trouver à manger? demanda l'empereur à Cui Ziyu.

— Si Votre Majesté a faim, mon devoir est de chercher de la nourriture.»

Cui Ziyu donna des ordres⁶ [...].

II. LE CYCLE SEXAGÉSIMAL
I. LES DIX « TRONCS CÉLESTES »

<i>tiangan</i>	1 ^{er}	2 ^e	3 ^e	4 ^e	5 ^e	6 ^e	7 ^e	8 ^e	9 ^e	10 ^e
<i>dynamies</i>										
<i>orientés</i>										
<i>animaux</i>										
<i>planètes</i>										
<i>couleurs</i>										
<i>sauveurs</i>										
<i>vicieux</i>										
<i>vertus</i>										
<i>saisons</i>										
	jia	yi	bing	ding	wu	ji	geng	xin	ren	gui
	bois	est	feu	sud	terre	centre	métal	nord	eau	nord
	dragon vert	jupiter	oiseau rouge	Mars	dragon jaune	Saturne	tigre blanc	Mercur	guerrier noir	Mercur
	bleu vert	jaigre	rouge	amer	jaune	doux	Vénus	noir	noir	noir
	foie	bonté	cœur	bienséance	rate	fidélité	âtre	salé	rein	salé
	printemps		été		—		poumon	automne	sagesse	hiver

2. LES DOUZE « BRANCHES TERRESTRES »

<i>dizhi</i>	<i>animal</i>	<i>heures</i>
1. <i>zi</i>	rat	23-1
2. <i>chou</i>	bœuf	1-3
3. <i>yin</i>	tigre	3-5
4. <i>mao</i>	lièvre	5-7
5. <i>chen</i>	dragon	7-9
6. <i>si</i>	serpent	9-11
7. <i>wu</i>	cheval	11-13
8. <i>wei</i>	mouton	13-15
9. <i>shen</i>	singe	15-17
10. <i>yau</i>	coq	17-19
11. <i>xu</i>	chien	19-21
12. <i>hai</i>	porc	21-23

III. LES VINGT-QUATRE « SOUFFLES » OU PÉRIODES DE L'ANNÉE SOLAIRE

1. <i>lichun</i>	« début du printemps »	4 février	équinoxe
2. <i>yachui</i>	« eau de pluie »	19 février	
3. <i>jingzi</i>	« réveil des insectes »	6 mars	
4. <i>choufen</i>	« partage du printemps »	21 mars	
5. <i>qingming</i>	« pureté et clarté »	5 avril	
6. <i>guyu</i>	« pluie de grains »	20 avril	
7. <i>lixia</i>	« début de l'été »	6 mai	
8. <i>xiaoman</i>	« petite plénitude »	21 mai	
9. <i>mangethong</i>	« épis en barbes »	6 juin	
10. <i>xiazhi</i>	« perfection de l'été »	22 juin	
11. <i>xiaozhu</i>	« petite chaleur »	7 juillet	solstice
12. <i>dashu</i>	« grande chaleur »	23 juillet	
13. <i>liatu</i>	« début de l'automne »	8 août	
14. <i>chushu</i>	« fin de la canicule »	23 août	
15. <i>baifu</i>	« rosée blanche »	8 septembre	
16. <i>qiuqin</i>	« parage de l'automne »	23 septembre	équinoxe
17. <i>hanlu</i>	« rosée froide »	9 octobre	
18. <i>shuangliang</i>	« gelée blanche »	24 octobre	
19. <i>lidong</i>	« début de l'hiver »	8 novembre	
20. <i>xiaoxue</i>	« petite neige »	23 novembre	
21. <i>dashue</i>	« grande neige »	7 décembre	
22. <i>dongzhi</i>	« perfection de l'hiver »	22 décembre	solstice
23. <i>xiaoban</i>	« petit froid »	6 janvier	
24. <i>daiban</i>	« grand froid »	21 janvier	

IV. LES VINGT-HUIT « MAISONS » DU ZODIAQUE CHINOIS
ET LEURS CONSTELLATIONS*

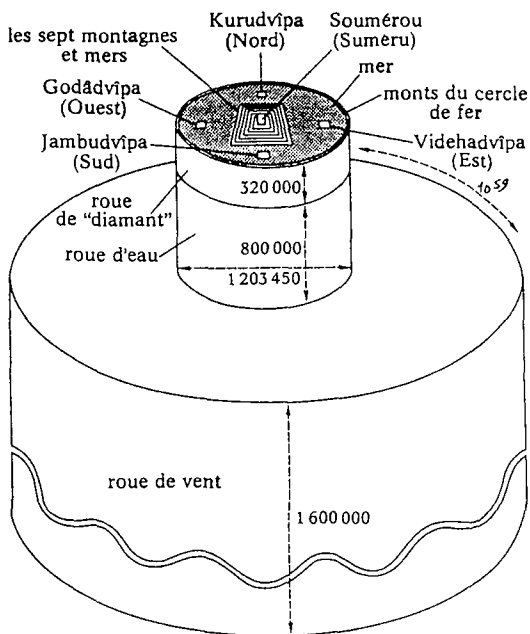
chinoise	français	sanskrit	orient	zodiaque	étoiles
1. <i>Jue</i>	corne	<i>Citrā</i>	E	(Vierge)	α ζ
2. <i>Kang</i>	haut	<i>Śvāhī</i>	E	(Vierge)	χ ι φ ι
3. <i>Dr</i>	base	<i>V'isakhā</i>	E	Balance	α ι γ β
4. <i>Fang</i>	maison	<i>Amrādhā</i>	E	Scorpion	κ ρ δ β
5. <i>Xin</i>	cœur	<i>Rohini</i>	E	Scorpion	α σ τ
6. <i>Wei</i>	queue	<i>Mālarbhāṅī</i>	E	Scorpion	μ' ε ζ η δ ι χ λ υ
7. <i>Ji</i>	van	<i>Pitra-Asādhā</i>	E	Sagittaire	γ δ ε η
8. <i>Dou</i>	cuiller	<i>Uttara-asādhā</i>	N	Sagittaire	ξ τ σ φ λ μ
9. <i>Nin</i>	taureau	<i>Abhijit</i>	N	Capricorne	β α 2
10. <i>Ni</i>	file	<i>Svanā</i>	N	Verseau	ε μ 4 3
11. <i>Xu</i>	vide	<i>Svatīlha</i>	N	Verseau	β Petit-Cheval α
12. <i>Wei</i>	perilleux	<i>Satābhā</i>	N	Verseau	α Pégase δ ε
13. <i>Sbi</i>	chambre	<i>Purnā-prosthāpada</i>	N	[Poissons]	Pégase α β
14. <i>Bi</i>	mur	<i>Uttara-prosthāpada</i>	N	[Poissons]	Pégase γ Andromède α
15. <i>Kui</i>	entrecuisse	<i>Kṛvatī</i>	N	Andromède	η ζ δ π ν μ β Poissons ν
16. <i>Lou</i>	fil [?]	<i>Asvini</i>	O	Bélier	β γ α
17. <i>Wei</i>	estomac	<i>Abharāṅī</i>	O	Bélier	ι j ρ 4 1
18. <i>Mao</i>	Pleiades	<i>Kṛtiḥā</i>	O	Taureau	Pleiades
19. <i>Bi</i>	fin [?]	[Hyades]	O	Taureau	ε γ α δ λ
20. <i>Zu</i>	bec [?]	[Orion]	O	Taureau	λ δ Orion
21. <i>Shen</i>	panax [?]	<i>Bāhu</i>	O	[Gémeaux]	ζ ε δ α γ κ β
22. <i>Jing</i>	puits	<i>Punarvaṅ</i>	O	[Gémeaux]	μ υ γ ε ζ λ
23. <i>Gai</i>	fantôme	<i>Tiya</i>	S	Cancer	θ η γ δ
24. <i>Lin</i>	saule	<i>Aślā</i>	S	Cancer	ε ρ Hydre δ ζ θ
25. <i>Xing</i>	astre	<i>Maghā</i>	S	[Lion]	Hydre α 1
26. <i>Zhang</i>	étendre	<i>Pūrva-phalgunī</i>	S	[Lion]	Hydre κ λ μ ν π
27. <i>Yi</i>	aile	<i>Uttara-phalgunī</i>	S	[Vierge]	Coupe δ Hydre β
28. <i>Zhen</i>	cadre de char	<i>Hāṣā</i>	S	(Vierge)	Corbeau γ α ε δ β

* D'après la carte du ciel établie par Wang Li ed., *Guidaai Hanyu II*, 2, Pékin, 1964, 1978 ; équivalents sanskrits d'après Anthony Yu, *The Journey to the West*, I, p. 1-45, III, p. 3-4. Les traductions françaises sont conjecturales. L'approximation des orientes explique les décalages du tableau suivant. Le zodiaque donne entre crochets les équivalents théoriques, les constellations chinoises n'étant que voisines des occidentales ; les étoiles mineures sont omises dans le cas de constellations dépassant cinq étoiles.

V. CORRESPONDANCES ET REGROUPEMENTS DES « MAISONS » CHINOISES
 À PARTIR DES « DOUZE SUCCESSIONS »*

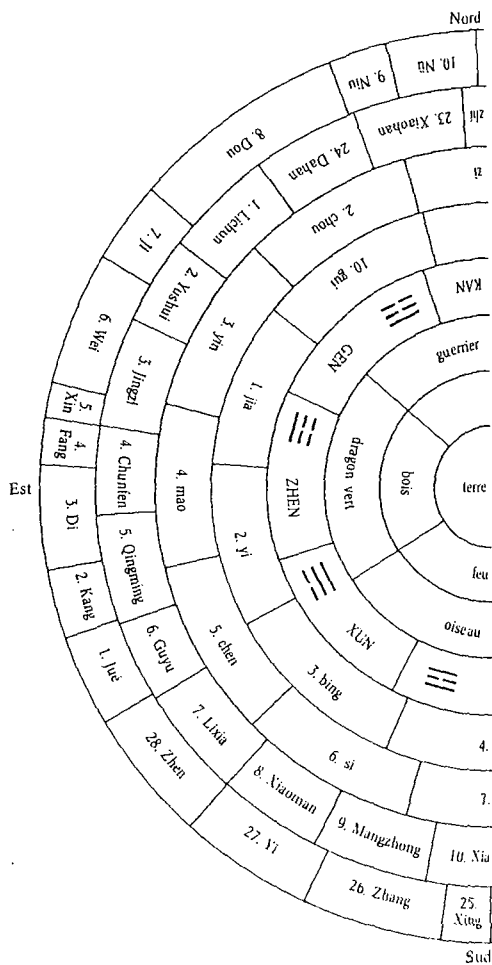
<i>succèsions</i>	<i>français</i>	<i>zodiaque</i>	<i>« maisons »</i>	<i>« dynamits »</i>	<i>animaux</i>
1. <i>Xingji</i>	ordre astral	Capricorne	8. <i>Don</i>	bois	crabe
2. <i>Xuanxiao</i>	creux sombre	Verseau	9. <i>Nin</i>	métal	bovidé
3. <i>Zonei</i>	serment	Poissons	10. <i>Ni</i>	terre	chauve-souris
4. <i>Jianglou</i>	fil tombant	Bélier	11. <i>Xu</i>	soleil	rat
5. <i>Dakiang</i>	grand pont	Taureau	12. <i>W'e</i>	lune	hirondelle
6. <i>Shichen</i>	submergé	Gémeaux	13. <i>Shi</i>	feu	porc
7. <i>Chunzou</i>	tête de caille	Cancer	14. <i>Bi</i>	eau	porc-épic
8. <i>Chunlino</i>	feu de caille	Lion	15. <i>Kai</i>	bois	loup
9. <i>Chunwei</i>	queue de caille	Vierge	16. <i>Lou</i>	métal	chien
10. <i>Shonxing</i>	longévité	Balance	17. <i>W'e</i>	terre	cochon
11. <i>Dalno</i>	grand feu	Scorpion	18. <i>Mao</i>	soleil	coq
12. <i>Ximn</i>	arbre fendu	Sagittaire	19. <i>Bi</i>	lune	corbeau
			20. <i>Zu</i>	feu	singe
			21. <i>Shen</i>	eau	gibbon
			22. <i>Jing</i>	bois	chacal
			23. <i>Gai</i>	métal	mouton
			24. <i>Lin</i>	terre	daim
			25. <i>Xing</i>	soleil	cheval
			26. <i>Zhang</i>	lune	cerf
			27. <i>Yi</i>	feu	serpent
			28. <i>Zhen</i>	eau	ver
			1. <i>Jue</i>	bois	caiman
			2. <i>Kong</i>	métal	dragon
			3. <i>Di</i>	terre	blaireau
			4. <i>Fang</i>	soleil	lapin
			5. <i>Xin</i>	lune	renard
			6. <i>W'e</i>	feu	tigre
			7. <i>Ji</i>	eau	léopard

* Traductions françaises conjuguées. Zodiaque par approximation.

VI. LA REPRÉSENTATION INDO-BOUDDHIQUE
DE L'UNIVERS*

* D'après Sadakata Akira, *Shumisen to kyokuraku* («Le Souméro et la joie absolue»), Kôdansha, Tôkyô, 1973. Les quatre continents (voir t. 1, n. 2, p. 9) sont aux quatre orient. La brisure ondulée de la roue de vent indique que le cylindre n'est pas à l'échelle : il est plus haut que large. Les distances sont données en *yojana*, unité de longueur valant environ sept kilomètres.

VII. TABLEAU DE CORRESPONDANCES I*



* 18 maisons/24 souffles/12 branches/30 troncs/8 trigrammes/4 animaux/5 dynamies (ordre astrologique). Le ciel est vu comme dans un miroir par l'observateur face au Sud, ce qui explique l'inversion de l'Est et de l'Ouest. Les maisons correspondent à des parties inégales du ciel. Voir les tables de correspondance I à V.

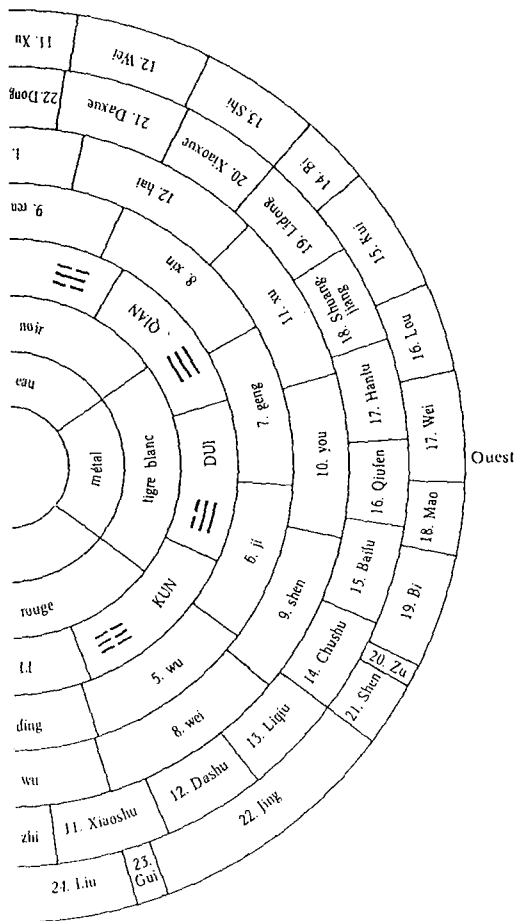
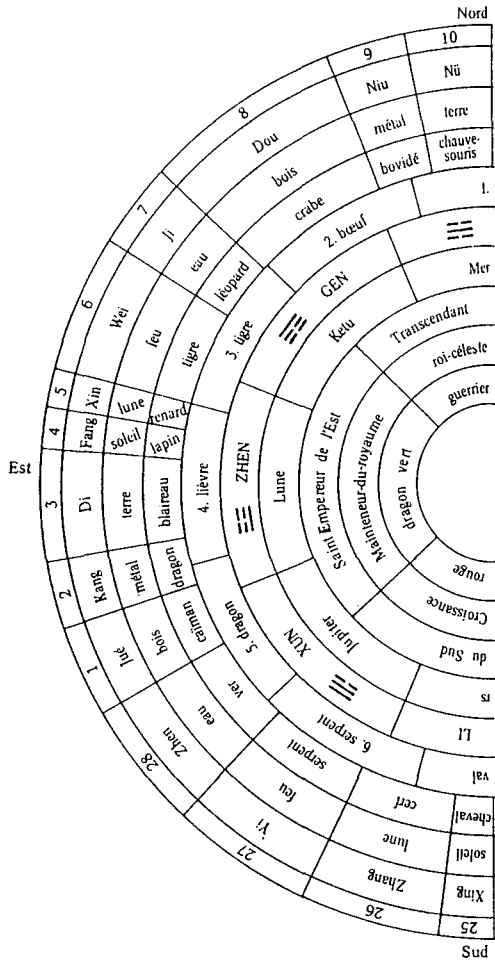


TABLEAU DE CORRESPONDANCES II*



* 28 maisons/dynamics/animaux/12 branches terrestres/8 trigrammes/9 luminaires/4 divinités ou Bouddha, etc./4 rois célestes/4 êtres symboles des 4 orient (ordre astronomique).

NOTES

Livre onzième
VERS LE ROYAUME DES FEMMES

Page 5.

CHAPITRE LI

1. *Wu zhu-zhang* : il y a un jeu de mots portant sur l'homophonie de *zhang*, « bâton », et *zhang*, « préconiser »; de sorte que *zhu-zhang* peut s'interpréter par « bâton de maître » aussi bien que par « initiative ». Le calembour est repris plus loin et à la fin du chapitre (voir p. 23 et n. 1).

Page 6.

1. *Guangmu tianwang* : voir t. I, chap. xvi, p. 314 et n. 3.
2. Sur Zhang Daoling, voir t. I, chap. xlii, p. 824 et n. 1.
3. Xianweng est l'appellation de Ge Xuan, qui vivait au III^e siècle de notre ère, au pays de Wu. Il est réputé immortel et grand-oncle de Ge Hong, l'illustre auteur de *Baopu zi* (« Le [Livres] Maître qui embrasse la simplicité »).
4. Xu Xun est communément appelé Jingyang, parce qu'il y fut chef de district. Lui aussi, savant maître taoïste, serait devenu immortel. Il vécut au IV^e siècle de notre ère. Voir t. I, chap. v, p. 90 et n. 10.
5. Qiu Hongji est un taoïste de la même époque (IV^e-V^e siècles).
6. *Nan dou* : c'est la huitième des vingt-huit « maisons », constellation correspondant à six étoiles du Sagittaire. Voir l'Appendice IV, p. 1031.

Page 7.

1. *Qian ju hou gong* : l'expression provient de la biographie de

Su Qin dans les *Mémoires historiques*; rhéteur célèbre des IV^e-III^e siècles avant notre ère, il avait posé cette question à sa belle-sœur, dont l'attitude avait complètement changé du jour où il obtint de hautes fonctions à la cour du royaume de Zhao.

2. *Kehan si* : *han* est probablement à prendre au sens de «documents»; *ke* paraît fautif; il doit s'agir du service «qui examine les dossiers».

3. *San wei yuan* : plus exactement, trois constellations, d'identification discutée, *Ziwei yuan*, *Taiwei yuan* et *Tianshi yuan*.

Page 8.

1. Les temples à l'ancêtre du tonnerre, *Leixu*, parfois qualifié de «dieu de la foudre», le représentent entouré de huit dignitaires, quatre à gauche, quatre à droite. S'agit-il de ceux-là? Voir t. I, chap. IV, p. 70 et n. 5.

2. *Jue, Kang, Di, Fang, Shen, Wei, Qi* : soit, en sanskrit, *Citrā, Niṣṭyā, Visakhā, Anurādhā, Bāhu, Mūlabarhāni* et *Pūrva-Aśādhā. Shen (Bāhu)* doit être une erreur pour *Xin (Robīnī)*.

3. *Dou, Niu, Nū, Xu, Wei, Shi, Bi* : c'est, en fait, le groupe de «maisons» du Nord, en sanskrit, *Uttara-Aśādhā, Abhijit, Śravanā, Śraviṣṭhā, Śatabhisā, Pūrva-Proṣṭhapada* et *Uttara-Proṣṭhapada*.

4. *Shui, Huo, Mu, Jin, Tu qi zhen* : exactement, les «sept gouvernements», soit, s'ajoutant aux cinq planètes, le Soleil et la Lune. Les cinq planètes correspondent aux cinq «dynamies», eau, feu, bois, métal et terre : à savoir, respectivement, Mercure, Mars, Jupiter, Vénus et Saturne.

5. *Luobou, Jidu, Qi, Bo* : *Luobou* et *Jidu* sont des transcriptions du sanskrit *Rahu* et *Ketu*. Ce sont des astres tenus responsables des éclipses, ou autres perturbations célestes.

6. *Xiaosheng Erlang* : voir t. I, chap. VI, p. 119 et n. 1.

Page 9.

1. *Tuota Li tianwang* : voir t. I, chap. IV, p. 78 et n. 2.

2. *Nuozha taizi* : voir *ibid.*, n. 3.

3. Au duc principal du Tonnerre, qui serait un certain Ye Qianzhao, sont habituellement associés ces deux confrères.

Page 13.

1. *Tonghua gong* : il s'agit d'un palais mythique, au nom évoquant son caractère igné.

2. *Huode xingjun* : littéralement, le «seigneur stellaire de la Vertu-du-feu»; il s'agit de la planète Mars. Voir l'Appendice IV, p. 1028.

Page 14.

1. *Nanfang sanqi* : les trois souffles correspondent aux trois purs (voir t. I, chap. v, p. 90 et n. 2) et constituent une totalité macro ou microcosmique selon la cosmologie ou physiologie taoïste; le sud est l'orient du feu.

2. *Santan baibui dashen* : *tan* est la transcription abrégée du sanskrit *dāna*. Il s'agit de trois formes de don : don de ses biens, don de soi et dévotion à la Loi.

Page 15.

1. *Tian zun* : c'est-à-dire le Bouddha.

Page 16.

1. *Ning Qi pian niu* : Ning Qi renvoie à une anecdote du *Lushi chunqiu*, chap. xix, «Les Printemps et automnes de Lü [Buwei] († 235 av. J.-C.)». Ce personnage aurait attiré l'attention de son prince, en frappant les cornes d'un bœuf tout en chantant, par une nuit illuminée de torches. Il est probable qu'il y ait ici confusion avec l'expression voisine *Tian Dan pian niu* («Tian Dan fouettant les bœufs»). Tian Dan aurait recouvré pour l'État de Qi quelque soixante-dix cités, en défaisant l'armée de l'État de Yan au moyen d'une arme nouvelle, les «bœufs de feu», cela vers le III^e siècle avant notre ère. En une attaque surprise, il lâcha contre les assiégeants mille bœufs ou taureaux aux cornes équipées de couteaux; à la queue était attachée de la paille enflammée.

2. *Zhou lang Chibi* : il s'agit de la fameuse bataille où la flotte de Caocao fut incendiée au lieu dit de la Falaise-Rouge, dans la province actuelle du Hubei, sur le Yangzi, en 208 de notre ère, cela sur les conseils de Zhou Yu, général au service de Wu. Voir les chapitres XLVIII, et XLIX du roman des *Trois Royaumes*. Voir dans la présente édition, t. I, p. 169 et n. 1, et p. 316 et n. 4.

3. *Shuide xingjun* : littéralement, «le seigneur stellaire de la Vertu-de-l'eau», c'est-à-dire la planète Mercure. Voir l'Appendice IV, p. 1028.

4. *Duowen tianwang* : traduction du sanskrit *Vaiśravaṇa devarāja*; c'est l'un des quatre rois célestes, protecteur du Nord.

Page 19.

1. *Yi shao zhi duo guoran bu ce* : c'est une citation tronquée de «L'Invariable Milieu» (*Zhong yong*), xxvi, 9, ainsi traduit par Séraphin Couvreur, *Les Quatre Livres*, 1895, Paris, Cathasia, 1949 : «L'eau [si l'on n'en considère qu'une petite étendue] tiendrait dans une cuiller; considérée dans l'immensité, elle

nourrit les grandes tortues, les crocodiles, les dragons, les poissons, les petites tortues; elle fournit beaucoup de richesses et de ressources» (voir p. 57).

2. *Fen suiyu* : exactement, «crachent du jade en petits morceaux»; l'image vient d'un poème de Lu Ji (261-303); voir, selon Anthony Yu, *Lu Shiheng ji, juan 5*, p. 3a (éd. Sibu beiyao).

Page 21.

1. Suivent ici huit autres figures de boxe chinoise, dont nous faisons grâce au lecteur.

Page 23.

1. Voir p. 5 et n. 1.

CHAPITRE LII

2. *Rulai* : voir t. I, chap. VII, p. 135 et n. 3, et chap. XII, p. 229 et n. 2.

Page 26.

1. Le voyageur redoute d'entendre le grillon parce qu'il lui rappelle le pays natal et l'épouse laissée seule sur le lit.

Page 31.

1. *Fangcun di* : littéralement, terre d'«un pouce carré», image du cœur, siège du mental; voir t. I, chap. 1^{er}, p. 23 et n. 1.

2. *Jiu yao* : voir t. I, chap. v, p. 90 et n. 4.

3. *Wufang xiongxu* : s'agit-il des astres, potentiellement maléfiques, qui président aux cinq orientés? Voir *ibid.*, n. 5.

4. *Guanjiang Xiaoseng* : voir t. I, chap. VI, p. 119 et n. 1.

Page 32.

1. *Jinchan* : voir t. I, chap. VIII, p. 155 et n. 2.

Page 33.

1. *Dadi sizhou* : voir t. I, chap. 1^{er}, p. 9 et n. 2.

2. *Lingshan* : voir t. I, chap. VII, p. 122 et n. 5.

3. Ici, nous faisons grâce au lecteur de la description en vingt-deux vers irréguliers.

4. *Biqiumi* : voir t. I, chap. VIII, p. 150 et n. 5. Il pourrait s'agir

ici, plus précisément de la première nonne à entrer dans la communauté, la tante du Bouddha historique, Mahâprajâpatî.

Page 34.

1. *Ba da jingang* : assimilables aux *ba da mingwang*, «les huit grands rois lumineux», ces porteurs de foudre (dite «diamant»), ou *vajrapâni* en sanskrit, seraient des incarnations des huit *bodhisattva* Āvalokiteśvara, Maitreya, Vajrahâsa, Samantabhadra, Vajrapâni, Manjuśrî, Āryācalanātha et Kṣitigarbha.

Page 36.

1. *Zhengguo* : voir t. I, chap. II, p. 30 et n. 3.
2. *Luohan* : voir t. I, chap. v, p. 94 et n. 3.
3. *Jindan sha* : voir t. I, chap. II, p. 34 et n. 2.

Page 37.

1. *Wai gong* : voir t. I, chap. I, p. 997 et n. 3.

Page 39.

1. *Doushuai gong* : voir t. I, chap. v, p. 97 et n. 1.
2. *Li Lao jun* : Laozi a pour patronyme Li; voir *ibid.*, p. 90 et n. 2.

Page 40.

1. *Qi fan huo dan* : littéralement, «sept fois remis sur le feu»; voir t. I, chap. v, p. 101 et n. 1.
2. *Jingang* : traduction de *vajra*, le métal dont est faite la foudre; voir t. I, chap. VI, p. 129 et n. 3 et 4.
3. Voir l'épisode de la capture de Singet, à la fin du chapitre VI, t. I, p. 129 et suiv.

Page 41.

1. *Hangu hua Hu* : aujourd'hui dans la province du Henan, la passe de Hangu se trouvait, dans l'Antiquité, à la frontière orientale de l'État de Qin. Laozi est réputé être parti vers l'Ouest pour convertir les barbares au taoïsme, que ces derniers auraient réintroduit en Chine, sous la forme du bouddhisme.

Page 42.

1. *Binlang* : est-ce parce que l'anneau passé dans le museau du buffle est taillé dans une noix de coco?

Page 43.

CHAPITRE LIII

1. *Huangpo* : ce terme d'alchimie interne désigne Sablet; voir t. I, chap. xxiii, p. 437 et n. 2.

2. *Benyuan* : c'est la traduction du sanskrit *pūrvapranidhāna*, le «vœu de chercher le salut de soi et d'autrui», qui se trouve à l'origine de la démarche des *buddha* et *bodhisattva*.

Page 44.

1. *Zhengjue* : traduction du sanskrit *sambodhi*, c'est la conscience ou prise de conscience qui mène au salut, selon la doctrine bouddhique.

Page 48.

1. *Xi Liang nüguo* : l'idée d'un pays des femmes est déjà attestée dans le *Shanhai jing* (voir t. I, n. 1, p. 39); voir la longue note de Rémi Mathieu, *Études sur la mythologie et l'ethnologie de la Chine ancienne*, Collège de France, 1983, p. 403-404. Xuanzang lui-même, le Tripitaka historique, parle d'un «pays des femmes de l'Ouest», *Xi nüguo*, proche du pays de Fulin (Rome?) qui lui envoie des hommes — par opposition au «pays des femmes de l'Est», à l'Ouest du Tibet. Sur ces références et de nombreuses autres, voir Glen Dudbridge, *The Hsi-yu Chi, a Study of Antecedents to the Sixteenth-Century Chinese Novel*, Cambridge University Press, 1970, p. 13-14.

Page 49.

1. Le principe mâle *Yang*, qui s'oppose au *Yin* femelle.

2. On sait que c'est ainsi que naquit le Bouddha historique, selon le légendaire qui figure dans le canon bouddhique.

Page 51.

1. Nous faisons grâce au lecteur des huit derniers vers.

Page 52.

1. *Hua hong jiu li* : littéralement, cadeaux «rituels de vin, décorations et fleurs».

2. *Qin* : ce luth, connu dès la plus haute Antiquité, se pose à plat; il comptait cinq cordes, portées à sept ultérieurement.

3. *Wen yuanshuai* : bras droit du dieu du Taishan, il est aussi, selon Anthony Yu, l'un des quatre maréchaux célestes. Voir,

pour de plus amples détails, E.T.C. Werner, *A Dictionary of Chinese Mythology*, Shanghai, 1932, New York, Julian Press, 1961, p. 565-566.

Page 53.

1. *Haoshan Kusongjian buoyun-dong Honghai'er* : voir t. I, chap. XI, p. 776 et suiv.
2. *Niumowang* : voir t. I, chap. III, p. 61 et n. 1 à 4, où d'autres frères jurés de Singet sont mentionnés.

Page 54.

1. Voir t. I, chap. III, p. 61 et n. 1 à 4.

Page 56.

1. *Fengyue shi* : «les activités sexuelles».

Page 61.

1. Sur l'enfançon, *ying'er*, voir t. I, chap. 1^{er}, p. 28 et n. 1 ; sur le mercure, qui se rapporte à Porcet, et le plomb, à Singet, voir t. I, chap. XXII, p. 423 et n. 2.
2. *Zhanfang* : littéralement, «la chambre accaparée»; l'usage était d'interdire la chambre de la parturiente aux autres membres de la famille.
3. *Jingchu jieshou* : littéralement, «un endroit tranquille où se laver les mains».

CHAPITRE LIV

Page 64.

1. *Nong, shi, gong, shang* : l'énumération classique et hiérarchique des quatre grandes catégories socio-professionnelles remonte à la haute Antiquité. L'ordre usuel est le suivant : *shi, nong, gong, shang*, «lettrés, paysans, artisans, marchands». Les mots chinois ne portent pas de marque de genre féminin ou masculin.

Page 66.

1. *Liang-jié chuanyi* : il faut comprendre que les femmes portent, sous la robe ou manteau d'intérieur, un habillement en deux pièces, jaquette ou blouse ou les deux pour le haut du corps, jupe et culottes ou pantalons de dessous pour le bas. La description correspond aux vêtements de la Chinoise, de l'époque des Tang à celle des Ming.

Page 68.

1. *Nan Zhan* : abréviation de *Nan Zhanbuzhou*, mi-traduction, mi-transcription de *Jambudvîpa*; voir t. I, chap. I^{er}, p. 9 et n. 2.

2. *Bing hongye* : allusion à une dame du palais esseulée, qui fit parvenir ses émois à l'extérieur, par un poème flottant sur une feuille rouge. Un lettré lui aurait répondu de la même manière, en laissant flotter la feuille en amont. La dame put l'épouser quand l'empereur Xizong (qui régna de 874 à 889) décida de libérer trois mille de ses concubines. L'histoire, attestée dans des ouvrages du III^e siècle, n'est pas sans variantes.

3. *Xichishen* : voir t. I, chap. xxx, p. 577 et n. 1.

Page 71.

1. *Ken jiu* : l'échange de coupes entre les futurs conjoints signifie le consentement mutuel. Il scelle l'union des époux.

Page 73.

1. *Guanglu si* : voir t. I, chap. XLVII, p. 924 et n. 1.

Page 74.

1. *Zhaojun* : appellation, *zi*, de Wang Qiang, dame de la cour de l'empereur Yuan (qui régna de 48 à 33). Le *shanyu*, ou empereur des Xiongnu (identifiables aux Huns), exigeait la main d'une princesse chinoise. L'empereur de Chine se résigna à lui envoyer, en 33, la plus laide de ses concubines. Wang Zhaojun fut choisie parce qu'elle était la seule à ne pas avoir soudoyé le peintre, alors qu'elle aurait été la plus belle... Ce thème apocryphe a été véhiculé par un grand nombre d'œuvres littéraires populaires.

2. Xi Shi, parangon de la beauté féminine, est célèbre pour avoir aidé à la vengeance du royaume de Yue vaincu par celui de Wu : sa beauté ensorcelante aurait mené à la ruine le souverain de ce dernier pays, au V^e siècle avant J.-C.

Page 75.

1. *Wang-mu jiang Yaochi* : voir t. I, chap. v, p. 92 et n. 1.

2. *Ling shan* : voir t. I, chap. VII, p. 137 et n. 5.

3. *Yuanshen* : voir t. I, chap. xxxi, p. 595 et n. 4.

4. *Leiyin* : voir chap. VII, p. 137 et n. 6.

Page 76.

1. *Huangdao* : plus exactement, le ciel ouvre «l'écliptique», appelé Voie-Jaune; autrement dit, c'est un jour fašte.

Page 77.

1. *Yuxièmi* : il pourrait s'agir de maïs, appelé encore aujourd'hui «riz de jade», *yumi*. Maintes plantes américaines se sont diffusées plus vite en Chine qu'en Europe.

2. *Xiangxun* : traduction conventionnelle d'un champignon comestible courant, appelé aussi *xianggu*. Le nom savant retient le mot japonais : *Cortinellus shiitake*.

3. *Mu'er* : littéralement, «oreille du bois». Ce champignon est appelé aussi hirnéole, oreille de Judas. Voir t. I, chap. XIII, p. 253 et n. 1.

Page 78.

1. *Huangjing* : littéralement, «sperme jaune». Ce terme pittoresque désignerait des graines de liliacées en poudre. Voir t. I, chap. I^{er}, p. 16 et n. 3.

2. *Poluo* : ce terme, d'origine peut-être iranienne, désignait au IV^e siècle une coupe d'une forme particulière que nous ignorons. «Chope» est une traduction conventionnelle.

3. *Zaoluo* : «tasse» est une traduction conventionnelle pour ces récipients à vin en usage au VIII^e siècle et, normalement, en argent.

4. *Boli* : c'est le terme toujours en usage pour désigner le verre, qui était encore, au XVI^e siècle, un précieux produit d'importation. Le mot, qui désignait à l'origine le cristal, viendrait du sanskrit *śpātīka*.

5. Voir t. I, chap. XVII, p. 326 et n. 1.

6. *Long zhuang* : c'est-à-dire le trône; à son introduction en Chine, la chaise était assimilée à un lit surélevé. Voir aussi t. I, n. 2, p. 565.

Page 82.

1. *Hun fei po san* : les croyances antiques attribuent à l'être humain trois âmes éthérées (*hun*) qui s'envolent, *fei*, et sept âmes chthoniennes (*po*) qui se dispersent, *san*. Voir t. I, chap. III, p. 56, n. 1 et chap. XIII, p. 243 et n. 4.

2. *Shua fengyue'er* : voir chap. LIII, p. 56 et n. 1.

Page 84.

1. *Pipa* : sorte de mandoline chinoise à quatre cordes, introduite de l'Asie centrale vers le v^e siècle de notre ère; la forme oblongue a plus ou moins supplanté la forme ronde vers le ix^e siècle, dite en forme de «lune».

Page 86.

1. *Momo* : voir t. I, chap. XLVI, p. 916 et n. 3.
 2. *Dengsha* : le premier caractère est manifestement erroné — c'est celui du nom de famille de Deng Xiaoping —; il faut celui avec la clé de l'eau et la même phonétique. Littéralement, le mot signifie «sable décanté», sans doute parce que les haricots, décortiqués, sont comparés à des grains de sable. La pâte de soja se dit aussi *xisha*, «sable lavé».

Page 87.

1. *Chi shuigao* : il y a un double jeu de mots, pratiquement intraduisible, portant sur une allusion sexuelle propre à l'eau, et l'homophonie de *gao*, «haut», avec *gao*, «gâteau».
 2. *Shaxian* : littéralement, «farce de sable», homophone de *shaxian*, «danger de mort». Il s'agit sans doute ici de ce type d'expressions populaires appelé *xiehou yu* («paroles cachées après une pause»), fondé sur des calembours que seuls les initiés peuvent décrypter. Le terme d'eau, au sens de sécrétions sexuelles, est repris avec une autre signification — moyen de fuite. De même, «pâte de soja» est repris au sens de prudence devant le péril.

Page 88.

1. *Tianpeng yuanshuai* : sur ce titre de Porcet au ciel, voir t. I, chap. XIX, p. 362 et n. 7.

Page 91.

1. *Damo* : abréviation de *putidamo*, transcription du sanskrit Bodhidharma. Il s'agit du moine indien qui serait venu par mer en Chine répandre la doctrine de la secte de la méditation, *zen* en japonais, *chan* en chinois (première syllabe de *channa*, transcription du sanskrit *dhyāna*). Selon la légende, Bodhidharma serait resté sept ans immobile devant un mur, au point que ses jambes et ses bras seraient tombés d'eux-mêmes.

2. Cette pieuse courtisane est réputée la réincarnation d'un

saint moine, Yutong, qui avait succombé à une séductrice. Voir les *San Yan*, t. I, chap. xxix; André Lévy, *Inventaire analytique et critique du conte chinois en langue vulgaire*, Collège de France, Paris, 1978, t. I, p. 283-286; du même, «Le Moine et la Courtisane. Formation et évolution d'un thème littéraire d'origine Sung», *Études Song, vol. II, fasc. 2*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 1980, p. 139-158.

3. *Yue sheli* : il faut comprendre, par Yue, Yueming, le compagnon de Yutong (voir la note précédente); *sheli* est l'abréviation de *esheli*, transcription du sanskrit *ācārya*, «maître [pédagogue]».

4. Voir chap. LIV, p. 74 et n. 2.

Page 93.

1. *Naoshi* : sans doute par abréviation de *naoshigou*, une espèce de chien à poils bouclés, qui serait une variété ou un autre nom du *habagou*; voir t. I, chap. L, p. 985 et n. 1.

Page 94.

1. *Bangling* : le veilleur de nuit est censé assurer sa ronde et manifester sa présence en agitant une crécelle.

Page 96.

1. *Zhongzuiwen* : exactement, «peste de l'inflammation de la bouche»; maladie fantaisiste, semble-t-il, car elle ne figure pas dans la pathologie traditionnelle.

Page 97.

1. *Rulai* : voir t. I, chap. XII, p. 229 et n. 2.

2. *Maori xingguan* : la dix-huitième des vingt-huit «maisons», habituellement identifiée à la Pléiade, qui correspond au coq (voir p. 100). Certains, cependant, proposent Orion, ainsi Anthony Yu, *The Journey to the West*¹, vol. 3, p. 81, se basant sur Schafer. Ōta Tatsuo, *Saiyuki*, vol. 2, p. 44, tout comme W. J. F. Jenner, *Journey to the West*, vol. 2, p. 430, s'en tiennent aux Pléiades. Voir t. I, chap. VI, p. 103 et n. 2. Voir aussi l'Appendice IV, p. 1032.

3. *Zengzhang tianwang* : traduction du sanskrit *Vīrūḍhaka deva-rāja*; voir t. I, chap. IV, p. 70 et n. 4.

Page 100.

1. *Pipa* : voir p. 84 et n. 1.

1. Pour les éditions et traductions de *La Pérégrination vers l'Onesté*, auxquelles il est fait référence dans ces notes, voir la Bibliographie, t. I, p. CXXXI-CXLV.

Page 102.

1. *Wu chan xin* : exactement, «réaliser [comprendre] l'esprit du *dhyāna* [méditation]»; or, l'illumination est le but de la méditation.

Livre douzième

LE FAUX SINGET DÉMASQUÉ

Page 105.

CHAPITRE LVI

1. *Yuan ma* : sur le singe de l'esprit et le cheval de la pensée, métaphore de l'agitation mentale, voir t. I, chap. VII, p. 132 et n. 1.

2. *Liu zei* : c'est-à-dire les six sens, source de perdition; voir t. I, chap. XIV, p. 258 et n. 3.

3. *San cheng* : exactement, les «trois véhicules», traduction du sanskrit *triyāna*, grand, moyen et petit, lesquels mènent les fidèles au salut selon leur capacité et personnalité, par-delà le *samsāra*. Voir t. I, chap. II, p. 29 et n. 3.

4. *Wan yuan* : plus exactement les dix mille causes circonstancielles, *pratyaya* en sanskrit, qui font obstacle au salut — plutôt que les [douze] *nidāna* ou «chaînes causales» de l'attachement à l'existence, comme l'interprète Anthony Yu, vol. 3, p. 86.

5. *Yao ding jué tié* : exactement, «mordre des clous et mâcher du fer».

6. *Mile jiang* : c'est la rivière où Qu Yuan se jeta, pour se suicider, en 278 avant notre ère. La fête du Double Cinq, le cinq de la cinquième lune, est célébrée, en Chine méridionale surtout, par des courses de bateaux-dragons et des gâteaux de riz de forme triangulaire.

7. *Duan Yang* : le cinq de la cinquième lune correspond, en principe, au solstice d'été.

Page 106.

1. Suit une longue description assez conventionnelle, que les éditions tardives suppriment, et dont nous faisons grâce au lecteur.

2. *Bimawen* : voir t. I, chap. IV, p. 74 et n. 3.

Page 107.

1. *Dawang* : littéralement, «grand roi», titre que se donnent les chefs de bande de bandits. Voir t. I, chap. XIII, p. 249 et n. 2.

2. *Taisui* : exactement, la planète Jupiter, astre réputé maléfique. C'est le président du ministère du temps.
3. Voir t. I, chap. VII, p. 139 et n. 1.

Page 108.

1. *Sange zhuanghuojing* : ces trois agents du malheur qui survient sont Porcet, Singet et le cheval.

Page 109.

1. Voir t. I, chap. IX, p. 167 et n. 5.
2. *Mati* : «sabots de cheval» : les lingots avaient une forme rappelant le sabot de cet animal.
3. *Fenmian* : littéralement, «comme un visage poudré».
4. *De zhe ben ye, cai zhe mo ye* : c'est une citation de la *Grande Étude, Da Xue*, texte tiré par Zhu Xi, au XII^e siècle, du *Li ji*, le «Classique des rites». Il constitua l'un des quatre livres fondamentaux de l'éducation confucéenne à partir du XIV^e siècle, avec le *Zhongyong* («Juste milieu»), le *Lunyu* («Entretiens de Confucius») et le *Mengzi* («Livre de Mencius»).

Page 114.

1. *Daotou jing* : littéralement, le soutra des «têtes renversées». C'est une expression populaire et plaisante, semble-t-il — et non un véritable titre de soutra. Le canon taoïste ne contient pas d'ouvrage portant ce titre.

Page 116.

1. *Tianwang* : voir t. I, chap. V, p. 90 et n. 7.
2. *Ershiba xiu* : voir *ibid.*, p. 90 et n. 6, et p. 103 et n. 4, 5 et 6.
3. *Jiu yaoxing* : voir *ibid.*, p. 90 et n. 4.
4. *Tong yue* : le Taishan. Le titre d'Égal au Ciel est ici un anachronisme; voir t. I, chap. XXXVII, p. 719 et n. 2.
5. *Shidai Yan wang* : voir t. I, chap. III, p. 63 et n. 1.
6. *Wulu changshen* : ils sont identifiables aux *wulu caishen*, les cinq divinités des richesses, autour desquels un riche folklore est associé qu'il serait fastidieux de démêler ici; voir E.T.C. Werner, *A Dictionary of Chinese Mythology*, p. 514-517.
7. *Sanjie wusi* : les trois mondes constituent l'univers entier. Les cinq directeurs ou ministres, appelés aussi *wuzheng*, ont la direction des cinq «dynamiques» : métal, bois, eau, feu et terre.
8. *Shifang zhuzai* : ce sont les dirigeants de l'univers entier, c'est-à-dire le haut et le bas, les quatre points cardinaux et les points intermédiaires, sud-est, sud-ouest, nord-est, nord-ouest.

9. *Kui* : c'est le nom de la mauve qui a servi ensuite à dénommer le tournesol, originaire des Amériques; des champs de mauve sont peu probables.

Page 117.

1. *Yecha* : voir t. I, chap. III, p. 53 et n. 1.
2. *Mamian* : garde au service du juge des Enfers.
3. *Po san bun fei* : voir chap. LIV, p. 82 et n. 1.

Page 121.

1. *Wu geng* : soit 4 heures du matin. La nuit était divisée en cinq «veilles» de deux de nos heures chacune, de 20 heures à 6 heures.

CHAPITRE LVII

Page 125.

1. *Mucha xingzhe* : voir t. I, chap. VI, p. 113 et n. 3, et 116 et n. 1.
2. *Gao ta* : le mot chinois peut aussi bien signifier «porter plainte», que «porter à la connaissance»; le garçon de Bonne-Fortune, *Shancai tong*, feint d'avoir compris le premier sens.
3. Voir l'épisode narré aux chapitres XL et XLII, t. I, p. 982 et suiv., et t. II, début.

Page 127.

1. *Shamen* : voir t. I, chap. XIV, p. 260 et n. 1.

Page 128.

1. *Rulai* : voir t. I, chap. XII, p. 229 et n. 2.
2. *Jiasha* : voir t. I, chap. XI, p. 221 et n. 4; chap. XVI, p. 303 et n. 1.
3. *Jīn, jǐn, jìn* : voir t. I, chap. VII, p. 154 et n. 2.

Page 129.

1. *Bimawen* : voir t. I, chap. IV, p. 74 et n. 3.

Page 130.

1. *Xing* : c'est la nature humaine qui possède la potentialité de la bouddhité, dégagée des passions.
2. *San hua* : voir t. I, chap. XIX, p. 362 et n. 5.

3. *Si da* : dans le bouddhisme, il s'agit habituellement des quatre éléments qui composent l'univers selon les Indiens, soit la terre, l'eau, le feu et le vent (*tanmâtra* en sanskrit); leur disharmonie est source de maladie ou de désordre. Pour les taoïstes, qui se réfèrent au *Daode jing* de Laozi, ce sont la Voie, le ciel, la terre et le roi : le roi saint atteint la Voie ou *Dao* en allant jusqu'au bout de celle du ciel et de celle de la terre.

4. *Fa shen* : traduction du sanskrit *Dharmakâya*, l'Absolu, incarnation de la Loi qui est Vérité.

Page 134.

1. *Dong shengshenzhou* : traduction du sanskrit *Pûrvavideha*; voir t. I, chap. I^{er}, p. 7 et n. 2.

2. *Huangpo* : c'est-à-dire Sablet; voir t. I, chap. xxiii, p. 437 et n. 2.

3. *Jin lao* : Singet; voir t. I, chap. xxii, p. 423 et n. 2. *Lao*, «vieux», placé après le nom, est plus respectueux, impliquant plutôt la notion de «vénérable».

4. *Mumu* : Porcet; voir *ibid.*

5. *Wuxing sheng ke* : l'ordre de production des «cinq dynamies» (voir t. I, chap. II, p. 36 et n. 2) est bois, feu, terre, métal, eau. L'ordre de destruction est terre, eau, feu, métal, bois; voir t. I, chap. xli, p. 807 et n. 1.

6. *Jin guan* : exactement, la «passe», le passage vital qui assure la concentration de l'esprit.

Page 136.

1. Voir t. I, chap. xi, p. 220 et n. 8.

2. *Shapo* : peut-être par confusion avec *svâhâ*, interjection d'hommage empruntée au rituel brahmanique.

3. Voir l'épisode des chapitres x à xii, t. I, p. 179 et suiv.

Page 137.

1. *Zhenguan* : voir t. I, chap. xii, p. 222 et n. 1.

2. Il doit s'agir ici du post-scriptum ajouté par la reine du royaume des femmes; voir chap. liv, p. 78-81.

Page 138.

1. *Jinchan zhanglao* : voir t. I, chap. viii, p. 155 et n. 2.

Page 139.

1. *Jianchao* : exactement, en le faisant frire, revenir à l'huile.

2. *Gun* : c'est le mythique poisson géant auquel le *Zhuangzi* fait

allusion au chapitre 1^{er} (*Philosophes taoïstes*, Bibl. de la Pléiade, p. 87).

Page 140.

1. *Shi'e* : voir t. I, chap. v, p. 105 et n. 1.

CHAPITRE LVIII

Page 150.

1. *Yan wang* : voir t. I, chap. 1^{er}, p. 17 et n. 1.
2. Voir cet épisode aux chapitres xxx et xxxi, t. I, p. 574 et suiv.

Page 151.

1. *Senluo dian* : voir t. I, chap. III, p. 62 et n. 2.
2. Le texte donne la liste exhaustive des juges-rois des dix tribunaux infernaux, la même qu'au chapitre III; voir t. I, p. 63 et n. 1.
3. *Dizang wang* : voir *ibid.*, p. 65 et n. 1. Le titre de roi est inhabituel, puisque Dizang est un *bodhisattva* (*pusa*); le texte l'appelle d'ailleurs (p. 152) «*bodhisattva* roi» (*Dizang wang pusa*).

Page 152.

1. Voir l'épisode narré au chapitre III, t. I, p. 49 et suiv.

Page 153.

1. *Shijia Rulai* : voir t. I, chap. VII, p. 138 et n. 3.
2. *Ying'er* : voir t. I, chap. 1^{er}, p. 28 et n. 1. Autrement dit, pratiques de méditation bouddhiques (*dhyâna* en sanskrit, *channa* dans la transcription chinoise et *zen* en prononciation japonaise) et pratiques taoïstes de «nourrir le souffle vital» sont mises sur le même plan et visent le même résultat.
3. *Si da pusa* : est-ce une façon de désigner les quatre gardiens du ciel d'Indra bouddhisés? Voir t. I, chap. v, p. 90 et n. 7.
4. *Ba da jingang* : voir chap. LII, p. 36 et n. 1.
5. *Jiedi* : voir t. I, chap. v, p. 102 et n. 1; ce sont des protecteurs de la Loi.
6. *Youposai* : cette transcription du sanskrit *upāsaka* désigne le laïque qui observe au moins les cinq principaux commandements du bouddhisme.
7. *Youpoyi* : transcription du sanskrit *upāsikâ*, le féminin de *upāsaka*.
8. *Qibao liantai* : dans la tradition indienne véhiculée par le

bouddhisme, les sept trésors, ou *sapta ratna* en sanskrit. Ce sont : l'or, *jin, suvarna*; l'argent, *yin, rūpya*; le lapis-lazuli, *liuli, vaidūrya*; le cristal, *poli, śphaṭika*; l'agate, *cheju, musāragalva*; le rubis, *chizhu, rohita-mukta* («perles rouges»); la cornaline, *manao, āsmagarbha*. On peut trouver, bien sûr, d'autres séries de trésors.

9. *Bu you zhong you, bu wu zhong wu* : à strictement parler, le chinois classique ne possède pas de verbe «être»; *you* associe «avoir» et «être»; *wu* est le «non-avoir»; mais il s'agit ici d'une traduction de concepts en sanskrit, langue qui a favorisé une ontologie développée.

10. *Bu se you se* : la philosophie indienne désigne le monde sensible par le terme *rūpa*, «forme», que les Chinois traduisent par *se*, «couleur».

Page 154.

1. *Er xin* : le cœur, *xin*, est en Chine le siège du mental, sentiments aussi bien que pensées. *Er xin*, «deux cœurs», signifie également mener double jeu.

Page 155.

1. *Mahou* : littéralement, «singe-cheval»; Pour Anthony Yu, vol. 3, p. 131, c'est un babouin; pour W.J.F. Jenner, vol. 2, p. 482, un mandrill. Selon le dictionnaire chinois-japonais de l'université Aichi, ce ne serait qu'une variante du mot *mihou*, «macaque», espèce relativement répandue en Chine. La croupe rouge semble confirmer cette interprétation.

Page 157.

1. *Liu'er mihou* : ce singe aux six oreilles semble être une plaisante invention, à partir d'une expression ancienne de la langue parlée, *liu'er bu tong mou*, que l'on peut traduire par «point de secret qui tient entre six oreilles» — autrement dit, «n'associe pas de tiers à un projet secret».

Page 159.

1. *Liu shi* : littéralement, «les six connaissances». Il s'agit ici des six sens, selon la tradition indo-bouddhique; voir t. I, chap. XIV, p. 258 et n. 3.

CHAPITRE LIX

2. *Dan lu* : exactement, «le fourneau au cinabre», celui de l'alchimiste.

3. *Jinnu* : le corbeau d'or est le soleil; mais en alchimie interne, il correspond au cœur, et en alchimie externe, au plomb. Voir t. I, chap. XIX, p. 362 et n. 4.

Page 160.

1. *Tongxin luli* : l'expression, en fait inversée dans le texte original en *luli tongxin*, est la citation d'une inscription sacramentaire par Mozi, le philosophe pacifiste de l'amour universel sans discrimination, lequel vécut aux V^e-IV^e siècles avant notre ère. On la retrouve notamment dans le *Guoyu* («Propos sur les principautés»), dans les «Propos sur la principauté de Qi».

2. Le terme semble une invention du romancier, mais l'idée d'un pays de l'Ouest lointain où se couche le soleil est, à ce qu'il paraît, une idée ancienne et préboudhique. L'identification avec le sanskrit *sūrya*, soleil, est séduisante, mais nullement assurée.

3. *Shen, you shi* : aux heures *shen* et *you*, soit de 15 à 19 heures.

Page 162.

1. *Ge bu* : on tire du puéraire (*Pueraria Thunb*, découvert par Thunberg au Japon au XVIII^e siècle) des fibres textiles pour tissu d'été.

Page 163.

1. *Gonggong* : Tripitaka appelle respectueusement son hôte par ce terme, qui est l'appellatif usuel du grand-père maternel.

2. *Tiè shen* : littéralement, «corps de fer»; mais fer, ici, a les connotations d'acier.

Page 164.

1. *Wu gu* : les céréales en grains; ou plus précisément, en principe, le riz, le millet glutineux, le millet non glutineux, le blé et le soja ou d'autres sortes de haricots.

Page 166.

1. *Luoshanü* : *luocha* est la transcription du sanskrit *rāksasa*, dont la forme féminine, *rāksasi*, s'obtient en chinois par l'adjonction de *nü*, «femme, fille». Ce sont des ogres, les mâles aussi laids que les femelles sont séduisantes. Le mot est employé ici comme un nom propre; voir t. I, chap. XL, p. 794 et n. 1.

2. *Dali Niumowang* : voir chap. LIII, p. 53 et n. 2.

3. *Hong bai'er* : voir t. I, chap. XL, p. 794 et n. 4.

4. Sur cet épisode, voir le chapitre LIII, p. 43 et suiv.

5. *Jian mao bian se* : littéralement, «mirer le visage et distinguer la mine». L'expression est attestée au chapitre xxii du *Jingde chuandeng lu* («Biographies de la transmission de l'ère Jingde de la lampe [1004-1016]»), du moine bouddhiste Daoyuan des Song.

Page 167.

1. Nous faisons grâce au lecteur de la plus grande partie de cette description, d'ailleurs omise dans les éditions tardives.

2. *Xiku* : littéralement, «culottes de genoux»; au xvi^e siècle, il s'agissait de jambières. Voir, notamment, Van Gulik, *La Vie sexuelle dans la Chine ancienne* (version originale anglaise, Leyde, 1961; Gallimard, 1971, p. 278-279).

3. *Yue po* : façon plaisante de désigner Yue'e ou Chang'e, beauté farouche qui s'est exilée dans la lune après avoir abandonné son mari. Voir t. I, chap. viii, p. 161 et n. 2.

Page 168.

1. Voir t. I, chap. iii, notamment p. 61 et n. 1 à 4.

Page 170.

1. *Xiao Xumi* : voir t. I, chap. xxi, p. 413 et n. 1.

2. *Lingji pusa* : voir *ibid.*, p. 412 et n. 1.

Page 171.

1. Voir t. I, chap. vi, p. 123 et n. 2.

Page 173.

1. *Jiaoliao chong* : voir t. I, chap. xxxii, p. 626 et n. 2.

2. *Zuowan* : exactement, un «bol assis», terme de boxe.

Page 175.

1. *Dianxin* : exactement, «pointe-cœur»; le mot, qui désigne les amuse-gueule, peut-être aussi un terme de boxe.

2. Le texte, ici, répète le récit des démêlés de Singet avec l'immortelle en des détails dont nous faisons grâce au lecteur.

Page 178.

CHAPITRE LX

1. *Xiansheng* : sur ce dieu Erlang, voir t. I, chap. vi, p. 119 et n. 1.

2. *Doushuai gong* : voir t. I, chap. v, p. 97 et n. 1; et les chapitres VII et VIII, p. 118 et suiv., qui se rapportent à cet épisode.

Page 179.

1. *Huangquan* : dans les croyances antiques, c'est le séjour des morts, très loin sous terre.

Page 180.

1. *Wang Qiang* : voir chap. LIV, p. 74 et n. 1.

2. *Chu nü* : nombreuses ont été les filles de Chu célèbres par leur beauté. Elles ont été immortalisées par les *Élégies de Chu*, attribuées à Qu Yuan, des IV^e-III^e siècles avant notre ère.

3. *Mu yu zhao yun* : l'expression est normalement inversée — les nuages venant avant la pluie : c'est une image poétique du coït.

4. *Jin jiang* : il existe une rivière de ce nom dans la province du Jianxi.

5. *Wenjun* : Zhuo Wenjun est une riche et belle veuve qui, séduite par Sima Xiangru (mort en 117 avant notre ère), s'enfuit avec le célèbre poète.

6. *Xue Tao* : cette poétesse et courtisane célèbre, amie des poètes parmi les plus grands, vécut de 768 à 833.

Page 181.

1. *Po san hun fei* : voir chap. LIV, p. 82 et n. 1; l'expression est ici simplement inversée.

2. *Jinlian* : l'expression est consacrée, depuis le XII^e siècle, pour désigner de petits pieds, puis des pieds bandés. L'inspiration en est bouddhiste : la littérature indo-bouddhique fait volontiers pousser des lotus à chaque pas des personnages d'une sainteté avérée.

Page 182.

1. *Tiantai* : cette région montagneuse de la province du Zhejiang est le berceau de la secte bouddhiste syncrétique du même nom (*tendai* en japonais).

2. *Peng Ying* : ce sont les îles mythiques Penglai et Yingzhou, à l'est de la Chine; voir t. I, chap. XVII, p. 326 et n. 1; chap. XXVI, p. 512 et n. 1.

Page 183.

1. *Huntie* : littéralement, «fer mélangé»; Anthony Yu, vol. 3,

p. 156, interprète le mot par «*cast-iron* [fonte]»; ne s'agirait-il pas plutôt de fer retravaillé pour donner à la fonte la souplesse nécessaire?

2. *Shiman* : voir t. I, chap. XIII, p. 249 et n. 1.

Page 185.

1. Nous faisons grâce au lecteur des quatre derniers vers.

Page 187.

1. *Pailou* : cette sorte d'arche d'honneur — fondamentalement une barre transversale sur deux colonnes — était souvent érigée pour commémorer un acte vertueux ou une action d'éclat, et parfois purement décorative.

Page 188.

1. *Ba yin* : il s'agit des sons produits par les huit matières que sont la soie, le bambou, le métal, la pierre, le bois, le cuir, la terre et la calèche — c'est-à-dire les instruments à cordes tels que les luths, le kène en bambou, la cloche en métal, les pierres sonores ou lithophones, les flûtes de bambou, les tambours de cuir, auxquels il faut ajouter la terre (cuite) du *xun*.

2. *Ba bao* : ces huit délicatesses sont, traditionnellement, le foie de dragon, la moelle de phénix, les pattes d'ours, les lèvres de singe, auxquels on peut ajouter l'embryon de lièvre, la queue de carpe, l'orfraie grillée et le koumis. Voir pour d'autres séries t. I, chap. VI, p. 122 et n. 2.

3. *Zi fu* : en langage taoïste, l'expression désigne les résidences des immortels.

Page 191.

1. *Qi zhe qi ye* : le jeu de mots, intraduisible, porte sur l'homophonie de *qi*, «épouse», et *qi*, «égal, égaliser, ordonner».

2. *Diào shì gōu, sāo chōu zhōu* : cette image des vin, hameçon et balai est attribuable à l'illustre poète Su Dongho (Su Shi, 1037-1101).

Page 193.

1. *Huixubexixichuibu* : il ne s'agit pas d'une suite de sons arbitraires, mais d'une série de mots évoquant le souffle et l'expiration, à l'exception du premier des deux *xi*.

Livre treizième

JOUTE POÉTIQUE CHEZ LES SYLVAINS

CHAPITRE LXI

Page 201.

1. *Juanlian jiangjun* : sur ce titre de Sablet avant son exil sous forme de monstre du fleuve des Sables-Mouvants, voir t. I, chap. xxii, p. 429 et n. 5.

Page 202.

1. *Tianpeng* [*yuanshuai*] : voir t. I, chap. xix, p. 362.
2. *Tudi* : littéralement, «terre locale»; — le nom désigne les divinités locales dont tout lieu est pourvu selon les croyances populaires chinoises. Voir t. I, chap. vi, p. 126 et n. 1.
3. *Sanjiè* : voir chap. lvi, p. 116 et n. 7.
4. *Shifang* : voir chap. lvi, p. 116 et n. 8.

Page 203.

1. *Jiexin huang* : le caractère *huang*, «jaune», avec la clé de la maladie, désigne la jaunisse; d'autre part, le «jaune de bovidée», concrétion qui se forme dans la panse des ruminants, est le nom du bézoard, utilisé dans la pharmacopée chinoise, notamment en pédiatrie. À cela s'ajoute le calembour allégorique ou ironique de *jiexin*, «qui noue le mental».

2. *Chan xing* : *chan*, abréviation de *channa*, est la transcription du sanskrit *dhyāna*, «méditation»; *zen* est la prononciation japonaise de *chan*.

3. *Zhu zhang* : sur ce jeu de mots, voir chap. li, p. 5 et n. 1.

4. *Dantou* : le terme est traduit par «élixir» dans la version d'Anthony Yu, vol. 3, p. 173; mais il doit s'agir d'un terme d'alchimie, à prendre au sens allégorique.

Page 204.

1. *Shen shi* : c'est l'heure chinoise qui s'étend de 3 à 5 heures de l'après-midi, la ligne de partage, ou *shen ke*, se plaçant à 16 heures.

2. *Si shi* : de 9 à 11 heures du matin, *si ke* tombant à 10 heures.

Page 205.

1. *Dabai-li fanle doufu-chuan tang-li lai shui-li qu* : le fromage de soja est conservé dans des bacs ou tonneaux remplis d'eau de soja

(qualifiée ici de soupe); c'est une expression «à tiroirs», ou *xiebouyu*, dont la clé (la deuxième partie) est fournie.

2. *Zou ta niang* : *zou*, «marcher», élide *cao*, «foutre [sa mère à lui, *ta niang*]»; le juron est commun en chinois.

3. *Pangmen* : exactement, «porte latérale, secondaire»; voir t. I, chap. II, p. 30 et n. 2.

4. *Bu cheng ge xiuxing zhi lei* : exactement, «ne pas accomplir [ce qui relève du] genre des pratiques [religieuses]».

5. Cet énoncé relève aussi bien d'une interprétation bouddhiste de l'irréalité des choses, que de celle du taoïsme de la transformation de l'un dans l'autre, semble-t-il.

6. *Longhua yan* : *longhua* [*shu*] est la traduction du sanskrit *nāga-puspa*, «[l'arbre] dragon-fleur» qui sera celui sous lequel le futur Bouddha atteindra l'illumination. La fête de Maitreya est célébrée le 8 de la quatrième lune; selon Anthony Yu, vol. 3, p. 175, il s'agirait de la fête de la naissance du Bouddha — elle a lieu vers la même époque.

7. *Mu sheng zai hai* : *hai*, le douzième des rameaux terrestres, *dizhi*, correspond au porc; voir t. I, chap. xxii, p. 423 et n. 2.

8. *Jiji* : le soixante-troisième hexagramme, équilibre de la paix, est formé du trigramme *kan*, de l'eau, au-dessus, et de celui du feu, *li*, au-dessous.

9. *Yulan hui* : la fête des morts commence le 13 de la septième lune et dure normalement quatre jours; voir t. I, chap. viii, p. 152 et n. 2.

Page 206.

1. *Mu tu* : c'est-à-dire Porcet et le roi-taureau.

Page 208.

1. *Mao chen shi* : plus exactement, de 5 à 9 heures du matin.

2. *Haidongqing* : mot à mot, «bleu de l'est de la mer»; l'expression désigne l'aigle ou plutôt le vautour de Mandchourie, répandu surtout dans la province du Heilongjiang.

Page 209.

1. *Huangying* : appelé aussi *cangying*, *ôtaka* en japonais; selon Anthony Yu, *ibid.*, p. 177, ce serait «l'aigle jaune».

2. *Suanyi* : cet animal quasi mythique est identifié au lion, animal inconnu en Chine. Divers textes antiques affirment qu'il se nourrit de tigres et de léopards.

3. Le Taishan est la plus sacrée des montagnes aux yeux des Chinois; c'est celle de l'Est, dans la province du Shandong. Voir t. I, chap. xxii, p. 428 et n. 1.

Page 210.

1. *Huangpo* : autrement dit, Sablet; voir t. I, chap. xxiii, p. 437 et n. 2.
2. *Mu mu* : Porcet; voir t. I, chap. xxii, p. 423 et n. 2.
3. *Jintou jiedi* : voir t. I, chap. xxxiii, p. 646 et n. 2.
4. *Liu jia liu ding* : voir t. I, chap. xv, p. 283 et n. 2.
5. *Hujiao quielan* : voir *ibid.*, p. 284 et n. 1.
6. *Yumianli* : appelé aussi *guozhi li*, ou *li* fructivore, le *Paguma larvata* est en réalité carnivore; mais il doit cette réputation au fait qu'il loge volontiers dans les arbres. Il est répandu en Chine du Sud. Il est possible que le chat soit passé sous ce nom, au début de son introduction en Chine; le *yumianli* était, en effet, particulièrement apprécié pour la protection des bibliothèques bouddhistes, en tant que destructeur de rats et de souris.

Page 212.

1. *Wutai shan* : le mont des «Cinq-Terrasses», dans la province du Shanxi, est un grand centre de pèlerinage bouddhique.
2. *Emei shan* : ce célèbre centre bouddhique domine la plaine du Sichuan.
3. *Bilushamen* : cette transcription du sanskrit *Vaishramana* — plus communément traduit en *Duowen tian*, «Sait-tout», *Tamonten* en japonais — est identifiable à *Vaishravana*, qui demeure au quatrième étage du mont Souméroü.
4. *Xumi shan* : voir t. I, chap. viii, p. 148 et n. 4.
5. *Kunlun shan* : voir t. I, chap. vi, p. 123 et n. 2.

Page 213.

1. *Tuota Li tianwang*, *Nuozha san taizi* : voir t. I, chap. iv, p. 78 et n. 2 et 3.

Page 214.

1. *Bigiu* : voir t. I, chap. viii, p. 150 et n. 5.
2. *Pilu mao* : voir t. I, chap. xi, p. 221 et n. 5.

Page 216.

1. *Wu lou* : exactement, les cinq «fuites», les ouvertures du corps, au sens propre ou au sens figuré; voir t. I, chap. xv, p. 286 et n. 2. Les sept ouvertures peuvent être réduites à cinq en comptant les doubles pour une; voir aussi ci-dessous.
2. *San guan* : selon d'anciens textes taoïstes, ce seraient les yeux, la bouche et les oreilles, correspondant aux cinq «fuites»; voir aussi chap. lvii, p. 134 et n. 6.

Page 218.

1. Sur les trigrammes *kan* et *li*, voir n. 8, p. 205.

CHAPITRE LXII

2. *Ta* : voir t. I, chap. XIII, p. 242 et n. 1.
3. *Shi'er shi, bai ke* : les Chinois divisent le jour de vingt-quatre heures en douze heures qui valent deux des nôtres; le jour était plus anciennement divisé en cent *ke* ou «marques gravées», notamment sur les clepsydres; leur nombre a été ultérieurement corrigé en quatre-vingt-seize quarts d'heure.
4. *Wan ba qian zhou* : ici *zhou*, qui signifie aussi semaine, se réfère au jour de cent «quarts d'heure». L'année chinoise, comprenant théoriquement trois cent soixante jours, totalise donc trente-six mille quarts d'heure soit cent quatre-vingt mille en cinq ans. Faut-il corriger cinq en trois ans?
5. *Shenshui, huoguang, shui huo* : «l'eau divine», *shenshui*, correspond à «l'eau des reins», en alchimie interne, dont le cycle s'effectuerait en cinq ans. *Huoguang*, «l'éclat des flammes», ou plus exactement «du feu», se réfère au «souffle énergétique», *qi*, du foie, qui est «chaud». *Shui*, «l'eau», désignerait Porcet, tandis que *huo*, «le feu», désignerait Singet, la terre étant la «dynamie» de Sablet.
6. *Wu xing* : voir t. I, chap. II, p. 36 et n. 2.
7. *Yunlou* : appelée aussi *yunfang*, c'est la résidence des *daoshi* ou prêtres taoïstes.
8. *Zifu* : c'est la résidence des immortels taoïstes.
9. Sur cette île mythique, voir t. I, chap. xxvi, p. 512 et n. 1.
10. *Shui huo jiji* : voir chap. LXI, p. 205 et n. 8.

Page 219.

1. *Shenzhou* : est-ce l'abréviation de *Dong Shengshenzhou*, le continent où les bouddhistes se plaisent à situer la Chine? Voir t. I, chap. I^{er}, p. 9 et n. 2.
2. *Weiyang gong* : exactement, le palais Weiyang, mot de sens obscur qui signifie peut-être «incomplet». C'était, à l'époque des Han antérieurs, au II^e siècle avant notre ère, le service des chevaux et voitures.

Page 222.

1. Ce toponyme, qui serait dérivé de Qoco ou Khoco (en turc, de Karakhoja), serait à situer dans la région de Tourfan; il est mentionné dans l'histoire officielle des Ming et déjà à l'époque des Han, avant notre ère.

2. *Xi Liang guo* : voir chap. LIII, p. 48 et n. 1.

Page 223.

1. *Shen shi* : exactement, «l'heure *shen* [le neuvième des rameaux terrestres]», laquelle s'étend de 3 à 5 heures de l'après-midi.
2. *Famen si* : voir t. I, chap. XIII, p. 240 et n. 5.
3. *T'a* : improprement, mais couramment, appelé «pagode»; voir t. I, chap. XIII, p. 242 et n. 1.

Page 227.

1. *San geng* : c'est-à-dire minuit.
2. *Cai juan* : exactement, «en devinant le poing»; le jeu consiste ordinairement à prévoir le nombre indiqué par les doigts.

Page 228.

1. *Benborba, Baborben* : le premier nom est traduisible en «la Ba [rivière du Shanxi] aux flots rapides», le second en «le flot des vagues de la Ba»; mais il s'agit ici de galimatias.
2. *Heiyu* : le nom savant de ce poisson est *Onychodactylus japonicus Outt.*; il est identifiable au *hakonesanchô* japonais et au *snake-head fish*.
3. *Daluotian* : c'est le plus élevé et le plus vaste des cieus dans la cosmologie taoïste.
4. *Wang-mu niangniang* : voir t. I, chap. v, p. 92 et n. 1, et 93 et n. 1.

Page 229.

1. Voir chap. LXI, p. 214 et n. 2.

Page 230.

1. *Nan Zhanbuzhou* : voir n. 1, p. 219; et t. I, chap. 1^{er}, p. 9 et n. 2. C'est à croire que les territoires de l'Ouest ne sont pas sur le même continent que la Chine et l'Inde; ne cherchons pas à rationaliser une géographie fantastique.

Page 231.

1. *Jinpai* : cette tablette, qui porte des lettres d'or, est une prérogative de l'autorité souveraine.
2. *Jinyi wei* : c'est la garde impériale à l'époque des Ming,

célèbre pour ses activités de police au service de la faction au pouvoir.

Page 232.

1. *Longzhuang* : littéralement, «la couche du dragon». Ce terme ancien désignait le trône — la chaise ne s'est répandue en Chine que vers le VIII^e siècle.

Page 233.

1. *Guanglu si* : ce service, chargé des réceptions impériales, a conservé cette appellation de «service [ou cour] des banquets» des Tang aux Ming. Voir t. I, chap. XII, p. 229 et n. 1.

Page 234.

1. *Jiaofang si* : fondé en 714 pour veiller à la formation des musiciens et autres sortes d'amuseurs, ce service s'est perpétué sous toutes les dynasties suivantes.

2. *Jianshang gong* : le nom remonte à un palais de l'époque des Han.

CHAPITRE LXIII

Page 239.

1. *Hun bu ju ti, po san jiu xiao* : littéralement, «les âmes [éthérées, au nombre de trois] ne tiennent pas au corps, les âmes chthoniennes [au nombre de sept] se dispersent aux neuf cieux»; voir chap. LIV, p. 82 et n. 1.

2. *Yueya chan* : ce type d'arme en usage à l'époque des Ming (1368-1644) est une sorte de lance courte emmanchée d'une pointe à une extrémité, d'un racloir à l'autre.

3. Cette pièce d'équipement antique serait une sorte de casque en forme de marmite à bords relevés; elle ne semble donc pas avoir sa place dans la description d'une cuirasse.

Page 247.

1. *Meishan liu xiongdì* : voir t. I, chap. VI, p. 120.

Page 249.

1. *Ganglie* : cette appellation de Porcet, d'avant sa conversion, apparaît t. I, chap. XIX, p. 362.

Page 251.

1. *Gong* : cet arc qui, au lieu de lancer des flèches, tire des projectiles, *dan*, ressemble fort à l'arbalète; voir aussi t. I, chap. VI, p. 121 et n. 1.

Page 252.

1. *Jintou chong* : le terme de *chong*, qu'Anthony Yu (vol. 3, p. 215) traduit par *insect*, est déconcertant appliqué à un oiseau, encore que ce mot signifie aussi bien «animal». Louis Avenol ajoute dans sa traduction, sans indication de sources, p. 550 : «L'animal primitif comptait neuf têtes, non comprise celle qu'il portait sur les reins, cachée au repos derrière une membrane; les représentants actuels de l'espèce n'ont plus cette dixième tête, mais ils ont les reins toujours tachés de sang». W. J. F. Jenner, vol. 2, p. 571, considère à juste titre l'animal comme un oiseau. Une source du IX^e siècle parle en effet déjà d'un oiseau à neuf têtes dégoulinant constamment de sang depuis qu'un chien a mordu l'une d'elles (la dixième?). Le *Taiping guangji* (X^e siècle), au chapitre 927, sous «*Guiju*», cite une source plus ancienne mentionnant cet animal de mauvais augure, «semblable à un canard, mais de couleur rouge». D'autres détails sont notamment fournis par Yuan Ke, *Zhongguo shenhuo zhuanshuo cidian* («Dictionnaire de mythologie chinoise»), Shanghai, 1985, p. 13-14.

2. Abréviation de *Guanjiangkou*, embouchure de la rivière des libations; voir t. I, chap. VI, p. 119 et n. 1.

Page 253.

1. *Daluotian* : voir chap. LXII, p. 228 et n. 3.

Page 255.

1. *Wufeng lou* : la tour ou pavillon aux Cinq-Phénix, partie du palais impérial à l'époque des Tang (618-907), commémorait le souvenir des hommes éminents et des événements mémorables.

CHAPITRE LXIV

Page 259.

1. *Ta niang* : ce juron, à prendre au même sens que l'expression moderne *ta made*, qui signifie littéralement «je fous sa mère», était d'usage courant.

Page 261.

1. *Shiba gong* : exactement, «[je suis] Monsieur Dix-Huit»; le nom résulte de la décomposition graphique du caractère qui désigne le pin. Ce genre de rébus est un jeu que les Chinois pratiquent dès l'enfance.

2. Voir chap. LX, p. 181 et n. 3.

3. Plus exactement, *Hua yue*, «pic du Hua [shan]»; cette région montagneuse du Shanxi, célèbre pour la beauté de ses paysages, est un centre de pèlerinage taoïste.

4. *Shiba gong* : voir la note 1 de cette page.

Page 262.

1. *Chan ji* : *chan*, abréviation de *channa* (voir n. 1, p. 91 et n. 2, p. 203), et le nom de la secte plus connue sous la forme japonaise de *zen*.

2. *Qi xian* : les «sept sages de la forêt de bambous», qui vécurent au III^e siècle, sont restés célèbres pour leur goût de l'alcool et leurs «causeries pures»; voir t. I, chap. XLVIII, p. 953 et n. 3.

3. *Liu yi* : les «six excentriques [ou ermites] du ruisseau au bambou» sont le fameux poète Li Bai (701-762) et ses cinq compagnons de beuveries.

Page 263.

1. *Si hao* : ces quatre fameux ermites à la longue chevelure blanche vécurent sous le règne de Han Gaozu (206-194 avant notre ère).

2. *Jinshan* : c'est-à-dire Faming, le supérieur du monastère du Mont-d'Or; voir l'Appendice II, traduction du chapitre ix interpolé, p. 1005-1018.

Page 264.

1. *Xiyi* : allusion au *Daode jing*, paragraphe 14 de Laozi, «*yi* ce que l'on voit sans en percevoir le nom, *xi* ce que l'on écoute sans en entendre le nom». Voir *Philosophes taoïstes*, Bibl. de la Pléiade, p. 16.

2. *Liugen, liushi* : voir t. I, chap. XIV, p. 258 et n. 3.

3. *Yuanshi* : selon Anthony Yu, vol. 3, p. 441, ce serait Yuanshi tianzun, identifiable à l'empereur de Jade, le «vénérable céleste du Commencement originel»; voir t. I, chap. V, p. 90 et n. 2.

4. *Muni* : transcription du mot sanskrit qui signifie «sage»; Śākya est le nom du clan auquel appartenait le Bouddha historique; de là l'appellation de «sage des Śākya».

5. *Fabui xiangwang* : allusion au chapitre XII du *Zhuangzi*; voir, dans la traduction de Liou Kia-hway (*Philosophes taoïstes*, Bibl. de la Pléiade, p. 166) : «Le Souverain Jaune [...] constata qu'il avait perdu "Perle sombre". Il la fit chercher par Intelligence qui ne la trouva pas; puis par Perspicacité qui ne la trouva pas; enfin par Analyse qui ne la trouva pas davantage. Ce fut finalement Sans image qui la trouva. Le Souverain Jaune se dit : "N'est-il pas étrange que ce soit Sans image qui ait pu la trouver?"»

6. *Dajue zhenxian* : cette appellation taoïste qui désigne le Bouddha aurait été établie au début du XII^e siècle.

Page 265.

1. *Lingbao* : secte et ensemble scripturaire taoïste; voir notamment Kristofer Schipper, *Le Corps taoïste*, Fayard, 1982, p. 24.

2. *Longhua* : voir chap. LXI, p. 205 et n. 6.

3. *Fuling* : il s'agit du pachyme, champignon souterrain des forêts de pins.

Page 266.

1. *Chan xin* : exactement, «le cœur du *dhyāna* [ou méditation]».

2. *Liu Chao* : la période des Six Dynasties, du III^e au VI^e siècle, est souvent condamnée pour les préciosités de sa littérature.

3. *Si shi chong shan* : littéralement, «les quatre débuts revus et expurgés», allusion au *Shi jing*, le «Classique de la poésie», anthologie de trois cent un poèmes qui aurait été établie par Confucius lui-même; l'expression «quatre débuts» se réfère aux quatre genres principaux représentés dans l'anthologie : *feng*, *xiaoya*, *daya* et *song*, que l'on peut traduire par chansons, hymnes mineurs, hymnes majeurs et dithyrambes.

Page 267.

1. *Ding zhen* : la référence à la broderie désigne ici le jeu qui consiste à reprendre le dernier mot de chaque distique, l'*anadiplosis*.

2. *Xuanwu* : *xuan* et *wu* désignent deux types d'étrades pour les tribunaux du censorat, en principe en bois de cyprès; le terme est une façon de désigner le censorat, l'organisme central chargé du contrôle de l'administration.

3. *Yang chun bai xue* : exactement, «Neige blanche au printemps», nom d'une mélodie antique, repris dans le répertoire plus récent, surtout au XIII^e siècle.

Page 268.

1. Le distique est emprunté, à quelques variantes près, au poète Yuan Haowen (1190-1257); voir Anthony Yu, vol. 3, p. 443, n. 14.

2. *Lingchun* : allusion au chapitre 1^{er} du *Zhuangzi*; voir *Philosophes taoïstes*, Bibl. de la Pléiade, p. 88, dans la traduction de Liou Kia-hway : « Dans la haute Antiquité, il y avait un grand cédre [chun] pour lequel le printemps durait huit mille ans et l'automne huit mille ans. »

3. *Sijue tang* : exactement, la salle des Quatre-Perfections ou absolus : poésie, calligraphie, peinture et art sigillaire. *Sijue* désigne aussi le début des quatre saisons; l'allusion est sans doute double ici.

4. *Yuanri ying chun zeng xian shou* : allusion à l'usage antique de boire du vin aux feuilles de cyprès à l'occasion du Nouvel An pour se souhaiter longue vie.

Page 269.

1. *Taiqing gong* : littéralement, « le palais de Suprême-Pureté »; l'expression désigne l'un des trois paradis, mais aussi un palais qui se trouvait dans la province de l'Anhui, célèbre pour ses huit genévriers réputés plantés de la main même de Laozi.

2. *Jiu quan* : exactement, « les Neuf Sources »; selon les croyances antiques, c'est le séjour des morts sous terre.

3. *Qiyu* : exactement, « le jardin de Qiyu »; la région des rivières Qi et Yu est célébrée dans le « Classique de la poésie », livre V, « *Wei feng* », pour la beauté de ses bambous.

4. *Wei chuan qian mu* : exactement, « les mille *mu* [un *mu* fait environ six ares] le long de la rivière Wei »; les *Mémoires historiques* de Sima Qian (145-86) font allusion à cette bamboueraie qui « apportait autant de richesses que fief de mille foyers ».

5. *Xiang'e lei* : allusion au bambou moucheté qui serait marqué par les larmes de la déesse de la Xiang, rivière de la province du Hunan.

6. *Chuan Han shi* : les lattes de bambou étaient le support ordinaire de l'écriture, avant la diffusion du papier aux alentours de l'ère chrétienne.

7. *Ziyou* est le nom honorifique de Wang Huizhi, le fils de l'illustre calligraphe Wang Xizhi (321-379), lequel déclarait qu'il ne saurait vivre un seul jour sans le « seigneur » bambou.

8. Il s'agit d'une allusion à l'emploi du bambou dans la fabrication des pinceaux, utilisés en Chine aussi bien pour écrire que pour peindre.

9. *You Xia mo zan* : exactement, « You et Xia n'en firent point l'éloge ». *Ziyou* et *Zixia*, seuls, se turent lorsque le Maître demanda l'avis de ses disciples sur son réaménagement de la

chronique des *Printemps et automnes*; c'est le silence de l'admiration la plus totale.

Page 271.

1. *Tiantai nü* : nombre d'anecdotes concernant les fées ou immortelles sont placées dans les monts Tiantai; voir chap. IX, p. 163 et n. 3.

2. Daji, l'une des plus célèbres femmes de perdition de l'histoire de la Chine, fut la favorite du dernier souverain de la dynastie des Shang, le roi Zhou qui régna de 1154 à 1122, selon les *Mémoires historiques*.

3. *Baitie* : le terme désigne, selon les dialectes, divers traitements du fer, étamé, galvanisé, mêlé au plomb, à l'étain, etc.

Page 272.

1. *Han Wu wang* : exactement, «le roi Wu des Han»; mais il s'agit de l'empereur qui régna de 140 à 87 avant notre ère. L'un de ses favoris lui aurait rapporté d'une visite aux îles des Immortels un abricotier de montagne, espèce dès lors connue sous le nom d'abricotier de l'empereur Wu.

2. *Kongzi li tanchang* : le temple de Confucius à Qufu conserve une estrade en bois d'abricotier.

3. Exactement, *Dong xian*, «l'immortel Dong». Ce médecin du royaume de Wu, au III^e siècle, se faisait payer en plants d'abricotiers et en avait ainsi constitué une véritable forêt.

4. Il est interdit d'allumer du feu la veille et l'avant-veille de la fête des morts «Pureté et Clarté» *Qingming*, qui tombe le 5 avril, en mémoire de Jiézi Tui, dit-on; ce dernier préféra se laisser brûler dans la montagne plutôt que de servir son prince lorsqu'il monta sur le trône après dix-neuf ans d'exil. Sun Chu (III^e siècle), animé par une semblable aspiration à la vie érémitique, aurait offert aux mânes de Jiézi Tui un gâteau aux abricots.

Page 274.

1. Voir chap. LXI, p. 202 et n. 2.

Page 276.

CHAPITRE LXV

1. *Tibu* : traduction du sanskrit *manda*, la plus agréable des cinq saveurs, volontiers comparée à celle du *nirvâna*; le terme désigne la partie la plus délicate du lait ou du vin. Anthony Yu, vol. 3, p. 238, comme W. F. Jenner, vol. 2, p. 595, l'identifient au *gbî*, le beurre fondu d'usage courant encore aujourd'hui dans le nord de l'Inde (*ghṛta* en sanskrit).

2. *San guan* : selon le *Huainan zj*, notamment, les trois passes à surmonter sont les yeux, les oreilles et la bouche; voir chap. LVII, p. 134 et n. 6, et chap. LXI, p. 214 et n. 2.

3. *Doubling hui yin* : l'anse polaire se réfère à la Grande Ourse comparée à une louche. Selon le *Livre des mutations*, notamment, au printemps le manche est pointé vers l'est.

Page 277.

1. De ce fameux poète (701-761), on disait que ses poèmes étaient des peintures, et ses peintures des poèmes.

2. *Jizi she zongheng* : littéralement, «la langue de Jizi [parlant d'alliances] verticale et horizontale». Jizi est le nom honorifique de Su Qin, célèbre rhéteur du IV^e siècle avant notre ère, préconisant l'alliance «verticale», *zong*, pour contrer les ambitions hégémoniques de l'État de Qin; ses adversaires étant en faveur de l'alliance «horizontale», *heng*, dirigée contre l'État de Chu.

3. *Kunlun shan* : voir t. I, chap. VI, p. 123 et n. 2.

Page 278.

1. *Qiyuan* : *yuan* signifie «parc, jardin» en chinois; *qi* est le premier caractère de la transcription du sanskrit *Jetavana*, *vana* signifiant «bois» et *jeta* venant de *jetr*, «prince». C'est le parc offert par le riche Sudatta au Bouddha Śākyamuni et à ses disciples.

2. *Shewei* : transcription du sanskrit *Śrāvastī*, la cité (et le royaume du même nom), au nord du Jetavana. C'est aujourd'hui Sāhetmāhet, dans la région de Gonda.

Page 279.

1. *Ling shan* : voir t. I, chap. VII, p. 137 et n. 5.

2. Puxian est la traduction de Viśvabhadrā ou, plus probablement, Samantabhadrā, «Sagacité universelle», le *bodhisattva* dont le véhicule est un éléphant, souvent représenté à la droite du Bouddha.

3. Wenshu est le *bodhisattva* Mañjuśrī, *Monju* en japonais. Fort populaire en Extrême-Orient, il est généralement placé à la gauche du Bouddha. Le nom *Wenshu*, «Distingué par la culture», tient à la fois de la transcription et de la traduction, *mañju* signifiant «magnifique» et *śrī* «majesté», épithète divine. Voir t. I, chap. XXI, p. 404 et n. 5 et 6.

Page 281.

1. *Rulai* : voir t. I, chap. XII, p. 229 et n. 2.

2. *Jiedi* : voir t. I, chap. v, p. 102 et n. 1, et chap. xxxiii, p. 579 et n. 2.
3. *Jingang* : voir t. I, chap. vi, p. 129 et n. 4, et chap. vii, p. 149 et n. 2.
4. *Biqiuni* : voir t. I, chap. viii, p. 150 et n. 5.
5. *Youposai* : voir chap. lviii, p. 153 et n. 6.

Page 283.

1. *Chanji* : le terme renvoie à Tripitaka; *ji* est le mécanisme, secret de l'efficace.
2. *Huangpo* : c'est-à-dire Sablet; voir t. I, chap. xxiii, p. 437 et n. 2.
3. *Mumu* : autrement dit, Porcet; voir t. I, chap. xxii, p. 423 et n. 2.
4. *Benxing* : la «nature fondamentale» est celle que tout homme partage avec le Bouddha. Voir t. I, chap. xxxi, p. 595 et n. 1.
5. *Pangmen* : voir t. I, chap. ii, p. 30 et n. 2.

Page 284.

1. Qian est l'hexagramme de la force dynamique, formé de six lignes pleines. La suite de l'incantation est une citation du *Livre des mutations*.
2. *Wufang jiedi* : voir t. I, chap. v, p. 102 et n. 1.
3. *Hujiao qiélan* : voir t. I, chap. xv, p. 284 et n. 1.

Page 285.

1. *Er geng* : c'est l'heure chinoise qui va de 22 à 24 heures.
2. *San geng* : c'est la veille qui va de minuit à 2 heures du matin.
3. *Kang* est la deuxième des vingt-huit maisons chinoises, correspondant aux sept étoiles de la Vierge. Chacune de ces constellations est représentée par un animal et correspond à l'une des cinq dynamies; voir p. 291 et n. 1 et 2; voir aussi l'Appendice IV, p. 1031.

Page 286.

1. *Langya bang* : cette sorte de canne figurait parmi les armes en usage à l'époque des Song (960-1279).

Page 290.

1. *Ruyi, zhu, moni zhu* : exactement, «perles de sceptre, perles mani»; *moni* est la transcription du sanskrit *mani*, qui signifie précisément «perle».

2. *Shelizi* : *sheli* est la transcription du sanskrit *śarīra*, « ossements », *zi* étant un suffixe de la langue parlée courante. Le sens de « reliques » est particulier au bouddhisme, qui fait grand cas de ces objets pieux.

Page 291.

1. *Jué mu jiao* : c'est la première des vingt-huit mansions ou maisons, comprenant *alpha* et *zêta* de la Vierge; le *jiao*, qui serait plus exactement un crocodile ou une variété de dragon, relève de la dynamique du bois; *jue* signifie « corne ». Voir l'Appendice IV, p. 1031.

2. Voir t. I, chap. v, p. 103 et n. 4, 5 et 6; ainsi que l'Appendice IV, p. 1031.

3. *Mumu* : il s'agit de Porcet; voir n. 3, p. 283.

4. *Huangpo* : il s'agit de Sablet; voir n. 2, p. 283.

Page 293.

1. *Beifang Zhenwu* : voir t. I, chap. xxxii, p. 621 et n. 1.

2. *Wudang shan* : mont sacré du taoïsme dans la province du Hubei, où Zhenwu est réputé avoir pratiqué l'ascèse. Le site fut en particulier vénéré par l'empereur Yongle, qui régna de 1402 à 1424. Sur le continent du Sud, *Nan Zhanbuzhou*, voir t. I, chap. 1^{er}, p. 9 et n. 2.

Livre quatorzième
SINGET MÉDECIN

Page 297.

CHAPITRE LXVI

1. *Jiu jiang* : probablement s'agit-il des neuf fleuves, *jiang*, de la Chine du Sud : Zhe, Yangzi, Chu, Xiang, Jing, Han, Nan, Wu et Song.

2. Ceci pourrait désigner Jingzhou dans la province du Hubei, Yangzhou dans la province du Anhui; mais il existe maintes autres préfectures portant ces noms dans d'autres provinces.

3. Nous faisons grâce au lecteur de la suite de cette description hyperbolique, entièrement supprimée dans les éditions courantes.

4. L'ère Kaihuang — littéralement, peut-être, « inaugure l'Auguste » — correspond aux vingt premières années du règne du fondateur de la dynastie des Sui, de 581 à 601.

5. En fait, l'année Jiachen tombe en 584, et non en 581; le premier jour de la troisième lune correspond au 16 avril 584.

Page 298.

1. Voir t. I, chap. xxxii, p. 556 et n. 1.
2. *Gui she he xing* : l'iconographie associe Zhenwu à la tortue et au serpent, esprits qu'il aurait vaincus et gardés à son service.
3. *Liu he* : ce sont, outre nos quatre points cardinaux, le haut et le bas.
4. *Jiè* : t. I, chap. 1^{er}, p. 10 et n. 1.
5. *Xi niubezhou* : traduction du sanskrit *Aparagodānīya*; voir *ibid.*, p. 7 et n. 2.

Page 299.

1. *Wu leishen jiang* : les cinq divinités du «ministère» du tonnerre sont habituellement le président, *leizhu*, «ancêtre-tonnerre»; le «duc du tonnerre», *lei gong*; la «mère des éclairs», *dian mu*; le «comte du vent», *feng bo*; et le «maître des pluies», *yu shi*.
2. *Yuanshi tianzun* : identifiable à l'empereur de Jade; voir t. I, chap. v, p. 90 et n. 2.

Page 301.

1. *Ri zbigongcao* : voir t. I, chap. v, p. 11 et n. 2.
2. Voir t. I, chap. vi, p. 126 et n. 1.

Page 302.

1. Les monts Xuyi et Sizhou se trouvent dans la province du Anhui.
2. *Guoshi wang* : *guoshi*, «précepteur impérial», est un titre souvent accordé aux moines éminents; il le fut notamment à Huineng (638-713). L'adjonction de «roi» semble impliquer qu'il s'agit d'un souverain devenu *bodhisattva*.

Page 303.

1. *Huai shui* : ce fleuve, considéré comme frontière naturelle entre le nord et le sud de la Chine, prend sa source au Hubei et traverse le Henan au sud, puis les provinces du Anhui et du Jiangsu.
2. À notre connaissance aucun toponyme ne répond à ce nom.
3. Exactement, les montagnes sacrées Tai, Song, Heng et Hua, respectivement de l'est, du centre, du sud et de l'ouest. Il

manque à l'énumération le cinquième pic sacré, celui du nord, Heng (écrit avec une graphie différente), au Shanxi.

4. Voir chap. LX, p. 183 et n. 4.

Page 304.

1. *Banruo zhi boluo* : exactement, la *pâramitâ* de la *prajñâ*. *Pâramitâ*, qui signifie «qui est passé de l'autre côté, achevé», est un mot sanskrit tout comme *prajñâ*, «sapience, sagesse, gnose».

2. Ce terme désignerait un minéral de fer de qualité exceptionnelle, d'où l'on tire l'acier de ces épées, à en croire les gloses des *Mémoires historiques*. Le mot apparaît aussi dans le livre de Liézi, le patriarche taoïste légendaire.

Page 306.

1. *Longhua hui* : exactement, la «réunion de Longhua»; voir chap. LXI, p. 205 et n. 6.

Page 307.

1. *Sanguang* : c'est-à-dire les trois «lumières» que sont le soleil, la lune et les étoiles.

2. *San cheng* : voir t. I, chap. II, p. 29 et n. 3.

Page 308.

1. *Mile* : en japonais *miroku*, c'est le *bodhisattva* qui sera le Bouddha du monde futur; il est généralement représenté sous une forme ventrue.

2. *Yuanshi* : voir p. 299 et n. 2.

Page 315.

CHAPITRE LXVII

1. *Chan xing* : exactement, «la nature de la méditation», ou *dhyâna*. *Xing*, «nature», est le corollaire de *xin*, «cœur, mental», de la ligne suivante; voir chap. LV, p. 102 et n. 1.

2. *Dao xin* : le cœur est, en Chine, le siège de la raison et des sentiments; voir t. I, chap. XIV, p. 258 et n. 4.

Page 316.

1. *Qi jue* : démarquage du *Youyang zazhu* («Notes diverses de Youyang»), de Duan Chengshi (803-863), chap. XVIII, n° 760.

Page 320.

1. *Sengjia* : transcription du sanskrit *saṃgha*, qui signifie « communauté ». Le mot *seng* est couramment employé pour désigner les moines bouddhistes, en concurrence avec *hesbang*, d'étymologie obscure, que nous traduisons généralement par « bonze », mot dérivé du japonais *bōzu* (chinois *fangzhu*) dont le sens exact est « supérieur ».

2. *Kongquè* : voir t. I, chap. XIII, p. 256 et n. 3.

3. *Fabua* : voir *ibid.*, n. 1.

4. *Xiangying mei toufa* : il y a ici un calembour intraduisible sur l'homophonie de *fa*, « loi », et de *fa*, « cheveux », lieu commun, mais qui se double d'une allusion à « la loi de correspondance des sens et du mental » que développe la psychologie bouddhiste.

Page 322.

1. Le *mu* fait environ six ares; cette mesure de superficie est encore aujourd'hui d'usage courant.

2. *Yanjiangkou* : exactement, « une bouche avec de la sauce salée ». L'expression, qui réapparaît au chapitre LXIX, p. 370 et n. 1, semble particulière à ce roman.

Page 323.

1. *Hua yue san feng* : selon le Guide Nagel, *Chine*, (Genève, 1968, p. 1009) « le Hua shan n'a d'ailleurs pas un sommet, mais trois : celui du centre s'appelle le Sommet du Lotus, *Lianhua feng*, celui de l'est Sommet de l'immortel, *Xianren feng*, et celui du sud Sommet où se posent les oies sauvages, *Luoyan feng* ».

2. *Ye xing yi zhu, wu zhu ze zhi* : citation du *Li ji, Mémoires sur les bienséances et les cérémonies*, x, 12. Elle est ainsi traduite par Séraphin Couvreur (réédition Cathasia, Paris, 1950, p. 630) : « S'il sort la nuit, il se sert d'une lumière; s'il n'en a pas, il se tient au repos. »

Page 328.

1. *Gan baochuan* : exactement, « bateau certifié [?] de la province du Jiangxi »; c'est une sorte de transport fluvial.

Page 329.

1. *Da Yu shenbing* : exactement, « soldat divin du Grand Yu ». En neuf ans d'inlassables travaux, celui-ci aurait drainé la Chine inondée, jusqu'à en perdre tous les poils de son corps. Ministre des empereurs mythiques Yao et Shun, il leur aurait succédé en

2205 avant notre ère et serait mort en 2197, selon la chronologie traditionnelle la plus courante.

Page 331.

1. *Er shi/dan*¹ : cent vingt livres chinoises, soit un peu plus de soixante et onze kilos des Tang aux Ming. La mesure de capacité, elle, a considérablement varié : d'un peu moins de cent litres sous les Song, à plus de cent soixante-dix litres sous les Ming.

Page 333.

CHAPITRE LXVIII

1. *Sanzhe gong* : littéralement, «l'avant-bras cassé en trois». Il s'agit d'une allusion tirée du *Zuo zhuan*, commentaire de la chronique de l'État de Lu (transmise par Confucius), composé de matériaux anciens antérieurs au IV^e siècle; voir 13^e année du règne du duc Ding. L'expression «médecin capable de remettre en état un bras cassé en trois endroits» est devenue un lieu commun pour évoquer d'exceptionnels talents médicaux.

2. *Hutié meng* : allusion au passage célèbre du livre de *Zhuang zi*, où le philosophe taoïste ne sait qu'il est Zhuang zi rêvant d'être un papillon ou l'inverse; voir *Philosophes taoïstes*, Bibl. de la Pléiade, p. 104.

3. *Hai liu* : littéralement, «grenadier maritime», en japonais, *zakuro*, dont le nom savant est *Punica granatum* L.; selon W. J. F. Jenner, vol. 3, p. 18, il s'agirait de bégonias.

Page 335.

1. *Huitong guan* : à l'époque des Yuan, des Ming et des Qing, c'est-à-dire à partir du XIII^e siècle, cet établissement était chargé de recevoir les envoyés étrangers. L'adjonction de services de traduction et d'interprétariat au XVIII^e siècle explique la traduction courante par «*Institute [ou College] of interpreters*». Voir Charles Hucker, *A Dictionary of Official Titles in Imperial China*, 1985, n° 2889.

Page 336.

1. *Mu'er* : voir n. 3, p. 77.

1. C'est-à-dire qu'il y a deux prononciations possibles : *shi* ou *dan*.

Page 338.

1. *Huangbang* : exactement, «panneau jaune», la couleur du papier étant jaune or; le terme désigne, notamment, le panneau où sont affichés les résultats des concours mandarinaux.

2. *Wufeng lou* : voir t. I, chap. x, p. 188 et n. 2.

3. *Huangmen guan* : littéralement, «le mandarin de la porte Jaune» — le jaune étant la couleur du centre et du palais impérial. Ce fonctionnaire garde l'entrée du palais.

Page 339.

1. Il s'agit de Yu le Grand (voir chap. LXVII, p. 329 et n. 1) et de Cheng Tang, le fondateur de la dynastie des Shang, en 1766 avant notre ère selon la chronologie traditionnelle «longue».

2. Ce sont le roi Cheng, qui régna de 1115 à 1079 selon la chronologie «longue» et son oncle le duc de Zhou, fondateurs de la dynastie des Zhou qui s'éteignit en 256 avant notre ère. Le règne de cette dynastie correspond à un régime de féodalités.

3. *Qi xiong* : littéralement, les sept «héros», c'est-à-dire les sept États hégémoniques qui ont successivement dominé la confédération chinoise.

4. *Liu guo gui Qin* : il s'agit des six derniers États à être absorbés par Qin, qui instaura l'unité à son profit en 221 avant notre ère.

5. *Lu Pei* : c'est le lieu où naquit Liu Bang, le fondateur de la dynastie des Han en 206 avant notre ère; le district de Pei est dans la province du Jiangsu actuel, au sud. Liu Bang était l'ennemi mortel de Qin et surtout de son rival de l'État de Chu, Xiang Yu.

6. La famille des Sima s'empara du pouvoir à Wei, en 265, en fondant la dynastie des Jin qui réunifia la Chine en 280, mais dut bientôt se replier au sud, en 317.

7. *Nan Bei shi'er Song Qi Liang Chen* : peut-être faut-il comprendre «douze au nord, Song, Qi, Liang, Chen au sud». Le chiffre douze semble n'être qu'une convention d'astrologues. Pour cette période, l'expression courante est *Wu Hu shiliu guo* : les seize royaumes des cinq barbares (304-439). Les Liu Song (420-479), les Nan Qi (479-502), les Liang (502-557) et les Chen (557-589) ont régné au sud, leur capitale étant situé dans la région de Nankin.

Page 340.

1. C'est la capitale des Enfers; voir t. I, chap. x, p. 187 et n. 3.

Page 343.

1. *Taijian* : exactement, «directeurs» (littéralement, «hauts

surveillants»), titre donné aux eunuques du Palais de l'époque des Ming.

2. *Erzi* : exactement, «mon fils».
3. *Sunzi* : exactement, «mon petit-fils».

Page 349.

1. Voir n. 2, p. 351.

Page 350.

1. *Su wen* : le titre complet est *Huangdi neijing suwen*, «Questions candides sur le *Classique interne* de l'empereur Jaune», un ouvrage qui date probablement du III^e siècle de notre ère.

2. *Nan jing* : ce commentaire de quatre-vingt-un passages difficiles du *Nai jing* (attribué au légendaire Bian Jué) date du III^e siècle et fut enrichi lui-même de commentaires jusqu'au XIV^e siècle.

3. *Ben cao* : ce peut être le *Bencao gangmu* du célèbre Li Shizhen (1518-1593), le plus complet des traités de pharmacopée. Il existe maints autres *Bencao*.

4. *Mai jué* : probablement s'agit-il de l'ouvrage de Dai Qizong des Yuan (1271-1367), qui reprend celui de Wang Shuhe des Jin (265-385).

Page 351.

1. *Ersishi qi* : cette division du calendrier soli-lunaire est encore aujourd'hui observée dans les campagnes. Elle est basée sur les douze lunes, mais fixée par les solstices et les équinoxes; voir t. I, chap. I^{er}, p. 10 et n. 2; voir aussi l'Appendice IV, p. 1030.

CHAPITRE LXIX

2. *Cun, guan, chi san bu* : la sphygmologie traditionnelle chinoise divise le poignet en trois sections, où l'on distingue jusqu'à quatorze pouls. «Pouce» et «pied» sont les mesures de longueur, le «pouce» étant la partie située à un pouce de la main; c'est là que se trouvent les pouls correspondant aux principaux viscères. La «passe» fournit des indications sur le rythme *yin* et *yang* de la circulation des humeurs, ou «souffles», et du sang. Le «pied» est, en fait, un pouce plus loin en remontant vers le haut du bras.

Page 353.

1. *Tiaoting zi buxi* : le médecin chinois examine «les pouls» sur la base du rythme de sa propre respiration, un pouls sain devant donner quatre pulsations entre l'expiration et l'inspiration.

2. *Si qi* : littéralement, les quatre «souffles», correspondant aux quatre notions cardinales de la médecine traditionnelle chinoise, le vent (sec), l'humide, le froid et le chaud — *feng, shi, han, shu*.

3. *Wu yi* : ces «obstructions» ou «dépressions», qui bloquent la circulation des «humeurs», sont rattachées aux cinq éléments, bois, feu, terre, métal, eau.

4. *Qi biao ba li* : les sept «images», *xiang*, c'est-à-dire les impressions «externes» — *biao* s'oppose à *li* comme recto à verso —, sont le «superficiel», *fou*; le «mou» (de la consistance de l'oignon), *keou*; le «glissant», *hua*; le «plein», *shi*; le «cordial», *xian*; le «tendu», *jin*; et le «vaste», *hong*. Les huit impressions «internes» sont : le «submergé», *chen*; l'«imperceptible», *wei*; le «lent», *chi*; le «languide», *huan*; le «faible», *ru*; le «caché», *fu*; le «frêle», *ruo*; et le «râpeux», *se*. Ces quinze impressions, se rapportant à chacune des trois sections (n. 2, p. 351), fournissent donc la possibilité de détecter quarante-cinq symptômes distincts par l'examen des pouls.

5. *Jiu bou* : il s'agirait ici des trois ordres de pression, léger, moyen et lourd, appliqués aux trois sections; voir la note suivante.

6. *Fou zhong chen* : cette interprétation, attestée par les ouvrages de médecine, n'exclut peut-être pas celle de «lourd dans le léger» et de «léger dans le lourd», adoptée notamment par W. J. F. Jenner, vol. 3, p. 36.

7. *Xu shi* : cette opposition binaire s'applique à presque tous les domaines de théorisation traditionnelle. La santé dépend d'un juste équilibre du vide et du plein.

8. *Nei jie jing bi* : ce terme s'applique, notamment, à la cessation des menstrues. Étant donné le sexe du roi, il n'y a évidemment pas lieu de restreindre le blocage à cette interprétation; voir Anthony Yu, *The Journey to the West*, vol. 3, p. 449, n. 8.

Page 355.

1. *Wenhua dian* : c'était, à l'époque des Ming, l'un des pavillons du *Neige* ou «conseil privé», rétabli vers 1420 après son abolition en 1380. Des *gelao*, «grands secrétaires» ou «grands lettrés» (n. 1, p. 356), y étaient attachés. Tous ces pays de l'Ouest sont décrits sur le modèle chinois, sans aucun souci d'anachronisme du reste, puisque le récit se situe au VII^e siècle.

Page 356.

1. *Gelao* : ce terme désignait déjà les membres des services centraux de secrétariat et de chancellerie à l'époque des Tang; voir Hucker, *A Dictionary of Official Titles in Imperial China*, n° 3174.

Page 357.

1. *Dahuang* : exactement, *Rheum palmatum*; c'est la racine de la rhubarbe qui est séchée et réduite en poudre.

2. *Badou* : on extrait une huile toxique de la graine, *semen crotonis*. La plante est répandue dans la province du Sichuan.

Page 362.

1. *Bu gang* : voir t. I, chap. XLV, p. 882 et n. 2.

Page 364.

1. *Dong ge* : au 11^e siècle avant notre ère, le premier ministre Gongsun Hong y recevait les sages de tout l'empire. Ouvrir pareille salle constitue un honneur exceptionnel.

Page 366.

1. *Mogu* : ce champignon de consommation courante, qui ressemble autant au bolet qu'au cèpe, conservé par séchage, est identifiable à plusieurs variétés. Sur l'auriculaire, *mu'er*, voir chap. LXVIII, p. 336 et n. 1.

Page 367.

1. *Madouling* : nom chinois de l'aristoloché, *Aristolochia debilis*, dont la racine et les graines sont utilisées en pharmacopée chinoise.

Page 368.

1. *Duanyang zhi jie* : la fête du cinq de la cinquième lune correspond en principe au solstice d'été, le moment de l'apogée du *Yang*, plus importante en Chine du Sud que dans le Nord. Voir Wolfram Eberhard, *Chinese Festivals*, New York, 1952, p. 69-96; Derk Bodde, *Festivals in Classical China*, Princeton, 1975, p. 289-316.

2. *Zong* : tel est le nom de ces gâteaux enveloppés d'une feuille de roseau et de forme triangulaire. On ne les confectionne que pour cette fête, en maints endroits de la Chine du Sud.

3. *Ai* : l'armoise est un antique symbole de beauté et de santé.

4. *Xionghuang* : l'orpiment ou réalgar, produit soufré, est censé avoir des effets tonifiants et aphrodisiaques. L'alchimie taoïste en fait un large usage.

5. *Longzhou* : les courses de bateaux-dragons commémorent le suicide de Qu Yuan, qui, rejeté par son prince, se serait jeté dans un lac au III^e siècle avant notre ère.

6. *Sai Taisui* : Taisui est l'un des noms de la planète Jupiter, en Chine réputée néfaste.

7. *Xiezhai* : animal fabuleux à une corne; les textes anciens le décrivent comme ressemblant à la chèvre ou au mouton, et portant des poils bleus. Voir, notamment, Yuan Ke, *Zhongguo shenhua zhuanshuo cidian* («Dictionnaire de mythes et légendes de la Chine»), Shanghai, 1985, p. 439.

8. Voir n. 2 de la page.

Page 369.

1. Le pic sacré de l'Est, au Shandong, est le plus prestigieux des cinq correspondant aux cinq orientes — les nôtres, plus le centre.

Page 370.

1. *Yanjiangkou* : voir chap. LXVII, p. 322 et n. 2.

CHAPITRE LXX

Page 375.

1. *Tiangan ban yundong* : voir chap. XLV, p. 882 et n. 2.

2. *Wu xing* : exactement, les cinq éléments ou «dynamies»; voir t. I, chap. II, p. 36 et n. 2.

3. *Sixiang* : ce sont, exactement, les «quatre images» qui génèrent les huit trigrammes, selon le «Livre des mutations», *Yi jing*, ou plus précisément le «Grand commentaire», *Da zhuàn*, qui en fait partie. Ces «quatre images» semblent ici faire référence aux quatre saisons.

4. *Erqi* : les deux souffles correspondent au *Yin* et au *Yang*.

5. *Huangdao* : exactement, «la voie jaune», qui correspond à un point entre le cœur et les reins. Il s'agit ici d'exercices respiratoires dont l'objet est de retrouver la respiration d'avant la naissance. L'alchimie externe est donc à lire en termes d'alchimie «interne».

6. *Sanjia* : en langage d'alchimie «interne», l'essence ou sperme, *jing*, le souffle, *qi*, et l'âme, *shen*.

7. *Taibang shan* : cette chaîne de montagnes borde le plateau du Shanxi du nord au sud et s'étend dans les provinces du Hebei et du Henan.

8. *Lingyun du* : exactement, «le gué des nuages transcendants». Cette étendue d'eau mythique se trouve au pied de la résidence du Bouddha sur le mont des Vautours.

Page 377.

1. *Lingxiao dian* : c'est la résidence de l'empereur de Jade.

Page 378.

1. *Ding gang* : c'est-à-dire prendre sur soi la conséquence de la faute des autres.

Page 382.

1. *Changting gong duanting* : les routes principales étaient, en principe, pourvues de kiosques pour le repos des voyageurs tous les dix *li* (environ cinq kilomètres).
2. *Duanwu* : voir chap. LXIX, p. 368 et n. 1.

Page 383.

1. *Xingxing* : les ouvrages antiques, ainsi le *Li ji*, décrivent ce singe comme doué de la parole humaine. Il apparaît aussi dans le *Shanhai jing*; voir Rémi Mathieu, *Étude sur la mythologie et l'ethnologie de la Chine ancienne*, vol. I, p. 3, n. 4. Ce singe est généralement identifié à l'orang-outang, puisque le gorille est africain; nous avons préféré ce dernier équivalent, pour ses connotations plus riches en français.

2. *Taisui* : la planète néfaste; voir chap. LXIX, p. 368 et n. 6.

Livre quinzième
LES SEPT ARAIGNÉES

Page 395.

CHAPITRE LXXI

1. *Hou* : ce caractère peu usité est diversement interprété, *hound* (chien) selon Jenner, vol. 3, p. 74, *wolf* (loup) pour Anthony Yu, vol. 3, p. 370. Louis Avenol, p. 626, se range à celle du *Dictionnaire* de S. Couvreur, «chacal». À en croire les lexiques chinois anciens, sur lesquels se fonde le grand dictionnaire sino-japonais, *Dai Kan-wa jiten* de Morohashi, ce serait un loup de Mongolie mangeur d'hommes, voire un lycanthrope.

2. *Se ji kong* : *se*, «couleur, amour physique», traduction du sanskrit *riipa* (voir p. 153, n. 10 et t. I, chap. XIX, p. 376 et n. 4 et 6).

Page 397.

1. *Duan song yi sheng wei you jiu* : c'est une citation de l'illustre poète et écrivain du néo-confucianisme, Han Yu (768-824). Le terme chinois *jiu*, que nous traduisons habituellement par «vin», désigne toutes les formes de boissons alcoolisées, la plus courante étant un breuvage de grains, obtenu par fermentation, d'un degré en alcool guère plus élevé que notre vin de raisin. L'alcool obtenu par distillation s'est répandu en Chine à peu près à la même époque qu'en Occident, après le XIII^e siècle.

Page 402.

1. *Wai gong* : le terme désigne ici le grand-père «extérieur», c'est-à-dire maternel; le petit monstre comprend «Monsieur Extérieur»; nous avons fait porter le quiproquo sur «Grand». Voir t. I, chap. I, p. 997 et n. 3.

2. *Wei* : cette unité de combat, qui comprenait cinq mille six cents hommes selon les règlements édictés en 1374, se divisait en cinq bataillons.

3. *Baijia xing* : cette liste de patronymes servait de manuel scolaire dans l'enseignement primaire; l'auteur et la date de composition sont inconnus, mais pourraient remonter au X^e siècle. C'est le plus populaire des ouvrages de ce genre depuis les Ming.

4. *Qiansi wen* : le texte de cet autre ouvrage populaire répandu dans l'enseignement primaire comprend deux cent cinquante phrases de quatre caractères, chaque mot n'étant employé qu'une seule fois. Il est attribué à Zhou Xingsi (VI^e siècle).

Page 403.

1. *Wai shou fu xun* : exactement, «à l'extérieur il reçoit les enseignements du précepteur»; *wai* est pris erronément pour un patronyme.

2. *Xuanhua yuefu* : voir t. I, chap. IV, p. 80 et n. 2.

3. *Lao* signifie littéralement «vieux»; mais, encore aujourd'hui, il est courant, dans le langage populaire, de classer les personnes auxquelles on s'adresse, ou dont on parle, en *xiao*, «jeunes», et *lao*, «vieux», en Chine terme de respect.

4. Ici, Singet raconte sa vie en soixante-quatre heptasyllabes, dont nous faisons grâce au lecteur. Ce discours est d'ailleurs sauté dans les éditions courantes.

Page 405.

1. *Taiqing xianjun* : exactement, «seigneur immortel de

Grande Pureté», ce qui est l'appellation de Laozi divinisé; voir t. I, chap. v, p. 90 et n. 2.

2. *Doushuai gong* : voir *ibid.*, p. 87 et n. 1.

Page 412.

1. Ziyang est le sobriquet, *hao*, d'un célèbre maître taoïste du XI^e siècle, alchimiste réputé. Rappelons que la pérégrination se situe au VII^e siècle...

2. Boduan est le prénom, *ming*, de Zhang Ziyang : le respect interdit d'utiliser le prénom, mais l'humilité y oblige.

3. *Zong* : exactement, des fibres de *Trachycarpus excelsa*, palmier dont les Chinois tirent des fibres textiles.

Page 413.

1. *Dong ge* : voir chap. LXIX, p. 364 et n. 1.

Page 414.

CHAPITRE LXXII

1. *Qi qing mi ben* : ce sont les sept émotions qui troublent la paix de l'esprit, nous égarant loin de la «base» ou «fond» du mental qui est de la nature du Bouddha. L'énumération bouddhiste des sept «affects» est : le plaisir, la colère, le chagrin, la joie, l'amour (l'attachement), la haine et le désir.

Page 415.

1. *You shi dizi fu qu lao* : il s'agit d'une citation des *Entretiens* de Confucius, livre II, paragraphe 8, quelque peu détournée de son contexte. Voir la traduction de Anne Cheng, Éd. du Seuil, 1981, p. 34 : «À Zixia, le Maître [Confucius] répond : “Le difficile, c'est d'être filial de toute son âme. Il ne suffit donc pas d'assumer les tâches de ses parents et de ses aînés, ou de leur laisser leur part de boire et de manger; la piété filiale est bien plus que cela!”»

Page 417.

1. *Qiqiu* : il s'agit d'un ballon gonflé d'air, beaucoup plus léger que le nôtre, le jeu consistant à ne pas le laisser retomber sur le sol. À l'époque des Ming, il était plutôt comparable au basketball, puisqu'il s'agissait de faire passer le ballon par une ouverture pratiquée dans un filet.

2. *Jinlian* : ce terme, consacré à désigner la petitesse des pieds bandés, fut à l'origine appliqué aux pieds naturels d'une danseuse réputée de la cour des Song au XII^e siècle. La légende et l'iconographie bouddhiques ont contribué à la généralisation de cette

métaphore, puisque l'on parle volontiers, dans la littérature inspirée, des lotus qui naissent sous les pas du Bouddha.

3. Cette description du jeu semble être un *patchwork* littéraire, plutôt qu'un récit réaliste, et ne tient pas compte de l'évolution des règles d'un jeu pratiqué déjà depuis près d'un millénaire et demi.

4. Ainsi que le signale Anthony Yu, vol. 3, p. 452, n. 6, ce même poème, à quelques variantes près, se retrouve dans une anthologie poétique postérieure, attribuée au célèbre écrivain Li Yu (1611-1680).

Page 428.

1. *Qinian nan nü bu tong xi* : c'est ici une citation du *Li ji*, *Mémoires sur les bienséances et les cérémonies*; soit, dans la traduction de Séraphin Couvreur (rééd. Cathasia, Paris, 1950, vol. 2 [t. 1, 2], p. 673) : « À sept ans les enfants de sexes différents ne s'assayaient plus sur la même natte et ne mangeaient plus ensemble. »

Page 430.

1. *Mola* : l'identification de cet insecte est incertaine, « *wax-fly* » selon W.J.F. Jenner, vol. 3, p. 110, « *maggot* » selon Anthony Yu, vol. 3, p. 372.

Page 433.

1. Le passage correspondant à cet échange de reparties entre Tripitaka et ses disciples est omis dans l'édition de 1955, mais rétabli dans la réédition de 1985 de cette dernière. Sans doute est-ce une omission par erreur, car le passage figure dans la plupart des éditions modernes ou anciennes qui ne sont pas des abrégés, et notamment dans la traduction japonaise de Ōta et Torii. Le passage manque, toutefois, dans la traduction de Jenner comme dans celle de Yu, lesquels s'étaient basés sur l'édition de 1955.

Page 434.

CHAPITRE LXXIII

1. *Liu Ruan Tiantai dong* : au I^{er} siècle de notre ère, Liu Chen et Ruan Zhao partirent cueillir des simples dans les monts Tiantai, où deux immortelles les retinrent six mois, les nourrissant de graines de chanvre. Quand ils rentrèrent au pays, ils se rendirent compte que dix générations s'y étaient depuis succédé. Cette histoire à la Rip Van Winkle est notamment relatée au *juan* (rouleau ou chapitre) 41 du *Taiping guangji* (« Vaste recueil de l'ère Taiping », 976-983), sous le titre « *Tiantai er nü* ».

2. *Langyuan* : abréviation de *Langfeng yuan*. *Langfeng* est le nom d'une montagne peuplée d'immortels, selon, notamment, les *Élégies de Chu*, *Chu ci* (III^e s. avant J.-C.). Le parc du même nom est mentionné dans un vers du poète Li Shangyin (813-858).

Page 435.

1. *Chun lian* : littéralement, «parallèles de printemps», c'est-à-dire sentences parallèles de Nouvel An, généralement sur papier rouge. Bourgeons jaunes, *huangya*, et neige blanche, *baixue*, sont de transparentes allusions au plomb et au mercure de l'alchimie taoïste. Les immortels qui ont obtenu la Voie sont appelés *yushi*, «lettrés à plumes» : ils étaient couramment représentés avec des ailes, volant comme des oiseaux.

2. *Lü gong tiao* : Lü Yan, *zi* Dongbin, est devenu l'un des «huit immortels». Un grand nombre de légendes se sont agrégées autour de sa personne. Il vécut au VIII^e siècle, en fait plus d'un siècle après les événements qui sont relatés dans le roman.

3. *San Qing* : voir t. I, chap. v, p. 90 et n. 2.

Page 439.

1. *San sheng feng liang* : le *sheng*, dixième du *dou* que l'on traduit habituellement par «boisseau», contenait à l'époque des Tang 0,6 litre.

Page 447.

1. *Ta niang* : voir chap. LXI, p. 205 et n. 2.

2. *Linglilin* : *Manis pentadactyla*, petit mammifère de deux à trois kilos, qui se nourrit de fourmis et de termites grâce à sa langue longue d'une trentaine de centimètres. Le nom chinois courant est *chuanshanjia* («perce-montagne à écailles»). *Lingli* (*lin* rappelle la présence d'écailles) est le nom savant, sous lequel il figure notamment dans le *Bencao gangmu*, le grand traité de pharmacopée de Li Shizhen (1518-1593), *juan* (rouleau ou chapitre) 34.

Page 449.

1. *Baiyan mojun* : exactement, «aux Cent-Yeux»; «cent», en chinois, représente un grand nombre. L'euphonie nous a fait préférer «mille» dans la traduction. Le monstre ne nous est pas connu par ailleurs.

2. *Pilanpo* : cette transcription d'un nom sanskrit est identifiable à une démonsse ou *râkesasi* qui figure dans la grande épopée hindoue du *Mahâbhârata*, Pralambâ; c'est la solution adoptée par Anthony Yu, vol. 3, p. 389. L'identification avec Vairambha[ka], proposée par Ota Tatsuo, vol. 2, p. 180, comme par

W. J. F. Jenner, vol. 3, p. 128, paraît plus probable. Il ne s'agit en aucun cas d'un *bodhisattva*, puisque *virambha* désigne, en fait, le grand vent qui balaie l'univers au moment de sa destruction et de son recommencement. *Po*, qui transcrit *bba*, signifie aussi «femme d'âge mûr».

Page 450.

1. *Lisban laomu* : voir t. I, chap. xxiii, p. 457 et n. 2.
2. *Longhua hui* : voir chap. lxi, p. 205 et n. 6.

Page 451.

1. *San cheng fa* : voir chap. lvi, p. 105 et n. 3; t. I, chap. ii, p. 29 et n. 3.
2. *Si di* : c'est-à-dire *si sbengdi*; voir t. I, chap. xxvi, p. 513 et n. 5.
3. *Yulan hui* : *yulan*, par abréviation de *yulanpen*, transcription du sanskrit *ullambana*; voir t. I, chap. viii, p. 152 et n. 2.
4. *Diligni* : se dit aussi *ditougui*; ce terme familier, voire argotique, désigne le voyou qui travaille souterrainement avec les malandrins du dehors. Singet prend au sens figuré sa récente activité sous la forme d'un pangolin.

Page 452.

1. *Maori xingguan* : voir chap. lv, p. 97 et n. 2.

CHAPITRE LXXIV

Page 456.

1. *Wutong* : appelé aussi «platane de Chine», *Sterculia platani-folia* L., cet arbre magnifique est très répandu en Chine où notre platane est appelé *Wutong* de France.
2. *Huangkui* : le mot *kui*, «mauve» — la plante dont les feuilles étaient consommées, légume du pauvre courant au viii^e siècle —, a servi à l'origine à désigner le tournesol ou hélianthe, plante d'Amérique qui aurait pu se répandre en Chine dès le milieu du xvi^e siècle. Le qualificatif de «jaune», *huang*, invite à cette interprétation.

Page 458.

1. *Wangliang* : la traduction par «elfes» est parfaitement arbitraire. Le *wangliang* est une créature maléfique vivant dans la montagne, mentionnée dans la littérature antique chinoise, citée ici comme espèce d'une catégorie entière.
2. *Ling shan* : voir t. I, chap. vii, p. 137 et n. 5.

3. *Eluoban* : voir t. I, chap. v, p. 94 et n. 3.

Page 459.

1. *Senlao si* : voir t. I, chap. III, p. 62 et n. 2.
2. *Shidi Yan-jun* : voir *ibid.*, p. 63 et n. 1.
3. Le calembour sur *dabua*, que l'on peut traduire littéralement par l'anglais *tall tale*, et «grandir», *zhangdeda*, est impossible à restituer en français.

Page 461.

1. *Shituo* : ce nom semble parfaitement imaginaire et sonne comme une transcription.
2. *Chu gong* : littéralement, «sortir l'honorable», euphémisme encore en usage; il y a le «grand honorable» et le «petit honorable», correspondant aux grand et petit besoins. L'édition ancienne, avec commentaire attribué à Li Zhuowu (Li Zhi), fait dire ensuite à Porcet qu'il urine (*niao* : clé du cadavre + eau); or, il s'accroupit : nous suivons donc ici la correction de l'édition moderne (1955 et 1985), où *niao* est remplacé par *shi*, «excréments» (clé du cadavre + riz). Ce passage scatologique est supprimé dans les éditions courantes.

Page 463.

1. *Taibai Jin xing* : voir t. I, chap. XIII, p. 247 et n. 2. Le nom de Changgeng, «Longuevie», apparaît déjà dans le *Classique de la poésie* comme l'un des nombreux noms de la planète Vénus ou de son dieu. Le nom de famille Li semble n'être qu'un plaisant complément.

Page 468.

1. *Bicha* : les porte-pinceaux chinois présentent généralement trois échancrures et cinq «montagnes».

Page 473.

1. *Kailu shen* : exactement, «le dieu qui ouvre la route»; c'était le qualificatif de l'exorciste dans les cérémonies et danses antiques. Voir, sur l'identification au *fangxiang shi*, Werner, *A Dictionary of Chinese Mythology*, p. 212, ou Yuan Ke, *Zhongguo shenhua* [...], p. 49-50.
2. Cette remarque sarcastique manque dans l'édition de 1955 et dans la version anglaise d'Anthony Yu. Elle est rétablie dans la réédition de 1985.
3. *Chu ge sheng* : il s'agit d'une allusion à un épisode célèbre de la lutte entre les deux rivaux à la succession du trône laissé vacant

par la chute de la dynastie Qin. Liu Bang, qui sera le fondateur de la dynastie des Han, ordonne à ses troupes d'entonner des chants de Chu, la patrie de son ennemi et rival Xiang Yu, afin de démoraliser les forces qu'il encercle. Voir *Mémoires historiques* de Sima Qian, chap. VII.

CHAPITRE LXXV

Page 475.

1. *Gun* : «léviathan» est la traduction conventionnelle usuelle de ce mot qui désigne un mythique poisson géant, que Zhuangzi a rendu célèbre; voir le premier chapitre de son œuvre, dans la traduction de Liou Kia-hway (*Philosophes taoïstes*, Bibl. de la Pléiade, p. 87) : «Dans l'océan Septentrional se trouve un poisson nommé Kouen dont la grandeur est de je ne sais combien de milliers de stades. Ce poisson se transforme en un oiseau nommé P'eng [...]» Voir t. I, chap. III, p. 61 et n. 2.

2. *Yan xiao long can* : allusion au passage suivant, ainsi traduit (*ibid.*, p. 88) : «Une cigale et un pigeon ramier se moquaient du P'eng en disant : “Nous nous levons brusquement et volons pour nous poser sur un orme ou un chêne; parfois nous tombons sur le sol avant d'y être arrivés. À quoi bon s'élever à quatre-vingt-dix mille stades pour se diriger vers le sud?”»

Page 477.

1. *Bimawen* : voir t. I, chap. IV, p. 74 et n. 3.

Page 478.

1. *Qi bao* : dans le bouddhisme, traduction du sanskrit *sapta ratna*, les sept «trésors» du souverain universel ou *cakravartin* (roue, éléphants, chevaux, perles, joyaux, capitaines et ministres); ou encore, les sept matières précieuses, soit généralement l'or, l'argent, le lapis-lazuli, le cristal, l'agate, le rubis, la coralline.

2. *Ershisi qi* : les «vingt-quatre souffles» divisent l'année sur la base des saisons, solstices et équinoxes; particulièrement importants pour la vie agricole, ils suivent le calendrier solaire et apparaissent donc comme mobiles par rapport au calendrier chinois lunaire; voir t. I, chap. I^{er}, p. 10 et n. 2.

3. *Tiangang* : il n'y a que sept étoiles formant la Grande Ourse; mais, selon les taoïstes, y résident trente-six divinités qui portent chacune le nom de *tiangang*, usuellement traduit par «astres célestes». Voir notamment, dans la traduction de Jacques Dars, *Au bord de l'eau*, Bibl. de la Pléiade, en particulier le prologue et le premier chapitre.

Page 480.

1. *Shepan shan* : voir t. I, chap. xv, p. 280 et suiv.
2. *Jingang* : voir t. I, chap. vi, p. 129 et n. 4, et chap. viii, p. 149 et n. 3.
3. *Jiaoliao chong'er* : voir t. I, chap. xxxii, p. 561 et n. 2.

Page 485.

1. *Si douxing* : *douxing* désigne habituellement l'étoile polaire du nord ou celle du sud. Sans doute s'agit-il, ici, des quatre divinités stellaires que distinguent les taoïstes dans la constellation polaire du nord.

Page 486.

1. *Yi sanlüe, an liutao* : littéralement, «conformément aux Trois stratagèmes et selon les Six stratégies»; ces ouvrages de stratégie militaire de l'Antiquité n'ont pas été transmis, sauf par citations et fragments.

Page 487.

1. *Jiu zhuan* : voir t. I, chap. v, p. 101 et n. 1.
2. *Yu wang* : littéralement, «le roi Yu», dit Yu le Grand; voir chap. LXVII, p. 329 et n. 1.
3. *Tianwang* : traduction du sanskrit *devarāja*, littéralement «rois du ciel».
4. *Nuozha* : voir t. I, chap. iv, p. 78 et n. 3.

Page 488.

1. *Lingshan* : voir t. I, chap. vii, p. 137 et n. 5.
2. *Jiu yao* : voir t. I, chap. v, p. 90 et n. 4.
3. *Tianhe* : c'est le nom chinois de la Voie lactée; voir t. I, chap. iii, p. 54 et n. 1.

Page 492.

1. *Zasui* : ce terme est mieux connu sous la forme, d'origine cantonnaise et anglo-saxonne, de *chop-suey*.
2. *Qingming* : cette fête, qui tombe le 5 avril, est l'occasion de se rendre sur les tombes et de les nettoyer. C'est aussi l'un des vingt-quatre «souffles» de l'année; voir p. 478 et n. 2.

Livre seizième
CŒUR-NOIR DÉMASQUÉ

Page 497.

CHAPITRE LXXVI

1. *Xin shen* : le dieu ou génie de l'esprit désigne Singet, l'esprit ou cœur en tant que siège du mental étant comparé au singe aisément en proie à l'agitation. Voir t. I, chap. VII, p. 132 et n. 1. Sur le concept de *xing*, «nature», voir t. I, chap. XXXI, p. 595 et n. 1.

2. *Mu mu* : c'est-à-dire Porcet; voir t. I, chap. XXII, p. 423 et n. 2.

3. *Waigong* : voir chap. LXXI, p. 402 et n. 1.

Page 498.

1. *Lingxiao dian* : c'est la salle d'audience de l'empereur de Jade. Voir t. I, chap. XXII, p. 421 et n. 1.

Page 499.

1. *San cai* : les trois forces ou «entités agissantes» que constituent le ciel, la terre et l'homme qualifient cette formation de bataille.

Page 500.

1. *Qingming* : au cours de cette fête, qui tombe le 5 avril, l'on visite et nettoie les tombes ancestrales. Elle correspond à une des vingt-quatre divisions de l'année solaire; voir t. II, chap. LXXV, p. 478 et n. 2.

Page 506.

1. *Jiaoliao chong* : voir t. I, chap. XXXII, p. 626 et n. 2.

2. *Longhua hui* : voir chap. LXI, p. 205 et n. 6.

Page 507.

1. *Gousi* : titre fantaisiste, formé à partir de *gou*, «crochet».

2. *Wu Yan wang* : voir t. I, chap. III, p. 63 et n. 1.

Page 514.

1. *Hong sha* : *sha* est écrit avec le caractère qui signifie «sable», homophone de *sha*, «astre maléfique». Le rouge est probable-

ment en rapport avec l'impression en rouge des jours néfastes dans les almanachs populaires.

Page 515.

1. *Taiji fou huan sheng* : citation inexacte du *Yi jing*, *Classique des mutations*, «*Taiji er fou*», «le degré suprême entraîne le retour [de sa négation]».

2. *Taisui* : c'est la planète Jupiter, réputée néfaste; voir chap. LXIX, p. 368 et n. 6.

3. *Fangtian ji* : un «ciel carré» paraît antinomique; la signification du terme reste obscure.

Page 517.

CHAPITRE LXXVII

1. *Benxing* : voir t. I, chap. xxxi, p. 595 et n. 1.

2. *Zhenru* : exactement, «l'ainsité vraie», traduction du sanskrit *bhūtatahatā*. *Bhūta* est la réalité, la substance de la réalité; *thatatā*, ce qui est ainsi par sa nature. En bref, pour les sectes du Grand Véhicule, il s'agit de l'absolu, de la vérité ultime.

3. *Liuban tixiang* : *ti* désigne la substance des choses, leur unité; et *xiang*, leurs aspects dans leur diversité. Mais peut-être s'agit-il ici de six aspects fondamentaux du corps : il semble qu'ainsi soient désignés les six combattants.

4. *Liu yu* : il s'agit, en fait, de six éléments de l'attrait sexuel, soit, couleur, forme, démarche, voix, douceur, beauté physique.

5. *Liu men, liu dao* : voir t. I, chap. VIII, p. 148 et n. 8.

6. *Sanshiliu gong* : *gong*, «palais», est à comprendre ici au sens de salles ou bâtiments, lesquels sont traditionnellement et théoriquement au nombre de trente-six dans le palais impérial.

7. *Liu liu xingse* : *xingse* est la traduction du sanskrit *samsthānārūpa*, les caractéristiques formelles qui flattent les sens.

Page 520.

1. *Ergeng* : la deuxième veille va de 22 à 24 heures.

2. *Zong lan* : ce palmier est le *Trachycarpus excelsa*, dont on utilise surtout les fibres.

Page 522.

1. *An Lan jing fajie* : sur *om*, la syllabe d'origine védique, voir t. I, chap. VII, p. 147 et n. 1. *Fajie* est la traduction du sanskrit *dharmadhātu*, «le monde des phénomènes» ou la réalité qui en fait l'unité.

2. *Qian* : voir chap. LXV, p. 284 et n. 1.

Page 523.

1. *Hanshiqi de bing* : littéralement, «la maladie du souffle froid et humide». L'identification au rhumatisme n'est pas certaine, puisque *banshi bing* fait partie de la pathologie traditionnelle et ne semble pas assimilable au rhumatisme, qui se dit en chinois moderne courant *fengshi bing*, «maladie du vent humide».

Page 524.

1. *Huguo tianwang* : exactement, «roi céleste [mainteneur ou protecteur du royaume], traduction du sanskrit *rāstrapala deva-rāja*, ce qui semble être le titre de Vaiśravaṇa; voir t. I, chap. v, p. 90 et n. 7. L'épisode évoqué n'est pas narré dans le texte de notre roman.

Page 525.

1. *Yemingzhu* : littéralement, «perle qui brille la nuit». Sur la description de la robe monastique, voir t. I, chap. XII, p. 227 et n. 4.

Page 526.

1. *San jie* : traduction du sanskrit *triloka*. Au sens cosmologique du bhramanisme, «terre, air, ciel», les bouddhistes opposent une signification métaphysique : mondes du désir, de la forme et sans forme. Voir t. I, chap. II, p. 43 et n. 4.

2. *Wu xing* : voir *ibid.*, p. 36 et n. 2.

3. *Pa qiangtou de heshang* : l'expression dénonce les moines qui n'observent pas la discipline et se livrent au vol ou à la fornication.

Page 528.

1. *Jinxiang ting* : exactement, «kiosque au Brocart-odorant»; les grenadiers sont souvent comparés à du brocart odorant.

Page 530.

1. *Si da jingang* : voir t. I, chap. VII, p. 137 et n. 7.

2. *Jingang* : voir t. I, chap. VII, p. 137 et n. 7.

3. *Niu-mo* : voir chap. LXI, p. 203 et suiv.

Page 531.

1. *Eluohan* : voir t. I, chap. v, p. 94 et n. 3.

Page 532.

1. *Anan* : voir t. I, chap. VII, p. 138 et n. 2.
2. *Jiaye* : voir *ibid.*
3. *Wenshu* : voir chap. LXV, p. 279 et n. 3.
4. *Puxian* : voir *ibid.*, n. 2.
5. *Zi* : c'est le premier des douze rameaux terrestres, dont l'animal est le rat; voir t. I, chap. 1^{er}, p. 7 et n. 5.
6. *Chou* : c'est le deuxième rameau terrestre, dont l'animal est le bovidé.
7. *Yin* : c'est le troisième rameau, dont l'animal est le tigre.

Page 533.

1. *Fo mu kongque da ming wang pusa* : le paon est aussi une des réincarnations du Bouddha, également son véhicule; voir t. I, chap. XIII, p. 256 et n. 3.
2. *Fa men* : traduction du sanskrit *dharmaparyâya*, c'est-à-dire les portes, ou la porte, qui mènent à la connaissance de la loi bouddhiste.

Page 534.

1. *Diligui* : voir chap. LXXIII, p. 451 et n. 4.

Page 536.

1. *Quèchao guanding zhi tou* : dans le *Mahâprajñâ-pâramitâ 'sâstra*, notamment, le Bouddha en méditation est comparé à un arbre, et son immobilité est telle que les pies y font leur nid et y pondent des œufs.

Page 537.

CHAPITRE LXXVIII

1. *Yuan* : traduction du sanskrit *pratyaya*, les causes circonstanciées, le plus souvent considérées en tant qu'obstacles au salut.
2. *Jimiè* : exactement, «calme et extinction», une façon de désigner le *nirvâna*.
3. *Daluo* : le plus haut des cieus selon les taoïstes; voir chap. LXII, p. 228 et n. 3.

Page 540.

1. *Sui* : il s'agit de l'âge compté à la chinoise, qui ne tient compte que de l'année de la naissance, non du jour et du mois.

On a deux ans au nouvel an suivant l'année de la naissance, que l'on soit âgé de deux jours ou de deux ans moins un jour.

Page 541.

1. *Shiyue* : les Chinois comptent un mois à partir de la conception tant est grande leur prédilection du système décimal...

Page 542.

1. *Minyao* : c'est le mode usuel d'expression du peuple, qui laisse ainsi connaître ses sentiments à l'égard des gouvernants.

2. *Shi zhou san dao* : voir t. I, chap. 1^{er}, p. 9 et n. 3 et 5.

3. *Yinzi* : il s'agit de l'adjuvant qui assure au remède son effet en le véhiculant; voir, notamment, chap. LXIX, p. 361 et suiv.

Page 543.

1. *Pangmen* : exactement, «par une porte de côté»; voir t. I, chap. II, p. 30 et n. 2.

Page 544.

1. *Kuan yu yang shen* : ce peut être une allusion aux notions taoïstes d'hygiène sexuelle; le roi ruine sa santé en limitant ses attentions à une seule femme, alors qu'il devrait se nourrir du Yin de toutes ses épouses et concubines en se dépensant le moins possible par rétention du Yang (le sperme).

2. *Nanwu* : ce peut être la transcription de la forme pali du sanskrit *namas, namo*, «je te salue».

3. *Jiusheng-yaoshi fo* : c'est la traduction du nom du *bodhiattva* des remèdes, *Bhaiṣajyaguru buddha, Yakushi butsu* en japonais, guérisseur encore populaire aujourd'hui.

4. *Sheling, zhiguan* : littéralement, «chef de l'autel du sol», et «officier gestionnaire»; s'agit-il de titres de fonctionnaires locaux?

5. *Si zhigongcao* : voir t. I, chap. V, p. 102 et n. 2.

6. *Hujiao qiélan* : *qiélan* est une transcription abrégée de *saiṅghārāma*, dont le sens est passé de parc de monastère à monastère, de monastère à gardiens de monastère. *Hujiao* signifie exactement «qui protège la doctrine».

Page 546.

1. *Mobe* : transcription du sanskrit *mahā*, qui signifie «grand».

2. *San gui* : les trois «refuges» du Credo bouddhiste (voir t. I, n. 2, p. 135).

3. *Wu jie* : ce sont les cinq premiers interdits que doit res-

pefter tout bouddhiste, soit ne pas tuer, ne pas voler, ne pas forniquer, ne pas mentir et ne pas boire d'alcool.

4. *Poluo* : transcription abrégé de *poluomiduo*, «*pāramitā*», mot sanskrit qui signifie «passé de l'autre côté», «perfection». Le terme se rapporte aussi aux six moyens de parvenir au *nirvāna* : la charité, la bonne conduite, la patience, la dévotion, la méditation, et la connaissance ou sagesse.

Page 547.

1. Voir t. I, chap. XI, p. 221 et n. 5.
2. *Jiaoliao zhong'er* : voir t. I, chap. XXXII, p. 626 et n. 2.

Page 548.

1. *Longzhuang* : voir chap. LXII, p. 232 et n. 1.

Page 549.

1. Il y a là sans doute une allusion à l'expression populaire «aller au paradis de l'Ouest», euphémisme pour «mourir».

2. *Yuan* : voir p. 537 et n. 1.

3. *Da zhi xianxian* : allusion au livre de Zhuangzi, chap. II. Le passage est ainsi traduit par Liou Kia-hway (*Philosophes taoïstes*, Bibl. de la Pléiade, p. 94) : «La grande intelligence englobe, la petite intelligence discrimine [...]»

4. *Jimiè* : voir p. 537 et n. 2.

5. *San jie* : voir chap. LVI, p. 116 et n. 7.

6. *Liu gen* : c'est-à-dire nos cinq sens, auxquels s'ajoute le mental; voir t. I, chap. XIV, p. 258 et n. 3.

Page 551.

1. *Er ba yin* : voir t. I, chap. XXVI, p. 714 et n. 4. Mais il pourrait s'agir ici du 16 du mois, lorsque la pleine lune commence à décroître.

2. *San jiu yang* : le 27 du mois commenceraient à agir les germes de la croissance de la lune.

3. *Jiu zhuan* : voir t. I, chap. V, p. 101 et n. 1.

4. *Zifu* : voir chap. LXII, p. 196 et n. 8.

5. *San jiao* : les trois doctrines sont le confucianisme, le taoïsme et le bouddhisme.

Page 552.

1. *Wucheng bingma guan* : les capitales des Ming, Pékin et Nankin, étaient divisées en cinq districts (littéralement, «villes

murées»), dont la sécurité était assurée par un *bingma si* (littéralement, «commandant de soldats et chevaux»). Voir Hucker, *A Dictionary of Official Titles in Imperial China*, p. 568, n° 7739.

Page 553.

1. *Yulin wei* : l'armée de la «Forêt-de-Plumes», *Yulin*, remonte à l'époque des Han. Elle existait encore sous les Tang, mais l'emploi de *wei* semble un anachronisme Ming. Il s'agit, en tout cas, de garnisons stationnées à la capitale.

2. *Sanshi shen* : selon les conceptions taoïstes, le corps humain est habité par trois cadavres ou esprits-cadavres, qui en gèrent le fonctionnement. Voir K. Schipper, *Le Corps taoïste*, notamment p. 152.

Page 554.

1. *Qi qiao* : les sept ouvertures du corps sont les yeux, les narines, les oreilles et la bouche. On parle aussi de neuf ouvertures, en ajoutant l'anus et le méat urinaire. Voir t. I, chap. II, p. 37 et n. 4.

Page 556.

CHAPITRE LXXIX

1. *Lao Shou* : comme le précise la suite du texte, il s'agit ici de la constellation de la huitième «maison», qui comprend six étoiles du Sagittaire, appelé *dou* du sud pour le distinguer de la Grande Ourse; voir, notamment, t. I, chap. xxvi, p. 504 et n. 1.

2. *Ying'er* : le terme désigne, à proprement parler, le nouveau-né mâle. Mais, ici, il fait allusion à la fois à la notion taoïste d'enfçon et aux petits enfants; voir t. I, chap. 1^{er}, p. 28 et n. 1.

Page 559.

1. *Jinshen* : la dénomination, comme le fait remarquer Anthony Yu, vol. 4, p. 435, note 3, semble s'inspirer d'une allusion sarcastique au «Classique de la piété filiale», *Xiao jing*, livre VI.

Page 562.

1. Voir t. I, chap. VI, p. 126 et n. 1.

Page 563.

1. *Langyuan* : par abréviation de *Langfeng yan* («parc de Grand-

Vent»); c'est, plus exactement, le nom d'un séjour d'immortels, notamment évoqué par le poète Li Shangyin (813-858).

2. *Peng, Ying* : voir t. I, chap. xxvi, p. 512 et n. 1.

Page 569.

1. *Donghua dijun* : en quelque sorte le parèdre de la Mère-Reine de l'Ouest, c'est le dieu des immortels — ou encore, selon le *Souaben ji* («À la recherche des dieux»), attribué à Gan Bao (vers 320), le géniteur de l'univers, avec la Mère du métal de l'Ouest, *Xihua jinmu*.

2. *Quzhi xunsuan* : cette méthode divinatoire tient compte des lignes de la main. Pour compter, les Chinois replient les doigts au lieu de les ouvrir.

3. *Mogu* : voir chap. Lxix, p. 366 et n. 1.

4. *Mu'er* : voir chap. Lxviii, p. 336 et n. 1.

5. *Huangjing* : sorte de liliacée, sa graine est consommée broyée; *narukoyuri* en japonais, son nom savant est *Polygonum giganteum*, *Diir. var Thunbergii, Maxim.* Voir t. I, chap. 1^{er}, p. 16 et n. 3.

6. *Taisbi* : c'est-à-dire les trois plus hauts dignitaires de la Cour, lesquels portaient ce titre qui remonte à la haute Antiquité.

Page 570.

1. *Huan dan* : c'est-à-dire le processus d'alchimie interne qui assure une vie indéfinie; voir t. I, chap. v, p. 101 et n. 1.

2. *Dong ge* : voir chap. Lxix, p. 364 et n. 1.

Page 572.

1. Le texte donne ici la même liste qu'au chapitre précédent, p. 544, nous ne la répétons pas.

Page 573.

CHAPITRE LXXX

1. *Chanü* : sur la signification du terme en alchimie interne, voir t. I, chap. xix, p. 361 et n. 10.

2. *Xinyuan* : sur le cœur siège du mental, comparé au singe, voir notamment, t. I, p. 258, le titre du chapitre xiv; et chap. vii, p. 132 et n. 1.

Page 574.

1. Ce poème est en fait composé d'une série de calembours, impossibles à rendre en traduction, sur le nom de différentes combinaisons du jeu ancien de dominos chinois : *tianpai*, «ordre

du ciel», égale deux douze; *guandeng shiwu*, «quinze de la fête des lanternes», deux, sept, deux; *longbu fengyun hui*, «réunion entre vents et nuages de dragons et tigres», douze, onze, dix; et ainsi de suite à chaque ligne.

Page 575.

1. La longue et conventionnelle description en prose rythmée qui suit est ici omise, comme dans les éditions courantes du roman.

Page 578.

1. *Moke banruo boluomiduo xin jing* : voir t. I, chap. XIX, p. 376 et n. 3.

2. *Chen yu luo yan* : plus exactement, un visage à «faire plonger les poissons et tomber les oies sauvages»; cette expression courante qui évoque une beauté féminine ravissante est tirée, par contresens, d'un passage du *Zhuangzi*; voir *Philosophes taoïstes*, Bibl. de la Pléiade, p. 101 : «Le singe cherche une guénon; le cerf cherche une biche; l'anguille vit avec les autres poissons; Mao-ts'iang et Li-ki sont des beautés adorées des hommes, mais à leur approche le poisson plonge au fond de l'eau, l'oiseau fuit rapidement. Lequel de ces quatre connaît la beauté idéale?»

3. *Pinpo guo* : selon la suggestion incertaine de Ōta Tatsuo, c'est ici la transcription de ce mot de sanskrit bouddhique désignant le parc d'un monastère. *Binpo* avec *pin* écrit au moyen d'un autre caractère désigne un fruit, la gourde rouge, *vimba* ou *bimba*, *Momordica monodelphia*. Le nom de ce royaume semble fantaisiste.

4. *Qingming* : la fête des morts (voir chap. LXXV, p. 492 et n. 2).

5. *Zhima* : sont ainsi appelés divers papiers votifs que l'on brûle pour améliorer le sort des morts.

Page 579.

1. *Jiuquan zhi xia* : exactement, «sous les neuf sources», c'est-à-dire le séjour des morts selon les croyances antiques.

2. *Lei xia ru yu* : exactement, «versa comme une pluie de larmes».

Page 580.

1. *Bimaven* : voir t. I, chap. IV, p. 74 et n. 3.

2. Il s'agit d'une allusion à l'épisode narré au chapitre XXIII, t. I, p. 437 et suiv.

Page 581.

1. *Taiyi jinxian* : précisément, «immortelle d'Or de l'Un suprême»; à condition de corriger *yi*, «deuxième tronc céleste», en *yi*, «un». *Taiyi* pourrait être aussi le nom de quelque étoile.

Page 583.

1. *Chong jun* : littéralement, «remplir [les rangs de] l'armée». Il s'agit d'une condamnation à des travaux forcés dans les implantations, généralement militaires, situées aux frontières. Voir t. I, p. 746 et n. 1.

2. *Bai zhan* : envoyé aux travaux forcés dans les postes de relais, *yizhan*.

Page 585.

1. *Qian ma* : littéralement, «tirer le cheval»; voir, sur la connotation sexuelle de l'expression, t. I, chap. xxiii, p. 451 et n. 1.

Page 586.

1. *Jingang* : voir t. I, chap. vii, p. 137 et n. 7.

Page 588.

1. Voir t. I, chap. xi, p. 221 et n. 5.

Page 589.

1. *Poluo* : cette transcription du mot «fruit», en sanskrit *phala*, semble devenue ici un toponyme fantaisiste.

2. *Bolangu* : ce petit tambour à long manche et double face est devenu jouet d'enfants.

3. *Huagai* : littéralement, «baldaquin fleuri», ensemble de constellations entre *Cassopeia* et *Camelopardus*. L'idée d'entrer en religion, parce que né sous une mauvaise étoile, semble plus taoïste que bouddhiste.

Livre dix-septième
LA SŒUR ADOPTIVE DE NATA

CHAPITRE LXXXI

Page 596.

1. *Puti xin* : le mot sanskrit *bodhi*, «sagesse», vient de la même

racine que *buddha*, *budh*. L'esprit, éveillé à la «sagesse», est ouvert à la compassion envers tous les êtres, laquelle anime l'esprit missionnaire du bouddhisme.

2. *Tianwang* : traduction du sanskrit *devarāja*, c'est le titre, en particulier, de Vaiśravaṇa, l'un des quatre gardiens du monastère, celui du Nord. Il est considéré comme le roi des *yakṣa* (voir t. I, chap. III, n. 1, p. 53) et, en Chine, il est devenu une sorte de dieu de la prospérité. Il dispose dans la plupart des monastères d'un bâtiment qui lui est consacré, en Chine comme au Japon où la transcription chinoise *bishamen* se prononce *bishamon*. Vaiśravaṇa était le fils de Viśravaṇa, mot qui vient de *viśru*, «célèbre», littéralement «dont on a entendu parler au loin». De là, par une interprétation tendancieuse, son titre chinois de *Duowen* ou *Puwen*, «Qui a beaucoup entendu», soit «Sait-Tout». Voir t. I, chap. v, p. 90 et n. 7.

3. *Yu tu* : un lapin ou lièvre de jade est censé habiter la lune où, selon des légendes plus tardives, il broie les ingrédients de l'élixir d'immortalité dans un bol *ad hoc*.

4. *Tianjie* : l'expression peut désigner la Voie lactée, ou encore une constellation particulière. Ce pourrait être encore une façon poétique d'évoquer le monastère.

5. *Yinbe* : c'est-à-dire la Voie lactée.

Page 600.

1. *San shang you xin* : littéralement, «ce serait un bonheur pour trois vies [passée, présente et future]».

Page 601.

1. *Mituo* : forme abrégée en disyllabe de *Emituo* [fo], transcription du sanskrit *Amitābha* [buddha]; voir t. I, chap. VII, p. 139 et n. 1.

2. *San cheng* : voir t. I, chap. II, p. 29 et n. 3.

3. *Gong Fa-yun* : traduction du sanskrit *Dharmamegha*, l'image compare la doctrine bouddhique aux nuages de la mousson qui apportent une pluie fertilisante.

4. *Qiyuan Shi shizun* : exactement, «l'honoré du monde *Shi* [abréviation de *Shijia*, transcription de Śākya, le Bouddha historique] du *Qiyuan*»; voir t. I, chap. VIII, p. 150 et n. 4.

5. *Wu jie* : voir chap. LXXVIII, p. 546 et n. 3.

6. *Da qian* : est-ce une allusion aux mille «ainsésités» du monde phénoménal et nouménal dans les spéculations qu'affectionne la secte Tiantai? ou plutôt un «grand chiliocosme», traduction du sanskrit *mahā-sahasra* [lokadhātu]?

7. *Tanyue* : mi-transcription, mi-traduction du sanskrit *dāna-pati*, «donateur», c'est celui qui échappe [à la pauvreté] par le don.

8. *Fabua jing* : voir t. I, chap. XIII, p. 256 et n. 1.
9. *Liang wang chan* : c'est-à-dire *Liang Huang shui chan*; voir t. I, chap. XXXVII, p. 716 et n. 2.
10. *Laoguan yuexia men* : Anthony Yu, vol. 4, p. 437 (n. 6), voit ici un écho d'un vers d'un poème de Jia Dao (779-843).

Page 602.

1. *Ba xian guo hai* : il s'agit d'une de ces expressions à tiroir basées sur des calembours, que l'on appelle *xiehou yu*, «le mot après la pause», lequel n'est généralement pas exprimé et porte le sens. Ici, ce serait : *ge xian qi neng*, «chacun montre ses capacités». Les «huit immortels» traversant la mer sont connus de tous en Chine : Li Tieguai s'aidant de sa béquille, Zhongli Qian de son éventail, Zhang Guolao d'une mule de papier, Lü Dongbin de son épée, Han Xiangzi de son panier, Lan Caihe de sa flûte ou de ses cymbales, Cao Guojiu de sa tablette de mandarin et l'immortelle He Xiangnu d'une fleur de lotus.

Page 605.

1. *Shi'er, san sui* : voir chap. LXXVIII, p. 540 et n. 1.
2. *Muyu* : voir t. I, chap. XIII, p. 255 et n. 1.
3. *Suoluo* : voir t. I, chap. XXII, p. 429 et n. 1.
4. Voir t. I, chap. VI, p. 123 et n. 2.

Page 607.

1. *Ling shan* : voir t. I, chap. VII, p. 137 et n. 5.
2. *Tuota Tianwang* : voir t. I, chap. IV, p. 78 et n. 2.
3. *Nuozha taizi* : voir *ibid.*, n. 3.
4. *Tianhai niao* : Jingwei, la fille de l'empereur mythique Yan, se noya dans l'océan et devint un oiseau qui, depuis, transporte des cailloux de la montagne de l'Ouest à la mer de l'Est dans l'intention de la combler; voir Catherine Gipoulon, *Qiu Jin, pierres de l'oiseau Jingwei*, Éditions Des femmes, Paris, 1976.
5. *Daishan ao* : le mont des îles Penglai (voir t. I, chap. L, n. 1, p. 996) est réputé soutenu par une tortue de mer.
6. *Lei Huan jian* : cet astrologue ou astronome taoïste du IV^e siècle aurait découvert une paire d'épées magiques. Voir le chapitre xxxvi de l'histoire officielle des Jin.
7. *Lü Qian dao* : sur ce personnage de l'État de Wei au III^e siècle, voir le chapitre III de l'histoire officielle des Jin.

Page 608.

1. *Mao chanü* : voir t. I, chap. XIX, p. 361 et n. 10. Le qualifica-

tif de «velue», *mao*, semble simplement injurieux et fait peut-être allusion à ses origines animales.

2. Deux phrases aux allusions intraduisibles sont ici sautées.

3. *Sanshi'er zbutian* : les taoïstes distinguent trente-deux cieux, *sanshi'er tian*. Chez les bouddhistes, le chiffre trente-deux s'applique à des caractéristiques de certains *bodhisattva*. Est-ce ici une plaisante confusion?

Page 609.

1. *Guan Bao fen jin* : cette expression en quatre caractères, donc quadrisyllabique, évoque l'amitié qui unissait les futurs ministres de l'État de Qi au VII^e siècle avec notre ère, le fameux Guan Zhong et le stratège Bao Shuya. Elle est notamment, mentionnée au livre VI, chap. III, du *Liezi*, voir *Philosophes taoïstes*, Bibl. de la Pléiade, p. 513.

2. *Sun Pang dou zhi* : le chapitre LXV des *Mémoires historiques* raconte comment l'astuce du stratège de l'État de Qi, Sun Bin, eut raison de Pang Jüan, général au service de l'État de Wei. Ce dernier fut acculé au suicide, au IV^e siècle avant notre ère.

3. *Fusang* : sur l'identification douteuse à un mûrier blanc de cet arbre où se reposaient les dix soleils après s'être baignés dans un étang, voir Rémi Mathieu, *Étude sur la mythologie et l'ethnologie de la Chine ancienne*, p. 438-439. On sait que, par la suite, neuf des dix soleils furent abattus par l'archer Hou Yi.

Page 612.

1. *Taisui* : littéralement «Année suprême», c'est la planète Jupiter, qui préside au temps et à la mort. Voir t. I, chap. IX, p. 172 et n. 2.

Page 614.

CHAPITRE LXXXII

1. *Chanü* : voir chap. LXXX, p. 573 et n. 1.

2. *Yuanshen* : le terme désigne ici Tripitaka; voir t. I, chap. II, p. 29 et n. 1.

Page 615.

1. Plus exactement, Porcet répond que ce serait les traiter en parentes (du fait du mariage supposé de Tripitaka avec la goule). Les termes d'appellation polie que suggère Singet sont *guniang* pour les femmes jeunes, *nainai* pour les femmes d'âge mûr. *Guniang* signifie aujourd'hui «fille [jeune]», «mademoiselle», et par dérivation filles de bordel; le sens propre est «tante maternelle, la sœur la plus jeune du père». *Nainai*, en

tant qu'appellation respectueuse, est aujourd'hui démodé et désignait *stricto sensu* la mère du père, la «matriarche»; le sens propre de *nai* est «lait».

Page 616.

1. *Yin Yang jiaogou de bao shui* : l'eau est, en effet, produit naturel du ciel et de la terre.

Page 617.

1. *Pailou* : ce monument, formé de deux colonnes et d'un élément transversal, appelé aussi arc de triomphe, portique d'honneur, arche, etc., est généralement élevé en mémoire de quelque acte héroïque du point de vue de la morale confucéenne. Ce n'est ici qu'un jalon marquant l'entrée d'un territoire.

Page 619.

1. *Chang'e* : voir t. I, chap. VIII, p. 161 et n. 2.

2. *Liangjie shan* : cet épisode est narré au chapitre XIII, t. I, p. 258 et suiv.

Page 620.

1. *Fanshen* : au sens de «se retourner» pour être libéré de ses souffrances, l'expression est déjà attestée dans le théâtre des Yuan du XIII^e siècle. On sait que la Chine révolutionnaire en a fait grand usage dans les régions rurales «libérées». C'est le titre du célèbre ouvrage de William Hinton, *Fan Shen, la révolution communiste dans un village chinois*, Paris, 1971 (traduction française).

2. *Jiaoliao chong'er* : voir t. I, chap. XXXII, p. 626 et n. 2.

Page 622.

1. *San si rennai kou wen xin* : littéralement, «avec patience réfléchissant par trois fois la bouche interrogeait le cœur [le mental]».

Page 628.

1. *Tié da de xin* : littéralement, «ce cœur forgé de fer».

2. Nous faisons grâce de la description qui suit, longue de quelque trois cent quarante-six caractères, truffée d'allusions littéraires et d'ailleurs omise dans les éditions courantes.

Page 629.

1. *Ni ai se : se*, «couleur», signifie aussi «l'amour physique», «le plaisir». L'énoncé de Tripitaka est à double entente.

Page 630.

1. *Liu ye lian gan fei san mao qi kong xin* : l'énumération s'inspire plaisamment de la tradition médicale chinoise telle qu'on peut notamment la trouver dans le *Nan jing* («Classique des difficultés»), qui remonte à l'Antiquité, à la quarante-deuxième difficulté. Les poumons font trois livres trois onces et contiennent six feuillets avec deux «oreilles», soit huit feuillets. Le foie fait deux livres quatre onces et comprend sept feuillets, trois à gauche, quatre à droite. Le poids du cœur est de douze onces et il comporte sept trous et trois poils (des filaments?).

2. *Wu zang* : soit l'ensemble des viscères, soit, plus particulièrement, le cœur, le foie, la rate, les poumons et les reins.

3. *Chi shen* : voir t. I, chap. xxx, p. 577 et n. 1.

4. *Lanqiao* : il s'agit d'une allusion à l'histoire du jeune lettré Wei qui avait rendez-vous sous un pont avec une jeune fille en retard. Comme l'eau montait, il préféra mourir noyé, plutôt que prendre le risque de manquer le rendez-vous.

5. *Fo miao* : les *miao*, «temples», ne sauraient, en principe, être consacrés au Bouddha.

6. *Dou cao* : ce jeu, pratiqué par les jeunes filles, surtout à la fête du Double-Cinq en Chine du Sud (vers le solstice d'été), consiste à comparer dans les touffes d'herbe arrachées la variété des plantes cueillies.

Page 631.

1. *Tu mu* : la terre désigne Sablet, le bois Porcet.

Page 632.

CHAPITRE LXXXIII

1. *Dan tou* : littéralement, «la tête du cinabre», c'est-à-dire la jeune fille charmante, *chanü* (ici la goule), qui correspond en alchimie externe au mercure dont est tiré le cinabre; voir t. I, chap. xix, p. 361 et n. 10.

2. *Shengtai* : «former le saint embryon» signifie atteindre la Voie (ou Tao) de l'immortalité.

Page 633.

1. *Mudao* : c'est la Voie qui donne naissance à toute chose, le principe générateur.

Page 638.

1. *Zhang Ge Xu Qiu se da tianshi* : voir chap. LI, p. 6, n. 2, 3, 4, 5.

Page 639.

1. *Changgeng Taibai Jinxing* : c'est la planète Vénus, d'autre part réputée descendre ici-bas le 15 de chaque lune (bien entendu, il s'agit du dieu qui y réside).

2. *Santan haihui* : «l'assemblée [vaste comme] la mer» désigne celle de tous les saints du bouddhisme. Le sens de *santan* est obscur.

Page 640.

1. *Jinzha* : *jin*, «or», pourrait être la traduction du sanskrit *suvarna*, littéralement, «de belle couleur»; *zha* est la transcription du suffixe. Prénom de fantaisie, qui donne aux trois frères, selon l'usage, une syllabe et un caractère communs : *zha/cha*.

2. *Mucha* : voir t. I, chap. VI, p. 116 et n. 1.

3. *Zhenying* : littéralement, «Fleur de chasteté».

Page 644.

1. *Bimawen* : voir t. I, chap. IV, p. 74 et n. 3.

Page 649.

1. *Heshang tuo mutou, zuo chule si* : l'expression à tiroir, intraduisible, est basée sur le calembour *chule si* [*shi*]; littéralement, «Les moines tirent du bois [de construction], ils en font un monastère». Dans certains dialectes, *si* se prononce comme *shi*, «incident, affaire». *Chule shi* signifie, écrit avec d'autres caractères, «provoquer un incident».

Page 650.

CHAPITRE LXXXIV

1. *Jiachi* : traduction du sanskrit *adbisthāna*, «dépendants du Bouddha qui confère et soutient», le terme désigne les moines bouddhistes. Dans les sectes ésotériques, il désigne ceux qui ont la foi et se sentent soutenus par la compassion sans condition du Bouddha.

Page 651.

1. *Shancai tongzhi* : traduction du sanskrit *Sudhana-śreṣṭhi-dāraka*, ce *bodhisattva* apparaît notamment dans le soutra du *Lotus de la Bonne Loi* (voir t. I, chap. XXI, p. 415 et n. 2). Voir t. I, chap. XII, p. 803 et n. 1.

Page 654.

1. *Guo yuanxiao* : la plupart des régions célèbrent la première pleine lune de l'année par une débauche de lanternes. La question est ici rhétorique, puisque l'année chinoise ne saurait commencer en été...

Page 657.

1. *Zhu Sanguan* : le nom de Porcet, qui s'écrit avec *zhu*, «cochon», est remplacé ici par une graphie différente mais homophone, qui signifie «vermillon», nom de famille courant.

2. *Sha Siguan* : le nom de Sablet, formé sur *sha*, «sable», n'est pas modifié pour la partie patronymique. Le caractère est un nom de famille assez courant.

Page 660.

1. *Gengshen* : combinaison du septième «tronc céleste» et du neuvième «rameau terrestre». La combinaison des dix «trons» aux douze «rameaux» forme un cycle sexagésimal, qui sert aussi bien à désigner les jours que les mois ou les années. Voir l'Appendice IV, p. 1034-1035.

2. *Xinyou* : le jour suivant est désigné par la combinaison du huitième «tronc céleste» et du dixième «rameau terrestre».

3. Min est le nom littéraire de la province de Fujian. Il vient de l'Antiquité, lorsque le nord de cette province était peuplé d'aborigènes de ce nom.

Page 664.

1. *Bingma si* : littéralement, «[service de] surveillance de soldats et cavaliers». Cette organisation, qui remonte à l'époque de la conquête mongole au XIII^e siècle, était chargée de maintenir l'ordre dans chaque quartier des grandes villes, exécutant les tâches de la police et des pompiers. Il y avait à l'époque des Ming cinq *bingma si* à Nankin comme à Pékin.

2. *Ba jun longju* : allusion aux huit coursiers du roi Mu, supposé avoir régné de 1023 à 983 avant notre ère. Voir Rémi Mathieu, *Le «Mu Tianzhi zhuan» (La Chronique du fils du Ciel Mu), traduction annotée, étude critique*, Paris, 1978, p. 24.

3. Épithète à l'origine, semble-t-il, tel est le nom de divers chevaux antiques célèbres.

Page 665.

1. *Wu fu liu bu* : *wu fu* est ici, probablement, l'abrégé de *wujun dadu fu*, en fait l'ensemble des commandements militaires à l'époque des Ming; ce pourrait être aussi une allusion aux cinq grands dignitaires de l'administration antique : *taifu*, «éminent précepteur»; *taiwei*, «défenseur en chef»; *situ*, «directeur de l'éducation»; *sikong*, «directeur des travaux publics»; et *da jiangjun*, «généralissime». Les six ministères, ou *liu bu*, concernent la fonction publique, les finances, les rites, l'armée, la justice pénale et les travaux publics. Ils étaient en place depuis la fin du VI^e siècle.

Page 666.

1. *San cheng* : voir t. I, chap. II, p. 29 et n. 3.

2. *San gong huanghou* : ici, semble-t-il, les «trois palais» désignent les résidences des femmes du palais royal. Le terme avait deux significations dans l'Antiquité : l'ensemble des dames nobles, ou, à l'époque des Han, l'empereur, l'impératrice et l'impératrice douairière.

3. *Zitong* : littéralement, «enfant de catalpa». L'appellation, d'origine obscure, peut être à rapprocher de *zigong*, «palais de catalpa», euphémisme désignant le cercueil de l'empereur.

Page 667.

1. *Jing bian san xiang* : les trois claquements de fouet invitent à faire silence et annoncent l'ouverture de l'audience.

CHAPITRE LXXXV

2. *Mu mu* : c'est-à-dire Porcet; voir t. I, chap. xxii, p. 423 et n. 2.

3. *Chan* : le maître de méditation, Tripitaka.

Page 668.

1. *Longzhuang* : le trône impérial; voir chap. LXII, p. 232 et n. 1.

2. *Bingma shi* : abréviation de *bingma zhibui shi*, c'est le commandant du *bingma si* (par abréviation de *bingma zhibui shi si*); voir chap. LXXXIV, p. 664 et n. 1. Pour plus de détails, voir

Charles O. Hucker, *A dictionary of Chinese Official Titles in Imperial China*, p. 383-384.

Page 673.

1. *Wuwo chanshi de Duoxin jing* : voir l'épisode narré au chapitre XIX, t. I, p. 337 et suiv, et, en particulier p. 374 et n. 3, et p. 376 et n. 3.

Page 674.

1. *Jin feng* : exactement, le «vent du métal»; le métal est la «dynamie» qui correspond à l'Ouest.

Page 676.

1. *Fuzai zi bu de zhuan* : il s'agit d'une citation du commentaire de Zhu Xi (1130-1200) aux *Entretiens* de Confucius, I, XI, sur la phrase ainsi traduite par Pierre Ryckmans, Gallimard, 1987, p. 14 : «Du vivant de son père, observez les intentions d'un homme.»

Page 678.

1. *Muyu* : voir t. I, chap. XIII, p. 255 et n. 1.
2. *Shang da ren* : ce sont les trois caractères le plus souvent employés au début des cahiers d'exercice d'écriture et cela déjà au VIII^e siècle.
3. *Bimawen* : voir t. I, chap. IV, p. 74 et n. 3.

Page 684.

1. Voir, notamment, t. I, chap. V, p. 90 et n. 4 à 9, pour partie de cette énumération.
2. *Shituo ling* : voir chap. LXXIV, p. 461 et n. 1.

Page 687.

1. *Jianglin* : voir t. I, chap. XI, p. 220 et n. 7.

Page 689.

1. *Taizong huangdi* : voir t. I, chap. IX, p. 167 et n. 5.

Livre dix-huitième
LE VOL DES ARMES MERVEILLEUSES

Page 693.

CHAPITRE LXXXVI

1. *Mu mu* : autrement dit, Porcet; voir t. I, chap. xxii, p. 423 et n. 2.
2. *Jin gong* : c'est-à-dire Singet; voir *ibid.*

Page 695.

1. *Waigong* : voir chap. LXXI, p. 402 et n. 1.
2. *Kuan hong bai liang* : littéralement, «large et étendu, de la mesure de la mer», expression en quatre caractères, voisine de celle attestée dans le théâtre des Yuan du XIII^e siècle et employée dans le même sens.

Page 699.

1. *Taiqing*, soit, normalement, Laozi lui-même. Il doit y avoir une confusion avec *Yuqing*, l'empereur de Jade; voir t. I, chap. v, p. 90 et n. 2.
2. *Dong Shengshenzhou* : voir t. I, chap. 1^{er}, p. 9 et n. 2.
3. *Xingxiu* : les vingt-huit «maisons» du zodiaque chinois. Voir l'Appendice IV, p. 1031.

Page 703.

1. *Bianshe changchang* : probablement parce que le serpent d'eau évoque un pénis de longueur inconvenante.

Page 705.

1. *Daliao* : ces graines, utilisées comme épices en cuisine chinoise, sont appelées aussi *huajiao*, «poivre de fleurs». La plante est, plus exactement, le clavalier ou xanthoxyle, *Xanthoxylum fraxineum*, encore nommé «frêne épineux».

Page 711.

1. La description des plantes et légumes aux noms pittoresques se prête à d'intraduisibles calembours et soulève des problèmes d'identification en partie résolus par Anthony Yu, vol. 4, p. 189-190. Les éditions courantes omettent le passage, dont nous faisons grâce au lecteur.

Page 712.

CHAPITRE LXXXVII

1. *Xuanguang* : selon Anthony Yu, vol. 4, p. 441, *xuan*, «sombre», serait l'équivalent de *yuan*, «primordial». Cette «clarté obscure» désignerait l'intelligence innée.

Page 713.

1. *Qingyi* : exactement, «vêtements bleus [ou verts]». Tels étaient, dans la Chine ancienne des premiers siècles de notre ère, les vêtements des hommes ou femmes de service; par la suite, également celui des gardes et autres fonctionnaires subalternes. À l'époque des Ming, celle où s'est formé le roman, ce vêtement bleu était devenu la livrée noire des agents de l'ordre public. Nous avons donc opté pour cette interprétation, bien que tel ne fût pas le cas à l'époque où est situé le roman, le VII^e siècle.

Page 714.

1. *Jun hou* : littéralement, «marquis de commanderie». Ce titre honorifique remonte au III^e siècle; mais, à l'époque des Tang, celle où se déroule le roman, le terme était couramment utilisé pour désigner le chef de la commanderie. Jusqu'au VI^e siècle, la commanderie était une circonscription administrative regroupant plusieurs «sous-préfectures» ou *xian*. Après le VII^e siècle, *jun* demeura un terme courant, mais non officiel, pour désigner la préfecture, *zhou* ou *fu*, circonscription de fait équivalente.

2. *Shangguan* : littéralement, «fonctionnaire supérieur»; ce nom de famille composé de deux caractères, qui semble avoir pratiquement disparu à l'époque des Ming (1368-1644), était encore en usage au VII^e siècle.

3. *Dou* : cette mesure de capacité fait une dizaine de litres sous les Song, moins de six litres à l'époque où est situé le roman, plus de dix-sept litres sous les Ming.

4. *Sheng* : un *sheng* est la dixième partie d'un *dou*. Les trois «pintes» correspondraient donc, au VII^e siècle, à un peu moins de deux litres.

Page 715.

1. *Baijia xing* : l'ouvrage était couramment employé dans les écoles primaires, au moins depuis le XI^e siècle. Il aurait été composé dans un milieu populaire. Les éditions courantes comportent cent soixante-douze caractères et cent trente-huit noms. La citation de Porcet, «Shangguan, Ouyang» est exacte.

Page 716.

1. *Zouma deng* : littéralement, «lampe aux chevaux qui galopent». L'air chaud fait tourner les figurines du cadre mobile extérieur.

Page 717.

1. *Yuyi* : exactement, les «ailes», qui représentent deux constellations de part et d'autre de la Grande Ourse; voir t. I, chap. XLV, p. 882 et n. 2.

2. Voir l'épisode narré au chapitre III, t. I, p. 53 et suiv.

Page 718.

1. *Huguo wang* : voir chap. LXXVII, p. 524 et n. 1. Anthony Yu, vol. 4, p. 197, l'identifie à *Chiguo tianwang*, traduction du sanskrit *Dhrtarāstra devarāja*; voir t. I, chap. V, p. 90 et n. 7.

2. *Lishi* : traduction du sanskrit *vīra*, «homme fort».

Page 720.

1. *Tianwang* : «roi céleste» est la traduction du sanskrit *deva-rāja*; voir t. I, chap. V, p. 90 et n. 7.

2. *Cangying bao wang'er, bao da mianpi* : littéralement, «mouche qui s'enveloppe d'un filet quelle-large-face!».

3. Voir chap. LI, p. 6 et n. 3.

4. Voir *ibid.*, n. 4.

5. Voir *ibid.*, n. 5.

6. Voir t. I, chap. XLII, p. 824 et n. 1.

7. *Shi'er yue ershiwu ri* : on priait, le 24 de la douzième lune, le dieu du fourneau ou du foyer de ne pas rapporter au ciel les mauvaises actions commises dans l'année par la famille, car le lendemain l'empereur de Jade était censé descendre sur terre en inspection générale. Ces coutumes étaient encore vivantes à l'époque des Ming. À une époque plus récente, la prière au dieu du foyer fut avancée d'un jour, le 23, l'empereur de Jade n'étant plus réputé descendre sur terre en personne.

Page 721.

1. *Shi zhang* : la «toise» chinoise fait environ trois mètres. Le tas de riz fait donc une trentaine de mètres de hauteur; celui de farine (ou de nouilles), une soixantaine de mètres.

2. *Habagou* : *haba* évoque la toison bouclée et les oreilles tombantes aussi bien des pékinois que des terriers tibétains. À l'époque Ming, il devait plutôt s'agir de ces derniers, que les Chinois appellent aussi «chien-lion».

Page 723.

1. *Guiyi* : littéralement, « retourner [en soi] et se conformer ». C'est l'expression consacrée pour désigner la conversion au bouddhisme, qui consiste à se tourner vers le refuge du Bouddha, de la Loi (le *Dharma*) et de la Communauté, en sanskrit *Buddha*, *Dharma*, *Samgha*.

Page 725.

1. *Nanwu Emituo fo* : voir t. I, chap. VII, p. 139 et n. 3.

Page 726.

1. Voir t. I, chap. v, p. 91 et n. 1.
2. *Sheling* : littéralement, « le chef de l'autel du sol »; le terme est inhabituel.

CHAPITRE LXXXVIII

Page 733.

1. *Bai pin* : exactement, *Marsilia quadrifolia*, variété blanche.

Page 735.

1. Chang'an est la capitale de l'empire chinois des Tang; voir t. I, chap. IX, p. 167 et n. 2.
2. *Dan shi* : soit un peu moins de soixante-douze kilos, ou près de quatre-vingt-quinze litres; sous le règne des Ming, plus de cent soixante-dix litres.
3. *Zhangshi* : le chef de l'administration d'une principauté. Ce titre, comme les autres, existait à l'époque des Tang. Voir Hucker, *A Dictionary of Official Titles in Imperial China*, n° 185.

Page 736.

1. *Songzi* : sorte de dithyrambe de la littérature chinoise lyrique la plus ancienne, *song* est ici une traduction du sanskrit *gāthā*, quatrain, généralement de louanges bouddhiques; voir, pour celui en question ici, t. I, chap. XII, p. 236-237.

Page 737.

1. *Xiao* : il s'agit d'une créature maléfique, réputée vivre dans les montagnes et les forêts, décrite comme unipède, de la taille d'un petit enfant, et attaquant de préférence la nuit, selon *Baopuzi* (Maître Baopu) de Ge Hong (vers 250-330).

Page 742.

1. *Dao gui* : c'est-à-dire Sablet; voir t. I, chap. xxii, p. 429 et n. 8. «Métal» désigne Singet, et «Bois» Porcet; voir *ibid.*, p. 423 et n. 2.
2. *Puti* : transcription du sanskrit *bodhi*, «éveil, illumination, sagesse, ou sapience». Voir n. 1, p. 596.

Page 744.

1. *Yangxian* est une localité du district de Yixing, dans la province du Jiangsu, à quelque cent cinquante kilomètres de Shanghai. Son thé était déjà réputé à l'époque des Tang.

Page 745.

1. *Zang* : traduction du sanskrit *pitaka*, «corbeille» de la Loi. Le chiffre traditionnel de cinq mille quarante-huit *juan* ou «rouleaux» n'était plus exact : le canon bouddhique, un siècle après le pèlerinage de Tripitaka, totalisera sept mille quarante-six «rouleaux». *Yi*, «un», est à prendre ici au sens de totalité du canon, et non d'une seule corbeille.
2. *Da Yu* : voir chap. LXVII, p. 329 et n. 1.

Page 746.

1. *Liangjie shan* : voir, concernant cet épisode, t. I, chap. xiii et xiv, p. 258 et suiv.

Page 749.

1. *Dao bu xu li, ke li fei Dao ye* : citation de *L'Invariable Milieu*, *Zhong Yong*, 1. Séraphin Couvreur traduit (*Les Quatre Livres*, 1895, 1949, p. 28) : «Il n'est pas permis de s'écarter de la règle de nos actions, même un instant; s'il était permis de s'en écarter, elle ne serait plus la règle.»

Page 750.

CHAPITRE LXXXIX

1. *Jin, mu, tu* : il s'agit des éléments ou «dynamiques» qui désignent respectivement Singet, Porcet et Sablet.

Page 752.

1. *Sanshi li* : sic; la contradiction avec les soixante-dix lis du chapitre précédent (p. 749) est aggravée dans l'édition du xvii^e siècle aux commentaires attribués à Li Zhi : vingt lis!

2. *Longmai* : ce terme de géomancie évoque, ici, les courbes d'une chaîne de montagnes.

Page 753.

1. *Qianfangji* : ce toponyme signifie littéralement «Rassemblement de la direction Qian». *Qian* est le trigramme ou l'hexagramme, formé de trois ou six lignes pleines, qui correspond au sud.

2. *Anniuchali* : la syllabe *an* est la transcription chinoise de *om*, d'origine védique; *niu* correspondrait à *hûm*; *chali* laisse perplexé. Anthony Yu, vol. 4, p. 229, propose «*Om hûm Ta Li*», et W.J.F. Jenner, vol. 3, p. 415, «*Om hum kara*».

Page 757.

1. *Taoyuan* : allusion au fameux poème de Tao Qian (Yuanming, vers 365-427), où le village de la source aux Fleurs de pêcher, *Taohua yuan*, est une communauté qui vit hors du temps et de l'emprise de l'État.

Page 760.

1. *Siming chan* : *Siming* pourrait signifier «quatre luminaires» et se référer à une montagne sacrée pour les taoïstes, près de Ningbo, dans la province du Zhejiang.

Page 762.

1. *Wu geng* : vers 4 heures du matin.

Page 764.

1. *Naosbi* : ce terme bizarre ne doit pas être une invention de romancier, puisqu'il est attesté pour désigner une espèce de chien «à poils bouclés», notamment dans *La Chronique indiscrette des mandarins*. Probablement s'agit-il du terrier tibétain; voir chap. LXXXVII, p. 721 et n. 1.

2. *Suanni* : cet animal fabuleux, identifié au lion, est réputé capable de parcourir d'une traite cinq cents *li*; il dévore tigres et léopards. Il est mentionné dans le roman fantastique des voyages du fils du Ciel Mu, ouvrage antérieur à notre ère; voir Rémi Mathieu, *Le «Mu Tianzi zhuan»*, Paris, 1978, p. 22.

3. *Baize* : cet animal fabuleux, capable de parler et de comprendre le langage de tous les animaux, aurait été découvert par le mythique empereur Jaune sur le Huanshan, au cours de sa tournée à l'Est. Représenté sous la forme que les Chinois donnent au lion, l'animal figura sur les bannières du VIII^e siècle,

puis, à l'époque Ming, sur les vêtements d'apparat des dignitaires, insigne de leur rang.

4. *Fuli* : le mot *li* désigne une grande variété de petits carnassiers; *fū* peut signifier «caché» ou «vaincre». Cet animal, tout comme le suivant, nous est inconnu par ailleurs.

Page 766.

1. *Pao buo* : ce «feu des canons» est un anachronisme, probablement involontaire, puisque les armes à feu n'ont été inventées par les Chinois qu'au XI^e siècle.

CHAPITRE XC

2. Il y a un jeu de mots sur l'homophonie en série de *shi* et *shi* (maîtres et lions), *shou* et *shou* (donner et recevoir), *dao* et *dao* (voleur et voie), *chan* et *chan* (interférer et méditation). «Nonuple-Numinosité», *jiu ling*, désigne le lion à neuf têtes, mais aussi neuf divinités habitant le corps humain, selon les taoïstes (voir *Taiqing yu ce*) comme les bouddhistes (voir *Da sheng Fa shu*, 50).

3. *Kangong zhi di* : *kan* est le trigramme correspondant à l'ouest, formé d'une ligne pleine entre deux lignes brisées; le sens propre de *kan* est terrain. Pour Ôta Tatsuo, vol. II, p. 296, et Anthony Yu, vol. 3, p. 241, *kangong* indiquerait le nord.

Page 767.

1. *Tie jili* : il s'agit d'une arme triangulaire ou quadrangulaire, analogue à notre chausse-trappe, que l'on fichait en terre pour arrêter la cavalerie. *Jili* est le nom du chardon étoilé, *Centaurea calcitrapa*.

2. *Sanleng jian* : voir t. I, chap. XLIII, p. 855 et n. 1.

Page 771.

1. *Ba jie* : ces fêtes correspondent au début de chaque saison et aux solstices et équinoxes.

2. *Yingzhou* : voir t. I, chap. XXVI, p. 512 et n. 1.

Page 775.

1. Voir t. I, chap. v, p. 91 et n. 1.

2. *Diligui* : voir chap. LXXIII, p. 451 et n. 4.

Page 776.

1. *Juanlian dajiang* : sur ce titre de Sablet dans sa carrière antérieure, voir t. I, chap. XXII, p. 429 et n. 5.

2. *Taiyi jinku tianzun* : les dix orient, que l'on obtient en ajoutant le haut et le bas aux quatre points cardinaux qui font huit avec le nord-est, le nord-ouest, le sud-est et le sud-ouest, sont présidés chacun par un «vénérable céleste». Celui de l'est s'appelait *Dongji qingxuan shangdi*, «empereur vert-noir de l'orient extrême» avant de prendre le titre de salvateur.

3. *Guangmu tianwang* : traduction du sanskrit *Virūpakeśa deva-rāja*; voir t. I, chap. xvi, p. 314 et n. 3.

4. *Liren* : est-ce une variante de *lishi*, traduction du sanskrit *vīra*? Voir chap. lxxxvii, p. 718 et n. 2.

Page 777.

1. Rappelons que «maître» et «lion», *sbi*, sont homophones en chinois.

Page 778.

1. *Da qian* : c'est la traduction du sanskrit *mahā-sahasra*, terme qui désigne l'univers ou chilicosme, composé de trois mille «grands-mille mondes». Voir t. I, chap. xiv, p. 258 et n. 7.

Page 779.

1. *San sheng* : s'agit-il des «trois purs»? Voir t. I, chap. v, p. 90 et n. 2.

2. *Jiu quan* a le même sens que *jiuxuan*; c'est le séjour des morts sous terre, selon les croyances antiques. Voir t. I, chap. xxxviii, p. 738 et n. 1.

Livre dix-neuvième

LA FAUSSE PRINCESSE

Page 787.

CHAPITRE XCI

1. *San tu* : il s'agit du triple chemin de la souffrance, de l'illusion et de la mort, qui nous entraîne dans le cycle des renaissances. Sans doute est-ce la traduction du sanskrit *gati*, comme *dao* dans l'expression «six voies», *liu dao*; voir t. I, chap. viii, p. 148 et n. 8.

Page 788.

1. *Jingyue* : selon Anthony Yu, vol. 4, p. 258, la «lune calme» ferait allusion à l'entrée des cellules des moines, en forme de demi-lune.

2. *Daxiong* : il s'agit d'un titre du Bouddha, vainqueur du mal et des démons, traduction du sanskrit *mahāvīra*.

Page 791.

1. *Jingu yuan* : ce parc magnifique fut aménagé par le richissime Shi Chong (249-300); voir sa biographie au chapitre xxxiv de l'Histoire officielle des Jin.

2. *Wangchuan tu* : le poète et peintre Wang Wai (699-759) avait établi sa retraite dans la région de Wangchuan, au sud de la sous-préfecture de Lantian, au Shaanxi. Il est fait allusion ici à un rouleau fameux, mais perdu, évoquant les plus beaux sites du pays. Notons que Wang Wei naquit plus d'un demi-siècle après le pèlerinage de Xuanzang.

3. Ici s'insère une nouvelle description en prose rythmée que ne retiennent pas les éditions courantes et qui recoupe les deux suivantes (voir p. 792). Nous en faisons grâce au lecteur.

4. *Er geng* : vers 22 heures.

5. *Saota yuan* : voir le début du chapitre XIII, concernant les vœux formulés par Tripitaka au moment de son départ, t. I, p. 216-217.

6. *Jiasha* : voir t. I, chap. XVI, p. 303 et n. 1.

Page 792.

1. *Pingyi* : le cocher divin de Dabing, dieu du ciel, est notamment mentionné dans le *Huainanzi* («Maître de Huainan»); il sait conduire le char de la lune et du soleil. Il faut le distinguer de Fengyi, homographe, nom d'un dieu fluvial, le «comte du Fleuve», cité notamment dans le *Zhuangzi*, VI (voir *Philosophes taoïstes*, Bibl. de la Pléiade, p. 130).

2. L'illustre poète (né vers 701-762) a déjà été rencontré.

3. *Jinwu bu jin* : littéralement, «[la garde à l'emblème de l'oiseau] Jinwu n'interdit pas». *Jinwu wei* désignait la garde impériale, de l'époque des Tang à celle des Ming, soit du VII^e au XVII^e siècle.

Page 793.

1. *Mintian* : ce toponyme fantaisiste, semble-t-il, signifie «ciel d'automne».

Page 796.

1. Suit une nouvelle description de paysage en prose rythmée, dont nous faisons grâce au lecteur, et d'ailleurs omise dans les éditions courantes.

2. *Kai Tai* : littéralement, «ouverture [ou début] de paix [ou

prospérité]»; voir n. 1, p. 797 : le cri fait aussi allusion à l'hexagramme.

3. *Zhigongcao shizhe* : voir t. I, chap. v, p. 102 et n. 2.

Page 797.

1. *San yang kai Tai* : «trois Yang [trois lignes pleines, qui sont yang, les lignes brisées étant yin] ouvrent la prospérité». L'hexagramme, aux trois lignes brisées au-dessus, trois lignes pleines au-dessous, correspond au début de l'année et du printemps, départ vers le renouveau et la montée du Yang. «Chèvre» joue sur l'homophonie du caractère yang, «ovidée», de graphie toute différente.

Page 800.

1. Le prénom laïque du Tripitaka historique était Hui; Xuanzang est son nom en religion, qu'il a dû prendre, en entrant dans les ordres à l'âge de treize ans (à la chinoise; voir p. xvi de l'Introduction), vers 615. Voir l'Appendice II, p. 1011.

2. *Hongfu si* : c'est l'un des grands monastères de Chang'an, près du parc impérial, dont il ne reste rien. Il existe d'autres monastères de ce nom.

3. Voir t. I, chap. ix, p. 176 et n. 2.

4. *Shui la dabui* : voir t. I, chap. x, p. 198 et n. 2.

Page 803.

1. *Fengdu cheng* : voir t. I, chap. x, p. 187 et n. 3.

Page 805.

CHAPITRE XCII

1. *Foucao wei ying* : l'image des lucioles associées à l'herbe en décomposition est abondamment attestée à partir du v^e siècle.

Page 811.

1. *Cao huandan* : voir t. I, chap. v, p. 101 et n. 1; et chap. xxiv, p. 461 et n. 2.

2. *Taibai jinxing* : la «Très-Blanche», qui correspond à la dynamique du «métal», est la planète Vénus; bien entendu, ici, le dieu de cette planète. Voir t. I, chap. iii, p. 68 et n. 2.

Page 812.

1. *Zengzhang tianwang* : traduction du sanskrit *Virūdhaka devārāja*. Voir t. I, chap. iv, p. 70 et n. 4; et chap. v, p. 90 et n. 7.

2. *Yin, Zhu, Tao, Xu si da lingguan* : voir t. I, chap. VII, p. 137 et n. 3.

3. *Douxi* : les Chinois étaient de grands amateurs de corne de rhinocéros, notamment utilisée dans la pharmacopée pour ses vertus aphrodisiaques. L'animal a dû disparaître du sud de la Chine assez tôt; le produit venait du sud-est asiatique à l'époque où le roman a été rédigé. *Dou* semble indiquer une espèce au crâne concave; mais le mot est aussi interprété comme désignant la femelle.

Page 813.

1. *Humao xi* : exactement, «rhinocéros à chapeau barbare»; sans doute s'agit-il d'une espèce qui donne l'impression de porter une calotte.

2. *Duoluo xi* : ce serait le plus gros des rhinocéros. *Duoluo*, comme le suggère Anthony Yu, vol. 4, p. 444 et n. 5, pourrait être l'abréviation de *Duoluo bodi*, transcription du sanskrit *Dvāhapati*, État qui se trouvait dans la région du cours supérieur de l'Irrawady. Comme *duoluo* fait penser à *luotuo*, «chameau», nous avons rendu ce terme obscur par «bosse».

3. *Si mu qin xing* : *qin* désigne tous les animaux qui volent; comme le précise la suite du texte, il s'agit des quatre «maisons», parmi les vingt-huit, qui relèvent de la «dynamie» du bois. Les «volatiles» constituent un troisième élément entrant dans le calcul des astrologues. Voir l'Appendice IV, p. 1032.

4. *Ge, Qiu, Zhang, Xu si da tianshi* : voir chap. LI, p. 6 et n. 4, 6, 3 et 5; t. I, chap. XLII, p. 824 et n. 1.

Page 814.

1. *Ershiba xiuxing* : voir t. I, chap. V, p. 103 et n. 4 à 6.

Page 817.

1. *Shi/dan* : cette mesure de poids correspondait à un peu plus de soixante-dix kilos et cent vingt livres chinoises des Tang aux Ming, soit du VI^e au XVII^e siècle. La mesure de capacité a varié, au cours de la même période, de quatre-vingt quinze à plus de cent soixante-dix litres.

Page 818.

1. *Taiji huan sheng pi* : il s'agit du retour des choses par l'engendrement d'extrêmes opposés. *Tai*, le onzième et soixante-quatre hexagrammes, est formé de trois lignes brisées au-dessus de trois lignes pleines; *pi*, le douzième hexagramme, inversement, est formé de trois lignes pleines au-dessus de trois lignes brisées.

Page 819.

1. *Yecha* : voir t. I, chap. III, p. 53 et n. 1.

Page 824.

CHAPITRE XCIII

1. *Jiguyuan* : *Jigu*, forme abrégée de *Ji-gudu*, « Qui-Donne-aux-Orphelins », est la traduction du sanskrit *Anâthapindada*, sobriquet du riche marchand qui acheta le parc du prince Jetṛ, appelé de ce fait Jetavana, et la pavant d'or.

2. *San tai* : les trois « terrasses » désignaient, dans le *Zhou li* ou « Rites des Zhou », les trois plus hautes fonctions de l'État, armée, éducation, travaux publics. Sous le régime impérial, ce sont les trois services qui mettent l'empereur en communication avec son administration. Le terme est également utilisé en astrologie.

Page 825.

1. *Wuwo chanshi Xin jing* : voir t. I, chap. XIX, p. 374 et n. 3 et 376 et n. 3.

Page 826.

1. *Ba zi hong qiang* : exactement, en forme du caractère « huit » qui s'écrit au moyen de deux traits s'écartant en équerre.

Page 827.

1. *Shewei guo* : ce royaume, important à l'époque du Bouddha historique, était situé en Inde centrale, dans la région actuelle de Sâhetmâhet. Le roi régnant était le fameux Prasenajit, qui sera détrôné par son fils Virûdhaka, lequel détruira le clan des Sakya.

2. *Jingang* : c'est la traduction du mot *vajra*, qui désigne la foudre et une substance mythique que l'on appelle « diamant » ; le mot chinois combine l'or à l'acier.

3. *Puti* : voir n. 2, p. 742 ; de la même racine *bodh* que Boudha, « l'Éveillé ».

Page 828.

1. *Xiangji* : ce nom d'un pays mythique dont les habitants se nourrissent de parfums désigne aussi, peut-être par euphémisme, le réfectoire ou les cuisines d'un monastère.

2. *Ji* : transcription abrégée du sanskrit *gâthâ* ; voir n. 1, p. 736.

Page 831.

1. *Tanna* : transcription du sanskrit *dāna*, «don, aumônes».
2. *Xudaduo* : transcription du sanskrit Sudatta, nom personnel d'Anâthapiṇḍada.
3. *Jue luo* : abréviation de *Juewang* et *luohan*.

Page 832.

1. *Ming xing yue* : la nature de Bouddha, que chaque être humain porte en soi, est à l'image de la lune dont la lumière ne peut être voilée que par des objets extérieurs.

Page 833.

1. *Yinhan* : la Voie lactée.
2. *Yin shi* : l'heure *yin*, «rameau terrestre» correspondant au tigre, de 3 à 5 heures du matin. Sans doute s'agit-il ici du médian, soit 4 heures.
3. *Si shi* : le «rameau terrestre» correspondant au serpent et au laps de temps entre 9 et 11 heures du matin. Voir l'Appendice IV, p. 1036-1037.

Page 837.

1. *Wu shi san ke* : l'heure couvrant la période de 11 à 13 heures; cette troisième «marque» correspond à midi moins le quart.

Page 838.

1. *Pilu mao* : voir t. I, chap. XI, p. 221 et n. 5.

Page 840.

1. *Qintian jian taiguan* : il s'agit du service d'astronomie et astrologie établi à l'époque des Ming, au XIV^e siècle. Il a conservé ce nom jusqu'à la fin du régime impérial.
2. *San quan* : ces «trois perfections» consistent en la préservation de l'intégrité de son sperme, de son souffle et de son âme.
3. *Dadan bu lou* : l'expression est à prendre au sens de l'alchimie interne, avec la même signification que *san quan*, à la note précédente.
4. *Liu gen* : voir t. I, chap. XIV, p. 258 et n. 3.

CHAPITRE XCIV

Page 844.

1. *Yujia* : voir t. I, chap. VIII, p. 153 et n. 5.
2. *Er ba gongfu* : voir t. I, chap. XXXVI, p. 714 et n. 4.
3. *Lian san san* : le «double trois» fait allusion aux hexagrammes opposés *tai* et *pi*, trois lignes pleines et trois lignes brisées, ses dernières étant respectivement au-dessus et au-dessous. Ces hexagrammes correspondent au rythme lunaire et au travail d'alchimie interne; voir Joseph Needham, *Science and Civilisation in China*, vol. 5, pt. 4, Cambridge, 1980, p. 266 et suiv.

Page 845.

1. Voir t. I, chap. VIII, p. 161 et n. 2.
2. *Hai'er* : *hai'er* est à prendre ici au sens de *ying'er*; voir t. I, chap. I^{er}, p. 28 et n. 1.
3. *Chanü* : voir chap. LXXX, p. 573 et n. 1; t. I, chap. XIX, p. 361 et n. 10.
4. *Sanqian* : traduction du sanskrit *trisahasra*, c'est-à-dire toutes choses, le chiliocosme.
5. *Si xiang* : *xiang* est la traduction du sanskrit *avasthā*. Les quatre états, dans le bouddhisme, peuvent se référer à la naissance, l'être, l'évolution, la mort, et à bien d'autres séries; mais ici, il doit s'agir d'alchimie interne, comme le suggère Anthony Yu, vol. 4, p. 445.

Page 846.

1. *Renzi* : la combinaison du neuvième «tronc céleste» et du premier «rameau terrestre» est un jour éminemment faste pour le mariage, sans doute parce *zi* signifie aussi enfant. *Rén* est homophone de *rèn*, qui signifie «concevoir». C'est la quarante-neuvième combinaison du cycle de soixante; voir l'Appendice IV, p. 1028-1029.
2. *Wusben* : cette combinaison du cinquième «tronc céleste» et du neuvième «rameau terrestre» est la quarante-cinquième du cycle de soixante.

Page 847.

1. *Dang wo sunzi bale* : littéralement, «seraient tout juste bons à être mes petits-fils».

Page 848.

1. *Wugeng sandian* : exactement, «le troisième top de la cin-

quième veille»; la cinquième veille correspond à deux de nos heures, de 4 à 6 heures du matin. Les veilles étaient divisées en cinq *dian* : le troisième *dian* annonce le milieu de ces deux heures.

2. *Baowei* : tel est le nom donné à une sorte de bannière qui se fixe à l'arrière du char impérial.

3. *Chitou* : littéralement, «tête de dragon sans corne». Le terme désigne un type d'ornement architectural ancien, en pierre sculptée. Il est attesté à l'époque des Tang.

4. *Huitong guan* : littéralement, «maison des interprètes». Il s'agit en fait de l'hôtel où sont logés les tributaires et envoyés étrangers, depuis le xv^e siècle.

Page 849.

1. *Yong zhen Hua-Yi ge* : exactement, «le pavillon sino-barbare de perpétuelle pacification».

2. Nous faisons grâce au lecteur de la suite de cette description poétique, supprimée dans les éditions courantes.

Page 850.

1. *Hanlin shi* : littéralement, «lettrés de la Forêt des documents». Les meilleurs lauréats du plus élevé des concours mandarinaux étaient affectés à ce secrétariat impérial, communément appelé «académie».

2. *Wutong* : le «platane chinois», *Sterculia platanifolia*, L., fort répandu en Chine.

Page 851.

1. *Wenfang si bao* : c'est-à-dire pinceau, écritoire ou pierre à encre, encre et papier. Le bâtonnet d'encre, solide, est frotté sur l'écritoire dûment humectée d'eau.

2. *Shouban* : ce charbon de qualité supérieure est obtenu par la calcination d'ossements.

3. *Sulao* : Le koumis est du lait de jument fermenté. Les produits laitiers étaient plus largement consommés dans les classes supérieures à l'époque des Tang qu'aujourd'hui. Voir, notamment, K.C. Chang, éditeur, *Food in Chinese Culture, Anthropological and Historical Perspectives*, Yale University Press, 1977, en particulier p. 106.

Page 853.

1. *Zhaoyang gong* : c'est l'une des huit parties du palais impérial, tel qu'il avait été édifié par l'empereur Wu des Han, qui régna de 140 à 87 avant notre ère. Le théâtre et le roman, depuis le xiii^e siècle, appellent ainsi les appartements de la reine.

2. Nous faisons grâce au lecteur de la série de poèmes à chanter sur les quatre mots *xibui jiyin*, «belle union de joyeuse réunion», à l'instar des éditions courantes du roman.

Page 856.

1. *Pilu mao* : voir t. I, chap. XI, p. 221 et n. 5.

CHAPITRE XCV

2. *Lingyuan* : c'est-à-dire le seigneur du Yin-suprême, le dieu ou la déesse de la lune.

Page 857.

1. *Chu nü* : vaste royaume au sud de la Chine, Chu était célèbre dans l'Antiquité pour la beauté sensuelle de ses filles.
2. Sur Xi Shi, voir chap. LIV, p. 74 et n. 2.
3. *Fashen* : traduction du sanskrit *Dharmakâya*, le «corps de la Loi» est l'absolu de la bouddhété. Il y a sans doute ici une confusion voulue de *fa*, Loi ou *Dharma*, avec *fa*, moyens et puissance magiques.

Page 860.

1. *Huguo tianwang* : voir chap. LXXVII, p. 524 et n. 1; chap. LXXXI, p. 596 et n. 2; voir aussi t. I, chap. V, p. 90 et n. 7.
2. *Pang, Liu, Gou, Bi si da yuanshuai* : voir t. I, chap. IV, p. 70 et n. 5.

Page 861.

1. *Yangzhi* : la couleur «graisse-de-mouton» désigne le jade blanc.
2. *Si xiang* : voir chap. XCIV, p. 845 et n. 5.
3. *Wu xing sanyuan* : sur les «cinq dynamies», voir t. I, chap. II, p. 36 et n. 2. Les «trois primordiaux» désignent, chez les taoïstes, les trois éléments fondamentaux de l'univers, ciel, terre et eau. En alchimie interne, il s'agit des trois primordiaux humain, terrestre et céleste sur lesquels l'adepte doit travailler successivement pour atteindre l'immortalité.
4. *Chan gong* : ce nom est l'un de ceux qui désigne le palais censé se trouver dans la lune. Le crapaud à trois pattes serait la transformation de la belle Chang'e, qui s'enfuit dans la lune après avoir volé l'élixir d'immortalité à son mari, l'archer Hou Yi.
5. *Gui dian* : le lièvre, ou lapin, est réputé piler l'élixir au pied d'un cannelier. On raconte aussi que Wu Gang est condamné à

couper les canneliers qui abondent dans la lune et repoussent aussitôt.

6. *Guanghan gong* : exactement, «le palais de Vaste-Froidure», autre nom des palais de la lune dont la lumière est sans chaleur.

7. *Bimawen* : voir t. I, chap. IV, p. 74 et n. 3.

Page 864.

1. Voir t. I, chap. V, p. 91 et n. 1.

Page 865.

1. *Taiyin xing jun* : le dieu ou la déesse de l'astre de la nuit; voir aussi p. 858 et n. 2.

2. *Heng'e* : variante de Chang'e; voir p. 863 et n. 4.

Page 868.

1. *Nishang xianzi* : la «robe d'arc-en-ciel» est mentionnée dans les élégies de Chu et associée à une danse et une mélodie célèbres à l'époque des Tang.

Page 869.

1. *Ergeng* : soit 22 heures.

Page 870.

1. *Wugeng sandian* : voir n. 1, p. 848.

Page 872.

1. *Jiasba* : voir t. I, chap. XI, p. 221 et n. 4.

Page 873.

1. *Shi/dan* : voir chap. XCII, p. 817 et n. 1.

2. *Hua-Yi lou* : voir chap. XCIV, p. 849 et n. 1.

Page 874.

1. *Liao xing* : il s'agit de la révélation de la nature de Bouddha en tout être humain.

Page 877.

CHAPITRE XCVI

1. *Yuanwai* : littéralement, « hors contingent ». Le terme désignait à l'origine les personnes qui avaient acheté ce genre de postes honoraires. Comme tel était le cas des patriciens et riches marchands, le terme en est venu à servir d'appellatif de cette catégorie sociale dès les Song, au XII^e siècle.

Page 879.

1. Le sens littéral de ce toponyme pourrait être « Transcendance de la terre ».

Page 882.

1. *Wuyun* : Anthony Yu, vol. 4, p. 448, propose de considérer *wuyun* comme une abréviation de *wuyunzi*, allusion aux lettres-missives parce que Wei Zhi des Tang signait ses messages d'un nuage à cinq pétales. Le qualificatif de « frais » rend toutefois l'interprétation, pour le moins, sujette à caution.

2. *Longran* : peut-être s'agit-il d'un rideau tissé en une matière exotique.

Page 884.

1. *Xincai* : littéralement, « talent distingué » ; l'expression désignait à l'époque des Tang une catégorie précise d'examens mandarinaux, et les lauréats de ces épreuves. Le terme a servi, par la suite, à désigner les lauréats du grade dit « de bachelier », lequel ne permettait pas de prétendre à un poste mandarin, mais habitait à se présenter aux concours mandarinaux. Ici, il pourrait ne s'agir que d'étudiants préparant l'obtention de ce grade.

2. *Shilin guangji* : cette encyclopédie aurait été composée par Chen Yanjing entre 1100 et 1250. On en connaît une édition de 1325, et de nombreuses autres, dont une japonaise de 1699.

Page 885.

1. Sur les quatre continents que distingue le bouddhisme, voir t. I, chap. 1^{er}, p. 9 et n. 2.

Page 886.

1. *Che-gong ziyang* : exactement, « dans la façon de la notation

chegong»; cette notation de la gamme pentatonique chinoise remonterait au XIII^e siècle.

2. *Kongquè jing* : voir t. I, chap. XIII, p. 256 et n. 3.

3. *Yaoshi* : ou encore «Maître de médecine»; c'est le nom donné à ce *bodhisattva* qui avait prononcé douze grands vœux, notamment celui d'éliminer la maladie. Les transcriptions de son nom en sanskrit *Bhaisajyaguru* ne sont guère usitées. Au Japon, où il est fort populaire, *Yaoshi* se prononce *Yakushi*.

4. *Huayan jing* : *Huayan* est mi-translation, mi-transcription du sanskrit *Avatamsa*, «guirlande de fleurs». Ce texte important, en soixante chapitres, a été traduit trois fois, aux V^e, VII^e et VIII^e siècles. C'est le texte fondamental de la secte du même nom, qui a pour patron principal le *bodhisattva* Manjuśrī. Elle a fleuri surtout à l'époque des Tang, et au Japon, où *Huayan* se prononce *Kegon*.

5. *San cheng* : voir t. I, chap. II, p. 29 et n. 3.

6. *Shamen* : transcription du sanskrit *śramaṇa*, qui désignait à l'origine les moines ou ascètes en général, avant d'être appliqué aux bouddhistes. La racine *śram* implique «faire effort», «se cultiver [spirituellement]».

Page 891.

1. *Sibili changting* : les grandes routes étaient pourvues de kiosques pour le repos des voyageurs tous les dix *li* et cinq *li*. Les premiers étaient dits «longs», *chang*; les seconds, «courts», *duan*.

Page 893.

1. *Qiang sang zhong hun* : littéralement, «s'arracher les funérailles et talonner l'âme [au défunt]»; les diables ont hâte de se saisir des âmes qu'ils sont chargés de conduire aux tribunaux infernaux.

Page 894.

1. *Huaguang xingyuan* : traduction du sanskrit *Padmaprabha*, «Éclat du lotus». Ce nom fut donné à Śariputra, l'un des disciples préférés du Bouddha Śākyamuni, lorsqu'il devint bouddha à son tour. Voir Liu Ts'un-yan, *Buddhist and Taoist Influences on Chinese Novels*, Harrasowitz, Wiesbaden, 1962, notamment p. 165.

2. *Huoyan wuguang fo* : *huoyan* désigne notamment le feu du *samādhi*, l'état d'extase qu'apporte la méditation; il permit au Bouddha de détruire un dragon venimeux. Il doit s'agir d'une appellation du Bouddha Śākyamuni, *Sikhin* en sanskrit.

3. *Wuxian linguan* : ce titre de *Padmaprabha* résulte peut-être d'une contamination avec les cinq *Xian* ou «illustres» taoïstes. Voir Liu Ts'un-yan, *ibid.*, p. 157.

4. *Tai ji huan sheng pi* : voir chap. XCII, p. 818 et n. 1.

CHAPITRE XCVII

5. *Jin chou waihu* : littéralement, «protecteur extérieur», *waihu*. L'expression désigne chez les bouddhistes le donateur, par opposition au «protecteur intérieur», *neihu*, celui qui protège la Loi en observant les «défenses». L'énoncé du titre précise qu'il «gratifie le métal», *jin chou* — allusion à Singet, de même que le «primordial», *benyuan*, désigne Tripitaka.

Page 896.

1. *Jili* : c'est une sorte de bâton dont la tête est hérissée de pointes. Son usage remonte aux Tang. *Jili*, abréviation de *jilibang*, est plus précisément le nom de la centauree chausse-trappe. Voir chap. XC, p. 767 et n. 1.

2. *San hun miaomiao gui yinfu, qi po youyou bie shiren* : l'homme, on l'a vu, est réputé posséder dix âmes, trois «âmes subtiles et céleste», *hun*, et sept «âmes plus grossières et chthoniennes», *po*.

Page 897.

1. *Si geng* : c'est-à-dire vers 2 heures du matin.

2. *Jinluan duice* : littéralement, «répondait aux interrogations dans la salle aux Clochettes-d'Or». L'empereur en personne interrogeait les candidats retenus au concours mandarinale le plus élevé, dit «de doctorat».

Page 898.

1. Gong Sui et Huang Ba furent des fonctionnaires modèles, sous le règne de Xuandi (73-49 avant J.-C.). Voir le chapitre LXXXIX du *Han shu*, l'Histoire officielle de la dynastie des Han de l'Ouest.

2. *Zhuo Lu* : Zhuo Mao et Lu Gong furent deux autres mandarins modèles, de la dynastie des Han postérieurs. Voir le chapitre LV du *Hou Han shu* (Histoire des Han postérieurs, 25-220).

Page 899.

1. *Dawang* : voir t. I, chap. XIII, p. 249 et n. 2.

Page 905.

1. *Shaobao* : ce titre fut donné aux plus hauts fonctionnaires du gouvernement central depuis les temps les plus anciens. Il

est traduit normalement par «*Junior Guardian*» ou «*Second Gardien*»; voir Hucker, *A Dictionary of Official Titles in Imperial China*, n° 5110.

Page 906.

1. *Si geng sandian* : 3 heures du matin; voir chap. xciv, p. 848 et n. 1.

2. *Mengchong'er* : *meng* est écrit, sans doute par erreur, au moyen du caractère homophone qui désigne le criquet.

Page 907.

1. *Mu* : environ six ares.

2. *Shiwan jiasi* : s'agit-il d'onces d'argent, appelées taëls?

Page 908.

1. Voir t. I, chap. v, p. 91 et n. 1.

Page 913.

1. *Senluo* : voir t. I, chap. iii, p. 62 et n. 2.

2. *Shidai Yan wang* : voir *ibid.*, p. 63 et n. 1.

3. *Naihe qiao* : voir t. I, chap. x, p. 197 et n. 1.

4. *Dizang wang* : voir t. I, chap. iii, p. 65 et n. 1.

5. *Gua shu* : le nombre des hexagrammes est de soixante-quatre, le chiffre des années du caps de vie assigné à messire Xou.

Page 916.

1. *Rulai* : voit t. I, chap. vii, p. 135 et n. 3; et chap. xxiv, p. 229 et n. 2.

CHAPITRE XCVIII

2. *Yuan shu ma xun* : littéralement, «le gibbon mûri et le cheval dompté». Sur le «singe de l'esprit» et le «cheval de la pensée», voir t. I, chap. vii, p. 132 et n. 1.

3. *Zhenru* : traduction du sanskrit *bhūtatahatā*, «ce qui est ainsi», la réalité absolue derrière les phénomènes illusoire.

Page 917.

1. *Jinding daxian* : voir la rencontre narrée au chapitre viii, t. I, p. 155 et suiv.

Page 918.

1. *Yuzhen guan* : voir t. I, chap. VIII, p. 155 et n. 3.
2. *Jiu-jiè san-gui* : les «trois refuges» constituent, en quelque sorte, le credo bouddhiste — «je prends refuge [ou appui] sur le Bouddha, la Loi et la Communauté», en sanskrit, «*Buddham, Dharmam, Samgham śararanam gacchāmi*». *Jiè* est la traduction du sanskrit *śīla*. Le credo est suivi de l'acceptation de cinq, huit ou dix commandements, ou plus exactement «défenses», car il s'agit de ce qu'il est défendu de faire. Les laïques font serment d'observer les cinq ou huit; les moines doivent observer les dix. Il peut aussi s'agir de la totalité, qui s'élève à deux cent cinquante pour les moines, trois cent quarante-huit pour les nonnes. On parle ainsi de trois ou cinq sortes de *san-gui*. Le chiffre neuf donné ici pourrait être une licence poétique... Voir aussi chap. LXXXVII, p. 723 et n. 1.
3. *Shamen* : voir chap. xcvi, p. 885 et n. 6.
4. *Pilu mao* : voir t. I, chap. xi, p. 221 et n. 5.

Page 919.

1. *Zhantan* : transcription du sanskrit *candana*. C'est le nom du bois de santal et ici, Tripitaka qui recevra du Bouddha le titre de Candana au dernier chapitre. Voir p. 966 et n. 3; voir aussi t. I, chap. VIII, p. 155 et n. 2.

Page 920.

1. *Lingyun* : ce qui implique toucher le but de ses ambitions.

Page 921.

1. *Nanwu Baochuang-guangwang-fo* : *Baochuang* est la traduction du sanskrit *Ratnadhvaja*, nom d'un dieu du paradis des Bienheureux, le *Tusita. Namo*, qui signifie «salut», doit être un malentendu. Ce bouddha réapparaît au chapitre c et dernier.
2. *Liu che* : il s'agit des poussières ou *guna* des six sens qui obnubilent la vision de la vérité; voir t. I, chap. XIV, p. 258 et n. 3.
3. *Jiè* : voir t. I, chap. I^{er}, p. 10 et n. 1.

Page 923.

1. *Liu liu chen* : le chiffre correspondant aux trente-six endroits impurs du corps humain, qu'il serait fastidieux d'énumérer, d'autant que le chiffre est conventionnel.

Page 924.

1. *Xumi* : transcription du sanskrit *Sumeru*; voir t. I, chap. viii, p. 148 et n. 4.
2. *Tianwang* : voir t. I, chap. v, p. 90 et n. 7.
3. *Youbo* : transcription du sanskrit *utpala*, une variété de lotus, parfois dit «lotus bleu».
4. *Fututa* : c'est la transcription du sanskrit *śūpa*, à l'origine tumulus où sont conservées des reliques du Bouddha. Voir t. I, n. 1, p. 242.
5. *Jiè* : voir t. I, chap. 1^{er}, p. 10 et n. 1.
6. *Youposai* : voir chap. lviii, p. 153 et n. 6.
7. *Youpoyi* : voir *ibid.*, n. 7.
8. *Biqiusang*, *biquini* : transcription du sanskrit *bhikṣu*, «moine [ou religieux] mendiant», et la forme féminine du même mot, *bhikṣuṇī*. Voir t. I, chap. viii, p. 150 et n. 5.
9. *Da jingang* : gardiens de porte armés de «foudre»; voir t. I, chap. vii, p. 129 et n. 4; chap. vii, p. 137 et n. 7.

Page 925.

1. *Ba pusa* : voir t. I, chap. vii, p. 137 et n. 8.
2. *Jiedi* : «révélateurs des [quatre] vérités»; voir t. I, chap. v, p. 102 et n. 1.
3. *Shiyi da yao* : on obtient ce chiffre en ajoutant quatre étoiles et les cinq dynamies aux astres du jour et de la nuit.
4. *Shiba quiélan* : voir t. I, chap. xv, p. 284 et n. 1.
5. *San za* : le rituel bouddhiste demande trois tours dans le sens des aiguilles de la montre.
6. *Chang gui* : cette position permet de rester agenouillé longtemps mains sur les genoux.

Page 926.

1. *Ebi* : voir t. I, chap. x, p. 196 et n. 1.
2. *Lun* : traduction du sanskrit *śāstra*; le terme est ici opposé au *Dharma*, la Loi, et aux *sūtra*, qui forment les trois «corbeilles» ou *piṭaka* du canon.

Page 927.

1. *Anan*, *Jiaxié* : voir t. I, chap. vii, p. 138 et n. 2.

Page 928.

1. *Kaishu* : c'est le style d'écriture soignée où aucun trait n'est réduit ou abrégé.
2. *Niépan jing*, *Pusa jing*, *Xukongzang jing* : il existe une version chinoise du *Niépan jing* ou *Nirvāna sūtra* du Petit Véhicule, celle de

Faxian, datant de 358; et plusieurs traductions de la version du Grand Véhicule, la plus complète étant celle de Dharmarakṣa de 463 en quarante volumes. Il se trouve une bonne cinquantaine de soutras dont le titre commence par *Pusa*, *Bodhisattva*, le canon chinois. Le titre exact du *Xukongzang jing* est *Xukongzang pusa jing*; Âkāśagarbha est en effet un *bodhisattva*; le canon chinois en inclut au moins deux versions; voir les numéros 405 et 409 des tables du *Hôbôgirin*, *Dictionnaire encyclopédique du bouddhisme*, fascicule annexe, Maison franco-japonaise, Tôkyô, 1931.

3. *Sboulengyan jing* : le titre complet est *Sûrangama samâdhi sûtra*, dont il existe une traduction en trois volumes de Kumârajîva et une en 10 volumes de Pâramiti; voir les numéros 642 et 915 des tables du *Hôbôgirin*.

4. *Baozang jing*, *Huayan jing* : Baozang est la traduction de Ratnagarbha, le nom du Bouddha antérieur à Śâkyamûni; le canon chinois du *Taishô Issaikyô* ne contient aucun soutra de ce nom. Sur le *Huayan jing*, voir chap. xcvi, p. 886 et n. 4.

5. *Li zhenru jing* : sur l'Ainsi-Vrai, *zhenru*, voir p. 916 et n. 3. Tous les textes dont le titre n'est pas rendu en sanskrit sont des ouvrages non identifiés voire fantaisistes.

6. *Da banruo jing* : abréviation de *Da banruo boluomiduo jing*, *Mahâprajñâ-pâramitâ-sûtra*, qui contient effectivement six cents volumes et que Xuanzang traduisit; voir le numéro 220 des tables du *Hôbôgirin*.

7. *Weizengyou jing* : *Weizengyou*, «qui ne s'est pas encore produit», «merveilleux», traduit le mot sanskrit *adbhûta*. Il existe un *sûtra* de ce titre, en sanskrit, plus exactement *Adbhuta-dharma-paryâra*; voir le numéro 688 des tables et numéros 628 et 754 pour des titres très voisins.

8. *Weimo jing* : c'est l'un des textes les plus populaires du bouddhisme chinois ancien; le titre complet est *Vimalakîrti-nirdeśa sûtra*. La version préférée reste celle en trois volumes de Kumârajîva; voir, notamment, le numéro 475 des tables du *Hôbôgirin*.

9. *Sanlun bie jing* : *sanlun* désigne les trois *śâstra* traduits par Kumârajîva, lesquels exposent le point de vue «moyen» de l'école Mâdhyamika, fondée par Nâgârjuna sur la base d'un nihilisme radical.

10. *Jingang jing*, *Zhengfa-lun jing* : le titre complet du *Jingang jing* est *Vajracchedikâ-prajñâpâramitâ-sûtra*. C'est une sorte de précis du *Mahâ-prajñâ-pâramitâ-sûtra* (n. 6 de cette page), traduit pour la première fois par Kumârajîva et par d'autres ensuite. *Zhengfa-lun jing* pourrait être une erreur pour *Zhengfa-hua jing*, titre de la plus ancienne traduction chinoise du *Lotus de la Bonne Loi*, *Saddharma pundarîka sûtra*, par Dharmarakṣa, en 286, en dix volumes.

11. *Fo benxing jing* : le titre complet serait *Fo benxing ji jing*, une vie du Bouddha traduite par Jñânagupta en 587; voir les numé-

ros 192 et 193 des tables du *Hôbôgirin*. À moins qu'il ne s'agisse du *Buddha-carita-kāvya-sûtra* traduit en chinois par Darmavakṣa en 414-421, ou celui attribué à Aśvagoṣa (100-60 av. J.-C.), traduit en anglais par S.B.E. Beal, *A life of Buddha*, 1883.

12. *Wulong jing* : ce soutra des « cinq dragons » est inconnu par ailleurs.

13. *Pusa jiè jing* : exactement *Pusa shanjiè jing*, titre du *Bodhisattvacārya-nirdeśa sūtra*, traduit par Guṇavarman dans la première moitié du v^e siècle; voir les numéros 1582 et 1583 des tables du *Hôbôgirin*.

14. *Da ji jing* : ce « Grand compendium » pourrait aussi bien traduire *Mahāsamnipāta sūtra*, ouvrage également inconnu du canon chinois.

15. *Mojie jing* : *mojie* transcrit aussi bien *makara*, une sorte de chimère, que *Magadha*, royaume qui se situe dans la province actuelle du Bihar. Ni l'un, ni l'autre titre ne figurent dans le canon chinois.

16. *Fabua jing* : abréviation de *Miao-Fa lianhua jing*, l'un des textes les plus importants du *Mahāyāna* ou Grand Véhicule, particulièrement apprécié de la secte du Tiantai [Tendai]. Il en existe six traductions, toutes antérieures au pèlerinage de Xuanzang. La plus répandue est celle de Kumārajīva qui date de 406. Voir n. 10 de cette page.

17. *Sengqi jing* : titre abrégé de l'un des ouvrages sur la discipline monastique, traduit par Buddhahadra (359-429). Voir les numéros 1424 à 1427 des tables du *Hôbôgirin*.

18. *Foguo zijing* : ceci pourrait se dire en sanskrit *Samyukta-Buddhadeśa sūtra*, mais aucun ouvrage de ce titre ne figure dans le canon.

19. *Qixinlun jing* : ce traité sur l'éveil de la foi a été traduit successivement par Paramārtha en 554 et par Śikṣānanda en 695-700 donc après le retour de Xuanzang. Il en existe deux traductions anglaises, par Teitaro Suzuki et par Thimoty Richard. Voir les numéros 1666 et 1667 des tables du *Hôbôgirin*.

20. *Dazhi du jing* : le titre exact est *Dazhi dulun*, soit en sanskrit *Mahāprajñā-pāramitāsāstra*, « traité », c'est-à-dire commentaire de Kumārajīva sur le texte décrit n. 6 de cette page, en cent volumes. Voir le numéro 1509 des tables du *Hôbôgirin*.

21. *Da Kongquè jing* : voir t. I, chap. XII, p. 256 et n. 3.

22. *Weihsü lun jing* : *vijnānaptimatra vāda*; c'est la doctrine chère à Xuanzang, selon laquelle n'existe que le mental. Il existe plusieurs traités, en vingt ou trente sections. Sylvain Lévi a traduit celle en vingt sections, du sanskrit, en 1925. Voir les numéros 1585, 1588 et 1589 des tables du *Hôbôgirin*.

23. *Jushe lun jing* : abréviation pour *Abidharmakośa-sāstra*, en chinois transcrit *Ēbidanjushe lun*. Cet ouvrage du Petit Véhicule du II^e siècle aurait exercé une grande influence dans le développement du Grand Véhicule. La traduction nouvelle de Xuan-

zang est en deux cents volumes. Sur cette œuvre de Vasubandhu, voir les numéros 1558, 1559 et 1560 des tables du *Hôbôgirin*. L'ouvrage a été traduit en partie par Louis de La Vallée-Poussin, en 1923-1931.

Page 929.

1. *Randeng gufo* : littéralement, «le Bouddha ancien qui allume la lampe», traduction du sanskrit Dīparṅkara. C'est le vingt-quatrième prédécesseur du Bouddha Śākyamuni et aussi son interlocuteur, notamment dans le *Lotus de la Bonne Loi*. Bouddha du passé, il est également désigné dans certains textes comme celui du futur.

2. *Baixiong zunzhe* : ce personnage est identifiable à l'*arhat* Śuklavīra.

Page 930.

1. *Youbo* : voir p. 924 et n. 3.

Page 932.

1. *Shewei guo* : voir chap. XCIII, p. 827 et n. 1.

2. *San dou san sheng* : un *dou* fait dix *sheng*, la capacité d'un *sheng* ayant varié entre les Tang et les Ming, du VII^e au XVII^e siècle, de 0,6 litre à 1,7 litre environ.

Page 933.

1. *Yizang zhi shu* : voir chap. LXXXVIII, p. 745 et n. 1.

Page 936.

1. *San jiao* : voir chap. LXXVIII, p. 551 et n. 5.

Page 937.

CHAPITRE XCIX

1. *San san xing man* : dans le taoïsme, le terme peut s'appliquer aux hexagrammes, en particulier *tai* et *pi*, opposés et semblables par les trois lignes pleines et les trois lignes brisées en position inverse selon le cas (voir chap. XCII, p. 818 et n. 1). Le terme désigne aussi le processus complet de l'alchimie interne ou «physiologique». Pour l'interprétation bouddhiste, voir t. I, chap. I^{er}, p. 25 et n. 1.

2. *Wufang jiedi* : voir t. I, chap. v, p. 102 et n. 1.

3. *Si zhi gongcao* : voir *ibid.*, n. 2.

4. *Hunjiao qiélan* : voir t. I, chap. xv, p. 284 et n. 1.

Page 938.

1. *Jinchan* : voir t. I, chap. VIII, p. 155 et n. 2.
2. Voir t. I, chap. XXI, p. 412 et n. 1.

Page 939.

1. *Jindou shan* : voir t. I, chap. L, p. 995 et n. 1.

Page 940.

1. Voici la table des références aux chapitres successifs auxquels renvoient les quatre-vingts épreuves : E 1 = VIII; E 2 = IX interpolé (voir l'Appendice II, p. 1010); E 3 = IX interpolé (*ibid.*, p. 1010); E 4 = IX interpolé (*ibid.*, p. 1012); E 5 = XIII; E 6 = XIII; E 7 = XIII; E 8 = XIII; E 9 = XV; E 10 = XVI; E 11 = XVI; E 12 = XVIII-XIX; E 13 = XX; E 14 = XXI; E 15 = XXII; E 16 = XXII; E 17 = XXIII; E 18 = XXIV; E 19 = XXVI; E 20 = XXVII; E 21 = XXVIII; E 22 = XXIX; E 23 = XXX; E 24 = XXXII; E 25 = XXXIII; E 26 = XXXVII; E 27 = XXXVII; E 28 = XL; E 29 = XL; E 30 = XLI; E 31 = XLII; E 32 = XLIII; E 33 = XLIV; E 34 = XLV-XLVI; E 35 = XLVII; E 36 = XLVII; E 37 = XLVIII; E 38 = XLIX; E 39 = L; E 40 = LI-LII; E 41 = LII; E 42 = LIII; E 43 = LIV; E 44 = LV; E 45 = LVI; E 46 = LVII-LVIII; E 47 = LIX; E 48 = LIX-LX; E 49 = LXI; E 50 = LXII; E 51 = LXIII; E 52 = LXIV; E 53 = LXV; E 54 = LXVI; E 55 = LXVII; E 56 = LXVIII-LXIX; E 57 = LVIII-LIX; E 58 = LXIX-LXXI; E 59 = LXXII; E 60 = LXXIII; E 61 = LXXIV-LXXV; E 62 = LXXIV-LXXVII; E 63 = LXXVI-LXXVII; E 64 = LXXVII; E 65 = LXXVIII; E 66 = LXXIX; E 67 = LXXX; E 68 = LXXXI; E 69 = LXXXI-LXXXIX; E 70 = LXXXIV; E 71 = LXXXV-LXXXVI; E 72 = LXXXVII; E 73 = LXXXVIII; E 74 = LXXXIX; E 75 = XC; E 76 = XCI; E 77 = XCII; E 78 = XCIII-XCV; E 79 = XCVII; E 80 = XCVIII.

Page 941.

1. *Cantong qi* : c'est l'un des plus anciens traités d'alchimie, attribué à Wei Boyang (II^e siècle après notre ère), vers 142. Voir notamment Joseph Needham, *Science and Civilisation in China*, vol. 5, part 3, p. 50-75.

2. Voir l'épisode narré aux chapitres XLVII-XLIX, t. I, p. 923 et suiv.

Page 944.

1. *Bu'er men* : *bu'er* est la traduction du sanskrit *advaya*. Le bouddhisme est, en effet, une doctrine fondamentalement moniste et rejette toute dualité qui pourrait se fonder sur l'être et le néant, le bien et le mal. *Men* signifie «porte», ici abréviation de

Famen, «porte de la Loi», le *Dharma*. Le non-dualisme est la porte qui donne accès à la Loi.

2. *San cheng* : voir t. I, chap. II, p. 29 et n. 3.

3. *Dan cheng jiu zhuan* : voir t. I, chap. V, p. 101 et n. 1; chap. XIX, p. 361 et n. 5.

Page 946.

1. *Fashen* : traduction du sanskrit *Dharmakāya*, la Loi ou *Dharma* incorporé, la réalité nouménale, l'absolu, etc.

2. *Zhengjué* : traduction du sanskrit *sambodhi*, l'état d'éveil qui rend le Bouddha omniscient.

Page 947.

1. *Fo benxing jing* : voir chap. XCVIII, p. 928 et n. 11.

Page 949.

1. *Chen Guanbao* : voir t. I, chap. XLVII, p. 937 et n. 1.

Page 950.

1. *Liu chu* : il s'agit des bovidés, équidés, ovidés, porc, poulet, chien, selon une énumération déjà attestée dans la littérature antique.

2. *San geng* : vers minuit.

CHAPITRE C

Page 954.

1. *Zhenguan shisannian jiu yue wangqian sanri* : voir t. I, chap. XII, p. 222 et n. 1.

2. *Xi'an guan* : Xi'an, «Paix à l'Ouest», est le nom actuel et ancien du district où se trouvait la capitale Chang'an, «Paix-Perpétuelle», à l'époque des Tang.

Page 955.

1. *Shui lu chang* : voir t. I, chap. X, p. 198 et n. 2.

2. *Wu xing* : voir t. I, chap. I, p. 36 et n. 2.

3. *Hongfu si* : voir t. I, chap. XII, p. 238 et n. 1.

Page 957.

1. *Wusizang* : voir t. I, chap. XVIII, p. 349 et n. 1.

Page 959.

1. *Xiangchun* : il s'agit du *Cedrela odorata*, dont les feuilles sont consommées en légumes lorsqu'elles sont tendres et odorantes.
2. *Mu'er* : voir n. 3, p. 77.
3. *Xuanzhou jianli* : *jian* désigne le cocon; il doit donc s'agir de petites châtaignes. Xuanzhou est une localité de la province du Anhui.
4. *Jiangnan* : exactement, «le sud du Fleuve [yangzi]», à l'exclusion de l'extrême-sud subtropical.
5. *Tutou li* : sans doute s'agit-il des variétés de poires que nous connaissons en Occident. La poire d'Extrême-Orient est ronde et beaucoup plus aqueuse que la nôtre.
6. *Ganlan* : en fait, le «canarion», plante botaniquement sans rapport avec l'olivier, *Canarium album*.
7. *Linli, pingpo* : les identifications sont incertaines; la pomme est fruit rare et d'introduction tardive en Extrême-Orient.
8. *Shaguo* : *sha*, «sable», pourrait être l'abréviation de *shatang*, «sucre en poudre». Ce fruit sucré serait, selon Anthony Yu, vol. 4, p. 450 et n. 7, une variété de pomme de la Chine du Sud.
9. *Cigu* : le *Sagittaria sagittifolia* est une plante consommée aussi bien au Japon, sous le nom de *kuwai*.
10. *Tang, Yu* : telles sont les appellations des empereurs modèles légendaires, voire mythiques, Yao et Shun, dans les écrits d'inspiration confucéenne.

Page 960.

1. *Zhongshu* : cette abréviation de *Zhongshu sheng*, désigne l'un des trois organismes les plus importants du gouvernement central sous les Tang. Voir Hucker, *A Dictionary of Official Titles in Imperial China*, n° 1619.
2. Ce texte est celui que l'empereur rédigea effectivement en 648 pour féliciter Xuanzang de la traduction du *Yogâcârabbûmi śâstra*, cité dans la biographie de Xuanzang par son disciple Hui Li, *Da Tang Da-ci'en-si Sanzang fashi zhuan*. Le texte a, toutefois, été modifié pour se conformer aux données du roman; ainsi, l'original parle de dix-sept ans d'absence et de six cent cinquante-sept ouvrages rapportés par Xuanzang, et non pas de quatorze ans et de trente-cinq ouvrages.
3. *Er yi* : ce sont chez les taoïstes, aussi bien le *Yin* et le *Yang*, que la terre et le ciel.

Page 961.

1. *Shi fang* : il faut ajouter le haut et le bas aux quatre orient

multipliés par deux en tenant compte des orientes intermédiaires, sud-est, sud-ouest, etc.

2. *Jiè* : voir t. I, chap. 1^{er}, p. 10 et n. 1.

3. *Jiaomeng* : ce rêve, rapporté dans l'histoire officielle des Han postérieurs, serait la première mention relative au bouddhisme en Chine. L'empereur Ming, qui régna de 58 à 75, interroge ses ministres sur le sens de ce rêve d'une divinité dorée volante. Fu Yi lui parle du Bouddha. Les émissaires chargés de rapporter de plus amples renseignements reviennent avec le *Soutra en quarante-deux articles*, probablement le texte chinois le plus ancien qui nous soit parvenu sur le bouddhisme.

4. *Si ba zhi xiang* : le corps du Bouddha se distingue par trente-deux caractéristiques, en sanskrit *lakṣaṇa*.

5. *San tu* : dans le *Soutra des dix rois*, considéré comme apocryphe, les trois chemins sont trois gués que les morts doivent franchir selon l'état de leur *karma*. Voir aussi t. I, chap. XI, p. 218 et n. 5.

6. *Shi di* : traduction du sanskrit *daśabhūmi*; ce sont les dix étapes par lesquelles l'homme passe de *bodhisattva* à *buddha*, dans un sens commun aux trois Véhicules. Mais le terme comporte aussi différentes significations particulières, dans le *Mahāyāna* ou Grand Véhicule; ce peut être également les dix états auxquels est parvenu un bouddha. Voir W. Soothill, *A Dictionary of Chinese Buddhist Terms*, Londres, 1937, p. 47-48.

7. *San kong* : la vacuité peut s'appliquer à plusieurs séries de trois. Retenons celle du moi, de la Loi et des deux (qui sont totalité).

8. *Si ren* : c'est-à-dire la patience, *keśānti*, sous quatre sortes de circonstances, honte, haine, sévices physiques et poursuite de la foi.

Page 962.

1. *Shuanglin ba shui* : exactement, «les arbres doubles et les huit eaux», c'est-à-dire les deux arbres *śāla* sous lesquels le Bouddha connut l'éveil et les huit fleuves ou rivières de l'Inde, à savoir le Gange, la Jumna (Yamuna), la Sarasvatī, la Hiranyavatī, la Mahī, l'Indus, l'Oxus et la Sitā.

2. *Lu yuan* : abréviation de *Luyue yuan*, traduction du sanskrit *Mṛgadāva*, ce lieu est aujourd'hui situé dans le district de Sārnāth, au nord de Bénarès. C'est là que le Bouddha prononça son premier prêche à ses cinq plus proches compagnons. Le site fut effectivement visité par Xuanzang.

Page 963.

1. *Sheng jiao xu* : voir n. 2, p. 863. Le texte qui suit est pré-

servé dans «Forêt des stèles du temple de la littérature», dit de Confucius, à Xi'an, en deux versions calligraphiques. Celle en cursive, dans le style de Wang Xizhi, date de 672.

2. *Guizhang* : à l'origine tablette de jade du cérémonial de la cour, le terme désigne par synecdoque tout ce qui est beau et bien.

3. *Xinjing* : cette précision n'apparaît que dans les éditions les plus anciennes et complètes du roman. Sur le *Soutra du cœur* et son importance pour Tripitaka, voir, notamment, chap. LXXX, p. 578; t. I, chap. XIX, p. 376 et n. 3.

Page 965.

1. *Yanta si* : identifiable à la «Grande pagode de l'Oie-Sauvage» qui subsiste à Xi'an; c'était la pagode ou *stūpa* du monastère de la Compassion où Xuanzang traduisit les sutras qu'il avait rapporté des Indes. La stèle de la «Préface à la sainte doctrine», dans la calligraphie de Chu Suiliang, a été placée à l'étage supérieur de la pagode, d'après le «Dictionnaire des villes de Chine célèbres pour leurs reliques culturelles», *Zhongguo lishi wenhua mingcheng cidian*, Shanghai, 1985, p. 852.

2. Cet homme d'État (575-648) fut effectivement dévoué au bouddhisme. Le titre de «Grand Lettré», *Da xueshi*, était donné aux membres de l'«Académie» Hanlin, en fait une sorte de secrétariat-chancellerie qui recrutait parmi les meilleurs lauréats aux concours mandarinaux. Voir aussi t. I, chap. XI, p. 218 et n. 9.

3. *Hanlin yuan* : en réalité, cet organisme ne fut établi que vers 738, un siècle après les événements relatés ici; voir Hucker, *A Dictionary of Official Titles in Imperial China*, n° 2154.

4. *Zhongshu ke* : cet organisme fut créé par les Ming au XIV^e siècle. Voir *ibid.*, n° 1615.

5. *Tenghuang si* : ce monastère semble n'avoir jamais existé.

Page 966.

1. *Sangqian ji daqian* : voir chap. XC, p. 778 et n. 1.

2. *Shuilu dahui* : voir t. I, chap. X, p. 198 et n. 2.

3. *Zhandan gongde fo* : *gongde* est souvent la traduction du sanskrit *punya*; sur *candana*, le bois de santal, voir chap. XCVIII, p. 919 et n. 1; t. I, chap. VIII, p. 155 et n. 2.

Page 968.

1. *Ba du tianlongma* : ce sont, outre les dragons ou *nāga*, les dieux *deva*, les *yakṣa* (voir t. I, chap. III, p. 53 et n. 1), *gandharva* (génies ou demi-dieux musiciens), *asura* (démons), *garuḍa* (oiseau immense), *kinnara* (génies inférieurs aux *gandharva*, également

musiciens, à tête de cheval parfois), *maboraga* (semi-démon, parfois au gros ventre).

2. *Qingtian huabiao* : colonne dressée, dans l'Antiquité, à l'entrée des palais, cimetière, monastère, etc.

3. *Si xiang* : voir chap. xciv, p. 845 et n. 5.

Page 969.

1. *Bu'er men* : voir chap. xcix, p. 944 et n. 1.

2. *Ba jie* : ce sont les fêtes qui marquent le début des saisons, les équinoxes et solstices, rythmant l'année agraire.

3. *Nanwu* : transcription du sanskrit *namo*, «sandhi» de *namas*, «hommage» (le «sandhi» est une modification phonétique du mot en position de liaison); à moins qu'il ne s'agisse d'une forme dialectale.

Page 971.

1. *San tu* : voir p. 961 et n. 5.

2. *Puii* : voir chap. lxxxi, p. 596 et n. 1.

3. *Mobesa* : transcription du *mabāsattva*, épithète signifiant «grande essence [de compassion, sagesse, etc.]» et appliquée aussi bien au Bouddha qu'aux *bodhisattva*.

4. *Mobe banruo boluomi* : cette transcription du sanskrit signifie «[Bouddhas, *bodhisattva*] parvenus au comble du Grand Savoir». *Pāramitā* est dérivé de *parama*, «le comble», «l'acmé»; mais l'exégèse bouddhiste interprète aussi *pāramitā* au sens de : «qui est passé de l'autre côté».

APPENDICES

Page 975.

CHANTEFABLE DE LA QUÊTE DES SOUTRAS PAR TRIPITAKA DES GRANDS TANG

1. *Da Tang Sanzang qu jing shihua* : le terme «chantefable» est traduit ici *shihua* («récit [mêlé] de poèmes». La traduction est basée sur l'édition de Shanghai de 1954 (*Zhongguo gudian wenxue chubanshe*). Nous avons consulté le fac-similé publié par Wang Guowei et Luo Zhenyu, réédité à Taipei en 1978. Pour les autres détails, voir l'Introduction, t. I, p. xxv et suiv.

2. *Baiyi xiucai* : le blanc était à l'époque des Tang l'absence de couleur laissée aux roturiers; *xiucai*, «talent distingué», désignait à l'époque des Tang une catégorie spécifique d'examens aux concours mandarinaux; à partir de l'époque des Song, vers le xi^e siècle, il ne s'agit plus que de la qualification liminaire de

« bachelier », qui permet de se présenter aux concours, mais non d'entrer dans le mandarinat. Voir chap. xcvi, n. 1, p. 884.

3. *Wanfu*, littéralement « dix mille bonheurs », est devenu un mode de salutation réservé aux femmes dès l'époque des Song du Sud, vers le xii^e siècle.

Page 976.

1. *Bawan siqian tongtou tie'e mihou* : le chiffre et le terme *mihou*, « macaques », se retrouvent dans maints ouvrages du canon bouddhique; Glen Dudbridge, *The Hsi-yu Chi, a Study of Antecedents to the Sixteenth-Century Chinese Novel*, Cambridge University Press, 1970, p. 31, n. 3 et p. 156, en signale quatre.

2. *San shi* : « les vies antérieure, présente et future ».

3. *Hou xingzhe* : Singet le Novice, *Sun xingzhe*, modifie la graphie du *sun* de *husun*, « singe », et en fait ainsi un nom de famille fort répandu en Chine. Ce n'est pas le cas de *hou*, le mot usuel pour désigner les singes en général.

4. *Jizu* : cette colline se trouvait dans le royaume de Magadha, à quelque deux cents kilomètres à l'est de l'arbre de la *bodhi*; c'est là que Kâśyapa serait entré en *nirvâna*; le site est dans la province actuelle du Bihar.

5. *Dafan tianwang* : ce Mahâbrahmâ devarâja est identifié ci-dessous à Vaiśravaṇa, le gardien ou *lokapâla* du Nord. Voir Dudbridge, cité n. 1, p. 32-34.

6. *Jindu jian Huanghe quing* : le fleuve Jaune est réputé redevenir clair tous les mille ans, selon un ouvrage tel que le *Shiyi ji* attribué à Wang Jia du iv^e siècle de notre ère.

Page 977.

1. *Pishamen dafan tianwang* : *pishamen*, en japonais *bishamon*, est la transcription du sanskrit *Vaiśravaṇa* dont la traduction est *Duowen tianwang*; voir notamment t. I, chap. v, p. 90 et n. 7.

2. *Muyu* : voir t. I, chap. xiii, n. 1, p. 255. Une origine invoquée est le fait que les poissons ne ferment jamais les yeux et sont donc symbole de vigilance. La fin du texte, à la dix-septième section, en propose une autre, assurément peu orthodoxe.

3. *Chenzhang* : littéralement « parfum qui s'enfonce dans l'eau », le bois d'alôès ayant la réputation de rester immergé; il était déjà apprécié en Chine aux alentours du i^{er} siècle.

4. *Fahua jing* : voir t. I, chap. xiii, n. 1, p. 256.

Page 978.

1. *Shensha shen* : sur les origines de ce prototype de Sablet, voir Dudbridge, *The Hsi-yu Chi [...]*, p. 18-21. Le dieu sauveur dont Xuanzang raconte avoir eu la vision à un moment où il était sur

le point de mourir de soif serait ainsi devenu un démon mangeur d'hommes du désert de sable.

2. *Zhenren* : c'est-à-dire le « parfait » qui est parvenu à obtenir la Voie ou *Dao*, titre donné aux maîtres taoïstes qui sont donc des immortels.

3. *Song* : traduction du sanskrit *gāthā*, la forme poétique la plus couramment pratiquée par les bouddhistes. Voir chap. LXXXVIII, n. 1, p. 736.

Page 979.

1. *Wenshu* : voir t. I, chap. XXI, n. 5, p. 404.

2. *Jingang* : sur ces « porteurs de foudre-diamant », voir notamment chap. XCIII, n. 2, p. 827.

Page 981.

1. *Xi Shi* : voir t. I, chap. XXIII, n. 3, p. 451.

Page 982.

1. *Baihu jing* : exactement, un esprit de tigre blanc. Le tigre blanc est l'animal de l'Ouest — le blanc est en Chine la couleur du deuil. Il est couramment associé au dragon bleu comme gardien des temples taoïstes.

2. *Minghuang taizi* : sans doute faut-il comprendre « l'empereur Minghuang lorsqu'il était prince héritier ». Minghuang est l'abrégié du titre posthume donné à l'empereur Xuanzong, qui régna de 712 à 755 (son nom personnel était Li Longji), celui rendu si célèbre par sa belle favorite Yang Guifei qui précipita la fin tragique de son règne en provoquant la rébellion de An Lushan. Il y a confusion, semble-t-il, avec l'empereur Taizong, qui régna officiellement de 627 à 649.

3. *Huan gu* : l'expression « changer ses os », c'est-à-dire devenir immortel, est typiquement taoïste.

Page 983.

1. *Zhang wu* : exactement, quinze pieds chinois, soit près de cinq mètres.

2. *Yecha* : voir t. I, chap. III, n. 1, p. 53.

Page 984.

1. *Qi kong* : voir t. I, chap. XV, n. 2, p. 286. Le terme utilisé ici signifie simplement « trou ».

2. *Jintiao kuitou tuolong* : si la suite du récit n'indiquait le contraire, l'expression pourrait signifier « dragon-alligator à

neuf têtes de *kui*». Le *kui*, monstre fabuleux à une patte et à tête de dragon sans cornes, est notamment mentionné dans le *Zuangzi*.

Page 985.

1. Il manque ici le titre et une ou plusieurs doubles pages. Aucun des deux imprimés n'était paginé.
2. *San zhang* : trente pieds chinois, soit plus de neuf mètres.

Page 986.

1. *Guizimu* : la « Mère-aux-fantômes » ou « aux-enfants-fantômes » était à l'origine la *yaksini* Hârîti, qui dévorait les enfants ; elle-même avait donné naissance à mille garçons et aimait tout particulièrement son dernier-né. Le Bouddha parvint à la convertir en le cachant sous son bol à aumônes. Hârîti devint dès lors la déesse protectrice des enfants en bas âge, fort populaire en Chine, au moins depuis le XII^e siècle. Xuanzang lui-même mentionne la conversion de Hârîti dans sa description des pays de l'Ouest à propos d'un stoupa qu'il vit au Gandhâra, au nord du Penjab d'aujourd'hui, commémorant le lieu de cette conversion. Voir Noël Peri, « Hârîti la Mère-de-démons », *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, XVII, 3, 1917, et Dudbrigde, *The Hsi-yu Chi* [...], p. 16-18. Voir t. I, chap. XLII, n. 1, p. 826.

Page 987.

1. *Shi* : mesure de poids de cent vingt livres chinoises, soit près de soixante-douze kilos ; ou mesure de capacité d'environ quatre-vingt-quinze litres sous les Song et les Yuan.
2. *Dou* : le dixième d'un *shi*, soit neuf litres et demi.

Page 988.

1. *Wu gu* : en principe riz, millet glutineux, millet non glutineux, blé et haricots.

Page 989.

1. *Sheng tai* : selon Ôta Tatsuo, ce serait un terme particulier à la secte *Chan*, de même sens que *sheng fan* ou *chu fan*, le don des restes.
2. *Qi bao* : traduction du sanskrit *sapta ratna*, qui désigne généralement l'or, l'argent, le lapis-lazuli, le cristal, l'agate, le rubis et la cornaline.

Page 990.

1. *Ebi* : transcription du sanskrit *avīci*, le plus profond des huit enfers brûlants. Voir t. I, chap. x, n. 1, p. 196.
2. *Wensu ji Puxian* : voir t. I, chap. XXI, n. 5 et 6, p. 404. Il semblerait qu'il y ait ici allusion à un épisode qui apparaît vers la fin du chapitre XXIII du roman en cent chapitres sous une forme quelque peu différente. Il est absent du chapitre LIII qui se rapporte au pays des femmes.

Page 991.

1. *Pantao jieshi* : exactement la pêche plate, *Amygdalus persica*, réputée pêche d'immortalité.
2. *Daluo shenxian* : pour les taoïstes, le *daluo tian* est le plus élevé des cieux ; il s'agit donc d'un « immortel divin » du plus haut rang.

Page 992.

1. L'ouest de la province du Sichuan.
2. *Renshen* : voir t. I, chap. XXIV, n. 3, p. 461.

Page 993.

1. *Chenxiang* : voir n. 3, p. 977.
2. Ce pays figure dans la description des pays de l'Ouest de Xuanzang ; il est identifiable à Vârânaśi, la forme sanskrite de la moderne Bénarès.
3. *Minghuang* : voir n. 2, p. 982.

Page 994.

1. *Youboluo* : transcription du sanskrit *utpala*, nom du lotus bleu. Voir chap. xcviII, n. 3, p. 924.
2. *Puti* : l'arbre sous lequel le Bouddha obtint la *bodhi*, « [l'éveil de la] Sagesse », une sorte de figuier, *Ficus religiosa*, parfois identifié à un palmier par les pèlerins chinois.
3. *Du abi* : il n'est aucunement question de passer la mer dans le récit qui suit, peut-être incomplet, à moins que l'expression ne soit à prendre au sens figuré. V. H. Nair, Nakano Miyoko proposent d'y voir un motif aveugle dérivé de celui du voyage de Hanumat à Lanka ; une autre possibilité serait le voyage au Potalaka, résidence de Guanyin.

Page 995.

1. *Jizu* : voir n. 4, p. 976.

2. *Zhike* : littéralement, le moine qui « connaît les visiteurs » ; selon Ōta Tatsuo, le terme serait spécifique aux monastères de la secte *Chan*.

3. *Zhushi* : il y avait quatre « maîtres des affaires », aux fonctions différentes, dans les monastères *chan*.

4. *Qi bao* : voir n. 2, p. 989.

5. *Sida huoran* : littéralement, « les quatre grands vivifiés ». Le terme « quatre grands », traduction du sanskrit *mahābhūta*, désigne le solide, le liquide, le chaud et le mouvement, c'est-à-dire l'ensemble du corps.

Page 996.

1. *Ziran* : le terme n'est pas uniquement taoïste ; il pourrait être la traduction du sanskrit *svayambhū*, terme qui a pratiquement le même sens.

2. *Duoxin jing* : voir t. I, chap. XIX, n. 2, p. 376 et chap. XLIII, n. 1, p. 842.

Page 997.

1. *Long yan* : exactement, « le visage de dragon », c'est-à-dire l'empereur.

2. *Bo* : le caractère doit être ici erroné, « mince », au lieu de son homophone « universel ».

Page 998.

1. *Dingguang fo* : voir t. I, chap. V, n. 3, p. 97, et chap. xcviij, n. 1, p. 929. *Dīpamkara* signifie « qui provoque la lumière » ; *dingguang* en est une traduction, exactement : « qui fixe la lumière ».

2. *Qiyue shiwuri* : c'est le jour de la fête de l'*Ullambana*, voir t. I, n. 2, p. 152.

3. *Di shisan* : La section est qualifiée de « treizième », bien qu'elle soit placée à la dix-septième position. Erreur de graphie ?

4. *Hezhong fu* : la préfecture se trouve en fait dans la province du Shanxi, et non dans celle du Shaanxi.

Page 999.

1. *Wuzhe hui* : à l'origine, l'assemblée quinquennale à l'occasion de laquelle le souverain bouddhiste donnait tout ce qu'il avait ; en sanskrit *pañcavarsikā parisad* ; *wuzhe* signifie « sans rien cacher » ou « sans limite ».

Page 1000.

1. *Ganlu rulai* : une appellation du *bodhisattva* Amitābha. Voir t. I, chap. VII, n. 9, p. 137.

2. *Hong* : le caractère *hong*, « rouge », est sans doute une erreur pour son homophone « vaste, immense ».

3. *Wangshecheng* : le pic des Vautours est l'une des cinq collines qui entourent le site de Râjgir, village du Bihar, où se trouvait la capitale royale depuis le règne de Bimbisâra jusqu'à celui de l'empereur Asoka.

Page 1002.

1. *Jingdong lu* : à l'époque des Song du Nord, la province où se trouvait la capitale « orientale » de Kaifeng.

2. *Banruo* : transcription du mot sanskrit qui signifie « sagesse » et fait partie du titre de ce texte. Voir t. I, n. 3, p. 376.

3. *Wu shi wuke* : la journée de vingt-quatre heures était divisée en douze heures, doubles des nôtres ; l'heure *wu* va donc de 11 à 13 heures ; d'autre part, la journée était divisée en cent « quarts d'heure » ; donc huit environ par heure double ; bref, l'heure indiquée serait midi et quart.

Page 1003.

1. *Sanzang* : *pitaka* signifie « corbeille » ou « trésor », « grenier » en sanskrit. Le canon bouddhique est traditionnellement divisé en trois « corbeilles », la première contenant les sutras ou textes fondamentaux, la seconde le *vinaya*, intéressant la discipline, et la troisième les *śâstra*, les « traités ». Le chiffre de 5048 « rouleaux » ou « volumes » correspond au canon chinois établi sous l'ère Kaiyuan (713-741) du règne de Xuanzong ou Minghuang. Mais *zang* peut aussi désigner, comme ici, l'ensemble du canon. D'où la curieuse interprétation du titre de Xuanzang en « celui qui chercha trois fois le canon bouddhique ».

2. *Dingguang fo* : voir n. 1, p. 998.

Page 1005.

LE CHAPITRE IX INTERPOLÉ

1. *Jiangliu* : voir t. I, n. 7, p. 220.

2. *Zhou, Qin, Han* : voir t. I, n. 3, p. 167.

3. *Taizong* : voir t. I, n. 5, p. 167.

4. *Jiu* : voir t. I, n. 6, p. 167.

5. *Wei Zheng* : sur cet homme d'État (580-643), si estimé de Taizong, voir H. J. Wechsler, *Mirror to the Son of Heaven : Wei Cheng at the Court of T'ang T'ai-tsung*, New Haven, Connecticut, 1974.

6. *Bu ju jun min ren deng* : cette distinction ne semble pas pouvoir remonter au-delà du xiv^e siècle.

7. *San chang jingtong* : on soupçonne ici un anachronisme qui peut remonter au xii^e siècle, allusion aux trois qualifications

nécessaires pour se présenter à l'examen du palais — les titres dits de « bachelier », « licencié » et « docteur » —, plutôt qu'aux trois sessions de la catégorie de concours mandarinale de l'époque des Tang appelée *Ming jing*, « Éclaircissement des classiques [confucéens] », comme le propose Anthony Yu, vol. I, p. 515.

8. Ce toponyme signifie « préfecture maritime », sans doute celle qui se trouve dans la province du Jiangsu.

9. *Guangrui*, littéralement « pistil éclatant », est le *biaozhi*, prénom adopté au moment où le garçon commence ses études supérieures; une traduction courante est « nom personnel public ».

Page 1006.

1. *Yin zi* : les grades supérieurs de la hiérarchie mandarinale assuraient à un fils ou un petit-fils une charge mandarinale hors concours.

2. *Zhuangyang* : voir t. I, n. 2, p. 220.

3. Voir t. I, n. 10, p. 220.

4. *Wenjiao* : *wen* signifie « tiède », « doux »; *jiao*, « charmante », « séduisante ».

5. *Mantangjiao* : littéralement, « charmante plein la salle ».

6. *Wugeng sandian* : soit 5 heures et demie du matin.

Page 1007.

1. Probablement le Jiangzhou de la région de Nanchang au Jiangxi; il existe aussi un Jiangzhou au Sichuan.

Page 1008.

1. *Yecha* : voir t. I, n. 1, p. 53.

2. Également dans la province du Jiangxi, région de Nanchang.

3. Voir t. I, n. 1, p. 126.

Page 1010.

1. *Faming* : le personnage semble imaginaire.

Page 1015.

1. *Jinpai* : les messages urgents étaient couchés en caractères d'or, cela depuis le xi^e siècle.

Page 1016.

1. *Muli* : à l'époque des Yuan mongols et peut-être encore au

début du règne des Ming, c'est-à-dire au xiv^e siècle, les condamnés à la pire des condamnations capitales, *lingchi*, « épouvantablement lent » (dépeçage en deux cent quarante morceaux), étaient promenés sur un cheval de bois monté sur roues.

2. *Ruyi zhu* : perle magique produite par le dragon des océans, traduction du sanskrit *cintamani*.

3. *Zoupan zhu* : littéralement, « perles qui roulent dans un plat »; un poème de Su Shi (1036-1101) fait allusion à cette propriété de certaines perles, de façon, à vrai dire, peu explicite, mais dans le contexte d'allusions bouddhistes. Voir Anthony Yu, vol. 1, p. 515.

Page 1017.

1. *Jiaoxiao* : ce textile est supposé posséder de miraculeuses propriétés, ininflammable, rafraîchissant, etc.

Page 1018.

1. *Da xueshi* : voir n. 2, p. 965.

2. *Hongfu si* : voir t. I, n. 1, p. 238.

Page 1019.

[LA DESCENTE AUX ENFERS
DE TAIZONG DES TANG]

1. Manuscrit fragmentaire n° 2630 de la collection Aurel Stein, déposée au British Museum; le titre, donné par Wang Guowei (1877-1927) et autres, est celui des éditeurs du recueil *Dunhuang bianwen ji*, Pékin, 1957, p. 209-215. Il manque le début et la fin de ce texte dont les pages endommagées ne sont pas recollées dans le bon ordre. Entre crochets, les lacunes qui se prêtent à des compléments conjecturaux. Ce texte a été partiellement traduit par Arthur Waley, *Ballads and Stories from Tun-huang*, Londres, George Allen & Unwin, 1960, p. 165-174. Waley estime que le manuscrit ne saurait être antérieur au ix^e siècle. La cache de Dunhuang aurait été scellée au début du xi^e siècle; le plus tardif des manuscrits datés de Dunhuang est de 981. De larges extraits sont aussi traduits par Michel Soymié, «Notes d'iconographie chinoise : les acolytes de Ti-tsang (II)», *Arts asiatiques*, t. XVI, 1987, p. 141-170 (en particulier p. 148-154).

2. *Yan sbiren* : *Yan* est l'abrégié de *Yanluo* (parfois *Yanmo*), transcription du sanskrit *Yama*, déjà dieu des morts dans les Védas. Le roi Yama, dans le bouddhisme chinois, est considéré tantôt comme régnant sur les dix-huit enfers, tantôt comme le juge du cinquième enfer; voir t. I, n. 1, p. 63.

3. *Wude* : l'ère impériale qui suivit l'établissement de la

dynastie des Tang en 618 et qui se termina en 627, avec la mort de Li Yuan, le père de Taizong.

4. *Chang'an* : la capitale de l'empire des Tang à l'époque du roman; le nom signifie « Paix-perpétuelle ». Voir t. I, n. 2, p. 167.

Page 1020.

1. *Cui Ziyu* : on reconnaît Cui Jué que Wei Zheng (voir t. I, chap. ix, n. 2, p. 176) présente comme son ami intime au chapitre x du roman (voir t. I, p. 190-191). Le « juge Cui », *Cui panguan*, est un personnage bien connu des représentations des Enfers bouddhistes; voir A. Waley, *Catalogue of Paintings recovered from Tun-huang by Sir Aurel Stein*, Londres, 1931, p. xxxii et 36-37. Ici, le rôle de Wei Cheng est joué par Li Qianfeng, probablement la corruption du nom de Li Chunfeng (602-670), éminent astronome et mathématicien; ce personnage est mis en cause dans la plus ancienne version connue du thème de la descente de Taizong aux Enfers, l'anecdote en chinois classique, attribuable à Zhang Zhuo (début du VIII^e siècle); le texte est repris dans le *Taiping guangji* 156, p. 1050. Voir Dudbridge, *Hsi-yu Chi*, p. 54-55.

2. *Xian wei* : le responsable des services de police d'une sous-préfecture, diversement traduit par « directeur militaire », « chef de police », « commandant », fonction qui se situe au dernier échelon de la hiérarchie mandarinale.

3. *Fuyang* : les caractères semblent erronés; les éditeurs du texte proposent de corriger les deux caractères afin d'obtenir un Fuyang, sous-préfecture de la région du Hebei à l'époque des Six Dynasties au VI^e siècle.

4. *Yurou* : littéralement « chair à poisson » ou « chair et poisson ». Le terme est à prendre au sens figuré, attesté dans les *Mémoires historiques* de Sima Qian, plutôt qu'au sens propre de « fish diet » comme le propose Arthur Waley.

5. *Huai hu* : le *hu* est une tablette de cérémonie que les mandarins tiennent des deux mains lorsqu'ils sont reçus en audience par le souverain; sans doute est-il en sophora, parce que le caractère qui désigne cet arbre s'écrit au moyen de la « clé » du bois associée à la « phonétique » *gui*, qui signifie « fantôme ». Aux Enfers, on ne saurait trouver matière plus appropriée...

Page 1021.

1. *Li Qianfeng* : identifiable à Li Chunfeng; voir n. 1, p. 1020.
2. Guan Yiwu et Bao Shuya étaient unis par une amitié légendaire, l'un et l'autre ministres de l'État de Qi au VII^e siècle avant notre ère. Guan Yiwu est identifié au fameux ministre de

Qi, Guan Zhong, auquel est attribué l'ouvrage sûrement plus tardif, intitulé *Guan zj*.

Page 1022.

1. Li Shimin, le futur Taizong, avait été l'artisan des victoires militaires qui donnaient l'empire aux Tang; en 626, la neuvième et non la septième année de l'ère Wude, il se débarrassait, par une exécution sommaire, à la fois de son aîné, le prince héritier, et de son cadet, suspects de comploter contre lui. Il s'épargnait ainsi le souci d'établir le bien-fondé de l'accusation portée contre ses frères, la débauche de conjoints impériaux. Voir t. I, chap. ix, n. 5, p. 167.

2. *Liu cao guan* : le terme peut désigner aussi bien les ministères du gouvernement central que les services au niveau local de la sous-préfecture — fonction publique, finances, rites, guerre, justice et travaux publics.

3. La partie inférieure de la page qui suit manque entièrement, laissant des lacunes étendues, impossibles à combler.

4. *Zitong* est évidemment à corriger en *tongzi*; l'un des garçons est chargé de tenir le compte des bonnes actions, et l'autre celui des mauvaises. (voir notamment t. I, chap. xxv, p. 477-500). Ces deux garçons sont mentionnés dans *La Ballade de Dong Yong*; voir Waley, *Ballads and Stories from Tun-Huang*, p. 156.

5. *Chashou* : le geste de politesse qui consiste à joindre les mains et croiser les doigts est attesté dès les premiers siècles de notre ère. Chez les bouddhistes, le croisement des doigts ajouté aux paumes jointes implique une dévotion particulière.

Page 1023.

1. Ici manquent une ou plusieurs pages.

Page 1024.

1. *Wude qimian* : voir n. 1, p. 1022.

Page 1025.

1. Il existait deux localités de ce nom à l'époque des Tang, l'une au Shanxi actuel, près de Pinyang, l'autre au Hebei actuel, près de Baoding.

2. Il s'agit en gros de la même région que celle couverte par la province actuelle. Une traduction plus complète de « commissaire », *caifang shi*, est « commissaire chargé d'enquêter sur les souffrances du peuple ».

3. Le texte écrit « Puzhou », faute d'étourderie, apparemment, pour Fuyang.
4. *Tian fu* : exactement, « le service chargé de conserver ou remettre les attestations en deux parties ».
5. *Dayun jing* : il existe plusieurs versions de ce *Mahâmegha sûtra* destiné à propitier la pluie. La plus répandue semble être la traduction d'Amoghavajra (705-774) ; arrivé à Luoyang en 720, il serait parti à Ceylan en 741 recueillir des textes tantriques, pour les rapporter en Chine en 746.
6. La fin du texte manque.

INDEX

Sans être exhaustif, le présent Index comprend tous les termes auxquels il a paru utile de renvoyer, en français, chinois et sanskrit. Ils se présentent notamment de la façon suivante :

- en petites capitales, les noms, surnoms et fonctions de personnes et d'entités personnifiées ;
- en petites capitales italiques, les toponymes, réels et fictifs ;
- en italique avec capitale initiale, les titres d'œuvres ;
- en italique, les termes chinois et sanskrits.

Le chiffre entre parenthèses qui suit l'indication de page renvoie à la note éventuelle.

- Ācārya* : I, 221, (n. 6) ; II, 91 (n. 3).
 Achillée : I, 30 (n. 4). Voir aussi *Classique des mutations*, divination.
Abbhāta-dharma sūtra : II, 928 (n. 7).
Abhiṣṭhāna. Voir Protégé du Bouddha.
 Administrateur en chef : II, 735 (n. 3).
Advaya. Voir Non-dualité.
 Agité (l'). Voir Singe [du cœur et] de l'esprit.
Āi. Voir Armoise.
 Ainsi [-réel] (l') : voir Vérité céleste.
 AINSI-venu : I, 135, (n. 3), 229 (n. 2), 415 (n. 5), 700 (n. 1), 774 (n. 1) ; II, 23 (n. 2), 128 (n. 1), 281 (n. 1), 916 (n. 1).
Ākāṣagarbha sūtra : II, 928 (n. 2).
 Âme [originelle] : I, 29 (n. 1), 595 (n. 4), 636 (n. 1), 782 (n. 1), 892 (n. 1) ; II, 75 (n. 3), 614 (n. 2).
 Amertume (océan d') : I, 428 (n. 2).
Amitābha buddha I, 139 (n. 1), 446 (n. 4), 476 (n. 1), 478 (n. 1), 532 (n. 2), 681 (n. 7), 930 (n. 1), 981 (n. 1) ; II, 107 (n. 3), 601 (n. 1).
 À-mon-Bon-Plaisir. Voir Bâton de Bon-Plaisir [cerclé d'or].
- ĀNANDA : I, 138 (n. 2) ; II, 532 (n. 1), 927 (n. 1).
Ananta. Voir *Bodhisattva* illimités.
Anāsrava. Voir Sans fuite.
 ANĀTHAPIṆḌADA : II, 824, (n. 1).
Animitta. Voir Indistinction [absolue de l'être].
 Anis : II, 705 (n. 1).
An mani minu. Voir *Om* [*maṇi padme hūm*].
 ANNEAUX-EN-CHAÎNE (gratte des) : II, 694.
 Anse polaire. Voir GRANDE OURSE.
Anuttara-samyak-saṃi-bodhi : I, 376 (n. 9).
 AOGUANG : I, 53, 807 ; II, 717 (n. 2).
 AOJUN, AORUN : I, 57, 288.
 AOLAI : I, 7 (n. 5), 50.
 AOQIN : I, 57.
 AOSHUN : I, 57, 851, 922.
 APARAGODĀNĪYA : I, 9 (n. 2) ; II, 298 (n. 5), 885 (n. 1).
 Arbre de fer : I, 58 (n. 3).
 Arbre de perles : I, 512 (n. 2).
 ARGENT (fleuve d') : II, 596 (n. 5), 833 (n. 1). Voir aussi RIVIÈRE CÉLESTE.
Arhat : I, 94 (n. 3), 149 (n. 3), 223 (n. 2),

- 404 (n. 3), 775 (n. 1), 933 (n. 1), 981 (n. 2). Voir aussi HÉROS-BLANC.
- Aristoloché : II, 367 (n. 1).
- Armoise : II, 368 (n. 3).
- Arpent : I, 938 (n. 1).
- Assemblée des trois autels vaste comme la mer : II, 639 (n. 2).
- Attrappe-moi-ça : I, 11 (n. 2).
- Aumône : I, 267 (n. 1).
- Aupapādūka*. Voir Transformations [sans naissance].
- Auriculaire : I, 253 (n. 1), 681 (n. 5); II, 77 (n. 3), 336 (n. 1), 366 (n. 1), 569 (n. 4), 599 (n. 2).
- AVALOKITEŚVARA. Voir GUANYIN.
- Avāṭṭhā*. Voir Quatre états [des phénomènes].
- Avatāntaka sūtra* : II, 886 (n. 4), 928 (n. 4).
- Avici : I, 196 (n. 1), 536 (n. 1); II, 926 (n. 1).
- Ba bao*. Voir Huit trésors.
- BABORBEN, BENBORBA : II, 228 (n. 1).
- Bachelier : I, 170 (n. 1); II, 884 (n. 1).
- Badou*. Voir Croton.
- BAIGU FUREN. Voir SQUELETTE BLANC (dame au).
- Baġia xing*. Voir *Classique des patronymes*.
- BAIHU. Voir TIGRE-BLANC (chaîne, salle du).
- Bai ke* : II, 218 (n. 3).
- BAIYAN MOJUN. Voir MILLE-YEUX (démon aux).
- Baġji xiushi*. Voir Bachelier.
- BAIZE. Voir HIPPOGRIFFE (roi-démon).
- Bai zhan*. Voir Travaux forcés.
- Baġiao shan*. Voir Éventail en Feuilles de bananier.
- Ba jid*. Voir Huit fêtes.
- Baġun longju*. Voir Huit coursiers et destriers.
- Ba nan*. Voir Huit impasses.
- Banruo*. Voir *Prajñā*.
- Baowei*. Voir Queue-de-léopard.
- BAOXIANG GUO. Voir ÉLÉPHANTS-SACRÉS (royaume des).
- Barbe-de-dragon : I, 308 (n. 2); II, 882 (n. 2).
- Barre triangulaire. Voir Fouet triangulaire.
- Ba shui*. Voir Huit rivières.
- Bâton de Bon-Plaisir [cerclé d'or] : I, 58 (n. 1), 60, 265.
- BEAU SINGE-ROI : I, 16.
- Bébétitude : I, 28 (n. 1).
- BÉBÉ-ROUGE (roi-démon) : I, 794 (n. 4), 801 (n. 2), 974 (n. 4); II, 53 (n. 1), 166 (n. 3). Voir aussi Enfançon.
- Beidou jing*. Voir *Classique de la Grande Ourse*.
- Bélier : II, 737 (n. 1).
- Benxin*. Voir Nature en vérité.
- Benxing*. Voir Nature propre.
- Benyuan*. Voir Vœu premier.
- Bézoard : II, 203 (n. 1).
- BHAĪŚAYAGURU BUDDHA. Voir MAÎTRE-QUÉRISSEUR.
- Bhikṣu, bhikṣuṇī* : I, 150 (n. 5); II, 33 (n. 4), II, 214 (n. 1), 281 (n. 4), 924 (n. 8).
- BHĪKSU (pays de) : II, 537.
- Bhūtātathātā*. Voir Vérité céleste.
- Bi : I, 70 (n. 5), 314 (n. 1); II, 8 (n. 1).
- Biaobai*. Voir Déclaration.
- BIENHEUREUX (paradis des) : I, 97 (n. 1), 134 (n. 4), 484 (n. 1), 613 (n. 1), 694 (n. 1); II, 39 (n. 1), 178 (n. 2), 405 (n. 2).
- Bimawen*. Voir Épizoologue.
- BIMBĀNA (royaume de) : II, 578 (n. 3).
- Bingcan*. Voir Cocon des glaces.
- Bingma si*. Voir Service de surveillance.
- Binlang*. Voir Passer la noix de coco.
- Biqiu [seng], biqiumi*. Voir *Bhikṣu, bhikṣuṇī*.
- Bodhi* : I, 230 (n. 2); II, 596 (n. 1), 742 (n. 2), 827 (n. 3), 971 (n. 2).
- BODHIDHARMA : I, 219 (n. 6), 702 (n. 4); II, 91 (n. 1).
- Bodhiattva* (la) : I, 11 (n. 4), 94 (n. 2), 376 (n. 7). Voir aussi GUANYIN.
- Bodhiattvacārya sūtra* : II, 928 (n. 13).
- Bodhiattva* illimités : I, 149 (n. 3).
- Bodhisvāhā* : I, 376 (n. 10).
- Bois de santal : I, 155 (n. 2); II, 919 (n. 1), 966 (n. 3).
- BOIS-SACRÉ (monastère du) : I, 701.
- Boisseau : I, 55 (n. 2), 355 (n. 5), 934 (n. 4); II, 714 (n. 3). Voir aussi Pintre.
- BOL (mont du) : I, 553.
- Bolangu*. Voir Tambourin.
- Bolet : II, 366 (n. 1), 569 (n. 3). Voir aussi *Xiangcun*.
- Boli*. Voir Verre.
- BON-AUGURE (*bodhiattva* de). Voir LINGJI PUSA.
- Bonheur (étoile du). Voir Trois étoiles.
- BONHEUR (panthéon du). Voir NUÉS-ÉTHÉRÉES (pavillon des).
- BONNE-FORTUNE (fille de). Voir Filles-dragons.
- BONNE-FORTUNE (garçon de). Voir SUDHANA.
- BONZE : I, 436 (n. 1).
- BOSHAN : I, 665 (n. 1).
- BOUDDHA. Voir AINSI-venu, GRAND-HÉROS, VÉNÉRÉ DU MONDE.
- Boules [de pain] : I, 877 (n. 1), 916 (n. 3), 934 (n. 2), 957 (n. 1); II, 86 (n. 1).
- Bourgeons jaunes : I, 324 (n. 1).
- BOUT-DU-JUD (monts du) : I, 720 (n. 3), 911 (n. 1).
- Brave : I, 299 (n. 1).
- BRUIT-DE-LA-MARÉE (grotte du) : I, 431; II, 125.
- Bu. Voir Écaille de tortue.
- Buddhacarita sūtra* : II, 928 (n. 11).
- Bu dou, bu gang*. Voir GRANDE OURSE.
- Bu'er men*. Voir Non-dualité.
- Buffle : I, 380 (n. 3).
- Bureau de musique : II, 234 (n. 1).
- Bureau de rédaction : II, 965 (n. 4).

- CACHE-BROUILLARD (mont) : II, 694, 712.
 CADET : I, 892 (n. 3).
Caijhan, caimei. Voir Mourre.
 CAÏMAN (roi-démon) : I, 61 (n. 1), 802.
 Camphrier : I, 345 (n. 2).
 CANDANA. Voir Bois de santal.
 CANGWU : I, 39 (n. 1).
 Cannelier : II, 861 (n. 5).
 Canon : I, 728 (n. 1).
 Cantique. Voir *Gâtââ*.
Cantong qi. Voir *Triple union*.
Cao buandan. Voir Cinabre retourné végétal.
 CAOQI : I, 148 (n. 11), 982 (n. 3).
 CAO ZHI : I, 574 (n. 1).
 CAPUCHON-D'OR (mont du) : I, 995 (n. 1).
Catârî ârya-satyâni. Voir Quatre saintes [nobles] vérités.
Cauna. Voir Six brigands.
 Causes circonstanciées : I, 617 (n. 5); II, 105 (n. 4), 537 (n. 1).
 Cedrela : II, 959 (n. 1).
 Célestes (grands gaillards). Voir BI, DENG, GOU, LIU, FANG, TAO, XIN, ZHANG.
 Cent huit mille lis : I, 274 (n. 1).
 Cette putain de chose : voir *Hua'er*.
 Chambre de cinabre : I, 332 (n. 2).
 Chambre réservée à l'accouchement : II, 61 (n. 2).
 CHAMEAU-LION (chaîne, grotte du) : II, 461 (n. 1).
 CHAMEAU-LION (cité du) : II, 531.
 CHAMEAU-LION (roi-démon) : I, 61 (n. 3), 802 (n. 2).
 Champ de cinabre : I, 361 (n. 9), 747 (n. 2).
 Champignons : II, 265 (n. 3).
 CHAN. Voir Méditation.
 CHANG'AN : I, 148 (n. 2), 167 (n. 2); II, 735 (n. 1).
 CHANG'E : I, 161 (n. 2), 362 (n. 8), 451 (n. 4); II, 167 (n. 3), 619 (n. 1), 845 (n. 1), 865 (n. 2).
Chang gui. Voir Position longue.
 Chanson populaire : II, 542 (n. 1).
 Chants du pays de Chu : II, 473 (n. 3).
Chanû. Voir Fille charmante.
 CHAOYIN DONG. Voir BRUIT-DE-LA-MARÉE (grotte du).
 Charbon animal : II, 851 (n. 2).
 Chaussure-trappe : II, 767 (n. 1), 896 (n. 1).
 CHAR-TARD (royaume de) : I, 865.
 Chasseur [de tigre] (le). Voir LIU BOQIN.
 Chef de secteur : I, 871 (n. 1).
 CHECHI GUO. Voir CHAR-TARD (royaume de).
 CHEN GUANBAO. Voir PROTÉGÉ-DE-GUAN.
 CHEN XUANZANG : I, 220 (n. 8), 268 (n. 1); II, 800 (n. 1). Voir aussi Tripitaka.
Chen yu luo yan : II, 578 (n. 2).
 Cheval de la pensée [cheval-dragon] : I, 280 (n. 1), 571.
 Cheval de papier : II, 578 (n. 5).
 CHIBI : I, 316 (n. 4).
 Chien-loup : II, 395 (n. 1).
 CHIJIAO DA LUOXIAN. Voir GRAND IMMORTEL AUX PIEDS NUS.
 Chiliocosme : II, 845 (n. 4). Voir aussi Grand chiliocosme.
 Chimère : II, 848 (n. 3).
Chishen. Voir Fil rouge.
Chitou. Voir Chimère.
Chizi. Voir Nouveau-né.
Chong jun. Voir Déportation.
Chong lou. Voir Haute tour.
 CIEL (rue du) : II, 596 (n. 4). Voir aussi RIVIÈRE CÉLESTE.
 Ciel carré : II, 515 (n. 3).
 CIGALE-D'OR : I, 155 (n. 2), 522 (n. 2), 780 (n. 2); II, 32 (n. 1), 138 (n. 1), 938 (n. 1).
Cigu. Voir Sagittaire.
 Cinabre d'or [neuf fois retourné] : I, 34 (n. 2), 101 (n. 1), 145 (n. 1), 361 (n. 5), 757 (n. 4), 882 (n. 1); II, 40 (n. 1), 570 (n. 1), 944 (n. 3).
 Cinabre interne : I, 608 (n. 1).
 Cinabre retourné végétal : I, 461 (n. 2); II, 811 (n. 1).
 Cinq agrégats : I, 152 (n. 6), 376 (n. 4).
 Cinq capitaines du tonnerre : II, 299 (n. 1).
 Cinq céréales : II, 164 (n. 1).
 Cinq châtements : I, 603 (n. 1).
 Cinq chemins : II, 116 (n. 6).
 Cinq constellations : I, 89 (n. 2), 94 (n. 5).
 Cinq défenses : I, 135 (n. 2); II, 546 (n. 3), 601 (n. 5).
 Cinq directeurs. Voir Cinq dynamies.
 Cinq districts. Voir Commandant des cinq districts.
 Cinq dynamies : I, 36 (n. 2), 433 (n. 2), 475 (n. 1), 478 (n. 2), 516 (n. 1), 799 (n. 1), 970 (n. 3); II, 116 (n. 7), 134 (n. 5), 375 (n. 2), 526 (n. 2).
 CING-DYNAMIES (mont aux, des) : I, 132 (n. 2), 259 (n. 2), 330 (n. 1).
 Cinq établissements militaires : II, 665 (n. 1).
 CING-FERMES (temple des) : I, 458.
 Cinq fuites : II, 216 (n. 1).
 Cinq manifestations : II, 894 (n. 3).
 Cinq oppressions : II, 553 (n. 3).
 Cinq orientés : I, 90 (n. 3). Voir aussi Révélateurs [de vérité], Généraux des cinq orientés.
 CING-PHÉNIX (tour aux, des) : I, 188 (n. 2), 723 (n. 2), 886, 890; II, 358 (n. 2).
 Cinq produits forts : I, 163 (n. 3), 371 (n. 2).
 Cinq tonnerres : I, 893.
 Cinquante-trois maîtres. Voir *Darsana*.
 Cinq viscères : I, 37 (n. 1); II, 630 (n. 2).
 Civette à face de jade : II, 210 (n. 6).
 CLAIR-DE-LUNE : I, 461.
Classique de la conjuration des flicaux : I, 910 (n. 4).
Classique de la Grande Ourse : I, 910 (n. 3).

- Classique de la poésie* : I, 179 (n. 2).
Classique des difficultés : II, 350 (n. 2).
Classique des échecs : I, 179 (n. 1).
Classique des mutations : I, 8 (n. 3), 680 (n. 1); II, 818 (n. 1).
Classique des patronymes : II, 402 (n. 3), 715 (n. 1).
Classique des trois officiers : I, 910 (n. 2).
 CLOCHETTES-D'OR (salle aux, des) : I, 602 (n. 1), 723 (n. 1).
 Cocher divin : II, 792 (n. 1).
 Cocon des glaces : I, 955 (n. 1).
 Cœur. Voir LINGTAI (mont), singe [du cœur et] de l'esprit, *Soutra du Cœur*, TERRASSE-DES-DIEUX d'un pouce carré.
 Colosse : II, 718 (n. 2), 776 (n. 4).
 Commandant des cinq districts : II, 552 (n. 1). Voir aussi Service de surveillance.
 Commandements : I, 220 (n. 9). Voir aussi Cinq défenses, Défenses.
 CONSCIENT-DE-LA-PURETÉ : I, 160 (n. 3).
 CONSCIENT-DE-LA-VACUITÉ : I, 28, 166 (n. 1).
 CONSCIENT-DE-SES-CAPACITÉS : I, 163 (n. 2), 371 (n. 1).
 Contemplation-de-la-Vertu (ère) : I, 240 (n. 4), 561 (n. 3), 770 (n. 2); II, 954 (n. 1).
 COPIES (monastère des) : II, 965 (n. 5).
 COQ-CORBEAU (royaume de) : I, 719 (n. 4).
 Corde d'or à Rideau : I, 659 (n. 2).
 CORNE-D'ARGENT (roi-démon) : I, 632.
 Corne de rhinocéros : I, 188 (n. 4).
 CORNE-D'OR (roi-démon) : I, 632.
 Corps de la Loi : I, 235 (n. 4), 258 (n. 5), 999 (n. 1); II, 857 (n. 3), 946 (n. 1).
 Corps de longévité : I, 233 (n. 6).
 Corps dharmique. Voir Corps de la loi.
 Corps doré : I, 145 (n. 7), 237 (n. 1), 242 (n. 2).
 Couche du dragon : II, 78 (n. 6), 232 (n. 1), 668 (n. 1).
 COUILLONNETTE : I, 162 (n. 1).
 COUP-DE-TONNERRE ([grand] monastère du) : I, 137 (n. 6), 235 (n. 2), 595 (n. 6), 677 (n. 1), 921 (n. 1); II, 75 (n. 4).
 Coupe du consentement : II, 71 (n. 1).
 Cour (la). Voir NUÉES-MYSTÉRIEUSES (salle des).
 Courbe. Voir Kan.
 Cour de justice infernale. Voir Dix juges des Enfers.
 Cour des banquets : I, 229 (n. 1), 579 (n. 1), 924 (n. 1); II, 73 (n. 1), 233 (n. 1).
 Cour jaune (La) : I, 21 (n. 3), 882 (n. 3).
 Couteau de bonze : I, 787 (n. 3).
 COUVERTE-DE-PARFUMS (salle) : I, 613.
 Couvre-feu : II, 792 (n. 3).
 Crapule. Voir *Diligui, ditongui*.
 Crème de la crème : II, 276 (n. 1).
 CROISSANCE (roi céleste) : I, 70 (n. 4), 483 (n. 2), 701 (n. 5); II, 97 (n. 3), 812 (n. 1).
 Croton : II, 357 (n. 2).
 CUI JUÉ : I, 187 (n. 3).
 CUILLER (constellation de la) : I, 132 (n. 4), 193 (n. 1).
 Cycle : I, 7 (n. 3), 362 (n. 6), 461 (n. 7). Voir aussi *Samsāra*.
 Cycle d'ignorance : I, 697 (n. 1).
 Dada. Voir Tatars.
 Dahuang. Voir Rhubarbe.
 DAHUI (maître de méditation) : I, 219 (n. 5).
 DAHUO. Voir GRAND-FEU (constellation du).
 DAJI : II, 271 (n. 2).
 DA LEIYIN SI Voir COUP-DE-TONNERRE ([grand] monastère du).
 Daliao. Voir Anis.
 DALI GUIWANG, DALI NIJUMOWANG. Voir GROS BALÈS (roi-démon [-taureau]).
 DALUO TIAN. Voir GRAND-FILET (ciel du).
 DAMO. Voir BODHIDHARMA.
 Dan. Voir Setier.
 Dāna. Voir Aumône, Donateur, Trois dons (assemblée des).
 Dānapati : II, 601 (n. 7).
 Danbo. Voir Fadeur.
 Danfang. Voir Chambre de cinabre.
 Danmu. Voir Mère du cinabre.
 Dantai. Voir Terrasse de cinabre.
 Dantian. Voir Champ de cinabre.
 Dantou. Voir Tête de cinabre.
 Daode jing : I, 876 (n. 4).
 Dao gui. Voir Spatule.
 Daoshi : II, 435.
 Da qian shijie. Voir Grand chiligocosme.
 Darāna : I, 841 (n. 1).
 Dāśabhūmi. Voir Dix étapes.
 Dawang. Voir Mahārāja.
 DAXIONG. Voir GRAND-HÉROS.
 DAYUAN. Voir FERGHANA.
 Déclaration : I, 876 (n. 7).
 Déesse de la lune. Voir CHANG'É.
 Défenses : I, 160 (n. 2), 344 (n. 2). Voir aussi Cinq défenses.
 Défenseurs [de la doctrine, de la foi, de la Loi, de monastère] : I, 284 (n. 1), 401 (n. 1), 410 (n. 2), 722 (n. 2), 773 (n. 4), 870 (n. 1); II, 210 (n. 5), 284 (n. 3), 544 (n. 6), 925 (n. 4), 937 (n. 4).
 DÉLIVRANCE-DU-YANG (mont de la) : II, 166 (n. 4).
 Démon de l'illusion : I, 376 (n. 1), 415 (n. 4).
 DENG : I, 70 (n. 5); II, 8 (n. 1).
 DENG HUA : II, 9 (n. 3).
 Dengsha. Voir Pâte de soja.
 Déportation : I, 746 (n. 1); II, 583 (n. 1).
 De quoi passer l'année. Voir Spermicète.
 DESTRUCTION-DE-LA-LOI (royaume de) : II, 651.
 Deux huit. Voir Double huit.

- Devārāja*. Voir Roi céleste.
Dharma : I, 380 (n. 1).
Dharma. Voir Loi.
Dharmakéśya. Voir Corps de la Loi.
Dharmalakṣaṇa : I, 714 (n. 1).
Dharmamegha. Voir Nuages de la Loi.
Dharmaparyāya. Voir Portes de la Loi.
DHĪTARĀŚTRA DEVĀRĀJA. Voir MAINTENEUR-DU-ROYAUME (roi céleste).
Dhātu : I, 148 (n. 5); 263 (n. 3), 308 (n. 1), 323.
Dhyāna. Voir Méditation.
Diamant : I, 129 (n. 4); II, 40 (n. 2). Voir aussi *Soutra du Diamant, Vajradhātu*.
Dian. Voir Heure.
Dianmai. Voir Vendre [à réméré].
Dieu de la littérature : I, 69 (n. 1).
Dieu du sol : II, 726 (n. 2).
Diligui, ditougui : II, 431 (n. 4), 534 (n. 1).
DILING : II, 879 (n. 1).
Dīpaṅkara : I, 97 (n. 3); II, 929 (n. 1).
Disputer le nid : I, 601 (n. 1).
Dithyrambe. Voir *Gāthā*.
Divination : I, 733 (n. 1).
Dix crimes : I, 105 (n. 1); II, 140 (n. 1).
Dix espèces : I, 49 (n. 1), 63 (n. 2).
Dix étapes : I, 148 (n. 6); II, 961 (n. 6).
Dix-huit défenseurs. Voir Défenseurs de la Loi.
Dix juges des Enfers : I, 63 (n. 1), 396 (n. 2); II, 459 (n. 2), 507 (n. 2), 913 (n. 2).
Dix méfaits. Voir Dix crimes.
Dix orient : II, 116 (n. 8), 202 (n. 4), 961 (n. 1).
Dix rois des Enfers. Voir Dix juges des Enfers.
DIZANG [PUSA]. Voir KṢITIGARBHA.
Docteur : I, 167 (n. 8).
Donateur : II, 831 (n. 1). Voir aussi *Dānapati*.
DONFANG SHUO : I, 510 (n. 3).
DONG FENG : II, 272 (n. 3).
DONG GE. Voir EST (pavillon de l').
DONGGUO : I, 951 (n. 2).
Donghua dijūn. Voir Souverain suprême de l'Est.
DONGHUA MEN. Voir EST (porte de l').
DONGYUE CHANGSHENG DI. Voir LONGUEVIE (empereur de).
Dou. Voir Boisseau.
Double cinq : II, 105 (n. 7).
Double-Cinq (fête du) : II, 368 (n. 1).
DOUBLE-FOURCHE (sierra de la) : I, 240.
DOUBLE-FRONTIÈRE (mont de la) : I, 258, 259; II, 619 (n. 2), 746 (n. 1).
Double huit : I, 714 (n. 4), II, 551 (n. 1), 844 (n. 2).
Double neuf : I, 714 (n. 5).
Double trois : II, 844 (n. 3). Voir aussi Triplitude.
Dou cao. Voir M'as-tu-vu.
Douceur du Sud-Ouest : I, 50 (n. 1).
DOULEUR DE L'AIGLE (torrent de la) : I, 280, 296.
Doumou : II, 239 (n. 3).
Dou-niu gong. Voir Maisons de la Cuiller et du Taureau.
DOUSHUAI TIANGONG. Voir BIENHEUREUX (paradis des).
Donci. Voir Rhinocéros.
Douze branches horaires : I, 90 (n. 8).
DRAGON-ÉCRASÉ (grotte du) : I, 659.
Dragon-fleur (arbre) : II, 205 (n. 6), 265 (n. 2), 306 (n. 1), 450 (n. 2), 506 (n. 2).
DRAGON-VERT (mont du) : II, 797.
DUANQI : I, 172 (n. 5).
Duan Yang. Voir Double cinq.
Duc du métal : II, 693 (n. 2).
Dubkha. Voir Amertume (océan d').
Eaux à faible tirant, eaux mortes : I, 155 (n. 4), 420 (n. 1). Voir aussi SABLES-MOUVANTS (fleuve des).
EAUX-NOIRES (fleuve des) : I, 839, 966 (n. 3).
EBI DIYU. Voir AVICI.
ÉBOUEUR : I, 828 (n. 1).
Écaille de tortue. Voir Divination.
ÉCLAT-DE-L'OR (monastère de l') : II, 220.
ÉCLAT-FLEURI (*badhitattva*) : II, 894 (n. 1).
Égal au Ciel du pic de l'Est : I, 719 (n. 2), 721 (n. 2).
Egui. Voir Fantômes affamés.
ÉLÉPHANTS-SACRÉS (royaume des) : I, 557 (n. 3).
Elfes. Voir *Wangliang*.
Élixir. Voir Cinabre.
Éloge. Voir *Gāthā*.
Eluo [han]. Voir *Arbat*.
EMEI (mont) : I, 643 (n. 2); II, 212 (n. 2).
ÉMINENTS IMMORTELS [BÉLIER, CERF, TIGRE] : I, 865, 877.
EMITUOFO. Voir AMITĀBHA.
EMPIRE FLEURI DU MILIEU. Voir ZHONGHUA DAGUO.
Encyclopédie de la forêt des faits : II, 884 (n. 2).
Enfançon : I, 361 (n. 11), 423 (n. 1), 437 (n. 2), 716 (n. 1), 776 (n. 2), 970 (n. 5); II, 61 (n. 1), 556 (n. 2), 845 (n. 2).
Enfant trouvé. Voir SAUVÉ-DES-EAUX.
Enfer. Voir AVICI, Dix juges des Enfers.
Enveloppe du comportement : I, 36 (n. 6).
Envoyés barbares du tonnerre des cinq directions : I, 891 (n. 2). Voir aussi Cinq dynamies.
EPANG (palais) : I, 316 (n. 3).
Épizootologue : I, 74 (n. 3), 330 (n. 3); II, 106 (n. 2), 129 (n. 1), 477 (n. 1), 580 (n. 1), 644 (n. 1), 678 (n. 3), 861 (n. 7).
ERLANG : I, 119 (n. 1), 328 (n. 1), 402 (n. 1), 539 (n. 1), 667 (n. 1); II, 8 (n. 6), 31 (n. 4), 178 (n. 1), 247 (n. 1).
Ersiba xiu. Voir Vingt-huit maisons.
Ersi'er lu. Voir Vingt-quatre chemins.
Ersi'hi qi. Voir Vingt-quatre souffles.
Esheli. Voir *Acārya*.

- Espoir : I, 714 (n. 3).
 Esprit-en-soi : I, 636 (n. 2).
 EST (grande salle, pavillon de l') : II, 364 (n. 1), 413 (n. 1), 570 (n. 2).
 EST (pic de l'). Voir Égal au Ciel du pic de l'Est, LONGUE-VIE (empereur de).
 EST (porte de l'). Voir JAUNE (portail).
 Étoile du malheur. Voir JUPITER (planète).
 ÉVENTAIL-DE-FER (princesse). Voir Rákṣasi (la).
 Éventail en Feuilles de bananier : I, 659 (n. 1).
 Exorciste : II, 473 (n. 1).

 Fa. Voir Dharma.
 Fa. Voir Loi.
 Face-de-cheval : II, 117 (n. 2).
 FACE-DE-JADE (princesse) : II, 181.
 Fadeur : I, 168 (n. 2).
Fabua jing. Voir *Soutra du Lotus de la bonne Loi*.
 FALAISE-MERVEILLEUSE (palais de la) : II, 776.
 FALAISE ROUGE : I, 316 (n. 4); II, 16 (n. 2).
 FAMED *SL*. Voir PORTE-DE-LA-LOI (monastère de la).
 FANGCUN. Voir TERRASSE-DES-DIEUX d'un pouce carré.
Fangtjan ji. Voir Ciel carré.
Fanshen. Voir Retourner (se).
 Fantômes affamés : I, 449 (n. 1). Voir *Ullambana*.
Fanton. Voir Offense (tête à).
Fa shen. Voir Corps de la Loi.
 Fauteuil : I, 352 (n. 1).
Faxiang. Voir *Dharmalakṣaṇa*.
 Femme-jaune : I, 437 (n. 2), 583 (n. 2), 788 (n. 3); II, 43 (n. 1), 134 (n. 2).
 FEMMES DES LIANG DE L'OUEST (royaume des). Voir LIANG DE L'OUEST (royaume des femmes des).
 FENGDU : I, 187 (n. 3); II, 340 (n. 1), 803 (n. 1).
 FERGHANA : I, 75 (n. 2).
 Fer noir : I, 44 (n. 2).
 FEU (monts de) : I, 794 (n. 2); II, 159.
 Feu du *samādhi*. Voir *Samādhi*.
 Fibres [de palme]. Voir Palmier.
 Filet de la forêt des apparences : I, 62 (n. 2), 190 (n. 1); 404 (n. 2); II, 151 (n. 1), 913 (n. 1).
 Fille charmante : I, 361 (n. 10), 423 (n. 1); II, 573 (n. 1), 608 (n. 1), 614 (n. 1), 845 (n. 3). Voir Enfantçon.
 Filles-dragons : I, 513 (n. 3), 803 (n. 1), 830 (n. 1), 974 (n. 3).
 Fil rouge : I, 577 (n. 1); II, 68 (n. 3), 630 (n. 3).
 FLAMMES-AUX-CINQ-ÉCLATS (bouddha de) : II, 894 (n. 2).
 FLEURS-DE-LOTUS (caverne des) : I, 616.
 FLEUR-DE-PÊCHER (maître) : I, 680 (n. 2).
 FLEUR-DES-MYSTÈRES (grotte) : II, 787.
 FLEURS ET FRUITS (mont de) : I, 13, 539 etc.
- FLEUR-JAUNE (temple de la) : II, 434.
 Fleuve céleste. Voir RIVIÈRE CÉLESTE.
 Fleuve communiquant avec le ciel : I, 955.
 FORÊT-DE-MÉDITATION PACIFICATEUR-DESMERS (monastère de la) : II, 588.
 Forêt-de-Plumes (gardes de la) : I, 188 (n. 3), 208 (n. 2), 914 (n. 2); II, 553 (n. 1).
 Forêt-des-Documents (académie de la) : I, 562 (n. 1); II, 850 (n. 1), 965 (n. 3).
 Forme en cloche : I, 491 (n. 2).
 Foudre : I, 149 (n. 2).
 Foudre (armé, lanceur, porteur de). Voir *Vajrapāni*.
 Fouet triangulaire : I, 855 (n. 1); II, 767 (n. 2).
 Franc : I, 307 (n. 1).
 Fraternité des sept, frères du mont des Pruniers, frères jurés (sept) : I, 61, 122 (n. 5), 539 (n. 2).
 Freins. Voir Défenses.
 Fruits des sables : II, 959 (n. 8).
 Fu. Voir Grimoire.
 FULL. Voir MATE-BELETTE (roi-démon).
 Fuling. Voir Champignon.
 FULING (monts) : I, 353 (n. 3).
 Fusang (arbre, pays de) : I, 727 (n. 1); II, 609 (n. 5).
 Fututa. Voir Stoupa.
 FUXI : I, 829 (n. 1).
 FU YI : I, 218 (n. 4).

Gan baoshuan. Voir Péniche.
 GANGE : I, 145 (n. 2), 970 (n. 2).
 GANGLIE. Voir SOIES-RAIDES.
Ganlan. Voir Olive de Chine.
 GAOCHANG : II, 222 (n. 1).
 Garde impériale. Voir Forêt-de-Plumes (gardes de la).
 Gate : I, 376 (n. 10).
 Gâteau de riz : II, 368 (n. 2).
 Gâteaux : I, 877 (n. 2).
Gāthā : I, 380 (n. 4), 410 (n. 1), 457 (n. 1); II, 736 (n. 1), 828 (n. 2).
 GAZELLES (parc des) : II, 962 (n. 2).
 GE HONG : I, 67 (n. 1).
 Générateurs des cinq orientes : I, 90 (n. 5).
 GE XIANWENG [GE XUAN] : II, 6 (n. 3), 720 (n. 3).
 Ginseng : I, 461 (n. 3).
Gongcao. Voir Protecteurs [du ciel].
 GONG : II, 898 (n. 1).
Gongzong : II, 163 (n. 1).
 GONGZHOU : I, 242 (n. 3).
 Gorille : II, 383 (n. 1).
 Gou : I, 70 (n. 5), 314 (n. 1); II, 8 (n. 1).
 GOULOU : I, 341 (n. 3).
 Gouverneur de la place : II, 714 (n. 1).
 Grand chliocosme : I, 258 (n. 7); II, 601 (n. 6), 778 (n. 1), 966 (n. 1).
 Grande cérémonie par l'Eau et la Terre : I, 198 (n. 2), 222, 770 (n. 1); II, 800 (n. 4), 955 (n. 1), 966 (n. 2).
 GRANDE OURSE (constellation de la) : I,

- 358 (n. 4), 832 (n. 1), 876 (n. 8), 882 (n. 2), 942 (n. 2); II, 276 (n. 3), 362 (n. 1), 375 (n. 1). Voir aussi Dieu de la littérature, Militaire (étoile), *Soutra de la Grande Ours*.
- GRAND-FEU (constellation du) : I, 419 (n. 1).
- GRAND-FILET (ciel du) : I, 694 (n. 2); II, 228 (n. 3), 253 (n. 1).
- GRAND-HÉROS : I, 702 (n. 1); II, 788 (n. 2).
- GRAND IMMORTEL À TÊTE D'OR : I, 155.
- GRAND IMMORTEL AUX PIEDS NUS : I, 95 (n. 3), 145 (n. 8), 424 (n. 3).
- GRAND IMMORTEL DU PRIMORDIAL-SUBJUGUÉ : I, 460 (n. 4).
- GRAND-papa, grand-père [maternel] : I, 402 (n. 2), 667 (n. 2), 997 (n. 3); II, 37 (n. 1), 402 (n. 1), 695 (n. 1).
- GRAND PROTECTEUR PACIFICATEUR DE LA MONTAGNE. Voir LIU BOQIN.
- GRAND ROI UNICORNE. Voir ROI-DÉMON-RHINOCÉROS.
- Grands précepteurs : II, 569 (n. 6)
- GRAND SAINT ÉGAL AU CIEL : I, 78.
- Grand Véhicule : I, 29 (n. 3), 522 (n. 1), 715 (n. 1). Voir aussi Trois véhicules.
- GRAND-VENT (parc de) : II, 434 (n. 2), 563 (n. 1).
- GRDHRAKUTA. Voir VAUTOURS (mont des). Gredin du sous-sol. Voir *Diligui, ditougui*.
- Grenadier [maritime] : II, 333 (n. 3).
- GRIFFON (roi-démon) : II, 764 (n. 2).
- Grimoire : I, 876 (n. 6).
- GROSBALÈS (roi-démon [-taureau]) : I, 118 (n. 2); II, 166 (n. 2).
- GUAN et BAO : II, 609 (n. 1).
- Guanglu si. Voir Cour des banquets.
- GUANGMU TIANWANG. Voir VASTE-REGARD (roi céleste).
- GUANGWU : I, 955 (n. 4).
- GUANKOU : I, 119 (n. 1); II, 252 (n. 2).
- Guanyen. Voir Lettres de créance.
- GUANYIN : I, 94 (n. 4), 113 (n. 2), 183 (n. 1). Voir aussi *Soutra de Guanyin*.
- GUANYIN (monastère, cour de méditation de) : I, 303, 304.
- GUAN YU : I, 937 (n. 2).
- GUEULE-DU-TIGRE (grotte de la) : II, 749.
- GUIGU : I, 172 (n. 4), 680 (n. 3).
- Guiyi. Voir Jusse fruit, Trois refuges.
- GUIZIMU. Voir HÂRITI.
- Gan. Voir LÉVIATHAN.
- GUO PU : I, 172 (n. 6).
- Guoshi wang. Voir Précepteur-roi de l'État.
- Habagon. Voir Terrier tibétain.
- Habits de brocart : II, 231 (n. 2).
- Hache [Diffusion-de-Fleurs, Qui-Répond-des-Fleurs] : I, 80 (n. 2); II, 403 (n. 2).
- HAIZHOU : I, 268 (n. 1).
- HAMI : I, 295 (n. 2).
- Hanlin-yyuan. Voir Forêt-des-Documents (académie de la).
- HAN MINGDI : I, 218 (n. 7).
- Hanshiqi. Voir Rhumatisme.
- HAN WUWANG. Voir WU des Han (empeur).
- Haaban. Voir Brave.
- HAO SHAN. Voir SANGLOT-AUX-POINTES-D'ALÈNE (montagne du).
- HÂRITI : I, 826 (n. 1).
- Haute tour : I, 423 (n. 5), 764 (n. 1).
- Heitie. Voir Fer noir.
- HÉROS-BLANC : II, 929 (n. 2). Voir aussi *Arbat*.
- Heshang. Voir Bonze.
- Heure : I, 34 (n. 1); II, 848 (n. 1). Voir aussi Douze branches horaires.
- HEZHOU : I, 242 (n. 4).
- HIPPOGRIFFE (roi-démon) : II, 764 (n. 3).
- Hirnéole. Voir Auriculaire.
- HONGFU si. Voir VASTE-BÉNÉDICTION (monastère de).
- HONG HAI'ER. Voir BÉBÉ-ROUGE.
- Hong qian. Voir Plomb rouge.
- Hôtel : II, 848 (n. 4).
- Hou. Voir Chien-loup.
- Hridaya sūtra. Voir *Soutra du cœur*.
- HUA (mont) : I, 123 (n. 1); II, 323 (n. 1).
- Huachi. Voir Lac [fleur sous la langue].
- Hua'er : I, 945 (n. 1).
- Huagai : I, 868 (n. 1); II, 589 (n. 3).
- HUAGUANG. Voir ÉCLAT-FLEURI (*bodhi-sutra*).
- HUAI (Heuve) : II, 303 (n. 1).
- Huajiao wenchong. Voir Moustique à pattes fleuries.
- Huandan. Voir Cinabre retourné.
- HUANG : II, 898 (n. 1).
- Huangdao. Voir Voie jaune.
- Huangdi neijing suwen. Voir *Questions simples*.
- Huangjing. Voir Spermicée.
- Huangjin shen. Voir Corde d'or à Rideau.
- HUANGMEN GUAN. Voir JAUNE (portail).
- HUANGPAO. Voir ROBE-JAUNE.
- Huangpa. Voir Femme jaune.
- HUANGQUAN. Voir JAUNES (sources).
- HUANG SHIGONG : I, 276 (n. 2).
- Huang ting. Voir *Cour jaune (La)*.
- Huayan jing. Voir *Anatamsaka sūtra*.
- Hu Fa qiélan. Voir Défenseurs [de la Loi].
- HUGUO GONG. Voir QIN SHUBAO.
- Hui. Voir Obscurcie.
- HUI'AN : I, 113 (n. 3), 432 (n. 1), 831 (n. 1).
- Huihui : I, 299 (n. 2).
- Huissier-crocheteur : II, 507 (n. 1).
- Huit bodhisattva : I, 137 (n. 8); II, 925 (n. 1).
- Huit coursiers et destriers : II, 664 (n. 2).
- Huit créatures exceptionnelles : II, 968 (n. 1).
- Huit défenses. Voir Huit impasses.
- Huit fêtes : I, 358 (n. 1), 366 (n. 6), 446 (n. 3); II, 771 (n. 1), 969 (n. 2).
- Huit [gardiens] [armées, porteurs de foudre]. Voir *Vajrapāni*.
- Huit impasses : I, 153 (n. 7), 361 (n. 3).

- Huit rivières : I, 167 (n. 1).
 Huit sons : II, 188 (n. 1).
 Huit symptômes internes : II, 353 (n. 4).
Huitong guan. Voir Hôtel.
 Huit trésors : I, 122 (n. 2), 306 (n. 2), 942 (n. 1).
 Huit trésors des cuisines célestes : II, 188 (n. 2).
Huifiao qiétan. Voir Défenseurs [de monastère].
Huma. Voir Riz au sésame.
 HUANYUAN SHANGZHEN. Voir Véritable suprême du chaos originel.
 HUODE. Voir VERTU-DU-FEU.
 HUOYAN SHAN. Voir FEU (monts de).
 HUOYAN WUGUANG FO. Voir FLAMMES-AUX-CINQ-ÉCLATS (bouddha de).
 Hymne. Voir *Gáthá*.
- Illumination. Voir *Bodhi*.
 INDE : I, 150 (n. 2), 235 (n. 3).
 Indistinction [absolue de l'être] : I, 145 (n. 5), 150 (n. 3).
Indriya. Voir Six sens.
 Insecte [*jiaoliao*] : I, 626 (n. 2), 675 (n. 1), 905 (n. 1); II, 173 (n. 1), 480, 506 (n. 1), 547, 620.
 Inspecteur perspicace. Voir Quatre grands officiers perspicaces.
 Inspecteurs : I, 869 (n. 1).
 Instant : I, 460 (n. 2).
 Invention du feu. Voir SUIREN.
- JADE (empereur de) : I, 66 (n. 1). Voir aussi Seigneur des Mystères.
 Jade liquide : I, 509 (n. 4).
 JALOUSÉE-DES-CENT-FLEURS : I, 557.
 Jambières : II, 167 (n. 2).
 JAMBÚDVIPA : I, 9 (n. 2), 768 (n. 1); II, 885 (n. 1).
 JANTE (tableau de la rivière de la). Voir *Wangchuan tu*.
 JASPE (étang de) : I, 92 (n. 1); II, 75 (n. 1).
 JAUNE (portail) : I, 226 (n. 1), 227 (n. 1), 238 (n. 2), 575 (n. 2).
 JAUNES (sources) : II, 179 (n. 1).
 JETAVANA : I, 150 (n. 4), 232 (n. 4), 303 (n. 4); II, 278 (n. 1).
 JIANCHENG : I, 191 (n. 2).
 JIANGLIU. Voir SAUVÉ-DES-EAUX.
 JIANZHANG : II, 234 (n. 2).
 JIAO. Voir CAÏMAN (roi-démon).
Jiaofang si. Voir Bureau de musique.
Jiaoliao chong. Voir Insecte [*jiaoliao*].
Jiaoyi. Voir Fauteuil.
Jiatha. Voir *Kaśyapa*.
Jie. Voir Défenses.
Jiè. Voir *Kalpa*.
Jiedao. Voir Couteau de bronze.
Jiedi. Voir Révélateurs [de vérité] [des cinq orientes].
Jiguan. Voir Passe spinale.
Jili[tiè]. Voir Chausse-trappe.
 JINCHAN ZHANGLAO. Voir CIGALE-D'OR.
- Jindan*. Voir Cinabre d'or.
Jingang. Voir Diamant, Foudre, VAJRA (salle du).
Jin dou. Voir Père du métal.
 JINGU YUAN. Voir VALLÉE-D'OR (parc de la).
Jin, jin, jin. Voir Or, torcs, sors.
Jinlian. Voir Lotus d'or.
 JINLUAN DIAN. Voir CLOCHETTES-D'OR (salle aux).
Jinshen. Voir Corps doré.
Jinshi. Voir Docteur.
Jinwu wei. Voir Couvre-feu.
Jinyi wei. Voir Habits de brocart.
 JINZHA. Voir SUVARNAÏA.
 JISAI (royaume de) : II, 221.
 JIUFENG. Voir VAUTOURS (mont des).
Jiu gong. Voir Neuf palais.
Jiu kulong. Voir Neuf trous.
 JIULING. Voir VAUTOURS (mont des).
 JIULING. Voir NONUPLE-NUMINOSITÉ (roi-démon).
Jiu qiao. Voir Neuf ouvertures.
Jiu qu. Voir Neuf méandres.
Jiu quan, jiu xuan. Voir Neuf sources.
Jiutou[chong]. Voir Neuf têtes.
Jiuwei huli. Voir Renarde à neuf queues.
Jiuyang. Voir Nonuple Yang.
Jiu yanzi. Voir Neuf trous.
Jiu yaof[cing]. Voir Neuf luminaires.
Jiu you. Voir Neuf ténèbres.
Jiuzhuan jindan. Voir Cinabre d'or neuf fois retourné, Neuf transmutations.
Jzji. Voir *Gáthá*.
 JOYAUX-SACRÉS (sommets des) : II, 265 (n. 1).
 JUANLIAN JIANGJUN. Voir RIDEAUX-ROULÉS (général des).
 JUÉ : II, 291 (n. 1).
Jin bou. Voir Gouverneur.
 JUPITER (planète) : I, 172 (n. 2), 848 (n. 2); II, 107 (n. 2), 368 (n. 6), 383 (n. 2), 515 (n. 2), 612 (n. 1). Voir RIVAL-DE-LA-PLANÈTE-MALÉFIQUE (roi-démon).
 Juste conscience, juste éveil : II, 44 (n. 1), 946 (n. 2).
 Juste fruit : I, 30 (n. 3), 152 (n. 4), 277 (n. 1), 344 (n. 1), 840 (n. 1), 974 (n. 5); II, 36 (n. 1).
 Juste nature : I, 152 (n. 8), I, 676 (n. 1).
- Kailu shen*. Voir Exorciste.
Kalpa : I, 10 (n. 1), 41 (n. 2), 139 (n. 2), 228 (n. 2), 373 (n. 1), 676 (n. 2); II, 298 (n. 4), 921 (n. 3), 961 (n. 2).
Kan : II, 766 (n. 3).
 KANG : I, 314 (n. 1).
Kaśyapa : I, 221 (n. 4), 303 (n. 1); II, 128 (n. 2), 872 (n. 1).
KAŚYAPA : I, 138 (n. 2); II, 927 (n. 1). Voir aussi *Dhítá*.
Kenjin. Voir Coupe du consentement.
 Kiosque des dix lis : II, 891 (n. 1).
Kongquè jing. Voir *Soutra du Paon*.
Kōsa-sāstra sūtra : II, 928 (n. 23).

- Koumis : II, 851 (n. 3).
Kaana. Voir Instant.
Kaïnti. Voir Quatre sortes de patience.
 KĀṢṬIGARBHA : I, 65 (n. 1), 230 (n. 4); II, 151 (n. 3), 913 (n. 4).
Ku hai. Voir Amertume (océan d').
Kuaïbou. Voir Inspecteurs.
 KUNLUN (monts) : I, 123 (n. 2), 459 (n. 1), 678 (n. 4), 799 (n. 2); II, 171 (n. 1), 212 (n. 5), 277 (n. 3), 605 (n. 4).
Kunwu : II, 304 (n. 2).
- Lac [fleuri sous la langue] : I, 361 (n. 8), 423 (n. 4).
 LANG[FENG] YUAN. Voir GRAND-VENT (parc de).
Lanke jing. Voir *Classique des êches*.
Lanpen. Voir *Ullambana*.
 LANQIAO. Voir *RENOUÉES* (pont des).
 Lanterne tournante : II, 716 (n. 1).
 LANTIAN : I, 207 (n. 2), 531 (n. 1), 750 (n. 2).
Lao : II, 403 (n. 3).
 LAOZI : I, 97 (n. 2), 464 (n. 2), 678 (n. 2); II, 405 (n. 1).
 Lapin de jade : II, 596 (n. 3).
 Le bonheur extrême fait retour au malheur : II, 818 (n. 1), 894 (n. 4).
 LEI HUAN : II, 607 (n. 6).
 LEIYIN BAOCHA. Voir *COUP-DE-TONNERRE* (grand) monastère du).
 LEPRÉVOST : II, 714 (n. 2).
Lengyan jing. Voir *Sāraṅgama sūtra*.
 Lettré-étudiant de blanc vêtu. Voir Bachelier.
 Lettres de créance : I, 766 (n. 5).
 LÉVIATHAN : II, 139 (n. 2), 475 (n. 1).
 LI (mont). Voir Mère du mont Li.
 Li : I, 23 (n. 3).
Liang. Voir *Taël*.
 LIANG DE L'OUEST (royaume des femmes des) : II, 48 (n. 1), 222 (n. 2).
Liang wang chan. Voir *Litanie de l'Eau de l'empereur Liang*.
Liaoxing. Voir *Nature révélée*.
 LI BAI : II, 792 (n. 2).
 Lièvre de jade. Voir Lapin de jade.
 LI LONGUE-VIE. Voir LIBAI.
 LINGBAO. Voir *JOYAUX-SACRÉS* (sommet des).
 LINGGAN DAWANG. Voir *MERVEILLEUSE-EFFICACE* (grand roi de).
Linguan. Voir *Perspicace*.
 LINGJI PUSA : I, 412 (n. 1); II, 170 (n. 2), 938 (n. 2).
Linglibin. Voir *Pangolin*.
 LINGSHAN. Voir *VAUTOURS* (mont des).
 LINGTAI (mont) : I, 328 (n. 1).
 LINGXIAO DIAN. Voir *NUÉES-MYSTÉRIEUSES* (salle des).
 LINGXU ZI. Voir *VIDE-TRANSCENDANT* (maître du).
 LINGYAN GE. Voir *NUÉES-ÉTHÉRÉES* (pavillon des).
- LINGYUAN. Voir *PRIMORDIALE-NUMINOSITÉ*.
 LINGYUN. Voir *TOUCHE-AUX-NUAGES* (pont).
Lingyun du. Voir *Transcendance*.
Lintli. Voir *Pomme*.
Lingqin. Voir *Pomme sauvage*.
 Lion à neuf têtes. Voir *NONUPLE-NUMINOSITÉ*.
 Lion et barbare, lion-mane (décoration de) : I, 249 (n. 1), 672 (n. 1); II, 183 (n. 2).
 LION-GIBBON (roi-démon) : II, 764 (n. 1).
 LI PORTE-PAGODE : I, 78 (n. 2), 831 (n. 2); II, 9 (n. 1), 213 (n. 1), 607 (n. 2).
Lishan laoma. Voir *Mère du mont Li*.
Lishe si. Voir *Dieu du sol* (sanctuaire du).
 LI SHIMIN : I, 167 (n. 5), 184 (n. 1), 769 (n. 1).
 LI YUAN : I, 191 (n. 1).
Litanie de l'Eau de l'empereur Liang : I, 716 (n. 2).
 Litanie de repentance. Voir *Xiaozai Fa chan*.
 LIU : I, 70 (n. 5), 314 (n. 1); II, 8 (n. 1).
Linban tixiang. Voir *Six substances et aspects*.
 LIU BOQIN : I, 249 (n. 3).
Liu chen. Voir *Six poussières*.
Liu chu. Voir *Six animaux domestiques*.
 LIU CUICU : II, 91 (n. 2).
Liu dao. Voir *Six chemins, Six voies*.
Liu ding liu jiaz. Voir *Six gardes et six vigiles*.
Liu fan. Voir *Six ordinaires*.
Liu fu. Voir *Six organes*.
Liu gen. Voir *Six sens*.
Liu liu xingse. Voir *Six fois six formes sensuelles*.
Liu men qu. Voir *Six destinées, Six chemins*.
 LIU QUAN : I, 210.
 LIU ET RUAN : II, 434 (n. 1).
 LIUSHA. Voir *SABLES-MOUVANTS* (fleuve des).
Liusi. Voir *Six surveillants*.
Liu yang. Voir *Six sens*.
Liu yu. Voir *Six désirs*.
Liu zai. Voir *Six brigands*.
Livre de la Voie et de la Vertu. Voir *Daode jing*.
Lizhang. Voir *Chef de secteur*.
 Loi : I, 153 (n. 1). Voir aussi *Corps de la Loi, Nuages de la Loi, Portes de la Loi*.
 LOKAJESTHA. Voir *Vénééré du monde*.
 Longévité (étoile de la) : I, 73 (n. 3), 413. Voir aussi *Trois étoiles*.
 LONGÉVITÉ (mont de la) : I, 460.
Longhua. Voir *Dragon-fleur*.
Longran. Voir *Barbe-de-dragon*.
 LONGUEVIE. Voir *VÉNUS* (planète).
 LONGUE-VIE (empereur de) : I, 719 (n. 2). Voir aussi *Égal au Ciel du pic de l'Est*.
Longxu. Voir *Barbe-de-dragon*.
Longzhuang. Voir *Couche du dragon*.
 Lotus d'or : I, 524 (n. 1); II, 18 (2).

- Lm.* Voir *Loi*.
LU BAN : I, 429 (n. 3).
Luciole : II, 805 (n. 1).
LÜ DONGBIN : I, 486 (n. 2), 649 (n. 2); II, 435 (n. 2).
LÜLIANG [HONG] : I, 884 (n. 1).
LUMIÈRE À LA BANNIÈRE SACRÉE (roi de) : II, 921 (n. 1).
Lumière de jade : I, 330 (n. 2).
LUMIÈRE-PÉNÉTRANTE (salle de) : I, 612 (n. 1).
Lun. Voir *Traité*.
LUNE-DES-FLOTS (grotte de la) : I, 553.
Lunhui. Voir *Samsāra*.
Lunban. Voir *Arhat*.
Luoluo : I, 299 (n. 2).
LUOSHANÜ. Voir *Rākṣasī* (la).
LÜ QIAN : II, 607 (n. 7).
LU YUAN. Voir *GAZELLES* (parc des).
- MA** : I, 314 (n. 2).
Macaque : II, 155 (n. 1).
Madouling. Voir *Aristolochie*.
Mahā devarāja. Voir *Roi céleste*.
Mahā prajñā paramitā hṛdaya sūtra. Voir *Soutra du cœur*.
Mahāprajñā paramitā [śāstra] sūtra : II, 928 (n. 20).
Mahāprajñā sūtra : II, 928 (n. 6).
Mahārāja : I, 249 (n. 2), 322 (n. 1), 389 (n. 2); II, 107 (n. 1), 899 (n. 1). Voir aussi *VENT-NOIR* (divinité du).
Mahā sabastra lokadhātu. Voir *Grand chilio-cosme*.
Mahāsattva : II, 971 (n. 3).
MAHĀVĪRA. Voir *GRAND-HÉROS*.
Mahāyāna. Voir *Grand Véhicule*.
Mahāyāna śraddhōpāda sūtra sūtra : II, 928 (n. 19).
Mahou. Voir *Macaque*.
MAINTENEUR-DU-ROYAUME (roi céleste) : I, 90 (n. 7); II, 524 (n. 1), 718 (n. 1), 860 (n. 1).
Maisons de la Cuiller et du Taureau : I, 360 (n. 3), 404 (n. 1), 757 (n. 1).
MAÎTRE-GUÉRISSEUR : II, 544 (n. 3), 886 (n. 3).
MAITREYA : I, 700 (n. 5); II, 308 (n. 1). Voir aussi *Dragon-fleur* (arbre), *MILUO*.
Mākara sūtra : II, 928 (n. 15).
Malheur (étoile du). Voir *JUPITER* (planète).
Mamian. Voir *Visages-de-chevaux*.
Maṇḍa. Voir *Crème de la crème*.
Maṇi : I, 137 (n. 1); II, 290 (n. 1).
MAÑJUŚRĪ : I, 404 (n. 5), 457 (n. 3), 700 (n. 4), 774 (n. 2); II, 279 (n. 3), 532 (n. 3).
Manton. Voir *Boules* [de pain].
MAORI. Voir *PLÉIADE* (constellation de la).
Māra. Voir *Démon de l'illusion*.
MARS (planète). Voir *VERTU-DU-FEU*, *TROIS-SOUFFLES* DU SUD.
- M'as-tu-vu** : II, 630 (n. 6).
MATE-BELETTE (roi-démon) : II, 764 (n. 4).
MAUDGALYĀYANA : I, 228 (n. 3).
Mauvaise constellation, mauvaise étoile. Voir *Huagai*.
Māyirividyārājñi sūtra. Voir *Soutra du Paon*.
Méditation : I, 375 (n. 1); II, 203 (n. 2), 262 (n. 1), 266 (n. 1), 667 (n. 3).
Meihsan qidi. Voir *Frères du mont des Pruniers* (sept).
Melons : I, 194 (n. 1).
Mengchong'er. Voir *Moucheron*.
Menshen. Voir *Protecteur du foyer*.
Mercure. Voir *Fille charmante, Mère du bois, Neige blanche*.
MERCURE (planète). Voir *VERTU-DE-L'EAU*.
Mère du bois : I, 423 (n. 2), 429 (n. 7), 583 (n. 1), 788 (n. 2); II, 134 (n. 4), 667 (n. 2), 693 (n. 1).
Mère du cinabre : I, 766 (n. 1).
Mère du mont Li : I, 306 (n. 3), 457 (n. 2); II, 450 (n. 1).
MÈRE-REINE DE L'OUEST : I, 93 (n. 1), 424 (n. 1); II, 75 (n. 1), 228 (n. 4).
MERVEILLEUSE-EFFICACE (grand roi de) : I, 944.
Métal (astre, planète, très blanche étoile du). Voir *VÉNUS* (planète).
Miaofa lianbua jing. Voir *Soutra du Lotus de la Bonne Loi*.
MILE. Voir *MAITREYA*.
Militaire (étoile) : I, 74 (n. 1).
MILLE-PATTES (mont des) : II, 829.
MILLE-YEUX (démon aux) : II, 449 (n. 1).
MILUO ([palais]) : I, 461 (n. 5), 466 (n. 1).
Ming tang. Voir *Salle claire*.
MINTIAN : II, 793 (n. 1).
Minyao. Voir *Chanson populaire*.
Mituo jing. Voir *Soutra d'Amitābha*.
MO'ANG (prince-dragon) : I, 853, 893 (n. 1).
Mo ding. Voir *Poser la main* [sur la tête].
Mogu. Voir *Bolet*.
MOHESA. Voir *MAHĀSATTVA*.
Moines mendiants : voir *Bhikṣu*.
MOKṢA : I, 116 (n. 1), 158 (n. 1), 513 (n. 2), 974 (n. 1); II, 125 (n. 1), 640 (n. 2). Voir aussi *HUI'AN*.
Mola. Voir *Mouche*.
Momo. Voir *Boules* [de pain].
Moni. Voir *Mani*.
MONT-D'OR : II, 263 (n. 2).
Mouche : II, 430 (n. 1).
Moucheron : II, 906 (n. 2).
Mourre : I, 483 (n. 1); II, 227 (n. 2).
Moustique à pattes fleuries : I, 411 (n. 1).
Mo zhang. Voir *Démon de l'illusion*.
MṚGADĀVA. Voir *GAZELLES* (parc des).
Mū : I, 787 (n. 2); II, 322 (n. 1), 907 (n. 1).
MUCHA. Voir *MOKṢA*.
Mu'er. Voir *Auriculaire*.
Muyu. Voir *Poisson* de bois.

- Nāga-puspa*. Voir Dragon-fleur (arbre).
NAIHA QIAO. Voir SANS-RECOURS (pont).
Namo : II, 544 (n. 2), 969 (n. 3).
NANDOU XING. Voir CUILLER (constellation de la).
Nan jing. Voir *Classique des difficultés*.
NAOSHI. Voir LION-GIBBON (roi-démon).
NATA : I, 78 (n. 3), 653 (n. 1), 801 (n. 1), 832 (n. 2); II, 9 (n. 2), 213 (n. 1), 487 (n. 4), 607 (n. 3).
Nature [en vérité, foncière, propre] : I, 595 (n. 1), 636 (n. 2); II, 130 (n. 1), 283 (n. 4), 497 (n. 1), 517 (n. 1).
Nature révélée : II, 874 (n. 1).
Neidan. Voir Cinabre interne.
Neige blanche : I, 324 (n. 1).
Neuf défenses : II, 918 (n. 2).
Neuf fleuves : II, 297 (n. 1).
Neuf luminaires : I, 90 (n. 4), 465 (n. 4); II, 31 (n. 2), 116 (n. 3), 488 (n. 2).
Neuf méandres : I, 285 (n. 1).
NEUF-MÉANDRES (grotte aux) : II, 773.
Neuf orifices, neuf ouvertures : I, 37 (n. 4), 68 (n. 3), 337 (n. 1).
Neuf palais : I, 433 (n. 1).
Neuf queues. Voir Renarde à neuf queues.
Neuf sources : I, 738 (n. 1); II, 269 (n. 2), 579 (n. 1), 779 (n. 2).
Neuf ténébres : I, 41 (n. 1), 49 (n. 1).
Neuf têtes : II, 252 (n. 1).
Neuf transmutations : II, 487 (n. 1), 551 (n. 3).
Neuf trous : I, 397 (n. 1); II, 551 (n. 3).
Nidāna. Voir Cycle d'ignorance.
NID-AUX-DE-CORBEAUX (bonne, maître de méditation du) : I, 374 (n. 3), 617 (n. 2); II, 673 (n. 1), 825 (n. 1).
Nid de pies : II, 536 (n. 1).
Niṣpan[na]. Voir Nirvāna.
NING QI : II, 16 (n. 1).
Nirvāna : I, 531 (n. 2).
Niutou. Voir Têtes-de-bœufs.
Niwan gong. Voir Pildes-de-boue.
NEUDS-DE-BAMBOU (mont) : II, 771.
NOIR (fleuve). Voir EAUX-NOIRES (fleuve des).
Noir (gens en) : II, 713 (n. 1).
NOIR (roi-démon-ours). Voir Māhārāja, VENT-NOIR (divinité du).
Non-dualité : I, 595 (n. 3); II, 944 (n. 1), 969 (n. 1).
Nonnes mendiantes. Voir *Bhikṣuṇī*.
NONUPLE-NUMINOSITÉ (roi-démon) : II, 766 (n. 2).
Nonuples ténébres. Voir Neuf ténébres.
Nonuple Yang : I, 486 (n. 6).
Nouveau-né : I, 437 (n. 2).
Novice : I, 113 (n. 3), 260 (n. 1), 263 (n. 1, 3 et 4).
NUAGES-BLANCS (grotte des) : I, 504.
NUAGES-DE-LA-COMPASSION (monastère des) : II, 788.
Nuages de la Loi : II, 601 (n. 3).
NUAGES-POURPRES (montagne des) : II, 449.
NUÈS-DE-FEU (caverne des) : I, 793.
NUÈS-ÉTHÉRÉES (pavillon des) : I, 220 (n. 6), 236 (n. 4).
NUÈS-MYSTÉRIEUSES (salle des) : I, 421 (n. 1), 429 (n. 4), 612 (n. 2), 757 (n. 2); II, 377 (n. 1), 498 (n. 1).
NUÈS-TURQUOISE (mont des) : II, 164, 165.
NUOZHA SAN TAIZI. Voir NATA.
NÜWA : I, 678 (n. 1).
Obscurcie : I, 714 (n. 2).
Obscurité. Voir Neuf sources.
ŒIL-DE-MILLE-LIEUES : I, 10.
Offense (tête à) : I, 49 (n. 2).
OIE-SAUVAGE (pagode de l') : II, 965 (n. 1).
Olive de Chine : II, 959 (n. 6).
Oṃi [maṇi padme hūm] : I, 147 (n. 1), 286 (n. 3), 833 (n. 1), 922 (n. 1); II, 522 (n. 1).
ONZE grands luminaires : II, 925 (n. 3).
OREILLE-BON-VENT : I, 10.
Oreille-des-bois. Voir Auriculaire.
Origine primordiale : II, 264 (n. 3).
Or noir : I, 44 (n. 1).
Orpiment : II, 368 (n. 4).
Or, tords, sors : I, 154 (n. 2), 225 (n. 1), 839 (n. 1); II, 128 (n. 3).
OUEST (très blanche étoile de l'). Voir VÉNUS (planète).
OUIE-FINE : II, 152.
PADMAPRABHA. Voir ÉCLAT-FLEURI (*bodhisattva*).
Pagode. Voir Stoupa.
Paillon. Voir Portique.
PAIX-D'ARGENT (salle de la) : I, 579 (n. 2).
PAIX-PERPÉTUELLE. Voir CHANG'AN.
Palais [de l'empereur de Jade, des mirages]. Voir MILUO.
Palmier : I, 491 (n. 1); II, 412 (n. 3), 520 (n. 2).
PAN AN : I, 574 (n. 2).
Pañca-nāga sūtra : II, 928 (n. 12).
Pañcaskhanda. Voir Cinq agrégats.
PANG : I, 70 (n. 5); II, 8 (n. 1).
Pangmen. Voir Portes secondaires.
Pangolin : II, 447 (n. 2).
PAN GU : I, 7 (n. 1).
Parc féérique. Voir GRAND-VENT (parc de).
Passage du Yang à son apogée. Voir Double cinq.
PASSERELLE-DE-NUAGES (grotte de la) : I, 361.
Passer la noix de coco : II, 42 (n. 1).
Passé spinale : I, 860 (n. 1).
Pâte de soja : II, 86 (n. 2), 87 (n. 2).
Paternel. Voir Grand-papa.
Patriarche terrasseur de démons. Voir Vénéralable céleste.
PAVÉ-D'OR (monastère de méditation) : II, 826.

- PÊCHERS** (source aux) : II, 757 (n. 1).
Pêches d'immortalité : I, 89 (n. 1).
PENG. Voir **ROCK** (roi-démon).
PENGLAI (mont) : I, 326 (n. 1), 649 (n. 3).
PENG ZU : I, 532 (n. 1).
PENGZU LONGNÜ. Voir **BONNE-FORTUNE** (fille[-dragon] de).
Péniche : II, 328 (n. 1).
Père du métal : I, 423 (n. 2), 583 (n. 1).
Pègrination (*La*) : I, 7 (n. 2).
Perle. Voir *mani*.
Perle lumineuse. II, 525 (n. 1).
PERPÉTUELLE-PACIFICATION (pavillon de) : II, 849 (n. 1), 873 (n. 2).
Personnages en soie ou papier. Voir *Xiang-sheng*.
Perspicace (inspecteur) : I, 137 (n. 3), 362 (n. 9).
PETIT CROCODILE-DRAGON : I, 848.
Petit printemps : I, 269 (n. 4).
PETIT SAINT. Voir **ERLANG**.
Petits pains. Voir **Boules** [de pain].
Phala : II, 589 (n. 1).
Pierre d'automne : I, 32 (n. 4).
PILANPO. Voir **VAIRAMBHA**.
PILU. Voir **VAIROCANA**.
Pilules-de-boue : I, 361 (n. 6).
Pिंगi. Voir **Cocher divin**.
PIN-MORT (gorge du) : I, 793.
PINPO GUO. Voir **BIMBĀNA**.
Pinte : II, 439 (n. 1), 714 (n. 4), 932 (n. 2).
 Voir aussi **Boisseau**.
Pipa : I, 579 (n. 4); II, 84 (n. 1).
PIXIANG DIAN. Voir **COUVERTE-DE-PARFUMS** (salle).
PLÉIADE (constellation de la) : II, 97 (n. 2), 452 (n. 1).
Plomb. Voir **Bourgeons jaunes**, **Enfançon**, **Père du métal**.
Plomb rouge : I, 32 (n. 3).
POINTE-DE-PINCEAU (montagne) : II, 864.
Poire : II, 959 (n. 5).
Poisson de bois : I, 255 (n. 1), 304 (n. 1), 486 (n. 4), 864 (n. 3); II, 605 (n. 2), 678 (n. 1).
Poisson noir : II, 228 (n. 2).
POLAIRE (dieu de l'étoile) : I, 808 (n. 1).
Pomme : II, 959 (n. 7).
Pomme sauvage : I, 18 (n. 2).
PORCET : I, 163 (n. 1). Voir aussi **CONSCIENT-DE-SES-CAPACITÉS**, **Huit défenses**, **Mère du bois**, **ROSEAUX-CÉLESTES** (amiral des), **SOIES-RAIDES**.
PORSET : II, 657 (n. 1).
PORTE-DE-LA-LOI (monastère de la) : I, 240 (n. 5); II, 223 (n. 2).
PORTE-PAGODE. Voir **LI PORTE-PAGODE**.
Portes de la Loi : II, 533 (n. 2).
Portes secondaires : I, 30 (n. 2), 900 (n. 1).
PORTEURS-DE-FOUDRE (salle des) : I, 875 (n. 1). Voir aussi **Vajrapāni**.
Portique : II, 617 (n. 1).
Poser la main [sur la tête] : I, 160 (n. 1).
Position longue : II, 925 (n. 6).
POTALAKA (mont) : I, 113 (n. 1), 431 (n. 1), 513 (n. 1).
POT-CARRÉ (mont) : I, 509 (n. 3).
Pouls. Voir **Huit symptômes internes**, **Sept symptômes externes**.
POURPRES (palais) : II, 218 (n. 8), 551 (n. 4).
POURPRE-VIOLET (pays de) : II, 333.
Prajñā : I, 149 (n. 4), 232 (n. 2), 437 (n. 3); II, 304 (n. 1).
Pratyaga. Voir **Causes circonstanciées**.
Précepteur céleste. Voir **Quatre grands précepteurs** [célestes].
Précepteur-roi de l'État : II, 302 (n. 2).
Première lune de l'année : II, 654 (n. 1).
Premier lauréat : I, 220 (n. 2), 230 (n. 3).
Prendre refuge. Voir **Trois refuges**.
Président du bureau d'astrologie : II, 840 (n. 1).
Préta. Voir **Fantômes affamés**.
Prière. Voir **Gāthā**.
PRIMORDIALE-NUMINOSITÉ : II, 856 (n. 2).
PRIMORDIAL-SUBJUGUÉ (maître du). Voir **GRAND IMMORTEL DU PRIMORDIAL-SUBJUGUÉ**.
PROFONDEURS-DE-LA-SAGESSE (monastère des) : I, 875.
Propre source. Voir **Nature** [propre].
Protecteur de l'État. Voir **QIN SHUBAO**.
Protecteur du ciel. Voir **Défenseurs** [de la Loi, de monastère].
Protecteur du foyer : I, 186 (n. 1).
PROTECTEUR-EN-SECOND : II, 905 (n. 1).
PROTÉGÉ-DE-GUAN : II, 949 (n. 1).
Protégé du Bouddha : II, 650 (n. 1).
Puéraire : II, 162 (n. 1).
PRUNIERS (mont des). Voir **Fraternité des sept**.
PUISSANCE-DU-BÉLIER, **PUISSANCE-DU-CERF**, **PUISSANCE-DU-TIGRE**. Voir **ÉMINENTS IMMORTELS** [BÉLIER, CERF, TIGRE].
PURE-SPLENDEUR (grotte de) : II, 562.
Pureté-et-Clarté (fête de) : II, 472 (n. 2); 500 (n. 1), 578 (n. 4).
Pureté-Suprême. Voir **Trois purs**.
Purifié couleur de l'or. Voir **Dhūta**.
Pūrapranidhāna. Voir **Vāu premier**.
PŪRVAVIDEHA : I, 9 (n. 2); II, 885 (n. 1).
Pūti. Voir **Bhodi**.
PUTUOLUOJIA SHAN. Voir **POTALAKA** (mont).
PUXIAN : I, 404 (n. 6); II, 279 (n. 2), 532 (n. 4).
Qian : II, 284 (n. 1), 522 (n. 2), 753 (n. 1).
QIAN'AN : I, 220 (n. 4).
Qiangong. Voir **Mercuré**.
Qiangwo. Voir **Disputer le nid**.
Qianma : I, 451 (n. 1); II, 585 (n. 1).
Qianzi wen. Voir **Texte de mille caractères**.
Qielan. Voir **Sanghārāna**.
Qī fo. Voir **Sept bouddhas**.
Qing. Voir **Arpent**.
Qingming. Voir **Pureté-et-Clarté** (fête de).
QIN GUANG : I, 190 (n. 2).

- QIN SHUBAO [QIN QIONG] : I, 184 (n. 1), 206 (n. 1).
- Qintian jian taiguan. Voir Président du bureau d'astrologie.
- Qi qiao. Voir Sept ouvertures.
- QITIAN DASHENG. Voir GRAND SAINT ÉGAL AU CIEL.
- QIU HONGJI : I, 113 (n. 4); II, 6 (n. 5), 720 (n. 5).
- Qiu shi. Voir Pierre d'autome.
- QIYUAN. Voir JETAVANA.
- Qizhai jing : I, 934 (n. 1).
- Quanzhen. Voir Vérité complètement sublimée.
- Quatre bodhisattva : II, 153 (n. 3). Voir aussi Quatre grands rois célestes.
- Quatre-Brillances : II, 760 (n. 1).
- Quatre continents. Voir APARAGODĀNIYA [Ouest], JAMBŪDVĪPA [Sud], PŪRVAVĪDEHA [Est], UTTARAKURU [Nord].
- Quatre empereurs : I, 90 (n. 3), 465 (n. 2).
- Quatre états [des phénomènes] : II, 845 (n. 5), 861 (n. 2).
- Quatre étoiles : I, 485 (n. 1); II, 968 (n. 3).
- Quatre gardiens [armés, porteurs] de foudre. Voir *Vajrapāni*.
- Quatre Grandes Choses : II, 130 (n. 3).
- Quatre grands fleuves : I, 750 (n. 1).
- Quatre grands maréchaux [Pang, Liu, Gou et Bi] : I, 70 (n. 5); II, 860 (n. 2).
- Quatre grands officiers perspicaces [Yin, Zhu, Tao et Xu] : I, 137 (n. 3); II, 812 (n. 2).
- Quatre grands précepteurs [célestes] : II, 638 (n. 1), 813 (n. 4). Voir aussi GE HONG, QIU HONGJI, XU JINYANG, ZHANG DAOLING.
- Quatre grands rois célestes : I, 90 (n. 7), 701 (n. 2). Voir aussi Roi céleste.
- Quatre humeurs : II, 353 (n. 2).
- Quatre pics sacrés : II, 303 (n. 3).
- Quatre protecteurs du temps : I, 102 (n. 2), 283 (n. 4), 314 (n. 4), 410 (n. 5), 722 (n. 1), 773 (n. 3); II, 796 (n. 3), 937 (n. 3).
- Quatre renaissances : I, 148 (n. 9), 227 (n. 6).
- Quatre saintes [nobles] vérités : I, 513 (n. 5); II, 451 (n. 2).
- Quatre sortes de patience : II, 961 (n. 8).
- Quatre trésors de l'étude du lettré : II, 851 (n. 1).
- Quatre vertus : I, 153 (n. 6).
- Quatre vieillards chenus : II, 263 (n. 1).
- Quatre vies dans les six chemins. Voir Quatre renaissances.
- Questions simples : II, 350 (n. 1).
- Queue-de-léopard : II, 848 (n. 2).
- QUI-RALLUME-LA-LAMPE (bouddha). Voir DĪPAṀKARA.
- Rākṣasi (la) : I, 794 (n. 1); II, 166 (n. 1).
- Ramener les deux souffles à l'horizon : II, 375 (n. 5).
- RANDENG GUFO. Voir DĪPAṀKARA.
- RĀṢTRAPĀLA DEVARĀJA. Voir MAINTENEUR-DU-ROYAUME (roi céleste).
- Ratouille : II, 492 (n. 1).
- RATNADHVAJA. Voir LUMIÈRE À LA BANNIÈRE SACRÉE (roi de).
- Réduction ou production. Voir Cinq dynamies.
- Réfectoire : II, 828 (n. 1).
- Reine mère. Voir MÈRE-REINE DE L'OUEST.
- Reliques : I, 149 (n. 5), 608 (n. 1).
- Renarde à neuf queues : I, 664 (n. 1).
- RENARD VII (roi-démon) : I, 689.
- RENOUÉES (pont des) : II, 630 (n. 4).
- Renshen. Voir Ginseng.
- Retourner (se) : II, 620 (n. 1).
- Rêve du papillon : II, 333 (n. 2).
- Révélateurs [de vérité] [des cinq orientés] : I, 102 (n. 1), 147 (n. 2), 283 (n. 3), 314 (n. 6), 410 (n. 4), 555 (n. 2), 773 (n. 2); II, 153 (n. 5), 281 (n. 2), 937 (n. 2).
- Rhinocéros : II, 812 (n. 3), 813 (n. 1, 2).
- Rhubarbe : II, 357 (n. 1).
- Rhumatisme : II, 523 (n. 1).
- Richesse (étoile de la). Voir Trois étoiles.
- Rideaux roulés : I, 159 (n. 1).
- RIDEAUX-ROULÉS (capitaine, général des) : I, 429 (n. 5), 812 (n. 2); II, 201 (n. 1).
- RIDEAU-TORRENTIEL (grotte au, du) : I, 13 (n. 1).
- RIVAL-DE-LA-PLANÈTE-MALÉFIQUE (roi-démon) : II, 368 (n. 6).
- RIVIÈRE CÉLESTE : I, 54 (n. 1), 362 (n. 7), 422 (n. 1), 568 (n. 1), 961 (n. 2); II, 488 (n. 3).
- Riz au sésame : I, 40 (n. 1).
- Riz-grains-de-jade. Voir *Yuxiēmi*.
- Robe de moine multicolore. Voir *Kaśāya*.
- ROBE-JAUNE (ogre) : I, 554.
- ROCK (roi-démon) : I, 61 (n. 2), 802 (n. 1).
- Roi céleste : I, 90 (n. 7); II, 720 (n. 1).
- Voir CROISSANCE, MAINTENEUR-DU-ROYAUME, Quatre bodhisattva, Quatre grands rois célestes, SAIT-TOUT, VASTE-REGARD.
- ROI-DÉMON-ÉLÉPHANT : II, 475.
- ROI-DÉMON-LÉOPARD : II, 700.
- ROI-DÉMON LÉVIATHAN-ROCK. Voir LÉVIATHAN.
- ROI-DÉMON-LION [de Mañjuśrī, aux poils bleus] : I, 775; II, 474.
- ROI-DÉMON-OURS. Voir VENT-NOIR (divinité du).
- ROI-DÉMON-RHINOCÉROS : I, 995 (n. 2).
- ROI-DÉMON-TAUREAU : II, 53 (n. 2). Voir aussi GROSBALÈS.
- ROI GIBBON À POILS LONGS : I, 61 (n. 4), 802 (n. 3).
- ROSEAUX-CÉLESTES (amiral des) : I, 161 (n. 1), 362 (n. 7), 749 (n. 2), 812 (n. 1); 961 (n. 1); II, 88 (n. 1), 202 (n. 1).
- Rosée blanche : I, 952 (n. 1).

- Roulé-par-les-eaux. Voir SAUVÉ-DES-EAUX.
 RULAI. Voir AINSI-VEU.
 RUO shui. Voir eaux à faible tirant.
 Ruyi[jin gu] bang. Voir Bâton de Bon-Plaisir [cercle d'or].
- SABLES-MOUVANTS (fleuve des) : I, 156 (n. 1), 419.
 SABLET : I, 160 (n. 3). Voir aussi Spatule, Femme-jaune.
 Saddharma pundarîka sûtra. Voir *Soutra du Lotus de la Bonne Loi*.
 Śaḍ-varṣa : I, 232 (n. 3), 303 (n. 5).
 Sagittaire : II, 959 (n. 9).
 SAIT-TOUT (roi céleste) : I, 90 (n. 7), 701 (n. 4); II, 16 (n. 4), 596 (n. 2). Voir aussi LI PORTE-PAGODE.
 Sāhā : II, 136 (n. 2).
 SAINT-PALAIS D'OR (reine) : II, 368.
 SAI TAISUL. Voir RIVAL-DE-LA-PLANÈTE-MALÉFIQUE (roi-démon).
 SĀKYAMUNI : I, 138 (n. 3), 970 (n. 6); II, 264 (n. 4), 601 (n. 4).
 Śāla : I, 429 (n. 1), 970 (n. 1); II, 605 (n. 3).
 Salle claire : I, 423 (n. 3), 764 (n. 2), 812 (n. 6).
 Samādhi (feu, vent du) : I, 408 (n. 4), 794 (n. 3), 805 (n. 2).
 SAMANTABHADRA. Voir PUXIAN.
 Samādhi. Voir juste conscience, juste éveillé.
 Saṅgha : II, 320 (n. 1).
 Sāṅghika sûtra : II, 928 (n. 17).
 Saṁsāra : I, 90 (n. 1).
 Saṁśānārîpa. Voir Six fois six formes sensuelles.
 San boa. Voir Trois joyaux.
 San cao. Voir Trois services.
 San cheng. Voir Trois véhicules.
 San chuan. Voir Trois cours d'eau.
 Saṅghārāma : I, 700 (n. 3).
 SANGLOT-AUX-POINTES-D'ALÈNE (montagnes du) : I, 793 (n. 1).
 Saṅghen. Voir Śramana.
 Sangong. Voir Trois palais.
 San guan. Voir Trois passes.
 Saṅguan jing. Voir *Classique des trois officiers*.
 Saṅgui. Voir Trois refuges.
 San hua. Voir Trois fleurs.
 San jia. Voir Trois maisons.
 San jiè. Voir Trois mondes.
 Saṅleng jian. Voir Fouet triangulaire.
 Saṁmei [hua]. Voir Samādhi (feu, vent du).
 Saṅqian. Voir Chilicosme.
 Saṅqing. Voir Trois purs.
 San quan. Voir Trois perfections.
 San san. Voir Triplétude.
 Sans fuite : I, 328 (n. 4).
 San sheng. Voir Trois viandes sacrificielles.
 San sheng. Voir Trois saints d'En-haut.
 San shiṭhen. Voir Trois divinités parasites internes.
 SANS-IMAGE : II, 264 (n. 5).
 SANS-RECOURS (pont) : I, 197 (n. 1); II, 913 (n. 3).
- SANS-REGRETS (palais céleste) : I, 757 (n. 3).
 San tai. Voir Trois rangs.
 San tu. Voir Trois chemins, Trois sentiers, Trois voies.
 San xing. Voir Trois étoiles.
 San yuan. Voir Trois primordiaux.
 Sanzang. Voir Trois corbeilles.
 San zun fo. Voir Trois vénéralés.
 Sapience. Voir Prajñā.
 ŚĀRIPUTRA : I, 376 (n. 5).
 Śarîra. Voir Reliques.
 Śāstra. Voir Traité.
 SAUVÉ-DES-EAUX : I, 220 (n. 7), 391 (n. 1), 966 (n. 2); II, 687 (n. 1).
 Scolopendre. Voir MILLE-YEUX (démon aux).
 Scorpion (esprit-) : II, 97.
 Secrétariat impérial : II, 960 (n. 1).
 Seigneur des Mystères (le) : I, 991 (n. 1).
 Se ji kong : I, 376 (n. 4, 6); II, 395 (n. 2).
 Sel [de la malédiction] sur les lèvres : II, 322 (n. 2), 370 (n. 1).
 Senhuo. Voir Filet de la forêt des apparences.
 Sept affectés : II, 414 (n. 1).
 Sept frères du mont des Pruniers. Voir Frères du mont des Pruniers.
 Sept ouvertures : I, 286 (n. 2), 644 (n. 2), 812 (n. 3); II, 554 (n. 1).
 SEPT-PERFECTIONS (montagne aux) : II, 316 (n. 1).
 Sept symptômes externes : II, 353 (n. 4).
 Sept trésors : II, 153 (n. 8), 478 (n. 1).
 SERPENT-LOVÉ (mont du) : I, 280; II, 480 (n. 1).
 Service de surveillance : II, 654 (n. 1), 668 (n. 2). Voir aussi Commandant des cinq districts.
 Setier : I, 373 (n. 2), 711 (n. 1), 934 (n. 3), 952 (n. 2); II, 735 (n. 2).
 Shaguo. Voir Fruits des sables.
 Shaman. Voir Novice.
 Shanai jing : I, 39 (n. 1).
 SHANCAI LANG, SHANCAI TONGZU. Voir SUDHANA.
 SHANCAI LONGNŪ. Voir BONNE-FORTUNE (fille[-dragon] de).
 SHANGGUAN. Voir LEPRÉVOST.
 Shangqing. Voir Trois purs.
 SHAOBAO. Voir PROTECTEUR-EN-SECOND.
 Shaoguo. Voir Gâtaux.
 SHAO KANGJIE [SHAO YONG] : I, 8 (n. 2).
 SHA WUJING. Voir CONSCIENT-DE-LA-PURETÉ, SABLET.
 Sheli. Voir Reliques.
 Sheling. Voir Dieu du sol.
 Sheng. Voir Pinte.
 Shenghua. Voir Transformations sans naissance.
 Shé shi. Voir Achillée.
 SHEWEI GUO. Voir SRĀVASTĪ.
 Shi. Voir Achillée.
 Shi. Voir Setier.
 Shibu gong. Voir Sylvains.

- Shidai yanwang*. Voir Dix juges des Enfers.
Shi di. Voir Dix étapes.
Shi'er yuanchen. Voir Douze branches horaires.
Shigu. Voir Tambour de pierre.
Shin jing. Voir *Classique de la poésie*.
 SHIKHIN. Voir FLAMMES-AUX-CINQ-ÉCLATS (bouddha de).
Shili changting. Voir Kiosque de dix lis.
Shiman. Voir Lion et barbare et lion-mane.
 SHITUO. Voir CHAMEAU-LION (roi-démon).
Shixiang. Voir Ainsi (l').
Shi zhang. Voir Toise.
Shizun. Voir Vénéré du monde.
Shonban. Voir Charbon animal.
Shon jie. Voir Commandements.
Shonsheng jing. Voir *Soutra de réception de la vie*.
Shouxing. Voir Longévité (étoile de).
 SHUIDE. Voir VERTU-DE-L'EAU.
 SHUILIAN DONG. Voir RIDEAU-TORRENTIEL (grotte au).
Shulu dahui. Voir Grand cérémonie par l'Eau et la Terre.
[Shuizai] jing : I, 966 (n. 4).
Si da. Voir Quatre Grandes Choses.
Si da lingguan. Voir Quatre grands officiers perspicaces.
Si da tianwang. Voir Quatre grands rois célestes.
Si da yuanshuai. Voir Quatre grands maréchaux.
Si de. Voir Quatre vertus.
Si douxing. Voir Quatre étoiles.
 SIHALI : II, 160 (n. 2).
Si jingang. Voir *Vajrapāni*.
Si hao. Voir Quatre vieillards chenus.
 SIMING CHAN. Voir QUATRE-BRILLANCES.
 SIMING [du cœur et] de l'esprit : I, 132 (n. 1), 258 (n. 4); II, 573 (n. 2).
 SINGET : I, 28, 166 (n. 1). Voir aussi CONSCIENT-DE-LA-VACUITÉ, GRAND SAINT ÉGAL AU CIEL, Père [duc] du métal, TONNERRE (duc du), Véritable suprême du chaos originel.
Si qi. Voir Quatre humeurs.
Si sheng. Voir Quatre renaissances.
Si sheng [di]. Voir Quatre saintes [nobles] vérités.
 Site d'incomparable allure. Voir *Sud-varṣa*.
Si ti. Voir Quatre empereurs.
 Six animaux domestiques : II, 950 (n. 1).
 Six brigands : I, 258 (n. 3), 380 (n. 2), 842 (n. 3); II, 105 (n. 2). Voir aussi Six sens.
 Six chemins : I, 148 (n. 8), 203 (n. 3), 595 (n. 5).
 Six désirs : II, 517 (n. 4).
 Six destinées [mensongères]. Voir Six chemins.
 Six dieux [du jour, de la nuit]. Voir Six gardes et six vigiles.
 Six directions : II, 298 (n. 3).
 Six directriques : II, 262 (n. 3).
 Six fois six formes sensuelles : II, 517 (n. 7).
 Six gardes et six vigiles : I, 134 (n. 2), 283 (n. 2), 314 (n. 5), 366 (n. 3), 410 (n. 3), 555 (n. 1), 773 (n. 1), 869 (n. 2); II, 210 (n. 4).
Si xiang. Voir Quatre états.
 Six ministères : II, 665 (n. 1).
 Six ordinaires : I, 513 (n. 6).
 Six oreilles : II, 157 (n. 1).
 Six organes : I, 37 (n. 2).
 Six poussières : II, 921 (n. 2), 923 (n. 1).
 Six sens : I, 328 (n. 3), 914 (n. 1); II, 159 (n. 1), 549 (n. 6), 840 (n. 4). Voir aussi Six brigands.
 Six substances et aspects : II, 517 (n. 3).
 Six surveillantes : I, 142 (n. 4).
 Six vigiles [de la nuit, des ténèbres]. Voir Six gardes et six vigiles.
 Six voies : II, 517 (n. 5). Voir aussi Six chemins.
 Six voleurs. Voir Six brigands.
Si zhihongcao. Voir Quatre protecteurs du temps.
 SIZHOU (monts) : II, 302 (n. 1).
Skāndha. Voir Cinq agrégats.
 SOIES-RAIDES : I, 358 (n. 3); II, 249 (n. 1).
 Sombre clarté : II, 712 (n. 1).
 SOMMET-PLAT (mont au) : I, 616.
Songzi. Voir *Gāthā*.
 Souffle d'éther : I, 569 (n. 1).
 Source [sous la plante des pieds] : I, 361 (n. 7).
 Source jaillissante [des talons] : I, 764.
 SOURCE-DU-BONHEUR (monastère de la) : I, 242 (n. 5).
 SOURCILS-JAUNES (roi-démon) : II, 287.
 SOUMÉROU (mont) : I, 148 (n. 4), 413 (n. 1), 643 (n. 1); II, 170 (n. 1), 924 (n. 1).
 Soutra (le). Voir *[Shuizai] jing*.
Soutra du Cœur : I, 376 (n. 3), 617 (n. 1), 895 (n. 1); II, 578 (n. 1), 963 (n. 3).
Soutra du Diamant : I, 482 (n. 5).
Soutra de la Grande Ourse : I, 635 (n. 1).
Soutra de Guanyin : I, 482 (n. 4).
Soutra du Lotus de la Bonne Loi : I, 256 (n. 1), 415 (n. 2), 482 (n. 2); II, 320 (n. 3), 601 (n. 8), 928 (n. 10, 16).
Soutra du Paon : I, 256 (n. 3), 482 (n. 3), 716 (n. 3); II, 320 (n. 2), 886 (n. 2).
Soutra de Réception de la vie : I, 681 (n. 6).
 Souverain suprême de l'Est : I, 510 (n. 1); II, 569 (n. 1).
 Spatule : I, 429 (n. 8); II, 742 (n. 1).
 Sperme-jaune, spermicée : I, 16 (n. 3), 18 (n. 1); II, 78 (n. 1), 569 (n. 5).
 SPLENDEUR-DE-LA-CULTURE (pavillon) : II, 355 (n. 1).
 SPLENDEUR-ROUGE (palais de) : II, 13 (n. 1).
 SQUELETTE BLANC (dame au) : I, 534.
Śramaṇa : I, 218 (n. 8); II, 886 (n. 6). Voir Novice.

- SRĀVASTI : II, 827 (n. 1), 932 (n. 1).
 Stoupa : I, 242 (n. 1), 547 (n. 1), 617 (n. 4); II, 223 (n. 3), 924 (n. 4).
Suamī. Voir GRIFFON (roi-démon).
 SUBHŪTI : I, 23 (n. 2), 29 (n. 2).
 SUD (marché du). Voir *Qian*.
 SUDATTA : II, 831 (n. 2).
 SUDHANA [SREṢṬHĪ-DĀRAKA BODHISATVA] : I, 803 (n. 1), 974 (n. 2); II, 651 (n. 1). Voir aussi BÉBÉ-ROUGE.
 SUI JUN. Voir JUPITER (planète).
 SUIREN : I, 316 (n. 1).
 SUKLAVĪRA. Voir HÉROS-BLANC.
Sulao. Voir Koumis.
 SUMERU. Voir SOUMÉROU (mont).
 SUN CHU : II, 272 (n. 4).
 SUN et PANG : II, 609 (n. 2).
 SUN KANG : I, 951 (n. 4).
 SUN WUKONG. Voir CONSCIENT-DE-LA-VACUITÉ, SINGET.
Sārangama sūtra : I, 152 (n. 7), 482 (n. 1); II, 928 (n. 3).
 SUSHUANG : II, 664 (n. 3).
 SUVARNĀTA : II, 640 (n. 1).
 SU WU : I, 951 (n. 7), 954 (n. 2).
 Sylvains : II, 261 (n. 1).
 Ta. Voir Stoupa.
 Taël : I, 225 (n. 3).
 TAI (mont) : I, 428 (n. 1), 643 (n. 3); II, 209 (n. 3), 369 (n. 1).
 TAIBAI CHANGGENG XING. Voir VÉNUS (planète).
 TAIHANG (monts) : II, 375 (n. 7).
Taiji huan sheng pi. Voir Le bonheur extrême fait retour au malheur.
 TAIQING XIANJUN. Voir LAOZI, Trois purs.
Taishi. Voir Grands précepteurs.
 TAISUI. Voir JUPITER (planète).
 TAIYI. Voir POLAIRE (dieu de l'étoile), Unité suprême.
 TAIZONG : I, 167 (n. 5); II, 109 (n. 1), 689 (n. 1).
 Tambour de pêcheur. Voir Poisson de bois.
 Tambour de pierre : I, 441 (n. 3).
 Tambourin : II, 589 (n. 2).
 TANG et YU : II, 959 (n. 10).
Tanna, tannuo. Voir Aumône, Donateur.
 TAO : I, 70 (n. 5).
 TAOHUA NŪ XIANGSHENG. Voir FLEUR-DE-PÊCHER (maître).
 TAOUYAN. Voir PÊCHERS (source aux).
 Tatars : I, 258 (n. 1).
 TATHAGATA. Voir AINSI-venu.
 TENGSHUANG SI. Voir COPIES (monastère des).
 Terrasse de cinabre : I, 35 (n. 2).
 TERRASSE-DES-DIEUX d'un pouce carré : I, 23 (n. 1); II, 31 (n. 1).
 TERRASSE-DU-CIEL de Liu et Juan : II, 434 (n. 1).
 Terre sainte. Voir INDE.
 Terrier tibétain : I, 985 (n. 1); II, 721 (n. 2). Voir aussi LION-GIBBON (roi-démon).
 Tête de cinabre : II, 205 (n. 4).
 Têtes-de-bœufs : I, 192 (n. 1).
 TÊTE-D'OR ([révélateur]) : I, 284, 646 (n. 2); II, 210 (n. 3). Voir aussi Révélateurs [de vérité].
Texte de mille caractères : II, 402 (n. 4).
 TIANGANG. Voir GRANDE OURSE.
 TIANHE. Voir RIVIÈRE CÉLESTE.
 TIANPENG YUANSHUAL. Voir ROSEAUX-CÉLESTES (amiral des).
Tianshi. Voir Quatre grands précepteurs [célestes].
 TIANTAI : I, 394 (n. 2); II, 182 (n. 1), 261 (n. 2), 271 (n. 1). Voir aussi TERRASSE-DU-CIEL de Liu et Ruan.
Tianwang. Voir Roi céleste.
Tianzhen. Voir Ainsi (1°).
 TIANZHOU. Voir INDE.
Tianzun. Voir Vénéral du monde.
 TIBET : I, 349 (n. 1), 374 (n. 2).
Tieshu. Voir Arbre de fer.
 TIGRE-BLANC (chaîne du) : I, 525 (n. 1).
 TIGRE-BLANC (salle du) : I, 188 (n. 1).
Tihu. Voir Crème de la crème.
 Tirer la bride, tirer son coup. Voir *Qianma*.
 TOILES-D'ARAIGNÉES (grotte aux) : II, 414.
 TOILES-D'ARAIGNÉES (mont aux) : II, 426.
 Toise : I, 55 (n. 2); II, 721 (n. 1).
 Tombe. Voir Neuf sources.
 TONGMING DIAN. Voir LUMIÈRE-PÉNÉTRANTE (salle de).
Tongtian he. Voir Fleuve communiquant avec le ciel.
 TONNERRE (duc du) : I, 892; II, 9 (n. 3), 299 (n. 1).
 TORTUE BLANCHE : I, 980.
 TOUCHE-AUX-NUAGES (pont) : II, 920 (n. 1).
 Tournesol : II, 116 (n. 9).
Toutou. Voir Novice.
 Traité : I, 153 (n. 2); II, 926 (n. 2).
 Transcendance : II, 375 (n. 8).
 Transformations [sans naissance] : I, 68 (n. 4), 221 (n. 7).
 TRANSFORMATIONS (monastère des) : I, 221 (n. 7).
 Travaux forcés : II, 583 (n. 2).
 Trente-deux cieus : II, 608 (n. 3).
 Trente-troisième ciel : I, 60 (n. 2), 596 (n. 1), 757 (n. 3).
Triloka. Voir Trois mondes.
Tripitaka. Voir Trois corbeilles.
 TRIPITAKA : I, 239. Voir aussi Bois de santal, CHEN XUANZANG, CIGALE-D'OR, Mère de cinabre, SAUVÉ-DES-EAUX.
 Triple refuge. Voir Trois refuges.
Triple union : II, 941 (n. 1).
 Triple vacuité : II, 961 (n. 7).
 Triple Yang : I, 861 (n. 1).
 Triple objet de la foi, triplitude : I, 25 (n. 1), 843 (n. 1).

- Triyāna*. Voir Trois véhicules.
Trois cercles. Voir Or, tords, sors.
Trois chemins : II, 961 (n. 5), 971 (n. 1).
Trois corbeilles : I, 152 (n. 10), 233 (n. 5).
Trois cours d'eau : I, 167 (n. 4).
Trois divinités parasites internes : I, 286 (n. 1), 644 (n. 1), II, 553 (n. 2).
Trois [doctrines, écoles] : I, 30 (n. 1), 970 (n. 4); II, 936 (n. 1).
Trois dons (assemblée des) : II, 14 (n. 2).
Trois étoiles : I, 504 (n. 1), 618 (n. 4).
Trois fleurs : I, 362 (n. 5); II, 130 (n. 2).
Trois incantations. Voir Or, tords, sors.
Trois joyaux : I, 226 (n. 3); 868 (n. 4).
Trois maisons : II, 375 (n. 6).
Trois mondes : I, 43 (n. 4), 62 (n. 1); II, 202 (n. 3), 326 (n. 1).
Trois palais : I, 212 (n. 1), 721 (n. 1), 744 (n. 2); II, 666 (n. 2).
Trois passes : I, 812 (n. 5); II, 216 (n. 2), 276 (n. 2).
Trois perfectiones : II, 840 (n. 2).
Trois primordiaux : II, 861 (n. 3).
Trois purs : I, 90 (n. 2), 465 (n. 1), 868 (n. 6); II, 435 (n. 3).
Trois rangs : II, 824 (n. 2).
Trois refuges : I, 135 (n. 2); II, 546 (n. 2), 723 (n. 1), 918 (n. 2).
Trois saints d'En-haut : II, 779 (n. 1).
Trois sentiers : II, 787 (n. 1).
Trois services : I, 190 (n. 3).
Trois-Souffles du Sud : II, 14 (n. 1).
Trois vénérés. Voir Trois mondes.
Trois statues. Voir Trois vénérés.
Trois véhicules : I, 29 (n. 3), 145 (n. 3), 152 (n. 5); II, 105 (n. 3), 307 (n. 2), 451 (n. 1), 601 (n. 2), 886 (n. 1), 944 (n. 2).
Trois vénérés : I, 700 (n. 2), 706 (n. 1).
Trois viandes repoussantes : I, 163 (n. 3), 371 (n. 2).
Trois viandes sacrificielles : I, 127 (n. 1), 295 (n. 3).
Trois voies : I, 218 (n. 5), 361 (n. 3).
Trompes d'éléphants : I, 441 (n. 2).
Tudi : I, 91 (n. 1), 126 (n. 1), 472 (n. 1), 724 (n. 2); II, 202 (n. 2), 301 (n. 2), 562 (n. 1), 726 (n. 1), 775 (n. 1), 864 (n. 1).
Tumi : I, 747 (n. 1).
Tunique droite : I, 269 (n. 2), 357 (n. 1).
TUOLVO : II, 315.
TUOTA LI TIANWANG. Voir LI PORTE-PAGODE.
TUSITA. Voir BIENHEUREUX (paradis des).
Tutou li. Voir Poire.
- Udumbara*. Voir Arbre de fer.
Ullambana : I, 152 (n. 2), 462 (n. 4); II, 205 (n. 9), 451 (n. 3).
Une immortelle. Voir GUANYIN.
UNICORNE (grotte de l') : II, 368 (n. 7).
Voir aussi Rhinocéros.
Unité suprême : I, 95 (n. 1), 462 (n. 1), 485 (n. 1), 506 (n. 1), 856 (n. 1).
Upāsaka : II, 153 (n. 6), 281 (n. 5), 924 (n. 6).
Upāsikā : II, 153 (n. 7), 924 (n. 7).
Uṣṣāla : II, 924 (n. 3), 930 (n. 1).
UTTARAKURU : I, 9 (n. 2); II, 885 (n. 1).
Vacuité : I, 766 (n. 2).
VAIRAMBHA : II, 449 (n. 2).
VAIROCANA : I, 221 (n. 5), 306 (n. 1), 702 (n. 3), 982 (n. 1); II, 214 (n. 2).
VAISRAMANA : II, 212 (n. 3).
VAISRAVANA DEVARAJA. Voir SAIT-TOUT (roi céleste).
VAJRA (salle du) : II, 827 (n. 2). Voir aussi Diamant, Foudre.
Vajrabhāu : I, 227 (n. 7).
Vajrapāni : I, 137 (n. 7), 404 (n. 4), 418 (n. 1), 701 (n. 1), 857 (n. 1); II, 34 (n. 1), 153 (n. 4), 281 (n. 3), 530 (n. 1), 586 (n. 1).
VALLÉE-DES-FANTÔMES (maître de la). Voir GUIGU.
VALLÉE-D'OR (parc de la) : II, 791 (n. 1).
VASTE-BÉNÉDICTION (monastère de) : I, 238 (n. 1); II, 800 (n. 2), 955 (n. 2).
VASTE-REGARD (roi céleste au) : I, 90 (n. 7), 314 (n. 3), 701 (n. 6); II, 6 (n. 1), 776 (n. 3).
VAUTOURS (mont des) : I, 137 (n. 5), 148 (n. 12), 000 (n. 0), 261 (n. 3), 294 (n. 2), 417 (n. 1), 460 (n. 3), 557 (n. 1), 755 (n. 1), 778 (n. 2); II, 33 (n. 2), 279 (n. 1), 458 (n. 2), 488 (n. 1); 607 (n. 1).
Veilles. Voir Heure.
Vendre [à réméré] : I, 787 (n. 1).
Vénérable céleste : I, 360 (n. 1); II, 299 (n. 2), 776 (n. 2). Voir aussi JADE (empereur de).
Vénééré du monde : I, 223 (n. 1); II, 15 (n. 1).
Vent du *samādhi*. Voir *Samādhi*.
VENT-JAUNE (monts du) : I, 380 513 (n. 7).
VENT-NOIR (divinité du, *mahārāja* [ours] : I, 322 (n. 1), 839 (n. 2).
VENT-NOIR (mont du) : I, 305.
VENT-JAUNE (roi-démon) : I, 389 (n. 2).
VENT-PUR : I, 461.
VÉNUS (planète) : I, 68 (n. 2), 247 (n. 2), 362 (n. 11), 871 (n. 2); II, 463 (n. 1), 639 (n. 1), 811 (n. 2). Voir aussi Égal au Ciel du pic de l'Est, LI LONGUE-VIE.
Véritable suprême du chaos original : I, 286 (n. 4).
Vérité céleste, vérité de l'Ainsi : I, 150 (n. 1), 294 (n. 1); II, 17 (n. 2), 918 (n. 3).
Vérité complètement sublimée : I, 461 (n. 8), 486 (n. 1), 648 (n. 2), 720 (n. 2), 740 (n. 1), 864 (n. 1).
VÉRITÉ-DE-JADE (temple de la) : I, 155 (n. 3); II, 918 (n. 1).
Verre : II, 78 (n. 4).
VERTU-DE-L'EAU : II, 16 (n. 3).

- VERTU-DU-FEU : I, 621 (n. 2); II, 13 (n. 2).
 VIDE-À-PIÈGE (mont du) : II, 608.
 Vide et plein : II, 353 (n. 7).
 Vieille sorcière des monts Li. Voir Mère du mont Li.
Vijnānaptimātrāsiddhi śāstra sūtra : II, 928 (n. 22).
Vimalakīrti sūtra : II, 928 (n. 8).
Vinaya. Voir Loi.
 Vingt-huit maisons : I, 90 (n. 6), 103 (n. 4, 5 et 6); II, 116 (n. 2), 699 (n. 3).
 Vingt-quatre chemins : I, 431 (n. 2).
 Vingt-quatre souffles : II, 351 (n. 1), 478 (n. 2).
Vīra. Voir Colosse.
Vīrādhaka devarāja. Voir CROISSANCE (roi céleste).
Vīrīpākṣa devarāja. Voir VASTE-REGARD (roi céleste au).
 Visage ravissant. Voir *Chen yu luo yan*.
 Visages-de-chevaux : I, 192 (n. 1).
 Vœu premier : II, 43 (n. 2).
 Voie jaune. Voir Ramener les deux souffles à l'horizon.
 VOIE LACTÉE. Voir ARGENT (fleuve de), CIEL (rue du), RIVIÈRE CÉLESTE.
 Voleurs. Voir Six brigands.
 Vrai Ainsi. Voir Vérité céleste.
- Waigang*. Voir Grand-papa, Grand-père.
Waixiang baopi. Voir Enveloppe du comportement.
Wamer. Voir Attrape-moi-ça.
 WANG : I, 314 (n. 2).
Wang. Voir Espoir.
Wangchuan tu : II, 791 (n. 2).
 WANG GONG : I, 951 (n. 6).
Wangliang : II, 458 (n. 1).
 WANG MANG : I, 259 (n. 3).
 WANG-MU NIANNIANG. Voir MÈRE-REINE DE L'OUEST.
 WANG WEI : I, 172 (n. 3); II, 791 (n. 2).
 WANG XIANG : I, 955 (n. 3).
 WANG ZHAOJUN [WANG QIANG] : II, 74 (n. 1), 180 (n. 1).
 WEI ZHENG : I, 176 (n. 2).
 WEN : I, 314 (n. 2); II, 52 (n. 3).
 WENCHANG : I, 719 (n. 3).
Wenfang sibao. Voir Quatre trésors de l'étude du lettré.
Wen quxing guan. Voir Dieu de la littérature.
 WENSHU. Voir MAŃJUŚKĪ.
 WEN [WANG] : I, 829 (n. 2).
Wucheng bingma guan. Voir Commandant des cinq districts.
 WUDANG (mont) : II, 293 (n. 2).
 WU DAOZI : I, 236 (n. 3).
 WU des Han (empereur) : II, 272 (n. 1).
Wuduxing jun. Voir Cinq constellations.
Wufang jiang. Voir Généraux des cinq orientes.
Wufang man lei shizhe. Voir Envoyés barbares du tonnerre des cinq directions.
- WUFENG LOU*. Voir CINQ-PHÉNIX (tour aux).
Wu fu liu bu. Voir Cinq établissements militaires et six ministères.
 WU GANG : I, 429 (n. 2).
Wu gu. Voir Cinq céréales.
Wu jie. Voir Cinq défenses.
 WUJI GUO. Voir COQ-CORBEAU (royaume de).
Wubun sanyan. Voir Cinq produits forts et trois viandes repoussantes.
Wujin. Voir Or noir.
 WUKONG. Voir CONSCIENT-DE-LA-VACUITÉ.
Wu leiben jiang. Voir Cinq capitaines du tonnerre.
Wuliangshou shen. Voir Corps de longévité.
 WULING (source de) : I, 144 (n. 1).
Wu lou, wulou. Voir Cinq fuites, Sans fuite.
 WUNENG. Voir CONSCIENT-DE-SES-CAPACITÉS.
Wu quxing. Voir Militaire (étoile).
 WUSIZANG. Voir TIBET.
 WUTAI (mont) : I, 776 (n. 1); II, 212 (n. 1).
Wuxiang. Voir Indistinction absolue.
Wuxian lingguan. Voir Cinq manifestations.
Wu xing. Voir Cinq dynamies.
Wu xing. Voir Cinq châtiments.
 WUYI : I, 156 (n. 2).
Wu yi. Voir Cinq oppressions.
Wu yun. Voir Cinq agrégats.
Wu zang. Voir Cinq viscères.
- Xiangbi*. Voir Trompes d'éléphants.
Xiangchun. Voir Cedrela.
 XIANGGUO (monastère de) : I, 218 (n. 2, 3).
Xiangji. Voir Réfectoire.
 XIANG LIANG : I, 198 (n. 1).
Xiangnan. Voir Camphrier.
Xiangsheng : I, 891 (n. 3).
 XI'AN GUAN : II, 954 (n. 2).
Xiangxun : II, 77 (n. 2).
Xiao. Voir Béalial.
Xiao chun. Voir Petit printemps.
 XIAO HE : I, 744 (n. 1).
 XIAO YU : I, 218 (n. 9); II, 965 (n. 2).
Xiaozai Fa chan : I, 876 (n. 3).
Xiaozai jing. Voir *Classique de la conjuration des fléaux*.
Xichi shen. Voir Fil rouge.
 XIEZHAI. Voir UNICORNE ((grotte de l')).
Xijue. Voir Corne de rhinocéros.
Xiku. Voir Jambières.
 XI LIANG GUO. Voir LIANG DE L'OUEST (royaume des femmes des).
 XIN : I, 70 (n. 5); II, 8 (n. 1).
Xing. Voir Nature.
Xingxing. Voir Gorille.
Xingxin. Voir Vingt-huit maisons.
Xingzhe. Voir Novice.
Xin [yuan]. Voir Singe [du cœur et] de l'esprit.
Xionghuang. Voir Orpiment.
 XI SHI : II, 74 (n. 2), 91 (n. 4), 857 (n. 2).

- Xintai*. Voir Bachelier.
- XIWANG-MU. Voir MÈRE-REINE DE L'OUEST.
- Xiyou shi'e zhuan*. Voir *Pérégrination (La)*.
- Xuan di*. Voir Seigneur des Mystères (le).
- XUANGUANG. Voir Sombre clarté.
- Xuanhua yuefu*. Voir Hache [Diffusion-de-fleurs].
- XUANZANG. Voir CHEN XUANZANG.
- XUANZHOU : II, 959 (n. 3).
- XUE TAO : II, 180 (n. 6).
- XU JINYANG [XU XUN] : I, 90 (n. 10) ; II, 6 (n. 4), 720 (n. 4).
- XUMI [SHAN]. Voir SOUMÉROU (mont).
- Xin*. Voir Douceur du Sud-Ouest.
- XUN ERLANG. Voir CADET.
- XUPUTI. Voir SUBHÛTI.
- Xu shi*. Voir Vide et plein.
- XUYI (monts) : II, 302 (n. 1).
- YAKSA : I, 53 (n. 1), 80 (n. 1), 550 (n. 1), 807 (n. 2), 851 (n. 1) ; II, 117 (n. 1), 819 (n. 1).
- YAMA : I, 17 (n. 1), 63 (n. 1), 182 (n. 2), 544 (n. 1), 756 (n. 1) ; II, 150 (n. 1).
- YAMEN : I, 50 (n. 2), 195 (n. 1), 766 (n. 6).
- YANG-ÉCLATANT (palais du) : II, 853 (n. 1).
- Yangjiangkou*. Voir Sel [de la malédiction] sur les lèvres.
- YANGXIAN : II, 744 (n. 1).
- YANTA SI. Voir OIE-SAUVAGE (pagode de I).
- Yaocba*. Voir *Yaksa*.
- YAO CHI. Voir JASPE (étang de).
- YAOSHI. Voir MAÎTRE-GUÉRISSEUR.
- Yecha*. Voir *Yaksa*.
- Yemingzhu*. Voir Perle lumineuse.
- Yi jing*. Voir *Classique des mutations*.
- Yikouzhong*. Voir Forme en cloche.
- Yi ma*. Voir Cheval de la pensée.
- YIN'AN DIAN. Voir PAIX-D'ARGENT (salle de la).
- Ying'er, jingwa*. Voir Bébétéude, Enfançon.
- Ying'er chanü*. Voir Fille charmante.
- YINGZHOU : I, 512 (n. 1), 821 (n. 1) ; II, 218 (n. 9).
- YIN HAN. Voir RIVIÈRE CÉLESTE.
- YIN KAISHAN : I, 208 (n. 1), 220 (n. 10).
- Yinyun*. Voir Souffle d'éther.
- YOGA : I, 153 (n. 5), 290 (n. 1) ; II, 844 (n. 1).
- Yongguan xue*. Voir Source [sous la plante des pieds].
- YONGZHEN HUA-YI GE. Voir PERPÉTUELLE-PACIFICATION (pavillon de).
- Yongzhan xue*. Voir Source.
- YOULI : I, 741 (n. 1).
- YUAN. Voir Cycle, Causes circonstanciées.
- YUAN AN : I, 951 (n. 3).
- YUAN HONG : I, 712 (n. 2).
- YUANJI : I, 191 (n. 2).
- Yuanshen*. Voir Âme [originelle].
- Yanshi*. Voir Origine primordiale.
- Yuanshi tianzun*. Voir JADE (empereur de), Trois purs, Vénérable céleste du Commencement originel.
- YUAN TIANGANG : I, 172 (n. 8).
- Yuanxiao*. Voir Première lune de l'année.
- YUCHI JINGDE [YUCHI GONG, HU JINGDE] : I, 184 (n. 2), 206 (n. 2).
- YUE [MING] : II, 91 (n. 3).
- Yugao*. Voir Jade liquide.
- Yugu*. Voir Poisson de bois.
- Yu hao*. Voir Lumière de jade.
- YUHUANG. Voir JADE (empereur de).
- Yujia*. Voir Yoga.
- Yulanpen hui*. Voir *Ullambana*.
- Yu le Grand : I, 55 (n. 1), 720 (n. 1) ; II, 329 (n. 1), 487 (n. 2), 745 (n. 2).
- YU LIANG : I, 712 (n. 1).
- Yulin*. Voir Forêt-de-Plumes.
- Yumian li*. Voir Civette à face de jade.
- YUNZHAN DONG. Voir PASSERELLE-DE-NUAGES (grotte de la).
- Yurong*. Voir Roi gibbon à poils longs.
- YUSHAN : I, 228 (n. 4).
- Yucimi* : II, 77 (n. 1).
- YUZHEN GUAN. Voir VÉRITÉ-DE-JADE (temple de la).
- Zaui*. Voir Ratatouille.
- ZENZHANG TIANWANG. Voir CROISSANCE (roi céleste).
- Zhanfang*. Voir Chambre réservée à l'accouchement.
- Zhang*. Voir Toise.
- ZHANG : I, 70 (n. 5) ; II, 8 (n. 1).
- ZHANG BODUAN [ZHANG ZIYANG] : II, 412 (n. 1, 2).
- ZHANG DAOLING : I, 78 (n. 1), 824 (n. 1) ; II, 6 (n. 2), 720 (n. 6).
- ZHANG DAOYUAN : I, 219 (n. 2).
- ZHANG FAN : II, 9 (n. 3).
- ZHANG LIANG : I, 276 (n. 3).
- Zhangshi*. Voir Administrateur en chef.
- ZHANG SHIHENG : I, 219 (n. 3).
- Zhang tianshi*. Voir Quatre grands précepteurs (célestes).
- ZHANTAN. Voir Bois de santal.
- ZHAO : I, 314 (n. 2).
- ZHAOYANG GONG. Voir YANG-ÉCLATANT (palais du).
- Zhenguan*. Voir Contemplation-de-la-Vertu.
- Zhenguo*. Voir Juste fruit.
- Zhengxing*. Voir Juste nature.
- Zhenru*. Voir Ainsi (l'), Vérité céleste.
- ZHENWU : I, 621 (n. 1), 654 (n. 1) ; II, 293 (n. 1), 298 (n. 1).
- ZHENYING : II, 640 (n. 3).
- ZHENYUAN ZI. Voir PRIMORDIAL-SUBJUGUÉ (maître du).
- Zhiduo*. Voir Tunique droite.
- Zhima*. Voir Cheval de papier.
- ZHONGHUA [DAGUO, SHANGGUO] : I, 887 (n. 1).
- ZHONGNAN SHAN. Voir BOUT-DU-SUD (monts du).

- Zhongshu*. Voir Secrétariat impérial.
Zhongshu ke. Voir Bureau de rédaction.
 ZHOU WUDI : I, 219 (n. 4).
Zhuangyuan. Voir Premier lauréat.
 ZHUO et LU : II, 898 (n. 2).
 ZHUO WENJUN : II, 180 (n. 5).
Zhusu. Voir Arbre de perles.
- ZHU WUNENG. Voir CONSCIENT-DE-SES-
 CAPACITÉS, PORCET.
Zhuyuan. Voir Cycle d'ignorance.
 ZIFU. Voir POURPRES (palais).
 ZIYOU : I, 951 (n. 5).
Zong. Voir Gâteau de riz, Palmier.
Zouma deng. Voir Lanterne tournante.

TABLES

TABLE DES ILLUSTRATIONS

<i>Deng et Zhang allaient entrer en action.</i>	11
<i>L'eau reflua à gros bouillons vers l'extérieur!</i>	18
<i>Montés sur les dragons de feu, ils déclenchèrent un incendie.</i>	27
<i>À ces mots, de son œil de sagesse, le Bouddha sut aussitôt ce qu'il en était.</i>	35
<i>À voir l'eau si claire, Tripitaka eut soudain soif, qu'il dit à Porcet : « Prends le bol et puise-moi un peu d'eau. »</i>	46
<i>« Vénérable maître, buvez lentement : une gorgée suffira à rompre la conception. »</i>	60
<i>Elle leur montra le chemin, les pria d'entrer et de s'asseoir dans la salle principale.</i>	65
<i>Sablet arracha Tripitaka à la foule et l'aïda à monter en selle. C'est alors que, du bord de la route, surgit une femme.</i>	81
<i>Tripitaka restait plongé dans de profondes réflexions.</i>	85
<i>Force lui fut de ligoter comme un chien l'homme qu'elle chérissait et de le faire jeter sous la galerie.</i>	92
<i>Un autre balancement de la barre tua net le second : le reste de la bande, terrorisé, s'enfuit dans tous les sens en abandonnant les armes.</i>	112
<i>« Maîtres, pourquoi me chassez-vous ? »</i>	122
<i>Singet leva respectueusement les yeux sur Guanyin.</i>	126
<i>Sablet reconnut Singet, assis sur une haute terrasse rocheuse, qui tenait des deux mains une feuille de papier et lisait sur le ton de psalmodie [...].</i>	135
<i>Se poussant et se tirant, l'un et l'autre arrivèrent devant le portail sud du ciel.</i>	145
<i>Singet ne put se retenir : il fit tourner sa trique et la lui assena sur la tête, le tuant du premier coup.</i>	156

<i>«D'où viens-tu et que viens-tu faire à ma porte, étrange créature?»</i>	161
<i>«Je suis ici!» répondit le Novice, qui tenait en main l'éventail, «merci de me le prêter, merci!»</i>	174
<i>Il se laissa couler droit au fond, où se présenta soudain à sa vue un portique finement sculpté, au bas duquel était attachée la bête-aux-pupilles d'or.</i>	186
<i>L'éventail était effectivement différent du faux. Faute de mieux, il le mit à l'épaule et s'en retourna à la recherche de la route.</i>	192
<i>«Est-ce qu'il ne se serait pas envolé?» suggéra Singet.</i>	207
<i>Au troisième coup d'éventail, le ciel se couvrit de nuages et une pluie fine se mit à tomber.</i>	215
<i>Après avoir balayé un étage, Tripitaka montait au suivant.</i>	225
<i>Tous deux, tenant serrées les deux créatures, montèrent sur le vent et, usant de magie, s'envolèrent droit vers le sud-est.</i>	235
<i>Au moment où Porcet arrivait derrière lui, il dévia le râteau d'une extrémité de l'épieu, tandis que de l'autre il affrontait la trique.</i>	242
<i>La créature battit des ailes et descendit en piqué.</i>	250
<i>Derrière venait Sablet qui portait les bagages.</i>	258
<i>Ils échangeaient ces propos quand apparurent deux petites servantes en bleu qui tenaient une paire de lanternes en gaze de soie rose.</i>	270
<i>À ces mots, Tripitaka se prosterna. Porcet en fit autant. Sablet tomba à genoux. Seul Singet [...].</i>	280
<i>Mis dans l'incapacité de manœuvrer, ils furent capturés l'un et l'autre et, avec Tripitaka, saisi lui aussi, solidement ligotés tous les trois.</i>	282
<i>«D'où êtes-vous donc, misérables guerriers, pour oser lui apporter votre aide?»</i>	305
<i>«Bête immonde, où sont passées les cymbales d'or que tu as dérobées?»</i>	312
<i>Tous deux franchirent un ravin et aperçurent le monstre lové, tête dressée, la bouche grande ouverte, prêt à dévorer Porcet, qui recula, effrayé.</i>	326
<i>Pleinement satisfait, Porcet ôta sa robe noire.</i>	330
<i>Le roi le fit entrer dans la salle d'Or et lui accorda la grâce de s'asseoir.</i>	337
<i>Singet prit l'un des bouts entre le pouce et l'index.</i>	352
<i>L'idiot pressa sous le ventre, attendit un bon moment : rien ne venait.</i>	358
<i>Coupe en ses royales mains, le souverain voulut ouvrir le banquet en portant d'abord un toast en l'honneur du moine chinois.</i>	365
<i>Singet allait se mettre à la recherche de l'entrée de la grotte</i>	

<i>lorsqu'il vit surgir d'une anfractuosité de la montagne l'éclat de flammes immenses.</i>	376
<i>Singet s'était prestement emparé des trois grelots d'or, avait gagné la porte à pas lents et s'était éclipsé.</i>	389
<i>Il empoigna les trois grelots à la fois et les secoua tous ensemble.</i>	406
<i>«N'en faites rien! Je vous en prie», supplia Singet, pris de panique, «les grelots sont ici.»</i>	409
<i>Trois autres filles jouaient au ballon.</i>	416
<i>L'idiot abandonna son râteau, retira sa longue tunique droite de brocart noir et sauta dans l'eau.</i>	427
<i>Le daoshi eut le temps de l'esquiver, de dégainer une épée précieuse et de faire front.</i>	441
<i>Le daoshi découvrait sous les aisselles mille paires d'yeux qui lancaient de terribles rayons d'or.</i>	445
<i>� ces mots, Tripitaka devint p�le d'effroi. Le terrain était inégal et il ne se sentait pas en confiance sur la selle, si bien qu'il tomba brutalement du cheval.</i>	455
<i>Le petit monstre partit tout de bon, suivi du grand saint.</i>	467
<i>«Trêve d'insolences! Le vase est percé et ne pourra plus vous servir à y enfermer les gens. Gardez-le tout de même, il vous tiendra lieu de pot de chambre!»</i>	481
<i>Il rangea la trique et se plaça devant le monstre pour se laisser avaler.</i>	489
<i>Les trois démons sautèrent sur leurs pieds et remercièrent.</i>	501
<i>On aurait dit deux cornacs descendant de la montagne.</i>	510
<i>C'est ainsi que Singet fut pris dans ses serres, sans pouvoir se dégager.</i>	518
<i>Ne pouvant plus s'envoler, il demeurait au-dessus de l'Ainsi-venu, incapable de s'éloigner.</i>	535
<i>� minuit, les dieux emportèrent les cages et les mirent en lieu sûr.</i>	545
<i>Le beau-père du royaume conclut le discours par un éclat de rire. Montrant du doigt le moine chinois [...].</i>	550
<i>«Doucement, grand saint! Cesse la poursuite, amiral des Roseaux-Célestes!»</i>	565
<i>Ce fut dans un délire de joie que chacun retrouvait son enfant.</i>	571
<i>Tripitaka s'arrêta pour lui demander : «Chère bodhisattva, que vous est-il arrivé?»</i>	577
<i>Tripitaka allait de l'avant, tandis que Sablet portait les bagages, Porcet tirait le cheval, la selle vide, et Singet, trique en main, conduisait la fille.</i>	584
<i>Se redressant et levant les yeux, que vit-il? Une femme d'une grande beauté montant dans la salle.</i>	604
<i>En fait, le saccage de Singet fit sortir des bois deux vieillards : la divinité locale et le dieu de la montagne.</i>	611

<i>La goule prit Tripitaka par la main et marcha jusqu'au kiosque de chaume.</i>	621
<i>La goule en avait cœur et rate rompus. Toute tremblante, elle serrait dans ses bras Tripitaka.</i>	624
<i>À grandes enjambées, trique à bout de bras, il entra voir.</i>	636
<i>Le roi céleste et le troisième prince, à la tête des troupes célestes et des divins capitaines, emmenèrent donc la goule.</i>	648
<i>Comme les deux officiers invitaient le roi à le faire ouvrir et à en examiner le contenu [...].</i>	669
<i>À ces mots, Porcet éclata d'un rire sonore.</i>	671
<i>Il fut aussitôt entouré par les monstres qui se mirent à l'agripper par les vêtements, à l'attraper par la ceinture, à le pousser et le tirer tous ensemble.</i>	677
<i>Écartant ses cinq griffes d'acier, il les referma sur Tripitaka, arraché des étriers et emporté comme par une tornade.</i>	686
<i>Il se révéla sous sa forme originelle, qui était celle d'un loup gris à l'échine de fer. Porcet s'avança pour le tirer par la patte et le retourner.</i>	701
<i>L'ogre succomba bruyamment au sommeil.</i>	706
<i>«Singet voudrait obtenir de la pluie; il est venu pour cela solliciter un décret.»</i>	719
<i>Quelle bonne pluie!</i>	727
<i>Les trois condisciples se livraient à une éblouissante démonstration dans les airs.</i>	740
<i>Le lendemain, les trois princes revinrent exprimer leur gratitude.</i>	747
<i>Sablet s'habilla en vendeur de petit bétail.</i>	755
<i>Le monstre brandit son racloir pour affronter l'ennemi.</i>	759
<i>«Cherchez-moi des cordes!»</i>	772
<i>Le Vénérable céleste le chevaucha et burla l'ordre du départ. Le grand saint remercia, tourné vers l'espace.</i>	780
<i>Tripitaka se précipita en haut du pont.</i>	794
<i>Tremblant de terreur, Tripitaka se jeta à genoux.</i>	798
<i>Singet se chargea d'affronter la hache de guerre, Porcet le sabre et Sablet la grosse canne.</i>	809
<i>En baissant les bras, les trois ogres-rois retrouvèrent à leur tour leur forme propre à quatre sabots et détalèrent vers le nord-est.</i>	815
<i>Arrivés à une terrasse, ils s'y étaient assis un moment.</i>	830
<i>La fausse princesse prit la balle et, de ses propres mains, la lui jeta à la tête.</i>	836
<i>Puis, déployant la puissance de leurs pouvoirs magiques, ils montèrent dans les nuées et poursuivirent leur duel dans l'espace.</i>	858
<i>Rempli de joie à cette vue, le grand saint foula une luminosité</i>	

<i>nuageuse pour conduire la souveraine du Yin-Suprême en tête du cortège des fées.</i>	866
<i>Tripitaka ôta son kasâya et fit enfin, selon les formes, connaissance de messire Kou.</i>	881
<i>Infiniment touché, Tripitaka le remercia profusément.</i>	892
<i>Leur coup réussi, les voleurs abandonnèrent la maison des Kou.</i>	895
<i>L'instant d'après, il respirait et reprenait vie.</i>	914
<i>«Ne vous effrayez donc pas, maître : ça, là-bas, au fait, c'est vous.»</i>	922
<i>Tripitaka se prosterna pour exprimer sa gratitude, sa foi et son obéissance.</i>	935
<i>La tortue écarta ses quatre pattes et progressa sur l'eau comme en terrain plat.</i>	943
<i>«Holà! les fuyards, suivez-nous!»</i>	951
<i>Ils furent bientôt en vue de la capitale, Chang'an.</i>	953
<i>Saisis de panique, Taizong et ses officiers se prosternaient et priaient, tournés vers l'espace.</i>	964

TABLE DES MATIÈRES

LA PÉRÉGRINATION VERS L'OUEST

(*Xiyou ji*)

Chapitres LI à C

Livre onzième : VERS LE ROYAUME DES FEMMES

- CHAPITRE LI. Où le singe de l'esprit recourt en vain à mille expédients, ni l'eau ni le feu ne parviennent à mettre à mal le démon. 5
- CHAPITRE LII. Où *Conscient-de-la-Vacuité* ravage la caverne du *Capuchon-d'Or*, et le *Bouddha Ainsi-venu* indique obscurément quel en est le maître. 23
- CHAPITRE LIII. Où, son repas avalé, le *Maître de méditation* fait une grossesse démoniaque, et *Femme-Jaune* apporte l'eau qui dissout la conception perverse. 43
- CHAPITRE LIV. Où les incarnations de la *Loi* pénètrent au pays des femmes et le singe de l'esprit trouve un stratagème pour leur échapper. 63
- CHAPITRE LV. *Perverse* débauche charnelle cherche à se jouer de *Tripitaka*, mais sa juste et sercine nature préserve l'intégrité de son corps. 83

Livre douzième : LE FAUX SINGET DÉMASQUÉ

CHAPITRE LVI. Où le singe de l'esprit, dans sa fureur,

châtie les brigands et la Voie, enténébrée, en la personne du Maître, le chasse.	105
CHAPITRE LVII. Où Singet expose ses doléances au Potalaka, et le faux roi des singes lit la copie du rescrit impérial.	124
CHAPITRE LVIII. Où l'esprit dédoublé jette le désordre dans l'univers entier, et le corps unique a peine à réaliser l'extinction véritable.	142
CHAPITRE LIX. Où la route de Tripitaka est barrée par les monts de Feu, et Singet agite un moment l'Éventail en feuilles de bananier.	159
CHAPITRE LX. Où le démon Taureau abandonne le combat pour se rendre au festin, et Singet se procure une seconde fois l'Éventail en feuilles de bananier.	178

Livre treizième : JOUTE POÉTIQUE CHEZ LES SYLVAINS

CHAPITRE LXI. Où Porcet contribue à la défaite du roi-démon et Singet se procure une troisième fois l'éventail.	199
CHAPITRE LXII. Pour se laver l'esprit de toute poussière il n'est que de balayer un stoupa et de se cultiver pour enchaîner les démons et retrouver la juste Voie.	218
CHAPITRE LXIII. Où les deux moines exterminent les monstres dans leur descente au palais du dragon, et les saints, en éliminant la perversité, récupèrent le trésor convoité.	237
CHAPITRE LXIV. Où Porcet déploie de grands efforts sur la crête aux Ronces, et Tripitaka parle de poésie à l'ermitage des Immortels-Sylvestres.	255
CHAPITRE LXV. Où des êtres pervers suscitent un faux petit monastère du Coup-de-Tonnerre, et les quatre pèlerins sont tous la proie de graves dangers.	276

Livre quatorzième : SINGET MÉDECIN

CHAPITRE LXVI. Où les dieux tombent victimes de cruels procédés, et Maitreya finit par ensacher le démon pervers.	297
CHAPITRE LXVII. Où la nature méditante se conforte du sauvetage de Tuoluo, et le cœur de la Voie se purifie en échappant aux souillures.	315

CHAPITRE LXVIII. Au pays de Pourpre-Violet, où le moine chinois parle des temps passés, et Singet montre d'exceptionnels talents de médecin.	333
CHAPITRE LXIX. Où le maître du mental prépare dans la nuit un remède, et le monarque parle au banquet d'un monstre pervers.	351
CHAPITRE LXX. Où Singet s'empare avec astuce des grelots d'or qui crachent fumée, sable et flammes, trésor du monstre.	372

Livre quinzième : LES SEPT ARAIGNÉES

CHAPITRE LXXI. Où Singet, mal nommé, est vainqueur du monstrueux chien-loup et la <i>bodhisattva</i> Guanyin apparaît pour soumettre le démon-roi.	395
CHAPITRE LXXII. À la grotte aux Toiles-d'Araignées les sept affects égarent le fond, à la source de Purifications-des-Souillures Porcet oublie sa trogne.	414
CHAPITRE LXXIII. Où passion conduite par rancune devient source d'empoisonnement; heureusement le maître de l'esprit détruit les rayons démoniaques.	434
CHAPITRE LXXIV. Où Longuevie informe de la férocité des démons en chef, et Singet démontre ses capacités dans l'art de se transformer.	454
CHAPITRE LXXV. Où le singe de l'esprit perce un trou dans le <i>Yin</i> et le <i>Yang</i> , et les démons-rois sont ramenés à la vérité de la grande Voie.	474

Livre seizième : CŒUR-NOIR DÉMASQUÉ

CHAPITRE LXXVI. Là où demeure le dieu de l'esprit, le démon se rend à la «nature propre»; mère du bois contribue à soumettre la créature à la vérité incarnée.	497
CHAPITRE LXXVII. Où les démons malmènent la nature foncière, et en corps rendent hommage à la Vérité de l'Ainsi.	517
CHAPITRE LXXVIII. Où l'on fait appel aux dieux cachés par pitié pour les enfants du pays de Bhikṣu, et, au palais royal, l'on reconnaît un démon qui discourt sur la Voie et la Vertu.	537
CHAPITRE LXXIX. À la poursuite des monstres ils rencontrent l'étoile de Longévitité, et, en présence du souverain régnant, sauvent les petits enfants.	556

- CHAPITRE LXXX. Où la «*fille charmante*» cherche un partenaire pour nourrir le *Yang*, et le singe de l'esprit dénonce la goule pour protéger son maître. 573

Livre dix-septième : LA SŒUR ADOPTIVE DE NAȚA

- CHAPITRE LXXXI. Où le singe de l'esprit confond la goule dans le monastère Pacificateur-des-Mers, et les trois pèlerins cherchent leur maître dans la forêt des Sapins-Noirs. 595
- CHAPITRE LXXXII. Où la charmante fille cherche le mâle, et l'âme originelle protège la Voie. 614
- CHAPITRE LXXXIII. Où le singe de l'esprit reconnaît la source de cinabre, et la charmante fille retrouve le fond de sa nature. 632
- CHAPITRE LXXXIV. Où les indestructibles protégés du Bouddha complètent le Grand Éveil, et le roi du pays de la Loi, achevant juste cause, incarne le naturel. 650
- CHAPITRE LXXXV. Où le singe de l'esprit se montre jaloux de mère du bois, et le prince des démons ruse pour avaler Méditation. 667

*Livre dix-huitième : LE VOL DES ARMES MERVEIL-
LEUSES*

- CHAPITRE LXXXVI. Où mère du bois apporte son prestige dans la campagne contre l'ogre, et le duc du métal emploie la magie pour détruire la perversité. 693
- CHAPITRE LXXXVII. À la commanderie de Fengxian où le ciel offensé suspend la pluie, Singet, en incitant au bien, obtient le don d'averses bénies. 712
- CHAPITRE LXXXVIII. Où Méditation, arrivé à Yuhua, manifeste la puissance de la Loi, puis singe de l'esprit et mère du bois reçoivent des disciples. 732
- CHAPITRE LXXXIX. Où Lion-Fauve prépare en vain un banquet du râteau, car métal, bois et terre ravagent le mont Tête-de-Léopard. 750
- CHAPITRE XC. Où maîtres et lions, donnant et recevant, retournent à l'Unité; violer la Voie, capter Méditation apaise Nonuple-Numinosité. 766

Livre dix-neuvième : LA FAUSSE PRINCESSE

CHAPITRE XCI. De la fête des lanternes de la première nuit de pleine lune à la déposition du moine chinois dans la grotte Fleur-des-Mystères.	787
CHAPITRE XCII. Où les trois moines livrent une grande bataille au mont du Dragon-Vert, et quatre divinités stellaires cernent et capturent les rhinocéros.	805
CHAPITRE XCIII. Au parc de Jeta on s'enquiert des antiquités et discute des causes; au pays des Indes, il se tourne vers le roi et rencontre une compagne.	824
CHAPITRE XCIV. Où les quatre moines sont fêtés par un banquet au parc royal, et la créature nourrit en vain des sentiments qui portent au désir.	843
CHAPITRE XCV. Où le faux, cherchant l'union du vrai, amène la capture du lièvre de jade, pure femelle qui, par retour au Juste, retrouve Primordiale-Numinosité.	856

Livre vingtième : LE RETOUR

CHAPITRE XCVI. Où messire Kou accueille avec joie le moine éminent, et le Vénérable ne convoite ni honneurs ni richesses.	877
CHAPITRE XCVII. Où le donateur, après avoir souffert infernale hibernation, voit son âme ténébreuse rappelée pour sauver le primordial.	894
CHAPITRE XCVIII. Où le singe et le cheval, enfin assagis, jettent leur coque, et, l'exploit accompli, leur apparaissent l'Ainsi-réel.	916
CHAPITRE XCIX. Où les démons sont éliminés par la complétude du chiffre neuf fois neuf, et l'accomplissement de la triplitude ramène la Voie à ses racines.	937
CHAPITRE C. Où les cinq s'en retournent d'une traite aux terres de l'Est et deviennent « saints » véritables par l'achèvement du <i>nirvāna</i> .	952

Appendices

Appendice I. Chantefable de la quête des soutras par Tripitaka des grands Tang.	975
Appendice II. Le chapitre ix interpolé.	1005
Appendice III. [La descente aux Enfers de Taizong des Tang.]	1019

Appendice IV

Tables de correspondances	
I. Les Huit Trigrammes	1027
II. Le Cycle sexagésimal	
1. Les Dix «Troncs» célestes	1028
2. Les Douze «Branches terrestres»	1029
III. Les Vingt-Quatre «Souffles»	1030
IV. Les Vingt-Huit «Maisons» du Zodiaque chinois et leurs constellations	1031
V. Correspondances et regroupement des «maisons» chinoises	1032
VI. La Représentation indo-bouddhique de l'univers	1033
VII. Tableaux de correspondances	1035
 <i>Notes</i>	 1041
 <i>Index</i>	 1159
 <i>Tables</i>	
Table des illustrations	1181
Table des matières	1187

*Ce volume, portant le numéro
trois cent soixante-seize
de la « Bibliothèque de la Pléiade »
publiée aux Éditions Gallimard,
a été achevé d'imprimer
sur bible des Papeteries Bolloré Technologies
le 16 avril 1991
sur les presses
de Mame Imprimeurs,
à Tours
et relié en pleine peau,
dorée à l'or fin 23 carats,
par Babouot à Lagny.*

ISBN : 2-07-011204-7.

N° d'édition : 51876. Dépôt légal : avril 1991.

Imprimé en France.